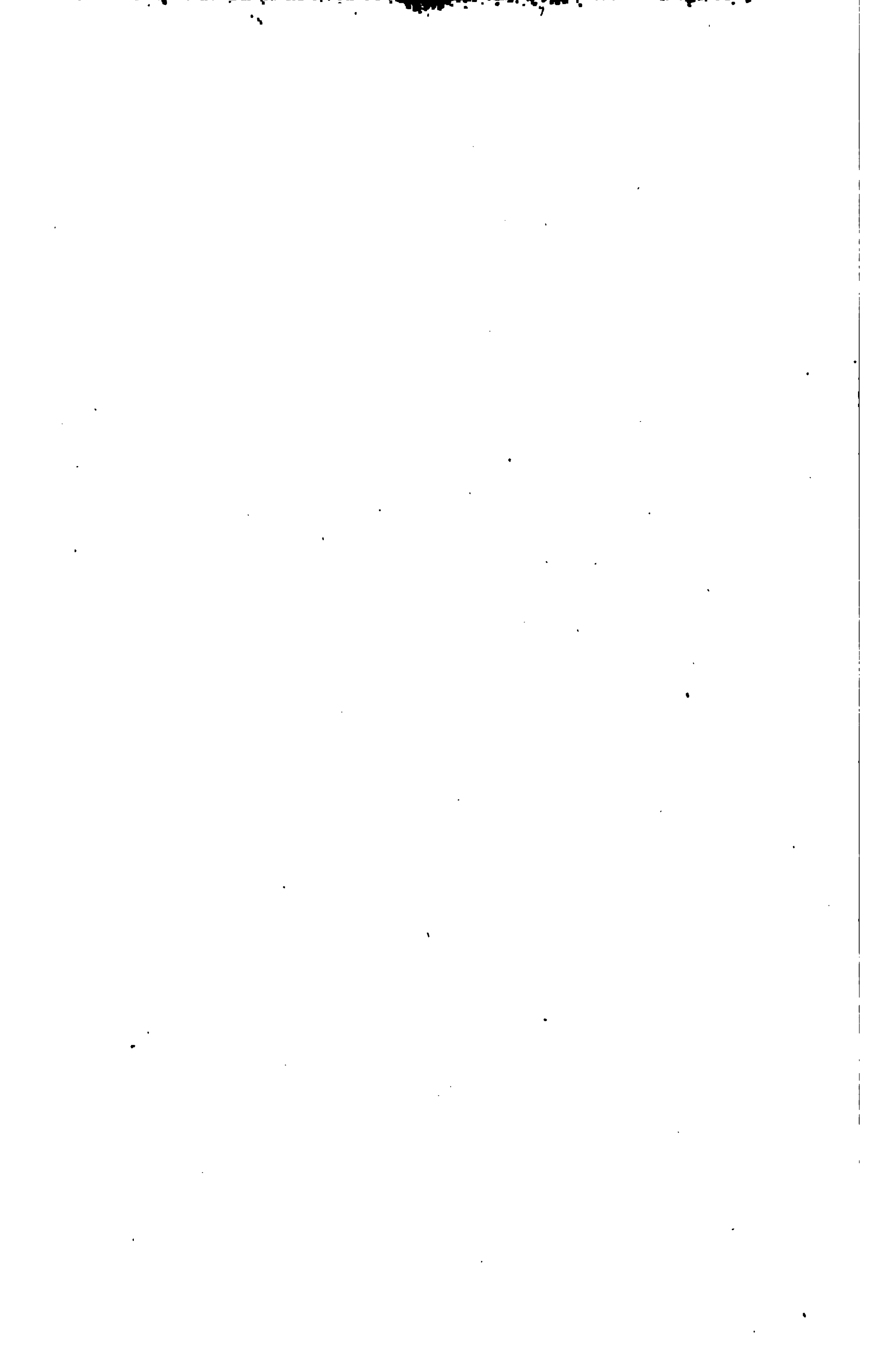



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. III B. 4094
Zah. IV B. 76
LIBRAIRIE DES AMATEURS
GENÈVE
A. COMTAT





E. de la Ferrière
18 7bre 1891

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON

En commençant cette édition du Journal de Dangeau d'après la copie manuscrite dont nous étions possesseurs, nous avons tous concouru à la publication des premiers volumes, et M. de Chennevières a écrit la *Notice sur la Vie de Dangeau*. Depuis nous avons reconnu que, dans l'intérêt de l'unité et de la célérité du travail, il était préférable d'en charger deux d'entre nous, et, à partir de ce onzième volume, les noms de MM. Soulié et Dussieux restent seuls attachés à la publication du Journal de Dangeau.

E. S. — L. D. — P. de C. — P. M. — A. de M.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

PUBLIÉ EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. EUD. SOULIÉ ET L. DUSSIEUX

AVEC LES

ADDITIONS INÉDITES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉES

PAR M. FEUILLET DE CONCHES

TOME ONZIÈME

1706 — 1707

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, N° 56

—

1857

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON.

ANNÉE 1706.

Vendredi 1er janvier, à Versailles. — Le roi, à onze heures, tint chapitre des chevaliers de l'Ordre pour des droits nouvellement attribués aux officiers du marc d'or, qui ont financé de leur bon gré; ensuite le roi alla en procession à la chapelle, où l'abbé d'Estrées officia. L'après-dînée le roi entendit vêpres dans la tribune avec toute la maison royale et puis alla se promener à Trianon. — M. de Tourouvre, colonel du régiment de Vermandois et brigadier, est mort à Paris; son frère, qui est capitaine depuis longtemps dans le même régiment, vint ici le soir demander au roi le régiment pour lui. — On avoit dit ici, comme une chose sûre, que les soulevés de Bavière avoient pris Straubing sur le Danube; mais cela ne se trouve pas vrai. — Le prévôt des marchands et les échevins de Paris vinrent saluer le roi, comme ils ont accoutumé de faire tous les ans à pareil jour, et le prévôt des marchands, qui est M. d'Orsay, remercia le roi de la grâce qu'il lui a faite de le continuer encore prévôt des marchands pour deux ans; il y en a déjà six qu'il l'est, et cela leur vaut beaucoup. C'est le

duc de Tresmes, gouverneur de Paris, qui a demandé cela au roi pour M. d'Orsay.

Samedi 2, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; il trouva que le vent avoit abattu beaucoup d'arbres. Monseigneur alla dîner à Meudon, d'où il revint ici pour la comédie; madame la duchesse du Maine joua aussi une comédie à Clagny, divertissement qu'elle se donne souvent et où il va toujours beaucoup de monde. — Le roi a donné au frère de M. de Tourouvre le régiment de Vermandois, qu'il lui avoit demandé hier au soir. — La noce de mademoiselle de Mailly avec M. de Listenois se fera ici de lundi en huit jours, et elle sera fiancée dans le cabinet de madame la duchesse de Bourgogne comme fille de la dame d'atours. — Le roi a nommé les douze dames qui danseront à Marly, qui sont : madame la duchesse de Bourgogne; mademoiselle de Charolois et mademoiselle de Sens, filles de M. le Duc; mademoiselle de Conty, qui n'avoit jamais été à Marly; mademoiselle d'Armagnac; les duchesses de Saint-Simon, de Villeroy et de Lauzun; mesdames de Souvré, de la Vrillière, de Rupelmonde, et mademoiselle de Mailly, qu'on va marier et qui n'avoit jamais été à Marly.

Dimanche 3, à Versailles. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon; il a un petit rhumatisme sur le bras, depuis quelques jours, qui l'empêche d'aller tirer. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart, comme il fait tous les dimanches. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent à vêpres, et après vêpres madame la duchesse de Bourgogne alla voir Madame, qui garde la chambre depuis quelques jours; elle a un pied si enflé qu'elle ne sauroit être du voyage de Marly. Le roi, au retour de Trianon, alla voir Madame, qui fut charmée de toutes les honnêtetés qu'il lui dit. — On a des nouvelles de Nice du 26,

qui font toujours espérer que la place sera rendue avant le 10 du mois. On dit que M. de Savoie est venu déguisé en paysan jusqu'à Saorgio pour voir tous les défilés du col de Tende; il voudroit pouvoir tenter quelque chose pour secourir Nice; le duc de Berwick a fait faire des redoutes dans les endroits où ils sont le plus difficiles. — L'affaire de M. de Surville avec M. de la Barre fut jugée par les maréchaux de France; les informations n'étoient pas claires, parce que les dépositions varioient. Les maréchaux de France ont condamné M. de Surville à un an de prison à compter du jour qu'il a été envoyé à Arras, et comme il y a quatre mois, il n'a plus que huit mois de prison à essuyer. Le maréchal de Boufflers vint ici après le jugement en rendre compte au roi.

Lundi 4 à Marly. — Le roi dîna à onze heures à Versailles et puis vint courre le cerf dans le parc de Marly; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient avec lui à la chasse. Après la chasse le roi revint ici au château se déshabiller et ensuite se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Versailles après son dîner, alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, avec qui elle fut enfermée longtemps, et puis elle vint ici, où la cour demeurera jusqu'à samedi. Le soir il y eut musique; il y en a de deux jours l'un quand les voyages sont un peu longs; mais quand on n'y demeure que trois jours, il y en a tous les soirs. — Le roi fit venir ici du Barail, lieutenant-colonel du régiment du roi, et lui dit qu'il l'en faisoit colonel; du Barail se mit à pleurer, plaignant le malheur de M. de Surville, son colonel, à qui il étoit fort attaché d'amitié. Le roi lui dit de n'avoir aucun scrupule dans cette occasion-ci, parce que, s'il ne l'acceptoit pas, il le donneroit à un autre. Le roi a trouvé le jugement que les maréchaux de France rendirent hier trop doux.

Mardi 5, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins et s'amusa à faire pêcher

la grande pièce d'eau. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Madame la duchesse de Bourgogne partit d'ici quand le roi s'alla coucher et s'en alla avec monseigneur le duc de Berry à Versailles. Ils descendirent à la chapelle pour assister au mariage du duc de Duras avec mademoiselle de Bournonville; ils virent ensuite coucher les mariés dans l'appartement du maréchal de Noailles et revinrent ici à trois heures du matin. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, comme il fait tous les mardis; il y avoit une place de capitaine de vaisseau vacante qu'il donna à M. d'Arquien. Le roi a résolu qu'à mesure que les charges vaqueroient dans la marine, de les remplir et de ne point faire de promotions. — On eut des lettres de Saragosse du 25. Le maréchal de Tessé, qui y étoit arrivé depuis quelques jours, mande que le royaume de Valence et la ville capitale se sont révoltés; on y a envoyé le comte de las Torres avec toutes les troupes espagnoles qui étoient en Aragon, qui ne sont composées que de quinze escadrons et trois bataillons. Le maréchal de Tessé doit être parti le 27 pour aller joindre la tête de nos troupes qui viennent de l'Estramadure pour essayer de reprendre les quartiers abandonnés par la précipitation avec laquelle les troupes qui étoient en Aragon les ont quittés pour aller au secours de Valence.

Mercredi 6, *à Marly*. — Le roi dîna plus tard qu'à l'ordinaire, parce que le conseil dura fort longtemps; il travailla sur les cinq heures l'après-dînée avec M. de Chamillart; son travail fut interrompu à six heures et demie par l'arrivée de LL. MM. BB. Le roi alla au-devant d'elles comme à son ordinaire; ils entrèrent ensuite chez madame de Maintenon, et puis à sept heures le bal commença. Le roi y demeura une demi-heure et puis retourna travailler avec M. de Chamillart. Le roi d'Angleterre dansa le premier menuet avec la princesse sa sœur. J'ai marqué les dames nommées pour danser; voici les

danseurs : monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, M. le comte de Toulouse, le comte de Brionne, le prince Charles, les ducs de Montbazon et de Saint-Simon, MM. de Seignelay, de Nangis, de Livry, de Rupelmonde et de Sesanne, qui n'étoit jamais venu ici. Le roi fit venir de Versailles, pour danser au bal, M. le duc d'Enghien. La reine d'Angleterre, qui demeura chez madame de Maintenon jusqu'après son souper, vint à neuf heures voir le bal. Monseigneur, qui avoit toujours été sur un tabouret pendant que le roi étoit au bal, se mit dans un fauteuil auprès de la reine d'Angleterre. Le roi à neuf heures et demie rentra au bal pour en voir la fin, et Monseigneur se remit sur un siége pliant; on soupa à dix heures, et puis LL. MM. BB. retournèrent à Saint-Germain. — On eut, il y a deux jours, des lettres de M. des Alleurs du 15 et du 25 de novembre; il mande que les mécontents ont été battus à l'entrée de la Transylvanie par le général Herbeville. Les mécontents avoient commencé un retranchement dans des gorges de montagnes où leur droite et leur gauche ne pouvoient se communiquer. Ragotzki avoit donné le commandement de la droite à des Alleurs; Forgatsch commandoit la gauche; le prince Ragotzki étoit demeuré derrière avec la cavalerie pour les soutenir, et le comte Caroli, qui étoit demeuré derrière les Impériaux, devoit les attaquer pendant qu'ils marcheroient aux retranchements. Des Alleurs repoussa trois fois les ennemis, mais Forgatsch fut forcé dès le commencement, et la cavalerie de l'empereur étant entrée, des Alleurs étoit enveloppé et fut contraint de se retirer dans les montagnes. Les mécontents ont perdu vingt-quatre pièces de canon et environ trois mille hommes; depuis l'action toutes les troupes des mécontents se sont rejointes. Les Impériaux ont perdu quinze cents hommes; mais voilà la Transylvanie secourue, et ils avoient déjà secouru le grand Waradin avant que de forcer le passage de Transylvanie.

Jeudi 7, à Marly. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. — Le roi fit venir ici M. de Legall, qui arrive de Madrid; c'est lui que le roi a choisi pour commander les troupes qu'on envoie en Roussillon. — Le roi travailla hier avec M. de Chamillart à distribuer dans les troupes les fonds qui reviennent du quatrième denier qu'on prend sur l'extraordinaire de la guerre, et cela a monté à près de 400,000 francs l'année passée; on en donne 32,000 francs dans les gardes du roi, 12,000 francs dans le régiment des gardes; ces gratifications-là se donnent aux officiers qui n'ont point de pension, et quand ils quitteront le service ils n'auront plus ces gratifications-là, qui demeureront attachées au corps. — Par les dernières nouvelles d'Espagne, on apprend que le prince de Tzerclaës est rappelé à Madrid; c'est le comte de las Torres* qui commandera les troupes qui sont en Aragon. — M. de Vaudemont a fait arrêter le comte Boselli; il n'étoit plus dans le service; il avoit fait plusieurs crimes; son procès étoit aisé à faire et on lui a coupé le cou à Milan.

* Le comte de las Torres prétendoit être Ossorio y Moscoso, dont les comtes d'Altamire, anciens grands d'Espagne, ne convenoient pas trop. C'étoit un grand homme, fort bien fait, très-galant, encore plus romanesque, et qui s'acheva de ruiner longtemps après par un opéra de sa façon, dont il fit toute la dépense; très-brave homme, médiocre capitaine, qui écumoit toujours en parlant du cardinal Albéroni, et qui, longtemps délaissé, se chargea à quatre-vingts ans de l'entreprise de Gibraltar, dont il répondit. Il réussit pour lui, parce qu'il se fit payer pendant le cours du siége et faire grand d'Espagne, mais l'entreprise échoua après une grande dépense. Il avoit un fils fort poltron, fort savant, fort spirituel et fort méchant, qui, lors du mariage de Portugal, s'attacha fort au prince des Asturies. On l'y craignit, on le chassa. Il étoit fort pauvre, et il en mourut après de déplaisir avant son père.

Vendredi 8, à Marly. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins. Le roi

d'Angleterre et la princesse sa sœur vinrent sur les neuf heures, soupèrent avec le roi, et aussitôt après le souper le bal commença; le roi les vit danser jusqu'à minuit et demi, et le bal ne finit qu'à deux heures, après quoi le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur s'en retournèrent à Saint-Germain. — On s'attend à recevoir incessamment la nouvelle de la prise de Nice sur ce que M. de Berwick a mandé dans ses dernières lettres, et l'on ne craint point que M. de Savoie songe à le secourir, quoiqu'il en fasse courre le bruit. — L'abbé de Fourille est mort à Paris; il avoit quatre-vingts ans. Il laisse trois bons bénéfices vacants : l'abbaye d'Hautvilliers, fameuse par ses bons vins; elle vaut bien près de 20,000 livres de rente, il en tiroit beaucoup davantage par son savoir-faire. Le feu roi lui avoit donné l'abbaye de Chambon, qui vaut bien 8,000 livres de rente, et c'est quasi le seul bénéfice en France que le roi n'eût point encore donné. Outre cela il avoit un prieuré qui vaut 2,000 écus et qui dépend de l'abbaye du Monastier de Castries, mais il y a un indult dessus pour un conseiller du parlement.

Samedi 9, à Versailles. — Le roi, après avoir entendu la messe à Marly, alla courre le cerf; il retourna dîner à Marly et en partit à cinq heures pour revenir ici, où l'on demeurera jusqu'au 25. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé, parti de Saragosse le 27 à minuit. Il y eut le 26 une émeute considérable dans la ville, parce que le régiment de Sillery, qui y passoit, emmenoit trois paysans du village où ils avoient couché, qui avoient assassiné un soldat. Le peuple s'assembla, et M. de Tessé fit remettre les paysans entre les mains de la justice; mais on les a fait sauver. Le 27 le troisième bataillon du même régiment arriva dans la ville; la populace a pillé le bagage, est venue au bataillon par trois rues différentes, a tué ou blessé quarante soldats et les trois officiers de la compagnie de grenadiers. Nos généraux se sont retirés chez le vice-roi, ont fait revenir quelques

troupes qui s'avançoient vers la frontière de Catalogne, et travaillent à pacifier ces troubles, car cette ville est absolument nécessaire tant pour son pont que pour nos convois.

Dimanche 10, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon et, sur les cinq heures, il entra chez madame la duchesse de Bourgogne, où se firent les fiançailles de mademoiselle de Mailly avec le marquis de Listenois. — Les huit vaisseaux que nous avions envoyés devant Barcelone ont été battus de la tempête, qui fut très-violente les derniers jours du mois passé, et ont été obligés de revenir aux îles d'Hyères. — Un capitaine de vaisseau danois est arrivé au Havre du 5; il assure qu'il a vu aux côtes d'Angleterre, où il avoit été obligé de relâcher, un furieux débris de vaisseaux. La tempête l'avoit jeté aux Dunes, où il fut obligé de demeurer quelques jours; les Anglois lui ont dit qu'ils avoient perdu un grand nombre de vaisseaux marchands et dix gros vaisseaux de guerre. Les termes de la lettre qu'il a écrite sont que ces dix vaisseaux ont été naufragés et perdus. — Les gratifications que le roi vient de répandre dans les troupes sur le quatrième denier de l'extraordinaire des guerres montent encore plus loin qu'on ne l'avoit dit; elles montent à 500,000 livres.

Lundi 11, *à Versailles.* — Le roi donna le matin une petite audience au comte de Marsilly, qui commandoit pour l'empereur dans Brisach quand monseigneur le duc de Bourgogne le prit. Il vient s'attacher à la France; on ne sait point encore si on fera quelque chose pour lui. Madame la duchesse de Bourgogne alla de meilleure heure qu'à l'ordinaire à la messe et vit, de la tribune, le mariage de mademoiselle de Mailly, qui se fit par le curé. Le soir il y eut comédie. — Les inondations sont encore si grandes en Italie qu'aucun courrier ne peut passer et qu'on ne sait aucune nouvelle de M. de Vendôme. — On mande de Gênes qu'on radoube dans le port trois

vaisseaux anglois sur lesquels ils assurent que le prince Eugène doit s'embarquer pour passer à Barcelone, où il doit mener beaucoup d'officiers avec lui, et qu'il attend pour cela que le comte de Staremberg soit revenu de Vienne, pour lui laisser le commandement de l'armée de Lombardie.

Mardi 12, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, comme il fait tous les mardis. — Le matin M. de Chamillart vint chez le roi lui apporter la nouvelle que Nice capituloit. C'est M. d'Hérouville, colonel et brigadier d'infanterie, que M. de Berwick a envoyé. Il partit de Nice le 4 au soir; les otages étoient déjà donnés et la capitulation signée de part et d'autre. La garnison sera conduite à Saorgio; on donne au gouverneur, qui est le marquis de Carail, six pièces de canon et deux mortiers. Les brèches étoient si grandes qu'on les auroit emportées au premier assaut s'ils avoient voulu l'attendre. Le roi est content au dernier point du duc de Berwick et de Vauvré, qui étoit intendant de cette armée, à qui rien n'a manqué durant le siége, quoiqu'il n'y ait rien du tout dans le pays. Nous n'avions que quinze bataillons à ce siége et un régiment de dragons, et il y a fait toujours un temps effroyable. — Un armateur d'Ostende a pris un bâtiment anglois chargé de cinquante-quatre pièces de canon de quarante-huit livres de balles, qui étoient destinées pour le Portugal.

Mercredi 13, *à Versailles*. — Le roi alla se promener dans les jardins, où il a trouvé beaucoup de changements qu'il avoit ordonnés et dont il est très-content. Au retour de la promenade M. de Chamillart alla trouver le roi chez madame de Maintenon pour lui rendre compte de quelques détails de la prise de Nice. La capitulation fut signée le 4 au soir; le 5, au matin, le comte de Maure, à la tête du premier bataillon du Dauphin, entra dans le château, et on le rendit maître de la porte du secours.

Le 6, au matin, la garnison en sortit; elle doit être conduite à Saorgio; elle étoit composée de six ou sept cents hommes, dont il y en a beaucoup de blessés et de malades. On accorde l'amnistie aux François qui y étoient, pourvu qu'ils viennent reservir dans les mêmes régiments dont ils avoient déserté. Le duc de Berwick s'en retourne à Montpellier. Le roi dit hier au duc d'Albe qu'il alloit envoyer en Roussillon une partie des troupes qui étoient à ce siége; les ordres sont déjà partis d'ici pour faire raser la citadelle, le château et même les murailles de la ville. On a trouvé dans la place cent seize pièces de canon, dont il y en a cinquante toutes neuves, que M. de Savoie avoit fait fondre à Gênes avant qu'il entrât en guerre avec la France. C'est M. de Bauclay, beau-frère du duc de Berwick, qui a apporté tous ces détails-là.

Jeudi 14, à Versailles. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, qui avoit eu la fièvre toute la nuit; il dîna en sortant de chez elle, et partit à une heure pour s'aller promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à mardi. Madame la princesse de Conty et plusieurs dames sont de ce voyage, entre autres madame la vidame, qui n'y avoit jamais été. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry, avec grand nombre de dames, allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, où le roi d'Angleterre vint de Saint-Germain, et après dîner Monseigneur les mena tous à l'opéra; le roi d'Angleterre n'y avoit jamais été. Jamais il n'y eut tant de monde à l'opéra, car tout Paris étoit curieux de voir le roi d'Angleterre; il y eut même des gens dans le parterre qu'on fut obligé d'emporter parce qu'ils y étouffoient. — Le matin, à la messe du roi, on chanta le *Te Deum* pour la prise de Nice, et on le chantera demain à Paris. — On eut par le Roussillon des nouvelles que M. de las Torres avoit battu et entièrement défait un parti assez considérable des ennemis; l'action s'est

passée au passage d'une rivière; mais on n'a eu aucune lettre de M. de Tessé là-dessus.

Vendredi 15, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée, et il donna le soir une longue audience au maréchal de Villeroy chez madame de Maintenon. — On a appris d'Hollande que milord Marlborough s'étoit embarqué le 7 pour retourner en Angleterre. Les affaires de l'évêché de Lubeck les embarrassent fort depuis qu'ils ont appris que le frère du roi de Danemark avoit pris par force le château d'Eutin, où il y avoit des troupes du prince administrateur de Holstein, dont le roi de Suède et la maison de Lunebourg soutiennent les intérêts; il marche déjà des troupes de ces princes-là pour les secourir, et si la guerre s'allume en ce pays-là, comme il y a grande apparence, le roi de Danemark, pour fournir des troupes au prince son frère, sera obligé de rappeler une partie des troupes qu'il a en Hollande. — L'électeur de Bavière avoit à son service environ trois cents houssards qui n'étoient point enrégimentés et qui lui coûtoient beaucoup à entretenir; il a proposé au roi de les prendre à son service, et le roi a accepté la proposition. On en fait un régiment, et le roi a choisi pour leur colonel M. de Saint-Geniez, qui étoit aide de camp du maréchal de Villeroy et qui est fort propre à cet emploi-là.

Samedi 16, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Rochebonne, exempt des gardes du corps, a eu une commission de mestre de camp; on l'incorpore dans le régiment de Villeroy, et, comme il n'y a point de mestre de camp à ce régiment, il le commandera; il sert en Italie. Le marquis de Rochebonne, son père, commande dans Lyon et est fort des amis du maréchal de Villeroy, qui a obtenu cette grâce-là pour son fils. — La jeune princesse d'Isenghien, qui étoit arrivée depuis quatre jours à Paris, y mourut le soir de la petite vérole; elle n'a point laissé d'enfants. La princesse de Furstemberg, sa mère, lui

avoit donné en mariage 100,000 écus, qui lui reviendront présentement. Il reste deux filles à la princesse de Furstemberg, qui sont madame de Lannoy et mademoiselle de Furstemberg, qui devient par là un assez bon parti. — Le chevalier de Rothelin a acheté le guidon des gendarmes écossois 43,000 francs; il y a un an qu'il étoit à vendre.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; le vilain temps l'empêcha d'aller tirer. Il envoya querir, en sortant de table, madame de Maintenon, qui étoit à Saint-Cyr dès le matin, quoiqu'elle soit fort enrhumée et qu'elle ait la fièvre depuis trois jours. Le soir le roi travailla chez elle avec M. de Chamillart depuis six heures jusqu'à dix. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent l'après-dînée à Meudon voir Monseigneur, où il y eut un très-gros jeu, et revinrent ici pour le souper du roi. — Le matin, au conseil, M. de Torcy porta au roi les nouvelles qu'il avoit eues de Madrid, qui parlent d'une petite sédition arrivée à Barcelone; il y a eu quelques gens tués dans l'antichambre de l'archiduc, où il étoit lui-même. Les troupes angloises et hollandoises qui étoient au siége sont réduites à cinq mille huit cent cinquante hommes par la dernière revue qu'on en a faite, et elles sont dispersées en plusieurs places; mais on ne manque de rien dans Barcelone, les vivres y sont en abondance. M. de las Torres, avec les troupes d'Espagne, marche à Valence, qu'on espère reprendre, où l'on prétend que les principaux habitants sont dans les intérêts de leur véritable maître. Il compte de partir de Madrid le 20 de ce mois, et le roi l'exhorte fort d'aller se mettre à la tête de son armée.

Lundi 18, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et tint conseil après dîner. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer. Madame la duchesse de Bourgogne passa toute l'après-dînée chez elle ou chez

madame de Maintenon, qui a toujours la fièvre avec un gros rhume; madame la duchesse de Bourgogne ne laissa pas de souper dans son cabinet avec plusieurs dames qu'elle avoit menées, qui portèrent chacune leur plat. — Des quinze bataillons qui ont servi au siége de Nice, il y en a huit qu'on laisse en ce pays-là; on envoie les deux bataillons de Charolois dans le haut Languedoc pour passer en Roussillon, et les trois bataillons du Dauphin et les deux de Bourbon marchent en Savoie. Les trente-deux compagnies de grenadiers qu'on avoit fait venir de l'armée d'Allemagne et qui n'étoient pas arrivées quand Nice s'est rendue retournent à leurs régiments. — Dumesnil et le baron de Lo, exempts des gardes du corps, se retirent; le roi leur donne à chacun cinq cents écus de pension; Dumesnil n'étoit plus en état de servir par sa vieillesse et ses blessures.

Mardi 19, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée à Trianon et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui a eu la confirmation que plusieurs vaisseaux de guerre anglois ont fait naufrage les derniers jours du mois passé. Monseigneur revint de Meudon avant la comédie, et madame la duchesse de Bourgogne y fut attaquée d'un violent mal de dents qui l'empêcha de souper avec le roi. — Le roi a donné une commission de colonel à. . . , major de son régiment; le plus ancien capitaine en a été fait lieutenant-colonel, et les trois autres commandants de bataillons ont eu commission de lieutenant-colonel. — Le roi, ayant approfondi l'affaire qu'on avoit voulu faire à M. de Metz, a ordonné que le chevau-léger qui étoit venu ici porter les plaintes contre lui iroit avec toute sa famille lui demander pardon et qu'on rayeroit sur les registres du chapitre de Metz tout ce qu'on y avoit mis dont l'évêque pût être blessé. — M. de Chamarande, lieutenant général, va servir avec M. de la Feuillade, et le régiment de la Reine, dont son fils est colonel, est en marche pour aller en Savoie;



on croit ici qu'on va bientôt faire le siége de Turin.

Mercredi 20, à Versailles. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon; Monseigneur y alla aussi et y arriva un peu avant le roi. Le matin, après la messe, avant que d'entrer au conseil, le roi entra chez madame de Maintenon, qui se porte beaucoup mieux; le soir le roi travailla chez elle avec M. de Chamillart, comme il fait tous les mercredis. — Le roi a donné au petit Destouches, lieutenant d'artillerie, le régiment des bombardiers qu'avoit Vigny, qui n'est plus en état de servir et qui a déjà eu plusieurs atteintes d'apoplexie; ce régiment vaut 16 ou 18,000 livres de rente, et Destouches n'avoit osé le demander. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, ses lettres sont de Mantoue du 10. Il mande qu'il avoit détaché Guerchois avec quelque infanterie pour se saisir d'une île que fait l'Adige, qui incommoderoit fort les ennemis s'ils faisoient passer beaucoup de troupes au delà du lac de Garde; ils y ont déjà le général Paté avec quinze cents chevaux, et on croit qu'ils y en veulent envoyer encore davantage. Le prince Eugène a abandonné Lonato, mais il conserve encore Montechiaro et Calcinato. M. de Vendôme espère pouvoir faire ici un voyage de quinze jours sans que son absence nuise aux affaires.

Jeudi 21, à Versailles. — Le roi sortit du conseil de meilleure heure qu'à l'ordinaire; il dîna à midi et alla à Marly se promener, d'où il ne revint qu'à la nuit. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent glisser sur la glace, et madame la duchesse de Bourgogne alla en chaise à porteurs, avec plusieurs dames, les voir glisser. Madame la duchesse de Bourgogne eut la nouvelle de la mort du duc de Chablais, son troisième frère, qui étoit né depuis un mois; on ne sait pas encore si elle en portera le deuil; on ne croit pas même qu'on le porte à Turin. Cette mort empêcha madame la duchesse de Bourgogne de suivre Monseigneur à la comédie; elle a même

fait dire à madame d'Armagnac, qui lui devoit donner un grand bal dimanche, de le remettre après le premier voyage de Marly. — Le vieux Bellegarde est mort; il avoit quatre-vingt-dix ans. Il avoit le cordon rouge de l'ordre de Saint-Louis; que le roi a donné à M. de Monroux, maréchal de camp, et la pension de 1,500 livres que Monroux avoit sur l'ordre de Saint-Louis a été donnée à. . . , qui conduisoit les travaux de Nice.

Vendredi 22, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis, et puis il donna une longue audience à M. Ducasse; M. de Pontchartrain étoit à cette audience. Madame la duchesse d'Orléans vint hier au soir au coucher de madame la duchesse de Bourgogne et lui donna la chemise, ce qu'elle n'avoit encore point fait; mais elle lui avoit souvent donné les honneurs. Quand elle les donne, la dame d'honneur les lui présente, et lui a présenté aussi la chemise*. — M. de Robecque arriva de Casal; M. de la Feuillade l'a chargé de ses dépêches. Il mande qu'il a été fort incommodé à Casal, que c'est ce qui l'a empêché de voir M. de Vendôme, mais que M. de Vendôme lui doit donner un rendez-vous avant que de venir en France. Nous avons appris par M. de Robecque que M. de Langallerie, lieutenant général qui servoit sous M. de Vendôme, étoit rappelé. — M. de Langeron, lieutenant général de marine, Villars, chef d'escadre, et plusieurs capitaines de vaisseau sont partis en poste pour Toulon, où l'on fait un grand armement.

* Puisque la duchesse d'Orléans donnoit souvent les honneurs le matin, ce n'étoit que paresse si elle ne les donnoit pas les soirs, et qui donne les honneurs donne aussi la chemise. Jusqu'aux petits-fils et petites-filles de France inclusivement, la chemise et les honneurs sont présentés par le grand chambellan, en son absence par le premier gentilhomme de la chambre et par la dame d'honneur; aux princes et princesses du sang par le premier valet de chambre et par la première femme de chambre seulement. Outre la chemise et la serviette à laver, on appelle les honneurs les mouchoirs, gants, coiffes, éven-

tails, boîtes à mettre dans la poche, qui se présentent à la fin de la toilette sur une soucoupe garnie et recouverte d'un grand taffetas, qui s'appelle une salve; pareillement le verre et la serviette, s'il en est question hors les repas.

Samedi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Le soir Monseigneur alla à la comédie, mais madame la duchesse de Bourgogne n'y alla pas. Le roi donna encore une longue audience le soir chez madame de Maintenon au maréchal de Villeroy. — Il arriva hier un courrier de M. Amelot; il mande que, par les dernières nouvelles qu'on a eues à Madrid, on avoit appris que cent gardes du roi d'Espagne avoient trouvé, sur les frontières du royaume de Valence, trois cents chevaux des ennemis, qu'ils avoient battus, et que deux mille des révoltés qui soutenoient ces trois cents chevaux, les voyant fuir, s'étoient mis en fuite aussi; on n'a pas laissé d'en tuer beaucoup et de prendre quelques prisonniers. — M. le cardinal de Janson, qui faisoit les affaires du roi à Rome, avoit demandé plusieurs fois son congé, parce que sa santé est très-mauvaise; mais comme son mal a encore augmenté, il a fait depuis des instances, et le roi lui a enfin permis de revenir.

Dimanche 24, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée tirer et puis se promener à Trianon. Madame la duchesse du Maine joua à Clagny la comédie de *Joseph* (1);

---

(1) « Vous savez que M. le duc et madame la duchesse du Maine donnent tous les ans, pendant le carnaval, des divertissements où la magnificence, quelque grande qu'elle soit, brille souvent moins que l'esprit, la galanterie et le bon goût. Ils ont ouvert cette année ces divertissements par une pièce de théâtre de la composition de M. l'abbé Genest, de l'Académie françoise, et qui a donné au public la tragédie intitulée *Pénélope*, dont le grand succès a répondu à la beauté de ce poëme. Celui qui a été représenté à Clagny sous le nom de *Joseph* n'a pas moins tiré de larmes qu'il s'est attiré d'applaudissements des auditeurs, et quoiqu'il ait été représenté trois fois, la foule y a toujours été grande, les applaudissements toujours égaux, et les larmes qu'il a fait répandre

il y avoit beaucoup de dames et de courtisans. — L'évêque de Limoges, qui est de la maison de Canisy, avoit plusieurs fois proposé de donner sa démission, parce qu'il est infirme; on l'a enfin acceptée, parce qu'il n'est plus en état de faire les fonctions de l'épiscopat. — Un de nos armateurs a pris un paquebot allant de Lisbonne en Angleterre. Tous les gens qu'on a pris sur ce petit bâtiment assurent que la reine douairière d'Angleterre est morte à Lisbonne; elle étoit sœur du roi de Portugal et étoit née sur la fin de l'année 1638. — On a eu des nouvelles, par

---

ont toujours causé beaucoup de plaisir, puisqu'il n'en est point qui touche davantage et auquel on soit plus sensible qu'à celui qui est causé par les larmes de joie. M. l'abbé Genest a conservé dans cet ouvrage la fidélité de l'Écriture et la simplicité majestueuse de l'écrit sacré qu'il a imité, dont l'expression paroît aussi dans la conduite du sujet. Madame la duchesse du Maine représentoit Azanesh, femme de Joseph, et quoique M. l'abbé Genest n'en ait trouvé que le nom dans le lieu où il a puisé son sujet, le caractère qu'il lui a donné a paru tout à fait convenable. Madame la duchesse du Maine joua ce rôle avec une noblesse délicate et un agrément qui l'a fait admirer. Mademoiselle de Merus représenta Thermasis, dame égyptienne, confidente d'Azanesh, et M. Baron le père, qui représentoit Joseph, joua ce rôle d'une manière qui ne peut être mieux imitée, et toute l'assemblée trouva qu'il n'avoit jamais mieux joué. M. de Malezieu fit le personnage de Juda, et la force de son jeu lui attira de grandes louanges. Il fut imité par son fils aîné dans le rôle de Ruben. Un de ses plus jeunes représenta Benjamin, et son air d'innocence et sa beauté touchèrent extrêmement. M. de Vernonselles, gentilhomme de M. le duc du Maine, représentoit Siméon, et ce gentilhomme ayant été obligé de partir pour s'embarquer avec M. le comte de Toulouse, M. le marquis de Roquelaure joua son rôle dans la troisième représentation, quoiqu'il n'eût eu que très-peu de temps pour l'apprendre; ce marquis, qui est lieutenant de gendarmerie, n'est pas moins distingué par sa valeur que par son esprit. Le jeu de M. le marquis de Gondrin fut admiré dans le rôle de Pharaon; ce marquis a très-bonne mine; il est admiré de toute la cour, et sa présence ne peut manquer de lui attirer des applaudissements. M. d'Erlac, capitaine aux gardes suisses, s'acquitta très-bien du rôle de l'intendant ou majordome de Joseph, et il entra parfaitement dans le rôle qu'il représentoit. M. de Rozeli fit celui d'un vieil Hébreu que Joseph venoit de tirer d'esclavage, et qu'il arrêtoit auprès de lui dans la maison de Jacob. Tous ces messieurs, animés du désir de plaire à M. le duc et à madame la duchesse du Maine, et par l'exemple d'une si grande princesse, ne négligèrent rien pour l'exécution de leur rôle, et l'on peut dire qu'il seroit difficile de trouver ailleurs des spectacles de cette nature mieux exécutés. » (*Mercure* de février, pages 265 à 271.)

plusieurs endroits, que les mécontents de Hongrie ont battu et entièrement défait sept mille hommes des troupes de l'empereur; mais ces nouvelles-là sont toujours incertaines; ce que l'on sait d'assuré, c'est qu'après avoir bombardé Œdenbourg, dont ils avoient brûlé les faubourgs, ils y sont revenus et l'assiégent présentement dans les formes. Œdenbourg est à la droite du Danube et n'est qu'à douze lieues de Vienne.

Lundi 25, *à Versailles.* — Le roi ne tint point conseil le matin et donna une assez longue audience au maréchal de Villeroy. Monseigneur alla le soir à la comédie, mais madame la duchesse de Bourgogne n'y alla point. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme; ses lettres sont de Mantoue, du 13. Il mande que le prince Eugène s'en va à Vienne et que le 14 il étoit déjà arrivé à Roveredo; il a laissé au prince d'Anhalt le commandement des troupes qui sont auprès du lac de Garde et à M. de Rewentlau, Danois, le commandement des troupes qu'il laisse dans le Bressan. M. de Vendôme compte d'arriver ici vers le milieu du mois qui vient. M. de Vaudemont devoit aller commander l'armée en son absence, mais il a mandé au roi que, Médavy étant le plus ancien lieutenant général des troupes de France, le commandement tomboit si naturellement en bonne main qu'il croiroit ne pas bien servir les deux rois de lui aller ôter ce commandement-là.

Mardi 26, *à Marly.* — Le roi entretint longtemps pendant son dîner Lappara, qui revient de l'armée de M. de Vendôme. On croit qu'on le fera bientôt partir pour la Catalogne; c'est lui qui conduisoit les travaux à Barcelone quand M. de Vendôme l'a pris. Le roi partit de Versailles aussitôt après son dîner pour venir ici, où il a amené un peu moins de dames qu'à l'ordinaire. Monseigneur arriva ici bientôt après lui. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Versailles à deux heures et demie et alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, et n'arriva ici qu'à six heures. Il n'y a ici de gens qui n'eussent pas

accoutumé d'y venir que le comte de Chamillart, frère du ministre. — Il arriva le soir à l'Étang, où étoit M. de Chamillart, un courrier du maréchal de Tessé, qui écrit du 20. Il étoit dans Caspé sur l'Èbre, un peu au-dessus de l'endroit où la Sègre s'y jette. Il mande que dans deux jours il campera en front de bandière, mais que beaucoup de choses lui manquent en ce pays-là.

Mercredi 27, *à Marly*. — Le roi tint conseil le matin à son ordinaire. L'après-dînée il vit glisser sur la glace messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry. Madame la duchesse de Bourgogne y vint et alla sur la glace dans un traîneau; Monseigneur et toutes les princesses s'y amusèrent longtemps. A six heures le roi commença à travailler avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur arrivèrent une heure après; dès qu'ils furent arrivés le bal commença. Le roi vit commencer le bal et puis retourna travailler avec M. de Chamillart; on soupa à dix heures, après quoi le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur s'en retournèrent à Saint-Germain. — Ximenès, un de nos plus anciens lieutenants généraux et gouverneur de Maubeuge, est mort; il avoit été lieutenant-colonel du régiment Royal-Roussillon, qui vaut beaucoup, et le roi avoit trouvé bon, depuis quelque temps, qu'il le donnât à son fils. — On a confirmation, par plusieurs lettres d'Angleterre, de la grande perte que la tempête a causée en ce pays-là; ils ont perdu plusieurs vaisseaux de guerre et une infinité de vaisseaux marchands.

Jeudi 28, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins; il n'a pas pu chasser ce voyage, parce qu'il a toujours gelé. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans la plaine de Saint-Denis, et monseigneur le duc de Berry tua soixante pièces de gibier, ce qui paroît incroyable, même aux meilleurs tireurs, en cette saison-ci. — Le roi a donné le gouvernement de Maubeuge, qui

vaut bien 16,000 livres de rente, à Saint-Frémont, ancien lieutenant général qui sert en Italie, où il continuera à servir, quoiqu'il devienne assez infirme. — Le vieux marquis de Nogent, qu'on appeloit le chevalier avant son mariage, a obtenu du roi 2,000 francs de pension pour sa femme, dont elle ne jouira qu'après sa mort. — M. le duc de Berwick s'en retourne en Languedoc, et c'est M. Paratte, maréchal de camp, qui commandera dans le comté de Nice, où nous avons trois compagnies de mineurs qui travaillent à la démolition du château de Nice. Lappara y a passé en venant ici; le duc de Berwick avoit prié M. de Vendôme de le lui envoyer, croyant que le siége dureroit quelques jours de plus.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi se promena tout le jour dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il fit une petite loterie gratis, comme il a accoutumé de les faire. Après souper il y eut bal en masque; les dames qui dansèrent soupèrent avec le roi en habits de masque. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur, qui devoient venir, ne vinrent point. Le bal dura jusqu'à deux heures du matin, mais le roi alla se coucher à minuit. — Le départ de M. le comte de Toulouse est déclaré; ses équipages partiront demain, et sa personne partira le 10 du mois prochain. On compte que les vaisseaux qu'on arme à Toulon seront en état de mettre à la mer avant le 20 du mois de février. Le maréchal de Coeuvres partira quelques jours avant M. le comte, et montera un vaisseau particulier. On arme plus de vaisseaux qu'on n'avoit dit d'abord. — La pauvre comtesse de la Marck mourut hier, à Paris, de la petite vérole; c'étoit une femme de mérite et qui est fort regrettée ici; elle étoit fille du duc de Rohan. — M. de Bauclay, beau-frère du duc de Berwick, qui apporta ici la nouvelle de l'entrée de nos troupes dans le château de Nice, a obtenu une commission de colonel à la suite du régiment de Berwick.

Samedi 30, *à Versailles*. — Le roi, après s'être promené

tout le jour dans ses jardins de Marly, en revint le soir à six heures. On y retournera le jeudi gras, qui est le 11 du mois qui vient. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon et revint ici le soir pour la comédie. Madame la duchesse de Bourgogne joua l'après-dînée à Marly jusqu'à quatre heures et puis revint ici ; elle accompagna Monseigneur à la comédie. Il y devoit avoir grand bal demain chez madame d'Armagnac; mais comme M. le Grand est malade, on l'a remis jusqu'à l'autre dimanche. — On parle fort du mariage du prince Charles de Lorraine, un des enfants cadets de M. le Grand, avec mademoiselle de Guiscard, fille unique, qui, outre les biens de son père, qui sont considérables, aura encore plus d'un million de Langlée, frère de sa mère. — Le comte de Schack, Danois, qui fut fait brigadier l'année passée, a eu une pension de 1,000 écus. — M. de Mézières, lieutenant de gendarmerie, a eu permission du roi de vendre sa charge; il est maréchal de camp de l'année passée.

Dimanche 31, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon ; Monseigneur y alla et en revint un peu avant le roi. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à vêpres et au salut. — Le comte de Roucy, capitaine-lieutenant des gendarmes écossois, a eu permission du roi de vendre sa charge. Cette compagnie, quoiqu'elle ne soit pas de la maison du roi, a le pas devant les mousquetaires qui en sont. —Le baron Sparre, Suédois, maréchal de camp, a eu 1,000 écus de pension d'augmentation; il en avoit déjà une de 1,000. —On a de méchantes nouvelles des Bavarois; on a repris sur eux les places qu'ils avoient prises sur l'Inn, et ils sont réduits à demander grâce à l'empereur. On a appris en même temps que les mécontents de Hongrie, qui avoient été contraints d'abandonner une seconde fois le siége d'Œdenbourg faute de poudre, y étoient revenus pour la troisième fois et avec plus de troupes, et que le général Berzini les a joints. — C'est

le chevalier de Janson qui achète la charge de capitaine-lieutenant de gendarmerie qu'avoit Mézières; le marché est fait à 141,000 livres.

Lundi 1er février, à Versailles. — Le roi fait lever vingt-cinq bataillons nouveaux; M. le Duc en lève deux pour M. le duc d'Enghien; M. du Maine en lève deux pour augmenter son régiment; M. le comte de Toulouse en lève deux aussi pour joindre à son régiment; le maréchal de Boufflers en lève deux pour son fils, qui est encore fort enfant; le maréchal de Noailles et le duc son fils en lèveront aussi; M. le grand prévôt en a demandé un pour le chevalier de Sourches, son fils, qui est enseigne aux gardes; le roi le lui a accordé. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur mena madame la Duchesse et beaucoup de dames dîner à Meudon, où il y eut gros jeu. Madame la duchesse du Maine joua à Clagny la tragédie de *Joseph*; la pièce et les acteurs furent fort loués; le vieux Baron y joue. — Douze de nos vaisseaux partirent de Toulon il y a quinze jours; ils avoient vent arrière, et comme il ne leur faut que deux fois vingt-quatre heures pour arriver à Barcelone, on ne doute pas qu'ils n'y soient arrivés il y a déjà quelques jours.

Mardi 2, jour de la Chandeleur, à Versailles. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée; la procession ne se put faire le matin dans la cour, parce qu'il pleuvoit; on se contenta de la faire d'une porte de la chapelle à l'autre. Le P. de la Rue, confesseur de madame la duchesse de Bourgogne, prêcha l'après-dînée. — Le roi a donné 4,000 francs de pension d'augmentation à M. de Palavicin, Piémontois, maréchal de camp dans nos troupes; il en avoit déjà 6,000. — Le roi a donné des bataillons à lever aux maréchaux de Villeroy et de Chamilly, à M. de Grignan, lieutenant de roi de Provence, à M. de Ségur, gouverneur du pays de Foix, et à M. d'Houdetot, capitaine au régiment du roi. M. de Vergetot, colonel du régiment Royal-Comtois, qui fut fait

maréchal de camp l'année passée, vend son régiment 70,000 livres à M. d'Auxy, capitaine aux gardes, et M. d'Auxy vend sa compagnie à M. de Chevilly, lieutenant dans ce corps, fils du lieutenant de roi d'Ypres; le prix des compagnies aux gardes est fixé à 80,000 livres.

Mercredi 3, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon et travailla le soir chez madame de Maintenon à son ordinaire. Monseigneur ne sortit point et alla le soir à la comédie. — Lépine-Danican, fameux négociant de Saint-Malo, avoit armé quelques vaisseaux, qui, au bout de deux ans, sont arrivés au Port-Louis. Ils sont chargés de piastres et de lingots; on a mandé au roi qu'ils en apportent pour vingt millions, mais les lettres que M. le comte de Toulouse a reçues de quelques officiers qui sont sur ces vaisseaux portent qu'il n'y en a que pour dix-huit millions. La conversion de cet argent à la Monnoie produira encore une somme considérable au roi. — On fait plus de nouveaux bataillons que l'on n'avoit dit d'abord; le roi en veut faire lever trente-neuf; le roi donne 900 francs par compagnie pour la levée, et on leur donne les armes, outre cela. Il se présente beaucoup de gens pour en lever, mais le roi a répondu à ceux qui lui en ont demandé que tout étoit rempli.

Jeudi 4, *à Versailles*. — Le roi dîna avant midi; il n'y eut point de conseil, et il alla d'abord après son dîner se promener à Marly, où il fut toujours dans ses jardins malgré la neige et le vilain temps. Monseigneur alla dès le matin à Meudon; monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne y allèrent ensemble dîner avec lui, et Monseigneur partit de Meudon avec eux sur les six heures et les ramena ici. — Le mariage du marquis de Bellefonds avec mademoiselle d'Ecquevilly fut signé; on donne à la demoiselle 100,000 écus comptant. Elle n'a que deux frères, dont l'un est prêtre; l'autre est dans le service, et s'il venoit à mourir, elle auroit plus de 500,000 écus de bien. — M. le cardinal de Coislin

reçut tous ses sacrements à neuf heures du soir, et M. Fagon dit au roi à son coucher qu'il étoit à l'agonie et qu'il ne passeroit pas la nuit. — Il arriva des nouvelles de Madrid du 20 du mois passé. On mande que les équipages du roi d'Espagne étoient prêts et qu'il partiroit au commencement de ce mois. Les affaires de Valence prennent un bon chemin. Toutes les troupes que nous envoyons en Roussillon y arriveront au plus tard le 20 de ce mois, après quoi on ne doute pas que les révoltés ne rentrent bientôt dans leur devoir.

Vendredi 5, *à Versailles.* — Le roi, à son lever, a fait de grands éloges du cardinal de Coislin, qu'il regrette extrêmement; c'étoit un homme aimé et estimé généralement de tout le monde. Il étoit grand aumônier de France, évêque d'Orléans, abbé de Saint-Victor dans Paris, qui est une des belles abbayes du royaume. Il avoit deux autres abbayes, l'une à Amiens et l'autre en Bretagne; il avoit le prieuré d'Argenteuil, qui dépend du roi. Il avoit outre cela trois prieurés à la nomination du cardinal de Bouillon comme abbé de Cluny. Le roi, après la mort du duc de Coislin, son frère, lui donna le gouvernement de Crécy, qui est dans leurs terres et qui vaut 2,000 écus de rente. Il est mort cette nuit voulant signer son testament, qu'il venoit de dicter*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur ne sortit point et alla le soir à la comédie. On va faire une nouvelle salle de comédie dans l'appartement qu'avoit le cardinal de Coislin, et on donnera au grand aumônier l'appartement qu'avoit monseigneur le duc de Berry avant que le roi d'Espagne partît d'ici. — M. de Carmain, sous-lieutenant de gendarmerie, est mort. — M. de Briord achète 45,000 francs la sous-lieutenance qu'avoit le chevalier de Janson.

* Le cardinal de Coislin n'étoit à la cour que le moins qu'il pouvoit, et toujours en dispute avec le roi là-dessus, qui en étoit même piqué quelquefois; tout le reste du temps en son diocèse, qu'il administroit

avec une grande vigilance et par des gens bien choisis. Il y donnoit tout le revenu de l'évêché, et faisoit d'ailleurs de grandes aumônes, quoiqu'il vécût partout fort honorablement. On sut, depuis sa mort, qu'il étoit dans de grandes pratiques de pénitence depuis bien des années, et qu'il se relevoit seul toutes les nuits, à la dérobée de ses gens, pour prier, et c'est à quoi sa dernière maladie fut attribuée. Les missionnaires de la paroisse de Versailles s'emparèrent de lui à son extrémité et, avec une barbarie étrange, n'en voulurent plus laisser approcher son confesseur; telle est la domination de ces gens. Le roi voulut que le curé de Versailles accompagnât le corps à Orléans, qui est un honneur qui n'avoit encore été rendu à personne, et dont sa vertu fut jugée digne. Tout le diocèse fut aux hauts cris, mais ces regrets ne furent que le commencement de ses douleurs.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi ordonna le matin à M. de Torcy d'envoyer un courrier à Rome pour porter la nouvelle au cardinal de Janson que S. M. l'avoit choisi pour son grand aumônier. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur alla dîner à Meudon et n'en reviendra que pour le voyage de Marly, où l'on ira jeudi. — Le roi a donné la sous-lieutenance de gendarmerie vacante par la mort de M. de Carmain à M. de la Serre, qui étoit enseigne dans ce corps-là, et il a donné l'enseigne à M. de Bauffremont, avec commission de colonel. — La Devaise commandoit l'été passé dans plusieurs postes qu'on avoit établis sur la Sambre et sur la Meuse pour empêcher les ennemis de passer ces rivières, et d'établir des contributions dans notre pays; on a réglé avec eux ces contributions à 20,000 écus; ainsi nous n'avons plus besoin de tous ces postes-là, et on envoie présentement la Devaise pour garder d'autres postes que nous avons sur la Semoise, qui couvre un autre canton de pays; c'étoit Descrochets, lieutenant de roi de Verdun, qui étoit chargé de cet emploi, et il vient de mourir. — Le roi avoit donné au maréchal de Villeroy, il y a six ans, 100,000 écus à prendre sur les octrois de la ville de Lyon, payables à 50,000 livres par an; ces six ans sont expirés au mois d'octobre, et le roi renouvelle au maré-

chal de Villeroy la même grâce, et la ville de Lyon continuera à lui payer 50,000 livres par an.

Dimanche 7, à Versailles. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent à vêpres et au salut. — Le roi donna au grand prévôt un brevet de retenue de 100,000 écus sur sa charge pour M. de Montsoreau, son fils aîné, qui épouse une demoiselle de Picardie qu'on appelle mademoiselle du Hamel, qui est, à ce qu'on dit, très-bien faite et très-riche. — On envoie trois maréchaux de camp en Roussillon, qui sont Cilly des dragons, Seignier et Fimarcon; le duc de Noailles y est déjà, et on croit qu'on en enverra encore un cinquième. — Le roi a donné 10,000 écus sur la maison de ville à une petite demoiselle de Bretagne que madame de Maintenon a prise par charité; elle n'a que huit ans, a beaucoup d'esprit et divertit fort le roi. Le roi a donné aussi 20,000 livres sur la maison de ville à une femme de chambre de madame de Maintenon, dont elle est très-contente. — Le roi a donné 1,000 francs d'augmentation de pension à M. de Villemur, qui commande les grenadiers à cheval.

Lundi 8, à Versailles. — Le roi donna le matin une longue audience au maréchal de Coeuvres, qui prit congé de lui pour s'en aller à Toulon, où il veut arriver quelques jours avant M. le comte de Toulouse. Il n'y eut point de conseil, et le roi partit à midi et demie pour aller à Marly, où il se promena jusqu'à la nuit. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry virent commencer à tirer la loterie de Versailles; on se sert pour cela d'une machine fort bien imaginée, où sont tous les numéros, et d'une autre petite où il n'y a que les billets noirs, et cela se fait avec beaucoup d'ordre (1). Après la loterie mon-

(1) Voir la description de la boîte qui a servi pour tirer la loterie de Ver-

seigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent à Clagny voir la tragédie de *Joseph* jouée par madame la duchesse du Maine. — Le roi a donné une augmentation de pension de 1,000 écus à M. de Mimeur; il en avoit déjà 1,000. — Le roi a fait maréchal de camp M. de Massemback, ancien officier de cavalerie allemand; il étoit brigadier et avoit un régiment dont le roi donne l'agrément à M. de Valgrand, qui en étoit lieutenant-colonel.

Mardi 9, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne alla sur les cinq heures voir Monseigneur et revint pourle souper du roi. — Il arriva un courrier de Madrid parti du 1er de ce mois. Les équipages du roi d'Espagne sont prêts; il croit partir entre le 10 et le 15, et n'attend pour cela que d'avoir des nouvelles du maréchal de Tessé. Les affaires prennent un assez bon train dans le royaume de Valence. M de las Torres a pris, l'épée à la main, la petite ville de Moncada, qui n'est qu'à une lieue de la capitale; il a fait tuer tous les soldats de la garnison et tous les habitants en état de porter les armes, et quelques jours après il a défait deux mille des révoltés qui le poursuivoient, parce qu'ils étoient beaucoup plus forts que lui; mais quand il eut gagné une petite plaine, où sa cavalerie pouvoit agir, il les attaqua et ne fit quartier à pas un de ceux qui furent pris. Il a eu une contestation avec le duc d'Arcos, nouveau vice-roi de Valence, pour laquelle il est retourné à Madrid, et on l'a renvoyé aussitôt en lui accordant ce qu'il demandoit, et on a fait revenir le duc d'Arcos, qu'on a fait conseiller d'État et qui demeurera vice-roi, mais sans avoir permission d'y aller cette campagne*.

---

sailles dans le *Mercure* d'avril 1706, pages 272 à 277. Cette machine était de l'invention du mécanicien Moitrel.

* L'ignorance des seigneurs espagnols sur la guerre étoit étonnante. Il y avoit des siècles qu'ils tenoient au-dessous d'eux de la faire et même d'en ouïr parler, excepté sept ou huit au plus dans un si long espace. Maintenant tous s'en vouloient mêler, et n'y pouvoient rien comprendre. C'est ce qui arriva à ce duc d'Arcos, homme d'esprit, et même de savoir d'ailleurs. Conseiller d'État est, en Espagne, ce qu'on appelle ici ministre, qui est là, plus encore s'il se peut qu'ici, le dernier degré de la fortune ; eux seuls et les cardinaux peuvent aller en chaise à porteurs, comme les dames, par la ville et dans le palais, et ont l'Excellence, s'il ne l'ont pas déjà par d'autres titres ; mais celui-ci étoit déjà devenu un vain nom en Espagne, qui n'avoit plus aucune fonction, et n'en a pas recouvré depuis.

Mercredi 10, *à Versailles*. — Le roi ne décida point encore dans le conseil sur l'ambassade de Rome ; on croit que cela sera décidé dimanche à Marly. Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon, et travailla le soir avec M. de Chamillart, comme il fait tous les mercredis. — Il arriva au nonce un courrier de Rome sur les affaires de Naples ; le pape vouloit excommunier le vice-roi pour avoir violé les immunités ecclésiastiques en prenant des criminels qui s'étoient réfugiés dans les églises et parce qu'il avoit chassé du royaume un archevêque ; mais l'affaire s'adoucit, et le pape même souhaite que le roi en prenne connoissance pour l'accommoder. — On a des lettres de Dantzick du 23 janvier, qui parlent de deux avantages que le roi de Suède a remportés sur les Moscovites sur la rivière du Boug, et qui confirme la révolte du fils du czar contre son père, qui l'a obligé de retourner en diligence à Moscou. — On parle fort d'un soulèvement de paysans du Mondovi contre quelques troupes de M. de Savoie que ce prince est obligé de laisser en ce pays-là pour se conserver une communication avec Gênes.

Jeudi 11, *à Marly*. — Le roi dîna à onze heures et partit de Versailles après son dîner pour venir ici courre le cerf dans le parc ; après la chasse il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Il demeurera ici dix jours. Monseigneur revint de Meudon ici tout droit. Madame la

duchesse de Bourgogne alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre et n'arriva ici qu'à sept heures. — On a eu nouvelle que nos douze vaisseaux qui étoient devant Barcelone avoient été obligés par le grand vent de relâcher en Provence; mais comme ils ne sont point en mauvais état, ils vont incessamment remettre à la voile pour y retourner. On compte que nous aurons pour le siége de Barcelone vingt-six vaisseaux de ligne, quelques frégates et deux ou trois cents petits bâtiments de charge pour porter toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires pour l'armée de terre. — J'appris que M. de la Massaye, lieutenant général du Bas-Poitou, étoit mort il y a déjà quelque temps. — M. du Charmel, qui est retiré depuis longtemps à l'Institut (1), eut une lettre de cachet pour s'en aller dans ses terres; on n'en dit point encore le sujet*.

* L'exil du Charmel est un exemple si singulier de la foiblesse des rois, et même des plus gens de bien, qu'il sera curieux de s'y étendre. On a parlé ailleurs (2) de ce gentilhomme assez pour qu'on se souvienne ici quel il étoit dans le monde, et comment, touché tout à coup, il se retira sans regarder derrière soi. Sa vie fut constante, toute de prières, de bonnes œuvres et d'une pénitence souvent terrible, et d'autant plus qu'elle étoit de tous les moments sans pouvoir être aperçue, sinon par les jeûnes et la frugalité en tout temps. C'étoit un homme à cilice, à pointes de fer et à toutes sortes d'inventions pareilles, qui étoit grand mangeur, plus grand jeûneur, et dont la prière étoit telle, qu'on l'a vu à genoux sans appui, sans livre et en même posture, un vendredi saint, depuis quatre heures du matin jusqu'à près de dix heures, à plate terre, dans une chapelle derrière le chœur de la Trappe, où il passoit d'ordinaire les carêmes au réfectoire matin et soir, et le premier et le dernier au chœur à tous les offices du jour et de la nuit. Il avoit un grand zèle, beaucoup d'usage du monde, qu'une longue et sainte retraite avoit rouillé, et fort peu d'esprit, une grande dureté sur lui-même en tout, et une fidélité à tout ce qu'il se proposoit, presque inflexible pour ne pas dire qu'elle l'étoit, et tout cela avec une

(1) Des pères de l'Oratoire.

(2) Tome II, page 62.

grande gaieté et liberté d'esprit. Il étoit devenu, depuis sa retraite, ami intime de M. Nicole et de toutes personnes suspectes de jansénisme, sur lequel il ne se contenoit pas assez. Il étoit ami intime d'un M. Boileau, qui avoit élevé le comte d'Albert et le chevalier de Luynes, qui ne retinrent pas longtemps ses instructions, et qui logeoit alors depuis longtemps à l'archevêché avec toute la confiance du cardinal de Noailles. Le fameux cas de conscience qui brouilla ce cardinal avec les jansénistes tomba fort sur ce M. Boileau, qui fut si fortement accusé d'y avoir eu part que le cardinal, outré contre lui, s'en défit sans bruit par un canonicat de Saint-Honoré qui vaqua tout à propos, et que Boileau fut trop heureux de prendre, et dans lequel il a passé le reste d'une très-longue vie, fort retiré dans son cloître Saint-Honoré. Le Charmel, qui étoit fort bien avec le cardinal de Noailles, s'avisa d'éclater contre lui et de cesser de le voir sans que le charitable prélat pût doucement le ramener. A son tour, il fut piqué; les plus saints ne sont pas impeccables, et l'on va voir qu'il se vengea. On a vu en d'autres endroits de ces additions (1) la délicatesse du roi pour être vu de ceux dont il se soucioit le moins, et surtout de ceux qui avoient rompu avec le monde. Peu après cette brouillerie, Cavoie, qui avoit été fort des amis du Charmel et qui de temps en temps le voyoit encore, lui manda que le roi, se promenant à Marly, avoit fort parlé des gens retirés, et dit que ceux qui l'étoient au loin et à la campagne, comme Saint-Louis à la Trappe, et ne se méloient que de prier Dieu, il admiroit leur vertu et ne trouvoit point mauvais qu'ils ne le vinssent point voir; mais qu'il y en avoit de retirés dans Paris et aux environs, qui se méloient de tout, qui, sous prétexte de piété et de bonnes œuvres, entroient en plus de choses et voyoient plus de gens qu'ils n'avoient jamais fait dans le monde, et que dans la vérité toute leur dévotion ne consistoit que dans un seul point, qui étoit de ne le point voir et d'en faire profession; que M. de Fieubet, M. Pelletier, le chevalier de Gesvres et d'autres qu'il cita les valoient bien pour le moins en tout; qu'ils avoient rompu avec tout, et ne prétendoient à rien qu'à leur salut, et que toutefois leur retraite, quoiqu'entière, ne les empêchoit pas de le venir voir une fois au moins l'année; et qu'après tous ces propos tenus avec quelque chaleur il s'étoit tourné à Cavoie, et lui avoit demandé que faisoit le Charmel, et s'il en avoit encore quelquefois des nouvelles. Quinze jours ou trois semaines après, le roi, au même lieu, se remit sur le même chapitre, mais avec plus d'aigreur contre ces solitaires qui ne le vouloient point voir, parmi lesquels il nomma le

(1) Tome IV, page 413.

Charmel à Cavoie, qui lui dit qu'il avoit eu de ses nouvelles, et qu'il étoit même fort informé à lui de la santé de Sa Majesté, à quoi le roi ne répondit rien. Cavoie le manda au Charmel et l'exhorta fort à ne pas tarder de voir le roi, ou du moins, puisqu'il n'étoit point exilé, de le charger de lui dire qu'il iroit se présenter devant lui s'il l'osoit après tant d'années; qu'il avoit craint de s'exposer à le voir et quelques moments de l'air de la cour, depuis qu'il l'avoit quittée. Le Charmel en parla à un ami distingué de la cour (1), qui, quoique jeune et qui y a figuré depuis, qui appuya de toutes ses forces l'avis de Cavoie, persuadé même que le roi n'avoit parlé que pour lui; il ajouta que sa réputation et quelquefois ses volontaires imprudences de jansénisme avoient besoin de cette complaisance pour prévenir des orages qu'on ne calmoit pas aisément quand ils avoient éclaté; que c'étoit un respect qui dans un sujet devenoit un devoir, quand il étoit désiré encore plus, ainsi qu'une précaution sage et nécessaire quand le roi se montroit piqué, et qu'il en coûtoit si peu pour changer cette pique en bonne volonté; mais le Charmel fut inflexible, sans en avoir jamais pu donner de raison. Il le paya tôt et cher. Le P. Quesnel étoit alors pourchassé en Flandre. Il alla et vint des gens de sa part à Paris. Le cardinal de Noailles, piqué comme on l'a vu contre le Charmel, fut averti qu'il étoit en commerce avec ces allants et venants, qu'il croyoit occupés à travailler contre lui par le décrier et par des ouvrages. Il fut encore excité contre le Charmel par gens qui s'aperçurent que cela étoit facile et qui en espérèrent du mal pour l'un et de l'obscurcissement pour la réputation de l'autre. Ils le persuadèrent que le Charmel cachoit et receloit des lettres et de ces messagers. On mit en campagne des espions qui le certifièrent; on échauffa de plus en plus le cardinal, qui, à la fin, se plaignit au roi de la conduite du Charmel, qui le troubloit dans Paris. Il n'en fallut pas tant au roi sur un homme contre qui il étoit de plus en plus animé depuis qu'il avoit daigné parler à Cavoie, et qu'il avoit parlé en vain, à quoi il étoit si peu accoutumé. La lettre de cachet fut donc expédiée à l'instant, et ne laissa pas vingt-quatre heures au Charmel pour partir. Elle l'exiloit à la vérité en sa maison du Charmel près Château-Thierry, qu'il avoit fort raccommodée, mais elle l'y tint cloué avec tant de sévérité qu'il ne lui fut jamais permis d'en découcher. Il y passa le reste de sa vie, qui fut encore de plusieurs années (2), mais dans une solitude bien plus profonde qu'à Paris, et dans la pri-

(1) Cet ami, c'est Saint-Simon lui-même. Voir ses *Mémoires*, tome III, page 245 de l'édition in-12 donnée par M. Chéruel.

(2) Du Charmel mourut en février 1714. Voir le *Journal de Dangeau* des 21 et 26 février 1714.

vation de tout ce qui y soutient. La pénitence sans relâche, la prière et les bonnes œuvres l'y occupèrent tout entier. Plus que jamais les infirmités l'y éprouvèrent sans le pouvoir faire relâcher sur rien. La pierre se déclara, mais la rancune du roi fut plus dure qu'elle. Il fit demander permission de se venir faire tailler à Paris, et il exposa tout l'abandon d'une campagne dans une opération aussi dangereuse; et il en fut opiniâtrément refusé. Il le fut donc au Charmel, et il en mourut presque aussitôt après.

Vendredi 12, *à Marly.* — Le roi se promena tout le jour dans ses jardins. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. M. de Vendôme arriva ici sur les sept heures. Dès qu'on sut qu'il arrivoit, tous les domestiques et les porteurs de chaises allèrent l'attendre sur son chemin, et dès qu'il fut entré dans sa chambre tous les courtisans, à commencer par les princes du sang, allèrent le voir; il ne resta que les dames dans le salon. Après qu'il fut habillé, il vint au salon. Monseigneur fit cesser la musique quelque temps pour l'embrasser; ensuite le roi, qui travailloit avec M. Chamillart chez madame de Maintenon, l'envoya querir, le vint recevoir dans le cabinet, et lui dit : « Je viens vous embrasser dans le même lieu où je vous dis adieu il y a quatre ans. » Ensuite il demeura quelque temps avec le roi et M. de Chamillart; et jamais personne n'a été si bien reçu à la cour. Il y avoit quatre ans et trois jours qu'il étoit parti d'ici, car on a compté jusques aux jours. Le roi lui a dit qu'il l'entretiendroit demain à loisir durant le bal*. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé; c'est ce qui fit venir M. Chamillart de l'Étang, où il étoit. Les lettres de ce maréchal sont du camp de Gandessa du 4 de ce mois; on lui prépare à Saragosse tout ce qui est nécessaire pour faire un pont sur l'Èbre. M. d'Asfeld, maréchal de camp, qui commandoit un petit corps auprès de Balbastro sur la Cinca, composé de six bataillons et de six escadrons, a défait trois compagnies de grenadiers anglois de la garnison de Lérida; il n'y a eu que dix

hommes qui s'en soient sauvés. M. de Coningen (1), lieutenant général anglois, et un colonel y ont été dangereusement blessés. Nous y avons perdu environ cinquante hommes et un capitaine de grenadiers du régiment de la Couronne. Dès que les troupes que nous envoyons en Roussillon seront arrivées, cela obligera les ennemis à envoyer des troupes de ce côté-là. Le maréchal de Tessé croit pouvoir reprendre aisément Tortose et Lérida, ce qui est nécessaire pour pouvoir faire le siége de Barcelone en sûreté.

* Jamais triomphe n'approcha de tous ceux de M. de Vendôme en ce voyage; chaque pas qu'il faisoit, et le plus indifférent, lui en procuroit un nouveau, et ce n'est point trop dire que tout disparut devant lui. Princes du sang, grands, ministres, on ne parut que pour le faire éclater bien loin au-dessus d'eux, et que le roi ne sembla demeurer que pour la seule fonction de l'élever davantage. Le peuple s'y joignit, et M. de Guise, plus puissant après les barricades de Paris, ne pouvoit pas paroître alors plus superbement que fit M. de Vendôme en ce voyage.

Samedi 13, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; il ne partit qu'à onze heures; il prit deux cerfs et revint dîner ici; il se promena toute l'après-dînée. A six heures et demie la reine d'Angleterre, le roi son fils et la princesse sa fille arrivèrent. Le roi les mena chez madame de Maintenon, où ils furent une demi-heure, et ensuite le roi les mena dans le salon, où le bal commença; le roi les vit danser jusqu'à huit heures, et puis alla travailler avec M. de Vendôme. La reine d'Angleterre sortit du bal en même temps que lui et alla chez madame de Maintenon jusqu'au souper, et après souper la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. Mademoiselle de Conty et mademoiselle d'Armagnac n'ont point été de ces bals-ci. La duchesse de Duras a dansé, parce qu'on lui a ordonné; elle en faisoit difficulté à cause

(1) Cunningham.

qu'elle est en deuil de la mort de son père*. Le duc de Villeroy, M. de Monaco et M. de Vassé ont dansé. — M. le comte de Toulouse partit à six heures du matin pour aller à Toulon ; il emmène avec lui le chevalier de Comminges.

* Perte de parents, ni d'amis, ni aucunes bienséances ne dispensoient de quoi que ce fût à la cour, et le roi prenoit ces choses de façon que la mort dans le cœur et au scandale public, il falloit être non-seulement des fêtes et des bals, mais aller même aux comédies.

Dimanche 14, à Marly. — Le roi tint conseil le matin comme à l'ordinaire, et il n'y a encore rien de réglé sur l'ambassade de Rome ; on croit même que cela ne le sera pas sitôt *. Le roi se promena toute l'après-dînée et travailla le soir avec M. de Chamillart. — On reçut des nouvelles de Madrid ; le roi d'Espagne n'en doit partir que le 20. M. de Legall est venu ici prendre congé du roi et s'en va commander les troupes qui vont en Roussillon. — Au commencement du mois qui vient on remettra les billets de monnoie en plus grand crédit ; le roi donnera cinq ou six millions d'argent comptant pour payer les plus pressés, et on fera beaucoup de billets de 500 livres payables à jour nommé, mais ces billets-là ne produiront point d'intérêts. — Le roi donna il y a quelques jours au duc d'Aumont un bataillon à lever, et le roi veut bien qu'il le mette sous le nom du marquis de Villequier, son fils, qui est dans sa quinzième année.

* On a déjà remarqué que sur les faits mêmes les Mémoires ne disoient pas tout. On avoit persuadé au roi la nécessité d'avoir un ambassadeur à Rome, et de plus qu'il n'y avoit plus moyen de s'en passer maintenant que le départ du cardinal de Janson laissoit les affaires sans aucun ministre. La difficulté du choix, que la dépense excessive rendoit encore plus embarrassant, avoit retenu ; deux hommes s'y présentoient, de grand cœur : Dangeau, qui de longue main entretenoit commerce à Rome dans cette vue, et s'étoit lié au cardinal Ottobon, et d'Antin, porté par une grande brigue, et tous deux dans l'espérance de se faire faire ducs. Le roi qui ne les vouloit point faire, que madame de Maintenon éloignoit du fils de madame de Montespan, et l'un et l'autre remplis des ridicules de Dangeau, ne vouloit ni de l'un ni de l'autre ;

mais, entre les deux, la naissance et les talents de d'Antin l'auroient emporté, et même balancèrent d'abord le choix. Mais cela même détermina le roi à un duc, et entre ceux qui l'étoient à celui de tous qui s'en doutoit le moins par son âge et par sa situation avec le roi et qui étoit le plus éloigné de le désirer. Ce fut le duc de Saint-Simon, qui n'avoit que trente et un ans et qui ne fut proposé par personne. Il y avoit six semaines que le roi, raisonnant de cette ambassade au conseil, l'y nomma et défendit d'en parler. Torcy, qui avoit alors de l'éloignement pour lui sans le connoître, voulut voir ce qu'en diroit le nonce Gualterio, qui en fut si transporté de joie qu'il accourut à l'instant dans la chambre du duc de Saint-Simon, en ferma les portes, et le lui apprit. Il avoit lié une amitié étroite avec l'archevêque d'Arles, depuis cardinal de Mailly, étant vice-légat d'Avignon, et à son occasion le nonce et le duc, fort ami et parent de l'archevêque, avoient eu à traiter ensemble et étoient devenus amis particuliers. M. de Saint-Simon, ami intime du duc de Beauvilliers, du chancelier et de Chamillart, eut toutes les peines du monde à croire le nonce, parce qu'aucun d'eux ne lui en avoit rien dit. Il les fut trouver et le lui avouèrent, mais que le secret leur en avoit été imposé. Il voulut refuser, tous trois l'en empêchèrent, et monseigneur le duc de Bourgogne avec eux, qui tous lui dirent qu'il se perdroit d'autant plus que le choix n'avoit été suggéré par personne. Ce choix à la fin transpira et devint public, en sorte que, quand lui ou la duchesse sa femme dansoient aux bals de Marly, on se disoit : C'est monsieur l'ambassadeur ou madame l'ambassadrice. Ce qui retint de nommer, fut l'effort qui se faisoit à Rome pour surmonter le dégoût du pape et de sa cour intime en faveur de l'abbé de la Trémoille pour un chapeau par la France et l'Espagne unies. Ses mœurs, sa vie de saltimbanque, toute sa conduite, surtout le souvenir de son voyage de Naples pour se soustraire à l'Inquisition étoient des obstacles qui furent longtemps invincibles. Sa promotion, qui réussit enfin, délivra M. de Saint-Simon d'une ambassade si ruineuse ; on continua de se contenter d'un cardinal chargé des affaires, sans envoyer un ambassadeur ; et comme il n'y avoit que le cardinal de la Trémoille, il en fut chargé dès qu'il fut promu, et l'on déclara qu'il n'y auroit point d'ambassadeur. Mais le rare de la cour d'alors fut que le duc de Saint-Simon se trouva perdu pour une ambassade dont il ne se douta jamais, pour laquelle personne ne parla pour lui, dont il ne vouloit point, et qui finit par ne point être. D'Antin, outré de la préférence, et les envieux, dont personne ne manqua jamais, craignirent les suites de ce choix, et y pourvurent d'une façon également sûre et nouvelle ; ils firent vanter au roi le discernement de son choix, l'esprit, la lecture, l'application du duc de Saint-Simon, dont ils firent un portrait admirable. Le roi ne craignoit rien tant que l'esprit et l'application, et

ne haïssoit rien plus que ceux en qui il en croyoit beaucoup. Il les regardoit comme des censeurs secrets et les prenoit en aversion. Ces bons amis de cour le persuadèrent donc si bien de tous ces talents du duc de Saint-Simon que son affaire fut bientôt faite avec lui, et tellement faite qu'après s'en être fort tard aperçu il eut toutes les peines du monde à en revenir encore, et après une disgrâce assez marquée. Cette anecdote, qui a caractérisé si fort la cour d'alors, a paru mériter de n'être pas oubliée.

Lundi 15, *à Marly*. — Le roi se promena tout le jour dans ses jardins. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur arrivèrent ici à six heures et demie, et entrèrent chez madame de Maintenon, où le roi travailloit avec M. Pelletier. Quand la reine d'Angleterre ne vient point, le roi ne va pas au-devant d'eux. A sept heures le bal commença; le roi n'y demeura qu'un moment et retourna travailler avec M. Pelletier. Les danseurs et les danseuses étoient masqués; le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur souhaitèrent que l'on fît danser mademoiselle de Middleton, fille de la gouvernante de la princesse; elle dansa très-bien et elle soupa avec le roi, et après souper toute la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. — M. d'Amanzé, un des cinq lieutenants généraux de Bourgogne et qui a la lieutenance de roi de Dijon, est mort à Paris; il avoit outre cela un petit gouvernement en Bourgogne, qui est Bourbon-Lancy; ces deux charges valent 7 ou 8,000 livres de rente. — M Dufort, lieutenant aux gardes, a acheté le régiment du chevalier de Maulevrier 55,000 livres, et Chasseron a acheté le régiment de Beauvoisis 63,000 mille livres de M. de Muret; les deux vendeurs sont maréchaux de camp. — Le duc d'Albe vint ici le matin et eut audience du roi; il l'avoit fait demander hier à S. M. par M. de Torcy. Il demande, de la part du roi son maître, quelques troupes pour aller en Galice et le duc de Berwick pour les commander; on craint que les ennemis n'aient quelque dessein sur la Corona.

Mardi 16, *à Marly*. — Le roi, au sortir de la messe, alla

courre le cerf; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. Le roi se promena toute l'après-dînée dans ses jardins et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, comme il fait tous les mardis. On soupa de meilleure heure qu'à l'ordinaire, parce que le roi voulut laisser le temps aux dames d'aller se masquer avant le bal, qui commença à onze heures et demie; personne n'y entra que masqué, et le roi lui-même mit une robe de gaze par-dessus son habit; il ne demeura qu'une heure au bal, mais Monseigneur y demeura jusqu'à la fin, qui ne fut qu'à cinq heures du matin. — Le roi a donné à M. de Villette, lieutenant général de la marine, la lieutenance générale du Bas-Poitou, vacante par la mort de M. de la Massaye; elle vaut 7 ou 8,000 livres de rente. — Champigny, qui avoit été capitaine aux gardes et gouverneur de Béthune, est mort. Il avoit conservé 8,000 francs de pension sur ce gouvernement en le vendant à M. de Marillac, et après la mort de M. de Marillac le roi donna ce gouvernement à Dupuy-Vauban, en l'engageant de payer toujours les 8,000 francs par an à Champigny.

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi prit des cendres le matin et tint son conseil à l'ordinaire jusqu'à son dîner. — Le roi a déclaré qu'il avoit fait le duc de Berwick maréchal de France; le courrier qui lui en porte la nouvelle partit hier, et il lui donne ordre en même temps d'aller en Espagne, comme S. M. C. l'a désiré, pour y commander les troupes qui sont en Galice; et en même temps le roi a nommé le duc de Roquelaure pour aller commander en Languedoc en la place du duc de Berwick. Cet emploi vaut 40,000 écus de rente. — Le roi ne nommera pas sitôt d'ambassadeur pour Rome, et en attendant l'abbé de la Trémoille, qui y est auditeur de rote, y sera chargé des affaires de France. — M. de Châteaugay, exempt des gardes depuis deux ans, a obtenu du roi la lieutenance de roi de Bourgogne et le petit gouvernement qu'avoit M. d'A-

manzé, et il épousera sa fille, qui a, dit-on, 20,000 livres de rente. La veuve de M. d'Amanzé avoit écrit au roi et lui avoit demandé cette grâce-là pour M. de Châteaugay, à qui elle destinoit sa fille.

Jeudi 18, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf et revint dîner ici à son ordinaire. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — Il arriva un courrier du duc de Noailles, qui a forcé des passages de montagnes gardés par des miquelets, s'est ensuite rendu maître de Figuières, qui a été abandonné par les Anglois et Hollandois qui y étoient en garnison. Il a ensuite dissipé toutes les troupes qui étoient au blocus de Roses, où il a mis quelques troupes nouvelles. Il est maître présentement de tout le Lampourdan; il s'est avancé jusqu'à la petite rivière de Fluvia et a pris Bascara, où il y a un pont sur cette rivière; les troupes de l'archiduc qui y étoient se sont retirées à Girone. — On a donné part au roi de la mort de la reine douairière d'Angleterre, veuve de Charles II, qui est morte en Portugal; le roi en prendra le deuil mardi et le portera jusqu'à Pâques. — M. de Vendôme a obtenu une pension de 4,000 francs pour Chemerault; il en avoit déjà une de 2,000.

Vendredi 19, *à Marly*. — Le roi se promena tout le jour dans les jardins. M. de Vendôme prit congé de lui le soir pour s'en aller à Anet, et le roi lui dit : « Souvenez-vous que vous m'avez promis de revenir ici le 5 de mars et d'en partir le 15. » M. de Vendôme l'assura qu'il n'y manqueroit pas d'un instant. — Le roi a trouvé bon que le maréchal de Tessé demandât au roi d'Espagne la permission de mettre la grandesse sur la tête de son fils, et le roi d'Espagne l'accordera sûrement, de la manière que le maréchal en écrit*. Le mariage du comte de Tessé avec mademoiselle Bouchu se va conclure; le maréchal a signé les articles qu'on lui avoit envoyés tout dressés. — Belesbat mourut ces jours passés à Paris; sa mère, qui

a quatre-vingt-huit ans, en héritera s'il lui reste du bien; mais on prétend qu'il en avoit beaucoup mangé, et après la mort de la mère, qui est fort riche, tout le bien reviendra à M. de Canillac, fils de sa fille.

* Les rois sont dupes autant que les autres hommes, et d'ordinaire beaucoup plus. Le roi, qui ne lut jamais, et qui n'entretint jamais personne, sinon de ses affaires, et par nécessité étroite, ne savoit rien et ne s'en cachoit pas. Il ne douta point que les grandesses ne se cédassent en Espagne comme il voyoit céder tous les jours les duchés en France, et ignoroit que cela étoit jusqu'alors sans exemple en Espagne, où les fils aînés des grands en sont dédommagés par une sorte de rang et des honneurs plus étendus en leurs femmes, et qui les approchent fort du rang et des honneurs des femmes des grands. Tessé fit ainsi son affaire, et fit en France grand son fils, qui de son vivant ne l'eût jamais été en Espagne, du moins sans une grandesse nouvelle accordée à ce fils. Ceux des ducs de Berwick et de Saint-Simon le furent dans la suite, de la grandesse même de leur père. On verra ces premiers et uniques exemples en leurs temps; on verra incontinent aussi comment la tromperie faite au roi servit à Tessé pour consolider son affaire en Espagne, en achevant de tromper les deux rois l'un par l'autre.

Samedi 20, à Versailles. — Le roi, au sortir de la messe à Marly, alla courre le cerf et y revint dîner; il n'en partit qu'à cinq heures pour revenir ici. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon et revint ici pour le souper du roi. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne partirent aussitôt après dîner pour venir ici, et madame la duchesse de Bourgogne, qui ne se porte pas trop bien, se coucha en arrivant. — Tous les bataillons que le roi vouloit lever sont donnés, et plusieurs gens qui en demandent ont été refusés. — Saint-Abdon, qui avoit été capitaine aux gardes et qui avoit été obligé de vendre sa charge par des pertes qu'il avoit faites au jeu et servoit de colonel de dragons réformé dans les troupes d'Espagne en Flandre, est mort à Bruxelles; on l'a trouvé mort dans son lit; on croit qu'il avoit trop pris d'opium. — M. de Cronstrom, envoyé de Suède, a reçu des lettres de Kœnigsberg qui portent que le roi son

maître avoit battu le roi Auguste et entièrement défait les Moscovites; douze bataillons de cette nation sont arrivés en Prusse.

Dimanche 21, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon en bas, hormis madame la duchesse de Bourgogne, qui est un peu incommodée, qui l'entendit dans la tribune. Après le sermon le roi alla à Trianon et puis se promena ici dans les jardins et vit de nouvelles statues qu'il a fait mettre au bosquet qu'on appelle la Galerie des Antiques (1). — M. le comte de Maure, frère cadet du duc de Mortemart, épouse mademoiselle de Blainville, qui est une des grandes héritières du royaume; elle est fille de M. de Blainville qui fut tué à la bataille d'Hochstett, et M. de Blainville étoit frère de la duchesse de Mortemart, mère du comte de Maure. — Il y eut ces jours passés, dans un bal au Palais-Royal, une querelle entre M. le chevalier de Bouillon et M. d'Entragues au sujet de madame de Barbezieux, qu'ils vouloient épouser l'un et l'autre. M. le duc d'Orléans accommoda la querelle, et madame de Barbezieux s'est mise dans un couvent auprès de Paris. — Lappara, qui commandoit les ingénieurs au siége de Barcelone quand M. de Vendôme le prit, a ordre du roi de partir pour aller servir au siége qu'on va faire.

Lundi 22, *à Versailles*. — Le roi prit médecine et travailla après dîner avec M. Pelletier; il n'y eut point de conseil. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent le soir à la comédie. — Il arriva un courrier de Madrid au duc d'Albe, qui vint ici de Paris apporter les nouvelles qu'il avoit reçues. Le roi d'Espagne étoit prêt à partir pour aller assiéger Valence, et avoit envoyé ordre au maréchal de Tessé de marcher avec toutes ses troupes de ce côté-là, ce qui pourroit faire un contre-

---

(1) Voir la note, tome X, page 70.

temps, parce que ce maréchal aura reçu ordre du roi depuis ce temps-là de marcher droit à Barcelone, ce qui paroît beaucoup plus important ici que d'aller reprendre Valence. On mande de Madrid que M. de Peterborough, avec la plus grande partie des troupes angloises et hollandoises qui étoient avec l'archiduc, s'étoit mis dans Valence et qu'il n'étoit resté dans Barcelone que mille ou douze cents hommes. — Le chevalier de Mommeins, colonel de dragons, vend son régiment 70,000 livres et achète la lieutenance des chevau-légers d'Orléans, que M. de Valsemé lui vend 110,000 livres, et M. le duc d'Orléans donne au chevalier de Mommeins un brevet de retenue de 40,000 livres.

Mardi 23, *à Versailles*. — Le roi donna le matin audience aux députés des états d'Artois; c'étoit l'évêque d'Arras qui portoit la parole. Ensuite il y eut conseil de finances, comme il y a tous les mardis; l'après-dînée le roi alla se promener à Trianon. Monseigneur, après la messe du roi, alla à Meudon, où il demeurera jusqu'à samedi. — M. le chevalier de Saint-Aignan, qui étoit à Malte, en est revenu. M. et madame de Beauvilliers veulent qu'il ait la terre et le duché de Saint-Aignan et y joignent même beaucoup de terres qu'ils ont acquises aux environs, et ils le rendront par là grand seigneur*. — M. le duc de la Feuillade, qui devoit venir faire un tour ici avant que M. de Vendôme en partît pour conférer devant le roi sur les projets de la campagne en Italie, ne viendra point. — M. de Bauffremont, à qui le roi vient de donner une enseigne dans la gendarmerie, achète la sous-lieutenance qu'avoit le chevalier de la Vallière dans ce corps-là et donne 40,000 livres et son enseigne à vendre.

* On a vu en son temps l'énorme mariage du vieux duc de Saint-Aignan; mais au moins cette Sunamite humble, vertueuse et retirée mérita par sa conduite les égards du duc de Beauvilliers, qui éleva les deux frères qu'il en eut comme ses propres enfants, et pourvut avec

toutes sortes de soins à la subsistance de leur mère. Ces tristes frères devinrent sa ressource après la perte de ses enfants, et la duchesse sa femme y concourut du sien avec toute la tendresse et la générosité possibles. L'aîné avoit choisi l'état ecclésiastique, et ne le voulut point quitter, auquel il répondit bien douloureusement dans la suite. Le cadet, dont il est question ici, devint duc de Saint-Aignan et grand seigneur, répara les malheurs de sa famille, fut la consolation du duc et de la duchesse de Beauvilliers. Il se montra depuis capable dans les ambassades d'Espagne et de Rome, et dans le conseil de régence au retour de la première.

Mercredi 24, à Versailles. — Le roi entendit le sermon l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne, qui s'étoit trouvée un peu incommodée, l'entendit dans la tribune; mais elle se trouva mal, elle fut obligée d'en sortir. — M. de Tessé a pris le château de Miravet au delà de l'Èbre et a fait pendre le gouverneur et cinq ou six des principaux qui étoient dedans; le gouverneur qui y avoit été mis par Charles II avoit cédé le commandement de sa place à un notaire, qui étoit le plus acharné contre les intérêts de Philippe V et qui a été pendu le premier. On a su en même temps que Mahoni, colonel des dragons du roi d'Espagne, avoit été attaqué dans Morviedro par cinq ou six mille miquelets et quelques troupes de l'archiduc, qu'il avoit été obligé de se rendre, mais avec une bonne capitulation; Morviedro est l'ancien Sagonte. — M. le comte de Clermont-Gallerande doit épouser mademoiselle d'O, et, en faveur du mariage, madame d'O a obtenu du roi un brevet de colonel de dragons réformé pour le comte de Clermont, qui est capitaine dans le régiment du roi, où il s'est fort distingué, et à qui le roi avoit envie de faire plaisir d'ailleurs. L'absence du marquis d'O, père de la demoiselle, retardera la conclusion de cette affaire de quelques jours.

Jeudi 25, à Versailles. — Le roi ne tint point de conseil, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur le duc de Bourgogne, après avoir entendu le salut, alla à Meudon voir

Monseigneur; madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry y étoient allés devant lui et en revinrent tous trois ensemble pour le souper du roi; Monseigneur y demeurera jusqu'à samedi. — On a eu nouvelles par plusieurs endroits que le général Renschild avoit gagné une grande bataille contre les Saxons et les Moscovites; il y a des lettres où il y a de grands détails de cette action, mais elle a encore besoin de confirmation. — M. le duc de Noailles, ayant appris que le gouverneur de Girone avoit rassemblé beaucoup de miquelets et de sommettants qui sont dans le parti de l'archiduc et y avoit joint les troupes qui sont dans la place, M. de Noailles rassembla aussi le peu de troupes qu'il avoit, et ayant appris que les ennemis vouloient prendre Bascara, où nous avions deux bataillons, y marcha à eux, les attaqua. Ils se défendirent assez bien dans les commencements; mais nos troupes, malgré l'inégalité du nombre, car nous n'avions que quinze cents hommes, les mirent en déroute; on en tua six cents, on fit quelques prisonniers, et le reste se dissipa.

Vendredi 26, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Bourgogne entendit le sermon en bas, et madame la duchesse de Bourgogne l'entendit en haut. — On a su plus de détails de ce qui s'est passé à Bascara, où les ennemis ont encore plus perdu qu'on ne l'avoit dit d'abord, et depuis leur défaite beaucoup de petites villes et de bourgs au delà du Ter se sont remis sous l'obéissance du roi d'Espagne, promettant de ne plus porter les armes si le duc de Noailles peut obtenir leur pardon. Toutes nos troupes qui viennent de France joindront ce duc aux premiers jours de mars; elles sont déjà arrivées en Roussillon. — Le roi donne à M. le Premier un brevet de retenue de 400,000 livres sur sa charge; il y a déjà quelque temps que le roi ne donne plus de survivance des grandes charges. — M. de Polastron, ancien lieutenant général, est mort; il étoit gou-

verneur du Mont-Dauphin, et ce gouvernement vaut 14 ou 15,000 livres de rente; il avoit outre cela le petit gouvernement de Castillon et Castillonnet, en son pays, qui vaut 2,000 écus; il étoit grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, et les dernières campagnes le roi le faisoit commander dans Saint-Malo. — Le roi a donné une pension de 1,000 écus au prince de Robecque, maréchal de camp.

Samedi 27, *à Versailles.* — Le roi eut nouvelles que M. le comte de Toulouse étoit arrivé le 20 à Toulon, et qu'il étoit embarqué quand le courrier en est parti. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé, ses lettres sont d'Alcanitz du 21. Il mande qu'il avoit reçu ordre du roi d'Espagne de marcher à Valence; qu'heureusement il n'avoit fait qu'une marche quand il reçut l'ordre du roi de marcher à Barcelone, et qu'en même temps il avoit envoyé un courrier au roi d'Espagne pour lui en donner avis; qu'il attendroit S. M. C. à Alcanitz, qui est sur la petite rivière de Guadalope, pour le suivre et marcher avec lui à Barcelone. On ne sait si l'archiduc est demeuré dans cette place, qui sera bientôt investie par terre et par mer; et ainsi il auroit peine à s'en retirer s'il attend que nos troupes et nos vaisseaux y arrivent. — Le roi a donné le gouvernement du Mont-Dauphin à Lappara, celui de Castillon au fils de feu Polastron, qui vient de mourir, une pension de 2,000 francs à la veuve, et les 2,000 écus qu'ont les grand'croix reviendront à Caraman, qui en avoit les honneurs et qui n'en avoit pas le revenu. — Monseigneur revint de Meudon.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon et puis S. M. alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne après le sermon montèrent dans la tribune et entendirent vêpres et puis retournèrent au salut; madame la duchesse de Bourgogne avoit fait ses dévotions le matin aux Récollets. Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et mon-

seigneur le duc de Berry partirent à six heures et allèrent à Clagny, où ils virent jouer par madame du Maine la tragédie de *Joseph*. — Le marquis du Bourg, lieutenant général, eut l'année passée une gratification de 2,000 écus que le roi veut bien continuer et la convertir en pension. — Le comte de Briord, qui a acheté la sous-lieutenance de gendarmerie qu'avoit le chevalier de Janson, a obtenu le brevet de mestre de camp. — On a eu la confirmation et le détail de la victoire que les Suédois ont remportée le 12 de ce mois sur l'armée saxonne; le général Renschild n'avoit pas douze mille hommes; il a combattu contre plus de vingt-deux mille, que commandoit Schulembourg, le général Flemming n'y étant pas. Dès la première décharge la cavalerie saxonne, composée de six mille hommes, lâcha pied et abandonna vingt-deux pièces de canon qui étoient sorties depuis peu de l'arsenal de Dresde. M. de Schulembourg, nonobstant ce malheur, se mit à la tête de l'infanterie, qui étoit de quinze mille hommes, et se défendit si bien qu'il n'en est pas resté mille et qui sont encore épars. Le général s'est sauvé seul et fort blessé; de trois ou quatre mille Moscovites qui y étoient il n'en est pas resté un seul. Les Suédois ont fait six mille prisonniers, parmi lesquels il y a cent cinquante officiers; on leur a pris cent drapeaux ou étendards. Les Suédois ont fort peu perdu de monde par rapport à une victoire si complète, car leur perte ne va pas à huit cents hommes, entre lesquels il y a sept ou huit officiers, qui sont fort regrettés. Les Suédois n'avoient point de canon et se sont servis de celui qu'ils avoient pris. On ne sait encore où est le roi Auguste : les uns disent qu'il étoit en chemin de Varsovie pour joindre l'armée, d'autres disent qu'il n'en est pas sorti; s'il retourne vers Grodno, il ne sera pas plus en sûreté; on dit déjà que les Russes sont à Smolensko. — M. de Montgon, père du lieutenant général, est mort.

Lundi 1er mars, à Versailles. — Le roi sortit tard et alla

se promener à Trianon. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la comédie. — Tout est réglé pour les généraux qui doivent servir cette année et pour les officiers généraux qui serviront sous eux. Le maréchal de Villeroy va en Flandre, le maréchal de Villars en Alsace et le maréchal de Marsin sur la Moselle. On envoie Hessy et la Badie, lieutenants généraux, servir sous le maréchal de Berwick en Estramadure ou en Galice. Gassion, le comte de Manderscheid, le duc de Charost et du Rozel l'aîné vont servir sous le maréchal de Marsin. Il y aura seize lieutenants généraux en Alsace, qui sont : Lannion, du Bourg, Magnac, Cheyladet, Vaillac, Sainte-Hermine, Hautefort, Lée, Dorington, le chevalier du Rozel, du Châtelet, Vivans, Péry, Druy, Imécourt et Sailly. Mornay, qui servoit dans cette armée-là, servira en Flandre cette année. Il y aura plus de trente lieutenants généraux en comptant ceux d'Espagne et des électeurs; voici ceux dont je me souviens : Gacé, la Motte, Guiscard, Artagnan, le duc de Villeroy, d'Antin, Liancourt, la Châtre, Sousternon, Biron, Saillant, Guiche, prince de Rohan, prince de Birkenfeld, le comte de Roucy, Mornay. Des troupes d'Espagne : le comte d'Egmont, le comte de Horn, le prince de Chimay, le marquis de Lède, Grimaldi. Des électeurs : Monasterol et Saint-Maurice. Voici les maréchaux de camp de l'armée de Flandre dont je me souviens : Palavicin, Lévis, Puiguyon, Mauroux, d'Achy, Conflans, le prince de Talmond, milord Clare, le baron Sparre. Des troupes d'Espagne :.... (1).

Mardi 2, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et en sortant de table il alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à sept heures. — M. le chevalier de Mommeins a vendu le régiment de dragons qu'il avoit 23,000 écus au fils du feu marquis de Courtebonne, lieutenant gé-

(1) La suite manque dans le manuscrit original.

néral. — M. le duc d'Uzès épouse mademoiselle de Bullion, qui est très-bien faite et à qui on donne 500,000 francs présentement; M. d'Uzès avoit épousé en premières noces la fille de M. de Monaco d'aujourd'hui, dont il n'a point de garçon. — M. de Caraman ne servira point cette année de lieutenant général, le roi veut qu'il serve à la tête du régiment des gardes dont il est lieutenant-colonel ; et le marquis de Vibraye, lieutenant général, qui servoit les dernières campagnes en Flandre, ira servir en Italie sous M. de Vendôme. — Le maréchal de Berwick est parti de Montpellier; on le regrette fort en Languedoc. Il ne compte d'arriver à Madrid que le 20 de ce mois. Rien ne le presse, parce qu'on n'a point de nouvelles encore que les troupes de Portugal soient en campagne.

Mercredi 3, à Versailles. — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et ensuite le roi alla se promener à Trianon; madame la duchesse de Bourgogne y alla aussi avec beaucoup de dames et se promena longtemps avec le roi. — Il arriva un courrier de M. de Médavy qui n'apporte rien que de bon [de] la disposition des quartiers d'hiver où sont nos troupes; mais on a trouvé que les nouvelles qu'il mandoit n'étoient pas assez pressées ni assez de conséquence pour envoyer un courrier. — J'appris que M. de la Fare, qui a commandé au blocus de Montmélian, avoit été fait brigadier, et que le roi lui a donné les démolitions de Montmélian dont il ne laissera pas de tirer quelque argent. — M. le grand prieur est à Anet avec M. de Vendôme, qui lui offre de le présenter au roi et de lui faire donner 10,000 écus de pension; mais le grand prieur n'est point content de cela et veut que M. de Vendôme le fasse reservir; mais M. de Vendôme, qui sait les intentions dn roi sur cela, lui a déclaré qu'il ne falloit pas qu'il y songeât.

Jeudi 4, à Versailles. — Le roi dîna à onze heures et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur le Dauphin et madame la duchesse de Bourgogne allèrent

à la comédie. — On a des nouvelles de M. le duc de Noailles, qui s'est avancé jusqu'au Ter et s'est rendu maître de tous les postes qui sont entre Girone et la mer. — M. le comte du Bourg, lieutenant général et directeur de cavalerie, en se retirant chez lui le soir, après le souper du roi, fut attaqué par un capitaine du régiment de Bourgogne-cavalerie, qu'il avoit fait casser; il fut blessé de deux ou trois coups dont heureusement il n'y en a point de dangereux. M. de Saint-Sernin, qui se retiroit chez lui, les sépara; ce capitaine, qui avoit été cassé, laissa son épée, sa perruque et son chapeau et se sauva. Le roi a donné des ordres qu'on fît toutes les diligences possibles pour le rattraper, voulant faire punir sévèrement une action qui seroit de dangereuse conséquence.

Vendredi 5, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et puis le roi alla se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'y joindre et se promena longtemps avec lui; au retour de la promenade, elle alla voir madame la duchesse du Maine. — On a des lettres de Toulon du 25 qui portent que des vingt-six vaisseaux qui doivent composer la flotte de M. le comte de Toulouse il y en a dix du côté de Barcelone sous le commandement de Bellefontaine, deux que les corsaires doivent ramener et qui ne sont pas encore arrivés, un dans le port, que l'on carène, et treize dans la rade de Toulon, à qui il ne manque que des matelots, qui arriveront le 1er de ce mois; après quoi M. le comte partira pour aller joindre Bellefontaine dès que le vent le lui permettra. — Le roi donna ces jours passés à Villaine, lieutenant des gardes du corps, le gouvernement de Niort, qui vaut 4,000 livres de rente; c'étoit Lappara qui l'avoit et qui l'a rendu quand on lui a donné le Mont-Dauphin.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée à la volerie pour la première fois de l'année; madame la duchesse de Bourgogne y alla en calèche. Le soir elle

alla à la comédie avec Monseigneur. — Outre la pension que le roi a donnée à Chemerault, M. de Vendôme a si bien représenté au roi le mauvais état de ses affaires qu'il a obtenu pour lui 40,000 livres, qui seront imposés sur le Modénois. Le roi jouit des revenus de cet État et y a laissé pour gouverner le pays le comte Rangoni, le père, qui étoit déjà dans ce poste-là avant que M. de Modène en fût dépossédé, et Saint-Frémont ne commande que les troupes en ce pays-là et ne se mêle point des autres affaires. — M. de Mainville a acheté la sous-lieutenance des chevau-légers d'Orléans 60,000 livres, et le roi lui donne un brevet de mestre de camp. — L'abbé de Joyeuse, qui avoit insulté, il y a quelque temps, le marquis de Vervins, action qui approchoit fort de l'assassinat et pour laquelle il étoit sorti de France, avoit pris parti dans les troupes du roi Auguste, et on a eu nouvelle qu'il avoit été tué dans la bataille que le général Renschild a gagnée contre les Saxons et les Moscovites.

Dimanche 7, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale allèrent au sermon, et ensuite le roi alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne entendit vêpres, et madame la duchesse de Bourgogne alla se promener à pied dans les jardins. — Il arriva un courrier du roi d'Espagne qui partit de Madrid le 23 du mois passé. Il avoit déjà fait une journée, marchant vers Valence, quand il reçut un courrier du maréchal de Tessé qui lui apprit l'ordre qu'il avoit reçu du roi de marcher avec toutes ses troupes droit à Barcelone; sur cela le roi d'Espagne changea sa marche et va joindre ce maréchal qui attendra S. M. C. sur l'Èbre. — Il arriva un courrier de M. le comte de Toulouse, qui est à la grande rade de Toulon avec treize vaisseaux de guerre; le vent étoit assez fort; cependant il avoit fait déferler les voiles et tirer le coup de partance. Il écrit du 2 au soir, et on compte qu'il est présentement devant Barcelone, où il trouvera les dix vaisseaux que commande Bellefontaine. — Madame

eut un courrier de M. de Lorraine, qui lui mande que madame de Lorraine est accouchée d'une fille; elle en a présentement trois et un garçon. — Monseigneur, après avoir entendu la messe à la chapelle, se fit saigner par pure précaution et ne demeura que deux heures au lit.

Lundi 8, à Versailles. — Le roi dîna de fort bonne heure, alla tirer, puis revint à Marly, où il se promena jusqu'à la nuit. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à jeudi. M. de Vendôme eut une longue audience du roi le matin ; il s'en va à Meudon avec Monseigneur et reviendra tous les jours ici faire sa cour au roi, et jeudi il prendra congé de S. M. et partira lundi de Paris, comme il a toujours dit qu'il feroit. Il a obtenu une pension de 500 écus pour le marquis de Clère, son ancien ami et son voisin à Anet, qui est homme de très-bonne maison et qui avoit besoin des secours du roi. — Le roi a fait plusieurs brigadiers dont je ne sais pas encore les noms. — Boile, qui est l'officier qui avoit attaqué ces jours passés M. du Bourg, a été arrêté à Dammarie, dont le roi a été fort aise pour pouvoir faire un exemple. — La gazette de Hollande avoit dit qu'on avoit nouvelle de Hambourg que le roi de Suède avoit été tué dans un combat auprès de Grodno; mais on a nouvelle depuis que la chose n'est pas vraie. — Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir à Clagny (1), où elle avoit

(1) « Cette princesse s'y rendit sur les sept heures du soir, accompagnée de S. A. R. Madame et suivie de tout ce qu'il y a de plus distingué à la cour. Madame la duchesse du Maine lui donna une comédie-ballet, intitulée : *la Tarentole*, de la composition de M. de Malezieu. Il m'est impossible de vous faire ici le détail de tous les agréments de ce spectacle : ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y a pas deux avis sur le mérite de cette pièce. Toute la cour s'est récriée sur la conduite, sur l'invention et sur la nouveauté du sujet, qui amène naturellement la danse et la musique : l'esprit y brille partout. Les règles de l'art y sont observées dans la dernière rigueur, et au lieu que dans la plupart des comédies-ballets on voit des gens qui dansent et qui chantent sans qu'on sache pourquoi, dans cette pièce le chant et les danses naissent tellement de l'intrigue qu'elle ne pourroit subsister sans ces accompagnements.

prié madame la duchesse du Maine de jouer la comédie de *Fine mouche*.

Mardi 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; après dîner il alla tirer et puis alla se promener à Marly. — M. de Roquelaure eut une assez longue audience du roi et prit congé de lui pour s'en aller commander en Languedoc. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé; M. de Chamillart manda au roi qu'on déchiffroit les lettres, ainsi on ne sait point encore les nouvelles qu'il apporte. — Le roi a donné un logement à madame la duchesse de Duras dans l'aile neuve, et M. de Vendôme prête le sien, en son absence, à la duchesse de Montbazon; le roi l'a trouvé bon. — Les brigadiers que le roi a faits sont :

M. Matho, ordinaire de la musique du roi, a fait voir en cette occasion de quoi il est capable. Pour répondre à l'intention de l'auteur, il falloit des airs de différents mouvements : il en falloit dans le goût italien, enfin il en falloit de tous les caractères, et c'est ce qu'il a merveilleusement exécuté. M. Balon ne s'est pas moins distingué par la beauté des ballets dont il a entremêlé ce spectacle et où il s'est fait admirer encore par l'exécution avec MM. Dumoulin. Madame la duchesse du Maine joua le rôle d'une suivante, qui a grande part à toute l'intrigue; cette princesse fit voir qu'elle n'étoit pas moins excellente actrice dans le comique que dans le sérieux. Mademoiselle de Morase, qui représentoit la maîtresse et qui, pour tromper son père, contrefaisoit la muette et paroissoit avoir des mouvements convulsifs, fit des merveilles dans son rôle, qui est d'une exécution fort difficile. M. Baron le père, sous le nom de M. de Pincemaille, jouoit le rôle du père de la malade; c'est un vieillard fort timide, fort avare et bègue. Il est impossible de rien dire d'assez fort pour donner une idée parfaite de l'excellence de son jeu, et peut-être n'a-t-on jamais rien vu de comparable à la manière dont il joua. M. de Malezieu, qui traitoit la malade en qualité de médecin empyrique, s'en acquitta dans la dernière perfection. MM. ses fils, M. de Caramont et M. de Dampierre, gentilshommes de M. le duc du Maine, qui avoient des rôles de caractères fort différents et qui avoient grande part à l'intrigue, reçurent aussi de grands applaudissements, et l'on rit autant à *la Tarentole* qu'on avoit pleuré à *Joseph*; et les vieux courtisans s'écrièrent plus d'une fois qu'on n'avoit rien vu de pareil depuis Molière, et que madame la duchesse du Maine, sans sortir de sa maison, avoit trouvé le moyen de rappeler la mémoire de ces divertissements où l'on voyoit toujours régner le bon goût, l'esprit et la magnificence. » (*Mercure* de mars, pages 260 à 265).

Armée de Frandre. — De Roux, colonel de dragons réformé; Villiers le Morhier, lieutenant-colonel des dragons de la Reine.

Armée de la Moselle. — Bellefonds, colonel de dragons réformé.

Armée du Rhin. — Le chevalier de Pourières, major de du Héron; Bouteville, lieutenant-colonel des dragons de la Vrillière.

Armée de Lombardie. — Coulanges, mestre de camp; Courtade, lieutenant-colonel de Melun; du Bosc, lieutenant-colonel du Troncq; Simiane, mestre de camp; du Héron, colonel de dragons; le chevalier de Rouvray, des carabiniers; la Loge d'Imécourt.

Le roi a donné des commissions de colonels à Rolivaux, maréchal des logis de l'armée de Lombardie; d'Argenson; Saint-André, maréchal des logis de la cavalerie de l'armée de Lombardie; Castan, lieutenant-colonel du régiment d'Uzès; Coussant, lieutenant-colonel de Bellabre; Paon, lieutenant-colonel du régiment de Roussillon.

Monseigneur prit médecine à Meudon par précaution; messeigneurs ses enfants et madame la duchesse de Bourgogne allèrent passer l'après-dînée avec lui.

Mercredi 10, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et puis S. M. alla se promener à Trianon. — Le roi a fait trois brigadiers d'infanterie dans l'armée de Piémont, qui sont : Tricaut, lieutenant-colonel de Lyonnois; Duvivier, lieutenant-colonel de Tessé; et.........., lieutenant-colonel de Flandre. Le roi a donné commission de colonel de dragons à Louville, qui a servi longtemps dans le régiment du Roi et qui revient présentement d'Espagne avec de grandes recom-

mandations de S. M. C.* — On parle fort d'une grande bataille gagnée par le roi de Suède en personne contre les Moscovites à Grodno. — L'accommodement des mécontents de Hongrie avec l'empereur est plus éloigné que jamais. — On a appris par le courrier du maréchal de Tessé qui arriva hier qu'il étoit encore le 2 campé à Alcanitz; le roi d'Espagne doit le joindre sur l'Èbre le 10. S. M. C. écrit du 27 qu'il étoit à Alcala, qu'il en devoit partir le lendemain pour marcher vers Saragosse; il ne croit pas arriver avec son armée à Barcelone avant le 23.

* Madame des Ursins n'avoit garde de souffrir Louville auprès du roi d'Espagne, auprès duquel elle vouloit demeurer seule ou n'en laisser approcher que qui et comme il lui convenoit. Il avoit eu longtemps toute la confiance et toute la privance de ce prince; il avoit tout ce qu'il falloit pour la conserver et la rendre dangereuse pour elle; il avoit celle du duc de Beauvilliers, de Torcy, de plusieurs gens considérables de notre cour, et ami intime de MM. d'Estrées. Il l'étoit des principaux seigneurs qui avoient approché du roi les premiers en Espagne, intimement avec le cardinal Porto-Carrero, avec Arias, avec Ubilla, avec ceux qui avoient eu toute la part au testament de Charles II et qui avoient gouverné d'abord. Elle le fit donc et rappeler d'ici et renvoyer de là; il en rapporta une centaine de mille francs que le roi d'Espagne lui donna, le gouvernement de Courtray, que la guerre lui enleva bientôt après, et des pensions qui ne furent pas longtemps payées. Il étoit trop âgé et avoit tâté de trop de grandes choses pour se remettre à servir de colonel; il ne songea qu'à mener une vie privée entre Courtray, Paris et sa maison de Louville, qu'il rebâtit et accommoda fort à sept ou huit lieues d'Etampes et de Chartres, vécut avec ses amis, dont beaucoup de considérables, et se maria quelque temps après à une femme d'un vrai mérite, fille de Nointel, conseiller d'Etat et beau-frère du duc de Brissac et de Desmaretz, contrôleur général des finances, puis ministre.

Jeudi 11, *à Versailles.* — Le roi donna le matin une longue audience à M. de Vendôme, qui prit congé de lui; il n'y a rien eu de changé à l'état de M. le grand prieur, et l'on dit que, n'ayant pu obtenir du roi d'être employé dans ses armées, il alloit prendre le parti d'aller se retirer à Rome. — Le roi dîna de bonne heure, alla tirer

et puis se rabattit à Marly, où il se promena jusqu'à la nuit. Monseigneur le duc de Bourgogne alla tirer et puis revint au salut. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner avec Monseigneur à Meudon, et après dîner ils allèrent ensemble à Paris à l'opéra. Monseigneur retourna coucher à Meudon, d'où il ne reviendra que samedi; madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent ici souper avec le roi. — M. de la Badie, qui s'en va servir de lieutenant général sous M. de Berwick, avoit une inspection d'infanterie, qu'on a donnée à M. le marquis de Beuil. M. de Gassion, qui étoit nommé pour servir cette année sur la Moselle, servira en Flandre, et M. le comte d'Évreux, maréchal de camp, qui servoit sur le Rhin, servira aussi en Flandre.

Vendredi 12, *à Versailles*. — Le roi n'alla point au sermon; il sortit de bonne heure, il alla tirer et puis vint se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent au sermon. — Il arriva ces jours passés une assez mauvaise affaire à deux compagnies de gendarmerie à Vitry en Champagne; quelques gendarmes enlevèrent des filles repenties qui étoient dans un couvent; ces gendarmes furent pris et mis en prison; leurs camarades forcèrent les prisons et les en tirèrent. On en a repris depuis quelques-uns de ces mutins, que le roi veut qu'ils soient punis très-rigoureusement. — On eut par l'ordinaire des nouvelles du duc de Noailles; M. de Legall le joignit le 4 avec toutes les troupes qui venoient de France. M. de Legall commande tout et marche à Barcelone avec vingt bataillons, quinze escadrons et quelques milices. Le roi dans ses ordres appelle les milices de Roussillon les fusiliers des montagnes; les Espagnols les appellent des miquelets à cause que leurs premières assemblées se faisoient à une chapelle de Saint-Michel.

Samedi 13, *à Versailles*. — Le roi alla à la volerie.

Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y étoient avec lui; madame la duchesse de Bourgogne y vint en calèche. Monseigneur revint le soir de Meudon. — Il arriva un courrier de M. de Pontchartrain qui apporte des lettres de M. le comte de Toulouse, qui étoit avec ses vaisseaux aux îles d'Hyères; il y mit à la voile le 8 au matin avec un vent très-favorable; il va droit à Roses avant que d'aller à Barcelone. — Le roi a donné 2,000 francs d'augmentation de pension à du Rozel l'aîné, qui va servir de lieutenant général dans l'armée du maréchal de Marsin. Druy servira aussi dans cette armée-là. Le roi a donné à M. de Conflans, maréchal de camp, 1,000 francs de pension, et une de 1,000 francs aussi à Capy, brigadier de cavalerie dans l'armée de M. de Vendôme, qui en a dit beaucoup de bien au roi. — M. le duc d'Uzès épousa à Paris hier mademoiselle de Bullion.

Dimanche 14, à Versailles. — Le roi, après avoir entendu le sermon, alla se promener à Trianon; Monseigneur et toute la maison royale entendirent le sermon avec le roi. — M. le Duc a choisi pour colonel du régiment de M. le duc d'Enghien, son fils, M. de Sainte-Aulaire, qui étoit déjà colonel d'infanterie, et M. de Sainte-Aulaire donne son régiment à son frère. — Le roi a donné 1,000 écus de pension au marquis de Rafetot, ancien brigadier d'infanterie. — Toutes les troupes destinées au siége de Barcelone y arriveront le 23; le maréchal de Tessé a marché au-devant du roi d'Espagne avec quelque cavalerie. — Le roi a donné une gratification à M. de Vauvré, qui a servi d'intendant au siége de Nice, dont on est très-content. — M. de Canisy a acheté le guidon des gendarmes de Bourgogne 20,000 écus; il avoit un régiment de cavalerie dont le roi a donné l'agrément au chevalier de Coëtenfao, frère de celui qui est sous-lieutenant des chevau-légers du roi. — Le prince Emmanuel de Lorraine, frère du duc d'Elbeuf, qui étoit allé à Milan trouver M. de Vaudemont, après avoir fait différents personnages en

France, a poussé sa légèreté jusqu'à se mettre dans l'armée de l'empereur.

Lundi 15, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, alla courre le cerf et puis se promena à Marly; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la comédie. — M. de Vendôme partit de Paris; pendant les deux jours qu'il y a été, il a vu la comédie et l'opéra, et on lui a fait des honneurs extraordinaires; il y a reçu des acclamations étonnantes. Il va s'embarquer à Antibes sur deux galères du roi, qui le porteront à Gênes, et il compte d'être les premiers jours du mois qui vient à la tête de l'armée de Lombardie. Le roi lui a donné une patente si honorable qu'il n'y en a point d'exemple et qui lui donne le commandement sur tous les maréchaux de France*. — Mademoiselle d'Uzès mourut à Paris; elle étoit fille unique du duc d'Uzès et de mademoiselle de Monaco, qui avoit eu 450,000 livres en mariage. Il faut que le duc d'Uzès les rende présentement à M. de Monaco, [frère] de la feue duchesse d'Uzès. — Des deux bataillons que M. le comte de Toulouse lève, il en incorpore un dans son régiment, et il donne l'autre, dont il fait un régiment, à M. de Kergroadec, qui est capitaine dans son régiment de cavalerie.

* Après ce qu'on a vu que le roi avoit dit à Tessé sur M. de Vendôme par rapport aux maréchaux de France, et ce que le maréchal de Villeroy lui rompit après qu'il fut parvenu plus loin et presque obtenu de commander les maréchaux de France arrivés au bâton depuis qu'il étoit lui-même général d'armée, on a lieu de s'étonner beaucoup d'une patente si extraordinaire pour les commander tous. Avec du temps, rien n'étoit impossible à madame de Maintenon et en chose qui élevoit les bâtards, et rien encore d'impossible à M. du Maine là-dessus, particulièrement auprès d'elle, qui l'avoit élevé, qu'elle avoit toujours tendrement aimé, qui le regardoit comme son ouvrage, et son élévation comme sa création. On en verra bien d'autres effets dans les suites. Les maréchaux de France furent outrés, et comme les ducs, sans oser dire une parole.

Mardi 16, *à Versailles*. — Le roi alla tirer de bonne heure et puis revint se promener à Marly. Hier, à la fin de la chasse, le cerf étant aux abois vint droit à la calèche du roi, qui lui donna un coup de fouet; le cerf sauta entre les deux chevaux de derrière et la calèche, et emporta les rênes que le roi tenoit à la main. — Mademoiselle d'Aumont mourut à Paris; le duc d'Aumont n'avoit qu'elle de fille et n'a qu'un fils, qui entre dans les mousquetaires. — M. du Bourg, qui se jeta aux pieds du roi ces jours passés pour demander la grâce de l'officier qui l'avoit attaqué, n'a rien pu obtenir, et l'officier a été conduit ici dans les prisons et on lui doit faire son procès. — Pignan, le plus ancien exempt des gardes dans la compagnie de Boufflers, se retire, et le roi lui donne 500 écus de pension, comme il fait à tous les exempts qui quittent de son consentement. — La nouvelle qui avoit couru que le roi de Suède avoit gagné une bataille contre les Moscovites à Grodno ne se confirme point.

Mercredi 17, *à Versailles*. — Le roi tint conseil, mais M. de Torcy étoit si malade qu'il ne put y porter les dépêches. L'après-dînée S. M. entendit le sermon et puis alla se promener à Trianon. Monseigneur, après son dîner, alla seul se promener à Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne, après le sermon, alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre. — M. le grand prieur partit de Paris pour aller à Rome, où il se retire; il compte de joindre M. de Vendôme à Antibes et de passer avec lui jusqu'à Gênes. — On mande de Hollande que les Anglois ont voulu que M. d'Aligre, qui est leur prisonnier, passât en Angleterre; quelques-uns d'entre eux s'étoient imaginé qu'il négocioit quelque chose en Hollande. — [M. Auger], gouverneur des habitations que nous avons dans l'île de Saint-Domingue, est mort en ce pays-là.

Jeudi 18, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée et puis se promena à Trianon. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la comédie. — L'en-

voyé d'Holstein en Hollande a déclaré que le roi de Suède étoit résolu de maintenir le prince administrateur de Holstein en possession de l'évêché de Lubeck. Les troupes de Holstein-Gottorp qui sont au service des États Généraux ont ordre de retourner en leur pays, et l'envoyé de Danemark a déclaré aux États Généraux que, s'ils laissoient retourner les troupes de Holstein, le roi son maître seroit obligé de rappeler les siennes. Les troupes de Hanovre qui servoient en Hollande sont déjà parties de leurs quartiers pour retourner en leur pays. Tous ces mouvements se font pour l'affaire de Lubeck, que les Anglois et les Hollandois ont en vain tenté d'accommoder.

Vendredi 19, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale allèrent au sermon, et ensuite le roi alla à Trianon. — M. d'Andrezel, qui sert d'intendant dans l'armée de Lombardie, a l'agrément du roi pour acheter la charge de secrétaire du cabinet que M. de Châteaurenard veut vendre*. — M. l'abbé de la Bourlie a été jugé à Toulouse et condamné à être roué tout vif; il a deux abbayes, dont il y en a une qui vaut plus de 20,000 livres de rente. — On arme huit galères à Marseille, qui seront prêtes au commencement du mois qui vient; elles sont destinées à aller à Barcelone, où elles pourront être très-utiles durant le siége. Le marquis de Roye se prépare à partir d'ici pour aller les commander. — Les états de Bretagne, qui ont duré plus longtemps qu'à l'ordinaire, sont enfin finis; le duc de la Trémoille, qui y présidoit, en est revenu. On a créé plusieurs charges pour rembourser les anciens trésoriers de la province, qui étoient en de grandes avances; on tirera plus de 400,000 écus de la vente de ces charges, qui sont déjà toutes remplies.

*Châteaurenard étoit un président en la chambre des comptes dont tout le mérite consistoit à être fils de Daquin, et qui, depuis que ce premier médecin fut chassé, eut défense de paroître pendant longtemps, puis fut souffert dans les galeries de Versailles, et qui prit enfin son parti

de vendre une charge qui ne lui pouvoit servir à rien qu'à essuyer des mépris. Un autre auroit eu de quoi se consoler avec son bien comme il le fit, mais beaucoup plus par une très-belle femme qu'il avoit, et encore plus vertueuse, pieuse, estimée et de beaucoup d'esprit et de sens. Il acheva une longue vie dans une parfaite obscurité. D'Andrezel étoit fils de Picou, commis de M. Colbert. C'étoit un garçon d'esprit et orné, et qui valoit mieux que ce qu'il étoit. Ces Picou avoient autrefois fait leur fortune dans la maison du garde des sceaux de Châteauneuf, à qui ils avoient été.

Samedi 20, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla faire la revue de ses régiments des gardes françoises et suisses dans la grande avenue de Paris. Les gardes françoises font huit bataillons, dont il y en aura six qui serviront à l'armée ; les deux autres serviront auprès du roi. Ce régiment est composé de trente-deux compagnies, qui sont de cent quarante-quatre hommes; le roi a trouvé l'augmentation de vingt hommes par compagnie qu'on y a mis si belle qu'on n'en peut distinguer les nouveaux soldats d'avec les anciens. Les Suisses ne font que quatre bataillons, dont trois marchent à l'armée et un reste auprès du roi. Ces deux régiments partiront pour Flandre le 25, le 26 et le 27 de ce mois ; ils vont à Lille, Valenciennes et Tournay en attendant le commencement de la campagne. M. de Givry, colonel du régiment de Limousin, a permission de le vendre; il quitte le service par sa mauvaise santé. Le marquis de Leuville, son frère aîné, et le chevalier de Givry, son cadet, sont tous deux colonels d'infanterie.

Dimanche 21, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et ensuite le roi alla tirer. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent au salut. Monseigneur ne sortit point; il alla hier à la comédie, et il n'y en aura point qu'à Fontainebleau. — On a des lettres de Madrid du 12; le maréchal de Berwick y est arrivé et se préparoit à en partir pour aller se mettre à la tête du peu de troupes qui sont demeurées dans l'Estramadure. Les Portugais

font quelques mouvements et disent toujours qu'ils vont faire le siége de Badajoz, mais il n'y a encore rien de commencé. On croit à Madrid que le roi d'Espagne est présentement à Caspé, où il aura trouvé l'armée du maréchal de Tessé. Ce maréchal, qui est venu au-devant de S. M. C. avec quelque cavalerie, devoit le joindre le 6, et a mandé à sa famille qu'il espéroit obtenir que la grandesse passât sur la tête de son fils; il y a quelques exemples en Espagne de pères qui ont cédé la grandesse à leurs fils, mais il n'y en a point qu'un père en ait gardé les honneurs en la cédant à son fils.

Lundi 22, *à Versailles.* — Le roi devoit aller à la volerie après dîner; mais le vilain temps l'en empêcha, outre que d'ailleurs il n'aime pas fort cette chasse. — Le roi donne l'évêché d'Orléans à M. l'évêque d'Angers, fils de M. le Pelletier le ministre, qui est retiré depuis longtemps et à qui le roi, qui conserve beaucoup d'amitié pour lui, a fait savoir ses intentions sur cela; il avoit écrit une lettre au roi très-forte et très-bien écrite pour tâcher d'empêcher S. M. de faire cette translation, à laquelle l'évêque d'Angers étoit fort opposé aussi; mais le roi a eu de bonnes raisons pour ne point déférer à leurs avis, et a mandé à l'évêque d'Angers que cela convenoit à son service et au bien de l'Église, et qu'il vînt incessamment ici afin que cette affaire fût conclue. — Il y a trente-deux vaisseaux anglois qui sont demeurés à Lisbonne et qui ont fort souffert dans la fin de l'année passée; les ennemis font ce qu'ils peuvent pour les mettre en état de se remettre à la mer. — M. l'évêque de Metz arriva ici de son évêché et fut très-bien reçu du roi, auprès de qui il paroît bien justifié des calomnies qu'on avoit voulu lui faire.

Mardi 23, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur alla dîner à Meudon, d'où il ne reviendra que samedi. — Il y a des lettres de l'armée de M. de Legall qui disent qu'on a vu paroître le 11 les vaisseaux de M. le comte de Toulouse à la hau-

teur de Roses et qu'un grand vent les en avoit ensuite éloignés. — La reine d'Angleterre se porte considérablement mieux ; sa grosseur au sein est fort diminuée et n'est plus douloureuse. Elle auroit fort souhaité que le roi son fils allât cette année à la guerre et qu'il servît volontaire dans l'armée du maréchal de Villeroy en prenant un nom particulier et quittant le titre de roi à l'armée pour éviter le cérémonial et la dépense ; le roi d'Angleterre le souhaitoit autant que la reine sa mère, mais le roi ne l'a pas jugé à propos. Il y avoit toujours beaucoup d'inconvénients à cela qu'on ne pouvoit pas éviter quelque précaution qu'on prît. — On va à Marly jeudi après le sermon, mais le roi ne veut pas qu'aucune dame se présente ni qu'aucun courtisan lui demande ; il n'y mènera que le service et en reviendra samedi.

Mercredi 24, à Versailles. — Le roi, avant que d'entrer au conseil, signa le contrat de mariage de M. le comte de Clermont avec mademoiselle d'O ; l'après-dînée il alla tirer et puis revint se promener à Trianon. — M. le chevalier de Mommeins, qui vient d'acheter la lieutenance des gendarmes d'Orléans, arriva ici le matin ; il partit de Caspé le 15 au soir. Le roi d'Espagne y étoit arrivé le 14 ; il y séjourna le 15, et en devoit partir le 16 pour marcher à Barcelone ; on compte qu'il sera devant cette place le 26. Il a trouvé l'armée en très-bon état et presque complète, les soldats témoignant beaucoup de joie de voir le roi d'Espagne à leur tête et de marcher sous lui à Barcelone. S. M. C. a fait le duc de Popoli grand d'Espagne et a envoyé le marquis de Richebourg commander dans Badajoz, dont les Portugais menacent toujours de faire le siége. Il a fait Mahoni lieutenant général et l'envoie commander les troupes qui ont été levées par les évêques de Murcie et d'Orihuela. Tout est fort tranquille dans Madrid ; la reine y tient conseil tous les jours, et l'on y est charmé de l'esprit de cette princesse. L'ambassadeur de France et Orry sont demeurés auprès d'elle.

Jeudi 25, *à Marly*. — Le roi n'alla à la messe qu'à onze heures et demie; et après l'avoir entendue il entendit vêpres. Après dîner il alla au sermon; Monseigneur y vint de Meudon. En sortant du sermon le roi monta chez lui un moment et puis partit pour venir ici. Monseigneur retourna à Meudon, où madame la princesse de Conty et plusieurs dames vont demeurer avec lui jusqu'à samedi. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry vinrent ici après le salut. Madame et madame la duchesse d'Orléans sont demeurées à Versailles. Madame la duchesse est à Saint-Maur et madame la duchesse du Maine à Sceaux. Il n'y a ici que le service et les capitaines des gardes du corps; on a amené toutes les dames du palais et quatre autres dames, qui sont les duchesses de Guiche et de Villeroy, les marquises de la Vrillière et de Dreux. Les maris des dames qui sont venues ne sont point de ce voyage, à moins qu'ils ne soient nommés en particulier sur la liste. — On mande de Venise que Langallerie a pris parti dans l'armée des ennemis, où on lui donne le grade qui a le plus de rapport à celui de lieutenant général, qu'il avoit en France; il a voulu débaucher quelques officiers françois pour leur faire prendre le même parti *.

* Langallerie étoit fils d'un ancien lieutenant général estimé, tué à la bataille de Fleurus; lui-même étoit bon officier et brave, et étoit parvenu assez vite. Il avoit même paru un homme assez sage et réglé, de fort peu d'esprit pourtant, mais ne promettant rien moins qu'une telle folie. L'ambition lui tourna la tête et le perdit chez l'empereur, qu'il fut convaincu d'avoir voulu trahir, gagné par les Turcs, et fit une fin tragique (1).

Vendredi 26, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla faire la revue de ses gardes du corps dans l'endroit où il fait toujours les revues quand il est ici; on vouloit appeler ce lieu-là le Champ de Mars, mais le roi ne l'a

(1) Il mourut en prison à Vienne le 20 juin 1717.

pas voulu. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient à cheval avec le roi; madame la duchesse de Bourgogne y étoit en calèche; le roi d'Angleterre y vint de Saint-Germain. Tous les officiers des gardes sont cuirassés, et les gardes ont des plastrons à l'épreuve de la carabine. Le soir, à six heures, la reine d'Angleterre, le roi son fils et la princesse sa fille vinrent ici avec beaucoup de dames angloises; le roi leur donna beaucoup de jolis lots d'argenterie à jouer; il n'y eut quasi point de ces dames qui ne remportât quelque lot. Ils retournèrent à Saint-Germain après la loterie et ne soupèrent point ici. — Le maréchal de Villars vint de Paris à la revue, le roi le lui avoit permis; il devoit partir dans deux jours, mais son départ est différé jusqu'après la Quasimodo; il dit qu'il a demandé au roi ce délai-là de quinze jours. — Le décret du roi d'Espagne est arrivé qui permet au maréchal de Tessé de céder la grandesse au comte de Tessé, son fils, et le roi d'Espagne a mis dans le décret que cela ne pourra point tirer à conséquence pour les grands qui sont ses sujets*.

* Tessé, après avoir surpris le roi, acheva son affaire en surprenant le roi d'Espagne, qui comprit que le roi son grand-père s'étoit engagé et à qui madame des Ursins, que ce maréchal avoit cultivée et servie dans sa disgrâce et avec qui il s'étoit achevé de lier à Toulouse, où il obtint permission de la voir allant en Espagne, arracha du roi d'Espagne, contre toutes les règles et les usages, qui jusqu'alors n'avoient jamais été enfreintes sur ces démissions [*sic*].

Samedi 27, *à Versailles*. — Le roi, au sortir de la messe à Marly, alla encore faire la revue de ses gardes; il voulut voir à part tous les gardes nouveaux et tous les chevaux neufs, dont il fut très-content; il retourna dîner à Marly comme le jour d'auparavant. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et madame la duchesse de Bourgogne étoient encore à la revue. Le roi se promena toute l'après-dînée, et à six heures il partit pour venir ici. Monseigneur revint de Meudon pour le souper du roi.

— Les articles du mariage du prince de Tarente avec mademoiselle de la Fayette furent signés; la demoiselle a en mariage le bien qu'elle a eu de son père, qui sera de plus de 30,000 livres de rente quand le douaire de madame de la Fayette, qui est de 6,000 livres, et la pension de l'abbé de la Fayette, qui est de 4,000 livres, seront éteints. M. de Marillac a fait voir plus de 500,000 écus de bien de lui ou de sa femme, mais il n'a voulu s'engager à rien. — Le duc de Gramont fit voir au roi le soir plusieurs lettres des négociants de Bayonne qui disent toutes que l'archiduc est sorti de Barcelone sur une frégate qui le doit porter à Gibraltar; le roi ne croit pas cela.

Dimanche 28, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée; le roi, le soir, travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart à son ordinaire. — Il arriva le matin un courrier de M. le comte de Toulouse, parti de la rade de Roses le 22. Ce prince y étoit arrivé dès le 20 avec dix vaisseaux des treize qu'il avoit en partant des îles d'Hyères. Ils ont essuyé de fort grands coups de vent, et il a fallu renvoyer à Toulon le vaisseau du chevalier de Sebbeville; on lui a donné un autre vaisseau pour l'escorter. Il est arrivé à Roses trente de nos tartanes chargées de vivres et de munitions pour le siége de Barcelone, et M. de Legall, qui étoit encore en différents quartiers sur le Ter, devoit marcher le 24 pour investir Barcelone de son côté, et le roi d'Espagne y doit arriver en même temps. — Le roi a donné au fils de M. de Montesson un régiment nouveau qu'avoit M. de la Grize, dont il paye 12,000 francs, qui est la somme à quoi le roi a taxé ces régiments-là; mais ces 12,000 francs ne retourneront pas à M. de la Grize, ils seront employés à payer les dettes du régiment et n'y suffiront pas encore.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi prit médecine par précaution, comme il la prend tous les mois, et tint conseil l'après-dînée. Monseigneur courut le loup le matin

et revint de la chasse pour être au conseil. — On a nouvelle qu'il est arrivé au Passage un vaisseau venant de Buenos-Ayres chargé de trois millions de piastres qui sont presque toutes pour le roi d'Espagne. — Le bruit se répand que les mécontents de Hongrie ont consenti à une trêve avec l'empereur, pour deux mois et que les troupes impériales ont enfin pris en Transylvanie la forteresse de Deva, qui se défendoit depuis longtemps. Les nouvelles qui viennent de ce pays-là par la Hollande, comme celle-là est venue, se trouvent si souvent fausses que l'on n'y sauroit prendre aucune confiance. — Flavacourt, capitaine aux gardes, est tombé dans une maladie qui l'a réduit dans un si cruel état que, ne pouvant plus servir, on lui a permis de vendre sa compagnie. — Les vaisseaux anglois et hollandois qui doivent escorter un grand convoi qu'ils ont destiné pour le Portugal étoient encore le 15 de ce mois à la rade de Spithead.

Mardi 30, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur alla dîner à Meudon et en revint le soir. — On a eu nouvelle que les galions sont partis de Cadix; il y avoit longtemps qu'ils étoient à la rade et on leur avoit envoyé ordre de Madrid de rentrer dans le Pontal, sur l'avis qu'on avoit que les vaisseaux ennemis qui sont à Lisbonne alloient mettre à la mer pour les venir attaquer; mais heureusement celui qui portoit les ordres du roi d'Espagne a trouvé les galions partis, et les vaisseaux ennemis sont encore dans la rivière de Lisbonne, si bien qu'il n'y a rien à craindre pour eux. — J'appris que depuis quelques mois le roi avoit établi à Lyon une cour des monnoies; les charges en ont été bien vendues, et il en est revenu dans les coffres du roi 5 ou 600,000 écus. — Madame la princesse de Soubise, qui est malade depuis fort longtemps et qu'on croyoit en chemin de guérison, est retombée plus mal qu'elle n'avoit encore été; on ne croit pas qu'elle en puisse réchapper.

Mercredi 31, *à Versailles.* — Le roi, après avoir entendu ténèbres, alla se promener à Trianon. Monseigneur et toute la maison royale entendirent ténèbres avec le roi, comme ils font toujours. — Le capitaine qui avoit attaqué le comte du Bourg a été jugé ; il y avoit plusieurs voix à la mort, mais l'avis de le condamner à un bannissement perpétuel l'a emporté, et le roi a commué la peine du bannissement perpétuel en une prison de dix ans. — L'évêque de Limoges, qui demande depuis longtemps permission de quitter son évêché, l'a obtenue depuis quelmois mois; ainsi le roi va nommer à cet évêché et à celui de Gap. — On mande de Madrid que M. de Berwick en devoit partir le 18 pour aller se mettre à la tête de l'armée d'Estramadure, qui doit être composée de vingt-cinq escadrons et de vingt-deux bataillons; la cavalerie est belle et bonne, mais on ne croit pas que l'infanterie soit complète ni qu'elle la devienne sitôt. Il ne paroît pas que les Anglois et Hollandois songent fort à secourir la Catalogne; mais ils font courre le bruit qu'ils en veulent à Cadix, où ils prétendent avoir de l'intelligence.

Jeudi 1er *avril, à Versailles.* — Le roi lava les pieds des pauvres, comme il fait toujours à pareil jour. L'abbé Duchesne, fils du premier médecin de Monseigneur, prêcha l'absoute. Monseigneur fit ses dévotions dès le matin à la paroisse et puis vint servir le roi à la Cène. L'après-dînée toute la maison royale entendit ténèbres, et puis le roi alla se promener à Trianon. — On ne doute plus que l'affaire de Lubeck ne soit accommodée et que le roi de Danemark ne traite aux conditions que le roi de Suède a désirées pour l'administrateur de Holstein. — Les vaisseaux anglois qui doivent mener ce grand convoi en Portugal n'étoient pas encore partis des ports d'Angleterre le 22. — L'abbé de Tallard, fils unique du maréchal de Tallard, remet ses bénéfices au roi et quitte la profession ecclésiastique, dont M. son père est fort aise ; il

va entrer dans les mousquetaires, et le roi lui donne l'agrément pour acheter un régiment.

Vendredi-Saint 2, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et après les ténèbres le roi s'enferma avec le P. de la Chaise. Le roi, allant à ténèbres, apprit par M. de Chevreuse que M. de Maulevrier, qui étoit malade depuis longtemps et qui étoit gardé à vue dans sa maison parce qu'il avoit des accès de frénésie, causés par une longue insomnie, s'étoit jeté par la fenêtre de la garde-robe de sa femme, et s'étoit tué tout roide*. — Il arriva un courrier de M. le comte de Toulouse, ses lettres sont du 27. Il mande qu'il appareilloit pour aller devant Barcelone; qu'il étoit arrivé quantité de barques chargées de biscuits et de farines pour l'armée de terre; que M. de Legall, avec le corps qu'il commande, s'étoit avancé déjà à Palamos. On ne doute pas que le roi d'Espagne ne se soit avancé de son côté et qu'ainsi la place ne soit investie par terre et par mer; on croit encore que l'archiduc y est demeuré, et que même il n'y a qu'une très-foible garnison.

* Maulevrier en avoit usé en Espagne comme en France, et son beau-père, qui lui avoit procuré toutes sortes d'accès auprès du roi et de la reine d'Espagne, fut si effrayé de ses nouvelles amours qu'il n'eut point de repos qu'il ne l'eût renvoyé en France. Ses insolences si dangereuses n'y avoient pas servi le trop haut renom qu'il y avoit laissé et qui avoit obligé Tessé de l'emmener en Espagne, et il trouva à son retour une frayeur et des fuites qu'il ne méritoit que trop et qui, avec le désespoir de ses vastes espérances d'Espagne perdues, lui fit voir celles de France en même état, et achevèrent sa cervelle. De frénésie, il n'en eut point d'autre que celle de son ambition et de la pousser par de telles routes. Ce fut une grande délivrance pour qui avoit tant lieu de redouter ses furieuses et folles passions, et pour Nangis encore, qu'il vouloit attaquer partout, et dont la valeur, quoique bien décidée, ne l'auroit pas mis à l'abri de l'éclat le plus terrible et peut-être le plus funeste à sa fortune si Maulevrier l'eût rencontré. Il laissa une veuve fort consolée, qui avoit de la beauté et quelque esprit, et assez pour troubler toutes les femmes de la cour pour sa méchanceté et ses tracasseries et

qui l'y perdirent à la fin. Elle a mené depuis une longue vie, obscure et honteuse.

Samedi-Saint 3, à Versailles. — Le roi fit son bon jour à la paroisse et toucha ensuite beaucoup de malades. L'après-dînée il s'enferma avec le P. de la Chaise et fit la distribution des bénéfices, et à six heures il alla à complies. Madame la duchesse de Bourgogne fit son bon jour. — Le roi donna le régiment de Navarre à Pionsac, qui en étoit lieutenant-colonel; il est brigadier, il a une grande réputation et est de la maison de Chabannes.

Liste des bénéfices donnés : — L'évêché d'Angers à l'abbé Poncet; l'évêché de Limoges à l'abbé de Genetines; l'évêché de Gap à l'abbé Malissol; l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens à l'évêque d'Orléans; l'abbaye d'Haut-Villiers à M. l'évêque de Châlons-sur-Marne, qui rend la domerie d'Aubrac; l'abbaye de Champbon à l'abbé de Belsunce; l'abbaye de Saint-Gildas à l'abbé de Brancas; l'abbaye de Saint-Jacut à l'abbé de Laubanie; le prieuré d'Argenteuil à l'abbé de Fleury, qui rend l'abbaye de Loc-Dieu; le prieuré du Plessis, que vient de rendre le fils du maréchal de Tallard, à l'abbé de Gacé; la domerie d'Aubrac à l'évêque de Gap, qui vient de donner la démission de son évêché*; l'abbaye de Loc-Dieu à l'évêque de Limoges, qui vient de donner la démission de son évêché. Le roi n'a point disposé de l'abbaye de Saint-Victor.

* Cet évêque de Gap, las d'être exilé, se démit d'un évêché de 15 ou 16,000 livres pour un bénéfice de 25,000, avec la liberté d'aller et de résider même à Paris, avec assurance de n'être pas recherché. Il y vécut dans la plus scandaleuse licence, qu'il porta jusqu'à la cour, où le mépris qu'on avoit pour lui ne l'empêcha pas d'attaquer et de dire gentillesses aux dames. On a dit aussi qu'à la fin il se convertit, et qu'il mourut fort pénitent.

Dimanche 4, jour de Pâques, à Versailles. — Le roi et la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Après le salut le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — D'Achy, maréchal

de camp, n'étant plus en état de servir, parce qu'il est vieux et incommodé, se retire ; le roi lui donnera quelque chose pour vivre. Maigremont, lieutenant aux gardes, a l'agrément pour acheter la compagnie que Flavacourt a la permission de vendre. — Le prince de Bade a écrit des lettres fort pressantes en Angleterre et en Hollande pour demander qu'on lui envoie des troupes; on en a beaucoup retiré de son armée, et il mande que, si on ne les remplace pas, il ne sera pas en état de tenir la campagne cette année. — Le roi fera de demain en huit jours, à Marly, la revue de ses deux compagnies de mousquetaires, et le mercredi d'après il y fera la revue de ses gendarmes et de ses chevau-légers.

Lundi 5, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'aprés-dînée. Monseigneur alla faire collation à Chaville avec madame la princesse de Conty. Madame la duchesse de Bourgogne alla se promener en carrosse avec beaucoup de dames. — Le chevalier de Plancy, capitaine lieutenant dans la gendarmerie, est mort à Paris, où il étoit toujours demeuré depuis qu'il étoit sorti d'Ulm, où les ennemis l'avoient retenu fort longtemps sur de mauvais prétextes. Il étoit maréchal de camp de la dernière promotion et avoit permission de vendre sa compagnie, dont même on lui avoit offert 110,000 francs depuis deux jours. Il n'avoit jamais été marié ; ainsi, comme il n'y a point d'enfants, on croit que le roi donnera la charge gratis. — M. de Cronstrom, envoyé de Suède, a reçu une lettre de M. de Palmquist, ambassadeur de son maître en Hollande, qui lui mande par un postscript que le roi de Suède avoit attaqué et forcé les retranchements de Grodno; mais il n'en mande aucunes particularités. — Monseigneur va après-demain à Meudon, où il demeurera jusqu'à lundi, que le roi doit aller à Marly pour treize jours.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi alla à la volerie; Monseigneur et messeigneurs ses enfants y étoient; madame la duchesse de Bourgogne y vint en calèche avec beau-

coup de dames. Après la volerie, le roi alla se promener à Trianon. — Le roi dit à son dîner que le roi d'Espagne devoit être arrivé devant Barcelone du 2 ou du 3 de ce mois, que M. de Legall y arriveroit en même temps de son côté; il y trouvera la flotte de M. le comte de Toulouse et beaucoup de nos tartanes qui portent des munitions de guerre et de bouche en abondance. Par les avis qu'on a de ces pays-là, l'archiduc est encore dans la place. — L'abbé Testu-Mauroy est mort; il étoit de l'Académie françoise; il avoit deux abbayes à la nomination de M. le duc d'Orléans, et le prieuré de Dammartin à la nomination des jésuites, parce qu'il dépend d'une abbaye qui est unie à leur collége.

Mercredi 7, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. de Pontchartrain, comme il a accoutumé de faire tous les mercredis. Monseigneur alla dès le matin à Meudon, d'où il ne viendra que pour le voyage de Marly; madame la Duchesse y alla dîner avec lui et revint ici le soir. — Le roi a donné à M. le comte d'Évreux 20,000 francs par an pendant que la guerre durera; il devoit servir en Flandre, mais comme cela pouvoit faire quelques difficultés avec le comte d'Egmont, général de la cavalerie espagnole, le roi a jugé à propos de l'envoyer servir sur le Rhin. — Un de nos armateurs a pris un petit bâtiment venant de Lisbonne, dans lequel on a trouvé beaucoup de lettres des officiers de la flotte de l'amiral Leak, qui commande la flotte angloise dans la rivière de Lisbonne; toutes ces lettres portent que cette flotte ne sera en état de mettre à la mer qu'à la fin de mai au plus tôt, parce qu'ils manquent de matelots, d'agrès et de vivres.

Jeudi 8, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et demie et puis alla se promener à Marly, où il demeura jusqu'à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne alla avec beaucoup de dames à Puteaux faire collation chez la duchesse de Guiche. — M. le maréchal de Boufflers est

considérablement malade ; les médecins trouvent son mal très-dangereux. — Le duc de Berwick est arrivé en Estramadure, où il a sous ses ordres vingt-six bataillons et quarante-cinq escadrons, qu'il a trouvés plus complets et en meilleur état qu'il ne l'espéroit. — Le roi de Danemark offre, pour le prince son frère, de laisser l'usufruit d'Eutin à l'administrateur de Holstein ; mais le roi de Suède n'est pas content de cela et veut qu'il lui en cède la propriété, dont il demande l'investiture à l'empereur. Les Anglois, qui veulent tâcher d'accommoder cette affaire, dont ils connoissent l'importance pour eux et pour leurs alliés, souhaitent que le prince Georges de Danemark, mari de leur reine, cède son apanage au prince son neveu pour le dédommager des prétentions qu'il avoit sur Eutin.

Vendredi 9, *à Versailles*. — Le roi dîna à onze heures et demie et puis alla se promener à Marly. — On a eu nouvelles que M. de Vendôme est arrivé en Italie ; il sera bientôt à l'armée et il compte en arrivant pouvoir entreprendre quelque chose sur les ennemis ; il a fait faire tous les préparatifs pour cela. Le prince Eugène n'est point encore parti de Vienne, mais il y a déjà quelques troupes de l'empereur arrivées pour fortifier son armée. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, et madame la duchesse de Bourgogne y alla après dîner. — Les églises nationales de France et d'Espagne à Rome ont toujours été ouvertes et on y a toujours fait le service, quoiqu'on eût des difficultés avec le pape sur ce sujet ; l'affaire est présentement accommodée ; mais les églises nationales d'Allemagne et de Portugal ont été fermées, dès qu'on a su que le pape vouloit prendre la connoissance de l'administration des revenus ; le service divin ne s'y est point fait, et l'affaire paroît s'embrouiller et les esprits s'aigrir de jour en jour.

Samedi 10, *à Versailles*. — Le roi, après son dîner, passa

chez madame de Maintenon et en sortit à quatre heures pour aller se promener à Trianon. — Le roi a donné la compagnie des chevau-légers de Bourgogne qu'avoit Plancy à M. de Beauvau, qui étoit sous-lieutenant dans le corps, et la sous-lieutenance qu'avoit Beauvau à Trudaine, qui étoit enseigne, et l'enseigne à M. de Jussac, qui étoit guidon, et sur le guidon qu'on vendra il donne 20,000 francs au marquis de Roquelaure et l'agrément pour acheter les gendarmes de la reine, qu'a le chevalier de Sebbeville. M. de Roquelaure étoit plus ancien sous-lieutenant que M. de Beauvau; mais M. de Beauvau, qui est plus ancien officier que lui dans la gendarmerie, avoit eu le brevet de colonel avant lui et est plus ancien brigadier; le roi a trouvé le moyen de les contenter tous deux. — M. le duc de Gramont prit congé du roi pour s'en aller à son gouvernement de Béarn et de Bayonne.

Dimanche 11, *à Versailles.* — Le roi, après son dîner, donna de longues audiences aux maréchaux de Villeroy et de Marsin séparément, et sur les cinq heures il alla se promener à Trianon. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et madame la duchesse de Bourgogne allèrent faire collation à la Ménagerie. — Le roi, avant que d'entrer au conseil, signa le contrat de mariage du prince de Tarente avec mademoiselle de la Fayette; il y a déjà quelques jours qu'il avoit signé celui du comte de Tessé avec mademoiselle Bouchu; les deux noces se feront demain à Paris. — Le chevalier de Bonneval, qui avoit un régiment d'infanterie dans notre armée de Lombardie, avoit pris quelque argent des contributions qu'on avoit ordonné qu'il rendît au trésorier de l'armée; cet argent étoit dissipé. Il est allé à Venise; les officiers de l'armée de l'empereur lui ont fait des propositions, et il s'est laissé persuader, et à l'exemple de Langallerie il s'est engagé dans les troupes de l'empereur *.

* Bonneval étoit un cadet de qualité, gueux, brave, de beaucoup d'esprit et orné de lecture, avec beaucoup de talents pour la guerre et pour beaucoup de choses, outrément débauché et grandement pillard. Il s'étoit engraissé aux dépens de ces petits princes d'Italie que nous ménagions assez mal à propos, comme il n'y a que trop paru depuis; on lui vouloit faire rendre gorge et lui retenir beaucoup sur ce qu'il avoit pris du plat pays. Piqué et ruiné, il fit son marché avec l'empereur, et le servit contre nous avec un succès qui le conduisit à une fortune où nous le laisserons en attendant que nous le retrouvions en son temps, où ce sera celui d'en achever l'horrible catastrophe. Ce fut en peu de temps le troisième déserteur de marque, à l'exemple de MM. de Savoie et de Lorraine, que des François de naissance ou de grade n'avoient pas encore suivis, excepté le prince d'Auvergne, qui en avoit mené le branle en ces derniers temps.

Lundi 12, *à Marly*. — Le roi partit de Versailles à une heure pour venir ici, et en arrivant il fit la revue de ses deux compagnies de mousquetaires. Monseigneur revint ici de Meudon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne partirent de Versailles à cinq heures pour venir ici. — Il arriva le matin à Versailles un courrier du maréchal de Berwick; ses lettres sont datées du camp de la Nava le 2 avril. Il mande que les ennemis commencèrent à marcher le 25 de mars et vinrent camper entre Elvas et Campo-Mayor à une lieue et demie de Badajoz, dont ils publioient qu'ils vouloient faire le siége avec quarante-cinq bataillons et cinquante-trois escadrons. Nous avons dans cette place douze bataillons espagnols bien complets, bien armés et bien payés; le marquis de Risbourg y commande et a sous lui MM. Damezaga et de Possobueno, maréchaux de camp. M. de Berwick étoit campé en ce temps-là à Talaveyra, et n'avoit là que vingt-sept escadrons; il en attendoit encore dix de Castille et sept escadrons. Le 31 de mars les ennemis campèrent entre Campo-Mayor et Albuquerque; il paroît qu'ils ne songent plus au siége de Badajoz; ils s'approchent du Tage vers Alcantara, et le 1er de ce mois ils avoient déjà passé Albuquerque. Le duc de Berwick passa la Guadiana la nuit du 31 au 1er, et mar-

choit encore pour s'approcher du Tage quand son courrier est parti.

Mardi 13, *à Marly*. — Le roi, au sortir de la messe, alla courre le cerf. Monseigneur alla dès le matin courre le loup; monseigneur le duc de Berry étoit avec lui. — M. le marquis de Nérestang a le guidon de gendarmerie qui vaquoit par la dernière promotion; il est neveu du duc d'Aumont, qui a demandé cette charge-là au roi pour lui. Il étoit capitaine de cavalerie dans notre armée d'Italie et est en très-bonne réputation; il donnera à M. de Roquelaure les 20,000 francs que le roi lui a donnés à prendre sur cette charge. — Par les lettres que nous avons de Languedoc, on apprend que presque toutes nos tartanes en étoient parties chargées de canon et des munitions de guerre et de bouche pour le siége de Barcelone. — M. le duc de Bouillon avoit pris congé du roi pour s'en aller à Dijon plaider contre le duc d'Albret, son fils*; mais le duc d'Albret envoya dimanche à minuit son blanc-signé, et M. de Bouillon est ici, et le roi a même donné un logement à mademoiselle de Bouillon, quoique la liste fût faite.

* Le duc d'Albret, fils aîné de M. de Bouillon, n'avoit jamais servi que quelques campagnes volontaires, parce qu'il avoit porté le petit collet jusqu'en 1692, qu'il devint l'aîné par la mort du prince de Turenne, sans enfants, tué à Steinkerke. Il avoit épousé ensuite la fille du duc de la Trémoille; il avoit fait un voyage à Turenne, où il avoit trouvé une substitution portée par un testament de son grand-père, qui lioit entièrement les mains à M. de Bouillon, le mettoit, lui, en état de n'en point payer les dettes, et réduisoit ses cadets fort à l'étroit. Cette découverte produisit une demande en justice qui fit un prodigieux éclat. M. de Bouillon mit aisément le roi de son côté, qui étoit volontiers pour les pères contre les enfants, qui aimoit M. de Bouillon, et qui n'avoit jamais guère été content de la conduite de pas un de ses enfants; de sorte que cette affaire perdit le duc d'Albret si entièrement avec le roi que son père même, après leur raccommodement, ne put pas redresser ce qu'il avoit gâté. L'éclat fait et les procédures introduites en justice, le duc d'Albret ne se soucia pas d'aller plus loin. Elles affichoient l'état de son père et le mirent hors d'état d'emprunter

et de disposer : c'étoit là tout ce qu'il en vouloit, et dès qu'il l'eut solidement obtenu par la chose même, il ne songea plus qu'à apaiser le bruit et à se raccommoder avec M. de Bouillon.

Mercredi 14, *à Marly*. — Le roi tint conseil le matin, et après son dîner il alla faire la revue de ses gendarmes et de ses chevau-légers, qui sont cuirassés comme les gardes du corps; les mousquetaires le sont aussi; mais, comme il y a beaucoup de gens foibles dans les deux compagnies des mousquetaires, le roi permet que dans les marches les valets portent les cuirasses, qui ne sont que des plastrons. — Chazel, aide de camp du maréchal de Tessé, arriva le matin; il partit le 5 de devant Barcelone; il alla coucher sur les vaisseaux, et le 6 il en partit pour venir ici. Le roi d'Espagne arriva le 3 au matin devant Barcelone; Legall y étoit arrivé le 2 au soir; il leur restoit fort peu de vivres, et le vent avoit été si contraire jusques-là qu'aucunes de nos barques ne pouvoient approcher de la terre; mais le 4 au soir le vent changea, et tout se débarquoit le 5 au matin sans peine et sans embarras, parce que le roi d'Espagne en arrivant a fait attaquer une petite redoute qui est à l'entrée du Llobregat, où il y avoit trente Anglois qui se rendirent à discrétion. On se saisit ensuite des Capucins et de toutes les hauteurs qui commandoient le Mont-Jouy et qui voient les brèches que les ennemis avoient faites à la place et qui ne sont pas encore réparées. On a perdu à l'attaque des Capucins cinquante ou soixante hommes, et nous y avons établi trois bataillons. Toutes nos tartanes arrivent, et quand il seroit possible que les ennemis eussent une flotte à la mer, ils ne pourroient l'empêcher d'être pris. La tranchée devoit être ouverte la nuit du 5 au 6. Il n'y a que quinze cents hommes de troupes réglées dans la place; les déserteurs assurent que l'archiduc y est encore, mais on ne le croit pas, parce que le comte de Cifuentès entra le mercredi dans la place et en ressortit le vendredi saint avec les mêmes troupes, et toutes les

apparences sont que l'archiduc en sortit avec lui; cependant les déserteurs venus du samedi, du dimanche et du lundi assurent qu'il y est encore.

Jeudi 15, *à Marly*. — Le roi vit jouer au mail le matin dans le petit mail, et après dîner il monta en haut pour voir jouer dans le grand; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient avec lui. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé, parti du 8 au soir de devant Barcelone et du 9 au matin de notre flotte. Le maréchal de Tessé mande que la tranchée fut ouverte le 6; on s'établit sur le plateau qui est au-dessus des Capucins; on fit à la droite et à la gauche un travail très-considérable; le marquis d'Ayetonne, lieutenant général, et Seignier, maréchal de camp, ouvrirent la tranchée. Les ennemis voulurent attaquer la tête du travail, et le feu fut fort grand de part et d'autre; le capitaine de grenadiers du second bataillon de Mailly se jeta hors la tranchée pour couper la sortie, repoussa les ennemis, qui perdirent beaucoup de monde, mais il y fut dangereusement blessé. M. de Legall, lieutenant général, et Fontbeausard, maréchal de camp, relevèrent la tranchée le 7 au soir; on l'a poussée fort loin et on a placé quatre mortiers qui ont tiré le 8 de fort bonne heure. Nous avons perdu peu de monde ces deux jours-là. Un garde de l'archiduc, qui a déserté, assure que l'archiduc est dans la place, qu'il se montre beaucoup dans la ville et qu'il va tous les jours au Mont-Jouy. Il est entré dans Barcelone des barques qui y ont porté la garnison qui étoit dans Girone. On compte qu'outre les troupes réglées et les miquelets qui sont en grand nombre dans la place il y a plus de dix mille habitants qui ont pris les armes.

Vendredi 16, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla au petit mail voir jouer les bons joueurs, et l'après-dînée il alla courre le cerf; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse avec lui. — Le roi a donné commission de mestre de camp à cinq exempts de ses

gardes, qui sont : MM. Longeais, Grillet, Mondeval, Cumont et Fauvel l'aîné. — Les mécontents de Hongrie font des courses jusqu'aux portes de Vienne; ils ont pillé Luxembourg, maison de l'empereur, qui n'en est qu'à quatre lieues. — Le jour que le roi partit de Versailles, il donna une pension au marquis de Vibraye, lieutenant général qui va servir dans l'armée de M. de la Feuillade. — On mande de Flandre que les quatre régiments de Saxe-Gotha, qui étoient la campagne dernière dans l'armée des Hollandois, vont en Italie pour servir dans l'armée du prince Eugène, et le 4 du mois ils passèrent à Bolduc. L'électeur de Brandebourg avoit retiré beaucoup de troupes de l'armée des alliés en Flandre, mais il en renvoie présentement autant qu'il en avoit retiré.

Samedi 17, *à Marly*. — Le roi vit jouer le matin au petit mail et l'après-dînée au grand. Monseigneur courut le loup. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. — Le maréchal de Villeroy eut une longue audience du roi chez madame de Maintenon et prit congé de S. M. pour s'en aller en Flandre.

Dimanche 18, *à Marly*. — Le roi tint conseil le matin et alla l'après-dînée voir jour au grand mail; à son retour de la promenade il travailla longtemps chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent à Saint-Germain voir LL. MM. BB. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui écrit de Mantoue du 12; il mande que les herbes ne sont pas plus avancées en ce pays-là qu'elles étoient les années passées au mois de janvier; ainsi les ennemis ni nous ne saurions nous mettre en campagne avant le 15 de mai. — Il arriva un courrier de M. de Berwick; voici la copie sa lettre : « Les ennemis ayant continué leur marche vers Alcantara, je continuai la mienne et m'avançai le 5 à Brocas, qui n'est qu'à trois lieues d'Alcantara, où je fis entrer les six bataillons que j'avois avec

moi. La garnison est présentement de neuf bataillons, dont elle avoit besoin; car les fortifications sont très-mauvaises. Les ennemis vinrent le 6 camper en deçà de Membrio, à deux lieues et demie de Brocas; le lendemain 7 toute leur armée marcha à nous en bataille, et nous ne jugeâmes pas à propos avec nos quarante escadrons de les attendre; nous nous retirâmes. Les ennemis joignirent notre arrière-garde, laquelle se retira toujours sans que les ennemis pussent l'entamer, et dans toutes les charges nos gens firent toujours plier les ennemis; lesquels, après nous avoir suivis environ trois quarts de lieue, s'en retournèrent camper à Brocas et nous à quatre lieues d'eux. Dans cette petite affaire nous avons eu environ trente hommes tués ou blessés; la perte des ennemis doit être plus considérable, parce qu'ils ont toujours été battus dans les charges que l'on a faites; on leur a pris quelques prisonniers et une vingtaine de chevaux. Les ennemis, à ce qu'on dit, doivent marcher à Alcantara, dont ils vont faire le siége, et nous, avec nos quarante escadrons, nous ne pouvons faire autre chose que de tâcher à les incommoder dans leurs fourrages et convois. Le comte de San-Vicente, un des généraux portugais, a été tué dans notre petite affaire. » — M. de Marsin partit d'ici jeudi, et comme il n'y est point revenu, on ne doute pas qu'il ne soit parti, mais son départ a été secret; on ne sait point encore où il va, et l'on croit que le maréchal de Villars partira bientôt aussi. Toutes les apparences sont qu'on veut entreprendre quelque chose de considérable. — Dans la lettre que M. de Vendôme écrit au roi, il lui mande qu'il espère pouvoir attaquer le 18 les quartiers des ennemis qui sont sur la Chiesa; les nôtres sont fort proches des leurs, ainsi il ne faudra point faire de grandes marches pour cela. M. de Vendôme en partant d'ici avoit assuré le roi qu'il les attaqueroit avant le 20 du mois.

Lundi 19, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui;

Madame suivoit dans une autre calèche; il y avoit une calèche pour madame la Duchesse, une pour madame du Maine et une pour la dame de madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent courre le loup dès le matin. — M. le cardinal de Médicis, qui quitte le chapeau pour se marier, avoit écrit au roi pour être marié de sa main, et le roi avoit jeté les yeux sur mademoiselle d'Armagnac, et dans cette vue il en parla à M. le Grand, qui le pria de trouver bon, avant qu'il lui répondît positivement, qu'il en parlât à sa fille. Mademoiselle d'Armagnac répondit à M. son père que si le roi jugeoit que cela fût bon pour ses affaires, qu'elle étoit toute prête à se sacrifier; mais que, si on lui en laissoit le choix, elle aimoit beaucoup mieux demeurer comme elle étoit. M. le Grand rendit compte au roi de la réponse de sa fille, que le roi a fort louée *. — On mande de Vienne que le prince Eugène en est parti pour l'Italie; il emmène avec lui Langallerie et le chevalier de Bonneval, qui étoit colonel du régiment de Labourt; le roi n'a pas encore disposé de ce régiment.

* Le grand-duc n'avoit que deux fils et un frère, qui étoit depuis longues années cardinal sans s'être engagé dans les ordres. Son fils aîné, qui avoit été d'une grande espérance, étoit sans enfants de la sœur de madame la Dauphine et de l'électeur de Bavière, et sans espérance d'en avoir par l'état déplorable où la débauche et les remèdes l'avoient réduit. Le puîné, Gaston, aujourd'hui grand-duc, n'avoit point d'enfants non plus d'une Saxe-Lawembourg, sœur de la princesse de Bade, mère de la feue duchesse d'Orléans; elle étoit chez elle en Allemagne et lui à Florence, brouillés ensemble à ne se jamais revoir. Nul autre Médicis au monde qu'une branche infiniment éloignée, aînée, qui ne sortoit ni des souverains ni des premiers Médicis, dominateurs de Florence, qui étoient restés depuis des siècles à Naples, dont l'aîné étoit grand d'Espagne sous le nom de prince d'Ottaïano, et desquels les Médicis de Florence n'avoient jamais voulu ouïr parler. Dans cette situation de famille, qui s'en alloit éteinte, le grand-duc exigea de son frère de quitter le chapeau pour se marier. Un vieux cardinal italien, hors d'espérance, par son âge, de succéder à son neveu et de devenir souverain, ne tenta pas mademoiselle d'Armagnac de

quitter les agréments et la liberté de la cour de France pour s'aller confiner avec lui. Il épousa une Guastalle, d'une branche cadette de Gonzague, dont il n'eut point de postérité.

Mardi 20, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil de finances, travailla avec M. de Pontchartrain après dîner, alla ensuite voir jouer au mail, et à six heures le roi, la reine et la princesse d'Angleterre vinrent ici; ils y soupèrent et s'en retournèrent ensuite à Saint-Germain. Le roi d'Angleterre joua dans le salon avec Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et les dames, et le roi, après avoir été quelque temps avec la reine d'Angleterre, travailla encore avec M. de Pontchartrain. — Tous les officiers généraux, les brigadiers et les colonels des armées du Rhin et de la Moselle ont reçu ordre de partir et de ne point parler de l'ordre qu'ils avoient reçu, ce qui fait qu'on ne doute pas que le maréchal de Villars qui est ici ne parte demain; il fait pourtant encore finesse de son départ. Toutes les troupes qui étoient en Franche-Comté et dans les Trois-Évêchés sont en marche. — Outre les dix régiments de cavalerie que le roi a donné à lever au commencement de cette année et que nous avons marqués, et qui sont présentement prêts à marcher, le roi en a donné encore un à lever au marquis de Rochecourt, de Lorraine.

Mercredi 21, *à Marly*. — Le roi tint conseil le matin à son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures, et puis alla se promener dans ses jardins. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne étoient au conseil. — Le maréchal de Villars partit le matin sans dire adieu à personne; il s'en va en diligence à Strasbourg et ne couchera pas à Paris. — M. de Beauvilliers prit congé du roi; il s'en va à Bourbon avec madame sa femme. — Il arriva le soir un courrier de M. de Lappara, parti de devant Barcelone le 15 au matin. Notre tranchée va au pied de la hauteur du Mont-Jouy, qui est le glacis naturel de la place; les assiégés font toujours quelques sor-

ties, mais avec peu de succès. Nous perdons peu de monde, et nous n'avons encore personne de considérable tué ni blessé. Nous avons dix-sept pièces de canon en batterie; on a déjà débarqué cinquante-cinq pièces de canon et six cent cinquante milliers de poudre ; c'est plus qu'il ne faut pour ce siége. Nous y avons tout ce qui est nécessaire en abondance. Les déserteurs assurent tous que l'archiduc avoit voulu sortir de Barcelone dans une des deux frégates qui sont dans le port, mais que les bourgeois s'y étoient opposés, l'en avoient empêché et même avoient mis une garde devant sa maison, ne voulant pas qu'il les abandonne. On compte qu'il y a dans la place neuf bataillons, dont le plus fort n'est pas de trois cents hommes. Lappara mande que le 22 on sera maître du Mont-Jouy; notre canon n'a commencé à tirer que du 12, encore ce jour-là n'avions-nous que quatre pièces en batterie. — Le duc de Noailles a la petite vérole, et le roi d'Espagne a voulu qu'on lui marquât la maison qui étoit marquée pour S. M. — Trois heures après le courrier de M. Lappara, il en revint un de M. de Pontchartrain, qui étoit parti quinze heures après celui de Lappara. M. le comte mande par ce courrier qu'il a été joint par les vaisseaux qu'on lui a envoyés de Marseille, dont il y en a deux de cent pièces de canon; on ne parle point encore de nos galères, je ne sais même si elles sont parties de Marseille.

Jeudi 22, *à Marly*. — Le roi, après son lever, entretint longtemps M. de Chamillart, qui s'en alla ensuite à l'Étang. S. M. courut le cerf l'après-dînée ; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. — Joyeux*, premier valet de chambre de Monseigneur et gouverneur de Meudon, mourut la nuit dans une extrême vieillesse. Monseigneur a donné ce gouvernement à Dumont, son écuyer, qui l'en est venu remercier ce matin; et quand il a fait son remercîment au roi il lui a dit qu'il approuvoit le choix qu'avoit fait Monsei-

gneur et qu'il ne pouvoit lui donner un meilleur conseil que de faire à Meudon comme Blouin fait à Versailles. Blouin, qui étoit présent à la conversation, a dit au roi : « Sire, je me trouve mieux récompensé que M. Dumont. » Le roi donne 2,000 écus de pension d'appointements pour le gouvernement de Meudon ; je ne sais point ce que Monseigneur donne, ni ce que cela peut valoir d'ailleurs ; mais on a toujours compté que cela valoit beaucoup à Joyeux, quoiqu'il ne fût pas intéressé.

* Ce Joyeux étoit une espèce tout à fait singulière, un habit brun fort ample, grande perruque et grand rabat, le dos plat par le haut, rompu par en bas, et marchant presque plié en deux, et au demeurant très-propre. Il avoit une bonne abbaye et d'autre bien qu'il avoit assuré aux enfants du bonhomme Bontemps, dont il étoit camarade et ami intime. Il avoit été à la reine mère, puis au roi dans les intrigues serviles de ses amours, et avoit dansé mieux qu'homme de France avant d'être devenu comme il étoit, et avoit été des ballets du roi avec les meilleurs danseurs. Le roi l'avoit mis auprès de Monseigneur comme un homme de confiance ; il avoit beaucoup d'esprit, de l'emportement et de la malignité, souvent parfois aussi serviable et bon homme ; mais il ne lui falloit pas marcher sur le pied. Monseigneur le traitoit fort bien et s'en consola encore mieux. Pour Dumont, c'étoit tout autre chose : son père étoit un gentilhomme de bon lieu, à qui M. de Saint-Simon, étant premier gentilhomme de la chambre et premier écuyer de Louis XIII, fit la petite fortune, et qui lui-même l'acheva, étant devenu sous-gouverneur de Louis XIV. C'étoit un fort homme d'honneur et propre à cet emploi, dans lequel il mourut, et à qui la Bourlie succéda. Le roi prit soin de son fils, qui étoit tout enfant, et en chargea Beringhen père, premier écuyer, et dans la suite il l'attacha à Monseigneur, duquel il devint particulièrement et principalement l'écuyer en chef, sous le premier écuyer. C'étoit un homme de fort peu d'esprit, mais né et élevé à la cour et qui en savoit la routine et le manége, qui le conservèrent bien auprès du roi, quoiqu'il eût seul la dernière confiance de Monseigneur, dont il gouvernoit la bourse particulière et quelquefois les plaisirs. Il ne laissoit pas d'être fort honnête homme, et quoique sa faveur l'enflât un peu quelquefois, il ne s'est jamais oublié avec les ducs de Saint-Simon père et fils en rien, et toujours se présentant à tout à leur égard. Sa faveur fut toujours la même jusqu'à la mort de Monseigneur, avec qui il perdit tout ce qu'on peut perdre, et toutefois conserva de la considération par estime et fut

toujours bien traité du roi. Il ne fut pas heureux en femme ni en neveux, et mourut longtemps après le roi, sans enfants.

Vendredi 23, *à Marly*. — Le roi fut longtemps enfermé le matin avec le P. de la Chaise; il demeura l'après-dînée chez madame de Maintenon jusqu'à quatre heures et puis se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. — Tous les officiers de l'armée de M. de Marsin, qu'on fait partir, ont ordre de se rendre le 28 à Phalsbourg; le maréchal de Marsin y doit arriver ce jour-là. Toutes ses troupes camperont dans le voisinage, et ils vont marcher droit aux lignes de la Mouter, qu'ils attaqueront avec quarante-deux bataillons et quarante-cinq escadrons en même temps que M. de Villars les attaquera aussi par un autre endroit et avec une armée encore plus forte que celle du maréchal de Marsin, et l'on ne doute point du succès de cette entreprise parce que le prince de Bade a fort peu de troupes présentement; les palatines ayant marché en Italie, celles de Brandebourg n'étant pas encore arrivées et celles des Cercles étant encore dans leurs quartiers dans leurs pays, on est persuadé que le prince de Bade ne songera pas même à défendre les lignes.

Samedi 24, *à Versailles*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée à Marly; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans sa calèche avec lui. Après la chasse le roi s'en retourna à Marly, où il se promena jusqu'à la nuit et puis revint ici; madame la duchesse de Bourgogne en revint un peu avant lui. Monseigneur partit le matin de Marly; alla dîner à Meudon et revint ici pour le souper du roi. — Le roi donne une augmentation de pension à Courlandon, qui avoit déjà 1,000 écus; il est maréchal de camp, mais il est obligé de quitter le service parce qu'il est incommodé. — Le roi a donné à M. l'évêque de Langres l'abbaye qu'avoit l'abbé de la Bourlie, qui s'appelle [Bonnecombe] et qui vaut plus de 20,000 livres de rente. On mande d'Allemagne que cet abbé se fait appeler le marquis de Guiscard et que l'empereur l'a fait gé-

néral major. — Le roi a fait deux brigadiers d'infanterie, qui sont Suisses, May, colonel en pied, et Buisson, colonel réformé. — On mande de Venise que la république est fort alarmée du grand armement que les Turcs font par mer et par terre; on croit qu'ils en veulent à la Morée, d'autant plus que l'on sait que le nouveau grand vizir a persuadé au sultan de conclure la paix avec les Moscovites.

Dimanche 25, *à Versailles.* — Le roi, après son dîner, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures et puis s'alla promener à Trianon. — M. le chevalier de Maulevrier, maréchal de camp dans l'armée de Lombardie, arriva ici le matin, portant la nouvelle d'un grand combat gagné par M. de Vendôme contre les troupes de l'empereur commandées par M. de Reventlau, le prince Eugène n'étant pas encore arrivé. L'action s'est passée à Calcinato; nous y avons perdu très-peu de monde et pas un officier considérable. (1) Voici tout le détail que nous en savons : M. de Vendôme, en arrivant à son armée, trouva que les ordres qu'il avoit laissés à M. de Médavy et ceux qu'il lui avoit envoyés d'ici avoient été parfaitement bien exécutés et que tout étoit dans le meilleur état qu'il le pouvoit souhaiter. Cependant, pour couvrir son dessein aux ennemis, il fit courre le bruit qu'il avoit trouvé son armée en si mauvais état qu'il ne pouvoit rien entreprendre; mais quelques jours après avoir fait courir ce bruit il rassembla cinquante-huit bataillons et six mille

(1) M. de Vendôme, en quittant le roi, lui avoit dit qu'il attaqueroit les ennemis ce même jour-là, et qu'il les battroit. S. M. y comptoit si fort qu'elle ne craignit point de le déclarer avant d'avoir reçu aucune nouvelle.

La reine d'Angleterre, alarmée d'un début de campagne si brillant et craignant que M. de Savoie, trop pressé, ne fît son accommodement, chargea M. de Marlborough de lui écrire. Ce milord lui marqua dans sa lettre que les conjectures que l'on tiroit du commencement de cette campagne étoient très-fausses et qu'il étoit persuadé qu'avant qu'elle finît on verroit à l'égard de l'Italie ce qu'on avoit vu en Allemagne en 1704. (*Note du duc de Luynes.*)

chevaux à Castiglione delle Stiviere, où étoit son quartier général, et le 19 au matin il marcha à Montechiaro, poste où les ennemis s'étoient fortifiés tout l'hiver; ils l'abandonnèrent à son approche et se retirèrent à Calcinato, où tous leurs quartiers s'étoient rassemblés. Il les suivit de fort près, les trouva en bataille sur la hauteur, les attaqua vivement et les défit en fort peu de temps. On leur a tué trois mille hommes, pris vingt drapeaux, dix pièces de canon et huit cents prisonniers, parmi lesquels est un colonel. Voilà en quel état étoit l'affaire quand M. de Vendôme fit partir le chevalier de Maulevrier, qui étoit le 19 à deux heures après midi. On poursuivoit encore le reste de ces troupes, qui étoit en grand désordre; le chevalier de Maulevrier croit qu'ils pouvoient bien avoir là dix ou douze mille hommes. M. de Vendôme, qui n'écrit qu'un billet de huit lignes au roi, mande que la victoire est complète et qu'il enverra incessamment un courrier pour en mander la suite. — Il arriva un courrier de M. Amelot qui apporta une mauvaise nouvelle dont nous ne savons pas encore le détail; ce que nous savons en gros, c'est que le milord Galloway, qui commande les troupes de Portugal, a pris Alcantara, où nous avions neuf ou dix bataillons espagnols, qui se sont rendus prisonniers de guerre après une très-foible et très-courte défense.

Lundi 26, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de dépêches le matin ; il ne le tient que tous les quinze jours, et les autres lundis il tient le conseil d'État, comme le dimanche, le mercredi et le jeudi. Il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures et puis alla tirer. Avant que d'entrer au conseil le matin il donna une longue audience au duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne. Monseigneur alla à Meudon, où il coucha; il en reviendra demain après avoir été à l'opéra, à Paris, où il doit mener le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur. — M. Langlois, maître d'hôtel du roi, est mort; il avoit 50,000 francs

de brevet de retenue sur sa charge, que le roi a donnée à M. Maréchal, son premier chirurgien, pour la vendre; il la vendra plus de 100,000 francs; ainsi il aura plus de 50,000 francs. Il a conseillé à Maréchal de ne point donner cette charge à ses enfants, lui disant de ne point songer à les pourvoir, parce qu'il auroit soin lui-même de leur fortune. — On a reçu des lettres de M. des Alleurs d'assez fraîches dates; il mande que les mécontents de Hongrie sont fort éloignés de faire d'accommodement et qu'ils sont plus forts que jamais.

Mardi 27, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures et puis alla se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur; le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur y vinrent dîner aussi; Monseigneur les mena tous à l'opéra, à Paris. Après l'opéra le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur s'en retournèrent à Saint-Germain; Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent ici. — Le neveu de Lappara arriva ici le soir de devant Barcelone; il n'apporte des lettres que du 17. Il est venu pour ses affaires particulières; son oncle fut tué le 15 au soir en allant reconnoître des ouvrages qu'il vouloit faire attaquer. Nous avons un logement établi sur un angle de la contrescarpe de Mont-Jouy, où l'on a déjà quatre pièces de canon en batterie. — Madame la comtesse de Tessé prit le tabouret au souper du roi comme femme de grand d'Espagne; la princesse de Tarente prit aussi hier le tabouret *. — Par le neveu de Lappara on apprend que le duc de Noailles est hors de danger; il a même écrit de sa main à sa famille.

* Lors du désordre des tabourets donnés, puis ôtés, après rendus lors de la régence de la reine mère de Louis XIV, et depuis peu à peu étendus, M. de la Trémoille, beau-frère de M. de Bouillon et désireux de devenir prince comme lui, en obtint dès le commencement. Il eut

le tabouret pour sa belle-fille sans s'être démis de son duché. Elle étoit Hesse, sœur de l'électrice palatine, mère de Madame et fille de cette belliqueuse landgrave qui servit si constamment et si utilement la France. C'est ce qui valut et ce tabouret et celui d'une vieille mademoiselle de la Trémoille, sa belle-sœur ; depuis cela il est demeuré à la fille aînée et à la femme du fils aîné des ducs de la Trémoille privativement aux cadets et aux cadettes. On verra en son temps ce qu'a obtenu le prince de Talmond, frère de M. de la Trémoille. Ce duc, son grand-père, obtint en même temps le *pour*, qui est une distinction des princes qui voyagent avec la cour, sur le logis desquels les fourriers écrivent avec leur craie *pour* Monsieur un tel, et sur tous les autres logis seulement Monsieur un tel, et c'est ce qui s'appelle marquer marquer. Cette distinction du *pour* est tout à fait idéale et n'emporte aucune sorte de préférence de logis. Les ambassadeurs en firent tant de bruit au voyage du sacre du roi [Louis XV] que M. le duc d'Orléans à la fin le leur accorda.

Mercredi 28, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis alla se promener dans les jardins, où Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne l'accompagnèrent. — Le roi donna à M. de Magnac, lieutenant général, le gouvernement de Mont-Dauphin, vacant par la mort de Lappara. — M. le comte de Fontaine-Martel, premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, mourut à Paris. Il avoit 20,000 écus de brevet de retenue sur sa charge ; il ne laisse qu'une fille, qui sera une assez grande héritière. — Sainte-Marthe, courrier du cabinet, arriva à la pointe du jour; il étoit parti de devant Barcelone le 20. Depuis la mort de Lappara, on s'est rendu maître d'un ouvrage avancé qui étoit à la droite de notre attaque. On n'a point eu de peine à le prendre ; mais on a eu beaucoup de peine à s'y établir, et on y a perdu quelques grenadiers et quelques officiers, mais personne de considération. Il n'y a point de terre dans cet ouvrage, tout est roc ; on travaille à y porter de la terre pour y établir une batterie, et on croit qu'on y pourra mener du canon le 21. Toutes les communications sont faites avec le logement que nous avons sur un angle de la contrescarpe; on croit qu'on pourra

donner l'assaut le 23, si les ennemis veulent se défendre, comme ils le peuvent faire sans grand danger, ayant encore leur communication libre avec Barcelone. Nos galiotes à bombes commencent à tirer sur la ville, et nous avons en abondance des munitions de guerre et de bouche. — Il arriva le soir un aide de camp de M. de Vendôme, qui s'appelle de Conches et qui est capitaine de dragons dans Lautrec; il a apporté vingt-quatre drapeaux et douze étendards; il y en a eu outre cela quatre que les ennemis ont jetés dans la rivière. Les lettres de M. de Vendôme sont du 20. Dans sa dépêche au roi, qui est fort longue et fort bien écrite, il rend compte de tout ce qui se passa le 19. Nous avions appris par le chevalier de Maulevrier ce qui s'étoit passé cette journée-là jusqu'à midi, qui fut l'heure où M. de Vendôme le fit partir. Il se passa l'après-midi une autre action qui a encore coûté fort cher aux ennemis, car de deux mille cinq cents hommes qui se retiroient pour tâcher à gagner Gavardo ou Salo il ne s'en est pas sauvé un seul. On en a tué onze cents, et le reste a été pris. Il y a parmi les prisonniers faits dans le reste de cette journée un de leurs officiers généraux, qui s'appelle le comte de Falkenstein, et trois colonels, plusieurs officiers subalternes; le nombre des prisonniers passe deux mille cinq cents hommes, et il est venu cinq cents déserteurs. On a trouvé dans Calcinato douze cents habits neufs, que nos soldats ont pris pour s'en habiller; on n'y a trouvé ni munitions de guerre ni munitions de bouche. Les ennemis ont jeté plus de six mille fusils, et M. de Vendôme fait donner un écu par chaque fusil qu'on lui rapporte. Nous n'avons eu que deux officiers considérables blessés dans toutes les deux affaires : le chevalier du Héron, brigadier et colonel de dragons, qui l'est fort dangereusement, et le fils aîné de M. de Saint-Germain-Beaupré, qui est mestre de camp de cavalerie, et il mande à son père que les chirurgiens ne croient pas sa blessure dangereuse. M. de Vendôme, dans sa relation,

donne beaucoup de louange aux officiers généraux, mais surtout à Médavy, à Albergotti et à Murçay, lieutenants généraux, au chevalier de Broglio, maréchal de camp, et à Capy, brigadier de cavalerie. Il y a quelques officiers généraux qui n'ont pas pu se trouver à l'action et dont il paroît que le roi n'est pas content. M. de Vendôme met dans sa lettre qu'il espère pouvoir marcher le lendemain 21 pour aller se mettre entre Gavardo et Salo, dans l'espérance de pouvoir attaquer ces quartiers, que les ennemis occupent encore et où ils ont de grands retranchements et tous leurs magasins. On chantera ici le *Te Deum* vendredi et le jeudi ensuite à Paris.

Jeudi 29, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent dîner à Meudon et revinrent ici pour le souper du roi. — M. le duc d'Orléans a donné l'abbaye qu'avoit l'abbé Testu-Mauroy à Dammartin, qui est de son apanage, à l'abbé de Fortecuyère, qui est attaché à lui depuis fort longtemps. — Le jeune Vandeuil, fils de celui qui est mort lieutenant des gardes du corps, a acheté le régiment de cavalerie Dauphin 82,000 livres de M. de Cotentin, que sa mauvaise santé a obligé de quitter le service. — MM. les maréchaux de Villars et de Marsin se sont abouchés et doivent attaquer les lignes de la Mouter samedi 1er mai à huit heures du matin ; ils croient que le prince de Bade voudra les défendre, nous ne croyons pas ici qu'il soit en état de cela; ils voient cela de plus près que nous, ainsi ils en peuvent mieux juger. — Monseigneur partit d'ici le matin pour Meudon, où il demeurera jusqu'au premier voyage de Marly. Le roi ira mercredi à Meudon ; il en repartira le samedi ensuite pour aller droit à Marly, où l'on demeurera quinze jours. — On a nouvelles que milord Marlborough est arrivé en Hollande.

Vendredi 30, *à Versailles*. — Le roi entretint longtemps

le P. de la Chaise le matin, dîna de fort bonne heure et puis alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Il arriva à midi un aide de camp de M. le maréchal de Tessé, parti de devant Barcelone la nuit du 22 au 23. Ce maréchal mande au roi que le 21, à dix heures du soir, on attaqua les deux bastions du Mont-Jouy, dont les brèches étoient assez grandes; nos grenadiers s'en rendirent maîtres aisément. Nous y prîmes cinq cents soldats, presque tous du régiment de la reine Anne; le colonel, qui s'appelle Russel, y fut pris aussi et quarante officiers; Donnegal, Anglois, officier général qui y commandoit, y fut tué. Le lendemain 22 presque toute la garnison de Barcelone et les habitants en armes, avec beaucoup de moines armés aussi, sortirent de la ville faisant porter au milieu d'eux le grand étendard de Sainte-Eulalie, qu'on ne déploie que dans les grandes extrémités; ils vinrent pour attaquer notre tranchée et reprendre les bastions que nous avions pris, et les miquelets vinrent sur la montagne la plus proche du camp. On repoussa les uns et les autres; la garnison et les bourgeois furent rechassés jusque dans les portes de la ville; on en tua plusieurs; les miquelets furent dispersés. Pendant cela trois cents chevaux des ennemis tentèrent d'entrer dans la ville et furent repoussés aussi; nous n'avons pas eu trois cents soldats tués ou blessés à toutes ces affaires. M. de Villeneuve, colonel du régiment d'Orléans, qui soutenoit les grenadiers à l'attaque des bastions, fut blessé de deux coups, et M. de Sandricourt, mestre de camp du régiment de Berry et brigadier de cavalerie, qui repoussa les ennemis à leur grande sortie de la ville, fut dangereusement blessé. Les assiégés, qui se sont retirés dans le donjon, qui est très-petit et très-mauvais, ont mis douze pièces de canon en batterie. Nous en avons déjà huit établies dans les deux bastions que nous avons pris, et on y en va mettre beaucoup davantage; on ne croit pas que cela puisse durer plus de deux ou trois jours. M. de Tessé se

loue fort de l'ingénieur et de tous les officiers qui ont été à ces actions-là. Il mande au roi que sûrement l'archiduc est encore dans la place; il est venu beaucoup de déserteurs, qui assurent qu'on a tué plus de trois cents hommes le jour que l'on prit les bastions. On y prit trois drapeaux du régiment de la reine Anne. On n'a nulle nouvelle de la flotte ennemie; le temps continue à être beau. On met à terre aisément tout ce qui étoit dans nos tartanes; on a déjà déchargé huit cent cinquante milliers de poudre, qui sont dans le parc d'artillerie, et l'on a des vivres en abondance dans le camp, sans tirer aucun secours du pays.

Samedi 1er mai, à Versailles. — Le roi, après son dîner, alla tirer et puis alla se promener à Trianon. — Coteron, colonel du régiment du Perche, qui n'a pas encore dix-huit ans et qui s'est fort distingué au combat de Calcinato, arriva ici le matin; il a laissé M. de Vendôme dans Salo, d'où il le fit partir dimanche dernier, 25 de l'autre mois. Voici le détail de ce qui s'est passé depuis le 22 : M. de Vendôme marcha le 22 de Calcinato, sur deux colonnes; l'infanterie, qui formoit celle de la gauche, conduite par M. de Médavy, tenoit les crêtes des montagnes qui aboutissent à Moscolin et à Gavardo, et celle de la droite, composée de toute la cavalerie, M. de Murçay à la tête, marchoit dans la pente assez près du lac de Garde; la tête de ces deux colonnes arriva sur les dix heures du matin à une portée de canon des hauteurs de Moscolin, que nous vîmes occupées par les gardes des ennemis. M. de Vendôme, après avoir reconnu le terrain, ordonna que l'on campât la droite à Manerbe et la gauche à Polponasse, qui fut le quartier général dont il fit occuper les hauteurs par la meilleure partie de son infanterie et dans un terrain presque inaccessible. Il se saisit aussi de plusieurs postes qui avoisinoient Salo, dans le dessein d'y marcher sitôt qu'il auroit reconnu le pays par où il pouvoit diriger sa marche; mais les ennemis, qui n'étoient

pas en état de soutenir une seconde action, prirent le parti de décamper à la sourdine une heure avant la nuit; leur cavalerie passa par la vallée de la Rocca d'Anfo et leur infanterie par Salo. M. de Vendôme, qui ne pouvoit pas avoir de partis sur eux, leur camp et leur marche étant couverts des montagnes qu'ils occupoient, ne fut averti de leurs mouvements que sur les neuf à dix heures. Il fit aussitôt commander mille chevaux et tous les grenadiers de l'armée, avec lesquels il marcha à Salo, qu'il trouva abandonné et où il apprit que M. le prince Eugène avoit passé sur les sept heures du matin, et que trois cents hommes et cent chevaux n'en étoient partis que quand ils nous avoient vus arriver. M. de Vendôme ordonna à MM. d'Albergotti et Dillon de marcher avec les grenadiers pour, après s'être rendus maîtres de Salo, s'avancer sur Maderne et tâcher de joindre ces trois cents hommes et ces cent chevaux d'arrière-garde. Nos gens firent peu de chemin sans tomber sur eux, mais dans un terrain si avantageux pour les ennemis qu'il ne fut pas possible de les enfoncer. Il s'y tira quelques coups de fusils, et la nuit étant arrivée, on se retira avec perte d'un très-petit nombre de grenadiers. Comme les ennemis vont apparemment passer l'Adige et s'étendre de l'autre côté, voici la disposition que M. de Vendôme donne à son armée : il laisse M. de Médavy avec douze bataillons pour garder Salo, la Rocca d'Anfo et le val Sabio; Albergotti va avec dix-sept bataillons à la Ferrara, Saint-Frémont avec une partie de la cavalerie au bas de l'Adige; on croit qu'il fera quelque séjour entre le Mincio et le côté de Vérone. Le reste de l'armée, avec M. de Vendôme, se rendra dans le centre entre le Mincio et l'Adige, pour se porter où sa présence sera nécessaire. On envoie les régiments de Bellabre et de Vérac joindre M. de Guerchois dans l'île de Rovigo, où le régiment de la Marine le joindra; on envoie encore à Albergotti douze bataillons et un régiment de dragons. Quand le courrier

est parti, on travailloit à pêcher dans le lac de Garde deux pièces de canon que les ennemis y avoient jetées, ne les pouvant emmener. — Madame la duchesse d'Orléans a souhaité si vivement que M. de Saint-Pierre* eût la charge de son premier écuyer que le roi et M. le duc d'Orléans y ont consenti; mais M. le duc d'Orléans, à qui le choix ne plaisoit point, déclara à madame la duchesse d'Orléans que, si Saint-Pierre acceptoit la charge, il lui retrancheroit 13,000 francs de pension qu'il lui donnoit à lui ou à sa femme, et lui ôteroit le logement qu'il avoit à Paris au Palais-Royal.

* Saint-Pierre étoit un gentilhomme de Basse-Normandie, qui n'a pas été heureux sur sa naissance, qui lui a attiré bien des dégoûts à la cour que des gens qui ne valoient guère mieux n'y ont pas éprouvés. Il étoit capitaine de vaisseau et assez estimé. Lorsque le roi voulut que le petit Renaud tînt une école de marine, et y soumettre les officiers jusqu'aux capitaines, celui-ci, avec quelques autres, y résista si ferme qu'ils en furent cassés. Sa femme, jeune, jolie, étourdie et qui, dans un goût tout opposé, ne manquoit pas plus que lui d'esprit et d'intrigue et qui étoit de Brest, vint s'introduire chez madame la duchesse d'Orléans, dont elle fut bientôt favorite, et son mari un favori de M. d'O. Il tenta d'avoir la charge de capitaine de la porte, qu'eut Nancré, et se trouva si offensé de cette préférence qu'il se licencia en propos plus qu'audacieux, dont M. le duc d'Orléans, contre son ordinaire, se sentit piqué à l'excès et le témoigna. Fontaine-Martel, qui étoit frère de M. d'Arcy, chevalier de l'Ordre et mort auprès de M. le duc d'Orléans, dont il avoit été le dernier et le plus digne gouverneur, étant mort et laissant vacante la charge de premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, elle y voulut avoir M. de Saint-Pierre, et prétendit que pour une charge chez elle on ne le lui pouvoit pas refuser. Cela fit une forte brouillerie entre elle et M. le duc d'Orléans, qui de sa vie n'a pu souffrir les Saint-Pierre.

Dimanche 2, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis alla tirer sur les cinq heures. Monseigneur vint ici le matin pour le conseil; il entendit la messe avec le roi et on y chanta le *Te Deum* pour le gain de la bataille de Calcinato. — Voici quelques augmentations ou quelques changements qu'il

y a eu, depuis quelque temps, dans quelques régiments d'infanterie, et j'en ai peut-être déjà marqué une partie : Philippes, qui avoit un des petits régiments nouveaux, a eu le régiment de Limousin, et celui qu'il avoit a été donné à Vassan ; celui de Francheville, qui étoit un nouveau régiment, a été donné pour 12,000 francs au chevalier de Rochefort, frère de M. de Soye, un des premiers commis de M. de Chamillart ; le régiment de Savigny a été donné pour 12,000 francs aussi à Basset, capitaine de grenadiers ; le chevalier de Coëtenfao, ayant acheté un guidon de gendarmerie, a vendu son régiment 20,000 livres au comtè du Roure. On a créé un cinquième bataillon pour le régiment Royal-Artillerie et un second bataillon pour les bombardiers ; on lève un régiment bavarois de deux bataillons de six compagnies de cent hommes chacun, et le roi en donne le commandement au chevalier de Mercy. On a augmenté de deux cents hommes la compagnie franche de Lacroix, et on lui a donné sous ses ordres quatre compagnies franches de dragons, qui sont levées.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et l'après-dînée il tint conseil de dépêches, parce que lundi dernier il n'avoit pas pu finir toutes les affaires de ce conseil. Pendant qu'il y étoit il arriva un courrier de M. de Villars, parti du 1er de ce mois. Les ennemis ont abandonné les lignes de la Mouter ; M. de Villars a passé à Bischweiler, où ils avoient d'assez grands magasins ; on n'a vu de leurs troupes que sept ou huit cents chevaux, que le marquis du Bourg le fils attaqua et poussa vigoureusement ; ils firent très-peu de résistance et prirent la fuite fort vite. On leur tua une centaine de cavaliers, et nous n'avons perdu à cette action que trois houssards ; on leur a pris cent chevaux. Le gros de leurs troupes a repassé le Rhin en assez grand désordre ; ils ont jeté quelque infanterie dans Haguenau, que nous allons attaquer ; ils ont laissé peu de monde dans Drusenheim, que nous

prendrons fort vite et que nous ne nous flattions pas seulement, il y a quelques jours, de pouvoir attaquer. M. de Villars marche à leur pont de Statmatt, qui est entre Drusenheim et le Fort-Louis, que voilà secouru sûrement.

Mardi 4, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures et puis s'alla promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne se promena autour du canal, trouva madame de Maintenon qui revenoit de Saint-Cyr, monta dans son carrosse et la mena à Trianon, où elle se promena quelque temps avec le roi, et madame de Maintenon, qui ne se porte pas trop bien, ne descendit point de carrosse et revint ici. — Il arriva un courrier de M. de Marsin, qui laisse une partie de son armée à M. de Villars et remarche sur la Moselle avec dix-huit bataillons et vingt escadrons; il y en trouvera encore vingt autres qu'on y avoit laissés, voyant bien qu'on n'en auroit pas besoin pour l'expédition que nous allions faire, et voulant donner jalousie aux ennemis sur Traërbach, qu'ils crurent effectivement que nous voulions attaquer, et quand ils en ont été désabusés, il n'étoit plus temps d'envoyer au prince de Bade les troupes qu'ils avoient dans le Honsruh. M. Péry, lieutenant général, qui commandoit l'année passée dans Haguenau, en fera le siége. Il arriva un courrier de M. de Villars une heure après celui de M. Marsin. M. de Villars mande qu'il est maître de la tête du pont de Statmatt, que les ennemis ont plié de l'autre côté du Rhin après l'avoir passé fort en désordre. Il fait faire le siége de Drusenheim, où il y a fort peu de monde, par le marquis de Vieuxpont, maréchal de camp; il va faire relever la garnison du Fort-Louis, qui ne manquoit encore de rien de ce qui est nécessaire à la ville. — M. le chevalier de Tessé, fils du maréchal, arriva de devant Barcelone; les ennemis abandonnèrent, le 25, le Mont-Jouy et la communication qui va à Barcelone, dont nous nous emparâmes aussitôt, et dès le soir même on ouvrit la tranchée à la ville. Cette

nuit-là le marquis de Cifuentès tenta de jeter un secours par mer dans la ville; il avoit plusieurs barques, dont les nôtres en prirent vingt; mais quelques autres en petit nombre, et celle entre autres sur laquelle étoit Cifuentès, entrèrent dans la ville. Le chevalier de Tessé partit le 26, au matin.

Mercredi 5, *à Meudon.* — Le roi, après dîner, travailla jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart et puis vint ici, où il demeurera jusqu'à samedi. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry y arrivèrent avant le roi. — Le marquis de Saint-Pierre, proche parent de M. le maréchal de Villars, arriva à Versailles le matin. M. de Villars mande au roi qu'il a changé la garnison du Fort-Louis, et que pendant qu'il fait faire les siéges de Haguenau et de Drusenheim il alloit marcher avec le reste de l'armée sur la Lauter, et qu'il verroit si l'on pourroit entreprendre quelque chose sur Lauterbourg, où il croit que les ennemis n'auront pas eu le temps de jeter beaucoup de troupes; le poste est considérable. — Le roi a ordonné qu'on fît le procès au prince Emmanuel de Lorraine, à Langallerie et au chevalier de Bonneval, qui avoient pris parti dans les troupes de l'empereur. — Parmi les lettres qu'on reçut hier de Barcelone il y en a une de M. de Beauharnois, intendant de la marine, qui mande par un postscript que, la nuit du 25 au 26, le même bâtiment qui avoit porté M. de Cifuentès dans Barcelone en étoit ressorti deux heures après, et qu'on soupçonnoit que l'archiduc pourroit être sauvé sur ce bâtiment-là.

Jeudi 6, *à Meudon.* — Le roi se promena beaucoup le matin et le soir dans les jardins, et Monseigneur fut toujours à cheval à côté de sa calèche. — Il arriva après dîner un courrier de M. de Berwick; ses lettres sont du 27 au soir, d'auprès de Placentia; en voici la copie (1) :

(1) Cette copie manque dans le manuscrit original.

— L'abbé de Louvois fut élu pour remplir la place vacante dans l'Académie françoise, et le roi approuva le choix de l'Académie, dont l'abbé de Polignac vint lui rendre compte.

Vendredi 7, *à Meudon*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui apporta la nouvelle que les ennemis avoient abandonné Lauterbourg, où nous avons mis des troupes; ainsi nous voilà maîtres de la Lauter comme de la Mouter. La retraite des ennemis fut si précipitée quand ils passèrent le pont de Statmatt, qu'ils ont perdu beaucoup de leurs bagages. On a pris celui du comte de Frise, où étoit toute sa vaisselle d'argent; il étoit à Bischweiler avec sa femme et s'en alla diligemment à Landau, dont il est gouverneur. C'étoit lui qui commandoit les lignes de la Mouter, car le prince de Bade est malade à Rastadt. Le canon commence à tirer devant Haguenau, où les ennemis ont treize cents hommes; nous voudrions bien qu'il y en eût davantage, car c'est autant de prisonniers de guerre. Nous en userons de même pour Drusenheim, où ils en ont six cents. — Madame d'Hanovre mande à Madame que madame l'électrice palatine, veuve de l'électeur frère de Madame, est morte en Saxe; elle étoit tante du roi de Danemark d'aujourd'hui.

Samedi 8, *à Marly*. — Le roi partit de Meudon après son dîner pour venir ici, où nous demeurerons quinze jours. — Tous les officiers de l'armée de Flandre ont pris congé de S. M. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, ses lettres sont du 2. Il avoit détaché M. d'Albergotti pour prendre le poste de la Ferrara; mais, quelque diligence qu'il ait pu faire, M. le prince Eugène, qui connoissoit comme nous l'importance de ce poste, l'a occupé avant que nous pussions y arriver, et M. d'Albergotti avoit rejoint M. de Vendôme à Rivoli, après avoir été vingt-quatre heures en présence du prince Eugène. M. de Vendôme s'est posté depuis le lac de Garde jusqu'à

l'Adige, ayant Garde à notre gauche et notre droite allant sur l'Adige vis-à-vis de Pontone. M. de Vendôme fait retrancher son camp, comme le prince Eugène a fait retrancher le sien, et l'on croit que le prince Eugène ne pourra pas subsister longtemps où il est, et qu'ainsi il sera obligé de passer l'Adige. — Nous avons lieu d'espérer que madame la duchesse de Bourgogne est grosse.

Dimanche 9, à Marly. — Le roi tint conseil le matin à son ordinaire et travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart; ensuite il alla à son grand mail voir jouer les bons joueurs; Monseigneur, messeigneurs ses enfants et madame la duchesse de Bourgogne y étoient. Il y avoit huit calèches de dames, et au bout du grand mail elles trouvèrent une collation magnifique qu'on portoit à chaque calèche. — Il arriva l'après-dînée un courrier de M. Orry, parti de Madrid le 2. Ce courrier, qui est un valet espagnol, a dit que la reine en devoit partir le lendemain pour aller joindre l'armée du duc de Berwick à Talaveyra de la Reyna; il le dit à tant de gens que le bruit s'en répandit ici; cependant il n'y en a pas un mot dans les lettres de M. Orry, et M. Amelot, notre ambassadeur, n'écrit point; ainsi il n'y a aucune apparence que cela soit vrai. Il arriva aussi un courrier de devant Barcelone; les lettres de M. le maréchal de Tessé ne sont que du 29; celles de M. le comte sont du 1er. L'archiduc est encore dans la place; on ajoute même que les habitants ont redoublé la garde devant sa maison et lui ont déclaré qu'il falloit qu'il partageât leur destinée. M. de Péterborough est venu avec deux mille hommes à demi-lieue du camp et vouloit faire entrer ce secours dans la ville, mais un de ses aides de camp déserta et vint avertir le roi d'Espagne. On redoubla la garde de ce côté-là; le roi d'Espagne y marcha lui-même, et Péterborough, voyant son entreprise découverte, n'osa venir. Les déserteurs de la ville disent que les moines sont tous rentrés dans leurs couvents, que beaucoup de

miquelets se retirent dans leurs maisons. Nous avons présentement trente pièces de canon en batterie qui battent en brèche, et le lendemain on y en devoit encore mettre vingt. Il n'y a eu personne de considérable ni tué ni blessé depuis le siége de la ville. — Le roi a donné une gratification de 2,000 écus à M. de Biron, qui espère qu'elle sera tournée en pension. — Le roi a donné le régiment de Labourt, qu'avoit le chevalier de Bonneval, à Rémond, officier de mérite, qui en étoit lieutenant-colonel et qui s'est offert de lui-même à payer à quelques officiers de ce régiment 10 ou 12,000 francs que le chevalier de Bonneval leur avoit retenus. Le roi a donné à la veuve de Lappara une pension de 2,000 francs.

Lundi 10, *à Marly.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla se promener au petit mail avec madame la duchesse de Bourgogne et beaucoup de dames, qui trouvèrent une grande collation à leur promenade. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — La nouvelle qu'avoit débitée hier le courrier de M. Orry, que la reine d'Espagne devoit sortir de Madrid, est entièrement fausse. — On eut nouvelle qu'il y a trente-un vaisseaux des ennemis dans la Méditerranée, savoir dix-huit de ceux que l'amiral Leak avoit dans la rivière de Lisbonne et deux escadres venues d'Angleterre, l'une de six vaisseaux et l'autre de sept; sur cette dernière escadre il y a trois bataillons. M. le comte de Toulouse est bien informé, et s'il n'arrive point d'autres vaisseaux aux ennemis, il les attendra; mais on mande qu'on a vu passer au cap de Finistère l'escadre du chevalier Bingh, qui est de treize gros vaisseaux; si elle joignoit les trente et un, M. le comte ne seroit pas assez fort pour les attendre, car il n'a que vingt-neuf vaisseaux.

Mardi 11, *à Marly.* — Le roi tint conseil de finances le matin, comme il fait tous les mardis, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartain jusqu'à cinq heures; après quoi il alla voir jouer les bons joueurs à son grand

mail. Monseigneur, messeigneurs ses enfants y étoient et madame la duchesse de Bourgogne; il y eut une grande collation pour les dames. — On reçut des lettres de M. de Villars par l'ordinaire. Il mande que les ennemis s'étoient retirés la nuit de Drusenheim, où nos troupes sont entrées, mais que le siége de Haguenau dureroit plus qu'on n'avoit cru, parce que les ennemis y ont laissé deux mille cinq cents hommes, soixante pièces de canon et six cents milliers de poudre; cette artillerie et cette poudre étoient destinées par eux pour faire le siége de Phalsbourg; voilà leurs projets bien dérangés. M. de Villars a été un jour au siége de Haguenau, et puis il est allé à Bischweiler, d'où sa lettre est datée. — M. de Valsemé, qui est prisonnier en Angleterre, arriva samedi à Meudon; on lui a permis de venir en France pour six mois. M. de Marivaux et sept ou huit officiers en sont revenus avec lui avec la même permission, et il l'a apportée aussi à M. de Montpeiroux et au marquis de la Vallière; mais ils ne l'ont point voulu donner au marquis d'Alègre.

Mercredi 12, *à Marly*. — Le roi, après son lever, s'amusa quelque temps à regarder l'éclipse, qui fut très-grande, [avec] Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne, tous les princes et toutes les dames. Monseigneur le duc de Bourgogne avoit fait venir de l'observatoire de Paris le jeune Cassini et le jeune la Hire avec tous les instruments propres à l'observer; mais dès que le roi fut entré au conseil, il l'y suivit et laissa les astronomes achever leurs supputations (1). Le roi travailla l'après-dînée avec

(1) «Sur les huit heures du matin, après qu'on eut disposé à Marly, devant la façade méridionale du château, c'est-à-dire devant le salon qui regarde les belles eaux artificielles qu'on appelle *la Rivière*, les instruments nécessaires pour l'observation de l'éclipse, savoir de grandes lunettes de longue vue, montées l'une sur une genouillière, accompagnée d'un quart de nonante, et deux autres sur des manières d'échelles, avec des tablettes marquées des douze doigts écliptiques, exposées à l'un des bouts, pour recevoir l'image du soleil; après, dis-je, que toutes ces choses furent préparées, monseigneur le duc de Bourgogne, à l'exemple

M. de Chamillart jusqu'à cinq heures et puis se promena dans les bosquets, où il y eut une grande collation pour les dames. — On a nouvelle que la flotte du chevalier de Bingh est entrée dans la Méditerranée; ainsi les ennemis y ont du moins quarante-cinq vaisseaux. — M. de la Feuillade devoit assembler son armée le 7 et le 8 à Montanara et marcher ensuite devant Turin, où il compte qu'il arrivera le 15; il espère que M. de Vendôme pourra lui envoyer quelque renfort.

Jeudi 13, *jour de l'Ascension, à Marly.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait planter beaucoup de grands arbres. Madame la duchesse de Bourgogne se trouva mal en dînant avec le roi. Elle fut obligée de sortir de table, et, en traversant le salon pour rentrer chez elle, elle trouva un tabouret qui la fit tomber sur les genoux; comme elle alloit fort vite, la chute fut fort rude. On la mit d'abord au lit, où M. Fagon est d'avis qu'elle demeure quelques jours. On ne doute point qu'elle ne soit grosse, et elle n'en doute pas elle-

---

de plusieurs grands rois, qui ont joint, comme ce prince, la gloire des armes à celle des lettres, et particulièrement à la connoissance des cieux, observa très-exactement, à la vue de tout ce que la cour a de plus distingué, la grandeur et la durée de ce phénomène; et les dames voulurent bien retrancher de leur sommeil pour voir ce qui se passeroit en cette occasion. Monseigneur le duc de Bourgogne, après avoir observé l'éclipse et sa durée, rapporta tout ce qu'il avoit vu, et n'oublia aucune particularité de ce qui regardoit la cause de l'éclipse; et ce prince, marquant les différentes sortes dont elle pouvoit être vue dans les différents endroits du monde, toucha doctement plusieurs beaux points de physique, et l'histoire des principaux événements qui se sont passés dans les cieux sur ce sujet : ce qu'il fit avec une netteté et un fond d'érudition qui surprit quelques philosophes que la bonté de ce prince avoit bien voulu souffrir auprès de lui. Ils trouvèrent qu'on ne pouvoit rien ajouter au savoir et à la pénétration de ce prince, ainsi qu'à la facilité avec laquelle il s'énonce et à sa grande exactitude, qui parut en ce qu'il découvrit deux erreurs dans les calculs que les plus fameux astronomes ont fait imprimer sur cette éclipse; l'une de quatre minutes dans sa durée, et l'autre d'environ un tiers de doigt dans sa grandeur, le soleil n'ayant paru couvert de la lune que de dix doigts et un peu moins de cinq sixièmes de doigt. » (*Mercure* de mai, pages 140 à 144.)

même. Le roi alla la voir avant sa promenade, au retour de sa promenade et après son souper. Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y furent toute l'après-dînée; on espère qu'il ne lui en arrivera aucun mal, car elle n'en sent aucune douleur. — Le comte de las Torres a pris plusieurs petites villes dans le royaume de Valence, dont la principale est Alcira, qui ôte aux ennemis la communication de Valence à Denia; ce comte envoie quelques bataillons au comte de Berwick, qui en a déjà neuf et qui en fait venir outre cela huit de Badajoz; la reine d'Espagne lui envoie aussi quelques milices de Madrid. On n'a point de lettres de ce maréchal ni de la marche des troupes portugaises depuis le 27.

Vendredi 14, à Marly. — Le roi travailla après la messe avec le P. de la Chaise et puis alla voir madame la duchesse de Bourgogne, qui ne se sent point de sa chute. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent courre le loup. L'après-dînée le roi entra chez madame la duchesse de Bourgogne; il y revint encore après la promenade et après son souper; elle se porte bien, est fort gaie et joua toute l'après-dînée. — M. de Chamillart le fils vint de l'Étang au lever du roi et lui apporta des lettres du maréchal de Villars, qui mande que deux mille hommes qui étoient dans Haguenau se sont rendus prisonniers de guerre; il y avoit un officier général qui les commandoit, qui s'appelle Foissin, plusieurs officiers, soixante pièces de canon, dont il y en a plus de vingt de trente livres de balles et douze de vingt-quatre; on y a trouvé cinq cents milliers de poudre, grande quantité de sacs de farine et d'avoine. Ils avoient fait ce grand dépôt dans cette mauvaise place dans l'espérance de faire une grande entreprise; nous croyons que c'étoit pour Phalsbourg, et quelques-uns de leurs officiers qu'on a pris assurent que milord Marlborough devoit venir avec une grosse armée, et que le prince de Bade et lui de-

voient assiéger Strasbourg, ce que nous ne croyons pas faisable. Péry, qui a fait le siége de Haguenau, envoie au roi son neveu, qui apportera les drapeaux pris dans la ville et par qui on saura encore beaucoup de particularités; nous n'avons pas eu deux cents hommes tués ou blessés à ce siége. — M. de Pontchartrain vint dire au roi, le soir, qu'il avoit eu des lettres de Marseille du 7 au matin, par lesquelles on lui mandoit qu'il y étoit arrivé le 6 au soir un patron de barque qui assuroit être parti de devant Barcelone le jour de devant, qu'il avoit entendu tirer beaucoup de canon sur la ville et qu'on disoit qu'il y avoit déjà une grande brèche et que l'archiduc étoit encore dans la place. Le patron a signé sa déposition, ce qu'on leur fait faire toujours à cette heure, afin qu'ils ne débitent pas tant de fausses nouvelles qu'ils avoient accoutumé de faire; et on les punit quand ils ont dit des faussetés.

Samedi 15, *à Marly*. — Le roi, après sa messe, après son dîner, après sa promenade et après son souper, vint chez madame la duchesse de Bourgogne, à qui il n'est arrivé aucun accident de sa chute. Monseigneur alla dès le matin à Meudon, d'où il ne revint que pour être à la musique, qui commence toujours avant neuf heures. Monseigneur le duc de Berry se trouva un peu mal hier au soir, fut saigné et passa toute l'après-dînée chez madame la duchesse de Bourgogne, d'où monseigneur le duc de Bourgogne ne sort guère que pour se renfermer à travailler dans son cabinet. — Le neveu de M. Péry arriva, qui apporta les drapeaux pris dans Haguenau; tout ce qu'on avoit dit qu'on avoit pris dans cette ville est vrai, hormis l'officier général, car le plus considérable officier qui fût dans la place étoit un lieutenant-colonel. M. de Villars est campé à Lankandel; il a envoyé des partis qui se sont saisis de Gemersheim et qui sont dans la petite Hollande; il en a envoyé d'autres à Neustadt et jusques auprès de Mayence, et fait contribuer jusque dans le

bailliage d'Alsey. — Il arriva le soir un courrier de M. le comte de Toulouse, qui est revenu le 11 avec tous ses vaisseaux à la grande rade de Toulon; il fit voile le 8 au soir de devant Barcelone, ses frégates, qu'il avoit envoyées pour avoir des nouvelles de la flotte ennemie, l'ayant assuré qu'elle approchoit, forte au moins de quarante-cinq vaisseaux de guerre. Avant que M. le comte partît de devant Barcelone, il avoit eu une grande conférence avec le maréchal de Tessé et une avec Puységur, qui l'avoient assuré tous deux que son éloignement n'empêcheroit pas que Barcelone ne fût pris et fort promptement, parce qu'il y avoit, dès le 7, une brèche de plus de cinquante toises, et on espère qu'on aura pu monter à l'assaut le 9 au matin. On croit même que les ennemis n'auront pu débarquer les quatre mille hommes qu'ils ont sur leur flotte, attendu qu'ils ne pouvoient être dans la rade de Barcelone que le 9. Le roi d'Espagne a des vivres dans son armée pour deux mois.

Dimanche 16, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, qui dura moins qu'à l'ordinaire, travailla avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il y travailla encore jusqu'à cinq heures, après quoi S. M. entra chez madame la duchesse de Bourgogne et puis alla se promener dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne entendit la messe dans son lit et ne retournera à Versailles que samedi, quoique le roi y doive retourner vendredi; elle veut demeurer dans son lit ou sur un lit de repos jusqu'à ce que les neuf jours de sa chute soient entièrement passés. — Le chevalier de Nangis arriva ici sur les six heures du soir; il apporta la nouvelle que Chavagnac, capitaine de vaisseau et qui en avoit quatre avec le sien, avoit fait une descente dans l'île de Saint-Christophe, dont les Anglois étoient entièrement maîtres, qu'il en avoit ruiné toutes les habitations et y avoit pris huit cents nègres qu'il avoit embarqués sur ses vaisseaux, et qu'ensuite, ayant été joint par d'Iberville, plus ancien capitaine de

vaisseau que lui et qui s'étoient donné rendez-vous dans ces mers-là, ils avoient attaqué et pris l'île de Nièves, tout entière aux Anglois et où ils avoient des établissements plus considérables qu'à l'île de Saint-Christophe, qu'ils en avoient ruiné tous les forts, toutes les habitations et les sucreries, qu'ils avoient fait un dégât dans cette île dont le tour n'est que de neuf lieues, que tous les habitants s'étoient rendus prisonniers de guerre et que, n'ayant pas assez de vaisseaux pour les emmener, ils avoient donné les plus considérables habitants de l'île en otage; on a pris trente vaisseaux marchands, dont il y en a qui sont percés pour trente-six canons, qu'on y avoit fait un gros butin et qu'on en avoit emmené sept mille nègres qu'on compte de vendre au moins 400 livres chacun. Le gouverneur et le major de l'île ont été tués, et l'action ne nous coûte que quelques soldats et un enseigne de vaisseau. Nous avions pour cette expédition douze cents soldats et treize cents flibustiers (1).

Lundi 17, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis, après avoir été chez madame la duchesse de Bourgogne, il alla se promener dans les jardins. Il ne partira d'ici que samedi et demeurera ce jour-là par amitié pour madame la duchesse de Bourgogne, et il ne communie que le jour de la Pentecôte, quoiqu'il communiât toujours la veille. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry passent presque toute la journée chez madame la duchesse de Bourgogne, qui ne se lève que pour se mettre sur un lit de repos et qui a tous les accidents d'une bonne grossesse. — L'empereur a mis, de son autorité, les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'empire; cela s'est fait à Vienne avec beaucoup de solennité et contre toutes les règles; ce

(1) Voir les *Relations des expéditions faites par M. le comte de Chavagnac et M. d'Iberville aux îles de Saint-Christophe et de Nièves*, dans le *Mercure* de mai, pages 239 à 319.

procédé est violent, et les droits des électeurs sont fort blessés. — M. de Vendôme envoie dix-huit escadrons à M. de la Feuillade, qui doit arriver devant Turin quelques jours plus tôt qu'on ne l'avoit dit. — Le roi a donné à M. de Lenoncourt, capitaine de cavalerie depuis cinq ans, l'agrément pour acheter le régiment du jeune Bartillat, qui sert en Italie; le mestre de camp est obligé de se retirer par sa mauvaise santé.

Mardi 18, *à Marly.* — Le roi, après le conseil de finances, demeura encore quelque temps à travailler avec M. de Chamillart, et après son dîner il travailla avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne continue à garder le lit; le roi la va voir trois ou quatre fois par jour, Monseigneur y va à tout moment et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry sont presque toujours dans sa chambre; elle continue à se bien porter et joue toutes les après-dînées et fort souvent même après son souper. — Il arriva cinq courriers, un du maréchal de Villeroy, un du maréchal de Villars, un du maréchal de Marsin; ces trois-là n'apportent rien de considérable, ce sont des réponses aux ordres que le roi leur avoit envoyés. Les deux autres courriers sont de M. Amelot et de M. de la Feuillade. M. Amelot écrit du 9 de Madrid; il mande qu'il avoit reçu des lettres du duc de Berwick du 8 au matin. L'armée des ennemis étoit ce jour-là à Almaraz, sur le Tage, et leurs généraux ne s'accordoient point sur les entreprises qu'ils pouvoient faire et avoient envoyé à Lisbonne pour recevoir les ordres du roi de Portugal. Milord Galloway vouloit marcher à Madrid; les deux généraux portugais vouloient marcher en arrière et ne s'accordoient point non plus entre eux sur l'entreprise. Le marquis das Minas vouloit repasser le Tage et remarcher à Badajoz; le marquis de la Frontera vouloit qu'on allât à Ciudad-Rodrigo; cette incertitude est très-favorable aux Espagnols et calme les inquiétudes qu'on avoit à Madrid. M. de la Feuillade mande qu'il

étoit arrivé devant Turin le 13; il tiendra son armée cinq ou six jours entre le bas Pô et la Dore-Suzine; il travaille à des lignes, et jusqu'à ce qu'elles soient en bon état il ne passera point la Dore. Il fait faire, en attendant, des ponts sur cette rivière par M. de Gévaudan, qu'il a envoyé à Pianezza; quand il aura passé la Dore, il fera faire des lignes qui iront jusques au haut Pô, et ne songera point à ouvrir la tranchée que tous ses quartiers ne soient bien établis.

Mercredi 19, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, travailla quelque temps avec M. de Chamillart et l'après-dînée retravailla encore avec lui jusqu'à cinq heures. La cour d'Angleterre arriva à six heures; le roi se promena quelque temps avec LL. MM. BB., et puis ils entrèrent chez madame la duchesse de Bourgogne; la reine alla ensuite chez madame de Maintenon avec le roi. La musique commença de bonne heure; le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur y allèrent avec Monseigneur. On soupa à neuf heures et demie, et après le souper le roi remena encore LL. MM. BB. chez madame la duchesse de Bourgogne, et puis ils retournèrent à Saint-Germain. Le roi, après les avoir reconduits, à son ordinaire, jusqu'au bout du salon, revint encore chez madame la duchesse de Bourgogne avant que de se coucher. — Les troupes du maréchal de Marsin, composées de dix-huit bataillons et de vingt escadrons, qui étoient campées auprès de Metz, ont commencé du 16 de ce mois à marcher en Flandre. — Courlandon, maréchal de camp, à qui le roi venoit de donner une pension parce qu'il étoit obligé de quitter le service à cause de ses incommodités, est mort à Paris. — Après le coucher du roi, nous vîmes arriver un courrier du duc de Berwick. M. de Chamillart ne jugea pas à propos de faire éveiller le roi; ainsi on ne sait point le détail des nouvelles qu'il porte; on sait seulement qu'il n'y a rien que de bon.

Jeudi 20, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et

l'après-dînée dans ses jardins, et vint plusieurs fois dans la journée chez madame la duchesse de Bourgogne, qui continue à se bien porter. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — Le courrier du duc de Berwick qui arriva hier après le coucher du roi apporta des lettres du 5 et du 11, dont voici la copie : « Le 28 les ennemis marchèrent à Placencia, d'où le 1er de ce mois ils vinrent avec toute leur armée sur la Tieta; ils se mirent en bataille sur le bord de l'autre côté et mirent quelques pièces de canon, dont ils tirèrent pendant deux heures; toutefois ils n'osèrent passer que nous ne nous en fussions éloignés. M. de Jeoffreville, qui commandoit l'arrière-garde, composée de douze troupes de carabiniers, se retira en si bon ordre que les ennemis, quoiqu'ils le suivissent une demi-lieue toujours tiraillant, n'osèrent le charger; toute notre cavalerie étoit en bataille pour le recevoir, de manière que, dès que les ennemis nous aperçurent hors du bois, ils s'en retournèrent camper sur la rivière, et nous vînmes à Casate-Cada à quatre lieues des ennemis. Nous n'avons eu que sept ou huit hommes de tués et autant de chevaux. »

Le 11, au même camp de Peralera. — « Les ennemis marchent aujourd'hui et vont retourner sur la Tieta; ainsi voilà leur dessein déclaré sur Ciudad-Rodrigo; je vais dans l'instant les suivre et je tâcherai même de les devancer. Pour peu que nous eussions d'armée, les ennemis ne feroient plus rien cette campagne. »

Vendredi 21, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec Mansard, qui lui montra les plans de bâtiments que S. M. veut faire à Meudon à l'endroit où est la grotte, et l'après-dînée le roi se promena beaucoup dans ses jardins, où il fait toujours planter. — Le chevalier de Courcelles*, lieutenant général, est mort à Luxembourg, où il commandoit sous le comte d'Autel; il y avoit fort longtemps qu'il étoit malade. Il avoit une des plus belles commanderies de l'ordre de Malte, qui est Vaillant-Pont en

Flandre. — M. de Roquelaure a fait prendre en Languedoc quelques chefs de fanatiques qui étoient fort cachés, et il les a fait pendre. — L'ordinaire de Roussillon arriva; on espéroit qu'il y auroit quelques lettres qui parleroient de Barcelone; mais toutes celles qui en sont venues n'en disent rien. On mande seulement que les soulevés qui s'étoient remis à l'obéissance du roi d'Espagne avoient repris les armes dès qu'ils ont appris l'arrivée de la flotte ennemie.

* Ce chevalier de Courcelles étoit petit-fils de cette madame de Courcelles, fameuse par ses plus que galanteries, sœur du maréchal de Villeroy le père.

Samedi 22, *à Versailles*. — Le roi, Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et Madame, après avoir dîné à Marly, en partirent tous séparément pour venir ici, et en arrivant ils allèrent tous à la chapelle entendre vêpres, hormis madame la duchesse de Bourgogne, qui se mit au lit; les neuf jours depuis sa chute sont passés, et elle se porte bien. — M. le maréchal de Villeroy a assemblé son armée le 18 entre la Velpe et la Ghette près de Tirlemont; celle des ennemis s'assemble auprès de Maëstricht, et on croit que nous pourrions bien faire le siége de Loo. — On a des lettres du maréchal de Villars du 17; il s'étoit avancé jusqu'à Spire, et faisoit retrancher les bords de la Lauter depuis Weissembourg jusqu'à Lauterbourg. Les troupes de Lunebourg et de Hesse qui étoient dans le Honsruch ont eu ordre de leur maître d'aller joindre le prince de Bade, et on apprend qu'elles sont déjà proches de Mayence. — M. de Meyercroon, envoyé de Danemark, se dispose à retourner en son pays; il n'aura point d'audience de congé, parce qu'il n'apportera point de lettres de recréance de son maître, qui prétend que le roi le doit traiter de Majesté, ce qui ne s'est point encore fait et que le roi ne veut point faire.

Dimanche 23, jour de la Pentecôte, à Versailles. — Le roi, Monseigneur et messeigneurs ses enfants firent leurs dévotions, après quoi le roi toucha une grande quantité de malades, et puis il alla avec les chevaliers de l'Ordre entendre la grand'messe, à laquelle M. l'archevêque d'Aix officia. L'après-dînée S. M. et toute la maison royale entendirent le sermon de l'abbé de la Petitière et vêpres ensuite. Madame la duchesse de Bourgogne ne descendit point en bas. A la sortie de vêpres le roi s'enferma avec le P. de la Chaise et fit la distribution des bénéfices; il n'y en avoit aucun qui passât 1,000 francs; le roi alla ensuite au salut avec toute la maison royale. — M. de Marsin, qui s'étoit arrêté quelques jours avec sa petite armée à l'Espérange près Luxembourg, marche en Flandre avec dix-huit bataillons et quelques escadrons; il en a envoyé à M. le maréchal de Villars neuf, trois de dragons et six de cavalerie. — On n'a point de nouvelles sûres de Barcelone; les bruits les plus apparents qui viennent de ces côtés-là sont qu'il s'est trouvé beaucoup plus de difficultés à ce siége-là depuis le départ de M. le comte de Toulouse et l'arrivée de la flotte ennemie, qui a donné beaucoup de courage aux assiégés et aux miquelets; et on craint bien que le roi d'Espagne ne soit obligé d'abandonner cette entreprise.

Lundi 24, à Versailles. — Le roi, après le conseil, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures et puis alla se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne continue à se porter bien de sa grossesse; elle alla se promener en carrosse jusqu'au canal, où elle s'amusa à pêcher. — M. le maréchal de Villeroy est campé entre les Ghettes, et il a envie que les ennemis s'avancent de leur côté et que toutes leurs troupes soient assemblées; ainsi dans peu de jours il pourroit bien y avoir une affaire considérable en ce pays-là; M. de Marsin ne sauroit joindre M. de Villeroy que dans quelques jours. — On

mande au roi que les Portugais ont remarché en leur pays sans avoir attaqué Ciudad-Rodrigo; mais ces nouvelles-là ne viennent point de M. de Berwick; ainsi on en doute encore. — On attend à tout moment un courrier de Rome, parce qu'on ne doute pas que la promotion des cardinaux ne se soit faite lundi dernier. Le roi a consenti que Casoni le fût, et moyennant ce consentement, qui a fait plaisir au pape, les nonces en France qui seront faits cardinaux ne feront plus certaines difficultés qu'ils faisoient ici sur le cérémonial avec M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse.

Mardi 25, *à Versailles.* — Le roi demeura au conseil de finances jusqu'à une heure ; il travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, et sur les cinq heures il alla tirer. — Les nouvelles de Barcelone sont toujours très-incertaines, et le bruit court fort que le roi d'Espagne a été obligé de revenir sur le Ter. — Il arriva le soir un courrier de M. de la Feuillade, qui, après avoir achevé ses lignes depuis le bas Pô jusqu'à la Doire-Suzine, a passé cette dernière rivière et s'établit jusqu'au haut Pô ; il compte d'ouvrir bientôt la tranchée. M. de Savoie a retiré les bataillons qu'il avoit dans Asti ; il a laissé une centaine d'hommes dans le château et quelques milices dans la ville. M. de Thouy, un de nos lieutenants généraux, qui devoit servir au siége de Turin, n'étant point guéri de la blessure qu'il reçut l'année passée à Asti, a été contraint de demeurer chez lui. On envoie de nouvelles brigades d'ingénieurs à M. de la Feuillade, et l'ingénieur qui conduira les travaux de ce siége est un brigadier qui s'appelle Tardif et qui n'a été en chef qu'aux siéges que nous avons faits en Bavière, mais il est fort estimé. — Le roi a donné à M. de Chamarande le fils, colonel du régiment de la Reine, une pension de 1,000 écus.

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi apprit à son réveil la triste nouvelle d'une bataille que nous avons perdue en Flandre; on n'en sait point encore les détails. L'action

s'est passée près l'abbaye de Boneffe sur la Méhaigne, le jour de la Pentecôte, qui étoit le 23. Le maréchal de Villeroy est revenu le 24 derrière le canal de Wilvorde. Il y a beaucoup de gens tués et blessés de part et d'autre; voici tous ceux que nous savons de notre côté jusques ici : le prince Maximilien, sous-lieutenant des gendarmes, tué, et le prince de Rohan, son frère aîné et lieutenant général, blessé à la cuisse. Bernières, major général de l'armée, tué. Le comte de Nill, brigadier de la brigade où étoit le régiment de mon fils et lieutenant-colonel de son régiment, dangereusement blessé. Mon fils, blessé d'un coup de sabre à la tête; je suis fort rassuré sur sa blessure par la lettre que le maréchal de Villeroy a eu la charité de m'écrire, dont voici copie :

« Monsieur votre fils, Monsieur, a été blessé légèrement à la tête; il a fait des merveilles à la tête de son régiment. Je m'en réjouis avec vous, et je suis persuadé que vous vous affligez avec moi du malheur que nous venons d'avoir (1). »

Les troupes de la maison du roi ont fort souffert; il y a eu beaucoup d'officiers pris, et M. de Marlborough en a renvoyé quatre des gardes du roi qui sont : Montplaisir, Mornay, Imécourt et Savinnes. Il a renvoyé aussi Palavicin, qui est maréchal de camp et qui est blessé. On ne trouve point Mézières, maréchal de camp; on ne sait s'il est pris ou mort. Le duc de Guiche, lieutenant général, qui a combattu à la tête du régiment des gardes dont il

---

(1) « Je ne puis m'empêcher de parler ici de M. le marquis de Courcillon, fils de M. le marquis de Dangeau. Ce colonel est si peu avancé en âge que j'ai vu plusieurs lettres qui disent, en parlant de lui, *que l'on voyoit partout ce petit garçon*..... Ce jeune marquis a chargé trois fois les ennemis à la tête de son régiment; il a eu un cheval tué sous lui, et il a reçu un coup de sabre à la tête, dont il est blessé légèrement, mais il a eu le bonheur de tuer celui qui l'a blessé, et par ce moyen d'éviter les coups qu'il étoit prêt de lui porter de nouveau. Il a sauvé ses étendards et ses timbales. » (*Mercure* de mai, pages 417 et 418.)

est colonel, s'est fort distingué et le régiment aussi, dont il y a eu beaucoup d'officiers tués; mais on n'a pas encore de liste. M. de Bavière étoit arrivé fort peu de temps avant la bataille. Le fils du maréchal de Tallard, qui vient de quitter le petit collet et qui étoit mousquetaire, a été pris et on le croit blessé. — Monseigneur alla l'après-dînée à Meudon, d'où il ne reviendra que la semaine qui vient. M. le comte de Toulouse arriva ici le soir et fut longtemps avec le roi chez madame de Maintenon; le maréchal de Coeuvres est demeuré à Toulon, où il y a encore quelques vaisseaux armés. — Le roi donna ces jours passés 4,000 francs de pension à M. des Alleurs, qui est, de la part du roi, auprès du prince Ragotzki en Hongrie.

Jeudi 27, *à Versailles.* — Le roi tint un conseil pour des affaires extraordinaires dont M. de la Vrillière, secrétaire d'État, étoit chargé, et avant que d'aller à la messe il avoit donné la calotte rouge à M. le nonce Gualtieri. — La promotion des cardinaux se fit lundi 17; il y avoit vingt chapeaux vacants; le pape en a fait un *in petto*, et voici la liste des dix-neuf qu'il a déclarés : MM. Martelli, patriarche de Jérusalem; Badoüer, patriarche de Venise; Casoni, archevêque de Césarée, assesseur du Saint-Office; Corsini, archevêque de Nicomédie, trésorier du Saint-Père; Fiesque, archevêque de Gênes; Gualtieri, archevêque d'Imola et nonce ici; Spada, archevêque de Lucques; Aquaviva, archevêque de Larisse; Ruffo; le duc de Saxe-Zeits, évêque de Raab; Colonne, majordome du Saint-Père; Caprara, auditeur de rote; l'abbé de la Trémoille, auditeur de rote; Priuli, neveu du cardinal Ottobon; Palavicin, gouverneur de Rome; Grimaldi, secrétaire des évêques et des réguliers; Philippucci; Fabroni, secrétaire *de Propaganda fide*; Paracciani. Philippucci a refusé l'honneur que le pape lui vouloit faire en le nommant cardinal, disant qu'il s'en sentoit trop indigne; mais le Saint-Père n'a point voulu recevoir son refus

et lui a laissé du temps pour se raviser, et l'on croit que sa famille le déterminera à accepter le chapeau. Les difficultés qu'il fait là-dessus ne sont que par modestie, car c'est un très-homme de bien ; il est grand jurisconsulte. Depuis la promotion le courrier assure que le cardinal Durazzo est mort. Le roi a donné à l'abbé de Polignac * la place d'auditeur de rote de France qu'avoit le cardinal de la Trémoille. Le pape en sera bien aise, car il aime et estime fort l'abbé de Polignac, qu'il a connu en Pologne. — Outre les blessés qu'on avoit nommés hier, de la bataille que nous avons perdue en Flandre, on a appris que M. de Canillac, qui y commandoit les mousquetaires noirs, étoit dangereusement blessé ; M. de Gondrin, colonel d'infanterie, fils du marquis d'Antin, lieutenant général, avoit eu la cuisse percée, mais que la blessure n'étoit pas dangereuse. Nous avons eu quatre capitaines aux gardes tués et dix-huit autres officiers de ce régiment blessés. M. d'Aubigny, colonel de dragons, a été tué ; il étoit de même maison que madame de Maintenon.

* L'abbé de Polignac fut, à l'instant de la promotion du cardinal de la Trémoille, nommé auditeur de rote en sa place par les mêmes raisons qui avoient fait aller Maulevrier en Espagne. Il étoit ami intime de Torcy et revenu dans la fleur de la cour, qui l'avoit trop parfumé, et qui le pensa perdre plus profondément qu'il ne l'avoit été encore.

Vendredi 28, *à Versailles*. — Le roi alla se promener à Marly et en revint avant sept heures. Le roi nous dit à son lever qu'il avoit appris une triste nouvelle, mais à laquelle il s'attendoit depuis quelques jours, qui étoit la levée du siége de Barcelone ; que le roi d'Espagne marchoit du côté de Perpignan, qu'il avoit passé le Ter et étoit campé à Toreil de Mongrie, et que le marquis de Brancas avoit été choisi pour lui apporter le détail de tout ce qui s'étoit passé au siége de Barcelone et recevoir ses ordres sur ce que deviendroient les troupes de France

étoient employées. M. le marquis de Brancas arriva six heures pendant que le roi étoit à Marly, et dès S. M. fut revenue et qu'elle eut passé chez madame de Maintenon, elle manda à M. de Chamillart de le lui amener; le roi l'entretint fort longtemps. On ne sait point encore quels ordres il a reçus. — Il arriva un courrier de M. Amelot; tout est tranquille à Madrid, où la reine savoit déjà la levée du siége de Barcelone, elle avoit reçu des lettres du duc de Berwick du 19. Il lui mande que l'armée portugaise continue à remarcher en arrière, mais qu'apparemment, avant que de rentrer en leur pays, ils feront le siége de Ciudad-Rodrigo; il les suit toujours avec sa petite armée, mais il n'est pas en état de tenir la campagne devant eux. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade, ses lettres sont du 23; il passa la Doire-Suzine le 21 sur deux ponts qu'il avoit fait jeter auprès de Pianezze. Il faisoit travailler à des lignes de contrevallation depuis la Doire jusque quasi au haut Pô, et dans le petit intervalle qui restera jusqu'à cette rivière il fera élever des redoutes. Quelques petites troupes de cavalerie étoient sorties de la place, que nos houssards ont battues; nous avons eu un lieutenant-colonel tué par les houssards qui sont dans la place.

Samedi 29, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart, et après dîner S. M. alla à Trianon, où elle fait toujours travailler. — Le roi a fait le duc de Noailles lieutenant général; il le laisse dans son gouvernement de Roussillon et, outre les garnisons qui y sont, il lui donne neuf bataillons et huit escadrons des troupes qui étoient au siége de Barcelone. — Le maréchal de Tessé a permission de revenir; il passera à Balaruc, où il prendra les eaux quelques jours. — Le roi donne au roi d'Espagne trente bataillons et vingt escadrons qui ont servi au siége de Barcelone, avec tous les officiers généraux qui étoient à ce siége, excepté le duc de Noailles, qui demeure en Roussillon. Le roi

d'Espagne attendra à Pau les ordres du roi, que le marquis de Brancas est venu lui demander, et de Pau S. M. C. ira à Pampelune, et sera escortée par les régiments de dragons de Bouville et de Courtebonne. Le roi d'Espagne a envoyé le duc d'Havré à Madrid en même temps qu'il a envoyé le marquis de Brancas au roi. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme; voici la copie de sa lettre :

Au camp de Rivoli, ce 22 mai.

Notre camp retranché est presque achevé, et à la fin du mois il sera palissadé; il y aura partout des escarpements de douze pieds. Nous sommes postés sur l'Adige, depuis son embouchure jusques ici, de sorte que si les ennemis veulent faire des mouvements en avant ils trouveront quelques difficultés. L'armée ennemie est répandue depuis Vérone jusqu'au Castelbado, à la réserve de neuf bataillons qui sont retranchés à la Ferrare. Le quartier du prince Eugène est à Saint-Martin; on dit que les troupes palatines et de Brandebourg sont en marche pour le joindre. Nos travaux depuis la Roque d'Anfo jusqu'à Salo seront bientôt finis; les ennemis n'ont de ce côté-là que six cents hommes de troupes réglées et quelques paysans armés du Trentin.

Dimanche 30, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures. Monseigneur vint ici le matin de Meudon pour le conseil et après le conseil il s'y en retourna. Le roi, après avoir travaillé avec M. Chamillart après dîner, alla sur les cinq heures se promener à Trianon; ce ministre, en sortant de chez le roi, monta en chaise de poste pour aller, disoit-il, à l'Étang, et nous sûmes le soir qu'il étoit parti pour aller en Flandre; on compte qu'il sera de retour ici samedi. — Les ennemis entrèrent dans Louvain le 25, dans Bruxelles le 26; ils ont envoyé des troupes à Malines et à Lières, qui ont ouvert leurs portes à l'exemple de Louvain et de Bruxelles; ces villes-là ont reconnu

l'archiduc et ont prêté serment d'obéissance. L'électeur de Bavière et le maréchal de Villeroy allèrent, le 26, auprès de Dendermonde, et le 27 à Saint-Denis auprès de Gand. M. de Bergheyck et M. de Bagnols, notre intendant en Flandre, étoient sortis de Bruxelles avant que les ennemis y arrivassent et en avoient fait sortir le trésor et tous les blessés qu'on a pu transporter. Il y a beaucoup de gens considérables aussi qui en sont sortis, mais il y en a encore davantage qui y sont demeurés, et l'on craint bien qu'une partie des troupes wallonnes ne désertent et n'abandonnent le parti du roi d'Espagne. Le prince de Chimay, lieutenant général des troupes d'Espagne, a été tué dans le combat, et le comte d'Egmont, qui commandoit la cavalerie d'Espagne, est blessé de plusieurs coups. Milord Clare, maréchal de camp dans nos troupes et beau-frère du duc de Berwick, est mort à Bruxelles de ses blessures. Saillant, lieutenant général qui commande dans Namur, envoya, le lendemain du combat, sur le champ de bataille beaucoup de chariots qui ont ramené dans Namur quantité de nos blessés et une grande partie du canon que nous avions été obligés d'abandonner. — Le roi a donné au petit Lesparre, fils du duc de Guiche, le régiment de dragons vacant par la mort de d'Aubigny. — Il revient tous les jours dans notre armée beaucoup d'officiers et de soldats qu'on croyoit morts ou prisonniers. — M. le Duc prit congé du roi pour s'en aller à Dijon, où il va tenir les états de Bourgogne.

Lundi 31, *à Versailles*. — Le roi se fit saigner par pure précaution et tint ensuite conseil de dépêches jusqu'à onze heures, et puis il se leva et alla à la messe. Il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. — M. de Chamillart devoit arriver aujourd'hui à Lille; il n'ira pas beaucoup plus loin apparemment, car notre armée va se rapprocher de la Lys. Les ennemis ont marché de Bruxelles à Alost sur la Dendre. Le maréchal de Villeroy a jeté des troupes dans Dendermonde, et M. de Gacé est demeuré dans

Anvers avec quatorze bataillons. M. le maréchal de Marsin est sous Mons avec les troupes qu'il a ramenées d'Alsace. Le jeune Latournelle, mestre de camp du régiment Royal-étranger, a été tué dans la bataille*. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui vient recevoir des ordres. — Brusac, aide-major des gardes du corps, dont le roi étoit en peine, n'est ni mort ni prisonnier. Le marquis de Bar, brigadier et mestre de camp de cavalerie, a été tué; M. de Gouffier, premier enseigne des gendarmes, a été tué aussi.

* M. le duc d'Orléans dit à qui le voulut entendre que le maréchal de Villeroy seroit battu s'il tentoit ou souffroit une action dans ce poste de Ramillies. Il y avoit été avec le feu maréchal de Luxembourg, qui n'en avoit pas voulu courir le hasard et qui sur le lieu en avoit montré les raisons à M. le duc d'Orléans, qui les avoit bien retenues. Il en arriva comme il l'avoit annoncé et pis encore, parce que la tête y tourna, et qu'avec une très-médiocre perte cette défaite se tourna en fuite qui nous fit perdre une très-grande partie de la Flandre. La consternation de la frontière et de la cour fut telle que le roi envoya Chamillart sur les lieux pour y avoir un homme d'autorité et de confiance qui pût se bien faire rendre compte de tout par diverses personnes, et l'informer après comment tout s'étoit passé, et voir et lui dire au juste à quoi en étoient les affaires. On verra en son lieu les suites de ce voyage par la cour, que les Mémoires feront voir par les événements de la guerre.

Mardi 1er *juin, à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et puis s'alla promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne, qui fut saignée hier pour sa grossesse, garde le lit, et le roi la vient voir deux ou trois fois par jour. Monseigneur est revenu ce soir de Meudon après avoir couru le loup. — Le roi a reçu des lettres de M. de Chamillart, qui arriva hier à six heures à Lille. Il revient à notre armée beaucoup d'officiers et de soldats qu'on avoit crus tués ou pris; elle est encore campée à Saint-Denis près de Gand. M. de Monasterol, qui étoit parti d'ici en même temps que M. de Chamillart pour aller joindre l'électeur son maître, a reçu

ordre en chemin de revenir ici, et il a vu ce matin le roi. — Il arriva hier un courrier du duc de Noailles, qui mande que le roi d'Espagne étoit à Narbonne le 25; il le suivra jusqu'à Pau et puis retournera dans son gouvernement de Roussillon, où il aura deux maréchaux de camp sous lui, qui sont MM. de Seignier et de Massemback. — M. de Mézières, maréchal de camp, qu'on avoit cru tué dans le combat, se porte bien; il a été pris. Il mande qu'il arrivera incessamment; on lui a permis de revenir pour trois mois. — Voici une copie de la lettre du duc de Berwick :

Du camp de Val de Fuentes, le 19 mai.

Depuis que les ennemis ont décampé d'Almaras, ils ont marché à grandes journées jusqu'à Coria. Nous les avons suivis jusqu'à Plazencia, où nous avons resté afin d'être à portée de passer en Castille si les ennemis prenoient cette route-là. En effet, ils décampèrent de Coria le 15 et marchèrent devers la Sierra de Gata, où ils ont commencé d'entrer le 17 par les Puerto de Perales Gata et Robbledillo, sur quoi nous commençâmes aussi, le 16, à défiler pour passer à la Gunille. M. de Jeoffreville, qui mène l'avant-garde, arriva aujourd'hui à Endrinal; notre queue passe aujourd'hui la Sierra; le reste est ici ou aux environs. Nous allons continuer notre marche par Tamamez à la rencontre des ennemis, lesquels, selon toutes apparences, nous trouverons assez près de Ciudad-Rodrigo, car ils avoient moins de chemin à faire que nous, et nous n'osions nous mettre en marche qu'ils ne se fussent déterminés, crainte qu'ils nous devançassent à Badajoz. Les ennemis tireront d'Almeida leur artillerie pour le siége de Ciudad-Rodrigo, qui ne peut durer que fort peu de jours, étant la plus mauvaise place qu'il y ait en Europe, si place on la peut nommer.

Il a paru une escadre de vaisseaux anglois devant la Rochelle, qui y ont fort peu demeuré; on croit que c'est la tempête qui les y avoit jetés, et qui ont été encore plus

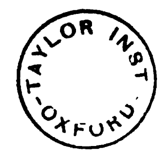
aises d'en pouvoir partir que les Rochelois ne l'ont été de les voir mettre à la voile.

Mercredi 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État comme à l'ordinaire; Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne y sont toujours. L'après-dînée le roi alla à Marly se promener et en revint à sept heures. — M. le marquis de Montchevreuil mourut à Saint-Germain, dont il avoit la capitainerie; il avoit quatre-vingt-quatre ans et étoit chevalier de l'Ordre de la dernière grande promotion. M. de Mornay, son fils, qui est lieutenant général, a la survivance de la capitainerie, mais il ne l'a pas de la maîtrise des eaux et forêts de Saint-Germain, que le roi avoit donnée depuis quelques années à M. de Montchevreuil. — Le roi reçut une lettre du duc de Guiche à laquelle il fit réponse dans l'instant, et nous sûmes le soir que S. M. donnoit la charge de major du régiment des gardes à Contades, qui, par cette promotion, laisse une compagnie vacante; il y en a deux autres encore qui vaquoient par la mort de Dorgemont et de Maigremont. Le roi donne ces trois compagnies à Saint-Paul, à Clisson et à Séraucourt, les trois plus anciens lieutenants du régiment. Depuis on a appris qu'il y avoit encore deux compagnies vacantes par la mort de la Garde et du chevalier de Bouzoles. — M. le maréchal de Villeroy a quitté le camp de Saint-Denis auprès de Gand et s'est retiré par delà la Lys.

Jeudi 3, *jour de la fête de Dieu*, *à Versailles.* — Le roi, sur les dix heures et demie, alla à la paroisse et accompagna la procession du saint sacrement, qui ne se fit qu'autour de l'église à cause de la pluie; toute la maison royale y étoit avec le roi. Madame la duchesse de Bourgogne s'étoit fait porter en chaise à la paroisse; ils y entendirent la grande messe et revinrent ici avant une heure. — Le roi dit à Monseigneur, à la paroisse, que nous avions abandonné Gand; que le maréchal de Villeroy revenoit sous Menin; que l'on séparoit notre infanterie

dans les places où l'on mettoit aussi une partie de la cavalerie, et que le reste seroit distribué dans des villages de la châtellenié de Lille et des environs. On ne sait pas bien encore tout le détail de cela ni de la marche des ennemis. — Le roi a fort entretenu depuis hier au soir, en public et en particulier, M. de Mézières, qui est prisonnier et que les ennemis ont renvoyé pour trois mois sur sa parole. — Le comte de Horn, lieutenant général des troupes d'Espagne et qui avoit été gouverneur du pays de Gueldres, est mort à Bruxelles de ses blessures.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi, après le salut, vouloit aller se promener dans ses jardins, mais la pluie l'en empêcha. Il travailla avec Pinsonneau, et sur les huit heures M. de Chamillart arriva de Flandre; il alla travailler avec le roi chez madame de Maintenon et y demeura plus tard qu'à l'ordinaire. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera deux jours; il n'a mené pas un homme avec lui, pas même les princes du sang. Madame la Duchesse y alla et n'en revint qu'à minuit. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; il mande du 1er de ce mois qu'il a fait repasser le Rhin sur le pont de Mayence aux troupes de Hesse et qu'ainsi il n'y a pas un ennemi en deçà du Rhin depuis Coblentz, et les bords de ce fleuve sont très-bien gardés jusqu'à Mayence pour les empêcher d'y jeter un pont. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade; ses lettres sont du 30, en voici la copie : « Les lignes de contrevallation sont entièrement achevées, ayant un fossé de douze pieds de large sur sept ou huit de profondeur; la droite de ces lignes est appuyée à deux cent cinquante toises près du Pô, à hauteur du moulin de Marinette, et la gauche à la droite, à cent cinquante toises au-dessous du château de Lucinto. Les lignes de circonvallation ne peuvent être achevées que le 2 ou le 3 du mois prochain; elles se joindront par la droite à celles de contrevallation sur le chemin de Moncallier, avec une grosse redoute palissadée qui est déjà



faite; cette disposition empêche les ennemis de pouvoir communiquer à Moncallier en deçà du Pô. La nuit du 26 au 27 nous avons tiré une ligne de communication de la maison appelée la Porporate à une grande cassine qui en est à cent soixante-dix toises sur la droite et plus avancée de cent toises vers la citadelle; de cette cassine avancée, nous avons poussé une parallèle par la droite et par la gauche, savoir quatre cents toises par la droite et deux cents par la gauche, qui borde le grand chemin de Turin à Rivoli. La nuit du 27 au 28 nous avons fait deux épaulements à la place des murs du jardin de la Porporate, que les ennemis ont abattus, et une communication de l'épaulement le plus avancé de la gauche de la susdite parallèle. Nous avons aussi fait une autre ligne de communication qui part des lignes de contrevallation pour aller communiquer à deux grosses cassines qui sont entre le chemin de Rivoli et celui de Colegne, dont la plus avancée vers la citadelle est à deux cent cinquante toises des susdites lignes de contrevallation. La nuit du 28 au 29 nous avons continué d'élargir et élever nos travaux, et nous avons fait deux communications de la droite de la parallèle, au moyen desquelles on y vient à couvert des lignes de contrevallation, ainsi que de plusieurs chemins creux qui vont à Turin. De la manière dont ce commencement d'attaque est disposé, on y pourra arriver par sept endroits différents à couvert. Cette nuit nous pousserons la parallèle par sa gauche de deux cents soixante-dix toises, allant à une grande cassine où nous avions déjà fait une communication. La nuit d'ensuite nous tirerons de cette cassine une communication de trois cents toises allant à la cassine du Major de Turin, qui est située près la grande Bialière Suzine et du rideau escarpé de la droite, et, de cet endroit, nous espérons tirer après-demain la nuit une grande parallèle de cinq cents toises pour nous fermer, qui ira se joindre à la première, au grand chemin de Rivoli près la Porporate. — J'ap-

pris que M. de Bourlemont, beau-père de M. de Chamarande, étoit mort à Paris; il avoit quatre-vingt-sept ans. Il avoit été gouverneur de Stenay, et le roi lui en continuoit les appointements.

Samedi 5, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly après avoir travaillé avec M. de Chamillart jusqu'à quatre heures. Madame la Duchesse alla encore dîner à Meudon avec Monseigneur. — Le roi d'Espagne est parti de Pau sans y attendre les deux régiments de dragons qui devoient l'escorter; il va à Pampelune en poste à cheval, et continuera de là son voyage à Madrid de la même façon. Il n'a que sept ou huit personnes avec lui : le connétable, le duc de Medina-Sidonia, qui a soixante ans passés, le duc d'Ossone et peu de valets; il a voulu que le duc de Noailles le suivît aussi. On ne laisse pas de craindre ici qu'il n'y ait quelque petit péril à son voyage; mais il l'a voulu absolument, et s'il peut arriver à Madrid sans qu'il lui arrive d'inconvénient, le peuple sera ravi de le voir. — On a séparé notre armée de Flandre en différentes garnisons avec de bons officiers généraux pour y commander; le duc de Villeroy est dans Tournay, le duc de Guiche à Lille, le comte de Gacé à Ypres, le comte de la Motte à Ostende, Caraman dans Menin. On a envoyé Puynormand dans Oudenarde avec trois bataillons fort foibles, et les bourgeois, qui sont plus forts que lui et qui veulent se rendre, l'ont menacé, s'il ne se retiroit de bon gré, de le faire retirer de force, la place n'étant point en état de se défendre parce qu'il n'y a ni canon ni poudre.

Dimanche 6, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart, et après le salut il alla se promener à Trianon. Monseigneur vint ici de Meudon le matin pour le conseil; il y retourna dîner et alla coucher à Livry, d'où il ne reviendra que mercredi. Monseigneur le duc de Bourgogne partit de Versailles après le salut pour aller joindre Monseigneur à Livry; monseigneur le

duc de Berry est aussi de ce voyage. — Le roi a donné à M. de Mézières, maréchal de camp, le gouvernement d'Amiens, vacant par la mort du marquis de Bar. Le roi a donné le régiment Royal-étranger à M. de Saint-Chamans, qui a été longtemps capitaine dans ce régiment et qui avoit acheté le régiment de M. de Quintin, qui sert sous le maréchal de Villars. — Le roi fait venir de l'armée de M. de Villars trois cent quarante carabiniers pour remplacer ce qu'il y a eu de gens tués dans ses gardes du corps, et on prendra un cavalier par compagnie de l'armée d'Alsace pour remplacer les carabiniers. Le roi envoie d'ici des gendarmes, des chevau-légers et des mousquetaires, qui étoient restés ici, pour remplacer ceux qui ont été tués en Flandre.

Lundi 7, *à Versailles*. — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier du duc de Noailles, qui écrit de Pampelune du 2 au matin. Le roi d'Espagne y étoit arrivé le jour de devant et y avoit été reçu avec de grandes acclamations de joie; il en repartit le 2 au matin pour aller à Madrid avec la même diligence. Le duc de Noailles, qui étoit resté après lui pour faire le courrier, devoit rejoindre S. M. C. à la dînée, et on compte qu'elle arrivera le 6, au plus tard, à Madrid. — Sur les charges vacantes dans les gendarmes, le roi donne à M. de Soubise 50,000 écus, et 50,000 livres aux enfants de M. de Gouffier; cet argent sera apparemment payé par ceux qui achèteront les guidons de cette compagnie. Le roi donne 32,000 francs pour les gendarmes qui auront le plus souffert par la perte de leurs chevaux ou de leurs équipages. — Les habitants d'Oudenarde ont obligé la garnison d'en sortir, et les ennemis sont présentement maîtres de la place. — On a des nouvelles du duc de Berwick du 24. Il étoit à quatre lieues de Ciudad-Rodrigo; les ennemis étoient devant la place et faisoient venir du canon d'Almeida pour en commencer le siége.

Mardi 8, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, alla au salut et puis à Trianon, et à neuf heures il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à son souper. — Par les dernières nouvelles qu'on a des ennemis en Flandre, ils avoient passé la Lys et étoient campés à Thielt; on croit qu'ils veulent assiéger Ostende ou Ypres; le comte de la Motte est sous Ostende, et Chevilly, lieutenant de roi d'Ypres et ancien lieutenant général, est dans Ypres avec un gros corps d'infanterie; on en retire quelques régiments de cavalerie qu'on y avoit mis. L'électeur est allé à Mons, voulant demeurer dans une place qui soit au roi d'Espagne. Le maréchal de Villeroy est à Saint-Amand avec ce qui reste des troupes qui n'ont point été mises dans les places. Le comte de Gacé commande dans Tournay. Il n'est demeuré dans Anvers qu'onze bataillons françois commandés par des Pontis, capitaine au régiment des gardes. — L'arrivée du duc d'Havré à Madrid a fait cesser beaucoup de mauvais bruits qu'on y faisoit courre. On y parloit, avant son arrivée, de rappeler une partie des troupes du duc de Berwick pour escorter la reine jusqu'à Pampelune; tout y est assez tranquille présentement.

Mercredi 9, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart, et après avoir été au salut il alla se promener à Trianon. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent de Livry à cinq heures; monseigneur le duc de Bourgogne en étoit revenu dès le matin pour être au conseil. — Il arriva un courrier du duc de Berwick; il mande que les Portugais, après avoir pris Ciudad-Rodrigo, étoient rentrés dans leur pays et se mettoient en quartier d'été dans les provinces de Traosmontes et entre Douro et Minho; le duc de Berwick étoit vers Salamanque. — M. des Pontis, capitaine aux gardes, qui commandoit les bataillons que nous avions laissés dans Anvers, n'a pu obliger M. de Tavazène, gouverneur de la citadelle, de demeurer

fidèle à son maître et de recevoir de nos troupes dans sa place, et les bourgeois de la ville n'ont point voulu se mettre au hasard d'être assiégés. Il a fallu que M. des Pontis acceptât la capitulation qu'on lui a offerte de se retirer avec les onze bataillons au Quesnoy. Marlborough étoit encore campé hier au matin à Thielt, faisant faire des chemins à droite et à gauche, ainsi on ne sait pas encore de quel côté il tournera.

Jeudi 10, *jour de la petite fête de Dieu, à Marly.* — Le roi et toute la maison royale allèrent à dix heures à la paroisse et suivirent le saint sacrement jusqu'au reposoir, derrière l'hôtel de Conty. Le roi ne voulut pas que madame la duchesse de Bourgogne allât à la procession; elle l'attendit au retour, dans l'église, où ils entendirent la grande messe. L'après-dînée le roi travailla avec M. le comte [de Toulouse] et avec M. de Pontchartrain et remplit ce qu'il y avoit de charges vacantes dans la marine. A six heures le roi et toute la maison royale allèrent au salut, et puis ils montèrent en carrosse tous séparément pour venir ici. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade; voici la copie de sa lettre, qui est du 4 de ce mois: « La nuit du 1er au 2 nous avons fait une communication au rideau de notre gauche sur la Bialière Suzine passant à trente toises derrière la cassine du Major, et à la droite nous avons tiré une petite parallèle à hauteur d'une chapelle qui est à la rencontre des deux chemins, commençant à vingt toises au-dessus de la cassine qui est la plus avancée, à laquelle petite parallèle nous avons fait une communication à notre première; cette même nuit nous avons perfectionné tous les ouvrages qui ne l'étoient pas. La nuit du 2 au 3 nous avons ouvert la tranchée dans toutes les formes, elle fut montée par MM. de Chamarande, lieutenant général, de Kercado, maréchal de camp, et du Montet, brigadier, avec dix bataillons, savoir trois de Normandie, deux de Louvigny espagnol, deux du régiment Comtois, deux de la Feuillade et un de Pi-

sançon, quinze compagnies de grenadiers, en comptant celles des bataillons de tranchée, le tout soutenu par huit cents chevaux. Nous avons entrepris avec trois cents travailleurs une parallèle au front de notre attaque, dont la droite est appuyée à une grosse cassine, distante de la première d'environ cent toises, et la gauche sur la susdite Bialière, laissant la cassine du Major cinq cents toises derrière. Cette parallèle est un des plus forts ouvrages de tranchée qui se soient jamais faits en une nuit; il contient près de mille toises de la droite à la gauche, et n'est distant au plus que de trois cents toises du corps de la citadelle. Ce travail s'est fait fort tranquillement, les ennemis n'ayant donné aucun signe de vie jusqu'au 3 au point du jour, qu'ils ont commencé à faire un grand feu de canon, mais sans aucun effet. La nuit du 3 au 4 la tranchée a été relevée par MM. les comtes d'Estaing, lieutenant général, le chevalier de Kercado, maréchal de camp, et de Mézières, brigadier, avec les trois bataillons du régiment de monseigneur le Dauphin, deux de Tessé, deux de Vaudreuil, un de Gassion, un de Damas et un de Froulay; on a travaillé à perfectionner la parallèle et à y faire plusieurs communications de notre première. — Le roi a donné au commandeur du Palais, ancien capitaine de vaisseau, la charge de chef d'escadre vacante par la mort de Belle-Isle-Erard, qui est mort depuis deux mois. Il a fait capitaines de vaisseau M. de Vienne et le chevalier de Nangis, capitaine de frégate, et lui a donné 1,000 écus de gratification pour sa course de Brest ici.

Vendredi 11, *à Marly*. — Le roi alla à cinq heures se promener dans les hauts de Marly avec toute la maison royale; il vit jouer les bons joueurs au grand mail. Il y eut une grande collation pour madame la duchesse de Bourgogne et pour les dames qui la suivoient. — Il arriva un courrier du maréchal de Villeroy, qui mande que Marlborough est parti le 9 au matin de Thielt, où l'armée ennemie est campée, pour aller à la Haye avec deux dé-

putés de MM. les États, pour régler apparemment les entreprises qu'ils veulent faire présentement, dont ils ne sont pas trop d'accord. Les Hollandois se plaignent que dans toutes les places qui se sont rendues il n'y a mis que des Anglois, et qu'ainsi il en est le maître. Ce milord ne doit être que sept jours à son voyage et arrivera le 15 à son armée. — Fimarçon, maréchal de camp qui a servi à Barcelone, revient servir en la même qualité en Languedoc, M. de Roquelaure, qui est son parent, l'ayant demandé. M. d'Avaray, qui étoit lieutenant général à ce siége, a demandé son congé à cause de sa mauvaise santé, qui ne peut pas soutenir les chaleurs d'Espagne.

Samedi 12, *à Marly*. — Le roi alla l'après-dînée à Saint-Germain voir LL. MM. BB. et puis revint se promener au petit mail, où il y eut grande collation pour madame la duchesse de Bourgogne et pour les dames qui la suivoient. Monseigneur alla courre le cerf dans la forêt deSaint-Germain avec les chiens de M. du Maine. — Le roi donna le matin à M. l'évêque de Strasbourg la nomination au cardinalat. — Il arriva le soir un courrier d'Espagne par lequel on apprend que les Portugais ne sont point rentrés dans leur pays ; ils ont appris de bonne heure la levée du siége de Barcelone et ils marchoient du côté de Salamanque, où étoit le duc de Berwick, qui sera obligé de se retirer du côté de Valladolid si les ennemis continuent à s'avancer. Le courrier qui est arrivé partit de Madrid le 4, et on y attendoit le roi d'Espagne le 6 ou le 7 au plus tard. — Bourgneuf, à qui le roi venoit de donner le régiment de dragons de du Héron, mort des blessures qu'il reçut à Calcinato, Bourgneuf, dis-je, peu de jours après avoir eu sa commission, a été blessé d'un coup de canon en se promenant sur le bord de l'Adige avec M. de Vendôme, et en est mort.

Dimanche 13, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart, et il y travailla encore l'après-dînée jusqu'à cinq heures. Le roi, à six heures,

alla se promener en haut au grand mail, où madame la duchesse de Bourgogne étoit en calèche avec le roi; les princesses et toutes les autres dames étoient dans d'autres calèches. — Il arriva le matin un courrier de M. Amelot, parti de Madrid le 6; il l'envoie pour recevoir des ordres. On n'apprend rien par ce courrier que ce qu'on savoit par celui d'hier. — Le roi a donné à M. de Vassé le régiment de Bourgneuf, qui est un des plus anciens et des meilleurs régiments de dragons de France; il sert en Italie; et il donne le régiment de Vassé au chevalier de Pourière, qui étoit lieutenant-colonel du régiment de Bourgneuf et brigadier. — Il arriva le soir un courrier du maréchal de Villars, qui fait raser les lignes de la Lauter et qui fait travailler à celles de la Mouter, qu'il veut conserver. Quand le détachement qu'on lui demande pour l'armée de Flandre sera parti, il compte qu'il sera beaucoup plus foible que le prince de Bade, qui a présentement près de quarante mille hommes et à qui il vient tous les jours de nouvelles troupes, à ce que mande ce maréchal.

Lundi 14, à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit. — Il arriva le soir un courrier du duc de Noailles, qui ne trouvant point M. de Chamillart ici alla lui porter les lettres à l'Étang; on apprit seulement par lui que le roi d'Espagne étoit arrivé à Madrid, où il avoit été reçu avec de grandes acclamations de joie. — M. de Roquelaure a fait arrêter en Languedoc un nommé Moïse, qui tâchoit de ranimer les fanatiques; il paroît pourtant que tout est assez tranquille en ce pays-là, quoiqu'on y sache la levée du siége de Barcelone et tout ce qui s'est passé en Flandre (1). — Madame l'abbesse de

(1) « Jamais souverain n'a été pénétré d'un zèle plus ardent et plus saint que celui qu'a fait voir le roi pour la gloire, l'accroissement et le maintien de la véritable religion. Ce monarque a bien connu l'immensité des soins qu'il seroit obligé de se donner toute sa vie en supprimant l'édit de Nantes; il a prévu le gouffre de travaux où il alloit se jeter, ce qu'il en coûteroit à son re-

Ronceray, sœur du comte de Gramont, se démet de son abbaye, et le roi lui donne une pension de 4,000 francs, avec quoi elle se retirera dans un couvent de son ordre à Poitiers; elle a quatre-vingt-deux ans. — Mademoiselle de Foix est morte fort vieille dans une de ses terres; nous ne l'avions point vue à la cour. Elle laisse une grosse succession à M. le duc de Foix, son neveu.

---

pos et les pertes auxquelles il alloit s'exposer; mais rien n'a été capable d'ébranler seulement une si ferme et si sainte résolution. Ce prince a voulu agir et souffrir seul pendant le reste de son règne, pour faire goûter à tous les rois qui lui succéderont un jour le bonheur et la tranquillité dont jouissent les États qui ne sont point agités par des troubles causés par la différence des religions; ce qui donne souvent occasion à des sujets ambitieux de prendre les armes et de se mettre à la tête des partis formés par les différentes sectes, afin de couvrir leurs révoltes et leur ambition, et de se faire donner par la force des charges et des emplois qu'une conduite réglée et un véritable mérite ne leur feroient jamais obtenir. Il y a plus encore, et les ennemis d'un État où les jaloux de la gloire de son souverain ne sont pas assez puissants pour lui faire la guerre trouvent souvent moyen de mettre dans leur parti ceux qui ne professent pas la religion du souverain, et excitent par là des révoltes jusque dans le cœur de ses États : ce qui seroit sans doute arrivé pendant les dernières guerres et dans celle qui agite aujourd'hui la France en plusieurs de ses provinces si l'uniformité des religions n'y régnoit pas. On en a vu depuis peu un exemple dans les Cévennes, où les révoltés étoient animés et payés par la plus grande partie des souverains qui sont aujourd'hui ligués contre le roi; mais cette révolte se trouve amortie, tant par la prudence et la sagesse de Sa Majesté que par la diminution des forces de ces révoltés, qui ont presque tous péri pendant le cours de leur révolte. Ainsi la France se peut dire présentement en repos de ce côté-là, et jamais les ennemis de sa religion ne lui pourront faire de mal tant que son cœur (j'entends le milieu de la France) ne sera point infecté des erreurs dont le roi a purgé tous ses États. La dernière guerre en fait foi, et elle n'avoit été entreprise par le prince d'Orange que dans la pensée que la religion feroit révolter une partie de la France; mais il a vu le contraire, et que les conversions qui s'y sont faites depuis la révocation de l'édit de Nantes sont plus sincères qu'il ne se l'étoit imaginé. Ainsi j'ai eu raison de dire que les successeurs du roi jouiront du repos que ce monarque a procuré à ses sujets pour tous les siècles à venir en faisant régner, pour la gloire de Dieu, pour l'intérêt de son Église et pour le bien de ses États, la seule et véritable religion en France. Ce monarque l'a bien voulu acheter par tout ce que l'on sait que lui a coûté cette grande affaire et par les soins qu'il se donne encore tous les jours pour l'affermissement d'une chose à laquelle le ciel a permis qu'il ait si heureusement réussi. » (*Mercure* de janvier 1706, pages 5 à 11.)

Mardi 15, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finances, demeura encore quelque temps avec M. de Chamillart et travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. Le soir, à neuf heures, M. de Chamillart lui apporta des lettres qu'il avoit reçues de M. de la Feuillade par l'ordinaire; ces lettres sont du 9; les dernières qu'on en avoit reçues étoient du 4. Nous avons avancé notre tranchée de quatre-vingts toises et fait une troisième ligne parallèle. Les ennemis tirent beaucoup de canon et de mousqueterie et ne nous ont pas fait beaucoup de mal jusques ici; comme l'entreprise est grande, on marche avec beaucoup de précaution. Nous avons déjà tiré quelques bombes, mais nous n'avons point encore de canon en batterie. — Par les lettres d'Espagne que M. de Chamillart porta le matin au roi avant le conseil on apprit que l'armée portugaise s'avançoit vers Salamanque, que M. de Berwick a retiré le peu de troupes qu'il y avoit, et il est venu camper à las Villorias, quatre lieues en deçà de Salamanque; le roi d'Espagne compte d'aller se mettre bientôt à la tête de cette armée. — La cour d'Angleterre devoit venir ici le soir; mais le roi, qui se trouva un peu incommodé, leur manda de ne point venir; l'incommodité étoit si légère que cela ne l'empêcha pas de se promener jusqu'à la nuit.

Mercredi 16, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis alla se promener dans les jardins jusqu'à la nuit; sa petite incommodité d'hier n'a eu aucune suite. Monseigneur assista le matin au conseil comme à son ordinaire, et l'après-dînée il alla à Meudon, où il n'a mené personne; il y couchera et ira demain coucher à Villeneuve-Saint-Georges pour courre le loup le lendemain dans la forêt de Sénart. — On eut des lettres de Namur qui apprennent que le chevalier de Balivière y étoit mort de ses blessures; il étoit lieutenant des gardes du corps de la compagnie de Villeroy. Brissac, qui en est le premier enseigne, montera à la lieu-

tenance. — L'évêque d'Amiens est mort dans son diocèse, fort regretté de tout le monde; il avoit été aumônier du roi et s'appeloit en ce temps-là l'abbé de Brou. — M. de Sousternon arriva de Flandre; il s'arrêta à Versailles et envoya prier M. de Chamillart de lui mander si le roi trouveroit bon qu'il vînt ici; il y viendra demain au matin et aura un logement. — Marlborough, qui ne devoit revenir de Hollande que le 15, arriva le 13 à son armée.

Jeudi 17, *à Marly*. — Le roi donna une longue audience à M. de Sousternon, qui vient lui rendre compte de l'état où est la cavalerie de Flandre. Monseigneur le duc de Berry alla coucher à Villeneuve-Saint-Georges, où Monseigneur doit venir de Meudon. — Le roi envoie M. le maréchal de Vauban commander à Dunkerque, à Gravelines, à Berghes et à Furnes. Les Anglois disent publiquement qu'ils veulent assiéger Dunkerque pour, quand ils l'auront pris, en raser les fortifications et en ruiner le port; mais nous ne croyons pas qu'ils puissent faire cette entreprise. — Le roi avoit fait offrir à M. de Savoie, par M de la Feuillade, toutes sortes de sûretés pour faire sortir toutes les princesses de Turin; M. de Savoie a répondu qu'il n'avoit pas besoin de ses offres et qu'elles étoient fort bien où elles étoient. — On eut des nouvelles de Madrid et du duc de Berwick par le duc de Gramont. Les Portugais entrèrent le 6 dans Salamanque, dont les principaux bourgeois se sont retirés avec leurs meilleurs effets, témoignant une fort grande fidélité au roi leur maître; rien n'a branlé dans la Castille ni même dans l'Aragon. On ne sait où est l'archiduc ni Péterborough; on croit qu'ils marchent du côté d'Alicante.

Vendredi 18, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec le P. de la Chaise et se promena le reste du jour. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent de Villeneuve-Saint-Georges. — Il arriva un courrier de Flandre; les ennemis ont fait un gros déta-

chement, avec lequel ils disent qu'ils vont faire le siége d'Ostende et de Nieuport; ils prétendent même les faire tous deux à la fois; c'est M. Fagel qui commande ce détachement. Marlborough demeure avec le gros de l'armée du côté de Rousselaer, et demande de grosses contributions, pour le présent et pour le passé, aux châtellenies d'Ypres et de Lille. — On mande de Turin du 24 que notre batterie de bombes commence à tirer avec succès; nos tranchées s'avancent sans perdre beaucoup de monde, quoique les assiégés tirent beaucoup de canon et de mousqueterie. Nous n'avons pas eu cent hommes tués ou blessés depuis le siége. M. de Chamillart a des lettres de M. de la Feuillade du 14; il devoit marcher le lendemain avec cinquante-deux escadrons et dix-sept bataillons pour passer le Pô et attaquer la cavalerie ennemie qui est sur les hauteurs de Moncallier; il compte d'être quatre ou cinq jours à cette expédition, pendant lesquels M. de Chamarande commandera au siége.

Samedi 19, *à Marly*. — Le roi, après la messe, fit entrer M. de Sousternon dans son cabinet et lui donna ses derniers ordres pour la Flandre, où il le renvoie. — Le roi donne d'assez grosses gratifications à six ou sept régiments de cavalerie qui ont le plus souffert à la bataille de Ramillies, qui sont : le Royal-étranger, Toulouse, Desmaretz, de Bar, Courcillon; moyennant cela ils ont ordre d'être en état de reservir au commencement d'août. — Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici sur les six heures; le roi leur avoit fait préparer une grande collation dans les jardins, mais ils ne purent faire qu'un tour de promenade autour du château; voyant venir l'orage, on leur servit à huit heures la collation dans le lieu où le roi mange, après quoi ils s'en retournèrent à Saint-Germain. — On reçut des lettres du 16 du comte de la Motte, qui commande dans Ostende; il mande qu'il croit que ce sera la dernière qu'il pourra écrire, parce que les ennemis approchent de la place et commencent à l'in-

vestir; c'est un Espagnol, nommé Covarruvias, qui est gouverneur d'Ostende et qui laisse M. de la Motte disposer de tout. Les ennemis ont quinze ou seize vaisseaux dans la place.

Dimanche 20, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart, et après son dîner il y travailla encore jusqu'à six heures, après quoi il alla se promener dans ses jardins. Ce voyage-ci est allongé de huit jours; il n'en partira que le samedi de la semaine qui vient. — Le détachement de l'armée de M. de Villars pour la Flandre est en marche depuis quelques jours; c'est le chevalier du Rozel qui le commande. Il restera encore à M. de Villars cinquante bataillons et plus de cinquante escadrons; il est toujours campé auprès de Spire. L'armée que commandoit M. le prince de Bade n'est pas si forte depuis que les troupes de Hesse et de Lunebourg en sont parties pour aller joindre les ennemis en Flandre. — Les deux compagnies aux gardes vacantes par la mort du chevalier de Bouzoles et de la Garde ont été données à Coadelet et à Dumesnil, les deux plus anciens lieutenants du régiment. — Le chevalier d'Épine, petit neveu du cardinal de Janson, est revenu de Madrid, et à son retour on l'a mis à la Bastille.

Lundi 21, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla se promener au petit mail, où Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne vinrent le joindre chacun de leur côté. Le soir, à onze heures, M. de Chamillart arriva de l'Étang, et le roi travailla avec lui jusqu'après minuit. — Il arriva le matin un courrier du maréchal de Villeroy, qui est venu à Berghes et à Furnes; il envoie au roi des lettres du 19 au soir du comte de la Motte et de la Connelaye, qui commande à Nieuport. Les ennemis n'ont pas encore ouvert la tranchée à Ostende, et le comte de la Motte croit même qu'ils feront le siége de Nieuport avant que d'attaquer Ostende. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade,

parti le 17 de Montalto au delà du Pô; il avoit passé cette rivière le 15 au-dessous de Turin sans nulle opposition, et de Montalto il avoit envoyé un détachement à Quiers, où les ennemis n'avoient point de troupes; on a eu peine à empêcher le pillage de la ville. Mesdames les duchesses de Savoie avec les princes sont sorties la nuit de Turin avec une grosse escorte; on croit qu'elles vont à Coni. M. de Chamarande, qui est resté pour commander au siége, mande que la cavalerie qui étoit à Moncallier s'étoit retirée avec assez de précipitation; on ne sait point où elle va. Notre canon n'a point encore commencé à tirer, mais nous avons deux batteries de mortiers qui tirent beaucoup de bombes et de pierres. Il arriva l'après-dînée un courrier de M. de Vendôme, et le soir il en arriva encore un autre de lui à l'Étang; on croit que c'est ce dernier courrier qui a fait venir M. de Chamillart ce soir, car il ne devoit venir que demain matin. Les lettres de M. de Vendôme sont du 15 de Castanara; on ne sait pas ce qu'il mande au roi; mais les particuliers qui écrivent de son armée mandent tous que les Vénitiens font des propositions de neutralité pour l'Italie, mais que M. de Vendôme doit s'aboucher avec l'abbé de Pomponne, notre ambassadeur à Venise.

Mardi 22, à Marly. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. de Chamillart. L'après-dînée le roi alla courre le cerf; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à neuf heures, et puis il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à son souper. — Il arriva l'après-dînée un courrier du maréchal de Villeroy; les ennemis ne paroissent pas encore déterminés au siége qu'ils veulent faire. Il envoie au roi une lettre de la Connelaye du 20, qui lui écrit que les ennemis veulent attaquer Nieuport présentement. — Le soir, après souper, quand Monseigneur et les princesses furent sortis du cabinet du roi, S. M.

rappela M. le duc d'Orléans, qui sortoit, et lui dit qu'il avoit résolu de l'envoyer commander l'armée de Lombardie en la place de M. de Vendôme. M. le duc d'Orléans, qui pressoit fort pour être employé, fut transporté de joie; on envoie avec lui le maréchal de Villars. Le maréchal de Marsin ira commander en Alsace, et M. de Vendôme viendra commander en Flandre. —Le roi nous dit à son coucher que le maréchal de Villeroy l'avoit prié instamment et à plusieurs reprises d'envoyer quelqu'un commander en sa place, n'étant pas juste que sa malheureuse étoile à la guerre pût nuire aux affaires de l'État*.

* Voici l'histoire de la disgrâce du maréchal de Villeroy qui fut profonde et longue. Le roi, outré des mauvais succès de ses armes et qui avoit mis son honneur à n'écouter rien sur la paix, dont toutefois il commençoit à sentir tout le besoin, à moins qu'il n'eût la totalité de la monarchie d'Espagne pour le roi son petit-fils, avoit fait les plus grands efforts pour avoir de belles et nombreuses armées et pour se procurer des victoires qui, malgré les suites de la bataille d'Hochstett, forçassent ses ennemis à terminer la guerre à son gré. Il avoit excité le maréchal de Villeroy, en partant, à donner une bataille. Il l'avoit piqué par le succès que le maréchal de Villars avoit eu de bonne heure en Alsace. La levée du siége de Barcelone, et l'ébranlement qu'il causa à toute l'Espagne, alluma de plus en plus le dépit du roi et la passion d'avoir incessamment une puissante revanche, et il ne cessa de redoubler ses ordres là-dessus au maréchal de Villeroy, et par Chamillart, et par des billets même de sa main (1). Marsin lui menoit d'Alsace un puissant renfort de troupes; Villeroy avoit ordre d'en attendre la jonction avant de rien entreprendre, mais aussitôt après de ne rien marchander. Ces mêmes ordres et d'attendre Marsin et de chercher aussitôt après à combattre lui avoient été réitérés plusieurs fois. Villeroy se sentit piqué d'être si souvent et si pressamment excité à donner une bataille; il crut qu'il y alloit du sien de différer; il se flatta de vaincre et se promit tout d'une victoire si passionnément désirée du roi, s'il n'en partageoit la gloire avec personne. C'est ce qui le précipita à donner celle de Ramillies, de telle sorte que l'électeur de Bavière eut à peine le temps d'arriver à l'armée le matin même, sur le point du combat. Plusieurs

(1) La nouvelle de la perte de la bataille de Ramillies était arrivée le 26 mai et celle de la levée du siége de Barcelone le 28; ce ne peut donc être cette dernière considération qui fit presser le maréchal de Villeroy de livrer bataille.

officiers principaux n'étoient arrivés que la veille, plusieurs autres n'avoient pas encore joint, et Marsin étoit encore à deux journées de lui, dont il avoit des nouvelles et dont la jonction étoit instante et sûre. En l'attendant suivant ses ordres, il auroit été de plus d'un quart plus fort, et comme il étoit sans lui supérieur aux ennemis et qu'il les eût combattus sur un autre terrain que celui où il donna son combat et où M. de Luxembourg n'avoit pas cru qu'on le pût hasarder sans y être battu, la victoire auroit été sûre et complète et pouvoit, en ce commencement de campagne, avoir les plus grandes et les plus heureuses suites. Toute la gauche du maréchal ne put combattre, étant séparée des ennemis par un marais et par des rebords de ces marais qui ne se pouvoient passer devant eux. Ce même marais séparoit ses deux lignes dans leur centre; la droite y fut repoussée par les ennemis, qui, de là, leur tirèrent toujours des troupes fraîches, et qui, après avoir défait notre droite, qui se perdit dans ce marais, retourna par derrière une ligne restée devant notre gauche, la prit en flanc et la mit en fuite, déjà ébranlée par le triste succès de l'autre aile. Le maréchal de Villeroy perdit la tramontane et plusieurs officiers généraux avec lui, Guiscard surtout, qui en fut perdu. Ainsi, ayant perdu très-peu de monde, mais beaucoup étant restés longtemps ou engagés dans le marais ou dispersés en le traversant, la fuite fut grande, et ce qu'il y eut de plus honteux, c'est qu'on ne put jamais persuader le maréchal de tenir ferme sous ces places, et que son armée rassemblée et augmentée sans cesse par le retour des gens dispersés, il la fit marcher sans s'arrêter, toujours en arrière, malgré tout ce que l'électeur lui put dire et lui faire représenter par plusieurs officiers généraux, et malgré tout ce qu'il pouvoit faire encore avec Marsin, qui tournoit et forçoit ses marches pour le joindre. Une conduite si étrange mit le roi au désespoir, et l'engagea à envoyer Chamillart en Flandre, pour être bien informé par lui et par les gens à qui il parleroit de tous les états de l'armée, comme tout s'y étoit passé, de la perte, du désordre et des remèdes qui s'y pourroient apporter. Quelque amitié et quelque habitude qui protégeât le maréchal auprès du roi, il ne put ne pas voir clair à son incapacité et à sa conduite, et ne put sentir à quoi il s'exposeroit s'il laissoit son armée et sa frontière entre les mains d'un homme à qui la tête avoit tourné si absolument et qui étoit encore fort loin d'être remise; mais cette même amitié fut assez forte pour se prêter à tous les moyens honorables de l'en tirer. Il lui fit insinuer de demander son retour. Il lui fit dire qu'il étoit résolu, et que, ce parti étant indispensable, il seroit sans comparaison plus honnête pour lui qu'il parût qu'il le demandoit, et en le faisant assurer qu'il le recevroit et le traiteroit de manière qu'il paroîtroit à tout le monde que c'étoit à regret qu'il lui auroit accordé son retour. Rien ne prit sur le maréchal, ni les lettres de la

main du roi, qui l'assuroit qu'il seroit de moitié avec lui pour couvrir et les fautes et le retour et lui marquer plus d'amitié que jamais, et les remontrances de ses amis, tout fut inutile. Plus le roi en faisoit, jusqu'à lui demander cette complaisance comme une marque de sa déférence et de son amitié pour son maître, plus le maréchal s'obstina à répondre durement qu'il n'étoit point un fourbe, et que rien ne lui feroit demander ce qu'il ne désiroit pas et ce qu'il regardoit comme le plus grand affront qu'il pût recevoir. Il se flattoit sans doute, à tant de ménagements pour tant de si grandes fautes, que l'amitié du roi et la protection de madame de Maintenon ne se pourroient jamais résoudre à l'arracher de son armée, avec laquelle il se flattoit sans doute de réparer ses malheurs; mais à la fin le roi, outré de cette opiniâtreté invincible et des bontés si extrêmes et si peu méritées, se sentit plus outré contre l'inflexibilité du maréchal que contre ses fautes, et lui envoya ordre de revenir sur-le-champ, puis changea sa lettre et lui manda d'attendre M. de Vendôme, et qu'il vouloit bien encore, malgré lui, dire et laisser croire qu'il ne le rappeloit qu'à sa prière. Cela fut exécuté de la sorte, et le maréchal ne sut pas profiter de ce dernier effort de bonté.

Il y avoit longtemps que M. le duc d'Orléans et les princes du sang désiroient de se voir à la tête des armées. Le malheur d'Hochstett le leur avoit fait espérer comme un moyen de ranimer tout par leur exemple; mais le roi n'avoit pu s'y résoudre, et avoit rebuté Chamillart plus d'une fois là-dessus. Il n'avoit jamais eu de vrai retour pour M. le prince de Conty, l'amour des troupes et de la cour; son mérite lui étoit odieux, et le secret dépit de ne pouvoir donner d'armée à M. du Maine, qu'il avoit égalé aux princes du sang, les en éloignoit plus que tout. Forcé enfin par Chamillart en ce dernier malheur de Ramillies, il ne put toutefois gagner sur soi d'envoyer le prince de Conty sur-le-champ en Flandre, comme le ministre l'en pressa, et il se résolut à ce changement de généraux d'armée, pour mettre en Flandre celui dont il espéroit le plus d'entre eux, d'envoyer en sa place un prince qui, au-dessus des princes du sang, piquoit moins son dépit par rapport à M. du Maine. C'étoit perdre bien du temps par l'éloignement de l'Italie, mais il en fallut passer par là.

Mercredi 23, *à Marly*. — Le roi, avant que d'entrer au conseil, apprit par un courrier du maréchal de Villeroy que les ennemis s'étoient retirés de devant Nieuport; ils se tournent du côté d'Ostende, où toute leur artillerie marche; on ne croit pas qu'ils aient encore ouvert la tranchée. — On fit partir dès la pointe du jour des cour-

riers pour M. de Vendôme, M. de Villars et M. de Marsin, qui ne savent encore rien des changements que le roi fait dans le commandement de ses armées. M. de Villars ne partira point d'Alsace que M. de Marsin ne soit arrivé, et dès qu'il sera arrivé, il partira pour la Lombardie et passera par le pays des Suisses. M. le duc d'Orléans compte d'y arriver presque aussitôt que lui, et a dit au roi ce soir qu'il avoit réglé toutes ses affaires à Paris et qu'il pouvoit partir avant la fin du mois; le roi voudroit bien qu'il arrivât avant le 15. M. de Vendôme en partira dès que le maréchal de Villars y sera arrivé, et M. le duc d'Orléans compte de le trouver encore à son armée ou tout au moins à Milan. M. de Vendôme passera ici et recevra les ordres et les instructions du roi avant que d'aller en Flandre, où le maréchal de Villeroy l'attendra. — Madame la duchesse d'Orléans a fort pressé M. le duc d'Orléans de prendre toutes ses pierreries, elle en a pour des sommes immenses, et M. le duc d'Orléans lui a répondu que, s'il ne trouvoit pas chez ses amis tout l'argent dont il a besoin, il ne feroit nulle difficulté de les accepter, sachant bien qu'elle lui offroit de bon cœur.

Jeudi 24, à Marly. — Le roi se promena tout le matin dans les jardins; il n'est point sorti l'après-dînée, parce qu'il y a eu un violent orage. Monseigneur le duc de Berry est parti l'après-dînée pour aller à Villeneuve-Saint-Georges, où Monseigneur est allé coucher de Meudon. Il partit hier d'ici l'après-dînée et mena avec lui mademoiselle de Lislebonne et madame d'Épinoy, qui revinrent le soir au souper du roi. Monseigneur ne mena avec lui aucun courtisan. — Il arriva à midi un courrier de M. de la Feuillade; voici une copie de sa lettre :

Au camp de Moncallier, le 19.

Les troupes du roi viennent d'entrer dans Moncallier; nous n'y avons pas trouvé plus de résistance qu'à Quiers; les ennemis l'avoient abandonné. M. de Savoie est sorti

de Turin avec toute sa cour, ses équipages et sa cavalerie, au nombre de trois mille chevaux; il n'y a laissé que cinq cents chevaux et vingt houssards, et a chargé le général Taun du soin de la défendre. La plupart de son infanterie est dans un très-mauvais état; il commence à en déserter une grande quantité, et il y a lieu d'espérer que cela continuera. Nous faisons actuellement un pont de communication à Moncallier; une troupe de quarante houssards en a attaqué aujourd'hui dans notre marche une de cinquante maîtres des ennemis, qu'ils ont entièrement défaits; il y en a eu trente-six de pris avec leurs chevaux; une troupe qui a paru auprès de Moncallier a été repoussée par notre avant-garde, qui en a pris sept ou huit.

Il arriva un courrier de Naples qui va à Madrid; c'est le duc d'Escalone, vice-roi, qui l'envoie au roi d'Espagne. Il n'y a eu nul soulèvement en ce pays-là, quoique les ennemis en eussent fait courre le bruit. — L'électeur de Bavière, qui est à Mons, a jeté du secours dans Dendermonde; il y a fait entrer trois mille cinq cents hommes, qui y ont porté tout ce qui y étoit nécessaire; le gouverneur, qui s'appelle del Val, Espagnol, qui a quatre-vingts ans passés, marque beaucoup de fidélité pour le roi son maître. Greder, maréchal de camp dans nos troupes, est dans la place; quoiqu'elle fût investie, le secours n'a eu nulle peine à y entrer, et ce qu'on en a fait resortir de troupes n'a eu nulle peine à rejoindre l'électeur.

Vendredi 25, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, a couru le cerf, et au retour de la chasse il s'est promené dans ses jardins jusqu'à huit heures; madame la duchesse de Bourgogne l'a joint à sa promenade. Monseigneur, qui devoit venir de Villeneuve-Saint-Georges, lui a mandé qu'il n'en reviendroit que demain, parce qu'il vouloit courre le loup. — Madame la marquise de Villars, mère du maréchal, est morte à Paris; elle avoit quatre-vingt-quatre ans*. — M. de Pontchartrain entra chez le roi au retour de la chasse; il venoit de recevoir une lettre de

Belle-Isle par laquelle on lui mande qu'un de nos armateurs a pris deux vaisseaux anglois chargés de munitions de guerre qui alloient à Lisbonne. La flotte hollandoise, n'ayant point trouvé l'angloise prête, a continué sa route, et on l'a vue passer à la hauteur d'Ouessant. — M. de Chamillart envoya au roi un paquet, et le roi dit à son souper que la tranchée n'étoit pas encore ouverte à Ostende. Le comte de la Motte a ouvert une écluse par laquelle il à fait entrer dans la mer toute l'eau qui étoit dans le canal de Bruges à Ostende ; les ennemis avoient beaucoup de barques chargées de munitions de guerre et de bouche qui sont demeurées à sec; cela retardera le siége de quelques jours. Les ennemis travaillent à faire une digue pour empêcher l'eau de ce canal d'entrer dans la mer. — Le roi a donné à M. de Mommeins l'aîné, mestre de camp et brigadier de cavalerie, la brigade vacante dans la compagnie des gardes d'Harcourt, et à la Boulaye, mestre de camp de cavalerie, la brigade vacante dans la compagnie de Villeroy. — Trois officiers généraux des troupes d'Espagne qui servent en Flandre ont pris parti parmi les ennemis, qui sont MM. de Vinterfeldt, Wrangel et Pascal ; les deux premiers étoient dans Anvers quand la place s'est rendue. — Quand le roi donna le régiment Royal-étranger à Saint-Chamans, il donna le régiment de Saint-Chamans au comte de Vaudrey, qui étoit lieutenant-colonel du Royal-étranger, et il donna le même jour le régiment de Bar à la Motte, qui en étoit lieutenant-colonel.

* Cette marquise de Villars étoit sœur du père du maréchal de Bellefonds; une petite bonne femme sèche, vive, méchante comme un serpent, de l'esprit comme un démon, qui étoit d'excellente compagnie, qui avoit passé sa vie jusqu'au dernier bout dans les meilleures et les plus choisies de la cour et du grand monde et qui conseilloit toujours à son fils de ne point donner de scènes au monde sur sa femme, de se vanter au roi tant qu'il pourroit, mais de ne jamais parler de soi à personne.

Samedi 26, *à Marly*. — Le roi se promena tout le jour

dans ses jardins. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent de Villeneuve-Saint-Georges. — On fait un gros détachement de l'armée d'Alsace pour la Flandre ; il sera de dix bataillons et de quinze escadrons; c'est M. de Magnac, lieutenant général, qui le commande. — M. Philippucci ayant refusé le chapeau de cardinal et ayant persisté dans son refus malgré le temps que le pape lui avoit donné pour se déterminer, S. S. a choisi pour cardinal en sa place M. Conti, nonce à Lisbonne. — L'abbé Testu (1) mourut ces jours passés à Paris. Il avoit depuis longtemps une abbaye que le roi lui avoit donnée ; il avoit le prieuré de Saint-Denis de la Chartre, qui dépend du prieuré de Saint-Martin ; il avoit une pension de M. le duc du Maine. Il étoit un des quarante de l'Académie françoise ; il avoit quatre-vingts ans passés et avoit toujours été fort dans le monde*. — Le cardinal Barbarigo est mort presque subitement à Monte-Fiascone. — L'ambassadeur de Venise a eu une grande audience de M. le duc d'Orléans à Paris.

* Cet abbé Testu étoit plein d'esprit et d'un esprit fort orné, un répertoire d'anecdotes de la cour et des meilleures et plus illustres compagnies du grand monde, où il avoit toujours été recherché, un très-honnête homme, et même bon homme, d'une bonne famille du parlement de Paris. Il avoit passé sa jeunesse à la cour, et avoit fort connu madame de Maintenon chez le maréchal d'Albret et depuis chez madame de Montespan, et il conserva avec toutes les deux considération, amitié, liberté et commerce jusqu'à la fin de sa vie, et a utilement servi des gens auprès d'elles. C'est peut-être le premier homme connu qui se soit plaint de ce mal si malheureusement devenu commun depuis, ignoré de ceux qui l'ont et de ceux qui le traitent et qui, sous mille formes différentes, est appelé vapeurs.

---

(1) « Ses *Stances chrétiennes*, dont on a fait cinq ou six éditions, marquent assez le talent qu'il avoit pour la poésie. Il avoit un très-beau cabinet de tableaux, et comme il connoissoit parfaitement tout ce que la peinture a de plus beau, et que tous les tableaux qui composoient son cabinet étoient de son choix, il n'y a point à douter que les curieux ne les recherchent avec empressement. » (*Mercure* de juillet, pages 120 à 122.)

Dimanche 27, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, demeura longtemps avec M. de Chamillart et il travailla encore après dîner jusqu'à six heures. — On reçut des lettres de Madrid qui portent que l'armée portugaise avoit marché de Salamanque le 13 et étoit venue à Penaranda, qui n'est qu'à huit lieues d'Avila; il paroît qu'ils marchent droit à Madrid, parce que c'est le droit chemin. M. de Berwick se recule toujours, n'étant point en état de les combattre; les trente bataillons et les vingt escadrons qu'on lui envoie de l'armée qui étoit en Catalogne, n'arriveront à Bayonne qu'à la fin du mois. On écrit que la reine d'Espagne sera obligée de sortir de Madrid et qu'elle viendra à Aranda de Duero, et le roi d'Espagne ira se mettre à la tête de l'armée de M. de Berwick. Ces nouvelles sont venues par un courrier d'Orry, et, à ce qu'on assure, à l'insu de M. Amelot, notre ambassadeur; ni lui, ni le duc de Berwick, ni le roi d'Espagne n'en mandent rien; on ajoute même à cela qu'Orry est tout à fait brouillé avec M. Amelot.

Lundi 28, *à Marly*. — Le roi vouloit courre le cerf l'après-dînée, mais l'orage l'en empêcha; il ne le courra pas encore demain, parce que c'est fête, et le roi a l'attention de ne courre jamais les fêtes, parce qu'il a peur que quelqu'un de l'équipage ne perde la messe. Il travailla jusqu'à six heures avec M. Pelletier. — Imécourt, lieutenant des gardes de la compagnie de Noailles, est mort de ses blessures. — Par les nouvelles qu'on a de Flandre, on ne doute plus que les ennemis n'assiégent Ostende; ils ont même fait des détachements de leur grosse armée, qui est à Rousselaer, pour grossir les troupes qui sont au siége; on croit qu'ils auront ouvert la tranchée du 26, mais on n'en a point encore de nouvelles sûres. — L'ambassadeur de Venise vint ici le matin et fut longtemps avec M. de Torcy. Les Vénitiens se plaignent beaucoup de M. de Vendôme, qui n'est pas content d'eux; on ne croit pourtant pas que cela en vienne à une rupture. —

Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, qui joindra quelques troupes à un petit corps que M. de la Feuillade a donné à M. le comte d'Estaing pour faire le siége d'Asti, où M. de Savoie n'a laissé que deux cents hommes dans la citadelle.

Mardi 29, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée S. M. travailla avec M. de Pontchartrain, et il se promena dans ses jardins jusqu'à huit heures. — On eut le soir des nouvelles de M. de la Feuillade par l'ordinaire, les lettres sont du 23. Ce général, après avoir fait prendre du pain aux troupes qu'il avoit à Moncallier, où il avoit été obligé de demeurer deux jours en attendant son canon, marchoit pour suivre M. de Savoie*, qui avoit pris la route de Carmagnole avec sa cavalerie ; mais on croit que ce prince va à Coni, auquel cas M. de la Feuillade reviendra devant Turin, dont le siége va lentement, mais bien. Notre canon n'étoit point encore en batterie, mais il devoit tirer le lendemain. Nous n'avons pas perdu beaucoup de monde jusques ici et nous n'avons eu d'officiers considérables blessés que M. de Menou, brigadier, qui a eu la jambe emportée au commencement du siége. — M. le duc d'Orléans fait reconnoître le fils qu'il a eu de mademoiselle de Sery et lui donne 500,000 livres, dont la mère aura la jouissance**.

* La Feuillade fut sur le point de prendre M. de Savoie, qui lui échappa, lui troisième, si à propos qu'il sortoit d'un village par un bout comme la Feuillade y entroit par l'autre. C'étoit un très-petit lieu, et il en fut averti à l'instant ; la malhabileté de ne pas débander après fut grande, ou la politique bien forte, à l'égard de madame la duchesse de Bourgogne à l'abri du crédit de M. Chamillart. Quoi qu'il en soit, il fut fort soupçonné de ne l'avoir pas voulu prendre, et cette chasse nuisit fort au siége de Turin.

* Mademoiselle de Sery étoit une jeune fille de condition sans bien, fort jolie, une brune (1) piquante, d'un air mutin et capricieux, vif et

(1) Il y a *bonne* dans le manuscrit.

plaisant, qui étoit parente de madame de Ventadour et qui fut mise par elle fille d'honneur de Madame. M. d'Orléans en devint amoureux et en eut ce fils, qu'il prit ce temps de faveur du roi, pour reconnoître et le faire légitimer. Mademoiselle de Sery n'avoit pu demeurer chez Madame avec cet éclat; elle possédoit M. d'Orléans avec empire, et voulut absolument être appelée madame du Comment [du Commun ?]. Il n'y en avoit point d'exemple, mais M. le duc d'Orléans força le roi, en partant pour l'Italie, d'en faire un, et il permit à mademoiselle de Sery de prendre le nom de comtesse d'Argenton, terre à M. le duc d'Orléans, qu'il lui donna. Nous le verrons dans sa régence acheter pour ce fils le grand prieuré de France du chevalier de Vendôme bien étrangement, puis la charge de général des galères du maréchal de Tessé, lui donner l'abbaye d'Auvilliers, enfin profiter des conjonctures d'Espagne pour l'y envoyer à l'occasion du voyage de mademoiselle de Beaujolois, sa fille, qui alloit pour épouser don Carlos, et faire faire le chevalier d'Orléans grand d'Espagne à vie; au moins a-t-il été heureux en lui.

Mercredi 30, *à Marly*. — Le roi, après le conseil d'État, qui ne fut pas si long qu'à l'ordinaire, travailla avec M. de Chamillart, et finit une partie des choses qu'il avoit à faire avec lui pour avoir son après-dînée libre, qu'il employa à courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. A neuf heures M. de Chamillart vint chez madame de Maintenon pour finir avec le roi ce qu'il n'avoit pas pu achever le matin. Le roi, avant que d'aller à la messe, avoit été enfermé avec M. le duc d'Orléans, qui prit congé de S. M. Il partira demain de Paris et arrivera dimanche à Lyon; il court à vingt-huit chevaux et à cinq chaises, une pour lui, une pour Sassenage, son gentilhomme de la chambre en service, une pour le marquis d'Étampes, une pour la Fare, ses deux capitaines des gardes, et pour Nancré, qui commande ses Suisses. — On eut des nouvelles de Madrid du 18 au soir; la reine en étoit sortie l'après-dînée pour aller coucher à Alcala et le lendemain à Guadalaxara; le roi d'Espagne y est demeuré pour quelques jours et tâchera d'obliger les conseils à suivre la reine, et lui ira joindre l'armée du duc de Berwick, qui se rapproche toujours de Madrid. Les ennemis marchent en avant, et étant déjà en deçà d'A-

vila, Madrid est dans la dernière désolation de voir ainsi partir la reine.

Jeudi 1[er] *juillet, à Marly.* — Le roi se promena tout le jour dans ses jardins. Il a réglé son voyage de Fontainebleau, où il ira cette année plus tôt qu'à l'ordinaire; il partira pour cela le 30 d'août de Meudon et fera le voyage tout en un jour. Madame la duchesse de Bourgogne n'arrivera que le lendemain; elle ira en bateau, s'embarquera auprès de l'Arsenal et couchera à Corbeil. — Il arriva hier au soir un courrier de M. de Villars qu'on a fait repartir ce matin; ce maréchal représente au roi les raisons qu'il y a pour ne le point envoyer en Italie avec M. le duc d'Orléans. — Il est arrivé ce soir un courrier de M. de Chamarande, qui mande que notre canon est en batterie; il a fait taire le canon des assiégés durant vingt-quatre heures, quoique les assiégés aient quatre-vingt-dix pièces de canon qui tirent sur notre tranchée. M. de Savoie est à Coni. M. de la Feuillade revient au siége; les ennemis, depuis le 23, ont fait plusieurs sorties, où ils ont été toujours repoussés. Les déserteurs assurent qu'ils nous découvriront toutes les mines.

Vendredi 2, *à Marly.* — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf; Monseigneur étoit à la chasse. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient allés dès le matin tuer des sangliers dans la forêt de Saint-Germain. — Le roi a trouvé les raisons que M. de Villars lui a représentées bonnes; il le laisse en Alsace et envoie M. de Marsin sous M. le duc d'Orléans en Lombardie*. — Il arriva un courrier d'Espagne, les lettres sont du 24; la reine écrit de Berlinga. Le roi d'Espagne étoit sorti le 21 de Madrid et s'étoit allé mettre à la tête de l'armée du duc de Berwick à Torrejon; notre ambassadeur l'a suivi; les conseils ont suivi la reine, qui doit aller à Arandade Duero et de là à Burgos. L'armée portugaise s'avance toujours; elle n'est pas loin de l'Escurial et entrera quand elle voudra à Madrid. Le cardinal Porto-Carrero est allé à son

archevêché de Tolède; la plupart des grands sont allés dans leurs terres; le désordre et la désolation sont grands à Madrid. — Le comte de Sainte-Croix, qui commandoit deux galères d'Espagne à Carthagène, est allé se rendre avec ses deux galères à un vaisseau anglois qui étoit à la rade.

* Villars, dans une si grande fortune, n'eut garde de changer le commandement en chef et sur le Rhin contre l'Italie, et sous un petit-fils de France, quoique tacitement obligé d'en croire le maréchal de France qui lui seroit donné. Il y craignit encore plus le gendre du ministre tout-puissant alors, et ses entreprises mal concertées, auxquelles il faudroit tout sacrifier, ou se perdre soi-même; et il n'en jugea que trop bien.

Samedi 3, *à Versailles*. — Le roi travailla assez longtemps avec le P. de la Chaise à Marly avant que d'aller se promener, et il n'arriva ici qu'à huit heures. Monseigneur partit après dîner pour Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi; il y a mené madame la duchesse et mademoiselle de Melun, qui revinrent ici le soir. Monseigneur le duc de Bourgogne revint ici dès qu'il eut dîné et fut longtemps avec le P. Martineau pour faire demain ses dévotions; il les fait tous les quinze jours. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry jouèrent l'après-dînée à Marly et ne revinrent ici qu'à cinq heures. — Le roi eut le matin, à Marly, des nouvelles d'Ostende; le comte de la Motte lui mande que la tranchée fut ouverte la nuit du 26 au 27, qu'il avoit fait une sortie qui avoit dérangé leur travail et qu'il les avoit obligés de l'ouvrir plus loin. Une bombe des galiotes avoit mis le feu à la maison de ville, qui avoit un peu épouvanté les habitants, mais cela étoit apaisé. — M. le marquis de Rhodes* mourut ces jours passés à Paris; il avoit été grand maître des cérémonies, charge qui étoit depuis longtemps dans sa maison. Il laisse une fille unique, qui sera une grande héritière.

* On a parlé de M. de Rhodes ailleurs; il fut le dernier de sa mai-

son. Cette fille unique qu'il laissa épousa le prince d'Isenghien, déjà veuf, et mourut sans enfants.

Dimanche 4, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis s'alla promener à Trianon. Monseigneur vint ici le matin pour le conseil et puis s'en retourna dîner à Meudon. — Le roi mande à M. le chevalier de Bezons de venir ici; on l'envoie commander sur les côtes, depuis Calais jusqu'au Havre; il aura pour maréchal de camp sous lui M. de Lévis, qu'on avoit mis dans Menin avec M. de Caraman. — Il arriva un courrier d'Espagne, les lettres sont du 27. Les Portugais sont maîtres de Madrid, dont tous les conseils et tous les grands sont sortis. Le roi d'Espagne s'approche de Burgos avec le peu de troupes qu'a le duc de Berwick; les trente bataillons et les vingt escadrons que nous envoyons dans ce pays-là le joindront à Burgos, où la reine sa femme le va attendre. La désolation est grande, et l'on craint la désertion dans le peu de troupes espagnoles qui restent; on ne sait point si le comte de las Torres, qui étoit dans le royaume de Valence, pourra joindre. On attend, dit-on, l'archiduc à Madrid avec milord Péterborough; le bruit qui avoit couru de la maladie de l'archiduc ne se confirme pas; cependant on n'en a aucunes nouvelles certaines, et il y a bien des gens qui le croient encore à Valence.

Lundi 5, à Versailles. — Le roi prit médecine; Monseigneur vint de Meudon le voir. S. M. travailla avec M. Pelletier. — On eut des lettres du comte de la Motte du 30. Elles sont venues par des barques que l'on avoit fait entrer à Dunkerque et à Nieuport pour y jeter quelques munitions dont on manquoit dans ces places; les vaisseaux ennemis n'ont pas pu empêcher ces barques d'entrer et de sortir. Le comte de la Motte mande que les assiégeants sont à portée d'attaquer le chemin couvert, mais qu'il craint encore plus le dedans que le dehors. — M. de Desimieux, fils de madame de Verue, qui étoit fort joli garçon et qui, quoique fort jeune, avoit déjà trouvé

le moyen de se distinguer, est mort de maladie à Tournay; il ne reste plus d'enfants à madame de Verue qu'un fils, qui est demeuré auprès de M. de Savoie et qui est l'aîné de celui qui vient de mourir. — Un parti de Namur a pris le duc d'Albemarle, qui prétendoit avoir un bon passe-port, mais le temps marqué dans le passe-port étoit expiré. M. de Saillant, qui commande dans Namur, l'a renvoyé sur sa parole, et les généraux ennemis sont convenus eux-mêmes qu'il étoit de bonne prise; on parle de l'échanger contre le marquis d'Alègre; ils sont de grade égal dans l'armée; le duc d'Albemarle étoit le grand favori du feu roi Guillaume, et son nom est Kepel.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla encore avec M. de Chamillart. Il donna une audience à l'ambassadeur de Venise, qui parut en sortir fort content; on croit que les petits démêlés que nous avons avec la république sont terminés et que la neutralité subsistera. — On a des lettres de M. de Vendôme, qui est toujours derrière l'Adige; le prince Eugène se fortifie fort, et on compte qu'il aura bientôt trente mille hommes dans son armée. — On a des lettres de Turin du 30, le siége va toujours lentement, mais toujours bien; nous perdons peu de monde, et il n'y a point encore de maladies dans l'armée. M. de la Feuillade étoit encore devant Quierasque, où M. de Savoie a laissé quelque infanterie; M. d'Estaing est encore devant Asti; ces deux détachements font que les troupes du siége ont peu de repos, car nous avons toujours dix bataillons de tranchée, et il n'y en reste que quarante. — On donne à M. de Bezons quinze escadrons et quelques bataillons, mais presque toutes troupes de nouvelles levées. — M. de Biron commande un petit corps près de Nieuport, qui campe sur les dunes.

Mercredi 7, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart, y travailla encore l'après-dînée jusqu'à cinq heures, et puis alla tirer. — Toutes les

nouvelles d'Allemagne portent que l'accommodement des mécontents avec l'empereur est rompu; mais il vient si souvent de fausses nouvelles de ce pays-là qu'il en faut attendre la confirmation. — La duchesse Max de Bavière est morte en Bavière; elle étoit sœur de M. de Bouillon. Elle avoit eu 500,000 livres en mariage, dont il y en avoit 100,000 qui étoient demeurées entre les mains de M. de Bouillon et dont il payoit la rente; elle a donné tout son bien au prince d'Auvergne, qui est en Hollande. Le duc Max, son mari, étoit oncle de madame la Dauphine et des électeurs de Bavière et de Cologne. — Le roi a donné la brigade vacante dans ses gardes du corps à la Billarderie, mestre de camp de cavalerie; les enseignes montent toujours aux lieutenances, mais ils conservent leurs brigades; ainsi la Billarderie aura la brigade d'Imécourt, qui est mort.

Jeudi 8, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et puis alla courre le cerf dans le parc de Marly ; après la chasse il alla se promener à Marly et revint ici à sept heures. — Le maréchal de Tessé salua le roi le matin, qui lui dit que samedi il l'entretiendroit à loisir. — Vaset, qui a une charge de confiance chez la reine d'Espagne, arriva ici; il a laissé la reine un peu par delà Burgos, où elle vient tout droit. Le roi d'Espagne est à la tête de l'armée du duc de Berwick et prend le chemin de Burgos aussi, mais fort lentement. Les Portugais ne le suivent point, on les fait camper auprès de Madrid; leurs généraux ne veulent point que leurs troupes entrent dans la ville. Vaset a apporté ici une cassette pleine de pierreries, parmi lesquelles est la fameuse perle que les Espagnols appellent *la peregrine* ou *la sola*, parce qu'il n'y en a point dans l'Europe de cette grosseur-là; les autres pierreries ne sont pas fort considérables.

Vendredi 9, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Chamillart, qui arrivoit de Paris, où il avoit reçu deux courriers, un du ma-

réchal de Villeroy et un du maréchal de Marsin. — Par les nouvelles qu'on a de Dunkerque et de Furnes on doit juger que les ennemis seront bientôt maîtres d'Ostende, s'ils ne le sont déjà. Le maréchal de Marsin a reçu ses ordres pour aller en Italie, et il se prépare à partir d'Alsace, où il ne faisoit que d'arriver. — On mande de Bayonne que le comte de San-Istevan, qui étoit vice-roi de Navarre, étoit mort subitement à Pampelune; c'est une médiocre perte pour le roi d'Espagne, et Dupont, qui commande les troupes de France dans la citadelle, n'avoit point voulu en sortir pour lui aller parler, de crainte que ce vice-roi, qu'il croyoit malintentionné, ne le fît arrêter pour se rendre ensuite maître de la citadelle. — Monseigneur alla de Meudon coucher à Villeneuve-Saint-Georges. Monseigneur le duc de Berry alla d'ici tirer dans la forêt de Sénart et puis coucher à Villeneuve-Saint-Georges.

Samedi 10, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances et travailla encore avec M. de Chamillart, et il alla après dîner à Trianon; madame la duchesse de Bourgogne alla s'y promener aussi. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent de Villeneuve-Saint-Georges après avoir couru le loup dans la forêt de Sénart. — Il arriva un aide de camp du comte de la Motte, qui a été obligé de rendre Ostende aux ennemis; il commença à capituler le 6 et sortit de la place le 8. Il s'est engagé par sa capitulation à ne servir de six mois, ni lui ni sa garnison, qui étoit fort mauvaise; il avoit six bataillons françois nouveaux et fort foibles et deux bataillons wallons, dont tous les soldats et beaucoup d'officiers ont pris parti parmi les ennemis. — Madame de Gacé mourut ces jours passés à Paris; elle avoit épousé son cousin germain et étoit fille de M. de Matignon, à qui il ne reste qu'un fils. — D'Avaray et Puységur, tous deux lieutenants généraux au siége de Barcelone, sont arrivés; le roi envoie Puységur servir en Flandre, d'Avaray

n'est pas en assez bonne santé pour pouvoir servir.

Dimanche 11, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il y travailla encore jusqu'à cinq heures et puis alla tirer. Monseigneur se promena le soir dans les jardins. Madame la duchesse de Bourgogne fit ses dévotions aux Récollets dans une chapelle en bas. — Les dernières nouvelles qu'on a de M. de Vendôme sont du 2; il conserve tous les postes qu'il a sur l'Adige, et il paroît que le prince Eugène se prépare à l'attaquer. M. de Vendôme a fait revenir tout ce qu'il avoit de troupes dans le Modénois. M. d'Estaing a pris la ville d'Asti, mais il attend du canon pour attaquer le château. — On a mis dans la citadelle de Valenciennes M. de Verbauni, qui étoit le principal ingénieur des troupes espagnoles en Flandre; il alloit se rendre aux ennemis; il auroit pu aisément battre le quartier des troupes qui investissoient Dendermonde en deçà de l'Escaut, mais on n'a bien su cela que depuis sa prison. — La cour ne prendra point le deuil de la princesse Max de Bavière que l'électeur n'en ait donné part au roi.

Lundi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches; il y avoit plus d'un mois qu'il n'en avoit tenu. Il y jugea l'affaire du cérémonial que M. le Prince et monseigneur le Duc avoient contre le parlement de Dijon, qui prétendoit que ses huissiers portassent la baguette haute quand ils venoient en corps ou par députés haranguer ces princes, qui sont gouverneurs de la province; le roi a décidé l'affaire comme M. le Prince l'a désiré, et les huissiers baisseront leurs baguettes. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade, ses lettres sont du 7. Il étoit revenu au siége de Turin; M. de Savoie étoit dans Coni et sa cavalerie dans les montagnes, où elle souffroit fort; tout le pays de Mondovi s'étoit soumis au roi et demandoit même des armes et de servir dans nos troupes; on a pris dans Mondovi le prince de Carignan, sa femme et ses enfants. Il a donné sa parole, se reconnoît pri-

sonnier de guerre; on le renvoie avec toute sa famille à Raconi, qui est sa maison de plaisance, où il a prié M. de la Feuillade de lui donner une garde de quarante carabiniers. Mesdames de Savoie étoient à Oneglia; la république de Gênes leur a envoyé des galères, qui ont été obligées, par le mauvais temps, de relâcher à Villefranche. La république leur offroit de les mener à Gênes, mais elles prennent le parti de n'aller qu'à Savone. Le siége de Turin va lentement, mais toujours bien; on avoit écrit à M. de la Feuillade de le presser, mais on ne peut aller plus vite, parce qu'il faut que les mineurs travaillent à découvrir les mines des assiégés. Nous ne sommes plus qu'à deux toises des palissades de l'avant-chemin couvert, et tout est miné jusqu'à la place. Le courrier qui est arrivé a trouvé M. le duc d'Orléans le 8 au matin à Suze, qui n'est qu'à huit lieues de Turin; ainsi S. A. R. y sera arrivée ce jour-là de bonne heure.

Mardi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure après le conseil de finance qui ne fut pas long, et puis alla courre le cerf dans le parc de Marly, et après la chasse il se promena à Marly jusqu'à sept heures et revint ici ensuite. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Il y avoit depuis quelque temps des faux sauniers qui venoient en troupes vendre du sel du côté de Melun; le roi a fait un détachement de cent soldats des gardes avec six sergents qui se sont dispersés en petites troupes, et une de ces troupes en a attaqué une de ces malheureux auprès de Montereau. Ils étoient vingt avec des charrettes de sel; on leur en a tué sept ou huit, on en a pris six; le reste, qui étoit blessé, s'est sauvé dans les bois, et on fait un trac dans les bois pour les prendre. Ils sont presque tous Lorrains; un de ceux qui a été pris a nommé les auteurs de ces désordres, et on a envoyé des gens pour les prendre en Champagne, où ils sont en plus grand nombre.

Mercredi 14, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-

dînée avec M. de Chamillart; il y avoit déjà travaillé le matin, après le conseil. A cinq heures le roi s'alla promener à Trianon; Monseigneur y alla aussi. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne se promenèrent le soir dans les jardins. — L'armée de Marlborough, qui étoit depuis quelques jours à Harlebeck, s'est avancée sur l'Escaut auprès du pont de pierre; les troupes qui ont fait le siége d'Ostende le doivent rejoindre; on ne sait point encore quelles places ils doivent attaquer. — M. le cardinal de Janson arriva hier de Rome; il a été parfaitement bien reçu du roi, et il a prêté ce matin, dans le cabinet du roi, le serment pour la charge de grand aumônier de France. — Le roi a permis à M. de Vaubonne, lieutenant général de l'armée des ennemis, qui est prisonnier à Reims, d'aller pour trois mois à Orange, qui est son pays. Le roi est fort mécontent de la conduite et des discours de cet homme-là et ne lui accorde cette grâce que pour faire plaisir à Marlborough, à qui il l'a fait dire même. M. de Marlborough en use fort bien avec nos prisonniers, et il sollicitoit fort que le roi accordât cette grâce à M. de Vaubonne.

Jeudi 15, *à Versailles.* — Le roi donna une grande audience au sieur Orry, qui arriva hier d'Espagne. S'il ne se flatte point dans ce qu'il dit, il y auroit grande apparence que le roi d'Espagne pourroit bientôt rentrer dans Madrid. Il demande de l'argent pour commencer à payer les troupes d'Espagne au mois d'août, et assure qu'elles sont payées jusqu'à la fin de juillet. La reine est à Burgos, où quelques grands sont venus la joindre; quelques autres ont joint le roi d'Espagne, qui est campé à Xadraque. Voici la copie de la lettre du duc de Berwick de ce camp-là, du 2 juillet :

Du camp de Xadraque, le 2 juillet.

Depuis le 26 que toute l'armée des ennemis est campée auprès de Madrid, il ne s'est rien passé de nouveau;

l'archiduc devoit partir de Barcelone le 21 du mois passé pour se rendre à Valence, où il ne devoit être que le 11 de ce mois; les généraux ennemis lui ont écrit pour le faire venir en toute diligence à Madrid, mais il n'y a pas d'apparence qu'il y puisse arriver avant le 20. S. M. C. est campée ici à seize lieues de Madrid avec trente-deux escadrons et sept bataillons et prétend y rester jusqu'à l'arrivée des troupes de France, après quoi il remarchera en avant pour chasser les ennemis de Madrid. M. le comte de Fiennes est avec un corps de douze à quinze cents chevaux entre Cecy et Alcala, pour avoir l'œil sur tout ce qui se passera à Madrid et contenir les ennemis. M. de Jeoffreville est marché avec quatorze escadrons devers Somo-Sierra, pour empêcher qu'il ne passe de la vieille Castille aucuns blés du côté de Madrid, ce qui incommodera extrêmement les ennemis.

Vendredi 16, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans la forêt de Marly, et après la chasse il alla se promener à Marly jusqu'à la nuit et puis revint ici. — Madame la princesse de Tingry* mourut ici. Elle étoit fort vieille et étoit en enfance depuis assez longtemps; elle avoit été dame du palais de la reine, elle en avoit encore la pension. Elle étoit sœur aînée de feu madame de Luxembourg, mère de M. de Luxembourg d'aujourd'hui, et M. de Luxembourg lui payoit une assez grosse pension. Elle avoit un appartement ici, que le roi a donné à M. de Marsin, qui en souhaitoit un depuis longtemps. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, ses lettres sont du 10. Il mande que le prince Eugène a fait passer le bas de l'Adige à un corps de huit ou dix mille hommes qui sont entrés dans la Polésine de Rovigo, qui est un pays assez impraticable; il croit que les ennemis n'ont fait cette démarche que pour tâcher de lui faire changer la disposition de ses quartiers, ce qu'il ne veut point faire. Le courrier a trouvé M. le duc d'Orléans à Milan, et il joindra M. de Vendôme le 13 ou le 14.

* L'histoire de cette vieille Tingry, morte à Versailles à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six ans, mérite d'être rapportée. Brantes, frère du connétable de Luynes, épousa par sa faveur l'héritière de Piney-Luxembourg, qui le fit duc et pair, parce que ce duché, érigé pour son grand-père, étoit femelle. Il laissa un fils imbécile, qu'on fit diacre, qu'on fit interdire, qu'on enferma à Saint-Lazare toute sa vie et qui y mourut à la fin du dernier siècle. La fille, on la fit religieuse bénédictine à l'Abbaye aux Bois à Paris, où elle a été une vingtaine d'années professe et maîtresse des novices. La mère se remaria au comte de Clermont-Tonnerre, dont elle eut une fille unique. M. le Prince, amoureux de la duchesse de Châtillon, sœur de Bouteville, et demeuré leur ami d'autant que le frère l'avoit suivi en Flandre, en fit le mariage avec cette fille du second lit, et imagina de le faire duc de Piney-Luxembourg par ce mariage. On leva pour vingt-quatre heures l'interdiction du diacre, qu'on interdit de nouveau et qu'on recoffra de nouveau dès qu'il eut parlé tant et comme on voulut au contrat de mariage, et comme la religieuse, au défaut du diacre, pouvoit faire de l'embarras si elle venoit à se repentir de son état en le voyant passer à une sœur cadette et d'un autre lit, M. le Prince fit si bien à la cour et à Rome qu'il la dévoila d'abord pour être chanoinesse de Poussay, sans toutefois y aller, puis tout à fait, et lui procura un tabouret de grâce pour ses prétendus droits au duché de Piney et une place de dame du palais de la reine. Elle passa sa vie à la cour, peu considérée, et non sans scrupules, qui ne furent pas les plus forts. M. de Luxembourg, son beau-frère, et ses enfants la ménageoient avec de grands égards, qui, de sa part à elle, étoient peu réciproques. Elle avoit peu d'esprit et on étoit assez sur le pied de la tourmenter pour se divertir à la mettre en colère, qui suppléoit à l'agrément de sa conversation. Rien n'a été plus singulier que la vie de cette défroquée. On a parlé ailleurs du procès que ce mariage du maréchal de Luxembourg, qui lui valut une érection nouvelle, fit contre les ducs ses anciens et lui, qui finit par lui fixer son rang d'ancienneté à ses lettres nouvelles de 1662.

Samedi 17, *à Versailles*. — Le roi alla se promener l'après-dînée à Trianon. Monseigneur partit dès le matin pour aller à Meudon, où il n'a mené personne; il y couchera deux nuits et ira lundi à Villeneuve-Saint-Georges. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade, qui mande qu'un corps de cavalerie qu'il avoit laissé sous les ordres de M. d'Aubeterre, pour suivre M. de Savoie, avoit battu l'arrière-garde de ce prince qui se retiroit vers la vallée de Lucerne; on lui a tué ou pris plus de cent cavaliers,

et parmi les prisonniers est un fils de feu M. le comte de Soissons, un capitaine des gardes de M. de Savoie et plus de vingt autres officiers; le fils de M. le comte de Soissons est blessé. Le siége de Turin va son train, mais toujours lentement. Par le courrier de M. de Vendôme qui arriva vendredi on apprit que le prince Eugène proposoit l'échange d'un officier général allemand et de deux officiers généraux piémontois contre MM. de Blansac, de la Vallière et le chevalier de Croissy. — Le roi fait repartir incessamment M. Orry et lui fait donner une somme d'argent assez considérable pour payer les troupes du roi d'Espagne. Les troupes de France qui doivent joindre S. M. C. étoient sur l'Èbre le 8 et le joindront au plus tard le 20, mais elles sont un peu foibles; cependant, dès qu'elles l'auront joint, il compte de donner bataille aux Portugais, s'ils l'attendent à Madrid.

Dimanche 18, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure et demie, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures, après quoi il alla tirer. — Milord Marlborough est toujours campé sur l'Escaut au pont de pierre, et M. d'Owerkerke, depuis la prise d'Ostende, est venu camper sur la Lys au-dessous de Deinse; ils ont quelques troupes de Lunebourg sur la Dendre et font courir le bruit qu'ils veulent attaquer Namur cependant M. de Saillant, qui commande dans cette place, ne croit point qu'ils songent à l'attaquer, et mande qu'ils n'ont point d'artillerie embarquée sur la Meuse à Liége, comme le bruit en avoit couru. M. d'Owerkerke, avant que de partir d'Ostende, y a fait embarquer quatre bataillons et trois régiments de dragons; ils auront outre cela douze mille hommes sur leur flotte. Toutes les apparences sont qu'ils veulent faire une descente sur nos côtes quand leur flotte sera toute prête; mais on mande d'Angleterre qu'elle ne sauroit l'être qu'à la fin du mois.

Lundi 19, *à Marly.* — Le roi, avant que de partir de Versailles pour venir ici, donna une longue audience au

cardinal de Janson et une à l'archevêque de Reims. En arrivant ici le roi alla voir sa nouvelle cascade, qui est derrière le second pavillon des hommes; elle est entièrement achevée, et on la trouve plus belle que celle de la rivière. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer des faisans dans la forêt de Sénart et puis coucher à Villeneuve-Saint-Georges, où Monseigneur étoit venu de Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne vint ici à sept heures; sa grossesse va toujours à souhait; elle se ménage fort, et on espère qu'elle sera en état de faire le voyage de Fontainebleau. — On mande d'Angleterre que l'union de ce royaume avec l'Écosse est entièrement réglée et qu'ils reprendront le nom de la Grande-Bretagne ne faisant plus qu'un même État. — Depuis l'arrivée de M. Orry, on a appris que Carthagène s'étoit révoltée et a prêté serment de fidélité à l'archiduc.

Mardi 20, à Marly. — Le roi se promena tout le matin dans les allées autour de sa cascade, et l'après-dînée il alla courre le cerf. Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry arrivèrent ici à quatre heures après avoir couru le loup le matin dans la forêt de Sénart. Madame la duchesse de Bourgogne fut fort incommodée tout le jour d'une grande fluxion sur les dents qui l'empêcha de sortir; elle vint le soir, un moment, à la musique, et elle soupa avec le roi quoiqu'elle souffrît beaucoup. — On eut des nouvelles du siége de Turin par l'ordinaire, les lettres sont du 14. Nous avons pris une lunette sur la gauche de notre tranchée, et les assiégés ont tenté deux fois de nous en chasser, mais on les a toujours repoussés. Nous avons perdu cent hommes à ces petits combats, et les assiégés y en ont perdu beaucoup davantage. M. de la Feuillade partit de devant la place le 11 au matin pour aller encore poursuivre M. de Savoie et reviendra au camp dans quelques jours. M. de Chamarande mande qu'il ne doute point que nous ne prenions la place, mais que cela sera long.

Mercredi 21, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, alla faire un tour à sa nouvelle cascade, et l'après-dînée il travailla longtemps avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne fut fort incommodée tout le jour de sa fluxion et ne put même aller à la messe. — On eut des nouvelles d'Espagne par l'ordinaire; voici ce que mande le duc de Berwick :

Du camp de Xadraque le 12 juillet.

Les ennemis sont dans leur même camp de l'autre côté de la rivière de Xarama, à quatre lieues en deçà de Madrid. Ils avancèrent il y a quatre jours un petit corps à Alcala; le lendemain qu'il y fut arrivé un de nos partis en poussa si vivement un des leurs que ce petit camp prit la fuite et se jeta dans Alcala, laissant leurs tentes tendues et tous leurs bagages. Les paysans des environs en profitèrent, et depuis ils n'ont osé sortir d'Alcala, aux portes duquel lieu nos partis leur enlèvent tous les jours des hommes et des bêtes. La tête des troupes françoises arrive aujourd'hui à Almazan, à onze lieues d'ici, et dès qu'elles auront joint notre armée le roi d'Espagne est résolu de marcher droit aux ennemis pour les combattre et les chasser de la Castille.

Le roi dit à son souper qu'il avoit nouvelle que l'archiduc étoit à Saragosse; il avoit envoyé un trompette sommer la petite ville de Terracona, qui est à l'extrémité de l'Aragon du côté de la Navarre; les habitants ont fait pendre le trompette.

Jeudi 22, *à Marly*. — Le roi, après la messe, mena madame de Maintenon se promener à la nouvelle cascade, et il y fait changer quelque chose dans le haut, parce qu'il la trouve trop courte. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui est présentement campé à Goïto sur le Mincio. Le prince Eugène a fait passer le Tartaro aux dix mille hommes qu'il avoit fait entrer dans les Polésines de Rovigo, et on croit qu'il fera le siége d'Ostiglia quand

il aura fait passer l'Adige et le Tartaro à toutes ses troupes. Il est déjà plus fort que M. de Vendôme, et il attend encore huit mille Hessiens, qui arriveront au commencement du mois prochain et qui sont commandés par le prince héréditaire de Hesse. M. le duc d'Orléans ne joindra M. de Vendôme que le 17 et le trouvera à Goïto. — Milord Marlborough étoit encore le 20 au soir sur l'Escaut; le bruit de leur armée présentement est qu'ils veulent faire le siége de Menin; c'est Caraman qui commande dans la place et qui assure qu'il n'y manque rien et qu'il espère faire une bonne défense.

Vendredi 23, *à Marly*. — Le roi fait déjà travailler à raccommoder sa cascade; il s'y promena tout le matin et alla courre le cerf l'après-dînée. — M. de Pontchartrain eut quatre avis différents de la flotte ennemie; on lui mande de Boulogne qu'ils sont encore à l'île de Wight; on lui écrit de Dieppe qu'il n'y a plus pas un vaisseau; Coldoré, qui commande à Saint-Malo, assure qu'ils paroissent devant la ville, et les dernières lettres, qui sont de Brest, portent que le 17 ils étoient au cap Lézard. Tous les gens qui donnent ces avis sont gens dignes de foi; on ne sait lesquels on doit croire. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade; ses lettres sont du 18 de devant Turin, et celles qu'il avoit écrites du camp de Brera du 15 sont arrivées par le même courrier. Voici la copie de ses lettres:

« Le château d'Asti est pris et la garnison a miséricorde, ce sont les termes; elle étoit composée de quatre cents soldats choisis au commencement du siége; il ne s'en est trouvé que cent cinquante, le reste ayant déserté ou pris parti dans les Bavarois ou dans la compagnie franche de Revel. M. le duc de Savoie est entièrement acculé dans la vallée de Lucerne; il a fait mettre pied à terre à toute sa cavalerie au nombre de seize cents cavaliers ou dragons, auxquels il a fait joindre douze cents Lucernois, et a dispersé toutes ses troupes dans plusieurs postes sur les

montagnes. Il a envoyé les chevaux dans les Alpes pour les faire subsister autant qu'il pourra, et un cavalier par cinq chevaux pour en avoir soin. Il compte se défendre dans ces vallées jusqu'à la dernière extrémité, dans l'espérance de secours de M. le prince Eugène, car pour des maritimes, quand il lui en viendroit, il ne pourroit plus les joindre. Je ne tenterai plus rien contre M. de Savoie; je chargerai simplement M. d'Estaing de bien garder les passages que je lui ai bouchés. Nous tenons le château de Bagnols, qui est le seul endroit par où il pourroit repasser du côté de Coni. J'envoie M. le chevalier de Givry joindre les miquelets avec les deux bataillons de Brie. Notre cavalerie est dans le meilleur état du monde et elle va vivre dans l'abondance. Je mets en Pignerol les bataillons de Beltramby, Natte et Presle. J'envoie à M. le duc d'Orléans douze escadrons, c'est tout ce que je puis faire. Sitôt que nous aurons le château de Ceve, dont j'attends à tout moment la nouvelle, je lui en enverrai encore quatre. »

Autre lettre de M. de la Feuillade du 18 *devant Turin.*

« La longueur des mines nous désespère ; cela ne met aucune incertitude dans la réussite, mais je connois combien le temps est précieux. La désertion continue à être très-forte parmi les ennemis, et ils ont perdu beaucoup de monde toutes les fois qu'ils ont osé faire des sorties. Il paroît beaucoup de mollesse dans la garnison ; mais la défense de l'art fait certainement voir que celui qui est dedans est fort intelligent et qu'il a des gens capables pour l'aider. Je vais presser autant qu'il sera possible; j'envoie vingt escadrons à M. le duc d'Orléans. Le passage de l'Adige et du canal Blanc n'a fait que nous mettre dans une meilleure situation, M. de Vendôme s'étant mis en état de défendre le Mincio et le Pô au moyen du pont qu'il a fait construire à Ostiglia. »

M. de Chamarande le fils a été tué à Turin; il étoit co-

lonel du régiment de la Reine et avoit une pension du roi de 1,000 écus. Le roi donne à M. de Chamarande le père le régiment pour le vendre ou le garder pour un fils qui lui reste encore et qui n'a que douze ans.

Samedi 24, à Marly. — Le roi travailla l'après-dînée avec le P. de la Chaise et puis s'alla promener dans ses jardins. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans la plaine de Sèvres. — M. de Chamillart revint de bonne heure de l'Étang ; il entra chez madame de Maintenon dès que le roi fut revenu de la promenade, et lui apprit que, mardi dernier, le maréchal de Villars avoit attaqué et pris une île au delà du Fort-Louis, qu'on appelle l'île du Marquisat. Les ennemis ont eu cinq cents hommes tués à cette affaire, nous y en avons perdu environ cent cinquante ; Streiff, maréchal de camp qui y commandoit nos troupes, y a été blessé à mort. Le maréchal de Villars fait conserver ce poste; il a déjà fait faire le pont qui y communique du Fort-Louis, et cela incommodera fort les ennemis, qui seront obligés de garder toujours un gros corps derrière la rivière de Stolhoffen. On ne doute pas que Marlborough ne soit déterminé à faire le siége de Menin. — Il arriva le soir un courrier de M. le duc d'Orléans, qui a joint M. de Vendôme sur le Mincio. Ce courrier est parti du 18, et M. de Vendôme devoit partir incessamment pour venir ici. Le prince Eugène a fait passer le Pô à une partie de ses troupes à la Policella ; on croit que ces troupes tenteront de secourir Turin par le même chemin que prit le général Staremberg quand il alla joindre M. de Savoie. Nous avions douze bataillons au delà du Pô près de l'endroit où ils ont passé; on ne dit point quel parti ils ont pris et ce qu'ils sont devenus. M. le duc d'Orléans mande au roi que M. de Vendôme lui rendra compte de tout. Nous avions des bateaux sur le Pô qui ont aidé aux ennemis à le passer ; M. de Vaudemont travaille présentement à nous faire faire un pont à Crémone. — M. de Congis,

lieutenant général, est mort en Poitou, où il servoit sous le maréchal de Chamilly; il étoit gouverneur de Bapaume et capitaine des Tuileries.

Dimanche 25, *à Marly*. — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure et l'après-dînée; il travailla quatre grosses heures avec M. de Chamillart, qui revint encore à neuf heures du soir chez madame de Maintenon. — Le roi, au sortir de la messe, donna la capitainerie des Tuileries à Catelan, capitaine des chasses de la Varenne du Louvre; cela s'appellera présentement la Varenne des Tuileries. Le fils de M. de Congis avoit une manière de survivance de la charge de son père; mais comme le roi n'est point content de lui, il lui fait donner un dédommagement par Catelan, et M. de Pontchartrain réglera la somme qu'il lui doit donner. — Il arriva un courrier de M. de Bagnols, notre intendant en Flandre; il écrit de Lille du 24, qui étoit hier, que Menin étoit investi du 23 et que les ennemis travailloient à leurs ponts au-dessus et au-dessous de la place. — Le roi donna l'après-dînée le gouvernement de Bapaume au comte du Bourg, lieutenant général dans l'armée de M. de Villars. — M. de Laubanie mourut le matin à Paris; il étoit tout à fait aveugle, il avoit 24,000 livres de pension qu'on lui payoit par mois. Il étoit grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, qui vaut encore 2,000 écus, et il avoit un bailliage considérable en Alsace. — Caraman commande dans Menin; le baron Sparre, maréchal de camp, y est sous lui, et a pour brigadier un capitaine suisse nommé Besenval; le gouverneur de la place y est; c'est le marquis de Bully, qui l'avoit acheté de la famille de M. de Pracomtal. Il y a un très-bon ingénieur, qui est celui même qui a fortifié la place. Nous y avons douze bataillons, savoir: deux de Gondrin, deux de Saint-Sulpice, un d'Isenghien, deux de Sparre, trois de Hessy, Suisse, et deux nouveaux bataillons qui sont complets, et outre cela les régiments de dragons de Bretagne, dont on a renvoyé les chevaux; on n'en garde que huit par compangie.

Lundi 26, *à Marly*. — Le roi, après la messe, travailla avec M. Pelletier jusqu'à une heure et l'après-dînée; il alla courre le cerf. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade, les lettres sont du 22. Nous avons pris l'avant-chemin couvert et les trois redoutes qui y étoient; les ennemis ne l'ont quasi point défendu; celui qui les commandoit à cette action y a été tué; nous n'y avons pas perdu cinquante hommes. M. de la Feuillade partoit ce jour-là pour aller à Mantoue s'aboucher avec M. le duc d'Orléans et voir quel parti il faudra prendre sur la marche des ennemis. Depuis qu'une partie de leurs troupes a passé le Pô, M. le duc d'Orléans demande à M. de la Feuillade un gros détachement de cavalerie et d'infanterie qui nuira fort au siége de Turin. — On a pris plus de soixante faux sauniers auprès de Mouzon dans un bourg qu'on appelle Monfaucon; on les a pris la nuit sans qu'ils aient pu se défendre; il y a trois de leurs principaux chefs, et on les enverra tous aux îles de l'Amérique. On a pris encore plusieurs de ces malheureux-là en différents endroits; ils sont presque tous Lorrains ou du pays de Luxembourg.

Mardi 27, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla courre le cerf et puis travailla avec M. de Pontchartrain, et à neuf heures il travailla encore avec M. de Chamillart. — Les avis qu'on a de la flotte ennemie sont si différents qu'on ne sait pas encore si elle est à l'île de Wight ou si elle en est partie. — M. de Brac, petit-fils de Brissac, major des gardes du corps, a eu l'agrément du roi pour acheter le régiment de la Billarderie, qui vient d'être fait enseigne des gardes du corps. — Le siége de Menin continue; les ennemis ont fait rapprocher de la place leur infanterie, qui en étoit trop éloignée et qui ne l'investissoit pas d'assez près. — Le roi a donné à M. de Maupertuis, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires, la place de grand'croix de l'ordre

de Saint-Louis vacante par la mort de M. de Laubanie. M. de Maupertuis n'étoit que chevalier; il n'étoit point commandeur de l'ordre, et cela rend la grâce plus considérable. Il y a 2,000 écus de pension attachés aux grands-croix.

Mercredi 28, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, qui fut court, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure, et l'après-dînée il travailla encore jusqu'à cinq, et y revint encore chez madame de Maintenon à neuf heures porter des papiers au roi. — On eut des nouvelles d'Espagne par l'ordinaire. L'armée portugaise s'est avancée à Guadalaxara ; cela les approche du royaume d'Aragon, d'où l'on dit qu'ils attendent quelque renfort, et les approche aussi du roi d'Espagne, qui étoit à Xadraque et qui a marché à Atiença pour être plus près des troupes de France et qui n'étoient pas encore toutes arrivées, et dès qu'elles l'auront joint S. M. C. est toujours résolue de marcher aux Portugais pour les combattre. On ne sait point où est l'archiduc, et cette incertitude autorise des bruits qu'on fait courre sur sa mauvaise santé. — On mande de plusieurs endroits d'Allemagne que l'accommodement des mécontents de Hongrie avec l'empereur est entièrement rompu; la cour de Vienne s'étoit flattée d'une heureuse conclusion de cette affaire-là, parce que la trêve avoit été prolongée.

Jeudi 29, *à Marly*. — Le roi, au sortir de la messe, travailla une demi-heure avec M. de Chamillart, qui lui porta des lettres de Flandre. Sur les six heures du soir le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent, le roi les mena à la promenade; ils soupèrent ici et s'en retournèrent après souper à Saint-Germain. — Les ennemis en Flandre sont attachés au siége de Menin, et travaillent aux lignes de circonvallation, et demandent des pionniers aux châtellenies de Lille et d'Ypres, faute de quoi ils menacent de brûler le plat pays malgré les contributions. C'est le prince électoral de Brandebourg qui commande

à ce siége; il n'a que dix-huit ans et n'avoit point encore été à la guerre; le général Salisch commandera sous lui. Marlborough et d'Owerkerke demeurent à l'armée d'observation. — M. de Sainte-Aulaire, lieutenant général de Limousin, fut élu à l'Académie françoise en la place du grand abbé Testu. — On compte que M. de Vendôme arrivera samedi au plus tard; Chemerault, qu'il fait revenir d'Italie, est déjà à Paris. — Le roi a donné à M. de Bullion, gouverneur du pays du Maine, 200,000 francs de brevet de retenue sur son gouvernement, qui ne lui avoit coûté que cela.

Vendredi 30, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; Monseigneur étoit à la chasse avec lui. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans la plaine de Saint-Denis, où l'on tua quinze cents perdreaux; monseigneur le duc de Berry en tua pour sa part près de trois cents, dont il en rapporta deux cent quarante, et pourtant il ne tira pas si bien qu'à son ordinaire, car il tira près de sept cents coups, chose sans exemple, et n'en fut point du tout incommodé. — La vieille princesse de Montbazon * mourut à Paris; elle ne venoit jamais à la cour; elle étoit fille du maréchal de Schomberg d'Hallwin et mère du prince de Guémené et de feu M. de Montauban; elle a fait M. de la Rochefoucauld son exécuteur testamentaire. — On a des lettres de Turin du 24. Les assiégés avoient rattaqué et repris l'avant-chemin couvert et les trois redoutes, mais on les en a rechassés; ils se sont mieux défendus cette seconde fois que la première. Nous y avons perdu quatre capitaines de grenadiers, quelques subalternes et deux cents soldats, et on mande que les ennemis en ont perdu plus de cinq cents.

* Cette princesse de Montbazon étoit femme de celui qui est mort fou et enfermé à Liége pendant si longtemps. C'étoit une femme d'une vie galante, obscure et fort extraordinaire, sœur de père de la célèbre duchesse de Liancourt, laquelle étoit grand'mère de la femme du duc de la Rochefoucauld.

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi se promena tout le jour dans ses jardins à Marly, et en partit à six heures pour venir ici. Monseigneur, après la messe du roi à Marly, s'en alla dîner et coucher à Meudon, où il n'a mené personne. Madame la duchesse de Bourgogne revint ici de Marly un peu avant le roi. — M. de Vendôme (1) arriva ici et salua le roi à la descente de son carrosse; il suivit le roi chez madame de Maintenon, et S. M. lui donna une très-longue audience, où étoit M. de Chamillart. Il partit de Mantoue le 21; il est fort tranquille [sur l'état] où il a laissé les affaires en Lombardie, et ne croit point que M. le prince Eugène soit en état de secourir Turin. Les troupes à qui il a fait passer le Pô sont encore au delà du Panaro; ils avoient voulu se saisir de Final et de Modène, qui est sur cette rivière, mais ils se retirèrent voyant que M. de Senneterre, avec un petit corps de nos troupes, marchoit à eux. M. le duc d'Orléans fait faire un pont sur le Pô à Corregiole, qui est entre Borgoforte et l'embouchure du Mincio. M. de la Feuillade lui envoie un gros détachement de la cavalerie qui est devant Turin. M. de Vendôme repartira d'ici dans un jour ou deux pour aller commander l'armée de Flandre. Il prenoit en Lombardie l'ordre de M. le duc d'Orléans, et le donnoit à M. de Marsin, qui y étoit déjà arrivé. — On eut des lettres de notre armée d'Espagne du 20. Voici la copie de

---

(1) Le *Mercure* d'août, pages 163 à 173, nous apprend que l'arrivée de M. de Vendôme avait fait mettre à la mode l'air : *Charmante Gabrielle.* On chantait sur son passage des paroles, composées sur cet air; nous n'en citerons qu'un couplet :

Le fils de Gabrielle
Arrive dans ces lieux;
Une gloire immortelle
Le rend égal aux dieux.
Les cœurs sur son passage,
Vont aujourd'hui :
Que veut-il davantage?
Ils sont à lui.

la lettre de M. le duc de Berwick du camp d'Atiença :

« Les ennemis ont fait marcher leur première ligne de cavalerie et d'infanterie à Guadalaxara; la seconde avec leur artillerie est restée à Alcala, sur quoi notre cavalerie a changé de camp et s'est mise à Sirvete, à trois quarts de lieue de Xadraque. S. M. C. a pris son quartier ici, où toute l'infanterie s'assemble; il y a déjà vingt bataillons espagnols et douze de françois avec les dragons de Bouville et de Courtebonne. »

Dimanche 1er août, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures; il avoit déjà travaillé avant dîner avec lui après le conseil. Monseigneur partit le soir de Meudon pour aller coucher à Villeneuve-Saint-Georges; monseigneur le duc de Berry partit d'ici pour y aller trouver Monseigneur son père. Il y a eu hier et aujourd'hui de grandes fêtes à Châtenay, auprès de Sceaux, pour madame la duchesse du Maine, où il y a eu beaucoup de dames. — M. de Vendôme alla le matin voir Monseigneur à Meudon et travailla longtemps avec M. de Chamillart après que ce ministre fut sorti de chez le roi. Il partira demain au soir, ira droit à Valenciennes, où il a mandé à l'électeur de Bavière qu'il attendroit ses ordres pour l'aller trouver où il seroit. Le cérémonial est réglé entre eux; il traitera l'électeur d'Altesse Électorale, et l'électeur lui donnera un siége égal au sien*. — Par les lettres qu'on a de Flandre du 30, la tranchée n'étoit pas encore ouverte à Menin. — Les avis sur le départ de la flotte varient toujours, mais le plus vraisemblable est qu'elle est encore sur les côtes d'Angleterre. — Par les nouvelles qu'on a eues hier d'Espagne on apprend que la ville de Tolède donne de grandes marques de fidélité pour le roi; ils ont même tué quelques Portugais qui y étoient entrés.

* Ce vol de M. de Vendôme fut rapide à commander tous les maréchaux de France après ce qu'on avoit vu au contraire dans l'esprit et

la volonté du roi, il y a si peu (1). Pour l'ordre, il le prenoit de l'électeur de Bavière, et vivoit avec lui moins également encore que les ducs, avant que cet électeur eût profité autant pour le rang qu'il perdit en tout le reste de son attachement dernier à la France [*sic*].

Lundi 2, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, donna une petite audience à M. de Vendôme, qui emporte une lettre de la main de S. M. pour commander à tous les maréchaux de France; il n'a point demandé de patentes pour cela. Le roi, après cette audience, travailla avec M. Pelletier. L'après-dînée S. M. alla tirer, revint à six heures de la chasse, et dès qu'il fut rentré chez madame de Maintenon il travailla avec M. de Vendôme et M. de Chamillart jusqu'à neuf heures, après quoi M. de Vendôme prit congé de lui et alla coucher à Clichy. M. le maréchal de Villeroy sera parti de Valenciennes avant que M. de Vendôme y arrive; ainsi il ne le verra qu'en cas qu'il le trouve en chemin. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup dans la forêt de Sénart et après la chasse allèrent à Saint-Maur, où ils demeureront jusqu'à vendredi. Monseigneur le duc de Bourgogne ira les y trouver mercredi. — Madame de Polignac la jeune est morte en Languedoc; elle n'a point laissé d'enfants et a fait l'abbé de Polignac, son beau-frère, son légataire universel. Son héritière naturelle étoit madame de Caderousse, son unique sœur; elle étoit de la maison de Rambures et avoit été fille d'honneur de madame la Dauphine*.

* Madame de Polignac avoit été chassée de la cour pour avoir été trop bien avec Monseigneur, et n'y reparut depuis que des moments; elle ne s'en soucia guère et se consola à Paris à se divertir, sans ménagement pour son mari, qui en avoit de rare pour elle. Elle y joua longtemps et à la fin se ruina, de sorte qu'elle s'en alla aux terres de son mari, où l'ennui et la tristesse la tuèrent bientôt après. Le Bordage, qui en étoit passionné, quoiqu'on lui disputât d'avoir de quoi l'être, la fut trouver dès qu'il la sut bien malade, et fut témoin de sa triste

(1) Voir l'addition du 30 décembre 1703, tome IX, page 388.

mort, qui l'outra de telle sorte qu'il ne la voulut pas survivre, et qu'il seroit mort sans ses valets qui le crevèrent de vinaigre et de choses spiritueuses et le réveillèrent ainsi, qu'il n'en étoit presque plus temps. Il en fut malade des temps infinis et plus encore à s'en consoler. Ce trait lui acquit grandement la faveur des dames.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure et après dîner il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq, et puis il alla se promener dans les jardins, et avant que de remonter chez lui il entra chez madame la princesse de Conty, qui a fait accommoder beaucoup de choses dans son appartement, qu'il n'avoit point vues et qu'il trouva fort bien. — Il arriva le matin un courrier de M. de Vaudemont et un de M. de la Feuillade; le soir il en arriva un de M. le duc d'Orléans. Le courrier de M. de la Feuillade est parti de devant Turin du 29. Nos mineurs étoient sous les trois angles saillants du chemin couvert. ils devoient bientôt faire sauter leurs mines, et dès qu'elles auront fait leur effet on attaquera le chemin couvert. On a trouvé quelques puits de mines des ennemis dans lesquels on espère pouvoir faire entrer de l'eau, qui les rendroit inutiles. Le second fils de M. de Sainte-Aulaire, qui avoit un régiment à ce siége, est mort de la petite vérole. Par le courrier de M. de Vaudemont et par celui de M. le duc d'Orléans, qui arriva douze heures après, on apprend que le prince Eugène est encore derrière le Panare, et que M. le duc d'Orléans est derrière la Secchia, qui est retranchée. Il lui vient cinquante escadrons de l'armée de M. de la Feuillade, dont on n'a pas grand besoin à ce siége. On compte ici que les affaires d'Italie sont en très-bon état.

Mercredi 4, *à Versailles.* — Le roi tint conseil avant la messe, où il n'alla qu'à midi et demi, et il l'entendit dans la chapelle en bas. Avant que d'entrer au conseil il donna audience dans son cabinet à l'abbé Passionei, camérier d'honneur du pape, qui a apporté la barrette

pour le cardinal nonce. Cet abbé, à son audience, étoit habillé en noir; après la messe cet abbé apporta de la sacristie dans un bassin la barrette sur une table au côté droit de l'autel et étoit vêtu de rouge à cette fonction. Le cardinal nonce entra par la grande porte de la chapelle; il étoit vêtu de noir. Il se mit à gauche du prie-Dieu du roi; le camérier alla quérir la barrette sur la table où il l'avoit posée, la présenta au roi, qui la mit sur la tête du nonce, après quoi le roi sortit de la chapelle, et le nonce alla dans la sacristie prendre l'habit rouge et rejoignit dans la galerie le roi, qui marchoit fort doucement pour lui donner le temps d'arriver. Ensuite le roi le mena dans l'antichambre où il soupe tous les jours, et ils se mirent à table du même côté; mais il y avoit trois places de distance entre le roi et le cardinal; c'étoit une même table qui n'étoit pas plus basse du côté du nonce que du côté du roi, mais les plats servis devant le roi étoient assez loin des plats servis devant le nonce; les deux dîners étoient pareils. Le roi, après avoir été quelque temps à table, demanda à boire; il se leva, ôta son chapeau et dit au nonce. « Je bois la santé du pape, » et puis se rassit, remit son chapeau et but. Le nonce fut debout et découvert pendant que le roi buvoit. Un peu après le nonce demanda à boire et but la santé du roi debout et découvert. Le roi ne se leva point et ôta seulement son chapeau pour le saluer après qu'il eut bu. Livry, premier maître d'hôtel, servoit le roi, et Félix, contrôleur général de la maison, servoit le nonce. Le roi ne fait l'honneur de donner à dîner qu'aux nonces quand il leur donne la barrette, et point aux autres cardinaux, quoiqu'il leur donne la barrette aussi. Sur les quatre heures après midi le nonce vint chez madame la duchesse de Bourgogne; elle lui fit donner un siége pliant vis-à-vis d'elle, au milieu du cercle, et le baisa avant qu'il s'assît, quand il s'approcha de son fauteuil. La conversation fut courte; elle se leva quand il s'en alla, mais

elle n'avança point dans la chambre. De chez madame la duchesse de Bourgogne, le nonce alla chez madame la duchesse d'Orléans, où il eut une chaise à dos* au milieu du cercle, et quand il en sortit la princesse marcha quatre pas en le suivant, et puis se remit dans son fauteuil. Madame étoit allée à Maubuisson, ainsi il ne la vit point. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Saint-Maur, d'où il reviendra le même jour que Monseigneur. — Il arriva un courrier du duc de Berwick, ses lettres sont du 28. Il mande que toutes les troupes de France sont arrivées, et que le roi d'Espagne marchoit le lendemain pour aller attaquer l'armée ennemie, qui s'étoit avancée jusqu'à Hita, où il y a un château sur une hauteur. M. de Berwick avoit dessein de prendre ce poste-là, mais les ennemis l'ont prévenu. On ne doute point ici que la bataille ne soit donnée présentement.

* Il faut que Dangeau ou plutôt le copiste se soit lourdement trompé ici. Jamais cardinal ni cardinal nonce n'eut de siége à dos devant les fils et filles de France, mais un siége ou ployant ou tabouret, tel que l'ont les duchesses et même les princesses du sang et les petites-filles de France; et ce n'est que devant ces dernières (1) que les cardinaux ont, comme les princes du sang, un siége à dos.

Jeudi 5, à Versailles. — Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins et puis alla à Trianon; il prit plaisir à faire voir tout cela au cardinal de Janson, à qui il avoit permis de le suivre. — On a envoyé quelques troupes de Roussillon à M. de Montrevel et deux maréchaux de camp qui étoient en ce pays-là, qui sont Seignier et Courten. — On n'a point encore de nouvelles sûres du départ de la flotte ennemie, mais elle doit être

(1) C'est précisément parce que la duchesse d'Orléans n'est que petite-fille de France et par conséquent de ces dernières que le cardinal a chez elle un siége à dos, tandis qu'il n'a eu qu'un siége pliant chez la duchesse de Bourgogne. Ce n'est pas Dangeau ou le copiste qui se trompent lourdement; c'est Saint-Simon, qui ne lit pas avec attention, à moins pourtant qu'une fois par hasard il n'admette comme fille de France une légitimée de France, ce qui n'est guère dans ses habitudes.

à la mer présentement. — La tranchée n'étoit pas encore ouverte à Menin le 3 au matin; ils devoient l'ouvrir ce soir-là; les lignes sont achevées, et ils ont une prodigieuse artillerie. — M. de Monasterol vint ici mardi, de la part de l'électeur son maître, donner part au roi de la mort de la duchesse Max, et le roi en a pris le deuil pour quelques jours. Monseigneur le portera un peu plus longtemps, parce qu'elle étoit tante de madame la Dauphine. — On apprend par le courrier qui arriva hier d'Espagne que les peuples d'Espagne témoignent plus de fidélité que jamais. La reine étant sur son balcon à Burgos, le peuple cria : *Vive Philippe V!* et la reine leur cria : *Vive la fidélité des Castillans!* le peuple se mit à genoux et recommença à crier : *Vive le Roi et la Reine!*

Vendredi 6, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer sur les quatre heures. Monseigneur partit de Saint-Maur après dîner avec madame la Duchesse; ils vinrent à Paris à l'opéra, et après l'opéra vinrent ici dans la berline de Monseigneur. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry vinrent de Saint-Maur tirer dans la plaine de Saint-Denis; ils ne commencèrent leur chasse qu'à midi, et il y eut seize cents pièces de gibier tuées; monseigneur le duc de Berry en tua pour sa part deux cent trente-huit. — Le maréchal de Villeroy arriva, et à neuf heures il vit le roi chez madame de Maintenon, dont il fut reçu avec beaucoup de marques de bonté. Il a prié S. M. de trouver bon, quoiqu'il soit en quartier, de ne prendre le bâton que dans quelques jours, parce que son équipage n'est point encore arrivé et qu'il a beaucoup d'affaires à Paris. — M. de Pontchartrain entra chez madame de Maintenon un peu avant le souper et dit au roi que la flotte ennemie étoit encore à l'île de Wight et que toutes les lettres d'Angleterre portoient qu'elle ne mettroit à la mer tout au plus tôt que le 10.

Samedi 7, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de

finance, travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à une heure, et après dîner il alla courre le cerf dans le parc de Marly, et se promena ensuite à Marly d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi fait venir en Flandre douze bataillons et quinze escadrons de l'armée du maréchal de Villars, et l'empereur tire sept mille hommes de l'armée du prince de Bade pour les envoyer en Hongrie. Le roi a envoyé de nouvelles lettres de service aux officiers de l'armée de Flandre, cela est nécessaire quand il vient un nouveau général; mais M. de Guiscard n'a point eu de nouvelles lettres de service, ainsi il reviendra. Chemerault, qui servoit dans l'armée d'Italie, servira en Flandre. — L'abbé de Sauvebœuf est mort, il avoit une abbaye qui vaut 12,000 livres de rente; et le nouvel évêque d'Orléans est à l'extrémité. — Le cardinal nonce eut, comme cardinal, audience de Monseigneur, de messeigneurs ses enfants et de Madame.

Dimanche 8, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart et il y travailla encore après dîner jusqu'à cinq heures, après quoi il alla se promener à Trianon. Le cardinal nonce eut son audience de congé, il doit partir à la fin du mois; M. [Cusani], qui étoit nonce à Venise, est nonce ici en sa place. Monseigneur alla coucher à Villeneuve-Saint-Georges, d'où il reviendra demain à Meudon pour y demeurer jusqu'à vendredi. — On mande d'Ypres et de Lille que le lendemain de l'ouverture de la tranchée à Menin M. de Caraman avoit fait une grande sortie qui avoit un peu dérangé les travaux des ennemis; qu'ils avoient demandé deux heures de trêve pour retirer leurs morts et leurs blessés; qu'un de leurs officiers généraux avoit été tué. Ce sont leurs déserteurs qui disent ces nouvelles, car on ne sait rien par la place, et quelques déserteurs des nôtres qui étoient à l'action ont dit aux ennemis que le prince d'Isenghien, qui commandoit la sortie, avoit été dangereusement blessé.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches, où il jugea que les baronnies de Languedoc étoient attachées aux terres et non aux personnes; c'étoit M. de Mérinville qui prétendoit garder le titre de baron, quoiqu'on fît vendre sa baronnie par décret. L'après-dînée S. M. travailla avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures et puis alla tirer. Monseigneur, après avoir couru le loup dans la forêt de Sénart, alla coucher à Meudon, et monseigneur le duc de Berry, qui étoit avec lui, revint ici. — M. l'évêque d'Orléans mourut à Paris après une longue et cruelle maladie. Il étoit fils de M. Pelletier le ministre; il avoit passé de l'évêché d'Angers à celui d'Orléans après la mort du cardinal de Coislin. Outre son évêché, il laisse deux belles abbayes, dont la moindre vaut plus de 15,000 livres de rente. — Par les lettres qu'on a eues de Flandre ce soir on apprend que M. de Caraman, outre la sortie dont on parla hier, en avoit fait encore deux autres, et qu'à la seconde sortie les assiégeants avoient encore demandé deux heures de trêve pour retirer leurs morts.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures, et alla ensuite tirer dans son grand parc, qui est mieux tenu et où il y a plus de gibier que jamais. — Sainte-Marthe, courrier du cabinet, que le roi avoit envoyé à M. le duc d'Orléans, revint, et, au retour de la chasse, le roi vit entrer dans son cabinet M. de Chamillart et lui demanda s'il y avoit des nouvelles devant tout ce que nous étions de courtisans. M. de Chamillart lui dit que nous étions maîtres du chemin couvert de Turin, où ce courrier a passé en revenant. Les assiégés l'ont défendu durant deux heures avec assez de fermeté; nous n'y avons pourtant pas perdu beaucoup de monde; nous n'y avons eu que cent hommes tués et environ deux cents blessés, mais nous y avons perdu trois ou quatre de nos

ingénieurs, c'est ce qu'il y a de plus fâcheux. Les assiégés y ont perdu beaucoup plus de gens que nous. Les déserteurs, qui viennent toujours en grand nombre, disent que leurs mines ne peuvent plus nous faire beaucoup de mal, parce qu'on a trouvé le moyen d'y faire entrer les eaux d'une Bialière que nous avons détournée, et effectivement aucun de leurs fourneaux n'a sauté, et nous étions bien logés et bien établis sur le chemin couvert quand le courrier en est parti, qui n'a été que le lendemain de l'action. M. le duc d'Orléans étoit à Guastalle et le prince Eugène sur le Crostolo ; il n'y a que cette rivière entre les deux armées. La tête des cinquante escadrons que M. de la Feuillade a envoyés à M. le duc d'Orléans commençoit à arriver dans son camp. — Les députés des états de Languedoc haranguèrent le roi après son lever ; l'évêque de Lodève porta la parole. M. le duc du Maine présente les députés au roi et à Monseigneur, mais il ne les présente point à monseigneur le duc de Bourgogne. M. le duc du Maine leur donna un dîner magnifique, comme il fait tous les ans en pareille occasion.

Mercredi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil d'État, comme il fait tous les dimanches et tous les mercredis. Monseigneur y vint de Meudon, et avant que d'entrer au conseil il donna audience dans sa chambre aux députés de Languedoc pour leur épargner la peine d'aller à Meudon. Il avoit trouvé bon même qu'ils fissent dès hier toutes les harangues qu'ils avoient à faire ici. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures et puis alla se promener à pied dans ses jardins. Avant qu'il allât à la promenade il arriva un courrier du duc de Berwick ; voici la copie de sa lettre :

Du camp de Marche Malo, ce 3 août.

Les ennemis parurent le 29 du mois passé sur les hauteurs de Xadraque dans le temps que nous allions marcher à eux ; cette journée et celle du lendemain se pas-

sèrent à se canonner de part et d'autre. Ils étoient postés de façon à ne pouvoir espérer de les attaquer; mais nous ayant soupçonnés d'une marche que nous devions effectivement faire cette nuit pour essayer de les joindre plus facilement par un autre endroit, ils décampèrent et firent cette nuit-là et le jour suivant une marche outrée, ce qui nous obligea de les suivre, de manière qu'après avoir débouché les montagnes nous les avons poursuivis si vivement qu'ils n'ont eu que le temps de se jeter avec beaucoup de précipitation derrière Guadalaxara, où ils sont dans un camp très-fort par sa situation; mais comme nous sommes campés vis-à-vis de leur armée, hors de la portée du canon seulement et que, par notre droite, nous nous sommes étendus vers Alcala, dont nous sommes présentement maîtres, nous leur avons ôté toute communication avec Madrid et bouché le retour en Portugal. C'est leur affaire présentement de nous attaquer, car il leur sera très-difficile de subsister longtemps où ils sont. M. de Legall, s'étant saisi d'Alcala, me mande que, les ennemis en ayant fait sortir un convoi pour leur armée avant qu'il y fût arrivé, il s'étoit mis à la tête d'un détachement pour tâcher de couper ce convoi, qu'il l'avoit joint, qu'il avoit fait quatre cents prisonniers et pris quarante chevaux.

La lettre du roi d'Espagne au roi est du 4, et il y a beaucoup de choses dans cette lettre qui ne sont point dans celle du duc de Berwick, dont voici les principales : l'archiduc étoit parti de Saragosse pour venir joindre l'armée portugaise; il s'étoit avancé jusqu'auprès de Siguença; mais les peuples de Castille sont si fidèles au roi leur maître qu'il les a trouvés armés partout pour s'opposer à son passage, ce qui l'a obligé à remarcher en arrière; et par les dernières nouvelles qu'on en avoit il étoit déjà revenu jusqu'à Cuença. Les Portugais s'étoient rendus maîtres de Ségovie et y avoient laissé cinq cents hommes en garnison. Les milices castillanes, sans avoir

de troupes réglées avec eux, ont attaqué et repris la ville de Ségovie. La garnison portugaise s'étoit retirée dans le château; les bourgeois de la ville se sont joints aux milices, ont repris le château, qui s'est rendu à composition, et la composition a été que les Portugais retourneroient dans la province de Traosmontes en passant par Valladolid et par Zamora, et qu'ils ne pourroient servir de six mois contre le roi d'Espagne.

Dès que le roi fut maître d'Alcala, il envoya à Madrid le marquis de Mejorada, qui y fut avec cinq cents chevaux, qui fut reçu dans la ville avec de grandes démonstrations de joie et de grands cris de *Vive le roi Philippe V;* les Portugais ne sauroient tirer aucuns vivres du pays où ils sont et seront contraints à combattre désavantageusement.

Jeudi 12, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée dans son grand parc. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne se promenèrent le soir dans les jardins. — M. de Vendôme, qui est à Lille, assemble des troupes sur la Deule, mais il ne songe point à secourir Menin. On espère que cette place occupera les ennemis assez longtemps pour les empêcher de rien entreprendre le reste de la campagne. M. de Vendôme, quand toutes ses troupes seront assemblées, aura cent quatre-vingt-trois escadrons. Il est revenu beaucoup de déserteurs depuis que le roi leur a donné l'amnistie pour le passé. — Par les dernières nouvelles qu'on a de la flotte des ennemis, elle étoit encore le 9 à l'île de Wight. — Madame l'électrice de Bavière, qui se trouvoit désagréablement à Venise, a pressé l'électeur son mari de demander au roi qu'elle pût venir en France; le roi a fait dire à l'électeur de choisir l'endroit où il souhaitoit qu'elle fût, et l'électeur a choisi Dijon, où cette princesse arrivera incessamment.

Vendredi 13, *à Versailles.* — Le roi, après sa messe, s'enferma avec le P. de la Chaise; il dîna à midi et puis

alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à sept heures. Monseigneur revint le soir de Meudon, où madame la Duchesse avoit été dîner avec lui. — On a par l'ordinaire des lettres du siége de Turin du 7. Les assiégés n'ont fait sauter aucunes mines, et nous sommes fort tranquilles dans les logements que nous avons sur le chemin couvert. On compte que la garnison est fort affoiblie par la désertion, les maladies et ce qu'on leur a tué de gens depuis le siége. — M. de Guiscard, qui ne sert point en Flandre, est revenu à sa terre de Magny en Picardie; il a jugé à propos de se tenir là, mais il n'a point d'ordre de la cour d'y aller ni d'y demeurer. — M. des Forts, fils de M. Pelletier et intendant des finances, épouse la fille de M. de Basville, conseiller d'État et intendant de Languedoc; on donne à la demoiselle 100,000 écus présentement et 100,000 francs après la mort du père et de la mère.

Samedi 14, à Versailles. — Le roi quitta le deuil qu'il avoit pris pour la princesse Max. L'après-dînée il entendit vêpres dans la chapelle et puis il s'enferma avec le P. de la Chaise jusqu'à six heures, et ensuite passa chez madame de Maintenon, où M. de Chamillart vint travailler avec lui. Le maréchal de Villeroy, au sortir de la messe, prit le bâton; il est en quartier. — Par les dernières nouvelles qu'on a de Flandre on apprend que le canon étoit en batterie devant Menin du 9; ils ont quatre-vingt-dix pièces de gros canon et cinquante mortiers qui tirent continuellement. — La flotte ennemie étoit encore le 11 à l'île de Wight. — M. Foucault, conseiller d'État et intendant à Alençon, a obtenu du roi de venir faire ici sa charge de conseiller d'État, et le roi a donné l'intendance qu'il quitte à son fils; c'est une grâce qu'ils souhaitoient l'un et l'autre depuis longtemps (1). — Le

(1) C'est ce fils qui, ayant été révoqué depuis de son intendance et ayant acheté la charge d'introducteur des ambassadeurs, fut si piqué de n'avoir pu

roi a donné au second fils de M. Desmaretz, qui étoit capitaine d'infanterie, le régiment qu'avoit le second fils de M. de Sainte-Aulaire, qui est mort au siége de Turin.

Dimanche 15, *jour de la Notre-Dame, à Versailles.* — Le roi, Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne firent leurs dévotions; madame la duchesse de Bourgogne les fit aux Récollets en bas. L'après-dînée ils entendirent vêpres, et après vêpres suivirent la procession dans la cour. Madame la duchesse de Bourgogne, qui ne pouvoit pas aller à la procession, entendit vêpres en haut. Après la procession le roi s'enferma avec le P. de la Chaise et fit la distribution des bénéfices. Il alla ensuite au salut, où toute la maison royale le suivit. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart.

Liste des bénéfices donnés.

L'évêché d'Orléans à M. l'évêque d'Aire, frère de M. d'Armenonville; l'évêché d'Amiens à M. l'abbé Sabatier, grand vicaire d'Autun; l'évêché d'Aire à l'abbé de Matha; l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens à l'évêque qui vient d'être nommé à Orléans; l'abbaye de Jouy à l'abbé d'Argouges; l'abbaye de Belval à l'ancien évêque de Limoges (1); l'abbaye de Bèze à l'évêque de Langres (2); l'abbaye de Bonnecombe au cardinal de la Trémoille; l'abbaye de Saint-Amand à l'abbé de Longueval; l'abbaye de Pré-Benoist à M. du Bosc; l'abbaye de Thiers à l'abbé de la Châtaigneraye; l'abbaye de Loc-Dieu à l'abbé de Pomerols; l'abbaye de Ronceray à madame de Lauzun; l'abbaye de Moncé à madame de Châteaumorant.

---

obtenir de manger avec les ambassadeurs dans une fête que madame la duchesse de Berry donna au Luxembourg, qu'il s'embarqua dans la conjuration tramée par le marquis de Cellamare, et qu'il passa en Espagne, où il sert. (*Note du duc de Luynes.*)

(1) De la maison de Carbonel de Canisy.

(2) De la maison de Clermont-Tonnerre.

Par les dernières lettres de Turin, qui sont du 7, on a appris que M. de Goësbriant, lieutenant général, avoit été blessé, mais que la blessure, qui étoit fort grande, ne se trouvoit pas fort dangereuse. M. de Guerchy, maréchal de camp, avoit été blessé d'un coup de pierre à la tête il y a déjà quelques jours, et on l'avoit cru en très-grand danger, mais il est mieux présentement.

Lundi 16, *à Marly*. — Le roi tint le matin le conseil d'État, qu'il n'avoit pas pu tenir hier à cause de ses dévotions. Après-dîner il travailla avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures et puis partit de Versailles pour venir ici, où il demeurera jusqu'à lundi. — On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans du 7. Il mande que le prince Eugène n'avoit point marché en avant, qu'il étoit encore sur le Crostolo et qu'il avoit assiégé et pris Carpi, où nous avions trois cents hommes qui se sont défendus trois jours. On croit qu'ils veulent encore faire le siége de Reggio, qui est à la tête du Crostolo; ainsi ils ne songent point à secourir Turin. — Le roi fait transférer M. de Léganès, qui étoit prisonnier au Château-Trompette; il le fait venir à Vincennes, et a ordonné au lieutenant qui y commande, en l'absence du marquis de Bellefonds, de lui rendre sa prison fort douce, de le laisser promener et chasser dans le parc, pourvu qu'il le suive à sa chasse et à sa promenade.

Mardi 17, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée dans son parc. Monseigneur étoit à la chasse, et ensuite alla souper à la Bretêche chez M. le comte de Toulouse. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans le grand parc de Versailles. Madame la duchesse de Bourgogne fut saignée, parce qu'elle est à mi-terme; le roi la vint voir plusieurs fois dans la journée; elle ne gardera le lit que trois jours, et sa grossesse va à souhait, Dieu merci. — On a des lettres du siége de Turin par l'ordinaire, elles sont du 11. La descente du fossé est faite, les contre-gardes, qui ne sont que de terre,

sont fort éboulées, et la demi-lune, qui est revêtue, sera bientôt en état d'être attaquée. Nous avons sur le chemin couvert deux batteries de neuf pièces chacune qui l'enveloppent; on veut attaquer ces trois ouvrages à la fois et on compte que nous en serons maîtres le 20 au plus tard. La garnison déserte plus que jamais; il est venu des compagnies entières se rendre avec leurs officiers et leurs armes.

Mercredi 18, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, alla se promener à sa nouvelle cascade, où il a fait quelque augmentation. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures; il alla ensuite tirer dans son parc, et à son retour, dès qu'il fut entré chez madame de Maintenon, M. de Chamillart vint encore travailler avec lui. Pendant que le roi travailloit, l'après-dînée, avec M. de Chamillart, M. de Sainsant, major des carabiniers et gendre de du Rozel le cadet, qu'on appelle toujours le chevalier quoiqu'il soit marié, Sainsant, dis-je, arriva chez M. de Chamillart. Le roi l'envoya querir, et il rendit compte à S. M. d'une affaire qui se passa lundi auprès de Tournay. Milord Marlborough, voulant faire un grand fourrage auprès de cette place, avoit amené huit mille hommes de pied qui bordoient le petit ruisseau de Chin qui se jette dans l'Escaut, et avoit fait passer le ruisseau à douze cents chevaux pour soutenir les fourrageurs qui étoient dans la plaine. Le chevalier du Rozel, qui étoit dans Tournay, en sortit avec les six escadrons de carabiniers qu'il commande, trois autres escadrons et environ quatre-vingts dragons du régiment du Roi, à la tête desquels étoient M. de Crevilly, qui en est colonel, et M. le marquis de Clermont, qui y est colonel incorporé. Ils passèrent à la tête du ruisseau, où l'infanterie ennemie ne les pouvoit incommoder; ils attaquèrent les douze cents chevaux séparés en différentes troupes. On leur a tué plus de deux cents cavaliers; on leur en a pris deux cent cinquante, et on a emmené quatre cents chevaux

dans Tournay. Parmi les prisonniers est Cadogan, favori de Marlborough et brigadier de cavalerie, qui fut pris à la tête de cinquante dragons à pied, à l'entrée du pont qu'il défendit quelque temps pour donner lieu à Marlborough, qui s'avançoit jusqu'à ce pont-là, de se retirer. Nous n'avons perdu que dix ou douze carabiniers ou dragons à cette affaire. M. de Sainsant, en revenant ici, passa à Lille, porta cette nouvelle à M. de Vendôme, qui avoit donné avis à Tournay deux jours auparavant du fourrage que les ennemis vouloient faire, et ce prince a renvoyé à Marlborough M. de Cadogan sur sa parole.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi alla tirer sur les cinq heures. Il entra plusieurs fois dans la journée chez madame la duchesse de Bourgogne, à qui on n'a fait garder le lit que trois jours; elle se lèvera demain. — Le roi a donné à l'abbé de Pontac la charge d'aumônier de madame la duchesse de Bourgogne, qui vaquoit depuis assez longtemps par la mort de l'abbé de la Rochejacquelin. — Par les nouvelles qu'on a du 16, la flotte ennemie étoit encore à l'île de Wight; mais toutes les troupes qui doivent servir sur cette flotte étoient embarquées. — L'électeur de Cologne, qui demeuroit à Lille depuis quelque temps, prend le parti d'aller à Rome pour y faire quelque séjour. — On mande de Tournay que les ennemis ont plus perdu de monde que l'on n'avoit dit d'abord au fourrage dont M. de Sainsant apporta hier la nouvelle. Milord Rebé, que nous avons vu ici avec milord Portland, y a été tué, et il y a eu plus d'officiers pris que M. de Sainsant ne croyoit. — Le roi a changé quelque petite chose à la disposition de son voyage de Fontainebleau; il ne partira que le 31 de Meudon; il n'ira à Meudon que le vendredi 27 et demeure ici jusqu'au mercredi 25.

Vendredi 20, *à Marly*. — Le roi s'amusa tout le matin à voir travailler à sa cascade, et l'après-dînée il courut le cerf; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne se leva, alla

dîner chez madame de Maintenon et puis se revint mettre au lit. — On eut par l'ordinaire des lettres de Turin du 14. Les assiégés avoient fait jouer deux mines sous nos batteries qui avoient enterré deux pièces de canon; cela devoit être raccommodé le lendemain; mais ces batteries n'ont point encore tiré, et on croit qu'elles ne pourront tirer que le 16 au plus tôt. — On croit la flotte des ennemis présentement à la voile. — La contrescarpe de Menin fut attaquée le 18. On prétend que les ennemis y ont perdu beaucoup de monde, mais qu'enfin ils sont logés sur deux angles saillants; on n'a point de nouvelles du dedans de la place; on ne croit pas qu'elle puisse tenir jusqu'au 25. — L'échange de MM. de Blansac, de la Vallière et du chevalier de Croissy est fait.

Samedi 21, *à Marly.* — Le roi signa le matin le contrat de mariage de M. des Forts avec mademoiselle de Basville, et après l'avoir signé il dit à M. de Lamoignon, oncle de la demoiselle: « Je vous donne la survivance de votre charge pour votre fils. » M. de Lamoignon est président à mortier, et il ne souhaitoit rien tant au monde que la grâce que le roi lui vient de faire. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade qui apporta des lettres de M. le duc d'Orléans du 15 au matin et des lettres de M. de la Feuillade du 16 au soir. M. le duc d'Orléans mande que le prince Eugène avoit pris Reggio, où il avoit passé le Crostolo, et que depuis il avoit encore passé la Lenza, si bien qu'il a laissé M. le duc d'Orléans derrière lui, qui étoit encore à Guastalle; mais M. le duc d'Orléans, qui a son pont sur le Pô, le veut passer pour le repasser après à Valence. Il compte d'avoir moins de chemin à faire par là, de marcher plus légèrement et de se retrouver plus avancé que le prince Eugène dans peu de jours, et ainsi de l'empêcher de secourir Turin. M. de la Feuillade mande qu'il espère pouvoir attaquer le 22 les contre-gardes et la demi-lune, que nos batteries qui battent ces ouvrages tireront le 17 et que les contre-

gardes sont déjà fort éboulées et fort en désordre. — On eut par l'ordinaire d'Espagne des lettres du 10; voici la copie de celle du duc de Berwick :

Au camp de Marche Malo, le 10 août.

L'archiduc arriva au camp des ennemis le 6 avec trois régiments d'infanterie et deux de cavalerie ou de dragons. Milord Péterborough le joignit le lendemain avec environ sept cents chevaux. Avant-hier il leur arriva quelques bataillons, et l'on dit qu'ils en attendent encore, après quoi ils veulent nous attaquer. Nous les attendons dans une belle plaine, où notre cavalerie aura beau jeu. M. de Bay nous joindra demain avec un régiment de cavalerie. Il fait une chaleur excessive, mais cela est égal pour les deux armées.

On apprend par d'autres lettres des officiers de cette armée qu'on a arrêté le comte et la comtesse de Lemos et le patriarche des Indes, qui sortoient de Madrid pour aller trouver l'archiduc; on a arrêté aussi celui à qui il avoit donné la charge de président de Castille, et on les envoie tous en France. Les Castillans témoignent tous les jours une fidélité et un zèle dont on est content au dernier point.

Dimanche 22, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; après dîner il travailla encore avec lui jusqu'à cinq. Le roi d'Angleterre, la reine sa mère et la princesse sa sœur vinrent ici sur les six heures. Le roi suivi de Monseigneur et de toute la cour les allèrent recevoir à l'entrée du jardin vis-à-vis la perspective, et les mena voir sa nouvelle cascade, qui est dans sa perfection. Après la promenade la reine entra chez madame de Maintenon; madame la duchesse de Bourgogne fit jouer le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur dans le salon pendant que le roi travailla encore chez lui avec M. de Chamillart. On soupa à neuf heures et demie, et la cour d'Angleterre s'en re-

tourna après souper à Saint-Germain. — Par les lettres qu'on reçut de Flandre, on juge que Menin ne sauroit plus tenir, mais on espère que la garnison aura une bonne capitulation. M. de Vendôme, qui avoit renvoyé Cadogan à Marlborough, a proposé son échange avec le baron Palavicin, et Marlborough l'a accepté.

Lundi 23, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. Pelletier et puis alla voir jouer au mail d'en bas. — M. de Pontchartrain entra chez le roi au retour de sa promenade. Il avoit des lettres du 21 que tous les vaisseaux anglois et hollandois qui étoient aux Dunes avoient joint la grande flotte à l'île de Wight. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, dont l'armée sera achevée d'être assemblée le 24, qui sera demain. Il mande qu'on n'entend plus tirer à Menin, et qu'ainsi il ne doute pas que M. de Caraman n'ait capitulé. — Monseigneur partit d'ici après dîner; il va à Meudon, où il attendra le roi vendredi. — La rivière de Seine est si basse par la grande sécheresse qu'on commence à craindre que madame la duchesse de Bourgogne ne puisse pas aller par eau à Fontainebleau.

Mardi 24, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore longtemps avec M. de Chamillart; après dîner il travailla avec M. de Pontchartrain. Sur les cinq heures il alla se promener avec madame de Maintenon et deux ou trois dames, à qui il fit voir sa nouvelle cascade, et au retour de sa promenade il travailla avec M. de Chamillart. — On sait que Menin capitule, mais apparemment M. de Caraman n'a pas voulu accepter la capitulation qu'on lui offre, car il n'y avoit rien encore de sûr quand le courrier partit hier de Lille. — On a nouvelle que la flotte ennemie est à la mer; on croit qu'elle prend le chemin de sortir de la Manche, ainsi on ne craint plus rien pour la Normandie. Les Anglois ont fait lieutenant général l'abbé de la Bourlie, qui a pris le nom de marquis de Guiscard; ils lui ont donné 8,000 écus

pour son équipage et 2,000 écus de pension. Cavalier est aussi sur cette flotte.

Mercredi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil d'État à Marly, et Monseigneur y vint de Meudon, où il retourna dîner. L'après-midi le roi travailla avec M. de Chamillart jusqu'à quatre heures; il se promena ensuite dans ses jardins et en partit à six heures pour venir ici. Madame la duchesse de Bourgogne joua l'après-dînée à Marly jusqu'à quatre heures et puis vint ici et se mit au lit en arrivant. — On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans du 17. Il ne paroît pas que le prince Eugène fasse beaucoup de diligence pour s'approcher de Turin; M. le duc d'Orléans compte toujours d'y arriver plus tôt que lui, en cas qu'il y marche, ce qu'il ne croit pas. — La garnison de Menin doit sortir aujourd'hui; on l'envoie en trois jours à Douay; il lui sera aisé de joindre l'armée de M. de Vendôme, qui sera composée de cent cinquante-trois escadrons et de soixante-quatorze bataillons.

Jeudi 26, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée; le soir il fit ses cassettes pour le voyage de Fontainebleau, car il ne reviendra plus ici avant ce voyage. — Il arriva un courrier de M. de la Feuillade, ses lettres sont du 22 au matin. Il avoit été un peu mécontent de ses batteries, mais il s'en loue fort présentement; elles font beaucoup d'effet depuis quelques jours, et il compte que le 25 la demi-lune et les contregardes seront en état d'être attaquées et emportées. Il paroît qu'il ne craint point que M. le prince Eugène puisse secourir la place. M. de Savoie est dans la plaine avec quelque cavalerie; il avoit voulu faire entrer des munitions de guerre dans la place, mais son convoi a été battu et toutes ses munitions perdues; il se tient presque toujours à Carmagnole ou à Quiers. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme qui partit hier au matin; son armée est toutj assemblée et celle des ennemis fait de petits mouvements, mais elle ne paroît encore déterminée à rien.

Vendredi 27, *à Meudon*. — Le roi, après son dîner à Versailles, alla se promener dans les jardins et puis à Trianon ; il arriva ici sur les six heures par le parc en haut. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Versailles aussitôt après son dîner et se coucha ici en arrivant. — M. de Pontchartrain envoya au roi les nouvelles qu'on avoit eues de la flotte ennemie; il est sûr qu'elle est à la voile depuis quelques jours, mais on ne sait point de quel côté elle se porte, ni de combien de vaisseaux elle est composée, ni ce qu'il y a de troupes sur ces vaisseaux. — Par les dernières lettres qu'on a de Lombardie on apprend que M. le duc d'Orléans est à Crémone ; le prince Eugène continue sa marche vers Turin et étoit à Borgo-San-Domino entre Parme et Plaisance. Les Hessiens qui sont demeurés de l'autre côté du Pô avoient attaqué et pris Goïto sur le Mincio; le gouverneur s'en est très-mal défendu, et on lui veut faire faire son procès à Mantoue, où il a été renvoyé avec sa garnison. M. le duc d'Orléans avoit détaché le maréchal de Marsin pour aller au secours, mais la place étoit rendue avant qu'il y pût arriver.

Samedi 28, *à Meudon*. — Le roi, après son lever, partit de Meudon dans son grand carrosse avec Monseigneur, Madame et quelques-unes des princesses ; il alla entendre la messe aux Invalides, où le cardinal de Noailles officia. Le roi trouva l'église magnifique, et tous ceux qui eurent l'honneur de le suivre furent surpris de la beauté, de la noblesse et de la simplicité de l'église et de tous les ornements. Le roi donna de grandes louanges à Mansard (1). Après la messe le roi retourna dîner à Meudon.

---

(1) « Avant que d'entrer dans le détail de ce que j'ai à vous dire de la superbe église des Invalides, qui peut passer pour une merveille du monde et dans laquelle on célébra la messe pour la première fois le 28 du mois dernier, à laquelle le roi voulut assister, je dois vous parler de M. Manaard, à qui la France doit ce bel ornement, pour ne pas dire le plus beau de tous ceux que l'on y admire aujourd'hui. La France lui doit aussi l'Orangerie et les deux Écu-

Madame la duchesse de Bourgogne, qui se ménage fort, n'y voulut point venir pour s'épargner la peine d'aller et de venir. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry

ries de Versailles. Rien de cette nature n'a fourni d'idée à M. Mansard lorsqu'il y a travaillé, et l'on peut dire qu'il n'a point renchéri sur les idées des autres, qu'il n'y a rien réformé et qu'il n'y a rien ajouté. Il n'a jamais cherché la gloire que l'on acquiert par là, quoique souvent elle soit considérable. Il n'a jamais suivi d'autres idées que les siennes; il est original dans tous ses ouvrages, et il est né pour être imité et pour n'imiter personne.

« Quoi que puissent dire tous ceux qui vantent l'antiquité, il est impossible qu'elle ait jamais atteint à la perfection qui se trouve aujourd'hui dans tous les ouvrages où les arts ont quelque part, puisque la plupart des arts qui servent à perfectionner tout ce que nous voyons aujourd'hui de plus beau n'étoient pas alors inventés et que ceux qui l'ont été depuis ce temps-là ont à peine atteint une entière perfection. Les merveilles du monde qui ont été vantées dans tous les siècles l'ont moins été par la délicatesse et par la beauté de leurs ouvrages que par l'immensité de leur grandeur, en quoi consistoit ce qu'elles avoient de plus rare. Il faut que les ouvrages d'aujourd'hui soient accompagnés d'un grand nombre de parties différentes; c'est ce qui doit faire admirer l'église des Invalides, que l'architecte a rendue susceptible de tous les ornements que les beaux-arts peuvent prêter à ce grand édifice. Le savoir de l'architecte paroît d'abord dans la beauté de tous les édifices en général, et on en admire toutes les parties. La beauté du portail surprend et celle du dôme étonne; et l'on est ensuite charmé de voir l'art merveilleux avec lequel l'architecte a disposé tous les endroits qui peuvent être embellis par la sculpture, par la peinture et par la dorure. Ce qui fait connoître que tous les peintres et tous les sculpteurs qui ont été choisis pour contribuer, par le moyen de leur art, à l'ornement d'un si superbe édifice ont du être ravis de trouver un si beau champ pour exercer leur savoir et dans lequel il n'étoit pas possible de mal faire, tant de beautés ensemble devant produire un coup d'œil merveilleux et capable d'enchanter tous les spectateurs. C'est ce qui n'a pas manqué d'arriver, et c'est pourquoi dès que l'entrée de ce magnifique temple a été permise au public il y a couru avec empressement sur le bruit qui s'étoit répandu du merveilleux amas de toutes les beautés qui se trouvoient ensemble dans ce lieu. La foule n'a point discontinué depuis plus de cinq semaines, et l'on y court encore aujourd'hui avec le même empressement que l'on y alloit le premier jour; et il y a même lieu de croire qu'elle ne finira pas sitôt, la curiosité du public n'étant pas encore satisfaite, les mêmes personnes y retournant plusieurs fois et invitant tous ceux qui viennent à Paris de faire la même chose. M. Mansard a fait travailler pendant trente ans à cet édifice; il en a donné le dessein comme premier architecte du roi et comme surintendant des bâtiments et ordonnateur des arts et manufactures de Sa Majesté. Il a nommé tous les peintres et tous les sculpteurs qui ont eu part à la gloire de cet ouvrage immortel; et comme il connoît la force, les talents et le génie de tous ceux qui y ont été employés, et qu'il leur a donné à chacun les ouvrages qui leur con-

avoient suivi le roi dans un carrosse séparé, et après la messe monseigneur le duc de Berry alla tirer dans la plaine. — On eut des nouvelles d'Espagne par l'ordi-

---

venoient, il ne faut pas s'étonner s'il résulte de tant d'ouvrages différents un tout ensemble si merveilleux et si les applaudissements sont si grands, si unanimes et si universels.....

« La réputation de l'église des Invalides s'augmentant chaque jour à mesure que ce grand travail s'avançoit, et les étrangers qui n'en ont vu que de simples ébauches ayant publié à leur retour chez eux que cet ouvrage étoit digne de la curiosité de tous les peuples du monde, il y avoit longtemps que l'on espéroit de le voir dans un état digne de celle du roi, et que l'on comptoit que Sa Majesté viendroit bientôt voir un ouvrage qui répondoit à sa piété et à sa grandeur. On s'étoit même flatté pendant un assez long espace de temps que ce monarque y viendroit le jour de la fête de Saint-Louis. Mais ce prince, ayant considéré que depuis un grand nombre d'années le peuple de Paris et des environs s'y rendoit en foule le jour de la fête de ce saint, ne voulut pas, par une bonté qui lui est naturelle et dont il donne tous les jours une infinité de marques, priver ce peuple du plaisir qu'il avoit accoutumé de prendre tous les ans et dont il sembloit s'être fait une agréable loi, changea le dessein qu'il avoit pris d'aller voir ce superbe monument le jour de la fête de Saint-Louis, quoique la curiosité eût commencé à lui faire souhaiter de voir un ouvrage dont on lui disoit tous les jours tant de bien ; ce prince, dis-je, changea de résolution et prit le parti de ne se rendre aux Invalides que le samedi 28 du mois dernier. Il partit ce jour-là de Meudon, où il avoit couché, et il arriva accompagné de monseigneur le duc de Bourgogne et d'une nombreuse cour.

« M. Mansard, voyant arriver Sa Majesté, s'avança pour lui présenter la clef de ce somptueux édifice, et lui parla en ces termes : « Sire, j'ai l'honneur de présenter aux pieds de Votre Majesté la clef de ce temple sacré que votre piété a fait élever à la gloire de Dieu. Heureux si ce travail que vous avez confié à mes soins depuis trente années peut répondre à la haute idée que Votre Majesté m'en a donnée et à ses sages conseils! Ce superbe monument de votre religion marquera à la postérité la plus reculée la grandeur de votre règne. »

« Le roi, après avoir écouté ce compliment avec toute l'attention que sa bonté fait toujours prêter à tous ceux qui lui parlent, remit la même clef entre les mains de M. Mansard, d'une manière qui lui fit connoître, ainsi qu'à toute la cour qui étoit attentive à tout ce qui se passoit, combien Sa Majesté étoit contente de lui et de tous ses ouvrages. Ce prince, s'étant ensuite avancé dans l'église, trouva M. le cardinal de Noailles, qui lui présenta l'eau bénite. La famille de M. Mansard étoit un peu plus avant dans l'église, et Sa Majesté, ayant démêlé madame Mansard au milieu de plusieurs personnes qui l'environnoient, fit quelques pas pour s'avancer vers elle, et lui dit : « Madame, vous voyant ici je ne puis m'empêcher de vous faire compliment sur la part que vous devez prendre à la gloire que reçoit aujourd'hui M. votre mari. » Ce prince, ayant ensuite jeté les yeux sur tout ce qui se présenta à sa vue, fut frappé d'é-

naire ; le duc de Berwick écrit du camp de Cien-Poçuelos du 17 août ; voici la copie de sa lettre : « Les ennemis décampèrent de Guadalaxara la nuit du 11 au 12 pour aller

---

tonnement, quoiqu'il eût dû s'attendre à tout ce qu'il voyoit, les dessins lui en ayant été montrés avant que l'on eût commencé à travailler et ayant même donné des avis très-judicieux qui marquent la parfaite connoissance qu'il a de tout ce qui regarde les arts. Il entendit la messe, qui fut célébrée par M. le cardinal de Noailles, pendant laquelle les musiciens, qui étoient placés dans quatre tribunes magnifiques, chantèrent le *Te Deum* et l'*Exaudiat*. Ceux qui ont pris part à la beauté de ce lieu s'étant presque tous présentés devant Sa Majesté, elle leur parla d'une manière si gracieuse qu'ils furent charmés de sa bonté. Ce prince dit à M. Mansard en examinant l'ouvrage de M. de la Fosse : « Il faut lui faire peindre la chapelle de Versailles. » Il s'arrêta, après être sorti de l'église, à considérer le portail, et les beautés qu'il y remarqua l'attachèrent tellement qu'il demeura exposé à la pluie pendant près d'un quart d'heure. » (*Mercure* de septembre, pages 256 à 270.)

« Lorsque le roi vint voir l'église des Invalides, ajoute le *Mercure*, ce prince étoit accompagné de monseigneur le Dauphin, de messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry, de S. A. R. Madame, de madame la Duchesse, de madame la princesse de Conty et de plusieurs autres dames et seigneurs de la cour. S. A. S. M. le Prince y étoit déjà arrivé, accompagné de M. le Duc, et ce prince y attendit Sa Majesté.

« On avoit mis six cents soldats de la maison des Invalides sous les armes, trois cents dans l'avenue qui est en face du portail de l'église et trois cents dans la cour qui est entre le portail et l'avenue, avec des officiers à leur tête, qui étoient commandés par le gouverneur, le lieutenant de roi et le major, qui reçurent le roi au bruit des tambours et des trompettes.

« Sa Majesté descendit au pied du perron, sur le palier duquel M. Mansard, surintendant des bâtiments, qui a commencé et fini ce grand et superbe édifice, accompagné des officiers des bâtiments de Sa Majesté et des plus illustres architectes, peintres et sculpteurs des académies, présenta à Sa Majesté une clef artistement travaillée et dorée, en lui faisant un très-beau discours. Les Cent-Suisses de la garde étoient rangés en haie aux deux côtés du perron et en dedans de l'église jusqu'à l'entrée du dôme. Les gardes du corps avoient pris possession des portes et étoient postés en différents endroits de l'église.

« Le roi fut reçu à l'entrée de l'église par M. l'archevêque en rochet, accompagné de ses aumôniers et du clergé de l'hôtel des Invalides, qui présenta de l'eau bénite à Sa Majesté. Ce prince s'arrêta à l'entrée pour considérer le coup d'œil du dedans de l'église, dont il fut agréablement surpris. Il visita les deux chapelles du côté de l'Évangile et une moitié de l'église avant la messe, et en passant au sanctuaire Sa Majesté trouva son prie-Dieu posé en face du maître autel, où elle entendit une messe basse célébrée par M. l'archevêque. Pendant la messe quatre chœurs de musique, de plus de cent cinquante personnes, placées dans les quatre tribunes portées par les avant-corps de colonnes du dôme, chantèrent le *Te Deum* et un motet, composés par M. de

sur la Tajuna à Lorança ; nous marchâmes le 12 au matin et allâmes camper à Alcala et le lendemain à Torrejon pour être à portée du Tage, si les ennemis y vouloient aller, comme le bruit en couroit. Le 14 les ennemis passèrent la Tajuna et vinrent camper à un quart de lieue de Chinchon, sur quoi l'armée de S. M. C. vint à Saint-Martin de Laveja, et le lendemain 15 nous vînmes dans ce camp, la gauche à ce village, et la droite à Aranjuez, le Xarama devant nous; les ennemis se postèrent le même jour la droite à Chinchon et la gauche à Colmenar, à deux lieues de nous et à trois d'Aranjuez. Un de nos partis de cent cinquante cavaliers ou dragons a battu à Goëte un convoi qui venoit de Valence escorté par cent cinquante fantassins et vingt cavaliers; on en a tué près de quatre-vingts sur la place et on a pris le reste avec vingt-quatre galères et deux pièces de canon qu'on nous a amenés à ce camp. » — Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à l'archevêché chez le cardinal de Noailles; il alla faire ses prières à Notre-Dame et puis à Sainte-Geneviève, ensuite à la Sorbonne, où il fut reçu par l'archevêque de Reims, proviseur de cette maison, qui lui fit voir l'église et la bibliothèque; monseigneur le duc de Bourgogne alla ensuite au Jardin Royal des simples et puis revint ici (1).

---

la Lande, avec des symphonies mêlées de trompettes et de timbales. Après la messe Sa Majesté considéra le côté du maître autel vers l'ancienne église, les deux chapelles du côté de l'Épître, et revint sous le dôme, dont elle considéra les peintures, et tout le reste de l'église, dont elle parut fort satisfaite. Elle remonta ensuite en carrosse en donnant à M. Mansard mille marques de sa bonté et de sa satisfaction. » (*Mercure* de septembre, pages 351 à 355.)

(1) « Monseigneur le duc de Bourgogne vint, en sortant des Invalides, dîner chez M. le cardinal de Noailles, qui lui donna un magnifique dîner. Ce prince entra ensuite dans l'église de Notre-Dame, d'où il sortit après avoir fait ses prières pour se rendre au collége de Sorbonne. Ce prince étoit accompagné de M. l'archevêque de Reims, proviseur de cette maison, et de M. l'abbé de Louvois. Il entra d'abord dans la salle où l'on soutient les actes, où pendant quelque temps il entendit M. l'abbé de Cheverüe, du diocèse d'Avranches et chanoine de Mortain, qui soutenoit son acte de tentative et qui avoit pour président M. l'abbé d'Auberville-Suryères, docteur de Sorbonne, chanoine et grand

Dimanche 29, *à Meudon.* — Le roi changea toute la disposition du voyage de Fontainebleau sur ce que Clément dit que madame la duchesse de Bourgogne ne pouvoit

---

chantre de Mortain. Dans le temps que ce prince entra, le P. Fremie, cordelier et bachelier de licence, prit la thèse et argumenta sur l'addition de la particule *Filioque* au symbole de Constantinople. Monseigneur le duc de Bourgogne écouta avec beaucoup d'attention les arguments et les solutions; il parla souvent sur ce sujet avec M. l'abbé de Louvois, et parut fort content du bachelier et du soutenant. Ce prince monta ensuite à la bibliothèque, où M. Berthe, bibliothécaire de Sorbonne, lui montra plusieurs livres anciens de cette bibliothèque, et entre autres un Valère Maxime, écrit sur du vélin, du temps du roi Charles V. On lui fit voir aussi un Tite-Live, écrit sur du vélin, du temps du roi Jean; il examina avec attention plusieurs figures de ce livre, où l'on voit la manière dont on étoit habillé du temps du roi Jean. Il demanda en entrant et en voyant plusieurs portraits celui du cardinal d'Ossat; et en voyant celui d'Érasme il dit que ce célèbre auteur avoit d'abord signalé sa plume contre Luther. On lui fit voir le buste du cardinal de Richelieu, fait par le célèbre Varin. Ce prince étant descendu, il s'arrêta quelque temps dans la cour pour examiner le portail de l'église du côté de la cour, qui est beaucoup plus beau que celui qui est du côté de la place de Sorbonne, et il en trouva l'inscription d'autant plus belle qu'elle est simple. M. Pirot lui dit alors que lorsque le chevalier Bernin avoit vu ce portail il avoit dit que cette pièce étoit *adorable.* Ce prince, après être entré dans l'église et avoir adoré le Saint Sacrement, examina longtemps et avec attention le tombeau de M. le cardinal de Richelieu. M. Girardon, qui a fait ce tombeau et qui étoit auprès de ce prince, eut l'honneur de l'entretenir sur cet ouvrage, et monseigneur le duc de Bourgogne trouva que ce morceau étoit admirable. Il donna aussi de grands éloges au crucifix qui est au-dessus du maître autel. Il vit ensuite la chapelle de la Vierge, et il en trouva l'Assomption fort belle. Ce prince, ayant considéré le dôme, qu'il trouva un peu moins grand que celui des Invalides, sortit pour aller voir les classes de Sorbonne. Ce fut là où M. l'archevêque de Reims lui présenta M. Bourret, doyen des professeurs, à qui ce prince fit un très-bon accueil. Ce prélat lui parla aussi de M. Quinaut, qui vient d'être nommé professeur et qui commencera ses exercices à la Saint-Luc. La foule étant augmentée lorsque monseigneur le duc de Bourgogne entra dans cette salle et les gardes voulant la faire écarter d'une manière un peu vive, ce prince leur recommanda de ne point user de violence et fit, en sortant, distribuer de l'argent à quelques personnes qui témoignèrent en avoir besoin.....

« Monseigneur le duc de Bourgogne alla, en sortant de Sorbonne, faire ses prières à Sainte-Geneviève, où il arriva sur les quatre heures. Le supérieur, à la tête de toute la communauté, le reçut à la descente de son carrosse, et, après un compliment fort court, il lui présenta de l'eau bénite et la vraie croix à baiser. Il conduisit ensuite ce prince au bruit des orgues et au son des cloches sur un prie-Dieu, qu'on lui avoit préparé au haut des marches du sanctuaire, et depuis la porte de l'église jusqu'à ce prie-Dieu il parla à ce supérieur avec

pas faire ce voyage sans commettre sa santé, et qu'en l'état où elle est elle se blesseroit fort aisément. Le roi ira y faire un petit voyage dans trois semaines. On retour-

---

beaucoup de bonté et d'estime, ce prince lui ayant dit que ce jour-là même on célébroit une grande fête dans son église, puisqu'ils étoient non pas Pères de Sainte-Geneviève, comme on les appelle dans le monde, mais chanoines de Saint-Augustin. On doit remarquer qu'on célébroit ce jour-là la fête de ce saint. Ce prince fit des réflexions très-chrétiennes et très-judicieuses sur les trois tombeaux qui se présentent lorsqu'on entre dans le chœur; l'un de Clovis, que ce prince examina fort attentivement; l'autre de sainte Geneviève, élevé au-dessus des autres, et celui de sainte Clotilde, qui se voit dans une chapelle derrière la châsse. Je dois ajouter ici que ce prince fit sa prière pendant un assez long espace de temps avec un recueillement qui charma tous les assistants. Le supérieur lui proposa, lorsqu'il sortit du chœur, d'entrer dans la maison. Il y consentit, et monta d'abord à la bibliothèque, où, après en avoir examiné toutes les parties et l'ordre des livres, dont il parla comme les connoissant parfaitement, il considéra sa vaste étendue, et entra ensuite dans le cabinet des médailles. Ce prince en regarda avec attention toutes les pièces; il se fit expliquer ce qui regarde les instruments des anciens sacrifices et toutes les autres curiosités qui se trouvent dans ce cabinet, et il parla sur chacune avec une érudition et une facilité dont à peine les plus savants sont capables. Il considéra surtout un petit tombeau romain, qui est peut-être le plus rare et le plus ancien morceau d'antiquité qui soit dans les cabinets des curieux, et il examina fort attentivement la structure. Il dit en sortant qu'il avoit été satisfait de tout ce qu'il avoit vu, qu'il reviendroit une seconde fois pour voir le reste de la maison. Le supérieur lui répondit que c'étoit une parole royale qu'il leur donnoit, et qu'ainsi ils étoient persuadés qu'il la tiendroit. » (*Mercure* de septembre, pages 270 à 279.)

« Monseigneur le duc de Bourgogne, qui avoit résolu depuis longtemps d'aller au Jardin Royal, s'y rendit le samedi 28 de ce mois, sur les cinq heures après midi. Il fut reçu à la descente de son carrosse par M. Fagon, conseiller d'État ordinaire et premier médecin de Sa Majesté. Il conduisit d'abord ce prince dans le jardin où sont les plantes étrangères, élevées sur des couches et sous des vitrages; il considéra avec plaisir l'effet surprenant d'une plante qu'on appelle *sensitive* qui se resserre avec une extrême promptitude lorsqu'on y touche. Ce prince raisonna physiquement et très-juste sur ce mouvement. Il demanda les noms de toutes les plantes qui se présentèrent à sa vue, et fit plusieurs questions à M. Fagon sur leurs vertus et sur le pays dont on les a apportées. De ce jardin ce prince voulut aller à un autre appelé *la Butte;* il monta jusqu'au haut, et ne voulut point être suivi par M. Fagon; il y trouva de quoi satisfaire sa curiosité. Il descendit ensuite dans le jardin appelé *des Indes,* où on lui fit voir une plante appelée *cereus,* qui est élevée sous un vitrage. La structure de cette plante le surprit, et il questionna longtemps M. Fagon sur cette plante, qui est très-particulière. Il fut très-content de tout ce qu'il vit dans le Jardin Royal, et comme il étoit sur le point de sortir de

nera demain à Versailles. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry partiront toujours mardi pour y aller et mènent avec eux madame la princesse de Conty et plusieurs dames; ils y attendront le roi. — Par les dernières lettres de M. le duc d'Orléans on apprend que le prince Eugène continue sa marche vers Turin; on a intercepté des lettres de M. de Savoie, qui le prie de faire le plus de diligence qu'il pourra parce que le temps presse. M. le duc d'Orléans, de son côté, ne se presse pas moins; il fait marcher son armée par petits corps séparés. M. de Vaudemont fait fournir des chariots à l'infanterie, et quand les soldats arrivent à leurs quartiers on leur fait donner du vin et de l'eau-de-vie, et les mesures sont si bien prises que M. le duc d'Orléans arrivera avant le prince Eugène.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi revint ici de Meudon sur les sept heures; madame la duchesse de Bourgogne arriva ici à trois heures et se coucha en arrivant. — Jeudi, pendant que le roi étoit ici, MM. de la ville lui apportèrent le scrutin; le prévôt des marchands continuera encore deux ans; il y en a déjà six qu'il l'est. M. Bignon est nommé pour remplir sa place; M. Bignon est conseiller d'État et intendant en Picardie. — On a eu avis que les galions étoient heureusement arrivés à Carthagène en l'Amérique, où les ennemis vouloient exciter une révolution, ayant fait expédier pour ce pays-là plusieurs ordres

---

celui des Indes, M. Fagon lui fit présenter la collation. Ce prince prit un biscuit et un gobelet de glace, et dit à M. Fagon que la collation d'un premier médecin devoit être frugale. De là il alla voir la salle des squelettes, où se trouva M. Duverney, qui avoit fait mettre plusieurs préparations toutes fraîches, et entre autres d'un cerveau humain, très-proprement accommodé, sur lequel monseigneur le duc de Bourgogne fit de très-belles questions aussi bien que sur d'autres choses qui se présentèrent à ses yeux; mais il témoigna être très-satisfait de la circulation du sang qu'on lui fit voir, au travers d'un microscope, dans la queue d'un lézard. Il ne pouvoit se lasser de la voir et de l'admirer. Il dit en parlant à M. Fagon, avec qui il s'étoit entretenu de toutes ces choses, que la grandeur du maître qui les avoit faites se reconnoissoit dans tous ces beaux ouvrages. » (*Mercure* d'août, pages 428 à 431.)

au nom de l'archiduc, qui ont été trouvés à Madrid. On mande aussi d'Espagne que milord Péterborough est retourné dans le royaume de Valence, n'ayant pas voulu servir sous les ordres de milord Galloway. Le comte d'Oropesa, que le roi d'Espagne n'a jamais voulu voir et qui étoit banni quand ce prince entra en Espagne, soupçonné de crimes odieux, a pris le parti d'aller trouver l'archiduc avec toute sa famille. — Pendant que le roi a été à Meudon, M. de Guiscard a eu la permission d'y venir lui faire la révérence et puis il s'en est retourné chez lui à la campagne.

Mardi 31, *à Versailles.* — Le roi alla se promener l'après-dînée à Trianon; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry partirent de Meudon pour Fontainebleau. — On eut nouvelles, par plusieurs endroits, que la flotte ennemie avoit été battue d'une furieuse tempête qui l'avoit obligée de relâcher en différents ports d'Angleterre, qu'ils avoient même été obligés de mettre à terre la plupart de la cavalerie qu'ils avoient embarquée; mais comme le vent est cessé depuis quelques jours et qu'il leur est même favorable présentement pour sortir de leurs ports, on ne doute pas qu'ils n'aient remis à la voile. — M. de la Feuillade fit attaquer le 26 la demi-lune et les contre-gardes dont on se rendit maîtres assez aisément; mais, dès le même soir, nous fûmes rechassés des deux contre-gardes. Les assiégés jusque-là n'avoient point témoigné aucune vigueur, mais ils en ont beaucoup témoigné à cette occasion-ci; il y a eu bien du monde tué de part et d'autre. Le 24 au soir M. le chevalier de Kercado, maréchal de camp, fut blessé d'un coup de pierre dans la tranchée, dont il mourut le lendemain.

Mercredi 1er *septembre, à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart; il y avoit travaillé encore le matin après le conseil. Il alla tirer sur les cinq heures. Monseigneur le duc de Bourgogne alla tirer de son côté. — M. le duc d'Orléans arrivera sûrement de-

vant Turin le 28; le chevalier de Luxembourg, qu'il fait marcher devant lui avec un corps de sept ou huit mille hommes, y arrivera un jour devant. Le prince Eugène ne peut pas tant faire de diligence et a laissé plusieurs malades en chemin. — Le prince de Morbecque, fils de la princesse d'Harcourt, est mort de maladie à Guastalla; il avoit un régiment de cavalerie depuis l'année passée. Il est mort dans l'armée d'Italie trois colonels d'infanterie : Polastron, fils du lieutenant général qui mourut l'année passée; le Boulay, fils de feu M. Talon, président à mortier; et M. Roze, petit-fils de feu Roze, secrétaire du cabinet, dont madame Portail, sa sœur, femme de l'avocat général, héritera de plus d'un million.

Jeudi 2, *à Versailles*. — Le roi dîna à midi, alla faire un tour à Trianon et de là à Marly, où il se promena jusqu'à la nuit. — M. de Surville sortit de la Bastille, où il avoit été condamné par les maréchaux de France à un an de prison; l'année est expirée, et le roi a trouvé bon qu'il fût remis en liberté. — Les ennemis en Flandre ont repassé la Lys et l'Escaut; ils ont fait un gros détachement de leurs troupes pour faire le siége de Dendermonde. La principale force de cette place est dans l'inondation, et le temps a été si sec cette année que cette inondation est fort diminuée et diminue encore tous les jours. — On a des lettres de plusieurs endroits d'Allemagne qui parlent de l'irruption des mécontents de Hongrie en Styrie et d'un autre corps en Moravie pendant que le prince Ragotzki fait le siége de Gran. On assure qu'il a présentement sous ses ordres trente mille hommes de troupes réglées et cinquante mille hommes de milice et que l'ambassadeur de Hollande, qui s'étoit mêlé de négocier l'accommodement avec eux, avoit eu, à son retour de Presbourg, des paroles fort aigres avec le baron de Seiler, ministre de l'empereur, dont cet ambassadeur s'étoit plaint à ses maîtres, qui en demandent justice à l'empereur.

Vendredi 3, *à Versailles.* — Le roi alla tirer dans le parc l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — On reçut des lettres de M. le duc d'Orléans du 29 au matin ; il arriva le 28 au soir devant Turin. On comptoit que l'armée du prince Eugène étoit à la hauteur d'Asti. — Le roi a donné le régiment de cavalerie qu'avoit le prince de Morbecque à M. de Conflans ; le régiment d'infanterie qu'avoit M. Roze au chevalier de Sourches, fils du grand prévôt, qui avoit un autre petit régiment ; et ce régiment-là, M. de Monsorreau, fils aîné du grand prévôt, l'avoit vendu à M. Roze 22,000 écus il n'y a pas longtemps. Le roi a aussi donné le régiment d'infanterie qu'avoit le chevalier de Kercado au chevalier de Damas, qui avoit un petit régiment et qui étoit assez ancien colonel. — J'appris qu'il y a quelques mois que le roi fit le chevalier Duchon chef d'escadre des galères. — J'appris aussi que le pape a donné au roi, depuis quelques mois, un bref pour nommer à l'évêché d'Orange et aux autres bénéfices consistoriaux qui sont dans l'étendue de cette principauté (1).

(1) L'évêché d'Orange est suffragant de l'archevêché d'Arles en Provence, et quoique le roi doive nommer aux archevêchés, aux évêchés et aux bénéfices consistoriaux dans cette province, en vertu du concordat, cependant, comme la principauté d'Orange n'a été réunie à la couronne que depuis le concordat et que c'est un usage que les évêchés nouvellement conquis n'y sont pas compris, il faut au roi un indult pour pouvoir y nommer.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de grandes difficultés, tant sur la Bretagne que sur la Provence, par rapport à la question de savoir si ces deux provinces sont comprises dans le concordat (car elles n'y sont pas nommées), difficultés d'autant plus solides que l'usage contraire a prévalu et que nos rois ont pris des indults pour nommer aux bénéfices consistoriaux qui viendroient à vaquer en Bretagne et en Provence, sur le principe que ce sont deux pays d'obédience et que, la pragmatique n'y ayant jamais été reçue, le pape Léon X n'avoit garde de les comprendre dans le concordat, puisque le concordat n'étoit fait que pour abolir la pragmatique et puisque d'ailleurs le pape, depuis la pragmatique même, avoit toujours continué de nommer dans ces fonctions aux bénéfices consistoriaux.

Ainsi lorsque le pape a donné un indult pour l'évêché d'Orange, il a prétendu le donner à cause que la Provence n'est point comprise dans le concor-

Samedi 4, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly courre le cerf, et ensuite se promena dans les jardins de Marly jusqu'à la nuit. — On eut des lettres d'Espagne par l'ordinaire; elles sont du 24. Les armées sont toujours dans le même état, les ennemis à Chinchon et à Colmenar, et notre armée s'étend jusqu'à Aranjuez. Nous avons tout en abondance dans notre camp, et les ennemis manquent de beaucoup de choses. Il leur déserte tous les jours beaucoup de Portugais; nos partis battent les leurs, et les paysans en assomment autant qu'ils en peuvent attraper. Péterborough, qui est retourné dans le royaume de Valence, doit rassembler quelques troupes pour leur renvoyer; ils ont pris la ville d'Alicante, et Mahoni s'est retiré dans le château, où il est canonné et bombardé par la flotte qui a secouru Barcelone. La reine douairière d'Espagne, qui étoit à Tolède, avoit une conduite fort suspecte, et on ne pouvoit douter qu'elle ne favorisât l'archiduc son neveu. Le roi d'Espagne lui a envoyé le duc d'Ossone, capitaine des gardes du corps, avec cinq cents chevaux, qui lui a dit fort poliment qu'elle étoit trop proche des armées pour demeurer là tranquillement, que le roi souhaitoit qu'elle vînt à Burgos auprès de la reine. Elle a cherché de mauvaises excuses; le duc d'Ossone lui a dit qu'il avoit ordre de l'y conduire. Elle a demandé du temps, il a répondu que son ordre étoit de la conduire promptement à Burgos; elle a enfin obéi, ce qu'il paroît qu'elle a fait à contre-cœur.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart; il y travailla encore l'après-dînée, et le soir chez madame de Maintenon. — Il arriva à M. de Torcy un courrier de M. Amelot, notre ambassadeur en Espagne; il demande les ordres du roi sur l'endroit où l'on mènera la reine douairière d'Espagne.

---

dat, et non pas à cause que la principauté d'Orange est réunie à la couronne depuis le concordat. (*Note du duc de Luynes.*)

On la conduisoit déjà à Vittoria; elle ne passera point à Burgos. Le roi a envoyé ordre qu'on la menât à Pau, où il y a un château magnifique et de beaux jardins. Par ces mêmes lettres de M. Amelot on a vu que la commotion étoit si grande en Espagne contre M. Orry qu'il étoit à propos, quoiqu'il eût bien servi, de ne le pas renvoyer en ce pays-là; le duc de Berwick a écrit en conformité de l'ambassadeur; ainsi Orry ne partira point. M. de Chamillart va travailler avec lui pour lui faire rendre compte des deux millions qu'on lui avoit donnés en dernier lieu pour porter en Espagne. On ne sait point encore si la princesse des Ursins a eu part aux résolutions qu'on a prises en Espagne de prier le roi de ne l'y pas renvoyer. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans, qui est devant Turin du 28; les contre-gardes et la demi-lune furent attaquées une seconde fois le 1er de ce mois, et nous n'avons pas pu nous en rendre maîtres. Nous y avons même perdu assez de monde, et ce sont les grenadiers qui périssent à ces occasions-là, et c'est la tête de notre infanterie. On parle de les rattaquer encore dans quelques jours, mais on ne sait pas le jour précisément. Le prince Eugène approche de Turin, et on ne doute pas qu'il n'y ait bientôt une grande action en ce pays-là.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi alla se promener à Trianon et travailla avec M. Pelletier. S. M. compte toujours d'aller à Fontainebleau le 23, et on compte que durant son absence madame la duchesse de Bourgogne logera ici dans l'appartement de Monseigneur. — Le bruit court en Allemagne que le roi de Suède veut entrer en Silésie et en Saxe, et qu'il veut demander raison à l'empereur du traitement qu'il a fait aux électeurs de Bavière et de Cologne sans la participation des princes de l'empire. On mande aussi de ce pays-là que les mécontents de Hongrie ont pris la basse ville de Gran et qu'on ne doute pas que dans peu de jours ils ne soient maîtres de cette place. — Par les dernières lettres qu'on a eues

d'Espagne on apprend que l'armée portugaise pâtit fort dans leurs camps de Chinchon et de Colmenar; il leur déserte toujours beaucoup de monde, et nous avons déjà plus de quatre mille prisonniers, dont on est même déjà assez embarrassé.

Mardi 7, à Versailles. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain et ensuite avec M. de Chamillart; il avoit déjà travaillé le matin avec lui après le conseil de finances. — Le roi Stanislas est entré avec quelques troupes de Pologne et de Suède dans la Lusace après avoir demandé passage à l'empereur par la Silésie, mais ils n'ont point attendu sa réponse. — Le marquis de Pluveau, maître de la garde-robe de M. le duc d'Orléans, est mort de maladie en Italie. — Par les dernières nouvelles qu'on a eues de la flotte ennemie, elle étoit encore à Torbaye et dans d'autres ports d'Angleterre, où les grands vents les avoient jetés. On commence à dire à Londres qu'ils ne songent plus qu'à porter des troupes en Portugal.

Mercredi 8, jour de la Notre-Dame, à Versailles. — Le roi, après le conseil d'État, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla à vêpres, et puis il se promena à Trianon. Au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry chassent tous les jours à Fontainebleau en attendant que le roi y arrive. — Le roi a donné à un Choiseul, qui étoit capitaine d'infanterie, le petit régiment qu'avoit le chevalier de Sourches, à qui il vient d'en donner un plus considérable. — M. du Guast, maréchal de camp, qui sert au siége de Turin, fut blessé au commencement du siége d'un coup de pierre au poignet qui ne l'empêcha pas d'agir quelques jours après; mais, par la suite, la blessure s'est trouvée si considérable qu'on croit qu'il en mourra. — On a eu nouvelle que la garnison de Dendermonde s'est rendue prisonnière

de guerre; l'inondation étoit entièrement séchée, et c'est ce qui fait toute la force de cette place.

Jeudi 9, *à Versailles.* — Le roi prit médecine; il y avoit assez longtemps qu'il ne l'avoit prise, quoiqu'il en prenne ordinairement tous les mois; l'après-dînée il travailla avec M. de Ponchartrain et puis entra de fort bonne heure chez madame de Maintenon. — M. de Rachecour, mestre de camp de cavalerie, qui servoit dans l'armée d'Allemagne, y est mort de maladie; le roi a donné le régiment à son fils, qui y étoit capitaine. — L'évêque de Paderborn, de la maison de Metternich, a été élu évêque de Munster; les Hollandois sollicitoient fort pour lui, et l'empereur faisoit de grandes instances pour M. l'évêque d'Osnabruck, frère de M. de Lorraine. L'empereur se plaint des Hollandois sur ce qu'ils ont fait dans cette occasion, et les Hollandois trouvent fort étrange que l'empereur, qui leur a tant d'obligation, les ait tant traversés dans cette affaire, qui leur tenoit fort au cœur. — Par les nouvelles qu'on a de la flotte ennemie du 7, elle étoit encore sur les côtes d'Angleterre.

Vendredi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna de fort bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly, et après la chasse il alla se déshabiller au château, se promena dans les jardins jusqu'à la nuit et puis revint ici. — Il arriva un courrier de M. de Vaudemont par lequel on apprit que le prince de Hesse, après la prise de Goïto, s'avançoit vers Castiglione delle Stiviere pour en faire le siége. Ce prince a envoyé un trompette faire une bravade à M. de Médavy, lui mandant qu'il savoit que nos troupes étoient plus foibles en ce pays-là que les siennes; mais que, s'il vouloit combattre dans les plaines qui sont autour de cette place, il n'y amèneroit qu'un nombre de troupes égal aux nôtres. Ce prince, qui est fort brave et fort honnête homme à ce qu'on dit, lui auroit apparemment tenu parole; mais M. de Médavy s'est contenté de lui faire une réponse polie et l'attaquera peut-être

malgré la supériorité du nombre; car M. le duc d'Orléans lui a laissé le pouvoir d'attaquer les ennemis quand il le jugeroit à propos.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. de Chamillart; après dîner S. M. alla tirer dans son parc et n'en revint qu'à la nuit. — On est fort étonné de n'avoir point de nouvelles de Turin depuis le 1er. — Il arriva des lettres du duc de Berwick par l'ordinaire; elles sont du dernier du mois. Il mande que les Portugais sont encore dans le même poste entre Chinchon et Colmenar, où ils souffrent beaucoup; nos partis et les paysans ramènent tous les jours des prisonniers; les Castillans marquent plus de fidélité et de zèle que jamais. — On dit que la reine d'Angleterre n'a pas été contente de ce que Péterborough n'avoit pas voulu obéir à Galloway, mais que, n'ayant pas voulu le rappeler pourtant, elle avoit pris le parti de lui ôter tout commandement dans ses troupes et lui avoit donné la qualité de son ambassadeur auprès de Charles III; c'est ainsi qu'ils appellent l'archiduc.

Dimanche 12, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon et puis travailla avec M. de Chamillart, avec qui il avoit déjà travaillé après le conseil. — On mande de Rome que le cardinal Omodei, Milanois, est mort; il avoit été fait cardinal par Alexandre VIII en 1690. Voilà deux places vacantes dans le sacré collége. On mande aussi de Madrid que le cardinal de Salazar est mort dans son évêché d'Oviedo; cela feroit un troisième chapeau vacant. — Les ennemis en Flandre marchent du côté d'Ath, dont on ne doute plus qu'ils ne fassent le siége. — L'empereur a donné un régiment de cuirassiers au prince Emmanuel de Lorraine, frère du duc d'Elbeuf, qui a quitté la France sans qu'on sache pourquoi et qui n'y avoit d'autre considération que celle que sa naissance lui donnoit.

Lundi 13, *à Versailles* — Le roi partit d'ici à onze

heures et demie et alla dîner à Marly avec madame de Maintenon, madame de Dangeau, madame d'Heudicourt et madame d'O. Il s'y promena l'après-dînée malgré le vilain temps, fit de petits présents d'argenterie aux dames qu'il avoit menées et revint à sept heures. — M. l'électeur de Cologne arriva à Paris; il loge chez son envoyé. Il viendra ici dans quelques jours voir le roi dans le plus parfait incognito; il s'en va à Rome. — Par les dernières nouvelles qu'on a de la flotte ennemie, elle étoit encore à Torbaye; mais il semble qu'elle se préparoit à remettre à la mer. — On mande de Strasbourg que le comte de Frizen, gouverneur de Landau et qui étoit le principal officier dans l'armée du prince de Bade, étoit mort de maladie à Rastadt; il étoit frère de madame de Villefranche, qui est à Paris, et étoit fort estimé parmi les ennemis.

Mardi 14, *à Versailles.* — Le roi, à son lever, apprit la cruelle nouvelle que M. le duc d'Orléans avoit été forcé par le duc de Savoie et le prince Eugène dans le quartier qu'il défendoit entre la Doire et la Sture. Les lignes n'étoient pas bonnes de ce côté-là, et nous y avions fort peu d'infanterie; nous avions laissé quarante-six bataillons sur la hauteur des Capucins. L'affaire se passa le 7; M. le duc d'Orléans, qui y a fait des merveilles, y a été blessé de deux coups assez considérables, l'un à la hanche et l'autre à l'avant-bras. Saint-Léger, son premier valet de chambre, qui a apporté cette nouvelle, dit que la blessure du bras est fort douloureuse et sera fort longue à guérir. Lardy, son chirurgien, écrit à Madame, du 9 au matin, qu'il croit que le petit os est touché; mais il assure qu'il n'y a aucun danger pour la vie. M. le duc d'Orléans vouloit se retirer à Alexandrie pour tâcher à sauver le Milanois; mais on lui a tant fait voir de difficultés sur cette marche pour la subsistance des troupes qu'il s'est rendu à l'avis commun des officiers généraux, qui a été de revenir sous Pignerol. Saint-Frémont a fait l'arrière-garde, en a ramené l'artillerie de campagne, mais tout le gros canon

du siége est demeuré. Nous n'avons pas perdu beaucoup de soldats à cette action, mais beaucoup d'officiers principaux. Le maréchal de Marsin est blessé à mort. M. de Murçay, lieutenant général, est tombé d'un coup qu'il a reçu à la tête, et on le croit mort. Villiers et la Bretonnière, maréchaux de camp, ont été tués. Senneterre est blessé et pris. Un officier qui commandoit un escadron du régiment d'Anjou, à qui M. le duc d'Orléans commanda de faire marcher son escadron, refusa de marcher; M. le duc d'Orléans lui a balafré le visage et a donné ordre à Saint-Léger de le dire au roi. M. de Nancré devoit partir le 10, par qui on apprendra beaucoup de détails de cette malheureuse journée. Le jour d'auparavant un grand convoi de douze cents mulets, qui apportoit à notre camp des vivres et de la poudre, tomba dans l'armée ennemie et fut entièrement pris; le marquis de Bonnelles, mestre de camp de cavalerie et fils de M. de Bullion, fut tué à cette action. Nous avons cinq régiments de dragons qui combattoient à pied dont tous les chevaux ont été pris. Outre les blessures de M. le duc d'Orléans, il a eu six coups dans ses armes et beaucoup dans ses habits*.

* Le duc d'Orléans n'eut le commandement de l'armée d'Italie que sur la parole que le roi exigea de lui qu'il déféreroit en tout aux avis du maréchal de France qui commanderoit l'armée sous lui, même contre le sien. C'étoit la première fois que ce prince en avoit une à ses ordres; et à son âge et à son peu d'expérience il ne crut pas qu'il y allât du sien pour cette fois. Il eut encore moins la présomption de croire qu'il y allât de l'État, et en cela il fut trompé. Peu de jours le lui prouvèrent après avoir joint l'armée. Il étoit sur le Tanaro. Le prince Eugène étoit fort embarrassé de sa route pour exécuter les ordres pressants et réitérés de l'empereur, pour secourir Turin à quelque prix que ce fût. Lui-même y avoit un grand intérêt par le sang et un grand désir pour sa gloire; mais il y voyoit des difficultés telles qu'il écrivit à l'empereur pour les lui représenter. Comme ils en étoient là, M. le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin tombèrent en contrariété d'avis sur un camp à prendre. Tout l'objet de l'un étoit de couper le chemin au prince Eugène, d'aller à Turin; tout l'objet de l'autre d'aller se mettre dans les lignes de Turin. Par le premier, le secours

étoit rendu impossible ; par le second, on remenoit à la Feuillade un gros détachement, qu'il falloit garder et qui affoiblissoit et allongeoit le siége, qui en étoit venu renforcer l'armée de M. le duc d'Orléans, et avec ce détachement tout le reste de l'armée pour presser le siége et défendre les lignes, de sorte que le premier s'en rendoit le succès assuré, et que le second le commettoit au hasard de la guerre. Marsin, pressé par la Feuillade, qu'il n'osoit choquer, tint ferme, et comme il en étoit là avec le duc d'Orléans, un parti de leur armée prit un courrier du prince Eugène. Les lettres étoient en chiffre, ceux de M. le duc d'Orléans ne purent servir à les déchiffrer; tout ce qu'il put obtenir de Marsin fut de différer à marcher qu'on eût réponse de M. de Vaudemont sur ces chiffres, qui étoit à Milan. Il manda qu'il ne les avoit point, de sorte que Marsin s'en fit croire et que M. le duc d'Orléans manda son avis et son obéissance au roi par le courrier qui lui porta les paquets qu'on avoit pris pour les faire déchiffrer. Chamillart en avoit le chiffre, qu'il avoit oublié de donner à emporter à M. le duc d'Orléans, que son courrier, en revenant, trouva dans les lignes de Turin. Les lettres du prince Eugène faisoient de point en point le raisonnement de M. le duc d'Orléans, et marquoient à l'empereur que, si ce prince prenoit le poste qu'il avoit voulu, le secours de Turin devenoit si absolument impossible qu'il ne songeroit pas à le tenter. M. d'Orléans outré espéra du moins que le maréchal en deviendroit moins opiniâtre, mais il n'y gagna rien; il trouva les lignes mauvaises et encore plus mal gardées. Il voulut du moins les renforcer de quarante-six bataillons, qui, sous Albergotti, étoient fort inutilement en cette occasion sur la hauteur des Capucins, et sortir des lignes pour combattre le prince Eugène. La Feuillade, qui ne pensoit qu'à son siége, ne voulut ni dégarnir les Capucins ni le combat hors des lignes. Marsin n'osa le contredire dans la crainte de Chamillart. Cela fit une telle altercation que M. d'Orléans déclara qu'il ne se comptoit plus désormais que volontaire, refusa de se mêler de quoi que ce soit et même de donner l'ordre à l'armée. Cela dura deux jours entiers, et le troisième fut le jour de la bataille, dont il ne se mêla que sur le point instant de l'attaque des lignes pour faire combattre, et combattre encore mieux. Il envoya jusqu'à deux fois chercher ces quarante-six bataillons qui étoient hors de toute portée d'attaque et du côté opposé. Albergotti les commandoit, qui refusa de marcher ; et à la seconde fois la Feuillade leur manda de ne bouger et fut obéi. On perdit peu de monde, quoique la déroute fût complète. M. le duc d'Orléans, enragé et souffrant extrêmement de ses blessures, vouloit remarcher de là en Italie, et tout en se retirant assembla ce qu'il put d'officiers principaux. La Feuillade s'y opposa et la plupart des autres, qui, pleins comme des œufs, vouloient se retirer en France. M. d'Orléans, trop foible pour beaucoup disputer, s'en-

ferma de dépit dans sa chaise, et leur dit que c'étoit contre son avis. Au bout d'une heure il arrêta, et fit encore la même proposition. Comme il s'en débattoit, d'Arennes, lieutenant général et major général de l'armée, arriva, qui maintint que les seuls passages par où on pouvoit aller étoient occupés par les ennemis, et produisit des gens qui prétendoient avoir été jusque-là. M. le duc d'Orléans voulut qu'on y marchât, quitte à retourner si on ne pouvoit ni passer ni forcer les passages; et en effet on y envoya, et en attendant on y marcha. Mais comme la route étoit sûre du côté de nos Alpes, les officiers généraux en firent continuer la route à ce qu'on avoit de vivres et de munitions, tellement qu'après une demi-journée de marche et des rapports équivoques M. d'Orléans voulut toujours continuer; alors on lui dit qu'il n'avoit ni vivres ni munitions, qui avoient continué la première route, et on lui rendit impossible celle qu'il vouloit suivre, outre qu'on lui maintenoit qu'il trouveroit les ennemis postés devant lui. La rage et le désespoir, et tant et de si cruelles désobéissances, et dans l'état de foiblesse et de douleur où il étoit, le firent retomber au fond de sa chaise, et dire qu'on allât donc où on voudroit et qu'on ne lui en parlât plus. Telle fut l'histoire de la catastrophe d'Italie. On sut depuis qu'il n'y avoit ni ennemis ni obstacle quelconque au chemin du retour en Italie, où on auroit été, à Turin près, tout aussi fort qu'auparavant, et bien plus encore, par l'avantage que Médavy remporta deux jours après à Castiglione delle Stiviere sur le roi de Suède d'aujourd'hui. Marsin avoit été pris blessé à mort vers le milieu du combat; se voyant sans ressource plutôt peut-être qu'il ne l'étoit, le désespoir de tant d'irréprochables fautes le précipita au milieu des ennemis, qui le menèrent dans une cassine éloignée, où il mourut la nuit même presque sans aucun secours et dans l'abandon. Pour sa mémoire, il faut oublier ce déplorable bout de campagne et le nombre de dettes et de vœux qui se trouvèrent dans ses papiers. Il n'étoit point marié. Son père, plus capitaine que lui, s'étoit, de fort peu de chose, élevé par les armes. Il s'attacha à M. le Prince, puis s'y brouilla, et se sépara fort mal de ceux à qui il s'étoit de nouveau donné pour s'embarquer tout à fait avec l'Espagne. Ses actions, qui l'élevèrent aux premiers emplois de la guerre, lui valurent enfin la Jarretière, au grand scandale des Anglois. Il ne faut pas finir ce triste article sans donner la farce après la tragédie. M. d'Orléans, arrivé à Oulx dans les Alpes, ne put passer outre par l'état de sa blessure, qui l'y mit en grand danger. Il étoit en sûreté en ce lieu, et ses troupes avoient des quartiers dans touts ces pays-là, en attendant les derniers ordres de la cour pour repasser en Italie. La plupart des officiers généraux allèrent à Oulx, les uns après les autres. Le hasard y fit trouver en même temps la Feuillade et Albergotti dans la chambre de M. le

duc d'Orléans. Il étoit alors fort mal de sa blessure et avec une grosse fièvre. En voyant ces deux hommes il ne put s'empêcher de leur reprocher le malheur des affaires et leur désobéissance sur ces quarante-six bataillons des Capucins qui auroient paré la perte de la bataille. Ils voulurent répondre; mais le prince, fort ému et qui craignoit de s'échapper après n'avoir pu contenir sa plainte, les pria qu'il n'en fût pas parlé davantage. Sassenage et le peu de ce qui étoient là les tirèrent aussitôt de la ruelle, grommelant l'un contre l'autre. A peine furent-ils à l'autre bout de la chambre qu'Albergotti dit assez vivement à la Feuillade que ce reproche ne le regardoit pas, lui qui n'avoit fait qu'obéir à ses ordres. L'autre lui dit que cela n'étoit pas vrai, et le poussa, puis mit la main à l'épée. Albergotti, rougissant de colère, marmotta et recula deux pas. Sifremont, Sassenage et quelques autres encore se jetèrent entre deux et les sortirent de la chambre en leur demandant s'ils savoient en quel lieu ils étoient et si la tête leur avoit tourné. M. d'Orléans ou n'entendit pas de son lit, ou n'en fit jamais semblant; chacun emmena son homme fort en peine de ce qui se passeroit entre eux à la fin, mais il ne se passa quoi que ce soit en aucun temps. Albergotti, quoique fort brave homme, fut encore plus politique et ne se voulut pas charger d'une affaire contre le gendre de Chamillart; et la Feuillade, qui n'avoit point à courre après ce qui s'étoit passé, fut ravi qu'Albergotti se montrât si bon homme. Le meilleur fut qu'il n'y parut jamais entre eux sans que personne même s'en entremît, ce qui peut-être eût tout gâté, et qu'ils restèrent comme auparavant. Cela pourtant fit grand tort à l'un et à l'autre, à la Feuillade d'avoir osé démentir une vérité trop connue à toute l'armée, dont elle avoit été la perte dans le temps de la bataille; à l'autre de l'avoir avalée et digérée si doux. L'autre aventure ne fut que romanesque. La Sery ou, comme on l'appeloit alors, madame d'Argenton, apprenant le malheur et la blessure de M. le duc d'Orléans, alla trouver madame de Nancré, veuve du père de Nancré, et lui persuada de l'accompagner en poste pour aller trouver son amant. Cette équipée fut trouvée fort ridicule dans le monde et très-mauvaise à la cour. Elles arrivèrent à Grenoble comme M. le duc d'Orléans y alloit aussi arriver, qui leur manda de s'en retourner sur-le-champ par le même chemin qu'elles étoient venues, et qu'il ne les verroit point; mais elles firent tant qu'elles le virent, puis qu'elles soupèrent avec lui. Mais le séjour fut obscur et court, et elles furent renvoyées sur une lettre de M. Chamillart, qui le manda à M. le duc d'Orléans de la part du roi. M. le duc d'Orléans, à son retour, se disculpa fort au roi et au monde de ce beau voyage.

Mercredi 15, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil du matin, travailla plusieurs fois dans la journée avec

M. de Chamillart; il sortit l'après-dînée pour aller tirer, mais il ne fut dehors que deux heures. — Madame la duchesse d'Orléans a envoyé mettre en gage ses pierreries, qui valent deux millions, pour envoyer de l'argent à M. le duc d'Orléans; mais M. Terrat, son chancelier, espère en pouvoir trouver sans ce secours-là. — On a eu nouvelle que nos vaisseaux qui avoient fait l'expédition de l'île de Nièves au commencement de cette année étoient arrivés à Rochefort, où ils avoient apporté six millions en piastres; d'Iberville, qui les commandoit, est mort en chemin et plus des deux tiers des officiers qui étoient sur ces vaisseaux. — Saint-Léger dit hier que l'abbé de Grancey avoit été tué auprès de M. le duc d'Orléans; on loue fort la Fare et Sassenage, qui ne l'ont point quitté, et le comte de Châtillon et son fils, qui sont tous deux blessés; il dit que le marquis de Bonneval, mestre de camp des cuirassiers, a été tué. — Le roi déclara qu'il n'iroit point à Fontainebleau et envoya un courrier le dire à Monseigneur, qui n'en reviendra qu'à la fin de la semaine qui vient.

Jeudi 16, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly, et puis s'alla déshabiller dans le château et se promena dans les jardins jusqu'à la nuit, et puis revint ici. — Le comte de Grancey arriva ici le matin, qui apporta la nouvelle que le comte de Médavy, son frère, marcha le 9 pour secourir Castiglione delle Stiviere, que le prince héréditaire de Hesse attaquoit avec douze mille hommes; Médavy n'en avoit que neuf. Le prince de Hesse, qui avoit déjà pris la ville, où il avoit laissé huit cents hommes, leva ses quartiers de devant le château et marcha en bataille dans une belle plaine; Médavy marcha à lui de son côté. D'abord notre cavalerie, qui étoit débordée par celle des ennemis, fut un peu en désordre, et quatre régiments d'infanterie de Napolitains et de Milanois prirent la fuite. Ceberet, qui commandoit une brigade à la seconde ligne,

sans attendre d'ordre, marcha en avant et occupa les postes que les Italiens avoient abandonnés. Médavy fit mettre l'épée à la main à l'infanterie, qui essuya toute la décharge des ennemis et qui les défit entièrement après. La cavalerie ennemie prit la fuite voyant leur infanterie défaite. On leur a tué plus de deux mille hommes; on leur en a pris plus de quinze cents, tout leur canon, beaucoup d'étendards et encore plus de drapeaux. Médavy poursuivoit encore les ennemis quand Grancey est parti. Ils se retiroient vers le Mincio; il ne doute pas qu'il ne leur fasse abandonner Goïto. Le comte de Grancey dit à ses amis qu'il croit la perte des ennemis encore plus considérable, mais qu'il a mieux aimé en dire moins que plus au roi, de peur qu'on ne crût qu'il voulût grossir la victoire de son frère. Il n'y avoit que deux maréchaux de camp avec M. de Médavy, qui sont MM. de Saint-Pater et Dillon. Nous avons eu quatre mestres de camp de tués, qui sont le chevalier de Vérac, Gramont, Rennepont et du Cheylar, mestre de camp du régiment de la Reine; de Rouville, colonel d'infanterie, a été blessé à mort. Médavy devoit envoyer deux jours après au roi Ceberet, qui lui rendra compte de la suite de l'affaire et qui lui apprendra plus de détails. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars pendant que le roi étoit à Marly. Le roi l'expédia et le fit repartir sur l'heure. Ce maréchal mande au roi qu'il a des avis certains que le prince de Bade a assemblé une armée plus forte que la sienne et qu'il marche à lui pour attaquer ses lignes, et qu'il attend les ordres de S. M. sur ce qu'il doit faire.

Vendredi 17, *à Versailles.* — Le roi se promena l'après-dînée dans les jardins avec madame de Maintenon, mesdames d'Heudicourt, d'O et de Dangeau; il ira mercredi à Marly pour en revenir samedi, et madame la duchesse de Bourgogne demeurera ici; on ne veut plus qu'elle monte en carrosse. — M. de Nancré arriva ici; il avoit vu M. de Chamillart hier à dix heures du soir, à

Paris; il est parti du 10 de Pignerol, où il a laissé M. le duc d'Orléans, qui va répandre ses troupes dans les vallées de Dauphiné, où on espère les remettre bientôt en état de repasser dans le Milanois. Ce prince montera à cheval pour passer Rochecoteil, malgré les douleurs que lui donne sa blessure au bras, qui est grande. — M. de Senneterre n'est point mort; il est à Turin blessé légèrement. M. le duc d'Orléans y envoie un trompette pour savoir au vrai ce qu'il y a de prisonniers; le comte de Maure, qu'on appelle présentement le comte de Rochechouart, a été pris avec deux bataillons du régiment Dauphin, dont il est colonel, dans les redoutes où il a été entouré par l'armée ennemie. M. le duc d'Orléans a quatre-vingt-quinze bataillons avec lui; ceux qui ont servi au siége de Turin sont très-foibles; ceux qui sont venus de Lombardie sont en assez bon état. Nous avons dix régiments de dragons à pied; il ne nous reste de cavalerie que quatre à cinq mille chevaux. Le roi a fait rassembler en Languedoc, en Provence et en Dauphiné mille mulets, qu'on envoie à M. le duc d'Orléans; on lui envoie aussi de l'argent, des chevaux, des armes, des munitions, huit mille tentes, et tout cela se fait avec une très-grande diligence et sera à l'armée de M. le duc d'Orléans avant la fin du mois qui vient. — L'abbé de Chamilly, frère du maréchal, est mort. Il avoit l'abbaye de la Couture au Mans, qui est fort belle; il avoit encore quelques autres bénéfices.

Samedi 18, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer. — On a des nouvelles sûres que le roi de Suède est entré dans la Saxe, où il a déjà pris quelques villes. Les magistrats de Dresde sont venus pour le saluer; il leur a fait dire qu'il iroit bientôt à Dresde recevoir leurs compliments. Il leur demande quatre choses : la liberté des princes de Pologne; beaucoup d'argent pour les frais de la guerre; qu'ils reconnoissent le prince

électoral pour leur maître, et qu'ils renoncent à toute alliance avec le roi de Pologne, son père. La reine de Pologne a quitté la Saxe et s'est réfugiée dans les États du marquis de Bareith, son père. Tous les gens un peu considérables de Saxe se retirent dans les pays voisins. — On eut des lettres du duc de Berwick du 6; les armées sont toujours dans leurs mêmes camps, celle des Portugais souffre beaucoup; on leur prend tous les jours des prisonniers; la maladie et la désertion augmentent dans leur armée.

Dimanche 19, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart et il y travailla encore l'après-dînée, et puis il s'alla promener à Trianon. — Les ennemis en Flandre font le siége d'Ath. M. de Vendôme est avec son armée à Saint-Amand, et il y prendra les eaux pour une colique néphrétique qui le tourmente fort depuis quinze jours. — Le comte d'Urce et le marquis de Vesterlo, que nous avons vus ici tous deux, qui paroissoient fort attachés au roi d'Espagne, ont pris le parti de l'archiduc et on les a faits conseillers du conseil souverain établi à Bruxelles. — M. le duc d'Orléans a souhaité que le roi lui envoyât M. le chevalier de Bezons, qui est plus ancien lieutenant général que ceux qui sont avec lui, et le roi le fait revenir de dessus les côtes et le va faire partir incessamment pour l'armée de M. le duc d'Orléans. — Kercado, mestre de camp du régiment Dauphin-étranger, qui avoit été blessé au combat devant Turin, est mort de sa blessure.

Lundi 20, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et s'alla promener à Marly; il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. Ceberet arriva, et, par les nouvelles qu'il a apportées, le combat qu'a donné M. de Médavy a été encore plus avantageux que M. de Grancey ne l'avoit dit. Les ennemis y ont eu plus de trois mille hommes tués. Nous avons plus de trois mille prisonniers en comptant les huit cents hommes qu'ils

avoient laissés dans la ville de Castiglione, qui se sont rendus sans se défendre. M. de Médavy a fait passer le Mincio au prince de Hesse et l'a poursuivi jusqu'à l'Adige, qu'il a repassé en grande confusion, et le reste de son armée est fort dispersé. Nous avons repris Goïto. M. de Ceberet dit que les troupes de Hesse étoient fort belles, bien armées, bien habillées, les officiers fort bien faits, et nous en avons beaucoup de prisonniers. Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, qui rassemble ses troupes; il a mandé à M. de Médavy de le venir joindre avec tout ce qu'il pourra rassembler de troupes, et il espère avoir une armée de plus de vingt mille hommes pour défendre le Tesin. La ville de Milan prétend être en droit de se pouvoir rendre sans être accusée d'infidélité dès qu'une armée a passé le Tesin, et il y en a plusieurs exemples dans l'histoire; mais le château de Milan est très-bon. Si l'on ne peut pas défendre le Tesin, on mettra les troupes dans les places les plus considérables, en attendant que l'armée de M. le duc d'Orléans soit en état de rentrer en campagne. — Drolivaux, maréchal des logis de la cavalerie de l'armée de M. le duc d'Orléans, est arrivé; il a laissé ce prince à Fenestrelles, où il étoit venu à cheval de Pignerol; ses blessures vont bien; cependant on ne sait pas encore si le petit os du bras n'est pas touché. Toute l'armée va être mise dans les vallées du Dauphiné pour subsister plus commodément. Drolivaux est parti du 14.

Mardi 21, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart. — On fait beaucoup de diligence et d'efforts pour envoyer à l'armée de M. le duc d'Orléans tout ce dont elle a besoin pour se mettre en campagne. — Le roi alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le roi, pour marquer à M. de Médavy combien il est content de la belle action qu'il vient de faire, l'a fait chevalier de l'Ordre, et le marquis de

Grancey, son frère, maréchal de camp. Il y a beaucoup d'autres officiers de cette armée récompensés; MM. de Dillon et de Saint-Pater, maréchaux de camp, ont été fait lieutenants généraux; Ceberet a été fait brigadier, et on ne doute pas que Médavy ne soit bientôt maréchal de France. — L'affaire de l'évêché de Munster s'échauffe fort; le nouvel évêque a pris possession; l'empereur a envoyé défendre aux magistrats et aux troupes de cet évêché de le reconnoître. Il y a quinze chanoines qui ont donné leurs voix à l'évêque d'Osnabruck et qui persistent; mais comme l'évêque de Paderborn en a eu vingt et une et que la pluralité suffit, il s'est mis en possession.

Mercredi 22, *à Marly*. — Le roi travailla à Versailles avec M. de Chamillart jusqu'à quatre heures et puis vint ici, où il demeurera jusqu'à samedi. Il y a fort peu de monde à ce voyage, il n'y a qu'une table. Monseigneur, monseigneur le duc de Berry et madame la princesse de Conty sont encore à Fontainebleau. Madame la duchesse de Bourgogne est restée à Versailles, où on a laissé toutes les dames du palais et beaucoup d'autres dames avec elle. — Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, qui vouloit envoyer ici M. de Colmenero, mais il s'est trouvé mal; ce courrier-ci est venu en sa place. Il mande que M. de Médavy étoit arrivé à Milan, que son armée n'en étoit plus qu'à six lieues, que le prince Eugène marchoit à la gauche du Pô, du côté de Novare, dont on avoit renforcé la garnison, et qu'on n'oubliera rien de ce qui pourroit empêcher les ennemis d'avancer. — Le roi a donné à M. le maréchal de Choiseul le gouvernement de Valenciennes; il a rendu le gouvernement de Saint-Omer, que le roi donne à M. le marquis d'Alègre. Valenciennes vaut 10,000 écus, et Saint-Omer vaut 15,000 livres. Le roi a donné le régiment Royal de Roussillon au second fils de M. de Saumery, qui avoit un régiment que l'on donne à Paon, qui étoit lieutenant-colonel de Royal-Roussillon. M. de Gacé, qui étoit mestre de camp du régiment

de Toulouse, a le Dauphin-étranger. Le régiment de la Reine, qu'avoit M. du Cheylar, a été donné à son frère. Les régiments du chevalier de Vérac, de Gramont et de Rennepont ont été donnés aux lieutenants-colonels de ces régiments.

Jeudi 23, *à Marly*. — Le roi courut le cerf dans son parc. Monseigneur le duc de Bourgogne dîna avec le roi et puis alla à Versailles voir madame la duchesse de Bourgogne; il soupa avec elle et ne revint ici qu'après le coucher du roi. — On a des nouvelles de M. de Villars du 16; il étoit campé à Weissembourg. Il mande que le prince de Bade étoit aux eaux assez malade, que le comte de Tunghen, qui commande en son absence, avoit passé le Rhin à Philisbourg et marchoit pour attaquer nos lignes, et qu'un corps qu'ils avoient laissé à Stolhoffen assembloit des bateaux pour tenter un passage. M. de Villars donna douze bataillons et treize escadrons au marquis d'Hautefort, qui a pour maréchaux de camp avec lui MM. de Vieuxpont et d'Ourche, pour s'opposer au passage des troupes qui sont à Stolhoffen, et le maréchal marcha à Lauterbourg. Le comte de Broglio, qui y commande, avoit envoyé à la guerre un parti qui en battit un des ennemis, et on apprit par leurs prisonniers que leur armée avoit campé près de Gumersheim. Ce maréchal, arrivant de Weissembourg, prit deux cents chevaux et s'avança vers Candil, où l'on a vu arriver leur armée; on leur a pris quelques prisonniers, et ils publient toujours qu'ils veulent nous attaquer. Le lieutenant-colonel de nos houssards, qu'on avoit envoyé vers l'armée ennemie, trouva un parti aussi fort que le sien et commandé par le lieutenant-colonel de Colonitz; ils se chargèrent très-vivement, le parti des ennemis fut entièrement défait, la plupart ont été tués ou pris; le lieutenant-colonel qui les commandoit est du nombre des prisonniers. — MM. l'abbé de Louvois et le marquis de Sainte-Aulaire furent reçus à l'Académie françoise en la place des deux

abbés Testu. — Le bonhomme Boisfranc mourut à Paris; il étoit beau-père de M. le duc de Tresmes, à qui il avoit fait de grandes donations durant sa vie; il avoit quatre-vingt-neuf ans.

Vendredi 24, *à Marly*. — Le roi vouloit aller tirer l'après-dînée, mais le vilain temps l'en empêcha. Monseigneur le duc de Bourgogne, après le dîner du roi, alla à Versailles voir madame la duchesse de Bourgogne et soupa avec elle, il revint ici avant le coucher du roi. — M. de Razilly, qui étoit avec monseigneur le duc de Berry à Fontainebleau, a eu depuis quelques jours une manière d'attaque d'apoplexie qui l'a obligé d'aller à Bourbon. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui est à Saint-Amand; il a séparé presque toutes les troupes, qu'il a mises dans les places; les ennemis ont ouvert la tranchée à Ath la nuit du 20 au 21, et leur canon a commencé à tirer le 23. — On mande d'Allemagne qu'on est fort alarmé à Vienne de l'entrée du roi de Suède en Saxe, et que le prince Jacques Sobieski, que le roi Auguste retenoit toujours prisonnier, étoit mort.

Samedi 25, *à Versailles*. — Le roi revint ici de Marly à cinq heures; Monseigneur, monseigneur le duc de Berry et madame la princesse de Conty étoient déjà arrivés de Fontainebleau. — Par l'ordinaire d'Espagne on eut des lettres du 14. Les Portugais décampèrent de Chinchon la nuit du 8 au 9; ils passèrent le Tage à Villa-Manrique et à Fuentiduena, et marchèrent fort diligemment jusqu'à Velès, où ils arrivèrent le 11, et ils en repartirent le 12 pour aller camper à deux lieues de là sur le grand chemin de Valence. On les suit le plus vite qu'on peut, mais le manque de pain retarde quelquefois notre marche; on croit qu'ils passeront incessamment la Xucar, qui est la rivière qui passe à Cuença, et peut-être pourra-t-on attaquer leur arrière-garde au passage de cette rivière. — L'abbé de Polignac, qui avoit des prétentions très-justes sur la ville de Dantzick pour des dédommage-

ments de son équipage, qui y avoit été pillé pendant qu'il étoit ambassadeur en Pologne, a obtenu une grâce du roi considérable. S. M. lui fait donner, par des gens d'affaires qui entrent dans un nouveau traité, 50,000 écus, dont une partie sera payée présentement, et le reste par égales portions dont le dernier terme échoira à la fin de l'année qui vient; moyennant quoi l'abbé de Polignac cède à ces gens-là toutes ses prétentions sur le dédommagement que lui doit la ville de Dantzick.

Dimanche 26, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, demeura encore à travailler avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. L'après-dînée l'électeur de Cologne vint dans le cabinet du roi par les derrières de son petit appartement. Il attendit l'heure de son audience chez M. le comte de Toulouse; il souhaita qu'il n'y eût point d'introducteur d'ambassadeurs. M. de Torcy, chez qui il avoit dîné, étoit avec lui; il a pris le nom de marquis de Franchimont, voulant être tout à fait incognito. Il n'avoit que trois ou quatre des gens qui sont attachés à lui qui le suivissent et qui entrèrent dans le cabinet du roi avec lui. Monseigneur, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient avec le roi, et tous les courtisans qui ont les entrées étoient dans le cabinet. L'électeur parla d'abord au roi, qui fut toujours debout et découvert. Il dit à l'électeur qu'il étoit bien fâché de songer qu'il étoit hors de ses États et que son attachement pour lui en fût cause; l'électeur répondit que le plaisir d'avoir été attaché au plus grand roi du monde le consoloit de tous ses malheurs. La conversation fut fort tendre et fort gracieuse. Le roi dit à l'électeur, en lui nommant Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry : « Vous ne devez pas, Monsieur, vous regarder ici comme un étranger, vous voilà au milieu de votre famille; voilà votre beau-frère, voilà vos neveux, et moi, qui suis votre proche parent. » Le roi, ensuite, le mena chez madame la duchesse de Bourgogne; Monseigneur

et messeigneurs ses enfants marchoient devant le roi. Madame la duchesse de Bourgogne le reçut debout; il ne la baisa point, parce que, quand le roi est présent, personne ne la salue. Ce prince n'est ni beau ni bien fait, mais il a l'air fort noble, et on fut très-content de tout ce qu'il dit et chez le roi et chez madame la duchesse de Bourgogne. Il resortit de chez madame la duchesse de Bourgogne avec le roi, et puis alla chez Madame, qui s'avança dans sa chambre au-devant de lui et le baisa; ils s'entretinrent fort longtemps en allemand. Il passa ensuite chez madame la duchesse d'Orléans, qui étoit dans son lit et qu'il baisa. Après ses visites il alla faire un petit tour dans le jardin, repassa chez M. de Torcy et remonta là en carrosse pour retourner à Paris. Après avoir donné l'audience à l'électeur, le roi alla se promener à Trianon, et au retour travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Mademoiselle d'Enghien a été à l'extrémité de la petite vérole, mais on la croit hors de danger. — M. de Montmorency, qui étoit capitaine dans les carabiniers, a eu le régiment de cavalerie qu'avoit le chevalier de Vérac, qui a été tué à la bataille qu'a gagnée Médavy.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla tirer. Le roi, la reine et la princesse d'Angleterre vinrent ici; ils allèrent d'abord chez Madame et chez madame la duchesse d'Orléans, et puis chez madame de Maintenon, où ils virent le roi, et pendant que la reine fut avec lui madame la duchesse de Bourgogne fit jouer le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur. Ils retournèrent à Saint-Germain sur les huit heures. — Par les nouvelles qu'on a de M. le duc d'Orléans du 18, on a sujet d'être inquiet sur sa blessure; elle est plus grande qu'on ne le croyoit d'abord. L'os est touché, il a de la fièvre; son bras s'étoit fort enflé, les douleurs augmentoient, et son insomnie a obligé les médecins à lui donner de l'opium. — Le prince Eugène

s'est rendu maître de Chivas en très-peu de jours; nous avions dedans trois bataillons qui se sont rendus prisonniers de guerre, et les troupes de M. de Savoie se sont saisies de la ville de Casal par la trahison de Pauldiac, qui commandoit nos houssards. Marquessac s'est retiré dans le château, où il ne pourra pas faire une longue défense.

Mardi 28, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures. Il alla ensuite chez madame de Maintenon, qui est un peu incommodée. Il avoit eu envie de se promener dans les jardins, mais la pluie l'en empêcha. — Les ennemis qui font le siége d'Ath, en Flandre, avoient attaqué deux fois la contrescarpe, dont ils avoient été repoussés avec grande perte, mais à la troisième fois ils l'ont emportée après un assez long combat; ils s'y sont établis, et quand leurs batteries y seront placées on ne compte pas que la place puisse durer longtemps. — Les ennemis en Alsace disent toujours qu'ils veulent attaquer nos lignes, ils en sont à deux lieues, campés le long du Rhin, qu'ils ont à leur cul, avec un pont qu'ils ont fait, et tirent leurs fourrages de l'autre côté par leur pont. — La fille du maréchal de Tessé qui n'étoit point mariée et qui étoit l'aînée de madame de Maulevrier est morte à Paris.

Mercredi 29, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil d'État, qui fut fort court, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla tirer, et la pluie le fit revenir de fort bonne heure. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans du 24 : sa blessure va considérablement mieux; on le croit hors de danger, mais il avoit été si mal quelques jours auparavant qu'on lui auroit coupé le bras si on l'avoit cru en état de soutenir l'opération; la gangrène étoit à sa plaie. Il est toujours à Oulx; l'air y est fort mauvais, mais on ne le sauroit encore transporter de plus de huit jours. —

Monseigneur donna à dîner à l'électeur de Cologne à Meudon. Il y avoit deux tables, monseigneur le duc de Berry tenoit la seconde, monseigneur le duc de Bourgogne étoit à la table de Monseigneur, et il n'y avoit qu'un fauteuil pour Monseigneur. Madame la princesse de Conty et plusieurs dames étoient du dîner; l'électeur et le prince de Conty étoient assis vis-à-vis de Monseigneur au milieu des dames. L'après-dînée Monseigneur mena l'électeur dans les jardins (1). Au retour de la promenade il y eut musique; tout cela se passa fort gaiement et d'une manière très-aisée. L'électeur avoit amené trois ou quatre de ses courtisans, qui eurent l'honneur de manger ou avec Monseigneur ou avec monseigneur le duc de Berry. L'électeur n'est ni embarrassé ni embarrassant, et on lui trouve beaucoup d'esprit. — La Vaupalière, qui avoit un régiment en Italie, est mort à Rouen, où il étoit malade depuis longtemps. — M. le comte de Toulouse a donné son régiment de cavalerie au comte d'Agénois, fils du marquis de Richelieu; il avoit une compagnie dans ce régiment et avoit été fort blessé à la bataille de Ramillies.

Jeudi 30, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée dans son grand parc et mena Monseigneur avec lui pour lui faire voir la quantité de gibier qu'il y a. — Il arriva un courrier du duc de Berwick; voici copie de sa lettre :

Du camp de Picazo du 20 septembre.

Les ennemis décampèrent le 9 de Chinchon et passèrent le même jour le Tage; notre armée décampa pareillement de Cien-Poçuelos, et nous avons, de part et d'autre, marché continuellement depuis ce temps-là sans qu'il

---

(1) « Monseigneur le fit entrer dans sa calèche pour voir les jardins, et il les trouva si beaux, aussi bien que les appartements, qu'il dit qu'un prince privé de ses États trouveroit une espèce de consolation à être simplement concierge d'une si charmante et si belle maison. » (*Mercure* d'octobre, page 360.)

nous ait été possible de joindre les ennemis. Ils passèrent il y a trois jours la Xucar, et continuent leur marche vers Reguena par le grand chemin de Valence. Notre cavalerie s'est avancée ici deux lieues au-dessous d'Alareon, et l'infanterie suit; mais il nous faudra faire quelques jours de halte pour arranger notre subsistance.

Le roi d'Espagne est retourné à Madrid après avoir chassé les Portugais hors de la Castille, et il a mandé à la reine d'y revenir aussi.

Il arriva un courrier de M. de la Feuillade, qui a pris le parti de s'embarquer en Provence pour aller en Lombardie servir sous les ordres de M. de Vaudemont et ceux de M. de Médavy; il en a obtenu la permission de M. le duc d'Orléans. Il a écrit au roi par ce courrier-ci, le suppliant d'approuver la résolution qu'il avoit prise; il écrit à M. de Chamillart, son beau-père, qui n'avoit rien su de son dessein, dont l'exécution sera pénible et dangereuse. Il débarquera à Gênes ou auprès mais il aura bien de la peine ensuite à passer les montagnes pour gagner le Milanois. Je crois que le plus sûr chemin qu'il pût prendre seroit d'aller à Plaisance. Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, qui paroît content de la fidélité et de l'affection des peuples du Milanois; il est allé joindre les troupes de M. de Médavy à Pizzighittone, et a mis dans le château de Milan M. de Saint-Pater avec trois bataillons françois. Il espère qu'il n'y aura point de révolution en ce pays-là si l'on a quelque espérance que l'armée de M. le duc d'Orléans y puisse rentrer.

Vendredi 1er octobre, à Versailles. — Le roi travailla tout le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis; il dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly. — Saint-Léger, premier valet de chambre de M. le duc d'Orléans, arriva; il étoit parti du 27 d'Oulx, où ce prince étoit encore; ses blessures vont parfaitement bien, et on espéroit le pouvoir transporter à Grenoble les premiers jours de ce mois. — J'ap-

pris que Desclos, mestre de camp et brigadier de cavalerie, avoit été tué à l'affaire de Turin. — On prend le parti de faire demeurer à Bayonne la reine douairière d'Espagne, à qui on rend toutes sortes d'honneurs; le duc de Gramont lui a cédé sa maison et est allé loger ailleurs; il y a dans cette ville beaucoup de prisonniers d'État espagnols. — Par les dernières nouvelles qu'on a d'Ath, la place se défend fort bien; on ne croit pourtant pas qu'elle puisse durer longtemps. — La flotte ennemie a voulu deux fois se remettre à la mer, mais les vents contraires l'ont fait rentrer dans leurs ports.

Samedi 2, à Versailles. — Le roi alla tirer dans son petit parc et est bien charmé du bon ordre que Blouin apporte et pour l'abondance du gibier et pour la propreté et même pour ménager la dépense, car il en coûte moins au roi qu'il ne lui en coûtoit autrefois. — On mande d'Allemagne que la ville de Leipsick s'est rendue au roi de Suède sans se faire attaquer; les magistrats lui ont demandé pour toute grâce que la foire s'y pût tenir comme à l'ordinaire, ce qu'il leur a accordé, et leur a promis sa protection et toutes sortes de sûretés pour les marchands qui y voudront venir. — On mande de Flandre que les ennemis n'ont point encore pris la contrescarpe d'Ath, comme on nous l'avoit mandé il y a quelques jours; ils en ont été repoussés la troisième fois comme les deux premières. — Nancré a pris congé du roi pour retourner auprès de M. le duc d'Orléans. S. M. continue à vouloir que ce prince rentre avec son armée dans le Milanois le plus tôt qu'il se pourra, et on fait venir quelques bataillons qui étoient dans le Languedoc pour la grossir.

Dimanche 3, à Versailles. — Le roi travaille presque toujours à cette heure avec M. de Chamillart à la sortie du conseil; cela n'empêche pas qu'il n'y travaille encore l'après-dînée chez lui ou le soir chez madame de Maintenon. — Les Anglois et les Hollandois menacent présentement le roi de Suède d'envoyer dans la mer Baltique

leur flotte, qui est encore à Torbaye; ils ont renvoyé à Londres les régiments de religionnaires qu'ils y avoient embarqués. — On mande d'Espagne que les ennemis ont pris enfin le château d'Alicante; Mahoni, qui y commandoit, a eu une bonne capitulation. On mande en même temps que les évêques de Murcie et d'Orihuela rassiégent la ville, et que les peuples de Valence ont témoigné être bien mécontents de l'archiduc, de ce qu'il retournoit dans leur pays. Les prisonniers d'État espagnols, qui étoient en grand nombre à Pampelune, ont été tous jugés; il n'y en a eu qu'un qu'on ait fait pendre, les autres sont condamnés à des prisons perpétuelles ou à d'autres peines. Le comte de Lemos, grand d'Espagne, est condamné à une prison perpétuelle et ses biens confisqués.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi tint conseil de dépêches, et après le conseil il envoya querir M. de Chamillart, qui n'y avoit point été. L'après-dînée le roi alla se promener à Marly, et à son retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Berry est fort incommodé depuis quelques jours d'une grande fluxion à la joue, qui lui est venue pour avoir trop tiré. — Un nommé Rodes, qui a déjà été employé dans plusieurs affaires, qui a beaucoup d'esprit à ce qu'on dit, prétend qu'il y a des mines auprès de Barèges dont on peut tirer un argent infini. Il s'offre d'y faire travailler à ses dépens; il a deux Indiens avec lui fort accoutumés à travailler aux mines. Il a entretenu M. Desmaretz et M. de Chamillart et il va partir pour cela. — L'électeur de Cologne vint ici à la messe du roi; ensuite S. M. lui donna une audience particulière dans son cabinet avant le conseil, après quoi cet électeur alla faire un tour dans les jardins. Il dîna chez M. de Torcy, et après le dîner il vint chez madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit au lit. Monseigneur le duc de Bourgogne étoit dans la chambre; ils demeurèrent toujours debout, la conversation fut fort vive, fort gaie et la visite fort courte.

Mardi 5, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure et l'après-dînée avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq ; après quoi, S. M. entra chez madame de Maintenon. Il se trouva un peu mal; il en sortit à neuf heures et se coucha sans souper. M. de Pontchartrain lui vint dire, chez madame de Maintenon, qu'il avoit reçu plusieurs lettres de nos côtes qui portoient toutes que la tempête avoit fait périr beaucoup de vaisseaux ennemis; on en a vu beaucoup de débris aux côtes de Normandie. — Roquefeuille, un de nos capitaines de vaisseau, a amené à Dunkerque un vaisseau hollandois de soixante pièces de canon et si richement chargé qu'on estime cette prise plus de 500,000 écus. — M. le duc d'Orléans ne va plus à Grenoble, comme il l'avoit dit il y a quelques jours; il se fait porter à Ambrun, où il sera plus près des lieux où son armée doit passer pour retourner en Italie; sa blessure va toujours de mieux en mieux.

Mercredi 6, *à Versailles*. — Le roi passa fort bien la nuit et dormit comme à son ordinaire ; il entendit la messe dans son lit et prit ensuite médecine. Il tint conseil l'après-dînée, travailla le soir avec M. de Chamillart, soupa à son heure ordinaire, mais dans sa chambre, à son petit couvert, et se porta très-bien toute la journée. Monseigneur le duc de Berry est toujours fort incommodé de sa fluxion et fut saigné. — On apprit que Ath s'étoit rendu le 3; il y avoit de grandes brèches à la place; cinq bataillons que nous y avions sont prisonniers de guerre. Le vilain temps qui a commencé en Flandre depuis quelques jours fait espérer que les ennemis ne pourront pas faire d'autre entreprise, et s'ils en font, on prétend que le roi a permis à M. de Vendôme de les attaquer; son armée est en très-bon état, et il se porte bien présentement. — On mande d'Allemagne qu'on a fait une nouvelle élection à Munster et que le parti de M. d'Osnabruck y a été le plus fort, et que ce prince a été élu.

Jeudi 7, *à Versailles.* — Le roi, après sa messe, donna audience à l'électeur de Cologne, qui avoit entendu la messe du roi; il se connoît fort en musique et admira celle de la chapelle. S. M. dîna de bonne heure et puis alla se promener à Marly. L'électeur de Cologne, en sortant de chez le roi, alla se promener dans les jardins, vit le cabinet des médailles et alla dîner chez M. de Beauvilliers. — M. le duc d'Orléans avoit envoyé un courrier à M. de la Feuillade en Provence pour l'empêcher de s'embarquer, lui mandant qu'il avoit ordre de repasser incessamment en Italie, et qu'ainsi il valoit mieux qu'il passât avec lui que d'y aller seul, comme il l'avoit résolu. Ce courrier a trouvé heureusement que M. de la Feuillade n'étoit point encore embarqué; il revient à l'armée de M. le duc d'Orléans, et on a reçu de ses nouvelles de Briançon. — On a des lettres de M. de Villars du 1er; ce maréchal est toujours dans son camp, et les ennemis sont encore à Hagenbach; on dit dans leur armée que le prince de Bade se porte mieux et est hors de danger. — L'électeur de Cologne alla l'après-dînée en gondole à Trianon et à la Ménagerie.

Vendredi 8, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry est toujours fort incommodé de sa fluxion au visage. — On parle en Hollande de négociations de paix; on en parle aussi à Paris, mais on n'en dit pas un mot ici. — Le chevalier de Bezons n'a pas encore joint M. le duc d'Orléans, il est tombé malade à Grenoble. Saint-Frémont, qui est fort incommodé, est allé prendre les eaux de Dax, et Albergotti a permission de venir ici pour quelques jours; ainsi Montgon se trouvera plus ancien lieutenant général de cette armée. — Le roi a fait un présent de son portrait enrichi de diamants à l'ambassadrice de Moscovie en Hollande, qui étoit ici avec son mari depuis quelques mois, sans caractère; elle est fort jolie, a beaucoup d'esprit, et son mari

paroît un homme très-capable et très-bien instruit.

Samedi 9, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla se promener dans les jardins et puis à Trianon. — On eut des lettres d'Espagne par l'ordinaire. S. M. C. étoit encore à Aranjuez; elle attend pour retourner à Madrid que les changements qu'elle a ordonnés pour les conseils soient entièrement exécutés; on en ôte beaucoup de gens qui n'avoient pas témoigné assez de fidélité. L'armée ennemie est rentrée dans le royaume de Valence; le duc de Berwick les suit toujours et il a détaché M. de Legall avec deux mille chevaux, qui les suit encore de plus près; il leur a tué trois ou quatre cents hommes et leur a fait beaucoup de prisonniers outre un grand nombre de déserteurs, qu'il a envoyés au duc de Berwick. Il se répand un bruit en Espagne que l'archiduc est fort malade, mais cela mérite confirmation. La reine ne reviendra à Madrid que quand le roi y sera arrivé.

Dimanche 10, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla encore avec M. de Chamillart. — Le marquis de Vibraye est entré avec quelques bataillons dans le val d'Aoste; mais comme c'est un pays où ses troupes ne pourroient subsister et qu'en entrant dans la cité d'Aoste il a appris que le château de Bar s'étoit rendu faute d'eau et que ce château ferme toute la communication avec Ivrée et qu'ainsi nos troupes ne pouvoient rentrer par là dans le Milanois, Vibraye sera, je crois, obligé de repasser le mont Saint-Bernard, tirera ce qu'il pourra de contributions du pays qu'il abandonne et reviendra en Savoie. Il arriva à onze heures et demie du soir un courrier de M. de Vaudemont, qui dit que le bruit est répandu que M. le duc de Savoie est considérablement malade à Vigevano. Le prince Eugène est entré le 25 dans la ville de Milan; il y a une

bonne garnison dans le château et ce qu'il faut pour se bien défendre. — Monseigneur, après le conseil, alla à Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi.

Lundi 11, *à Versailles*. — Le roi dîna avant midi et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Monseigneur le duc de Berry souffre beaucoup de sa fluxion, qui augmente considérablement; il s'y forme un abcès qu'il faudra ouvrir; cela le défigure tellement qu'on ne veut plus que madame la duchesse de Bourgogne le voie; elle alloit chez lui toutes les après-dînées depuis qu'il est malade. — Par le courrier de M. de Vaudemont qui arriva hier au soir on a reçu une lettre de M. d'Andrezel, intendant de l'armée de Lombardie, qui mande que M. le duc de Savoie est tombé malade à Vigevano d'une fièvre continue et que l'on croit maligne. Les bagages de l'armée de M. le duc d'Orléans qu'on avoit crus perdus après l'affaire de Turin sont arrivés à Alexandrie sans avoir trouvé personne en leur chemin qui les inquiétât. De toutes les places du Milanois, les ennemis n'ont pris que Novare; ils ont fait sommer le château de Milan, et le marquis de la Floride, qui en est gouverneur, a répondu qu'il avoit prêté serment à Philippe V et qu'il ne reconnoîtroit point d'autre roi. Il arriva un courrier de M. de Monaco, qui mande que le bruit court en ce pays-là que M. de Savoie est dangereusement malade à Vigevano. Le chevalier de Bezons a joint M. le duc d'Orléans. Saint-Frémont et Albergotti, qui avoient permission de venir, demeurent dans l'armée, et on compte qu'au plus tard le 25 de ce mois elle se remettra dans la plaine de Piémont.

Mardi 12, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla tirer, et au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Maréchal, trouvant la joue de monseigneur le duc de Berry en état d'être ouverte, lui fit une fort grande

incision en dehors, d'où il sortit beaucoup de matières, et le soir ce prince se trouva fort soulagé. — M. de Colmenero, gouverneur d'Alexandrie, a mandé à M. le duc d'Orléans que M. de Savoie étoit malade; mais, par sa lettre, il ne paroît pas que sa maladie soit si dangereuse qu'on l'avoit mandé d'abord. — Les ennemis en Flandre séparent leur armée, et on travaille ici aux quartiers d'hiver pour la nôtre; on ne mettra point de troupes dans le plat pays. — Nos troupes en Espagne sont entrées dans le royaume de Valence poursuivant toujours les ennemis; on a encore battu quelques troupes de leur arrière-garde auprès de Cuença; on leur a pris quatre cents hommes, et nous étions campés à Taracona, à la fin du mois passé, près du Xucar.

Mercredi 13, *à Versailles*. — Le roi ne s'est jamais mieux porté; la petite incommodité qu'il avoit eue il y a quelques jours n'a pas eu la moindre suite. Il donna audience à l'électeur de Cologne avant que d'entrer au conseil; il alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et puis s'y en retourna dîner. Monseigneur le duc de Berry passa très-bien la nuit; il ne souffre quasi plus. Maréchal lui a fait l'incision fort près de l'oreille, afin que la cicatrice n'en parût pas tant au visage. — Il arriva un officier de la garnison de Casal, que Marquessac, qui commande dans cette place, a envoyé au roi. Tout ce qu'on avoit dit de la prise de cette ville est entièrement faux; les ennemis avoient fait courre ce bruit, et l'on étoit si persuadé ici que cela étoit vrai que personne n'en doutoit. Marquessac ajoute dans sa lettre qu'il a une très-bonne garnison, et il a composé deux bons bataillons d'officiers et de soldats qu'on y avoit envoyés malades ou blessés et qui sont guéris présentement. — L'électeur de Cologne dîna chez le maréchal de Boufflers; il alla ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, où il eut une grande

conférence avec monseigneur le duc de Bourgogne; il alla ensuite voir monseigneur le duc de Berry.

Jeudi 14, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly; après la chasse il s'alla déshabiller au château et puis se promena dans les jardins; il ne revint ici qu'à la nuit. En montant en carrosse à Marly pour revenir, il dit qu'il n'iroit point y coucher qu'après la Toussaint. Il compte d'y faire la Saint-Hubert. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans parti du dimanche 10 au matin; ce prince est beaucoup mieux de ses blessures. Il écrit comme un homme qui se croit entièrement guéri; il mande qu'il est en état de monter à cheval. Par la revue qu'on a faite de son infanterie, on trouve qu'il y a encore vingt mille soldats, dont on fera quarante bataillons; il leur revient beaucoup d'officiers. M. le duc d'Orléans est à Briançon. Ils ont eu des nouvelles de la santé de M. de Savoie, qui n'a point été si malade qu'on l'avoit dit; sa fièvre étoit intermittente, et le quinquina la lui a ôtée. M. le duc d'Orléans compte toujours de repasser avant la fin du mois en Piémont.

Vendredi 15, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis; il alla tirer l'après-dînée. Monseigneur, qui devoit revenir de Meudon, a remis son retour à demain. Monseigneur le duc de Berry est considérablement mieux; madame la duchesse de Bourgogne va presque toutes les après-dînées jouer chez lui pour l'amuser. — Mademoiselle de Sery, qui a été fille d'honneur de Madame et que M. le duc d'Orléans honore de ses bonnes grâces depuis longtemps, a feint un voyage en Normandie et est partie avec madame de Nancré; on les a trouvées en deux chaises de poste sur le chemin de Lyon. On ne doute pas que leur dessein ne soit d'aller trouver M. le duc d'Orléans. On croit que ce prince ne sait rien de leur voyage. — Le prince Eugène s'est rendu maître de Pavie par intelli-

gence avec les bourgeois; il avoit une très-foible garnison dans cette place, qui est très-grande, mal fortifiée et dont les fortifications même sont en très-grand désordre.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire, et trouva bon que M. de Chamillart n'y vint point; il étoit demeuré à l'Étang, où il travailloit avec beaucoup de gens d'affaires. Monseigneur revint de Meudon, où il avoit mené beaucoup de courtisans ce voyage-ci. — On apprit par l'ordinaire d'Espagne que le roi étoit rentré à Madrid, du 4, avec de grandes acclamations du peuple; ce courrier en est parti le 6, et on a eu par lui des lettres du duc de Berwick, dont voici copie :

Au camp d'Intesta, ce 4 octobre.

M. de Hessy fut détaché le 30 de l'autre mois avec vingt-cinq compagnies de grenadiers, deux régiments de dragons, deux cents chevaux et deux pièces de canon pour aller assiéger Cuença; il doit être joint de plus par sept bataillons françois et un régiment de cavalerie espagnol. Il n'y avoit dans la place, au commencement, que mille hommes, mais les ennemis y ont encore fait entrer trois bataillons et un régiment de cavalerie. Notre armée est campée ici afin de barrer aux ennemis le secours de Cuença.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi donna l'appartement du duc de Gramont, pour deux jours, à l'électeur de Cologne, qui ne va plus à Rome; il retourne à Lille et couchera ici aujourd'hui et demain. L'après-dînée le roi alla tirer et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — On a envoyé les quartiers d'hiver pour les troupes de Flandre, mais notre armée ne se séparera que quand celle des ennemis se sera séparée; toutes les lettres de ce pays-là disent que leur dernier camp sera celui de Cambron, où ils étoient encore le 15. — Le roi a donné à M. d'Avaux l'appartement qu'avoit ici le maréchal de Marsin et dont il n'a jamais

joui; on prétend que M. d'Avaux s'est mêlé depuis deux mois de quelques négociations secrètes. — L'électeur de Cologne se promena l'après-dînée à Trianon; il avoit dîné à Paris et soupa ici le soir chez M. de Torcy, et après le souper du roi ce ministre le mena par le petit degré dans le cabinet du roi, où étoit toute la famille royale, honneur dont il fut fort touché et que le roi n'avoit jamais fait à personne. Le roi lui dit : « Je veux que vous me voyiez dans le particulier, dans ma famille, où vous n'êtes point étranger, et nous y sommes tous très-contents de vous y voir. » L'électeur avoit à son cou un ruban rouge où pendoit une croix de diamants magnifiques que M. de Torcy lui avoit donnée de la part du roi avant souper. L'après-dînée, à cinq heures, se firent dans la chambre du lit de madame la duchesse de Bourgogne les fiançailles de mademoiselle Quentin; c'est un privilége de la première femme de chambre de fiancer leurs filles dans la chambre du lit de leurs maîtresses, et les autres femmes de chambre sont fiancées chez la dame d'honneur.

Lundi 18, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, donna une audience particulière à M. l'électeur de Cologne. S. M. dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Le roi ordonna une calèche à quatre personnes pour l'électeur, lui voulant donner le plaisir de la chasse; M. de Torcy, M. le Premier et un des officiers de M. l'électeur étoient avec lui dans cette calèche. Après la chasse l'électeur suivit le roi à Marly et prit là congé de lui pour retourner en Flandre. L'électeur revint de Marly ici, alla prendre congé de Monseigneur chez madame la princesse de Conty, et puis de madame la duchesse de Bourgogne, qui le reçut au lit et où étoit monseigneur le duc de Bourgogne. Il soupa chez le maréchal de Noailles et coucha ici. — Il arriva le matin un courrier du duc de Noailles, qui mande que Majorque s'étoit rendue à l'archiduc; le vice-roi et la noblesse n'ont pu

empêcher le peuple de se soulever. Les vaisseaux ennemis qui étoient devant l'île ont débarqué environ mille hommes, à qui les bourgeois de Majorque ont livré leurs portes; ils ont vu quelques bombes en l'air, qui même ont tombé dans la mer, et qui ont suffi pour les épouvanter.

Mardi 19, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il ne sortit point et travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à six heures. — On mande de Flandre que l'électeur de Bavière et M. de Vendôme vont à Mons; l'armée ennemie doit avoir marché à Soignies et puis à Hall, où elle se séparera. — Le prince Eugène assiége Pizzighittone; M. de Savoie, qui est guéri de sa fièvre, doit venir à ce siége. Les troupes du prince de Hesse, qu'il a rassemblées sur l'Adige, ont passé le Pô pour se joindre à quelques troupes que le prince Eugène avoit laissées de ce côté-là quand il marcha à Turin, et on dit qu'ils vont faire le siége de Guastalla. — Le roi, depuis quelques jours, a fait brigadiers de cavalerie le comte de Melun et du Troncq, qui se sont distingués en Italie. — Le duc de Saint-Pierre, avant le dernier voyage qu'il a fait en Espagne, avoit fait quelques difficultés de donner de l'Altesse aux princes du sang, craignant que quelques grands d'Espagne ne le blâmassent; mais à son retour de Madrid, étant mieux instruit, la difficulté a cessé. La duchesse sa femme a vu les princesses du sang, chez qui elle n'alloit point auparavant; elle leur a donné de l'Altesse, et les princesses lui ont donné de l'Excellence, comme elles en donnent aux femmes des grands, et l'ont traitée du reste comme elles traitent les duchesses, qui est de leur donner un fauteuil.

Mercredi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, comme il fait tous les mercredis, et il n'en sortit qu'à une heure; l'après-dînée il alla tirer et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Les lettres du duc de Berwick du 10 sont que, l'armée

ennemie s'étant retirée vers la ville de Valence, nous passions le Xucar pour prendre la route de Villena et que M. de Jeoffreville avoit pris les devants avec dix bataillons et dix-huit escadrons. Le corps de troupes ennemies qui avoit pris Alicante s'avança le 2 de ce mois auprès de Murcie avec du canon et des mortiers; mais M. de Medinilla, maréchal de camp espagnol, qui avoit été détaché par le duc de Berwick avec neuf escadrons et quatre bataillons, ayant marché à eux, ils se retirèrent la nuit avec grande précipitation pour marcher à Alicante. — Nous eûmes nouvelle que l'abbesse et la princesse de Thorn, sœur de madame de Dangeau, étoit morte à Aix-la-Chapelle. — M. de Vendôme qui est à Mons, sitôt que l'armée ennemie sera séparée, ira faire un tour pour visiter les places de la mer et puis reviendra ici.

Jeudi 21, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et puis alla se promener à Marly, où il fait beaucoup planter. Monseigneur s'amuse tous les soirs, chez madame la princesse de Conty, à jouer au billard à la guerre avec monseigneur le duc de Bourgogne, beaucoup de courtisans et quelques dames qui sont du jeu. Madame la princesse de Conty est des joueuses. Monseigneur, depuis quelques mois, a renoncé presque à tous les autres jeux. — L'abbé de Polignac eut ces jours passés une audience du roi très-favorable, et le roi lui dit : « Oublions tout le passé; je suis très-aise que vous soyez content de moi et je suis persuadé qu'un homme de votre esprit et de votre mérite me servira dignement. Je connois tous vos talents. » Cet abbé partira pour Rome la semaine qui vient. — La blessure de M. le duc d'Orléans va toujours fort bien; il a recommencé à monter à cheval et doit assembler son armée le 4 à Suze. Mademoiselle de Sery a passé à Lyon; on croit qu'elle a fait ce voyage-là sans la participation de M. le duc d'Orléans, qui ne la verra point, et on prétend même qu'il lui a envoyé ordre à Lyon de retourner à Paris.

Vendredi 22, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise; il dîna à onze heures et alla faire planter à Marly. — Il arriva un courrier du duc de Berwick; voici copie de sa lettre :

Du camp d'Almanzar, ce 12.

Nos grenadiers s'étant saisis d'une hauteur auprès de Cuença par laquelle non-seulement l'on ôtoit aux ennemis la communication avec l'Aragon, mais par où on pouvoit avec plus de facilité attaquer la place, la garnison demanda à capituler. M. de Hessy ne leur voulut jamais accorder d'autre condition que celle de prisonniers de guerre. Comme le commandant et plusieurs autres officiers étoient déserteurs des troupes du roi d'Espagne, ils craignirent que, s'ils ne se rendoient incontinent, on ne les traitât comme ils le méritoient; ainsi, après quelques allées et venues, ils tombèrent d'accord de se rendre prisonniers, à condition qu'on ne leur feroit aucun mal et que dans la suite on les échangeroit. La garnison étoit composée de trois régiments d'infanterie, d'un de cavalerie et de mille hommes détachés de toute l'armée; M. de Dumada, maréchal de camp espagnol, y commandoit, et avoit sous lui M. de Palme, brigadier hollandois; il y avoit aussi dans la place cinq pièces de canon de campagne. Cette conquête assure toute la partie de la Castille qui avoisine le Tage. La garnison sortit le 10 et sera dispersée dans les prisons de l'Andalousie. Partie de notre armée aux ordres de M. de Jeoffreville et de M. de Medinilla sont déjà entrés dans le royaume de Valence, et dans un jour ou deux nous en ferons de même avec le reste. (Et par apostille) : Je reçois dans l'instant avis que M. de Medinilla a emporté Orighuella l'épée à la main; c'est une des plus grandes et des plus riches villes du royaume de Valence. Tout y a été pillé et saccagé; beaucoup de méchants moines y ont été tués.

Il arriva un courrier de M. de Vaudemont; les ennemis

ont levé le siége de Pizzighittone; on croit qu'ils veulent repasser le Pô et marcher à Alexandrie ou à Tortone.

Samedi 23, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; il alla tirer l'après-dînée. Monseigneur alla faire planter à Meudon et fit un tour à ses bâtiments nouveaux. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans; ce prince va faire un tour à Grenoble et à Chambéry pour visiter les troupes qui sont de ces côtés-là; il envoie ici M. de Bezons pour rendre compte au roi de l'état de son armée et recevoir ses ordres. Il a donné beaucoup d'argent aux officiers; les soldats sont armés, vêtus et chaussés; on leur a fait fournir tout ce qu'il leur manquoit; il y est arrivé beaucoup de chevaux pour la cavalerie. Toutes les lettres qu'on a reçues par ce courrier portent que M. de Savoie a été blessé au bras au siége de Pizzighittone, mais on ne dit point si la blessure est grande ou légère. — Le roi apprit à son lever que Saint-Pouanges étoit mort à Paris; il avoit la charge de trésorier de l'Ordre, qu'il avoit achetée de M. de Torcy 480,000 francs, et il avoit un brevet de retenue de 200,000 francs. Le roi, avant que d'entrer au conseil, fit appeler M. de Chamillart et lui donna la charge. Saint-Pouanges avoit, outre cela, 12,000 francs de pension et un logement ici.

Dimanche 24, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener dans les jardins, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon jusqu'à son souper. — Le roi a donné à M. de Chabanois, fils de M. de Saint-Pouanges et mestre de camp de cavalerie, 5,000 livres de pension. M. de Saint-Pouanges est mort fort riche, il avoit reçu beaucoup de grâces du roi. Sa femme a eu beaucoup de bien, et M. de Chabanois est fils unique. Le roi a donné le logement qu'avoit Saint-Pouanges à madame de Bouzoles; ce logement touche à celui de M. de Torcy, son frère. — La comtesse de Blein

mourut ces jours passés à Paris; il y a longtemps qu'elle ne paraissoit plus à la cour; le roi lui avoit donné un beau logement dans le Luxembourg. — Coteron, fils du capitaine des gardes de M. de Vendôme et colonel du régiment du Perche, est mort des blessures qu'il avoit reçues à Turin; le roi a donné son régiment à Ceberet avec une pension de 1,000 francs sur l'ordre de Saint-Louis; il y a quelques jours que le roi avoit fait Ceberet brigadier.

Lundi 25, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. —Le roi a donné à Maréchal, son premier chirurgien, la survivance de sa charge pour son fils, qui travaille dans les hôpitaux de l'armée de Flandre*. — M. de Bezons arriva ici. M. de Chamillart le mena le soir au roi chez madame de Maintenon, où S. M. l'entretint jusqu'au souper. Il a défense de parler à personne, pas même à Monseigneur, afin que qui ce soit ne soit en droit de se plaindre de son silence. On lui a permis seulement de voir Madame et madame la duchesse d'Orléans pour leur dire des nouvelles de la santé de M. le duc d'Orléans; il s'en ira demain chez lui à Bezons et reviendra mercredi pour recevoir les derniers ordres du roi. — On a nouvelle que la flotte ennemie, qui étoit à Torbaye depuis si longtemps, avoit mis à la voile le 12 par un vent très-favorable; les lettres d'Angleterre disent que cette flotte va droit à Lisbonne pour y débarquer cinq ou six mille hommes.

* Le fils de Maréchal étoit fort jeune, et ne promettoit pas d'approcher de son père dans son métier; aussi ne le fit-il pas longtemps. Le roi, qui le sentoit bien, ne put s'empêcher de dire à ses valets, le même jour de cette survivance, que, si le fils ne se rendoit pas bien capable, cela ne l'empêcheroit pas de prendre un autre premier chirurgien si le père venoit à manquer. Cette parole fit grand'peur aux survivanciers, à pas un desquels il n'est pourtant arrivé malheur, excepté à quelques secrétaires d'État.

Mardi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil

de finance, et on a réglé quelque chose pour les billets de monnoie dont nous ne savons pas encore bien le détail. L'après-dînée S. M. alla à Marly, d'où elle ne revint qu'à la nuit. — M. le chancelier reçut une lettre de M. le Gendre, intendant à Montauban, par laquelle il mande que le bruit de la frontière d'Aragon est que la ville de Saragosse est remise à l'obéissance du roi d'Espagne après avoir massacré la garnison angloise et hollandoise; il ajoute même des particularités de cet événement. La noblesse d'Aragon, fidèle à son légitime roi, pour exécuter son projet, avoit envoyé demander cinq cents chevaux à l'évêque de Murcie, qui les leur envoyoit; mais quand cette cavalerie est arrivée la chose étoit déjà exécutée. Cette nouvelle a besoin de confirmation; mais M. le Gendre a pu en être plus tôt informé qu'un autre, parce que le pays de Foix, qui confine à l'Aragon, est de son intendance. — Le roi a, depuis peu, fait une promotion d'officiers de galères pour remplir les charges vacantes. On a fait un capitaine en pied et deux capitaines en second et plusieurs officiers subalternes.

Mercredi 27, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée le roi alla à Marly se promener. Monseigneur le duc de Berry est presque guéri; il fut purgé pour la première fois de sa vie. — On registra au parlement, qui est en vacation, une déclaration du roi pour la conversion et le remboursement des billets de monnoie. — On fit repartir le dernier courrier que M. le duc d'Orléans avoit envoyé, et M. de Bezons, qui repartira incessamment, portera à ce prince les derniers ordres du roi; il a encore travaillé ce soir avec S. M. chez madame de Maintenon, où M. de Chamillart étoit. — On arrêta ces jours passés, à Saint-Germain, Fouquerolle, sous-lieutenant de la capitainerie des chasses; le grand prévôt, qui l'avoit fait arrêter, le fit conduire ici dans les prisons, et fut transféré le lendemain au Châtelet à Paris. On l'accu-

soit d'avoir fait assassiner Lépineau, dont on trouva le corps dans la rivière il y a quelques années; le lieutenant criminel l'a interrogé, et on commence à le croire innocent. Il étoit accusé de ce meurtre par une lettre anonyme qu'avoit reçue M. de Chamillart, où il y avoit beaucoup de circonstances qui avoient l'air de vérité.

Jeudi 28, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée et avoit dîné de bonne heure pour chasser plus longtemps. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans; ce prince étoit venu à Grenoble. Il n'y a couché qu'une nuit et est allé ensuite à Chambéry; il a voulu voir les troupes qui étoient dans ces quartiers-là. Dans le chemin son cheval s'est abattu sous lui, mais cela ne l'a pas empêché de continuer son petit voyage; du reste sa santé est fort bonne et sa plaie est quasi fermée. — Le chevalier des Augers, capitaine de vaisseau, a pris auprès du Cap-Vert deux vaisseaux ennemis fort richement chargés; on estime cette prise trois millions; il y a beaucoup de poudre d'or. — M. de Ceberet, à qui le roi vient de donner le régiment du Perche, avoit le régiment de Ponthieu, que le roi a donné à vendre à la fille de M. Coteron; ce régiment fut créé en 1684, durant le siége de Luxembourg, et a deux bataillons. Le Perche est beaucoup plus ancien et a deux bataillons aussi. — Le roi, après sa messe, donna une assez longue audience au duc d'Albe, qui ensuite s'en alla à Paris.

Vendredi 29, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, dîna de bonne heure et après son dîner fit entrer le prince de Rohan dans son cabinet. Il le questionna beaucoup sur la bataille de Ramillies; le prince de Rohan s'étoit fort distingué à cette bataille; il y avoit été fort blessé, et depuis sa blessure étoit allé aux eaux, d'où il arrive présentement. —Les ennemis en Flandre n'avoient pas encore séparé leur armée le 27. Milord Marlborough étoit allé à Bruxelles, où le comte de Zinzendorf étoit arrivé de la part de l'empereur; c'est

le comte de Zinzendorf que nous avons vu ici envoyé. Il est venu pour prier Marlborough, de la part de son maître, d'employer son crédit auprès de la reine Anne pour obtenir d'elle qu'on fît encore la guerre à la France une année avant que de parler de paix. L'échange des prisonniers a été réglé pour l'armée d'Allemagne; le maréchal de Villars et le prince de Bade l'ont signé. — Madame de Barbezieux mourut à Paris après une longue maladie; elle a laissé deux filles de son mariage avec M. de Barbezieux, qui en avoit une déjà du premier lit*.

* Madame de Barbezieux vécut toujours très-malheureuse depuis son éclat avec son mari, dont la mort ne put la remettre dans le monde. Ses filles ont depuis épousé le fils aîné du maréchal duc d'Harcourt et le duc de Bouillon. Celle-ci est morte et son fils unique après elle, tellement que tout est revenu à la duchesse d'Harcourt et quelque chose au maréchal d'Alègre, leur grand-père.

Samedi 30, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart. L'après-dînée S. M. alla se promener à Marly. — M. d'Antin et le prince de Talmont, deux de nos officiers généraux de Flandre, sont déjà arrivés; notre armée devoit se séparer le lendemain de leur départ. — Le mariage de l'archiduc est arrêté avec la princesse de Wolfenbuttel, qui est luthérienne et qu'on instruit présentement dans la religion catholique*. — Le parlement d'Écosse est assemblé, et il paroît qu'il n'approuve pas l'union projetée de ce royaume avec l'Angleterre; ils prétendent que si elle s'achevoit ce seroit leur ruine entière. — M. de Chamillart, avant que d'entrer au conseil, prêta le serment de la charge de trésorier de l'Ordre. — Le bruit commence à se répandre que nos troupes ne repasseront point cet hiver en Italie, et on a reçu des lettres qui portent que le prince Eugène s'est rendu maître d'Alexandrie, mais cela n'est pas encore sûr.

* Les protestants croient que les catholiques se sauvent dans leur religion; ils l'ont avoué longtemps et ne l'ont nié depuis que pour se

dérober à la force de l'argument qui s'en tire contre eux. La politique les a donc changés là-dessus à l'extérieur, mais ils sont intérieurement persuadés de la même vérité. C'est ce qui fait leur facilité à faire embrasser la religion catholique aux princes protestants quand ils y trouvent des avantages temporels soit pour eux ou pour leurs fils ou pour leurs filles, quand il s'agit de mariages qui ne se pourroient faire autrement, et la raison contraire fait qu'il n'y a point d'exemple de princesse catholique qui se soit faite protestante pour quelque mariage que ce soit.

Dimanche 31, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée à vêpres et au salut, et entre vêpres et le salut il fut toujours enfermé avec le P. de la Chaise. — On eut des lettres d'Espagne par l'ordinaire. Notre armée est entrée dans le royaume de Valence; l'archiduc n'est point allé à Barcelone ; on ne parle point qu'il y ait eu aucun mouvement à Saragosse. — Monseigneur le duc de Berry sortit pour la première fois de sa maladie. — M. de Lorraine est parti de Nancy pour aller à Francfort voir l'évêque d'Osnabruck, son frère; il l'a fait mander au roi par M. d'Audiffret, notre envoyé auprès de lui. — Par les dernières nouvelles qu'on a d'Italie, l'armée du prince Eugène étoit entre Tortone et Alexandrie, et M. de Savoie, qui est entièrement guéri, étoit auprès de Pizzighittone en deçà de l'Adda. — L'électeur de Cologne est arrivé à Lille, et avant que d'y aller il avoit vu l'électeur de Bavière, son frère, à Mons.

Lundi 1er *novembre, jour de la Toussaint, à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions et toucha un grand nombre de malades; l'après-dînée il alla au sermon et à vêpres et ensuite fit la distribution des bénéfices, dont voici la liste : L'abbaye de Reseq a été donnée à l'évêque de Blois (1); l'abbaye de la Charité à l'abbé de Dromesnil; l'abbaye de Beaulieu à l'abbé d'Orçay; le prieuré d'Arbois à l'abbé de Gamaches; l'abbaye de Preuilly à l'é-

(1) De la maison de Bertier.

vêque de Dol (1) ; l'abbaye de Cantenac à l'abbé de Montileaud ; l'abbaye de Paraclet à madame de Montpeiroux ; l'abbaye d'Argensolles à madame de la Bretesche ; l'abbaye d'Userches à l'abbé de Labro. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans, qui est à Grenoble, où on lui a donné de grandes fêtes ; ce prince y a vu mademoiselle de Sery, et on assure qu'elle est en chemin pour revenir. — Les armées de Flandre ne sont point encore séparées. M. de Marlborough est encore à Bruxelles ; mais on mande qu'il en doit partir incessamment pour aller à la Haye. — Il est public présentement que nos troupes ne repasseront point cet hiver en Italie ; on espère que M. de Médavy pourra se soutenir dans Mantoue et dans le Seraglio.

Mardi 2, *à Versailles*. — Le roi ne tint point le conseil de finance qu'il tient toujours les mardis ; mais il tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu comme il fait tous les mercredis, sans qu'il veut partir demain de bonne heure pour aller faire la Saint-Hubert à Marly. Monseigneur le duc de Berry sera de ce voyage ; il recommence déjà de monter à cheval et a été tirer cette après-dînée ; mais ce n'est qu'avec ses pistolets, et il est si adroit qu'il a tué aujourd'hui beaucoup de faisans et même quelques-uns en volant. — Les ambassadeurs, qui ont accoutumé de venir tous les mardis, ne sont point venus, parce qu'ils croyoient que le roi partiroit aujourd'hui pour Marly, comme cela avoit été résolu. Le roi est allé cette après-dînée tirer dans son parc. — On commence à parler du retour de M. le duc d'Orléans ; on a envoyé les quartiers d'hiver aux troupes de son armée, ainsi il n'aura plus rien à faire dans ce pays-là.

Mercredi 3, *à Marly*. — Le roi, après son lever, donna audience au cardinal de Noailles, comme il fait tous les

(1) Frère de M. d'Argenson, lieutenant général de police.

mercredis et après la messe il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à onze heures et dîna ensuite, et partit à midi de Versailles pour venir ici, où il demeurera jusqu'à samedi. Il courut le cerf, et après la chasse se promena dans les jardins jusqu'à la nuit, et puis travailla longtemps avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne, qui entre dans le huitième mois de sa grossesse, demeurera à Versailles pendant le voyage de Marly. — Par les dernières lettres qu'on a eues d'Espagne, on espère que le duc de Berwick ne séparera pas sitôt son armée et qu'il pourra faire le siége d'Alicante ou celui de Carthagène. — M. de Saint-Pierre, brigadier d'infanterie et qui commandoit à Ath sous le gouverneur espagnol, a été échangé avec un général major qui commandoit l'année passée dans Diest quand nous le primes. — Il y a des gens ici qui n'y étoient jamais venus, madame de la Chaise et M. le chevalier de Croissy.

Jeudi 4, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il s'amuse à voir planter; il faisoit un temps effroyable, et le chapeau du roi étant percé, on envoya le porte-manteau en chercher un autre à la garde-robe. Le porte-manteau donna le chapeau au duc de Tresmes, qui sert pour le duc d'Aumont, qui est en année. Le duc de Tresmes, le présenta au roi; M. de la Rochefoucauld prétendit que c'étoit à lui de le donner et que le duc de Tresmes empiétoit sur ses fonctions, ce qui a fait une assez grande affaire entre eux quoiqu'ils fussent bons amis. — M. de Chambonas, qui étoit capitaine des gardes de M. du Maine, a quitté cette charge pour être son premier gentilhomme de la chambre, quoiqu'il n'y ait que 2,000 écus de gages et que l'autre charge valût beaucoup mieux; ces 2,000 écus sont payés par le roi. M. du Maine a choisi pour son capitaine des gardes le chevalier du Rozel, lieutenant général et officier fort distingué, qui est employé l'hiver et l'été, ainsi

il fera peu de fonctions de sa charge durant la guerre. Il commande les carabiniers et a toujours été fort attaché à M. du Maine.

Vendredi 5, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf dans son parc; il ne le court plus ailleurs, que quand il est à Fontainebleau. Le roi d'Angleterre y vint de Saint-Germain et s'y en retourna après la chasse. Monseigneur étoit à la chasse. Monseigneur le duc de Bourgogne alla de bonne heure à Versailles voir madame la duchesse de Bourgogne et n'en revint que pour le souper du roi. Il y eut musique l'après-dînée chez madame la duchesse de Bourgogne, et pendant qu'elle dura monseigneur le duc de Bourgogne alla chez lui. Ce prince, dont la piété augmente tous les jours, a vendu ses pierreries et en a fait distribuer l'argent aux pauvres; il en avoit pour une somme assez considérable, car il avoit eu une partie de celles de madame la Dauphine. — Les armées de Flandre ne se séparent point encore, et l'on assure que milord Marlborough veut que Courtray, où il fait travailler, soit hors d'insulte avant que de mettre ses troupes en quartier d'hiver.

Samedi 6, *à Versailles*. — Le roi ne revint ici qu'à la nuit, et en arrivant il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon, où il demeurera huit jours. — Il y aura cinq lieutenants généraux qui demeureront cet hiver en Flandre : M. de Gacé à Lille, qui, comme le plus ancien, commandera aux quatre autres; Magnac à Béthune; le chevalier du Rozel à Tournay ou au Quesnoy; Sousternon à Mons et Saillant à Namur. — La ville d'Alexandrie s'est rendue au prince Eugène; on ne sait point encore le détail de ce qui s'est passé au siége ni de la capitulation. — On mande d'Allemagne que les troupes de l'empereur en Hongrie ont repris Gran, où les mécontents avoient une belle et nombreuse artillerie; mais l'on mande en même temps qu'un corps de ces mécontents

s'est avancé fort près de Vienne et ont brûlé des villages qui n'en sont qu'à deux lieues.

Dimanche 7, *à Versailles*. — Le roi alla se promener l'après-dînée à Trianon. Monseigneur vint le matin de Meudon pour être au conseil et s'y en retourna dîner. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — C'est au nom de l'empereur que tout se fait dans les villes du Milanois que les ennemis ont prises, et l'empereur a donné le gouvernement de ce duché au prince Eugène. M. et madame de Vaudemont sont à Mantoue. — La prise qu'a faite le chevalier des Augers est arrivée à Brest; on l'estime quatre millions, dont il y a environ 500,000 francs en argent. — Le traité pour l'échange des prisonniers en Flandre est fait et a été approuvé et signé ici, en Angleterre et en Hollande. — On a laissé M. de Gévaudan pour commander à Suze, et l'on croit que quand M. de la Feuillade sera de retour ici on fera venir M. de Gévaudan à Grenoble pour commander en Dauphiné. Vallière commandera à Chambéry et aux troupes qu'on laissera dans le voisinage. — Il arriva un courrier de M. de Vaudemont; ses lettres sont de Mantoue du 29. M. de Savoie s'est rendu maître de Pizzighittone.

Lundi 8, *à Versailles*. — Le roi prit médecine et ne dîna qu'à deux heures et demie. Sur la fin de son dîner M. le duc d'Orléans arriva; sa blessure n'est refermée que depuis trois jours; le roi l'a fort bien reçu. Il paroît fort affligé du malheureux succès de sa campagne. On a appris par lui que, si Alexandrie eût tenu quatre heures davantage, toute l'armée du prince Eugène auroit été noyée; le Tanaro et la Bormida s'étoient débordés et avoient fait une furieuse inondation dans le camp. Il a fallu que l'armée, pour se sauver, entrât toute dans la ville; cinq cents hommes qui n'ont pas pu y entrer assez à temps ont péri dans l'inondation. Ce sont les bourgeois qui ont obligé M. de Colmenero, qui en étoit gouverneur, à se rendre.

Dès que les ennemis commencèrent à tirer leur canon, ces bourgeois firent sonner le tocsin, prirent les armes et étoient plus forts que la garnison et alloient ouvrir leurs portes aux ennemis. Les troupes de France qui y étoient ont eu bonne composition ; on les envoie à Suze, et les troupes du roi d'Espagne sont prisonnières de guerre. M. de Colmenero a été arrêté contre la capitulation à ce qu'on prétend. — Les armées de Flandre se séparèrent le 6 ; presque tous les officiers généraux et beaucoup de colonels sont arrivés ici.

Mardi 9, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. L'après-dînée il alla se promener à Marly et au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. M. le duc d'Orléans alla l'après-dînée à Meudon voir Monseigneur et revint ici pour le souper du roi. — Il n'est point vrai qu'on ait donné aucunes fêtes à mademoiselle de Sery à Grenoble, comme on l'avoit dit ; elle a toujours été fort renfermée durant le peu de séjour qu'elle y a fait, et il [le duc d'Orléans] la fit repartir dès qu'il sut par une lettre de M. de Chamillart que le roi le trouvoit à propos. Ce prince espère au printemps pouvoir repasser en Italie avec son armée. Le prince Eugène avoit pris Torto avant que de marcher à Alexandrie. — Il n'étoit point vrai que M. de Nancré eût attendu à Nevers mademoiselle de Sery pour la conduire dans le voyage qu'elle a fait ; au contraire, il avoit fait ce qu'il avoit pu auprès d'elle pour la détourner de ce dessein-là, sachant qu'elle le faisoit sans que M. le duc d'Orléans le sût.

Mercredi 10, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur vint le matin de Meudon pour être au conseil et s'y en retourna dîner. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart ; M. de Torcy y vint porter à S. M. des lettres du roi d'Espagne. On en reçut, par ce même courrier, du duc de Berwick, et voici une copie de sa lettre :

Du camp de Murcie, ce 27 octobre.

J'arrivai le 21 devant Elché, que M. de Jeoffreville tenoit bloqué depuis deux jours. Je le fis sommer de se rendre à discrétion, ce qui fut conclu après quelques allées et venues. La garnison étoit composée de quatre cents hommes de pied anglois, d'un régiment de dragons bien monté, de la même nation, de deux cents Napolitains et d'un détachement de cent chevaux. Le commandant est un colonel anglois et il y avoit soixante-six officiers. Nous espérons de tirer de cette ville 20,000 pistoles et cent mille sacs d'orge.

M. de Lorraine, qui est à Francfort, a mandé à madame de Lorraine qu'on lui écrivoit de Vienne que les mécontents étoient venus à deux lieues et que peu s'en étoit fallu qu'ils n'eussent pris l'empereur, qui étoit allé à la chasse.

Jeudi 11, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, entretint longtemps M. le duc d'Orléans dans son cabinet, et ce prince en sortit à midi charmé et pénétré des bontés du roi, avec qui il traita tous les chapitres qui le regardent personnellement; ce fut même lui qui commença la conversation sur le voyage des dames qui l'étoient venues trouver à Grenoble, ce qu'elles avoient fait sans sa participation. Il justifia aussi auprès du roi Nancré de toutes les accusations qu'on lui avoit faites sur ce chapitre. L'après-dînée le roi alla se promener à Trianon. Au retour de sa promenade le duc de Guiche lui fit la révérence et lui présenta la Barre, que le roi lui avoit commandé de ramener avec lui de l'armée; le roi fit entrer la Barre dans son cabinet et lui dit : « La Barre, vous êtes un vieil officier dont la réputation est établie depuis longtemps; vous avez eu un démêlé avec Surville où vous n'avez eu aucun tort. J'ai puni Surville; je vous demande à cette heure, comme votre ami, que vous me sacrifiiez votre ressentiment, et, s'il est nécessaire, je vous le commande

comme votre maître et votre roi ; mais je crois que vous aimerez mieux vous en tenir à la première partie. » La Barre se prosterna et lui répondit que sa gloire et son honneur étoient de lui obéir, et le roi lui répliqua : « Je souhaite encore que vous le fassiez de bonne grâce quand les maréchaux de France feront l'accommodement. »

Vendredi 12, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla ensuite se promener à Marly ; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain et fit le remplacement des officiers de la marine, dont voici la liste (1) :

Capitaines de vaisseau.

MM. De Boispineau,
Le vicomte d'Uterbie,
Radouet,

MM. Le chevalier de la Tour-Landry,
Le chevalier de Glandèves.

Capitaine d'artillerie.

M. Bosquet.

Capitaines de frégates légères.

MM. Le comte de Darse,
Villeblain,
Chazan,

MM. Le comte de Vins,
Bart,
Fondelin.

Lieutenants de vaisseau.

MM. Moulinet,
De Grasse,
Bourguisson,

MM. Bévalon,
Celette,
Le comte de Polignac,

Aide-major.

M. Le chevalier de la Brosse.

Enseignes de vaisseau.

MM. Roqueferrière,
Putigny,

MM. Michelin,
Belle-Isle,

(1) Comparer cette liste avec celle donnée par le *Mercure* d'octobre, pages 364 à 367.

MM. Héricourt,	MM. Le chevalier d'Ouvrière,
Vendôme,	Pinon,
Châteauneuf,	Le chevalier de Chaulnes,
Le chevalier de Vigné,	Le comte de Damas,
Dumas,	Cailles.
Le chevalier de Rémond,	

Le roi a fait cinq chevaliers de Saint-Louis, qui sont lieutenants de vaisseau et s'appellent : De Rambures, de Chambre, Dallonne, de Ravenel et de Lisle.

Samedi 13, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener à Marly. Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici le soir pour voir madame la duchesse de Bourgogne, qui garde le lit depuis quelques jours. Monseigneur revint ici de Meudon; il alla jeudi à Paris, à l'opéra, avec monseigneur le duc de Berry et madame la princesse de Conty, qui étoient venus dîner à Meudon avec lui. Monseigneur fait ôter tous les cerfs et les biches dans le parc de Chaville, et quand cela sera fait, il fera abattre la muraille qui sépare les deux parcs, qui n'en feront plus qu'un. — La reine d'Espagne est arrivée à Madrid, où elle a été reçue avec de grandes acclamations; en y arrivant elle a renvoyé toutes les dames du palais dans leurs familles; il n'y en a pas trente, mais avec toute leur suite cela faisoit trois cents femmes ou filles qui sont venues.

Dimanche 14, *à Versailles*. — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à une heure; il alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. de Chamillart. — On a nouvelle que la flotte ennemie avoit été battue d'une furieuse tempête depuis le 4 jusqu'au 6 de ce mois. Plusieurs de leurs vaisseaux ont péri; on croit le vaisseau de l'amiral perdu; le reste de la flotte a relâché à différents ports d'Irlande, où ils ont fait mettre leurs troupes à terre, et sont hors d'état de songer à remettre à la mer et à faire aucune entreprise. — Il y a plusieurs avis d'Allemagne que l'armée

du roi Auguste, qui étoit de trente mille hommes, Polonois, Saxons, Moscovites ou Cosaques, avoit entièrement défait le corps de troupes suédoises que commandoit le général Mardefeldt, que ce général avoit été blessé et pris, qu'il y avoit eu sept ou huit mille Suédois tués ou pris. Cette armée n'étoit que de douze ou quatorze mille hommes au plus.

Lundi 15, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de dépêches, qui dura jusqu'à une heure et demie; l'après-dînée il alla dans le parc de Chaville voir prendre les cerfs qu'on veut ôter de ce parc; au retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — M. le chevalier de Sully, qui étoit brigadier de cavalerie, se trouvant, par sa mauvaise santé, hors d'état de continuer le service, vend son régiment, et le roi a donné l'agrément à M. de Beauvilliers de l'acheter pour le comte de Saint-Aignan, son frère. — Le roi a donné des commissions de brigadiers à plusieurs anciens lieutenants de roi de ses places. — Madame la princesse de Conty demanda au roi une pension pour mesdemoiselles de Choiseul, à qui le duc leur père n'a laissé aucun bien; elles ont l'honneur d'être nièces, à la mode de Bretagne, de cette princesse. Le roi leur a accordé 4,000 francs de pension.

Mardi 16, *à Versailles*. — Le roi travailla encore avec M. de Chamillart après le conseil de finance; l'après-dînée il alla se promener à Marly et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain jusqu'à neuf heures et puis avec M. de Chamillart jusqu'à son souper. — Le roi, à son dîner, où il y avoit beaucoup de ministres étrangers, dit au duc d'Albe qu'on ne pouvoit trop louer la fidélité des Castillans, que les affaires alloient fort bien en ce pays-là, et que le roi d'Espagne lui mandoit qu'il alloit se retrancher sur toutes les dépenses superflues; qu'il vouloit employer tous ses revenus à bien entretenir ses troupes et à soutenir la guerre, et puis il ajouta : « Ce seroit à moi, qui suis son

grand-père, à lui donner des exemples, mais, en ce fait-là, je veux suivre les siens, et je veux retrancher toutes les dépenses dont je pourrai me passer, afin d'être plus en état de continuer la guerre et tâcher de parvenir à une paix heureuse et glorieuse. »

Mercredi 17, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; il alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla longtemps avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur ne dîna point et partit à une heure avec madame la Duchesse et plusieurs dames pour aller voir prendre les cerfs dans le parc de Chaville, et puis ils revinrent faire un grand repas au château de Chaville, d'où ils ne repartirent que pour venir ici à la comédie. Le roi, à son lever, dit à M. de la Rochefoucauld qu'il vouloit faire des retranchements sur sa garde-robe et il manda à M. le Grand, qui est malade, qu'il songeât à tous les retranchements qu'on pourroit faire dans sa grande écurie. — L'évêque de Quimper est mort dans son diocèse; il étoit de la maison de Coëtlogon et oncle de madame de Cavoie; il étoit fort vieux, et on ne l'avoit jamais guère vu en ce pays-ci.

Jeudi 18, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et alla se promener à Marly, où il fait beaucoup planter. — On mande de Turin que M. de Murçay, qui y étoit prisonnier, y étoit mort de maladie; il étoit lieutenant général et inspecteur de cavalerie de l'armée de Lombardie et avoit une pension de 4,000 francs. — Les maréchaux de France firent, à Paris, l'accommodement de Surville avec la Barre; ce que le roi a eu la bonté de dire, il y a quelques jours, à ce dernier a rendu cet accommodement fort facile. — On a eu nouvelles d'Allemagne que le prince Louis de Bade étoit mort dans son château de Rastadt; mais on l'a dit mort si souvent qu'on ne croit pas encore cette nouvelle sûre.

Vendredi 19, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit.

— Le comte de Thungen, qui commande les troupes de l'empereur qui étoient campées à Hagembach, leur a fait repasser le Rhin ; le maréchal de Villars n'attendoit que cela pour séparer son armée. — Le roi d'Espagne a rapelé M. de Villadarias, qui commandoit en Andalousie, et son gendre, qui commandoit dans Cadix, et a donné le commandement de l'Andalousie au duc d'Ossone et celui de Cadix, qui est subordonné à celui d'Andalousie, au duc de . . . . , Napolitain, et qui est lieutenant général. — Je présentai au roi mon fils, qui revient de Flandre, et S. M. lui parla avec tant de bonté sur ce qu'il avoit fait cette campagne que c'est la plus grande joie que lui et moi pourrons avoir de notre vie. — L'électeur de Bavière a cassé le régiment de dragons flamands que commandoit Flavacourt et une des trois compagnies des gardes du roi d'Espagne que commandoit don Valère. Il a fait une grande réforme des autres troupes wallonnes ; il ne conserve que vingt bataillons et trente escadrons.

Samedi 20, à Versailles. — Le roi dîna à dix heures et demie ; il n'y eut point de conseil de finance, comme il y en a tous les samedis, et dès qu'il eut dîné il alla se promener à Marly, comme il avoit fait les deux jours d'auparavant. Le soir il y eut comédie ; à ces comédies il y a quatre fauteuils pour Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et Madame ; monseigneur le duc de Bourgogne n'y va plus du tout. — Le roi a donné l'inspection de cavalerie de l'armée de M. le duc d'Orléans qu'avoit M. de Murçay * à M. de Broglie, maréchal de camp qui sert dans l'armée de M. de Villars et que ce maréchal avoit laissé pour commander dans Lauterbourg. — M. le duc de Lorraine est revenu à Lunéville ; il a passé quelques jours à Francfort avec l'évêque d'Osnabruck, son frère.

* Ce Murçay étoit fils de Villette, lieutenant général de mer, cousin germain de madame de Maintenon ; il étoit frère de madame de Caylus. Jamais frère et sœur ne furent si différents. Murçay avoit une

figure ridicule, que son maintien la rendoit encore plus [*sic*], et sa bêtise étoit singulière. Il y a cent contes de lui, de son cheval Isabelle et de son valet Marcassin, qui se moquoit de lui et le gouvernoit, plus plaisants les uns que les autres; avec cela brave et bon officier et honnête homme. Il prioit à l'armée les gens à dîner par grades, et s'il survenoit quelqu'un qui ne fût pas du grade invité, il le renvoyoit et en disoit la raison. Avec cela, il étoit familier par sottise et très-dangereux sans être méchant, parce qu'il n'y avoit guère de semaine qu'il n'écrivît à madame de Maintenon tout ce qui lui passoit par la tête des uns et des autres et de la conduite de l'armée, et que madame de Maintenon se fioit d'autant plus à ce qu'il mandoit qu'il étoit sot et incapable de rien ajouter. Elle l'aimoit véritablement sans savoir pourquoi, et il a quelquefois montré de ses réponses qu'elle lui faisoit très-régulièrement, où il y avoit des traits d'amitié et de confiance surprenants. Il pensa véritablement mourir de douleur, l'année que madame la duchesse de Bourgogne vint en France (c'étoit en 1696), de trois malheurs qui lui arrivèrent coup sur coup, dont il fit ses plaintes à toute l'armée: son cheval Isabelle étoit mort, Marcassin le voulut quitter et sa femme n'étoit pas femme d'honneur; il vouloit dire dame du palais, mais il s'exprimoit de la sorte et ne put jamais dire autrement. Tout le monde l'alla voir sur ces malheurs pour s'en donner la comédie, et, pour la prolonger, on fit un traité entre Marcassin et lui, et on les raccommoda. Sa femme étoit une autre sotte, fille du lieutenant général de Chaumont en Bassigny, fort riche, qu'il fit venir un hiver à Strasbourg, où il étoit résident, employé en Alsace. Elle étoit fort dévote et ne vouloit ni bals ni autres amusements. Murçay s'en plaignoit à tout le monde, mais ce qui le désoloit, c'est qu'elle faisoit ses dévotions tous les dimanches et que les samedis elle lui faisoit faire lit à part. Il eut patience quelques semaines, mais à la fin ses plaintes en retentirent par toute la ville et jusqu'à table en sa présence, devant vingt personnes. Ce n'étoit pas qu'elle fût plus belle que lui, mais elle fut opiniâtre, et tout Strasbourg s'en divertit tant que l'hiver dura.

Dimanche 21, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure et alla tirer l'après-dînée quoiqu'il fît un fort vilain temps. — La nouvelle de la défaite du général Mardefeldt par le roi Auguste se confirme par plusieurs lettres d'Allemagne qui viennent de différents endroits, mais elle n'est pas si considérable qu'on l'avoit dit d'abord; les Suédois n'y ont perdu que trois mille hommes, et le général Mardefeldt marche vers la Silésie avec ce qu'il a pu rassembler de ses troupes. — Par les lettres

du 7 qu'on a de l'armée de M. de Berwick, il n'avoit pas pu encore faire le siége de Carthagène, parce que son gros canon n'étoit pas encore arrivé ; il lui en faudroit fort peu pour faire ce siége, mais le peu qu'il lui en faut manque, et les troupes d'Espagne ne sont point payées. — Le roi fait travailler à un grand armement à Brest; on parloit d'en donner le commandement à Ducasse, nouvellement arrivé d'Espagne; mais il paroît qu'il ne souhaite pas cet emploi-là et qu'il croit même qu'il n'est pas à propos de le faire.

Lundi 22, *à Versailles*. — Le roi partit d'ici avant midi pour aller courre le cerf dans le parc de Marly; il faisoit un temps effroyable, et la chasse fut fort vilaine, contre l'ordinaire. Le roi d'Angleterre y étoit arrivé avant le roi, et Monseigneur, qui avoit voulu courre le loup le matin et n'en avoit point trouvé, y vint aussi avec monseigneur le duc de Berry. Au retour de Marly le roi travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Mademoiselle est malade à Paris depuis quelques jours, et la petite vérole s'est déclarée. Madame la duchesse d'Orléans y est allée et y demeurera au moins les neuf premiers jours, et si la maladie devient dangereuse, elle est résolue de s'enfermer avec elle et de ne revenir de six semaines. — M. de la Feuillade doit revenir ici. M. de Gévaudan, lieutenant général, commandera en Savoie et en Dauphiné; il a deux maréchaux de camp sous lui : Vallière, qui se tiendra à Chambéry, et Muret à Fenestrelles. L'infanterie qui est en ce pays-là se raccommode fort; il revient beaucoup de soldats qu'on croyoit qui avoient déserté, et il leur arrive beaucoup de belles recrues.

Mardi 23, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'entrer au conseil de finance, fit venir M. le duc d'Albe dans son cabinet et lui dit qu'il avoit cru devoir proposer aux ennemis des conférences pour établir une bonne paix et rendre le repos à l'Europe, mais que les ennemis avoient

refusé ces conférences-là et qu'ainsi il ne falloit plus songer qu'à continuer la guerre et qu'il espéroit qu'elle seroit plus heureuse la campagne qui vient que n'avoit été la dernière. Le duc d'Albe sortit fort content de son audience ; il voyoit bien que la paix, en l'état où sont les affaires, ne se pouvoit pas faire sans que la monarchie d'Espagne fût démembrée. — L'après-dînée le roi alla tirer et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart jusqu'à neuf heures. — Madame la comtesse de Châtillon, première dame d'atours de Madame, étant fort incommodée et craignant qu'il ne faille encore lui faire la grande opération qu'on lui a déjà faite une fois, a prié Madame de trouver bon qu'elle se retirât.

Mercredi 24, *à Versailles*. — Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins et alla voir une parfaitement belle fontaine qui est à l'endroit où étoit la petite île qu'on appeloit *la Salle du Conseil* (1). — Depuis que l'armée du Rhin est séparée, le maréchal de Villars est allé visiter les places de la Sarre et reviendra ici les premiers jours de la semaine qui vient. Il a laissé pour commander sur la Sarre M. de Vivans, lieutenant général; Cheyladet, lieutenant général, commandera dans la haute Alsace, et Lannion, lieutenant général, commandera dans la basse Alsace. Le comte de Chamillart, maréchal de camp, commandera dans Thionville. Druy, lieutenant général, demeure dans le Luxembourg avec le comte d'Autel, qui en est gouverneur pour le roi d'Espagne. — On mande de Lisbonne qu'une partie de la flotte angloise, que commande Leak, y étoit arrivée après avoir essuyé deux fort grandes tempêtes.

Jeudi 25, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. M. de Torcy alla le soir chez madame de Maintenon porter au roi la nouvelle que

(1) C'est la fontaine connue depuis sous le nom de *l'Obélisque*.

le roi de Suède avoit fait la paix avec le roi Auguste; on n'en sait aucune particularité et on n'y voyoit aucune apparence. — Le soir, après le souper du roi, Madame lui parla tout bas dans sa chambre, où étoient toutes les dames qui avoient été au souper, et apparemment elle demanda une audience au roi, car S. M. la fit entrer dans son cabinet et l'entretint assez longtemps. On croit que c'est sur l'affaire de madame de Châtillon et on ne doute pas que Madame ne lui accorde ce qu'elle lui a demandé, d'autant plus que Madame n'a jamais eu une grande amitié pour elle. Il s'agit présentement de savoir si Madame lui continuera les 2,000 écus d'appointements qu'elle avoit pour sa charge, dont elle a grand besoin, étant brouillée avec son mari, qui ne lui donne rien.

Vendredi 26, *à Versailles.* — Le roi partit à midi pour aller se promener à Marly. M. le duc d'Orléans revint de Paris et a laissé Mademoiselle sans fièvre et la petite vérole sortant bien. — M. de Chamillart travailla le soir avec le roi chez madame de Maintenon et lui présenta le baron de Bergeyck*, qui a servi dignement le roi d'Espagne, son maître, en Flandre, où il étoit à la tête de toutes les affaires. M. de Chamillart le loge ici chez lui, et il s'en retourne incessamment en Flandre, où il est fort nécessaire. — La nouvelle de la paix du roi de Suède avec le roi de Pologne est confirmée, mais on n'en sait encore aucunes conditions. — M. le duc d'Orléans donne la charge de son premier aumônier à M. l'évêque du Mans avec la survivance pour l'abbé de Tressan, son neveu; M. du Mans avoit eu la même charge chez Monsieur et l'avoit vendue 25,000 écus à l'abbé de Grancey. Il faudra qu'il donne 50,000 livres pour le brevet de retenue. L'abbé de Pibrac, maître de la chapelle de M. le duc d'Orléans, avoit fort espéré à la charge de son premier aumônier.

* Bergeyck étoit un homme de très-bonne famille de Flandre, qui avoit travaillé dans les finances du pays, sous la fin de Charles II,

et que l'électeur de Bavière y continua quand il eut le gouvernement des Pays-Bas. A la révolution de la mort du roi d'Espagne il fut continué et même élevé, par la confiance qu'on prit en lui et à laquelle il répondit avec une capacité et une probité singulière. C'étoit un homme d'esprit, très-appliqué, grand travailleur et possédant ses matières à fond; exact à tout, juste dans le raisonnement, doux et modeste, simple, qui n'a rien fait pour sa famille et qui est mort enfin hors de place avec peu de bien; un homme très-fidèle qui ne s'avançoit jamais, mais ferme à ne parler jamais contre sa pensée, et obéissant après, quand il avoit dit son opinion et ses raisons. Il étoit estimé et fort aimé, et fut fort regretté. Il a été longtemps en première place, mais sans titre, et a vécu plusieurs années retiré, depuis l'avoir quittée. C'étoit un fort homme de bien et dont on auroit pu tirer de grands services si on l'avoit cru davantage sur les fins.

Samedi 27, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il alla se promener à Marly. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine qui vient. — On a su plusieurs conditions de la paix qu'a faite le roi de Suède, qu'il a dictées. Le roi Stanislas demeure roi paisible de toute la Pologne et de tout le grand-duché de Lithuanie. Le roi Auguste ne pourra pas même prendre le titre de roi de Pologne; on l'appellera le roi électeur. Les troupes de Suède demeureront en Saxe jusqu'au mois de mai. Le prince Jacques et son frère seront remis en liberté. Le roi Auguste renonce à toute alliance avec le czar et livre même au roi de Suède ce qu'il y a de troupes moscovites en Saxe. Il remet Patkul au roi de Suède; c'est lui qui avoit inspiré au roi Auguste le dessein de se rendre maître de Livonie et d'y faire entrer les Moscovites, qui y ont fait quelques conquêtes et de grands désordres. On croit qu'il y a quelques articles secrets.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi entendit le sermon en bas; madame la duchesse de Bourgogne l'entendit en haut dans la tribune. Après le sermon le roi alla se promener dans les jardins et voir la nouvelle fontaine, qui

est très-belle et dont il est très-content. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. — Le roi donne à Livry 20,000 écus de brevet de retenue d'augmentation sur sa charge de premier maître d'hôtel, sur laquelle il en avoit déjà un de 400,000 francs. Il donne à son fils la capitainerie de Livry, et le père en aura les revenus et la survivance. Ce fils épouse mademoiselle Robert, qui a 500,000 livres de bien acquis, et on croit qu'elle aura encore 100,000 écus après la mort de ses oncles; elle n'a plus ni père ni mère, elle n'a qu'une sœur, qui est la comtesse des Marets, qui n'a point d'enfants. Livry donne à son fils 12,000 livres de rente. — Le baron de Bergeyck est reparti pour la Flandre; le roi est fort content de lui, et il est charmé du roi.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi dîna à onze heures et alla courre le cerf dans le parc de Marly; après la chasse il se promena dans les jardins de Marly et n'en revint qu'à la nuit. — L'affaire de madame de Châtillon est réglée; Madame lui laisse 1,000 écus des 2,000 qu'elle avoit pour ses appointements; elle sera une des dames attachées à Madame comme la maréchale de Clérembault. Madame de Château-Thiers a la place de première dame d'atours; on ne sait pas encore si Madame en prendra une seconde. On conserve à madame de Châtillon son logement ici et le logement qu'elle a au Palais-Royal à Paris, qui est fort beau. — Voici ce que l'on sait des conditions du traité du roi de Suède avec le roi Auguste : il y aura paix et amitié perpétuelle entre le roi de Suède, le roi Stanislas et le roi Auguste. Les dommages causés réciproquement seront compensés. Le roi Auguste renonce au royaume de Pologne en faveur du roi Stanislas, sur quoi il promet de donner une déclaration en forme, se réservant le titre et les honneurs de roi. Il renonce pareillement à toutes les alliances qu'il a faites contre le roi de Suède et contre le roi Stanislas et s'engage à ne point assister le czar. Il promet de révoquer tous les décrets

des diètes, contraires au présent traité, et il laisse la liberté au roi Stanislas de conserver ou d'ôter les charges à ceux à qui il les a conférées depuis l'élection du dernier. Il restituera la couronne, le sceptre et les autres joyaux avec les archives de Pologne qui ont été transportés en Saxe. Il mettra en liberté les princes Jacques et Constantin Sobieski : tous les prisonniers suédois, polonois, lithuanois et saxons seront aussi délivrés, et le roi Auguste emploiera ses bons offices auprès du pape pour la liberté de l'évêque de Posnanie. Tous les déserteurs et rebelles seront livrés au roi de Suède, principalement Patkul et tous les Moscovites qui sont en Saxe. Tous les canons, étendards, timballes et drapeaux pris sur les Suédois seront restitués. Les troupes suédoises, polonoises et saxonnes resteront dans les lieux où elles sont jusqu'à l'exécution du traité. Les villes et châteaux de Cracovie et de Tykoczin seront évacués par le roi Auguste; pareillement ceux de Leipsick et de Wittemberg par le roi de Suède. Les hostilités cesseront en Saxe le jour de la signature du traité et en Pologne trois semaines après. Le roi de Suède et le roi Auguste, comme membres de l'empire, y maintiendront la religion ainsi qu'elle a été établie par la paix de Westphalie. Si le roi Auguste est inquiété par ce traité, les rois de Suède et Stanislas l'assisteront et prendront ses intérêts, à la paix avec le czar. Le roi Auguste se charge d'obtenir la garantie de ce traité de l'empereur, de la reine d'Angleterre et des Provinces-Unies. Les ratifications seront échangées dans trois semaines.

Mardi 30, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée, il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Monseigneur alla de Meudon à l'opéra à Paris et y mena monseigneur le duc de Berry et madame la princesse de Conty, qui étoient allés d'ici dîner avec lui et qui

revinrent ici au souper du roi. — Le duc de Berwick assiége Carthagène; voici la copie de sa lettre :

Du camp devant Carthagène, le 16 novembre

Nous arrivâmes le 11 de ce mois devant Carthagène, laquelle place étant fermée de murailles flanquées et garnies d'une grosse artillerie, il nous a fallu ouvrir une tranchée, ce qui s'exécuta la nuit du 13 au 14. On continua la nuit du 14 au 15 à pousser des boyaux en avant. Hier au soir on travailla à une batterie de six grosses pièces, lesquelles seront demain en état de tirer; nous aurons aussi, sur une hauteur à gauche, une batterie de huit pièces de petit canon.

M. de Bonrepaux a acheté pour M. de Bonnac, son neveu, qui... (1)

Mercredi 1er *décembre, à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à l'ordinaire, alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir travailla longtemps chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Il arriva un aide de camp du duc de Berwick, qui est capitaine dans son régiment; il apporta la nouvelle de la prise de Carthagène. Voici la copie de la lettre du duc de Berwick :

Du camp devant Carthagène, le 19 novembre.

Notre gros canon ayant tiré le 17 au matin, la garnison ne jugea pas à propos d'attendre la dernière extrémité, non plus que les habitants de la ville, de manière que, la nuit même, ils battirent la chamade et se rendirent prisonniers; les bourgeois seulement eurent la vie sauve. Il y avoit dedans un maréchal de camp espagnol, un régiment d'infanterie et un de cavalerie avec trois mille paysans des environs tous bien armés. Nous y avons trouvé soixante-quinze pièces de canon, dont trente-six de fonte, et trois mortiers. L'armée se va mettre en quartier.

(1) La fin de cette phrase est restée en blanc.

Jeudi 2, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly; ensuite il se promena dans les jardins de Marly et ne revint ici qu'à six heures. — M. de Vendôme arriva de Flandre. Depuis la séparation de l'armée, il a fait un tour pour visiter les places de la mer; le roi l'a entretenu assez longtemps, mais M. de Vendôme est si enrhumé que le roi avoit peine à l'entendre, à ce qu'il nous a dit à son coucher. — On mande de Hollande que milord Marlborough s'est embarqué à la Brille pour repasser en Angleterre; avant que de partir de la Haye il a fait de grandes instances auprès des États Généraux pour augmenter leurs troupes, leur promettant que la reine Anne augmenteroit aussi les siennes. — Le parlement d'Écosse n'est pas encore d'accord sur l'union de ce royaume avec l'Angleterre; les bons Écossois s'y opposent; mais on croit que le parti de la cour l'emportera à la fin, auquel cas l'Écosse deviendra quasi une province d'Angleterre.

Vendredi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure après avoir travaillé avec le P. de la Chaise et puis s'alla promener à Marly, où il veut faire changer quelque chose au bas de la cascade qu'on appelle *la Rivière.* Monseigneur revint le soir de Meudon, où il étoit depuis samedi; durant ce voyage il a fait abattre la muraille qui séparoit le parc de Meudon de celui de Chaville. — M. de Montgeorges, capitaine d'une des deux compagnies de grenadiers du régiment des gardes et maréchal de camp, a demandé à se retirer. On dit qu'il est mécontent de n'avoir pas eu la majorité de ce régiment. On donne sa compagnie de grenadiers à Brillac, qui a commandé toute la campagne les grenadiers de la compagnie de Saillant, et Montgeorges vendra la compagnie qu'avoit Brillac. — On a nouvelle que les mécontents de Hongrie ont battu le corps que commandoit Heister, ont tué quatre mille hommes et fait beaucoup de prisonniers. — M. de Beauvilliers a obtenu du roi la permis-

sion de céder le duché de Saint-Aignan au comte de Saint-Aignan, son frère du second lit.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi ne tint point le conseil de finance; il dîna à onze heures et alla encore à Marly. Monseigneur courut le loup; messeigneurs ses enfants étoient à la chasse avec lui. Le soir il y eut comédie. — Le roi a donné à Dalzau, capitaine de cavalerie et fort estimé dans les troupes, l'agrément du régiment de la Boulaye, que le roi a fait enseigne des gardes du corps depuis quelques mois. — L'avantage que les mécontents ont remporté en Hongrie est plus considérable qu'on ne l'avoit dit; Heister avoit été pris et est mort de ses blessures. — Il est arrivé depuis quelques jours au Port-Louis un vaisseau, venant de la mer du Sud, chargé de quatre millions en piastres, et les officiers de ce vaisseau assurent que nous avons des vaisseaux dans cette mer-là qui sont chargés pour le moins de trente millions. — Madame la Princesse prend pour fille d'honneur mademoiselle de Guitaut, dont le père étoit premier gentilhomme de la chambre de feu M. le Prince, qui le nomma pour remplir la place de chevalier de l'Ordre que le roi donne aux premiers princes du sang dans les grandes promotions.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla longtemps avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi a donné à Saint-Chamans, mestre de camp du Royal-étranger, une pension de 1,000 francs sur les Invalides qui étoit vacante depuis quelque temps. — Le parlement d'Écosse paroissoit vouloir accepter l'union; on croyoit que plusieurs membres de ce corps étoient gagnés par la cour, mais les grandes villes ont envoyé des adresses pour s'opposer aux délibérations, et plus de cinquante seigneurs, à la tête desquels sont le duc d'Hamilton et le duc d'Athol, se sont joints aux villes, persuadés que cette union est

la ruine du royaume d'Écosse. — M. de Roquelaure a fait prendre un fanatique qui a fait de grandes cruautés et qui vouloit exciter de nouveaux troubles en Languedoc; on l'a fait rouer, mais il n'a voulu nommer aucuns de ses complices.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, et au retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — M. de Beauvilliers donne à M. son frère, outre l'ancien duché de Saint-Aignan, la baronnie de la Salle, qu'il y avoit annexée depuis quelques années, et c'est cette baronnie qui lui fait partager avec le roi la nomination aux canonicats de Notre-Dame de Cléry. — Madame la duchesse de Bourgogne dîna chez madame de Dangeau avec madame de Maintenon. Elle a aujourd'hui vingt et un ans accomplis; elle n'avoit pas tout à fait onze ans quand nous l'amenâmes en France; elle est présentement dans le neuvième mois de sa grossesse. — Le duc de Quintin a pris le nom de duc de Lorges; un homme d'affaires qui a acheté la terre de Lorges lui a fait prendre son nom et la terre de Quintin en Bretagne s'appellera Lorges présentement. — Le maréchal de Villars est arrivé depuis la séparation de son armée; il a fait un tour sur la Sarre pour en visiter les places.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — On cherche des moyens pour supprimer les billets de monnoie, à la satisfaction du public, et M. de Chamillart espère qu'il n'y en aura plus à la fin de juin. — Le roi de Suède, le roi Auguste, l'électeur de Brandebourg et la maison de Hanovre se doivent assembler avant la fin du mois, et cette assemblée fait faire beaucoup de raisonnements différents. — M. le prince Eugène vouloit assiéger Casal; mais le débordement des rivières l'a obligé

de différer l'exécution de son projet. Le château de Tortone se défend encore, à ce qu'on mande de ce pays-là. — M. le grand prieur a quitté Rome depuis quelque temps; il n'y voyoit point le pape ni les cardinaux à cause du cérémonial; il est présentement à Gênes.

Mercredi 8, *jour de la Notre-Dame, à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à une heure et alla l'après-dînée à vêpres et au sermon avec toute la maison royale, hormis madame la duchesse de Bourgogne, qui se trouva un peu incommodée. Le soir S. M. travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi d'Espagne a mis Mahoni dans Carthagène pour y commander, et a choisi Amezaga pour commander dans Malaga. On mande de ce pays-là que don Miguel Pons, qui avoit pris Daroca sur les rebelles d'Aragon, y ayant été attaqué par le comte de Sastago, un des chefs des Aragonois, s'y étoit défendu durant six jours, quoiqu'il l'eût pris en trois heures, et que le dernier jour, voyant qu'il ne pourroit pas se défendre plus longtemps, n'ayant dedans que six cents hommes et manquant de tout ce qui est nécessaire pour la défense, il fit une sortie avec toute sa garnison, dans laquelle il leur tua plus de cinq cents hommes et leur prit quatre drapeaux, et puis la même nuit il se retira avec cinq cents mulets chargés du butin qu'il avoit fait dans Daroca. Le roi d'Espagne l'a fait maréchal de camp et lui a envoyé à Molina deux régiments pour le mettre en état de faire quelque entreprise plus considérable.

Jeudi 9, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et alla se promener à Marly, d'où il revint un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, parce que le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici; la reine fut longtemps avec lui chez madame de Maintenon. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur allèrent chez madame la duchesse de Bourgogne, et le roi d'Angleterre y joua à la guerre au billard avec messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et plusieurs

courtisans; les princesses et toutes leurs dames les voyoient jouer. La cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain avant huit heures. — Le duc de Châtillon a demandé au roi la grande maîtrise de l'ordre du Saint-Esprit de Montpellier que S. M. avoit donnée, il y a quinze ou seize ans, à l'abbé de Luxembourg, son frère; mais comme on avoit jugé que cet ordre étoit irrégulier, l'abbé de Luxembourg n'en avoit fait aucun usage, et depuis sa mort on avoit regardé cela comme une chimère. Le duc de Châtillon prétend avoir retrouvé des titres et faire casser les jugements rendus contre cet ordre, et le roi le lui donnera en cas qu'il ne soit pas régulier.

Vendredi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et monta en carrosse à midi pour aller courre le cerf dans la forêt de Marly; après la chasse, il alla à Marly, comme il a accoutumé de faire, se promena dans les jardins et ne partit qu'à la nuit pour revenir ici. — On a reçu des lettres de M. de Vaudemont et de M. de Médavy, qui sont à Mantoue et mandent qu'ils se soutiendront jusqu'au printemps. Leurs troupes sont payées et même augmentées, car il leur est revenu beaucoup de soldats. On croit en ce pays-là que le prince Eugène s'est rendu maître de la ville de Casal; le débordement des rivières ayant cessé, il seroit difficile que Marquessac, qui y commandoit, se pût défendre longtemps dans le château, qui est très-petit et très-mauvais; celui de Tortone n'est pas encore pris.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi partit à midi pour aller se promener à Marly; il n'y eut point de conseil de finance. — Il court des bruits en Allemagne que le roi Auguste ne veut pas tenir la paix qu'il a faite avec le roi de Suède, et que le prince de Saxe-Zeitz, qui est auprès de lui de la part de l'empereur, l'empêche autant qu'il peut de retourner en Saxe et tâche d'entretenir la paix en Pologne. — Le roi a donné à Marnay, lieutenant de ses gardes, le petit gouvernement de Fougères en Bre-

tagne, qui ne vaut que 2,000 livres de rentes, en attendant qu'il lui en puisse donner un meilleur. Ce gouvernement étoit vacant par la mort de Longuerue, tué à Ramillies. — M. de Vendôme partit pour Anet, d'où il ne reviendra que pour la cérémonie des chevaliers de l'Ordre, du premier jour de l'an.

Dimanche 12, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, travailla jusqu'à une heure avec M. de Chamillart. L'après-dînée il entendit le sermon du P. Pallu, jésuite, qui prêche cet Avent, et le soir S. M. travailla longtemps chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Le roi a fait lieutenant général le marquis de Fiennes, maréchal de camp dans l'armée du duc de Berwick, en Espagne. — M. le duc de Noailles est revenu de son gouvernement de Roussillon. — Il y a eu, depuis quelques jours, une grande affaire à Cluny entre M. le cardinal de Bouillon et les moines, dans laquelle il paroît que les moines ont eu un procédé fort violent; on parlera de cette affaire au premier conseil de dépêches; M. de la Vrillière la rapportera.

Lundi 13, *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de la messe et alla courre le cerf dans la forêt de Marly; au retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Madame de Dangeau et moi, au nom du roi et de madame la duchesse de Bourgogne, nous tînmes sur les fonts, dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, M. Abensur, juif, qui a été longtemps résident de Pologne à Hambourg et qui a été converti à la foi par les soins de M. le cardinal de Noailles (1). —

(1) «M. Abensur, natif d'Hambourg, juif de profession et Portugais d'extraction, ayant conçu, il y a plusieurs années, le dessein de se convertir, fut premièrement instruit dans la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine par M. le cardinal Radziejowski, primat de Pologne; et M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, ayant donné ensuite ses soins pour son instruction et l'ayant confiée à M. le curé de Saint-Germain l'Auxerrois, sur la paroisse duquel il demeure, et la piété du roi ayant aussi contribué à sa conversion, ce

M. de la Feuillade est de retour, et M. de Chamillart l'a présenté ce soir au roi chez madame de Maintenon *. — Le soir il y eut comédie. Quand Monseigneur est ici, il y en a l'hiver trois fois la semaine, mais il n'y en a jamais quand il n'est point ici.

* La Feuillade fut plusieurs jours à Paris sans oser venir à Versailles; à la fin Chamillart obtint qu'il salueroit le roi chez madame de Maintenon. Il l'y mena. Le roi, voyant entrer Chamillart avec son gendre en laisse, se leva, alla à la porte et dit à la Feuillade : « Monsieur, nous sommes bien malheureux tous deux, » puis tourna le dos, et la Feuillade de dedans la porte sortit après sa révérence sans avoir osé dire un mot. Le roi ne lui parla jamais depuis ni ne le mena à Marly. Il fut longtemps après à permettre à Monseigneur de le mener à Meudon. Ce n'étoit pas le chemin de devenir maréchal de France, comme il le fut en 1724, sans avoir servi dans l'entre-deux.

Mardi 14, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée, il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le nouveau duc de Saint-Aignan épouse mademoiselle de Besmaux, qui a plus d'un million de bien échu, et madame de Beauvilliers la gardera auprès d'elle comme sa propre fille *. — Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera huit jours.

* Le mariage du fils aîné de M. de Beauvilliers étoit fait quand il mourut, et son frère huit jours après lui, avec la fille unique de la Fayette, qui épousa depuis M. de la Trémoille, dont le duc de la Trémoille d'aujourd'hui est fils unique. M. de Beauvilliers, qui avoit vu l'étrange mariage de son père avec grande douleur, mais qui en avoit usé au delà de bien avec sa belle-mère et les enfants qu'elle avoit eus,

---

prince a bien voulu lui faire l'honneur d'être son parrain et de lui faire donner son nom par M. le marquis de Dangeau, qui l'a tenu sur les fonts au nom de Sa Majesté. Il a eu pour marraine madame la duchesse de Bourgogne, qui avoit nommé madame la marquise de Dangeau pour le tenir en son nom. Ce baptême s'est fait dans l'église de Saint-Germain, où il a été nommé *Louis*. » (*Mercure* de décembre, pages 355 à 357.)

n'eut qu'eux pour ressource après la mort de ses fils. L'aîné de ses frères persévéra dans l'état ecclésiastique et le cadet tint lieu de fils à madame de Beauvilliers, en quoi madame de Beauvilliers se livra avec une tendresse et un courage héroïque. Besmaux étoit un gentilhomme gascon qui avoit été capitaine des gardes du cardinal Mazarin, qui s'étoit extrêmement enrichi dans le gouvernement de la Bastille et qui avoit conservé de la considération du roi. Il se prétendit Montlezun et maria, avant d'être riche, sa fille à Saumery, que M. de Beauvilliers fit sous-gouverneur des princes et dont la mère étoit sœur de M. Colbert. Le fils de Besmaux mourut jeune et ne laissa d'une fille du vieux Villacerf, qu'une fille unique, très-riche, qui épousa le duc de Saint-Aignan et dont madame de Beauvilliers prit le même soin et traita de même que si elle eût été sa belle-fille. M. de Saint-Aignan devint un homme et servit fort bien dans les suites à Madrid, puis à Rome, où il fut ambassadeur.

Mercredi 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État comme il fait tous les mercredis; Monseigneur y vint de Meudon et s'y en retourna dîner. — M. le prince Frédéric, cadet des enfants de M. le comte d'Auvergne, chanoine domicellaire de Strasbourg et qui a pour 24,000 livres de bénéfices simples, quitte l'état ecclésiastique, où il ne se sent pas propre ; il a pourtant vécu très-régulièrement jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, qu'il a présentement. Les bénéfices qu'il a dépendent tous de M. le cardinal de Bouillon, son oncle, comme abbé de Cluny. — Le roi alla tirer l'après-dînée et le soir travailler avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le Grand Seigneur a reçu l'envoyé du prince Ragotzki comme envoyé du vaïvode de Transylvanie, et on craint à Vienne une nouvelle guerre avec le Turc, qui paroît vouloir soutenir les mécontents de Hongrie.

Jeudi 16, *à Versailles*. — Le roi dîna de fort bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — L'après-dînée je tins à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain, le chapitre général de l'ordre de Saint-Lazare, et il y fut réglé qu'on le tiendroit tous les ans à pareil jour. — On attend incessamment en Saxe le roi Auguste; le roi de Suède et le roi Stanislas envoient

des troupes au-devant de lui pour l'escorter. On ne doute plus qu'il ne veuille tenir la paix qu'il a faite et l'on croit même qu'il fera faire la paix entre le roi de Suède et le czar, dont les troupes ont levé le siége.

Vendredi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna après la messe et alla courre le cerf dans la forêt de Marly. — Comme il y a trop de blé dans le royaume, le roi a permis aux étrangers et même à nos ennemis d'en venir acheter; cela remettra beaucoup d'argent dans le royaume, attendu que tous les pays voisins en ont besoin et qu'ils n'en ont pu tirer cette année de Pologne, d'où ils ont accoutumé d'en tirer beaucoup. — Le roi d'Espagne envoie le marquis de Fiennes commander en Andalousie sous le duc d'Ossone, et c'est pour cela que le roi a fait le marquis de Fiennes lieutenant général. — Je fis la cérémonie de l'ordre de Saint-Lazare à l'abbaye de Saint-Germain; M. le Duc, M. le prince de Conty, madame la princesse de Conty, M. le duc du Maine et madame la duchesse du Maine y étoient (1).

(1) « La fête de Saint-Lazare, patron de l'ordre de ce nom, fut célébrée le 17 de ce mois dans l'église des Bénédictins de Saint-Germain des Prés en la manière accoutumée. L'ordre et l'éclat de cette cérémonie, ayant été remarqué depuis quelques années et ayant fait beaucoup de plaisir à ceux qui se sont trouvés aux fêtes célébrées par cet ordre, a fait naître depuis ce temps-là beaucoup d'empressement dans l'esprit des curieux de voir les cérémonies qui se font en de pareilles occasions, de manière que depuis ce temps-là, cet empressement semblant redoubler chaque année, la compagnie augmente tous les ans les jours que l'on célèbre quelque fête de cet ordre ou que l'on reçoit quelque chevalier. Tous les étrangers de distinction qui sont ici s'y trouvent ordinairement ainsi que plusieurs princes et princesses et plusieurs personnes de marque de la cour et de la ville. Je ne vous dirai rien ici touchant le cérémonial, vous ayant déjà envoyé plus de vingt descriptions des cérémonies qui s'observent le jour de la fête de Saint-Lazare et celui de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, aussi patronne de cet ordre. Ainsi je vous dirai seulement que M. le prince et madame la princesse de Conty, aussi bien que M. le Duc, ont assisté incognito à la dernière cérémonie, où se sont trouvés M. le duc et madame la duchesse du Maine, qui ont été placés dans une tribune faite exprès du côté droit de l'autel. M. le cardinal d'Estrées et et M. l'évêque de Senlis étoient dans une manière de confessionnal vitré, du

Samedi 18, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart et alla tirer l'après-dînée. — On mande d'Italie que M. le prince Eugène a enfin pris le château de Tortone et qu'il demande de grandes contributions à tous les princes d'Italie pour entretenir l'armée de l'empereur.

Dimanche 19, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure et alla l'après-dînée au sermon. Monseigneur vint de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Le roi travailla longtemps, le soir, chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — On lève beaucoup de milices dans le royaume pour recruter les armées qui ont servi en Italie et en Espagne.

Lundi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla courre le cerf dans le parc de Marly; après la chasse il se promena dans les jardins de Marly jusqu'à la nuit, et au retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier du duc de Berwick; ses lettres sont de Madrid du 7, où il étoit arrivé le 5. Tout est fort tranquille dans cette cour, et les peuples sont fort affectionnés. Le roi d'Espagne a ôté à tous les seigneurs un droit qu'il leur avoit aliéné

---

côté de l'Évangile, mais assez éloigné de l'autel. Les autres personnes de distinction qui se trouvèrent incognito à cette cérémonie sont M. le duc d'Elbeuf, M. le comte de Marsan, M. le prince de Rohan, M. le maréchal de Villeroy et MM. les ducs de Sully et de la Force, ainsi que plusieurs autres personnes distinguées, tant de la cour que de la ville et de diverses provinces de France. Il y avoit aussi plusieurs dames du premier rang; ce sont mesdames les duchesses de la Ferté, de Villars et de Montfort et madame la marquise de Mirepoix.

« On reçut ce jour-là, à la fin de la messe, deux chevaliers qui étoient élèves de l'ordre, savoir : Charles d'Aumale, fils de Jacques, comte d'Aumale, et Louis-Blaise-Marie d'Aydie de Riberac, fils d'Armand, vicomte d'Aydie, seigneur de Vaugouber et de Quinsac....

« La cérémonie étant finie, M. le cardinal d'Estrées, qui, comme abbé de Saint-Germain, loge dans l'enceinte du lieu où elle se fit, donna un magnifique repas à M. le marquis de Dangeau, grand maître de l'ordre, à M. de Guénegaut, ci-devant ambassadeur en Portugal, qui en est chancelier, et à M. de Saint-Olon, qui en est greffier. » (*Mercure* de décembre, pages 311 à 317.)

qui s'appelle *alcavalas*, et leupromet qu'à la paix il les en dédommagera; ils ont souffert très-patiemment cette diminution de leur revenu, qui est considérable. Les troupes espagnoles sont en fort bon état, un peu mieux payées. Le duc de Berwick a séparé les armées dans de bons quartiers.

Mardi 21, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil de finance à son ordinaire; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur revint le soir de Meudon, où il étoit depuis huit jours. — M. le duc d'Orléans a donné l'abbaye de Saint-Benoît à l'abbé de Pibrac. Cette abbaye vaut 18,000 francs de revenu; il l'a chargée d'une pension de 1,000 écus pour un ecclésiastique qui est auprès de Mademoiselle. L'abbé de Pibrac rend l'abbaye de Saint-Mesmin, que M. le duc d'Orléans donne à l'abbé de Chepy, qui avoit déjà 1,000 écus de pension dessus; cette abbaye vaut 10,000 francs. M. le duc d'Orléans a donné aussi l'abbaye de Beaugency à l'abbé de Châteauneuf; elle ne vaut que 3 ou 4,000 francs. Le roi a approuvé toutes ces destinations, et quand S. M. aura fait la distribution des bénéfices à Noël, ceux-là seront mis sur la feuille qui sera envoyée à Rome, qui ne donne les bulles que sur la nomination du roi.

Mercredi 22, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla longtemps avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — M. d'Alègre avoit obtenu la permission de venir en France pour quelques mois; il étoit arrivé à Londres, où même il avoit été fort régalé, et comme il se préparoit à en partir pour venir ici, il a reçu ordre de retourner à Nottingham sans qu'on sache la raison de ce changement. — Toutes les nouvelles d'Italie portent que le château de Casal s'est rendu, le gouverneur et la garnison prisonniers de guerre; la garnison apparemment

n'étoit pas nombreuse, car le château est très-petit.

Jeudi 23, *à Versailles*. — Le roi fut longtemps enfermé l'après-dînée avec le P. de la Chaise et alla ensuite au salut. — M. de la Feuillade fait vendre son équipage comme un homme qui ne songe pas à servir la campagne qui vient. On parle encore d'un autre lieutenant général qui veut quitter le service, mais cela n'est pas encore si sûr que l'autre. — M. de Cronstrom, envoyé de Suède, a reçu une commission du roi Stanislas et en même temps la permission du roi son maître de venir donner part au roi de l'avénement du roi Stanislas à la couronne de Pologne et de l'abdication du roi Auguste. M. de Cronstrom a demandé audience pour s'acquitter de cette commission; il viendra mardi pour cela, en qualité d'envoyé du roi.

Vendredi 24, *à Versailles*. — Le roi fit ses dévotions et toucha les malades; l'après-dînée il alla à vêpres et ensuite travailla avec le P. de la Chaise à la distribution des bénéfices, mais il n'acheva pas; il y a même quelques abbayes dont il n'avoit appris la vacance que le matin. Le soir, à dix heures, le roi retourna à la chapelle, entendit les matines et les trois messes et n'en sortit qu'à une heure et demie. Monseigneur le Dauphin et messeigneurs ses enfants communièrent le matin et suivirent le roi à toutes les dévotions de la journée. Madame la duchesse de Bourgogne avoit communié quelques jours auparavant; elle n'attend que le moment d'accoucher et se porte fort bien. — MM. Maréchal firent le matin la grande opération à mon fils.

Samedi 25, *jour de Noël*, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Le roi travailla avec le P. de la Chaise au sortir de vêpres, et fit la distribution des bénéfices, que voici : l'évêché de Quimper a été donné à M. l'abbé de Ploëuc; l'abbaye de Beaulieu à l'évêque de Bellay; l'abbaye de Tironneau à l'abbé de Choiseul-Beaupré; l'abbaye de la

Garde-Dieu à l'évêque de Cahors, qui quitte celle de Chantemerle, que le roi donne à l'abbé de Montenoy; l'abbaye de filles de Fongaufier à madame de Vertron. Il y a deux abbayes vacantes en Flandre, une d'hommes et une de filles; le roi a l'indult pour y nommer, mais il veut laisser les Flamands dans leurs anciens priviléges qu'ils avoient sous les rois d'Espagne, qui est de nommer trois sujets, et le roi en choisit un des trois. Le roi attend que les procès-verbaux soient arrivés pour choisir l'abbé et l'abbesse.

Dimanche 26, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On a nouvelle, par plusieurs endroits, que les Turcs font marcher des troupes en Hongrie, qu'il y a déjà plusieurs bachas arrivés qui veulent soutenir les mécontents, et que l'empereur, qui est fort alarmé de leur marche, fait renforcer les garnisons des places les plus exposées. — M. de Chamarande a vendu le régiment de la Reine 86,000 francs au marquis de Béthune, petit-fils du duc d'Orval, qui est dans les mousquetaires. Le roi, après la mort de Chamarande le fils, qui étoit colonel de ce régiment, le donna à Chamarande le père pour le vendre.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de dépêches, qu'il ne tient tout au plus qu'une fois en quinze jours, et permit à M. de Chamillart de n'y être point, parce qu'il est surchargé d'affaires. L'après-dînée S. M. alla à Trianon, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — La compagnie aux gardes qui étoit à vendre, parce que Brillac a eu celle des grenadiers qu'avoit Montgeorges, a été achetée par [Villepeaux], lieutenant dans ce régiment et lieutenant de roi de Hesdin, charge que le roi lui avoit donnée après la mort de son père. — On mande de Hollande, et leurs gazettes même le disent, que le roi de Suède envoie une partie de ses

troupes prendre des quartiers en Bohême. — Monseigneur alla dîner à Meudon avec monseigneur le duc de Berry, madame la Duchesse et mademoiselle de Melun, et le soir il manda au roi que, voulant aller le lendemain à l'opéra, il avoit pris le parti de coucher à Meudon.

Mardi 28, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, donna audience publique à M. de Cronstrom, envoyé de Suède, qui venoit comme envoyé du roi de Pologne Stanislas Ier. S. M. tint ensuite conseil de finance, comme à l'ordinaire, et travailla le soir avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Monseigneur, monseigneur le duc de Berry et madame la Duchesse, qui avoient couché à Meudon, allèrent à l'opéra à Paris, et revinrent ici le soir. — Il arriva un courrier de Madrid qui apporta la nouvelle que le marquis de Bey avoit pris par escalade Alcantara, où on a trouvé tout le canon qu'on y avoit perdu et où il y avoit une garnison aussi nombreuse que les troupes qui l'escaladoient; on n'y a perdu que trois ou quatre soldats. L'action est fort importante et fort heureuse. — M. de Chamillart fut enfermé durant une heure et demie avec monseigneur le duc de Bourgogne.

Mercredi 29, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à neuf heures; il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et au retour travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Le soir il y eut comédie. — On mande de Gênes que milord Péterborough en est reparti pour retourner joindre l'archiduc dans le royaume de Valence; il lui porte 150,000 pistoles de l'argent que le prince Eugène lui a envoyé et qu'il a tiré des contributions du Milanois et des pays voisins. — Le roi a donné à l'abbé de Bussy-Rabutin, grand vicaire d'Arles, le doyenné de Tarascon, qui vaut 10,000 livres de rente. — Il y avoit trois guidons ou cornettes à vendre dans la gendarmerie qui ont été achetés par MM. de Montesson le

cadet, Ximenès, second fils de celui qui étoit gouverneur de Maubeuge, et...

Jeudi 30, *à Versailles*. — Le roi dîna à onze heures et alla se promener à Marly. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup dans la forêt de Saint-Germain. — Le roi a donné à M. l'abbé d'Entragues, un de ses aumôniers, l'abbaye de Vieuville en Bretagne. — Le roi a chargé M. de Bonnac, son envoyé auprès du roi de Suède, d'aller de sa part trouver le roi Stanislas pour le féliciter de son heureux avénement à la couronne de Pologne. M. de Bonnac étoit à Dantzick, parce que jusqu'ici le roi de Suède n'avoit point voulu aucun ministre étranger auprès de lui. — Les brouilleries augmentent en Écosse, et le duc de Queensbury, grand commissaire de la reine Anne, a pensé être assommé dans son carrosse à coups de pierres et entouré de ses gardes; cependant la plupart des membres du parlement sont portés à conclure le traité d'union des deux royaumes.

Vendredi 31, *à Versailles*. — Le roi dîna en sortant de la messe et alla courre le cerf dans le parc de Marly; après la chasse il alla se déshabiller au château, se promena dans les jardins et ne revint ici qu'à la nuit. — M. de Cauvisson, qui avoit dîné chez M. le Grand, se trouva incommodé en sortant de table; il se fit porter chez lui, ne perdit point connoissance, parla toujours de fort bon sens et envoya querir un chirurgien pour le saigner; mais il mourut tout d'un coup avant qu'on lui pût ouvrir le bras. Il étoit un des trois lieutenants généraux de Languedoc, n'avoit aucun brevet de retenue sur sa charge, qui vaut plus de 20,000 livres de rente. Il en avoit plus de 30,000 autres en fonds de terre, mais comme ce sont tous biens substitués et qu'il n'a laissé que trois filles, sa femme, qui étoit fille de son frère aîné, demeurera sans biens.

ANNÉE 1707.

Samedi 1er janvier, à Versailles. — Le roi, avant que d'aller à la chapelle, tint chapitre des chevaliers de l'Ordre, mais ce ne fut que pour recevoir les preuves de M. de Médavy. L'abbé d'Estrées officia à la messe; l'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres en haut. — On portoit au roi ce jour-ci, du trésor royal, 35,000 pistoles; il n'en a voulu que 25,000 cette année*. — Le roi a donné au marquis d'Alègre la lieutenance générale de Languedoc, qu'avoit M. de Cauvisson; il a déjà le gouvernement de Saint-Omer, que le roi lui donna il y a quelque temps. — Il est arrivé un courrier de M. de Vaudemont, les lettres sont du 15; M. de Médavy et lui mandent qu'on ne soit point en peine d'eux jusqu'au printemps, et que même ils se croient en état de se soutenir plus longtemps, s'il est nécessaire.

* Le roi avoit déjà diminué, puis retranché les étrennes qu'il avoit accoutumé de donner depuis deux ou trois ans.

Dimanche 2, à Versailles. — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla longtemps chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Il arriva un courrier de Madrid, les lettres sont du 27. On mande que deux régiments du roi d'Espagne ont été entièrement défaits en Aragon; ces deux régiments sont celui de dragons du chevalier de Pons et celui de Grafton, qui étoit un régiment qu'on avoit composé des déserteurs anglois. Grafton est prison-

nier, et le chevalier de Pons est blessé. Le bruit court que nous envoyons quinze bataillons en ce pays-là. — M. de Bouillon a pris congé du roi il y a deux jours, et va à Dijon plaider contre le duc d'Albret, son fils. On avoit cru l'affaire plusieurs fois accommodée, mais elle est plus aigrie que jamais, et M. de Bouillon, croyant que son fils ne se vouloit pas accommoder, lui a défendu de se présenter devant lui.

Lundi 3, *à Versailles*. — Le roi donna le matin à M. de Chamillart la survivance de secrétaire d'État pour son fils, qui n'a que dix-huit ans; cela soulagera fort M. de Chamillart, parce que cela lui épargnera trois ou quatre heures de signatures par jour. Le roi alla l'après-dînée à Trianon, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur alla le soir à la comédie, où vont toujours avec lui madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et Madame; il y a plusieurs années que le roi n'y va plus, et monseigneur le duc de Bourgogne feroit scrupule d'y aller. L'après-dînée monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent voir madame de Chamillart et faire compliment à toute la famille, ce qu'ils n'ont pas accoutumé de faire. Madame la duchesse d'Orléans alla chez madame de Chamillart, honneur qu'elle ne fait plus guère aux dames. — Le bruit court qu'on envoie quinze bataillons de l'armée d'Allemagne en Flandre.

Mardi 4, *à Versailles*. — Le roi sortit à midi du conseil de finance, et après son dîner alla se promener à Marly; au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On apprit la nouvelle de la mort du roi de Portugal; son confesseur, qui le gouvernoit et qui étoit fort autrichien, n'est pas confesseur du prince son fils. Rocmonteros, son premier ministre, fort attaché à l'archiduc, est mort aussi, et le duc de Cadaval, gendre de M. le Grand et qui a toujours été fort attaché à la France, est favori du prince. Tout cela pourroit faire

espérer quelque changement en ce pays-là, si les Portugais n'étoient pas aussi engagés qu'ils sont avec les ennemis. — Le roi Auguste est arrivé en Saxe, et son entrevue s'est faite avec le roi de Suède auprès de Leipsick; ils ont soupé ensemble, couché dans le même appartement, et on dit même que le roi Auguste a assisté aux prières luthériennes avec le roi de Suède.

Mercredi 5, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'entrer au conseil, fit prêter serment au fils de M. de Chamillart pour la charge de secrétaire d'État; il entretint ensuite le cardinal de Noailles, comme il fait tous les mercredis, et ensuite reçut la harangue des états de Bretagne. L'évêque de Saint-Malo portoit la parole; le marquis de la Vallière [étoit] député de la noblesse. L'évêque de Saint-Malo est frère de M. de Desmaretz, et a été capitaine aux gardes en grande réputation. L'après-dînée le roi alla se promener à Trianon; Monseigneur alla l'y trouver. Au retour S. M. donna une assez longue audience à M. de Vendôme chez madame de Maintenon, où étoit M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne soupa à six heures dans le cabinet de madame de Maintenon; elle donna ce souper à messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et six dames de celles qu'elle honore le plus de ses bontés.

Jeudi 6, *à Versailles*. — Le roi donna l'après-dînée audience au comte de Guiscard, qui se justifia sur les mauvais offices qu'on lui avoit rendus à la bataille de Ramillies. S. M. alla ensuite se promener à la Ménagerie. — M. de Vendôme partit le matin pour aller à Anet. Dans l'audience que lui donna hier le roi on croit que l'on a réglé les officiers généraux qui doivent servir cette année en Flandre et qu'il y en aura beaucoup moins que l'année passée. — Le marquis de Chamillart doit partir incessamment pour aller visiter les troupes et les places de la frontière. Le marquis du Bourg, ancien lieutenant général et un des directeurs de la cavalerie, l'accompagnera

dans ce voyage; il a déjà commencé à signer. — Le marquis de Sainte-Hermine, maréchal de camp, frère de madame la comtesse de Mailly, est ici malade depuis quelques jours, et les médecins n'en espèrent plus rien.

Vendredi 7, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, où il fait toujours planter. — On veut établir une grande réforme dans les Petits-Pères à Paris, et on en a chassé plusieurs qui menoient une vie scandaleuse*. — M. de Sainte-Hermine mourut le soir ici; il étoit inspecteur de cavalerie de l'armée du maréchal de Villars. — Il arriva hier un courrier qui apportoit une consultation à M. Fagon pour madame de Montgon, qui est demeurée fort malade à Clermont en Auvergne; elle revenoit de ce pays-là, où elle étoit allée voir son mari. — On mande de Saxe que le roi Stanislas est allé voir le roi Auguste et qu'ils se sont fait beaucoup d'amitiés; l'union entre le roi de Suède et ces deux rois-là fait faire de grands raisonnements dont on espère quelque chose qui nous sera avantageux. — L'électeur de Cologne, qui s'est fait prêtre, dit le premier jour de l'an sa première messe à Lille.

Ces Petits-Pères vivoient pour la plupart dans un grand désordre. Ils avoient des portes par où ils sortoient et rentroient du couvent sans être vus, et y faisoient entrer des femmes. Ils avoient des chambres et des lits où rien ne manquoit, jusqu'aux toilettes, et on y faisoit bonne chère. Les supérieurs étoient ou de moitié ou expulsés, et M. le cardinal de Noailles n'avoit pu venir à bout du scandale. Le désordre de l'ambition pour les charges n'étoit pas moindre; à la fin le roi y mit la main, et maintint après le cardinal de Noailles à l'y mettre.

Samedi 8, *à Versailles*. — Madame la duchesse de Bourgogne accoucha d'un prince à sept heures trois quarts; elle ne fut pas malade plus d'une heure. L'accouchement fut si prompt et si heureux que le roi n'arriva qu'après; il n'y eut que madame de Maintenon et la duchesse du Lude qui arrivèrent à temps. Clément, l'accoucheur, n'eut que le temps d'arriver. On n'eut pas le loisir de la mettre

sur le lit de travail, elle accoucha dans son grand lit; M. le cardinal de Janson baptisa le prince dans la chambre, et puis la maréchale de la Mothe le porta en chaise sur ses genoux dans son appartement. Le roi, à la messe, fit chanter le *Te Deum* (1). L'après-dînée le roi

---

(1) « Il y avoit déjà plus de dix jours que l'on comptoit que madame la duchesse de Bourgogne pouvoit accoucher à tout moment. La nuit du 7 au 8 de janvier, monseigneur le duc de Bourgogne étant couché avec cette princesse, elle s'éveilla à six heures trois quarts du matin, et l'état où elle se trouva lui fit juger qu'elle ne seroit pas longtemps sans accoucher. Elle eut de la peine à laisser lever le prince son époux, qui se leva néanmoins et se mit en robe de chambre. Cette princesse sonna; madame de la Salle, sa garde, vint, et ayant remarqué que quelques signes qui devoient précéder l'accouchement avoient paru, elle lui donna les choses dont elle avoit besoin. Madame Quentin, première femme de chambre, s'étant levée avec toute la diligence imaginable dès l'instant qu'elle eut appris ce qui se passoit, donna ordre qu'on allât querir M. Clément. On dit chez lui qu'il étoit à la messe aux Récollets, où on l'envoya chercher, et il se rendit aussitôt dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne. Madame la duchesse du Lude, dame d'honneur, qui avoit donné de bons ordres pour être avertie de tout ce qui se passeroit, arriva un instant après, et monseigneur le duc de Bourgogne alla s'habiller dans son appartement. Peu de temps après le départ de ce prince, la princesse son épouse sentit une douleur assez vive. Une dame dont la vertu pouvoit faire exaucer les prières (*) et madame de la Salle lui tenoient chacune une main. Elle accoucha d'un prince une minute tout au plus après sept heures et demie. Madame la duchesse du Lude alla aussitôt chez le roi, et dit à Sa Majesté que la chose étoit pressée, sans lui dire que madame la duchesse de Bourgogne étoit accouchée d'un prince. Sa Majesté, qui avoit jugé que, si cette princesse accouchoit la nuit, il se perdroit beaucoup de temps avant que les officiers de sa garde-robe fussent avertis et qu'ils eussent apporté ses habits, avoit donné ordre depuis dix jours qu'on les laissât sur une chaise auprès de son lit, de manière qu'elle fût habillée en un instant par M. de Niers, l'un de ses premiers valets de chambre, et par un garçon de la chambre. Monseigneur le duc de Bourgogne, qu'on avoit aussi habillé en très-peu de temps, et qui avoit appris ce qui s'étoit passé, arriva en ce moment. Il se jeta au cou du roi, et dit à Sa Majesté qu'il lui étoit né un prince; ce monarque l'embrassa tendrement. Ils se rendirent à l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, ainsi que tous les princes et toutes les princesses qu'on n'avoit pu avertir assez tôt. A peine le roi fut-il entré dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne que son premier soin fut d'envoyer chercher M. le cardinal de Janson et M. le curé de Versailles pour ondoyer le prince qui venoit de naître; l'impatience de Sa Majesté parut grande en les attendant. Ils firent néanmoins beaucoup de diligence, et ayant ondoyé le

(*) Cette dame est évidemment madame de Maintenon.

alla chez madame la duchesse de Bourgogne, qu'il trouva fort tranquille et fort contente; il lui dit que la reine d'Angleterre viendroit la voir à cinq heures, qu'il reviendroit de la promenade pour la recevoir et qu'en attendant il alloit faire un tour à Trianon. Le roi a envoyé ordre à M. d'Argenson, lieutenant de police à Paris, de défendre toutes les dépenses extraordinaires qu'on avoit faites en réjouissance du premier duc de Bretagne et qui avoient monté à des sommes excessives pour la ville de Paris; il a même défendu la même chose pour Versailles, et veut que la joie des peuples ne paroisse que par leurs prières. On chantera lundi le *Te Deum* à Paris. On a choisi M. Dodart, le fils, pour premier médecin de monseigneur le duc de Bretagne, et pour sa nourrice une bonne paysanne de Picardie (1).

---

prince dès qu'ils furent arrivés, Sa Majesté dit à haute voix aussitôt que cette cérémonie fut finie : « Grâces à Dieu, le voilà chrétien. » Après quoi elle embrassa madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Bourgogne, et ensuite madame la duchesse de Bourgogne ayant embrassé le prince son époux, elle lui dit d'une manière qui marquoit autant de tendresse que de joie : « Monsieur, je dois ce prince à votre piété ; » et ce prince lui répondit : « Madame, et moi je le dois à Dieu et à vous. »

Pendant que madame Despérier, qui a la charge de remueuse, qu'elle a exercée pendant l'enfance de messeigneurs les princes et de feu monseigneur le duc de Bretagne, emmaillotta le prince, que le roi n'avoit pas encore nommé, M. de Chamillart apporta le cordon de l'Ordre, que Sa Majesté mit à ce prince lorsqu'on eut achevé de l'emmaillotter, tous les enfants de France étant chevaliers-nés. On trouva que ce prince, qui est beau de visage, avoit les cheveux noirs et plus longs que les enfants ne les ont ordinairement en naissant. Sur les huit heures et demie, madame la duchesse de Bourgogne et le prince son fils étant en bon état, madame la maréchale de la Mothe se mit dans la chaise du roi et ayant le prince sur ses genoux; Sa Majesté dit à M. le maréchal de Boufflers : « M. le maréchal, faites votre charge, et conduisez M. le duc de Bretagne chez lui, » et toute la cour retentit alors du nom de monseigneur le duc de Bretagne. Les gardes étoient partout sous les armes, et la chaise étoit précédée d'un détachement des gardes du corps et de Cent-Suisses, environnée d'un grand nombre d'officiers et suivie de madame la duchesse de Ventadour, de madame de la Lande, sous-gouvernante, et de madame d'Oquinquan, première femme de chambre. » (*Mercure* de janvier, pages 311 à 320.)

(1) La *Gazette de France* dit qu'elle est femme du sieur Girant, chirurgien de Saint-Just, près de Beauvais.

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; il alla chez madame la duchesse de Bourgogne avant et après sa promenade. — On apprit par les lettres de M. le Blanc, intendant d'Auvergne, que madame de Montgon étoit morte à Clermont le 5. Elle étoit dame du palais; on ne sait pas si sa place sera remplie et si on conservera son logement ici à son mari*. — L'inspection qu'avoit M. de Sainte-Hermine a été partagée; on la donne au chevalier de Pourières et à Bouteville; ils n'auront chacun que la moitié des appointements. Ils ne se mêleront point de la cavalerie; ils ne seront inspecteurs que de dragons. Les colonels généraux des dragons avoient toujours souhaité que les inspecteurs des dragons fussent séparés de la cavalerie; le maréchal de Tessé et le duc de Guiche, pendant qu'ils avoient ces charges-là, ne l'avoient pu obtenir, et on l'a accordé à M. de Coigny, ce qui rend sa charge encore plus agréable. — Madame la duchesse du Maine joua à Clagny la comédie des *Femmes savantes;* Madame y étoit et grand nombre de dames et de courtisans.

* Madame de Montgon, fille d'Heudicourt, grand louvetier, qui s'appeloit Sublet, et de madame d'Heudicourt, qui étoit Pons, n'avoit rien, et avoit été fort belle. Le maréchal d'Albret, qui l'avoit trouvée telle et dont elle étoit parente, avoit marié son frère à sa sœur, et c'étoit chez lui qu'elle avoit fait amitié avec madame Scarron et avec madame de Montespan. Celle-ci la protégea, et madame Scarron, devenue gouvernante de ses enfants, prit mademoiselle d'Heudicourt pour les amuser chez elle. Devenue madame de Maintenon, elle protégea infiniment madame d'Heudicourt et sa fille, dont elle fit le mariage et la fortune. Si la cour fut scandalisée de la voir dame du palais, les troupes ne le furent pas moins de voir son mari directeur de la cavalerie et lieutenant général. Madame de Montgon étoit de tous les particuliers chez madame de Maintenon, amusoit le roi par son esprit et par sa liberté; elle devint un petit personnage et quelquefois assez impertinente. Son mari la survécut longtemps, et s'étoit fait lieutenant général en la menaçant de l'emmener en Auvergne. Elle y étoit allée après, voir son beau-père et son bien, et y mourut fort promptement. Elle laissa un fils et une fille, qui épousa un Montmorin. Le fils entra assez bien dans le monde et fit quelques cam-

pagnes dans la gendarmerie. Tout à coup, et sans aventures, il se jeta dans le séminaire de Saint-Sulpice, y passa quelques années en grande dévotion, se fit prêtre, et peu de jours après montra une intrigue qui surprit moins quelques supérieurs de son séminaire que le monde, qui ne le voyoit pas de si près. Les jésuites s'en voulurent servir pour donner en Espagne un degré d'autorité à la Constitution *Unigenitus* qui réfléchit ici. Le roi d'Espagne venoit d'abdiquer; il lui fut proposé par le P. Bermudez, son confesseur, qui par d'autres cabales avoit eu grand'part à l'abdication. Le roi d'Espagne ne l'avoit jamais connu. Il étoit trop jeune lorsque ce prince alla en Espagne; il demanda si c'étoit le fils d'une madame de Montgon qu'il avoit vue dame du palais, et eut peine à le recevoir dans sa retraite de Saint-Ildefonse. Lui, cependant, parut d'abord aller pour procurer la canonisation de je ne sais quel saint, et cependant écrivoit au P. Bermudez des admirations de la retraite du roi d'Espagne et des désirs de s'en aller édifier de près, et de passer sa vie auprès d'un si grand exemple qui à la fin le firent admettre. Parmi cette négociation, le roi Louis mourut, et le roi Philippe remonta sur le trône. Un tel changement ne ralentit point l'abbé de Montgon ni les jésuites; mais le P. Bermudez ayant été chassé, il fallut changer de batterie. Madame de Montgon, qui avoit été élevée auprès de madame la Duchesse, introduisit de bonne heure son fils auprès de M. le Duc, qui étoit alors premier ministre, avec lequel il avoit passé sa première jeunesse. Il le fut trouver, et M. le Duc, très-brouillé en Espagne pour le renvoi de l'infante et qui avoit un grand desir de s'y raccommoder, crut l'abbé de Montgon un instrument propre. L'embarras étoit du prétexte; il étoit inconnu au roi d'Espagne. Il ne s'agissoit plus de Saint-Ildefonse, et un béat qui avoit tout quitté pour se faire prêtre et qui n'avoit prétexté un voyage si bizarre que par l'admiration de la retraite du roi d'Espagne et du desir de s'y enterrer auprès d'un si grand exemple se trouvoit bien à découvert au milieu d'une cour où il n'avoit ni affaire, ni prétexte, ni bienséance de s'aller transplanter. Quoique M. le Duc fût le maître, il falloit pourtant l'attache de M. de Fréjus, depuis cardinal de Fleury, et il se falloit bien garder de lui rien laisser apercevoir des motifs de ce voyage, tant de celui qui regardoit M. le Duc que de ceux qui étoient particuliers aux jésuites et des autres plus profonds et personnels au sulpicien. C'étoit, en un mot, un fou de beaucoup d'esprit, et d'esprit agréable, mais caché et singulier au dernier point, qui avoit des vues et une ambition vaste qu'il ne voyoit point de chemin pour la satisfaire ici, ni par les armes qu'il avoit quittées, ni par l'Église, et qui espéra que, posté par les jésuites, il s'ouvriroit par l'Espagne un chemin abrégé au cardinalat, appuyé de la dévotion du roi d'Espagne et de cet abandon du monde et de sa patrie à qui il crut donner un grand

relief en partageant son bien à ses parents et ne se réservant presque rien. M. de Fréjus, qui ne voyoit pas clair à un voyage si extraordinaire, y résista tant et si longtemps qu'il ne put y consentir, et se contenta de ne le pas empêcher. L'abbé de Montgon partit et fit en effet le raccommodement de M. le Duc avec l'Espagne; il fut d'abord très-bien en ce pays-là; mais il y fut traversé par notre cour dès que M. de Fréjus y eut pris la place de M. le Duc, et l'abbé commença à être embarrassé de sa personne. Il vint, quelque temps après, faire un tour de sept ou huit mois à Paris, où il parut avec un air fort composé, mais avec un équipage fort leste; il y eut plusieurs audiences de M. le cardinal de Fleury, avec lequel enfin il demeura brouillé, et s'en retourna furtivement en Espagne. Il y trouva toutes les avenues fermées; plus d'accès auprès du roi ni de la reine. Il essaya longtemps par ses souplesses de se raccrocher, puis des pensions, après des emplois à Rome : tout lui manqua. Il éclata, se brouilla avec les ministres, écrivit contre eux et contre M. le cardinal de Fleury, et fit imprimer un livre d'invectives écrit avec beaucoup d'esprit et de fiel, mais où on ne comprend ni le dessein ni la matière. Après cet éclat, qui mit également les deux cours contre lui, il fut chassé d'Espagne, erra quelque temps en Portugal, dont il eut ordre aussi de se retirer, et finalement vint par mer en Flandre, d'où il obtint la permission d'aller mourir de faim et de rage en Auvergne, où il est et où il est apparent qu'il n'est pas encore au dernier tome du roman de sa vie. Cela, quoique arrivé bien des années après la mort de madame de Montgon, a paru mériter de trouver place ici.

Lundi 10, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla l'après-dînée se promener à Marly; au retour il alla chez madame la duchesse de Bourgogne, et puis travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le roi dit à sa promenade et le soir à son souper qu'il avoit eu des nouvelles de la mort du prince Louis de Bade. — J'appris que Reding, Suisse, maréchal de camp dans notre armée d'Espagne et colonel d'un régiment sur le pied étranger, qui vaut 10,000 écus de rente, étoit mort de maladie; le roi a donné ce régiment à Lumagne, qui y étoit colonel réformé. — Le roi a fait brigadier...., qui commande l'artillerie en Espagne, et Champflour, qui est colonel réformé dans le régiment de Paon. — Le soir il y eut comédie. — L'archiduc, comme prétendu roi d'Es-

pagne, a fait milord Marlborough son vicaire général en Flandre malgré la différence de religion, chose qui scandalise fort les Flamands, qui sont bons catholiques.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart. L'après-dînée il passa chez madame la duchesse de Bourgogne avant que d'aller à Trianon, et au retour il demeura encore chez elle assez longtemps et puis alla chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. de Ponchartrain. — Rodes, qui travaille aux mines des Pyrénées, écrit à M. de Chamillart qu'on trouve les mines encore plus abondantes qu'on ne l'avoit dit, qu'il n'y en a point de si riches ni au Pérou ni au Mexique; il demande dix-huit cents hommes pour y travailler, moyennant quoi il pourra donner près d'un million par semaine. Tous les gens de ce pays-là confirment ce qu'il dit de la richesse de ces mines. — M. Ducasse, chef d'escadre, part à la fin de la semaine pour aller commander les vaisseaux qu'on arme à Brest et dans les pays voisins.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; l'après-dînée il vint chez madame la duchesse de Bourgogne et puis s'alla promener dans les jardins, d'où il revint d'assez bonne heure, parce qu'il est un peu enrhumé. Son rhume vient de la grande chaleur qu'il fait dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne, où il est souvent; il y revint encore au retour de la promenade. — On mande d'Allemagne que la cour de Vienne est fort inquiète sur le parti que le roi de Suède va prendre. Il a envoyé un de ses aides de camp à l'électeur de Bavière. — Le soir il y eut comédie. — Le roi a toujours donné à madame de Montespan, depuis qu'elle est retirée de la cour, 3,000 louis d'or par quartier, quelque prix qu'ils valussent; il a diminué cette année des deux tiers à cause de la rareté de l'argent.

Jeudi 13, *à Versailles* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Avant sa promenade, au

retour de sa promenade et avant souper il vint chez madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il doit demeurer huit jours. — Le roi, à sa promenade à Marly, parla des mines auxquelles Rodes fait travailler, et on espère fort que cette affaire réussira. — On eut des lettres de Madrid du 1er de ce mois. Le roi d'Espagne espère avoir, au commencement de sa campagne prochaine, quarante-neuf bataillons et six-vingts escadrons bien payés; tous les fonds sont faits pour cela. Il ne comprend point là-dedans seize bataillons qui ont été levés et qui sont entretenus par des provinces particulières. Nous y avons outre cela trente bataillons françois, et on y en envoie encore d'autres, dont il y en a déjà trois arrivés à Navarre. On mande de Lisbonne que les ennemis font rembarquer les quatre ou cinq mille hommes qui sont venus par leur dernière flotte et qu'on veut porter à Valence, où est l'archiduc.

Vendredi 14, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon; avant, après la promenade et avant son souper il alla voir madame la duchesse de Bourgogne et y demeura assez longtemps; elle se porte à merveille. Monseigneur, qui est à Meudon, courut le loup. — Le roi a donné à M. de Volvire la sous-lieutenance des gendarmes vacante par la mort du prince Maximilien, tué à Ramillies; Volvire étoit le premier enseigne. M. d'Ecquevilly, le seul guidon de ceux qui restoient, n'a point voulu donner d'argent pour monter à l'enseigne, et il falloit trouver 50,000 écus que le roi avoit promis à M. de Soubise pour le dédommager de pareille somme qu'il lui en avoit coûté pour le prince Maximilien, son fils. M. de Valbelle, neveu de l'évêque de Saint-Omer et qui sort des mousquetaires, donne les 50,000 écus et sera enseigne; outre cela, il y avoit un guidon pour lequel il falloit donner 50,000 francs que le roi a accordé à la famille de M. de Gouffier, tué aussi à la bataille de Ra-

millies. Le roi a choisi, pour remplir cette place, le chevalier de Valvire, frère de celui qui étoit sous-lieutenant; il ne lui en coûte que 50,000 francs. Il reste encore un guidon à vendre, et on les vend d'ordinaire 80,000 écus.

Samedi 15, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener à Marly. Avant que d'y aller, au retour et avant souper, il alla voir madame la duchesse de Bourgogne. — Les lettres de Madrid donnent de grandes espérances de la grossesse de la reine d'Espagne. Madame des Ursins mande qu'elle n'ose pas encore en assurer; mais qu'il n'y a jamais eu tant d'apparence. Le roi d'Espagne se fait aimer et estimer de plus en plus; il parle dans les conseils avec beaucoup de force et partout ailleurs avec beaucoup de bonté. Il songe à continuer la guerre avec succès et à ressembler les fonds nécessaires pour la soutenir.

Dimanche 16, *à Versailles*. — Le roi demeura au conseil jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla tirer, et avant que de sortir pour la chasse il fut longtemps chez madame la duchesse de Bourgogne et y revint encore après la chasse et avant souper. Monseigneur vint ici de Meudon, pour le conseil, passa ensuite chez madame la duchesse de Bourgogne, et puis retourna dîner à Meudon. On a commencé ce matin à dire la messe dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne, qui se porte toujours de mieux en mieux. — Le mariage du comte d'Évreux est arrêté avec mademoiselle Crozat, qui n'aura douze ans qu'au mois de mars; son père lui donne en mariage la valeur de deux millions, quoi qu'il ait encore beaucoup d'autres enfants. — Le roi travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon, comme il fait tous les dimanches.

Lundi 17, *à Versailles*. — Le roi prit médecine par pure précaution, comme il fait tous les mois, et après dîner il travailla chez lui avec M. Pelletier; à six heures

il vint chez madame la duchesse de Bourgogne. — Le mariage de M. de Gondrin avec mademoiselle de Noailles est réglé; on n'en sait pas encore les conditions; voilà déjà six filles du maréchal de Noailles mariées; il y en a encore trois à marier. — On mande de Liége que les troupes de l'électeur de Brandebourg veulent se saisir de Herstal, sur la Meuse, qui étoit au feu roi Guillaume, dont l'électeur de Brandebourg se prétend l'héritier. Les Hollandois ne veulent pas qu'ils se saisissent de ce poste; on ne sait si cette affaire-là n'aura point de suites.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée S. M. alla à Trianon, et au retour de sa promenade il alla chez madame la duchesse de Bourgogne, qu'il n'avoit pu voir avant que de sortir; le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — M. de Noailles donne en mariage à sa fille 100,000 écus, 220,000 francs en effets dont M. d'Antin est content, et 80,000 francs en pierreries, meubles et nourriture. Il doit nourrir les mariés huit ou dix ans, et la duchesse de Noailles cède à sa belle-sœur, avec le consentement du roi, sa place de dame du palais, dont elle ne fait guère les fonctions, parce qu'elle mène une vie fort retirée. M. d'Antin donne à M. de Gondrin, son fils, la terre de Bellegarde sur le pied de 10,000 livres de rente, et madame de Montespan lui donne pour 100,000 francs de pierreries, qui seront substituées la moitié au fils aîné, et l'autre moitié à la fille aînée.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée et vit madame la duchesse de Bourgogne avant, après la chasse et avant souper. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et y retourna dîner après avoir vu madame la duchesse de Bourgogne. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, qui mande au roi que les ennemis n'attaquent point encore

le château de Milan, Valence ni Crémone. Ils ont même éloigné leur quartier de cette dernière place, qu'ils vouloient tenir bloquée; mais le manque de fourrage les a obligés de se porter plus loin. Le bruit, dans leur armée, est que le prince Eugène a ordre de s'en aller à Vienne, et que l'empereur veut qu'il emmène six régiments avec lui pour les envoyer en Hongrie, où les mécontents sont plus forts que jamais.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly; il va toujours trois fois le jour voir madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur revint de Meudon et remit au lendemain la comédie qui étoit commandée, parce que c'est l'anniversaire de la reine mère, morte en 1666. — M. le comte de Châtillon, un des deux premiers gentilshommes de la chambre de M. le duc d'Orléans, lui a demandé permission de se défaire de sa charge, ce que S. A. R. lui a permis. Quand Monsieur mourut, il avoit quatre premiers gentilshommes de la chambre; M. le duc d'Orléans n'en a que deux, qui sont M. de Châtillon et M. de Sassenage, et Monsieur, qui en avoit quatre en mourant, n'en avoit qu'un au commencement, quand on fit sa maison. — M. le duc de Guiche eut de violents frissons, et comme on croit qu'il y a du venin à sa maladie, il s'est fait transporter du château à l'hôtel de Gramont.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis, et alla tirer l'après-dînée. — L'empereur a fait demander de grandes contributions à Bologne et à Ferrare. Le pape a fait assembler un consistoire dans lequel il a été résolu de refuser ces contributions. S. S. a fait venir le cardinal Grimani, à qui il a déclaré que, si l'empereur vouloit exiger ces contributions par force, il s'y opposeroit par tous les moyens que Dieu lui avoit donnés et se serviroit des armes spirituelles et temporelles. — Le comte de Guitaut a acheté 51,000 francs le régiment de

Rouergue de M. de Rigolet, qui est mort quelques jours après la conclusion de ce marché. Guitaut avoit un nouveau petit régiment qu'il a vendu 20,000 livres à Marlou, qui étoit capitaine d'infanterie dans Lassay. — Il y eut le soir comédie. Le soir le roi, étant chez madame de Maintenon, envoya chercher M. de Chamillart et travailla avec lui, quoique ce ne soit pas un des jours qu'il a accoutumé d'y travailler.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener à Marly. Le soir on joua à Clagny la comédie des *Importuns de Châtenay*, faite par Malezieu; il y a à cette comédie beaucoup de musique et d'entrées de ballet, qui furent dansées par les meilleurs danseurs de l'Opéra. Monseigneur, monseigneur le duc de Berry, Madame et presque toutes les dames de la cour y allèrent. — Maubourg a acheté le régiment de Ponthieu, que le roi avoit donné à vendre à la famille de Coteron après la mort du jeune Coteron, et Maubourg, qui avoit un petit régiment, l'a vendu à Saint-Paul, fils de la sœur de M. de Chiverny. — M. le duc de Savoie demande à l'empereur qu'on le mette en possession de Montferrat et de la Laumeline suivant le traité qu'il a fait avec lui, et le prince Eugène lui a fait répondre, de la part de l'empereur, qu'on exécuteroit le traité après la paix, et on est persuadé que M. de Savoie n'a pas été content de cette réponse. — M. le duc de Saint-Aignan a épousé à Paris mademoiselle de Besmeaux; la noce se fit chez madame de Villacerf, grand'mère de la fille.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. — On sut le matin, au sortir du conseil, que le roi envoyoit le maréchal de Tessé commander l'armée destinée à passer en Italie, et on compte toujours que M. le duc d'Orléans en sera généralissime; mais ce prince ne doit partir qu'au mois d'avril, et le maréchal de Tessé partira incessamment. — M. le comte

de Châtillon, qui avoit demandé à M. le duc d'Orléans à se défaire de sa charge, a prié S. A. R. de trouver bon qu'il la gardât, du moins jusqu'à la fin de la campagne. — Il y a eu un grand mouvement à Bruxelles; les chaînes même ont été tendues dans les rues. On y veut établir beaucoup de nouveaux droits; ainsi cette ville, qu'on vouloit dans le commencement décharger de tous les impôts, s'en trouve accablée présentement, et les ennemis n'y consomment plus l'argent que les François y consommoient. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart.

Lundi 24, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Après la chasse il alla se déshabiller au château, comme à son ordinaire, se promena ensuite dans les jardins jusqu'à la nuit et puis revint ici. La duchesse de Saint-Aignan fut présentée au roi par madame de Beauvilliers et prendra demain son tabouret au souper. Le roi lui dit que, pour bien faire, elle n'avait qu'à suivre l'exemple et les conseils de madame de Beauvilliers (1). — Il arriva hier au soir un courrier de M. de Vaudemont; les lettres sont du 7. Les troupes de M. de Médavy sont en très-bon état; on assure qu'il a vingt-quatre mille hommes. Les ennemis se sont éloignés de Crémone, et l'on dit toujours, dans leur armée, que le prince a ordre d'aller à Vienne et d'y mener quelques régiments.

Mardi 25, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. L'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez

(1) « On assure que mademoiselle de Besmeaux n'avoit qu'un an et demi lorsqu'elle entra dans un couvent, qu'elle n'en a que seize et qu'elle n'est sortie du couvent que pour se marier. Ainsi l'on peut dire que n'ayant encore nulle connoissance du monde, c'est une cire molle que l'on maniera comme l'on voudra; mais comme elle est en bonnes mains et qu'elle ne verra que de bons exemples, il y a tout lieu de croire qu'elle ne prendra que de bonnes impressions. (*Mercure* de janvier, page 358.)

madame de Maintenon, il travailla avec M. de Ponchartrain. — On reçut des lettres de M. de Rodes du 7. Il mande qu'il a trouvé le corps de la mine à quoi il fait travailler, qu'elle est très-abondante et qu'il va incessamment faire la première fonte; ainsi l'on croit que dans huit jours on aura des nouvelles qui feront juger plus sûrement du succès de cette entreprise. — M. de Gondrin épousa à Paris mademoiselle de Noailles; le cardinal de Noailles les maria dans sa chapelle. — Le roi Stanislas n'est point encore retourné en Pologne; le roi Auguste ne l'a point voulu voir jusqu'ici, quelques instances que lui en a faites le roi de Suède. — M. le cardinal de Noailles a réglé que le jubilé commencera lundi; il durera quinze jours; il n'y aura qu'une station et trois jours de jeûne dans une des deux semaines.

Mercredi 26, *à Versailles*. — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à une heure; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Il va tous les jours trois fois chez madame la duchesse de Bourgogne depuis sa couche. Elle a commencé à se lever depuis quelques jours; elle dîne debout et puis se recouche après son dîner. — On reçut des lettres de Madrid du 15. Les espérances de la grossesse de la reine d'Espagne continuent toujours. Le roi avoit écrit au roi d'Espagne de lui envoyer un officier général qui fût bien instruit de l'état des troupes et de tout ce qui regarde la guerre de ce pays-là; le roi d'Espagne a choisi, pour cette commission-là, le marquis de Brancas, qui arrivera ici à la fin du mois. — On a changé la nourrice de monseigneur le duc de Bretagne, parce qu'elle a eu la fièvre; mais le prince se porte à merveille.

Jeudi 27, *à Versailles*. — Le roi dîna au sortir de la messe et puis alla courre le cerf dans le parc de Marly. Il y eut bal chez madame la Duchesse, pour M. le duc d'Enghien et pour les princesses ses sœurs et mademoiselle de Conty; le bal commença à six heures du soir et finit à dix; monseigneur le duc de Berry y alla. — On a

appris de Sicile que le marquis de Bedmar, qui en est vice-roi, étoit à l'extrémité. On sera fort fâché en ce pays-ci et en Espagne, parce qu'il est fort attaché au service des deux couronnes. — Toutes les lettres qu'on reçoit d'Italie parlent de la paix de M. de Savoie; mais on n'en ditrien ici, on ne croit pas même cette nouvelle bien fondée.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi devoit aller courre le cerf à Marly avec les chiens de M. le comte de Toulouse, mais il eut une grande migraine qui l'en empêcha; il se promena l'après-dînée dans ses jardins et se trouva fort soulagé le soir. — Le clergé doit s'assembler, le 15 du mois qui vient pour emprunter vingt-quatre millions en billets de monnoie, dont ils payeront l'intérêt au denier vingt-quatre en argent comptant; ces vingt-quatre millions de billets de monnoie seront ôtés du commerce, et le roi assignera un fonds au clergé, d'un million par an, pour payer ces intérêts; ainsi il n'en coûtera rien au clergé. C'est proprement prêter son nom au roi; mais les particuliers qui auront prêté les billets de monnoie croiront encore leur revenu plus sûr, le clergé y étant obligé en son nom. — On parle fort du mariage du comte de Gacé avec mademoiselle de Beaumanoir, qui a plus de 400,000 francs de bien échu. — Monseigneur alla le soir à Clagny voir la comédie des *Femmes savantes,* que joua madame du Maine.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi ne se sent plus de sa migraine et tint le conseil de finance, comme il fait tous les samedis. Le soir il y eut comédie. — On mande de Paris que le comte de Gramont est à la dernière extrémité et qu'il ne passera pas la nuit. — Les lettres de la Haye disent qu'on y attend milord Marlborough; qu'il veut ouvrir la campagne de bonne heure. Ils ont de grands magasins dans leurs places les plus avancées; ils font un détachement de quatre hommes par compagnie pour envoyer en Portugal. — De Rodes mande qu'il a fait une très-petite fonte dans laquelle il a trouvé quatre

cents marcs de bon argent; il compte que la mine est si bonne qu'il y a la cinquième partie d'argent, et que dans les mines du Potosi il n'y en a qu'une sixième partie.

Dimanche 30, à Versailles. — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à une heure; il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Le soir il y eut bal à Clagny, où alla monseigneur le duc de Berry en masque. — Le comte de Gramont mourut à Paris la nuit passée; il avoit un brevet d'affaires, un brevet de justaucorps bleu, et 12,000 francs de pension. Il avoit été gouverneur du pays d'Aunis, et avoit vendu ce gouvernement il y a quelques années à M. de Gacé. Il n'a laissé que deux filles : madame de Staffort et l'abbesse de Poussay. Il avoit du moins quatre-vingt-six ans*. — Le roi a donné un brevet de retenue de 100,000 francs à M. de Montpeiroux sur sa charge de mestre de camp général de la cavalerie, qu'il acheta il y a quelques années du maréchal Rose.

* Le comte de Gramont étoit un vieux sacripant de cour et de monde, qui avoit beaucoup d'esprit et d'impudence et qui avoit honte bue sur tout. Il étoit frère de père du maréchal de Gramont, dont la mère étoit fille du maréchal de Roquelaure, et celle du comte de Gramont étoit sœur de Bouteville, décapité à Paris pour duels, père du maréchal de Luxembourg. Il s'étoit attaché à M. le Prince, qu'il suivit en Flandre, se promena après en Angleterre, y devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton, que ses frères le forcèrent d'épouser et qu'il amena en France. Les Mémoires de sa vie, qu'il n'a pas eu honte d'écrire et de publier, le font assez connoître. Ce ne fut pas une légère tache à notre cour qu'un aussi publiquement malhonnête homme, poltron, fripon au jeu, escroc et plein de toutes sortes d'infamies, non-seulement les portât toutes avec un front d'airain, sans en désavouer pas une, mais eût acquis une faveur et une liberté auprès du roi qui le rendit continuellement redoutable aux ministres même. C'étoit un homme à qui tout étoit permis et qui se permettoit tout. Le roi parlant un jour d'un envoyé du Nord qui venoit de repartir après un compliment et quelque chose de plus qu'il étoit venu faire et dont il s'étoit

fort mal acquitté : « Vous verrez, Sire, dit le comte, que c'est quelque parent de ministre. » Il ne marchandoit personne et souvent en face. Étant fort malade, un an devant sa mort, sa femme lui voulut parler de Dieu ; l'oubli entier dans lequel il en avoit été toute sa vie le jeta dans une grande surprise de nos mystères, et se tournant vers sa femme : « Comtesse, lui demanda-t-il, mais me dis-tu bien vrai ? » Et comme du temps après elle lui récitoit le *Pater* : « Comtesse, cette prière est belle. » Il n'en avoit pas la moindre notion. De ses dits et de ses faits on en feroit un livre, mais qui seroit déplorable si l'on en retranchoit l'effronterie et les saillies. Avec tout cela il avoit debrellé la cour, et la tenoit en respect. Ce brevet d'affaires qu'il avoit est un brevet d'entrées, beaucoup moindres que celles des premiers gentilshommes de la chambre et beaucoup plus grandes que les entrées de la chambre.

Lundi 31, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Il fera son jubilé cette semaine. Au retour de Marly il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le marquis de Brancas arriva d'Espagne; il est parti de Madrid le 17, et on n'y doutoit quasi plus de la grossesse de la reine d'Espagne. LL. MM. CC. ont choisi M. de Zuniga, qui est à Paris, pour venir faire des compliments sur la naissance de monseigneur le duc de Bretagne. On a envoyé, il y a quelques jours, un courrier à Madrid, dont on attend le retour, pour donner les ordres à M. de Brancas, et en attendant il rendra compte au roi et à M. de Chamillart de l'état des troupes de ce pays-là. Avant qu'il partît de Madrid le roi d'Espagne lui dit qu'il le destinoit à aller commander les troupes de France qu'on détachera de la grande armée pour servir cette campagne, en Castille, sous le marquis de Bay.

Mardi 1er *février, à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Vendôme et M. de Chamillart. — On avoit envoyé hier un courrier à M. de Vendôme pour le faire venir; on veut régler

avec lui les officiers généraux qui serviront cette campagne en Flandre, et l'on croit qu'ils seront déclarés cette semaine. — Le bruit avoit couru que milord Marlborough étoit arrivé à la Haye, mais cela n'est pas vrai; on dit toujours en Hollande qu'il y arrivera avant la fin du mois. Ce milord a refusé le gouvernement de Flandre avec le titre de vicaire, qui est encore au-dessus et que l'archiduc lui avoit offert. — Madame de Frontenac est morte depuis quelques jours à Paris; elle étoit veuve de M. de Frontenac qui a été longtemps vice-roi en Canada. Elle n'a point d'enfants et a fait M. le Premier son légataire universel; mais on compte qu'elle laisse fort peu de bien*.

* Madame de Frontenac avoit été fort belle, galante, toujours du grand monde et femme de beaucoup d'esprit, mêlée en beaucoup d'intrigues.

Mercredi 2, *jour de la Chandeleur, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Il y eut procession des chevaliers de l'Ordre dans la cour, comme il y a toujours à pareil jour. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne vit hier les ambassadeurs et beaucoup de courtisans; elle compte de se relever dimanche. — Les états de Languedoc se sont séparés après avoir accordé au roi généralement tout ce qu'il avoit demandé; ils donnent trois millions pour le don gratuit et deux millions pour la capitation. — On a reçu des lettres de Madrid du 22; la grossesse de la reine continue. — Toutes les lettres d'Allemagne portent que les mécontents de Hongrie sont maîtres de toute la Transylvanie, à la réserve d'une ville et d'un château qui tiennent encore pour l'empereur.

Jeudi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil qu'il auroit tenu hier sans la fête; il alla l'après-dînée à Marly. Monseigneur alla l'après-dînée à pied à la paroisse pour

faire ses stations. Le roi donna audience, le soir, au marquis de Brancas chez madame de Maintenon. — Madame de Frontenac avoit un joli appartement à l'Arsenal, que madame la duchesse du Maine prend pour elle. — On a des lettres de Madrid du 25 qui confirment la grossesse de la reine d'Espagne. On mande de ce pays-là que les troupes angloises et hollandoises qui débarquèrent en Portugal il y a quelques mois ont eu ordre d'y demeurer, et qu'ils n'ont fait passer dans le royaume de Valence que quelques recrues peu nombreuses. — Les affaires d'Écosse ne sont pas encore terminées, et ceux qui ne sont pas dans le parti de la reine Anne voudroient bien que la France voulût entrer dans leurs intérêts et leur envoyer des armes et de l'argent.

Vendredi 4, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla l'après-dînée se promener à Marly. — La Barre, capitaine-lieutenant de la colonelle du régiment des gardes, mourut à Paris. M. le maréchal de Gramont et M. de la Feuillade, pendant qu'ils étoient colonels de ce régiment, disposoient des charges de leur compagnie, et le roi, avant que de donner ce régiment au maréchal de Boufflers, lui avoit déclaré qu'il ne vouloit plus que les colonels eussent la disposition de ces charges. La Barre avoit, outre cela, le cordon rouge de l'ordre de Saint-Louis et quelques pensions. — M. de Chamillart, qui est à l'Étang, y donnera audience à tous les directeurs et inspecteurs d'infanterie et de cavalerie pour voir avec eux ce qui est dû aux troupes, et on commence à leur faire donner de l'argent pour les recrues et la remonte.

Samedi 5, à Versailles. — Le roi alla, l'après-dînée, à pied à la paroisse faire ses stations pour le jubilé, et y demeura plus d'une heure. — L'abbesse de Saint-Étienne de Reims, sœur de feu M. le duc de Montauzier, est morte dans son couvent, âgée de près de quatre-vingt-dix ans. Cette abbaye est une des plus considérables des abbayes

de filles du royaume; mais le roi ne disposera des bénéfices vacants qu'à Pâques. — Le cardinal Colonitz est mort à Vienne. Il y a présentement quatre places vacantes dans le Sacré Collége. Il étoit archevêque de Gran, et le cardinal de Saxe-Zeist, qui est revenu de Pologne à Vienne, presse fort l'empereur de lui donner cet archevêché. — Le maréchal de Tessé a eu une grande audience du roi chez madame de Maintenon et en aura encore une avant que de partir, où sera M. de Chamillart, pour régler tous les projets de la campagne de ce côté-là.

Dimanche 6, *à Versailles*. — Le roi fit ses dévotions à la chapelle pour son jubilé et l'après-dînée alla à vêpres et au salut. Monseigneur, qui avoit fait son jubilé il y a quelques jours, alla dîner à Meudon, où il demeurera toute la semaine. Madame la duchesse de Bourgogne alla à la chapelle se relever et elle se trouva un peu incommodée, le soir, d'être sortie sitôt après ses couches. — Le roi a donné à M. de Saint-Hilaire (1), lieutenant d'artillerie et qui la commande en Flandre, le cordon rouge qu'avoit la Barre et la lieutenance de la compagnie colonelle du régiment des gardes à Briçonnet, le plus ancien lieutenant du régiment. Le roi a donné au chevalier de Mianne, colonel réformé de dragons, une pension de 1,000 francs.

Lundi 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État que sa communion l'empêcha de tenir hier; le soir S. M. travailla avec M. Pelletier. — M. de Villette, lieutenant général de la marine et lieutenant général du Bas-Poitou, a eu permission du roi, depuis quelques jours, de céder cette dernière charge à son fils, qui est encore fort jeune. — L'empereur a donné l'investiture du duché de Milan à l'archiduc; ainsi tous les actes qui se font en ce pays-là

---

(1) « Il est neveu de M. de Saint-Hilaire, aussi lieutenant général d'artillerie, qui étoit auprès de M. le vicomte de Turenne lorsque ce général fut emporté d'un coup de canon. » (*Mercure* de février, page 296.)

dans les places qu'ils ont prises se font au nom de Charles III. Par les dernières lettres qu'on a d'Allemagne on apprend que l'empereur n'espère plus conserver la Transylvanie, et que les mécontents en sont presque maîtres absolus; tous les peuples de ce pays veulent pour leur prince le prince Ragotzki, étant fort las de la domination de l'empereur, qui a été fort dur pour les Transylvains.

Mardi 8, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Monseigneur courut le loup à Meudon, où monseigneur le duc de Berry l'étoit allé trouver dès le matin. — Le bruit se répand fort ici que M. le duc d'Orléans passera en Espagne pour commander le corps des troupes que nous envoyons pour agir dans l'Aragon. On fera partir le duc de Noailles à la fin du mois, qui fera une diversion en Catalogne avec un petit corps qu'il commandera. — Le marquis de Leuville, qui est prisonnier à Turin, est arrivé ici depuis quelques jours. Il a apporté au roi une lettre de M. de Savoie, en réponse de celle que le roi lui avoit écrite pour lui donner part de l'heureux accouchement de madame la duchesse de Bourgogne et de la naissance de monseigneur le duc de Bretagne.

Mercredi 9, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart et le maréchal de Tessé, qui prit congé de lui. Il ne sait point encore quels officiers généraux serviront sous lui; mais, comme il ne doit partir de Paris que lundi, le roi lui a dit que M. de Chamillart lui en enverroit la liste avant son départ, et on croit que ceux des autres armées seront déclarés en même temps. — Monseigneur vint ici le matin pour le conseil et s'en retourna dîner à Meudon. Monseigneur le duc de Bourgogne fit ses stations pour le jubilé. — On commence à

distribuer beaucoup d'argent aux officiers pour les recrues et les remontes. Les directeurs et inspecteurs de l'armée de M. le duc d'Orléans, qui est repassée en France, assurent que la cavalerie sera complète et que les bataillons, avec les recrues que le roi donne, seront au moins de cinq cents hommes. Il en a repassé cent deux avec M. le duc d'Orléans, dont on en envoie quelques-uns en Espagne.

Jeudi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla courre le cerf dans le parc de Marly ; il s'y promena ensuite dans les jardins jusqu'à la nuit. Le duc d'Albe présenta au roi M. de Rupelmonde, qui arrive de Madrid ; le roi d'Espagne l'envoie ici pour apprendre au roi la certitude de la grossesse de la reine d'Espagne. Elle a été annoncée au peuple de Madrid avec la cérémonie accoutumée en pareille occasion en Espagne ; voici l'usage : On sonne la grosse cloche du palais ; le peuple y accourt en foule ; le roi et la reine paroissent sur un balcon et déclarent que la reine est grosse. Outre cette cérémonie-là, il s'en fait encore une autre qui n'étoit pas encore faite quand M. de Rupelmonde est parti, qui étoit le dernier du mois passé. Cette seconde cérémonie, c'est que la reine va en chaise à Notre-Dame d'Atocha, suivie de tous les grands à pied qui environnent sa chaise, pour remercier Dieu. — Madame de Caylus reparut à la cour et vint au souper du roi. Il y avoit treize ans qu'on ne l'avoit vue ; on l'avoit crue chassée de la cour, et elle ne l'étoit point *.

* Pour le coup, les Mémoires sont trop politiques, et ils ne persuaderont à personne de ces temps que madame de Caylus n'ait pas été chassée. Sa dévotion, qui avoit été extrême durant son exil, finit avec la direction du P. de Latour et un peu auparavant sans doute, puisqu'elle la troqua si aisément pour une pension. Ce fut le premier pas de son retour. Elle reparut belle encore comme un ange, et madame de Maintenon, qui l'aimoit toujours, et dont l'esprit l'amusoit infiniment, fut ravie de la revoir, et ne tarda pas à l'initier peu à peu dans tous les particuliers chez elle avec le roi, qui s'en amusoit aussi, mais qui crai-

gnoit son esprit et ne l'aima jamais. Elle ne fut pas longtemps sans être de tout, et sans tenir chez elle un petit tribunal de ce qui étoit le plus exquis et le plus en figure à la cour. Elle n'y craignit pas, quand elle fut tout à fait initiée, de revoir le duc de Villeroy tous les jours, et qui, après la mort du roi et de madame de Maintenon, ne bougea plus de chez elle, et y soupoit tous les soirs en maître de la case jusqu'à sa mort, dont il pensa mourir de douleur, quoique quelquefois las l'un de l'autre. La pauvre femme s'étoit souvent moquée de sa dévotion de Paris depuis son retour à la cour, et des nuits des jours saints qu'elle avoit passés devant le Saint Sacrement à Saint-Sulpice. Elle n'étoit pas bonne, et avoit de quoi être fort méchante.

Vendredi 11, *à Versailles*. — Le roi dîna à onze heures et puis alla à Marly courre le cerf dans le parc avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse de Bourgogne recommença hier à aller chez madame de Maintenon, comme elle faisoit avant ses couches; elle y demeure jusqu'au souper; ainsi le roi, qui la voit là longtemps, ne va plus chez elle ni l'après-dînée ni le soir. — M. le marquis de Nesle, qui sort des mousquetaires, remercia le roi de l'agrément qu'il lui a donné pour acheter la compagnie des gendarmes écossois que le comte de Roucy lui vend 190,000 francs. Cette compagnie est la première de la gendarmerie; quoiqu'elle ne soit pas comprise dans les troupes de la maison du roi, elle a pourtant le pas avant les mousquetaires. — On mande d'Angleterre que le parlement d'Écosse a approuvé tous les articles pour l'union des deux royaumes, qu'on n'appellera plus ni Angleterre ni Écosse, mais la Grande-Bretagne.

Samedi 12, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Monseigneur revint de Meudon, où il étoit depuis huit jours. — Il arriva un courrier d'Espagne, les lettres sont du 4. La reine continue à se bien porter dans sa grossesse. Le duc de Berwick étoit revenu à Madrid après avoir fait un tour sur la frontière d'Aragon; il avoit

mené avec lui dans ce voyage Legall, qui ne revient plus en France, comme on l'avoit dit. Le chevalier de Silly ne revient point non plus; mais on croit que M. de Jeoffreville sera obligé de revenir, parce qu'il perd la vue. Les troupes ennemies qui avoient débarqué en Portugal il y a quelques mois se rembarquent pour passer dans le royaume de Valence. — Mademoiselle de Goello mourut à Paris; elle avoit quatre-vingt-six ans. Elle étoit tante de M. de Soubise, et il lui en reviendra 100,000 écus.

Dimanche 13, *à Versailles*. — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; l'après-dînée il alla se promener à Trianon et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Sur les neuf heures et demie du soir M. de Pontchartrain mena au roi un courrier du comte de Villars, qui est entré dans Port-Mahon avec trois vaisseaux de guerre. Il avoit neuf cents soldats avec lui, qu'il fit mettre pied à terre sous le feu de beaucoup de canon; il prit encore cinq cents hommes qui étoient dans la place, et avec ces quatorze cents hommes il alla attaquer cinq mille hommes, presque tous des milices du pays véritablement, mais qui avoient plusieurs retranchements devant eux. Il força tous ces retranchements, leur tua cinq cents hommes; le reste retourna dans leurs villages et presque tous ont renvoyé leurs armes. Il y avoit, parmi ceux qu'on a pris, quelques moines avec leurs habits et des fusils; on les a tués et on a fait passer par les armes un augustin qui se distinguoit parmi ces rebelles; on l'a fait passer par les armes, ne trouvant point de bourreau pour le pendre. Toute l'île de Minorque est rentrée à l'obéissance du roi Philippe. L'officier qui a apporté cette nouvelle est le chevalier de Gouyon, qui loue fort la valeur de cent cinquante Castillans qui étoient dans la place.

Lundi 14, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de dépêches, qu'il ne tient que tous les quinze jours; M. de Chamillart y vint fort tard, parce que M. le duc d'Orléans

alla le voir et fut enfermé longtemps avec lui. L'après-dînée le roi alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. Le soir il y eut comédie, où madame la duchesse de Bourgogne alla en robe de chambre avec Monseigneur; elle est toujours en grand habit, mais Monseigneur a trouvé bon qu'elle y allât en robe de chambre parce qu'elle n'est pas encore entièrement rétablie. — Les régiments des gardes françoises et suisses ont ordre de se tenir prêts à marcher le 4 du mois prochain, et le roi en fera la revue le 1er. La maison du roi a ordre d'être prête pour paroître devant le roi le 10, et de là marchera en Flandre. — Il arriva un courrier de M. de Vaudemont, qui mande que les troupes de M. de Médavy sont en très-bon état; les ennemis n'ont point encore commencé le siége du château de Milan ni de la citadelle de Modène. Nous avons fait sauter il y a quelque temps les fortifications de la Mirandole. M. de Mantoue est allé faire un tour à Venise.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire. Avant qu'il y entrât le nonce lui donna part de la mort du roi de Portugal. L'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. A son dîner il parla au maréchal de Villars de la belle action qu'avoit faite, à Port-Mahon, le comte de Villars, son frère, action d'autant plus belle que le Port-Mahon sans cela n'auroit pas pu tenir encore longtemps, les soulevés empêchant les vivres d'y entrer. On en a ôté un régiment de Majorquins qu'on a envoyé à Collioure, et on y a laissé un bataillon françois avec celui qui y étoit déjà. — Le roi donna ordre au duc de Tresmes de lui faire faire un habit violet pour mardi. Ce sont les gentilshommes de la chambre, et non le grand-maître de la garde-robe, qui ordonnent ces habits-là. Le roi portera le deuil six semaines, quoiqu'il n'ait nulle parenté avec le roi de Portugal, et que, de plus, il n'y soit pas engagé par ami-

tié, mais simplement pour faire honneur aux têtes couronnées. Le roi de Portugal étoit grand-oncle de madame la duchesse de Bourgogne, par sa première femme qui étoit une princesse de Nemours, cadette de madame la duchesse de Savoie, grand'mère de madame la duchesse de Bourgogne*.

* La première femme de ce roi de Portugal étoit mademoiselle d'Aumale, si célèbre pour avoir répudié, détrôné, enfermé, expatrié le roi son premier mari et épousé le frère de ce premier mari; lequel frère, durant sa vie, ne porta titre que de prince-régent, et de roi après sa mort, qui est le roi de Portugal qui vient de mourir, qui n'en a point laissé d'enfants, mais seulement de sa seconde femme, palatine Neubourg, sœur de l'impératrice, femme de l'empereur Léopold. Cette première, qui étoit mademoiselle d'Aumale, étoit sœur de la mère du premier roi de Sardaigne, toutes deux filles de M. de Nemours, tué en duel par le duc de Beaufort, et de la sœur de ce même duc de Beauforts, enfant de César, duc de Vendôme, bâtard de Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées. Cette raison aida fort au deuil de six semaines, qu'on prétexta de l'honneur des têtes couronnées. Il en eut une fille unique, morte sans avoir été mariée, dont le mariage fait avec M. de Savoie, son cousin germain, fut rompu par lui.

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart et le maréchal de Villars, qui, depuis huit jours, a eu trois audiences. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne, après la messe, descendirent en bas dans la chapelle et tinrent sur les fonts mademoiselle de la Roche-sur-Yon, seconde fille de M. le prince de Conty, et la nommèrent Louise-Adélaïde. Le cardinal de Janson fit la cérémonie. Mademoiselle de la Roche-sur-Yon a, je crois, huit à neuf ans. — Vigny, lieutenant général et lieutenant de l'artillerie, est mort. Il laisse un bien considérable à ses enfants; il avoit eu le régiment des bombardiers; mais, ne pouvant plus servir, le roi donna, l'année passée, ce régiment au petit Destouches. Il avoit conservé des appointements et des pensions du roi. — Le soir il y

eut comédie. — Le roi a donné 4,000 livres de pension à M. d'Estaing, lieutenant général, qui a servi ces dernières campagnes en Italie.

Jeudi 17, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf à Marly. — Le roi, au retour de Marly, reçut une lettre du maréchal de Noailles, qui est fort malade, et, se sentant hors d'état de servir, il prioit S. M. d'agréer qu'il donnât sa démission de capitaine des gardes du corps au duc de Noailles, son fils. Le roi, étant passé chez madame de Maintenon, envoya querir le duc de Noailles, et lui dit qu'il le faisoit capitaine de ses gardes du corps et qu'il allât porter cette nouvelle à son père pour réponse à la lettre qu'il avoit écrite au roi. — Le roi a donné au marquis de Brancas, qui s'en va retourner à notre armée d'Espagne, où il est maréchal de camp, 2,000 francs de pension sur l'ordre de Saint-Louis qui ne sont vacants que de hier au soir par la mort de Vigny.

Vendredi 18, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf à Marly avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Monseigneur courut le loup à Verrières. Le soir il y eut comédie. — Le matin, avant que d'aller à la chasse, le roi donna une audience à M. de Puysieux, son ambassadeur en Suisse, et à la fin de l'audience il demanda à S. M. la place de conseiller d'État qui vaque depuis longtemps. Le roi lui dit : « Il y a plus de deux ans que je vous la destine, et je vous la donne de bon cœur. » Depuis que je suis conseiller d'État, je n'avois point vu les trois places remplies. — Le duc de Noailles prêta serment le matin, quoique ses provisions ne fussent pas expédiées; quand ce sont charges qui prêtent serment entre les mains du roi, il n'est point nécessaire que les provisions soient expédiées. Le duc de Noailles prit ensuite le bâton et il entra en quartier.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer. — Le chevalier de Gacé a été tué à

Lille dans la maison d'une femme chez qui il alloit souvent; on dit que le mari de cette femme est en fuite. Le chevalier de Gacé avoit un régiment de cavalerie que le roi a donné à son frère, qui servoit dans la marine. Le régiment allemand qu'avoit Reding avoit été donné à Lumagne, qui en étoit lieutenant-colonel, et Lumagne est mort à Carthagène des blessures qu'il avoit reçues au siége. Le roi vient de donner ce régiment, qui vaut 10,000 écus de rente, à Reding, parent du premier colonel et qui n'étoit que major dans le régiment. — Il y a déjà quelque temps qu'on a fait le procès au prince Emmanuel, à Langallerie et au chevalier de Bonneval; ils ont été condamnés à mort et effigiés *.

* Le procès fut fait et parfait au prince Emmanuel de Lorraine comme à Langallerie et à Bonneval, sans aucune différence et sans que M. d'Elbeuf ni aucun autre de la maison de Lorraine ait rien tenté là-dessus, comme avoit, en cas pareil, vainement tâché la maison de Bouillon sur le prince d'Auvergne.

Dimanche 20, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart; le conseil d'État dura le matin jusqu'à une heure. — Le roi a donné au duc de Noailles un brevet de retenue de 500,000 livres sur la charge de capitaine des gardes du corps, comme son père l'avoit. — Il arriva le major général de l'armée de M. de Médavy, par lequel on apprit que la citadelle de Modène s'étoit rendue; la garnison, qui n'étoit que de quatre cents hommes, a eu une bonne capitulation et a rejoint M. de Médavy. Il a apporté aussi la nouvelle que les ennemis alloient commencer le siége du château de Milan, et que, d'un autre côté, ils bloquoient la Mirandole, que l'on n'a point fait sauter, comme on l'avoit dit. Les ordres en avoient été donnés et les mines étoient déjà prêtes; mais, comme la garnison ne pouvoit plus se retirer, on a jugé à propos de ne la pas faire sauter. —

M. d'Esclainvilliers, maréchal de camp, est mort de maladie à Mantoue.

Lundi 21, à Versailles. — Le roi prit médecine par précaution, comme il la prend tous les mois, et il travailla l'après-dînée, chez lui, avec M. Pelletier. Monseigneur alla à Meudon, où il demeurera jusqu'au voyage de Marly, qui sera lundi. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Clagny voir la comédie du *Menteur* (1), que jona madame la duchesse du Maine. — Le marquis d'Étampes, capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, avoit eu permission de lui de vendre sa charge ; les sujets qui se proposoient pour l'acheter n'ont point été agréables au roi, sans l'agrément duquel M. le duc d'Orléans ne dispose point des charges considérables de sa maison. Il a prié M. d'Étampes de garder donc sa charge et lui en a offert la survivance pour lequel de ses enfants il voudroit ; M. d'Étampes, touché des bontés de M. le duc d'Orléans, l'a assuré qu'il ne le quitteroit jamais. Il a accepté la survivance pour le chevalier son fils, qui n'a que vingt-deux ans ; son aîné est lieutenant des gendarmes de S. A. R., qui donne à M. d'Étampes, outre la survivance, 4,000 francs de pension. La charge de capitaine des gardes du corps vaut près de 20,000 livres de rente.

Mardi 22, à Versailles. — Le roi prit le deuil en violet pour la mort du roi de Portugal et tint conseil de finance le matin comme à l'ordinaire ; l'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Il y eut grand jeu l'après-dînée chez madame la Duchesse ; madame la duchesse de Bourgogne y alla à quatre heures. A neuf heures il y eut bal pour les petites princesses ; ce bal dura jusqu'à cinq heures du matin, et madame la du-

(1) D'après le *Mercure* ce ne serait pas *le Menteur* de Pierre Corneille, mais *les Importuns*, comédie de Malezieu, qui aurait été représentée à Clagny, en présence de la duchesse de Bourgogne.

chesse de Bourgogne y vint en masque après le coucher du roi. Il y vint quelques masques de Paris et beaucoup de la cour. On a cassé un colonel d'infanterie nommé Ternant, qu'on prétend qui avoit tenu quelques mauvais discours. — Le mariage du comte d'Évreux avec mademoiselle Crozat est entièrement réglé; il en a demandé l'agrément au roi et en a donné part à toute sa famille.

Mercredi 23, à Versailles. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur vint ici le matin de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Madame la duchesse de Bourgogne alla sur les cinq heures faire collation chez mademoiselle de Melun. — Le roi a donné à M. le comte d'Évreux 100,000 francs d'augmentation de brevet de retenue sur sa charge de colonel général de la cavalerie; il en avoit déjà 450,000, si bien qu'il en a 550,000 présentement. Crozat, de qui il épousera la fille à la fin du mois, a acheté de madame de Nemours la terre de Tancarville, qu'on prétend qui donne le titre de connétable héréditaire de Normandie; cette terre vaut 20,000 livres de rente, et il la donnera au comte d'Évreux pour une partie de la dot de sa fille. Matignon la vouloit retirer par retrait lignager; mais, par considération pour le comte d'Évreux, il s'en est désisté. — Le roi, avant que d'aller à la messe, donna audience à M. le cardinal de Noailles, comme il fait tous les mercredis.

Jeudi 24, à Versailles. — Le roi, après la messe, alla voir monseigneur le duc de Bretagne, et l'après-dînée il alla *tirer*. Madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et madame la Duchesse allèrent dîner à Meudon et y menèrent vingt dames. Après le dîner on joua jusqu'à quatre heures, et puis Monseigneur les mena à l'opéra d'*Alceste* et les ramena toutes à Meudon, où l'on soupa, et après souper on joua jusqu'à trois heures, et puis madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames revinrent ici. Monseigneur est resté à Meudon.

Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à Meudon et partit avant madame le duchesse de Bourgogne, et revint ici l'après-dînée. — M. de Linières, lieutenant des gendarmes bourguignons, a vendu cette charge 45,000 écus au marquis de Renty, qui étoit le plus ancien sous-lieutenant de la gendarmerie, et le roi s'est fait une règle dans ce corps, quand le plus ancien sous-lieutenant achète, de lui donner 25,000 francs à prendre sur le premier guidon qui vient à vaquer.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi, après avoir travaillé avec le P. de la Chaise, dîna de bonne heure, et alla courre le cerf dans le parc de Marly, s'y promena ensuite dans les jardins, et ne revint qu'à la nuit. Il y eut bal le soir chez madame d'Armagnac, où madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent en masque après le coucher du roi et n'en sortirent qu'à quatre heures et demie. — J'appris que M. de Gévaudan, qui commandoit nos troupes en Savoie, y étoit mort avant l'arrivée du maréchal de Tessé. — On reçut des lettres de M. de Rodes, qui a entrepris de faire travailler aux mines de Béarn ; il mande qu'il trouve des choses merveilleuses et qui surpassent ses espérances; mais on craint qu'il ne se flatte, car naturellement il aime fort à se flatter, et on attend des lettres de M. de la Bourdonnaye, intendant de Guyenne, qui a eu ordre d'y aller.

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart et alla tirer l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Meudon après dîner voir Monseigneur et en revint pour le souper du roi. — Le marquis de Bareith commandera les troupes de l'empire en l'absence du prince de Bade; les protestants ont absolument voulu que ce fût un prince de leur religion, et l'empereur a été obligé d'y consentir. — On a fait repartir le major général de l'armée de M. de Médavy qui étoit arrivé il y a quelques

jours, et le bruit se répand qu'il y a un traité avec le prince Eugène pour laisser sortir toutes nos troupes d'Italie, mais on n'en dit encore aucun détail. — M. le cardinal de Bouillon est à Dijon, où il tâche à terminer l'affaire de M. de Bouillon avec le duc d'Albret, son fils. — Les troupes angloises et hollandoises qui s'étoient embarquées à Lisbonne sont arrivées à Alicante et à Denia, mais elles ne font que six mille hommes tout au plus.

Dimanche 27, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Madame la duchesse de Bourgogne alla à quatre heures chez madame de Chamillart, où il y eut grand jeu jusqu'à dix heures. Madame la duchesse de Bourgogne alla souper avec le roi, comme à son ordinaire, et après le coucher du roi elle se masqua et alla au bal chez madame de Chamillart, qui fut magnifique et qui dura jusqu'à huit heures du matin. Monseigneur le duc de Berry étoit en masque avec madame la duchesse de Bourgogne. — On attend depuis deux ou trois mois des vaisseaux que nous avons dans la mer du Sud et qu'on comptoit qui étoient chargés de vingt-cinq millions du moins, mais on n'en a aucunes nouvelles depuis ce temps-là. — Le maréchal de Villars eut vendredi au soir une longue audience du roi chez madame de Maintenon. On ne tire point de troupes de son armée pour envoyer en Flandre, comme on l'avoit dit; on croit qu'on le fera partir à la fin du mois qui vient.

Lundi 28, *à Marly.* — Le roi tint le matin, à Versailles, conseil de dépêches; M. de Chamillart n'y entra que fort tard, parce qu'il travailla longtemps avec M. le duc d'Orléans. Le marquis de Brancas prit congé de S. M. pour s'en retourner en Espagne. Le roi, après son dîner, partit de Versailles pour venir ici, où on sera jusqu'à la fin de la semaine qui vient. Monseigneur y vint de Meudon.

Madame la duchesse de Bourgogne, qui ne s'étoit mise au lit qu'après le bal de madame de Chamillart, après avoit déjeuné et entendu la messe, ne se leva qu'à cinq heures, alla faire collation chez la maréchale de Noailles, qui se porte considérablement mieux, et puis vint ici. — La comtesse de Roucy, qui n'étoit point sur la liste que le roi donna à madame la duchesse de Bourgogne, écrite de sa propre main, mais qui se trouva sur la liste qu'on donne à lire aux particuliers, vint ici. Le roi trouva mauvais qu'elle n'en eût pas cru madame la duchesse de Bourgogne, et, comme il n'avoit pas eu l'intention de l'amener, elle fut obligée de s'en retourner. Ce qui avoit fait la méprise, c'est que son mari est sur la liste et qu'il est véritablement du voyage*.

* La comtesse de Roucy étoit dame du palais, et en cette qualité se croyoit de tout de droit. Il y en avoit quelques-unes qui toujours ou presque toujours alloient à Marly, quoique toutes n'y dussent aller que tour à tour, quoique le roi l'eût réglé; ainsi il les menoit souvent toutes, surtout l'été qu'il y avoit plus de places, et insensiblement la comtesse de Roucy s'étoit mis dans la tête que cela étoit de droit. Elle s'en étoit même expliquée plus d'une fois, quoique ses compagnes s'en moquassent d'elle. A la fin, le roi lui voulut faire sentir qu'elle n'y avoit aucun droit, et la fit sortir, comme mauvais train, de Marly; dont elle fut d'autant plus outrée que cela lui avoit été prédit avant d'y aller et sur le point de partir, et que jamais elle n'imagina qu'on se portât à lui en faire l'affront.

Mardi 1er mars, à Marly. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; la chasse fut un peu longue, et le roi ne dîna qu'à trois heures. Madame de la Vrillière, qui est grosse et qui avoit attendu pour dîner avec le roi, s'évanouit en sortant de table, mais le soir elle reparut comme à l'ordinaire. Le roi se promena l'après-dînée dans les jardins; madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon étoient à sa promenade avec beaucoup de dames. Le soir il y eut musique, et tous les jours, jusqu'au mercredi des cendres, il y aura musique ou bal. Il n'y eut point de conseil de finance le matin, et

il n'y en aura point durant tout ce voyage-ci. Le roi a amené ce voyage la jeune marquise de Bellefonds et la marquise de Gondrin, qui n'y étoient pas encore venues, et MM. d'Ecquevilly le fils et le marquis de Nesle.

Mercredi 2, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État jusqu'à une heure, et l'après-dînée il se promena dans ses jardins; le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On eut des lettres de Madrid du 22. La grossesse de la reine d'Espagne continue fort heureusement. La princesse des Ursins écrit par son ordre à Langlée pour le prier de lui faire faire un lit et une tapisserie de broderie pour ses couches, qui seront apparemment dans le mois d'août. Le duc de Berwick est allé faire un tour sur la frontière de Murcie. Il est public en ce pays-là que M. le duc d'Orléans y va commander une armée, mais on en fait encore un mystère ici. — Il y a quelques officiers généraux à qui l'on a dit qu'ils serviroient en Flandre, mais il y en a trois ou quatre ici à qui on n'en a point parlé, et cela leur fait croire qu'ils ne serviront pas cette année. — Le soir, avant souper, il y eut bal, où le roi ne demeura qu'un moment.

Jeudi 3, à Marly. — Le roi, après la messe, déjeuna avec Monseigneur, messeigneurs ses enfants, madame la duchesse de Bourgogne, mesdames de Cœuvres, d'O et de Gondrin; ils allèrent tous à la revue des régiments des gardes françoises et suisses qui se fit vers la plaine de Ouille; le roi les trouva plus beaux que jamais. Le roi y alla tout seul dans sa calèche, et madame la duchesse de Bourgogne dans un des carrosses du roi, avec les trois dames que j'ai nommées. — M. de Pontchartrain, qui est demeuré ce voyage-ci à Versailles, parce que madame sa femme est assez malade, apporta ici au roi la nouvelle qu'il étoit arrivé à Brest un vaisseau que le duc d'Albuquerque, vice-roi du Mexique, envoie au roi d'Espagne, son maître, chargé d'un million d'écus pour S. M. C., qui est un donatif; outre cela, ce vaisseau est chargé de

trois millions d'écus pour des particuliers d'Espagne et de 300,000 écus pour les officiers de l'amirauté. Le duc d'Albuquerque a envoyé cet argent au roi son maître dans le temps qu'il le savoit hors de Madrid et qu'il croyoit l'archiduc maître de toutes les épargnes, et avoit donné ordre au vaisseau de venir droit à quelque port de France. L'action du duc d'Albuquerque est fort louée et mérite de l'être.

Vendredi 4, à Marly. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf et revint dîner ici à son ordinaire. Monseigneur courut le loup. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tuer des sangliers dans la forêt de Saint-Germain. Le soir il y eut bal après souper; le roi vit danser une demi-heure et puis s'alla coucher; le bal dura jusqu'à trois heures du matin. — L'ancien évêque d'Autun (1) est mort; il avoit cédé cet évêché à un de ses neveux. Il avoit conservé une abbaye qui vaut 25,000 livres de rente. Il avoit quatre-vingt-cinq ans, et avoit été mêlé dans beaucoup d'intrigues de cour*. — On a des lettres de M. de Rodes, qui commence à mollir sur toutes les espérances qu'il avoit données de la mine; on en a déjà fait à Bayonne quelque épreuve qui n'a pas réussi. M. de la Bourdonnaye, intendant de Guyenne, en a mauvaise opinion. On doit avoir fait, à Dax, le 1er de ce mois, la grande fonte dont on attend des nouvelles, qui apparemment feront voir qu'il s'est bien trompé.

* Cet évêque d'Autun étoit un vieux fripon, bien connu pour tel, et qui, par beaucoup d'esprit et d'intrigue, étoit arrivé là avec grande espérance d'aller plus loin. Il avoit été de bien des couleurs en sa vie; attaché à madame de Longueville, à M. le prince de Conty, son frère, valet à tout faire du cardinal Mazarin, et surtout des dames importantes d'alors; grand serviteur après des jésuites, en un mot, tout ce qu'il falloit être pour avoir du crédit et pour cheminer. C'est lui qui, recevant la cour, qui passoit par son diocèse, et voyant l'archevêque de Reims, le Tellier, en admiration de son magnifique buffet, lui dit hum-

(1) Gabriel de Roquette.

blement : « Monseigneur, vous voyez là le bien des pauvres. — Mais, Monseigneur, lui répondit l'autre brutalement, vous auriez bien fait de leur en épargner la façon. » C'est, à ce qu'on dit alors, sur cet évêque d'Autun que Molière fit son Tartufe. Il s'attacha sur la fin à la cour de Saint-Germain, non à la manière de M. de Nesmond, évêque de Bayeux, qui donnoit tous les ans dix mille écus au roi et à la reine d'Angleterre sans qu'on s'en soit jamais douté, et on ne l'a su qu'après sa mort ; mais M. d'Autun, qui se tortilloit toujours quelque part pour en tirer parti, se vanta d'avoir été miraculeusement guéri d'une fistule lacrymale par l'intercession du roi d'Angleterre. Il en fit part à la reine sa veuve, au roi, à madame de Maintenon et le publia partout. La merveille ne dura que peu de jours, et la fistule de l'évêque parut de nouveau. Il en fut si honteux qu'il s'enfuit dans son diocèse, d'où il n'a guère sorti depuis. Il avoit un neveu, qu'il eut pourtant le crédit de faire son coadjuteur, au grand regret d'un autre abbé Roquette, qui avoit de l'esprit et du manége encore plus, qui prêchoit et n'oublioit rien pour se faire évêque. Il avoit un frère, écuyer de madame la princesse de Conty, fille de M. le Prince, de laquelle il étoit aumônier, et y est mort vieux et blanc, sans avoir jamais pu s'en débourber.

Samedi 5, *à Marly*. — Le roi ne se promena point de tout le jour ; il fit un temps horrible. Il y eut une loterie chez madame de Maintenon, l'après-dînée, gratis, comme le roi a accoutumé de les faire, et pour un petit nombre de dames. — Il est venu des nouvelles de Brest, par l'ordinaire, qui grossissent fort celles que M. de Pontchartrain apporta au roi il y a deux jours. On mande à M. le comte de Toulouse qu'il y a deux vaisseaux espagnols chargés de trente-un millions en argent et de beaucoup de marchandises riches ; ils étoient convoyés par deux petits vaisseaux françois, sur lesquels il y a peu d'argent, mais beaucoup de bonnes marchandises. Les trente-un millions sont pour les Espagnols, et il y en a un peu plus de trois pour le roi d'Espagne. On croit qu'on enverra cet argent-là en Espagne par terre pour éviter les dangers de la mer ; cependant M. de Pontchartrain, par les avis qu'il en a, croit toujours que la somme est beaucoup moindre qu'on ne le mande à M. le comte.

Dimanche 6, *à Marly*. — Le roi ne sortit du conseil

d'État qu'à une heure; l'après-dînée il se promena dans ses jardins jusqu'à six. La cour d'Angleterre arriva ici une demi-heure après; le roi les mena tous chez madame de Maintenon, et à sept heures le bal commença. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur dansèrent le premier menuet; le roi vit danser durant près d'une heure et puis alla travailler chez lui avec M. de Chamillart, et la reine d'Angleterre retourna chez madame de Maintenon. On se mit à table avant dix heures, et après souper la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. Il n'y a ici que onze dames qui dansent et il y en avoit treize aujourd'hui, parce que la princesse d'Angleterre et la duchesse de Berwick ont dansé; les onze qui sont ici sont: madame la duchesse de Bourgogne, mesdemoiselles de Charolois, de Sens et de Conty; les duchesses de Saint-Simon, de Villeroy, de Duras et de Lauzun; mesdames de Listenois, de Rupelmonde et de Bellefonds. M. le duc d'Orléans n'a point dansé de ce voyage. Les danseurs sont: monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Enghien, qui, après le bal, retourne toujours à Versailles, le comte de Brionne, le prince Charles, les ducs de Montbazon, de la Feuillade et de Mortemart; MM. de Nangis, de Seignelay, de Listenois, de Livry, de Nesle et d'Ecquevilly.

Lundi 7, à Marly. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf et revint dîner ici à son ordinaire. L'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. — Les régiments des gardes françoises et suisses sont partis et marchent en Flandre. — Il y eut hier grand bal à Sceaux, où, malgré le vilain temps, on compta près de six cents carrosses venus de Paris. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne avoient proposé au roi de permettre aux masques de venir ici, où il y en auroit encore eu davantage; mais le roi a cru que cela ne feroit que de l'embarras. — Les Hollandois font mar-

cher quelques troupes vers Munster pour soutenir les intérêts de l'évêque de Paderborn ; il y a une nouvelle congrégation à Rome pour statuer sur les deux élections, mais il n'y a encore rien eu de décidé.

Mardi 8, à Marly. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins ; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à neuf heures et demie. Après souper il y eut bal où personne ne fut masqué ; il dura jusqu'à quatre heures du matin, mais le roi en sortit à minuit. — Il y eut un grand bal à Sceaux en masque ; on compta jusqu'à huit cent cinquante carrosses de masques venus de Paris. — Les équipages de M. le duc d'Orléans partent demain de Paris, et quand ils arriveront à Fontainebleau ils trouveront leurs ordres pour la route qu'ils ont à prendre ; personne ne doute que ce ne soit la route d'Espagne. On donne à ce prince trois lieutenants généraux, outre ceux qu'il trouvera là ; ces trois lieutenants généraux sont : d'Estaing, Aubeterre et d'Arennes ; six maréchaux de camp outre deux qui y sont déjà ; ces six maréchaux de camp sont : Fimarcon, Fontbeausard, Bligny, Kercado, le chevalier de Maulevrier et.....

Mercredi 9, à Marly. — Le roi tint conseil d'État qui dura jusqu'à une heure ; l'après-dînée il se promena dans les jardins, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Il est arrivé à Marseille une flotte marchande composée de dix gros vaisseaux et de neuf barques ; sa charge est estimée plus de quatre millions. Ce sont plusieurs vaisseaux marchands qui étoient dans les diverses Échelles du Levant, qui se sont mis sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre que le roi avoit envoyés dans ces mers-là pour la sûreté du commerce. — Il arriva hier un courrier de Mantoue qui apporta une dépêche, et longue, et tout en chiffres ; on a passé la nuit à la déchiffrer, mais on ne dit rien de ce qu'elle contient. Ce qu'on sait seulement par les lettres

des particuliers, c'est que le courrier est parti du 1er du mois et que tout étoit dans le même état à Mantoue et aux environs, où nos troupes sont.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa petite calèche; elle ne l'avoit point encore accompagné à la chasse depuis ses couches. Ils revinrent ici dîner à l'ordinaire. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardins, et madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre. — On ne sait rien de certain encore sur le courrier arrivé de Mantoue; mais le bruit est fort répandu à Paris qu'il y a un traité fait avec le prince Eugène, par lequel il sera permis à toutes les troupes qui sont sous M. de Médavy de revenir en France en abandonnant toutes les places qui nous restent en Italie. On dit aussi à Paris qu'il y a un traité fait avec les Hollandois pour la paix générale; mais le détail des conditions se conte si différemment qu'on voit bien qu'il n'y a rien de sûr là-dessus; cependant il faut qu'il y ait quelques fondements, car il est certain qu'il y a des Hollandois qui sont souvent en conférences secrètes avec nos ministres.

Vendredi 11, *à Marly*.— Le roi, après la messe, courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardins. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse avec le roi. On a joué un jeu furieux ce voyage, et il y a eu plus de 100,000 francs de perte. — Les mécontents de Hongrie sont plus puissants que jamais, et les troupes de l'empereur très-diminuées et en grand désordre. Le prince Ragotzki est entré en Transylvanie, dont il est presque le maître absolu. — Monseigneur ira jeudi à Anet, où il mènera monseigneur le duc de Berry et madame la princesse de Conty. — La revue des gardes du corps est remise au dernier jour de ce mois. — M. de

Vendôme aura dans son armée deux cents escadrons et six-vingts bataillons sans compter les troupes qu'on laissera dans les places.

Samedi 12, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, courut le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. L'après-dînée il se promena dans les jardins et partit à six heures pour revenir ici. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à mercredi. Madame la duchesse de Bourgogne joua l'après-dînée jusqu'à cinq heures et puis revint ici. — Il est public présentement que M. le duc d'Orléans va commander l'armée d'Espagne, et qu'il partira dans quinze jours; il a envoyé à Bayonne faire acheter beaucoup de mulets. Le roi d'Espagne demeurera à Madrid durant la campagne. On a reçu des lettres de ce pays-là du 4; la grossesse de la reine s'avance fort heureusement; on compte qu'elle accouchera au mois d'août. Elle a donné la commission à madame de Beauvilliers de faire faire la layette et d'éviter toutes les magnificences superflues. Le roi d'Espagne ne veut employer son argent que pour payer ses troupes.

Dimanche 13, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; l'après-dînée il entendit le sermon avec toute la maison royale, et puis alla se promener à Trianon. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. M. de Chamillart est incommodé, depuis quelques jours de vapeurs, qui ne l'empêchent pourtant pas de travailler. — M. d'Escorailles, colonel de dragons et qui avoit levé un nouveau régiment l'année passée, l'a vendu depuis quelques jours 72,000 francs à un gentilhomme qui étoit dans les mousquetaires qui s'appelle M. de Saumery, et M. d'Escorailles a acheté le régiment d'Anjou-cavalerie 25,000 écus de M. d'Alègre, qui l'avoit à vendre depuis longtemps. — M. de Mézières, gouverneur d'Amiens et maréchal de camp, s'est marié depuis quelques jours à une demoiselle angloise qui n'a

pas grand bien, mais pour qui il avoit de l'amitié depuis longtemps*. — Monseigneur fut saigné à Meudon par précaution, comme il fait tous les six mois.

* Mézières, qui s'appeloit Béthisy, et de très-peu de chose, étoit un visage de grenouille écrasée, enseveli dans sa poitrine, et par devant et par derrière effroyablement bossu, et à voir il faisoit peine à respirer; beaucoup d'esprit, même orné, une valeur brillante, du talent à la guerre et des hasards heureux le firent percer par l'estime. Le manége ne lui manqua pas, et sa sœur, qui par des convenances singulières avoit épousé M. de Charlus, devint belle-mère de mademoiselle de Chevreuse, laquelle épousa son fils le marquis de Lévis, dont elle fit la fortune, et contribua fort à celle de Mézières, son oncle. Celui-ci s'amouracha d'une aventurière angloise qui s'appeloit Ogletorp, demoiselle pourtant, mais dont la mère étoit blanchisseuse de la reine d'Angleterre et de plusieurs autres à Londres, et qui étoit aussi une maîtresse commère. Sa fille, non moins intrigante et spirituelle, en fit ses preuves ici en plus d'une sorte, et plus d'un personnage qui feroient un roman, et aida fort son mari à s'enrichir et à achever de s'élever. Il avoit bonne opinion de lui au point de dégoûter, et qui alloit jusqu'à sa figure qu'il rajustoit à tous les miroirs, et lui sourioit avec complaisance. Sa fortune à travers tant de contredit l'avoit gâté et rendu impertinent, jusqu'à se proposer d'aller à tout et de le mériter. Sa femme, après sa mort, a grandement et étrangement marié ses filles au prince de Montauban et à M. de Mouy.

Lundi 14, à Versailles. — Le roi alla tirer l'après-dînée et dîna de bonne heure pour être plus longtemps à la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne, avant que d'aller à la messe, entra dans le cabinet du roi par la galerie, et y mena avec elle la marquise de la Vallière pour remercier le roi, qui lui donna hier au soir la place de dame du palais qu'avoit madame de Montgon. Madame la duchesse de Bourgogne, qui ne demande jamais rien au roi pour personne, lui avoit demandé très-instamment cette place-là pour la marquise de la Vallière, qu'elle honore de son amitié depuis quelques années. L'après-dînée monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à Meudon voir Monseigneur, qui vint au-devant d'eux dans le parc, et puis

il se mit dans une calèche avec madame la duchesse de Bourgogne pour se promener. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne revinrent ici pour le souper du roi.

Mardi 15, à Versailles. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla à la volerie pour la première fois de l'année; madame la duchesse de Bourgogne y alla aussi et se mit dans une calèche découverte avec des dames. Monseigneur, qui est à Meudon, prit médecine par pure précaution. — Le marquis de Grancey, qui est maréchal de camp depuis quelques mois, a vendu son régiment 66,000 francs au marquis de la Chesnelaye, frère de la duchesse de Gesvres; ce régiment est en Italie avec M. de Médavy. — Le roi a donné à Clément la charge de premier valet de chambre de madame la duchesse de Bourgogne, qui n'avoit point encore été remplie, et cela pour récompense d'avoir accouché cette princesse. — L'empereur devoit faire passer la princesse de Wolfenbuttel en Catalogne pour consommer son mariage avec l'archiduc; elle s'est faite catholique pour l'épouser.

Mercredi 16, à Versailles. — Le roi tint conseil d'État le matin, alla au sermon l'après-dînée et puis se promena dans les jardins; le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Après le sermon monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à pied à la paroisse; madame la duchesse de Bourgogne y fit ses stations pour son jubilé, qu'on lui avoit remis à cause de ses couches. Ils revinrent de la paroisse à pied, et entrèrent dans le jardin par la porte auprès de l'étang (1) et rejoignirent le roi à sa promenade. Monseigneur revint de Meudon et alla à la comédie; madame la duchesse de Bourgogne ne l'y

---

(1) L'étang de Clagny.

suivit point parce qu'elle fait son jubilé. — Le roi a donné une pension de 2,000 francs à M. de Bouzoles, mestre de camp de cavalerie, frère de Bouzoles, maréchal de camp. — M. Duchesne, premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne, est mort âgé de quatre-vingt-onze ans.

Jeudi 17, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; Monseigneur alla à Anet, où il a mené monseigneur le duc de Berry et madame la princesse de Conty; ils en reviendront mardi. Monseigneur le duc de Bourgogne joue presque tous les jours au billard à la guerre; madame la duchesse de Bourgogne, qui ne cherche qu'à lui plaire, s'est mise de ce jeu et y fait jouer quelques-unes de ses dames, et ce jeu-là dure du moins trois heures. — M. le maréchal de Tessé avoit prétendu, par les patentes qu'on lui avoit données, que le parlement de Grenoble lui devoit rendre les mêmes honneurs qu'au gouverneur naturel; ces honneurs-là sont plus grands qu'on ne les rend aux autres gouverneurs dans les provinces, et il vouloit aller au parlement, où le gouverneur est assis au-dessus du premier président. Le parlement n'a pas voulu lui rendre cet honneur, disant qu'il n'y en avoit aucun exemple. Le parlement a député ici; on a trouvé qu'ils avoient raison, et que cet honneur n'étoit dû qu'au gouverneur en titre.

Vendredi 18, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale allèrent au sermon l'après-dînée; après le sermon le roi entra chez madame de Maintenon et ne sortit point. — M. de Pontchartrain apporta le matin au roi la nouvelle que Duquesne-Monier, étant sorti de Brest avec l'escadre de vaisseaux qu'il commandoit, avoit trouvé quinze bâtiments anglois, escortés par deux vaisseaux de guerre, qui prirent la fuite dès qu'ils aperçurent notre escadre; de ces quinze bâtiments anglois, nous en avons pris quatorze et coulé l'autre à fond. Ces bâtiments que

Duquesne a envoyés à Brest, sont chargés de poudre, de fusils, de selles, de brides et de tout ce qu'il falloit pour raccommoder les troupes angloises qui sont en Espagne. Ils attendoient ce secours avec impatience, et cette prise-là les incommodera fort, parce qu'ils manquent de beaucoup de choses qu'ils ne peuvent tirer que d'Angleterre et de Hollande, le Portugal, la Catalogne et le royaume de Valence ne leur pouvant rien fournir.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla à Marly. Le roi a donné l'abbaye de Poissy à madame de Mailly, fille du vieux marquis de Mailly (1). — Le roi a donné deux commissions de colonel à deux lieutenants aux gardes et à deux brigadiers des mousquetaires. — On mande d'Allemagne que la paix du czar avec le roi de Suède se fait par la médiation de l'électeur de Brandebourg, et qu'il y a un traité entre cet électeur, le roi de Suède, le roi Stanislas et le roi Auguste, qui veulent joindre leurs troupes ensemble, et qu'ils auront près de cent mille hommes. — On a des lettres de Brescia du 8, qui portent que le château de Milan se défend fort bien et que, le 5, le marquis de la Floride, qui en est gouverneur, avoit fait une grande sortie où les assiégeants avoient perdu beaucoup de monde, qu'on leur avoit encloué douze pièces de canon et qu'ils avoient été obligés de changer l'attaque.

Dimanche 20, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du con-

(1) « La foudre étant tombée, il y a quelques années, sur l'église de la belle abbaye de Poissy, et la couverture en ayant été consumée, les religieuses convinrent, sous le bon plaisir du pape, que le roi nommeroit à l'avenir la prieure de ce couvent. C'est ainsi que l'on doit nommer celle qui en occupe le premier rang, et non *abbesse*, quoiqu'au lieu du nom de prieuré et de prieure on se soit fait une habitude, en parlant de ce prieuré et de la prieure, de dire abbaye et abbesse. L'accord dont je viens de vous parler a été fait en conséquence de ce que le roi a dépensé près de quatre cent mille livres à rétablir l'église de cette maison. Le pape y a consenti, et Sa Majesté vient d'y nommer pour la première fois. » (*Mercure* de mars, pages 327 et 328.)

seil d'État qu'à une heure ; l'après-dînée il entendit le sermon ; madame la duchesse de Bourgogne, qui avoit une migraine violente, n'y alla point. Après le sermon le roi alla se promener à Trianon, et le soir travailla avec M. de Chamillart. — M. le duc de Beauvilliers fit une grande chute dans le salon de madame la duchesse de Bourgogne ; il fut renversé par un porteur de Madame ; il fut saigné dans le moment, et le soir il eut la fièvre et souffrit de grandes douleurs. — Le roi donne 2,000 écus de pension à Cabanac, écuyer de la petite écurie, qui quitte sa charge, n'étant pas en état de servir. — Les provisions de dames du palais qu'ont eues mesdames de Gondrin et de la Vallière ont été expédiées par le secrétaire des commandements de madame la duchesse de Bourgogne, quoique les provisions des autres dames eussent été expédiées par M. de Pontchartrain ; mais dans le temps qu'elles furent nommées la maison de madame la duchesse de Bourgogne n'étoit pas encore faite, et l'on a mis les choses en règle, car les dames du palais de la reine avoient leurs provisions dressées par le secrétaire des commandements de la reine.

Lundi 21, *à Versailles*. — Le roi sortit d'assez bonne heure du conseil de dépêches, où M. de Chamillart ne fut point, parce qu'il est toujours incommodé de ses vapeurs et qu'il a peine à se tenir debout ; à ce conseil les secrétaires d'État, quoique ministres, y sont debout. L'après-dînée le roi alla tirer, et le soir il travailla avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne prit médecine et, le soir, elle alla chez madame de Maintenon voir le roi et y joua jusqu'au souper. — Il y a eu une petite sédition dans l'évêché de Cahors sur l'édit des mariages et des baptêmes ; beaucoup de paysans armés se vouloient emparer de la ville de Cahors, mais heureusement il y avoit deux bataillons dedans qui les en ont empêchés. On y fait marcher quelques troupes de celles qu'on envoie en Espagne, et on a envoyé ordre à M. le

Gendre, intendant de Montauban, de suspendre l'exécution de cet édit. Cahors est de l'intendance de Montauban. — On ne doute point que l'accommodement ne soit fait avec le prince Eugène pour faire venir en France les troupes qui sont sous M. de Médavy, en évacuant les places que nous tenions encore en Lombardie.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; après dîner il alla à la volerie, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur revint d'Anet dans sa berline avec madame la princesse de Conty et arriva dans le temps que le roi partoit pour la volerie. Madame la duchesse de Bourgogne étoit à la volerie en calèche, et on lui a permis de monter à cheval au premier jour, pour ces chasses-là. Monseigneur le duc de Berry arriva d'Anet dans le temps que le roi revenoit de la chasse. Le soir il y eut comédie. — L'assemblée du clergé commença vendredi; cette assemblée n'est que pour retirer trente-trois millions de billets de monnoie, dont le clergé payera l'intérêt au denier vingt-deux, et le roi leur assigne des fonds pour payer ces intérêts-là; et les particuliers qui auront donné leurs billets n'auront point affaire au roi, ils n'auront affaire qu'au clergé; ainsi c'est proprement le clergé qui prête son crédit au roi pour retirer ces billets de monnoie-là.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi sortit du conseil à midi; l'après-dînée il donna audience à l'assemblée du clergé. Le cardinal de Noailles, qui en est président, portoit la parole et harangua à merveille; il harangua aussi fort bien Monseigneur, chez qui ils allèrent en sortant de chez le roi; ils ne haranguent jamais que le roi et Monseigneur. Après les harangues du clergé, le roi alla au sermon et puis il alla tirer; le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — M. le duc d'Orléans devoit partir samedi pour l'Espagne, mais son départ est différé de huit jours, parce qu'une partie

des troupes qui vont servir sous lui ont été envoyées à Cahors pour dissiper les soulevés.

Jeudi 24, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup, qu'ils prirent sur le bord de la rivière en deçà, près du pont de Sèvres. Le soir il y eut comédie. — M. le Premier, qui avoit suivi le roi à Marly et qui étoit parti d'ici pour Paris à sept heures, fut arrêté entre la ferme qui est à MM. de Saint-Victor et le cabaret qu'on appelle le Point-du-Jour. Il étoit dans son carrosse; on le fit monter sur le septième cheval de son attelage, sur lequel étoit monté le valet ou cocher qui lui portoit son flambeau. Le carrosse revint ici, et l'on apprit par le cocher et les valets de pied qui le suivoient que M. le Premier avoit été enlevé par douze ou quinze hommes à cheval. On en rendit d'abord compte au roi, qui envoya ordre à M. de Chamillart, qui étoit à l'Étang, et à M. de Torcy, qui étoit à Paris, aux deux autres secrétaires d'État qui étoient restés à Versailles de faire partir des courriers pour aller en diligence sur les frontières avertir les gouverneurs d'envoyer des troupes sur tous les passages; car le roi ne douta point que ce ne fût un parti des ennemis, d'autant plus qu'il étoit averti qu'un de leurs partis étoit entré dans l'Artois sans y faire aucun désordre et qu'il n'étoit point retourné dans leurs places. Le roi, avant son coucher, sut qu'on avoit arrêté à Sèvres un homme à cheval qui ne parloit pas bien françois et qui apparemment étoit de ce parti-là; on le fait interroger, et on aura par lui quelque éclaircissement. Le roi fit monter à cheval un brigadier avec vingt gardes pour aller droit à Saint-Denis. M. de Beringhen, fils de M. le Premier, monta à cheval aussi avec des écuyers et des pages du roi, et l'on prend tant de mesures qu'on ne doute pas qu'on ne rejoigne ces gens-là et qu'on ne délivre M. le Premier, qui par sa santé n'est pas en état qu'on lui puisse faire faire une grande

diligence. Si Monseigneur, à sa chasse, eût passé la rivière et que la nuit fût survenue, peut-être auroit-il été en quelque danger, car on ne doute pas que ces gens-là n'eussent de plus grands desseins que celui d'enlever un particulier *.

* Ce parti avoit résolu d'enlever Monseigneur ou un des princes ses fils : c'est pour cela qu'il demeura si longtemps sans rien faire. Enfin lassés d'attendre, dans la peur d'être découverts, trompés encore par la livrée et le carrosse du roi, ils enlevèrent le premier écuyer. Le roi en fut piqué à l'excès, et toutefois Guestein en fut traité avec des faveurs et couru de tout le monde, et à Paris, aux spectacles, des bourgeois et du peuple avec une admiration singulièrement indécente.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale allèrent au sermon l'après-dînée, et puis le roi alla tirer. — L'homme qu'on arrêta hier au soir à Sèvres étoit du parti qui enleva M. le Premier, il étoit leur guide; c'est un coquin qui étoit venu comme marchand de chevaux et qui en avoit vendu même beaucoup. M. de Chamillart le fit venir l'après-dînée à l'Étang, où il l'interrogea lui-même. Il dit que c'étoit un parti de trente hommes, presque tous officiers, qui étoient sortis de Courtray au commencement du mois; qu'ils étoient commandés par un colonel des troupes de Hollande nommé Guestin (1), qui est un partisan de réputation; qu'ils devoient mener leur prisonnier à Ath. Il parla fort insolemment à M. de Chamillart, qui le menaçoit; il dit qu'il ne craignoit rien et qu'il étoit lieutenant de dragons, et que le même traitement qu'on lui feroit ici, on le feroit à beaucoup de nos prisonniers qui valoient mieux que lui. On l'a envoyé à la Bastille. Il dit que Guestin a plusieurs relais d'hommes et de chevaux d'ici à Ath, que

---

(1) Le *Mercure* le nomme Queintem et Queinteme. Dans les Additions de Saint-Simon ce nom est écrit Guestein et dans ses Mémoires Guetem; enfin sur le manuscrit du Ministère des Affaires étrangères ce nom a été raturé et récrit Growestein.

le premier relais étoit à la Morlaie auprès de Chantilly, où il y avoit une chaise roulante pour mettre le prisonnier. Le soir on apprit qu'un des gens de M. le Prince avoit pris dans la forêt de Chantilly un homme de ce parti-là avec deux valets qui menoient des chevaux. M. le Premier avoit déjà passé, et on l'avoit mis dans une chaise roulante, ne pouvant plus aller à cheval; cela les retardera beaucoup et on ne doute point que tous les courriers qu'on a envoyés n'aient fait assez de diligence pour faire monter des troupes à cheval, car nous en avons sur toute la frontière; ils ont déjà passé l'Oise auprès de Verneuil (1).

Samedi 26, à Versailles. — Le roi sortit du conseil de finance à midi, et l'après-dînée il alla se promener à Marly. Monseigneur alla dîner à Meudon et y mena madame la Duchesse. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart. Il y eut comédie; Madame n'y alla point, elle qui n'en manque jamais, parce qu'elle se trouva un peu incommodée. — Un capitaine du régiment de Vassé apporta la nouvelle qu'on avoit rattrapé les gens qui enlevoient M. le Premier quatre lieues par delà Ham; qu'il étoit arrivé à Paris un capitaine du régiment de Livry qui en avoit apporté tous les détails; qu'il étoit venu devant parce que le capitaine de Livry, fort fatigué, avoit eu besoin de se reposer une demi-heure, et, pendant que le roi étoit à table, le capitaine de Livry arriva. C'est un maréchal des logis de sa compagnie qui, à la pointe du jour, a joint le colonel Guestin, qui s'est rendu à lui sans résistance, voyant bien qu'il étoit suivi. M. le Premier étoit dans sa chaise en bonne santé. Il n'avoit que trois officiers dans ce temps-là, et un s'est sauvé; les deux autres sont prisonniers, et M. le Premier, qui couche à Ham ce soir, les y mène avec lui. Guestin, qui croyoit

(1) Voir la relation de l'enlèvement de M. de Beringhen dans le *Mercure* de mars, pages 397 à 408.

toujours bien qu'on le rejoindroit, avoit dit plusieurs fois à M. le Premier : « Monsieur, vous êtes mon prisonnier, mais je serai bientôt le vôtre ; » cependant la Somme étoit passée. M. le Premier écrit à madame sa femme et à M. de Chamillart, et le roi, à son souper, lut les deux lettres, où il se loue fort des bons traitements qu'il a reçus de Guestin. — Le duc de Noailles partit pour Perpignan, et M. de Chamillart, le fils, pour aller visiter les troupes et les places en Flandre et en Alsace ; le comte du Bourg est avec lui. Le duc de Noailles aura dans son armée en Roussillon dix bataillons et dix escadrons et deux maréchaux de camp sous lui. — On arrêta, à Saint-Germain, Cherbert, qui a été longtemps en France colonel d'un régiment suisse; il étoit caché dans Saint-Germain. Sa conduite a été suspecte, cependant on espère qu'il se trouvera innocent.

Dimanche 27, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart ; l'après-dînée il alla au sermon avec toute la famille royale ; ensuite il alla se promener à Trianon, et au retour il travailla avec M. de Chamillart. — La nomination des officiers généraux qui doivent servir cette année est faite, mais nous n'aurons la liste que demain. — On a mené Cherbert à la Bastille, et on a pris six hommes qui étoient avec lui et qu'il dit qui sont ses domestiques. Depuis qu'il est sorti de France, il est attaché à l'électeur de Bavière, qui l'a fait lieutenant général ; mais le roi n'a pas voulu qu'il roulât avec les lieutenants généraux de France, quoique les autres lieutenants généraux de M. l'électeur de Bavière y roulent. — Le marquis du Bourg, mestre de camp du régiment Royal, fils du comte du Bourg, lieutenant général, a épousé depuis quelques jours la fille du feu marquis de Rebé, qui a toujours passé pour une grande héritière. — M. le Premier doit coucher aujourd'hui à Senlis et sera demain ici.

Lundi 28, *à Versailles*. — Le roi prit médecine comme

il la prend tous les mois par précaution ; il entend ces jours-là la messe dans son lit avant que de prendre sa médecine, et c'est le premier médecin qui lui donne son bouillon deux heures après, et non pas le premier gentilhomme de la chambre. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier.

Voici la liste des officiers généraux qui serviront cette année :

ARMÉE DE FLANDRE.

Lieutenants généraux.	*Maréchaux de camp.*
Le comte de Gacé,	Puiguyon,
Artagnan, gouverneur d'Arras,	Le marquis de Lévis,
Gassion,	Le marquis de Bouzoles,
Le comte de la Mothe,	Le baron Palavicin,
Albergotti,	Villars-Chandieu,
Magnac,	Conflans,
Le marquis de Liancourt,	Le marquis de Coigny,
Le marquis de Chemerault,	De Lille,
Souternon,	Le marquis de Guerchy,
Duc de Guiche,	Le chevalier de Luxembourg,
Le marquis de Biron,	Le baron Sparre,
Le prince de Rohan,	Ruffey,
Le chevalier du Rozel,	Le comte d'Estrades,
Puységur,	Le comte d'Évreux.
Le prince de Birkenfeld.	

ARMÉE D'ALLEMAGNE.

Lieutenants généraux.	*Maréchaux de camp.*
Saint-Frémont,	Youel,
Le marquis de Hautefort,	Gasquet,
Le comte du Bourg,	Le marquis de Vieuxpont,
Le marquis de la Châtre,	Le chevalier de Croissy,
Imécourt,	Le prince de Talmond,
Cheyladet,	Le marquis de Sesanne,
Lée,	Le marquis de Dreux,
Le comte de Manderscheid.	Le comte de Broglio,

Vivans,	Le chevalier de Broglio,
Péry.	Le comte de Chamillart.

EN DAUPHINÉ,

SOUS LE MARÉCHAL DE TESSÉ.

Lieutenants généraux.	*Maréchaux de camp.*
Le marquis de Montgon,	Le marquis de Monsoreau,
Chamarande,	Mauroy,
Sailly,	Vraignes,
Le comte d'Aubeterre,	Le prince de Robecque,
Saint-Pater,	Muret,
Dillon.	Le marquis de Grancey.

ARMÉE D'ESPAGNE,

SOUS M. LE DUC D'ORLÉANS.

LE MARÉCHAL DE BERWICK.

Lieutenants généraux.	*Maréchaux de camp.*
D'Avarey,	Bligny,
Le comte d'Estaing,	Le comte de Cilly,
La Badie,	Le marquis de Brancas,
Le chevalier d'Asfeld,	Choiseul-Beaupré,
Jeoffreville,	Le chevalier de Maulevrier.
Le comte de Fiennes,	
De Hessy.	

Il y a deux lieutenants généraux et deux maréchaux de camp en Navarre :

Lieutenants généraux.	*Maréchaux de camp.*
Legall,	Kercado,
D'Arennes.	Fontbeausard.

EN ROUSSILLON,

SOUS LE DUC DE NOAILLES.

Maréchaux de camp. — Le marquis de Polignac, Seignier, Fimarcon.

EN LANGUEDOC,

SOUS M. DE ROQUELAURE.

Lieutenants généraux. — La Lande, Julien.

GUYENNE,

SOUS LE MARÉCHAL DE MONTREVEL.

Lieutenants généraux. — Le marquis du Rosel, le marquis de Vibraye.

POITOU,

SOUS LE MARÉCHAL DE CHAMILLY.

Lieutenants généraux. — Goesbriant, Vaillac.

BRETAGNE,

SOUS LE MARÉCHAL DE CHATEAU-RENAUD.

Lieutenants généraux.	*Maréchal de camp.*
Le marquis de Lannion,	Clodoré.
Le marquis de Thianges.	

NORMANDIE,

SOUS MATIGNON.

Lieutenants généraux. — Rassem, Moncaut.

A NICE.

Paratte y commande.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. Hier au soir, à huit heures, M. le Premier arriva et le roi trouva bon qu'il allât le saluer chez madame de Maintenon. Il a ramené avec lui le colonel qui l'avoit pris et qu'on enverra à Troyes, où on le laissera sur sa parole; le roi, même, trouve bon qu'il vienne jeudi à la revue, qu'il fera de ses gardes, à Marly. — Hier, pendant que le roi dînoit, M. Fagon vint lui dire

que le maréchal de Vauban étoit à l'extrémité et qu'il prioit qu'on lui envoyât M. Boudin, premier médecin de Monseigneur. Le roi ordonna qu'il partît sur l'heure et parla de M. de Vauban avec beaucoup d'estime et d'amitié; il le loua sur plusieurs chapitres et dit : «Je perds un homme fort affectionné à ma personne et à l'État *. » — Madame de Belesbat est morte à Paris depuis quelques jours; elle avoit près de quatre-vingt-dix ans; elle laisse une grosse succession au marquis de Canillac, fils de sa fille. — Le roi a donné à Poisson la place de premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne; elle vaut 14,000 livres de rente. — Monseigneur alla dès le matin à Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne, qui s'étoit trouvée incommodée dimanche et lundi d'une fluxion avec un peu de fièvre, ne laissa pas d'y aller dîner avec lui; elle y mena madame la Duchesse. Après dîner ils allèrent à l'opéra et revinrent tous ici pour le souper du roi.

* On a vu quel étoit Vauban à l'occasion de sa promotion à l'office de maréchal de France, son mérite, l'affection et la confiance du roi pour lui en l'occasion de Turin, combien il méritoit l'un et l'autre; mais il les perdit bientôt après, et il n'y put survivre. C'étoit le meilleur homme et le meilleur patriote du monde, toujours occupé de l'État et du soulagement de toutes ses parties, ainsi que de l'avancement de sa gloire, avec un désintéressement parfait. Il étoit homme de grand ordre, de grand arrangement, de grand calcul. Les impôts, et encore plus la manière dont on les levoit, lui déplaisoient étrangement; il s'appliqua plusieurs années à y chercher un remède, et crut l'avoir trouvé par le livre célèbre qu'il publia. On n'entrera point ici dans l'examen de cet ouvrage; mais quel qu'il fût, c'étoit celui d'un excellent cœur et d'un digne citoyen. Il se crut à portée d'oser traiter cette matière par la situation où, de longue main, il se trouvoit avec le roi; et en cela il se trompa en plein. Son livre fit grand bruit, goûté, loué, admiré du public, blâmé et détesté des financiers, abhorré des ministres, dont il alluma la colère. Le chancelier de Pontchartrain surtout en fit un vacarme sans garder aucune mesure, et Chamillart oublia sa douceur et sa modération. Les magistrats des finances tempêtèrent, et l'orage fut porté jusqu'à un tel excès que, si on les avoit crus, le maréchal auroit été mis à la Bastille et son

livre entre les mains du bourreau. Le roi, qui ne s'y put résoudre, ne laissa pas de se laisser entraîner à ce torrent, assez pour contenter ses ministres, assez pour scandaliser étrangement sa cour, assez pour tuer le meilleur des François et celui qui avoit cueilli les lauriers dont le roi avoit environné son front (1).

Mercredi 30, *à Marly*. — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon et puis partirent pour venir ici. Monseigneur y vint à cinq heures; madame la duchesse de Bourgogne, quoique sa fluxion continuât, y arriva avant le roi et se mit au lit en arrivant. — Le roi, avant que de partir de Versailles, apprit la mort du maréchal de Vauban par plusieurs gens qui lui demandoient les charges qu'il avoit. Le soir S. M., travaillant avec M. de Chamillart, chez madame de Maintenon, en disposa; il donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qui vaut près de 20,000 livres de rente, à la Badie, lieutenant général, qui sert en Espagne et dont la famille est établie dans la ville de Lille. Il donna la place de grand'croix de l'ordre de Saint-Louis à M. des Alleurs, qui a déjà le cordon rouge et qui sert de lieutenant général dans l'armée du prince Ragotzki, où il est aussi envoyé de France. — La vieille duchesse d'Uzès est morte à Paris. Elle avoit quatre-vingt-dix ans et étoit grand'mère du duc d'Uzès.

Jeudi 31, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla faire la revue de ses gardes du corps, dont il fut très-content. Le colonel Guestin étoit à la revue sur un cheval de l'écurie du roi, et le roi lui dit : « M. le Premier se loue

---

(1) Dans ses Mémoires, de même que dans ses Additions, Saint-Simon dit formellement que Vauban mourut d'être disgracié; à l'en croire, le caprice de Louis XIV aurait tué Racine et Vauban. Vauban n'est pas mort disgracié; pas plus que Racine, Vauban n'est mort de chagrin d'avoir déplu au roi. Il est mort à soixante-quatorze ans *d'une fluxion de poitrine*. Fontenelle et Dangeau démentent formellement les dires calomnieux de Saint-Simon. — *Voy.* aussi ALLENT, *Histoire du Corps impérial du génie*, 1805, in-8°. Remarque n° 10 et *passim*.

fort des traitements qu'il a reçus de vous ; on ne sauroit faire la guerre trop honnêtement. — Sire, lui répondit Guestin, je suis si étonné de me trouver devant le plus grand roi du monde, et qui me fait l'honneur de me parler, que je n'ai pas la force de lui répondre. » L'après-dînée le roi alla courre le cerf dans son parc. Madame la duchesse de Bourgogne garda le lit tout le jour, et le soir elle se leva pour aller voir le roi chez madame de Maintenon. — Un courrier de M. de Pontchartrain revint d'Espagne ; la grossesse de la reine continue heureusement. On a eu par lui des nouvelles du duc de Berwick, qui étoit encore sur la frontière de Murcie; voici une copie de sa lettre :

A Jécla, le 16 mars.

Tous les avis confirment le départ de l'archiduc pour Tortose. Les ennemis embarquent du canon à Alicante, où ils n'ont laissé qu'un bataillon anglois et un autre de Valenciennes; ils ont présentement quatorze bataillons et sept ou huit cents chevaux dans la vallée de Castalla.

Vendredi 1er avril, à Marly. — Le roi, après la messe, alla encore faire la revue de ses gardes du corps et les examina plus en détail, et en fut encore plus content que hier; l'après-dînée il se promena dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne est assez incommodée; on commence à croire qu'elle pourroit bien être grosse. — Le roi a donné à Sailly, ancien lieutenant général, le cordon rouge qu'avoit des Alleurs, qui vient d'être fait grand'croix. — M. de Vendôme, qui est venu d'Anet pour ce voyage-ci, compte de partir incessamment pour la Flandre ; il avoit dit quelque chose au roi qui auroit pu aider à la justification de Cherbert, mais il y a tant d'indices contre lui qu'on ne peut s'empêcher de le soupçonner fortement. Il a été interrogé, on a interrogé ses prétendus valets, et ils se coupent fort dans leurs réponses. — M. le duc d'Orléans vint ici de Paris pour prendre congé du roi, et ne le prendra point de Monseigneur, parce

qu'il part cette nuit et que Monseigneur revint tard de la chasse du loup.

Samedi 2, *à Versailles*. — Le roi courut le cerf le matin et revint dîner à Marly, d'où il ne repartit, pour venir ici, qu'à six heures. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon et revint ici le soir pour la comédie. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Marly après le dîner du roi ; en arrivant ici, elle se mit au lit et se releva le soir pour aller à la comédie avec Monseigneur. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent dès le matin faire des battues et revinrent à trois heures dîner ici. — M. le duc d'Orléans est parti pour l'Espagne ; il ne mène avec lui en poste que le marquis de Châtillon, son premier gentilhomme de la chambre, et le marquis d'Étampes, le fils, capitaine des gardes en survivance de son père. — Le roi a donné au fils de M. de Montgon 1,000 écus de pension. Madame de Montgon en mourant avoit écrit au roi une lettre fort touchante pour lui recommander son fils, et le roi avoit beaucoup d'amitié pour elle.

Dimanche 3, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil d'État, qui ne dura que jusqu'à midi, travailla encore une heure avec M. de Chamillart. L'après-dînée il entendit le sermon avec toute la maison royale, et puis alla tirer. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — La noce de M. le comte d'Évreux se fit hier à Paris chez Crozat avec une magnificence extraordinaire. — Les désordres du Quercy sont apaisés; les paysans qui s'étoient attroupés sont retournés dans leurs villages ; mais les paysans du Périgord se sont soulevés depuis. Ils ont pillé quelques bureaux et se sont rendus maîtres de quelques châteaux et d'une petite ville de cette province, disant qu'ils ne veulent payer que la taille et la capitation, la dîme à leurs curés et les redevances à leurs seigneurs ; qu'ils sont fidèles sujets du roi, mais qu'ils ne peuvent payer les nouvelles impositions.

Il ne paroît point qu'il y ait de nouveaux convertis parmi eux, ni qu'il s'agisse de religion. Ils ont forcé deux ou trois gentilshommes de se mettre à leur tête et sont mal armés et presque tous pieds nus, mais en assez grand nombre.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi dîna à onze heures et alla tirer. Le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le roi a donné à M. d'Aubeterre, lieutenant général, qui va servir en Dauphiné, le gouvernement de Collioure, que M. le chevalier d'Aubeterre, son oncle, a depuis cinquante ans; il en a près de quatre-vingt-dix et n'est plus en état d'aller à son gouvernement; on lui en laissera le revenu sa vie durant. — Le marquis de la Vallière a reçu ce matin son acte de liberté, et le roi le fait servir cette année en l'armée du maréchal de Villars; il est maréchal de camp. — La reine Anne, depuis l'union de l'Écosse de l'Angleterre, qui a été confirmée par le parlement, veut prendre le titre et le nom d'impératrice de la Grande-Bretagne et se faire couronner en cette qualité le 15 du mois de mai. — L'entreprise de Rodes pour les mines n'a point réussi; il a fait des fontes sur les lieux et a envoyé ici de la matière, et on n'y a trouvé que de la marcassitte; cependant Rodes ne se rebute point et veut encore y faire travailler.

Mardi 5, à Versailles. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le soir il y eut comédie. — On travaille à mettre les billets de monnoie un peu plus en crédit, et on a fait plusieurs propositions sur cela à M. de Chamillart, et on les examine. — On a reçu des lettres de Madrid du 24 mars; on y attend M. le duc d'Orléans avec impatience; il y est fort souhaité par le roi et la reine d'Espagne. Il étoit arrivé à Madrid un courrier du duc de Berwick, et voici la copie de sa lettre :

A Jécla, le 25 mars.

M. de Cerezeda, colonel de cavalerie espagnol et très-bon partisan, s'embusqua avant-hier avec quatre-vingts maîtres de son régiment, à une demi-lieue d'Alicante. Un bataillon anglois, composé de cinq cents hommes, étant sorti de cette place pour aller joindre le corps qui est dans la vallée de Castalla, passa à cinquante pas de l'embuscade du colonel Cerezeda, lequel, s'étant partagé en deux troupes, débusqua à toutes jambes sur le bataillon, qu'il enfonça. Il en a tué environ cent et a pris tout le reste, tant officiers que soldats, drapeaux et bagages. Cette action, qui est des plus hardies, ne lui a coûté que quatre cavaliers et quinze chevaux, tant tués que blessés.

Mercredi 6, *à Versailles*. — Le roi sortit du conseil d'État à midi, et Monseigneur, qui est toujours à ces conseils-là, alla ensuite à Meudon, où il demeurera jusqu'à mardi. L'après-dînée le roi alla au sermon et puis à Trianon, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Vendôme, M. de Chamillart et Chamlay. Au sortir de là, M. de Vendôme prit congé du roi, mais il ne partira de Paris que mardi; il se fera saigner et purger ces jours-ci. — Des particuliers de la ville de Genève ont offert à M. de Chamillart cinq millions en louis d'or. Ils demandent l'intérêt au denier dix, qu'on les rembourse dans six mois et que les deux Crozat, Prond, Lacroix et un autre encore, dont je ne sais point le nom, soient cautions. — Le roi a donné des commissions de mestre de camp à sept exempts des gardes du corps, qui sont : Montgon, la Grange, de la compagnie de Noailles, la Richardie, de la compagnie de Villeroy, Lianne et Vareille, de la compagnie d'Harcourt, le chevalier de Dénonville et Châteaugay, de la compagnie de Boufflers. — Il n'est point vrai que la vieille duchesse d'Uzès soit morte; elle est revenue d'une grande maladie à quatre-vingt-neuf ans.

Jeudi 7, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Il y a quelques changements dans les charges de la gendarmerie. M. d'Estrehan, qui étoit sous-lieutenant, a acheté de M. de Sebbeville, maréchal de camp, qui est prisonnier en Angleterre, la compagnie des chevau-légers de la reine; il en donne 44,000 écus. Les compagnies de chevau-légers valent un peu moins que celles de gendarmes. M. de Renty, qui acheta il y a quelque temps les gendarmes bourguignons, a vendu la sous-lieutenance des chevau-légers de la reine au marquis de Chastelus, et le comte de Coëtenfao, frère de Coëtenfao, qui est dans les chevau-légers de la garde, a acheté l'enseigne des gendarmes de Berry. — L'élection d'un nouveau roi de Pologne, que le czar vouloit faire faire, est encore remise, et on croit plus que jamais que le czar fera sa paix avec le roi de Suède. — Le marquis de Lusignan est mort à Paris; il avoit une pension du roi de 1,000 écus; il avoit été longtemps sous-lieutenant des gendarmes écossois, et depuis envoyé à Vienne. [Il étoit] véritablement de la maison de Lusignan *.

* Ces Mémoires sont affables et libéraux de noms. Celui de M. de Lusignan étoit Saint-Gelais. Le premier de cette maison qui prit celui de Lusignan et qui se mit les rois de Chypre, la Merlusine et les fables dans la tête fut Louis de Saint-Gelais, chevalier d'honneur de la reine Catherine de Médicis, chevalier du Saint-Esprit, dernier décembre 1579, et qui les transmit à sa postérité. Celui-ci en venoit par des cadets et étoit fort pauvre. Madame de Maintenon, qui l'avoit connu autrefois en province, lui fit donner, de fois à autre, quelque subsistance, et l'évêché de Rhodez à son frère, qui se trouva un étrange évêque. Celui-ci, par la même protection, fut envoyé du roi à Vienne, d'où la guerre le fit revenir. C'étoit un bon et honnête gentilhomme, que la misère avoit abruti et qui sans cela n'auroit pas manqué de quelques talents. Il avoit un fils abbé, qui le demeura, parce qu'il étoit sur le moule de son oncle avec qui il avoit toujours vécu (1).

(1) En tête de cette addition, au milieu de la page blanche réservée pour

Vendredi 8, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis; l'après-dînée il entendit le sermon avec toute la maison royale, et puis s'alla promener à Trianon. — On fait coucher présentement, dans le grand appartement du roi, douze gardes du corps et un brigadier. — On a établi quatre compagnies de gens d'affaires composées chacune de douze hommes; et quand on fera de nouvelles affaires, ce seront ces compagnies-là qui les feront tour à tour; chacun de ces quarante-huit hommes-là donnera argent comptant au roi mille pistoles pour y entrer; ils auront sous eux des commis et des sous-commis, qui donneront les uns cinq cents, les autres trois cents pistoles. — Les troupes de l'empereur, commandées par le prince d'Anhalt, doivent être entrées dans Mantoue les premiers jours de ce mois-ci, et l'on croit que c'est ce même prince d'Anhalt à qui l'archiduc donnera le gouvernement du Milanois; c'est lui qu'on disoit que Langallerie avoit tué, mais cette nouvelle n'avoit aucun fondement.

Samedi 9, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry, madame la Duchesse et madame la princesse de Conty allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, et l'après-dînée Monseigneur les mena à Paris aux danseurs de corde, les ramena souper à Meudon, d'où ils ne revinrent qu'à quatre heures du

---

recevoir les notes qu'il ajoutait au Journal de Dangeau, Saint-Simon a écrit de sa main les lignes qui suivent :

« Na. Il faut rendre témoignage a la verité. Je me suis trompé. Ce M. de « Lezignem l'estoit veritablement et de la branche de Lezay sortie de Hugues VII « sire de Lezignem par Simon son 4e fils vers l'an 1100 que c'estoient deja de « fort gds sgrs mais avant que les Couronnes de Chypre et de Jerusalem et les « Comtés de la Marche d'Angoulesme et d'Eu fussent entrés dans cette gde « Maison. pour ce qui est de personnel est exact et ce qui est dit des S. Gelais « aussy, desquels ce M. de Lézignem n'estoit point, c'est ou consiste mon « erreur. »

matin. Monseigneur, qui en devoit revenir mardi, a différé son retour d'un jour. Monseigneur le duc de Berry eut la permission d'y aller coucher jeudi, ce qu'il n'avoit point encore fait, et il revint vendredi. — M. le premier président s'est enfin déterminé à quitter sa charge, sentant que ses incommodités augmentent tous les jours, quoique son esprit ne s'en ressente point encore; il a 100,000 écus de brevet de retenue sur sa charge; il en doit apporter demain la démission au roi. Il y avoit déjà longtemps qu'il songeoit à s'en démettre, mais sa famille et ses amis l'avoient retenu jusqu'à cette heure *.

* Harlay étoit un cynique, esclave de la cour et tirant de tout ce qui avoit affaire à lui; qui avoit asservi le parlement et faisoit trembler les plaideurs; savant à fond, brillant d'esprit, de lumières, de reparties; plein d'orgueil, de venin, de malignité; masqué de probité, d'humilité, de frugalité; superbe, et scélérat par nature, désintéressé par hypocrisie, magnifique par vanité, insolent et entreprenant par audace, bas et rampant devant ses besoins, équitable entre Pierre et Jacques, et l'iniquité même entre des parties élevées suivant son intérêt, et le vent de la cour ou de la fortune. Sa figure peignoit tous ses traits, et chez lui jusqu'au moindre rayon de nature étoit repoussé par l'affectation et par l'art. Ses talents, qui n'étoient ni médiocres ni en petit nombre, n'étoient consacrés qu'au crime, et s'il leur laissoit quelquefois quelques honnêtes fonctions, c'étoit pour sacrifier à la réputation et conséquemment à la tromperie. Ce fut lui qui, étant procureur général, inventa les légitimations des bâtards sans nommer la mère, pour les enfants du roi et de madame de Montespan, et qui en fit l'essai sur le chevalier de Longueville, tué depuis en 1688 au siége de Philisbourg, et qui étoit fils de la maréchale de la Ferté et du comte de Saint-Paul, tué au passage du Rhin, dont il n'avoit point été reconnu. Harlay fit proposer, par la cour, à madame de Longueville de le reconnoître; elle se laissa persuader sans imaginer l'usage qu'on en vouloit faire, et le parlement encore moins, qui se laissa surprendre à l'artifice du procureur général. Ce fut en 1672, au mois de septembre, et en décembre 1673, que la légitimation des enfants du roi et de madame de Montespan passa sur cet exemple. Le père de M. d'Harlay, étant maître des requêtes, fut en 1661 procureur général à la place de M. Fouquet quand on voulut perdre ce surintendant, à qui on persuada de se défaire de sa charge pour éviter l'embarras du parlement en l'arrêtant en 1663. Le fils de M. d'Harlay dont il s'agit ici eut la survivance de

sa charge, et il épousa en même temps la fille du premier président de Lamoignon, qui fut très-vertueuse et qui en eut grand besoin avec lui. Elle lui dit un jour qu'elle voudroit être un livre, parce qu'elle en seroit plus souvent avec lui; « et moi aussi, lui répondit-il gravement, je le voudrois, car on en change souvent. » Son humeur étoit insupportable aux autres, et surtout à sa famille, dont il fut constamment le fléau, et jusqu'à lui-même. Devenu premier président, il ne se contraignit plus, et vint à bout, par son crédit, par sa supériorité d'esprit et de talents, par la terreur de ses reparties, de dominer le parlement à tel point qu'il s'en rendit le maître absolu, sans qu'aucun de ce grand corps osât branler devant lui. Il fit un jour pleurer chez lui madame de Lislebonne à son audience, où il n'y avoit personne qui ne tremblât à son abord, même de ceux qu'il vouloit servir et qui avoient le plus de raison d'y compter. Il traitoit les gens du commun de haut en bas et avec des expressions les plus offensantes. MM. Doublet, conseillers au parlement, qui avoient pris les noms de Persan et de Crouy, de terres, qu'ils avoient achetées, étant venus à son audience, et lui ayant été présentés, il leur fit une humble révérence; puis les regardant comme avec surprise, « Ah! leur dit-il, masques, je vous connois, » et leur tourna le dos : un gros financier fut chassé par lui une autre fois, en disant à ses gens : « Cet homme est fait pour attendre dans ma salle, mais son beau carrosse pour entrer dans ma cour. « Les pères de l'Oratoire et les jésuites ayant une espèce de procès, il les voulut accommoder et les manda. Après avoir travaillé avec eux : « Mes pères, dit-il aux jésuites, c'est un plaisir de vivre avec vous, » et se tournant tout de suite aux pères de l'Oratoire, « Et un bonheur mes pères, de mourir avec vous. » Deux jeunes conseillers l'étant allés voir à Grosbois en habit de campagne, avec une cravate tortillée et passée dans la boutonnière, il ne dit mot; quand on fut à table, il avisa un de ses laquais dont la cravate étoit ajustée de même; c'étoit la mode de tout le monde alors. Il demanda son écuyer et lui dit : « Monsieur, en regardant ce laquais, chassez-moi ce coquin-là tout à l'heure, qui a la témérité de porter sa cravate comme messieurs, » et acheva de confondre les conseillers par l'inclination profonde qu'il leur fit en montrant leurs cravates à l'écuyer. On ne tariroit point sur un personnage si rare. Le duc de Rohan descendoit son degré où après force compliments, le croyant retiré, il disoit rage pour n'avoir rien obtenu de ce qu'il desiroit; un homme à lui, à qui il parloit, s'aperçut au milieu du degré que le premier président le suivoit et s'écria. M. de Rohan se tourna et complimenta. « Oh! monsieur, lui dit le premier président, vous dites de si belles choses qu'il n'y a pas moyen de vous quitter, » et le mena confondu à son carrosse. La duchesse de la Ferté, en pareil cas, l'appela vieux singe, comme elle ne l'apercevoit pas, qu'il la conduisoit

encore. Il n'en fit pas semblant. A quatre jours de là, elle gagna son procès et l'alla remercier : « Madame, lui dit-il au milieu de son audience, j'ai été bien aise de vous montrer qu'un vieux singe peut être quelquefois bon à quelque chose à une vieille guenon. » Son aventure avec le Arlequin de la comédie italienne est tout à fait rare. Cet Arlequin s'appeloit Dominique. C'étoit un Arlequin excellent, mais hors du théâtre un homme très-savant et très-sérieux, et qui a eu un fils de même qui est devenu capitaine d'infanterie et très-bon ingénieur. Dominique alloit souvent à la bibliothèque de Saint-Victor, et le premier président, qui y alloit quelques fois, l'y avoit trouvé deux ou trois [fois], et avoit lié conversation avec lui. Il en avoit été si content qu'il le pria enfin de l'aller voir ; il s'en défendit fort, mais enfin il y fut et lui apprit qui il étoit. Le premier président, bien étonné, l'en goûta davantage par le contraste du métier avec la science de cet homme et de son savoir-vivre, et le pria de revenir quelques fois. Quand la connoissance fut bien liée, le premier président exigea qu'il lui fît à huis clos quelques arlequinades, et tout à coup, saisi de belle humeur, il se mit à l'imiter et à faire à qui mieux mieux. Le bruit qu'ils firent tenta les valets de chambre de regarder par le trou de la serrure ; on peut juger de leur surprise. Le fait est que, depuis, toutes les visites de Dominique, qui étoient toujours longues et savantes, finissoient avec le premier président et lui par quelque scène de comédie italienne, dont les valets se donnoient la farce par le trou de la serrure. Il y en a des millions. Celle du dépôt de Ruvigny qu'il découvrit au roi dans la colère de Sa Majesté contre milord Galloway, son fils, qu'il fit confisquer, qu'il se fit donner et dont il profita sans pudeur, le couvrit d'infamie. Le manége qu'il fit dans le procès de M. de Luxembourg et des ducs ses anciens fut d'autant plus rempli d'iniquité qu'après avoir mérité la récusation des ducs, et avoir, tout récusé qu'il étoit, continué à servir M. de Luxembourg en tout ce qu'il lui fut possible de sollicitations à découvert, le procès jugé le roi lui demanda son avis, et il n'eut pas honte de répondre que les ducs avoient toute la justice et la raison pour eux et qu'il l'avoit toujours cru de la sorte. Ce procès toutefois lui coûta l'office de chancelier, que M. de la Rochefoucauld empêcha qu'il n'obtint. Il en avoit eu parole lors du rang intermédiaire des bâtards au parlement qu'il y fit enregistrer. M. de la Rochefoucauld le savoit, mais sa faveur et ses raisons furent plus fortes que tout ce que le premier président put remontrer en sommant le roi de sa parole. Il en fut si outré qu'il ne le put cacher à Pontchartrain même, qui en fut fait chancelier, ni au public. Sa douleur étoit plus forte que lui ; elle le rongea si bien que sa santé en souffrit et que son humeur en devint tout à fait intraitable ; il eut des attaques d'apoplexie ; il s'écrioit souvent qu'on le laissoit mourir dans la poussière du palais. Personne ne pouvoit plus ap-

procher de lui. A la fin, le roi s'en mêla, et on l'engagea à se démettre. Jamais homme si bas devant toute espèce de faveur, ni si altier avec les autres; tout son maintien étoit forcé, composé, cynique; il rasoit les murailles des appartements du roi, demi-consolé par une superbe modestie pour qu'on se rangeât avec plus de bruit devant lui, et ses révérences jusqu'à terre ne trompoient personne. Il avoit toujours traité son fils comme un nègre, assez mal; sa belle-fille, riche et vertueuse héritière de Bretagne et madame de Moussy, sa sœur, de même, qui étoit tout aussi composée que lui, avec qui elle demeuroit veuve et sans enfants, dévote, superbe, et tenue par lui comme une petite-fille. Ce personnage a tant figuré qu'on s'y est étendu, mais bien peu encore en comparaison de tant de choses rares et singulières qu'il fourniroit à dire. On aura lieu dans la suite de parler de son fils unique, conseiller d'État, et qui n'a eu qu'une fille unique mariée au prince de Tingry, quatrième fils du maréchal de Luxembourg, en 1711.

Dimanche 10, *à Versailles*. — Le roi, avant le conseil, donna audience à M. le premier président, qui lui apporta la démission de sa charge; il pria le roi d'augmenter son brevet de retenue de 200,000 francs, et de vouloir bien, au lieu de la pension de 20,000 francs qu'il a, de lui donner 10,000 livres de rente sur la maison de ville, afin que sa famille en puisse profiter. — L'après-dînée le roi alla au sermon avec toute la maison royale, ensuite alla tirer. Il travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil, et puis y retourna dîner. — Il arriva un courrier du maréchal de Montrevel, qui apporta la nouvelle que le soulèvement du Périgord étoit fini sans aucune effusion de sang. M. de Montrevel a choisi pour apporter cette nouvelle un neveu du marquis de Boissière, de la maison de Duras. On laissera quelques bataillons en ce pays-là, pour ôter toute envie à ces mutins-là de recommencer.

Lundi 11, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches qu'il ne tient que tous les quinze jours, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Le roi a permis à M. de Champlâtreux, président à mortier, de céder sa charge à M. son fils. —

Il arriva un courrier de M. de Médavy, qui a évacué Mantoue et la Mirandole; le prince de Darmstadt est entré dans Mantoue avec les troupes de l'empereur. Médavy, quand il a fait partir son courrier, étoit à Gualtieri dans le Modénois et avoit passé le Pô à Borgo-Forte; il étoit campé en front de bandière; il alloit retirer les troupes de Crémone et de Valence. On assure qu'il ramène vingt-un mille hommes effectifs en comptant les troupes du roi d'Espagne. Le prince Eugène lui a donné pour otage le général Paté, qui marche avec lui. Madame la duchesse de Mantoue revient en Lorraine, où elle se mettra dans un couvent. Nos troupes arriveront à Suze, à la fin du mois, où le maréchal de Tessé se tiendra pour les recevoir, et Médavy, dès qu'il y sera arrivé, a permission de venir ici pour huit jours.

Mardi 12, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, retint M. le chancelier, avec qui il fut encore un quart d'heure. Il lui parla sur la charge de premier président et lui dit qu'il y nommeroit avant la fin de la semaine prochaine; les courtisans croient qu'il choisira M. Voisin pour remplir cette place. L'après-dînée le roi alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Le roi a accordé à M. le premier président l'augmentation du brevet de retenue et les 200,000 livres qu'il avoit demandées qui fussent mis pour lui et sa famille sur la maison de ville. — Les soupçons de la grossesse de madame la duchesse de Bourgogne continuent. La duchesse du Lude, sa dame d'honneur, qui a été fort mal depuis quelque temps, et même en danger, est entièrement guérie. — M. de Vendôme est parti ce matin de Paris pour aller commander l'armée de Flandre.

Mercredi 13, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla au sermon, et, avant que d'y aller, il entendit la harangue du clergé; l'évêque d'Auxerre portoit la parole.

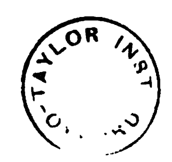
L'assemblée du clergé est finie, et ils ont accordé au roi ce qu'il demandoit, qui étoit de retirer en leur nom pour trente-trois millions de billets de monnoie, dont ils payeront l'intérêt au denier vingt-deux, et afin qu'il n'en coûte rien au clergé, le roi leur donne 500,000 écus par an sur les postes. — Monseigneur revint le soir de Meudon. — Des soixante-huit millions en billets de monnoie qu'on vouloit retirer, tant en donnant des rentes sur la ville qu'en engageant les gros fermiers et les receveurs généraux des provinces, de ces soixante-huit millions-là, on en a déjà reçu cinquante-cinq, que l'on biffe à mesure qu'on les reçoit, afin qu'ils ne rentrent plus dans le commerce, et on commence à s'apercevoir du bon effet que cela produit, car on trouve à changer les billets de monnoie en argent à un quart de perte.

Jeudi 14, à Versailles. — Le roi dîna à onze heures et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent courre le loup. — M. le comte de Villars, avec six vaisseaux, a attaqué sept vaisseaux anglois à la hauteur de Vintimille. Le principal des vaisseaux ennemis était commandé par milord Péterborough, qui passoit de Catalogne à Gênes. Ce milord, se voyant trop pressé par deux de nos vaisseaux, qui s'étoient attachés au sien, se mit dans une frégate avec milord Mordan, son fils, et se sauva dans le port de Gênes; le vaisseau qu'il avoit abandonné fut brûlé. M. de Villars poursuivit encore un autre vaisseau ennemi. C'est M. de Monaco qui mande cette nouvelle, et que milord Mordan avoit été blessé dans l'action d'un coup de canon à la jambe, dont il est en très-grand danger. — On va publier une ordonnance pour réprimer le luxe des tables à l'armée et pour régler les équipages: un lieutenant général ne pourra avoir que quarante chevaux, un maréchal de camp trente, un brigadier vingt-cinq, les colonels et les mestres de camp n'en pourront avoir que vingt. — M. de Mimeur fut élu à l'Académie en la

place du président Cousin, mort il y a quelque temps.

Vendredi 15, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis. L'après-dînée il alla à la volerie; madame la duchesse de Bourgogne y devoit aller, mais elle a une fluxion sur la joue qui l'incommode fort et qui l'empêcha d'y aller. — Le roi va faire registrer un édit au parlement qui donnera cours aux billets de monnoie par tout le royaume; jusques ici ils n'étoient reçus que dans Paris, mais on ne pourra faire aucun payement qu'en donnant les trois quarts en argent comptant; et le roi promet qu'il payera de même les appointements, les gages et les pensions. Cela ne commencera à s'exécuter que le 20 du mois de mai. — Par le traité qu'on a fait avec le prince Eugène, on évacue Final en même temps que les places du Milanois. M. de Savoie vouloit que cette place lui fût remise, mais les troupes de l'empereur en prendront possession quand les troupes du roi d'Espagne en sortiront. M. de Savoie soutient que l'empereur avoit promis de l'en mettre en possession. — Le roi n'alla point au sermon, c'est le seul qu'il ait manqué du carême; monseigneur le duc de Bourgogne y alla.

Samedi 16, *à Versailles*. — Le roi partit d'ici de bonne heure pour aller dans le parc de Marly faire la revue de ses gendarmes, de ses chevau-légers et de ses deux compagnies de mousquetaires; tout cela est plus que complet et fort bien monté. Ils ont ordre de partir mardi pour la Flandre. Les officiers généraux qui doivent servir dans cette armée ont ordre de se rendre à Lille le 1er de mai et les officiers généraux de l'armée d'Allemagne de se rendre à Strasbourg le 10 de mai. — Le roi d'Espagne, sans avoir été sollicité par aucunes lettres d'ici, donne au roi un million de l'argent que le duc d'Albuquerque lui envoie du Mexique, et cet argent est arrivé à Brest il y a déjà quelque temps. — Le roi de Suède fait assembler à Leipsick un grand nombre de



chariots à quatre chevaux; mais on ne pénètre point encore son dessein. On dit qu'il a donné au baron de Sparre le commandement du duché de Brème, qu'il le fait gouverneur du prince Holstein, qui lui succédera en cas qu'il n'ait point d'enfant, et qu'il le fait lieutenant général dans ses troupes; cependant le baron Sparre mande toujours qu'il viendra servir ici cette campagne.

Dimanche 17, *jour des Rameaux, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et, après le salut, le roi entra chez madame de Maintenon, où il travailla longtemps avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne ne put pas descendre en bas dans la chapelle et se tint dans la tribune, parce que sa fluxion continue. — Le roi dit qu'il déclareroit demain le premier président; on ne croit plus que ce soit M. Voisin, parce que le roi veut prendre un homme du corps du parlement; ainsi cela roule apparemment entre MM. les présidents Pelletier et de Lamoignon; le président Pelletier est le plus ancien des deux. — L'empereur a reconnu le roi Stanislas il y a déjà quelque temps; mais les Hollandois et les Anglois ne le veulent point encore reconnoître, de peur d'irriter le czar, qu'ils ménagent, surtout les Hollandois, parce qu'ils ont beaucoup de vaisseaux à Arkangel. On commence à croire que le roi de Suède n'est pas content du roi Auguste qui a un envoyé auprès des États Généraux à qui il s'est plaint que le roi de Suède en use durement avec lui.

Lundi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la fête, et, au conseil, il déclara qu'il avoit choisi pour premier président M. Pelletier, le président à mortier. — M. de Bouillon a envoyé un courrier de Dijon pour apprendre à sa famille qu'il avoit gagné son procès contre le duc d'Albret, son fils. Ils ont plaidé avec beaucoup d'honnêteté et ont toujours paru bien ensemble depuis qu'ils sont à Dijon. M. le cardinal de Bouillon y a toujours demeuré avec eux, et c'est lui

qui les avoit racoommodés. — On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans de Bayonne, où il arriva le 9; il en repartit le lendemain, et va en deux jours à Pampelune; il compte d'arriver le 16 à Madrid. — M. l'évêque de Tournay est à l'extrémité; il étoit parti d'ici en assez mauvaise santé pour aller dans son diocèse. Il est frère de madame de Cavoie; il avoit été évêque de Saint-Brieuc et a toujours vécu comme un saint. Il avoit l'abbaye de Bégard, qui vaut 8,000 livres de rente, et le prieuré de Josselin, qui n'en vaut pas 2,000.

Mardi 19, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'entrer au conseil de finance, reçut les remercîments de M. Pelletier, et en même temps il lui donna un brevet de retenue de 500,000 francs, pareil à celui qu'il faut qu'il paye à M. le premier président de Harlay. Il lui parla ensuite sur la charge de président à mortier; il lui dit qu'il n'avoit choisi personne pour remplir cette charge, qu'il lui laissoit la liberté de la vendre à qui il lui plaira, qu'il ne doutoit pas qu'il ne lui donnât un bon sujet et qu'il étoit bien persuadé qu'il ne songeroit pas à en tirer plus que le prix de la fixation, qui est 500,000 francs; cette charge n'avoit coûté à la famille de M. Pelletier que 100,000 écus. — Le roi a donné à M. le président de Lamoignon la survivance de la capitainerie de Limours, qui est auprès de ses terres, pour son fils, et a trouvé bon qu'une pension de 2,000 écus, qu'il avoit, passât sur la tête de son fils. — On reçut la nouvelle que le pauvre évêque de Tournay (1) étoit mort, et il est regretté de tout le monde.

Mercredi 20, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale entendirent ténèbres dans la tribune, et, après ténèbres, le roi alla se promener à Trianon. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On mande de la Haye qu'on y attend milord Marlborough; on compte qu'il y est arrivé présentement. —

(1) Louis-Marcel de Coëtlogon.

M. de Vendôme prend du lait à Mons, mais on croit qu'il entrera en campagne avant les ennemis. — L'abbé Gallois est mort à Paris; il étoit un des quarante de l'Académie françoise et un des dix honoraires de l'Académie des sciences. — L'empereur s'est désisté de la prétention qu'il avoit pour M. d'Osnabruck à l'évêché de Munster; ainsi M. l'évêque de Paderborn n'a plus rien qui le trouble; c'est le ministre de Hollande qui a obtenu ce désistement de l'empereur. — M. le duc d'Orléans a vu la reine douairière d'Espagne à Bayonne, et elle lui a fait donner un fauteuil*. Le duc de Gramont a permission de revenir de ce pays-là, et il en ramène la duchesse sa femme.

* Les infants ont un fauteuil devant le roi et la reine d'Espagne, qui leur est venu de celui que les cardinaux ont usurpé devant eux, en étendant la courroie de celui des cardinaux légats *a latere*. Philippe IV, fatigué d'un cérémonial si bizarre, avoit fait des niches de pierres dans les embrasures des fenêtres d'une grande salle de son appartement, à laquelle on n'a point touché en refaisant cet appartement, et c'est dans une de ces embrasures qu'est une porte qui ne paroît point, et qui donne dans un degré pris dans l'épaisseur du mur qui monte dans une tour où François I[er] fut prisonnier, dont le très-court logement se conserve encore tel qu'il l'occupa. Ces niches de pierres, faites dans ces embrasures de fenêtres, servoient à Philippe IV à éviter le fauteuil des cardinaux. Il les recevoit dans cette salle, s'y promenoit avec eux, puis leur proposoit de se reposer et de jouir de la belle vue sur le Mançanarez, se mettoit dans une niche et faisoit asseoir le cardinal dans l'autre. Telle est l'origine du fauteuil des infants et l'usage de celui des cardinaux, qui n'en ont plus qu'au conseil, quand le roi y est seulement et à la chapelle; mais au dîner du roi et de la reine, ni en toute autre occasion, ils ne s'asseoient point, et tout ce qui leur reste est que, lorsqu'ils entrent dans l'appartement du roi et de la reine, on apporte un fauteuil dans la pièce du dais et sous le dais, qui est éloignée de celle où on se tient, et ce fauteuil y demeure jusqu'à ce qu'ils sortent de l'appartement, au lieu que les infants sont assis dans un fauteuil dès que le roi ou la reine le sont, en quelle occasion que ce soit. Pour revenir à la reine douairière, reléguée à Bayonne, elle sentoit sa disgrâce et ses besoins; elle vouloit plaire à un prince qui alloit se mettre à la tête des armées d'Espagne et dont le rang ressembloit si fort à celui des fils de France

et s'étoit monté si fort au-dessus de celui des princes du sang; de façon qu'embarrassée que faire elle aima mieux trop que trop peu, et sauta le bâton du fauteuil, que M. le duc d'Orléans prit avec grande joie, mais qu'il n'auroit osé prétendre, et qu'il n'a jamais eu du roi ni de la reine d'Angleterre à Saint-Germain. La reine mère d'Angleterre, sœur de Louis XIII, réfugiée en France pendant l'horrible catastrophe du roi Charles I[er], son mari, est la première tête couronnée qui ait donné le fauteuil à un fils de France. M. Gaston, duc d'Orléans, son frère, alors lieutenant général de l'État et la première personne après la reine régente, l'exigea des besoins et de la nécessité de la reine sa sœur; et pour achever cette matière, lorsque la princesse d'Orléans passa à Bayonne en 1722 allant épouser le prince des Asturies, Louis, la reine douairière crut la devoir traiter en princesse des Asturies, et lui donna le fauteuil, et sur cet exemple elle en usa de même pour mademoiselle de Beaujolois allant épouser don Carlos, à quoi la qualité de fille du régent actuel de France ne nuisit pas. Lorsque mademoiselle de Beaujolois fut renvoyée d'Espagne au renvoi de l'infante, tout avoit changé de face; elle n'étoit plus que princesse du sang, puisque son mariage avec don Carlos n'avoit pas été accompli, et M. le duc d'Orléans, son père, n'étoit plus; mais M. le Duc, prince du sang, étoit premier ministre et quelque chose de plus. Cette considération agit encore sur l'état d'une reine exilée, point payée, peu comptée et malheureuse; elle se piqua de pitié pour mademoiselle de Beaujolois, et de ne lui pas faire sentir la différence de ses deux passages à Bayonne; elle la reçut comme la première fois, dans un petit salon de plain pied à un beau jardin, et après les premières embrassades elle proposa à la princesse de Berghes, veuve d'un grand d'Espagne, qui, en qualité de camarera-mayor étoit allée attendre la reine veuve à Saint-Jean de Luz, qui ramenoit sa sœur avec elle, d'aller voir son jardin, et dit à la duchesse de Linarez, sa camarera-mayor, de l'y accompagner. Elles étoient averties et ne se le firent pas dire deux fois après quoi, les deux reines et mademoiselle de Beaujolois s'assirent chacune dans un fauteuil, et la marquise de Conflans, gouvernante de mademoiselle de Beaujolois, qui l'étoit allée attendre avec la princesse de Berghes, demeura auprès d'elle debout avec les autres dames de la petite cour de la reine douairière. Elles se virent ainsi trois ou quatre fois, et toujours les deux veuves des grands absentes pendant la séance, à cause du fauteuil de mademoiselle de Beaujolois. Le fauteuil fit ici grand bruit, et les princesses du sang ne voulurent pas voir la reine à son retour, parce qu'ayant consulté le roi d'Espagne sur cette difficulté que ce fauteuil de sa sœur paroissoit devoir faire naître, et qui en naquit en effet, le roi d'Espagne lui défendit de le donner, même à madame la duchesse d'Orléans sa mère, qui à cause de cela ne la vit jamais qu'en

particulier, et les princes et princesses du sang point du tout, hors son frère et ses sœurs en particulier aussi.

Jeudi 21, *à Versailles*. — Le roi lava les pieds des pauvres, comme il fait tous les ans à pareil jour; le cardinal de Janson officia et le P. [Quinquet], théatin, prêcha et fut fort applaudi. Monseigneur, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry firent leurs dévotions de bonne heure et vinrent servir le roi à la Cène; madame la duchesse de Bourgogne fit son bon jour aussi. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent ténèbres dans la tribune de la chapelle, et, après ténèbres, le roi alla se promener dans les jardins. Le soir, après souper, le roi et toute la maison royale allèrent dans la tribune adorer le saint sacrement. — M. de Vaudemont revient avec M. de Médavy; il compte d'arriver à Suze à la fin du mois, et de là ils reviendront ici tout droit. Madame de Mantoue et madame de Vaudemont prennent le parti d'aller par la Suisse et comptent de s'en aller tout droit en Lorraine, et que madame de Mantoue se mettra dans un couvent à Pont-à-Mousson, mais on ne sait pas si M. de Lorraine ne fera pas quelques difficultés de la recevoir dans ses États, à cause qu'il ne veut pas déplaire à l'empereur, qui n'aime pas M. de Mantoue.

Vendredi-Saint 22, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Après ténèbres le roi s'enferma avec le P. de la Chaise jusqu'à sept heures, ce qu'il fait toujours la veille des jours qu'il doit faire ses dévotions. En sortant d'avec le P. de la Chaise, il entra chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent se promener dans le jardin, mais le grand vent les fit rentrer bientôt. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui mande que milord Marlborough doit être arrivé à la Haye, parce qu'il a débarqué à Ostende; il amène avec lui milord Pembrock, qui étoit plénipotentiaire à Ryswick. On compte ici que nous se-

rons supérieurs aux ennemis en Flandre cette campagne, que nous aurons quarante escadrons plus qu'eux et qu'ils n'ont pas plus d'infanterie que nous. Les nouvelles de Hollande portent qu'ils font beaucoup travailler à Huy et à Liége, craignant que nous ne marchions de ce côté-là.

Samedi-Saint 28, à Versailles. — Le roi fit son bon jour à la paroisse, et à son retour il toucha plus de mille malades (1). L'après-dînée il fut enfermé jusqu'à six heures avec le P. de la Chaise et fit la distribution des bénéfices vacants, et ensuite alla entendre complies, dans la tribune, avec toute la maison royale. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup le matin, d'où ils revinrent de bonne heure, et suivirent le roi à la chapelle. — Le matin, en se levant, le roi reçut un paquet de M. de Chamillart, qui est à l'Étang; il y étoit arrivé la nuit un courrier de M. de Vaudemont. Ils écrivent, M. de Médavy et lui, de Castelnuovo, qui est entre Crémone et Plaisance; ils mandent qu'ils n'ont qu'à se louer des traitements qu'ils reçoivent, que les étapes pour les troupes sont fournies abondamment. Ils comptent toujours d'arriver à Suze à la fin du mois.

Liste des bénéfices donnés : L'évêché de Tournay à l'évêque de Bayonne, de la maison de Beauvau, frère de celui qui commande la gendarmerie; l'évêché de Bayonne à l'abbé de Druillet, grand vicaire de M. du Mans; l'abbaye de Granselve, qu'avoit l'ancien évêque d'Autun, à M. le cardinal de la Trémoille, qui rend l'abbaye de Bonnecombe, qui étoit autrefois fort bonne et qui est fort diminuée; l'abbaye de Bégard en Bretagne, qu'avoit feu M. de Tournay, à l'abbé de Polignac; l'abbaye de

---

(1) « La fatigue que le roi se donna le samedi ne peut être comparée à rien qui en puisse approcher, puisque Sa Majesté toucha le matin quinze cents malades, et cela d'un air aisé et content, et sans marquer une certaine répugnance que les personnes les plus saintes ne pourroient quelquefois s'empêcher de faire voir en de pareilles occasions. » (*Mercure* d'avril, page 376.)

Bonnecombe à l'abbé de Lusignan; l'abbaye de Beaulieu en Bretagne à l'abbé de Beaufranc; l'abbaye de Bonnefonds à l'abbé de Poudenx; l'abbaye de l'Ile-Chauvet à l'abbé d'Aynac; l'abbaye de Sully en Touraine à l'abbé Amadieu; l'abbaye de Saint-Maur à l'abbé Martineau, frère du confesseur de monseigneur le duc de Bourgogne; l'abbaye de Willancourt à la sœur de Villers, religieuse de la maison, et celle de Saint-Étienne de Reims à la sœur Gobillon, religieuse de la maison. Deux canonicats de la Sainte Chapelle de Paris, l'un à l'abbé de Champigny, et l'autre à l'abbé de Vaurouis.

Dimanche 24, jour de Pâques, à Versailles. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et après le salut, qui ne commence qu'à six heures depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, il entra chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. de Chamillart. — Pointis est mort à sa maison auprès de Paris, en se voulant sonder lui-même. Il étoit chef d'escadre; il avoit 20,000 livres de rente à vie sur la maison de ville; il avoit encore des appointements et des pensions du roi considérablement, si bien qu'il jouissoit de plus de 50,000 livres de rente. Il avoit acheté quelques terres en Touraine, qui reviendront à ses héritiers, et avoit acheté de M. de Champigny une terre à vie, qui leur reviendra; il s'étoit fort enrichi dans la dernière guerre, à la prise de Carthagène, où il avoit fait une action fort hardie. — On a nouvelle que l'archiduc a passé à Barcelone, où il n'a point mené de troupes; on dit toujours qu'il veut s'embarquer pour l'Italie et qu'il y épousera la princesse de Wolfenbuttel, que l'on y fera aller de Vienne, où elle est présentement. Elle a changé de religion pour l'épouser.

Lundi 25, à Versailles. — Le roi, le matin, tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Le

roi ne devoit aller, pour demeurer quelques jours à Marly, que jeudi ; il a avancé son voyage, et ira lundi ; et Monseigneur, qui ne devoit aller à Meudon que jeudi, ira demain. — Les mécontents de Hongrie ont levé le siége de Léopolstadt ; mais en récompense ils ont défait un corps de troupes que l'empereur vouloit faire repasser en Transylvanie. — Il est arrivé un courrier de M. de Médavy, qui continue sa marche tranquillement ; il doit toujours arriver le 28 à Suze. Les garnisons que nous avions dans Milan et dans Final y sont déjà arrivées, mais les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour les obliger à déserter, ce qui fait encore craindre qu'ils ne fassent quelques mauvaises difficultés qui nous embarrassent. — Le duc de Marlborough arriva le 17 à la Haye, et en repartit le 20 pour aller en Saxe voir le roi de Suède.

Mardi 26, *à Versailles.* — Le roi donna le matin audience à M. de Zuniga, envoyé d'Espagne, pour faire compliment sur la naissance de monseigneur le duc de Bretagne. Il a passé tout l'hiver à Paris, et le roi d'Espagne lui a envoyé ordre de venir faire cette fonction-là ici, et lui a même donné 3,000 pistoles pour le faire plus honorablement, ce que M. de Zuniga a fait avec beaucoup de magnificence. L'après-dînée le roi alla se promener à Trianon, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le roi a donné 2,000 écus de pension à M. le marquis de Hautefort, lieutenant général, qui sert cette année sur le Rhin. — Monseigneur alla dès le matin à Meudon, d'où il ne reviendra que pour Marly ; madame la duchesse de Bourgogne y alla dîner avec lui et n'y mena que trois de ses dames ; c'étoit un dîner en particulier *. — M. Pelletier, le premier président, a donné au roi la démission de la charge de président à mortier qu'il avoit ; il avoit voulu s'en accommoder avec le lieutenant civil, mais cela est rompu. On croit que le roi a choisi M. Portail ** pour la remplir, et que la charge d'avocat général qu'avoit M. Por-

tail sera achetée par le second fils de M. de Lamoignon.

*Ces dîners particuliers de Meudon s'appeloient des *parvulo*, et fourniroient une longue anecdote qui intéresseroit des personnes dont le respect ne permet pas de s'expliquer. Ce qui s'en peut dire est que la comtesse de Bury, qui fut dame d'honneur de madame la princesse de Conty, fille du roi, à son mariage, mit auprès d'elle, longues années après, une de ses parentes, en qualité de fille d'honneur, qui s'appeloit mademoiselle Chouin, laide à merveille, mais de beaucoup d'esprit. Sa sortie de la cour fut orageuse pour elle et pour d'autres. Monseigneur y prit grand'part, qui commandoit alors l'armée de Flandre, et M. de Luxembourg, qui la commandoit sous lui, eut grand'peur. Le commerce très-secret continua entre les mêmes personnes. Au bout de quelque temps, Monseigneur la mit à Choisy, puis à Meudon quand cette maison fut à lui. Avec le temps, cela se sut davantage ; quelques gens de plus furent admis au secret, qui devint à la fin toujours secret, mais le secret de la comédie. Mademoiselle Chouin logeoit dans un appartement qui avoit une communication secrète avec celui de Monseigneur, et comme il en avoit un d'hiver et un d'été, mademoiselle Chouin en changeoit de même et avec la même commodité. La veille que Monseigneur arrivoit à Meudon, elle y venoit fort tard, en fiacre, avec une seule femme de chambre et son paquet, montoit tout droit chez elle et ne sortoit de son appartement ni pour prendre l'air ni pour rien qu'après le départ de Monseigneur, qu'elle s'en retournoit comme elle étoit venue. La Dumont lui faisoit porter à manger par un seul domestique, qui faisoit son appartement et qui l'y servoit, et tous les jours Monseigneur y passoit beaucoup d'heures, souvent tête à tête et rarement avec quelque confident bien particulier. Ces confidents s'élargirent, eurent après liberté de l'aller voir à la dérobée, pour lui tenir compagnie dans les temps où Monseigneur n'y étoit pas. Madame la Duchesse y fut admise et, de l'un à l'autre, beaucoup de gens, mais sans jamais sortir de l'air du mystère, ni que sa façon d'être recluse et d'aller et venir ait changé. Quand donc madame la duchesse de Bourgogne alloit dîner avec elle et Monseigneur, cela s'appeloit le *parvulo*. Longtemps avant d'en venir là, le roi le sut et n'osa le trouver mauvais, bien moins encore madame de Maintenon. Sur les dernières années elle la vit à Meudon dans les voyages que le roi y faisoit rarement, et elle y vit une fois le roi, qui lui offrit un logement à Versailles et de voir Monseigneur à découvert. Elle, qui craignoit de s'affoiblir par le grand air et d'y être trop en prise, s'excusa prudemment et opiniâtrément, et persévéra dans sa même façon de vivre. Elle se conduisoit avec Monseigneur et avec ses enfants précisément comme faisoit madame de Maintenon, demeuroit dans son fauteuil en leur pré-

stance, recevoit la cour des deux princes et les caresses de madame la duchesse de Bourgogne, qui en usoit avec elle comme avec madame de Maintenon; parlant d'elle et devant elle, [elle] disoit tout franchement la duchesse de Bourgogne et le duc de Berry. Pour monseigneur le duc de Bourgogne, elle y ajoutoit le Monsieur et vivoit plus sérieusement et plus mesurément avec lui. Sa cour grossie à Meudon avec l'attache tacite du roi, elle en eut une à Paris. Les princes du sang, les seigneurs de tout âge les plus distingués briguoient d'être admis chez elle; les ministres lui faisoient leur cour, mais moins à découvert. Pour tant de grandeur et d'espérance, jamais elle ne se haussa ni baissa; jamais elle ne préféra personne à ses anciens et plus médiocres amis; elle n'eut jamais ni table ni équipage, et logea toujours, joignant le petit Saint-Antoine, chez la Croix, un des receveurs généraux, son ancien ami, qui l'avoit recueillie au sortir de la cour et à qui on la faisoit pour elle en sa manière. Son désintéressement fut entier et tel qu'elle recevoit peu de Monseigneur, ne voulut jamais rien prendre par aucune voie, et qu'elle seroit morte de faim sans la pension qu'elle eut à la mort de Monseigneur. Elle conserva après ses anciens amis et un assez grand nombre d'autres et de très-élevés, fut abandonnée de beaucoup davantage; elle s'y attendoit et à pis encore, et comme elle ne s'étoit pas élevée, elle ne s'en abattit pas. Tant que le roi vécut, elle conserva de la considération; mais pour ce qu'elle vouloit et ce qu'il lui falloit, elle n'en avoit que faire. Elle survécut ainsi sagement et dignement sa faveur pendant plus de vingt ans, se donna fort à Dieu dans ses dernières années, et mourut dans de grandes épreuves d'infirmités qu'elle porta avec une grande piété et une grande pénitence. C'étoit avec beaucoup d'esprit une très-bonne créature, et bien au delà de ce qu'une faveur bien moins singulière comporte ordinairement.

** Portail étoit fils d'un conseiller de la grande chambre, qui avoit de la réputation, et d'une Nain, sœur du savant Tillemont, si connu par la sainteté de sa vie et ses Mémoires, si recherchés et si corrects, pour servir à l'histoire de l'Église; de M. le Nain, mort doyen du parlement avec grande réputation, et d'un sous-prieur de la Trappe, religieux de cette austère maison durant près de cinquante ans. Le père ou tout au plus le grand-père du conseiller Portail étoit premier chirurgien de Louis XIII, et cette origine si récente ne plut pas au parlement, lorsque longtemps après M. le Duc, dans son premier ministère, en fit Portail premier président. Il s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la difficile place d'avocat général; il la rehaussa autant que Lamoignon perdit la sienne, lorsqu'ils présidèrent tous deux à la chambre de justice pendant la Régence; mais la place de premier président parut trop forte pour lui, bientôt après qu'il y fut parvenu, et il y éprouva des contradictions et des plus que manques de considé-

ration humiliantes dans des temps épineux, sous le premier ministère du cardinal de Fleury et du garde des sceaux, son adjoint, où le premier président ne sut pas partager la gloire utile et solide dont le parlement sut s'environner et faire briller toutes ses disgrâces.

Mercredi 27, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, où madame de Maintenon l'alla joindre avec la duchesse de Noailles, mesdames d'Heudicourt, de Caylus et de Dangeau; il ramena ici toutes ces dames dans son carrosse, après sa promenade. A son retour il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry, avec plusieurs dames, allèrent dîner à Passy chez la duchesse de Lauzun. Il y eut grand jeu après dîner; madame la princesse de Conty, la mariée, y vint de Paris. Après le jeu ils allèrent se promener au Cours et aux Tuileries, et puis revinrent souper ici avec le roi. — M. de Jussac, premier cornette des chevau-légers de Bourgogne, mourut ici; il n'avoit point de frère; mais le roi, qui estime fort madame de Jussac, sa mère, lui donne 25,000 francs à prendre sur la charge, pour lui aider à marier sa cadette, qui est fort jolie et fort sage. — Le vieux chevalier d'Aubeterre mourut à Paris; il avoit quatre-vingt-douze ans et étoit le plus ancien lieutenant général de France. Il étoit gouverneur de Collioure, et le roi avoit donné depuis un mois la survivance de ce gouvernement au marquis d'Aubeterre, son neveu.

Jeudi 28, *à Versailles.* — Le roi dîna à onze heures et alla se promener à Marly, où madame la duchesse de Bourgogne l'alla trouver sur les trois heures. Elle se promena longtemps avec lui, et puis il la ramena dans sa calèche, où il n'y a que deux places. — L'affaire de M. Portail est achevée; il a la charge de président à mortier de M. Pelletier pour le prix de la fixation, et a vendu sa charge d'avocat général à M. de Blancmesnil, second fils de

M. de Lamoignon, qui lui en donne 400,000 francs; c'est 50,000 francs et plus que la fixation, mais le roi l'a permis, parce que M. Portail l'avoit achetée le même prix de M. de Lamoignon. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans, parti de Madrid le 20. Ce prince y a été reçu avec de grandes acclamations; il est logé dans le palais et est traité du roi, des grands et de toute l'Espagne, comme les infants*. Il devoit partir de Madrid, dans trois jours, pour aller joindre le duc de Berwick, dont l'armée est assemblée; celle des ennemis l'est aussi, et comme ces deux armées sont fort proches, on ne doute pas qu'on entende bientôt parler d'un grand combat, et M. le duc d'Orléans se presse de partir pour y arriver à temps.

* Les mêmes raisons qui valurent à M. le duc d'Orléans le fauteuil de la reine douairière à Bayonne lui procurèrent tous les honneurs d'infant en Espagne, outre qu'y ayant obtenu une déclaration en supplément du testament de Charles II, qui l'avoit omis, par laquelle déclaration il étoit appelé à la succession de la monarchie, suivant l'ordre de sa naissance, par la reine, femme de Louis XIII, sa grand'mère, fille et sœur des rois Philippe III et IV, c'étoit une grande raison pour ce traitement.

Vendredi 29, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, comme il fait tous les vendredis, et alla tirer l'après-dînée. — M. de Zuniga prit son audience de congé; il va servir de maréchal de camp en Flandre. — Le maréchal de Coeuvres fut choisi, il y a quelques jours, pour remplir la place d'académicien honoraire que le maréchal de Vauban avoit à l'Académie des sciences. — Madame la comtesse de Roussillon* est morte à Paris; elle étoit sœur du marquis de la Salle, maître de la garde-robe. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui se baigne et prend du lait à Mons. Il mande que rien ne presse de faire partir les officiers; il demande seulement qu'on lui envoie Contades, qui est major général de son armée, qu'on a fait partir d'abord. Il

avoit demandé, il y a quelques jours, qu'on lui envoyât Puységur, que l'on fit partir le soir même. — Le cardinal d'Estrées vint demander au roi son agrément pour le mariage du duc d'Estrées, son neveu, avec mademoiselle de Nevers, à qui on donne en mariage 110,000 francs.

* Le mari de cette madame de Roussillon avoit plusieurs frères, dont un perdit fortune et espérances lorsque mademoiselle Chouin sortit de la cour, et demeura hors du service et exilé tout le reste du règne du feu roi. Un autre étoit un évêque duc de Laon, qui se trouvant chez M. de Noyon, Tonnerre, avec l'évêque duc de Langres, fils du frère de ce dernier, survint compagnie qui, les voyant tous trois, dit poliment à M. de Noyon qu'il ne le vouloit pas troubler, le voyant ainsi en famille et avec deux prélats de sa maison. « Oui, monsieur, répondit brusquement M. de Noyon, voilà monsieur qui en est, montrant son neveu, et monsieur qui s'en dit, en montrant l'autre. » Et puis de rire et de s'applaudir, et le Laon à demeurer confondu. C'est ce même Laon qu'on verra faire une si déplorable chute aux premiers grands éclats de la Constitution.

Samedi 30, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il alla se promener à Meudon pour voir les nouveaux bâtiments que Monseigneur y fait faire. — Comme le roi part lundi pour Marly, où il sera vingt jours, tous les officiers prennent congé de lui. — Le roi a donné une pension de 1,000 francs à la Loge, brigadier de cavalerie et frère d'Imécourt, lieutenant général. — Sailly, lieutenant-général, va commander dans le comté de Nice, où il n'y avoit que Paratte, qui n'est que maréchal de camp. — Le débordement des rivières en Italie, par la fonte des neiges, a un peu embarrassé la marche des troupes de M. de Médavy : mais M. de Savoie ni le prince Eugène n'y apportent aucun empêchement; au contraire, ils ne reçoivent toutes sortes d'honnêtetés, et les étapes sont fournies comme elles le pourroient être en France.

Dimanche 1er *mai, à Versailles.* — Le roi, en sortant de table, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq

heures, et puis alla se promener à Trianon. Monseigneur vint ici le matin pour le conseil, et puis s'en retourna dîner à Meudon et y emmena monseigneur le duc de Bourgogne; madame la duchesse de Bourgogne y alla passer l'après-dînée avec lui. — Il arriva un courrier de M. de la Bourdonnaye, qui donne bonne espérance du succès des mines, sur lesquelles on ne comptoit plus. Un religieux, arrivé de Lima et qui a souvent vu travailler aux mines du Pérou, a rectifié le travail que faisoit de Rodes; on a ouvert la montagne à six lieues de l'endroit où il travailloit, et l'on y trouva beaucoup d'argent; mais on ne sauroit dire encore quel en sera le produit. — M. le maréchal de Villars prit congé du roi et partira jeudi de Paris pour Strasbourg; il n'y mène pas madame la maréchale cette année.

Lundi 2, à Marly. — Le roi dîna à midi à Versailles et puis vint ici courre le cerf; ce voyage-là doit être de vingt jours. Monseigneur vint le soir de Meudon. Le roi au soir travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Il arriva encore un courrier de Bayonne par lequel on a mandé qu'il y a beaucoup d'espérance que l'affaire des mines réussira. — L'empereur a érigé le comté de Mœurs en souveraineté et en a donné l'investiture à l'électeur de Brandebourg; ce comté lui vint de la succession du roi Guillaume. — On eut nouvelle que M. de Vaudemont et M. de Médavy, avec toutes les troupes qu'ils ramènent d'Italie, étoient arrivés à Suze. Ils viennent tous deux ici, où on les attend à la fin de la semaine; ils se louent fort de la manière dont eux et les troupes ont été traités durant toute la route. Montgon partit d'ici il y a quelques jours pour aller faire la revue de la cavalerie qu'ils ramènent.

Mardi 3, à Marly. — Le roi fut saigné par pure précaution et travailla le soir avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On eut nouvelle de l'arrivée de madame de Mantoue à Soleure, où elle demeu-

rera dans un couvent jusqu'à ce que M. de Mantoue trouve bon qu'elle soit dans un couvent, ou en Lorraine ou en France. Elle a avec elle pour dame d'honneur madame de Gonzague, en qui M. de Mantoue se confie fort. Par le traité qu'a fait M. de Vaudemont avec le prince Eugène, il avoit demandé qu'on donnât 50,000 écus par an à madame de Mantoue, et il en a accordé 20,000. Madame de Vaudemont s'en va tout droit en Lorraine. — Madame la duchesse de Nemours est fort mal, et comme elle a quatre-vingt-trois ans, on ne croit pas qu'elle en réchappe; sa mort sera suivie de bien des procès, surtout pour la souveraineté de Neufchâtel; elle a encore beaucoup de bien dont elle peut disposer par son testament.

Mercredi 4, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi donnera ici une chambre à M. de Vaudemont quand il arrivera, afin qu'il y puisse demeurer durant tout le voyage. — M. et mademoiselle de Bouillon revinrent hier à Paris de Dijon, où ils ont gagné leur procès contre le duc d'Albret; le roi a permis qu'ils vinssent ici, où ils resteront tout le voyage. — On mande de Rome que la santé du pape devient tous les jours plus mauvaise; il a les jambes ouvertes, et la poitrine est attaquée. Son père, sa mère et quelques gens encore de sa famille sont morts de la même maladie, et à l'âge qu'il a; c'est ce qui fait le plus craindre pour sa vie. — Il y a eu une conspiration dans la ville de Minorque. Le major de la citadelle vouloit livrer cette place aux partisans de l'archiduc; la conspiration a été découverte. Le gouverneur de l'île et la Jonquière, qui y commandent nos deux bataillons des troupes de la marine, y ont marché; on a fait pendre le major et plusieurs de ses complices; on a pris plusieurs moines qui étoient de la conspiration dont on en envoie quelques-uns en France. Le gouverneur de l'île s'appelle don Diégo d'Avila,

qui s'est parfaitement bien conduit dans cette affaire.

Jeudi 5, *à Marly*. — Le roi prit médecine, comme il fait tous les mois. Monseigneur courut le loup auprès de Pontchartrain, où étoit M. le chancelier, qui fut quelque temps à la chasse avec Monseigneur; cela lui est déjà arrivé plusieurs fois quand Monseigneur court de ce côté-là. — M. de Cilly, maréchal de camp dans l'armée du duc de Berwick, apporta au roi la nouvelle d'une grande bataille gagnée à Almanza, qui est sur la frontière du royaume de Valence. Les ennemis, commandés par le marquis das Minas et milord Galloway, vinrent nous attaquer le 25. Le combat ne dura qu'une heure et demie, il avoit commencé à trois heures après midi. La victoire a été complète; on a pris tout leur canon, beaucoup de drapeaux et d'étendards; Milord Gallovay blessé à mort; on ne sait ce qu'est devenu le marquis das Minas. Cinq bataillons qui s'étoient retirés dans la montagne, où ils manquoient de pain et d'eau, ont prié le comte d'Ona, qui les commandoit, d'envoyer au duc de Berwick pour le prier de les recevoir prisonniers de guerre; milord Berwick leur a envoyé de l'escorte pour les amener en son camp. L'infanterie ennemie est entièrement défaite; Cilly compte qu'ils ont eu six mille hommes tués; nous avons perdu peu de gens à cette action. MM. de Polastron et de Sillery y ont été tués; ils étoient brigadiers d'infanterie tous deux. Cilly loue fort le duc de Popoli, qui commandoit notre aile droite. La brigade de Mailly a un peu souffert dans le commencement de l'action, et la brigade du Maine y a fait tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Cilly est parti le 26 au matin, et M. le duc d'Orléans y devoit arriver ce jour-là. Le duc de Berwick vouloit l'attendre; mais comme les ennemis sont venus l'attaquer, il 'a fallu combattre ce jour-là. Il mande qu'il enverra incessamment le petit Bauclay, son beau-frère, pour apporter les détails, et Cilly assure qu'on trouvera encore l'affaire plus considé-

rable qu'il ne le dit. Nous avons déjà douze colonels et seize lieutenants-colonels ou majors pris. Cilly n'a point passé à Madrid; mais M. de Ronquille, qui est parti en même temps que lui de l'armée, en a apporté la nouvelle au roi d'Espagne. — Madame la duchesse de Bourgogne étoit à faire collation à l'Étang, où elle étoit, quand M. de Cilly arriva. M. de Chamillart lui dit tout bas la nouvelle, et puis monta en carrosse avec M. de Cilly pour l'amener ici au roi.

Vendredi 6, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée et puis se promena dans ses jardins, où le duc d'Albe vint le trouver, le roi lui en ayant donné permission; car les ambassadeurs ne viennent jamais ici quand le roi y est. Le roi le gracieusa fort, et je n'ai jamais vu le roi témoigner tant de joie que dans cette occasion-ci. Il étoit chez madame de Maintenon hier quand il en apprit la nouvelle, et vint à la porte de la chambre où tous les courtisans attendoient. Il leur conta tout ce que Cilly avoit dit et témoigna leur savoir bon gré de leur empressement. On fait partir des courriers pour en porter la nouvelle aux électeurs de Bavière et de Cologne, au maréchal de Tessé et au maréchal de Villars, que l'on joindra demain, car il n'est parti de Paris que de hier.

Samedi 7, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin, et à quatre heures il monta en calèche et alla au grand mail en haut pour voir jouer les bons joueurs. Madame la duchesse de Bourgogne, les princesses et beaucoup de dames le suivirent dans des calèches. — Le duc d'Albe vint de Paris le matin, et amena au roi Valouze, un des quatre majordomes du roi d'Espagne. Il est parti de Madrid depuis la nouvelle qu'on y a eue de la bataille gagnée par le duc de Berwick. Il vient de la part du roi son maître pour remercier le roi de tous les secours qu'il lui donne et des services que lui ont rendus le général et les troupes de France dans cette occasion. Valouze est attaché depuis longtemps au roi d'Espagne, et étoit son

écuyer pendant qu'il étoit en France. — Le duc de Nevers est à l'extrémité ; il ne restoit plus que M. le Prince et lui des chevaliers de l'Ordre de la promotion de 1661, et il l'avoit été avant l'âge prescrit pour les gentilshommes, parce qu'il avoit porté la queue au sacre du roi. — Le roi eut la bonté de donner ici une chambre à mon fils, qui n'est pas encore en état de partir pour l'armée.

Dimanche 8, *à Marly*. — Le roi, après le conseil d'État, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure et demie ; l'après-dînée il y travailla depuis trois heures jusqu'à cinq heures, après quoi il alla se promener au petit mail, où Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent le joindre, tous séparément, et au retour de sa promenade il travailla encore avec M. de Chamillart jusqu'à neuf heures, chez madame de Maintenon. — Pendant que le roi étoit au conseil, M. de Bauclay, beau-frère du duc de Berwick, arriva ; il partit le 28. M. le duc d'Orléans, qui joignit l'armée le 26, marchoit ce jour-là pour aller droit à Valence, qu'on croit qui ne se défendra pas. On passera le Xucar à Requéna, qui est le grand chemin de Madrid à Valence, et par là on trouve une marche très-facile et on ne s'éloigne point de nos magasins, qui sont à Alarcon. Nous avons huit mille hommes de prisonniers, parmi lesquels le comte d'Ona et un autre lieutenant général portugais, six maréchaux de camp, six brigadiers, vingt colonels, plusieurs lieutenants-colonels et majors et huit cents autres officiers. Treize bataillons entiers se sont rendus ; ils s'étoient retirés dans la montagne, où ils manquèrent de vivres et d'eau, et ils se sont trouvés bien heureux qu'on les voulût recevoir prisonniers de guerre. Le lendemain de la bataille, le duc de Berwick envoya un détachement à un défilé où il falloit que le bagage des ennemis passât ; ils l'avoient laissé derrière eux quand ils nous vinrent attaquer. Notre détachement a ramené la plus grande partie

de ce bagage. Les prisonniers assurent que milord Galloway est mort de sa blessure à Fuente-Leguerra, où il s'étoit fait porter, et que le marquis das Minas a été blessé d'un coup d'épée au travers du corps. Nous avons pris vingt-deux pièces de canon, qui est tout ce qu'ils en avoient, et cent vingt étendards ou drapeaux. Nous avons eu dans l'action près de deux mille hommes tués ou blessés. Des treize bataillons qui se sont rendus, il y en avoit trois anglois, deux de réfugiés à la solde d'Angleterre, cinq hollandois et trois portugais.

Lundi 9, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis à cinq heures alla se promener, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain. — Médavy arriva pendant que le roi étoit à la promenade; le roi lui manda qu'il pouvoit le venir trouver, il fut reçu à merveille. Le roi lui parla longtemps durant la promenade et il le fit venir, au retour, chez madame de Maintenon, où il demeura une heure, et cela avant que le roi travaillât à la promotion de la marine. — On sut, au lever du roi, que le duc de Nevers mourut hier au soir à Paris *. Il avoit des lettres de duc et pair; mais comme elles n'ont point été enregistrées au parlement, cela ne passe point à M. de Donzy, son fils aîné; il en a un second, qui s'appelle M. de Mancini, qui est mousquetaire, et à qui tout le bien qu'ils ont en Italie revient. — Le roi a fait chef d'escadre le chevalier d'Ailly, ancien capitaine de vaisseau fort estimé; il est commandeur de Malte; et a donné la place de capitaine de vaisseau vacante par cette promotion à Hurault, parent du marquis de Vibraye et de la même maison.

* Le cardinal Mazarin avoit deux nièces d'une sœur, et quatre et deux neveux d'une autre. L'aîné de ses neveux mourut d'accident au collége, où le roi l'alla voir; il étoit d'espérance, et le cardinal en fut fort touché. Le cadet fut celui-ci, qui eut successivement les deux compagnies des mousquetaires et le régiment du Roi d'infanterie, qu'il

ne put garder longtemps; il n'étoit pas fait pour la guerre ni pour la contrainte. C'étoit un Italien paresseux, voluptueux, très-sordidement avare, de beaucoup d'esprit, et d'ornement dans l'esprit, d'excellente compagnie, singulier au dernier point, qui faisoit les plus jolis vers du monde, et qui ne se soucioit de quoi que ce fût. Il avoit été chevalier de l'Ordre à vingt-trois ans, en 1661, pour avoir porté la queue du manteau de l'Ordre du roi au sacre, et avoit eu un brevet de duc, qu'il négligea de faire enregistrer du règne de son oncle, et puis encore de celui de madame de Montespan, dont il avoit épousé la nièce, belle à ravir, fille aînée de madame de Thianges. Il lui est arrivé plusieurs fois d'entrer le matin dans sa chambre, de la faire lever et de la faire monter tout de suite en carrosse avec lui pour aller à Rome sans lui en avoir dit un mot ni avoir fait lui-même aucun préparatif. C'étoit un homme qui alloit souvent lui-même au marché acheter des choses à manger, et qui les accommodoit dans sa chambre; souvent jaloux et toujours inutilement. Il essaya, quand il n'en fut plus temps, de faire enregistrer ses lettres, et la conduite de son fils ne facilita pas une grâce qui leur fut refusée et que la duchesse de Sforce, sœur de madame de Nevers et passionnée de ce neveu, lui obtint pendant la Régence.

Mardi 10, *à Marly*. — Le roi, avant le conseil de finance, entra chez madame de Maintenon, et en sortant de chez elle M. de Vaudemont, qui avoit couché à l'Étang, lui fit la révérence et en fut parfaitement bien reçu. Il le fit ensuite entrer dans son cabinet, d'où il sortit charmé des bontés du roi. Il demeurera ici quelques jours. L'après-dînée le roi alla courre le cerf; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. — Le roi donna à M. de Médavy le gouvernement de Nivernois qu'avoit M. de Nevers, sans qu'il lui eût demandé et quoiqu'il eût déjà un autre gouvernement[1], qui est celui de Dunkerque. Le roi lui a donné ordre de se tenir prêt à partir le 23 de ce mois; il commandera une armée en chef. Il assure qu'il a ramené vingt mille hommes des meilleures troupes du monde. Il a une chambre ici, et le roi lui a permis d'aller à Paris tant qu'il voudroit pour faire ses affaires, afin que rien ne retarde son départ.

Mercredi 11, *à Marly*. — Le roi, après le conseil d'État,

travailla encore une demi-heure avec M. de Torcy. L'après-dînée il alla se promener au grand mail en haut; il y avoit dix calèches pour les dames, et le roi en fit donner une à M. de Vaudemont, que le roi traite avec beaucoup de distinction. Au retour de la promenade le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le régiment de la Couronne, qu'avoit M. de Polastron, a été donné au chevalier de Tessé, qui étoit à la bataille et qui avoit un régiment nouveau, qui a bien fait et qui a été donné à M. de Bauclay, beau-frère du duc de Berwick. Le régiment qu'avoit Sillery a été donné à Monchamps, major général de cette armée. — Madame de Mantoue s'en va à Pont-à-Mousson dans les Filles de Sainte-Marie. M. de Mantoue a bien voulu qu'elle prît ce parti-là, et M. de Lorraine n'a fait nulle difficulté de la recevoir dans ses États. Madame de Vaudemont ne l'a point quittée; elles devoient partir de Soleure avant-hier.

Jeudi 12, *à Marly*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, travailla une demi-heure avec M. de Chamillart, et après la messe il se promena dans les jardins avec madame de Maintenon et mesdames d'Heudicourt et de Dangeau; l'après-dînée il alla tirer. — Le roi d'Espagne mande au roi qu'il lui envoie neuf mille soldats et sept cents officiers prisonniers, et le roi lui a écrit qu'il reçoit les prisonniers anglois et hollandois, mais qu'il ne veut point de prisonniers portugais. — Le roi a fait Cilly, des dragons, lieutenant général, et ce matin, quand Cilly l'a remercié, le roi lui a dit : « Il y a longtemps que vous le méritiez. » — Le roi a donné 800 francs de pension au capitaine de Vermandois qui commandoit dans le château de Villena, que les ennemis avoient attaqué le jour de devant la bataille et dont ils avoient levé le siége pour venir nous attaquer. — On chanta à Paris le *Te Deum* pour le gain de la bataille d'Almanza. — M. de Nevers avoit écrit au roi, avant de mourir, pour le

supplier de lui pardonner sa conduite et de vouloir bien, en considération des services du cardinal Mazarin, continuer les honneurs qu'il avoit mis dans sa famille. Le roi n'a eu aucun égard à cette lettre, et a fait mander au procureur général d'empêcher que M. de Donzy ne prît la qualité de duc.

Vendredi 13, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée et fit donner une calèche à M. de Vaudemont, afin qu'il eût le plaisir de la chasse. — Le gouvernement de Nivernois, que l'on assure au roi qui valoit 38,000 francs, n'en vaut que 12,000, et l'ont croit que S. M., qui a eu intention de faire un gros présent à Médavy, lui fera encore quelque autre grâce. — Milord Marlborough est revenu à la Haye du 8; il n'a été en Saxe que deux jours et *puis* a passé aux cours de Brandebourg et de Hanovre. On dit en Hollande qu'il revient fort content de son voyage. — M. de Médavy aura un corps séparé en Savoie, et aura dans son armée deux lieutenants généraux et deux maréchaux de camp; les lieutenants généraux sont Chamarande et Saint-Pater; les maréchaux de camp, Mauroy et le marquis de Grancey. — Le maréchal d'Estrées a été à l'extrémité; il est un peu moins mal, mais on ne croit pas qu'il en puisse revenir; il a quatre-vingt-quatre ans. — Le séjour de Marly est prolongé de huit jours; on ne partira d'ici que de samedi en quinze jours.

Samedi 14, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans les jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne est encore fort incertaine; toutes ses femmes la croient grosse, mais Clément, qui l'accouche, ne le croit point. Il a pris congé du roi pour aller à Madrid, où on l'envoie pour accoucher la reine d'Espagne; on y envoie aussi avec lui madame la Salle, qui est la garde de madame la duchesse de Bourgogne. — Madame de Nemours a reçu tous ses sacrements et a perdu connoissance. Elle envoya, il y a

quelques jours, son confesseur avec un de ses écuyers demander pardon à M. le prince de Conty, à madame de Lesdiguières, à la maréchale de Villeroy et à M. de Matignon, qui l'ont tous été voir depuis; ce sont naturellement ses héritiers, mais elle a donné presque tout son bien au chevalier de Soissons, bâtard de M. le comte de Soissons, prince du sang, qui fut tué à la bataille de Sedan, et cette donation est de plus de cinq millions. — Le roi est entré aujourd'hui dans la soixante et cinquième année de son règne, chose dont il n'y a aucun exemple dans l'Europe, depuis la naissance de Notre-Seigneur.

Dimanche 15, *à Marly*. — Le roi sortit du conseil à midi et alla faire un tour dans ses jardins avant que de se mettre à table; l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures et puis alla se promener dans les jardins jusqu'à la nuit. Le matin, après son lever, M. de Vaudemont lui présenta le marquis de la Floride, qui commandoit dans le château de Milan; il dit qu'il s'y seroit bien défendu encore trois mois si on ne lui avoit pas donné ordre de se rendre. Il s'en va en Espagne, et a quatre-vingt-deux ans passés — Mercredi passé le chevalier de Forbin sortit de Dunkerque avec sa petite escadre, et vendredi il trouva, auprès des côtes d'Angleterre, une flotte marchande qui portoit, à ce qu'on croit, des munitions de guerre et de bouche en Portugal. Cette flotte étoit convoyée par quatre vaisseaux de guerre anglois de soixante et dix pièces de canon. Forbin les attaqua, quoique ses vaisseaux de guerre fussent plus foibles, car ils ne sont percés que pour cinquante pièces de canon. Après un combat qui dura quatre heures, il prit deux des vaisseaux de guerre et dix-huit des vaisseaux marchands; des deux autres vaisseaux de guerre qui ont pris la fuite, on en a vu un de loin où le feu étoit. Le courrier qui a apporté cette nouvelle est le fils de Dugué, intendant de la marine à Dunkerque; il n'a que seize ans et étoit au combat, sur le vaisseau de M. de

Forbin. Il partit hier à onze heures du matin de Dunkerque, d'où l'on voyoit déjà l'escadre du chevalier de Forbin qui étoit prête à rentrer dans le port avec sa prise. Nous avons eù assez de gens tués dans ce combat, entre autres, le chevalier de Vesins, capitaine de vaisseau. Le soir, pendant que le roi étoit chez madame de Maintenon, M. de Pontchartrain lui amena le chevalier de Nangis, capitaine de frégate légère et qui commandoit un vaisseau de quarante-cinq pièces dans ce combat; c'est même lui qui a pris un des vaisseaux ennemis, ayant été secondé par Roquefeuille, qui commandoit un de nos vaisseaux. On a appris par lui beaucoup de particularités du combat; mais pour le gros de l'affaire elle est comme le petit Dugué l'avoit dit ce matin. On ne sait pas de quoi sont chargés les vaisseaux marchands qu'on a pris. Les deux capitaines des deux vaisseaux de guerre qu'on a pris ont été tués dans le combat. — Le roi dit le matin à Médavy qu'il avoit cru en lui donnant le gouvernement de Nivernois qu'il valoit 38,000 livres de rente, et qu'en attendant qu'il lui en pût donner un de cette valeur il lui donnoit 12,000 livres de pension.

Lundi 16, *à Marly.* — Le roi se promena le matin dans ses jardins avec madame de Maintenon, mesdames d'Heudicourt et de Dangeau; l'après-dînée il courut le cerf, et fit donner une calèche à M. de Vaudemont pour le suivre à la chasse. Au retour il se promena dans les jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Monseigneur alla dîner à Meudon et revint ici le soir. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tuer des sangliers dans la forêt de Saint-Germain. Le roi, avant que d'aller à la messe, fit entrer dans son cabinet Cilly, qui prit congé de lui pour retourner à l'armée d'Espagne. L'après-dînée M. le prince de Conty eut une petite audience du roi avant qu'il allât à la chasse, dans laquelle il lui demanda permission, dès que madame de Nemours sera morte, d'aller à Neufchâtel sou-

tenir ses prétentions. — On a envoyé dans les provinces une suspension à la dernière déclaration du roi sur les billets de monnoie qui devoient commencer à y avoir cours le 20 de ce mois, et cela jusqu'à nouvel ordre, qu'on donnera incessamment.

Mardi 17, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures. — Médavy reçut les derniers ordres du roi et prit congé de lui pour s'en aller assembler les troupes qu'il doit commander en Savoie. Quoiqu'il commande en chef, il sera aux ordres du maréchal de Tessé; il aura les appointements de général. — Milord Marlborough arriva le 12 à Bruxelles; on compte qu'il assemblera son armée le 20; M. de Vendôme assemblera la sienne en même temps. — M. le prince Eugène a fait un détachement de huit ou dix mille hommes de pied et de quatre mille chevaux sous le comte de Thaun *, pour entrer dans le royaume de Naples; ce détachement a été fait avant qu'ils sussent la nouvelle de la bataille qu'ils ont perdue en Espagne; on ne sait si cela n'apportera point quelque changement à la marche de ces troupes. — Le roi a donné au duc de Charost le brevet de justaucorps bleu qu'avoit le duc de Nevers.

* Le comte de Thaun est celui qui avoit défendu Turin et qui, longues années après, étant gouverneur du Milanez, y fut accusé de voleries étranges, et d'avoir été cause par là de la facilité avec laquelle toutes les places se rendirent, en 1733, au roi de Sardaigne et au maréchal de Villars. Thaun, qui n'avoit mis ordre à rien, fut appelé à Vienne, au commencement de cette invasion du Milanez, et fut relégué dans ses terres.

Mercredi 18, *à Marly*. — Le roi, avant que d'entrer au conseil d'État, fut assez longtemps enfermé avec le cardinal de Noailles; l'après-dînée il travailla chez lui, avec M. de Chamillart, jusqu'à cinq heures, et puis alla se promener dans les jardins. — Le roi a fait le chevalier de

Forbin chef d'escadre, quoiqu'il n'y eût point de place vacante; ils sont présentement douze chefs d'escadre. Il a fait le chevalier de Nangis capitaine en la place du chevalier de Forbin; le remplacement n'est point encore fait des officiers qui ont été tués dans le combat. On croit qu'on fera capitaine le fils de feu Jean Bart, en la place de Vesins. — Pendant que le roi étoit à la promenade, M. de Chamillart lui apporta des lettres de M. le duc d'Orléans et de M. de Berwick.

Copie de la lettre du duc de Berwick.

Au camp de Requêna, le 3 mai.

La victoire remportée sur les ennemis s'est trouvée chaque jour plus considérable par le nombre des prisonniers et par celui des morts; les premiers se montent à près de dix mille sans compter les officiers, qui sont aux environs de sept cents. Les derniers, selon ce qu'on a pu reconnoître sur le champ de bataille, sont à peu près six mille. Le chevalier d'Asfeld est marché vers Aloira avec treize bataillons, vingt-cinq escadrons et dix pièces de canon; le reste de l'armée est campé ici; demain ou après-demain au plus tard, nous comptons de marcher droit à Valence. La garnison de Requéna, composée de deux bataillons valenciens, s'est rendue hier prisonnière de guerre sans tirer un seul coup de part et d'autre.

M. de Senneterre, maréchal de camp, qui a été échangé depuis quelques jours et qui même avoit travaillé à Turin avec M. de Savoie à l'échange des prisonniers, a vu ici M. de Chamillart, qui lui a dit, de la part du roi, qu'il l'emploieroit cette année, mais il ne sait point encore dans quelle armée.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. Le roi et la reine d'Angleterre vinrent ici sur les six heures; le roi les alla recevoir dans le jardin et les mena promener jusqu'à la nuit. Ils soupèrent ici et puis

retournèrent à Saint-Germain. La duchesse de Berwick étoit avec la reine, et le roi lui fit des compliments très-gracieux sur les services que le duc de Berwick rend aux deux couronnes et sur la bataille d'Almanza. — On eut nouvelle le matin, par un courrier de M. le duc d'Orléans, parti du 8, que la ville de Valence s'étoit rendue à l'approche de nos troupes; on espère qu'on en pourra tirer un assez gros argent. Toutes les petites villes de ce pays-là, à l'exemple de la capitale, rentrent dans l'obéissance de Philippe V. M. le duc d'Orléans va faire un tour à Madrid et reviendra se mettre à la tête de l'armée que Legall mène en Aragon; le duc de Berwick va marcher sur l'Èbre. — Le maréchal d'Estrées mourut le soir à Paris; il avoit quatre-vingt-trois ans passés *.

* Le maréchal d'Estrées avoit servi longtemps avec réputation d'une grande valeur, lorsque M. Colbert, voulant former une marine, proposa au roi de le mettre à la tête en qualité de vice-amiral. Il y réussit très-bien, et fit plusieurs actions de mer et de terre éclatantes, en sorte que le public attendit longtemps avec une sorte d'indignation que le roi le fît maréchal de France, ce que M. de Louvois retardoit toujours pour faire dépit à la marine et montrer son crédit aux Colbert. La vice-royauté d'Amérique n'étoit qu'un titre vain sans fonctions et sans appointements, pour lui donner plus d'autorité en ce pays-là, en quelques voyages de guerre qu'il y a faits avec grande réputation, qu'il a toujours soutenue tant qu'il a été à la mer.

Vendredi 20, *à Marly.* — Le roi se promena sur le soir dans les hauts de Marly. M. de Noailles lui donna hier au soir, quand la cour d'Angleterre fut partie, des lettres du cardinal d'Estrées et du maréchal de Coeuvres pour demander les charges qu'avoit le maréchal d'Estrées; et le roi a dit ce matin à M. de Noailles, qui est allé les voir, qu'il pouvoit les assurer de sa part qu'il avoit envie de leur faire plaisir et de leur donner des marques de sa considération. Le maréchal d'Estrées étoit vice-amiral; le maréchal de Coeuvres a la survivance de cette charge. Il étoit lieutenant général du pays nantois et gouverneur de Nantes avec un brevet de retenue de 200.000 francs;

ces charges valent de revenu entre 40 et 50,000 francs. Il avoit la vice-royauté de l'Amérique, où il n'y a point d'appointements, et le petit gouvernement de Coucy. Il était le doyen des maréchaux de France et chevalier de l'Ordre. — M. de Lostanges est mort; il étoit lieutenant général de la Marche; il avoit un nouveau régiment d'infanterie et étoit brigadier.

Samedi 21, *à Marly*. — Le roi, après son lever, donna audience dans son cabinet à M. de Vaudemont, qui dura bien une heure. L'après-dînée il alla courre le cerf et en revint plus tard qu'à l'ordinaire. Monseigneur partit le matin pour aller dîner à Meudon, où il couchera, et demain il en repartira pour aller passer trois jours à Livry. — Le maréchal de Villars a fait passer le Rhin au fort de Kehl à presque toute sa cavalerie et à la brigade d'infanterie de la Reine; il marche avec le reste de son armée au Fort-Louis. — Il y a présentement vingt-quatre places vacantes dans l'ordre du Saint-Esprit, une de prélat et vingt-trois de laïques. — La marquise de la Vallière, la mère, est à l'extrémité; elle avoit été dame du palais de la reine, et le roi lui en avoit conservé la pension, qui est de 2,000 écus. Il y a déjà longtemps qu'elle ne venoit plus à la cour, parce qu'elle étoit fort incommodée; elle a cinquante-neuf ans.

Dimanche 22, *à Marly*. — Le roi sortit du conseil d'État à midi et alla se promener dans ses jardins jusqu'à son dîner; après son dîner il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures. Monseigneur le duc de Berry et madame la Duchesse allèrent dîner avec Monseigneur à Meudon; madame la Duchesse revint ici de bonne heure. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent coucher à Livry. Monseigneur le duc de Bourgogne, après avoir entendu vêpres à la paroisse d'ici, alla coucher à Livry. Madame la duchesse de Bourgogne alla, l'après-dînée, à Versailles, voir monseigneur le duc de Bretagne. — Le feu prit la nuit, à Versailles, à l'appartement du ma-

réchal de Noailles ; le désordre ne fut pas si grand qu'il pouvoit être, parce qu'on y remédia promptement. Il y avoit plus de quatre mille hommes qui travailloient à l'éteindre, Le dommage ne laissa pas d'être encore assez considérable, parce que le toit et la charpente sont entièrement brûlés.

Lundi 23, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et à cinq heures il alla se promener en calèche dans les hauts de Marly ; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans une calèche fermée avec madame de Maintenon. On en revint à sept heures, et le roi se promena à pied dans les jardins jusqu'à la nuit. Il dit à sa promenade que les ennemis en Flandre retiroient toutes leurs garnisons de leurs places pour grossir leur armée et venir attaquer M. de Vendôme, et qu'il avoit laissé pouvoir à M. de Vendôme de donner bataille quand il le jugeroit à propos. Les ennemis ont présentement quelques Moscovites dans leurs troupes, et il paroît qu'ils ont été un peu consternés de la bataille d'Almanza. — La marquise de la Vallière, la mère, mourut le matin à Paris. — M. le cardinal de Bouillon a demandé permission de venir à son abbaye de Saint-Ouen, qui est dans Rouen, pour y pouvoir solliciter ses affaires ; le roi lui a permis, mais il ne passera point dans Paris, et quand ses affaires seront finies à Rouen, il retournera à Cluny.

Mardi 24, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. L'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain et alla ensuite se promener dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart, qui n'a pas accoutumé de travailler avec lui les mardis au soir. — M. de Pontchartrain eut la nouvelle que le gros vaisseau anglois qui s'étoit sauvé du combat du chevalier de Forbin avoit péri aux côtes d'Angleterre ; il avoit été si maltraité durant le combat qu'on n'avoit pas pu le sauver. — Il arriva, le soir, un des gens de

madame de Montespan, parti hier matin de Bourbon; il vient chercher des médecins, parce qu'elle est considérablement malade. Elle a eu une vapeur très-forte, et le courrier en parle comme d'une apoplexie. On a fait partir Falconet en poste pour y aller. Ce courrier, qui étoit adressé à M. d'Antin, apprit à Paris qu'il étoit à Livry avec Monseigneur; il lui porta la lettre. M. d'Antin quitta dans l'instant pour aller trouver madame sa mère à Bourbon. — M. de Chamillart, qui étoit venu trouver le roi chez madame de Maintenon, le soir, lui apporta des lettres de M. le duc d'Orléans du 17. Il étoit arrivé la veille à Madrid, et en repartoit le 18 pour l'Aragon. Il compte d'aller droit à Calataiud, où il doit trouver les troupes que commande Legall. On croit que Saragosse ouvrira ses portes, et qu'on marchera ensuite à Lérida pour en faire le siége. Le duc de Berwick, depuis la réduction de Valence, a marché droit à Tortose, et le duc de Noailles, de son côté, va s'avancer sur le Ter. — Il est constant que les troupes que le prince Eugène avoit détachées pour marcher dans le royaume de Naples se sont arrêtées à Final de Modène, et on prétend que les Hollandois et les Anglois ont obtenu de l'empereur qu'il ne feroit point ce détachement, le menaçant même de retirer leurs troupes en cas qu'il voulût faire cette entreprise; et toutes les lettres d'Italie portent que le duc de Savoie a prié les Hollandois de faire cette démarche auprès de l'empereur, afin de pouvoir, avec toutes les forces réunies de ce côté-là, pénétrer en France par la Provence; on croit même qu'il les flatte de pouvoir attaquer Toulon.

Mercredi 25, *à Marly*. — Le roi ne sortit point de toute la journée, parce qu'il plut tout le jour. Monseigneur le duc de Bourgogne revint le matin de Livry pour être au conseil. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry arrivèrent sur les six heures; ils avoient couru le loup le matin à Livry, où ils étoient revenus dîner. L'après-dînée le roi travailla chez lui avec M. de Chamillart jus-

qu'à cinq heures, et quand il sortit de son cabinet pour passer chez madame de Maintenon, le maréchal de Coeuvres lui fit la révérence. Le roi lui dit : « Je vous attendois pour vous dire que je vous donne la lieutenance générale de Bretagne et le gouvernement de Nantes. » Ce maréchal lui embrassa les genoux. Le roi lui dit : « Je vous donne aussi la vice-royauté de l'Amérique et généralement tout ce qu'avoit votre père. » Il quitte le nom de maréchal de Coeuvres, et s'appellera le maréchal d'Estrées, comme son père et son grand-père. — Le roi a donné à M. de Razilly, pour son fils, qui est lieutenant aux gardes, le régiment de Lostanges qui sert en Flandre; ainsi il n'aura point à changer d'armée.

Jeudi 26, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse; le roi fait toujours donner une calèche à M. de Vaudemont. Madame la duchesse de Bourgogne fut saignée; le roi l'alla voir avant et après son dîner. — M. de Chamillart entra chez le roi avant qu'il fût levé; il lui mena M. de Beaujeu, que le maréchal de Villars lui envoie pour lui porter la nouvelle que lundi matin il se rendit maître des lignes de Bihel et de Stolhoffen; les ennemis ont abandonné ce poste avant que M. de Villars y arrivât, si bien qu'il n'y a trouvé personne. Leurs tentes étoient encore tendues; on a trouvé dans leur camp une partie de leur bagage et beaucoup de canon sur leurs retranchements; il y en a quelques pièces de quarante-huit. La princesse de Bade, qui est à Rastadt, a envoyé demander des sauvegardes, et on a appris, par le gentilhomme qu'elle a envoyé, que l'infanterie ennemie, qui étoit dans les lignes, se retiroit dans la montagne. M. de Villars alloit coucher ce jour-là à Rastadt. Beaujeu a trouvé en chemin des courriers qu'envoyoient Péry et Vivans (Péry étoit entré par l'île du Marquisat, et Vivans avoit passé le Rhin à Lauterbourg), et qui mandoient tous deux à M. de Villars qu'ils avoient passé sans nulle op-

position. On ne savoit rien encore de M. de Broglio, qui devoit passer le Rhin à Neubourg, qui est plus bas, et on avoit entendu tirer de ce côté-là. — Madame la duchesse de Bourgogne fut saignée; le roi la vint voir avant dîner et l'après-dînée encore, avant que d'aller à la chasse, et étant auprès d'elle il commença en badinant à parler de ce qui venoit de se passer sur le Rhin. Il prit même l'affaire d'assez loin et parla des années passées avec une éloquence extraordinaire; il prit même un ton d'orateur pour continuer le badinage. Son discours fut assez long, parce qu'il sentoit le plaisir qu'il nous faisoit à nous qui l'écoutions fort attentivement. Il nous apprit beaucoup de particularités sur le dessein de cette entreprise, que j'aurois bien voulu pouvoir retenir toutes. Son discours fut mêlé de beaucoup de louanges pour le maréchal de Villars, sur son projet et sur l'exécution. — Il arriva l'après-dînée un courrier de M. d'Antin, qui mande que madame de Montespan est à la dernière extrémité. Le roi permit à M. le comte [de Toulouse] de partir dans l'instant pour Bourbon, mais on ne croit pas qu'il aille jusque-là; il apprendra apparemment en chemin la mort de madame de Montespan.

Vendredi 27, *à Marly*. — Le roi travailla, l'après-dînée, avec le P. de la Chaise, et puis alla voir jouer au petit mail. Madame la duchesse de Bourgogne garda le lit jusqu'au soir et puis vint à la musique. — Il arriva des nouvelles de M. de Vendôme, qui a fait la revuë de son armée le 25 aux Estinnes. L'électeur de Bavière y étoit, qui mande qu'il n'a jamais vu les troupes si belles et si complètes. M. de Chamillart, le fils, arriva durant la revue. L'électeur et M. de Vendôme marchoient, le 26, du côté de Charleroy, et les ennemis devoient marcher de leur côté, de Hall, où ils avoient assemblé leur armée, pour venir à Braine-le-Comte. — Le roi de Suède a ordonné à son envoyé à Vienne de partir sans prendre congé de l'empereur, qui ne lui fait point de réparation

sur les trois choses dont il se plaint, qui sont : d'avoir fait mettre en prison les officiers qui faisoient des levées pour lui en Silésie ; de l'insulte faite à son envoyé par le comte de Zobor, chambellan de l'empereur, et de ce qu'on ne veut pas lui rendre les quinze cents Moscovites qui étoient sur le haut-Rhin et qu'on envoie en Flandre. Le roi de Suède persiste à vouloir qu'on les lui rende, et à lui marquer quand on les lui livrera.

Samedi 28, *à Marly.* — Avant que le roi partît pour la chasse, on apprit que madame de Montespan étoit morte à Bourbon hier à trois heures du matin (1). Le courrier qui

---

(1) « Madame de Montespan, ci-devant surintendante de la maison de la feue reine et qui n'étoit pas moins connue par son esprit et par sa beauté que par sa naissance, qui est des plus anciennes et des plus illustres, sa maison étant issue des anciens vicomtes et souverains de Limoges, madame de Montespan, dis-je, qui s'étoit fait un usage familier des eaux de Bourbon depuis un assez grand nombre d'années, et où depuis quelque temps elle n'alloit que de deux ans en deux ans, y ayant été cette année à son ordinaire, n'avoit qu'à peine commencé à prendre ces eaux, dont elle s'étoit toujours bien trouvée, qu'elle tomba dans une espèce de léthargie, causée par une grande plénitude. On proposa l'émétique ; elle en prit, et ce remède opéra soixante-trois fois, de manière qu'il y avoit lieu de croire qu'elle étoit bien dégagée ; mais les efforts que lui fit faire ce remède furent si grands qu'une veine rompue, pendant la violence de ces efforts, fut la cause de sa mort. Ainsi l'on peut dire qu'elle est morte subitement. Rien n'est plus à craindre qu'une mort si précipitée lorsqu'on n'est pas en état de grâce ; mais il y a lieu de croire que cette illustre défunte n'avoit rien à appréhender de ce côté-là. Elle étoit dans de continuelles pratiques de vertus, et l'on peut dire qu'elles faisoient la principale occupation de sa vie, pour ne pas dire toute l'occupation. Elle recevoit tous les mois une assez grosse somme, et l'on peut dire que jamais argent n'a été mieux employé. Il étoit presque tout destiné pour des hôpitaux et pour de pauvres honteux, et comme elle vouloit savoir par elle-même l'état où ils se trouvoient, qu'elle vouloit qu'ils l'entretinssent de leurs affaires, qu'elle entroit dans tous leurs besoins et qu'elle régloit elle-même toutes ces choses, on peut dire qu'elle étoit tout occupée de ces soins. Cependant tout cela se faisoit sans affectation et presque sans que l'on s'en aperçût. Elle aimoit sa famille, qui la voyoit souvent et qui mangeoit souvent avec elle. Enfin l'on peut dire que beaucoup d'hôpitaux et quantité de pauvres ont beaucoup perdu en la perdant. On peut aussi dire de cette dame, en prenant les choses de plus haut, qu'elle n'avoit cherché qu'à faire du bien dans le temps qu'elle avoit pu être utile à ses amis, aux personnes de distinction, aux gens de lettres et généralement à tous ceux qui avoient quelque mérite. Elle étoit bienfaisante et elle n'avoit ja-

en a apporté la nouvelle, qui est un écuyer de madame la duchesse d'Orléans, a trouvé auprès de Montargis M. le comte [de Toulouse], qui s'en est allé à Rambouillet. Madame la duchesse d'Orléans est à Versailles dès hier, et madame la Duchesse est partie pour Saint-Maur. M. le duc du Maine n'est point revenu de Sceaux*. — Le roi, après avoir couru le cerf, s'est promené dans les jardins jusqu'à la nuit. — On a eu ce matin des nouvelles de M. de Vendôme; ses lettres sont de hier au soir, du camp de Gosseliers auprès de Charleroy. Les ennemis sont venus camper ce jour-là à Braine-le-Comte. — M. le marquis de Bedmar, vice-roi de Sicile, a obtenu la permission de revenir, qu'il a demandée par le mauvais état de sa santé; il reviendra droit en France dès que le marquis de los Balbazes, que le roi d'Espagne a nommé pour son successeur, sera arrivé à Palerme. — Il arriva un courrier de

mais cherché à nuire à personne. Elle aimoit les beaux-arts, et ceux qui ont excellé dans les temps où elle pouvoit leur être utile ont eu de grands sujets de s'en louer, et elle n'a pu s'empêcher de donner de l'occupation à quelques-uns, presque jusqu'aux derniers moments de sa vie. Il n'est pas nécessaire que j'en fasse ici un plus long éloge. Les grands et les petits, s'il m'est permis de parler ainsi, les riches et les pauvres, les savants et les habiles artisans ne manqueront pas de lui donner les louanges qu'elle mérite, tant pour lui rendre la justice qui lui est due que par reconnoissance. » (*Mercure* de juin, page 238 à 244.)

« Je crois devoir ajouter ici que, sur des relations peu exactes venues de Bourbon, je vous ai parlé de la mort de madame de Montespan dans ma lettre du mois de juin comme si elle étoit tombée en léthargie, et qu'ensuite, suffoquée tout d'un coup par une veine rompue, elle étoit morte subitement. Cependant j'ai appris par les personnes mêmes qui l'ont assistée à la mort que, dès qu'elle se sentit attaquée, on ne lui eut pas plus tôt proposé de prendre l'émétique qu'elle voulut en même temps se précautionner, en véritable chrétienne, contre tout ce qui pourroit arriver; que pour cet effet elle se confessa, reçut l'Extrême-Onction et le viatique avec des sentiments de piété qu'elle s'étoit rendus familiers depuis longtemps, et que, son mal venant ensuite à augmenter et ne lui laissant plus aucune espérance de guérison, elle n'employa le peu de temps qui lui restoit qu'à donner des ordres pour le soulagement des pauvres, dont elle faisoit sa principale occupation depuis plusieurs années, et qu'à s'entretenir jusqu'à son dernier moment de sa confiance en la miséricorde de Dieu. » (*Mercure* d'août, pages 190 à 192.)

M. de Villars, parti de Rastadt le 25. Nous n'avons perdu personne à l'affaire des lignes du côté de M. de Broglio non plus que des autres endroits. On leur a tiré une centaine de coups de fusil, et puis les soldats qui gardoient ce poste-là ont pris la fuite. — Un partisan, que nous avons dans Namur, nommé Dumoulin, en est sorti avec cinquante chevaux, est entré dans Malines, où il y avoit une garde de bourgeois à la porte, qu'il a surpris, et après les avoir assurés qu'il ne leur feroit point de mal s'ils ne donnoient point l'alarme à la ville, il les a enfermés dans un corps de garde, et est allé à des maisons où il a su qu'il y avoit des officiers des ennemis. Il a pris un lieutenant-colonel, deux capitaines, trois lieutenants; il a tiré un écrit d'un autre capitaine qui étoit malade qui promet de se rendre à Namur dès qu'il sera guéri. Il a brûlé un magasin à foin et quelques bateaux qui étoient sur la rivière, a emmené quarante chevaux, a pris trois drapeaux et a fait crier aux bourgeois *Vive le roi Philippe V*. Il est revenu à Namur sans avoir perdu un seul homme. Le roi lui a donné brevet de lieutenant-colonel.

* Madame de Montespan, qui, au milieu de ses désordres, n'auroit, pour rien, manqué à jeûner les jeûnes d'Église et tout le carême, toute grande mangeuse et gourmande qu'elle étoit, et qui quittoit le roi pour aller réciter tous les jours quelques prières, profita de sa très-involontaire retraite de la cour pour faire pénitence, dans laquelle elle s'avança de plus [en plus] jusqu'à sa mort, sous la direction du P. de la Tour, qui la menoit fort roide. Elle vit de plus en plus rarement ses enfants, et leur donna de moins en moins. Elle traita d'Antin en fils unique, et lui donna beaucoup et souvent. Elle écrivit à son mari la lettre la plus humiliée, et lui offrit de retourner avec lui ou dans celle de ses maisons qu'il lui plairoit de lui prescrire. Elle donnoit presque tout ce qui lui restoit aux pauvres, et travailloit de ses mains pour eux, plusieurs heures par jour, à des chemises et d'autres vils ouvrages. Elle jouoit au plus petit jeu du monde, et tant le jeu que la compagnie, elle les quittoit au bout de chaque heure pour s'aller mettre en prière et en réciter une certaine quantité, assez longtemps durant. Outre ses matinées et les exercices ordinaires de piété, sa table étoit frugale, ses jeûnes fréquents, et portoit sans cesse jour et nuit des instruments de pénitence

à pointes de fer, ceintures, bracelets, jarretières, très-pénibles et très-douloureux. Quoique sa langue eût aussi sa pénitence sévère, elle ne laissoit pas d'être d'excellente compagnie, et, parmi tant de macérations et de pratiques d'humilité, cet air de grandeur, de domination, de majesté qui la montroit la reine en quelque lieu et avec quelque compagnie que ce fût ne put jamais l'abandonner. Elle pensoit sans cesse à la mort, et en avoit des frayeurs si terribles qu'elle gageoit des femmes qui n'avoient d'autre emploi que de la veiller toutes les nuits. Elle dormoit ses rideaux ouverts avec force bougies toujours allumées, et toutes les fois qu'elle se réveilloit elle vouloit trouver les veilleuses ou parlant, ou jouant, ou mangeant, de peur qu'elles ne s'endormissent. Elle aimoit à voyager par inquiétude et mésaise partout, avoit plusieurs demoiselles d'esprit attachées à elle, et alloit aux terres de d'Antin, à Fontevrault, à Bourbon, sans besoin des eaux. Cette dernière fois qu'elle y fut elle paya, deux ans devant, les pensions charitables qu'elle faisoit à un grand nombre de personnes, et doubla de même toutes ses autres sortes d'aumônes, dans la pensée qu'elle mourroit bientôt, sans pourtant avoir aucune maladie ni rien de menaçant, et disoit que cette avance de payement donneroit le temps à ces pauvres gens de chercher de quoi vivre après elle. Surtout elle aimoit à marier les jeunes filles, mais elle en marioit tant que les dots étoient courtes. Il y avoit dans son esprit un tour délicieux et des expressions singulières, mais si justes et si naturelles qu'on en étoit charmé, et l'un et l'autre s'est communiqué d'elle à ses filles, à ses nièces et aux personnes qui étoient élevées auprès d'elle. Sa maladie à Bourbon fut subite et dura très-peu; elle n'avoit ni chirurgien ni médecin auprès d'elle, nul chirurgien à Bourbon, mais quelques médecins qui la virent et qui ne la traitèrent point, en sorte qu'elle mourut dans l'abandon de secours, quoique avec une grande suite. Elle revint d'un grand assoupissement douze ou quinze heures avant de mourir, qu'elle employa toutes pour son salut; Dieu lui fit la grâce de lui ôter toute cette horreur de la mort pour y faire succéder une confiance humble et craintive, mais soumise et paisible. Elle voulut faire entrer toute sa suite jusqu'aux derniers valets, et devant eux fit une amende honorable de sa vie, la plus forte et la plus touchante, et rendit grâces à Dieu de mourir éloignée des fruits de son péché, qui tous lui rendoient beaucoup et qu'elle aimoit infiniment. Elle reçut de la sorte tous ses sacrements, et mourut au milieu des regrets de tout ce qui étoit présent et des cris de plusieurs milliers de pauvres, qui accouroient des provinces voisines à Bourbon dès qu'elle y arrivoit et qu'elle nourrissoit et vêtissoit tous. Son corps fut la proie de l'apprentissage du chirurgien d'un intendant de je ne sais où, qui se trouva à Bourbon et qui voulut l'ouvrir sans savoir comment s'y prendre, et de l'avidité des

prêtres, qui se battirent à qui l'auroit dans la paroisse ou dans la Sainte-Chapelle, et qui retardèrent longtemps le très-pauvre convoi. D'Antin étoit arrivé, qui l'avoit trouvée mourante et qui repartit sans donner ordre à rien dès qu'elle fut morte. Elle avoit son testament avec elle; on le savoit, et il ne se trouva jamais. Tout cela fit fort crier contre d'Antin, fit grand bruit dans le monde, et lui fit des affaires désagréables avec les enfants qu'elle avoit eus du roi, qui, excepté M. du Maine, témoignèrent, et fort longtemps, une grande et vraie douleur. Le corps demeura longtemps et très-peu décemment en dépôt à la paroisse, puis fut porté de même à Ayron. Le roi ne nomma jamais son nom, et ne parut pas la moindre sensibilité à sa perte [*sic*], qui, toute faite qu'elle étoit à son égard, ne laissa pas d'être une délivrance pour madame de Maintenon. Les enfants du roi ne reçurent aucun compliment en forme, et ne reçurent pas une petite mortification de n'oser porter aucune marque de deuil. Madame de Montespan étoit encore belle, et paroissoit encore tout ce qu'elle avoit été.

Dimanche 29, *à Marly*. — Le roi sortit du conseil d'assez bonne heure, et alla se promener dans les jardins avant son dîner; l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures, et puis alla voir jouer au petit mail. Monseigneur alla dîner à Meudon; il y mena mademoiselle de Lislebonne et madame d'Épinoy, qui revinrent le soir. Monseigneur y coucha. — On eut des lettres de M. de Vendôme du 28 au soir. Il avoit envoyé marquer le camp de Sombreff, où il marchera aujourd'hui. Les déserteurs l'ont assuré que les ennemis retournoient à Hall, et qu'il y a quelques divisions entre Marlborough et les députés des États. Il est venu en un jour à Mons quatre cents déserteurs de leur armée; ils disent que le bruit qui est répandu dans leur armée qu'on y va faire un détachement pour envoyer en Portugal en fera déserter beaucoup d'autres. Nous avons dans notre armée de Flandre cent vingt-quatre bataillons et cent quatre-vingt-treize escadrons. Gacé commande l'aile droite de la première ligne, Gassion la gauche de la première ligne, Magnac la droite de la seconde ligne, et Chemerault le corps de réserve, Artagnan l'infanterie de la première ligne et Albergotti l'infanterie de la seconde.

Lundi 30, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur revint le soir, à huit heures, de Meudon. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer des sangliers dans la forêt de Saint-Germain. Madame la duchesse de Bourgogne eut une grande colique qui l'empêcha d'aller à la messe; elle ne se leva que le soir pour venir à la musique. Le roi, avant que d'aller à la chasse, étoit allé la voir. — Il arriva le soir un courrier de M. de Vendôme qui partit hier du camp de Sombreff, où notre armée étoit déjà campée. Les rendus assurent que les ennemis marchent à Hall, du côté de Bruxelles, et que, depuis qu'ils ont su que les lignes de Stolhoffen ont été prises, ils parloient d'envoyer un gros détachement en Allemagne. — Le roi a reçu nouvelle que le détachement qu'avoit fait le prince Eugène pour Naples et qui s'étoit arrêté à Final de Modène avoit eu ordre de l'empereur de se remettre en marche, et qu'il avoit envoyé demander passage au pape sur les terres de l'Église. — Le duc de Noailles est entré dans le Lampourdan, est campé à Figuières; mais il a un si petit corps qu'il ne peut pas faire le siége de Girone si on ne lui envoie de nouvelles troupes.

Mardi 31, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil de finance, et après dîner conseil de dépêches, qu'il ne tient quasi jamais ici et qu'on ne tient à Versailles que les lundis de quinze jours en quinze jours. Le soir le roi devoit travailler avec M. de Pontchartrain, mais il l'a remis à jeudi après dîner. — Il arriva le matin un courrier de M. le duc d'Orléans; les lettres de ce prince sont du 26, du camp devant Saragosse. S. A. R. est entrée en Aragon avec quatorze bataillons et vingt-huit escadrons. Il arriva devant Saragosse le 25, et après quelques petites contestations la ville se rendit. Le comte de la Puebla, qui étoit campé de l'autre côté de l'Èbre, avec quatre mille hommes, se retira précipitamment pour aller repasser la Cinca. Il a laissé dans Saragosse quelques

pièces de canon, de la poudre et des vivres. Quoique Saragosse ne vaille rien, il auroit fallu du canon pour la prendre, et le nôtre n'auroit pu arriver de huit jours. Le maréchal de Berwick rejoindra S. A. R. au commencement du mois de juin avec soixante et dix bataillons et quarante escadrons. Les troupes qu'amène Legall arrivoient à Tudela. On dispose toutes choses pour faire les siéges de Lérida et de Tortose.

Mercredi 1er juin, à Marly. — Le roi, après le conseil d'État, alla faire un tour dans ses jardins avant que de se mettre à table. L'après-dînée il travailla chez lui avec M. de Chamillart, qui revint le soir chez madame de Maintenon apporter au roi les lettres qu'il avoit reçues de M. de Vendôme du camp de Sombreff, de hier à midi. Ce prince mande que les ennemis sont campés sur la Dyle, ayant leur gauche à Louvain et leur droite vers Over-Yssche. M. de Villars établit de grandes contributions, et outre l'argent demande qu'on lui porte des farines sur le Necker aux endroits qu'il marquera. — On a eu des lettres de M. de Berwick par l'ordinaire; elles ne sont que du 17 mai. Il écrit du camp de San-Mateo, à huit lieues de Tortose. Il mande que les ennemis, n'ayant plus que de la cavalerie, ont fait une si grande diligence qu'il n'a pas été possible de les atteindre, qu'ils ont passé l'Èbre sur le pont de Tortose; ainsi nous voilà maîtres de tout le royaume de Valence, excepté Alicante, Denia et Alcira. Cette dernière place est bloquée si étroitement par les troupes du chevalier d'Asfeld qu'il n'y peut rien entrer; de manière qu'on espère dans peu l'obliger à se rendre par la famine.

Jeudi 2, jour de l'Ascension, à Marly. — Le roi travailla chez lui l'après-dînée avec M. de Pontchartrain jusqu'à six heures, et puis il entra chez madame de Maintenon. Il fit un si grand orage qu'il ne put aller à la promenade. Monseigneur le duc de Bourgogne fit ses dévotions, et à quatre heures il alla avec madame la duchesse de Bour-

gogne au salut, à la paroisse. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme parti de hier au soir de Sombreff. Les ennemis étoient encore hier, à deux heures après midi, entre Louvain et Over-Yssche, et le bruit de leur armée étoit qu'ils alloient camper le lendemain à Vaure. M. de Vendôme est allé reconnoître un camp, entre le Mazi et le défilé des Cinq-Étoiles.— M. le comte d'Auvergne, qui est fort malade depuis un mois à Paris, reçut hier tous ses sacrements. — Le roi a dit ce matin qu'il y avoit plusieurs officiers généraux, brigadiers et colonels de l'armée d'Allemagne qui n'étoient point encore arrivés quand on a marché aux lignes, et qu'il avoit donné ordre qu'on les arrêtât à Strasbourg, et a paru fort mécontent de cette négligence, qu'il veut punir.

Vendredi 3, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur alla dîner à Meudon et coucher à Villeneuve Saint-Georges; messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry partiront l'après-dînée pour aller joindre Monseigneur à Villeneuve Saint-Georges. La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne est toujours fort incertaine.— Il n'arriva point de courrier de M. de Vendôme. — Le roi a écrit au roi d'Espagne pour lui recommander les intérêts de M. de Vaudemont; on a accoutumé de donner 30,000 écus de pension à ceux qui ont été gouverneurs du Milanois.— Le prince Eugène a donné le gouvernement du château de Milan, par ordre de l'archiduc, à M. de Colmenero, que M. de Vendôme et M. de Vaudemont croyoient un des plus fidèles sujets du roi d'Espagne et qui avoit fait de fort bonnes actions; mais il s'étoit mal défendu dans Alexandrie, et dès ce temps-là il fut soupçonné. — M. de Tessé écrit du 26 que la marche des troupes de l'empereur pour Naples est encore fort incertaine, et que M. de Savoie fait de grandes instances pour l'empêcher. Ce prince fait assembler un corps de ses troupes, assez considérable, entre Ivrée et le val d'Aoste. M. de Tessé, pour empêcher que ce corps ne débouche

par le petit Saint-Bernard, envoie M. de Saint-Pater avec dix bataillons à la tête de la Tarentaise.

Samedi 4, à Versailles. — Le roi, après s'être promené le matin et l'après-dînée à Marly, en repartit sur les six heures pour revenir ici et a ramené madame la duchesse de Bourgogne dans sa calèche. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry revinrent de Villeneuve Saint-Georges, où ils avoient couru le loup avec Monseigneur, et étoient revenus avec lui faire le retour de chasse à Meudon, où Monseigneur demeurera jusqu'à vendredi. Madame la princesse de Conty l'est allée trouver avec plusieurs dames qui y demeureront tout le voyage. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui vint camper hier à Gemblours, et les ennemis passèrent la Dyle et vinrent sur la Ghette camper à Hougarde, entre Tirlemont et Judoigne. Le bruit de leur armée présentement est que les États Généraux consentent que M. de Marlborough nous attaque quand il le jugera à propos. — On a des nouvelles de M. de Villars par l'ordinaire. Il rend compte au roi d'une petite affaire qui s'est passée auprès d'Ettlingen, où M. de Vivans a trouvé un parti des ennemis plus foible que le sien. On leur a tué assez de gens, on a fait cent prisonniers et pris cent quarante chevaux; mais nous avons perdu à cette affaire le chevalier d'Anlezy, mestre de camp, et un capitaine de cavalerie du régiment de Duras. Il n'y a eu qu'eux de tués et trois ou quatre dragons.

Dimanche 5, à Versailles. — Le roi, avant que d'entrer au conseil, donna à M. le premier président de la cour des aides la survivance de sa charge pour M. le Camus, son fils aîné, ancien maître des requêtes, et lui dit en la lui donnant : « Je souhaite qu'il ne l'exerce de longtemps. » L'après-dînée le roi travailla chez lui avec M. de Chamillart et puis alla tirer; et, à son retour, M. de Chamillart alla encore travailler avec lui chez madame de Maintenon. Monseigneur vint ici le matin de

Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Les soupçons qu'on avoit eus de la grossesse de madame la duchesse de Bourgogne sont finis, mais elle se porte fort bien. — Il n'est point arrivé de courrier de M. de Vendôme, ce qui fait croire que ni lui ni les ennemis ne marchèrent point hier. — On avoit parlé de faire embarquer à Toulon dix-huit cents hommes des troupes d'Espagne qui reviennent d'Italie, qui sont présentement en Languedoc, parmi lesquels il y a beaucoup d'officiers; on les vouloit faire passer dans le royaume de Naples, mais cet embarquement est différé et devient incertain.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi prit médecine après avoir entendu la messe dans son lit, comme il fait tous les jours qu'il se purge. — Il n'est point arrivé de courrier de M. de Vendôme, qui est une marque sûre que son armée et celle des ennemis n'ont point fait de mouvements. Le comte de la Mothe, qui a séparé dans les places le corps qu'il commandoit du côté d'Ypres, est venu à Charleroy avec huit escadrons, qui joindront M. de Vendôme dès qu'il l'ordonnera; ainsi il aura dans son armée deux cent un escadrons. — Le roi a donné une pension de 1,000 écus au chevalier d'Asfeld, maréchal de camp en Espagne, qui assiége présentement Xativa en Valence. Le roi a donné une gratification de 2,000 écus à M. le Gendre, intendant de Montauban. — On apprit par les lettres de M. Villars, qui sont venues par l'ordinaire, qu'il s'étoit rendu maître de Pforzheim, qui n'a fait aucune défense. Les ennemis étoient venus camper sur les hauteurs qui le couvrent, [et] se sont retirés avec précipitation dès qu'ils ont vu avancer nos troupes de ce côté-là. Ils n'ont que trente bataillons et cinquante escadrons; M. de Villars a soixante-quatre bataillons et cent quatre escadrons. — M. de Vaudemont est à Meudon, où il demeurera deux ou trois jours à faire sa cour à Monseigneur.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-

dînée il travailla jusqu'à cinq heures avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain, et puis alla se promener à Trianon, dont il visita les appartements. Il compte d'y aller la semaine qui vient pour y demeurer jusqu'à la fête de Dieu. — Il n'arriva point encore de courrier de M. de Vendôme. — Il étoit venu quelques lettres de Madrid, et le duc de Gramont assuroit que les nouvelles portées dans ces lettres étoient vraies. Elles disoient que le chevalier d'Asfeld avoit pris Xativa l'épée à la main, et qu'ensuite Alcira s'étoit rendue sans se défendre; mais on n'en a rien mandé au roi ni à M. le duc d'Albe, si bien qu'on croit la nouvelle fausse. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent de bonne heure à Meudon; madame la duchesse de Bourgogne y alla après la messe. On y joua toute l'après-dînée parce que le vilain temps les empêcha de sortir, et ils repartirent à neuf heures pour revenir au souper du roi. — Milord Galloway n'est point mort comme on l'avoit dit après la bataille d'Almanza; il étoit avec la cavalerie qui a passé sur le pont de Tortose pour se retirer en Catalogne.

Mercredi 8, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Chamillart jusqu'à six heures, et puis alla se promener dans ses jardins. Monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent à la Ménagerie; ils y firent collation tard, et en revinrent à pied. Le roi étoit déjà à table et soupa tout seul avec Madame. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, parti hier de Gemblours; notre armée ni celle des ennemis n'ont point marché. — On eut des lettres de M. le duc d'Orléans par l'ordinaire, datées du 19, du camp sous Saragosse; Cilly y étoit arrivé. On désarme tous les peuples d'Aragon; on casse tous les magistrats de Saragosse, où nous avons trouvé abondance de vivres; M. le duc d'Orléans demande aux habitants 20,000 pistoles en attendant mieux. Le chevalier de Tillière,

colonel du régiment d'Oléron, et Courville, colonel du régiment du Maine, sont morts de maladie en ce pays-là. Le duc d'Ossone a rassemblé huit ou dix mille hommes en Andalousie et a marché avec ce corps-là à Ayamont, qui est à l'embouchure de la Guadiana, d'où ils tirent des contributions des Algarves, et ont fortifié le corps que commande M. de Bay auprès de Badajoz.

Jeudi 9, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, fut enfermé une demi-heure avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Cyr et puis elle alla voir dans le grand parc un endroit où madame la duchesse d'Orléans veut faire bâtir une ménagerie. — On mande d'Italie que le détachement des troupes du prince Eugène marche vers le royaume de Naples et qu'il étoit déjà à Notre-Dame de Lorette; ainsi les représentants de la reine Anne, des États-Généraux et de M. de Savoie n'ont pu détourner l'empereur de son dessein. — La duchesse d'Albemarle a épousé en secret un des enfants cadets de milord Milfort, qui en a beaucoup; elle a depuis déclaré son mariage à la reine d'Angleterre, qui l'a fort désapprouvé; elle ne la veut plus voir et lui a défendu de demeurer à Saint-Germain. — On mande de Bruxelles qu'ils y ont eu avis que les mécontents ont gagné une grande bataille en Hongrie contre les troupes de l'empereur. Le roi n'a point encore eu cette nouvelle, ainsi elle est fort douteuse. — Le roi a envoyé ordre au maréchal de Catinat d'être ici demain à son lever.

Vendredi 10, *à Versailles*. — Le roi, au sortir de la messe, entretint M. le maréchal de Catinat dans son cabinet; l'audience dura trois quarts d'heure. Monseigneur revint le soir de Meudon. — Le roi, à son réveil, avoit eu la nouvelle que M. de Villars étoit à Stuttgard, où il a réglé les contributions du pays de Wurtemberg à 2,200,000 livres, qu'on a promis de lui payer avant quatre mois; et outre cela le pays fournira beaucoup de farines et de viande

pour son armée. Il a écrit aux magistrats de la ville d'Ulm, et leur mande qu'ils remettent en liberté au plus tôt les prisonniers françois qu'ils retiennent si injustement, à moins de quoi il enverra brûler les petites villes et les bourgs de leur territoire. Les ennemis, qui se retirent toujours devant lui et qui n'ont osé l'attendre dans des postes où une armée, quoiqu'inférieure, pouvoit fort bien se défendre, ont repassé le Necker et sont campés à Schorendorf, qui est à quatre lieues de Stuttgard, sur la gauche. — M. de Chamillart vint le soir de l'Étang, et fut une heure avec le roi chez madame de Maintenon, et puis retourna à l'Étang. Il y étoit arrivé l'après-dînée un courrier de M. de Vendôme; on n'a point dit quelle nouvelle il portoit, mais le bruit de son armée est que ce prince veut faire le siége de Huy.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions, toucha beaucoup de malades et alla l'après-dînée à vêpres, où M. de Metz officia. Après vêpres, le roi s'enferma avec le P. de la Chaise et fit la distribution des bénéfices vacants, mais il n'y en avoit aucun qui valût 1,000 francs. Il alla ensuite se promener dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne monta en carrosse à neuf heures, alla à Saint-Cyr faire ses dévotions; elle y dîna et y entendit vêpres; au retour elle alla joindre le roi, qui se promenoit dans les jardins. — On eut des lettres de Rome du 25 par l'ordinaire. Elles portent que le pape a accordé passage aux troupes de l'empereur sur les terres de l'Église à de certaines conditions; ces troupes sont près de Lorette et marchent lentement. Le cardinal d'Arquien est mort à Rome; la reine de Pologne, sa fille, qui étoit allée à Naples, en étoit revenue sur le bruit de sa maladie; elle l'a trouvé expirant. On mande qu'il avoit cent sept ans. Il étoit cardinal et n'étoit que clerc tonsuré. Il n'avoit aucun bénéfice. Il laisse une septième place vacante dans le Sacré Collége, et il y a par sa mort vingt-quatre places de laïques vacantes dans l'ordre du Saint-Esprit.

Dimanche 12, *jour de la Pentecôte, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée ; l'abbé Prévost prêcha. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme. Les armées sont toujours dans leurs mêmes camps. Quelques particuliers mandent qu'un trompette de M. Marlborough dit que dans leur armée ils ont eu nouvelle que le roi de Suède a déclaré la guerre à l'empereur, mais on n'a point cette nouvelle-là ici. Il est certain que le roi de Suède fait toujours de fortes instances pour qu'on lui livre les quinze cents Moscovites que l'empereur vouloit envoyer en Flandre et que depuis il a fait marcher précipitamment et avec tout le secret imaginable, par les pays héréditaires, pour les faire passer en Pologne et rejoindre le czar, leur maître. — M. le duc de Savoie, qui a la fièvre tierce depuis deux mois, tomba ces jours passés dans une défaillance qui dura huit heures ; le lendemain il étoit beaucoup mieux.

Lundi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la fête. L'après-dînée il travailla avec M. Pelletier jusqu'à cinq heures, et puis alla se promener dans ses jardins, qu'il prit plaisir à faire voir à M. de Vaudemont. — Le roi envoie le comte de Bezons commander à Lyon, et peut-être l'enverra-t-on encore ailleurs, selon les démarches que feront M. de Savoie et le prince Eugène. On envoie aussi M. de Langeron à Toulon. Les détachements des troupes de l'empereur pour le royaume de Naples ont eu ordre encore de s'arrêter dans la Marche d'Ancône. — Les armées de Flandre sont toujours dans leurs mêmes camps, et on parle dans celle des ennemis de faire des détachements pour l'Allemagne et pour l'Espagne, mais il n'y a rien d'assuré là-dessus. — Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée à la Ménagerie, où elle monta à cheval avec mesdames de Lorges, de la Vallière, de Listenois

et de Dreux; messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry les conduisoient. Ils allèrent au galop jusqu'à la Bretèche, et en revenant la marquise de la Vallière fit une assez rude chute. Ils retournèrent souper à la Ménagerie, et revinrent ici avant que le roi se couchât.

Mardi 14, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain, puis il alla tirer; et le soir, chez madame de Maintenon, M. de Torcy et M. de Pontchartrain vinrent encore travailler avec lui séparément. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent coucher à Villeneuve Saint-Georges pour courre demain le loup à Sénart. — Madame la duchesse de Nemours est plus mal que jamais, elle a la gangrène à la tête, et on n'en espère plus rien. Le comte d'Auvergne est retombé aussi et est en très-grand danger.— Le prince Ragotzki a été proclamé prince de Transylvanie, et en cette qualité il a fait une entrée magnifique dans la capitale de la province. — Il y a présentement quarante vaisseaux de guerre anglois dans la Méditerranée; on ne doute pas qu'ils n'aillent à Naples. — Le roi fait servir cette année M. de Thouy, qu'on croyoit qui ne seroit pas en état de cela; il est présentement aux eaux, et on l'envoie en Dauphiné ou en Provence; il est ancien lieutenant général.

Mercredi 15, *à Trianon*. — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à une heure. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures, et puis partit de Versailles pour venir ici, où il demeurera huit jours. — On a appris par l'ordinaire de Madrid que la ville de Xativa s'étoit enfin rendue. Quatre cents Anglois se sont retirés dans le château, dont on espère bientôt être maîtres. La garnison qui étoit dans la ville demandoit capitulation pour les bourgeois, et le chevalier d'Asfeld leur manda qu'il n'y avoit point de capitulation pour des sujets rebelles et qu'ils ne devoient songer qu'à implorer la

miséricorde du roi leur maître. On a mis en prison tous les habitants, qu'on enverra à l'Amérique, et on a tué tous les moines qui avoient pris les armes. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui a détaché Imécourt et le marquis de la Vallière avec quinze cents chevaux pour aller du côté d'Ulm exécuter les menaces qu'on a faites à cette ville s'ils ne rendent pas nos prisonniers, et imposer des contributions. Il a détaché aussi M. de Broglio pour les aller établir du côté de Heilbronn. — Le roi d'Espagne a accordé 30,000 écus de pension à M. de Vaudemont*. On a su cette nouvelle par un courrier de M. Amelot qui étoit arrivé depuis l'ordinaire et qui, n'ayant point trouvé M. de Torcy ici, étoit allé à Dampierre lui porter ses paquets. Dans la lettre du roi d'Espagne au roi il lui mande qu'il le remercie de la grâce qu'il lui avoit demandée pour M. de Vaudemont. On apprend par les lettres de M. Amelot que le duc de Berwick avoit joint le 6 M. le duc d'Orléans. On a appris par ce même courrier que le marquis du Plessis-Bellière, colonel d'infanterie dans notre armée, étoit mort de maladie; c'étoit un garçon fort estimé, neveu de madame la maréchale de Créquy et qui auroit été son héritier.

* M. de Vaudemont étoit l'homme du monde le plus rompu au grand monde et à l'intrigue; à qui les hauteurs étoient naturelles, et les bassesses les plus profondes et les flatteries les plus prostituées ne coûtoient rien. Les changements de partis et les perfidies lui coûtoient encore moins, et il les pratiquoit d'un air si aisé et si peu embarrassé que cela lui étoit tourné en nature; aussi étoit-il bâtard de grand maître en cet art, lequel art lui fit une prodigieuse fortune. Tout le monde sait l'histoire du rare mariage du duc Charles IV de Lorraine avec madame de Cantecroix, du vivant de la duchesse sa femme, qu'il n'avoit ni répudiée ni pu répudier. Il en eut un fils et une fille : celle-ci, qui étoit l'aînée, épousa M. de Lislebonne, frère du duc d'Elbeuf; et le fils, qui fut le comte, puis le prince de Vaudemont dont il s'agit ici, épousa la fille du même duc d'Elbeuf et de sa première femme, Lannoy, mère en premières noces de la femme du duc de la Rochefoucauld, grand maître de la garde-robe et grand veneur. M. de Vaudemont, jeune, beau, bien fait, de la taille des héros,

adroit à tous ses exercices, galant, magnifique, libéral, beaucoup d'esprit, l'air et le langage du grand monde, souple, insinuant, tout à tous et à personne qu'à lui-même, avoit fait de grands progrès dans notre frivole cour et des amis de jeunesse et du bel air qui eurent de ce même bel air, dont ils furent idolâtres toute leur vie, de demeurer aussi de ses amis, et tel fut le maréchal de Villeroy. Les aventures de son père et ses vues à lui-même ne lui permirent pas de demeurer ni de suite ni longtemps en France : il chercha fortune parmi ses ennemis et l'y trouva. L'Espagne lui donna des emplois aux Pays-Bas; il se mit bien avec ses ministres et avec ceux de l'empereur. Il fut en Espagne; il y brigua la grandesse à vie pour couvrir ce qu'il ne pouvoit même prétendre par le défaut de sa naissance, là ni partout ailleurs, et il l'obtint avec la Toison. Il tira aussi de l'empereur Léopold des patentes de prince de l'Empire, et de ces titres accumulés il tâcha de s'en faire un tout de grandeur propre, qui éblouit le commun du monde et dont il ne produisoit les droits distincts que dans le besoin. Il devint bientôt favori du prince d'Orange et confident intime : ils avoient même haine pour la France, même aversion de la personne du roi, sur laquelle M. de Vaudemont s'étoit lâché en Italie avec tant d'insolence que le roi ne put s'empêcher d'en témoigner son indignation. Vaudemont dut au roi Guillaume sa dernière élévation dans les Pays-Bas et le commandement des armées. Il dut, et à lui et à l'empereur conjointement, le gouvernement du Milanois, que Charles II ne put refuser à des intercessions si puissantes auprès de lui, et Vaudemont y étoit placé de leurs mains, lorsque la mort de Charles II et son testament mit le duc d'Anjou sur le trône de la monarchie d'Espagne. Le Milanois suivit le torrent; toutes les puissances de l'Europe, excepté l'empereur, le reconnurent roi de toute la monarchie. M. de Vaudemont n'étoit pas bastant pour résister. Il se soumit donc avec toutes les grâces dont il savoit si bien se parer, et il avoit en notre cour tout ce qu'il falloit pour les faire valoir bien au delà de leur mérite. Ses nièces, filles de madame de Lislebonne, sa sœur, possédoient Monseigneur et toutes ses avenues; elles en étoient fort ménagées par le roi. L'aînée passoit depuis longtemps pour mariée au chevalier de Lorraine, qu'elle possédoit, et il étoit le maître de Monsieur. Le maréchal de Villeroy, espèce de favori brillant, s'étoit toujours piqué d'amitié pour M. de Vaudemont. M. le Grand, beau-frère de Villeroy et très-uni au chevalier de Lorraine, son frère, étoit dans les mêmes liaisons, et étoit aussi une manière de favori. Des intérêts qu'on ne développera pas ici, mais des intérêts solides et bien sentis des deux côtés, unissoient intimement M. de Vendôme aux nièces de Vaudemont, et M. de Vendôme et M. du Maine étoient la même chose alors et longtemps depuis, conséquemment madame de Maintenon. Tout ce qui se passa dans l'intérieur

de notre cour depuis l'avénement de Philippe V au trône d'Espagne jusqu'à la catastrophe d'Italie et longtemps depuis ne fit que resserrer les liens de ces unions. Chamillart étoit arrivé au point suprême de la faveur et de la confiance; madame de Maintenon étoit sa protectrice et son oracle. M. le Grand l'avoit mis au monde par le billard; mesdemoiselles de Lislebonne étoient devenues ses gouvernantes; mille autres combinaisons se joignirent qui ne permettoient pas de voir clair en plein midi sur les trahisons d'Italie et qui préparèrent en France et par la France une retraite à Vaudemont, qui eut tout le solide de la plus immense fortune et tout l'éclat de la faveur et des plus brillantes distinctions. Le roi s'intéressa pour lui obtenir d'Espagne la pension dont il s'agit, et que, malgré la situation de ses finances, madame des Ursins n'avoit garde de refuser à madame de Maintenon. Le roi y en ajouta autant du sien, et se fit une affaire de lui procurer Commercy et 150,000 livres de rentes là autour, en pleine souveraineté, que lui accorda le duc de Lorraine, reversibles à lui après la mort de M. de Vaudemont, en dédommagement de ses prétentions de légitimité et de droit au duché de Lorraine, avec le rang en Lorraine au-dessus de tous ceux de cette maison après les enfants de M. de Lorraine et avec les mêmes distinctions qu'eux, ce qui outra M. le Grand et encore plus le prince Camille, son fils, établi et retiré en Lorraine. Le rare est que M. de Vaudemont étoit bâtard, s'il y en eut jamais, qu'il ne put, par aucune voie juridique, hasarder de sortir de cet état, et que, quand même il auroit été légitime, il n'auroit pas eu le moindre droit à la Lorraine, puisque le duc son père ne l'avoit lui-même que par sa femme la duchesse Nicole, qui n'eut point d'enfants, et dont le droit dévolu à sa sœur, épouse du frère du duc Charles IV, l'avoit transmis à son fils, le fameux beau-frère de l'empereur Léopold, père du duc de Lorraine d'alors, gendre de Monsieur. Malgré des raisons si évidentes, M. de Vaudemont obtint ces grands établissements, et, avec cette souveraineté personnelle entée sur tout le reste, il prétendit tout; mais il s'y prit sourdement, et fit bien. Il avoit eu des maux étranges et plus étrangement traités; ses mains crochues paroissoient comme sans os aux doigts; il prétendoit qu'il ne pouvoit marcher ni se tenir debout; on le portoit partout dans un fauteuil, et cela sauvoit bien des choses; toutefois il fallut être debout devant le roi, et comme il ne vit point d'ouverture à faire autrement, et qu'il avoit besoin de lui en tout et pour tout, il s'y accoutuma. Il y avoit deux ou trois siéges à dos dans le salon de Marly pour Monseigneur; Madame la duchesse de Bourgogne en prenoit quelquefois un quand elle étoit grosse ou que Monseigneur n'y étoit pas; à la fin, madame la Duchesse en prit quelquefois un autre dans des coins. M. de Vaudemont en prit un, et cela deux voyages; là il tenoit sa cour, et tout ce qu'il

y avoit de plus distingué se rassembloit autour de lui sur les tabourets ordinaires; il fit même rehausser les pieds de cette chaise pour être plus à son aise, et en effet pour se la mieux approprier; là il ne se levoit pour personne, et y avoit accoutumé Monseigneur quand il s'approchoit de lui et qu'il lui parloit. Enfin le roi le sut, et tout à coup on vit M. de Vaudemont dans son même coin du salon sur un tabouret rehaussé comme avoit été la chaise, de laquelle il ne fut plus question. Il ne parla plus assis à Monseigneur ni aux princes ses fils, et il se tenoit même debout à leur jeu ou à leur conversation, eux assis quelque temps, sans mention pour lui de s'asseoir jamais en leur présence. Ainsi, peu à peu, il ne lui resta que quelques familiarités avec le gros de la cour d'un homme impotent, et dès qu'il entroit au château de Marly il sortoit de sa chaise et alloit de son pied comme les autres; il s'appuyoit quelquefois sur quelqu'un; mais quand il vit que tous ces prétextes ne le mèneroient qu'à séparation, et non plus à aucune distinction, il les abandonna. Le roi s'étoit expliqué fort sèchement sur le siége à dos: que M. de Vaudemont étoit grand d'Espagne; que c'étoit son seul titre pour avoir un rang, et qu'il ne lui en donneroit aucun autre; les prétentions demeurèrent donc tout court.

Il étoit à Marly tous les voyages, et fort peu à Versailles, où il voyoit le roi le matin comme les autres courtisans, et le reste du jour alloit où il avoit affaire en homme incommodé, mais sans air de rien prétendre, et se tenoit dans l'appartement qu'on lui avoit donné au château; à Paris d'ordinaire ou à Commercy, dont les voyages fréquents ne lui coûtoient rien pendant qu'on étoit à Versailles. Du reste, les distinctions de considération et de faveur, il les eut toujours. Il fut fort peiné de ne pouvoir être chevalier de l'Ordre; il auroit bien paré au rang, s'il n'avoit pu en obtenir un à son gré par le prétexte de ses jambes, mais l'Ordre même lui fut constamment refusé dès l'Italie, et depuis encore qu'il fut à la cour, et nettement, parce que les statuts en excluent tous autres bâtards que ceux des rois. Madame de Vaudemont, également dévote et glorieuse, se tenoit en panne sous prétexte de conduire madame de Mantoue dans son couvent de Pont-à-Mousson, en attendant le cours du marché et quel vol son mari prendroit. Mais comme elle n'y put atteindre à rien de ce qu'elle avoit espéré pour le rang qui avoit été barré en tout à son mari, elle n'y fit qu'une ou deux apparitions légères, et, sous prétexte de retraite et de dévotion, demeura peu et rarement à Paris, et toujours à Commercy. Ce fut ainsi qu'ils vécurent, et après la mort du roi M. de Vaudemont usurpa de se faire porter dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, et d'y rester sans se lever dans sa même chaise, où M. le duc d'Orléans lui parloit d'ordinaire sans s'asseoir. Pour abréger point, on le remportoit; mais cela ne satisfaisant que l'important [l'impotent?] et non les prétentions,

il n'en usa guère, vécut presque toujours à Commercy en grande splendeur et magnificence, [mais en triste compagnie, et ne vint presque point à Paris, et seulement pour peu de jours.

Jeudi 16, *à Trianon*. — Le roi apprit à son lever que madame de Nemours étoit morte le matin. M. le prince de Conty, qui étoit avec Monseigneur à Villeneuve Saint-Georges, vint prendre congé du roi; il s'en va à Pontarlier, où il aura tous les jours des nouvelles de ce qui se passera à Neufchâtel. Xaintrailles y agira pour lui*. M. de Matignon (1) vint aussi prendre congé du roi pour aller soutenir ses droits à Neufchâtel; il emmène avec lui l'abbé du Bau, qui est un garçon très-capable. — M. de Monaco a envoyé un courrier pour dire que la flotte ennemie avoit passé devant Monaco; elle est de quarante vaisseaux de guerre, et l'on croit qu'elle va à Naples. — Monseigneur, qui alla hier à Villeneuve Saint-Georges, d'où il devoit revenir aujourd'hui, a mandé au roi qu'il ne reviendroit que demain, parce qu'il veut encore faire une chasse dans la forêt de Sénart; monseigneur le duc de Berry est avec lui. — Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Versailles, au salut.

* On a suffisamment parlé ailleurs de madame de Nemours. Sa mort fit paroître beaucoup de prétendants à ses biens, surtout à Neufchâtel, parmi lesquels plusieurs ne se proposèrent que la vanité d'y prétendre. La diligence de M. le prince de Conty à s'y rendre, ou du moins à Pontarlier, fut un peu trop mise en parallèle avec sa lenteur à partir pour la Pologne. Le roi, qui ne l'aima jamais, n'auroit pas vu avec plaisir

---

(1) La prétention de MM. de Matignon à la succession de Neufchâtel leur vient d'Éléonore, fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville et d'Estouteville par sa femme, mort en 1573. Cette Éléonore épousa Charles de Matignon, comte de Thorigny.

M. de Villeroy voulut aussi faire valoir des prétentions. La prétention de MM. de Villeroy à la principauté de Neufchâtel leur venoit d'Antoinette d'Orléans, fille de Léonor, duc de Longueville et d'Estouteville par sa femme. Cette Antoinette étoit l'aînée d'Éléonore qui épousa M. de Matignon, et elle avoit épousé Henri de Gondy, duc de Retz, dont les droits, faute de postérité, passèrent dans la maison de Villeroy. (*Note du duc de Luynes.*)

Neufchâtel entre ses mains, et ne fit en sa faveur que ce qu'il ne put s'empêcher de faire, et s'excusa du reste, sous prétexte de ne vouloir pas faire tort aux différents prétendants. Il ne fut pas difficile à Chamillart de profiter de cette disposition pour agir librement en faveur de Matignon; c'étoit son ancien ami, et qui avoit, de fort bonne grâce et gratuitement, affranchi une terre de Chamillart en Normandie de la mouvance de la sienne de Thorigny. Chamillart ne l'oublia jamais, et l'enrichit pendant qu'il eut les finances, à quoi l'autre ne s'oublia pas, et fit son frère maréchal de France, qui en étoit bien éloigné.

Vendredi 17, *à Trianon.* — Le roi, en sortant de son dîner, alla se promener à Marly, d'où il revint de bonne heure, et alla d'abord chez madame de Maintenon, où il travailla longtemps avec M. de Chamillart et M. de Bezons. Il y a ici deux tables les soirs, et madame la duchesse de Bourgogne retient tous les jours dix ou douze dames pour y souper, outre les dames du service qui couchent ici; au dîner il n'y a qu'une grande table. — On a fait un détachement dans notre armée de Flandre de quatre bataillons et de neuf escadrons de dragons, qui sont : les trois de la Reine, les trois de Bretagne et les trois de Vassé; ce détachement est pour l'armée de M. de Villars et sera remplacé par autant de bataillons et escadrons qu'on tirera des garnisons. — M. de Vaudemont, en quittant Milan, a composé un régiment de cavalerie des gardes qu'il avoit en ce pays-là et de quelques-uns des gardes de M. de Mantoue. Ce régiment est présentement en Languedoc; il est sur le pied étranger, et le roi, à la recommandation de M. de Vaudemont, a mis mestre de camp réformé dans ce régiment M. de Presle, qui étoit colonel d'infanterie dans les troupes de Milan. — Monseigneur et monseigneur le duc de Berry revinrent de Villeneuve Saint-Georges.

Samedi 18, *à Trianon.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Daguesseau, qui est chargé de beaucoup de détails pour des pensions et des gratifications que le roi fait aux nouveaux convertis. Le roi a réglé qu'il reviendroit ici le

soir de la petite fête de Dieu, qui sera le 30 du mois. Monseigneur fit médianoche; madame la duchesse de Bourgogne le fit avec lui; il n'avoit retenu que deux dames pour ce repas, et ils se promenèrent ensuite dans les jardins jusqu'au jour. — Le roi a donné les deux régiments d'infanterie qui vaquoient en Espagne à MM. de Puynormand et de Siougeat, qui sont tous deux brigadiers et qui n'avoient point de régiment. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé, qui est encore à Chaumont auprès de Suze. Il mande que les ennemis ne sont point encore en mouvement de ces côtés-là, et qu'on écrit de Turin que M. de Savoie devient étique et qu'il n'est point sorti du lit depuis quelques jours. — Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne prirent hier le deuil de madame de Nemours. Le roi ne le prendra point *.

* Le roi auroit pu prendre le deuil de madame de Nemours, dont la mère étoit princesse du sang, héritière de la branche de Soissons; mais il n'y avoit point de ces raisons qui le touchoient de plus près, comme celle qui le lui fit porter du roi de Portugal, sous prétexte de sa couronne, ou du duc Maximilien de Bavière pour honorer les électeurs, ses neveux, qui s'étoient perdus pour son service. Pour Monseigneur [le duc] et madame la duchesse de Bourgogne, M. de Nemours étant de la maison de Savoie, ils ne pouvoient ne pas prendre le deuil de sa veuve.

Dimanche 19, *à Trianon*. — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure; il travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis alla se promener dans les jardins. Madame la duchesse de Bourgogne le joignit à sa promenade, et puis le soir, après souper, elle se promena avec des dames jusqu'au jour. — Le roi de Suède a envoyé un courrier au duc du Marlborough, et dès que ce milord eut lu la lettre il s'enferma avec les députés de MM. les États, et ensuite ils envoyèrent des courriers à Vienne, à la Haye et à Londres. On fait beaucoup de raisonnements sur cela dans l'armée ennemie, et la plupart de ces raisonnements sont qu'il s'agit de propositions de

paix. Les deux armées sont toujours dans leurs mêmes camps. Les ennemis avoient fait un détachement de dix bataillons et de quelques escadrons qui devoient s'embarquer à Ostende pour passer en Portugal, mais ce détachement n'a point encore marché. — Le roi a donné le régiment de cavalerie du chevalier d'Anlezy, qui a été tué en Allemagne, à. . . . , lieutenant-colonel du régiment de Choiseul et qui avoit commission de mestre de camp. Le maréchal de Villars l'avoit fort recommandé au roi.

Lundi 20, *à Trianon.* — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et à six heures il alla se promener dans les jardins. — Il arriva un courrier du duc de Noailles, qui, ayant appris que les miquelets, commandés par un révolté du royaume d'Aragon, s'assembloient sur la Fluvia, a marché à eux; ils ont d'abord pris la fuite; quelques-uns ont demandé l'amnistie pour retourner chez eux. Nous avons fait quelques prisonniers, dont il y en a qui ont déjà pris parti dans nos troupes. M. de Noailles a emmené quelques baillis des lieux les plus considérables de ce pays-là. Il a été attaqué dans sa retraite par le régiment de Zizendorf, qui est des troupes de l'archiduc; il en a tué quelques-uns, a pris une vingtaine de cavaliers et est venu à Figuières sans avoir quasi rien perdu de son détachement. Le duc d'Ossone, après avoir pris Serpa et Mouraon sur la Guadiana, s'est joint aux troupes que commande le marquis de Bay. Ils ont pris quelques redoutes auprès d'Olivenza, et l'on croit qu'ils vont faire le siége de cette place, où il n'y a point de dehors, mais qui est bien revêtue et bien bastionnée; ils comptent qu'il y a une très-foible garnison dedans.

Mardi 21, *à Trianon.* — Le roi, avant que d'entrer au conseil de finance, apprit par M. de Chamillart que le maréchal de Villars s'étoit rendu maître de Schorndorf, qui n'a duré que vingt-quatre heures. Ils auroient pu

tenir plus longtemps, car la place est revêtue et il y a un bon fossé. On y a trouvé plus de trente pièces de canon et des munitions de guerre et de bouche en abondance. L'épouvante est grande en ce pays-là. Les magistrats d'Ulm ont renvoyé d'Argelos et le peu de prisonniers qu'ils avoient encore à nous, et ont écrit une lettre très-soumise au maréchal de Villars, disant qu'ils n'avoient retenu nos prisonniers que par ordre exprès de l'empereur, et tâchant de se justifier de leur mauvais procédé. Il arrive tous les jours au camp et à Strasbourg même de l'argent des contributions qu'il a établies. Il fait observer une grande discipline dans son armée pour empêcher la maraude. Le bruit de son armée est qu'il va marcher encore plus avant. — M. de Villiers le Morhier, maréchal de camp, qui avoit été pris à Turin et qui est échangé, va servir de maréchal de camp en Flandre; M. de Vendôme l'a demandé.

Mercredi 22, *à Versailles*. — Le roi ne sortit qu'à une heure du conseil d'État, et l'après-dînée il travailla fort longtemps avec M. de Chamillart; il ne revint de Trianon qu'à huit heures et ramena madame la duchesse de Bourgogne avec lui dans sa calèche. M. de Vaudemont prit congé de lui avant qu'il partît de Trianon. Il s'en va à Commercy avec madame de Lislebonne, mademoiselle de Lislebonne et la princesse d'Épinoy; il compte d'en revenir pour le premier voyage de Marly. — M. de Vaillac, ancien lieutenant général, qui devoit servir cette année sous le maréchal de Chamilly, est mort à Paris, où ses affaires domestiques l'avoient retenu. — On eut des nouvelles du duc de Berwick; voici la copie de sa lettre :

A Caspé, ce 11 juin.

L'armée de M. le duc d'Orléans marchera demain de Saragosse pour s'avancer sur la Cinca, où je me rendrai pour le rejoindre. La cavalerie ennemie est aux environs de Lérida, à l'exception de quinze cents ou deux mille

chevaux qu'a le comte de la Puebla, de l'autre côté de la Cinca, pour observer nos mouvements. La ville d'Alcira s'est rendue faute de vivres ; il y avoit six cents hommes de garnison. C'est la clef et la citadelle du royaume de Valence.

Jeudi 23, *jour de la fête de Dieu, à Versailles.* — Le roi et toute la famille royale partirent du château à neuf heures et demie et allèrent à la paroisse, d'où ils accompagnèrent à pied le saint sacrement jusqu'à la chapelle du château, et le reconduisirent de même, malgré la grande chaleur, jusqu'à la paroisse, où ils entendirent la grande messe. L'après-dînée ils entendirent vêpres et le salut dans la chapelle, et puis le roi alla se promener à la Ménagerie, où madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry étoient allés l'attendre; le roi en revint à huit heures. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry y soupèrent avec beaucoup de dames. Ils y firent les feux de la Saint-Jean, et monseigneur le duc de Berry s'y brûla un peu le visage d'un pétard qu'il avoit fait lui-même. Ils en revinrent avant que le roi fût couché. Monseigneur, après le salut, alla à Meudon, où il demeurera quelques jours. — La flotte ennemie est mouillée à la rade de Gênes. — Il y a quelques jours qu'on fit un petit remplacement des officiers de la marine : du Quesnel a été fait capitaine en la place de Martel, qui est mort.

Vendredi 24, *à Versailles.* — Le roi travailla assez longtemps le matin avec le P. de la Chaise, et l'après-dînée il entra chez madame de Maintenon, qui a eu depuis deux jours la fièvre assez violente ; il y demeura jusqu'à six heures, alla ensuite au salut et puis se promena à Trianon. Au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur le duc de Bourgogne se promena dans les jardins avec madame la princesse de Conty. Madame la duchesse de Bourgogne alla se promener à Clagny, à Glatigny et à une petite maison de

Chanrenault, un de ses maîtres d'hôtel; et après le coucher du roi monseigneur le duc de Bourgogne et elle se promenèrent encore dans les jardins jusqu'à une heure. — M. de Chamillart, le fils, sera bientôt de retour ici. Il alla, il y a quelques jours, à Lunéville, voir M. de Lorraine, où il a été reçu à merveille du duc, de la duchesse et de tous leurs courtisans. — Le roi fait brigadier d'infanterie M. d'Argelos, colonel du régiment de Languedoc, qui vient de sortir des prisons d'Ulm.

Samedi 25, à Versailles. — Le roi permit à M. de Chamillart de n'être point au conseil de finance, parce qu'il a beaucoup à travailler; mais il vint à la fin du conseil apporter des dépêches au roi. Le roi, après son dîner, alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur est à Meudon, où ses bâtiments avancent fort; il espère qu'ils seront couverts à la fin de septembre. Monseigneur le duc de Berry alla passer l'après-dînée avec lui. — On a nouvelle que la flotte ennemie est à la rade de Gênes; on dit même qu'ils y veulent embarquer neuf mille hommes pour les faire passer en Espagne, mais on en doute fort ici. — Le détachement des troupes du prince Eugène pour le royaume de Naples continue à marcher par l'État ecclésiastique; on assure qu'il n'est pas de dix mille hommes. Il arriva un courrier du maréchal de Tessé. Les troupes ennemies s'assemblent dans la plaine d'Orbassan, le prince Eugène n'y est pas encore; M. de Savoie n'est point parti de Turin, on ne croit pas même qu'il en parte sitôt, parce qu'on dit qu'il crache du sang.

Dimanche 26, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'au salut, et en sortant du salut il alla se promener dans les jardins. Monseigneur vint ici pour le conseil et emmena madame la duchesse de Bourgogne dans sa berline, après la messe. Ils dînèrent à Meudon; monseigneur le duc de Berry y vint dîner aussi. A six heures ils allèrent entendre le salut aux Capucins; monseigneur le duc de Bourgogne, après

l'avoir entendu ici, alla à Meudon. Ils y soupèrent tous, et ne revinrent ici qu'à deux heures après minuit. — L'abbé de Saint-Gilles, frère aîné de feu Calvisson, est mort dans son abbaye près Montpellier. Il avoit cédé son droit d'aînesse à son frère quand il épousa sa nièce; par la mort de ce frère tout le bien lui étoit revenu; il en laissoit jouir la veuve, mais comme la plupart de ces biens sont substitués, ils vont présentement passer dans une autre branche de cette maison, et madame de Calvisson se trouvera fort pauvre. L'abbaye de Saint-Gilles est fort considérable, il y a de grandes collations, et elle vaut 20,000 livres de rentes. — On mande d'Espagne que Monçon et Balbastro, deux villes d'Aragon, sont rentrées dans l'obéissance du roi Philippe.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de dépêches et dispensa M. de Chamillart, qui n'avoit point d'affaire à rapporter, d'être au conseil; mais après le conseil il vint chez le roi lui apporter des lettres. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent souper à la Ménagerie d'assez bonne heure pour pouvoir revenir au souper du roi. — M. le duc du Maine donna à Bedrieu son régiment d'infanterie vacant par la mort de Courville dès qu'il eut su la mort de Courville; Bedrieu en étoit lieutenant-colonel, et c'est un ancien officier de réputation. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme parti du camp de Gemblours hier au soir. Les armées sont toujours dans la même situation. Saint-Paul et Séraucourt, capitaines aux gardes, se sont battus à la tête du camp, allant tous deux dîner à pied chez le duc de Guiche. Saint-Paul a été tué, et Séraucourt s'est retiré dans le quartier de l'électeur de Bavière.

Mardi 28, *à Versailles.* — Le roi, avant que d'entrer au conseil de finance, apprit par un courrier du maréchal de Villars qu'ayant su que les ennemis avoient laissé un assez gros détachement dans Lorch, où ils se

retranchoient, marcha à eux le mardi 21 avec quatre brigades d'infanterie et quatre de cavalerie. Il les fit attaquer en arrivant; ils firent une assez foible résistance. On y prit vingt-huit officiers, parmi lesquels est un lieutenant général nommé Janus. Le 23 le maréchal marcha à Suabiche Gemund, où étoit le gros de l'armée, qui décampa à minuit; il fit attaquer leur arrière-garde; on leur a tué beaucoup de monde et pris encore quelques prisonniers. M. de Villars se loue fort de tous les officiers qui ont été à ces deux actions, et surtout du chevalier de Pezeux. Les détachements de MM. d'Imécourt et de Broglio sont revenus au camp et ont rapporté beaucoup d'argent, et ramènent des otages pour les contributions qu'ils n'ont pu payer. Imécourt avoit passé le Danube avec le marquis de la Vallière, et Broglio étoit entré assez avant dans la Franconie. — Monseigneur revint le soir de Meudon.

Mercredi 29, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil d'État que fort tard, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'au salut; et après avoir entendu le salut il se promena dans les jardins. — On eut des nouvelles de M. le duc d'Orléans du 18, par l'ordinaire. Voici une copie de la lettre du duc de Berwick.

Au camp de Ballouár, ce 18 juin.

Les troupes venues avec S. A. R. et celles que j'ai amenées de Valence se joignirent avant hier à Caudanos, et aujourd'hui toute l'armée est venue camper ici sur les bords de la Cinca afin de la passer dès que les eaux qui rendent les gués impraticables se seront écoulées. La cavalerie des ennemis est campée de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis de nous. Le château de Xativa s'est rendu le 11 de ce mois. Cette prise et celle d'Alcira assurent tout le pays de Valence qui est de l'autre côté du Xucar, où il ne reste aux ennemis que les villes d'Alicante et de Denia.

Jeudi 30, *à Trianon.* — Le roi, avant dix heures,

monta en carrosse à Versailles avec toute la maison royale, et alla à la paroisse prendre le saint sacrément, qu'ils conduisirent à pied jusqu'à un reposoir qui touche à la maison de M. le prince de Conty, et le reconduisirent jusqu'à la paroisse, où ils entendirent la grande messe. L'après-dînée, à six heures, le roi entendit le salut et puis vint ici, où il se promena jusqu'à huit heures et où il demeurera dix jours. Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry partirent l'après-dînée pour aller coucher à Petit-Bourg, où ils iront au salut; ils en reviendront ici samedi. — Il arriva hier un courrier du maréchal de Tessé; ses lettres sont du 24. Il mande que les ennemis, qui s'étoient assemblés à Orbassan, avoient marché du côté de Coni, et étoient campés à Busca. Le bruit de leur armée est toujours qu'ils vont en Provence, et c'en est là le chemin. M. le duc de Savoie est demeuré à Turin. — Le roi a cassé M. de Séraucourt, tant il veut punir sévèrement jusqu'aux moindres apparences de duel. M. de Séraucourt, le maître des requêtes, lui parla il y a deux jours pour justifier son frère, et le roi lui répondit : « Il s'est condamné lui-même en quittant l'armée. J'en suis fâché. »

Vendredi 1er juillet, à Trianon. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, et alla tirer l'après-dînée. — Les trois bataillons et les cinq escadrons des troupes de Bavière qui vont à l'armée du maréchal de Villars sont partis de Gembloux. Ils ont doubles officiers, à qui on donne des commissions en poche pour former des corps de cavalerie et d'infanterie tant de ce qui leur pourra venir de Bavière que des déserteurs de l'armée ennemie. Le baron de Reichberg, maréchal de camp, commande ce détachement, et a sous lui Merci, brigadier d'infanterie, et Pott, brigadier de cavalerie. Milord Marlborough n'a point certainement fait partir aucun détachement ni pour le Portugal ni pour l'Allemagne,

malgré les instances réitérées des Cercles et princes de l'empire, qui envoient courriers sur courriers pour demander du secours. — Madame la duchesse de Bourgogne retient tous les soirs quelques dames pour souper avec le roi, mais elle n'en retient point de celles qui n'ont point eu l'honneur d'y manger sans savoir s'il l'approuve. Elle y a retenu aujourd'hui madame et mademoiselle de Villefranche, qui n'y avoient jamais mangé.

Samedi 2, *à Trianon.* — Le roi tint conseil de finance comme à l'ordinaire, mais M. de Chamillart n'y fut point, parce qu'il avoit beaucoup à travailler; M. d'Armenonville rapporta pour lui. Le roi alla l'après-dînée à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur et messeigneurs ses enfants, qui allèrent jeudi à Petit-Bourg chez M. d'Antin, y coururent hier le loup; ils l'ont encore couru aujourd'hui et sont revenus ce soir. — Le bruit s'est répandu à Paris, par les ministres étrangers, que le roi Stanislas avoit laissé le roi le maître de sa nomination au cardinalat, comme les rois de Pologne ont toujours eu ce droit-là, et que le roi lui avoit fait savoir, il y a quelques mois, qu'il lui feroit plaisir de donner sa nomination à l'archevêque de Bourges, frère du duc de Tresmes; mais ce n'est encore qu'un bruit, et le roi n'en a point parlé. Le pape n'a point encore reconnu le roi Stanislas, mais la nomination de l'archevêque de Bourges lui sera fort agréable, parce qu'il étoit de ses amis avant que d'être pape, et même je crois avant que d'être cardinal. — Le roi a envoyé M. de Saint-Pater, lieutenant général, à Toulon, où l'on fait marcher des troupes qui étoient en Languedoc et en Guyenne.

Dimanche 3, *à Trianon.* — Le roi sortit assez tard du conseil d'État, et travailla longtemps l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis se promena jusqu'à huit heures dans ses jardins. Au retour de sa promenade il déclara qu'il iroit mardi à Marly pour y faire un long séjour; il trouve qu'il n'y a pas assez d'air dans ces jardins-ci. —

Le roi d'Espagne donne 10,000 écus de pension, sur les confiscations, au duc de Saint-Pierre, qui a perdu beaucoup de bien dans le Milanois. — On doute que M. le duc d'Orléans puisse faire le siége de Lérida, parce qu'il n'a point assez de gros canon et de poudre; on croit qu'il se contentera de prendre Mequinenza, et qu'il ira ensuite à Madrid pour prendre les mesures nécessaires pour entrer en Portugal dans le mois de septembre. — Il n'y a rien de nouveau sur les armées de Flandre. M. de Vendôme croit pouvoir demeurer dans le camp de Gemblours jusqu'à la fin du mois, et Marlborough assure que nous serons obligés de décamper plus tôt que lui.

Lundi 4, à Trianon. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis se promena dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée à Chaillot voir la reine d'Angleterre, et puis elle se promena au Cours. Elle vouloit aller aux Tuileries, mais il n'y avoit personne à cause du vilain temps; elle fit un tour dans les rues de Paris et puis revint ici. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent voir M. le comte de Toulouse à Rambouillet, où ils coucheront deux nuits. — Le roi donna le matin, après la messe, une assez longue audience à M. Rouillé, qui revient de Flandre, où il est envoyé du roi auprès de l'électeur de Bavière. Il a eu permission de revenir en France pour quelques jours. — Les troupes de M. de Savoie et du prince Eugène étoient encore, le 26, partagées en trois corps, dont l'un est demeuré auprès d'Ivrée, l'autre à Orbassan, qui est proprement l'endroit où fut donnée la bataille que nous appelons de la Marsaille; le troisième corps s'est avancé à Busca le 24 du mois, et y étoit encore le 26.

Mardi 5, à Marly. — Le roi, après son dîner, partit de Trianon pour venir ici; il avoit tenu le matin conseil de finance à son ordinaire. Monseigneur partit dès le matin pour aller dîner à Meudon, où il n'a mené per-

sonne; il y couchera, et reviendra demain au soir ici. — Il arriva le matin, à Trianon, un courrier de M. de Villars; ses lettres sont du 30. Il s'est un peu rapproché du Necker, et étoit campé à Winada, qui est entre Canstatt et Heilbronn. Les ennemis, qui sont à Elwangen, près Norlingen, ont fait un gros détachement de cavalerie et de dragons qui ont fait quarante-cinq lieues en cinq jours, et sont venus à Philisbourg. M. de Thungen, qui a rassemblé les garnisons de Philisbourg et de Landau, et fortifié de ce gros détachement qui l'a joint, prétendoit, dit-on, faire quelques courses en Alsace et raser nos lignes de la Lauter. M. de Villars a détaché, de son côté, le marquis de Sesanne, maréchal de camp, avec douze escadrons et quatre bataillons et a fait ensuite marcher le comte du Bourg, lieutenant général, avec douze escadrons et quatre bataillons qui se joindront aux troupes que M. de Villars avoit laissées aux lignes sous les ordres du marquis de Vivans; ainsi nous serons encore plus forts qu'eux de ce côté-là. — La nouvelle que les ministres étrangers avoient répandue, il y a quelques jours, dans Paris de la nomination de l'archevêque de Bourges au cardinalat par le roi Stanislas, à la recommandation du roi, s'est trouvée véritable *. Le roi en avoit gardé le secret; il n'y avoit que l'archevêque, le duc de Tresmes, son frère, et M. de Torcy qui le sussent. Ce n'est plus un mystère présentement; le roi a trouvé bon qu'ils le déclarassent actuellement, et ils en reçoivent les compliments. Le roi Stanislas avoit fait mander à l'abbé de Polignac, qui est chargé de ses affaires à Rome, qu'il avoit intention de lui donner sa nomination; mais le roi Stanislas a déféré aux intentions du roi, qui lui avoit nommé M. de Bourges sans savoir ce qu'il vouloit faire pour l'abbé de Polignac, à qui le pape avoit déjà fait des compliments.

* Cet archevêque de Bourges, frère du duc de Tresmes, a usé sa vie à courre après un chapeau, et a été bien des fois au moment de

l'obtenir. Il ne l'a eu qu'après la mort du roi Louis XIV en 1717, cinq ans après l'abbé de Polignac, qui ne le courut pas avec moins de sueurs. Le rare est qu'après que le cardinal de Gesvres fut arrivé à ce comble de ses désirs, et auquel il avoit sacrifié toutes les actions de sa vie, il n'en fit aucun usage, ni cour, ni cérémonies, ni assemblées d'aucune sorte, ni conclave; rien enfin de quelque sorte que ce soit. Il s'enferma chez lui, où il passa le reste de ses jours à raisonner avec le très-peu de gens qui le visitoient, visitoit lui-même encore moins; passa longtemps ses matinées aux Tuileries à prendre l'air, et vivoit d'un grand régime sans donner à manger à personne. Ce qu'il fit de mieux fut de se défaire de son archevêché, où il n'avoit jamais résidé, et de se retirer tout à fait des affaires de la Constitution quand il vit la fureur où elles tournoient.

Mercredi 6, *à Marly*. — Le roi ne sortit du conseil qu'à une heure, et l'après-dînée il travailla chez lui avec M. de Chamillart jusqu'à six heures, et puis entra chez madame de Maintenon, d'où il ne ressortit que pour le souper, à cause de la pluie. Il y fit une petite loterie pour les dames qui y étoient; ces loteries sont toujours gratis. Monseigneur revint de Meudon sur les huit heures. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry revinrent de Rambouillet. Monseigneur le duc de Berry, qui étoit parti avec une grande fluxion sur la joue, sera obligé de se faire donner demain quelques coups de ciseaux. — On apprit par l'ordinaire d'Espagne que nous avons pris, l'épée à la main, l'ouvrage à corne qui étoit devant le pont de Tortose. Il y avoit dedans cent cinquante hommes, qui ont été tués. M. le duc d'Orléans a détaché d'Arennes, avec quelques troupes, pour faire le siége de Mequinenza, et le chevalier d'Asfeld va attaquer Denia et puis Alicante, après quoi il ne restera plus rien à l'archiduc dans le royaume de Valence. M. le duc d'Orléans est toujours sur les bords de la Cinca, qu'on ne peut passer parce qu'elle est débordée par la fonte des neiges. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme parti d'hier. Il mande que nous avons du fourrage jusqu'à la fin du mois, et que Marlborough a été obligé de faire donner du sec et de l'avoine à sa cavalerie.

Jeudi 7, *à Marly*. — Le roi, après son dîner, alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Au retour ils se promenèrent dans les jardins jusqu'à huit heures. Madame s'est trouvée fort incommodée d'un rhume, elle n'est point encore venue ici. — M. le marquis de Revel, chevalier de l'Ordre et gouverneur de Condé, épouse mademoiselle de Mareuil, sœur du duc de Tresmes; on lui a trouvé assez de bien pour asseoir le douaire. La demoiselle a 2,000 écus de pension du roi et 2,000 écus de rente d'ailleurs, dont la plus grande partie vient de ses épargnes. — Le marquis de Salviati, envoyé de M. le grand-duc, est mort à Paris. Il y avoit treize ou quatorze ans qu'il étoit en France en cette qualité, et il s'y étoit fait fort aimer et estimer. Il étoit d'une des principales maisons de Florence. — On n'est pas sans inquiétude ici sur la Provence. On croit toujours que le dessein de M. de Savoie est d'y pénétrer et d'aller droit à Toulon, où l'on travaille à faire un chemin couvert. On y a envoyé 200,000 francs. Il seroit à souhaiter qu'on y en pût envoyer davantage.

Vendredi 8, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins; il travailla l'après-dînée avec le P. de la Chaise jusqu'à cinq heures. — Toutes les nouvelles d'Allemagne portent que le roi de Suède ne doit sortir de Saxe qu'à la fin du mois, et que l'on parle fort de la paix entre lui et le czar, à qui les mécontents de Hongrie font aussi des propositions que l'empereur craint fort que le czar n'accepte. — Monseigneur le duc de Berry a toujours eu la joue fort enflée depuis le pétard de la veille de la Saint-Jean, qui lui sauta au visage; il ne s'est pas ménagé depuis, et on sera obligé de lui percer au dedans de la bouche. On craint même qu'il n'en soit pas quitte pour cela. — MM. de Neufchâtel ont renouvelé un serment entre eux de ne point recevoir d'argent de tous

les prétendants à leur souveraineté, et se sont même promis de n'aller point manger chez eux. Les quatre cantons leurs alliés leur ont offert de leur envoyer des députés pour leur aider à juger cette affaire; ils les ont remerciés, disant que les trois États de Neufchâtel en étoient les seuls juges.

Samedi 9, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit en calèche avec lui; Monseigneur étoit à la chasse. — M. de Vaudemont arriva ici de Commercy, d'où il a ramené madame de Vaudemont, qu'il a laissée à Paris. Mademoiselle de Lislebonne et madame d'Épinoy sont venues ici avec lui. — Il arriva, le matin, un courrier de M. de Villars. Ses lettres sont du 5. Il étoit campé à Kretzingen auprès de Dourlach; il a un pont sur le Rhin à Lauterbourg. Le détachement qu'il avoit fait, sous MM. du Bourg et de Sesanne, étoit arrivé dans nos lignes; ainsi on ne craignoit point que les ennemis, qui devoient passer le 5 à Philisbourg pour les venir attaquer, soient en état de rien entreprendre qui nous embarrasse. L'empereur a offert le commandement de l'armée d'Allemagne au duc de Hanovre, et les dernières nouvelles qu'on a d'Allemagne disent que le prince a accepté ce commandement. — Les armées de Flandre sont toujours dans la même situation; il y a beaucoup de désertion dans l'armée des ennemis, et il y en a un peu dans la nôtre aussi.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il travailla jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart, et M. de Chamillart revint le soir chez madame de Maintenon, où il amena le marquis de Chamillart, son fils, qui revient de visiter les troupes et les places de Flandre et d'Alsace; il a été trois mois et demi dans son voyage. — Le duc de Béthune, qui est de ce voyage-ci, revint le soir de Paris, et dit au roi que le mariage du duc d'Estrées, dont il est un des tuteurs, étoit entièrement réglé avec mademoiselle de

Nevers, et qu'on apporteroit ces jours-ci le contrat à signer à S. M., si elle le vouloit bien permettre. — Les troupes que commande le prince Eugène marchent dans le comté de Nice; nous en avons retiré le peu de troupes que nous y avions. M. de Sailly, lieutenant général, qui les commande, s'est mis en deçà du Var, qui est débordé et qui pourroit retarder la marche des ennemis s'ils veulent entrer en Provence, comme toutes les apparences y sont; et Paratte, maréchal de camp, qui commandoit cet hiver à Nice, est entré dans Antibes pour le défendre en cas de siége.

Lundi 11, *à Marly*. — Le roi fut purgé, et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. Le mal de Monseigneur le duc de Berry augmente considérablement. Il commence à sentir assez de douleur et il a la fièvre. Quoiqu'on lui ait représenté la conséquence de son mal, il n'a point voulu se ménager. — M. de Bellegarde, second fils de M. d'Antin, qui étoit dans les mousquetaires, est mort ce matin à Paris. — Madame de Vaudemont ira mercredi à Saint-Cyr voir madame de Maintenon, qui ira dès le matin et qui l'amènera ici le soir, où elle demeurera quelques jours. Madame, qui se porte beaucoup mieux, revint hier ici de Versailles. — On mande de plusieurs endroits d'Italie que le duc d'Escaloną, vice-roi de Naples, a pris de bonnes mesures pour empêcher l'invasion du royaume par les troupes de l'empereur, et que lés seigneurs paroissent fort affectionnés au roi d'Espagne. Il y en a même plusieurs qui, à l'exemple du vice-roi, ont vendu leurs pierreries et leur vaisselle d'argent pour entretenir mieux les troupes.

Mardi 12, *à Marly*. — Le roi tint conseil de dépêches, dans lequel l'archevêque d'Aix perdit son procès contre les religieuses, sœurs de M. de Bérulle. Le roi, ensuite, tint le conseil de finance. L'après-dînée il alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur et monseigneur le duc de

Bourgogne étoient à la chasse. Monseigneur le duc de Berry fut saigné le matin et le soir ; on espère que sa joue percera. — On tint ici la direction ; on ne l'y avoit jamais tenue, et le roi donna, pour la tenir, l'appartement bas du premier pavillon, qui est le logement qu'occupe M. le duc d'Orléans quand il est ici. — M. de Pontchartrain vint dire au roi, qui se promenoit au retour de la chasse, qu'il étoit arrivé à Port-Louis un vaisseau marchand venant de la mer du Sud, chargé de 400,000 piastres. Le roi, depuis trois mois, a défendu qu'aucun vaisseau de son royaume n'allât dans ces mers-là ; on n'y avoit jamais été que depuis sept ans par permission, et il est de l'intérêt de la France et de l'Espagne que le commerce de la mer du Sud ne se fasse que par celle du Nord.

Mercredi 13, *à Marly*. — Le roi, après le conseil d'État, travailla quelque temps avec M. de Torcy, et l'après-dînée il travailla jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart. Monseigneur, après le conseil, monta dans sa berline avec madame la duchesse de Bourgogne, la duchesse de Duras et madame de Mailly, qu'il mena dîner à Meudon ; elles en revinrent le soir. Monseigneur y est demeuré ; il s'y fera purger demain et n'en reviendra que vendredi ; il n'a mené aucuns courtisans à ce petit voyage. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme parti du 12. Les armées de Flandre sont toujours dans leurs mêmes camps. — On eut, par l'ordinaire, des nouvelles de l'armée de M. le duc d'Orléans; voici une copie de la lettre de M. de Berwick :

Du camp de Ballouar, ce 2 juillet.

Hier M. de Legall fit attaquer le gué d'Estriche. La garde ennemie y fut surprise et battue, de manière que deux régiments de dragons anglois qui y étoient campés prirent la fuite, laissèrent plusieurs de leurs tentes tendues, plusieurs chevaux et mulets au piquet. On s'est saisi ce matin de Fraga, où l'on va raccommoder le pont

que les ennemis ont brûlé. On croit la cavalerie ennemie retirée auprès de Lérida. Notre canon n'est pas encore en batterie à Mequinenza à cause des chemins difficiles où il a passé. — L'abcès de monseigneur le duc de Berry a percé cette après-dînée en dedans, et il est beaucoup mieux ce soir.

Jeudi 14, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain, il n'y travaille d'ordinaire que les mardis. Il avoit été le matin, après la messe, chez monseigneur le duc de Berry, à qui on perça la joue l'après-dînée. Il souffrit beaucoup de douleur, et il ne voulut jamais permettre que l'on achevât l'opération. Madame la duchesse de Bourgogne alla jouer chez lui le soir pour l'amuser. Ce qui console de son mal, c'est que Maréchal assure que l'os n'est point carié. Madame la duchesse de Bourgogne, avec beaucoup de dames, devoit aller l'après-dînée à la roulette, mais le grand vent les en empêcha. — Il est arrivé à Port-Louis un vaisseau qui vient de la Vera-Cruz et qui est plus richement chargé que celui qui y étoit arrivé, il y a quelques jours, de la mer du Sud. — Madame l'abbesse de Chelles est morte; elle étoit de la maison de Brissac et sœur de la maréchale de la Meilleraye.

Vendredi 15, *à Marly*. — Le roi alla courre le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur revint de Meudon. On fit encore des incisions à la joue de monseigneur le duc de Berry, qui furent aussi douloureuses que celles de hier; mais on espère qu'il n'y aura plus à y toucher. Madame la princesse de Vaudemont arriva ici le soir; elle avoit été trouver madame de Maintenon à Saint-Cyr, qui la ramena ici. — Il arriva le matin un courrier de M. de Villars; ses lettres sont du 11. Il s'est saisi de Heidelberg, dont les ennemis avoient retiré leurs troupes. Ils ont aussi abandonné Manheim. Nous avons déjà établi des contributions depuis le Necker jusqu'au Mein dont on tirera beaucoup d'argent. Nous sommes campés présentement

à Bruchsal près Philisbourg, ce qui embarrassera fort les ennemis qui sont campés sous cette place et qui seront obligés de passer le Rhin pour aller au fourrage. Ils sont dans un camp fort marécageux, où ils auront beaucoup à souffrir.

Samedi 16, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il vit aller madame la duchesse de Bourgogne à la roulette avec beaucoup de dames. Madame la princesse de Vaudemont étoit avec le roi. Il y eut ensuite grande collation au haut du grand mail. Monseigneur le duc de Berry passa fort bien la nuit. — L'ordinaire d'Espagne arriva. On mande de Madrid que la reine se porte à merveille; elle doit accoucher dans le mois qui vient. Le marquis de Bay s'est contenté de rompre le pont d'Olivenza, et va mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement. Le duc d'Ossone est retourné en Andalousie. On espère encore que M. le duc d'Orléans pourra faire le siége de Lérida quand il aura pris Mequinenza. — Il est encore arrivé un troisième vaisseau au Port-Louis, chargé de piastres comme les deux autres; il vient de la Vera-Cruz. — Les deux compagnies vacantes dans les gardes ont été données à du Fay et à d'Audiffred, les deux plus anciens lieutenants.

Dimanche 17, *à Marly*. — Le roi, après le conseil, travailla une demi-heure avec M. de Chamillart, et après son dîner il travailla encore avec lui jusqu'à cinq heures, et puis alla se promener dans les jardins, qu'il prit plaisir à faire voir à madame de Vaudemont. Monseigneur se promena de son côté avec des dames, et fit voir la cascade à la maréchale de Villars, qui ne l'avoit point encore vue. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Versailles entendre vêpres et le salut. Madame la duchesse de Bourgogne, après avoir joué chez monseigneur le duc de Berry, qui se porte beaucoup mieux, alla au salut à la paroisse. — On a appris, par un courrier de M. de Tessé qui arriva avant-hier et par un de M. de Vauvré qui est arrivé au-

jourd'hui, que M. de Savoie étoit arrivé à Nice le 10 au matin. Il n'y a encore que sept ou huit mille hommes de ses troupes qui soient arrivés. La flotte ennemie qui est sur cette côte a débarqué quelque canon, qui fait croire qu'ils auroient quelque intention d'attaquer Villefranche, où nous n'avons laissé que deux bataillons. Le maréchal de Tessé alla le 10 de Sisteron à Toulon en poste. On travaille fort à cette place, et il seroit à souhaiter que nous eussions encore plus de temps à y travailler. M. de Tessé est revenu à Sisteron, où il assemble ses troupes, mais les plus éloignées n'y arriveront qu'à la fin du mois.

Lundi 18, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Le roi a dit à M. d'Antin qu'en allant à Fontainebleau il iroit coucher chez lui à Petit-Bourg. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne y vont coucher mercredi, et n'en reviendront que vendredi. — Le roi signa le contrat de mariage du duc d'Estrées avec mademoiselle de Nevers, à qui M. de Donzy, son frère, assure les 400,000 francs que M. de Nevers, son père, avoit promis de lui donner en mariage. — Les armées de Flandre sont toujours dans leurs mêmes camps. Marlborough dit qu'il attendra pour agir offensivement que l'entreprise de M. de Savoie sur Toulon ait réussi, et ils en parlent comme d'une chose qui ne sauroit manquer par les mesures qu'ils ont prises; mais, Dieu merci, nous pensons bien différemment ici. Il y aura assez de troupes dans Toulon pour ôter aux ennemis l'envie de l'attaquer. Les habitants de Marseille ont donné 100,000 piastres pour aider à payer ceux qui travaillent aux fortifications, et le roi a promis de leur rendre cette somme dans six mois.

Mardi 19, *à Marly*. — Le roi, avant que d'entrer au conseil de finance, signa le contrat de mariage de M. de Revel avec mademoiselle de Mareuil, sœur du duc de Tresmes. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pont-

chartrain. Il ne put se promener que sur les sept heures à cause de la furieuse chaleur. Quatorze ou quinze personnes de l'équipage de M. le duc du Maine et de celui de M. le comte de Toulouse, qui étoient à la chasse, s'y trouvèrent fort mal. Le roi, qui est l'homme du monde le moins incommodé de la chaleur, fut obligé de changer plusieurs fois de chemise. Monseigneur a différé le voyage qu'il vouloit faire demain à Petit-Bourg. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé, qui est à Sisteron; ses lettres sont du 14. Il mande que M. de Savoie n'avoit point encore passé le Var, et qu'il le faisoit sonder pour trouver des gués. Il mande qu'il espère arriver à Toulon avant que les ennemis y soient. Quelques officiers de la flotte qui ont débarqué pour aller voir M. de Savoie à Nice en ont été reçus avec une manière de reproche; il leur dit: « Je suis fort aise de vous voir, mais il y a quatorze ans que je vous attendois ici. »

Mercredi 20, *à Marly.* — Le roi ne sortit qu'à une heure du conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à six heures. Il alla ensuite se promener, et au retour de la promenade M. de Chamillart vint encore travailler avec lui chez madame de Maintenon, et lui apporta des lettres de M. de Vendôme, qui voudroit bien qu'on lui permît d'entreprendre quelque chose sur les ennemis. — Madame de Vaudemont s'en retourna hier au soir à Paris; sa santé est fort attaquée. — L'ordinaire d'Espagne arriva. Voici la lettre qu'écrit le duc de Berwick :

Du camp de Fraga, le 8 juillet.

L'on a été obligé de rester ici par la raison que le pont de cette ville ne sera en état que ce soir. Demain les troupes passeront la rivière, et S. A. R. compte d'aller camper sur la rivière de Noguera, entre Balaguer et Lérida. Le 5 au matin notre canon, qu'on avoit eu mille difficultés à conduire, commença à tirer contre le château de Méquinenza, et hier la garnison, composée d'environ

trois cents hommes, s'est rendue prisonnière de guerre. On va établir un pont de bateaux sur la Sègre auprès de cette place

Jeudi 21, *à Marly*. — Le roi vouloit courre le cerf l'après-dînée, mais il fit une chaleur si grande qu'elle l'en empêcha. A huit heures le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent; le roi les alla recevoir dans les jardins et les fit promener jusqu'à neuf heures, et après la promenade il mena la reine chez madame de Maintenon. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne menèrent le roi et la princesse de Galles à la musique. Toute cette cour soupa ici, et après souper retourna à Saint-Germain. — M. de Valsemé, lieutenant général, qui avoit été pris à la bataille d'Hochstett et qui a été longtemps incertain sur son échange, a enfin eu son acte de liberté, et le roi l'envoie servir à la Rochelle sous le maréchal de Chamilly. — Les nouvelles de Provence sont fort incertaines, et il y a plusieurs lettres de Marseille et de Toulon qui assurent que les ennemis ont passé le Var.

Vendredi 22, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, et, comme le temps est fort adouci, il courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur alla dîner à Meudon, d'où il ne reviendra que demain au soir et où il n'a mené personne. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars; ses lettres sont du 18, du camp de Waltorf; en voici une copie :

« Ma dernière lettre vous aura appris qu'on s'est rendu maître du château de Heidelberg, très-bon et très-fort, et que la terreur des ennemis et la crainte de voir ruiner le Palatinat et la ville de Heidelberg les a forcés de nous la remettre. Dès que nous avons été assurés d'y trouver des farines, on a marché sur les ennemis, qui s'étoient d'abord retirés sous Manheim. Ils sont ensuite venus se mettre dans un camp inaccessible près de Philisbourg, voyant bien qu'on ne pouvoit les y attaquer. On a cherché à les faire sortir de ce poste en s'emparant de Manheim,

où les ennemis renvoyoient des troupes de l'autre côté du Rhin. Pendant que les nôtres s'en emparoient, et craignant qu'on ne leur dérobât un pont au-dessous de Philisbourg, ils ont repassé le Rhin très-diligemment et se sont retirés vers Worms. Ainsi l'armée ennemie, chassée au delà du Rhin, laisse celle du roi maîtresse de l'empire. On n'oubliera rien pour rendre cette situation aussi utile et glorieuse pour les armes du roi que celle des ennemis est honteuse à l'empire et lui apportera de dommage. Les députés du pays, qui sont entre le Mein et le Neckre, sont venus traiter des contributions. On a envoyé un corps de cavalerie bien avant dans la Franconie avec ordre de pousser des partis jusqu'à Nuremberg et à Wirtsbourg, et nos houssards font de grandes exécutions dans le pays d'Ulm, qui n'a pas encore envoyé ses contributions.

Samedi 23, *à Marly*. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur revint le soir de Meudon. — Un courrier du cabinet qu'on avoit envoyé à Toulon et qui en revenoit, étant tombé malade à Roanne, a donné ses paquets à porter au maître de la poste. On apprend par ces lettres que M. de Savoie, avec son armée, devoit arriver le 18 à Fréjus, où il a commandé qu'on lui tînt cent mille rations de pain*. Le maréchal de Tessé a vingt-neuf bataillons rassemblés, dont sept doivent arriver à Toulon le 21, neuf autres le 22 et les treize derniers le 25. Outre cela, il lui vient trente-trois bataillons qu'il prétend faire camper sur le Verdon à la fin du mois. M. de Sailly étoit avec cinq bataillons au Muy près de Fréjus, qui se jettera dans Toulon, si les ennemis avancent plus avant, comme on n'en doute point. Il y a dans Toulon deux bataillons en garnison, quatre bataillons des troupes de la marine et huit mille hommes de milice bien armés.

* M. l'évêque de Fréjus étoit à Fréjus quand M. de Savoie y arriva, qui le combla de caresses et de marques de considération. Il les paya cher, puisqu'il entonna le *Te Deum* dans sa cathédrale pour l'occupation de Fréjus. Le roi lui en sut tellement mauvais gré que Torcy, son

ami intime, eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'éclater; et le prélat à son tour sut le même mauvais gré à Torcy de n'avoir pas caché au roi une démarche si publique et qui lui revenoit de toutes parts. Ce qu'il lui pardonna moins fut sa propre faute, dont il avoit été témoin plus que nul autre, et de lui en avoir parlé franchement; ce n'étoit guère le chemin, avec la peine que le roi avoit eue à le placer d'être nommé par lui précepteur de Louis XV. Quand il fut premier ministre, il se piqua d'attachement pour M. de Savoie, avec lequl il avoit conservé des liaisons qui ne durèrent pas jusqu'au bout, et de compter pour rien toutes celles qu'il avoit eues avec Torcy si longues et si étroites, et de l'éloigner bien soigneusement de tout.

Dimanche 24, *à Marly*. — Le roi sortit du conseil d'État à midi, et alla faire un tour dans le jardin avant dîner; il travailla chez lui, l'après-dînée, avec M. de Chamillart. Monseigneur le duc de Bourgogne entendit vêpres à la paroisse, et madame la duchesse de Bourgogne y alla entendre le salut. Monseigneur le duc de Berry se porte de mieux en mieux, et on espère que dans quinze jours il pourra sortir. — On mande de plusieurs endroits d'Allemagne que M. d'Hanovre a accepté le commandement de l'armée de l'empire, que l'empereur lui offre depuis deux mois. — M. le duc d'Orléans espère, dans le 15 août, être en état de faire le siége de Lérida; il lui vient pour cela de France trente pièces de canon de batterie et beaucoup de munitions de guerre. — M. le maréchal de Tessé doit être arrivé à Riez le 19; M. de Bezons doit l'avoir joint. — Madame de Nevers, étant dans sa chambre, marcha sur un noyau d'abricot qui la fit tomber, et elle s'est cassé la jambe. Cela retarde le mariage de sa fille, qui ne se fera que de mercredi en huit jours.

Lundi 25, *à Marly*. — Le roi alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. Pelletier. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la princesse de Conty, avec plusieurs dames, allèrent souper à la Bretèche, chez M. le comte de Toulouse. — L'armée impériale qui marche à Naples est déjà entrée sur les frontières de ce royaume.

— M. de Teseu, secrétaire des commandements de M. le duc d'Orléans, fut trouvé mort dans son lit, à Paris, il y a deux jours. Il avoit soupé le soir auparavant chez madame la duchesse de Sforce, au Louvre, et étoit en très-bonne santé. — Toutes les nouvelles d'Allemagne disent que les quatre mille Saxons qui doivent joindre l'armée ennemie sur le Rhin sont arrivés auprès de Francfort, et qu'il vient encore beaucoup de troupes des princes de l'empire, et qu'après cette jonction ils seront du moins aussi forts que l'armée de M. le maréchal de Villars.

Mardi 26, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa petite calèche. Le soir le roi travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On eut des lettres de Toulon du 19, et de Marseille du 20. Elles sont venues par l'ordinaire, et il ne paroît pas qu'on sache bien précisément la marche des troupes de M. de Savoie. On espère toujours que les vingt-neuf bataillons que M. de Tessé y envoie y arriveront à temps. — M. l'évêque ancien de Condom, frère aîné de M. de Matignon, a envoyé à Neufchâtel demander pour lui l'investiture de cette principauté, et on croit que cette démarche pourra nuire aux affaires de M. de Matignon en ce pays-là, parce qu'ils sont tous protestants à Neufchâtel, qu'ils craindroient d'être sujets d'un évêque, et que, si l'on juge les prétentions de la maison de Matignon bonnes, l'évêque de Condom, étant l'aîné de M. de Matignon, seroit en droit d'y prétendre.

Mercredi 27, *à Marly*. — Le roi demeura jusqu'à une heure au conseil d'État; l'après-dînée il travailla jusqu'à six heures avec M. de Chamillart; il s'alla promener ensuite, et le soir, chez madame de Maintenon, M. de Chamillart revint encore travailler avec lui. — Il n'arrive point de courrier de Provence, quoiqu'on en at-

tende tous les jours avec beaucoup d'impatience, dans l'incertitude où l'on est que nos vingt-neuf bataillons ne puissent arriver à Toulon avant l'armée de M. de Savoie. M. de Saint-Pater a une commission pour commander dans la ville avec les deux bataillons qui y sont en garnison et les quatre des troupes de la marine. M. de Goesbriant commandera dans le détachement qu'on fait, où l'on compte qu'il aura les cinq bataillons qui étoient avec M. de Sailly et les vingt-neuf bataillons que M. de Tessé y envoie. — Les ministres des princes d'Italie qui sont à Paris disent tous qu'ils ont reçu nouvelle que les troupes de l'empereur sont entrées dans la ville de Naples, et que les habitants ont brisé la statue du roi d'Espagne et reconnu l'archiduc; que le-vice roi s'est retiré à Gaëte avec trois mille hommes.

Jeudi 28, *à Marly*. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne allèrent coucher à Petit-Bourg pour courre le loup demain dans la forêt de Sénart. Monseigneur en partira samedi pour venir dîner à Meudon, où il demeurera quelques jours, et monseigneur le duc de Bourgogne reviendra à Versailles, où le roi sera samedi au soir. —Madame de Vaudemont est revenue ici depuis quelques jours, et à la fin du voyage elle s'en ira à Commercy. — M. le duc d'Orléans mande que les chaleurs sont si excessives cette année en Catalogne qu'il a été obligé de mettre ses troupes en quartier de rafraîchissement. — Les lettres de Hambourg portent que le roi de Suède entrera en action le 1er du mois d'août, et qu'il veut faire plusieurs demandes à l'empereur, dont il y en a une partie très-difficile à accorder; cependant l'empereur auroit grande envie de le contenter, et les ministres d'Angleterre et de Hollande travaillent fort à empêcher qu'il n'y ait une rupture.

Vendredi 29, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans sa

calèche. Monseigneur le duc de Berry commence à descendre de son appartement, et il s'est mis dans celui de Monseigneur, qui est à Petit-Bourg, pour épargner à madame la duchesse de Bourgogne la peine de monter si souvent chez lui. — On eut par l'ordinaire des lettres de Toulon du 21 qui nous font craindre que les troupes de M. de Savoie n'arrivent devant cette place avant les nôtres; on croit qu'elles sont arrivées au Luc. Il y a même quelques lettres qui disent qu'elles sont à Cuers, qui n'est qu'à quatre petites lieues de Toulon, et qu'on ne sait rien de la marche de nos troupes. On est fort surpris ici de ne voir point arriver de courrier du maréchal de Tessé, et l'on craint qu'il ne soit obligé de faire prendre un chemin extraordinaire aux bataillons qu'il veut jeter dans Toulon.

Samedi 30, à Versailles. — Le roi, avant que de partir de Marly, travailla l'après-dînée avec le P. de la Chaise, et vint ici à cheval par les parcs en tirant. Monseigneur revint de Petit-Bourg dîner à Meudon. Monseigneur le duc de Bourgogne revint ici. Madame la duchesse de Bourgogne alla de Marly à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre et revint ici à la nuit. — M. de Pontchartrain vint chez le roi à son retour de Marly, et lui apprit qu'il étoit arrivé à Saint-Malo deux vaisseaux venant de la mer du Sud, chargés de six millions de livres en piastres. — Pendant que M. de Chamillart travailloit avec le roi chez madame de Maintenon, on lui vint dire que Marignane étoit arrivé. Il apporte au roi la nouvelle que les vingt et un bataillons que M. de Tessé vouloit jeter dans Toulon y sont entrés; les neuf premiers y entrèrent le 23, sept y entrèrent le 24 et les treize derniers le 25. M. le maréchal de Tessé y est entré lui-même; et, après avoir donné les ordres nécessaires dans laplace, il est allé à Aix, d'où il a fait partir Marignane*. Nous avons présentement quarante bataillons dans Toulon, dont il y en a trente-quatre campés dans

le retranchement; ainsi on ne craint rien ni pour Toulon ni pour la province. On a appris par Marignane que le chevalier de Sebbeville, chef d'escadre, en voulant montrer un chemin très-difficile, étoit tombé dans un précipice et s'étoit tué.

* Le maréchal de Tessé, valet de tous les ministres et de toute faveur, entretenoit de partout commerce avec tous, et plus soigneusement encore de Provence avec Pontchartrain, à cause du mélange de marine. C'étoit le côté foible qui donnoit une inquiétude mortelle, dont on peut juger par l'envoi subit des deux fils de France qui y fut résolu et le dépouillement, autant qu'on le put, de toutes les armées. Ce qui est incroyable, c'est que Tessé, qui étoit chargé de toute la défense et qui n'étoit pas plus rassuré qu'on l'étoit à la cour, écrivoit longuement les nouvelles, ses inquiétudes, ses mesures, ses détresses tous les ordinaires à Pontchartrain, et encore par les courriers qu'il envoyoit, et toujours en style de Don Quichotte. Il étoit le triste écuyer, adaptait tous les noms et toutes les aventures du roman aux choses dont il rendoit compte; et ce qui est encore plus surprenant, c'est que Pontchartrain en mouroit tantôt de rire et tantôt d'admiration, montroit ses lettres et exigeoit des autres ce que lui-même en sentoit : on ne vit jamais telle impertinence.

Dimanche 31, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure, et l'après-dînée il y travailla jusquà cinq. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la Ménagerie, où madame la duchesse de Bourgogne monta à cheval avec beaucoup de dames. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé parti d'Aix la nuit du 27 au 28. Il vient pour recevoir des ordres et rendre compte des partis qu'il prendra en attendant les ordres. On a fait partir un courrier d'ici pour faire marcher en Provence les troupes qui étoient demeurées avec M. de Chamarande à Suze, où on ne laissera qu'une foible garnison, et celles qui étoient demeurées à Fenestrelles sous M...... — M. de Savoie, qui apparemment veut soutenir son entreprise,

fait venir de Piémont toutes les troupes qu'il y avoit laissées. Ce prince a permis à M. de Fréjus de se retirer à Aix. Il lui a donné une escorte, lui a fait beaucoup d'honnêtetés, mais la ville de Fréjus n'en a pas été moins pillée. On n'est pas content ici de la conduite de la ville de Grasse.

Lundi 1er août, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis alla tirer. — Les Hongrois, qui s'étoient assemblés à Onoth, ont fini leurs assemblées, et ont déclaré le trône de Hongrie vacant; ainsi toute espérance d'accommodement entre l'empereur et eux est entièrement finie. — Le roi d'Espagne a établi dans les royaumes d'Aragon et de Valence les lois de Castille, suivant ce qui se pratique dans tous les tribunaux de Castille, tant pour le gouvernement que pour l'administration de la justice. Il a supprimé le conseil d'Aragon*. — Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Germain, et monta à cheval dans la forêt avec beaucoup de dames. Le roi et la reine d'Angleterre allèrent en carrosse dans la forêt pour voir cette cavalcade, et trouvèrent madame la duchesse de Bourgogne qui en revenoit. Au retour de cette promenade, elle alla souper dans la maison de la maréchale de Noailles. Monseigneur le duc de Bourgogne étoit de la cavalcade et du souper, d'où ils revinrent fort tard.

* Rien n'étoit plus différent que la Castille et l'Aragon, et conséquemment leurs annexes. Tout est, de longue main, despotique en Castille, et le conseil de Castille, qui est tout à la fois le parlement universel et le conseil privé, ne rend que des sentences qui ne deviennent arrêts que par l'approbation du roi, à qui ce conseil ou corps les va rapporter au palais une fois la semaine. Là s'enregistre tout ce qu'il plaît au roi, sans aucune forme ni délai, et ce conseil n'est que l'instrument de ses volontés. En Aragon tout le contraire : la loi du pays ne peut être contrariée; le conseil suprême en est le conservateur, jaloux contre le roi, qui ne peut passer outre à ses représentations, et duquel il n'a aucune solide dépendance. Celui qui y préside, sous le nom de justice, et non de justicier, comme étant lui-même la souveraine justice,

ne peut être ni suspendu, ni déposé, ni écorné en aucun de ses droits et priviléges. Il n'y porte que ce qu'il lui plaît des volontés du roi, et il ne s'y en enregistre aucune pour peu qu'elle touche à quelque privilége du pays. On ne laisse pas ignorer aux rois le jour de leur installation de laquelle ils ne peuvent se dispenser, et sur les lieux à leur avénement à la couronne, le justice couvert lui dit tout haut : « Nous qui valons autant que vous, vous acceptons pour notre roi, à condition du maintien de tous nos droits, lois et prérogatives, sinon, non. » Ils ont toujours tenu parole tant qu'ils ont pu. Philippe V, les'ayant soumis, après cette dernière révolte, en profita pour abroger tous leurs droits, lois et priviléges, les réduisit à la forme et aux lois de Castille, et fit en cela un grand coup pour sa couronne et pour sa tranquillité. L'Aragon et depuis la Catalogne ont fait l'impossible pour alléger ce joug ; Philippe V est demeuré inébranlable avec grande raison, et les choses en sont restées en ces termes où il les a mises.

Mardi 2, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain et puis alla se promener à Trianon. — On a eu par l'ordinaire des lettres de Toulon du 27. M. de Savoie étoit arrivé à la Valette, qui n'en est qu'à une lieue. Le vent étoit contraire à la flotte; il n'y avoit point encore de canon de débarqué. M. de Vauvré mande que les retranchements seront dans leur perfection le 29. Il y a abondance de munitions de guerre et de bouche dans la ville. On mande que M. de Savoie, depuis qu'il est entré en Provence, a déjà perdu cinq mille hommes, ou de déserteurs ou de maraudeurs qui ont été tués par les paysans. — La maladie continue sur la flotte, et le vice-amiral de Hollande, Vander-Goez, qu'on avoit mis à terre à Nice, est mort. — Monseigneur le duc de Bourgogne alla tirer l'après-dînée, et soupa à Meudon avec Monseigneur.

Mercredi 3, *à Versailles*. — Le roi demeura au conseil d'État jusqu'à une heure. Monseigneur y vint de Meudon, et en sortit à midi, et emmena madame la duchesse de Bourgogne dans sa berline dîner avec lui à Meudon. Le roi travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart et puis alla se promener dans

les jardins. — On eut des lettres de Toulon du 30 au soir. Les ennemis avoient attaqué un petit poste assez éloigné des retranchements. Le comte de Tessé, qui y commandoit, s'y étoit défendu deux jours et leur avoit tué trois ou quatre cents hommes. Il fut relevé de ce poste par M. de Guerchois, qui abandonna le poste; il a été mis aux arrêts; mais, comme c'est un officier de mérite et de réputation, on ne sauroit le croire coupable; on attend l'éclaircissement de cette affaire. — Les affaires de Neufchâtel se brouillent; ils ont remis la décision du jugement à la fin de ce mois. L'ambassadeur de M. de Brandebourg, que MM. de Neufchâtel ont reconnu depuis longtemps pour roi de Prusse, prétend avoir le pas devant M. le prince de Conty; et ce prince, comme de raison, ne veut pas seulement que ce ministre entre en compétence avec lui sur le cérémonial.

Jeudi 4, à Versailles. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent souper au Désert chez madame la Duchesse. Monseigneur le duc de Berry garde encore la chambre. — Par les dernières lettres qu'on a eues d'Espagne on apprend que le chevalier d'Asfeld a été obligé de lever le siége de Denia. Il manquoit beaucoup de choses pour cette entreprise, qui étoit plus considérable qu'on ne l'avoit cru. Les troupes de M. le duc d'Orléans sont en quartier de rafraîchissement, et l'artillerie qu'on lui fait venir de France ne sauroit arriver au plus tôt qu'au commencement de septembre. — Le roi a envoyé ordre à M. de Vendôme de détacher de son armée douze ou treize bataillons et deux régiments de dragons pour les envoyer en Provence; ils se doivent mettre en marche aujourd'hui ou demain, mais il leur faut quarante-cinq ou cinquante jours pour y arriver.

Vendredi 5, à Versailles. — Le roi mena madame la duchesse de Bourgogne dîner à Marly; monseigneur le duc de Bourgogne y alla de son côté. L'après-dînée le

roi alla chez madame de Maintenon, qui y étoit arrivée avant le roi, ayant avec elle mesdames d'O et de Dangeau. Sur les six heures madame la duchesse de Bourgogne monta à cheval avec mesdames de Lauzun, de Lorges, de la Feuillade, de Listenois et de Beaumanoir. Le roi les fit marcher devant lui et les suivit dans sa calèche; M. le duc du Maine couroit le cerf dans le parc pour leur donner le plaisir de la chasse. Elles allèrent ensuite souper à la Bretèche chez M. le comte de Toulouse. Le roi revint ici après les avoir vues mettre à table. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne, quoiqu'il y eût un grand jeu à la Bretèche après le souper, revinrent ici d'assez bonne heure, pour voir le roi avant son coucher. — On mande d'Allemagne que, le dernier jour du mois passé, l'armée de l'empire avoit passé le Rhin à Philisbourg et étoit venue camper sous cette place; que le maréchal de Villars étoit à Bruchsal, et qu'il n'étoit séparé d'eux que par un grand bois. L'armée des ennemis est considérablement fortifiée, et notre général, pour n'être pas plus foible qu'eux, s'est fait joindre par une partie des troupes que nous avions dans les retranchements de la Lauter. Le détachement de cavalerie qu'il avoit envoyé sous M. de Sesanne, en Franconie, est revenu avec beaucoup d'otages et quelque argent comptant. Ils ont pris et pillé la petite ville de Marienthal, qui ne vouloit pas se soumettre à la contribution ; la ville d'Ulm s'y est soumise pour son territoire.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart. Il y avoit eu, avant le conseil de finance, le matin, un petit conseil de marine, où étoient M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain. L'après-dînée le roi alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Un courrier que M. de Pontchartrain avoit envoyé à Toulon arriva ici le matin; il étoit parti le 2 de Toulon. On mande au roi que le vent est toujours contraire et que

les ennemis n'ont encore rien pu débarquer. La désertion est grande dans leur armée ; on ne donne aux soldats qu'une demi-ration ; la livre de pain coûte vingt sols, mais tout est en abondance dans la ville, et tout paroît de la meilleure volonté du monde. La confiance se rétablit dans la ville et même dans toute la Provence ; ainsi il y a tout lieu d'espérer que M. de Savoie ne réussira point dans cette entreprise, qu'il veut pourtant continuer. M. de Tessé assemble des troupes et sera bientôt joint par M. de Médavy, qui lui amène treize bataillons.

Dimanche 7, à Versailles. — Le roi demeura au conseil d'État jusqu'à une heure ; l'après-dînée il travailla jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart et puis alla tirer. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne partirent l'après-dînée pour aller à Rambouillet chez M. le comte de Toulouse, où ils demeureront jusqu'à jeudi (1).

---

(1) « Monseigneur, M. le duc de Bourgogne, madame la Duchesse, madame la princesse de Conty, M. le Duc, mesdames les princesses d'Épinoy et de Lillebonne et toutes les dames de la cour de ces princesses, tous ceux qui composent la cour de Monseigneur et celles des princes que je viens de nommer arrivèrent le dimanche 7 de ce mois à Rambouillet, qui appartient à M. le comte de Toulouse, où ce prince les attendoit. Les officiers du roi qui servent présentement auprès de Monseigneur s'y étoient rendus la veille, parce que depuis un assez grand nombre d'années le roi voulant épargner la dépense excessive que faisoient les maîtres des lieux où Sa Majesté alloit se promener et qu'il lui étoit impossible d'empêcher, elle résolut que dans la suite elle seroit traitée, partout où elle iroit, par ses officiers et à ses propres dépens. Ce n'est pas que ceux à qui appartiennent les lieux où elle va ne fassent toujours beaucoup de dépense, que l'on ne sauroit empêcher que sa suite ne soit régalée, que les rafraîchissements ne s'y trouvent en abondance, ainsi que plusieurs divertissements qui peuvent convenir au lieu et à la saison, et que les oreilles n'aient toujours grande part à ces divertissements. M. le comte de Toulouse tint plusieurs tables magnifiquement servies, où mangèrent tous les seigneurs. Tous ceux qui étoient de ce voyage admirèrent la magnificence des appartements. Le lit où Monseigneur coucha parut d'une extrême beauté. L'or, qui fait la principale matière de l'étoffe, est la moindre partie de ce lit. La finesse de l'ouvrage, le dessin et les portraits qui s'y trouvent, ainsi que dans la tapisserie, qui est du même goût, charment les yeux de tous ceux qui les voient. Tous les appartements de cette délicieuse maison étoient superbement meublés ; messeigneurs les princes et toutes les princesses logèrent dans le corps du château, et tous ceux qui les accompagnoient dans l'aile nouvellement construite, dont tous les appartements

Madame la duchesse de Bourgogne y devoit aller mercredi; mais la partie est rompue, parce que la cour d'Angleterre doit aller ce jour-là souper à la Ménagerie. — Tous les officiers françois prisonniers en Angleterre et qui avoient eu permission de venir en France pour quelque temps, leur congé étant expiré, sont retournés à l'armée des ennemis en Flandre pour repasser de là en Angleterre, et milord Marlborough, voyant qu'ils tenoient exactement leur parole, a envoyé MM. de Montpeiroux et de Silly en prorogeant leur congé jusqu'au mois de novembre. Il leur a demandé des nouvelles des affaires de Provence et ne vouloit point croire que nous eussions quarante bataillons dans Toulon. Il leur parloit de l'entreprise de M. de Savoie comme d'une affaire dont le succès étoit sûr.

Lundi 8, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. Il y eut une grande fête à Châtenay auprès de Sceaux, comme il y en a tous les ans. Il y eut une comédie nouvelle faite par M. de Malezieu, qui est une traduction d'une comédie de Plaute qu'on appelle *Mostellaria*, avec des intermèdes des meilleurs musiciens du roi et des meilleurs danseurs et danseuses de l'Opéra. Madame la duchesse du Maine ne jouoit point à cette comédie; mais quand elle la fera jouer cet hiver à Versailles elle y fera un personnage, parce qu'elle sera accouchée. — Les Polonois assemblés à Lublin ont déclaré l'interrègne, et cela obligera peut-être le roi de Suède à retourner en Pologne; il est pourtant encore en Saxe, et a demandé des contributions et des vivres pour tout le mois d'août. — Nos galères qui

---

sont lambrissés, et il se trouva dans ces appartements tout ce que l'on peut imaginer d'utile et de nécessaire à ceux qui y étoient logés. On vit en arrivant tous les appartements, dans lesquels on se promena longtemps. La musique s'y fit entendre, et l'on chanta pendant le repas plusieurs chansons qui divertirent beaucoup. » (*Mercure* d'août, pages 150 à 154.)]

étoient à Toulon, sous le commandement du chevalier de la Pailletrie, sont retournées à Marseille. — M. le maréchal de Villars a retiré ses troupes de Heidelberg et de Manheim, qui ne sont pas en état de défense.

Mardi 9, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart; l'après-dînée il alla tirer, et le soir travailla avec M. de Pontchartrain. — Il arriva le soir un courrier de Toulon; les lettres sont du 2 et portent que les ennemis n'ont point encore débarqué de canon; que le vent est toujours contraire; que le pain coûte vingt sols la livre dans le camp des ennemis; on ne donne plus qu'une demi-ration aux soldats, ce qui fait fort augmenter la désertion; qu'on a pris une barque dans laquelle il y avoit trente boulangers et beaucoup de médicaments pour l'armée ennemie; que la garnison d'Antibes avoit brûlé le pont que M. de Savoie avoit fait faire sur le Var, et l'on mande d'Antibes qu'on y a des nouvelles sûres que le duc de Turci, qui est demeuré fidèle au roi d'Espagne, après avoir mené le vice-roi de Naples à Gaëte, avoit ramené les galères de son escadre et celles de l'escadre de Naples à Livourne. Il en a brûlé deux qui étoient en trop mauvais état pour le suivre.

Mercredi 10, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures. La cour d'Angleterre arriva ici avant six heures; ils allèrent d'abord chez monseigneur le duc de Bretagne, et ensuite le roi monta en carrosse avec le roi d'Angleterre, la reine sa mère et la princesse sa sœur; c'étoit un carrosse à deux bancs. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur étoient sur le banc le plus proche des chevaux; le roi étoit sur le banc de derrière avec la reine d'Angleterre à qui il donne toujours la droite, même en carrosse, quoique cela ne s'observe ordinairement pas en France. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry étoient allés de-

vant à la Ménagerie, que la reine d'Angleterre n'avoit pas encore vue depuis qu'elle est en France. Le roi la mena dans tous les appartements pendant la pluie, et dans toutes les cours quand la pluie fut finie. A huit heures le roi d'Angleterre, la princesse sa sœur, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry se mirent à table avec beaucoup de dames, tant angloises que françoises. La reine d'Angleterre et le roi, après les avoir vus mettre à table, revinrent chez madame de Maintenon, et à dix heures elle retourna à la Ménagerie prendre le roi son fils et la princesse sa fille pour les remener à Saint-Germain. — On fait un nouveau détachement de l'armée de M. de Villars pour envoyer en Provence; on dit qu'il est de six bataillons et un régiment de dragons. Par les lettres du 5, de Toulon, il ne paroît pas que M. de Savoie songe à se retirer. C'est M. d'Imécourt, lieutenant général, qui commande le détachement qui vient d'Allemagne. — Les états de Languedoc haranguèrent le roi après son lever; l'évêque d'Agde portoit la parole et parla fort bien; il est frère du marquis de Feuquières. M. le duc du Maine leur donna à dîner magnifiquement, comme il fait toutes les années, et après dîner on leur fit voir les eaux de Versailles.

Jeudi 11, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur revint le soir de Rambouillet. Monseigneur le duc de Bourgogne en revint le matin, et alla dîner avec madame la duchesse de Bourgogne à la Ménagerie; monseigneur le duc de Berry y étoit aussi. Après le dîner madame la duchesse de Bourgogne avec plusieurs dames, monta à cheval; monseigneur le duc de Bourgogne les conduisoit; ils allèrent joindre le roi et le virent tirer tout le reste de la chasse. — Madame la duchesse de la Trémoille mourut à Paris; elle étoit fille unique du feu duc de Créquy, premier gentilhomme de la chambre, et en l'épousant M. de la Trémoille eut la survivance de cette charge. Madame la duchesse de Créquy, sa mère,

est encore en vie et a été dame d'honneur de la reine d'Angleterre. Madame de la Trémoille n'a laissé d'enfants que le prince de Tarente et la duchesse d'Albret. — Le bruit court que le roi fait revenir d'Espagne M. le maréchal de Berwick et qu'il l'envoie en Provence.

Vendredi 12, *à Versailles*. — Le roi, après son dîner, alla à Marly pour s'y promener, mais il fit une pluie si violente qu'il ne put sortir du château; il revint ici à cinq heures. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent faire collation à la Ménagerie. Le roi a envoyé un gentilhomme ordinaire faire compliment à M. de la Trémoille*. — Il arriva le matin un courrier du maréchal de Tessé parti du 8 au matin de Toulon. Outre les quarante bataillons qui étoient déjà dans Toulon, ce maréchal en a encore amené vingt, qui camperont à la porte et y entreront quand on voudra, et il se tiendra lui-même dans la place en cas que M. de Savoie l'attaque, ce qu'on ne croit pas faisable, y ayant soixante bataillons dedans qui ne manquent de rien. Cependant M. de Savoie, les vents n'étant plus contraires, fait débarquer beaucoup de gros canon et de mortiers.

* Cet envoi d'un gentilhomme ordinaire de la part du roi aux ducs et aux princes étrangers et à leurs femmes, et d'un écuyer ou maître d'hôtel de quartier de la reine, s'est de tout temps observé, même lorsque Leurs Majestés visitoient encore, et toujours depuis. On les fait asseoir dans un fauteuil, on les presse de se couvrir; les dames sortent un peu la porte de leur chambre pour les conduire, et les hommes les mènent à leur carrosse.

Samedi 13, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil de finance à l'ordinaire, et l'après-dînée alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne monta à cheval à la Ménagerie et se promena autour du canal; monseigneur le duc de Bourgogne étoit avec elle. Le soir, après souper, le roi, étant dans son cabinet avec la famille royale, comme il y est tous les jours, déclara que messeigneurs

les ducs de Bourgogne et de Berry alloient en Provence pour en chasser le duc de Savoie, s'il s'opiniâtre à y vouloir demeurer. Monseigneur le duc de Bourgogne commandera l'armée qui s'y doit assembler pour cela, et monseigneur le duc de Berry y sera sans emploi; monseigneur le Dauphin avoit demandé au roi d'y aller. L'armée de monseigneur le duc de Bourgogne sera composée des troupes qui viennent de Flandre, d'Allemagne, d'Aragon, de Roussillon et de quelques provinces du dedans du royaume. On compte qu'elle sera aussi forte que celle de M. de Savoie, sans comprendre les troupes qui sont déjà dans Toulon. Ces princes doivent partir de jeudi en huit jours, qui sera le 25 du mois. Il y aura un maréchal de France sous monseigneur le duc de Bourgogne, mais il n'est pas encore déclaré. — Il arriva l'après-dînée un courrier de M. de Vendôme par qui on apprend que milord duc de Marlborough avoit marché le 10; il a été obligé de décamper le premier. M. de Vendôme décampa le 11. On croit qu'il pourroit bien y avoir une affaire dans la marche. M. de Vendôme, pour prévenir les ennemis et faire plus de diligence, a laissé tous ses bagages; il marche du côté de Seneff. — M. de Savoie a fait une batterie, et canonne le fort Saint-Louis. Nous avons un gros vaisseau appelé *le Tonnant*, qu'on a fait approcher fort près de la terre, sur lequel nous avons quatre-vingts pièces de canon et qui défend le fort que les ennemis attaquent. Il ne paroît pas que les ennemis aient encore mis beaucoup de gros canon à terre, et ils n'ont pas encore jeté une bombe. Personne dans Toulon ne croit que M. de Savoie ose en entreprendre le siége. Le général Visconti et le comte de Nons lui amènent les troupes qui lui étoient restées en Piémont.

Dimanche 14, à Versailles. — Le roi, après le conseil d'État, retint quelque temps monseigneur le duc de Bourgogne dans son cabinet. Ce prince ne mènera avec lui en Provence que les marquis de Gamaches et d'O, et monsei-

gneur le duc de Berry mènera MM. de Dénonville le père et de Razilly. Ces princes n'auront que six chevaux de main chacun, que l'on fait partir dès mercredi. Le roi a trouvé à propos que M. de Chamillart le fils les suivît. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la tribune. Les états de Languedoc haranguèrent madame la duchesse de Bourgogne avant qu'elle allât à la messe. — On sut le soir que le maréchal de Berwick commanderoit l'armée sous monseigneur le duc de Bourgogne; il y a déjà quelques jours qu'on a fait partir le courrier qui lui en porte l'ordre. On lui mande de laisser son équipage en Espagne, où l'on compte de le renvoyer quand les affaires de Provence seront finies. Il attendra messeigneurs les princes à Avignon, où il arrivera avant eux. Il ne vient aucun officier général avec lui.

Lundi 15, *à Versailles*. — Le roi fit ses dévotions dans la chapelle, et M. le Duc lui tint la nappe sans qu'il y eût de duc de l'autre côté; quelques ducs prétendirent pouvoir avoir l'honneur de tenir la nappe avec les princes du sang, et le duc de la Force assure qu'il la tint, il y a quelques années, avec M. le prince de Conty *. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres en bas dans la chapelle et allèrent à la procession dans la cour, suivant le vœu du feu roi, qui, à pareil jour, en l'année [1638], mit la France sous la protection de la sainte Vierge. En sortant de la chapelle, le roi s'enferma avec le P. de la Chaise, et fit la distribution des bénéfices. Il donna [l'abbaye de Saint-Gilles à l'archevêque de Narbonne; celle du Palais à l'abbé de France; le prieuré d'Essone à l'abbé de Boisfranc; l'abbaye de Cantinpré à dom Cardon; celle de Chelles à la dame de Villars; celle de la Sauve à la dame de Gresolles] (1). — Madame la duchesse de Bourgogne fit ses dévotions aux

(1) La liste des bénéfices n'est pas transcrite dans le manuscrit original; nous la rétablissons d'après la Gazette de France.

Récollets dans la chapelle en haut, et après vêpres elle alla à la Ménagerie, où elle monta à cheval avec plusieurs dames.

* Ce que le duc de la Force disoit lui être arrivé étoit arrivé à tous les autres. Le dernier duc de Lesdiguières, le duc de la Trémoille très-souvent, le duc de Saint-Simon, quantité d'autres avoient servi à la communion du roi avec des princes du sang, et notamment ceux-là avec ce même M. le Duc. Il fut blessé de n'avoir pas été admis à y servir avec M. le duc d'Orléans peu avant que ce dernier commandât une armée. Il en demanda le dédommagement sur les ducs, il l'obtint. Ils grommelèrent; pas un ne se plaignit au roi, et à leur ordinaire ils furent battus sans oser dire un mot. Ce service leur a toujours appartenu privativement aux charges et aux princes étrangers, et c'est un monument du service qu'ils avoient autrefois partout sur les charges et qui n'est demeuré qu'aux princes du sang.

Mardi 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finance à son ordinaire; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures, ensuite alla tirer et puis se promena à Trianon jusqu'à la nuit. Monseigneur, qui est depuis hier au soir à Meudon, où il n'a mené aucun courtisan, y donna à dîner à madame la Duchesse et à quelques dames, qui revinrent ici le soir. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, parti hier, à midi, du camp de Chièvres, où il étoit venu camper le 14. Il avoit appris le 12, étant à Seneff, que les ennemis, qui étoient à Nivelles, devoient marcher à lui le lendemain; comme son camp de Seneff n'étoit pas bon, il ne jugea pas à propos de les y attendre. Il marcha à minuit, il fit faire l'arrière-garde à Albergotti avec douze bataillons, vingt compagnies de grenadiers, deux régiments de dragons et cent chevaux de la maison du roi. A peine l'armée fut-elle sur les hauteurs de Marimont, Albergotti n'étant encore qu'à Seneff, que les ennemis parurent pour attaquer cette arrière-garde; ils avoient avec eux un escadron de chacun de leurs régiments, deux régiments de dragons, six bataillons anglois et tous les grenadiers de leur armée. Ce corps étoit commandé par

M. d'Albemarle, qui avoit sous lui le prince d'Auvergne. Dès que M. de Vendôme en eut avis, il fit mettre son armée en bataille dans la plaine de Rœux, jugeant que les ennemis viendroient l'attaquer dans sa marche. Ils s'approchèrent de l'arrière-garde, que commandoit Albergotti, qui se présenta devant eux en bon ordre; ils n'osèrent l'attaquer et lui laissèrent rejoindre l'armée. M. de Vendôme fut averti ensuite par les déserteurs que le gros de leur armée étoit encore à Nivelles; aussitôt il fit remarcher et alla camper ce jour-là, qui étoit le 13, à l'abbaye de Saint-Denis, la droite à Thieusies et la gauche au Castiau. Le lendemain 14, il marcha avant le jour et vint prendre le camp de Chièvres, ayant sa droite à Lens. Il apprit, en arrivant dans le camp, que les ennemis étoient en deçà de Soignies, disant toujours qu'ils marchent pour nous attaquer. M. de Vendôme est résolu de les attendre dans son camp. Il ne sauroit trouver d'endroit plus propre pour faire agir sa cavalerie. Il paroît dans nos troupes beaucoup d'audace et une bonne volonté, et M. de Vendôme, dans la fin de sa lettre, mande au roi qu'il ne croit pas que les ennemis osent venir l'attaquer dans le camp où il est. — M. le duc de Chartres eut hier une assez grosse fièvre; il y parut même des rougeurs au visage; et comme son appartement est fort près de celui de monseigneur le duc de Bretagne, on représenta au roi qu'il falloit le transporter ailleurs. Le roi y consentit avec peine, sentant bien que madame la duchesse d'Orléans en seroit fort affligée; mais il se rendit à l'avis des médecins. Il a envoyé ce matin, à huit heures, Blouin chez madame la duchesse d'Orléans, qui, dès que Blouin lui a porté l'ordre, a pris une jupe, et sans se donner le temps de se chausser est venue chez le roi, et S. M. lui a parlé avec tant de bonté et tant d'amitié qu'elle en est sortie fort contente. Le roi lui a dit : « Si je ne regardois que moi, il ne seroit pas question de transporter votre fils; mais je dois compte à l'État, qui me

reprocheroit d'avoir hasardé le duc de Bretagne pour trop ménager le duc de Chartres. Cependant, si la petite vérole avoit paru, tout ce qu'on m'auroit pu dire ne m'auroit jamais fait consentir à exposer la vie de votre fils. Heureusement il a bien passé la nuit; prenons ce temps-là pour le faire transporter. Il est de votre intérêt, comme du mien, d'éviter les reproches du public. Faisons porter votre fils dans l'appartement de M. de Marsan, qui est de l'autre côté de la chapelle. » Et dans le moment on y a porté le prince. Cet appartement est vide parce que M. de Marsan a la goutte à Paris, et M. le duc de Chartres a bien passé la journée, et on compte que ce ne sera rien.

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart. Avant que de s'enfermer avec lui, le prévôt des marchands et toute la maison de ville étoient venus lui apporter le scrutin. Le fils de M. d'Armenonville, avocat du roi du Châtelet, le harangua; ces harangues-là se font à genoux. Le roi partit de Versailles à six heures pour venir ici, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine qui vient. Monseigneur le duc de Bourgogne sortit du conseil d'État à midi et vint joindre madame la duchesse de Bourgogne, qui sortoit de la messe. Ils montèrent ensemble en carrosse avec monseigneur le duc de Berry et six dames, et allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur. Après le dîner monseigneur le duc de Bourgogne revint à Versailles recevoir les compliments de la ville, qui ne harangue que le roi; et c'est le prévôt des marchands qui fait le compliment. Monseigneur et messeigneurs ses enfants les reçoivent debout et couverts. Monseigneur partit à six heures de Meudon et amena ici madame la duchesse de Bourgogne dans sa berline. Monseigneur le duc de Bourgogne partit à huit heures de Versailles pour venir ici. — On eut par l'ordinaire de Lyon des lettres de Toulon, du 11 au matin. On

mande que le vaisseau *le Saint-Philippe*, qu'on a afourché sur des amarres et qu'on a mis auprès du *Tonnant*, avoit renversé la batterie de douze pièces que les ennemis avoient établie devant le fort Saint-Louis; ce vaisseau est afourché de manière sur ces amarres que dès qu'une bordée a tiré, on le tourne et il tire son autre bordée pendant qu'on recharge. On mande aussi que la désertion et la maladie augmentent fort dans l'armée des ennemis, qu'on est fort surpris à Toulon de ce que M. de Savoie ne se retire point encore, et qu'on n'imagine pas ce qui le peut faire demeurer là, n'y ayant pas la moindre apparence qu'il puisse réussir à rien. M. de Tessé étoit entré dans Toulon le 10. Il a vingt bataillons à Missisi qui n'est qu'à un quart de lieue de la ville. M. de Médavy est à Saint-Maximin avec toute la cavalerie et quelques bataillons. M. de Savoie n'a point encore jeté de bombes et n'avance en rien. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry devoient partir de demain en huit jours, mais leur voyage est retardé jusqu'au lundi d'après, qui sera le 29.

Jeudi 18, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'aprèsdînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse, qui fut fort belle malgré la grande pluie. — Le duc d'Estrées épousa hier, à Paris, mademoiselle de Nevers; la noce se fit chez le cardinal d'Estrées, à l'abbaye de Saint-Germain. Il y loge les mariés. — Le roi a amené à ce voyage-ci M. de Saumery le fils, qui n'y étoit jamais venu, et M. de Bonrepaux, qui n'y étoit pas venu depuis quelques années. — On mande de Flandre du 16 que les ennemis sont campés à Soignies, et ils ont étendu leur droite jusqu'à Louvigny; on dit qu'ils devoient marcher le 17 à Lessines. — Le roi de Suède a quatre mille hommes de ses troupes en Silésie, qui vivent aux dépens du pays. Le roi de Suède dit qu'il diminuera pour cela quelque chose sur ce que lui

doit l'empereur. Il a obligé ceux qui lui menoient le comte de Zobor, de la part de l'empereur, de le conduire jusqu'à Stettin, où il le retiendra en prison. S. M. Suédoise se plaint toujours de ce que l'empereur ne lui donne pas satisfaction sur ses autres griefs.

Vendredi 19, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, et l'après-dînée alla tirer.— On eut l'après-dînée, par l'ordinaire, des lettres de Toulon du 11 au soir, du 12 et du 13 au matin. Le canon des ennemis, qui battent depuis plusieurs jours le fort Saint-Louis, en a rasé une partie. L'officier qui y commande ne s'est point rendu pour cela. Il y a un fossé où entre l'eau de la mer, qui empêche qu'on ne puisse l'emporter. Le prince Eugène est parti de l'armée avec trois mille chevaux et deux mille hommes de pied; quelques lettres augmentent le nombre de ce détachement et quelques lettres le diminuent. Il est venu des déserteurs qui ont dit qu'il marchoit pour attaquer M. de Médavy, qui est à Saint-Maximin; M. de Tessé l'en a fait avertir, et Médavy lui a mandé qu'on ne fût point en peine de lui et qu'il étoit en état de les bien recevoir. Le comte de Salles, frère naturel de M. de Savoie, a été tué d'un coup de canon. Malgré toutes les lettres qu'on a eues, qu'on avoit mis à Toulon une partie de nos vaisseaux sous l'eau, Langeron et Vauvré mandent tous deux à M. de Pontchartrain qu'on n'en a pas enfoncé un seul. — Le soir, au souper, le roi trouva mauvais qu'une dame (1) fût au souper à côté de Madame et au-dessus des duchesses *.

* Madame de Torcy fut cette femme qui, arrivant tard, se fourra entre Madame et la duchesse de Duras. Elle en fut bien embarrassée, mais elle y demeura. Le roi se lavoit les mains. Dès qu'il eut déployé sa

(1) C'étoit madame de Torcy. Le roi en témoigna du dépit, et dit sur cela des choses assez fâcheuses. Cependant il est vrai que madame de Torcy n'avoit pas tout à fait tort. Elle arriva comme on se mettoit à table, cette place se trouva vide, et elle la prit sans y trop réfléchir. (*Note du duc de Luynes.*)

serviette et qu'il eut jeté les yeux de part et d'autre sur la compagnie, il demeura fort surpris, et fixa un regard sur madame de Torcy, qui la démonta. Elle fit alors de grandes excuses à la duchesse de Duras, et le roi dit demi-bas à Madame, mais assez haut pour être entendu du voisinage : « Voilà qui est bien impertinent; je ne sais à quoi il tient que je ne la fasse sortir. » On peut juger que le repas parut long à madame de Torcy, qui essuya encore divers regards du roi et tous deux de la compagnie. Le lendemain il en parla si vertement à Torcy que cela devint une vraie affaire et qui fit grand bruit à Marly. On peut juger qu'avant le règne du roi les ducs et les princes étoient bien éloignés de compétence avec ce qui ne l'étoit pas; et qui voudroit rapporter des faits constants de la continuelle et très-grande différence en tout de ce qui l'étoit d'avec ce qui ne l'étoit pas étonneroit et offenseroit bien des sortes de gens. Tant que le roi a vécu, les états n'ont fait que se rapprocher sans cesse, mais toujours à distance qui n'a pas été enfreinte jusqu'à la confusion. Monsieur arrêta le roi à une musique, qui en alloit faire sortir mademoiselle de Melun pour pareille entreprise, et comme c'en fut une de sa part, le roi alla plus loin que pour madame de Torcy, et il fallut les derniers efforts pour l'empêcher d'être chassée et mandée auparavant au souper qu'elle étoit, à cause du tabouret qu'elle vouloit prétendre, parce que prétendre est toujours fondement de quelque chose. Depuis cette aventure, qui fut la première en ce genre, personne ne s'y étoit hasardé, et celle-ci en corrigea pour longtemps.

Samedi 20, *à Marly.* — Le roi se promena le matin dans ses jardins et alla courre le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Madame, à ces chasses-là, est toujours dans une calèche particulière qui suit celle du roi. — Il arriva le matin un courrier du maréchal de Villars; ses lettres sont du 16. Il mande qu'ayant su que les ennemis se vouloient rendre maîtres de Dourlach il les avoit prévenus par sa diligence. Il avoit fait marcher ses dragons, qui ne furent pas plus tôt entrés que les troupes ennemies y parurent. Nangis, qui suivoit de près nos dragons, y entra avec l'infanterie qu'il y avoit menée, qui étoit presque toute de grenadiers, et y est demeuré pour y commander. Le roi même, en contant cela, a fort loué Nangis, qui se charge toujours avec plaisir des commis-

sions difficiles. Les ennemis sont venus camper leur droite à Wingarden et leur gauche à Kretzingen. Le maréchal de Villars a sa droite près de Dourlach et sa gauche à Gottshausen. Les armées, qui ne sont séparées que par le ruisseau de Dourlach, se canonnent, et comme notre canon est à hauteur, il a obligé les ennemis de reculer leur première ligne.

Dimanche 21, à Marly. — Le roi tint conseil à son ordinaire et alla tirer l'après-dînée. Pendant qu'il étoit à la chasse, M. de Chamillart le vint trouver. Le roi l'aperçut de loin et ne douta pas qu'il ne vînt lui apporter quelques bonnes nouvelles. C'étoit l'arrivée d'un courrier de M. de Tessé parti de Toulon du 16. Ce maréchal mande au roi que le 15, à la pointe du jour, il attaqua les retranchements que les ennemis avoient sur la hauteur de Sainte-Catherine, qui furent emportés en moins de trois quarts d'heure. Dillon commandoit la gauche de l'attaque, Goesbriant étoit au centre, et le maréchal étoit à la droite. Nous n'avons pas perdu quatre-vingts hommes à cette affaire, et on en a tué quatorze cents des ennemis, parmi lesquels sont le prince de Saxe-Gotha et le prince de Wurtemberg. On a pris un ou deux colonels, soixante officiers et plus de trois cents soldats. On a encloué le canon qu'ils avoient là; on a rasé les retranchements; on a demeuré quatorze heures, sans que les ennemis se soient mis en devoir de les rattaquer. Le fort Saint-Louis se défend toujours très-bien; on a employé toute la journée du 15, de ce côté-là, à boucher les brèches avec du fascinage, et il faut qu'ils recommencent à le canonner. Le courrier dit qu'il y a tant de malades dans l'armée des ennemis, tant de gens blessés de notre canon qu'ils ont eu tant de gens tués par les paysans et tant de déserteurs que, si cela était exactement vrai, l'armée de M. de Savoie seroit diminuée de plus de la moitié, ce qu'on a peine à croire. — Il arriva le matin un courrier de M. le duc d'Orléans, qui mande que la ville et le château de Monçon se sont

rendus ; il n'y avoit que deux cents hommes dedans, qui se sont rendus à discrétion. C'est M. de Legall qui en faisoit le siége. On avoit déjà dit il y a quelques mois que Monçon s'étoit rendu, mais cela ne s'étoit pas trouvé vrai.

Lundi 22, *à Marly*. — Le roi ne sortit que pour recevoir la cour d'Angleterre, qui arriva ici sur les cinq heures; il la reçut dans les jardins, donna la main à la reine d'Angleterre, et la mena d'abord du côté de la chapelle, où il y avoit beaucoup de calèches et des chevaux pour les dames qui montoient à cheval. Le roi se mit dans une calèche à deux bancs; il étoit sur le premier avec la reine d'Angleterre; Madame étoit sur le second banc avec la duchesse de Perth, dame d'honneur de la reine. Monseigneur étoit dans une autre calèche avec madame la princesse de Conty et des dames, et plusieurs autres calèches étoient remplies de dames françoises et angloises. Le roi d'Angleterre étoit à cheval avec la princesse sa sœur, madame la duchesse de Bourgogne, six dames françoises et deux angloises, qui étoient la duchesse de Berwick, mademoiselle de Middleton. La promenade dura jusqu'à la nuit. On soupa à neuf heures et demie, et après souper la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. Au retour de la promenade le roi avoit laissé la reine d'Angleterre chez madame de Mainnon et étoit allé chez lui travailler avec M. Pelletier. Le roi d'Angleterre alla se déshabiller chez monseigneur le duc de Bourgogne, et la princesse d'Angleterre chez madame la duchesse de Bourgogne. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry n'étoient point à la cavalcade; monseigneur le duc de Bourgogne étoit allé tirer dans la plaine de Saint-Denis, et monseigneur le duc de Berry dans le parc de Versailles. Ce prince ne tire point encore du fusil, parce que sa joue est toujours enflée; mais il est si adroit qu'à coups de pistolet il tua trente-six pièces de gibier en volant.

Ces deux princes allèrent souper chez M. le comte de Toulouse. — Le roi demanda le matin à l'écuyer du maréchal de Tessé si les vaisseaux de Toulon étoient sous l'eau. Il lui répondit qu'il y en avoit vu dix ou douze; il dit même aux courtisans qu'il croyoit qu'il y en avoit dix-sept, ce qui a fort surpris, après les lettres qu'on avait reçues hier de MM. de Langeron et de Vauvré. — J'appris que le maréchal de Villars avoit détaché M. de Vivans avec la cavalerie de M. de Bavière qui nous étoit venue de Flandre, beaucoup d'officiers bavarois réformés et quelques escadrons françois. Ce détachement partit de l'armée le 8 pour aller passer le Danube près de sa source. Il doit laisser quelques troupes à Hornberg dans la montagne, pour assurer sa retraite, et a ordre d'aller établir ses contributions jusqu'au bout du lac de Constance. On croit que quelques Bavarois mécontents pourront joindre ce détachement, et avec les officiers réformés que nous y envoyons on en pourroit former quelque corps.

Mardi 23, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars parti de son camp, près de Dourlach, du 19. Ce maréchal avoit fait faire une batterie de quatre pièces de vingt-quatre et de quelques autres pièces d'une nouvelle invention. Il l'avoit fait faire dans un lieu fort couvert, et avoit fait masquer les embrasures si bien que les ennemis ne pouvoient s'en apercevoir. Il les fit tirer à midi, ce qui fit assez de désordre dans leur camp. Une partie de leur infanterie se retira sans ordre dans la montagne; ils eurent quelques officiers tués, et cela leur a fait un peu changer leur camp. M. de Villars mande

qu'il croit qu'ils seront obligés dans quelques jours de décamper faute de fourrage ; pour nous, nous en avons abondamment dans le nôtre. — On eut par l'ordinaire des lettres de Toulon ; elles sont du 17 au soir et du 18 au matin. Les ennemis continuent à bombarder la ville, mais ils n'ont jusques ici que quatre mortiers et n'ont brûlé que deux méchantes maisons. Ils ont enfin pris le fort Sainte-Marguerite, qui étoit derrière leur camp, qu'ils attaquoient depuis longtemps et qui ne s'est rendu que faute d'eau. Il nous vient beaucoup de déserteurs qui assurent tous que M. de Savoie se retirera bientôt. Le prince de Wurtemberg n'a pas été tué à l'affaire des retranchements, il n'a été que blessé. Le fort Saint-Louis se défend encore quoiqu'il soit presque tout renversé. C'est un capitaine du régiment du Vexin qui y commande, nommé d'Aillion et qui a déjà tenu dix jours plus qu'on ne l'espéroit. M. de Tessé a écrit à Marseille pour qu'on lui renvoie les galères, afin que, quand le fort Saint-Louis sera pris, elles puissent empêcher les galiotes à bombes d'approcher pour bombarder nos vaisseaux.

Mercredi 24, à Marly.— Le roi, après le conseil d'État, qui finit avant midi, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. L'après-dînée il alla tirer. Le soir M. de Chamillart lui mena un aide de camp chez madame de Maintenon, parti de Toulon le samedi 20 à midi. M. le prince Eugène n'étoit point parti du camp, comme on l'avoit dit. Les déserteurs, qui viennent toujours en grand nombre, assurent tous qu'on commence à rembarquer du canon ; qu'ils embarquent aussi leurs blessés et leurs malades. Les troupes que M. de Savoie avoit fait venir de Piémont ne s'avancent guère depuis qu'elles ont passé le Var, mais elles ont fait beaucoup de désordre dans le peu d'endroits où elles ont passé. On ne doute pas que M. de Savoie ne se retire incessamment. M. de Tessé a envoyé les brigades d'infanterie d'Anjou et de Touraine à M. de Médavy et lui va encore envoyer celle de Bretagne, afin

que Médavy soit plus en état d'inquiéter M. de Savoie dans sa retraite. Le gouverneur du fort Saint-Louis l'a enfin abandonné; il s'en est retiré avec le peu de gens qu'il avoit dedans. Le grand vent a empêché les galiotes d'en approcher; mais on ne doute pas qu'étant maîtres de ce fort les galiotes n'y soient venues dès la nuit du samedi au dimanche, le vent étant fort diminué.

Jeudi 25, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans le jardin et prit plaisir de faire voir les nouveaux embellissements de Marly à M. d'Argenson, lieutenant de police, qui lui étoit venu rendre compte de beaucoup de choses dont il l'avoit chargé. L'après-dînée le roi alla tirer. Monseigneur alla à Saint-Germain voir LL. MM. BB. et y mena madame la princesse de Conty et plusieurs dames. Monseigneur le duc de Bourgogne, qui avoit communié le matin à la chapelle, alla à la paroisse, où il entendit vêpres et le salut. Madame la duchesse de Bourgogne alla sur les quatre heures à Saint-Cyr; elle y entendit le salut, et en revint avec madame de Maintenon, qui y étoit allée dès le matin. — Il arriva hier un courrier de M. de Vendôme parti du 24. Ce prince a ordre d'envoyer des courriers tous les mardis pour arriver ici les mercredis, quand même il n'y auroit rien de considérable à mander. Les armées sont toujours dans leurs mêmes camps. Marlborough fait accommoder des chemins, et M. de Vendôme a envoyé ses gros bagages à Condé pour marcher plus légèrement en cas que les ennemis s'avancent vers l'Escaut, où on croit qu'ils veulent s'approcher.

Vendredi 26, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. — On eut dès le matin, au lever du roi, la nouvelle que M. de Savoie s'étoit retiré de devant Toulon la nuit du lundi au mardi. Ce fut M. de Pontchartrain qui l'apporta au roi. M. de Langeron la lui mandoit par un capitaine de vaisseau nommé Beaucaire, qui est tombé rudement en chemin et qui a donné ses paquets à apporter

au maître de poste de Lambesc. Apparemment Langeron a envoyé ce courrier à l'insu du maréchal de Tessé, car ce maréchal envoie son fils au roi pour porter cette bonne nouvelle. Pendant que le roi étoit à souper, M. de Chamillart vint de l'Étang, où il étoit, et lui mena dans son cabinet le comte de Tessé, qui étoit parti de Toulon huit heures après le capitaine de vaisseau. M. de Savoie se retire par le même chemin qu'il est venu, et il paroît même qu'il marche fort vite, car on ne voit plus la queue de ses troupes. Il a fait rembarquer presque tout son canon; il a laissé beaucoup de bombes. Ses galiotes ont bombardé durant vingt-quatre heures le port, et ont brûlé deux vaisseaux de cinquante pièces de canon. La nuit qu'il se retira il vint à Toulon cinq à six cents déserteurs; on compte que depuis qu'il a passé le Var il lui en a déserté plus de dix mille. Le comte de Tessé dit que les prisonniers et les déserteurs conviennent tous qu'il a déjà perdu plus du tiers de son armée et que tous les officiers des ennemis croient qu'il en perdra encore autant dans sa retraite. Le capitaine qui commandoit pour nous dans le fort de Saint-Louis y avoit laissé beaucoup de poudre avec une mèche pour le faire sauter. La mèche étoit apparemment trop longue. Il dit à un de nos bombardiers de tirer dans ce fort, et il y tomba une bombe qui le fit sauter avec quatre-vingts ou cent hommes qui étoient dedans. M. le maréchal de Tessé alla dès le mardi au soir camper à la Valette et a fait avancer deux régiments de dragons pour suivre de plus près les ennemis et a envoyé donner avis de leur retraite à M. de Médavy pour marcher après avec quarante-cinq escadrons qu'il a et vingt-deux bataillons. Il lui a marqué un endroit où ils se pourroient joindre, et M. de Savoie aura peine à faire sa retraite tranquillement. Ce prince, avant que de se retirer, a fait embarquer sur la flotte quelques bataillons; on croit que c'est pour les envoyer à Barcelone, d'où l'archiduc écrit des lettres très-pressantes pour avoir du

secours. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry ne partiront plus; on envoie des courriers pour faire revenir les équipages, et on en fait partir aussi pour les armées de Flandre et d'Allemagne, à qui on est bien aise de faire savoir plus diligemment ces nouvelles. — M. d'Alègre a permission de venir en France pour quelque temps; il a des prétentions sur Neufchâtel, et le nombre des prétendants augmente tous les jours.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin à Marly avec le P. de la Chaise. Il se promena l'après-dînée dans ses jardins et en repartit avant sept heures pour venir ici, où M. de Chamillart travailla avec lui, le soir, chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Marly à trois heures et alla à Saint-Germain. Monseigneur en étoit reparti avant elle et avoit ramené madame la princesse de Conty. — On mande de Rome que le pape a fait deux cardinaux, dont l'un est M. Vallemanni, archevêque d'Athènes, et qui est celui que le pape avoit fait *in petto* à la dernière promotion; l'autre est M. de Tournon, Piémontois, qui est visiteur général apostolique à la Chine *. — Le roi de Suède a déclaré au roi Auguste qu'enfin il alloit quitter la Saxe, mais on ne sait point encore de quel côté il tournera. Le roi Stanislas le presse fort de retourner en Pologne. Les Polonois ont déclaré l'interrègne, et les Moscovites saccagent toutes les terres du roi Stanislas et de ceux de son parti.

* Ce cardinal est le dernier martyr que nous connoissions, et vrai martyr d'une espèce bien nouvelle et bien terrible; c'est à son occasion et à celles qu'elle a produites qu'il faudroit des in-folios. Les anecdotes de la Chine et d'autres ouvrages suppléeront au silence que l'abondance des matières impose ici; elle pourroit déjà tenir bien des places dans les bibliothèques, et y en tient sûrement de distinguées.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'à une heure; il travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et alla tirer. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la

Ménagerie, où il y eut grande cavalcade de dames qu essayèrent de monter à cheval, jambe deçà, jambe delà, pour se tenir mieux. — Le roi a fait le comte de Tessé maréchal de camp; il n'étoit brigadier que du commencement de la campagne. — Un officier venu du Port-Royal dans l'Acadie apporta il y a quelques jours la nouvelle que les Anglois de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-York étoient venus attaquer cette colonie au mois de juin, et qu'après l'avoir attaquée durant douze jours et avoir toujours été repoussés avec grande perte ils avoient été obligés d'abandonner leur entreprise. — Nos armées de Flandre et d'Allemagne et celles des ennemis sont toujours dans leurs mêmes camps.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Il y eut une grande cavalcade de dames à la Ménagerie, et quand madame la duchesse de Bourgogne fut à cheval, elle apprit que Monseigneur donnoit une grande collation à Chaville à madame la Duchesse et à madame la princesse de Conty, qui devoient y monter à cheval, quoiqu'elles n'y eussent pas monté depuis longtemps. Madame la duchesse de Bourgogne passa à toute bride avec toutes les dames qui la suivoient, arriva à Chaville, et, sachant que Monseigneur et les princesses étoient dans le parc de Meudon, elle les y alla joindre et revint avec eux à Chaville. Elle n'y voulut pas faire collation. Monseigneur le duc de Berry, qui étoit venu avec elle, demeura avec Monseigneur. Elle avoit commandé son souper à la Ménagerie; elle le contremanda et vint souper avec le roi. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé parti d'auprès de Pignan le 25. Il suit toujours M. de Savoie, qui a trois lieues d'avance devant lui. Il ramasse beaucoup de déserteurs et de traîneurs. M. de Savoie fait en un jour plus de chemin qu'il n'en faisoit en deux en venant. Médavy devoit joindre M. de Tessé le lendemain 26, et le chevalier

de Mianne a dix mille paysans armés, du côté de Grasse, qui incommoderont encore fort les ennemis dans leur retraite. M. de Tessé n'a avec lui que deux régiments de dragons et six cents grenadiers; le reste de l'armée suit de loin.

Mardi 30, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur emmena madame la duchesse de Bourgogne dîner à Meudon; elle n'avoit de dames avec elle que mesdames de Mailly et de Nogaret. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer dans la plaine de Saint-Denis. On avoit regardé comme un prodige que monseigneur le duc de Berry eût tué, il y a quelques jours, trente-six pièces de gibier en volant, à coup de pistolet; il en a tué aujourd'hui soixante et douze. Monseigneur demeurera à Meudon jusqu'à lundi et en partira ce jour-là pour Fontainebleau. Madame la duchesse de Bourgogne revint souper avec le roi. — Le courrier qui avoit porté à M. de Vendôme la nouvelle de la retraite de M. de Savoie en est revenu; il partit hier du camp de Chièvres. L'armée des ennemis et la nôtre sont toujours dans leurs mêmes camps; mais nous serons bientôt obligés de décamper, parce que les fourrages commencent à nous manquer.

Mercredi 31, *à Versailles.* — Le roi ne sortit du conseil d'État qu'un peu avant une heure; il alla tirer l'après dînée et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée à Saint-Cyr, où la reine d'Angleterre étoit venue voir madame de Maintenon; elle n'y mena que la duchesse du Lude et madame de Caylus; ensuite elle revint faire collation à la Ménagerie et soupa ici avec le roi. — L'affaire de Neufchâtel, qui avoit été remise jusqu'au 26 du mois, a été remise encore jusqu'au 6 de

septembre ; mais on croit qu'elle sera décidée en ce temps-là, quand on aura ouï tous les avocats des prétendants, qui sont en grand nombre. — On eut nouvelle, il y a deux jours, que le chevalier de Forbin avoit attaqué une flotte marchande sur les côtes de Norwége ; il leur a pris seize vaisseaux assez richement chargés, qu'il a envoyés à Gottembourg, et il poursuit encore une autre flotte marchande qui va du côté d'Arkangel. — Les troupes d'Aragon qu'on avoit détachées pour venir en Provence ont reçu ordre de remarcher en Aragon.

Jeudi 1er septembre, à Versailles. — Le roi monta dans sa calèche à midi avec madame la duchesse de Bourgogne et alla dîner à Meudon. Il alla tirer l'après-dînée dans le parc. Madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames qu'elle avoit menées le suivirent à cheval et le virent tirer. Après la chasse le roi revint ici. Madame la duchesse de Bourgogne demeura à souper avec Monseigneur, et ne revint ici qu'à deux heures. — Au retour de Meudon, le roi étant chez madame de Maintenon, le duc d'Albe lui porta l'agréable nouvelle de l'heureux accouchement de la reine d'Espagne, qui nous a donné un prince des Asturies; elle accoucha le jour de la Saint-Louis, entre dix et onze heures du matin. Jamais le peuple de Madrid n'a témoigné tant de joie. Le roi d'Espagne parut sur le balcon du palais pour lui apprendre, lui-même, la naissance du prince, et ils remarquent comme un présage bien heureux qu'il soit né le jour de la Saint-Louis. Dès que le duc d'Albe eut appris la nouvelle au roi, il remonta en carrosse pour l'aller apprendre à Monseigneur, à Meudon. Il rencontra en chemin monseigneur le duc de Bourgogne, et ce prince le fit arrêter, se doutant bien qu'il portoit la nouvelle de l'accouchement de la reine d'Espagne. Le duc d'Albe trouva encore madame la duchesse de Bourgogne à Meudon; Monseigneur fut fort touché de cette bonne nouvelle. On en chantera dimanche le *Te Deum* ici. — M. de Vivans est revenu de la course

qu'il avoit faite vers le lac de Constance; il a rapporté beaucoup d'argent et des otages pour les contributions de ces pays-là.

Vendredi 2, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, et alla tirer l'après-dînée. — Il arriva un courrier de Flandre, parti de hier au matin. M. de Vendôme commençant à manquer de fourrages au camp de Chièvres, il s'est approché de l'Escaut, et est venu camper sa droite à Antoing, et sa gauche vers Tournay. Les ennemis marchèrent le même jour que lui et sont venus camper auprès d'Ath. — On mande de Pampelune que le canon et les munitions de guerre qu'on envoie à M. le duc d'Orléans y ont passé et qu'ils arriveront à l'armée de ce prince au plus tard le 8 de ce mois. — Le roi a choisi le marquis de Brancas, qui est en Espagne, pour faire compliment à LL. MM. CC. sur la naissance du prince des Asturies. — Le roi donna, il y a environ un mois, le prieuré d'Essonne, qui est fort joliment bâti, à l'abbé de Boisfranc, qui, comme abbé de Coulon, nommoit aux cures de Saint-Germain et de Marly; il a renoncé à ce droit-là, et on a eu de Rome tout ce qui étoit nécessaire là-dessus.

Samedi 3, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il se promena dans les jardins. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent, le soir, à l'hôtel de Conty, et virent les bâtiments que madame la princesse de Conty a fait faire tout auprès pour y établir des petites filles qu'elle fait élever à ses dépens. Monseigneur le duc de Berry alla coucher à Meudon, d'où il partira pour Fontainebleau lundi avec Monseigneur. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui, n'ayant plus de fourrages auprès de Dourlach, en est décampé sans que les ennemis aient songé à le suivre; il est venu camper à Rastadt, où il est dans l'abondance des fourrages. Les ennemis, qui ont reçu

plusieurs renforts, sont campés à Ettlingen. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme qui ne vient que pour recevoir des ordres ; il a sept ponts sur l'Escaut, quatre dans Tournay et trois au-dessous, et passera l'Escaut sans embarras quand il le jugera à propos. — Le roi a donné le gouvernement de la citadelle de Strasbourg à Bergeret, qui en étoit lieutenant de roi et que le maréchal de Villars avoit recommandé.

Dimanche 4, *à Versailles.* — Le roi fit chanter le *Te Deum* à la messe. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry y vinrent de Meudon, et après le conseil, où Monseigneur demeura, ils retournèrent dîner à Meudon. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures et puis s'alla promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à vêpres, et monseigneur le duc de Bourgogne retourna encore au salut. — M. de la Fare, qu'on appeloit d'ordinaire *le Borgne* pour le distinguer des autres la Fare, est mort âgé de quatre-vingt-six ans. Il étoit gouverneur de Brescou; ce gouvernement vaut 6 ou 7,000 livres de rente, et est demandé par beaucoup de gens. — On eut des lettres du maréchal de Tessé du 27, par l'ordinaire. Il étoit à Lorgnes auprès de Draguignan, où il sera joint par M. de Médavy ; on suit toujours les ennemis, qui se retirent assez vite. Montgeorges est entré dans Antibes avec un régiment de dragons. M. de Savoie n'a pas encore passé le défilé de l'Estrelle. Les paysans assomment tout ce qui s'écarte de leur marche.

Lundi 5, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry partirent de Meudon avec madame la princesse de Conty, allèrent dîner à Petit-Bourg et coucher à Fontainebleau. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse

de Bourgogne allèrent se promener l'après-dînée au bois de Boulogne, à cheval, avec beaucoup de dames. Il y vint un nombre infini de carrosses de Paris pour voir la cavalcade. Dès que la nuit fut venue, ils entrèrent à la Meute chez M. d'Armenonville, où il y eut un souper magnifique, pendant lequel madame d'Armenonville servit toujours madame la duchesse de Bourgogne*. Il y eut des hautbois, on dansa fort. Il y eut une illumination dans la cour et dans les jardins et beaucoup de belles fusées; la fête fut fort agréable, et ils ne revinrent ici qu'à deux heures du matin (1). — Le roi, à son

(1) « M. d'Armenonville ayant fait de grands embellissements au bois de Boulogne depuis qu'il en est capitaine et ayant aussi rendu le château de la Meute, qui lui sert de logement en cette qualité, une des plus agréables maisons des environs de Paris, et monseigneur le duc et madame la duchesse de Bourgogne, en ayant ouï parler comme d'un lieu qui méritoit d'être vu, résolurent d'y aller sans en avertir M. d'Armenonville, qui, de son côté, se doutoit qu'il auroit un jour l'honneur de recevoir cette auguste compagnie dans cette agréable maison. Il ne se trompoit pas, et ayant su qu'elle étoit en chemin pour s'y rendre, il alla la recevoir à la porte du parc, appelée *la porte verte*. Madame la duchesse de Bourgogne se promena longtemps dans ce parc en habit d'amazone, accompagnée d'une vingtaine de dames, dont les plus jeunes étoient aussi vêtues en amazones, et l'on se rendit ensuite au château de la Meute, d'assez bonne heure pour en voir les appartements. M. et madame d'Armenonville, pour répondre à l'honneur qu'ils recevoient, trouvèrent le moyen, malgré la brièveté du temps, de faire préparer un magnifique ambigu, dont la délicatesse des mets et la beauté des fruits répondoient à leurs soins et à l'ardent désir qu'ils avoient que ce repas pût être digne des augustes personnes pour lesquelles ils l'avoient fait préparer. Comme ils n'avoient pas prévu que la compagnie dût être si nombreuse, la table n'étoit que de quinze couverts. Il y avoit une seconde table pour les seigneurs qui accompagnoient monseigneur le duc de Bourgogne, et comme toutes les dames ne purent trouver place à la première table, il y en eut plusieurs qui se placèrent à la seconde, ce qui fut cause que beaucoup d'officiers n'y purent avoir place, et M. d'Armenonville s'en étant aperçu, il en fit servir une troisième dans son cabinet. Comme il fallut employer un peu de temps à préparer ces tables, les hautbois jouèrent pendant cet intervalle, durant lequel madame la duchesse de Bourgogne dansa avec les jeunes dames de sa suite. On se mit à table à huit heures. Monseigneur le duc et madame la duchesse de Bourgogne furent servis par M. et par madame d'Armenonville. Pendant le souper on illumina la cour avec beaucoup de lamperons, afin que la compagnie en fût éclairée lorsqu'elle sortiroit. Le repas fini, madame la duchesse de Bourgogne reprit la danse, afin

dîner, se fit conter, par le maréchal de Boufflers, le détail de la fête du duc d'Albe à Paris, qui fut superbe; il y aura trois jours durant toujours divertissements nouveaux. L'ordre y est fort grand; on y a jeté de l'argent au peuple (1).

* On a vu, au repas que la ville de Paris donna au roi à l'hôtel de ville, que madame de Fourcy, femme du prévôt des marchands et conseiller d'État et fille du chancelier Boucherat, servit à table madame la dauphine de Bavière, tandis que des dames non-seulement titrées, mais de qualité sans titre étoient à table avec le roi et cette princesse. Ce fut ici la même chose. Armenonville étoit conseiller d'État et directeur des finances; il devint garde des sceaux dans la régence; mais à quoi on ne se seroit pu attendre, Morville, son fils, qui de procureur général du grand conseil devint ambassadeur en Hollande et au congrès de Cambray, puis ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères, fut chevalier de la Toison d'or sous M. le Duc, avec M. le duc d'Orléans et lui en même temps; ce qui fut payé comptant, deux mois après, par le renvoi de l'infante.[1]

---

de donner un air de fête à la réception qui lui avoit été faite, et M. d'Armenonville, voulant marquer la joie qu'il ressentoit de ce que cette réception avoit été agréable aux augustes personnes qui lui avoient fait l'honneur de venir chez lui, fit tirer de très-belles fusées volantes dont il avoit fait provision dans la pensée qu'il pourroit un jour recevoir l'honneur qu'il reçut ce jour-là. La danse finit à une heure après minuit, et toute la compagnie retourna à Versailles, éclairée par un grand nombre de flambeaux.» (*Mercure* de septembre, pages 190 à 196.)

« La maison où cette fête s'est donnée s'appelle le château de la Muette; le mot de meute n'est que pour un grand nombre de chiens de chasse qui sont ensemble, et le lieu où on les tient s'appelle le *Cheni;* mais le nom de *Muete* que porte ce château est un vieux mot françois dérivé de *a mutando,* parce que dans toutes les forêts, bois ou rendez-vous de chasse dans les plaisirs du roi, il y avoit toujours un endroit où l'on mettoit pendant la chasse la vieille meute, ou relais de vieux chiens, autrement dits *chiens de rechange*, et cela est si véritable que dans les forêts de Saint-Germain en Laye et de Fontainebleau on voit encore de vieilles masures qui portent ce nom de *Muete*, et si l'on en veut être plus assuré, l'on peut voir les provisions de capitaine des chasses que M. de Catelan avoit, et celles qu'a présentement M. d'Armenonville; on y trouvera le nom de *Château de la Muete*, et non de la Meute. » (*Mercure* d'octobre, pages 322 et 323.)

(1) Voir la relation des fêtes données par M. le duc d'Albe, ambassadeur d'Espagne, dans le *Mercure* de septembre, page 252 à 302.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. Après dîner il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures, et puis il alla se promener à l'Étoile, qui est une petite maison que madame la duchesse d'Orléans fait bâtir dans le parc de Versailles et dont le roi fait la principale dépense. Monseigneur a mandé au roi que madame la princesse de Conty eut hier au soir, à Fontainebleau, un violent choléra-morbus qui lui a duré dix heures; elle étoit un peu soulagée ce matin. — Il y a eu une petite affaire en Espagne sur la Segra à un fourrage. Quoique les ennemis fussent plus forts que nous en cet endroit-là, on leur a pris ou tué trois ou quatre cents cavaliers, et on a ramené beaucoup de chevaux. C'est Cilly qui commandoit à cette action; nous n'y avons perdu que deux dragons; Chazel, qui fait le détail de la cavalerie, y a eu le poignet cassé. — Madame la duchesse de Bourgogne, qui est un peu enrhumée et un peu fatiguée aussi de sa cavalcade de hier, s'est reposée toute la journée. — Le roi a donné au fils de M. Desgranges, qui est capitaine de cavalerie, l'agrément pour acheter le régiment de dragons du maréchal de Montrevel.

Mercredi 7, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et travailla, dès qu'il l'eut prise, avec M. le cardinal de Noailles, comme il fait tous les mercredis, et ensuite M. de Chamillart vint lui apporter des nouvelles venues par un courrier du maréchal de Tessé. L'après-dînée le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans sa médecine. Le roi, au souper, fit mettre à sa table Mademoiselle, et après souper la fit entrer dans le cabinet; il ne fait point manger avec lui les princesses du sang que dans les grandes cérémonies : ainsi voilà une distinction qu'il donne à Mademoiselle comme petite-fille de France, car les petites filles de France y mangent. Il la gracieusa fort même durant tout le souper *.

— Les nouvelles qu'a apportées le courrier du maréchal de Tessé sont que les ennemis avoient repassé le Var, M. de Savoie faisant l'arrière-garde de tout. Ils ont marché fort serré dans leur retraite. Les paysans leur ont tué trois ou quatre cents hommes dans le bois de l'Estrelle. Le courrier qui est venu est M. Berthelot, colonel du régiment d'infanterie de Bretagne, frère de Pleneuf. Dès que M. de Savoie eut passé le Var, il fit rompre tous les ponts et se mit en bataille derrière la rivière. — Le roi a donné l'agrément au comte de Tallard pour acheter le régiment du comte de Tessé, qui est un petit vieux corps.

* Ce souper de la fille de M. le duc d'Orléans au grand couvert à Versailles, où les princesses du sang ne sont point admises, fut une grâce qui s'est faite quelquefois à Fontainebleau aux princesses du sang, même avec la cour d'Angleterre; mais une grâce passagère ne tourne pas en droit, et cette rare faveur n'eut pas plus de suite pour cette jeune princesse qu'elle en avoit eu pour les autres, et ne lui donna aucune distinction sur elles, ni de droit, ni de fait.

Jeudi 8, *à Versailles*. — Le roi alla se promener à Trianon l'après-dînée; il reçut des lettres de Monseigneur que madame la princesse de Conty se portoit mieux. Madame la duchesse de Bourgogne entendit le salut, et puis alla à l'Étoile, qui est la nouvelle maison de madame la duchesse d'Orléans dans le parc. — Il arriva un courrier de M. de Tessé, qui étoit à Nice le 3. M. de Savoie se retire fort diligemment du côté de Coni, et M. de Tessé remet garnison dans Nice, et y laisse Montgeorges pour y commander, et il s'en va faire un tour à Villefranche pour voir l'état de la place. On avoit cru que M. de Savoie, pour se dépiquer, en voudroit peut-être faire le siége ou celui de Monaco, mais il n'y a plus rien à craindre ni pour l'un ni pour l'autre. — Le roi a donné à Deseuille, lieutenant des gardes du corps, la lieutenance de roi de Champagne, qu'avoit M. de Praslin et qui n'avoit point été remplie depuis sa mort. — Le roi a donné

à Cilly, lieutenant général dans l'armée de M. le duc d'Orléans, la lieutenance de roi du pays de la Marche, qui vaque depuis quelques mois par la mort de M. de Lestanges.

Vendredi 9, *à Versailles*. — Le roi, après dîner, alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur le duc de Bourgogne partit d'ici pour aller à Fontainebleau. — Il arriva un courrier de M. de Vendôme, qui a passé l'Escaut et qui est campé sa droite à Pont-à-Tresin, et sa gauche sous la contrescarpe de Tournay : toute son infanterie en première ligne, et toute sa cavalerie en seconde ligne. Les ennemis ont passé l'Escaut à Oudenarde et ont leur droite vers Menin et leur gauche à Helchin. M. de Vendôme a détaché M. de Gassion avec vingt escadrons, qui demeurera dans Tournay; il a pour maréchal de camp, sous lui, M. de Conflans. M. de Vendôme a aussi envoyé quinze escadrons à M. de la Mothe, qui est à Ypres. — Il arriva, à Paris, un courrier de M. le prince de Conty, qui est parti de Neufchâtel le 6; ce prince doit arriver demain à Fontainebleau et n'a point voulu attendre à Neufchâtel la décision de l'affaire. Les bruits de ce pays sont que madame la duchesse de Lesdiguières y a bonne part, mais cela est pourtant encore incertain.

Samedi 10, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. Il alla tirer l'après-dînée. M. le prince de Conty arriva à Fontainebleau. — Les Hongrois se doivent assembler à la fin du mois pour faire l'élection d'un nouveau roi; on en propose trois, qui sont : l'électeur de Bavière, M. le prince de Conty et le prince Ragotzki. — Mardi dernier, dans la plaine de Saint-Denis, le fils aîné du feu comte de Tonnerre tua d'un coup de fusil le second fils de M. Amelot, notre ambassadeur en Espagne. Madame de Tonnerre, mère du comte de Clermont, se jeta aux pieds du roi mercredi pour demander la grâce de son fils, as-

surant S. M. que le fusil de son fils s'étoit lâché sans qu'il eût intention de blesser M. Amelot, qui étoit son ami et avec qui il étoit venu à la chasse. Madame de Vaubecourt, sœur de M. Amelot l'ambassadeur, est venue se jeter aux pieds du roi aujourd'hui pour lui demander de ne point faire de grâce à l'assassin de son neveu, assurant qu'il l'avoit tué après l'avoir couché en joue. Le roi répondit comme il avoit fait à madame de Tonnerre, qu'il les plaignoit fort, mais qu'en cette occasion-là il falloit voir les informations et suivre le cours de la justice. M. de Clermont est en fuite.

Dimanche 11, *à Versailles*. — Le roi tint conseil d'État comme à l'ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures, et puis s'alla promener à Trianon. — L'empereur a accordé au roi de Suède le rétablissement des églises protestantes dans toute la Silésie et plusieurs autres choses concernant la religion, suivant les traités de Westphalie. Il espère que cela apaisera le roi de Suède, qui ne laisse pas de faire marcher en ce pays-là un gros corps de troupes qui y subsisteront aux dépens du pays; il veut, dit-il, avoir l'exécution des promesses de l'empereur. — On a découvert une grande conspiration à Genève, où l'on devoit tuer tous les magistrats. On a pendu un des principaux coupables, qui n'a voulu nommer aucun de ses complices, et même, étant sur l'échafaud, il a crié au peuple qu'ils n'avoient qu'à continuer dans leur entreprise et qu'ils n'avoient rien à craindre, puisqu'il n'avoit nommé personne. Les magistrats de cette ville sont dans une grande épouvante et soupçonnent un prince leur voisin d'avoir fomenté cette conspiration. Les Suisses, leurs alliés, leur ont envoyé quelques troupes pour garder leur ville. — Mademoiselle eut encore l'honneur de souper avec le roi.

Lundi 12, *à Petit-Bourg*. — Le roi, avant que d'aller à la messe, à Versailles, donna audience à M. le cardinal

de Noailles, et ensuite à M. le procureur général. Il dîna à onze heures et puis monta en carrosse avec madame la duchesse de Bourgogne, Madame, madame la duchesse du Lude et madame de Mailly. Il arriva ici à trois heures et se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Il loua fort M. d'Antin de tous les embellissements qu'il avoit faits à sa maison et du bon ordre qu'il avoit apporté pour que tout le monde y fût à son aise. Il entra ensuite chez madame de Maintenon, où il fit entrer M. d'Antin avec un plan général de la maison et des jardins; il condamna un plant de marronniers et approuva fort tout le reste. — Par les dernières lettres de M. de Villars que l'ordinaire a apportées, ce maréchal étoit encore à Rastadt et les ennemis à Ettlingen. Le détachement de Flandre et celui d'Allemagne, qui marchoient en Provence, joindront M. de Villars le 24 de ce mois. Il paroît qu'il ne songe pas à repasser le Rhin. Son dessein, à ce qu'on croit, est de faire hiverner l'armée du roi en Allemagne, et l'on dit même qu'il finira la campagne par un siége considérable, ce qui sera pourtant difficile, parce que les ennemis se fortifient tous les jours.

Mardi 13, *à Fontainebleau*. — Le roi, après son lever, regardant à la fenêtre, vit que M. d'Antin avoit fait abattre la nuit tous les arbres qu'il avoit condamnés. Il entendit la messe à dix heures, où l'on chanta un motet en musique qui fut remarqué, parce qu'il convenoit à un bon courtisan. Le roi dîna après la messe, s'alla encore promener dans les jardins malgré la pluie, et puis monta en carrosse pour venir ici, où il arriva avant quatre heures. Madame de Maintenon, dès les sept heures du matin, se promena en chaise et fit tout le tour des jardins de Petit-Bourg, dont M. d'Antin lui fit les honneurs. — On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans du 3 de ce mois. Il attend son canon et ses poudres pour faire le siége de Lérida. Il eut ce jour-là un accès de fièvre qui lui prit par frisson, mais la fièvre étoit presque passée quand

l'ordinaire partit, et les médecins croient que cela n'aura point de suite. Il avoit marché, il y a quelques jours, pour attaquer la cavalerie ennemie, qui fut avertie par deux dragons qui désertèrent de la marche de S. A. R. Ils se retirèrent fort précipitamment jusques à Tarragone; ils laissèrent quelques bagages, et on leur prit quelques prisonniers, parmi lesquels est le major de Lérida.

Mercredi 14, à Fontainebleau. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Tessé mande au roi qu'il a laissé dans Nice trois bataillons, qu'il en laisse en Provence vingt-trois; il fait remarcher le reste de l'infanterie en Dauphiné et en Savoie; il envoie une partie de sa cavalerie à Arles et le reste au camp des Sablons. Ses lettres sont du 8. Il est revenu par les mêmes endroits où avoit passé M. de Savoie, et a trouvé partout une si grande infection de corps morts qu'il a ordonné aux communautés de faire enterrer, de peur que cela n'empestât l'air. Les ennemis ont fait beaucoup moins de désordre en Provence qu'on ne l'avoit dit et n'en ont pas emporté 100,000 francs d'argent; ils ont fait pour le moins autant de désordre dans le comté de Nice qu'en Provence. — Le vieux Bartet est mort chez le maréchal de Villeroy auprès de Lyon. Il avoit cent cinq ans; il avoit été secrétaire du cabinet, et le cardinal Mazarin l'avoit employé souvent dans des intrigues de cour. Il est mort dans la dernière pauvreté*.

* Bartet avoit été fort dans le grand monde, dans les intrigues et dans beaucoup de manéges avec le cardinal Mazarin. Il avoit beaucoup d'esprit, et il avoit été fort gâté, comme le sont ces sortes de gens, qui peuvent servir et nuire; il en étoit devenu fort insolent, et s'étoit rendu redoutable. Des impertinences qui lui échappèrent souvent sur M. de Candale lui attirèrent de sa part une rude bâtonnade, et qui fut avouée. L'aveu outra Bartet plus que les coups, et ce qui l'outra de désespoir c'est qu'il eut beau crier, il n'en fut autre chose; ce fut le commencement de son déclin. Il n'étoit point marié. Comme on le crai-

gnoit plus qu'on ne l'aimoit, et que son insolence avoit révolté tout le monde, chacun fut ravi de son aventure, et quand la faveur se lassa de le soutenir, chacun le laissa tomber avec plaisir, et les ministres et les courtisans du haut parage se gardèrent bien de l'appuyer; et quand de dépit il se fut retiré, ils se gardèrent tout autant de le faire revenir.

Jeudi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans sa calèche avec lui. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. — M. le duc d'Orléans doit avoir commencé le siége de Lérida le 10. Les ennemis ont trois mille hommes de leur meilleure infanterie dans la place, et ils y ont mis le prince de Darmstadt pour y commander. Le marquis de Bay devoit assembler l'armée d'Estramadure le 15 et faire le siége de Ciudad-Rodrigo, qui est une fort mauvaise place. — Le roi de Suède est parti de Saxe le 1er de ce mois; il est entré en Silésie et marche fort lentement. L'empereur lui a accordé tout ce qu'il demandoit. Le roi Stanislas a marché quelques jours avant lui et est au bout de la Silésie sur la frontière de Pologne; mais il ne veut point entrer en ce royaume que le roi de Suède ne soit fort près de lui. — On mande de Grenoble, au roi, que le cardinal le Camus est à l'extrémité.

Vendredi 16, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée. Le soir il y eut comédie pour la première fois (1). — On eut des lettres de M. de Vendôme du 14 au soir. Il est toujours dans son même camp et les ennemis dans le leur, et il n'y a point d'apparence qu'il se passe rien de considérable le reste de la campagne de ce côté-là; on

(1) « On représenta *le Tartuffe.* » (*Mercure* de septembre, page 363.) Voir tome VII, page 382, tome IX, pages 13 et 302. Le *Mercure* ne donne pas de journal détaillé du séjour de la cour à Fontainebleau pour les années 1704, 1705 et 1706; mais il est évident que le *Tartuffe* faisait, à chaque voyage, partie du répertoire.

commence même ici à travailler aux quartiers d'hiver pour notre armée de Flandre. — On a reçu des lettres du duc de Berwick, de Pampelune, où il arriva le 8. Il devoit rejoindre M. le duc d'Orléans devant Lérida le 12. — On a nouvelle par la Hollande que le chevalier de Forbin avoit trouvé auprès de l'embouchure de la Dwina une flotte marchande hollandoise, qui alloit en Moscovie, dont il avoit pris dit-sept bâtiments richement chargés. Les lettres qu'on a reçues de Hollande portent que le chevalier de Forbin vouloit emmener cette prise-là et celle qu'il a déjà faite il y a déjà quelque temps sur les Anglois à Brest, et qu'il passera par le nord d'Écosse.

Samedi 17, *à Fontainebleau.* — Le roi apprit à son lever la mort du cardinal le Camus; il n'avoit de bénéfices que l'évêché de Grenoble; mais il avoit près de 100,000 écus de légitime, qui reviennent à sa famille*. — Le roi, après la messe, tint le conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il alla courre le cerf. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. — Par la mort du cardinal le Camus il vaque une sixième place dans le Sacré Collége, outre les deux que le pape vient de remplir depuis un mois. — On reçut des lettres du maréchal de Tessé du 11, d'Aix. Il en repartoit le lendemain pour aller à Briançon; il compte que M. de Savoie arriva le 6 à Coni, mais comme nous avons envoyé beaucoup de bataillons dans la vallée de Barcelonnette, il y a grande apparence que M. de Savoie ne pourra rien entreprendre dans ces vallées-là. — Le roi a fait lieutenant général le baron Sparre, qui arrive depuis quelques jours de notre armée de Flandre.

* On a vu, lors du passage des princes à Grenoble, en 1701, en revenant d'accompagner le roi d'Espagne à Saint-Jean de Luz, quel étoit le cardinal le Camus, sa fortune, sa disgrâce et la cause de l'une et de l'autre et jusqu'à quel excès il poussoit la folie du cardinalat; sa mort ou plutôt ses suites ne furent pas édifiantes. Son testament fut immense, et sa

succession prodigieuse. On eut peine à comprendre comment, avec un seul évêché, qui n'est pas riche, et 100,000 écus de patrimoine, il avoit pu amasser tant de biens, et le mot salé « *pietas ad omnia utilis* » revint beaucoup dans l'esprit de tout le monde quand on vit ses légumes et sa frugalité, qui l'avoient fait cardinal, l'avoir encore enrichi par ses épargnes si démesurément.

Dimanche 18, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, trouva bon que M. l'évêque de Langres et M. le Camus, premier président de la cour des aides, lui parlassent dans son cabinet pour tâcher à justifier le comte de Clermont, leur neveu ou petit neveu, sur la mort du fils de M. Amelot. Le roi tint conseil d'État à son ordinaire, alla tirer l'après-dînée, et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur se promena en carrosse autour du canal avec madame la princesse de Conty; monseigneur le duc de Bourgogne s'y promena aussi avec madame la duchesse de Bourgogne et revinrent à pied du bout du canal. — D'Avéjan, qui commandoit pour le roi à Nancy, y est mort. Il touchoit 48,000 francs du roi, savoir : 4,000 livres d'une ancienne pension qu'on lui donna quand il quitta la lieutenance-colonelle du régiment des gardes, 6,000 livres de grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, 20,000 livres qu'il avoit conservées du commandement de Furnes, qu'il avoit eu, et 12,000 livres pour le commandement de Nancy.

Lundi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, alla chez madame de Maintenon, où M. de Chamillart vint travailler avec lui jusqu'à son dîner. L'après-dînée il alla courre le cerf. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse (1). Après qu'on en

(1) « Sa Majesté avoit très-expressément défendu qu'on entrât dans les vignes pendant aucunes chasses, de crainte qu'on ne fît tort à la vendange des particuliers. » (*Mercure* de septembre, page 365.)

fut revenu, le roi travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Au retour de la chasse monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne montèrent à cheval dans l'allée royale avec plusieurs dames, et après le coucher du roi ils allèrent encore se promener sur les terrasses du Tibre. — Le roi a donné la grande croix de Saint-Louis à M. de Laumont qui commande à Dunkerque; il avoit le cordon rouge dans cet ordre, que le roi a donné au chevalier d'Asfeld, lieutenant général en Espagne. Le commandement de Nancy est donné à M. de Valeilles, qui en étoit lieutenant de roi. Le commandement de Furnes est donné au chevalier de Bauyn, capitaine aux gardes, qui vendra sa compagnie, et l'on croit qu'elle sera achetée par le fils de d'Avéjan, qui est lieutenant dans ce régiment et à qui le roi donne 1,000 écus de pension.

Mardi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi, après le conseil de finances, demeura à travailler avec M. de Chamillart; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — M. le duc de Rohan a prié le roi de trouver bon qu'il n'allât point cette année tenir les états de Bretagne, et de vouloir bien que le prince de Léon, son fils, les allât tenir en sa place. — Les troupes de l'empereur qui étoient avec M. de Savoie sont retournées dans le Milanois, et il paroît même qu'il y a quelque mésintelligence entre le duc de Savoie et le prince Eugène. — On a intercepté une lettre de l'archiduc à l'empereur, dans laquelle il se plaint qu'on ait donné la vice-royauté de Naples, sans sa participation, à un Allemand; la lettre même, à ce qu'on dit, est assez aigre et assez haute. On prétend aussi que l'archiduc a écrit à l'impératrice douairière, sa mère, pour la prier de ne point aller à Naples, lui mandant que ce voyage étoit contraire à leurs intérêts, à lui et à elle. Il paroîtroit par là que l'empereur et l'archiduc n'ont pas sujet d'être contents les uns des autres.

Mercredi 21, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État le matin à son ordinaire; Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne sont toujours à ces conseils-là. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Chamillart et puis alla se promener en calèche à l'entour du canal. Madame la duchesse de Bourgogne étoit seule avec lui dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la promenade. — La flotte ennemie qui étoit devant Toulon, après avoir reporté à Oneglia et à Final les malades et les blessés, a fait voile vers la Catalogne, où l'on dit qu'elle porte quatre ou cinq bataillons à l'archiduc, qui demande du secours de tous côtés et qui se plaint d'être abandonné. — Le roi de Suède marche fort lentement dans la Silésie, et on ne croit pas qu'il veuille entrer en Pologne avant la fin du mois. — M. d'Hanovre est arrivé à l'armée des ennemis, en Allemagne, qu'il va commander; le marquis de Bareith en étoit parti avant qu'il y arrivât. Ils ont détaché une partie de la garnison qu'ils avoient dans Philisbourg pour l'envoyer à Landau, croyant que le maréchal de Villars en vouloit faire le siége; mais il ne paroît pas que ce maréchal songe encore à repasser le Rhin. Il fait donner de l'avoine à sa cavalerie, qui trouve du foin en abondance dans les quartiers où elle est.

Jeudi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. — Riberville, notre envoyé à Gênes, mande que, par une felouque arrivée en quatre jours de Gaëte, on avoit appris que les troupes qui sont dans le royaume de Naples, pour l'archiduc, avoient voulu faire le siége de cette place, et que par bonheur les galères de Sicile et trois de l'escadre du duc de Turci, qui étoient dans le port, avoient tiré si à propos sur les troupes qui étoient le plus près de la mer qu'on les avoit mises en grand désordre, et que le duc d'Esca-

lone, qui s'y est retiré avec trois mille Espagnols, avoit fait une sortie, dans laquelle il avoit tué mille ou douze cents Allemands, et que le reste de cette petite armée, loin de continuer le siége, s'étoit retiré à Naples. Il y a eu aussi à Reggio un petit soulèvement qui marque que l'autorité de l'archiduc n'est pas encore bien établie en ce pays-là. — On mande de Namur qu'un neveu du baron de Sparre, qui portoit son nom et qui y étoit venu avec l'équipage de son oncle, s'étoit tué d'un coup de pistolet dans la tête; il y avoit quelques jours qu'on s'apercevoit qu'il étoit fort chagrin et ne vouloit point manger.

Vendredi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur et messeigneurs ses enfants coururent le loup. Madame la duchesse de Bourgogne alla aux Loges, où elle demeura assez longtemps dans l'église, ensuite elle alla à Avon et puis à l'hôpital, où elle visita les malades et où elle donna bien des charités. A six heures et demie la cour d'Angleterre arriva; la reine avoit couché à Corbeil, où le roi son fils, qui étoit demeuré à Saint-Germain, la vint joindre. Le roi et toute la maison royale les reçurent sur le perron de la cour en ovale, et puis conduisirent la reine chez elle et soupèrent tous en public dans l'endroit où le roi mange les soirs. Le roi fait toujours mettre la reine entre le roi d'Angleterre et lui, et donne toujours la droite au roi d'Angleterre (1). Madame la duchesse de Bourgogne donna aussi toujours la droite à la princesse d'Angleterre; elle n'étoit

---

(1) « Quoique plusieurs des seigneurs anglois qui ont l'honneur de suivre Leurs Majestés fussent venus plusieurs fois à Fontainebleau, cette magnificence leur parut toujours nouvelle, et ils ne purent s'empêcher de se récrier que, si Leurs Majestés Britanniques partoient de Londres dans l'éclat de leurs plus grandes prospérités pour venir voir le roi, il ne seroit pas possible qu'on les reçût avec plus de majesté et de grandeur, et que ce qui les surprenoit encore davantage étoit que, depuis qu'elles étoient en France, cela ne s'étoit jamais démenti un seul moment, et qu'il leur paroissoit au contraire que la générosité du roi augmentoit tous les jours à leur égard. » (*Mercure* de septembre, page 376.)

encore jamais venue à Fontainebleau. La reine d'Angleterre est logée, comme le dernier voyage, dans notre appartement, le roi d'Angleterre dans l'appartement de la duchesse de Guiche et la princesse sa sœur dans celui de la duchesse de Noailles. — Les dernières lettres qu'on a de M. le duc d'Orléans sont du 8. Il avoit eu trois accès de fièvre tierce, que le quinquina lui a ôtée. Il doit être le 12 devant Lérida, où la tranchée ne sera ouverte que le 17 au plus tôt.

Samedi 24, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finances comme à l'ordinaire, et l'après-dînée il alla courre le cerf. Il partit d'ici dans un grand carrosse avec le roi d'Angleterre, la princesse d'Angleterre, madame la duchesse de Bourgogne, la duchesse du Lude et une dame de la reine d'Angleterre; et en arrivant au rendez-vous de la chasse le roi entra dans sa calèche, le roi d'Angleterre monta à cheval, madame la duchesse de Bourgogne et la princesse d'Angleterre, la duchesse du Lude et la dame de la reine d'Angleterre montèrent dans une calèche à quatre et découverte. Le soir il y eut comédie (1). — Les lettres de Madrid du 12, qu'on a reçues par l'ordinaire, nous apprennent que le roi d'Espagne ayant donné ordre d'expédier les patentes pour la grandesse qu'il a accordée au maréchal de Berwick, avec la faculté de faire passer cette dignité à tel de ses fils qu'il

(1) « On joua *Cinna*. Le cercle y fut fort magnifique, et toutes les princesses et beaucoup de dames y étoient brillantes de pierreries. Il y avoit sept fauteuils de rang où étoient le roi d'Angleterre, et à sa droite madame la princesse sa sœur, madame la duchesse de Bourgogne, Madame et madame la duchesse d'Orléans; et Sa Majesté Britannique avoit à sa gauche Monseigneur et monseigneur le duc de Berry. Madame la Duchesse, madame la princesse de Conty et toutes les autres princesses et dames formoient le cercle jusqu'à l'orchestre. Le souper suivit ce divertissement, et les rangs y furent observés comme le jour précédent. Il est impossible de voir plus de pierreries ensemble que celles qui servoient de parure à cette auguste compagnie, qui reconduisit, à l'issue du souper, Leurs Majestés Britanniques dans leurs appartements. » (*Mercure* de septembre, pages 378 et 379.)

voudroit, S. M. C. a jugé à propos d'y attacher les villes de Lérida et de Xerica dans le royaume de Valence, avec 12,000 livres de rente qui en dépendent et le titre de duché*. On a à Madrid des lettres de la frontière de Portugal qui portent qu'il se commettoit de grands désordres dans Lisbonne, que beaucoup de gens y avoient été assassinés la nuit dans les rues, qu'on attribuoit ces meurtres à l'infant don Francisco, et que le roi de Portugal a été obligé de faire publier des défenses de sortir dans les rues passé neuf heures du soir. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent tirer des sangliers, et monseigneur le duc de Berry eut le malheur de blesser considérablement un des veneurs.

* La bataille d'Almanza et les autres services du duc de Berwick en Espagne lui valurent cette grâce complète et sans exemple de pouvoir faire passer de son vivant à celui de ses fils qu'il voudroit sa grandesse. On a déjà vu que le père et le fils ne sont jamais grands à la fois, à moins que le fils ne le devienne par une grandesse distincte de celle de son père, ou faite pour ce fils, ou héritée d'ailleurs que du côté de son père vivant, et le choix de la succession de la grandesse donnée au père ne le fut jamais qu'à celui-ci, et passe toujours de droit et de nécessité à l'aîné. Voilà les deux choses sans exemple. La troisième, qui n'en a guère, est le don des terres qui composent la grandesse. M. de Berwick n'avoit qu'un fils unique du premier lit; il en avoit d'autres du second; il se flattoit toujours de son rétablissement en Angleterre à la paix, et il destinoit ce fils du premier lit à y recueillir ses biens et sa dignité, et à l'y envoyer s'établir; c'est ce qui lui fit demander ce choix pour pouvoir donner sa grandesse à l'aîné du second lit. On verra dans la suite comment tout se passa dans sa famille.

Dimanche 25, *à Fontainebleau*. — Le roi tint conseil d'État; mais depuis que la cour d'Angleterre est ici il tient ses conseils avant la messe, où il ne va qu'après midi, et va toujours prendre la reine dans son appartement, et lui donne la main jusqu'à la chapelle, et toujours à couvert. On entre de la galerie de Diane dans le cabinet de Clorinde, et l'on traverse les appartements de monseigneur le duc de Bourgogne, de madame la duchesse de Bourgogne et du roi. L'après-dînée le roi

travailla avec M. de Chamillart jusqu'à quatre heures, et puis on s'alla promener en carrosse autour du canal. Le roi étoit dans le fond du carrosse avec la reine d'Angleterre, à qui il donne toujours la droite. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur se mirent dans les portières; madame la duchesse de Bourgogne et Madame étoient au devant. Monseigneur étoit dans son carrosse avec madame la princesse de Conty, M. le prince de Conty et plusieurs dames. Il y avoit grand nombre de carrosses des dames de la cour et des courtisans. — Il arriva un courrier du maréchal de Tessé, qui mande que le prince Eugène, qui avoit fait courre le bruit qu'il retournoit dans le duché de Milan avec les troupes de l'empereur, avoit marché à Suze, avoit pris les retranchements qu'on avoit faits sur la hauteur et la ville où nous n'avions que quatre bataillons, qui se sont retirés dans le château. Le maréchal de Tessé étoit à Exilles, où il assemblera des troupes pour tâcher de secourir Suze.

Lundi 26, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf seul dans sa calèche l'après-dînée. Le roi d'Angleterre étoit à cheval; madame la duchesse de Bourgogne, la princesse d'Angleterre et les dames qui les suivoient étoient en calèche et furent fort mouillées et ne revinrent qu'à la nuit. Il y eut un retour de chasse chez madame de Maintenon, que madame la duchesse de Bourgogne donna au roi d'Angleterre et à la princesse sa sœur et plusieurs dames, pendant que le roi travailloit avec M. Pelletier dans son cabinet. — Le marquis de Sourdis est mort en Guyenne, où il étoit retiré; il avoit longtemps commandé dans cette province-là. Il étoit fort ancien lieutenant général; il étoit gouverneur de l'Orléanois, et avoit, outre cela, le gouvernement d'Amboise; il étoit chevalier de l'Ordre. Il n'avoit d'enfants que madame de Chabannois*. — On mande de Flandre que, les ennemis ayant envoyé un parti de six cents chevaux dans le Cambrésis pour étendre leurs contributions, M. de Vendôme avoit dé-

taché Tournefort avec six escadrons et six cents grenadiers, qui avoient joint le parti auprès de Câteau-Cambrésis; les grenadiers n'avoient pas pu suivre Tournefort. Dès que les ennemis aperçurent nos troupes, ils se mirent en bataille et vinrent à nous de bonne grâce jusqu'à la portée de la carabine, et puis prirent la fuite sans tirer un coup et se séparèrent en petites troupes. On leur a tué trente cavaliers; on leur en a pris soixante et plus de six-vingts chevaux. Trente ou quarante cavaliers se sont venus rendre outre cela à Landrecies, craignant d'être assommés par les paysans. On croit qu'il en rentrera très-peu dans leur armée, parce qu'ils sont au milieu de nos places, dont M. de Vendôme a fait avertir les gouverneurs.

* M. de Sourdis étoit Escoubleau, dont il n'y a plus, et la perte en est légère. Celui-ci n'avoit de mérite que la protection ouverte de Louvois, dont il étoit le valet à tout faire. La débauche l'avoit lié intimement à Saint-Pouanges, qui lui avoit valu cette protection qui lui fit sa fortune. Sa triste aventure de Nuys (1) à l'ouverture de la guerre de 1688 ne put être palliée par ses protecteurs, qui l'en tirèrent par le commandement de Guyenne, où ils le soutinrent, quelque misérablement qu'il s'y conduisît, et où une maîtresse de bas lieu régnoit sous son nom ouvertement avec empire. Louvois mort, il ne put se soutenir longtemps. Sa tête et son corps étoient affoiblis par ses débauches. Le commandement de Guyenne lui fut ôté, et il eut la bassesse de demeurer dans cette province sans emploi et sans aucune considération. Il y vécut nombre d'années de la sorte et jusqu'à sa mort sans en être sorti. Il donna sa fille, unique héritière, au fils de Saint-Pouanges; la disproportion y étoit, mais non pas infinie; foiblesse et reconnoissance, peut-être intérêt, firent ce grand mariage.

Mardi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla tirer et mena le roi d'Angleterre avec lui. Le soir (2) il travailla avec M. le comte de Toulouse et

---

(1) Voir le *Journal de Dangeau*, des 17 et 18 mars 1689, et *l'addition de Saint-Simon*, tome II, page 354.

(2) « Ce même soir *le Bourgeois Gentilhomme* fut représenté avec tous ses

M. de Pontchartrain au remplacement des officiers de la marine. Il y avoit deux places de chef d'escadre vacantes, l'une par la mort du chevalier de Sebbeville et l'autre parce que d'Infreville, qui étoit le plus ancien, a quitté. Le roi a donné à d'Infreville 2,000 écus de pension et a choisi pour remplir ces deux charges Chabert et Desfrancs, deux des plus anciens capitaines de vaisseau, et les deux places de capitaine ont été remplies par de Brene et Gremonville. Le roi a fait avancer les deux fils du maréchal de Château-Renaud, qui sont encore fort jeunes; l'aîné, qui étoit enseigne, a été fait lieutenant, et le cadet, qui étoit garde-marine, a été fait enseigne. Il a fait aussi enseigne le fils de madame de Ville-Franche, qui est fort jeune. — Le roi a donné à M. d'Antin le gouvernement d'Orléans et celui d'Amboise, qu'avoit le marquis de Sourdis; cela vaut 15 ou 16,000 livres de rente; le gouvernement d'Orléanois est un des douze grands gouvernements du royaume *.

* La mort de madame de Montespan ouvrit à d'Antin la porte de la fortune et de la récompense de ses longues sueurs et de ses infatigables travaux de cour. Jusqu'alors il avoit trouvé le roi de fer pour lui, quelques souplesses, quelques soins, quelques intrigues qu'il eût employés. Madame de Maintenon ne se pouvoit résoudre à rien en sa faveur. Dès qu'il eut perdu sa trop fameuse mère, tout changea de face; madame de Maintenon lui sourit. Le passage du roi par Petit-Bourg fut un signe éclatant de ce grand changement. Cette grâce du gouvernement d'Orléanois ne tarda pas ensuite : « Me voilà donc dégelé, s'écria d'Antin, transporté à cette nouvelle; puisque le roi commence à me donner, je ne suis plus en peine de ma fortune. » On

---

ornements, et l'on avoit fait exprès venir à Fontainebleau tous les anciens danseurs qui étoient autrefois des divertissements du roi, et dont la plupart ont dansé à cette pièce la première fois qu'elle fut représentée devant Sa Majesté à Saint-Germain en Laye. Le ballet qui avoit été remis par le sieur Pécourt fut trouvé très-beau et très-bien exécuté. Les voix plurent beaucoup, et ce divertissement, dont les habits convenables au sujet étoient très-propres, parut complet. L'on prit beaucoup de plaisir à entendre les airs espagnols qui furent chantés. » (*Mercure* de septembre, pages 413 et 414.)

verra bientôt qu'il ne se trompa pas, et qu'il la su porter jusqu'où un habile courtisan la pût porter en tout genre.

Mercredi 28, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le matin conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il mena la reine d'Angleterre se promener à Franchard, où il y eut grande collation (1). Le roi d'Angleterre, la princesse sa sœur, madame la duchesse de Bourgogne et beaucoup de dames étoient à cheval. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Il arriva le soir un courrier de M. de Villars. Un de nos partis de cavalerie, que commandoit M. de Vivans, qui étoit à ce qu'on dit de huit cents chevaux, a été battu par trois mille chevaux des ennemis. Nous n'en savons pas encore le détail. — On eut par l'ordinaire des lettres de M. le duc d'Orléans; elles sont du 17. Il mande que la Sègre s'étoit tellement enflée par les pluies que les ponts que nous avions faits sur cette rivière avoient été emportés, ce qui retardera de quelques jours le siége de Lérida. On travailloit à les raccommoder, et heureusement les ennemis, qui en sont assez éloignés, n'ont pu profiter de cet accident; car notre armée, étant séparée par la rivière, leur auroit donné moyen de nous attaquer avan-

---

(1) « On alla l'après-dînée promener à Franchart, madame la princesse d'Angleterre ayant désiré de voir le désert de cet hermitage, qui est un des plus solitaires qu'il y ait au monde et d'une beauté qui fait souhaiter à tous les curieux de le voir. La promenade fut des plus galantes. Le roi, la reine d'Angleterre, madame la duchesse d'Orléans douairière et leurs dames d'honneur étoient dans le même carrosse. Le roi d'Angleterre, Monseigneur, messeigneurs les princes, madame la princesse d'Angleterre, madame la duchesse de Bourgogne et toutes les jeunes dames de la cour étoient en habit d'amazones avec des plumets et des cocardes au chapeau; leurs habits étoient magnifiques. Toute cette troupe accompagnoit le carrosse de S. M. avec un grand nombre de seigneurs et de cavaliers. Après qu'on se fut promené aux environs de Franchart, on trouva dans le salon que la reine a fait bâtir sur le haut d'une espèce de précipice dont la vue est très-agréable une collation servie en ambigu qui y avoit été préparée par les officiers de S. M. Cette galante troupe ne revint qu'à l'entrée de la nuit. » (*Mercure* de septembre, pages 416 et 417.)

tageusement. On a appris par ces mêmes lettres que le comte d'Egmont, général de la cavalerie espagnole, étoit mort de maladie ; il ne reste plus d'homme de cette maison-là *.

* Le comte d'Egmont, dernier de cette première maison des Pays-Bas et qui a été un instant souveraine de Gueldre, n'eut point d'enfants de mademoiselle de Cosnac, nièce de l'archevêque d'Aix et élevée chez madame des Ursins, lors duchesse de Bracciano, à Paris, où il l'épousa avant que cette illustre femme retournât en Italie, et qu'y étant devenue veuve elle allât régner en Espagne. Il n'avoit qu'une sœur unique, qui avoit épousé un Pignatelli, duc de Bisacia et grand seigneur à Naples : il y avoit un fils unique et une fille unique de ce mariage; la fille épousa le duc d'Aremberg-Ligne, grand d'Espagne, qui, par la révolution de la bataille de Ramillies et des Pays-Bas, s'attacha à l'empereur et au prince Eugène, qui l'éleva rapidement aux premiers grades de la guerre et au gouvernement de Mons et du Hainault. Il eut aussi la Toison et les hallebardiers de la garde de l'empereur quand le marquis de Vesterlo, qui les avoit, fut chassé pour la magique aventure de M. de Richelieu à Vienne et de l'abbé de Zizendorf, nommé au cardinalat, et que son père sauva avec M. de Richelieu pour sauver le cardinalat que cet abbé obtint peu de mois après avec des évêchés considérables. Le fils de M. de Bisacia prit le nom de comte d'Egmont, en eut les biens et la grandesse, et son père, qui fut toujours fidèle à Philippe V et qui se retira à Paris, où il mourut, le maria à une fille du feu duc de Duras.

Jeudi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée. La reine d'Angleterre étoit avec lui dans la petite calèche; le roi d'Angleterre, Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à cheval. Madame la duchesse de Bourgogne et la princesse d'Angleterre étoient dans une calèche à quatre avec madame de Mailly et une dame angloise (1). Le soir il y eut comédie. Monseigneur le duc de Bourgogne n'y a point été de ce

(1) « Il y eut ensuite un retour de chasse qui fut donné par madame la duchesse de Bourgogne, où se trouvèrent le roi d'Angleterre, madame la princesse sa sœur, messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et les dames. La même compagnie alla le soir voir une représentation de la tragédie de *Mithridate*. Toute cette auguste troupe soupa le soir au grand couvert de Sa Majesté. » (*Mercure* de septembre, page 419.)

voyage ; l'année passée il y alla quelquefois par pure complaisance pour le roi d'Angleterre. — Le comte d'Illiers arriva le matin de Brest, d'où le chevalier de Forbin l'a envoyé ici pour rendre compte de ce qu'il a fait cette campagne. Il a pris ou coulé à fond cinquante-trois vaisseaux marchands et deux vaisseaux de guerre de soixante-dix pièces de canon ; il a ramené à Brest sur six flûtes tout ce qu'il avoit pris sur les vaisseaux marchands, qu'il a fait brûler, et croit que ces prises ne vaudront pas plus de deux millions; il y a fort peu d'argent comptant. Il est revenu à Brest par le nord d'Écosse.

Vendredi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, et l'après-dînée il mena la cour d'Angleterre à la chasse du sanglier dans les toiles (1). Monseigneur, messeigneurs ses enfants, madame

(1) « Les toiles étoient tendues dans les ventes de Bombon. Il y avoit dans l'enceinte un grand nombre de sangliers et d'autres bêtes fauves, savoir : des cerfs, des biches, des chevreuils et des renards. La cour s'y rendit et le roi, la reine d'Angleterre, le roi son fils, la princesse sa sœur, madame la duchesse de Bourgogne et Madame étoient dans le même carrosse, et toutes les princesses et les dames suivoient dans les carrosses et dans les calèches du roi et de madame la duchesse de Bourgogne, et un grand cortége de seigneurs à cheval suivis d'un grand nombre de carrosses. Il y avoit plusieurs chariots préparés dans l'enceinte en manière de plate-forme, garnis de siéges couverts de tapis pour les dames, et des dards. Il y avoit aussi un grand nombre de chevaux de main, prêts pour les seigneurs qui voudroient aller à coups d'épée sur ces animaux. Le roi d'Angleterre et monseigneur le duc de Berry en dardèrent plusieurs. On en tua seize des plus considérables et quelques renards. Cette chasse donna beaucoup de plaisir à Leurs Majestés Britanniques, aussi bien que le spectacle qui accompagne toujours ces chasses, à cause de la multitude de gens qui environnent les toiles et de la grande quantité de peuple que la curiosité fait monter sur les arbres et qui forme une tapisserie admirable par sa diversité, partout où la vue peut s'étendre. Madame la duchesse de Bourgogne donna au retour un grand concert de musique au roi et à madame la princesse d'Angleterre, qui dura jusqu'à l'heure du souper. Vous ne douterez point de la beauté des voix et de celle de la symphonie lorsque vous saurez que ce concert fut exécuté par les demoiselles pensionnaires de Sa Majesté, par les musiciens de sa chambre et par les instruments ; le tout étoit conduit par M. de la Lande. Toutes les dames assistèrent à ce divertissement, où le prologue de l'opéra de *Phaëton* et plusieurs actes furent chantés. Les familles royales soupèrent au grand couvert du roi, où la cour est toujours fort grosse, puisqu'outre

la duchesse de Bourgogne, Madame, toutes les princesses et toutes les dames angloises et françoises y étoient. — Un courrier de M. de Chamillart revint d'Allemagne. M. de Villars a mandé par lui le détail de l'affaire de M. de Vivans. Il étoit campé avec quinze escadrons auprès d'Offembourg. Les ennemis détachèrent le général Mercy avec trois mille chevaux, qui firent plus de trente lieues en quatre jours en prenant le derrière des montagnes. Ils tombèrent, à la pointe du jour et par un grand brouillard, sur M. de Vivans, qui n'avoit eu nul avis de leur marche, quoiqu'il eût quatre partis dehors. M. de Vivans monta à cheval, eut bien de la peine à rassembler huit cents chevaux, passa la rivière, se mit en bataille de l'autre côté. Les ennemis ne le vinrent point attaquer, ils pillèrent le camp et prirent quelques cavaliers qui n'avoient pas eu le temps de monter à cheval et des chevaux de ceux qui s'étoient sauvés à pied. Nous avons perdu près de trois cents hommes à cette affaire-là et encore plus de chevaux. Le lieutenant-colonel de Choiseul y a été fort blessé. M. de Vivans, les huit cents chevaux qui avoient passé la rivière et ceux qui purent le rejoindre se retirèrent sous le fort de Kehl.

Samedi 1er octobre, à Fontainebleau. — Le roi tint conseil de finance à l'ordinaire. L'après-dînée il se promena en carrosse autour du canal. La reine d'Angleterre étoit à côté de lui à la droite; Madame étoit au devant avec une dame de la reine; madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse étoient aux portières. Le roi d'An-

---

le cercle de duchesses qui environne Leurs Majestés le cercle des dames qui n'ont pas de tabouret n'est pas moins brillant. Les seigneurs forment un troisième cercle autour du second, et il est toujours fort grand, parce que les tables du grand maître et du chambellan, où mangent les seigneurs, sont toujours levées avant le souper du roi, ainsi que celle que Sa Majesté fait servir pour les seigneurs et dames angloises qui ont l'honneur de suivre Leurs Majestés Britanniques, l'attention de ce monarque allant jusqu'à avoir ordonné des tables dans les appartements des dames angloises pour la suite de ces dames. » (*Mercure* d'octobre, pages 221 à 226.)

gleterre, Monseigneur, messeigneurs ses enfants, madame la duchesse de Bourgogne, la princesse d'Angleterre et beaucoup de dames étoient à cheval. La promenade et la cavalcade furent fort belles (1). Le soir il y eut comédie. — Par les dernières lettres qu'on a de Suze, l'officier qui y commande écrit que la place est investie. C'est le prince Eugène qui fait le siége, et ils travaillent aux batteries. La comtesse de Soissons, femme du dernier mort, qui étoit dans un couvent à Turin, en a été chassée par M. de Savoie pour quelques discours imprudents. Elle est venue à Grenoble, d'où elle avoit écrit à madame de Maintenon pour la prier de la recevoir à Saint-Cyr. Le roi lui avoit fait mander, par M. de Chamillart, de n'entrer pas plus avant dans le royaume ; elle a continué sa marche et est venue jusqu'en deçà de Nemours. On l'a renvoyée dans un couvent à Lyon.

Dimanche 2, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer et mena le roi d'Angleterre avec lui à la chasse. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Il y eut le soir, à sept heures, chez Monseigneur, appartement, où il y eut musique et grand jeu qui dura jusqu'au souper. — On a par l'ordinaire des lettres de M. le duc d'Orléans du 19. Les ponts de la Sègre étoient

(1) « Il y eut à cette promenade environ cent cinquante dames vêtues en amazones et dont les habits étoient très-magnifiques, et l'on y compta quatre-vingt-quatorze carrosses. On doit remarquer que ceux de la maison royale étoient attelés de huit chevaux et que tous les autres en avoient six. Après que l'on eut fait plusieurs fois le tour du canal, et que l'on en eut fait aussi plusieurs dans l'allée royale, cette galante troupe finit sa promenade par quelques tours qu'elle fit autour du parterre du Tibre, et après être rentrée au galop dans la cour de l'Ovale, les dames se remirent en grand habit pour se rendre ensuite à la comédie de *Pourceaugnac*. Il y eut avant l'ouverture de la pièce des airs chantés par des demoiselles pensionnaires de la musique du roi. La pièce fut accompagnée des danses qui entrent dans son sujet, et elle fut suivie d'un ballet dansé par les danseurs pensionnaires de Sa Majesté. » (*Mercure* d'octobre, pages 228 à 230.)

raccommodés ; mais cela n'a pas laissé de retarder le siége de Lérida de quelques jours, et on ne compte pas d'ouvrir la tranchée avant le 24. On mande de Madrid que le marquis de Bay fait le siége de Ciudad-Rodrigo. On a de mauvaises nouvelles d'Oran. Les Mores, qui l'attaquent depuis quelque temps, ont pris un fort qui incommodera fort la place et qui en étoit une des principales défenses. On cherche en Espagne les moyens d'y envoyer du secours, mais cela est bien difficile.

Lundi 3, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, entra chez madame de Maintenon, où il demeura tout le matin, et à midi un quart il alla chez la reine d'Angleterre, comme il va tous les jours, et la mena à la messe. Tous les princes et toutes les princesses vont tous les matins à la toilette de la reine, et cela fait une fort grosse cour. L'après-dînée le roi courut le cerf. La reine d'Angleterre étoit avec lui dans sa petite calèche. Le roi d'Angleterre, Monseigneur, messeigneurs ses enfants étoient à cheval. Madame la duchesse de Bourgogne et la princesse d'Angleterre étoient dans une calèche à quatre, où elles avoient derrière elles une dame angloise et une dame françoise (1). — On a des nouvelles sûres des ports d'Angleterre que la flotte destinée à mener des troupes et des munitions de guerre et de bouche en Portugal avoit désarmé, qu'on avoit désembarqué les troupes et renvoyé tous les bâtiments de transport, et que la reine Anne avoit déclaré à l'ambassadeur de Portugal qu'elle ne pouvoit, cette année, envoyer du secours au roi, son maître.

---

(1) « Les dames au retour se remirent en grand habit pour aller à une seconde représentation du *Bourgeois gentilhomme* que madame la princesse d'Angleterre avoit souhaitée. Les ornements de cette pièce furent augmentés de plusieurs belles voix, et les musiciens parurent avec des habits nouveaux. Il y eut après le ballet qui finit cette pièce plusieurs scènes jouées par MM. Allard et Dumoulin, accompagnées de plusieurs danses d'Arlequins et de Scaramouches, qui dansèrent avec une légèreté surprenante. » (*Mercure* d'octobre, pages 233 et 234.)

Mardi 4, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le matin conseil de finances à l'ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain jusqu'à cinq heures. Il fit un si vilain temps tout le jour qu'il ne put sortir. Monseigneur donna à dîner au roi d'Angleterre, à la princesse sa sœur, à madame la duchesse de Bourgogne et à plusieurs dames, et le soir, chez lui, il y eut appartement, où il y eut musique et puis grand jeu jusqu'au souper. La reine d'Angleterre se trouva un peu incommodée, et cela fait douter qu'elle puisse partir jeudi; cependant elle vint souper avec le roi, comme elle y soupe tous les soirs. — M. de Chamillart va jeudi matin à Paris, où il fait assembler tous les gros fermiers, les receveurs généraux des provinces et tous les gens d'affaires, à qui il donnera de bonnes assignations, moyennant lesquelles il prétend qu'ils avanceront au roi une grosse somme d'argent.

Mercredi 5, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le matin conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et puis alla chez la reine d'Angleterre, où il demeura assez longtemps. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne ne sortirent point. Il y devoit avoir une cavalcade avec le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur, mais la pluie, qui dura tout le jour, en empêcha. Le soir, chez Monseigneur, il y eut appartement, où il y eut musique et grand jeu. Le roi ne va point à ces appartements; la reine d'Angleterre n'y va pas non plus (1). — On eut par l'ordinaire des lettres de M. le duc d'Orléans du 24. Il a présentement un pont de bateaux sous Lérida, mais il lui manque encore quelque chose pour ouvrir la tranchée. Il compte pourtant de l'ouvrir le 26 ou le 27. — On eut des lettres de Neufchâtel du 30. Il paroît que les affaires y vont mal

(1) « On représenta le soir la tragédie des *Horaces*; on joua ensuite une petite comédie nommée *les Folles Amours.* » (*Mercure* d'octobre, page 237.)

pour tous les prétendants françois. On ne doute plus qu'ils ne choisissent pour leur souverain l'électeur de Brandebourg en faisant revivre les droits de la maison de Châlons, et condamnant tout ce qu'ils ont fait par le passé pour la maison de Longueville.

Jeudi 6, à Fontainebleau. — Le roi alla à midi et demi chez la reine d'Angleterre, comme il y a été tous les jours. Elle avoit dîné avant la messe avec le roi son fils et la princesse sa fille; en sortant de la messe elle monta en carrosse au pied du fer à cheval. Le roi l'alla conduire jusqu'à son carrosse. Elle va coucher à Corbeil. Le roi son fils, qui demeure encore ici aujourd'hui, ira demain dîner avec elle à Corbeil. Madame la duchesse de Bourgogne, après que le roi eut dit adieu à la reine, monta un moment dans le carrosse de la reine, et ses adieux avec la reine et la princesse furent fort tendres. L'après-dînée le roi courut le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit en calèche avec lui. Le roi d'Angleterre étoit à cheval. Monseigneur se trouva un peu mal durant la messe; il fut obligé d'en sortir. Il s'étoit retenu trop longtemps, mais il revint avant la fin de la messe. Il n'alla point à la chasse et soupa fort légèrement. — On a des lettres du roi de Suède du 18. Il étoit à Luben, qui est à trois lieues des frontières de Pologne. Il assembloit ses troupes pour marcher, et on ne croit pas que le czar ose l'attendre sur la Vistule.

Vendredi 7, à Fontainebleau. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne et plusieurs dames, à cheval, allèrent le joindre à sa chasse. Le soir il y eut une petite musique chez madame de Maintenon, où le roi fut toujours. Le mal de Monseigneur n'a eu aucune suite, et il auroit même couru le loup ce matin si le temps eût été plus beau. Il passa la journée chez madame la princesse de Conty et soupa avec le roi à l'ordinaire. Le roi d'Angleterre partit d'ici avant huit heures. Il fit, hier

au soir, tous ses adieux, et le roi a comblé toute cette cour-là d'honnêtetés durant le séjour qu'ils ont fait ici. — On mande de Vienne qu'il y a de grands changements dans la cour de l'empereur. Le prince de Salm, qui étoit premier ministre et qui avoit les principaux emplois de sa maison, les a tous quittés et se retire. Beaucoup de gens de cette cour-là en ont usé de même. Les mécontents de Hongrie continuent à faire des ravages en Styrie, en Autriche et en Moravie; mais le traité que l'empereur a fait avec le roi de Suède le console de tout le reste.

Samedi 8, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée il courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse ; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir il y eut comédie (1). M. de Chamillart, qui étoit parti de Paris à quatre heures du matin, arriva assez à temps pour être au conseil; et le soir, à huit heures, il travailla avec le roi chez madame de Maintenon. Le voyage qu'il a fait à Paris a eu tout le succès qu'il en attendoit : les receveurs généraux des provinces s'engagent à donner tous les dix jours un million d'argent comptant, durant toute l'année 1708, à commencer au 1er janvier, et outre cela ils payeront argent comptant toutes les troupes qui seront dans le plat pays, à commencer du jour qu'elles arriveront dans leur quartier d'hiver. — On a fait partir ce matin un courrier qui porte à M. de Vendôme les quartiers d'hiver pour son armée; mais il ne la séparera que quand les ennemis auront séparé la leur, ce qui sera apparemment bientôt, car milord Marlborough en est déjà parti pour retourner à la Haye, d'où il reviendra à Bruxelles pour être au mariage du prince d'Auvergne, qui épouse mademoiselle d'Aremberg.

(1) « L'on joua *l'Homme à bonne fortune.* » (*Mercure* d'octobre, page 246.)

Dimanche 9, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. Il ne sortit pont de toute la journée à cause du vilain temps, et travailla plus de trois heures avec M. de Chamillart. — Il arriva hier un courrier de M. de Tessé qui a été arrêté deux jours à la Palisse par le débordement des eaux; ainsi les lettres ne sont pas bien fraîches; elles ne sont que du 2. Ce maréchal assemble des troupes. Marcelin, officier de mérite, brigadier d'infanterie et qui commande dans Suze, fait espérer qu'il tiendra vingt-cinq jours; mais cela paroît bien difficile, car la place est mauvaise et malaisée à secourir. — Le grand débordement des eaux a fait rompre la levée de la rivière de Loire, entre Orléans et Saint-Mesmin, et la rivière croissoit encore (1). — D'Andrezel, qui faisoit la charge d'intendant de l'armée d'Italie, avoit traité, il y a deux ans, de la charge de secrétaire du cabinet; mais, comme il avoit toujours demeuré en ce pays-là, l'affaire n'avoit point été consommée. C'est un homme dont on a été très-content. Il est arrivé. On a facilité son affaire, et il a ses provisions, qui n'empêcheront pas qu'on ne l'emploie ailleurs.

Lundi 10, *à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. Monseigneur vit le roi le matin et puis alla courre le loup. Madame la duchesse de Bourgogne alla voir un hôpital de petites filles que madame de Montespan a établi. — Le duc de Villeroy et M. de Matignon sont partis de Neufchâtel après avoir fait leurs protestations ensemble, et sont à Pontarlier. Les cantons catholiques alliés de Neufchâtel avoient déjà fait leurs protestations. — Le maréchal de Villars a fait repasser le Rhin à trente de nos escadrons

(1) « Le roi en fut fort touché, et, comme père de ses sujets, il ordonna qu'on examinât les dommages causés par cet accident, afin de soulager ceux qui ont souffert. On doit remarquer la tendresse du roi pour ses peuples en de pareilles occasions, et que Sa Majesté n'attend pas les demandes qu'on lui pourroit faire. » (*Mercure* d'octobre, page 250.)

commandés par Péry, lieutenant général, qui sont campés au delà de nos lignes, où ils subsisteront commodément et sur le pays ennemi. La maréchale sa femme est partie d'ici pour aller passer l'hiver à Strasbourg. — M. de Plancy, fils de feu M. de Guénégaud, secrétaire d'État il y a environ cinquante ans (1), a épousé à Paris mademoiselle de Mérode, qui vient de gagner un procès dont elle espère tirer beaucoup; elle est sœur, par sa mère, du marquis de Vervins. M. de Plancy est fort vieux; on le croit fort riche. La noce s'est faite chez madame la maréchale d'Harcourt, cousine germaine de la mariée.

Mardi 11, *à Fontainebleau*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il courut le cerf. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir il y eut comédie (2). Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le roi donna à M. de Saint-Hérem, gouverneur et capitaine de Fontainebleau, 100,000 francs de brevet de retenue sur sa charge; il en avoit déjà 100,000 autres. — On eut des mauvaises nouvelles de Suze qui sont venues par différents endroits. On dit que la place s'est rendue et même que la garnison est prisonnière de guerre. Cette nouvelle n'est pas tout à fait sûre et ne se dit pas encore publiquement. — Milord Marlborough arriva le 6 au matin à la Haye, et en repartit le 7 pour Bruxelles, d'où l'on dit qu'il reviendra à l'armée pour la séparer. — On a envoyé ordre à M. de Puysieux de demander à MM. de Neufchâtel un délai de six semaines ou deux mois au moins pour le jugement de l'affaire de leur souveraineté dont ils avoient réglé la décision au 17, et on a mandé aux ducs de Villeroy et à Matignon

(1) Il avait été nommé secrétaire d'État en 1646, et mourut en 1676. Son fils avait soixante-six ans lors de son mariage avec mademoiselle de Mérode.

(2) On joua *Andromaque*. (*Mercure* d'octobre, page 251.)

de demeurer à Pontarlier jusqu'à ce qu'ils sachent ce qu'on aura répondu à M. de Puysieux.

Mercredi 12, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On a reçu, par l'ordinaire, des lettres de M. le duc d'Orléans du 1er de ce mois. Il espéroit pouvoir ouvrir la tranchée devant Lérida trois jours après, et il attendoit des troupes qui devoient arriver le 2. On a la confirmation de la reddition de Suze, qui capitula le 3 ; la garnison est prisonnière de guerre. On mande d'Italie que la forteresse de Pescaire, qui étoit demeurée fidèle au roi Philippe, n'espérant plus de secours, s'étoit soumise à l'archiduc, et que le duc d'Atri, qui commandoit dedans, avoit demandé un terme de six mois pour délibérer sur le parti qu'il auroit à prendre. — Le roi de Suède, qui est entré en Pologne, étoit déjà à Kalish, par les dernières nouvelles qu'on en a eues ; et les Moscovites ne songeoient plus à défendre la Vistule. On assure que le czar retournoit en Moscovie et que le prince Menzikoff, son favori, se préparoit à le suivre, et laissoit le commandement de l'armée au général Szeremet.

Jeudi 13, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse ; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse, et Monseigneur donna un retour de chasse à madame la duchesse de Bourgogne et aux dames qui l'y avoient suivie. — On a des nouvelles des désordres qu'a faits la rivière de Loire en rompant les levées, qui sont encore plus grands qu'on ne l'avoit dit d'abord. Plus de cinq cents hommes, femmes et enfants y ont péri. Il y a eu beaucoup de bétail noyé, et l'on estime le dommage plus de sept à huit millions *. — Marlborough est revenu le 9 à son armée et l'a fait marcher le 10, le 11 et le 12 du côté d'Alost, où il la va séparer. M. de Vendôme songe

aussi à séparer la sienne et a déjà renvoyé les troupes de la maison du roi. On compte qu'avant que le roi parte d'ici, qui sera le 25, nous y verrons arriver quelques-uns des officiers généraux. — Le parlement d'Angleterre s'assemblera les premiers jours du mois qui vient, et on dit qu'il y aura un parti considérable contre milord Marlborough.

* On connut trop tard la cause de ces débordements, sans qu'on y ait pu remédier, et qui ont continué à faire de cruels ravages; il y avoit des rochers dans la Loire qui en empêchoient la navigation au-dessus de Roanne, qui étoit au duc de la Feuillade. Son père avoit tenté de les faire sauter pour avoir le profit de cette navigation, et il y en avoit été empêché par les oppositions d'Orléans, de Blois, de Tours et de tout le cours de la Loire. Son fils eut plus de crédit, et Chamillart, sans écouter personne, fit sauter ces rochers, qui ont été depuis irréparables, et la ruine immense, et pour les particuliers et pour le roi, par les inondations que la sage nature avoit arrêtées et à laquelle rien n'a pu suppléer depuis.

Vendredi 14, *à Fontainebleau*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise. L'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche (1). — Le roi de Portugal envoie un ambassadeur à Vienne, pour demander en mariage une des archiduchesses, et la princesse de Wolfenbuttel se prépare à partir de Vienne pour aller trouver l'archiduc à Barcelone, où son mariage se consommera. Elle sera mariée avant que de partir de Vienne. — Une flotte marchande, partie du Texel, a été battue d'une furieuse tempête à l'entrée de la Tamise, et plusieurs de ses vaisseaux sont venus échouer à Calais, à Nieuport et dans toute la côte. Cette flotte étoit composée de quarante bâtiments, dont la plus grande partie a péri. Tous ceux qui ont échoué à nos côtes sont fort richement chargés,

(1) « Les dames se remirent ensuite en grand habit pour aller à la comédie du *Menteur*. Il y eut ensuite plusieurs scènes entre un Scaramouche et un Arlequin qui divertirent beaucoup. » (*Mercure* d'octobre, page 309.)

et par les lettres qu'on a de Calais et de Nieuport on assure qu'il y a pour plus de trois millions de marchandises. Les lettres de Hollande disent que la perte qu'ils ont faite par ce naufrage-là est fort grande.

Samedi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire, et l'après-dînée il alla tirer. Le soir chez madame de Maintenon, depuis deux ou trois jours, il s'est amusé à jouer au trente et quarante fort petit jeu avec madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon, la duchesse de Noailles, la maréchale d'Estrées, mesdames d'Heudicourt et de Dangeau ; mais il ne joue que les soirs où il ne travaille point avec quelque ministre. Le soir il y eut comédie. — Les ennemis en Flandre ont séparé leur armée, et M. de Vendôme achèvera le 15 de séparer la sienne. Une partie de nos troupes aura ses quartiers d'hiver dans le dedans du royaume et auront encore un meilleur traitement que les années passées. — M. de Tessé mande que M. de Savoie, depuis la prise de Suze, a laissé presque toute son infanterie sur les hauteurs qui couvrent cette place du côté de Turin, et qui s'appellent (ce me semble) les hauteurs de Jaillon, où il fait faire des redoutes. Il en fait faire aussi dans la plaine qui est au-dessus du mont Cenis, pour en rendre le passage plus difficile.

Dimanche 16, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur, messeigneurs ses enfants et madame la duchesse de Bourgogne dînèrent chez la duchesse du Lude, et après le dîner il y eut grand jeu; mais Monseigneur ne joue presque plus du tout. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à vêpres, et madame la duchesse de Bourgogne quitta le jeu pour aller au salut. Le soir, à sept heures, il y eut appartement chez Monseigneur, qui commença à l'ordinaire par la musique et finit par le jeu. Le roi ni monseigneur le duc de Bourgogne

ne vont point à l'appartement non plus qu'à la comédie. — M. de Villars est toujours campé à Rastadt. Il a envoyé trente escadrons et quelque infanterie sous Péry, lieutenant général, à Hagenbach, où ils subsistent commodément et aux dépens des ennemis; qui ont renforcé la garnison de Landau. On a renvoyé en France quelques-uns des régiments qui avoient le plus souffert à l'affaire de M. de Vivans.

Lundi 17, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. Il y eut comédie (1). — On a des lettres de Madrid du 7 et du 9. Celles du 7 portent que, le soir auparavant, don Antonio de Leyva, colonel de cavalerie espagnole, dépêché de Ciudad-Rodrigo par le marquis de Bay, avoit apporté à LL. MM. CC. la nouvelle que la place avoit été emportée d'assaut le 4 de ce mois. La garnison s'est rendue à discrétion. On a trouvé dans la place treize pièces de canon, trois mortiers, des vivres et des munitions de guerre pour un an. Le 8 au soir il arriva à Madrid un autre officier, dépêché par le marquis de Bay, qui apporta cinquante drapeaux des régiments portugais. Le marquis de Bay mande que, y ayant brèche à la place, il avoit fait monter les troupes à l'assaut, que les ennemis, étonnés de leur résolution, avoient abandonné la brèche, que l'action n'avoit duré qu'un quart d'heure, quoique d'abord les Portugais eussent fait un grand feu. On a pris six-vingts officiers et dix-huit cents soldats sans compter six cents malades ou blessés qu'on a trouvés dans la ville; en sorte qu'avec les gens tués durant le siége on compte que les Portugais ont perdu trois mille hommes de leurs meilleures troupes. Le 6 au matin ils abandonnèrent San-Félix; ainsi voilà

(1) On joua l'*Astrate*, tragédie de feu M. Quinault, et la comédie des *Plaideurs*. (*Mercure* d'octobre, page 315.)

la Castille entièrement recouvrée. Le même jour le marquis de Bay marcha vers l'Estramadure avec six régiments de cavalerie; il se fait suivre par onze bataillons. Nous n'avons eu à l'assaut de Ciudad-Rodrigo que trente hommes tués et soixante blessés. La reine d'Espagne mande à madame la duchesse de Bourgogne que l'on ne croit pas que M. le duc d'Orléans puisse faire présentement le siége de Lérida.

Mardi 18, *à Fontainebleau*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il courut encore le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans sa calèche avec lui. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, et monseigneur le duc de Bourgogne donna un retour de chasse chez lui à madame la duchesse de Bourgogne et aux dames qui l'avoient suivie. — On eut des lettres du camp devant Lérida du 8; voici la copie de la lettre du duc de Berwick : « La nuit du 2 au 3, l'on ouvrit la tranchée devant la ville de Lérida sans autre perte que d'un seul homme tué et quatre ou cinq blessés. L'on a continué le travail avec le même succès malgré le feu continuel des assiégés, et demain nos batteries seront entièrement achevées et en état de tirer contre la ville, que l'on attaque par le côté de la haute Sègre. Nous ne sommes plus qu'à cinquante toises des murailles de la ville, dont on voit le pied. »

Mercredi 19, *à Fontainebleau*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne monta à cheval et alla se promener dans la forêt avec beaucoup de dames; et à sept heures du soir il y eut appartement chez Monseigneur, où il y eut musique et grand jeu. — Le roi a donné à M. de Cavoie, grand maréchal des logis de sa maison, un brevet de retenue, sur sa charge, de

100,000 écus; savoir : 50,000 écus pour madame de Cavoie, et 50,000 écus dont il disposera comme il le jugera à propos. Il n'a point d'enfants ni d'héritiers proches. Outre cela, le roi a donné à Cavoie une prolongation pour quarante ans du don qui lui avoit été fait, il y a longtemps, sur les chaises à porteurs de Paris. — Le prince Ragotzki a envoyé ici des officiers hongrois, qui sont arrivés il y a déjà quelques jours, pour apprendre la discipline qu'il y a dans nos troupes et la manière dont on fait la guerre en France. Ces officiers feront la campagne prochaine dans une de nos armées.

Jeudi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur étoit à la chasse. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient allés dès le matin tirer des sangliers dans la forêt. Le soir ils firent un retour de chasse avec madame la duchesse de Bourgogne chez madame de Maintenon (1). — Le duc de Marlborough s'en va à Mayence pour s'aboucher avec le duc d'Hanovre et prendre leurs mesures pour les opérations de la campagne prochaine. — La flotte ennemie a passé devant Barcelone et n'y a débarqué aucunes troupes; elle s'est arrêtée quelques jours devant Cadix et puis a fait voile vers le Portugal. L'archiduc, qui attendoit à Barcelone un secours considérable par cette flotte, se plaint de ses alliés, et les Catalans murmurent fort de ce qu'on les abandonne. Ils croyoient que l'archiduc les vouloit quitter, et, voyant qu'il n'y avoit point de troupes sur la flotte, ils s'imaginoient qu'il s'y embarqueroit pour retourner en Portugal, et faisoient des plaintes fort insolentes; mais ils se sont apaisés, voyant que la flotte étoit partie sans l'emmener.

Vendredi 21, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le

(1) « Après le repas les dames se mirent en grand habit pour accompagner Monseigneur à la comédie de *l'Avare*. » (*Mercure* d'octobre, page 319.)

matin avec le P. de la Chaise, et l'après-dînée il alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne, à cheval avec beaucoup de dames, alla le voir tirer. Parmi les dames qui la suivirent étoit madame Towienska, dame polonoise. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi joua au trente et quarante avec madame la duchesse de Bourgogne et les dames qui ont accoutumé d'être de ce petit jeu-là. — M. de Puysieux, notre ambassadeur en Suisse, est arrivé à Neufchâtel. Il a présenté deux mémoires de la part du roi, dont le dernier est du 17, pour demander un délai sur le jugement de la souveraineté; et MM. des trois États ne laissent pas de vouloir juger l'affaire, et ont pris jour pour cela au 24 qui sera lundi. — M. l'archevêque de Rouen, qui a été fort malade à Gaillon depuis quelque temps, est arrivé à Paris, et, se sentant encore assez mal, il a cédé à son neveu, l'abbé de Seignelay, le prieuré de la Charité, qui est à la nomination du cardinal de Bouillon comme abbé de Cluny. Ce prieuré est un des plus nobles et des plus riches qui soient dans le royaume.

Samedi 22, *à Fontainebleau*. — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il courut le cerf. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Le soir le roi joua chez madame de Maintenon au trente et quarante avec les dames. Le soir il y eut comédie, où le roi voulut que madame la duchesse de Bourgogne allât, quoiqu'elle eût envie de demeurer à jouer avec lui. C'est la dernière comédie qu'il y aura de ce voyage-ci (1). — Il est arrivé ici beaucoup d'officiers de l'armée de Flandre, et M. de Vendôme reviendra pour le premier voyage de Marly. — On a des nouvelles du siége de Lérida du 11. Nos batteries font tout l'effet que l'on en devoit attendre; il y a déjà des brèches à la première

(1) On joua *Venceslas* de Rotrou et *Georges Dandin*. (*Mercure* d'octobre, page 392.)

enceinte, et on espère qu'on emportera toute la ville en même temps et en peu de jours. M. le duc d'Orléans est souvent dans la tranchée, où il répand beaucoup d'argent, ce qui hâte fort le travail. Les bourgeois paroissent fort animés et nous font autant de mal que les troupes qui sont dans la place; cependant, jusques ici, nous avons perdu fort peu de monde à ce siége, et nous n'avons point d'ennemis au dehors qui nous tourmentent.

Dimanche 23, à Fontainebleau. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Le bruit se répand, par des avis qu'on a eus d'Italie, que les Impériaux se sont rendus maîtres de Gaete; mais cela mérite confirmation. — On va publier un arrêt pour faire passer les billets de monnoie dans les provinces comme à Paris, et ils n'entreront dans les payements que pour un quart, et les trois autres quarts en argent; et cela commencera au 1er décembre. — On travaille aux quartiers d'hiver pour l'armée d'Allemagne, et on croit que M. de Villars repassera le Rhin dans le mois de novembre, et une partie de ses troupes sera dans le plat pays en France. Le maréchal passera l'hiver à Strasbourg, où la maréchale sa femme ira le trouver. Voici la liste des officiers généraux qui demeurent cet hiver en Flandre :

Lieutenants généraux. — MM. de Saillant à Namur, Sousternon à Maubeuge, du Rozel à Tournay, Gacé à Lille, la Mothe à Ypres, Magnac à Béthune.

Maréchaux de camp. — MM. Dutot à Namur, Conflans à Mons, Balivière à Câteau-Cambrésis, de Lille à Tournay, Ruffey à Ypres, d'Estrades à Saint-Omer, Monroux à Lille.

Le comte de Villars est arrivé ici de Provence. Le maréchal son frère a prié le roi de le lui envoyer, et il servira cet hiver de maréchal de camp. Il est chef d'escadre.

Lundi 24, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf

l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. A sept heures Monseigneur donna le retour de chasse chez lui à madame la duchesse de Bourgogne et aux dames qui l'avoient suivie à la chasse; ensuite on y joua au brelan, et madame la duchesse de Bourgogne se trouva fort incommodée, en jouant, d'une fluxion dans la tête, qui l'obligea à se coucher de fort bonne heure. — On eut la confirmation de la prise de Gaëte par les Allemands. Un ingénieur trahit le duc d'Escalone ouvrit une porte aux Impériaux qui égorgèrent la garnison espagnole. Le duc d'Escalone se sauva à peine dans un petit réduit au bout de la ville, où il fut forcé, dès le même jour, à capituler et de se rendre prisonnier de guerre lui et tout ce qui restoit de sa garnison. Les galères n'étoient point dans le port; elles étoient allées en Sicile pour chercher des vivres pour porter à Gaëte.

Mardi 25, *à Petit-Bourg.* — Le roi partit à onze heures de Fontainebleau, et avoit dans son carrosse madame la duchesse de Bourgogne auprès de lui, et au devant étoient la duchesse du Lude, la duchesse de Duras et la maréchale d'Estrées, à la portière du côté de madame la duchesse de Bourgogne madame de Mailly. On laisse presque toujours la portière du côté du roi vide, afin qu'il soit plus à son aise. Madame, qui a été accoutumée, aux voyages, d'être dans le carrosse du roi, se trouva fort enrhumée et alla tout droit à Versailles. Monseigneur, messeigneurs ses enfants et madame la princesse de Conty partirent de bon matin et allèrent dîner à Meudon. Madame la duchesse d'Orléans s'en alla tout droit dans son carrosse à Versailles. Madame la Duchesse partit dès le lundi pour s'en aller à Saint-Maur, où elle demeurera quelques jours. Madame de Maintenon partit un peu avant le roi pour venir ici avec mesdames d'Heudicourt et de Dangeau. — M. le marquis de Revel, ancien lieutenant gé-

néral, chevalier de l'Ordre et gouverneur de Condé, mourut à Paris. Il est déjà mort cette année sept chevaliers de l'Ordre.

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi partit de Petit-Bourg après dîner et est arrivé ici de bonne heure. Il arriva hier à Petit-Bourg de bonne heure aussi, et en arrivant il y fit planter des arbres que M. d'Antin avoit fait tenir tout prêts pour cela (1), et le soir il joua au trente et quarante avec les dames, et madame la duchesse de Bourgogne joua au brelan. — Aujourd'hui, en arrivant ici, le roi a appris que M. le duc d'Orléans avoit pris par assaut la ville de Lérida le 13 de ce mois. Il l'a donnée au pillage à ses soldats durant vingt-quatre heures. Tous les lieux circonvoisins y avoient fait porter leurs meilleurs effets. On n'a pas épargné les moines, qui animoient fort les habitants contre nous. S. A. R. va faire attaquer le château, où non-seulement la garnison s'est retirée, mais même tous les bourgeois, ce qui fait espérer que le château en sera plus tôt pris, parce qu'il n'y a qu'une citerne dedans, qui ne pourra pas suffire à tant de monde. Le gouverneur avoit envoyé demander à S. A. R. qu'il voulût permettre aux habitants de rentrer dans la ville, ce qui lui a été refusé.

Jeudi 27, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, où il fit beaucoup planter; il n'en revint qu'à la nuit. — Le matin, en sortant de la messe, le roi dit au maréchal de Catinat qu'il avoit été

---

(1) « Ce marquis, sachant que le roi devoit se promener en arrivant, avoit fait disposer dans son jardin une allée que Sa Majesté avoit marquée parce qu'elle étoit nécessaire pour l'embellissement de ce jardin. Les terres en étoient égalées, les trous faits pour planter les ormes qu'il avoit fait porter sur le lieu, afin que Sa Majesté put avoir à Petit-Bourg le plaisir qu'elle prend souvent dans ses jardins en faisant planter devant elle des avenues et des bosquets si grands qu'il paroît quand l'ouvrage est achevé que ce soit un ouvrage de vingt années fait par la nature; et la chose réussit comme M. d'Antin se l'étoit imaginé, Sa Majesté ayant fait planter devant elle aussi longtemps que le jour le put permettre. » (*Mercure* d'octobre, page 399.)

très-content du mémoire qu'il lui avoit donné cet été sur les affaires de Provence et qu'il le suivît dans son cabinet, où il vouloit l'entretenir. — Monseigneur est demeuré à Meudon, d'où il ne reviendra que dimanche; messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et madame la princesse de Conty en revinrent hier au soir ici. — Le roi a donné à Puységur, lieutenant général et qui a servi cette campagne en Flandre très-utilement, le gouvernement de Condé, qu'avoit M. de Revel; ce gouvernement vaut 22,000 livres de rente. — Madame la duchesse de Bourgogne, hier en arrivant, alla chez monseigneur le duc de Brétagne. Elle y est retournée encore aujourd'hui et puis elle s'est allée promener à Meudon voir Monseigneur. Elle ne se sent plus de sa migraine et de sa fluxion dans la tête.

Vendredi 28, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'aprèsdînée. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent se promener à la Ménagerie. — On mande de Brest que Ducasse a mis à la voile pour aller querir les galions dans l'Amérique, et les escorter en Espagne ou en France. Le chevalier de Forbin a mis à la voile aussi avec son escadre, et sera joint par Duguay-Trouin, qui a armé quelques vaisseaux du roi à ses dépens. On croit que leur dessein est d'aller attaquer la flotte angloise qui va en Portugal porter un secours de quatre ou cinq mille hommes, de l'argent et des munitions de guerre et de bouche. Cette flotte doit être convoyée par cinq gros vaisseaux de guerre. — Le roi a donné au chevalier de Rothelin, enseigne dans la gendarmerie, la commission de mestre de camp. — L'électeur palatin a consenti que le corps de troupes qu'il avoit en Italie passât à Barcelone, pour renforcer l'armée de l'archiduc, qui est très-foible, et ces troupes s'embarquent en Italie. On dit de plus qu'une partie des troupes de Hesse s'embarquera avec les troupes palatines, et que ces deux corps feront six mille hommes.

Samedi 29, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finance comme à son ordinaire, et l'après-dînée il alla se promener à Marly. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la Ménagerie, où les dames montèrent à cheval quoiqu'elles fussent dans leurs habits ordinaires. — On eut des lettres de M. le duc d'Orléans du 21, et le roi, à sa promenade à Marly, dit que ce prince lui mandoit qu'il avoit établi deux batteries de canon et une de bombes devant le château de Lérida; qu'il y avoit beaucoup de concert entre les officiers de l'artillerie et les ingénieurs. Il se loue fort des uns et des autres. Il n'y avoit point de terre pour asseoir les batteries; on y en a beaucoup porté; elles sont présentement dans leur perfection. Ces lettres sont venues par un courrier de M. de Chamillart qui en est reparti le 22 au matin. Jusques ici nous perdons fort peu de monde à ce siége, et S. A. R. espère que le siége du château ne durera guère plus que celui de la ville. Il y a encore un autre château de l'autre côté de la ville que l'on compte pour rien.

Dimanche 30, *à Versailles*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon, qui a la fièvre depuis quelques jours avec un fort gros rhume. Monseigneur revint le soir de Meudon. — Le courrier est parti pour aller à Pontarlier faire revenir MM. de Villeroy et de Matignon. M. de Puysieux est parti de Neufchâtel. Les ministres d'Angleterre et de Hollande, qui sont là, ont fait imprimer une réponse très-violente au dernier mémoire que cet ambassadeur avoit présenté aux trois États. — Le roi envoie M. de Valsemé, lieutenant général, commander sous M. de Grignan les troupes qui sont en Provence. — Il se fait plusieurs armements à Toulon de particuliers à qui le roi donne des vaisseaux, le canon et la poudre; le reste de l'armement est à leurs dépens.

Lundi 31, *à Versailles*. — Le roi ne sortit point de tout le jour. Il alla à vêpres avec toute la maison royale, et après vêpres il s'enferma avec le P. de la Chaise, comme il fait toujours la veille des jours qu'il doit communier. Madame la duchesse de Bourgogne fit ses dévotions aux Récollets. — M. de Pontchartrain eut le matin des lettres de Brest qui portoient qu'on avoit vu passer deux vaisseaux anglois démâtés, et qu'apparemment, comme il n'y avoit point eu de tempête, il falloit qu'ils eussent été démâtés dans un combat; et ce qui achevoit de le faire croire, étoit que le chevalier de Forbin et Duguay-Trouin, avec leurs escadres, étoient sortis de Brest pour aller attaquer cinq gros vaisseaux de guerre anglois qui convoyoient plusieurs bâtiments de transport, chargés de troupes et de munitions de guerre et de bouche pour le Portugal. Cette nouvelle vient d'être éclaircie, par l'arrivée du chevalier de Tourouvre, qui a rapporté que le chevalier de Forbin a pris trois gros vaisseaux de guerre dont il y en a déjà deux arrivés à Brest, que le chevalier de Tourouvre y a menés. Le troisième en étoit fort proche. Outre ces trois vaisseaux, on en a coulé un à fond qui étoit à trois ponts et percé pour cent pièces de canon, et le chevalier de Forbin donnoit la chasse au cinquième qui a pris la fuite de bonne heure. Il a lâché nos armateurs après les vaisseaux de transport. On dit que sur le vaisseau qui a coulé à fond étoient les principaux officiers des troupes qu'on envoyoit en Portugal.

FIN DU TOME ONZIÈME.



É. de la Ferrière
18 7bre 1891

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT — MESNIL (EURE).

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

PUBLIÉ EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. EUD. SOULIÉ ET L. DUSSIEUX

AVEC LES

ADDITIONS INÉDITES

DU

DUC DE SAINT-SIMON

PUBLIÉES

PAR M. FEUILLET DE CONCHES

TOME DOUZIÈME

1707 — 1709

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, N° 56

—

1857

JOURNAL

DU

MARQUIS DE DANGEAU

AVEC LES ADDITIONS

DU DUC DE SAINT-SIMON.

ANNÉE 1707.

Mardi 1[er] *novembre, à Versailles.* — Le roi communia le matin par les mains du cardinal de Janson, et assista avec la maison royale à toutes les dévotions de la journée. Monseigneur et messeigneurs ses enfants firent aussi leurs dévotions. L'évêque d'Agde officia à la grande messe, et l'évêque d'Angers prêcha l'après-dînée et fut fort applaudi. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain. Au sortir de vêpres le roi fit la distribution des bénéfices : il donna l'évêché de Grenoble, qui vaut 25,000 livres de rente, à l'abbé de Montmartin, un des grands vicaires de l'archevêque de Vienne, et une abbaye dans Metz (1) à l'abbé de Bourlemont, frère du duc d'Atri *. Cette abbaye vaut 12,000 livres de rente et étoit vacante par la mort de l'abbé Anselin, fils de la feue nourrice du roi. — Le roi a donné 1,000 francs de pension à Duguay-Trouin, et au chevalier de Tourouvre 400 pistoles pour son voyage, et le renvoie à Brest, parce que le chevalier de Forbin va remettre à la mer avec son escadre.

(1) L'abbaye de Saint-Vincent.

* Ces Mémoires, on l'a déjà dit, sont affables et libéraux. Atri est dans le royaume de Naples et appartient à la maison Aquaviva; il a plu à ce frère de l'abbé de Bourlemont, sur je ne sais quelle généalogie tirée aux cheveux, d'y fonder une prétention en l'air, et sur cette prétention de se faire appeler le duc d'Atri, sans rang ni rien qui en approche; homme d'ailleurs de soi fort obscur, quoiqu'homme de qualité et de la maison d'Anglure.

Mercredi 2, *à Marly*. — Le roi tint, le matin, à Versailles, conseil d'État, comme à son ordinaire, et aussitôt après son dîner il partit pour venir ici, où il se promena jusqu'à la nuit. Monseigneur étoit parti le matin de Versailles pour courre le loup; il n'en trouva point, et arriva ici de bonne heure. Madame la duchesse de Bourgogne alla de Versailles à Saint-Germain pour voir la reine d'Angleterre, avec qui elle fut enfermée fort longtemps, et n'arriva ici qu'à six heures. Le roi a amené ici la comtesse d'Harcourt, qui n'y étoit jamais venue, et M. de Gondrin, qui n'y étoit venu que quand on y amena madame sa femme. — On eut par l'ordinaire des nouvelles de Lérida, qui ne sont que du 22. Voici une copie de la lettre du duc de Berwick : « L'on a continué à pousser des boyaux en avant pour établir des batteries contre la fausse-braie, les petits ouvrages et le corps du château; mais le manque de terre en rendra la perfection très-longue. Les ennemis rassemblent tout ce qu'ils peuvent de troupes et de milices pour venir secourir Lérida. »

Jeudi 3, *à Marly*. — Le roi, au sortir de la messe, alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. — On mande d'Espagne que le nouveau gouverneur d'Oran, qui étoit parti il y a quelques jours sur deux vaisseaux de Malte, avoit trouvé la place assiégée par mer par sept vaisseaux algériens au travers desquels ils passèrent et entrèrent dans le port. Aussitôt les Algériens prirent la fuite, et le lendemain on reprit le château Saint-Philippe, dont les

Maures s'étoient emparés. — Le roi de Suède, qui marche du côté de Thorn, a fait faire le procès au fameux Patkul, Livonien, qui avoit introduit le roi Auguste dans la Livonie, et, les juges l'ayant condamné comme traître, le roi de Suède l'a fait rouer tout vif à la tête de son armée. — On mande de Gênes que les troupes allemandes qu'on veut faire passer à Barcelone au service de l'archiduc n'étoient pas encore embarquées.

Vendredi 4, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter. Le soir il joua avec les dames chez madame de Maintenon au trente et quarante. Monseigneur courut le loup. — On a déjà ramené en différents ports de Bretagne dix des vaisseaux de transport qu'on a pris après le dernier combat du chevalier de Forbin; et sur un de ces vaisseaux que l'on a pris, les François, qui s'en étoient rendus maîtres, assurent qu'ils ont vu périr le cinquième vaisseau de guerre anglois, qui s'étoit sauvé du combat. — Le petit comte de Tallard, qui avoit eu l'agrément pour acheter le régiment de Tessé, a conclu son marché à 80,000 francs. — Le maréchal de Tessé, qui a été assez incommodé depuis quelques jours, a obtenu permission de revenir ici. — L'armée du maréchal de Villars a repassé en deçà du Rhin; elle est séparée, et il y a déjà quelques officiers généraux arrivés à Paris.

Samedi 5, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Monseigneur courut le loup. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent pour coure un daim qui étoit dans le parc de Versailles; on ne le trouva point. Ils allèrent dans la forêt de Marly, où ils chassèrent le sanglier avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Le soir il y eut musique, comme il y en a toujours ici de deux jours l'un. M. de Vendôme arriva de Flandre et fut très-bien reçu du roi. — Les dernières nouvelles qu'on a reçues de Neufchâtel sont que le gouverneur s'en est retiré et

qu'ils devoient avant-hier décider l'affaire en faveur de l'électeur de Brandebourg. Il y a une petite ville de cet État-là qui est catholique et qui a fait ses protestations.

Dimanche 6, *à Marly*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il fut enfermé une heure et demie avec M. de Vendôme. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la paroisse, à vêpres. Monseigneur alla l'après-dînée à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. — Le maréchal de Villars doit arriver ici dans huit jours; sa femme, qui devoit l'aller trouver à Strasbourg, l'attend à Paris. — La princesse de Wolfenbuttel a été déclarée à Vienne reine d'Espagne. Les cérémonies de son mariage se sont faites, et elle doit partir incessamment pour Barcelone, où l'archiduc est toujours. — Il y a d'assez grands désordres en Boulonnois et en Picardie pour le faux-saunage. Des cavaliers, des dragons et des soldats se sont assemblés par bandes de deux ou trois cents hommes, ont pillé des greniers à sel, qu'ils vendent publiquement; ils en ont porté même jusqu'en Normandie.

Lundi 7, *à Marly*. — Le roi, au sortir de la messe, alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa petite calèche; Monseigneur et messeigneurs ses enfants étoient à la chasse. Madame, dans une autre calèche, suit toujours le roi et depuis quelque temps elle mène une dame avec elle, et ce voyage-ci ç'a presque toujours été mademoiselle de Bouillon, qui aime fort la chasse. Madame la Duchesse suit presque toujours aussi dans une calèche du roi à quatre, où elle mène trois dames avec elle; outre cela, il y a encore une calèche à quatre pour les dames de madame la duchesse de Bourgogne. — On eut nouvelle que, le 3 de ce mois, les États de Neufchâtel avoient investi l'électeur de Brandebourg de leur souveraineté et de celle de Wallengin *. — La maré-

chale de Tourville est morte à Paris depuis un mois; elle n'a eu du maréchal de Tourville qu'un fils, qui entre dans les mousquetaires **. Elle avoit eu, de son premier mariage avec M. de la Popelinière, plusieurs enfants qui sont encore en vie.

* Il y a tant eu d'écrits sur les prétentions à Neufchâtel qu'on s'abstiendra d'en parler ici : l'argent, l'éloignement et la conformité de religion prévalurent à tous droits, en faveur du Brandebourg.

** Les Mémoires se trompent; le maréchal de Tourville avoit un fils qui fut tué dans la suite au combat de Denain, sans avoir été marié, et une fille qui le fut ensuite avec M. de Brassac, et qui fut une des dames de madame la duchesse de Berry.

Mardi 8, *à Marly*. — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire. Il se promena l'après-dînée dans ses jardins, et à sept heures la cour d'Angleterre arriva. Le roi fut quelque temps avec eux, et puis laissa la reine chez madame de Maintenon, et alla travailler avec M. de Pontchartrain. Monseigneur mena le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur à la musique. On soupa à neuf heures et demie, et après souper la cour d'Angleterre s'en retourna à Saint-Germain. — Les dernières lettres de Lérida sont du 29. M. le duc d'Orléans mande au roi qu'il espère lui envoyer bientôt un courrier pour lui apprendre la prise du château. On travaille à la sape, et nous ne sommes plus qu'à vingt-cinq toises de la muraille, à laquelle il y a déjà une brèche à monter trois hommes, et la muraille est fort ébranlée. Nous aurons le lendemain trente-huit pièces de canon encore en batterie. Le 27 on prit une maison et l'église des Jésuites, que l'on fit sauter, qui étoient entre le château et la ville et où les ennemis avoient fait un retranchement que l'on ne voulut pas attaquer quand la ville fut prise.

Mercredi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, qui finit à midi, et travailla ensuite avec M. de Chamillart jusqu'à une heure. Madame la duchesse de Bourgogne se trouva assez incommodée, tout le jour, d'une fluxion

dans la tête. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla encore plus de deux heures avec M. de Chamillart. — On mande de Boulogne que l'on a vu passer l'escadre du chevalier de Forbin, qui retourne à Dunkerque; s'il fût parti un jour plus tard de Brest, il auroit reçu un avis que le roi lui envoyoit par un courrier. Cet avis étoit qu'une flotte angloise partoit pour la Virginie et n'étoit convoyée que par trois vaisseaux de guerre; mais sa grande diligence, dont il n'y a qu'à le louer, a été un malheur en cette occasion, car sûrement il auroit été chercher cette flotte et la combattre encore. Le roi parla du chevalier de Forbin à son coucher et de tout ce qu'il avoit fait cette année, et en parla fort honorablement. — L'ambassadeur de Venise qui étoit à Rome est retourné à Venise. Les difficultés qu'il avoit eues à Rome avec le pape, sur ce qu'il n'avoit pas voulu donner la paix au connétable Colonne, ne sont pas finies; et la république veut que son ambassadeur n'en fasse pas plus sur le cérémonial que les ambassadeurs de l'empereur et du roi*.

* Plus nos derniers rois ont augmenté de puissance, plus ils ont perdu de rang; le cardinal Mazarin y mit le comble en souffrant l'égalité des couronnes. Il y a bien loin de ne donner pas la main même chez soi aux autres rois, comme cela étoit sans difficulté pour les nôtres, ou la donner comme par force et par excès de civilité aux rois d'Angleterre, de Castille et d'Aragon, comme cela est arrivé à plusieurs de nos rois, et en dernier lieu à Louis XII et à François Ier avec Ferdinand le Catholique, et avec Henri VIII, et voir leurs ambassadeurs non-seulement en compétence avec ceux des rois du nord, mais user d'adresse pour la préséance avec eux. Il y aura lieu de s'étendre là-dessus davantage. La prétention de Venise est digne d'admiration, et encore plus de ce qu'elle est soufferte.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf seul dans sa petite calèche; madame la duchesse de Bourgogne ne put pas aller avec lui. Elle avoit mal passé la nuit, et son mal augmenta si fort l'après-dînée qu'elle fut contrainte de se mettre au lit

et eut une fièvre assez violente. Le roi se promena l'après-dînée, et au retour de sa promenade alla la voir. Il y retourna encore avant son souper, et la trouva assez abattue. — Il y a un grand démêlé entre M. de Bouillon et la maison de Noailles. Il y a quelques mois que M. de Bouillon pria le roi d'envoyer quelques compagnies de dragons dans la vicomté de Turenne, où les esprits paroissent disposés à la révolte; quatre compagnies de dragons y marchèrent. Les Noailles, qui ont quelques terres dans cette vicomté, prétendent qu'il n'y a jamais eu nul mouvement de révolte, et que M. de Bouillon n'avoit demandé ces troupes que pour établir de nouveaux droits dans cette terre. Il y a déjà longtemps qu'ils ont eu des démêlés qui étoient un peu assoupis, mais qui n'étoient pas entièrement terminés; ceci renouvelle leurs démêlés avec plus d'animosité que jamais.

Vendredi 11, *à Marly*. — Le roi se promena tout le jour dans ses jardins et entra plusieurs fois chez madame la duchesse de Bourgogne, qui fut saignée le matin, qui eut la fièvre tout le jour avec deux redoublements et une assez grosse fluxion sur le visage. Cela n'empêchera pas qu'elle ne retourne demain à Versailles, et on ne croit point que la fièvre ait des suites, parce que c'est une fièvre de fluxion. Le roi joua le soir au trente et quarante avec les dames chez madame de Maintenon. — M. de Médavy commandera en Savoie et en Dauphiné en l'absence du maréchal de Tessé, qui doit arriver incessamment et qui est assez incommodé. Du Bourg, Péry et Lée, lieutenants généraux, demeurent en Alsace, Dubourg à Strasbourg; Péry à nos lignes, et Lée à Béfort; Vivans, lieutenant général aussi, commandera sur la Sarre. Les maréchaux de camp qui demeurent en ces pays-là sont MM. de Broglio, le comte de Chamillart, le comte de Villars et......

Samedi 12, *à Versailles*. — Le roi, après s'être promené tout le jour à Marly, en partit sur les cinq heures pour venir ici. Monseigneur alla seul dîner à Meudon et revint

ici le soir. Madame la duchesse de Bourgogne passa la nuit fort doucement, et à dix heures elle alla voir le roi dans son cabinet, et puis monta en carrosse pour revenir ici. Elle se coucha en arrivant; mais elle se releva le soir, n'ayant plus de fièvre, et alla voir le roi chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne partit de Marly en même temps qu'elle. — Le roi ne veut plus d'échange particulier des prisonniers; il demande un échange général, ce que les ennemis devroient accepter, car nous avons présentement du moins autant de leurs prisonniers qu'ils en ont des nôtres. — Le duc de Noailles fait fortifier Puycerda et Belver, dont il s'empara il y a quelques mois, et il y a fait travailler avec tant de succès que ces deux places sont présentement en état de défense. — Le soir il y eut comédie, mais madame la duchesse de Bourgogne n'y alla point.

Dimanche 13, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne n'a plus de fièvre ni de fluxion; elle alla à la messe avec Monseigneur, qui sortit du conseil à midi et demi. — Un courrier particulier, parti de Lérida le 4 au soir, apporta des lettres de M. le duc d'Orléans qui font espérer une prompte réduction de Lérida. Tout notre canon étoit en batterie. La brèche est fort augmentée et nos sapes fort avancées. On a intercepté une lettre du prince de Darmstadt à l'archiduc, à qui il mande qu'il se fera enterrer sous les ruines de Lérida, mais que la place sera bientôt prise si l'on n'envoie promptement un secours considérable.— Le roi a détaché deux cents hommes du régiment des gardes qui seront commandés par les sergents qu'on a choisis pour leur valeur et leur sagesse. On les envoie en Picardie et en Boulonnois. On joindra à ce corps, s'il est nécessaire, des garnisons des places voisines pour détruire les troupes de faux-sauniers qui sont en ce pays-là.

Lundi 14, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et travailla le soir avec M. Pelletier. Monseigneur et messeigneurs ses enfants partirent avant huit heures pour aller à Rambouillet, où ils demeureront jusqu'à vendredi. Madame la duchesse de Bourgogne devoit prendre médecine, mais on jugea qu'elle s'en pouvoit passer; elle alla avant et après la messe chez le roi, et a repris son train de vie ordinaire. — Il y a quelque temps que le premier médecin du roi d'Espagne, qui étoit François, mourut. Le roi d'Espagne écrivit au roi pour le prier de lui en renvoyer un autre. Le roi ordonna à M. Fagon de lui en choisir un, le plus habile qu'il pourroit et le plus sage. M. Fagon a choisi..., qui a pris congé du roi, après sa médecine. Le roi lui recommanda de ne se mêler de rien au monde que des choses de sa profession. On envoya, il y a quelque temps, un nouveau confesseur au roi d'Espagne, à qui le roi recommanda la même chose, ne voulant point que les Espagnols puissent se plaindre que les François qui sont auprès de leur roi entrent dans les affaires dont ils ne sont point chargés.

Mardi 15, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Un armateur arrivé à Dunkerque mande qu'il a ramené sur son bâtiment trois Anglois qui avoient péri dans un grand vaisseau et qu'il eut la charité de mettre sur son vaisseau, les ayant trouvés près de se noyer. Ces trois Anglois disent qu'ils étoient sur la flotte de l'amiral Showel, qui, revenant de Lisbonne, avoit été surpris d'une furieuse tempête à l'entrée de la Manche; que les trois plus gros vaisseaux qu'il avoit avec lui et deux moindres avoient été jetés aux Sorlingues sur des rochers et avoient péri; que l'amiral Showel lui-même étoit sur un de ces vaisseaux, où il y avoit près de mille hommes; qu'ils ne pouvoient pas avoir connoissance si

quelqu'un s'étoit sauvé, mais qu'ils croyoient qu'ils avoient péri tous. Cette nouvelle mérite confirmation; on en doute encore beaucoup.

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. Il sortit à deux heures et alla tirer dans son grand parc, dont il revint charmé. Il y trouva une quantité prodigieuse de gibier, en tua beaucoup, et en donna à ceux de ses grands officiers qui eurent l'honneur de le suivre à la chasse. Monseigneur envoie tous les jours savoir des nouvelles du roi et lui rendre compte des chasses qu'ils font à Rambouillet (1). Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée se promener à l'Étoile, qui est la petite maison de madame la duchesse d'Orléans dans le parc. Elle alla ensuite voir la maison de Bontemps dans l'avenue (2), et puis l'établissement de petites filles qu'a fait madame la princesse de Conty auprès de sa maison. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart, qui lui porta les lettres de M. le duc d'Orléans du 5. Ce prince lui mande que le 2 on a commencé à battre en brèche le corps du château; que nous sommes maîtres de tout le chemin couvert et de tous les petits ouvrages; qu'il ne croit pas que la place puisse tenir encore six jours et qu'un colonel espagnol nommé Zerezeda, qui avoit été détaché avec cent cinquante chevaux, en avoit battu un des ennemis beaucoup plus forts, leur avoit tué cinquante hommes et ramené des prisonniers. Les généraux ennemis étoient venus le 1er de ce mois avec deux mille chevaux sur des hauteurs de l'autre côté de la Sègre pour reconnoître notre situation.

Jeudi 17 *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de

---

(1) Voir la relation de tout ce qui s'est passé à Rambouillet pendant le séjour que Monseigneur et messeigneurs les princes y ont fait, dans le *Mercure* de novembre-décembre, pages 294 à 308.

(2) L'avenue de Paris. — Voir l'*Histoire des rues de Versailles* par M. le Roi, tome II.

la messe, et puis alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur, qui devoit revenir demain de Rambouillet, manda au roi qu'il ne reviendroit que samedi au matin. Madame la duchesse de Bourgogne alla à la Ménagerie, où elle monta à cheval avec beaucoup de dames. — M. le maréchal de Villars arriva et salua le roi à la descente de son carrosse et en fut très-bien reçu. — Toutes les troupes moscovites ont repassé la Vistule et vont rejoindre le prince Menzikoff, qui est près de Tycoczin et qui se doit rendre bientôt à Grodno. La plus grande partie des troupes du czar doivent aller hiverner en Moscovie et font des désordres effroyables en Pologne. Le roi de Suède est campé sur la Wartha, où il attend un renfort de dix mille hommes qui lui viennent de Suède et de Poméranie. Le comte de Zobor, qu'il a remis en liberté, est arrivé à Vienne, où il a été rétabli dans toutes ses charges. Le roi de Suède se plaint fort de la lenteur avec laquelle s'exécute en Silésie son traité avec l'empereur.

Vendredi 18, à Versailles. — Le roi dîna à une heure et puis alla tirer dans son grand parc; madame la duchesse de Bourgogne et beaucoup de dames à cheval allèrent le voir tirer. Jamais on ne vit tant de faisans en l'air; le roi en tua beaucoup et en donna à toutes les dames qui avoient suivi madame la duchesse de Bourgogne. — M. de Pontchartrain, qui est allé à Paris pour la maladie de madame sa femme, manda le soir au roi qu'il avoit la confirmation du naufrage de l'amiral Showel, et M. le comte de Toulouse, qui est à Rambouillet, en a eu aussi des nouvelles. — On mande de Londres que le parlement, qu'ils appellent présentement le parlement de la Grande-Bretagne, qui avoit commencé ses séances le 3, avoit été ajourné au 11, et que les députés d'Écosse avoient pris séance dans les deux chambres. — On a eu avis de Constantinople du 8 septembre qu'un chef des hordes tartares nommé Ibeg,

avec cent mille chevaux, avoit attaqué les Moscovites, qui n'avoient que quarante mille hommes; qu'il leur avoit donné bataille vers la fin d'août, les avoit défaits entièrement et avoit ensuite bloqué Azof. On délibère à Constantinople pour avouer ou désavouer Ibeg.

Samedi 19, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Monseigneur arriva au lever du roi; il alla dîner seul à Meudon, et revint ici le soir pour la comédie. — M. le chevalier de Maulevrier arriva sur les huit heures; M. de Chamillart le mena chez le roi, qui étoit encore au lit. Il apporte la nouvelle de la prise de Lérida, qui se rendit le 11 au matin. La garnison a eu une capitulation honorable; elle pouvoit encore tenir quelques jours; il n'en est sorti que cinq ou six cents hommes sous les armes. Dès que le roi eut appris cette nouvelle, il envoya éveiller Madame et madame la duchesse d'Orléans pour la leur apprendre. Nous n'avons eu à ce siége, tant de la ville que du château, que sept à huit cents hommes tués ou blessés, et il est venu beaucoup de déserteurs françois de l'armée ennemie qui n'étoit qu'à deux lieues de Lérida quand la place s'est rendue. M. le duc d'Orléans a acquis beaucoup d'honneur à ce siége; il alloit plusieurs fois le jour à la tranchée et répandoit beaucoup d'argent. Il a détaché d'Arennes, lieutenant général, avec douze bataillons, pour aller faire le siége de Morella dans le royaume de Valence.

Dimanche 20, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État; l'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur alla voir tirer le roi; madame la duchesse de Bourgogne y alla aussi à cheval avec beaucoup de dames. M. le maréchal de Tessé arriva et salua le roi à son lever et en fut très-bien reçu. — Le duc d'Albe vint au dîner du roi, qui lui parla fort de Lérida et qui fit conter beaucoup de détails du siége par le chevalier de Maulevrier.

On chanta le *Te Deum* à la messe du roi, et on le chantera vendredi à Paris. — M. de Listenois a été pris entre Benfeld et Strasbourg; on ne sait par qui ni comment. On a fait écrire une lettre d'une main inconnue, mais signée de lui, dans laquelle il mande à son homme d'affaires, en Franche-Comté, qu'il ne peut écrire ni où il est ni entre les mains de qui il est, mais qu'on le mettra en liberté si on donne 1,200 pistoles à un homme qu'il enverra pour les prendre à Besançon. On a envoyé l'argent il y a déjà huit jours, et on n'a appris cette nouvelle que ce soir, madame de Mailly, sa belle-mère, qui le savoit, n'en ayant point parlé. Cette aventure est fort étonnante par toutes ses circonstances. Il a été pris, dit-on, avant que M. de Villars fût parti de Strasbourg, et il dit qu'il n'en a point entendu parler étant sur les lieux et n'en a eu aucun avis par toutes les lettres qu'il reçoit tous les jours. On n'en a rien mandé non plus à M. de Strasbourg. M. de Listenois est fort à plaindre et on le croit en grand danger.

* Ce M. de Listenois étoit un fou sérieux, plein de vues, de projets et d'idées; il se relaissa dans un village, d'où il fit tout ce manége pour tirer de l'argent, qui lui fut en effet envoyé; après quoi, il reparut sans trop savoir que dire. Tout fut bientôt découvert, et servit de leçon sur son compte.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi dîna de fort bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit, et à son retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Le roi, après son lever, fit entrer le maréchal de Catinat dans son cabinet, et lui dit : « J'ai une prière à vous faire, et j'espère que vous ne me refuserez point. » Le maréchal lui dit : « Parlez, Sire, et j'exécuterai vos ordres dans l'instant. » Le roi reprit la parole et lui dit : « M. le maréchal, votre mésintelligence avec M. de Chamillart m'embarrasse*; je voudrois vous voir raccommodés. C'est un homme que j'aime et qui m'est nécessaire. Je vous aime et je vous estime fort

aussi. » Le maréchal lui dit : « Sire, je m'en vas tout à l'heure chez lui. — Non, lui dit le roi, il est là derrière; je vais l'appeler. » La réconciliation se fit devant le roi; et dès qu'ils furent tous deux sortis du cabinet et que M. de Chamillart fut retourné chez lui, le maréchal y alla. Ils furent quelque temps enfermés ensemble, et quand le maréchal sortit M. de Chamillart le conduisit jusques au bout de son appartement sans que M. de Catinat l'en pût empêcher; mais quand ils furent à la dernière porte, le maréchal lui dit : « Monsieur, vous avez voulu faire cette façon-là; mais, je vous supplie, que ce soit pour la dernière fois, afin que vous me regardiez, et que le public le sache, comme un ami et un serviteur particulier. »

* Ç'a été de tout temps une chose étrange que la puissance des ministres, qui ont toujours eu l'adresse de personnifier le roi en eux et de lui faire accroire qu'il y alloit de son autorité, de son service et de sa grandeur: ce fut ainsi que M. de Louvois prit un style si fier avec les gens de la plus haute qualité et des premiers grades à la guerre, et qui n'étoient point titrés, et à qui il fit ordonner par le roi de lui écrire Monseigneur; c'est ainsi qu'il perdit, et pour cela seul, et à découvert, le peu de ceux-là qui ne purent s'y résoudre ; c'est ainsi que Louvois écrivoit d'égal aux ducs, à qui son père en même charge que lui, M. Colbert, contrôleur général et secrétaire d'État, et tous les autres avoient toujours écrit Monseigneur ; c'est ainsi qu'il acquit les mêmes styles aux autres secrétaires d'État; c'est ainsi qu'ils recherchèrent et corrigèrent à ce style tous les imprimés où il se trouvoit autrement. Tessé avoit brouillé Catinat avec Chamillart; on voit la sagesse et la modération du maréchal à l'égard de l'un et de l'autre et sa rare modestie sur tous les deux. On verra comme Tessé, après avoir usé et abusé de Chamillart, pratiqua à son égard et à la lettre le dévouement du vieux maréchal de Villeroy, qu'il faut tenir le pot de chambre aux ministres en crédit, et dès qu'ils branlent le leur verser sur la tête.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le soir il y eut appartement chez Monseigneur, où il y eut de la musique et un

grand jeu. — M. Tiepolo, ambassadeur de Venise, après le lever du roi, eut son audience de congé, et le roi le fit chevalier. Il fait chevaliers tous les ambassadeurs de Venise le jour de leurs audiences de congé. Le roi lui donna le baudrier et l'épée, que M. de la Rochefoucauld lui présenta comme grand-maître de la garde robe; car c'est la garde-robe qui fournit le baudrier et l'épée; ensuite l'ambassadeur eut ses audiences de congé de toute la maison royale. — Le chevalier Bauyn, à qui le roi donna le gouvernement de Furnes après la mort de d'Avéjan, a vendu depuis quelques jours sa compagnie au fils de d'Avéjan, qui étoit lieutenant dans ce corps. Le prix de ces compagnies aux gardes est fixé à 80,000 fr. — Le comte d'Auvergne est retombé depuis quinze jours dans son ancienne maladie, et l'on n'en espère plus rien. — Quand le roi fait les ambassadeurs de Venise chevaliers, il leur donne l'accolade, et leur dit : « Par Saint-Georges et par Saint-Michel, je vous fais chevalier. » Quand ils sont retournés à Venise, cela leur donne le droit de porter sur l'épaule une pièce de drap qu'ils appellent la *stola* et des boucles dorées à leur ceinture.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne sont toujours au conseil d'État, mais ils ne vont presque jamais aux autres. Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne, après la messe, monta à cheval avec beaucoup de dames et alla courre le lièvre avec des lévriers, et puis revint manger à la Ménagerie. Monseigneur et messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient à cette chasse et à ce repas. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Il y eut comédie; il y en avoit déjà eu une lundi. — Le comte d'Auvergne mourut le matin à Paris. Il avoit le gouvernement de Limousin, qui vaut près de 50,000 livres de rente; le

roi a donné ce gouvernement au maréchal de Berwick. Il n'y avoit aucun brevet de retenue *. — Le roi donna audience le soir au maréchal de Villars chez madame de Maintenon, où étoit M. de Chamillart. Le roi donna à ce maréchal l'appartement qu'avoit ici le comte d'Auvergne. Il ne reste plus rien à donner de tout ce qu'il avoit que le justaucorps à brevet, que beaucoup de gens demandent.

* La maladie et la mort du comte d'Auvergne firent parler; mais elles ne demandent que le silence (1).

Jeudi 24, *à Versailles*. — Le roi dîna au retour de la messe et puis s'alla promener à Marly. M. de la Rochefoucauld le servit à son dîner, parce que le chambellan et les premiers gentilshommes de la chambre n'y étoient pas; et si M. de la Rochefoucauld n'y avoit pas été, ç'auroit été un maître de la garde-robe. — M. le prince de Conty a choisi, pour son premier gentilhomme de la chambre, M. le marquis de Bellay, et le roi l'a approuvé. Les princes du sang ne choisissent point de grands officiers dans leurs maisons sans lui en demander l'agrément. Cette charge chez ce prince n'avoit point été remplie depuis la mort du chevalier d'Angoulême *. — Monseigneur alla dès le matin à Meudon, où il demeurera quelques jours. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry y allèrent dîner avec trois ou quatre dames qu'ils y menèrent, et le dîner fut en particulier. A six heures tous les gens qui sont du voyage de Meudon arrivèrent, et il y eut grand jeu. Monseigneur a mené, ce voyage-ci à Meudon, plus de vingt courtisans.

(1) Saint-Simon retourne ainsi cette phrase dans ses Mémoires : « Le comte d'Auvergne mourut enfin à Paris, le 23 novembre, d'une longue et fort singulière maladie où les médecins ne connurent rien, peut-être pour y connoître trop. »

*La libéralité des Mémoires est infinie. Jamais les princes du sang n'ont eu de grands officiers; le premier prince du sang a un gentilhomme de la chambre, que M. le Prince, le Héros, appela le premier gentilhomme de la chambre, en même temps se donna un premier écuyer. Il y eut des temps où cela ne fut pas difficile lors de son mariage avec la nièce du cardinal de Richelieu et dans les premiers temps de la régence, où il fut le maître par la foiblesse de Gaston et la crainte et le besoin du cardinal Mazarin. Le premier prince du sang est le seul dont la maison soit passée à la chambre des comptes pour les priviléges de ses officiers, et le seul qui, à titre de prince du sang, ait une pension du roi réglée et affectée. Quelques conquêtes qu'aient fait les princes du sang par leurs mariages avec les enfants naturels du feu roi et par l'élévation que le feu roi a voulu donner à ces mêmes enfants, ils n'ont pu ni avoir de grands officiers, ni faire passer leur maison à la chambre des comptes, ni avoir des priviléges pour aucun de leurs domestiques. On a vu en plus d'un endroit qu'ils n'ont jamais pu, sous le feu roi, faire admettre, ni à Marly, ni dans les carrosses de Monseigneur, ni à sa table, aucun des gens distingués de leurs domestiques; ni pas une de leurs dames d'honneur, ni à Marly, ni dans les carrosses, ni à la table des filles de France, et que celles qui y ont été admises l'étoient des filles du roi et uniquement par grâce à ce titre, à l'exclusion de celles des autres princesses du sang, et tandis que MM. du Maine et de Toulouse avoient de leurs premiers domestiques à Marly. Jamais M. le Prince, M. le Duc ni M. le prince de Conty n'en ont jamais pu avoir aucun, à l'exception une fois ou deux de M. de Lussan, chevalier de l'Ordre, premier gentilhomme de la chambre de M. le Prince, et de sa femme, qui, une seule fois, à des Rois, mangea à table, à la suite de madame la Princesse. Quant à ce choix de ces officiers des princes du sang, qu'ils ne font point sans le roi, c'est une nouveauté qui n'a été introduite qu'à l'occasion de M. le Duc et de son mariage, qui faisoit prendre au roi une part particulière en lui, et conséquemment à vouloir qu'il n'eût point de gens distingués du commun de ses domestiques qui ne lui fussent agréables; à quoi le soin qu'avoit M. le Prince de n'oublier rien qui put plaire donna lieu, et qui s'est suivi depuis, mais qui jusqu'alors avoit été parfaitement inconnu.

Vendredi 25, *à Versailles*. — Le roi dîna avant onze heures et puis s'alla promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — M. le prince de Talmond épouse mademoiselle de Bullion, à qui on donne 450,000 francs, et on le loge et le nourrit à Paris lui et sa femme. M. de Talmond

aura les honneurs du Louvre; sa femme sera assise, mais ces honneurs-là ne passeront point à ses enfants*. — M. le duc d'Orléans reviendra ici quand il aura fait à Madrid la cérémonie de tenir sur les fonts le prince des Asturies au nom du roi, et l'on compte que le roi le renverra en Espagne au mois de février. Le duc de Berwick doit revenir aussi dans peu de jours d'Espagne, mais on ne sait pas si on l'y renverra. — Le roi d'Espagne a donné 20,000 écus de gratification au duc d'Albe. Il lui avoit déjà envoyé quelque argent pour le dédommager de la dépense qu'il avoit faite à la naissance du prince des Asturies. — Le parlement de la Grande-Bretagne a été prorogé jusqu'au 24 de ce mois, qui étoit jeudi dernier. La reine attend milord Marlborough, contre qui il y a un parti déclaré.

* On a vu ci-dessus, à l'occasion du tabouret de la princesse de Tarente, qui étoit la mère du duc de la Trémoille et du prince de Talmond, son frère, et de ce qu'elle étoit sœur de la mère de Madame, [que] M. de la Trémoille obtint un tabouret de grâce pour son frère à l'occasion de son mariage sous la cheminée, en cote mal taillée, et faisant accroire au roi que c'étoit une suite du tabouret de sa fille et de sa belle-fille, par l'heureux hasard de n'avoir ni cadet ni cadette. Le roi sentit après qu'il avoit été attrapé, et en parla; mais l'affaire étoit faite, et le brevet personnel lâché. Jusque-là M. de Talmond n'avoit eu aucuns honneurs quelconques; cela bâclé, M. de Talmond espéra que cette sauce feroit avaler le poisson à Madame; mais les Allemands abhorrent les mésalliances, et Madame avoit donné des preuves de la sienne. Elle n'avoit pas oublié qu'elle avoit tenu bon, plus de dix ou douze ans durant, contre toutes les instances de madame de Ventadour, qui la conjuroit de faire monter une fois madame de Bullion dans son carrosse; la mère de Bullion et la maréchale de la Mothe, mère de madame de Ventadour, étoient sœurs : madame de Bullion étoit une femme fort haute, qui aimoit à aller à Versailles et qui désiroit avec tant de passion d'entrer dans le carrosse de Madame qu'elle promit 20,000 francs à madame de Ventadour pour cela : à la fin elle en fit confidence à Monsieur, qui s'y laissa gagner; mais Madame, à qui il fallut bien le dire aussi pour la toucher, y résista longtemps encore, puis, de guerre lasse, elle y consentit. Madame de Bullion paya 20,000 francs à madame de Ventadour, puis entra une fois dans le carrosse

de Madame ; mais ce fut tout, et elle n'osa jamais songer à ceux de madame la duchesse de Bourgogne ni à Marly. Madame fut donc outrée de voir la fille de madame de Bullion devenir sa cousine germaine, et fit un vacarme sans mesure et qui fut tel que, si le mariage n'avoit pas été avancé au point qu'il l'étoit, il ne se seroit jamais fait. La colère de Madame dura longtemps, et enfin s'apaisa à force de pardons et d'instances ; mais, quoique la princesse de Talmond n'ait presque point paru à la cour, Madame ne fut jamais pour le prince de Talmond, ni même pour M. de la Trémoille, comme elle avoit été auparavant, et il y parut dans la régence de M. le duc d'Orléans, où le prince de Talmond n'eut aucune grâce qu'un petit gouvernement de place, et pensa mourir de douleur de n'avoir pu être fait duc pair, surtout quand il en vit d'autres. Il se raccrocha longtemps depuis par le mariage peu pécunieux d'une parente de la reine avec son fils, qui flatta sa vanité et qui tira son fils, par un brevet de duc, de l'état ordinaire dont le tabouret de grâce qu'il avoit obtenu à son mariage l'avoit lui-même tiré.

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finance à l'ordinaire, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — M. de Gacé et M. de Gondrin, qui ont leurs régiments en garnison à Montreuil, ont ordre de s'y en aller, pour empêcher le faux saunage que leurs cavaliers et leurs soldats y font. M. de Creuilly, colonel de dragons et dont le régiment est à Caen, avoit ordre aussi de s'en aller à sa garnison ; mais l'ordre a été changé, parce qu'il en arrive. Les habitants et les paysans de ces pays-là aident fort aux troupes à faire ce faux saunage. — On mande de Pologne que la peste augmente considérablement à Cracovie et dans les lieux circonvoisins, que le roi de Suède marche à Varsovie et qu'un de ses partis a enlevé, dans un des faubourgs, la palatine de Belz, femme du grand général de la couronne, qui a été proscrit depuis quelques jours par le roi Stanislas, que beaucoup de sénateurs ont reconnu depuis que le roi de Suède et lui sont rentrés en Pologne.

Dimanche 27, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il entendit le sermon avec toute la maison royale. Mademoiselle de Bourbon, qui a

pris la robe pour la première fois, étoit au sermon au rang des princesses. Le roi travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame a fait tout ce qu'elle a pu pour empêcher, par ses conseils, le prince de Talmond d'épouser mademoiselle de Bullion et a déclaré qu'elle ne signeroit point son contrat de mariage. Il a l'honneur d'être son cousin germain. La noce s'en fera jeudi à Paris. Le soir le roi donna une assez longue audience au maréchal de Tessé chez madame de Maintenon, où étoit M. de Chamillart. Ce maréchal ne servira plus parce qu'il est fort incommodé; on croit même que, cet hiver, il sera obligé de se faire faire la grande opération. Le roi, après le sermon, alla se promener dans les jardins. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne montèrent dans la tribune, où ils entendirent vêpres.

Lundi 28, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de dépêches. L'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, qui les mena à l'opéra. Ils retournèrent ensuite souper à Meudon, où il y eut grand jeu. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry ne revinrent ici qu'à quatre heures du matin. Monseigneur demeura à Meudon, d'où il ne reviendra que jeudi. — Par les nouvelles qu'on a d'Italie, on apprend que le comte Martinitz est reparti de Naples. Il retourne à la cour de l'empereur, et le général Thaun demeure vice-roi à Naples par intérim. Le général Vaubonne est mort en ce pays-là des blessures qu'il avoit reçues au siége de Gaëte. — La ville de Lyon, qu'on avoit cru qui feroit quelques difficultés sur les billets de monnoie qui vont passer dans les provinces pour un quart dans les payements, n'a fait aucune remontrance là-dessus, ni aucune ville du royaume non plus : ainsi Paris s'en trouvera fort

soulagé, et l'on y perd moins présentement en s'en défaisant.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Le roi signa le matin le contrat de mariage du prince de Talmond; mais Madame, de qui il a l'honneur d'être cousin germain, ne l'a point voulu signer, et a déclaré même qu'elle ne verroit ni la femme ni le mari. — Le roi a donné grâce au comte de Tonnerre. On le met à la Bastille, où il sera un an. Il donnera 10,000 francs d'aumônes, que M. le cardinal de Noailles partagera aux pauvres, et il n'entrera jamais dans aucune maison où sera M. Amelot; et si M. Amelot arrivoit dans une maison où il fût, il seroit obligé d'en sortir afin que M. Amelot n'ait pas la douleur de voir celui qui a tué son fils, et un fils qu'il aimoit tendrement. Le roi avoit fait écrire à M. Amelot par M. le chancelier et par M. de Chamillart pour l'exhorter à consentir que l'on fît grâce au comte de Tonnerre à cause de son extrême jeunesse.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire; Monseigneur y vint de Meudon, et s'y en retourna dîner. L'après-dînée le roi alla à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne observa à l'entrée de la nuit, avec M. Cassini le fils, une comète qui paroît depuis deux jours, qui fait trois degrés par jour s'approchant du septentrion. Monseigneur le duc de Bourgogne est savant en astronomie comme en beaucoup d'autres choses. — On mande de Vienne que le prince de Salm est raccommodé avec l'empereur, qu'il est rentré dans ses charges et dans la place de chef du conseil*. — On a des nouvelles certaines que M. de Rabutin est rentré en Transylvanie et a fait lever le blocus de Deva, que les mécontents tenoient investi depuis quelques mois. On a fait de nouvelles propositions d'accommodement

au prince Ragotzki par les ministres de Hollande et d'Angleterre; il a répondu qu'il ne pouvoit plus traiter avec l'empereur, et que les États de Hongrie avoient déclaré le trône vacant.

* Ce prince de Salm avoit épousé la sœur aînée de madame la Princesse et de la duchesse d'Hanovre, et, se trouvant en grand crédit à Vienne, avoit fait le mariage du roi des Romains, dont il avoit été gouverneur, avec une fille de cette duchesse d'Hanovre, qui étoit ainsi propre nièce de sa femme et cousine germaine de ses enfants. Cela le mit dans la première considération à Vienne, encore plus quand Joseph fut devenu empereur par la mort de Léopold, son père. C'étoit un prince fougueux au dernier point, adonné à ses plaisirs, médiocrement capable d'autre chose, et Amélie, sa femme, une princesse très vertueuse. Le prince de Salm souffrit une éclipse à sa faveur, qui reprit le dessus en peu de temps et qui ne finit qu'avec le court règne de ce jeune empereur.

Jeudi 1er *décembre, à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe, et puis alla courre le cerf dans le parc de Marly. Après la chasse il alla changer d'habit au château. Il se promena dans les jardins, et ne revint qu'à la nuit. Monseigneur revint de Meudon et il y eut comédie le soir. — Le roi donna ces jours passés une pension de 2,000 francs à Mommeins, officier des gardes du corps. — La noce du prince de Talmond se fit à Paris chez la mère de la mariée. — M. de Mimeur fut reçu à l'Académie françoise. Il y a huit mois qu'il avoit été élu, mais aussitôt après son élection il fut obligé de partir pour l'armée; ainsi il n'avoit pas pu se faire recevoir. On a trouvé que sa harangue étoit fort bien.

Vendredi 2, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise. Il dîna de bonne heure et puis alla tirer. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — On mande d'Italie que les ennemis ont embarqué trois ou quatre mille hommes pour les envoyer à Barcelone, et que dès qu'ils y seront arrivés milord Galloway fera embarquer les troupes angloises et hollandoises qu'il commande, pour retourner en Portu-

gal. — Il est arrivé ici un valet de chambre de M. de Listenois qui a toujours été avec lui depuis qu'il est pris. Il vient pour emporter l'argent, après quoi il assure que son maître sera mis en liberté. On vouloit le faire suivre, mais il a dit qu'on s'en donnât bien de garde et que, sur le moindre soupçon d'être découvert, les gens qui l'ont pris le tueront. Jusqu'ici on ne comprend rien à cette affaire, et l'on n'ose travailler à l'approfondir.

Samedi 3, à Versailles. — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. de Chamillart, et l'après-dînée il alla se promener à Marly. Le soir il joua chez madame de Maintenon avec madame la duchesse de Bourgogne et ses dames au trente et quarante, comme il fait depuis trois mois les jours qu'il n'a point à travailler avec quelques ministres. — Les faux sauniers continuent à faire beaucoup de désordres dans les provinces. On a arrêté en Anjou vingt-cinq cavaliers du régiment de Roye et dans l'Orléanois quelques cavaliers du régiment de Biron. On les décimera ; on les fera tirer au billet pour être pendus et on enverra les autres aux galères. On va faire partir les colonels de ces régiments, quoiqu'ils eussent déjà été visiter leur quartier d'hiver depuis le retour de l'armée.

Dimanche 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla au sermon avec toute la maison royale, hormis madame la duchesse de Bourgogne, qui se trouva un peu incommodée. Au sortir du sermon le roi entra chez madame du Maine, puis alla se promener dans les jardins, et au retour de la promenade il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse du Maine accoucha le matin d'une princesse qui s'appellera mademoiselle du Maine. Madame sa mère souhaitoit fort d'accoucher d'une fille, parce qu'elle a déjà trois garçons qui se portent fort bien et qui sont fort jolis. Elle s'étoit tenue à Sceaux durant presque toute sa grossesse ; elle

n'est revenue ici que deux ou trois jours avant que d'accoucher.

Lundi 5, *à Versailles.* — Le roi dîna de fort bonne heure et puis alla se promener à Marly, et au retour il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Seize cavaliers portant du faux sel ont été assez insolents pour le venir vendre dans le village de Meudon; on les fait suivre et on en fera une punition exemplaire, si on peut les attraper. — Le soir il y eut comédie; madame la duchesse de Bourgogne, qui se porte mieux que hier, y alla. — Il arriva un écuyer de M. le duc d'Orléans qui a laissé ce prince à Saragosse. Il en devoit partir le 28 pour aller en trois jours à Madrid, où S. A. R. compte de ne demeurer que quinze jours au plus. On ne sait rien encore du siége de Morella; mais on croit qu'on n'attaquera que la ville et qu'on se contentera d'en bloquer le château, qui est très-fort. — Il arriva un courrier de M. de Grignan, qui tient les états de Provence. Quoique cette province ait fort souffert cette année, elle accorde au roi 700,000 francs, comme elle les a toujours donnés depuis quelques années.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne ne monte plus à cheval depuis quelques jours, et il y a quelques apparences qu'elle est grosse. — M. l'archevêque de Rouen, qui a été longtemps malade à Gaillon, en étoit revenu à Paris se trouvant un peu mieux, mais il fut encore fort mal ces jours passés. Il ne s'est point démis du prieuré de la Charité, comme on l'avoit dit. — Il arriva un courrier de M. de Roquelaure, qui mande que les états de Languedoc ont accordé au roi trois millions de don gratuit et deux millions pour la capitation. — Le maréchal de Villars a fait de nouvelles acquisitions auprès de Vaux, entre autres une

terre que madame de Nemours avoit de la maison de Longueville. Il doit repartir avant la fin du mois pour retourner en Alsace et emmène à Strasbourg la maréchale sa femme.

Mercredi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. La princesse de Talmond prit le tabouret au souper du roi. — Il arriva un courrier du maréchal de Château-Renaud par lequel on apprit la clôture des états de Bretagne, qui ont accordé au roi la même somme qu'il y a deux ans. —Moreau, premier valet de chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, mourut ici *. Il a fait Niert, un des premiers valets de chambre du roi, son légataire universel. On croit qu'il lui laisse la valeur de 100,000 écus qui étoit des biens d'acquêt. Il laisse à ses parents les biens qu'il avoit eus de sa famille. Il avoit un fort bel appartement dans le château, qui touche à celui de M. de Niert et que le roi donne à Niert le fils, qui en avoit un qu'on donne aux capitaines des gardes de M. le duc d'Orléans; et celui qu'ils avoient, le roi le donne à M. Maréchal, son premier chirurgien, pour augmenter celui qu'il avoit déjà et qui touche celui qu'on lui donne.

* Moreau étoit un premier valet de garde-robe du roi et avoit été des ballets et des plaisirs de sa jeunesse, très-bien fait, de l'esprit et nulle impertinence de valet; un fort honnête homme, et né pour être un vrai seigneur. Il avoit toute sa vie vécu avec ceux de la cour, dont il étoit aimé et estimé, et encore plus des dames, ayant été un des hommes de la cour des mieux faits et de la meilleure mine; on le voyoit bien encore à soixante-dix-sept ans, qu'il avoit. Il lui étoit resté beaucoup d'amis, et d'amis considérables, et ne s'étoit jamais marié. Il fut le seul mis de la main du roi auprès de monseigneur le duc de Bourgogne. C'étoit un vrai répertoire de cour et un homme de très-bonne compagnie, toujours considéré du roi, et toutefois assez libre en ses propos, qui étoient souvent salés; il en lâchoit quelquefois sur la dévotion de son maître et sur ses longues conférences avec son confesseur; il n'aimoit ni les dévots ni les jésuites, et toutefois avoit la

confiance de son maître et du duc de Beauvilliers; du reste il vivoit moralement bien, en honnête homme et plein d'honneur. Quand il se vit près de sa fin, il fut si touché de tout ce qu'il avoit vu de près en son maître qu'il l'envoya supplier de lui accorder ses prières et la grâce de faire une communion pour lui dès qu'il seroit mort, et déclara qu'il ne connoissoit rien de plus saint que ce prince. Monseigneur le duc de Bourgogne en fut très-touché à son tour, monta chez lui et fit ses dévotions pour lui dès qu'il fut mort. Jamais prince, et de cet âge, n'a peut-être reçu d'éloge si complet ni si exempt de flatterie.

Jeudi 8, *à Versailles*. — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Le soir, chez madame de Maintenon, il joua au trente et quarante avec madame la duchesse de Bourgogne et ses dames. Le roi ira lundi à Marly pour toute la semaine. — Il arriva un courrier de Madrid, où M. le duc d'Orléans arriva le dernier du mois. Ce prince mande qu'il sera obligé d'y faire un plus long séjour qu'il n'avoit cru par la multitude des affaires qu'il y a trouvées, et quoiqu'il travaille depuis le matin jusqu'au soir, il croit qu'il n'en pourra partir qu'à la fin de ce mois. Le roi d'Espagne a fait chevalier de la Toison le marquis de Bay, qui commande ses troupes en Estramadure *. Le duc de Noailles a son congé pour revenir servir son quartier. On compte même qu'il arrivera à Marly les premiers jours de la semaine qui vient. Le maréchal de Berwick n'étoit pas encore à Madrid quand le courrier de M. le duc d'Orléans en est parti; il doit être de retour ici avant la fin du mois. M. de Legall, lieutenant général, commandera cet hiver les troupes qu'on laisse dans l'Aragon, dans le royaume de Valence et en Catalogne.

* Le soi-disant marquis de Bay, fils d'un cabaretier, Ducasse, de Gray, en Franche-Comté, dont le père vendoit des jambons à Bayonne, Morville et quelques autres, déshonorèrent l'ordre de la Toison d'Or. Le rare est qu'il fut offert à Bezons dans la suite, étant alors maréchal de France, et que le roi ne voulut pas consentir qu'il l'acceptât. Son bâton pourtant lui valut l'Ordre en 1724, sans que l'exemple de Catinat lui en pût servir.

Vendredi 9, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, dîna de bonne heure et alla l'après-dînée tirer dans son grand parc. Monseigneur alla dîner à Meudon. Madame la Duchesse, qui devoit aller dîner avec lui, n'y alla point, parce que la petite vérole a paru ce matin à mademoiselle de Charolois, sa fille. On a même transporté cette princesse du château à la ville. — Un armateur de Nieuport a pris depuis quelques jours un bâtiment parti d'Ostende pour aller en Angleterre, sur lequel étoit un neveu de Marlborough, un autre colonel anglois et plusieurs autres officiers. — La maréchale de Noailles et M. d'Antin se sont brouillés sur la dot de madame de Gondrin, dont M. d'Antin demandoit le payement, et madame de Noailles prétend n'en rien devoir par une contre-lettre qu'elle avoit de madame de Montespan. Ils se plaignent fort les uns des autres. — Le roi doit voir ce printemps les huit escadrons de la gendarmerie, quatre ou cinq escadrons de carabiniers et quelques régiments de cavalerie.

Samedi 10, *à Versailles.* — Le roi ne tint point le conseil de finance qu'il a accoutumé de tenir tous les samedis. Il ne put sortir l'après-dînée à cause de la pluie, et passa aussitôt après son dîner chez madame de Maintenon. Il y joua le soir avec les dames. Il y eut comédie. — Les billets de monnoie diminuent considérablement, et l'on s'aperçoit tous les huit jours qu'on s'en défait avec beaucoup plus de facilité et moins de perte. On espère qu'avant la fin du mois qui vient on n'y perdra plus rien. — On mande d'Allemagne que le duc de Wurtemberg, qui est marié à une princesse de Bade-Dourlach, dont il a même des enfants, a épousé une autre femme, que l'empereur a fait comtesse quelques jours avant la noce. Il a mandé à sa première femme, qui est à Stuttgard, d'en sortir; les habitants de la ville, qui sont fort affectionnés à cette princesse, ne veulent point qu'elle en sorte. — Le traité d'échange général pour

tous les prisonniers de guerre s'avance fort, et il paroît que les ennemis le souhaitent autant que nous.

Dimanche 11, *à Versailles*. — Le roi, à son réveil, apprit la mort de monseigneur l'archevêque de Rouen. M. de la Rochefoucauld lui demanda pour l'abbé de la Roche-Guyon, son petit-fils, qui étudie en théologie, l'abbaye du Bec, qu'avoit cet archevêque et qui vaut du moins 40,000 livres de rente. Le roi lui répondit : « Votre petit-fils a-t-il l'âge? » M. de la Rochefoucauld lui assura qu'il avoit dix-neuf ans. « Hé bien, dit le roi, je vous la promets. » Le roi le rappela ensuite et lui dit : « Il ne faut point en faire à deux fois, et je vous la donne dès cette heure. » Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et au sortir du conseil il parla à M. de Beauvilliers sur la charge de premier valet de chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, vacante par la mort de Moreau. On avoit cru d'abord que ce seroient les premiers valets de chambre du roi qui la feroient; mais il y a eu quelques difficultés entre eux sur cela, et monseigneur le duc de Bourgogne a paru souhaiter de n'être point servi par quartiers dans cette charge et a témoigné que personne ne lui seroit plus agréable pour la remplir que Duchesne, premier valet de chambre de monseigneur le duc de Berry. Le roi a trouvé ce choix fort bon, et monseigneur le duc de Berry, sans le consentement duquel monseigneur le duc de Bourgogne ne le vouloit point faire, y a consenti, disant : « Je regrette fort Duchesne, dont j'étois fort content; mais je ne voudrois pas m'opposer à une chose qui lui est si avantageuse, et de plus il me suffiroit, pour y consentir, de savoir que M. le duc de Bourgogne le souhaite. » — Le roi donna l'après-dînée une audience assez longue au comte d'Évreux, qui, après lui avoir rendu compte de beaucoup de détails de la cavalerie, lui demanda le brevet de mestre de camp pour le marquis de Saint-San, qui sert dans le régiment colonel, et le roi le lui accorda en lui disant qu'il avoit résolu de

n'en plus donner. — Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi donna au marquis de Seignelay, maître de sa garde-robe en survivance de la Salle, un beau logement dans le grand commun, qu'avoit M. l'archevêque de Rouen, son oncle.

Lundi 12, *à Marly.* — Le roi dîna au sortir de la messe, et après son dîner il partit de Versailles pour venir courre le cerf dans ce parc-ci. Après la chasse il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur vint ici avec madame la princesse de Conty. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry arrivèrent ici avant la nuit. M. le Duc et madame la Duchesse ne sont point du voyage; ils sont demeurés à Versailles à cause de la petite vérole de mademoiselle de Charolois, qui va entrer dans les jours dangereux de cette maladie. M. le duc du Maine est demeuré aussi à Versailles pour tenir compagnie à madame du Maine, qui vient d'accoucher; mais il viendra faire sa cour au roi tous les jours. Madame la vidame [d'Amiens] est de ce voyage-ci pour la première fois. Le roi y a donné aussi une chambre au comte d'Évreux, qui n'y étoit jamais venu, et une au marquis de Nangis, qui n'y étoit venu les autres années que pour les bals. Monseigneur, en arrivant ici, joua avec madame la duchesse de Bourgogne au papillon, qui est un jeu fort à la mode depuis quelques jours.

Mardi 13, *à Marly.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf avec les chiens de M. du Maine et trouva cet équipage fort beau et fort bien servi. Il se promena dans les jardins l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent dès le matin courre le loup, d'où ils ne revinrent qu'à trois heures. On espéroit depuis vingt jours que madame la duchesse de Bourgogne étoit grosse; mais ces espérances-là sont finies. La cour d'Angleterre

arriva sur les sept heures. Le roi les alla recevoir à l'ordinaire à leur entrée dans le château et puis il les mena chez madame de Maintenon; et ensuite Monseigneur mena le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur à la Ménagerie, et madame la duchesse de Bourgogne joua au brelan. — Il y a longtemps que la reine douairière d'Espagne souhaitoit d'avoir pour son majordomo-major le duc de Saint-Pierre. Le roi y a enfin donné son consentement, et l'on espère que le roi d'Espagne ne fera aucune difficulté de le donner aussi. Le duc de Saint-Pierre est présentement à Montpellier, où la duchesse sa femme, qui étoit partie grosse de Paris, s'est blessée.

Mercredi 14, *à Marly*. — Le roi tint conseil d'État comme à son ordinaire. L'après-dînée il se promena quelque temps dans ses jardins malgré le grand vent et la pluie. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. M. de Torcy vint aussi lui parler et y demeura quelque temps pendant que M. de Chamillart y fut. Le roi a donné la charge de premier valet de chambre de monseigneur le duc de Berry à Chenedé, qui étoit premier valet de garde-robe de ce prince, et le roi a donné la charge de premier valet de garde-robe à un quatrième fils de Cantin, que le père avoit mis dans les mousquetaires. — Les dernières lettres d'Angleterre portent qu'il y a eu plusieurs lords qui ont parlé très-fortement dans le parlement contre ceux qui gouvernent les affaires. La chambre haute n'a point encore remercié la reine de sa harangue, quoique ce fût par là d'ordinaire qu'elle commençât ses séances. Il paroît même que les wighs et les tories se plaignent également et de ce qu'on n'est plus payé de ses terres et de ce que le commerce est ruiné. Les lords Haversham, Wharton, Halifax et Peterborough ont parlé avec beaucoup de force, louant fort la reine et attaquant les ministres.

Jeudi 15, *à Marly*. — Le roi, en sortant de la messe, alla courre le cerf et revint dîner ici comme il fait tou-

jours aux chasses d'hiver. Le soir il joua chez madame de Maintenon au trente et quarante avec les dames. M. le duc de Noailles arriva et servira son quartier avant que de retourner en Roussillon. — M. l'archevêque de Rouen n'avoit point disposé du prieuré de la Charité, comme on l'avoit dit, et comme ce prieuré est dépendant de Cluny, M. le cardinal de Bouillon en a disposé en faveur du prince Frédéric, cadet des enfants du feu comte d'Auvergne. Ce prieuré vaut environ 20,000 livres de rente, et comme M. le cardinal de Bouillon a voulu aussi que l'abbé d'Auvergne profitât de cette vacance, le prince Frédéric a cédé à son frère le prieuré du Saint-Esprit, qui dépend aussi de Cluny. Ce prieuré vaut 13,000 livres de rente, et le prince Frédéric se réserve, en le cédant, une pension de 5,000 livres. — On est convenu avec les ennemis d'un lieu et d'un jour pour régler les échanges des prisonniers; ce sera à Nivelles, et on commencera à y travailler le 18 de ce mois. Le roi y envoie le marquis de Ruffey, maréchal de camp, et un commissaire; les Anglois y envoient Cadogan, et les Hollandois Cronstrom.

Vendredi 16, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse. L'après-dînée il se promena, et le soir il joua avec les dames chez madame de Maintenon. — On a des nouvelles de M. de Listenois; il est présentement chez lui à Besançon. On ne parle plus de ce qui lui est arrivé, dont on ne sait rien de positif; mais on dit qu'il y a une grande altération dans sa santé. — L'évêque de Mende mourut il y a quelques jours. Cet évêché est fort noble, et vaut 40,000 livres de rente. — Le cardinal de Bouillon a assuré à l'abbé d'Auvergne, après sa mort, la terre d'Oliergues en Auvergne. Elle est fort noble et vaut 8,000 livres de rente. Après la mort de l'abbé d'Auvergne, il la substitue au prince Frédéric; après la mort du prince Frédéric, aux enfants du prince d'Auvergne, leur frère aîné, en cas qu'il rentre dans les bonnes grâces du roi; et en cas qu'il

n'y rentre point, à celui des enfants de M. de Bouillon que voudra l'abbé d'Auvergne.

Samedi 17, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, courut le cerf. L'après-dînée il se promena dans les jardins de Marly et en repartit à quatre heures pour venir ici. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il mène beaucoup de courtisans et d'où il ne reviendra que vendredi. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Marly avant le roi. — M. de Valsemé, lieutenant général, que le roi avoit envoyé en Provence pour y commander sous M. de Grignan, est mort à Toulon. Il avoit le cordon rouge avec la pension de 4,000 livres. — M. le prince de Léon est revenu de Bretagne, dont il a tenu les états cette année. Il y avoit mené dans son carrosse Florence (1), et l'a ramenée; mais elle n'étoit point à Dinan, où les états se tenoient. M. de Rohan a obtenu du roi qu'on la fît enfermer, et on l'a enlevée depuis quelques jours à une maison auprès de Paris, qui s'appelle les Ternes. Le prince de Léon ne veut plus voir M. ni madame de Rohan. M. de Rohan lui offre de donner à Florence 5,000 livres de pension et d'avoir soin des enfants qu'il a d'elle, s'il veut ne la plus voir.

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi, avant que d'entrer au conseil, donna une longue audience au prince de Léon; S. M. en donna aussi une au prince de Rohan, son père. Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et après le sermon le roi fut longtemps enfermé avec le comte de Bezons. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart à son ordinaire chez madame de Maintenon. — M. de Manneville, gouverneur de Dieppe, est mort. On croit que S. M. laissera à sa veuve ce gouvernement à vendre. Elle est fille de feu M. de Montchevreuil et a été dame d'honneur de madame du Maine. — Par toutes les nouvelles qu'on a d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande, il ne paroît pas que les ennemis augmentent leurs troupes

---

(1) Voir l'addition de Saint-Simon, du 30 mai 1708.

pour la campagne qui vient. — Le roi ne s'est point mêlé de l'affaire de M. de Bouillon avec la maison de Noailles. Elle prend le train ordinaire de la justice; mais ils vont plaider avec beaucoup d'aigreur les uns contre les autres.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois, et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis le soir, chez madame de Maintenon, il travailla à régler les fortifications qu'il veut faire à Toulon. M. le comte de Toulouse, le maréchal de Tessé, M. Pelletier, Langeron et un ingénieur assistoient à cette délibération. Le roi a résolu d'y employer 2,500,000 livres; mais on n'y emploiera cette année que 350,000 livres, qui suffiront pour mettre la place en état de défense. — Hier, M. le premier président étant à table chez lui avec toute sa famille et quelques conseillers qui étoient venus dîner avec lui, le plancher tomba sous eux. Il n'y eut que la première présidente qui ne tomba point, et par bonheur, quoiqu'ils tombassent fort bas, il n'y eut que le précepteur de son fils blessé assez légèrement. — M. de Saint-Geniez, qui étoit colonel des houssards dans l'armée de Flandre, [quitte ce régiment]. Les houssards n'étoient pas contents de lui, il n'étoit pas content d'eux. Le roi donne ce régiment à un Hongrois que le prince Ragotzki avoit envoyé au roi pendant qu'on étoit à Fontainebleau avec de fortes instances pour qu'on lui donnât de l'emploi. On met Saint-Geniez mestre de camp réformé dans un régiment de cavalerie.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi tint conseil à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Il y a eu une grande tempête sur les côtes de Hollande. Beaucoup de vaisseaux ont péri dans le Texel; il y a eu même beaucoup de villages submergés. On n'en sait pas encore le détail; mais la perte est grande par toutes les nouvelles qu'on a de ce pays-là. — M. le duc d'Orléans doit être parti de Madrid du 17. Il vient par Pampelune, et on l'attendoit à Bayonne le 22.

M. le duc de Berwick ne reviendra que quand S. A. R. sera retournée en Espagne. On a laissé pour gouverneur dans Lérida Louvigny, fils de celui qui avoit longtemps servi en Flandre et dans le Milanois et qui étoit un officier de grande réputation parmi les Espagnols. — Le mariage du marquis de Chamillart est arrêté avec mademoiselle de Mortemart; cela n'est pas encore public. On ne dit point ce qu'on donne à la fille; M. de Chamillart donne 20,000 écus de rente à son fils.

Mercredi 21, *à Versailles*. — Le roi tint conseil d'État; Monseigneur y vint de Meudon, et après le conseil il emmena avec lui madame la duchesse de Bourgogne dîner à Meudon. Monseigneur le duc de Bourgogne y alla dans son carrosse, et monseigneur le duc de Berry y alla avec les dames de madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur le duc de Bourgogne en revint de bonne heure pour être à la prière qui se fait à cinq heures. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent pour le souper du roi. Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. M. de Villars y fut plus d'une heure, reçut les derniers ordres du roi et prit congé de lui pour retourner en Alsace; mais il ne partira de Paris que dans huit jours. — Le roi a donné le cordon rouge vacant par la mort de Valsemé à Muret maréchal de camp, qui est encore à Fenestrelles et qui sert avec beaucoup d'application, l'hiver et l'été. — Bontemps, premier valet de chambre du roi, obtint pour M. d'Argenis, son gendre, une grâce que le roi n'accorde guère, qui est la permission de vendre son régiment, qui est un régiment nouveau, et d'avoir un brevet de colonel réformé dans un vieux régiment.

Jeudi 22, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Le mariage du marquis de Chamillart avec mademoiselle de Mortemart est public. On ne donne à la demoiselle que 20,000

écus d'argent comptant, et madame sa mère lui assure 40,000 francs après sa mort; outre cela, elle aura encore près de 100,000 francs du douaire de sa mère, et le roi, en faveur du mariage, donne à la demoiselle 10,000 francs de pension. — M. de Listenois est revenu à Paris. Il a même, été aujourd'hui à l'Étang voir M. de Chamillart, à qui il a dit qu'il avoit été pris véritablement par quelques officiers des ennemis; que tous les bruits qu'on avoit fait courre de lui depuis ce temps-là étoient faux; qu'il lui donneroit par écrit le récit de toute cette aventure; qu'il le prioit d'en faire examiner la vérité, et quand il le sauroit d'en rendre compte au roi pour effacer tous les mauvais offices qu'on lui avoit rendus là-dessus, et qu'en cas qu'il avançât la moindre fausseté le roi devoit le punir rigoureusement.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour. Il fut longtemps enfermé avec le P. de la Chaise l'après-dînée, comme il fait toutes les veilles des jours qu'il fait ses dévotions. Monseigneur revint de Meudon. — La distribution des bénéfices vacants est faite. Le roi n'y travaille d'ordinaire que l'après-dînée, dès qu'il a communié; mais le P. de la Chaise a prié le roi que ce fût dès aujourd'hui, parce qu'il se trouve mal. Il aura bientôt quatre-vingt-quatre ans, et ses infirmités augmentent. — M. de Cronstrom, envoyé de Suède, qui est ici, a eu nouvelle que le comte de Zobor, chambellan de l'empereur, et qui étoit rentré dans ses charges depuis que le roi de Suède l'avoit renvoyé après lui avoir pardonné, conservant un profond ressentiment du soufflet qu'il avoit reçu du baron de Stralenheim, envoyé de Suède à Vienne, et de tous les malheurs qu'il avoit essuyés depuis, est allé à Breslau, où le baron de Stralenheim étoit pour les affaires du roi de Suède, et l'a assassiné. On ne doute pas que le roi de Suède ne porte son indignation fort loin.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions; Mon-

seigneur et monseigneur le duc de Bourgogne les firent aussi à la chapelle; madame la duchesse de Bourgogne les fit aux Récollets, dans la chapelle en haut. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent les vêpres en bas; M. l'évêque de Strasbourg officia. Le roi fit collation à neuf heures, et à dix heures il alla dans la tribune avec toute la maison royale, et entendit les matines et les trois messes de minuit. — Le roi a donné l'archevêché de Rouen à M. l'évêque de Noyon *, l'évêché de Noyon à l'abbé de Rochebonne, fils de Rochebonne qui commande à Lyon, et l'évêché de Mende à l'abbé de la Salle. Ces deux abbés étoient grands vicaires de M. l'évêque de Poitiers. — Madame d'Armagnac, qui étoit malade depuis quelque temps, est à la dernière extrémité. On ne croit pas qu'elle passe la journée de demain. Elle a fait un testament par lequel elle donne deux petites terres à mademoiselle d'Armagnac, et M. d'Armagnac l'a ratifié.

* On a vu l'origine de la fortune de cet abbé en adoptant madame de Maintenon pour être de son nom. L'évêque de Chartres, Godet, directeur de Saint-Cyr et de cette toute-puissante, l'avoit eu grand vicaire, et le trouva et le laissa mâchoire d'âne, mais de bonnes mœurs et de doctrine à la mode, ce qui étoit aisé à un prélat comme d'Aubigné, qui ne savoit pas lire. Il fut donc évêque de Noyon, avec un crédit qu'on a vu en son lieu : sa cousine putative le fit archevêque de Rouen; et comme tout lui étoit facile, elle obtint pour lui la conservation du rang de comte-pair, ce qui étoit sans exemple et qui n'en a eu que trop depuis. Tout stupide qu'il étoit, il attrapa le parlement de Normandie : les archevêques de Rouen y prêtoient serment à genoux à la grande chambre entre les mains du premier président, avant d'y prendre leur place; les derniers archevêques Harlay, Médavy et Colbert avoient trouvé que cette forme étoit indigne de l'épiscopat, et aimèrent mieux se priver de la séance que de s'y soumettre, quoique leurs prédécesseurs ne fussent pas moins archevêques qu'eux et que pour la naissance il n'y eût pas même de proportion. Celui-ci, armé de l'autorité de sa cousine, leur dit qu'ayant prêté au parlement de Paris le serment de pair de France, comme évêque comte de Noyon, et là acquis séance en tous les parlements du royaume, il n'avoit plus de serment à prêter, alla au parlement avec l'habit de pair ecclésiastique, se mit en place, opina, et a continué depuis d'y aller de la sorte. Il

étoit bien aisé de lui répondre que, n'ayant plus Noyon, il n'avoit plus de séance de pair nulle part, et qu'il devoit un serment au parlement de Rouen pour s'y acquérir la séance comme archevêque, puisqu'il n'y en pouvoit avoir qu'à ce titre; mais cela passa de la sorte, et il se moqua d'eux. Son prédécesseur avoit fort embelli la superbe maison de Gaillon. La maison archiépiscopale de Rouen étoit fort abandonnée; celui-ci la rebâtit presque toute très-magnifiquement.

Dimanche 25, *jour de Noël, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Madame d'Armagnac mourut ici à huit heures du soir. M. de Villette mourut à Paris d'apoplexie. Il étoit le plus ancien des quatre lieutenants généraux de la marine et avoit un cordon rouge et 4,000 francs de pension. Il avoit, outre cela, une pension de 2,000 écus, qui demeure à sa veuve. Il étoit cousin germain de madame de Maintenon. — L'aumônier de M. du Maine, qui est homme de condition, a eu dans la promotion de hier un bénéfice qui vaut 1,000 écus de rente, et quand il a remercié le roi ce matin, le roi lui a dit : « Je suis bien aise de vous avoir fait plaisir, mais j'en ai encore fait davantage au duc du Maine qu'à vous. » — On mande de Marseille que l'archevêque d'Aix est à la dernière extrémité; il a plus de quatre-vingts ans.

Lundi 26, *à Versailles.* — Le roi a tenu le matin conseil d'État, qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. Il n'a point sorti l'après-dînée, parce qu'il faisoit une pluie horrible. Il a travaillé ce soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le roi a donné 8,000 francs de pension aux enfants de M. de Villette. — Le roi a permis à M. de Chamillart de vendre la charge de trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, et il est en traité avec M. de Maisons. Ce ministre a acheté depuis peu de jours la terre de Cagny, en Normandie; c'est une terre qui vaut 10,000 écus de rente et qui est fort noble. Le président de Maisons a eu par sa femme la terre de Galville, qui touche

à celle de Cagny et qui est fort bien bâtie, et on croyoit qu'il donneroit cette terre pour la charge de l'Ordre. — La princesse électorale de Brandebourg est accouchée, depuis un mois, d'un fils, que l'électeur veut que l'on appelle le prince d'Orange. — Il arriva un courrier qui a laissé M. le duc d'Orléans à quatre lieues au delà de Bayonne. Ce prince espère pouvoir arriver ici jeudi ou vendredi au plus tard.

Mardi 27, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi a donné la place de lieutenant général de la marine à M. d'O, qui étoit le plus ancien chef d'escadre, et a fait Ducasse lieutenant général aussi. Il n'y a d'ordinaire dans la marine que quatre lieutenants généraux; en voilà un de supernuméraire, mais il y a déjà eu quelques exemples de cela. Langeron, qui est présentement le premier lieutenant général, a eu le cordon rouge qu'avoit M. de Villette. On a fait deux chefs d'escadre, qui sont Champigny et Serquigny; ce dernier est neveu du feu maréchal de Tourville. On a fait trois capitaines de vaisseau, qui sont : le marquis de Béthume, Maupeou et Saint-Quentin. — Il y a déjà quelques années que M. d'O n'alloit plus chez M. de Pontchartrain, et madame la duchesse d'Orléans même avoit voulu faire ce raccommodement sans en pouvoir venir à bout. M. de Pontchartrain, dès que M. d'O a été nommé lieutenant général, lui a envoyé un gentilhomme pour lui en porter la nouvelle. M. d'O est allé l'en remercier. Ils sont entrés en éclaircissement sur le passé et sont sortis contents l'un de l'autre. — Le roi a donné au duc de Tresmes un brevet de retenue de 400,000 francs sur sa charge de premier gentilhomme de la chambre. — Le roi a donné à Pelleport, brigadier de cavalerie qui sert en Espagne, une pension de 500 écus sur l'ordre de Saint-Louis qu'avoit M. de Muret,

qui vient d'avoir le cordon rouge. — M. de Listenois est revenu et a salué le roi ce soir. Il ne paroît pas que sa santé ait été altérée, comme on l'avoit dit.

Mercredi 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla se promener l'après-dînée dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur, au sortir du conseil, monta en carrosse avec monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry, mesdames de Duras, de Mailly et d'O. Il fit mettre dans sa berline mademoiselle de Lislebonne et la maréchale d'Estrées, et les mena dîner à Meudon à un dîner particulier, où les courtisans ne le voient point. Ils revinrent ici pour le souper du roi. — Le roi fit entrer l'après-dînée Artagnan des mousquetaires, et lui dit qu'il l'avoit choisi pour aller commander des troupes qu'il a en Provence sous M. de Grignan, comme étoit Valsemé. — L'archevêque d'Aix est mort. Il vaque présentement deux places d'ecclésiastiques dans l'ordre du Saint-Esprit et vingt-six de laïques.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi alla dîner à onze heures et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur courut le loup, qui fut tué à dix lieues d'ici. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent, dès le matin, faire des battues auprès de Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne dîna chez madame d'O, où l'on fit venir de Paris Pécourt, pour la remettre dans le train de la danse. Madame la duchesse de Bourgogne y fit venir quelques dames qui doivent être du bal de jeudi prochain. — Le chevalier de Lauzun, mourut à Paris *. Il étoit frère du duc de Lauzun, qui n'a point d'enfants, et auroit été son héritier. — L'archevêque de Toulouse est à l'extrémité. Il a fait mander à l'abbé de Villacerf, son neveu, de le venir trouver, afin d'avoir la consolation de le voir avant de mourir. — On apprit le soir que le chevalier de Lauzun n'étoit pas encore mort, mais que les

médecins l'avoient abandonné, parce qu'il n'y avoit plus d'espérance. — Le soir il y eut comédie.

* Ce chevalier de Lauzun n'avoit pas moins de valeur ni guere moins d'esprit et d'extraordinaire que le duc de Lauzun, son frère; mais il étoit fort obscur. Il avoit pourtant été des amis de M. le prince de Conty et été avec lui en Hongrie, puis en Pologne. Il demeura après lui en Hongrie, mais il ne put s'y accommoder, parce qu'il ne le pouvoit avec personne, pas même avec son frère, qui le faisoit vivre et lui donnoit abondamment.

Vendredi 30, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, fut longtemps enfermé avec M. le duc d'Orléans, qui venoit d'arriver. Ce prince se loue fort de toute la nation espagnole; tout le monde en ce pays-là lui a témoigné beaucoup d'amitié et lui a rendu tous les respects dus à sa naissance et à son mérite. Il a été traité partout comme ils traitent les infants. Le duc de Berwick étoit parti de Saragosse pour venir ici, mais il a trouvé à Almaçan un courrier du roi qui lui porte l'ordre de demeurer en Espagne. Il va faire un tour à Madrid et puis retournera en Aragon. — Le traité de M. de Chamillart avec le président de Maisons, pour la charge de trésorier de l'Ordre, est rompu. — M. le Grand, qui est demeuré à Paris depuis la mort de madame sa femme, a eu une attaque de paralysie, mais il n'a point perdu connoissance. On l'a saigné sur-le-champ, et on lui a fait prendre de l'émétique.

Samedi 31, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances comme à l'ordinaire, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. — Le maréchal de Villars partit de Paris; on croit qu'il va faire quelque entreprise. — Le chevalier de Lauzun est mort. — M. de Sagonne, maître des requêtes, fils de Mansart, est nommé à l'intendance de Moulins, d'où l'on rappelle M. d'Ablèges. — Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre. Le soir il y eut comédie.

ANNÉE 1708.

Dimanche 1er janvier, à Versailles. — Le roi entendit la grande messe, où l'archevêque de Reims officioit; il y avoit peu de chevaliers. Il entendit vêpres dans la tribune, et il ne descend en bas que quand il y a un évêque qui officie. Le prévôt des marchands vint le matin, à la tête de la maison de ville, faire les compliments ordinaires au roi. — On eut des lettres de Madrid qui nous apprirent la prise du château et de la ville de Morella. On croyoit ne pouvoir prendre que la ville et tenir ensuite le château bloqué, mais heureusement une bombe est tombée dans la chambre du gouverneur et l'a tué; cela a mis tant de désordre parmi les officiers qui commandoient sous lui qu'ils ont demandé à capituler. On leur a accordé une capitulation honorable. Il ne reste plus rien aux ennemis dans le royaume de Valence que Denia et Alicante. — Le roi, à son dîner, dit au duc d'Albe que M. le duc d'Orléans comptoit de retourner bientôt en Espagne et qu'il en étoit revenu fort content de l'affection qu'ont tous les peuples pour leur roi.

Lundi 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans les cérémonies de la journée. Il alla tirer l'après-dînée. — Le roi a donné à M. de Chamillart un brevet de retenue de 250,000 francs sur sa charge de trésorier de l'ordre du Saint-Esprit. — M. de Seignelay, maître de la garde-robe du roi, épouse mademoiselle de Furstemberg, à qui sa mère donne 100,000 francs présentement, et lui assure 200,000 francs après sa

mort. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Il y eut comédie. — Le prince Eugène est arrivé à Vienne, et on croit qu'il retournera incessamment en Italie. Les alliés faisoient de grandes instances à la cour de l'empereur pour qu'on l'envoyât auprès de l'archiduc en Espagne, mais il ne veut point de cet emploi, d'autant plus qu'ils n'ont quasi plus de troupes en Catalogne. Les Anglois et les Hollandois qui y sont restés veulent repasser en Portugal.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finance à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On mande de Gênes que les troupes qu'on devoit embarquer pour envoyer en Catalogne sont encore autour de cette ville, dans des fiefs impériaux qu'ils achèvent de ruiner, et que les vaisseaux qui les devoient porter à Barcelone ne sont pas encore prêts. — La charge d'intendant de la maison de madame la duchesse de Bourgogne, qui depuis la création de la maison n'avoit pu être vendue, a été donnée à M. Dorémius pour 25,000 écus. On en avoit fixé le prix à 100,000 francs, on lui fait grâce de 25,000. Cette charge prête serment entre les mains de madame la duchesse de Bourgogne. Il ne reste plus à vendre dans sa maison que celle du trésorier, qu'on fait exercer par Lefèvre; elle est fixée à 100,000 écus. Elle vaut 30,000 livres de rente, et prête serment entre les mains du chevalier d'honneur.

Mercredi 4, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il alla se promener dans les jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Le soir il y eut comédie, où vont toujours Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et Madame, et on y met quatre fauteuils. Le roi et monseigneur le duc de Bourgogne n'y vont plus il y a déjà longtemps.

Copie de la lettre du duc de Berwick.

A Madrid, le 26 décembre 1707.

La garnison du château de Morella en est sortie le 17, conformément à la capitulation; elle étoit composée de trois cents hommes de troupes réglées et d'environ huit cents paysans armés. Le régiment de Louvigny-infanterie, au service d'Espagne, a été surpris et enlevé par les ennemis à Bénavarry. Les lettres de Lisbonne assurent que le frère du roi de Portugal commet tous les jours mille extravagances de même genre à peu près que son oncle le roi don Alphonse. Dans une de ces aventures il a été blessé dangereusement par quelques Anglois qu'il avoit attaqués sur le Tage.

Jeudi 5, *à Versailles.* — Le roi, après sa messe, donna audience au maréchal de Villeroy, qui lui demanda l'agrément de se démettre de sa charge en faveur du duc de Villeroy son fils. Le roi lui permit et lui dit qu'il pouvoit rendre publique la grâce qu'il lui faisoit, et l'après-dînée, quand le roi changea d'habit pour aller se promener à Marly, le maréchal lui dit : « J'ai été si troublé ce matin, Sire, que je ne vous ai point parlé du brevet de retenue que Votre Majesté avoit eu la bonté de me donner sur cette charge. » Le roi lui répondit qu'il l'accordoit au duc de Villeroy comme il lui avoit accordé à lui. Ce brevet est de 500,000 francs. Il y a treize ans qu'à pareil jour le maréchal de Villeroy avoit eu la charge, le lendemain de la mort de M. de Luxembourg *. — Un peu avant dix heures le roi entra chez madame la duchesse de Bourgogne, où étoient le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur, les princesses et les dames de la cour. On entra dans la galerie, qui étoit éclairée extraordinairement, car il y avoit près de deux mille grosses bougies, et de la galerie on entra dans la pièce qui est avant la chambre du roi, où l'on trouva quatre tables de dix-huit couverts chacune : la première étoit tenue par

le roi, où étoient le roi d'Angleterre, la princesse sa sœur et madame la duchesse de Bourgogne. La seconde table étoit tenue par Monseigneur, la troisième par monseigneur le duc de Bourgogne, et la quatrième par monseigneur le duc de Berry. Après le souper on rentra dans la galerie et on passa dans le grand appartement du roi, où il y eut un bal magnifique dans la pièce où sont les tribunes, et dans ces tribunes étoient les violons et les hautbois. Les courtisans entroient par le bout de l'appartement du côté de la chapelle, hormis les grands officiers qui étoient entrés avec le roi. Le roi avoit fait venir à ce souper la duchesse d'Albe par une distinction particulière et qui ne tire point à conséquence pour les autres femmes des ambassadeurs. Parmi les dames qui dansoient au bal étoit la comtesse Towienska, Polonoise, qui est de la maison de Lubomirski et dont le mari est neveu du défunt cardinal primat. Il y avoit beaucoup de danseurs et de danseuses qui n'avoient jamais eu l'honneur de danser devant le roi. Les dames étoient en grand habit et en grandes boucles. Le roi demeura au bal jusqu'à une heure après minuit, et Monseigneur y demeura jusqu'à la fin. Il n'étoit guère que trois heures quand on en sortit (1).

---

(1) « Il est de certains usages auxquels les siècles n'ont point porté d'atteintes, et il paroît qu'on ne pourroit, sans irréligion, manquer à les observer, quoique cependant il semble être permis de ne pas les suivre, et que l'on ne fasse point un crime à ceux qui ne les observent pas. La fête appelée *des Rois* est de ce nombre, et ce qui s'est toujours pratiqué la veille de cette fête et souvent le jour s'est fait de tout temps avec plus ou moins d'éclat, selon la naissance et la fortune de ceux qui s'assemblent ces jours-là pour suivre un usage établi de tous les temps. On ne doit pas s'étonner si le roi, qui s'est toujours conformé à tout ce qu'il a trouvé établi avec justice et surtout aux choses qui ont des apparences de religion, quelque légères qu'elles soient, a toujours observé avec un éclat digne de son rang et de la magnificence qui lui est naturelle ce qui se pratique dans le temps de la fête *des Rois*. Cette magnificence a paru cette année avec toute son étendue la veille de la fête des Rois, S. M. ayant résolu de régaler ce jour-là une partie des principales dames de la cour en leur donnant un souper qui devoit être servi sur quatre tables différentes de dix-huit couverts chacune, et qui devoit être suivi d'un magnifique bal, où devoient dan-

* Le maréchal de Villeroy étoit en disgrâce depuis son retour, en 1706, duquel il avoit tout espéré par son habitude et par la protection de madame de Maintenon; l'une et l'autre échouèrent; le roi ne put revenir de sa dureté à refuser de profiter de ses bontés et à demander

---

ser une partie des dames du souper, ainsi que plusieurs dames de distinction et les principaux seigneurs de la cour.

« Pour donner quelque ordre à cette relation, je crois la devoir commencer par la manière dont l'escalier par lequel on devoit passer à l'appartement où les tables étoient dressées étoit illuminé, et lorsque je vous aurai dit tout ce qui regarde cet appartement, qui est le petit appartement de Sa Majesté, et que je vous aurai parlé des ordres qui avoient été donnés afin que tout se passât sans confusion pour le service de quatre tables, qui devoient être remplies de soixante-douze personnes, je les laisserai ensuite à table, et pendant que l'on s'y divertira, suivant l'usage du jour, je passerai à l'appartement destiné pour le bal, où j'entrerai par l'escalier qui y conduisoit et qui est du côté de la chapelle; et après vous avoir fait une peinture de cet appartement, je vous parlerai du grand salon qui est à l'autre bout de cet appartement, d'où j'entrerai dans la galerie, afin de faire une description de l'état où elle étoit alors et de tout ce que l'on avoit fait pour la rendre toute brillante de lumières; et lorsque je vous aurai fait voir les mesures que l'on avoit prises pour l'entrée des personnes à qui il devoit être permis de voir le bal sans danser, je retournerai prendre l'auguste compagnie qui remplissoit les quatre tables, pour la conduire au bal, dont je vous parlerai ensuite, aussi bien que des habits et de ce qui se passa au bal jusqu'à quatre heures du matin, que le roi d'Angleterre et madame la princesse sa sœur s'en retournèrent à Saint-Germain.

« Le premier des escaliers (*) dont je viens de vous parler étoit illuminé par un grand nombre de girandoles posées sur de grands guéridons que l'on nomme *torchères* et par un grand nombre de bougies placées sur les rampes, et les lumières que produisoient plusieurs lustres qui étoient dans les deux pièces (**) que l'on voit vis-à-vis et à la droite du haut de cet escalier, étant jointes à celles dont je viens de vous parler, produisoient toutes ensemble un si grand éclat qu'il ne pouvoit être effacé que par celui des appartements et de la galerie.

« On entroit ensuite dans la salle des gardes (***), dans laquelle on avoit dressé des tables où le fruit étoit posé.

« Les buffets étoient dressés dans la pièce suivante (****), d'où l'on entroit dans ce que l'on appelle aujourd'hui *le Salon* (*****). Ce salon, quoique plus long que large, n'est fait que depuis quelques années, et il est composé de ce qui comprenoit auparavant l'antichambre et la chambre de S. M., qui est présentement

(*) L'escalier de la Reine ou escalier de marbre.

(**) La grande salle des Gardes et la salle des gardes de la Reine.

(***) La salle des gardes de l'appartement du Roi.

(****) Chambre où le roi mangeait à son grand couvert.

(*****) Ce salon ou antichambre du roi est la pièce qu'on a appelée depuis *l'Œil de bœuf*.

son retour. Le maréchal s'en prit à Chamillart et rompit ouvertement avec lui, ce qui ne raccommoda pas ses affaires. Le roi ne le pouvoit supporter et avoit peine à lui répondre, et même à lui dire les choses que sa charge exigeoit. L'embarras extrême du maréchal, et

---

dans le lieu que l'on nommoit ci-devant *le Salon* (*). Les quatre tables étoient dressées dans le nouveau salon dont je viens de vous parler.

« Je ne vous dis point que les trois pièces dont j'ai parlé d'abord étoient toutes brillantes de lumières, puisqu'il est aisé de se l'imaginer. Je passe à ce qui avoit été arrêté afin que le service pût être fait sans confusion, quoiqu'il y eût quatre grandes tables à servir.

« Soixante-douze Suisses de la compagnie des Cent-Suisses de S. M. avoient été choisis pour porter les plats, et comme il étoit impossible qu'il n'y eût de la confusion si chacun ne savoit à quelle table il devoit porter les plats dont il étoit chargé, ces quatre quadrilles de Suisses avoient chacune des rubans de couleurs différentes et marquées pour chaque table, en sorte que ceux d'une quadrille ne pouvoient se mêler avec ceux de l'autre, aucun ne se séparant de ceux qui portoient des rubans d'une même couleur.

« On avoit nommé plusieurs contrôleurs de la maison du roi pour poser les viandes, de manière qu'il y en avoit deux à chaque table pour faire cette fonction. Le service des officiers du gobelet fut aussi partagé touchant ce qui regarde leurs charges, et M. Benoist, contrôleur de la maison du roi, régloit toutes les tables. M. le marquis de Livry, premier maître d'hôtel, eut l'honneur de servir Sa Majesté, et M. Félix, contrôleur général de la maison du roi, eut celui de servir monseigneur le Dauphin.

« Le roi soupa à dix heures, à son ordinaire, et Sa Majesté, ayant été avertie qu'elle étoit servie, entra dans la galerie (**) seulement pour y jeter un coup d'œil, afin de voir l'effet du grand nombre de lumières qui en faisoient briller toutes les beautés. Sa Majesté étoit accompagnée du roi d'Angleterre, de madame la princesse sa sœur, de tous les princes, de toutes les princesses de la maison royale et de toutes les personnes qui devoient avoir, ce soir-là, l'honneur de manger aux tables qui venoient d'êtres servies. Voici les noms des personnes qui mangeoient à ces tables :

« *Première table.* — Le roi, et à la droite de Sa Majesté : le roi d'Angleterre, madame la princesse d'Angleterre, Madame ; à la gauche de Sa Majesté : madame la duchesse de Bourgogne, madame la duchesse d'Orléans. Les autres places furent occupées indifféremment ; celles qui les remplirent sont : madame la duchesse d'Aumont, qui fut reine, madame la duchesse de la Ferté, madame la duchesse de Brancas, madame la duchesse de Roquelaure, madame la duchesse du Lude, madame de Middleton, madame la princesse de Montauban, madame la princesse d'Épinoy et madame la princesse d'Harcourt. — 16.

« *Seconde table.* — Monseigneur. M. le duc d'Orléans, madame la Duchesse, qui fut reine, mademoiselle de Bourbon, mademoiselle de Conty, madame la

(*) Voir la note, tome VIII, page 239.

(**) La grande galerie ou galerie des Glaces.

avec le roi, et de paroître devant le monde sur un pied avec lui si différent de ce qu'il avoit été, le résolut à donner sa charge à son fils pour n'avoir plus de détails de rien avec le roi ni de quartier à le suivre, et le roi regarda comme une délivrance cette grâce que lui demanda le

---

duchesse d'Albe, madame de Boufflers, madame de Souvré, mademoiselle de Tourbes, mademoiselle de Melun, madame la maréchale de Clérembault, madame de l'Aigle, madame de Mirepoix, madame de la Vieuville, madame la comtesse d'Harcourt, madame la duchesse de la Feuillade, madame la duchesse de Duras. — 17.

« *Troisième table.* — Monseigneur le duc de Bourgogne. Madame la duchesse de Villeroy, madame la duchesse de Lorges, madame la duchesse de Nogaret, madame d'O, madame d'Épinoy, qui fut reine, madame de Torcy, madame de la Vallière, mademoiselle de Villefranche, madame de Gié, madame de Villacerf, madame de Bellefonds, madame de Gondrin, madame la duchesse de Noailles, madame la duchesse de Guiche, madame la maréchale d'Estrées. — 16.

« *Quatrième table.* — Monseigneur le duc de Berry. Madame la maréchale de Rochefort, madame de Mailly, madame de Beaumont, madame de Listenay, madame la duchesse d'Estrées, madame de Sforce, madame de Château-thiers, madame la vidame, madame de Maulévrier, madame la comtesse de Livry, qui fut reine, mademoiselle de Langeron, mademoiselle de Sainte-Hermine, madame de la Vrillière, madame de Tobieska, madame de Montbazon, mademoiselle de Bouillon. — 17.

« Il n'est pas surprenant que les soixante-douze couverts dont étoient composées les quatre tables] n'aient pas été tous remplis, puisqu'il est presque impossible que parmi soixante-douze personnes il ne s'en trouve toujours quelques-unes d'arrêtées par quelque obstacle qui les empêche de jouir d'un honneur que leur naissance ou leur rang leur ont procuré.

« Toutes ces tables furent également servies, aussi étoient-elles toutes regardées comme la *table du roi*. Pendant que les reines burent, on suivit l'usage ancien et général, et les cris de *la reine boit* se firent entendre, et comme il arrivoit quelques fois que deux ou trois reines buvoient dans le même temps, le bruit que faisoient ces cris étoit plus ou moins grand, mais toujours fort agréable, parce que les voix des dames l'emportoient sur celles des hommes qui étoient à ces tables, et ce qui augmentoit encore le bruit du concert formé par tant de voix différentes est que, quoique ceux qui servoient n'y mêlassent pas leurs voix, les uns se frappoient dans les mains, et les autres trouvoient moyen de frapper harmonieusement sur quelque pièce d'argenterie de manière que tous ces bruits ensemble et formés sur différents tons avoient quelque chose de divertissant, et convenoient fort à la cérémonie du jour.

« Laissons continuer un divertissement d'autant plus réjouissant qu'il n'est pas ordinaire dans un lieu si auguste, et passons par l'escalier qui conduit au grand appartement du roi, dans lequel on devoit danser, afin d'examiner tout ce que l'on peut dire de cet escalier, de cet appartement, du grand salon qui est au bout, et de la galerie que l'on voit dans le retour.

maréchal. Il prit ensuite le parti d'être beaucoup à Villeroy, peu à Paris, et point du tout à Versailles; mais ce parti forcé mit au désespoir un courtisan que sa faveur avoit élevé à tout et qui n'avoit de mérite avec les autres ni de consistance avec soi-même que par cette faveur

---

« Cet escalier (*) étoit éclairé de la même manière que l'escalier de la gauche, et l'on y voyoit beaucoup de torchères et de girandoles, ce qui en faisoit briller toutes les beautés, qui peuvent aller de pair avec tout ce qui enrichit les plus beaux appartements. Il y avoit sur un des paliers un grand buffet chargé de toutes sortes de rafraîchissements.

« Les pièces par où l'on entroit dans le grand appartement du roi après avoir quitté l'escalier (**) étoient garnies de buffets sur lesquels étoient encore d'autres rafraîchissements et d'une partie de tout ce qui devoit servir à la collation qui devoit être distribuée pendant le bal. Ces pièces étoient parfaitement bien éclairées.

« Il y avoit dans la salle du bal (***), qui suivoit, douze lustres, dix torchères avec des girandoles, et l'on avoit aussi placé plusieurs girandoles sur l'appui des deux tribunes qui sont dans cette salle, qui servent ordinairement à placer la symphonie. Le cercle du bal étoit au milieu de cette salle. Il y avoit à l'un des bouts de ce cercle deux fauteuils, dont l'un étoit pour le roi et l'autre pour le roi d'Angleterre. La figure de ce cercle représentoit un carré long, et des pliants qui suivoient les deux fauteuils dont je viens de parler achevoient de former le premier rang; il y en avoit un second de tabourets, et un troisième de formes. Il y avoit aux deux bouts de la salle et dans les croisées des gradins par étages pour les spectateurs. Les officiers ordinaires de la musique étoient placés dans les deux tribunes; ainsi on peut juger que le nombre en étoit considérable, et que tous les airs sur lesquels on dansa furent parfaitement bien joués.

« La chambre du lit et celle du trône (****), que l'on trouvoit après la salle du bal lorsqu'on étoit entré par le grand escalier qui est à la droite, étoient éclairées par plusieurs torchères garnies de girandoles et par plusieurs autres girandoles qui étoient sur les tables. On doit remarquer qu'il y a au milieu de chacune de ces chambres un lustre d'une très-grande beauté, et que les lumières de ces deux lustres et celles des girandoles faisoient briller les cristaux, qui jetoient un éclat si éblouissant que la vue ne pouvoit s'arrêter longtemps à les regarder.

« Il y avoit aussi un très-magnifique lustre dans le salon où l'on entre en sortant de la chambre du trône (*****). Il étoit non-seulement éclairé par les bougies dont le lustre étoit garni, mais aussi par les girandoles qui étoient placées sur plusieurs torchères et sur les tables de marbre de ce salon.

« On entroit ensuite dans la galerie (******), qui étoit éclairée par un rang de

(*) L'escalier du Roi ou des Ambassadeurs.

(**) Le salon de Vénus et la salle de Diane.

(***) Le salon de Mars; voir la note, tome 1er, page 105.

(****) Le salon de Mercure et le salon d'Apollon.

(*****) Le salon de la Guerre.

(******) La grande galerie ou galerie des Glaces.

veur qui avoit nourri son orgueil, et mis au net son incapacité parfaite.

Vendredi 6, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. Il ne travailla point le matin avec le P. de la Chaise,

---

lustres qui en remplissoient toute la longueur, par un grand nombre de girandoles placées sur les tables et par huit pyramides de quinze pieds de haut chacune et dont les bases, de plus de quatre pieds de haut, étoient richement ornées. Les pyramides qui étoient portées par ces bases avoient huit étages si remplis de flambeaux qu'ils se touchoient les uns les autres. Il y avoit cent trente-deux bougies sur chacune de ces pyramides, qui étoient terminées par une grosse bougie en flambeau, et toutes ces lumières étant opposées à une étoffe d'or qui couvroit le corps de ces pyramides, il en sortoit un éclat si brillant et si vif qu'il seroit difficile de l'exprimer.

« Le salon qui est à l'autre bout de la galerie (*), entre l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne et la galerie, et qui fait face à celui qui est au bout du grand appartement du roi, étoit illuminé de la même manière que celui par où l'on entre dans ce grand appartement, et dont je vous ai déjà parlé de l'illumination. Il y avoit soixante-dix girandoles, tant dans ces deux salons que dans la galerie.

« Comme il auroit été malaisé d'éviter la confusion si l'on n'y avoit pas apporté un grand ordre, les huissiers de la chambre occupoient toutes les avenues de l'appartement où l'on devoit danser, et M. le duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre en année, leur avoit donné des listes des personnes à qui il avoit jugé à propos d'accorder des places sur les gradins de la salle du bal.

« Le souper finit sur les onze heures et demie, et toute la cour, ayant traversé la galerie, le salon par lequel on entre dans l'appartement du roi, la chambre du trône et celle du lit, entra dans la salle du bal. Voici les noms de ceux qui dansèrent : Le roi d'Angleterre, monseigneur le duc de Berry, S. A. R. M. le duc d'Orléans, M. le duc d'Enghien, M. le duc d'Estrées, M. le duc de Mortemart. Tous les noms qui suivent sont mis ici sans qu'on ait observé de suivre les rangs de ceux qui les portent. Je ne sais même si on n'en a point oublié quelques-uns : M. le marquis de Gondrin, M. le marquis de Nangis, M. le comte de la Mothe, M. le marquis de Listenay, M. le marquis de Boisfremont, M. le marquis de Roussillon, M. le marquis de Seignelay, M. le marquis de Tessé, M. le marquis de Biron, M. le marquis de Nesle, M. le marquis d'Ecquevilly, M. le marquis de Livry, M. le marquis de Chabannois, M. le comte de Montesson, M. le marquis de Grave, M. le marquis de Rouvroy. Voici les noms des dames qui ont dansé au même bal : Madame la princesse d'Angleterre, madame la duchesse de Bourgogne, mademoiselle de Bourbon, mademoiselle de Conty, mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Les dames qui suivent ne sont point nommées selon leur rang : Madame la duchesse de Duras, madame la comtesse d'Harcourt, madame la duchesse

(*) Le salon de la Paix.

parce que ce révérend père est fort incommodé. Le soir il y eut appartement chez Monseigneur, où toutes les dames étoient encore fort parées. — M. de Montberon*, qui a la lieutenance générale de Flandre, sur laquelle il

---

de Noailles, madame la marquise de la Vrillière, Madame de Gié, madame la marquise de Bellefonds, madame la marquise de Listenay, mademoiselle de Sainte-Hermine, madame de Chaumont, madame de Tobieska, mademoiselle de Langeron, mademoiselle de Villefranche.

« Il seroit difficile de vous faire une peinture bien exacte des habits de toutes ces dames et des pierreries qui leur servoient d'ornements. Madame la princesse d'Angleterre étoit en robe, ce que l'on appelle aujourd'hui *grand habit*, et les habits de toutes les dames du bal étoient de la même manière; celui de cette princesse étoit de velours jaune; son corps étoit tout garni de pierreries aussi bien que sa robe, dont les attaches aussi de pierreries étoient des plus brillantes, et la jupe de cette princesse n'avoit pas de moindres ornements. L'habit de madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit de velours noir, étoit garni de même, et sa jupe étoit semée de plusieurs bouquets de pierreries. Ces deux princesses avoient de très-belles aigrettes, et toute leur coiffure étoit aussi mêlée de pierreries. Tous les habits des dames étoient aussi de velours de différentes couleurs avec des parures de diamants, et les habits de celles qui étoient en deuil étoient garnis d'hermine avec des attaches de diamants.

« Le bal s'ouvrit par le roi d'Angleterre et madame la princesse sa sœur. On doit remarquer que la première fois que Sa Majesté Britannique se leva pour danser le roi se leva aussi, et que Sa Majesté se tint debout pendant tout le temps que ce prince dansa. On doit observer aussi que les princes, les princesses et généralement toutes les personnes qui dansèrent saluèrent Leurs Majestés avant que de danser. Le roi d'Angleterre, après avoir dansé avec madame la princesse sa sœur, prit madame la duchesse de Bourgogne, et ces deux princesses s'en acquittèrent avec tant de grâces que toute l'assemblée en fut charmée. Madame la duchesse de Bourgogne prit monseigneur le duc de Berry; monseigneur le duc de Berry prit mademoiselle de Bourbon; cette princesse dansa ensuite avec M. le duc d'Orléans, qui prit mademoiselle de Conty, qui dansa après avec M. d'Enghien, qui prit mademoiselle de la Roche-sur-Yon, et mademoiselle de la Roche-sur-Yon prit M. le duc d'Estrées, qui fut le premier des seigneurs qui dansèrent après les princes; et pendant le reste du bal on se prit indifféremment.

« Il est aisé de s'imaginer que toutes les danses qui sont aujourd'hui le plus en usage furent dansées, et que les contredanses ne furent pas oubliées. Il seroit difficile de trouver dans aucun bal, quand même il seroit composé d'un plus grand nombre de danseurs et de danseuses, autant de personnes qui dansassent aussi bien, non-seulement (et je le dis avec vérité) parce que le bon air règne plus à la cour qu'ailleurs et qu'il peut être difficilement imité par ceux qui n'y font pas leur séjour ordinaire ou qui n'y viennent pas sou-

a un brevet de retenue de 50,000 écus, a envoyé sa démission au roi, le suppliant de vouloir nommer quelqu'un à cette charge, afin qu'avant que de mourir il pût faire de cette somme les dispositions qui lui conviennent. M. de Montberon est si mal qu'il n'y a nulle espérance qu'il puisse guérir, et même il avoit déjà couru un bruit qu'il étoit mort. — M. le comte de Sillery**, premier écuyer de M. le prince de Conty, a remis cette charge à M. le prince de Conty sans être brouillé avec lui, et ce prince a donné cette charge au marquis de Bellay, qui étoit depuis quel-

---

vent, mais aussi parce que l'on ne risque guère de danser dans un lieu si auguste et où l'on est si éclairé sans être persuadé que l'on ne s'exposera pas à la censure de ceux qui ne pardonnent rien. Cependant il ne laisse pas d'être constant qu'un bal étant ordinairement composé d'un grand nombre de personnes, les unes ont plus de naturel pour la danse que les autres, et qu'il s'en trouve toujours qui remportant le prix; mais comme il est quelquefois difficile de décider, et qu'on le peut faire par inclination ou par goût, et que le goût de ceux qui décident n'est pas toujours juste, je crois ne devoir rien dire qui soit plus à l'avantage des uns que des autres, et d'ailleurs l'on doit être persuadé que ceux dont la danse a le moins brillé dans cette assemblée seroient sûrs de remporter le prix partout ailleurs.

« Le roi quitta le bal à une heure. La collation qui, parut quelque temps après, fut d'abord présentée à tout le cercle, et elle fut ensuite distribuée aux spectateurs. Je ne dis point que cette collation fut composée de tout ce qui pouvoit être servi dans un bal et rafraîchir une assemblée que la chaleur d'un lieu rempli de monde et brillant de lumières devoit avoir altéré : on sait assez que c'est à la cour où ces collations paroissent avec plus d'éclat, et que les officiers du roi qui en ont soin n'ont point de pareils dans le monde. Le bal recommença après la collation, et l'on peut dire que ce divertissement fit tant de plaisir aux danseurs et aux spectateurs que l'assemblée ne se sépara que sur les quatre heures du matin. Le bal fini, Sa Majesté Britannique et madame la princesse sa sœur retournèrent à Saint-Germain. Les gardes du corps, les Cent-Suisses, ainsi que les gardes françoises et suisses étoient sous les armes dans leurs postes ordinaires, et les tambours battirent aux champs de même qu'ils font en plein jour lorsque Leurs Majestés Britanniques viennent chez le roi.

« La description de cette fête parle assez sans qu'il soit nécessaire d'en rien dire davantage, si ce n'est qu'il paroît impossible qu'on puisse voir dans aucun lieu du monde autant de pierreries ensemble qu'il en parut dans ce bal, et qu'il est certain que l'on n'en peut donner dans des appartements plus magnifiques et plus étendus que ceux de Versailles, à cause de la galerie et des deux grands salons qui sont aux deux bouts. (*Mercure* de janvier, pages 244 à 288.)

que temps son premier gentilhomme de sa chambre. Le marquis du Bellay a mieux aimé la charge de premier écuyer, parce qu'elle lui donne plus de subsistance, et il en a besoin.

* Montberon étoit un homme de guerre, tel qu'il le falloit au roi et à M. de Louvois, quoique trop homme d'honneur pour ce dernier. C'étoit un homme sans aucune naissance et qui avoit pris le nom et les armes de l'ancienne maison de Montberon sans aucun fondement; pédant et parleur, conteur, vanteur à l'excès, brillant en bas détails, et qui avoit succédé à M. de Nevers au commandement des mousquetaires et du régiment d'infanterie du roi. C'étoit une manière de médecin qui vivoit de régime et qui se tua, lui et bien d'autres qui le crurent, par l'usage du café, qu'il faisoit lui-même. Il lui en vint à la fin un cancer à la main dont il mourut. Il n'avoit point servi de toute la dernière guerre, et passoit sa vie à Cambray, dont il étoit gouverneur, venant un instant à la cour une fois tous les hivers. C'étoit un petit homme grison, avec une calotte pour éviter la perruque, qui avoit tout à fait l'air de ces régents de collége qui n'ont point de petit collet, et qui en avoit encore plus le jeu ; un brave homme, mais fort peu au delà.

** Le chevalier de Sillery étoit frère de Puysieux, chevalier de l'Ordre et ambassadeur en Suisse. Je ne sais quelle tracasserie il eut avec la princesse de Conty, qui étoit fort étrange. Il l'envoya promener. M. le prince de Conty ne fit qu'en rire. Il quitta. Il avoit de la valeur et de l'esprit singulier à la Sillery. Il se maria depuis à sa mode, et il eut un fils qui prit le nom de Puysieux, et qui continua cette dernière branche de Brulart, dit Genlis.

Samedi 7, à Versailles. — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il alla tirer. Le soir il y eut comédie. — Les conférences de Nivelle pour l'échange des prisonniers sont finies, parce que les ennemis n'ont pas voulu faire un échange général et que le roi n'en veut point faire de particulier. — L'évêque de Conserans est mort; il étoit frère de feu Saint-Estève, lieutenant des gardes du corps. — M. de Vaudemont a fait un traité avec M. de Lorraine, par lequel il lui cède les droits qu'il a sur Bitche, Hombourg, Fenestrange, et autres terres qu'il a dans la Lorraine allemande, et M. de Lorraine cède à M. de Vaudemont tous les droits de souveraineté qu'il

avoit sur la terre de Commercy. Par là M. de Vaudemont prendra le titre de prince souverain de Commercy, mais cette souveraineté ne s'étendra que sur la ville et quelques villages alentour. M. de Vaudemont espère qu'avec ce titre tous les princes lorrains, excepté les enfants de M. de Lorraine, lui céderont le pas. M. de Vaudemont arrivera incessamment ici, et madame de Vaudemont restera à Commercy.

Dimanche 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et après le conseil Monseigneur alla à Meudon, d'où il ne reviendra que samedi. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi a donné à M. le chevalier de Luxembourg la lieutenance générale de Flandre, sur la démission que M. de Montberon en avoit envoyée ces jours passés, et pour aider au chevalier de Luxembourg à trouver les 50,000 écus qu'il faut payer à M. de Montberon, le roi lui donne un brevet de retenue de 50,000 écus. Quand le duc de Luxembourg et le chevalier son frère remercièrent le roi, il leur dit : « Je suis très-aise de vous avoir fait plaisir, et vous pouvez compter que je n'oublierai jamais les services que m'a rendus M. votre père. » — Le fils de M. de Chamillart quitte le nom de marquis de Chamillart pour prendre celui de marquis de Cagny, qui est la terre que M. son père vient d'acheter en Normandie auprès de Dieppe.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches, qu'il ne tient que tous les quinze jours. Monseigneur le duc de Bourgogne est toujours à ces conseils aussi bien qu'au conseil d'État; Monseigneur s'en dispense quelquefois. Avant que d'entrer au conseil le roi signa le contrat de mariage de M. de Seignelay avec mademoiselle de Furstemberg. M. de Chamillart n'entra à ce conseil qu'à midi, parce que le roi lui laissa le temps de travailler pendant que les autres secrétaires d'État rapportèrent; au sortir du conseil S. M. signa le contrat de

mariage de son fils avec mademoiselle de Mortemart. Il y eut une petite difficulté, l'après-dînée, entre les princesses, sur la signature de ces mariages : Mademoiselle de Bourbon avoit signé après madame la Duchesse, et madame du Maine ne voulut point signer au-dessous de mademoiselle de Bourbon, le roi n'ayant pas encore décidé laquelle de deux doit marcher devant *. — On apprit que le marquis de Thianges** étoit mort dans ses terres en Bretagne. Il étoit lieutenant général et avoit commandé les dernières années à Saint-Malo, où il s'étoit fait fort aimer. Il étoit menin de Monseigneur, et avoit un logement dans le château. Il n'a point laissé d'enfants.

* De cette difficulté de madame du Maine en vinrent d'autres dont il sera parlé en leur temps et lieu.

** M. de Thianges étoit un très-brave homme, très-particulier, très-dévot et encore plus extraordinaire. Il étoit fils unique de madame de Thianges, sœur de madame de Montespan, et frère de mesdames de Nevers et Sforce. Il avoit épousé mademoiselle de Bréval, fille du frère d'Harlay, archevêque de Paris, fille d'honneur de la grande Mademoiselle, aussi singulière que lui et dont il n'eut point d'enfants.

Mardi 10, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec beaucoup de dames. Après dîner il y eut grand jeu, et puis Monseigneur les mena à Paris à l'opéra. Après l'opéra Monseigneur retourna à Meudon, et madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent ici. — Le cardinal de Noailles fit le matin, dans sa chapelle, à l'archevêché, le mariage de mademoiselle de Furstemberg avec M. de Seignelay (1). Les mariés allèrent dîner chez l'abbé

(1) « La cérémonie des épousailles se fit dans la chapelle de l'archevêché par M. le cardinal de Noailles, en présence de madame la princesse de Furs-

d'Auvergne, et le festin de la noce se fit le soir chez le bailli de Noailles, dont la princesse de Furstemberg avoit emprunté la maison. — M. de Vendôme a obtenu du roi une pension de 1,000 écus pour l'abbé Albéroni*. Il avoit déjà une pension de 2,000 francs, si bien qu'il en a 5,000 présentement. L'abbé Albéroni est Parmesan, et M. de Vendôme l'a pris en amitié pendant qu'il étoit en Italie. — Le roi a donné à M. de Vaudemont le logement qu'avoit ici M. de Thianges; il est petit, mais il est commode parce qu'il est en bas.

* Il se trouvera bien quelqu'un qui publiera la vie d'Albéroni, qui a fait tant de bruit dans le monde et qui est parvenu à être premier ministre d'Espagne, en faire son pis-aller du cardinalat et des trésors qu'il y a pris. Il suffira ici de parler des vils commencements de sa fortune. C'étoit le fils d'un jardinier d'autour de Parme, qui à force de fruits, d'esprit et d'adresse s'étoit introduit parmi les valets de M. de Parme, et s'étoit glissé jusqu'à lui, qui lui avoit trouvé de l'esprit et de l'entregent. M. de Parme s'en servit en des bagatelles intérieures. La guerre d'Italie l'obligea de traiter quelquefois avec M. de Vendôme; il lui envoya l'évêque de Parme en son camp. Mais avant de parler de l'indignation du prélat, il en faut toucher la cause, et cette cause auroit dû trouver place ici il y a longtemps.

M. de Vendôme étoit le plus sale et le plus débauché de tous les hommes, et débauché à toutes mains; c'étoit en outre le plus vain, le plus glorieux et le plus superbe des humains, et qui se piquoit en même temps d'être le plus simple, parce que cette simplicité, qui convenoit à son ordure, lui servit de degré d'abord et de comble après à son orgueil. Sa maison étoit une maison de Bohêmes, gentilshommes et valets, dont pas un pour l'ordinaire ne le servoit, et, général d'armée, il s'en alloit fort bien dans sa chaise tout seul avec son postillon, de Paris en Italie. Ses chiens couchoient en foule dans son lit; ses chiennes y faisoient leurs petits; ce qu'il mangeoit étoit horrible, et lui donnoit des indigestions continuelles. Il disputoit les choses du monde les plus absurdes, et maintint une fois à madame la princesse de Conty, fille du roi, la personne du monde la plus propre, que tout le monde faisoit au

---

temberg, de M. le prince d'Isenghien, de M. l'abbé d'Auvergne, de M. le prince Frédéric, son frère, abbé de la Charité-sur-Loire, de M. le marquis de Dangeau, de M. le maréchal et de M. le bailli de Noailles. » (*Mercure* de janvier, page 298.)

lit, et elle toute la première, et que toute la différence qu'il y avoit de lui à tout le monde, c'est que la mode étoit de s'en cacher, tandis que pour lui, simple et vrai, il l'avouoit de bonne foi. La vérité étoit qu'il ne s'en contraignoit pas, et que, couchant un jour à l'armée en même chambre que son frère le grand prieur, en deux lits de camp fort proches, il arriva que M. de Vendôme leva sa couverture, tourna le cul, et entendit son frère s'écrier : le fait étoit qu'il lui avoit couvert le visage. « Mon frère, s'écriat-t-il, je vous demande pardon. — Oh! ce n'est rien, mon frère, répondit l'autre en se torchant avec ses draps. » Tout cela n'étoit que gentillesses, qu'il sut après tourner en dignité, quand il eut escaladé ducs et maréchaux de France. Il se levoit le plus tard qu'il pouvoit à l'armée, où il recevoit le monde au lit, en sortoit presque nu, et se mettoit sur sa chaise percée devant quiconque, et ne s'y contraignoit en rien. D'abord les gens d'un certain état de grade ou de naissance se sentirent choqués d'une telle réception; mais tout est mode, et le crédit et l'autorité font tout recevoir; très-peu s'abstinrent de ces puantes heures, et M. de Vendôme les savoit bien remarquer. Ce fut donc par hauteur et par insolence qu'il se mit ainsi à chier devant tout le monde, et à y accoutumer tout ce qu'il y avoit de plus grand; et l'électeur de Bavière, après qu'il fut avec lui en Flandre, y étant arrivé une fois ou deux pour lui parler, fut le seul à qui il en ait jamais fait excuse, mais de ces excuses qui n'ont que les mots. Là il donnoit ses ordres, écoutoit les requêtes et discussions de chacun, et soutenoit la conversation. Les jours de barbe on tiroit le bassin de dessous lui, on le lavoit, puis on le lui mettoit sous le menton, et la barbe faite on le remettoit sous lui. On apportoit après un déjeuner sur une petite table, qu'on approchoit de lui; il mangeoit et rendoit en même temps, et on déjeunoit avec lui; après déjeuner il y causoit encore, puis se torchoit le cul devant la compagnie, s'habilloit et commençoit sa journée. Ses audiences, ses signatures se passoient sur cette chaise percée, et l'évêque de Parme l'essuya comme les autres. Il en fut étrangement scandalisé; mais ce fut bien pis le lendemain matin, qu'étant arrivé bien plus tard que la veille, dans l'espérance de trouver l'opération faite, non-seulement il l'y trouva encore, mais comme il vouloit s'habiller, il se torcha le cul devant lui qu'il lui présenta dans toute sa dimension. L'évêque outré partit le jour même, protestant qu'il ne reverroit de sa vie un homme qui luiavoit fait une telle insulte, et jamais M. de Parme ne put l'apaiser. Cela le réduisit à lui substituer Albéroni, qui n'en étoit pas à ces bagatelles près. C'étoit un drôle qui avoit tout l'esprit et toute la ruse et la délicatesse possible, qui connoissoit son monde par ses informations avant que de l'avoir vu, et qui n'aborda M. de Vendôme que l'encensoir à la main et par le nez. Il lui parla d'ordures, et le mit si à son aise qu'il en obtint tout,

et se mit dans sa familiarité. Dès la première fois s'étant trouvé à la cérémonie du torche-cul fort peu modeste : « *Oh! culo dell' angelo*, » s'écria-t-il, et fit sa cour à merveille. Il se procura plusieurs envois d'autant plus aisément que M. de Parme réussissoit toujours par lui, et finalement il entra si avant dans les soupers et dans les autres débauches de M. de Vendôme, et par là dans sa confidence, qu'il crut trouver mieux son compte avec lui, et quitta M. de Parme, pour être un des secrétaires de M. de Vendôme, qu'il acheva de se dévouer par lui faire des potages au fromage et d'autres ragoûts italiens ; car M. de Vendôme étoit bien plus gourmand qu'ivrogne, et surtout de rogatons extraordinaires ; son goût et son discernement alloient de compagnie, le poisson puant étoit celui qu'il aimoit le mieux. Albéroni ne fut pas longtemps dans la maison qu'il en reconnut tous les autres, et qu'il y devint le favori ; cela fâcha les autres valets, qui, tout publiquement et en pleine marche d'armée, lui donnèrent cent coups de bâton. Il se sauva demi-éreinté à toutes jambes, se plaignit amèrement à M. de Vendôme, qui s'en fâcha ; tout le reste en rit, et lui à la fin avec les autres, et il n'en fut rien. Il s'ancra de plus en plus auprès de lui jusqu'à la fin de sa vie, où se trouvant en Espagne en grand commerce entre M. de Vendôme et madame des Ursins, M. de Parme l'y chargea de ses affaires, quand, par la mort de M. de Vendôme, il fut valet à louer. En voilà assez pour maintenant ; le reste se retrouvera en son temps.

Mercredi 11, *à Versailles*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire; Monseigneur y vint de Meudon et puis s'y en retourna dîner. L'après-dînée le roi alla tirer. Le soir le roi ne travailla point avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon, quoiqu'il y travaille tous les mercredis, parce qu'il donna congé à ce ministre pour aller au mariage de son fils, qui se fit à Paris l'après-minuit. La noce se fit chez la duchesse de Mortemart. — M. le duc de Lorraine donne le rang à M. de Vaudemont au-dessus de tous les autres princes de sa maison, excepté de ses enfants. Quelques princes de sa maison lui ont écrit des lettres de représentations là-dessus, qui n'ont fait aucun effet. M. de Lorraine a mandé au roi la résolution qu'il avoit prise là-dessus, et le roi a répondu qu'il étoit le maître de donner le rang qu'il lui plaisoit aux princes de sa maison. — M. le maréchal de Villars a passé à Pontarlier ; on ne dit point encore pourquoi il

va faire ce voyage. Il en est reparti pour aller à Strasbourg. — M. de Chamillart, allant à Paris, passa à Meudon, où il travailla longtemps avec M. le duc d'Orléans, qui retourne en Espagne au mois de février.

Jeudi 12, *à Versailles.* — Le roi dîna de fort bonne heure et alla se promener à Marly, où il demeura jusqu'à la nuit; à son retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée à Meudon voir Monseigneur, et revint ici pour le souper du roi. Il y aura ici lundi un grand bal en masque, où le roi sera. — La diète des cantons suisses se doit assembler le 15 à Bade. Le roi demande aux cantons que la ville et le château de Neufchâtel soient remis entre les mains du corps helvétique jusqu'à la paix générale, et que les troupes de l'électeur de Brandebourg n'y soient pas reçues qu'à la paix. On examinera si les jugements rendus par les trois États de Neufchâtel en faveur de cet électeur ont été rendus dans les formes, auquel cas ils seront confirmés; mais que si ces jugements ont été rendus contre les lois du pays, qu'on procéderoit de nouveau à examiner les prétentions de tous les prétendants françois. Ce que le roi demande à la diète est si raisonnable et paroît même si bon pour les Suisses, qui par là évitent toutes les apparences de guerre, qu'on espère que la diète prendra des résolutions conformes aux désirs du roi, qui ne cherche que la paix et la justice.

Vendredi 13, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, qui se porte considérablement mieux quoiqu'il ait quatre-vingt-quatre ans. L'après-dînée le roi alla tirer. — On mande d'Angleterre que les deux chambres du parlement ont présenté une adresse à la reine Anne pour la prier de ne conclure aucun traité avec la France que l'archiduc ne soit remis en possession de tous les royaumes qu'avoit Charles II, et que milord Marlborough les avoit assurés qu'il avoit conclu un traité

avec l'empereur, qui s'engage de faire passer en Catalogne vingt mille hommes de troupes qui sont en Italie sous le commandement du prince Eugène et qu'il ne doutoit pas que l'empereur n'envoyât sa ratification quand on la lui demanderoit. — On avoit fait courir le bruit que M. de Lorraine avoit donné la main, chez lui, à M. de Vaudemont; mais cela ne s'est point trouvé véritable, et M. de Vaudemont, qui est à merveille présentement dans cette cour-là, ne l'a ni demandé ni prétendu.

Samedi 14, *à Versailles*. — Le roi, après son lever, fit prêter serment au duc de Villeroy pour la charge de capitaine des gardes du corps sur la démission du maréchal, son père, et avant la messe du roi le duc de Noailles, qui est en quartier, donna, dans la salle des gardes, au duc de Villeroy le bâton, qu'il porta toute la journée et fit toutes les fonctions de la charge. Le roi tint conseil de finances à l'ordinaire. Monseigneur prit médecine à Meudon. Il en devoit revenir ce jour-là et avoit commandé la comédie; et les comédiens n'ayant point été contremandés, madame la duchesse de Bourgogne eut envie de les faire jouer dans son appartement; mais comme il n'y auroit pas eu assez de place pour les spectateurs, elle les fit jouer dans la salle ordinaire de la comédie et y alla avec monseigneur le duc de Berry et Madame. — On a eu des lettres de M. des Alleurs, datées de la fin de novembre. Les négociations de paix de l'empereur avec les mécontents sont entièrement rompues, et on a eu par ces lettres la confirmation que le comte de Berzini avoit été fait palatin de Hongrie, qui est la première dignité de ce royaume et qui ne cède qu'au roi quand il y en a un d'élu et aux princes de Transylvanie par l'alliance qui est entre ces États; ainsi le prince Ragotzki commandera toujours en ce pays-là, parce qu'il y a déjà quelque temps qu'il a été élu prince de Transylvanie.

Dimanche 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire; Monseigneur y vint de Meudon, où il

ne retournera qu'après le premier voyage de Marly, où l'on doit aller jeudi pour dix jours. Le roi travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Comme il y a encore quelques billets de monnoie qui n'ont point été convertis ni placés sur la maison de ville, sur les revenus généraux des provinces, sur les fermiers généraux ou sur le clergé, et que ces billets, passé le dernier jour de décembre ne doivent plus avoir de cours, le roi a donné une déclaration par laquelle il permet d'en porter pour cinq millions à la maison de ville, dont on payera l'intérêt comme de ceux qui y ont déjà été placés. — On a nouvelle de Gênes que les troupes que les ennemis ont fait embarquer sur la côte pour passer en Catalogne avoient mis à la voile le 1er de ce mois. Elles sont composées de quinze ou seize bataillons qui ne font pas plus de cinq mille hommes, parce qu'ils n'ont pas encore été recrutés. Ils n'ont point embarqué de cavalerie.

Lundi 16, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Après souper il y eut grand bal en masque dans le grand appartement du roi; on n'y laissa entrer que des masques fort connus. Le roi y demeura jusqu'à une heure et demie, et le bal dura jusqu'à quatre heures. Monseigneur y demeura jusqu'à la fin. Le roi d'Angleterre y arriva à une heure, et après le bal il retourna à Saint-Germain. Il pria le roi qu'on ne lui fît aucune façon et ne voulut point qu'on lui donnât de fauteuil. Après que le roi fut sorti du bal, on y fit entrer quelques compagnies de masques venus de Paris, mais plus de cent carrosses, qui en étoient pleins, s'en étoient retournés, ayant appris, en arrivant ici, que le roi ne vouloit que des gens fort connus (1). — Le comte d'Évreux a prêté

(1) « Il fut permis à toutes les personnes de la cour de venir masquées ainsi

le serment de colonel général de la cavalerie, et a payé en argent blanc ce qu'on donne pour le serment, et les officiers de la chambre s'en sont plaints parce qu'on a accoutumé de les payer en or*.

---

qu'aux officiers de guerre, du nombre desquels pourtant n'étoient compris que les lieutenants-colonels et tous ceux qui sont au-dessus. Personne ne devoit entrer à ce bal sans s'être fait connoître, et l'on avoit cru devoir se servir de toutes ces précautions pour éviter la confusion qui se rencontre toujours en de pareilles occasions, et qui n'auroit pas manqué d'arriver si l'on n'en avoit pas usé de la sorte, quoiqu'il n'y ait point en Europe de plus vastes appartements que ceux de Versailles; mais la cour de France est toujours si grosse et Paris est rempli d'un si grand nombre de personnes de distinction qu'il est impossible de les joindre ensemble sans que la confusion soit tout à fait grande. Ce n'est pas que cela ne soit arrivé quelquefois, et l'on peut dire, en parlant de ces sortes d'assemblées, que la magnificence y règne dans un suprême degré et qu'il est impossible d'en trouver autant en quelque lieu du monde que ce soit. Cependant, quoique les yeux y soient charmés par un amas éblouissant de riches habits, ils ne sont pas moins divertis par l'ingénieuse variété de diverses mascarades, composées par des compagnies différentes, non plus que par les habits de plusieurs particuliers qui en imaginent souvent de différents qui n'ont jamais été vus et dont la singularité fait plaisir. Enfin l'on peut dire que tous les déguisements du bal dont je vous parle furent riches, galants et ingénieux. On dansa dans le même lieu où le *Bal sérieux* s'étoit donné dix ou douze jours auparavant. Les illuminations étoient disposées de même que celles du premier bal, mais on en avoit retranché les pyramides, parce que la fumée du grand nombre de lumières dont elles étoient couvertes pouvoit endommager la peinture de la galerie.

Le roi d'Angleterre vint *incognito* à ce bal accompagné de quelques seigneurs de la cour; ce prince n'avait pas voulu d'habit magnifique afin de n'être pas reconnu; cependant il ne put échapper à la pénétration du roi, qui, jugeant qu'il ne vouloit point être reconnu, ne le découvrit point. Sa Majesté soupa à son ordinaire avant le bal, avec la famille royale. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne ne masquèrent point. Le bal fut ouvert par monseigneur le duc de Berry et par mademoiselle de Bourbon. Rien ne fut épargné à la collation; on y distribua de très-beaux fruits et des confitures sèches en paquets, et les eaux y furent servies en abondance. Le roi demeura au bal jusqu'à une heure et demie, et l'on peut dire que toute l'assemblée s'y divertit beaucoup, puisqu'elle ne se sépara qu'à cinq heures du matin. Entre les déguisements d'une invention toute singulière dont je vous ai déjà parlé, on admira celui de M. le vidame, qui étoit déguisé en vase, et lorsqu'on l'eut pris pour danser le pied du vase se forma en pieds naturels, les anses en deux bras qui s'étendirent, et le couvercle parut s'élever et former une tête, et quand il eut cessé de danser le vase reprit sa première forme et parut comme il étoit auparavant. » (*Mercure* de janvier, pages 325 à 330.)

* Ce monopole des serments a toujours été croissant. La délicatesse de se faire un titre d'être payés en or et une injure de l'être en argent n'avoit pas encore été imaginée ; mais que n'imaginent pas les valets d'un roi aussi arbitrairement maître, qui aimoit mieux ses valets que ses ministres et que ses enfants, légitimes s'entend, non légitimés, avec lesquels valets il étoit plus dangereux mille fois de se mettre mal qu'avec fils de France et ministres, quels qu'ils fussent.

Mardi 17, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. de Chamillart, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne descendit à sept heures chez Monseigneur, où il y eut appartement. A ces appartements on commence toujours par la musique, qui n'est que d'un acte de quelque opéra, et puis on se met au jeu. Monseigneur y joua avec madame la duchesse de Bourgogne au papillon, et monseigneur le duc de Bourgogne, qui y vint après la musique, y joua aussi de son côté avec des dames. Ce jeu est venu de telle mode à la cour qu'on ne joue quasi plus autre chose (1). — Par toutes les nouvelles qu'on a d'Allemagne, on ne doute quasi plus que le comte de Staremberg n'aille commander cette année l'armée de l'archiduc en Catalogne. On se prépare à Vienne à faire partir la princesse de Wolfenbuttel, que ce prince a épousée par procureur et qui presse l'empereur son frère de la faire partir incessamment et de lui envoyer un secours considérable, sans quoi il ne seroit pas en état de soutenir la guerre.

Mercredi 18, *à Versailles*. — Le roi prit médecine par précaution, comme il a accoutumé de faire tous les mois, et l'après-dînée il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu le matin sans la médecine. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. — Le

(1) L'*Académie universelle des jeux*, édition de 1730, dit que ce jeu de cartes est presque inconnu à Paris, qu'il est fort aisé et qu'il donne beaucoup de plaisir à le jouer comme il faut.

roi ne nomme d'ordinaire aux évêchés vacants que les jours qu'il fait ses dévotions; mais comme il a cru que le diocèse de Conserans avoit besoin d'un évêque, il y nomma ces jours passés l'abbé de Verthamon, grand vicaire de Pamiers. Cet évêché vaut 18,000 livres de rente.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi dîna de bonne heure à Versailles, et puis vint courre le cerf dans ce parc-ci; après la chasse il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry partirent de bonne heure de Versailles, allèrent courre le loup, et puis vinrent ici faire leur retour de chasse. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Versailles à trois heures, alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, et arriva à six heures ici. Le roi a amené ici les dames de la cour qui dansent et en fera même danser plusieurs de celles qui y avoient renoncé. Il veut que madame la Duchesse danse. Il fait danser aussi quelques courtisans qui y avoient renoncé et en a amené trois ou quatre de jeunes gens qu'il n'avoit jamais menés ici, qui sont le comte de Tessé, le comte de Clermont et le marquis de Bauffremont. Il y aura quatre bals à ce voyage-ci. — M. de Vaudemont arriva ici le soir. Les princes lorrains établis ici ne le voient point; ils ont écrit à M. de Lorraine et attendent sa réponse.

Vendredi 20, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée dans les hauts de Marly. On croyoit qu'il y auroit bal; mais c'est l'anniversaire de la reine mère, morte en 1666, et le roi n'a pas voulu qu'il y en eût à cause de cela; il l'a remis à demain. — L'empereur a nommé des commissaires pour traiter du mariage de la seconde des archiduchesses avec l'ambassadeur de Portugal, qui va à Vienne en faire la demande pour le roi son maître. L'évêque d'Osnabruck est choisi pour la conduire à Lisbonne, et le prince Maximilien d'Hanovre conduira en Catalogne la princesse de Wolfenbuttel, épouse de l'archiduc. — Nos armateurs ont pris

un vaisseau de guerre anglois et quelques vaisseaux marchands qui alloient à Livourne, et on les a menés à Dunkerque. On mande de Londres qu'on y a fait la liste des vaisseaux que les François ont pris depuis le commencement de cette guerre, et par le compte qu'ils ont fait ils conviennent qu'on leur a pris onze cents vaisseaux marchands et trente vaisseaux de guerre; mais ils disent qu'ils nous en ont pris encore davantage, ce qui n'est pas vrai à beaucoup près.

Samedi 21, *à Marly.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf dans le parc; il ne court point ailleurs depuis quelques années et revient toujours dîner ici après la chasse quand les jours sont courts. Il se promena l'après-dînée dans ses jardins, et sur les sept heures du soir le bal commença. Le roi y demeura une heure, et le bal finit à neuf heures et demie, pour laisser le temps aux dames d'aller se reposer avant le souper. Les danseuses sont : madame la duchesse de Bourgogne, madame la Duchesse, mademoiselle de Bourbon, mademoiselle de Conty, la comtesse d'Harcourt, les duchesses de Villeroy, de Noailles et de Duras, mesdames de Souvré, de la Vrillière, de Listenois et de Chaumont, et mademoiselle de Melun. Les danseurs sont : monseigneur le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, M. le duc d'Enghien, MM. de Mortemart, de la Feuillade, de Listenois, de Bauffremont, de Clermont, de Nangis, de Gondrin, de Seignelay, de Livry, de Tessé et le chevalier de Sully. — M. de Chamillart se reposera sur M. Desmaretz de beaucoup de petits détails de finances, surtout pour ce qui regarde l'extraordinaire des guerres.

Dimanche 22, *à Marly.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire, et alla l'après-dînée à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre, et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On mande d'Angleterre que le parlement accorde à la reine Anne tout l'argent qu'elle demande pour la con-

tinuation de la guerre; mais les fonds pour payer cet argent ne sont pas encore assignés, et il y a eu dans le parlement des harangues assez vives contre ceux qui gouvernent. Milord Haversham est toujours un de ceux qui parlent le plus fortement contre le ministère. Il étoit de la chambre basse du temps du roi Guillaume, qui le fit lord, croyant par là le contenir; mais à la première assemblée du parlement il parla dans la chambre haute avec la même force qu'il parloit dans la basse. Le roi Guillaume lui dit : « Milord, j'espérois qu'au moins, après la grâce que je vous ai faite, vous vous contiendriez la première fois. — Sire, lui répondit-il, quand vous m'auriez fait roi, je n'en soutiendrai pas moins l'intérêt de l'État et du peuple. »

Lundi 23, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans les jardins et alla tirer l'après-dînée. Le bal commença à sept heures. Le roi obligea madame de Maintenon d'y venir pour voir danser madame la duchesse de Bourgogne; elle y demeura une demi-heure, et le roi y demeura encore quelque temps après. Le bal finit à neuf heures et demie. — On mande de Gênes que les troupes de l'empereur sont entrées dans les places de Toscane qui sont de la domination d'Espagne et qui se sont rendues sans être assiégées. On mande aussi que les troupes embarquées sur la flotte ennemie doivent aller en Sardaigne, où ils trouveront fort peu de résistance, et de là ils continueront leur dessein, qui est d'aller à Barcelone. C'est le marquis de la Jamaïque, que nous avons vu ici il n'y a pas longtemps, qui est présentement vice-roi de Sardaigne.

Mardi 24, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf. Il n'y eut point de conseil de finances, quoiqu'il y en ait tous les mardis. L'après-dînée le roi se promena dans les jardins, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Le chevalier de Nogent mourut à Paris*. Il avoit le gouvernement de Sommières en Lan-

guedoc, qui vaut 8,500 francs et qui est payé par la province. Il s'étoit marié depuis quelques années, quoique fort vieux, à madame de la Jonchère et avoit donné tout son bien aux enfants qu'elle avoit d'un premier mariage, et en avoit frustré sa famille. — On mande d'Espagne que le duc de Berwick est allé à Valence; qu'il y vient beaucoup de déserteurs de Denia et d'Alicante, qui sont toujours bloquées; qu'il a péri sur les côtes un bâtiment anglois, chargé de trois cents Portugais qui repassoient de Barcelone à Lisbonne; que le comte d'Oropesa **, qui avoit quitté le parti de Philippe V et qui étoit auprès de l'archiduc, étoit mort à Barcelone. Il étoit de la maison de Bragance. On mande de Madrid que le vieux marquis de la Floride y étoit mort; il étoit ici il n'y a que deux mois. Il étoit gouverneur du château de Milan quand nous l'avons rendu.

* Ce chevalier de Nogent étoit une espèce de brutal, favori de M. de Louvois et de Saint-Pouanges, qui avoit toujours été aide de camp du roi et à qui M. de Louvois, toujours magnifique, fit bâtir à son insu la plus jolie maison du monde sous sa terrasse de Meudon, qu'il trouva prête à loger au retour d'une des dernières campagnes du roi et de ce ministre, sans s'en être douté. Il étoit frère du mari de la sœur de M. de Lauzunt tué au passage du Rhin, de Vaubrun, tué à la belle retraite d'Altenheim, de M. de Lorges, à la mort de M. de Turenne, et de la princesse de Montauban.

** Le comte d'Oropeze avoit été président du conseil de Castille, qui est la première place d'Espagne; fort Autrichien. Philippe V le trouva exilé, l'y laissa, et il se retira auprès de l'archiduc, où il mourut peu considéré.

Mercredi 25, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et se promena l'après-dînée dans ses jardins, et travailla ensuite chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent à huit heures; la reine demeura chez madame de Maintenon avec le roi jusqu'au souper, et le roi d'Angleterre vit jouer Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne au papillon. La princesse d'Angleterre arriva

à neuf heures, tout habillée pour le bal en masque. On soupa un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et puis le bal commença. Tout le monde étoit en masque hormis le roi. La reine d'Angleterre demeura au bal une heure, et puis retourna à Saint-Germain. Le roi y demeura une demi-heure après la reine, et puis s'alla coucher. Le bal dura jusqu'à quatre heures du matin. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur y demeurèrent jusqu'à la fin et puis retournèrent à Saint-Germain; Monseigneur eut la complaisance d'y rester jusqu'à la fin aussi. La princesse d'Angleterre avoit amené avec elle mesdemoiselles de Melfort et de Middleton, qui sont fort jolies et qui dansent fort bien. — Le maréchal de Villars est revenu de Huningue à Strasbourg, et toutes les troupes qui étoient en mouvement sont rentrées dans leurs quartiers.

Jeudi 26, *à Marly*. — Le roi, après son lever, entretint longtemps M. de Chamillart dans son cabinet, et puis ce ministre alla à Paris. Le roi alla tirer l'après-dînée. — On parle fort du mariage de mademoiselle de Lavardin avec le fils de M. le Premier; elle a 3 ou 400,000 francs de bien dont elle jouit. — Le roi a donné 1,000 francs d'augmentation de pension à la veuve du chevalier de Nogent, qu'on appeloit le marquis de Nogent depuis son mariage; elle en avoit déjà une de 2,000 francs. — On mande de Toulon que le 7 on avoit vu passer à vingt lieues au large des îles d'Hyères les vaisseaux ennemis qui portent en Catalogne les troupes que les ennemis ont embarquées sur la côte de Gênes. — On mande de Pologne que le czar étoit arrivé le 14 décembre à Nerva, où il avoit demeuré quelques jours, qu'ensuite il étoit allé à Pétersbourg en Ingrie et que de là il avoit pris la route de Moscou.

Vendredi 27, *à Marly*. — Le roi, après la messe, courut le cerf; après dîner il se promena dans les jardins, et le soir, à sept heures, il y eut bal, où le roi demeura une demi-heure. Le bal finit à neuf heures et demie, afin que

les dames eussent le loisir de changer d'habit avant le souper. — On apprend par les lettres de Hambourg que les palatinats de Cracovie et de Sandomir, qui étoient les plus opposés au roi Stanislas, lui ont envoyé des députés qui en ont été bien reçus, et que ces palatinats l'ont reconnu pour leur légitime roi. — On mande de Cadix qu'on y est dans l'espérance d'y voir arriver bientôt la flotte qui vient du Mexique et qu'on assure qui sera richement chargée. — Il y aura lundi à Versailles grand bal en masque chez madame la princesse de Conty, la mariée, et vendredi bal en masque aussi dans le grand appartement du roi, où tous les masques de Paris seront reçus, pourvu que quelqu'un de la troupe qui soit connu se démasque et réponde de ceux qui sont venus avec lui.

Samedi 28, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le jour à Marly et revint ici à la nuit. M. de Chamillart travailla le soir avec le roi chez madame de Maintenon. — Le comte de Tavannes a acheté de M. de la Martinière la sous-lieutenance des chevau-légers Dauphin; le roi lui donne commission de mestre de camp. Il la donne aussi au marquis de Nérestang, qui n'est que guidon.

Dimanche 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire. Après dîner il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur, après le conseil, monta dans sa berline avec madame la duchesse de Bourgogne et la mena dîner à Meudon. Monseigneur le duc de Berry les suivit avec quelques dames que cette princesse avoit choisies pour ce dîner, qui fut en particulier. — M. l'archevêque d'Aix (1) est mort dans son diocèse après une longue maladie. Les Provençaux, dont il n'étoit pas trop aimé, ont fait son épitaphe, qui est fort courte : *Requiescat, ut requievit*. Il vaque par sa mort une seconde

---

(1) Daniel de Cosnac.

place parmi les commandeurs ecclésiastiques de l'Ordre. — Poisson, premier médecin de monseigneur le duc de Bourgogne, mourut ici. Cette charge vaut 13 ou 14,000 livres de rente, et le roi l'a donnée à Dodart, qui étoit premier médecin de monseigneur le duc de Bretagne; cet emploi ne vaut que 7,000 livres de rente.

Lundi 30, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla tirer; le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne entra dans le cabinet du roi après son souper et puis elle alla s'habiller en masque et descendit chez madame la princesse de Conty, la mariée, où il y eut grand bal, qui dura jusqu'à quatre heures du matin. On y servit une collation plus magnifique que ces collations-là n'ont accoutumé d'être. Monseigneur y descendit, mais il s'alla coucher avant une heure. — Il y aura des changements sur les monnoies le 1er de mars. On diminue les louis d'or de cinq sols; ils ne vaudront plus que treize livres. Les pièces de vingt sols sont diminuées de deux sols, et les pièces de dix sols à proportion; mais il n'y aura rien de changé aux écus ni aux pièces de trente sols. — Le roi donne le gouvernement de Sommières à M. de Montpezat, ancien capitaine aux gardes. Son père avoit eu ce gouvernement, et il est au milieu de leurs terres; ainsi la grâce est encore plus agréable pour lui qu'elle n'auroit été pour un autre: — Il y eut comédie à sept heures.

Mardi 31, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; il alla l'après-dînée se promener dans les jardins, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain. — Les princes de la maison de Lorraine prétendoient ne devoir pas aller chez les princes du sang en grand manteau; et à l'occasion de la mort de madame d'Armagnac les princes du sang en ont parlé au roi; et le roi en a parlé à M. le Grand, qui est ici depuis le retour de Marly, et S. M. a réglé que les princes de la maison de

Lorraine iroient en grand manteau chez les princes du sang *. — M. de la Feuillade avoit levé un régiment de deux bataillons en Dauphiné il y a trois ou quatre ans, et ce régiment a toujours servi en campagne depuis qu'il est levé. M. de la Feuillade l'a vendu 10,000 écus à M. de Mancini, second fils de madame de Nevers. — Marquessac, qui commandoit à Cazal et qui étoit colonel du régiment de Cambrésis, a vendu ce régiment 52,000 francs à un neveu du chevalier de Montgivrault, qui s'appelle....

* Une des différences des petits-fils de France et des princes du sang étoit d'être visités en mante et en manteau, tant sur leurs propres grands deuils que sur ceux des particuliers qu'ils étoient allés voir. Les princes du sang, qui toujours ont monté et qui se sont utilement servis des avantages communs avec eux que le roi peu à peu a donnés à ses enfants naturels, se procuroient tant qu'ils pouvoient par insinuation les visites en mante et en manteau des gens de qualité non titrés. Quand cela fut devenu ordinaire à ceux-là, ils en vinrent à la prétention ouverte qui ne leur fut contestée par aucun d'eux, tout étant devenu mode et exemple, et imitation en France : de là ils essayèrent sur les gens titrés, qu'ils trouvèrent moins faciles; et à la fin en firent faire le commandement par le roi en cette occasion qui emporta les ducs avec la maison de Lorraine. On verra ailleurs comme cela fut exécuté quand il fallut que tous le subissent en même temps pour de grands deuils de princes du sang.

Mercredi 1[er] *février, à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État. L'après-dînée il alla à Trianon, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Le marquis de Béthune, fils de celui qui étoit ambassadeur en Pologne, épouse mademoiselle d'Armenonville, à qui on donne présentement 500,000 francs; on les loge et on les nourrit pendant dix ans. Le marquis de Béthune n'a que 2,000 écus de pension que lui donne sa mère et 4,000 francs de pension du roi. — Les princes de la maison de Lorraine ont rompu tout commerce avec M. de Vaudemont à cause du rang que M. de Lorraine lui a donné au-dessus d'eux. M. de Vaudemont prétend l'avoir toujours eu, et eux soutiennent tout le contraire.

Jeudi 2, *jour de la Chandeleur, à Versailles.* — Le roi, à onze heures, alla à la chapelle précédé par tous les chevaliers de l'Ordre; il y eut procession autour de la cour. Les princesses ni les dames ne viennent point à cette procession-là. L'après-dînée le roi entendit le sermon du P. de la Rue, dont il fut extrêmement content, et je ne me souviens point d'avoir entendu un plus beau sermon. Il y eut vêpres ensuite, et on retourna encore au salut. — Les princes et les princesses de la maison de Lorraine ont été en grand manteau et en mantes chez les princes et les princesses du sang. — Le roi, depuis deux mois, ne joue plus chez madame de Maintenon, comme il avoit fait, pendant quelque temps, les jours qu'il ne travailloit avec aucun ministre.

Vendredi 3, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Après souper madame la duchesse de Bourgogne n'entra point dans le cabinet du roi et alla s'habiller en masque, et un peu avant minuit le bal commença dans le grand appartement du roi, où tous les masques de Paris furent reçus. Le roi y demeura une heure, et il avoit permis aux courtisans qui ne dansoient point de n'être pas masqués; mais il défendit qu'aucun n'entrât en habit de deuil. Le roi d'Angleterre arriva avant que le roi en sortît. Monseigneur y demeura jusqu'à deux heures, et monseigneur le duc de Bourgogne y demeura jusqu'à la fin, qui fut à quatre heures, et s'amusa, durant que les autres dansoient, à jouer au papillon, après que Monseigneur en fut sorti. Les dames qui dansoient et qui accompagnèrent madame la duchesse de Bourgogne étoient toutes magnifiquement masquées.

Samedi 4, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Madame la duchesse de Bourgogne, qui s'étoit couchée à cinq heures du matin, alla à la messe à son heure ordinaire, et l'après-dînée elle se recoucha. — Le bruit se répand que M. de Monasterol,

envoyé de l'électeur de Bavière, épouse madame de la Chétardie, à qui il est attaché depuis quelque temps; mais les gens qui le connoissent le plus particulièrement n'ajoutent point de foi à ce bruit. — On mande de Gênes que les troupes ennemies qui sont en Italie sont diminuées de vingt-deux mille hommes en ce pays-là, tant par les troupes qui sont retournées en Allemagne que par celles qu'on a embarquées pour les envoyer à l'archiduc, et cependant on compte que M. de Savoie aura encore une armée de trente-cinq mille hommes. — Les Hollandois ont encore imposé un centième denier sur tous leurs sujets; quelques villes s'y étoient opposées, mais enfin elles y ont toutes consenti. Elles payoient déjà deux centième denier, si bien que cette année ils payeront plus de la moitié de leur revenu.

Dimanche 5, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla à Trianon, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur alla à Meudon, où il demeurera jusqu'à samedi. — Le roi donne au maréchal de Tessé un brevet de retenue de 200,000 fr. sur la charge de premier écuyer de madame la duchesse de Bourgogne; ce maréchal ne servira point cette année. — On mande de Silésie que l'empereur n'y fait pas exécuter tout ce qu'il avoit promis au roi de Suède pour la restitution des temples aux protestants.

Lundi 6, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit; à son retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne fut fort incommodée tout le jour d'une grosse fluxion dans la tête. Elle devoit aller demain dîner à Meudon avec Monseigneur et après dîner à l'opéra; mais on ne croit pas que sa santé lui permette. — Le roi Auguste augmente ses troupes en Saxe, et a un train d'artillerie. On ne sait pas quel est son dessein; le roi de Suède lui

envoie un officier principal pour s'expliquer avec lui là-dessus. On a voulu persuader au roi de Suède que le dessein du roi Auguste, en cas que S. M. Suédoise s'engage à poursuivre le czar jusqu'en Moscovie, est d'aller joindre avec ses troupes le palatin de Belz, grand général de la couronne, et de faire casser tout ce qui a été fait en faveur du roi Stanislas.

Mardi 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire; l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne fut incommodée toute la nuit et manda à Monseigneur qu'elle ne pourroit pas aller ni à Meudon ni à l'opéra; ainsi la partie est remise à vendredi. — Il y a déjà quelques jours qu'on a eu nouvelle d'Espagne que Mahoni avoit pris Alcoy, qui ôte aux ennemis la communication de Denia à Alicante. Le duc de Berwick est revenu à Saragosse. On dit toujours qu'il viendra faire un tour ici, mais il n'en parle point dans ses lettres. — On avoit rendu de mauvais offices à l'abbé de Maulevrier* sur ce qu'on prétendoit qu'il avoit de grands commerces avec M. l'archevêque de Cambray après la défense que le roi lui avoit faite. Cet abbé eut hier audience du roi, dans laquelle il se justifie pleinement de cette accusation, et il sortit fort content de son audience, dans laquelle le roi lui parla avec beaucoup d'ouverture de cœur, de confiance et d'amitié.

* L'abbé de Maulevrier étoit aumônier du roi, cousin de l'abbé de Langeron, lecteur des princes, et chassé avec M. de Cambray, leur précepteur, qu'il suivit dans sa disgrâce. Cet aumônier étoit un grand homme, pâle, mourant, ignorant, intrigant, se fourrant par tous les bons endroits, grands ou petits, où il y avoit espérance, et tant qu'il pouvoit entrant dans tout: sa réputation d'ailleurs fut équivoque; ce qui est sûr c'est qu'il est mort banqueroutier longtemps après le roi, et toujours intrigant. Il s'appeloit Andrault, comme les Langeron, gens de fort peu de chose; par son cousin il s'étoit fait ami de M. de Cambray, et il étoit à merveille avec le P. de la Chaise, dont il avoit cul-

tivé la famille du temps qu'il résidoit comte de Lyon, dont le chapitre a su mollir comme Malte. Cette liaison l'avoit initié avec M. de Beauvilliers et tous les amis de M. de Cambray, et il s'étoit concilié tous les ministres. Il étoit très-vif avec un air glacial, et s'étoit fort brouillé avec le cardinal de Noailles. Il eut dans la suite d'autres démêlés dont il se tira mal et eut grand'peine à être évêque. Le feu roi, tout à la fin de sa vie, lui donna Autun; il n'en voulut que pour l'honneur, et le refusa sous prétexte des bulles, mais en effet, se trouvant trop vieux, et eut une abbaye à la place. Les commerces qu'il avoit étoient infinis; il passoit ses jours à visiter et ses nuits à écrire. Il mourut subitement à Bourbon; il ne se trouva pas de quoi payer l'hôte, mais des papiers, des coffres tout pleins. Ce fut lui qui par son intrigue fit envoyer son neveu Maulevrier en Espagne, où il attrapa enfin la Toison, et en rapporta le mépris et l'aversion de cette cour.

Mercredi 8, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; Monseigneur y vint de Meudon, et au sortir du conseil il passa chez madame la duchesse de Bourgogne, qui se porte considérablement mieux. Monseigneur retourna ensuite dîner à Meudon. Le roi travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Après le souper du roi madame la duchesse de Bourgogne alla droit chez elle se masquer, et à minuit elle alla chez madame de Chamillart, où il y eut un grand bal fort bien ordonné; il dura jusqu'à six heures du matin. Au sortir du bal madame la duchesse de Bourgogne entendit la messe et puis se coucha. Monseigneur le duc de Berry demeura au bal avec elle jusqu'à la fin. Madame de Beaumont, plus connue sous le nom de mademoiselle Loison *, avoit été avertie de ne point venir à ce bal ni à aucun de ceux de la cour. Elle ne laissa pas d'y venir et d'y danser devant madame la duchesse de Bourgogne à visage découvert, ce qu'on a trouvé fort mauvais. — On mande de Pologne que le roi de Suède. avec toutes ses troupes, avoit passé la Vistule. Le roi Stanislas, qui commandoit l'avant-garde, étoit entré dans Thorn où il a été reçu magnifiquement.

* Mesdemoiselles Loison, l'une brune, l'autre blonde, étoient les deux plus jolies créatures de leur temps, avec de l'esprit et du ma-

nége; le duc de Montfort et bien d'autres s'y ruinèrent. Sur la fin de leur beauté, Beaumont, conseiller au grand conseil, n'eut pas honte d'en épouser une. Leur réputation leur fit défendre les bals de la cour; la Beaumont en hasarda un où elle fut fort recueillie et où madame la duchesse de Bourgogne la trouva même fort à son gré; elle en fut chassée.

Jeudi 9, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. M. de Chamillart fut quelque temps avec lui dans son cabinet après son lever, et puis s'en alla à l'Étang; ce ministre est fort tourmenté de vapeurs qui ne l'empêchent pas de travailler, et le travail augmente son mal. Monseigneur le duc de Berry ne demeura qu'une heure dans son lit et alla à Meudon courre le loup avec Monseigneur; il eut même le plaisir de le tuer. Il coucha à Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne ne se leva qu'à sept heures du soir, elle n'eut pas la force de souper avec monseigneur le duc de Bourgogne, qui attendit jusqu'à son réveil pour souper avec elle. Elle soupa avec le roi. — La diète des Suisses a été fort partagée. MM de Berne n'ont pas été si fort les maîtres qu'ils l'espéroient, et les cantons catholiques appuient fort les propositions que le roi y a fait faire par son ambassadeur. On ne sait point encore comment cela se terminera.

Vendredi 10, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, travailla avec le P. de la Chaise. Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à Meudon avec Monseigneur; madame la duchesse de Bourgogne y alla un peu après lui et y mena mademoiselle de Conty et plusieurs dames dont il y en avoit deux qui n'avoient jamais vu Meudon, qui sont mesdames de Nangis et de Seignelay. Sur les quatre heures Monseigneur mena madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames à Paris à l'opéra, et monseigneur le duc de Bourgogne revint ici. Après l'opéra on retourna souper à Meudon. Il y eut grand jeu après le souper, et on revint ici fort tard. — Le roi a donné

l'archevêché d'Aix à l'évêque de Marseille, qui est frère du comte du Luc, et l'évêché de Marseille à l'abbé de Poudens, agent du clergé. Cet évêché vaut 28,000 livres de rente, et l'archevêché d'Aix ne vaut guère davantage.

Samedi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Monseigneur revint le soir de Meudon, et il y eut comédie. — Le mariage du marquis de Béthune avec mademoiselle d'Armenonville, est rompu et on assure que celui de Monasterol avec madame de la Chétardie est conclu. Ce comte est allé à Mons trouver l'électeur son maître pour le lui déclarer, à ce que tout le monde croit. — On a envoyé une lettre de cachet à la dame de Beaumont pour la faire sortir de Paris, avec défense d'en approcher de trente lieues. — On a eu une mauvaise nouvelle d'Espagne. On mande de Madrid que les Maures ont pris Oran. La garnison, qui a eu une bonne capitulation, et les principales familles qui étoient dans cette place sont déjà arrivées à Carthagène.

Dimanche 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne entendirent vêpres, et à sept heures il y eut appartement chez Monseigneur. — L'empereur avoit envoyé en Sicile un abbé qui, sous un nom supposé, s'étoit introduit dans le pays et avoit voulu tenter la fidélité d'un des principaux seigneurs du pays, à qui il avoit montré des lettres de créance qu'il avoit de l'empereur. Ce seigneur en donna avis sur-le-champ au marquis de los Balbazès, vice-roi, qui fit arrêter cet abbé, à qui le procès fut incontinent fait, et la sentence qui le condamnoit à être écartelé fut exécutée dès le lendemain. — M. le duc d'Orléans a donné à M. l'abbé de Thesu la charge de secrétaire de ses commandements, qui vaquoit depuis quelques mois par la mort de Thesu, frère aîné de l'abbé. M. le duc d'Orléans avoit eu quelque envie de donner cette charge à l'abbé

Dubois, mais le roi a mieux aimé qu'il la donnât à l'abbé de Thesu *.

* Il n'y eut rien que l'abbé Dubois ne fît pour être secrétaire des commandements de M. le duc d'Orléans. Madame la duchesse d'Orléans ne l'aimoit pas auprès de ce prince, encore qu'il eût fait son mariage, et lui fit donner l'exclusion par le roi. Il n'est pas encore le temps de parler de ce scélérat célèbre, qui devint cardinal et premier ministre et qui dans cette fortune si prodigieuse ne put pardonner à l'abbé de Thesu la préférence qu'il en avoit essuyée.

Lundi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches, et le roi permit à M. de Chamillart, qu'il avoit entretenu avant le conseil, de n'y être point; ce ministre s'en alla à l'Étang, fort tourmenté de ses vapeurs, qui lui viennent d'épuisement de travail. Le soir il y eut comédie. Le soir le roi travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Après le souper du roi madame la duchesse de Bourgogne alla se masquer, et il y eut grand bal chez elle, où tous les masques de Paris furent reçus. Le roi y vint et y demeura une heure. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur y arrivèrent à minuit et demi et y demeurèrent jusqu'à la fin, qui fut à six heures du matin. Madame la duchesse de Bourgogne, avant que de se coucher, alla entendre la messe et rendre une petite visite à madame de Maintenon, qui s'en alloit à Saint-Cyr. — La diète des Suisses, qui se tenoit à Badé, est finie du 7 de ce mois. Les cantons catholiques s'y sont comportés d'une manière dont le roi a été fort content, et sans la sagesse et la modération du roi, qui n'a pas voulu qu'ils en fissent davantage, ils en seroient venus à une rupture entière et à la guerre même avec les cantons protestants. La neutralité est établie pour Neufchâtel; ainsi ce pays-là demeurera en repos.

Mardi 14, *à Versailles.* — Il y eut conseil de finances, où M. de Chamillart ne vint point. Le roi vouloit se promener l'après-dînée dans ses jardins, mais la neige l'en empêcha. Il travailla avec M. de Pontchartrain chez ma-

dame de Maintenon. Le soir il y eut appartement chez Monseigneur. Madame la duchesse de Bourgogne, qui ne s'étoit levée qu'à six heures, soupa en se levant avec messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry et descendit à l'appartement. — On envoie en Espagne douze bataillons des troupes qui sont en Dauphiné. Le roi d'Espagne a envoyé en Sicile deux cents officiers réformés et un régiment de cavalerie à pied, qu'on remontera en ce pays-là. — Madame a eu la fièvre avec de grandes oppressions. Elle ne veut point être saignée ni faire de remèdes, et on craint que ce mal n'ait de la suite. Dès qu'elle a un peu de soulagement, elle s'habille et écrit, comme elle a accoutumé de faire dans sa plus grande santé.

Mercredi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; M. de Chamillart n'y vint point, et le roi trouva bon même qu'il ne vînt point travailler avec lui le soir chez madame de Maintenon. Ce ministre commence à se mieux porter et compte de venir vendredi matin travailler avec le roi. Après souper il y eut grand bal en masque chez Monseigneur, où le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur vinrent et qui dura jusqu'à six heures du matin. — L'évêque de Digne (1) mourut ces jours passés à Paris; cet évêché est d'un très-petit revenu. — Madame de Belsunce, sœur de M. de Castelmoron, lieutenant de gendarmerie, a été faite coadjutrice du Roncerai à Angers, dont sa tante, qui est sœur de M. de Lauzun, est abbesse. — Mademoiselle de Nicolaï, sœur du président de la chambre des comptes, est morte à Paris; elle avoit plus de 10,000 écus de rente.

Jeudi 16, *à Marly.* — Le roi dîna de bonne heure à Versailles et puis vint ici, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine qui vient. Madame la duchesse de Bourgogne ne se leva qu'à six heures du soir, donna ensuite

(1) François le Tellier.

à dîner à messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry, et puis partirent de Versailles pour venir ici. La maladie de Madame continue; sa fièvre augmente. Madame de Seignelay a eu un logement ici pour la première fois et dansera aux bals. — Le duc de Berwick attend M. le duc d'Orléans à Pampelune et en partira pour revenir ici, sitôt que ce prince sera arrivé. Après qu'ils auront conféré ensemble, M. le duc d'Orléans ira à Saragosse si sa présence y est nécessaire; sinon, il ira tout droit à Madrid. Il compte de prendre congé du roi samedi et de partir lundi de Paris. — La garnison d'Oran n'est point venue à Carthagène, comme on l'avoit dit; elle est allée à Marsalquivir, et on espère que cette place, si les Maures l'attaquent, se défendra mieux qu'Oran.

Vendredi 17, *à Marly*. — Le roi travailla depuis dix heures jusqu'à une heure avec M. de Chamillart, qui avoit déjà travaillé deux heures avec M. le duc d'Orléans. Ce ministre est toujours fort incommodé et supplie instamment le roi de lui ôter une partie de ses emplois, étant accablé de travail. Le roi, qui ne peut ni chasser ni se promener, toute la terre étant couverte de neige, s'amusa l'après-dînée à voir jouer au billard. Le soir, à sept heures, il y eut bal, qui dura jusqu'au souper; le roi vit danser pendant une demi-heure. — Sourcy, gentilhomme de la vénerie qui commandoit la meute du roi pour le cerf, est mort à Versailles. Le roi donne 500 écus de pension à sa veuve, 2,000 francs de pension à Bercenet, qui étoit le plus ancien lieutenant après lui, et met en la place de Sourcy Boisfranc, qui étoit le premier lieutenant de la louveterie et qui commandoit cet équipage-là.

Samedi 18, *à Marly*. — Le roi ne sortit point de tout le jour, parce qu'il y a trop de neige sur la terre. M. le duc d'Orléans prit congé du roi et doit partir lundi ou mardi de Paris. Madame est toujours malade, et on espère qu'enfin elle consentira à être saignée. M. de Chamillart

s'est trouvé fort incommodé d'avoir travaillé hier si longtemps avec le roi et avec M. le duc d'Orléans et presse fort S. M. de mettre un contrôleur général en sa place. — M. le duc d'Orléans compte d'emporter en Espagne dix millions en assignations. Il a des lettres de Samuel Bernard pour six millions, et ces lettres n'ont jamais été protestées en Espagne. Ces six millions, par le change, ne produiront que 4,800,000 livres, qu'il touchera dans le cours de cette année à 400,000 francs par mois. Les assignations pour les autres quatre millions ne sont pas tout à fait si bonnes. Les Espagnols fourniront le pain pour les troupes de France, et cela leur sera déduit sur les habits, les armes, la poudre et le canon qu'on leur a envoyés de France.

Dimanche 19, *à Marly*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. M. de Chamillart, qui est toujours incommodé, ne put pas venir; il ne vint point non plus travailler le soir avec le roi; M. de Cagny, son fils, y travailla en sa place. La cour d'Angleterre arriva ici sur les six heures, et à sept heures le bal commença, qui dura jusqu'au souper. Le roi y mena la reine d'Angleterre et n'y demeurèrent qu'une demi-heure, et puis le roi alla travailler avec M. de Cagny, et la reine d'Angleterre rentra chez madame de Maintenon. Quand le roi d'Angleterre danse son premier menuet au bal, le roi lui fait l'honneur de se tenir toujours debout. La maladie de Madame augmente; elle a enfin consenti d'être saignée, ce qu'on a fait aujourd'hui et ce qu'on fera encore. — On ne sait pas encore tous les changements qu'il y a dans les finances, mais on ne doute plus que la place de contrôleur général ne soit remplie par M. Desmaretz et qu'on ne rembourse les deux directeurs, dont on supprime les charges. Dans toute cette affaire M. de Chamillart a eu le procédé du plus honnête homme du monde, et le roi en est plus content que jamais.

Lundi 20, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec

M. de Chamillart; il vint ici de l'Étang et s'y en retourna dîner. Il est toujours fort incommodé, et le roi a enfin consenti qu'il lui remît la charge de contrôleur général des finances, et le roi a mis à sa place M. Desmaretz*, qui étoit un des directeurs des finances. L'autre directeur, qui est M. d'Armenonville, sera remboursé des 800,000 fr. que la charge lui avoit coûtés. Le roi lui donne 12,000 francs de pension, et il ne se mêlera plus des affaires de finances. Il est conseiller d'État et a la capitainerie du bois de Boulogne. Les six intendants de finances, qui sont MM. de Caumartin, du Buisson, Bignon, Desforts, Guiet et Rebours, donneront chacun 200,000 francs, et on crée un septième intendant des finances, qui donnera 800,000 francs; ainsi voilà deux millions. Il ne faut que 800,000 francs pour M. Desmaretz et 800,000 francs pour M. d'Armenonville. Il restera 400,000 francs pour le roi.

* On a vu quel étoit Desmaretz lors de son retour en grâce, quand on le fit directeur des finances avec Armenonville. Celui-ci pensa mourir de douleur de voir ce camarade contrôleur général, et lui retomber à n'être plus que simple conseiller d'État, après avoir manié les finances avec tant d'autorité toute sa vie, et lorsque Desmaretz étoit le plus éloigné de tout. Mais il fut vengé : Desmaretz, à la mort du roi, retomba presque aussi bas qu'il avoit été, et y mourut de regret, tandis qu'Armenonville brilla avec son fils par des emplois qui les distinguèrent et qui les portèrent au ministère et aux sceaux, dont ils tombèrent après de plus haut, et en moururent à leur tour de regret l'un et l'autre. Il faut attendre encore un an à parler de Chamillart, pour mettre tout ce qui le regarde ensemble.

Mardi 21, *à Marly*. — Le roi ne tint point le conseil de finances. M. Desmaretz vint le matin faire ses remercîments et fut quelque temps enfermé avec le roi. L'après-dînée le roi alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. Après souper il y eut grand bal en masque. Le roi trouvoit bon que les masques de Paris y vinssent; mais le vilain temps et l'éloignement firent qu'il y en eut très-peu. Le roi demeura au bal jusqu'à une heure, et il dura jusqu'à six

heures. Monseigneur y demeura jusqu'à la fin. — Le roi donne à M. de Chamillart 40,000 francs d'augmentation sur les appointements de la charge de secrétaire d'État de la guerre et lui donne le château de Noisy avec 50,000 francs pour le faire accommoder, et permission de chasser dans la forêt de Marly et dans le parc de Versailles, et M. de Chamillart vend sa maison de l'Étang à M. Desmarets, qui lui en donne 200,000 francs.

Mercredi 22, à Marly. — Le roi, avant la messe, prit des cendres, et le cardinal de Janson, grand aumônier, vint de Paris pour les lui donner. Quoique toute la maison royale eût veillé fort tard, ils entendirent tous la messe à l'heure ordinaire. Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. Il avoit tenu le conseil d'État le matin, où M. de Chamillart ne put pas venir. Il ne vint pas non plus le soir travailler avec le roi, comme il fait tous les mercredis. — On mande d'Espagne qu'on embarque à Carthagène quatre bataillons et un régiment de cavalerie qu'on envoie en Sicile; ce royaume paroît toujours très-fidèle. On a fait ôter, il y a déjà quelque temps, à Messine, une inscription dont les habitants de cette ville étoient fort piqués et qu'on y avoit mise après que M. de la Feuillade en eut retiré les troupes de France. On mande aussi de Madrid que les grandes eaux ont emporté un des bastions de Cadix et qu'on travaille en grande diligence à le refaire. — Madame la duchesse de Bourgogne alla à Versailles l'après-dînée voir Madame, qui se porte considérablement mieux.

Jeudi 23, à Marly. — Le roi travailla le matin avec M. de Chamillart, qui vint ici et s'en retourna dîner à l'Étang; ce ministre est toujours fort incommodé. L'après-dînée le roi alla tirer. C'est M. Poultier qu'on fait le septième intendant des finances. Il aura dans son département les étapes, les lits d'armées et beaucoup de choses qui regardent l'extraordinaire des guerres. Il vendra sa charge de garde du trésor royal dont il a donné

un million; et on croit que c'est Montargis qui l'achètera. — M. le duc d'Orléans est parti de Paris. Le marquis de Nancré * ne le suivra point cette année en Espagne. — M. de Chamillart ne veut point conserver l'entrée dans le conseil royal des finances, ce que le roi lui avoit offert et ce que M. Pelletier le ministre avoit fait quand il quitta la charge de contrôleur général. M. de Chamillart croit qu'il est plus sage à lui de ne point entendre parler des affaires de finances et que les gens d'affaires ne le puissent pas accuser de vouloir encore s'en mêler. Outre cela, il aura plus de loisir de penser aux affaires de la guerre, car le conseil de finances, qui se tient deux fois la semaine, lui auroit ôté quatre ou cinq heures de son temps.

* Le voyage de madame de Nancré avec madame d'Argenton à Grenoble réussit à la fin assez mal à Nancré, quoiqu'il en eût été justifié. Le roi prit d'autres prétextes, et témoigna à M. le duc d'Orléans qu'il seroit bien aise qu'il ne le suivît point; lorsqu'il lui demanda qui il meneroit avec lui, il lui nomma entre autres Fontpertuis, garçon d'esprit, mais oisif et volontaire, qui s'étoit attaché à lui par madame Sforce et par M. de Nevers, son neveu, dont il étoit ami alors. « Comment, s'écria le roi, le fils de cette folle qui couroit le pays après M. Arnauld, cette furieuse janséniste ! je ne veux point de cela avec vous. » M. d'Orléans, se prenant à rire, répondit au roi qu'il ne le connoissoit pas, que de sa mère il n'en disoit rien, mais que pour Fontpertuis il ne croyoit pas en Dieu, bien loin d'être janséniste. « Oh ! si cela est, répliqua le roi, du fond du cœur fort soulagé, je n'ai rien à dire, vous le pouvez mener; » et en effet il le mena. Le fait alors n'étoit que trop vrai. M. d'Orléans n'en faisoit jamais le récit sans en rire aux larmes. Je ne sais si Fontpertuis s'est converti depuis, mais il acquit des biens immenses au Mississipi, qu'il a bien su conserver, et n'a guère vu M. le duc d'Orléans depuis ses richesses, et se brouilla tout à fait avec M. de Nevers.

Vendredi 24, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins et alla tirer l'après-dînée. Il n'y a point eu de musique les soirs depuis qu'on est en carême. — M. Desmaretz n'achète plus la maison de l'Étang, comme on l'avoit dit. Madame de Chamillart a été visiter Noisy et

a trouvé qu'il faudroit trop d'argent pour le rendre logeable ainsi ils garderont l'Étang, et M. Desmaretz achète la maison de la Marche, où M. de la Cour a fait beaucoup de dépense; elle ne coûtera que 25,000 écus à M. Desmaretz, et comme cette maison est dans le parc de l'Étang, on l'en séparera par l'enfermer de murailles. — On crée quatre charges pour le commerce dont on prétend tirer 400,000 francs de chacune. — M. le Grand, qui a toujours fort aimé madame de Châteauthiers * et qui l'honoroit d'une estime particulière, qu'elle mérite, avoit songé à l'épouser. Elle a reçu cette proposition avec toute la reconnoissance qu'elle devoit de l'honneur qu'il lui vouloit faire, mais elle n'a point voulu changer de condition ni entrer dans une maison dont les enfants n'auroient peut-être pas été assez aises de l'y voir.

* Madame de Châteauthiers étoit une demoiselle de bon lieu, et rien davantage, et que l'amitié de Madame avoit tirée d'entre ses filles d'honneur pour la faire sa dame d'atours, ce qui la fit appeler Madame. Elle avoit encore de la beauté quoiqu'elle ne fût plus fort jeune, et avoit toujours été sage, modeste et vertueuse dans son plus grand éclat, et à force de bienséances et de se respecter elle s'étoit fait respecter sans avoir été dévote. Elle avoit beaucoup d'esprit, et un esprit naturel et franc, quand elle étoit en liberté et en humeur, et de l'honneur elle en avoit beaucoup. On n'avoit jamais parlé d'elle, et l'amitié de Madame et son attachement pour elle furent entiers et réciproques jusqu'à la mort de Madame. Elle eut le bon esprit de sentir toutes les épineuses suites d'un mariage tel que celui de M. le Grand; son humeur, ses infirmités, sa nombreuse famille lui firent solidement préférer sa liberté à des chaînes aussi honorables. Elle n'en fut que plus estimée, plus honorée de M. le Grand et plus considérée de tous ses enfants. Après la mort de Madame elle s'enterra chez son frère, commandeur de Malte, à Paris, dans la retraite, dans une grande piété et parmi un très-petit nombre d'amis et sans sortir de chez elle.

Samedi 25, *à Versailles*. — Le roi, après avoir dîné à Marly, monta à cheval et alla tirer, et après la chasse il vint ici. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi. Il a promis à M. de

Vendôme d'aller le 15 du mois prochain à Anet, où il compte d'être huit jours. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne partirent de Marly à quatre heures pour revenir ici. En arrivant ici le roi alla voir Madame, qui n'est pas entièrement guérie, et puis il alla voir monseigneur le duc de Bretagne, qui est assez enrhumé depuis quelques jours. — Le roi envoie M. de Bezons en Espagne, et il emporte des patentes pour ne pas rouler avec les autres lieutenants généraux. On dit qu'il demande à être maréchal de France; on le trouve fort digne de cet honneur. — M. le Duc n'a pas été content de M. de Chamillart, sur ce qu'il y a environ un mois il ne voulut pas faire une démarche que M. le Duc croit qu'il doit faire à l'occasion des cahiers des députés de Bourgogne.

Dimanche 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; M. de Chamillart n'y demeura pas longtemps et fut même incommodé d'y avoir été. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le sermon du P. de la Rue, et après le sermon le roi alla se promener à Trianon. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Langlée mourut ici assez subitement*. Il laisse plus d'un million de bien, qu'on croit qu'il donne à mademoiselle de Guiscard, sa nièce. On dit qu'il a fait deux ou trois testaments, qui sont déposés en différents lieux. Il avoit une charge de maréchal des logis de l'armée qui lui valoit 18,000 francs. — Le roi a redonné des logements à tous ceux à qui il les avoit ôtés, pour donner à M. Desmaretz tout ce qu'avoit M. Pelletier, le ministre, quand il étoit intendant des finances. Madame d'Épinoy a le logement qu'avoit la comtesse de Châtillon et celui de M. de Châtillon, son mari. Il donne au duc de Villeroy, par prêt, le logement du duc de Gramont; au duc de la Roche-Guyon, par prêt, le logement qu'avoit le cardinal de Coislin; à M. de Souvré, le logement qu'avoit M. Des-

maretz au grand commun ; au petit Bontemps, par prêt, le logement qu'avoit le marquis d'Effiat. On laisse M. Pelletier de Sousy dans le logement où il étoit. Ces arrangements furent faits dès le lendemain que M. Desmaretz fut déclaré contrôleur général.

* Langlée n'étoit rien du tout et ne se piquoit pas de naissance. Son père, pour avoir un titre de quelque chose, s'étoit affublé de cette charge de maréchal des logis de l'armée; le fils ne mit jamais le pied dans pas une qu'à la suite de la cour. Sa mère avoit été femme de chambre de la reine mère, parfaitement bien avec elle; fort dans l'intrigue et dans le grand monde, où elle étoit comptée par son esprit plus que son état ne comportoit; elle avoit mis son fils dans la familiarité de Monsieur, où le jeu et les débauches l'avoient mené fort avant. Le jeu et l'appui de sa mère le mit des grandes parties du roi, dont il a toujours été tant que le roi a joué. Gros et noble joueur et fort heureux, sage aussi, car après y avoir excessivement gagné, il ne joua plus que pour se soutenir à la cour, être de tous les Marlys et se maintenir dans la familiarité qu'il y avoit acquise. C'étoit un homme à qui le grand usage du monde tenoit lieu d'esprit et qui avoit passé sa vie sans mélange parmi la fleur de la cour et fort peu dans celle de la ville; magnifique, et prêtoit de l'argent noblement, mais de façon à se faire honneur, de bon compte et de bon procédé partout. On ne comprend pas comment il étoit devenu le roi des modes, en habits, en maisons, en meubles, dont rien n'étoit approuvé s'il n'avoit son attache. Il décidoit aussi souverainement des fêtes, et personne n'en osoit donner qu'avec son avis et en le suivant (1). On conçoit aussi peu la familiarité qu'il avoit usurpée avec Monseigneur et avec les filles du roi et avec toutes les dames, et son privilége exclusif de leur dire, tant qu'il lui plaisoit et en plein salon de Marly, toutes les ordures que bon lui sembloit. Pour Monsieur, tant qu'il a vécu, il étoit son complaisant et toute sa cour avec lui, et il se licencioit moins, mais toutefois impunément, avec madame la duchesse de Bourgogne. Il voyoit peu le roi, qui ne lui parloit presque jamais; mais il étoit le maître chez tous les ministres et avec tous les princes du sang, qui ne bougeoient de chez lui à Paris dans le peu qu'il y étoit, où il vivoit avec splendeur. Ce sont

---

(1) « Feu M. de Langlée, qui vient de mourir, étoit généralement regardé comme un homme de bon goût, particulièrement pour ce qui regarde la magnificence, qui décidoit là-dessus de beaucoup de choses dont on se rapportoit à lui. Il avoit une parfaite connoissance du monde, et il étoit fort estimé. » (*Mercure* de mars, page 192.)

de ces personnages uniques qui règnent sur des riens, dont l'âme et le journalier leur donnent une consistance qui les rend considérables sans qu'on sache pourquoi, et dont ils usent après avec tyrannie; car il ne se contraignoit pour personne, et disoit quelquefois le fait aux gens très-bien, mais très-impudemment. Du reste bon homme et obligeant; sa perruque, ses habits, son maintien ressembloient à Monsieur à s'y méprendre, et jusqu'à toutes ses façons. Il ne se maria point, avoit un frère abbé, qu'il méprisoit et qui ne paroissoit guère, et logeoit chez lui madame de Guiscard, sa sœur. Pour Guiscard, qui étoit presque toujours sur la frontière, il ne le pouvoit souffrir, ne le logeoit point et ne le voyoit que par complaisance. Il fut accusé d'être commode à beaucoup de gens; avec tout cela il s'étoit érigé un tribunal avec lequel il falloit compter en bien des rencontres, où la meilleure compagnie, la plus choisie, la plus distinguée abondoit et où il n'étoit guère de gens qui ne se fissent un plaisir d'aller, et plusieurs une distinction et un honneur de mode et de bel air. Ce qui est surprenant, c'est que sa mort déconcerta bien des gens, et fit une sorte de vide.

Lundi 27, *à Versailles*. — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne alla se promener à la Ménagerie et a recommencé à monter à cheval. — Le roi d'Espagne a déclaré qu'il iroit cette année se mettre à la tête de son armée. M. de Bezons partira le 15; on ne dit point encore bien sûrement le grade qu'on lui donnera, mais il paroît content de sa destination. — Le roi n'a point encore déclaré les jours qu'il travaillera avec M. Desmaretz. — M. le comte de Lannoy, celui qui a épousé mademoiselle de Furstemberg, a acheté le régiment de Saint-Sulpice 65,000 francs; M. de Chamillart s'est chargé d'en demander l'agrément au roi, et il l'a eu. Il vendra un de ces régiments nouveaux qu'il a et dont on lui offre déjà 26,000 francs. — On mande d'Allemagne et de Venise que le Grand Seigneur arme par mer et par terre; la république même en paroît fort alarmée. — *Le Rubis*, un des vaisseaux du roi, a fait depuis quelques jours une prise considérable. — M. Béranger, fils de M. du Guast, maréchal de camp, a épousé la fille de M. de Surbeck, lieutenant général, à qui on donne 200,000 francs, et on

lui assure 100,000 francs après la mort de son père.

Mardi 28, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à Meudon avec Monseigneur; monseigneur le duc de Bourgogne y alla après le dîner, parce que, comme il ne fait point le carême, il ne veut manger qu'en particulier. — Les testaments de Langlée ont été ouverts chez le lieutenant civil. Il laisse tout son bien, qui est de 42,000 livres de rente, outre sa maison et ses meubles, à mademoiselle de Guiscard, sa nièce et à l'abbé de Langlée, son frère, seulement une pension viagère de 6,000 livres. Il ne donne rien à madame de Guiscard, sa sœur, que 6,000 livres de pension en cas qu'elle devienne veuve ou qu'elle se sépare de son mari. — D'Autichamp, mestre de camp de cavalerie, a eu permission de vendre son régiment, et il l'a vendu à M. du Fief.

Mercredi 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. M. de Chamillart n'y fut qu'une demi-heure, parce qu'il avoit beaucoup à travailler avec M. le duc de Noailles et M. de Bezons. L'après-dînée le roi entendit le sermon et alla ensuite se promener dans les jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. — Le roi a partagé la charge de maréchal des logis de l'armée qu'avoit Langlée. Il en donne la moitié à Mauroy, lieutenant général, et l'autre moitié à Verceil, qui commande les hussards dans l'armée du maréchal de Villars et qui fait depuis quelques années la charge de maréchal des logis de l'armée. Ils tireront de cet emploi chacun 6,500 francs; ce qu'elle valoit davantage à Langlée, c'étoit par quelques pensions qu'on y avoit joint. — On arme trente vaisseaux à Dunkerque ou dans les ports voisins. Les troupes de terre qui sont sur cette côte sont en mouvement. On y fait marcher encore

quelques bataillons. Cela fait faire bien des raisonnements à Paris et ici, et même il paroît, par les nouvelles qu'on a de Hollande et d'Angleterre, que cela y donne de l'inquiétude.

Jeudi 1er *mars, à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur ne reviendra de Meudon que samedi. Monseigneur le duc de Bretagne est moins enrhumé, mais il a peine à s'accoutumer à la nouvelle nourrice qu'on lui a donnée; on a été obligé d'en changer depuis trois jours. — Le rabais qu'on avoit publié pour les monnoies le 1er de mars s'est exécuté. Les pièces de vingt sols sont diminuées de deux sols, les pièces de dix à proportion. Les louis d'or sont diminués de cinq sols et ne valent plus que treize francs. On en a beaucoup porté au trésor royal les derniers jours du mois. — M. de Chamillart, qui avoit le Lyonnois dans son département, a prié M. de Torcy de l'échanger contre le Dauphiné; ainsi M. le maréchal de Villeroy, gouverneur du Lyonnois, et M. de Chamillart, qui sont fort mal ensemble depuis longtemps, auront moins d'occasions qui puissent augmenter leur brouillerie *. — L'abbé Mangin et l'abbé Fraguier furent reçus à l'Académie, et l'abbé Régnier répondit à leurs harangues.

* Le maréchal de Villeroy, de père en fils, étoit roi dans son gouvernement, et la Feuillade avoit commencé de l'être dans le sien. Leur disgrâce eut besoin de l'étai du secrétaire d'État de la province pour y éviter la décadence et les dégoûts. Le maréchal, brouillé avec le sien autant qu'avec le roi, s'en trouvoit fort en presse, et la Feuillade avoit besoin de toute l'autorité de son beau-père, qu'il ne trouvoit pas dans Torcy. C'est ce qui fit le changement indifférent à Torcy, et qui ne le fut ni à Chamillart, à cause de son gendre, ni au roi même, pour éviter les tracasseries journalières entre son ministre et le maréchal de Villeroy.

Vendredi 2, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur le duc de Berry alla à Meudon, où il courut le loup avec

Monseigneur. — L'affaire de l'armement de Dunkerque se développe tous les jours. On ne peut plus douter présentement que ce ne soit pour aller faire une descente en Écosse, où l'on assure qu'il y a un grand parti pour le roi d'Angleterre, qui y passera sur nos vaisseaux. Nous y envoyons douze bataillons françois et beaucoup d'officiers irlandois, qui sont déjà arrivés à Dunkerque. On y envoie deux lieutenants généraux et deux maréchaux de camp, et l'on compte qu'à la fin de la semaine qui vient tout pourra être embarqué. — Péry, lieutenant général et qui a un régiment italien, est mort à Strasbourg. D'Arsan, qui est capitaine de grenadiers de ce régiment et qui a commission de colonel, est venu demander ce régiment, comme neveu de Péry. Le roi le lui a donné sur cet exposé; mais on dit présentement qu'il n'est ni son neveu ni son parent, et qu'il a été dans des étages fort bas dans la maison; ainsi on craint pour lui que son faux exposé ne renverse son affaire. — Il y eut sermon l'après-dînée, où le roi n'alla point. Le prédicateur fit un fort beau compliment à monseigneur le duc de Bourgogne, qui étoit en bas, et madame la duchesse de Bourgogne étoit dans la tribune.

Samedi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et alla l'après-dînée à la volerie pour la première fois de cette année. Madame la duchesse de Bourgogne y alla avec beaucoup de dames à cheval, et elles en revinrent à toutes jambes avec messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry qui les conduisoient. Le soir le roi travailla longtemps avec M. de Chamillart, dont la santé se rétablit un peu. Monseigneur revint de Meudon. Monseigneur le duc de Bretagne est beaucoup mieux et s'accoutume à sa nouvelle nourrice. — Les lieutenants généraux qui vont en Écosse sont MM. de Gacé et de Vibraye; les maréchaux de camp : MM. de Lévis et de Ruffey. Le roi d'Angleterre partira de Saint-Germain mardi ou mercredi au plus tard; plusieurs des gens qui doivent

passer avec lui sont déjà partis. Tous les vaisseaux sont prêts à Dunkerque. On ne doute pas que ces nouvelles ne soient sues présentement en Angleterre et qu'on n'y prenne des mesures pour empêcher l'exécution de cette entreprise; mais on espère qu'ils ne pourront les prendre assez à temps, car il n'y a plus de troupes en Angleterre et peu de vaisseaux en état.

Dimanche 4, à Versailles. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. Il entendit l'après-dînée le sermon avec toute la maison royale, et puis alla se promener à Trianon. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — M. Péry n'est point mort, et son prétendu neveu, qui en avoit porté la nouvelle, a été contraint d'avouer qu'il n'est point son parent et dit présentement qu'il est son fils bâtard. — M. de Fourcy, conseiller d'État, est mort; il y a déjà quelque temps que sa santé ne lui permettoit plus de venir au conseil. Le roi a promis la première place vacante à M. de la Houssaye, intendant d'Alsace; ainsi il est assuré d'avoir la place de M. de Fourcy. — Les douze bataillons qu'on envoie en Écosse sont les deux de Béarn, dont Montendre est colonel; les deux de Luxembourg, Mouy colonel; les deux d'Agenois, le marquis de Meuse colonel; les deux d'Auxerrois, d'Anfreville colonel; les deux de Boulonnois, Crécy colonel; les deux du régiment de Boisfermé. On donne à chaque colonel qui s'embarque 500 écus, aux lieutenants-colonels et majors 300 écus, à chaque capitaine 200 écus, et à tous les autres officiers à proportion. Le roi d'Angleterre doit arriver vendredi à Dunkerque, où il trouvera tous les vaisseaux prêts, sur lesquels on porte les armes pour armer douze mille hommes.

Lundi 5, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans le parc de Marly. Après la chasse il alla se déshabiller au château et puis alla à Saint-Germain dire adieu au roi d'Angleterre, qui part toujours mercredi et qui est transporté de joie de l'entreprise

qu'il va faire. Monseigneur et messeigneurs ses enfants allèrent aussi dire adieu au roi d'Angleterre, qui vouloit venir ici demain; mais le roi l'a prié de ne point venir, disant qu'il avoit assez d'autres affaires et que madame la duchesse de Bourgogne le viendroit voir demain. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Monseigneur alla à la comédie. M. de Chamillart alla le matin à Saint-Germain prendre congé du roi d'Angleterre, et l'assura que sa maladie ne l'avoit point empêché de donner tous les ordres nécessaires pour que rien ne lui manque dans l'expédition qu'il va faire. Il consola les officiers anglois qui ne sont point de ce voyage en les assurant qu'ils seroient bientôt employés. — La princesse d'Angleterre a eu la rougeole, mais elle est entièrement guérie. La reine sa mère est toujours en prières pour l'heureux succès du voyage du roi son fils.

Mardi 6, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz, qui l'a assuré qu'on porte toujours beaucoup d'argent au trésor royal. — On a envoyé quatre millions en Flandre pour achever de payer les troupes qui sont en ce pays-là, où l'on compte d'avoir une armée plus belle et plus nombreuse encore que l'année passée. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui l'a assuré que tous les vaisseaux étoient prêts à Dunkerque et tous déjà à la rade, et que le roi d'Angleterre pourroit s'embarquer en y arrivant. On ne fera point de cérémonies au roi d'Angleterre sur son chemin. Il couchera demain à Amiens, et se fait appeler le chevalier de Saint-Georges. Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée à Saint-Germain pour lui dire adieu. — Le roi a fait M. Voisin conseiller d'État ordinaire et a donné la place de conseiller d'État de semestre à M. de la Houssaye, comme il lui avoit promis. M. d'Armenonville, qui précède dans le conseil M. Voisin par la date d'intendant des finances, étant devenu depuis conseiller d'État, espéroit la place d'or-

dinaire; mais le roi ne s'attache point à l'ordre du tableau, et de plus M. Voisin étoit conseiller d'État longtemps avant lui.

Mercredi 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, mais M. de Chamillart n'y put pas demeurer longtemps parce qu'il se trouva mal; cela ne l'empêcha pourtant pas de travailler le soir avec le roi chez madame de Maintenon. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le sermon. Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent le soir à Clagny, où madame la duchesse du Maine y jouoit la comédie de *l'Hôte de Lemnos*, faite par M. de Malezieu; c'est une traduction de Plaute, intitulée *Mostellaria*. Le roi d'Angleterre partit un peu après six heures de Saint-Germain. Il doit aller coucher à Amiens, demain à Boulogne et sera vendredi de bonne heure à Dunkerque. Il dit au roi, lundi, à Saint-Germain, qu'il espéroit n'avoir pas l'honneur de le revoir sitôt; qu'il demeureroit en Écosse, n'y eût-il qu'un château qui lui fût fidèle; mais que s'il étoit jamais rétabli dans ses royaumes, comme il le prétendoit, il reviendroit de Londres ici pour lui marquer sa reconnoissance et son attachement pour sa personne et pour toute la maison royale. Il n'est parti avec lui que deux de ses courtisans. Il a renvoyé Verceil, enseigne des gardes, qui étoit de semaine auprès de lui et tous les gardes du roi.

Jeudi 8, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée à la volerie. A son retour M. de Cagny entra dans son cabinet, qui lui apporta apparemment quelque nouvelle. Madame la duchesse de Bourgogne et plusieurs dames étoient à la volerie à cheval, et au retour monseigneur le duc de Bourgogne se mit à leur tête afin qu'elles ne revinssent pas à toutes jambes. Le soir il y eut comédie. — On eut nouvelle que le roi d'Angleterre n'avoit pu coucher hier qu'à deux lieues en deçà d'Amiens, parce que sa chaise étoit rompue. Le duc de Perth, son gouver-

neur, étoit parti lundi. Middleton, Scheldon, son sous-gouverneur, Richard Hamilton et quelques autres officiers étoient partis dès le dimanche. Richard Hamilton est le plus ancien lieutenant général de ceux qui passent en Écosse, parce qu'en 1690 il servit en cette qualité en Irlande, sous le roi Jacques II. — On a fait brigadiers deux mestres de camp réformés anglois qui servoient dans le régiment de cavalerie anglois, dont Nugent est mestre de camp. Ces deux brigadiers sont Douch et..... L'un des deux passe en Écosse; et sur nos vaisseaux il y a quatre mille selles, quatre mille paires de pistolets et quatre mille paires de bottes. On trouve en Écosse beaucoup de bons chevaux.

Vendredi 9, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale entendirent le sermon après quoi le roi alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent se promener dans les jardins. — On eut des lettres d'Angleterre par lesquelles on apprit qu'il y a de grandes brouilleries à Londres. Harley, secrétaire d'État, a quitté sa charge, et milord Marlborough a obligé la reine Anne d'ôter les charges à plusieurs officiers considérables qui étoient de même avis que Harley sur les affaires. La reine Anne a eu même beaucoup de peine à s'y résoudre. Cela n'a nul rapport aux affaires d'Écosse ni à notre armement. On croit même que cela pourra avoir de grandes suites. — D'Andrezel, secrétaire du cabinet et qui a fait longtemps la charge d'intendant dans l'armée que nous avions en Italie, sera intendant de l'armée qu'on envoie en Écosse. C'est M. de Gacé sûrement qui commandera nos troupes en Écosse. — Monseigneur alla l'après-dînée à Meudon, où il avoit donné ordre à Mansart de s'y trouver pour voir ses nouveaux bâtiments.

Samedi 10, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc

de Berry allèrent dîner à Meudon, à un dîner particulier. — M. le marquis de Béthune épouse la sœur de M. le maréchal d'Harcourt, à qui on donne 80,000 francs. La marquise de Béthune, mère de celui qui se marie, fait plus en faveur de ce mariage qu'elle ne faisoit pour celui de mademoiselle d'Armenonville, qui avoit été presque conclu; car elle s'engage à loger et à nourir les mariés. — Mailly la Houssaye, brigadier d'infanterie, est mort en Espagne. Il étoit colonel d'un régiment qui est un des petits vieux; le roi a donné ce régiment à M. le comte de Bueil, brigadier d'infanterie, et qui n'avoit plus de régiment (1). — On n'a point encore de nouvelle que le roi d'Angleterre soit arrivé à Dunkerque, où l'on croit qu'il ne pourra s'embarquer que le 13. On a nouvelle que la flotte que Leak escortoit en Portugal avoit été obligée par les vents contraires de relâcher à Torbay.

Dimanche 11, *à Versailles*.— Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. M. de Chamillart n'y put pas venir; il ne vint point non plus le soir travailler avec le roi chez madame de Maintenon, comme il y travaille tous les dimanches. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et le roi, après le sermon, alla se promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne entendit vêpres, qu'il entend tous les dimanches et les fêtes; madame la duchesse de Bourgogne et lui allèrent au salut. — Fretteville arriva le soir, qui apporta la nouvelle qu'il paroissoit devant Dunkerque plusieurs vaisseaux anglois, qu'on croyoit même que c'étoit la flotte de Leak, que les vents avoient repoussée à Torbay, et qu'étant revenus là ils avoient reçu ordre de la reine Anne de venir devant Dunkerque; mais il n'y a rien de moins sûr que ce soit cette flotte-là. Cependant on a

(1) Ce n'est point au comte de Bueil que le roi a donné le régiment de Mailly, c'est au chevalier de Bueil son frère, major du régiment d'infanterie de la reine. (*Note de Dangeau.*)

jugé à propos de faire débarquer nos troupes. Le roi d'Angleterre a écrit au roi une lettre où il marque fort l'envie qu'il a de passer et de ne pas abandonner des sujets qui se sacrifient pour lui, mais qu'il n'ose rien faire sans recevoir les ordres du roi; ainsi on croit cette entreprise-là manquée.

Lundi 12, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Il arriva deux courriers de Dunkerque. Le premier nous apprit que le chevalier de Forbin avoit fait reconnoître les vaisseaux ennemis par Tourouvre et le chevalier de Nangis, qui étoient sur des bâtiments séparés, qu'ils avoient approché fort près, et leur rapport s'est trouvé conforme. Ils disent qu'il y a fort peu de vaisseaux de guerre; que ce n'est point sûrement la flotte de Leak. Forbin, étant très-persuadé que cela ne l'empêchera point de passer, a prié M. de Gacé de faire rembarquer les troupes. Le second courrier qui arriva le soir dit que toutes les troupes étoient rembarquées; que cela s'étoit fait en six heures de temps, mais que le roi d'Angleterre étoit malade; qu'on craignoit que ce ne fût la petite vérole ou du moins la rougeole mais que malgré son mal il avoit tant d'envie de partir qu'on espéroit qu'il s'embarqueroit le lendemain. Ces deux courriers partirent hier de Dunkerque, l'un à deux heures après midi, l'autre à neuf heures du soir.

Mardi 13, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. Il devoit aller à la volerie l'après-dînée, mais le vilain temps l'en empêcha. — Le maréchal de Berwick arriva d'Espagne un peu après midi. Le roi, au sortir de son dîner, le fit entrer dans son cabinet. On ne doute plus qu'il aille commander en Dauphiné; mais cela n'est pourtant pas encore déclaré. — Mademoiselle de Damville, une des sœurs de M. de la Rochefoucauld, mourut à Paris. — Il

arriva un courrier parti hier de Dunkerque. Forbin mande qu'il étoit prêt de lever l'ancre et de mettre à la voile quand on est venu lui dire que le mal du roi d'Angleterre étoit si considérablement augmenté que tous les médecins avoient dit que s'il s'embarquoit ils ne pouvoient pas répondre de sa vie. Cette nouvelle nous afflige tous fort ici; cependant nous ne sommes pas encore sans espérance, d'autant plus que la reine d'Angleterre a des lettres de ceux qui sont auprès du roi son fils et qui lui mandent que sa maladie n'est pas considérable. Cela s'accorde si peu avec la raison qu'on dit qui a empêché l'embarquement que nous ne savons plus à qui en attribuer la faute *. — Monseigneur fut purgé; il avoit été saigné dimanche, et cela par précaution. — Thévenin **, riche financier, est mort; en mourant il a donné à M. le chancelier sa belle maison de Paris toute meublée. On estime ce don 500,000 francs. Le chancelier faisoit quelque difficulté d'accepter ce présent, mais le roi le lui a conseillé et commandé.

* Cette expédition d'Écosse ne fut jamais goûtée de Pontchartrain; en haine de Chamillart, il fut accusé d'y avoir mis tous les retardements qu'il put, qui causèrent le contre-temps de la rougeole du roi d'Angleterre prêt à s'embarquer et le loisir aux Anglois de venir bloquer le port. Forbin fut accusé aussi d'avoir pu éviter les Anglois sur les côtes d'Écosse et pu faire le débarquement entier. Le malheur de cette entreprise fut certain; les causes demeurèrent douteuses, mais les soupçons fort grands. Chamillart en profita pour le frère de Matignon, son ami, qu'il en fit maréchal de France, et M. de Chevreuse pour son gendre, M. de Lévis, qui en fut lieutenant général, mais qui fut pris avec le vaisseau qu'il montoit.

** Thévenin n'avoit ni femme ni enfants, et devoit toute sa fortune au chancelier de Pontchartrain lorsqu'il étoit contrôleur général.

Mercredi 14, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; M. de Chamillart n'y put pas être, mais il alla le soir travailler avec le roi chez madame de Maintenon. L'après-dînée le roi et toute la maison royale

entendirent le sermon et puis s'allèrent promener à pied dans les jardins. On a été obligé de changer encore de nourrice à monseigneur le duc de Bretagne ; ainsi voilà la quatrième qu'il a eue. — Il arriva un courrier de Dunkerque à M. de Pontchartrain. Forbin nous redonne des espérances. Il mande qu'on peut se rembarquer vendredi ; que les vaisseaux ennemis qui étoient devant Dunkerque s'en sont un peu éloignés ; que même, quand ils y seroient, il ne les craindroit point, parce qu'ils n'ont que cinq ou six vaisseaux de guerre. On mande aussi que le roi d'Angleterre est mieux. — Mademoiselle de Bellefonds épouse M. de Fervaques, fils aîné de M. de Bullion, qui aura un bien prodigieux. On donne à la demoiselle 100,000 francs, et on lui en assure encore autant après la mort de sa mère. — Le roi fit partir le soir un courrier avec ordre à MM. de Gacé et de Forbin de faire tout embarquer et de mettre à la voile le plus tôt qu'ils pourront, puisque la santé du roi d'Angleterre le permet, et de ne plus attendre d'ordres nouveaux d'ici. — Le roi a donné à Vauvré, intendant de marine à Toulon, pour son fils qui sert dans les troupes, la survivance de la charge de maître d'hôtel ordinaire que Vauvré avoit achetée de Delrieux.

Jeudi 15, à Versailles. — Le roi, après la messe, donna audience dans son cabinet au maréchal de Berwick et lui dit qu'il le faisoit général de son armée de Dauphiné et qu'il commanderoit depuis le lac de Genève jusqu'à la mer. M. de Chamillart vit le roi avant qu'il allât à la messe. Monseigneur partit le matin pour aller à Anet, où il demeurera huit jours ; il y mena avec lui madame la princesse de Conty. Beaucoup de dames et de courtisans sont de ce voyage-ci. — Il arriva un courrier de Dunkerque. Les vaisseaux ennemis, qui s'étoient déjà un peu éloignés de cette place, sont retournés aux Dunes. On croit que c'est pour y prendre des vivres et beaucoup de choses dont ils manquoient, parce que leur ar-

mement avoit été fait trop à la hâte. On espère toujours que le roi d'Angleterre, dont la santé se rétablit, pourra s'embarquer vendredi au soir ou samedi au plus tard. — Le roi a donné une pension de 2,000 écus à Dillon, Irlandois, lieutenant général, homme de grande réputation; il servira sous le maréchal de Berwick en Dauphiné. Il y a déjà longtemps qu'il sert en cette armée-là.

Vendredi 16, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, fit entrer dans son cabinet le maréchal de Berwick et M. de Bezons et les fit parler tous deux sur les affaires d'Espagne, où Bezons va servir. M. de Berwick partira aussi pour le Dauphiné tout le plus diligemment qu'il pourra. — M. de Chamillart, dont la santé est un peu meilleure, donna audience à beaucoup d'officiers devant et après son dîner. — Le roi monta en carrosse à deux heures et alla par delà la grille qui est au bout du canal, où il fit la revue de la première compagnie de ses gardes, qui est celle de M. de Noailles, et de ses grenadiers à cheval. — Un courrier de M. de Pontchartrain arriva de Dunkerque, d'où il partit hier, et l'on ne doute plus que le roi d'Angleterre ne s'embarque demain. Il y a déjà plus de quinze jours qu'on a renvoyé en Écosse deux des trois députés de ce pays-là, qui ont été cachés tout cet été à Montrouge chez le bailli et qui avoient les pleins pouvoirs des seigneurs qui sont fidèles au roi d'Angleterre pour donner les assurances de leur fidélité et de l'envie qu'ils ont de le voir sur le trône de ses pères. Ils assurent qu'il sera reçu en Écosse avec de grandes acclamations et des seigneurs et du peuple. On les a fait partir pour l'Écosse sur des bâtiments différents avec un duplicata pour annoncer aux Écossois le départ du roi d'Angleterre.

Samedi 17, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. Après son dîner il alla à la volerie; madame la duchesse de Bourgogne y alla, mais en carrosse, car on a quelques espé-

rances de grossesse. — Il arriva le soir un courrier de Dunkerque. Forbin avoit espéré de pouvoir mettre à la voile hier au soir et de sortir des bancs par la passe de l'ouest, mais il n'y avoit pas assez d'eau ; il mande qu'il partira sûrement aujourd'hui. Le mal du roi d'Angleterre diminue tous les jours, et il fait paroître une grande envie d'être déjà embarqué. On voit quelques vaisseaux, qu'on croit vaisseaux de guerre, à l'est et à l'ouest de Dunkerque ; mais Forbin assure que cela ne l'empêchera point de passer. Beauharnois sera l'intendant de cette flotte. — La noce du marquis de Béthune avec la sœur du duc d'Harcourt se fit à Paris chez la duchesse d'Harcourt.

Dimanche 18, *à Versailles*. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. M. de Chamillart ne vint point, mais le soir il travailla avec le roi chez madame de Maintenon. L'après-dînée S. M. avec toute la maison royale entendirent le sermon. Après le sermon le roi ne put pas sortir à cause du vilain temps. Il donna audience à M. de Bezons, qui prit congé de lui pour aller en Espagne. M. de Chamillart, en travaillant avec le roi le soir, lui apprit la mort de M. de Montberon, et le roi, dans l'instant, donna le gouvernement de Cambray, qu'il avoit, à M. de Bezons ; ce gouvernement vaut 25,000 livres de rente. Bezons avoit celui de Gravelines, qui en vaut 13,000, et le roi le donne à Chemerault, lieutenant général que M. de Vendôme, depuis assez longtemps, a fort recommandé au roi. Pendant que le roi étoit à son souper, M. de Pontchartrain lui apporta la nouvelle que le roi d'Angleterre s'étoit embarqué hier, sur les quatre heures, contre l'avis de beaucoup de ses domestiques, qui lui représentoient le mauvais état de sa santé. Deux heures après, le vent étant bon, on mit à la voile, et une heure après on ne voyoit plus les vaisseaux. Ils sont partis par une brume qui ne leur auroit pas permis de voir les vaisseaux de loin. Les vaisseaux qui étoient au delà des bancs étoient de nos armateurs qui revenoient avec des prises. On dit

même qu'ils se sont joints à l'escadre du chevalier de Forbin. Le roi d'Angleterre écrit à la reine sa mère une lettre fort courte et lui mande : « Enfin me voici à bord. Le corps est fort foible, mais le courage est si bon qu'il soutiendra la foiblesse du corps. J'espère ne vous plus écrire que du palais d'Édimbourg, où je compte d'arriver samedi. » — M. du Gué, intendant de la marine à Dunkerque, écrit une grande lettre à M. de Pontchartrain et lui mande qu'on ne peut rien ajouter à l'ardeur qu'avoit le roi d'Angleterre pour partir, et quand quelqu'un de ses gens lui a voulu représenter qu'il trouveroit des vaisseaux ennemis de tous côtés, qu'il essuieroit des vents contraires, il a répondu que quand il seroit embarqué il ne rendroit pas les vents plus mauvais ni les ennemis plus forts, et que son devoir étoit d'être sur les vaisseaux que le roi avoit bien voulu lui confier.

Lundi 19, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et puis alla à Marly, où il fit la revue de la compagnie d'Harcourt. Le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Il commença hier à faire un vent de nord très-violent, ce qui nous fait beaucoup craindre que le roi d'Angleterre n'ait été obligé à relâcher. On n'a point eu de nouvelle de Dunkerque aujourd'hui. — Il arriva avant-hier un courrier de Rochefort qui apporta la nouvelle qu'il y étoit arrivé un vaisseau venant de l'Amérique. Je ne sais si c'est de la Vera-Cruz ou de la mer du Sud. Il y a sur ce vaisseau, à ce qu'on dit, plus de deux millions en argent. — Le roi a donné à M. du Gué, intendant de la marine à Dunkerque, 1,000 écus de pension et 4,000 francs de gratification pour la dépense qu'il a faite à Dunkerque pendant que le roi d'Angleterre y a séjourné. — J'ai appris que le roi d'Espagne avoit donné 4,000 écus de pension à la comtessee d'Egmont *, qui est à Paris, dont le mari mourut l'année passée en Espagne. — La flotte de l'amiral Leak, qui avoit relâché à Torbay, avoit remis depuis à la voile et avoit relâché

une seconde fois à Spithead, à ce que disent les nouvelles de Hollande.

* Cette comtesse d'Egmont étoit mademoiselle de Cosnac, nièce de l'archevêque d'Aix, parente de madame des Ursins, qui avoit longtemps demeuré chez elle à Paris et y avoit été mariée avant que madame des Ursins, lors duchesse de Bracciano, retournât en Italie et longtemps avant qu'elle passât en Espagne.

Mardi 20, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Marly, où il fit la revue de la compagnie de Boufflers. Le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne ne monte plus à cheval depuis quelques jours, et les soupçons de grossesse augmentent fort. — On eut le matin un courrier de Dunkerque qui apporta la nouvelle que la flotte du roi d'Angleterre étoit mouillée derrière les bancs d'Ostende. Ils ont souffert de terribles coups de vent, qu'ils ont sentis neuf heures plus tôt que nous. Nos ancres ont fort bien tenu, et nous n'avons qu'un ou deux de nos bâtiments qui aient souffert, quoique la tempête ait été fort grande. Quand le courrier est parti, le grand vent étoit cessé et se tournoit du bon endroit pour aller en Écosse, et on ne doute pas que la première nouvelle qu'on en aura ne soit qu'on a remis à la voile. On a arrêté à Dunkerque onze hommes que le gouverneur d'Ostende y avoit envoyés pour apprendre des nouvelles de notre embarquement. Il y en avoit un douzième que l'on n'a pas pu prendre et qu'on croit caché dans la ville.

Mercredi 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. M. de Chamillart y vint et travailla le soir avec lui chez madame de Maintenon ; ce ministre se porte considérablement mieux. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, et après le sermon il alla tirer. — Il arriva le matin un courrier de Dunkerque. Le roi d'Angleterre a remis à la voile par un très-bon vent. Trois petits bâtiments de sa flotte qui avoient

été rudement battus de la tempête avoient été obligés de relâcher à Dunkerque. Il y avoit trois cents soldats sur ces bâtiments, et les frégates qui avoient ramené des prises à Dunkerque, il y a quelques jours, les ont rembarqués sur leurs bâtiments et vont tâcher à rejoindre le roi d'Angleterre. Les deux frégates qui avoient remené en Écosse deux des Écossois qui sont venus traiter ici et qu'on a renvoyés en leur pays pour annoncer le départ du roi d'Angleterre sont déjà de retour à Dunkerque. Ils assurent qu'il n'y a aucun vaisseau anglois sur cette côte-là et que, selon toutes les apparences, le roi d'Angleterre ne trouvera nulles difficultés à son passage, et sera reçu aussi bien qu'il l'espère.

Jeudi 22, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, où il fit la revue de la compagnie de Villeroy. Monseigneur revint l'après-dînée d'Anet avec madame la princesse de Conty, et le soir il y eut comédie pour la dernière fois jusqu'à Fontainebleau. Le roi a changé les jours qu'il donnoit aux ministres pour travailler le soir chez madame de Maintenon. — On mande de Flandre et de Hollande que les ennemis font marcher beaucoup de troupes angloises vers Ostende et un détachement des troupes de Hollande vers la Brille. On croit que c'est pour les y embarquer et les faire passer en Angleterre. — Un peu après que le roi nous eut donné le bonsoir à son coucher, un des gens de M. de Pontchartrain lui apporta une lettre de Dunkerque, d'où l'on mande que hier au soir mercredi il y avoit devant cette place vingt-sept vaisseaux de guerre anglois qui sont apparemment destinés pour suivre la flotte du roi d'Angleterre. Comme ce roi est parti des bancs d'Ostende deux fois vingt quatre-heures avant qu'ils fussent arrivés devant Dunkerque, il y a lieu d'espérer qu'il arrivera en Écosse et aura le loisir de faire son débarquement avant que les ennemis puissent arriver pour le troubler.

Vendredi 23, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure

et alla à Marly, où il fit la revue des quatre compagnies de ses gardes du corps et des grenadiers à cheval. Après les avoir vues séparément ces jours passés, il a voulu les voir toutes ensemble. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à la revue. Madame la duchesse de Bourgogne étoit en carrosse, parce que les soupçons de sa grossesse continuent. Après la revue elle vint se rhabiller ici et alla à Clagny voir la comédie de *l'Avare,* que jouoit madame du Maine. Monseigneur alla dîner à Meudon, d'où il ne revint que pour le souper du roi. — Il arriva un courrier parti hier de Dunkerque. Il dit que les vaisseaux ennemis ne paroissent plus devant cette place. On ne doute pas qu'ils n'aient fait voile vers l'Écosse. — On envoya avant-hier un courrier à M. de Vendôme, qui est encore à Anet, et le roi lui ordonne d'être ici samedi. On croit qu'on entrera en campagne en Flandre de meilleure heure que l'année passée. — M. de Monasterol a déclaré au roi son mariage avec madame de la Chétardie *.

* Cette madame de la Chétardie étoit veuve du gouverneur de Brisach, frère du curé de Saint-Sulpice, lequel avoit tout crédit auprès de madame de Maintenon. Sa belle-sœur étoit parfaitement belle et galante; on fut surpris que Monasterol songeât à l'épouser; ils vécurent dans une splendeur extravagante, qui les ruina à la fin et dont la catastrophe fut funeste. Longtemps après Monasterol, pressé pour ses comptes en Bavière, trouva plus court de se tuer d'un coup de pistolet que de les rendre, et sa femme, sans bien et sans considération, tomba dans l'obscurité à Paris; elle n'en eut point d'enfants. Son fils du premier lit a été longtemps depuis employé en Prusse par le garde des sceaux Chauvelin.

Samedi 24, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à Marly, où il fit encore la revue générale des gardes du corps qui vont retourner en leurs quartiers. Le soir le roi, chez madame de Maintenon, travailla avec M. de Vendôme et M. de Chamillart. — On eut nouvelle de l'arrivée de M. le duc d'Orléans à Madrid. — Le roi signa

le matin le contrat de mariage de M. de Fervaques avec mademoiselle de Bellefonds, qui est plus riche qu'on ne l'avoit dit d'abord; car on lui assure près de 100,000 écus. — On reçut plusieurs lettres d'Écosse qui toutes assurent que le roi d'Angleterre y sera reçu avec grande joie. Les prisonniers anglois faits à la bataille d'Almanza, qui sont répandus en différentes villes du royaume, offrent presque tous de prendre parti dans nos troupes depuis qu'ils ont appris que le roi d'Angleterre passoit en Écosse, et ceux qui sont à Auxerre, en assez grand nombre, ont fait des feux de joie en apprenant cette nouvelle et disent publiquement que c'est leur légitime roi, et offrent de l'aller servir. — Madame la duchesse de Bourgogne vint ici voir madame de Dangeau, avec qui madame de Maintenon avoit dîné, et puis alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre.

Dimanche 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Il n'y eut point de sermon; il est remis à demain, comme on a remis la fête de Notre-Dame. — La reine d'Angleterre a reçu des lettres de Calais d'un homme en qui elle se fie et qui lui a toujours mandé des nouvelles qui se sont trouvées vraies. Il l'assure que les vaisseaux qui étoient devant Dunkerque le 21 au soir s'étoient séparés le 22 au matin; que douze de ces vaisseaux étoient allés à Ostende pour embarquer les troupes angloises que les ennemis veulent faire passer en Angleterre, et que les autres vaisseaux de cette flotte étoient retournés aux Dunes, et qu'ainsi aucun ne suivoit le roi d'Angleterre. — Voici les changements que le roi a faits pour les jours qu'il veut travailler chez madame de Maintenon le soir avec ses ministres. Il donne le samedi et le mardi à M. de Chamillart et permet à ce ministre, qui est encore fort foible, de s'appuyer en travaillant avec lui. Il donne le dimanche à M. Pelletier et le lundi à M. de Pontchartrain.

Lundi 26, *à Versailles* — Le roi, après son lever, travailla avec M. de Chamillart jusqu'à midi et puis alla à la chapelle avec toute la maison royale, où il entendit la messe et vêpres. Après-dîner il entendit le sermon et alla au salut à cinq heures; ainsi il ne sortit point de tout le jour. Le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — On eut la confirmation de la nouvelle que la reine d'Angleterre avoit eue hier de la séparation de la flotte des ennemis. Les troupes angloises ne sont pas encore embarquées, et dans le chemin qu'ils ont fait depuis leur garnison jusqu'à Ostende on ne les a laissés entrer dans aucune ville, de peur qu'ils ne s'y cachent, tant on est persuadé qu'il y en a beaucoup qui songent à déserter. — On parle fort d'un voyage à Fontainebleau pour le mois de mai, supposé que madame la duchesse de Bourgogne soit grosse, à quoi il y a beaucoup d'apparence; parce qu'en ce cas-là elle ne pourroit pas être à Fontainebleau les mois de septembre et d'octobre, qui seroit le temps qu'elle pourroit accoucher.

Mardi 27, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à la volerie, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à samedi; il y a mené beaucoup de courtisans. Madame la duchesse de Bourgogne monta chez madame de Dangeau, et ensuite chez madame de la Vallière, où elle joua au brelan. — Le vieux M. de Mailly mourut hier au soir à Paris, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Il laisse plus de 60,000 écus de rente en fonds de terre. Sa femme, qui a quatre-vingt-quatre ans, est encore en vie. Le marquis de Nesle, son petit-fils, hérite de presque tout ce bien-là, qui est substitué à l'aîné de la maison par substitution graduelle et perpétuelle, et le roi, en lui permettant de faire cette substitution il y a quelques années, renonça à l'ordonnance de Moulins. — Le capitaine d'un petit bâtiment arrivé

près de Dunkerque a mandé à M. le comte de Toulouse que, le 20 au soir, il avoit vu sur le Degger-Bank vingt ou vingt-cinq vaisseaux qu'il n'a pas pu bien compter; et comme nous savons que le roi d'Angleterre partit le 19 au soir de la hauteur d'Ostende par un bon vent, et que dans vingt-quatre heures il a pu aller au Degger-Bank, on ne doute pas que ce ne soit ses vaisseaux. — Madame la duchesse de Bourgogne alla le soir à Clagny voir la comédie de *la Mère Coquette* (1), que jouoit madame la duchesse du Maine.

Mercredi 28, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, travailla encore avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla au sermon avec toute la maison royale. La reine d'Angleterre arriva sur les six heures et s'en retourna à neuf. Madame la duchesse de Bourgogne, après le sermon, alla chez madame de Dangeau, d'où elle ne descendit que pour aller recevoir la reine d'Angleterre quand elle arriva. — On avoit eu, il y a quelques jours, la nouvelle qu'on voyoit, sur les côtes de Galice, les débris de beaucoup de vaisseaux, et on a appris aujourd'hui que trois ou quatre petits bâtiments anglois, battus par la tempête, étoient entrés dans la rivière de Vigo et n'ont songé qu'à demander du secours aux gens du pays. — M. l'évêque de Saint-Pons a fait depuis peu un mandement qui fait beaucoup de bruit. On va faire une assemblée des évêques de la province pour le censurer; Rome traitera peut-être cette assemblée de concile provincial. — Le roi a fait le prince Charles maréchal de camp, et donne son régiment, qui est de cavalerie, au comte de Lambesc, son neveu.

Jeudi 29, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure, alla tirer et puis alla à Marly, où il se promena jusqu'à la nuit dans ses jardins. Il déclara le matin qu'il iroit à Fontainebleau le 15 de mai si madame la duchesse de

(1) *Les Amants brouillés* ou *la Mère Coquette*, comédie de Quinault.

Bourgogne continuoit à être grosse. Il dit même à M. d'Antin, qui étoit venu de Meudon à son lever, d'en porter la nouvelle à Monseigneur, qui souhaite fort ce voyage-là. Il dit de plus à M. d'Antin qu'il iroit coucher chez lui à Petit-Bourg, comme l'année passée. — Les troupes angloises qui étoient en Flandre sont sûrement embarquées, et on les croit présentement dans la rivière de Londres. Les Hollandois ont fait quelques remontrances sur cela aux Anglois pour tâcher que ce détachement ne se fît point; mais leurs remontrances ont été inutiles. — M. le duc du Maine a fait avoir une commission de mestre de camp à...... capitaine des carabiniers; mais comme il n'est pas des plus anciens de ce corps-là et qu'il y en a beaucoup de ceux qui sont auparavant lui qui n'ont pas cette commission, à qui ce seroit un dégoût d'être commandés par un de leurs cadets, M. du Maine le fait incorporer dans son régiment de cavalerie.

Vendredi 30, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf à Marly. A son retour de Marly M. de Pontchartrain entra dans son cabinet et lui apporta une lettre de l'intendant de marine de Dunkerque qui est venue par un courrier que M. de Pontchartrain y avoit envoyé. Cet intendant mande que le commandant d'une de nos frégates, qui avoit suivi le roi d'Angleterre et qui étoit demeurée un peu derrière parce qu'elle n'étoit pas assez bonne voilière, rapportoit qu'il avoit été obligé de revenir à Dunkerque parce que la flotte ennemie étoit entre la nôtre et lui; qu'il avoit vu entrer le vendredi 23 à midi notre flotte dans la baie d'Édimbourg et que le 24, à neuf heures du matin, il l'en avoit vue sortir rasant la côte d'Écosse vers le nord, et qu'il ne savoit si le roi d'Angleterre et nos troupes étoient débarquées. Cette lettre augmente notre incertitude. On croit que l'intendant de Dunkerque fera venir ici le commandant de cette frégate, qui nous donnera peut-être quelque éclaircissement de plus.

Samedi 31, *à Versailles.* — Le roi après, le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. L'après-dînée il fit la revue de ses gardes françoises et suisses. Il vouloit la faire dans la grande avenue, mais comme il avoit beaucoup plu et que les soldats étoient dans la boue, il les fit entrer dans la cour du château. Le soir il entra chez madame de Maintenon et travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur revint le soir de Meudon ; madame la Duchesse y étoit allée dîner avec lui, et il la ramena avec lui. — L'officier qui commandoit la frégate qui est revenue à Dunkerque, et qui s'appelle Fontenay, arriva ici. Il a donné quelques éclaircissements sur la lettre qu'on reçut hier qui font un peu mieux espérer; mais, selon toutes les apparences, le roi d'Angleterre n'étoit point débarqué dans la rivière d'Édimbourg, et Forbin le menoit à Inverness, qui est un bon port au nord d'Écosse, par delà Aberdon. La flotte ennemie le suivoit, et il avoit entendu tirer quelques coups de canon. Fontenay étoit entré dans le golfe, mais la marée ne lui avoit pas permis d'entrer bien avant, et Forbin, se voyant suivi de près par les ennemis, qui ne lui auroient pas donné le temps de débarquer, n'avoit point été jusqu'à Édimbourg. Toute cette affaire n'est pas encore bien au net.

Dimanche 1er *avril, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. A neuf heures et demie M. de Pontchartrain entra chez madame de Maintenon et lui apporta une lettre de l'intendant de la marine de Dunkerque, qui mande que Rambure, lieutenant de vaisseau, qui est un garçon fort connu ici et fort estimé, qui commandoit *le Protée*, étoit entré le 24 au soir dans la baie d'Édimbourg, où il avoit cru trouver notre flotte, qu'il n'avoit pas pu rejoindre, ayant déjà été obligé de relâcher à Dunkerque pendant que Forbin étoit derrière les bancs d'Ostende. Cet officier dit qu'en approchant d'Édimbourg plusieurs barques

vinrent au-devant de lui, que trois pilotes même montèrent sur son bord et l'assurèrent qu'il y avoit trois mois qu'on attendoit le prince de Galles, que toute l'Écosse étoit soulevée en sa faveur. Il vint ensuite un gentilhomme sur son bord, qui l'asura qu'il y avoit déjà quinze mille hommes sous les armes prêts à recevoir le roi leur maître; que milord Haber en avoit fait la revue deux jours auparavant; que toute la noblesse, les villes et le peuple avoient signé la convention et le traité qu'ont fait avec nous les Écossois qui étoient à Montrouge l'été passé. Rambure, ne trouvant plus notre flotte, sortit de la baie, et fut poursuivi par dix-huit vaisseaux des ennemis, ce qui paroît fort extraordinaire. Ils lui ont même donné la chasse jusqu'à Dunkerque.

Lundi 2, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois par précaution, et après sa médecine il travailla avec M. de Pontchartrain. Il ne dîna qu'à trois heures, et après son dîner il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. — On apprend par les nouvelles d'Angleterre que Marlborough a assemblé auprès de Londres un petit camp de deux ou trois mille hommes qu'on veut faire passer en Écosse, où ils envoient aussi deux régiments qui sont en Irlande. Ils feront marcher les dix bataillons anglois qui leur viennent de Flandre et les quinze bataillons qu'ils prétendent que les Hollandois leur envoient et qui doivent s'embarquer à la Brille. — Il arriva un courrier de M. le duc d'Orléans qui est venu de Madrid en six jours. Ce prince demeurera à Madrid jusqu'au retour de son courrier pour attendre la réponse de la lettre qu'il a écrite au roi sur les affaires de ce pays-là. Le roi d'Espagne ne fera pas la campagne, comme on l'avoit dit, et on manque de beaucoup de choses qui pourront retarder les entreprises que nous pourrions faire avec autant de bonnes troupes que nous en avons en ce pays-là.

Mardi 3, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de

finances, travailla avec M. Desmarets. L'après-dînée il alla se promener à Marly, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — M. de Pontchartrain reçut des lettres de Hollande, qu'il porta au roi, dans lesquelles on mande qu'ils ont eu nouvelle en ce pays-là que le roi d'Angleterre avoit débarqué en Écosse le 27. — Nous assemblons un corps de troupes considérable sous Lille, et on croit qu'on veut faire quelque entreprise dans ce mois-ci. — On a des nouvelles de Londres qui portent que la reine Anne avoit donné part au parlement de l'embarquement du roi d'Angleterre, qui passe en Écosse, et qu'elle a déclaré tous ceux qui ont suivi *le pretender* à la couronne coupables de haute trahison. *Le Pretender* est le mot dont elle se sert pour parler du roi d'Angleterre, et c'est le même mot que prétendant. — Le duc d'Albe présenta au roi le comte de Gomicourt, colonel du régiment du prince des Asturies, qui arrive de Madrid. Il assure que le roi d'Espagne a dix-sept mille sept cents chevaux de la plus belle cavalerie qui soit au monde et plus de cent bataillons.

Mercredi 4, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il entendit ténèbres en haut avec toute la maison royale. Le soir M. de Pontchartrain lui apporta des nouvelles venues par un petit bâtiment dont le commandant a parlé au capitaine d'une frégate anglaise qui venoit de Plymouth, où il dit qu'il a lu un ordre de la reine Anne au commandant des vaisseaux qui sont dans ce port-là de les armer en diligence, parce que le prétendu prince de Galles avoit débarqué à Dundée avec toutes les troupes françoises et que la flotte angloise étoit à l'embouchure de la rivière du Tay pour empêcher nos vaisseaux d'en sortir. L'ordre de la reine Anne est du 30, et ils disent que la descente a été faite le 27. On attend de plus grande confirmation de cette nouvelle. — Il y a plusieurs jours qu'on parle d'un voyage que M. de Chamillart doit faire en Flandre; il a

été déclaré ce soir. Il partira lundi, et mène avec lui dans son carrosse Puységur, Chamlay et Pléneuf. On fait beaucoup de raisonnements sur le sujet de ce voyage.

Jeudi-Saint 5, *à Versailles.* — Le roi lava les pieds des pauvres, comme il fait tous les ans à pareil jour. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry firent leurs pâques de bon matin et puis vinrent servir le roi à la cène. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent ténèbres dans la tribune, et le soir, après souper, ils allèrent en haut à la chapelle adorer le Saint-Sacrement. — Avant que le roi d'Angleterre partît, il avoit fait M. Hougue pair d'Irlande, et la reine et lui l'avoient traité de milord; et pour témoigner combien on étoit content de la négociation qu'il avoit faite en Écosse, où on le fit passer l'été dernier, le roi l'a fait brigadier d'infanterie; il n'étoit que colonel réformé. — Le voyage de l'empereur en Hongrie est rompu. Les mécontents ne veulent point venir à la diète qu'il avoit convoquée à Presbourg, et disent qu'ils n'ont plus d'ordres à recevoir de lui, l'interrègne ayant été publié.

Vendredi-Saint 6, *à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et après ténèbres le roi s'enferma avec le P. de la Chaise, comme il fait toujours la veille des jours qu'il doit communier. — Il est venu par la Hollande et l'Angleterre de mauvaises nouvelles de notre flotte. Ils mandent qu'ils ont pris *le Salisbury*, vaisseau anglois que nous avions pris l'année passée, qui faisoit l'arrière-garde de notre flotte. Le chevalier de Nangis le commande; M. de Lévis et milord Greffin sont sur ce vaisseau, et on dit qu'ils sont pris. On ne dit rien du roi d'Angleterre. On mande seulement que la flotte est dispersée. — Le départ de M. de Chamillart est avancé d'un jour. Puységur ne va pas avec lui. Il ne partira que mercredi. Nous aurons le 9 de ce mois beaucoup d'infanterie et de cavalerie assemblés sous Warneton. Toutes les troupes qui sont

dans le dedans du royaume et qui doivent servir en Flandre ont ordre de marcher.

Samedi-Saint 7, *à Versailles.* — Le roi fit ses pâques à la paroisse, comme il fait toujours à pareil jour, et au retour toucha beaucoup de malades. L'après-dînée il travailla avec le P. de la Chaise à la distribution des bénéfices, et à six heures il alla à la chapelle, avec toute la maison royale, entendre complies. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup le matin. — Il arriva le soir un courrier de Dunkerque par lequel on apprit que quelques-uns des vaisseaux de la flotte de Forbin y étoient déjà revenus ; qu'il en paroissoit encore d'autres et qu'on ne doutoit pas que le roi d'Angleterre ne les suivît de près. Ils ne savent point ce qu'est devenu *le Salisbury;* mais les lettres d'Angleterre, qui disent qu'il est pris, sont si positives et si pleines de circonstances qu'on ne sauroit douter que la nouvelle ne soit vraie. — L'évêché de Digne a été donné à l'abbé de Pujet, grand vicaire de M. de Viviers ; l'abbaye de Saint-Riquier en Picardie, qu'avoit le feu archevêque d'Aix, a été donnée à l'abbé Molé ; une abbaye au pays du Maine, fort jolie (1), à l'abbé d'Usson, neveu de Bonrepaux et frère de Bonnac, envoyé du roi en Pologne. On a donné une autre petite abbaye (2) à l'abbé de Canillac. L'abbaye de Bonneval, qui est une abbaye de filles, a été donnée à une sœur de MM. de Châtillon ; elle étoit vacante par la mort d'une de ses sœurs. — Princé, qui commandoit dans Calais, est mort depuis quelques jours. Le roi ne remplit point cet emploi ; il y laissera commander le lieutenant de roi, à qui il donne 2,000 francs de pension d'augmentation. — Il y avoit une pension sur l'archevêché de Rouen que le roi y avoit mise après la mort du dernier archevêque ; le roi transporte cette pension sur l'abbaye de Saint-

(1) L'abbaye de Perseigne.

(2) Celle de Notre-Dame d'Eu.

Riquier, qui vaut 15,000 livres de rente. — Il y a déjà quelques temps qu'on sait que le pape a donné le gratis entier des bulles de l'archevêque de Rouen, qui sont de 30,000 écus, en considération de son mérite et du nom qu'il porte. Il est de la maison d'Aubigné, qui est la maison de madame de Maintenon.

Dimanche 8, *jour de Pâques, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Avant que d'aller à la messe, qui ne commença qu'à onze heures et demie, il avoit longtemps travaillé avec M. de Chamillart. Ce ministre partit l'après-dînée pour Flandre; il alla coucher à Senlis et doit demain coucher à Péronne. — Le chevalier de Beauharnois, frère de l'intendant de la marine qui étoit sur notre flotte, apporta la nouvelle que le roi d'Angleterre étoit arrivé hier à Dunkerque avec tous nos vaisseaux, hormis *le Salisbury* et un autre petit bâtiment. Le roi a fort loué la conduite du comte de Forbin. On ne l'appelle plus le chevalier depuis quelque temps. Le roi, en donnant l'ordre le soir au maréchal de Boufflers, lui dit : « Vous avez un confrère, qui est le maréchal de Matignon. » S. M. avoit donné un paquet à d'Andrezel pour le rendre au roi d'Angleterre quand il seroit à la mer, et dans ce paquet étoient les provisions de maréchal de France pour M. de Gacé, qui prit d'abord le nom de maréchal de Matignon.

Lundi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le roi d'Angleterre écrit au roi pour le prier de trouver bon qu'il demeure en quelques villes de Flandre jusqu'au commencement de la campagne, qu'il souhaite de faire comme un simple particulier et servir de volontaire. — Brissac*, major des gardes du corps, ne pouvant, par sa vieillesse et ses incommodités, servir le roi aussi exactement qu'il a toujours fait, a donné sa dé-

mission au roi, qui a mis en sa place d'Avignon, qui étoit le premier aide-major. Bruzac devient premier aide-major, et la seconde aide-majorité est donnée à Parifontaine, ancien exempt. — M. d'Armenonville marie sa fille au marquis de Gassion et lui donne 400,000 francs et six années de nourriture. Le marquis de Gassion aura plus de 100,000 francs de rente; il est colonel d'infanterie. — Le roi dit à son dîner qu'il partiroit pour Fontainebleau le 10 de mai. Monseigneur partira un jour devant. Le roi a donné ordre à du Metz pour que tout fût meublé dans ce temps-là.

* Ce Brissac étoit tout au plus gentilhomme, mais fort au goût du roi pour la discipline de ses gardes du corps et fort peu à celui des capitaines. Le roi parlant de majors, et combien ils étoient haïs quand ils faisoient bien leur devoir, M. de Duras, qui avoit le bâton derrière le roi, prit la parole et en même temps Brissac par le bras. « Oh! s'il ne tient qu'à être bien haï pour faire son devoir, voilà, Sire, et sans difficulté, le meilleur major de France! » Puis se mit à rire et chacun se tint. Il étoit en possession de dire tout ce qu'il lui plaisoit sans que le roi le trouvât mauvais. Brissac avoit plus de quatre-vingts ans et avoit passé sa vie dans les gardes du corps; il y étoit craint et autorisé, brutal, mais homme d'honneur et de valeur. Il fit, un jour, un tour fort plaisant, quoique lui-même ne le fût guère : le roi étoit sur le point d'arriver au salut l'hiver, et toutes les dames étoient aux tribunes avec chacune leurs petites bougies sous le nez pour prier Dieu bien dévotement dans leurs livres. Brissac, qui les soupçonnoit fort d'avoir moins leurs bougies pour lire que pour s'éclairer et être vues du roi, arrive à la tribune, passe sa tête sur celle où étoit le drap de pied, et crie aux gardes déjà postés de se retirer et que le roi ne viendra pas. Les gardes obéissent; les dames se regardent, soufflent leurs bougies, s'en vont et laissent le salut, qui alloit commencer indépendamment du roi. Elles ne faisoient que sortir que Brissac replace les gardes, et que le roi arrive bien étonné de ne trouver qu'eux. Brissac lui en dit la raison et ne fit pas sa cour aux dames, qui furent d'autant plus outrées que le roi en rit, et qu'on en parla longtemps, et qu'il n'y étoit resté que trois ou quatre dames qui furent bien remarquées du roi aux dépens des autres.

Mardi 10, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. L'après-dînée

il alla à la volerie, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla fort longtemps avec M. de Cagny, qui a eu des lettres de M. de Chamillart, son père, qui coucha hier à Péronne et qui mande que le voyage, bien loin de l'incommoder, fait du bien à sa santé. — Le roi approuve que le roi d'Angleterre fasse la campagne en Flandre comme volontaire, et il s'appellera le chevalier de Saint-Georges. Le roi ira demain à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, et tout cela sera réglé. Monseigneur a été aujourd'hui la voir et l'a trouvée plus affligée qu'on ne peut se l'imaginer du malheureux succès de l'affaire d'Écosse. — Les lettres de change que la reine Anne avoit envoyées pour M. de Savoie avoient été protestées à Gênes ; mais on craint présentement, l'affaire d'Écosse étant manquée, que cela ne se raccommode. — Les troupes de Hollande, qui devoient passer en Angleterre sous le général Fagel et qui étoient, dit-on, composées de quinze bataillons qu'on embarquoit à la Brille, ont reçu un contre-ordre et retourneront en Flandre.

Mercredi 11, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et après le conseil Monseigneur monta dans sa berline avec madame la duchesse de Bourgogne et alla dîner à Meudon en particulier. Monseigneur le duc de Bourgogne y alla dans son carrosse, et monseigneur le duc de Berry y alla avec les dames que madame la duchesse de Bourgogne y menoit. Ils revinrent souper ici, mais Monseigneur est resté à Meudon, d'où il ne reviendra que pour le voyage de Marly, qui se fera mercredi. Le roi alla l'après-dînée à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre et ils résolurent que le roi d'Angleterre partiroit de Dunkerque lundi pour revenir à Saint-Germain, où il demeurera jusqu'à l'ouverture de la campagne en Flandre. — M. de Vendôme partira pour Flandre le 22, et prendra les eaux de Saint-Amand quelques jours. — Le roi d'Angleterre a envoyé ici M. Hougue, qui a rapporté au roi des journaux de M. de Forbin et des lettres

du roi d'Angleterre dont on est très-content. On ne sauroit témoigner meilleure volonté qu'il en a témoigné, et vouloit toujours qu'on mît pied à terre en Écosse.

Jeudi 12, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre. — On mande de Constantinople que le Grand Seigneur a résolu de faire la guerre, que l'on fait un grand armement par mer et par terre, mais qu'on ne sait point encore si c'est pour attaquer les Moscovites, les Vénitiens ou l'empereur. — Le prince Eugène a passé à la cour d'Hanovre et est arrivé à la Haye. On ne sait point encore quelle armée il commandera. Il attend milord Marlborough, qui doit venir conférer avec lui. — Les régiments des gardes françoises et suisses sont partis pour la Flandre; les dernières compagnies marchèrent hier. — On croyoit que les deux maréchaux de camp qui suivoient le roi d'Angleterre seroient faits lieutenants généraux; mais il n'y a que le marquis de Lévis qui le soit, et Ruffey demeure maréchal de camp.

Vendredi 13, *à Versailles*. — Le roi, au retour de la promenade qu'il fit l'après-dînée, alla chez madame la duchesse de Bourgogne, qui avoit été saignée le matin pour sa grossesse, dont on ne peut plus douter. Elle s'apperçoit déjà elle-même qu'elle grossit assez visiblement. En la saignant, on la piqua deux fois, et elle redonna son bras la seconde fois sans hésiter et ne songeant qu'à excuser son chirurgien. Elle se leva un peu avant dix heures du soir, et se fit porter en chaise chez madame de Maintenon, où elle vit encore le roi. — Le comte de Montchevreuil, capitaine de vaisseau, est mort à la Rochelle, où il s'étoit marié par amour il y a quelques années. — M. d'Estanchaux, qui faisoit la charge de secrétaire du cabinet chez Monseigneur, est mort, et comme Monseigneur n'a point d'officiers particuliers, qu'il est servi par ceux du roi, on ne doute pas que cet emploi ne soit donné à

un des secrétaires du cabinet. Callière fait les lettres du roi, Charmond fait celles de monseigneur le duc de Bourgogne; ainsi l'emploi qui vaque sera apparemment donné au président Duret ou à M. d'Andrezel, car il n'y a que quatre secrétaires du cabinet.

Samedi 14, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil, travailla avec M. Desmaretz, comme il fait présentement après tous les conseils de finances, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Cagny. L'après-dînée il jugea une grande affaire du cardinal de Bouillon contre les moines réformés de Cluny, qui dura quatre grosses heures. Le roi voulut que cette affaire fût jugée devant lui et par ceux qui sont du conseil de finances. Il y avoit outre cela le rapporteur, qui étoit M. Turgot, et les commissaires étoient : M. de Ribère, M. Voisin et M. de Harlay. Il y eut trois voix pour M. le cardinal de Bouillon, qui furent celles de MM. de Harlay, Pelletier et Desmaretz. Il y en eut cinq contre, qui furent celles du rapporteur, de MM. Voisin, de Ribère, de Beauvilliers, du chancelier; et le roi, dans les affaires des particuliers se range toujours au plus de voix; ainsi l'arrêt du grand conseil, qui avoit déjà condamné le cardinal de Bouillon, subsiste dans son entier. Au sortir du conseil de l'après-dînée le roi alla faire un tour dans ses jardins pour prendre l'air.

Dimanche 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Monseigneur, en sortant de ce conseil, trouva d'Andrezel, qui arrivoit de Dunkerque, et lui dit que le roi l'avoit choisi pour exercer sa charge de secrétaire du cabinet auprès de lui, et quand le roi sortit il dit à d'Andrezel : « Mon fils et moi, nous nous sommes trouvés de même avis sur votre sujet. » — Milord Marlborough est arrivé à la Haye et a déjà été en conférence avec le prince Eugène et le pensionnaire Heinsius. On dit que le prince Eugène doit commander une armée entre la Moselle et la Meuse, et, sur cela, le bruit

s'est répandu ici que nous aurons aussi une armée de ces côtés-là et que ce seroit le duc de Berwick qui la commanderoit. — Le roi travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Madame la duchesse du Lude présenta au roi madame de Monasterol au sortir de son cabinet, et le roi la trouva fort bien faite. Ensuite madame de Roquelaure, qui attendoit aussi le roi à la sortie de son cabinet, eut une audience de lui qui dura plus d'un gros quart d'heure. On croit que c'est pour le mariage de sa fille avec le prince de Léon.

Lundi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches et travailla le soir avec M. de Pontchartrain. — M. de Chamillart a envoyé un courrier au roi dont il attendra le retour avant que de partir de Flandre pour revenir ici. — Le maréchal de Matignon salua hier le roi; on dit qu'il servira en Flandre cette année. — M. de Vendôme est revenu d'Anet et partira de Marly les premiers jours du mois de mai. — La vieille duchesse d'Uzès, qui avoit quatre-vingt-neuf ans, est morte à Paris. Elle étoit retirée depuis fort longtemps dans une communauté où elle vivoit fort saintement. Elle laisse un assez gros bien dont la plus grande partie revient au duc d'Uzès, son petit-fils, et le reste à Florensac, son fils.

Mardi 17, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla longtemps avec M. Desmaretz. Le duc de Berwick prêta serment pour le gouvernement de Limousin et le chevalier de Luxembourg pour la lieutenance générale de Flandre. Le roi alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Cagny. Le duc de Berwick demanda au roi d'être du voyage de Marly qui se fera demain, et le roi lui dit: « Vous n'avez que peu de jours à demeurer en ce pays-ci, il faut vous laisser le plaisir d'être avec la duchesse de Berwick et dans votre famille. Vous pourrez venir à Marly tous les jours et aux heures qui vous

conviendront le plus. Je crois que ce parti-là sera le plus agréable et le plus commode pour vous. »

Mercredi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et au sortir du conseil on sut que le roi avoit nommé le marquis de Jarzé à l'ambassade de Suisse en la place du marquis de Puysieux, qui demande depuis longtemps à revenir de ce pays-là. — Le roi, après son dîner, partit de Versailles et vint, sur les hauteurs du parc de Marly faire la revue de ses gendarmes et de ses chevau-légers, dont il fut très-content. Madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit partie de Versailles un peu après lui, arriva sur la fin de la revue, et le roi fit encore défiler les deux compagnies devant elle. Il n'y a de dames qui n'avoient point encore eu de logement ici [que] madame de Cagny. Le roi y a donné un logement à M. Desmaretz, qui apparemment en aura tous les voyages. Le soir, au coucher de madame la duchesse de Bourgogne, on s'aperçut qu'il y pouvoit avoir quelque changement à sa grossesse.

Jeudi 19, *à Marly*. — Le roi, après la messe, se promena dans les jardins de Marly, et l'après-dînée il courut le cerf dans son parc. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry étoient à la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne garda le lit. On envoya querir Clément, son accoucheur, à Paris, qui ne doute point qu'elle ne soit blessée. Monseigneur le duc de Bourgogne, qui la vient voir à tous moments, fut longtemps enfermé avec elle l'après-dînée. Le roi y vint trois fois dans la journée. Elle ne sent encore aucunes douleurs. — Le jour que M. de Gacé fut déclaré maréchal de France à la mer, M. de Lévis fut déclaré lieutenant général, Fitz-Gérald maréchal de camp, Mouy et Montendre brigadiers d'infanterie. — On parle fort du mariage de M. de Villequier, fils du duc d'Aumont et qui n'a que seize ans, avec mademoiselle de Guiscard, à qui on donne en mariage 50,000 livres de rente. Elle en aura presque encore au-

tant après la mort de son père et de sa mère, et en cas qu'elle vienne à mourir sans enfants on donne 100,000 écus de son bien à M. de Villequier.

Vendredi 20, *à Marly*. — Le roi, après la messe, s'alla promener dans les jardins. L'après-dînée il fit au haut de son parc la revue de ses deux compagnies de mousquetaires. Madame la duchesse de Bourgogne ne sent encore aucune douleur, mais elle est sûrement blessée; cela allongera le voyage de Marly. Le roi ne s'est point encore expliqué s'il y aura du changement au voyage de Fontainebleau, mais il paroît qu'on a toujours envie d'y aller au mois de mai. Le roi d'Angleterre arriva à Saint-Germain et viendra ici dimanche avec la reine sa mère. Il compte toujours de faire cette année la campagne en Flandre. M. de Chamillart arriva ici le soir et en arrivant il travailla avec le roi chez madame de Maintenon. — Par les lettres de Piémont on apprend que le comte Guy de Staremberg y est arrivé. Il doit s'embarquer bientôt sur la côte de Gênes pour passer à Barcelone; en attendant, M. de Savoie l'a mené avec lui à Suze, où ce prince fait beaucoup travailler.

Samedi 21, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec M. de Chamillart et y travailla encore le soir chez madame de Maintenon; ce ministre se porte considérablement mieux depuis son voyage. L'après-dînée le roi courut le cerf. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Madame la duchesse de Bourgogne, qui garde son lit, n'a point encore senti de douleurs, et il y eut le soir musique dans le salon près de son appartement, comme à l'ordinaire. — On a des nouvelles du dernier décembre que les galions, richement chargés, étoient à Carthagène, où M. Ducasse étoit arrivé aussi, et qu'on croyoit qu'ils en partiroient bientôt pour venir en Espagne. — L'empereur a perdu toute espérance d'accommodement avec les Hongrois, qui font plus de désordres que jamais. Ils ont même brûlé des bourgs et des villages

à deux lieues de Vienne. — On mande de Hollande que Marlborough repasse en Angleterre et que le prince Eugène est allé faire un tour à Amsterdam; on a peine à croire que ce soit par simple curiosité.

Dimanche 22, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il se promena dans ses jardins, et à sept heures le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent et allèrent d'abord chez madame la duchesse de Bourgogne, qui garde le lit. Le roi ne reviendra de Marly à Versailles que de samedi en huit jours. On croit qu'on ira toujours à Fontainebleau dans le mois de mai. — Durant le voyage que M. de Chamillart a fait en Flandre il a chassé un commis de l'extraordinaire des guerres qui étoit à Lille. Ce commis étoit protégé par M. de Bagnols, intendant de Flandre, qui a voulu justifier le commis des accusations qu'on faisoit contre lui, et cela a mis de l'altération entre ce ministre et cet intendant. — On mande d'Italie que M. de Savoie fait de furieux magasins sur la côte de Gênes et dans son pays pour nous donner de l'inquiétude, et du côté de Provence, et aussi du côté de Dauphiné. Le comte Guy de Staremberg est encore avec lui et compte de s'embarquer incessamment pour passer à Barcelone. — Le roi d'Espagne a donné la grandesse à deux Espagnols et au prince de Chimay, Flamand et gendre de feu M. de Nevers.

Lundi 23, *à Marly*. — Le roi va tous les jours trois fois chez madame la duchesse de Bourgogne, le matin après le conseil, l'après-dînée après sa chasse ou sa promenade et le soir après son souper. Cette princesse est accouchée d'un faux germe et a souffert fort peu de douleurs en s'en délivrant. Elle a passé la journée depuis fort doucement, et il y a eu musique dans le petit salon devant sa chambre, comme à l'ordinaire. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, comme il fait présentement tous les lundis. — Il arriva un courrier de M. le maréchal de Villars, qui est

encore à Strasbourg. On fait venir beaucoup de troupes de son armée pour fortifier encore celle de Flandre, et on en envoie de Dauphiné pour remplacer celles qu'on fait venir de l'armée du maréchal de Villars. — Le maréchal de Berwick a ordre de partir incessamment, et on ne sait pas bien encore si on l'envoie en Dauphiné ou ailleurs. Le bruit court toujours que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry pourroient bien faire la campagne en Flandre, mais cela est très-incertain.

Mardi 24, à Marly. — Le roi, après le conseil de finances travailla avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla courre le cerf, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. — On a des nouvelles d'Angleterre qui portent que milord Greffin avoit déjà été interrogé et qu'il avoit répondu fort sagement aux interrogations qui lui ont été faites; que le duc de Shrewsbury avoit demandé à la reine Anne que les deux fils de milord Middleton, qui sont ses parents proches, fussent envoyés à Notthingam, où est le maréchal de Tallard. — Jullien, lieutenant général qui commandoit les troupes dans le Vivarets, s'est brouillé avec M. de Roquelaure et M. de Basville. On l'a rappelé de son emploi, et on croit qu'on l'enverra cette année commander à Saint-Malo en la place du marquis de Thianges, mort depuis quelques mois. — M. de Matignon achète de la duchesse d'Elbeuf l'hôtel de Navailles à Paris. Il en donne 160,000 francs et un gros pot de vin, et Matignon vend au maréchal de Matignon, son frère, l'hôtel de Matignon.

Mercredi 25, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il se promena dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne acheva le matin d'être délivrée de sa fausse couche. Elle se porte à merveille et elle joue tout le jour dans sa chambre. — M. de Noailles aura pour maréchal de camp dans son armée le marquis de Guerchy en la place de M. de Polignac, qui y servoit l'année passée. — Le roi, avant que

d'aller l'après-dînée à la promenade, travailla avec M. de Vendôme et M. de Chamillart. M. de Vendôme s'en va passer quelques jours à Belesbat; il verra à la Ferté M. le grand prieur, son frère, qui est revenu depuis quelques jours de Gênes, où il a demeuré longtemps. Il a la permission de demeurer en France, mais avec ordre de n'approcher de la cour qu'à quarante lieues. M. de Vendôme reviendra ici mardi. — On a donné à Court, lieutenant général, l'emploi qu'avoit Jullien dans le Vivarets.

Jeudi 26, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins et courut le cerf l'après-dînée. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Madame la duchesse de Bourgogne n'a point eu la moindre douleur ni le moindre mouvement de fièvre. On joue toute l'après-dînée dans sa chambre. — Les troupes que le roi d'Espagne envoie en Sicile sont embarquées à Carthagène et ont mis à la voile. On compte qu'il y a près de six mille hommes embarqués et que c'est Mahoni qui les commande. — Porto-Longone, que les ennemis assiégent depuis assez longtemps, se défend toujours fort bien. On y a envoyé quelque petit secours, qui y est entré heureusement. — M. de Bagnols, intendant de Flandre, a envoyé son fils ici, qui porte la copie d'une lettre que M. de Chamillart a écrite à son père. Il se plaint fort de cette lettre et demande à être rappelé. Le bruit avoit couru même qu'il l'étoit et qu'on envoyoit M. de Saint-Contest en sa place; mais on dit présentement que l'affaire se raccommode et que M. de Bagnols demeurera dans son emploi.

Vendredi 27, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent encore le loup. — Le bruit court plus que jamais que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry feront la campagne en Flandre; on assure même que leurs équipages, à quoi on a travaillé

secrètement, sont prêts. — Monasterol, qui étoit à Paris, a reçu la nuit un paquet de l'électeur son maître, et dans l'instant il est parti pour l'aller trouver à Mons. On croit que cet électeur ne servira point en Flandre si monseigneur le duc de Bourgogne y va. On dit même qu'il ira commander notre armée sur le Rhin, que le maréchal de Berwick servira sous lui et que le maréchal de Villars, qui est fort brouillé avec cet électeur, ira commander notre armée en Dauphiné ; mais tout cela ne sont que des raisonnements, car jusques ici il n'y a rien de déclaré. — M. le duc d'Orléans est parti de Madrid, et pendant le séjour qu'il y a fait il a travaillé avec tant d'application qu'il a mis les choses en état d'entrer en campagne à la fin du mois. Il y a des lettres de Bayonne qui portent qu'il arriva le 17 à Saragosse.

Samedi 28, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Il va tous les jours deux ou trois fois chez madame la duchesse de Bourgogne et il y demeura assez longtemps l'après-dînée après sa promenade. Cette princesse continue à se porter de mieux en mieux, cependant on a résolu de ne partir d'ici que dans quinze jours, afin de lui donner plus de loisir de rétablir ses forces. — Le voyage de Fontainebleau est différé. On ne le fera que le 18 du mois de juin tout au plus tôt, et on croit même qu'il pourra être encore différé. — Les colonels des armées de Flandre et d'Allemagne ont ordre de partir pour aller à leurs régiments qui sont en marche ; mais les officiers généraux n'ont encore point d'ordre de partir, et on compte que les armées ne seront assemblées qu'entre le 15 et le 20 de mai. — Madame la duchesse du Maine est revenue ici de Clagny, où elle étoit. Elle y a été un peu malade, et doit s'en aller jeudi à Sceaux, où elle passera une partie de l'été.

Dimanche 29, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla chez lui jus-

qu'à cinq heures avec M. Pelletier et puis alla se promener dans les jardins. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Versailles entendre vêpres et le salut. On ne doute plus que ce prince n'aille cette année commander en Flandre. — Il y avoit une grande dispute entre le comte d'Évreux, colonel général de la cavalerie, et le comte de Coigny, colonel général des dragons. Cette dispute avoit plusieurs branches, dont la principale étoit que dans les partis que l'on envoyoit à la guerre il y avoit des dragons et de la cavalerie et que ce détachement étoit commandé par un officier de dragons. Le comte d'Évreux prétendoit que ce commandant vînt lui en rendre compte avant d'aller au colonel général des dragons ; le comte de Coigny au contraire prétendoit que le commandant, étant officier de dragons, vînt tout droit à lui comme à son supérieur, et qu'il suffisoit pour le comte d'Évreux qu'il lui envoyât un officier de la cavalerie qui étoit dans ce détachement. Le roi décida ces jours passés et jugea cette difficulté-là et toutes celles qui étoient entre la cavalerie et les dragons en faveur du comte d'Évreux, ce qui diminue un peu la charge de colonel général des dragons.

Lundi 30, à Marly. — Le roi a déclaré que monseigneur le duc de Bourgogne commanderoit cette année l'armée de Flandre, que monseigneur le duc de Berry feroit la campagne volontaire avec lui ; ces princes partiront de lundi en huit jours, qui sera le 14. Il y a un mois que monseigneur le duc de Bourgogne étoit dans le secret, mais cela n'étoit pas encore entièrement réglé. Le roi ne le confia à monseigneur le duc de Berry que jeudi dernier. Ces deux princes ont une joie extraordinaire de ce que le roi a pris cette résolution*. L'électeur de Bavière ira commander l'armée du Rhin et aura sous lui le maréchal de Berwick. Le maréchal de Villars ira commander l'armée de Dauphiné, et on lui a envoyé un courrier pour le lui apprendre. On lui laisse le choix de venir ici avant que d'aller prendre ce comman-

dement ou d'aller droit en Dauphiné. L'électeur de Bavière, qui a quelque regret de quitter la Flandre pour six mois, a consenti pourtant de bonne grâce à ce que le roi souhaitoit, et cette négociation là a été faite à Mons par M. de Chamillart. C'étoit même un des principaux sujets de son voyage en Flandre. — Le roi courut le cerf l'après-dînée.

* M. de Beauvilliers se promenoit dans le bas du jardin de Marly avec un seigneur de la cour, éloigné de son âge, mais intimement avec lui dès longues années (1), qui lui parla du mystère qu'il faisoit de la destination de monseigneur le duc de Bourgogne et qui le força de la lui avouer; en même temps il en parla comme d'un parti sage, convenable et nécessaire dans les circonstances d'alors; son ami n'en convint pas, et alla même jusqu'à lui dire qu'il ne se pouvoit rien faire de plus déplacé et de plus nuisible. Ils entrèrent en dispute; le seigneur lui prédit le succès de la campagne, non des lieux et des opérations, mais en gros, et de ce qui menaçoit monseigneur le duc de Bourgogne, qui, quoi qu'il fît, y succomberoit, et dans le monde et jusque dans le sein de sa royale famille. M. de Beauvilliers, l'homme du monde le plus doux et le plus mesuré, perdit patience, accusa ce seigneur de calomnie et de vision, et s'irrita de l'idée qui lui fut présentée de perdre l'héritier nécessaire de la couronne, comme d'une imagination folle et impossible à être conçue, encore plus à être exécutée. Les personnes et les moyens, les vues et les raisons que le seigneur lui en expliqua ne servirent qu'à le prier qu'ils ne s'en parlassent plus; son ami lui promit de ne lui en plus ouvrir la bouche, mais le somma de ne rien oublier de cette conversation. Ce n'étoit que raisonnement, et toutefois une très-nette conviction de ce seigneur, par tout ce qu'il voyoit et connoissoit de la cour et des personnages : chacun au partir de là le conta à sa femme, et M. de Beauvilliers en parla aussi au duc et à la duchesse de Chevreuse, blessé de la chose et peiné contre son ami. La vérité de la prédiction ne tarda pas un mois à pointer. Le seigneur fut étonné de voir M. de Beauvilliers entrer fort triste dans sa chambre, lui conter ce qu'il savoit déjà, et raisonner avec lui sur la conduite. Il ne s'éloigna plus tant de la prédiction, quoiqu'il le fût encore beaucoup, et à mesure qu'elle se vérifioit il venoit au conseil, et madame la duchesse de Bourgogne lui envoyoit madame de Nogaret, une de ses dames du palais et qui avoit infiniment d'esprit, de monde, de con-

(1) C'est Saint-Simon lui-même; voir ses *Mémoires*, tome IV, page 120 de l'édition in-12, publiée par M. Chéruel.

duite et de secret, consulter le seigneur, dont cette dame étoit fort amie et de sa femme, et cela dura jusqu'au retour de l'armée et avant dans l'hiver. M. de Beauvilliers fit souvent à son ami amende honorable, et madame de Chevreuse aussi, et ne le laissèrent pas ignorer à monseigneur le duc de Bourgogne. Trop de grands personnages y furent mêlés, dont il y a encore trop de reste, pour donner au net une anecdote si curieuse et si importante, et par cette même raison on sera fort sobre en additions sur les funestes événements de cette campagne.

Mardi 1er mai, à Marly. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart. — Le roi ne déclara hier le départ de monseigneur le duc de Bourgogne qu'après avoir reçu un courrier de l'électeur de Bavière, qui devoit hier à Mons déclarer aussi qu'il alloit commander l'armée du Rhin. Le roi lui fait donner 400,000 francs d'extraordinaire, que l'intendant de Hainaut lui fera payer avant qu'il parte de Mons, afin qu'il y puisse payer ses dettes. Il en partira le 12 et sera le 19 à Strasbourg. Le roi a choisi Villaine, lieutenant des gardes du corps, pour servir cette campagne auprès de monseigneur le duc de Bourgogne, et Vernassal, enseigne, servira auprès de monseigneur le duc de Berry. — On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans du 22 de Saragosse. Il lui manque encore quelque chose pour pouvoir entrer en campagne et il ne compte pas pouvoir rien entreprendre avant le 15 de ce mois.

Mercredi 2, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et il se promena l'après-dînée dans ses jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, M. de Chamillart lui mena Saint-Frémont, qui revient de Mons, où le roi l'avoit envoyé incognito pour régler encore beaucoup de petites choses avec l'électeur de Bavière. Il s'est fort bien acquitté de sa commission, et l'électeur paroît fort content du roi. On lui fera toucher encore 400,000 francs au mois de juillet à Strasbourg. — M. le maréchal de Matignon servira dans l'armée de monseigneur le duc de

Bourgogne, et prendra l'ordre de M. de Vendôme. On prétend que le maréchal de Marsin, depuis qu'il est maréchal de France, avoit déjà pris l'ordre de M. de Vendôme en Italie et qu'ainsi c'est un exemple. Outre cela, M. de Vendôme a des patentes, à ce qu'on assure, pour commander aux maréchaux de France, quand il s'en trouvera dans l'armée où il sera. — M. de Bruzac, premier aide-major des gardes du corps, qui n'a que le rang d'enseigne, a obtenu la commission de lieutenant quoiqu'il y eût dans ce corps plusieurs enseignes plus anciens que lui, et outre le rang qu'il gagne à cela il aura 12 ou 1,500 francs plus qu'il n'avoit.

Jeudi 3, à Marly. — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Le soir il donna audience à M. de Vendôme chez madame de Maintenon. Ce prince, qui revint ici mardi, a été souvent enfermé avec monseigneur le duc de Bourgogne. Puységur, qui est ici depuis quelques jours, a été appelé quelquefois à ces conférences-là. — Notre armée de Flandre sera composée de cent quarante-trois bataillons et de deux cent quinze escadrons. L'électeur de Bavière mène avec lui à l'armée du Rhin ce qui reste en Flandre de ses troupes, et il aura dans son armée quatre-vingt-un bataillons et cent quarante escadrons. — On a créé quatre intendants du commerce, qui financeront chacun 100,000 écus. Ils garderont le rang et les fonctions de maîtres des requêtes et vendront leurs charges de maîtres des requêtes, qu'on prendra en payement des 100,000 écus qu'ils doivent donner. Cela augmente le nombre des maîtres des requêtes; ils n'étoient que quatre-vingt-huit, ils seront quatre-vingt-douze. Les quatre hommes qu'on a choisis pour ces places du commerce sont : MM. de Machault, Foullé-Martangis, Chauvelin, fils du conseiller d'État, et le fils cadet de M. Daguesseau. Celui-là n'est pas maître des requêtes; son père est le chef de ce tribunal-là.

Vendredi 4, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait toujours de nou-

veaux embellissements. Madame la duchesse de Bourgogne commença à se lever mercredi et dîne chez madame de Maintenon tous les jours; elle se recouche l'après-dînée. — M. de Vendôme partit d'ici à une heure pour Clichy, d'où il repartira lundi matin pour Flandre. — M. de Dreux, maréchal de camp, gendre de M. de Chamillart, qui servoit dans l'armée du maréchal de Villars l'année passée, servira en Flandre cette année, et M. de Goësbriant, lieutenant général, qui servoit l'année passée dans l'armée du maréchal de Tessé, servira aussi en Flandre. Jullien, qu'on avoit dit qui commanderoit à Saint-Malo, n'y va point; c'est le marquis de Vibraye, aussi lieutenant général, qu'on y envoie. — J'appris que M. le chancelier, à qui Thévenin avoit donné en mourant sa belle maison de Paris avec tous ses meubles, donation qu'on estimoit 500,000 francs, l'avoit rendue à la famille de Thévenin, quoique le roi lui eût conseillé de ne faire aucune difficulté de l'accepter.

Samedi 5, *à Marly*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée et ne le courra plus jusqu'au voyage de Fontainebleau, qui est fixé au 18 de juin. — M. de Bergeyck arriva ici de Mons; le roi lui a fait donner l'appartement qui est au-dessous de celui de M. de Chamillart. Il ne demeurera ici qu'un jour, et compte d'être de retour à Mons mardi. C'est un homme qui gouverne les affaires de finances du roi d'Espagne en Flandre depuis longtemps et qui est en grande réputation et de capacité et de probité. C'est chez lui que M. de Chamillart a logé pendant qu'il a été à Mons, et ils sont en fort grande amitié *. — On a nommé les six aides de camp de monseigneur le duc de Bourgogne, qui sont : le comte de Brancas, colonel d'un régiment qui est en garnison; le marquis de Clermont, colonel de dragons, réformé ; le marquis d'Épinay, colonel de dragons, dont le régiment ne sert point en campagne cette année; le marquis de l'Aigle, brigadier d'infanterie et colonel d'un nouveau régiment

qui ne sert point en campagne; Villelouet, qui a la commission de colonel, vieil officier, et d'Affry, capitaine au régiment des gardes suisses.

* Bergeyck ne fut d'accord ni avec Chamillart ni avec Vendôme, qui vouloit faire le siége de Maëstricht et soutenoit à Bergeyck, avec son opiniâtreté accoutumée, que cette place n'étoit pas du côté de la Meuse, où elle est, et il fut convaincu sans avoir voulu se rendre, et sur laquelle rouloit tout son projet de l'assiéger.

Dimanche 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; avant que d'y entrer il fut assez longtemps dans son cabinet avec M. de Bergeyck et M. de Chamillart. Il travailla l'après-dînée chez lui avec M. Pelletier et alla ensuite se promener dans ses jardins, qu'il prit plaisir à faire voir à M. de Bergeyck. Le roi même en fit presque tout le tour à pied. Le soir M. de Chamillart et M. de Bergeyck furent deux heures à travailler avec lui chez madame de Maintenon. — On mande de Rome que le cardinal Nerli est mort. Il y a présentement sept chapeaux vacants dans le sacré collége, c'est plus qu'il n'en faut pour les couronnes, si le pape a envie d'en faire. — M. Bignon, intendant de Picardie, revient pour exercer la charge de prévôt des marchands, dont il va incessamment entrer en possession. On envoie en Picardie en sa place M. de Bernage, qui étoit intendant en Franche-Comté, et on envoie en Franche-Comté M. de Guerchois, qui étoit intendant à Alençon.

Lundi 7, *à Marly*. — Le roi se fit saigner par pure précaution et il alla à la messe à la chapelle à midi et demi. Il dîna en public avec les dames, comme à l'ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain et puis se promena dans ses jardins. — Le roi a fait donner 4,000 francs à Saint-Frémont pour le voyage qu'il a fait à Mons. M. de Bergeyck est parti pour y retourner. — Voici une copie de la lettre de M. le duc d'Orléans, de Saragosse le 29 : « M. d'Estaing assemble entre la Sègre et la Cinca un corps de cavalerie et quelque peu d'in-

fanterie avec lequel il entrera dans la plaine d'Urgel par Balaguier. M. de la Badie va assembler une vingtaine de bataillons à Toriente avec un pont sur la jonction de la Sègre à la Cinca pour passer vis-à-vis de la Granja. Le reste de notre cavalerie et de notre infanterie s'assemble aux ordres de M. d'Arennes à Flix en deçà de l'Èbre, où j'ai fait faire ici des bateaux pour y pouvoir faire un pont. Quand ces trois corps seront joints ensemble, il y aura quarante-trois bataillons et soixante-six escadrons. Je partirai au commencement de la semaine qui vient pour m'y rendre. Le chevalier d'Asfeld en même temps, laissant de l'autre côté du Xucar sept ou huit bataillons avec quelque cavalerie, s'avancera avec tout le reste des troupes qui sont dans le royaume de Valence et poussera un corps d'infanterie jusqu'à Miravete et Mora. Tous ces mouvements, joints avec la diversion que peut faire M. de Noailles, obligeront les ennemis à se déterminer et à nous laisser voir ce qu'ils veulent abandonner ou ce qu'ils veulent soutenir, après quoi je pourrai prendre des mesures plus justes. »

Mardi 8, *à Marly*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à cinq heures. Monseigneur prit médecine par pure précaution, et elle ne l'empêcha pas de se promener dans les jardins sur les cinq heures. La santé de madame la duchesse de Bourgogne se rétablit à vue d'œil, et il y a déjà quelques jours que monseigneur le duc de Bourgogne a recommencé de coucher dans sa chambre. — Le duc de Berwick vouloit prendre congé du roi, qui lui a conseillé d'attendre l'arrivée du maréchal de Villars, qui doit être ici jeudi, et il veut que ces deux maréchaux aient une conférence devant lui sur son armée d'Allemagne. — Le roi donna ces jours passés une pension de 4,000 francs à Saint-Sernin *, colonel de dragons, que le maréchal de Villars lui a fort recommandé et qui a servi sous lui ces dernières campagnes.

* Saint-Sernin, gentilhomme de Languedoc fort simple et fort pauvre, étoit un chevalier d'industrie, mais avec de l'honneur et de la valeur. Il s'attacha au maréchal de Villars, s'habilla toujours comme lui, prit toutes ses manières, et le copia sans cesse et sans discontinuation à en faire mal au cœur. On s'y accoutuma dans la suite; on en rit; on l'en plaisanta; on l'appela le faux Villars; tout cela ne l'émut ni ne l'ébranla, et il a continué toute sa vie. Cela plut tellement au maréchal, à qui Saint-Sernin le donnoit comme une admiration, qu'il le prit en amitié autant qu'il étoit en lui et le servit de même.

Mercredi 9, *à Marly*. — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois, et l'après-dînée il tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu le matin sans sa purgation, et sur les six heures il alla faire un tour dans le jardin. — M. de Vaudemont arriva de Commercy ici, où le roi lui a donné une chambre quoi qu'on n'y doive plus demeurer que deux jours. — La flotte angloise, commandée par l'amiral Leak et qui a porté quatre ou cinq bataillons anglois en Portugal, a remis à la voile pour aller à Gênes, où elle doit embarquer quelques troupes allemandes qu'on envoie à l'archiduc à Barcelone. Milord Galloway, qui devoit, dit-on, retourner en Angleterre, est demeuré à Lisbonne, où il sera ambassadeur de la reine Anne et commandera les troupes angloises en ce pays-là, et le marquis das Minas commandera les portugaises.

Jeudi 10, *à Marly*. — Le roi, après la messe, se promena tout le matin dans ses jardins et avant que d'aller à la messe il avoit donné audience à M. de la Vrillère, puis à M. Desmaretz, ensuite à M. de Cagny, et après M. de Cagny à M. de Chamillart, son père, et enfin à M. le cardinal de Noailles, qui étoit venu de Paris pour cela. L'après-dînée le roi fit une petite loterie chez madame de Maintenon pour les dames qui avoient dîné avec elle, et après la loterie il donna audience au maréchal de Berwick, qui prit congé de lui, le roi ayant jugé à propos qu'il partît sans attendre plus longtemps le maréchal de Villars, qui a mandé qu'il n'arriveroit que dimanche ou lundi. — M. de Vaudemont, qui arriva hier, eut une fièvre très-

violente. Il vouloit se faire porter à Paris; mais M. Fagon lui conseilla d'attendre à demain, trouvant la fièvre trop forte pour le transporter. — La cour d'Angleterre arriva ici sur les six heures. Le roi les mena à la promenade; ils soupèrent ici et puis s'en retournèrent à Saint-Germain.

Vendredi 11, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins. L'après-dînée il fit encore une petite loterie chez madame de Maintenon pour les dames qui avoient dîné avec elle, et après la loterie il alla se promener. — Mansart se trouva mal à trois heures après minuit et mourut à sept heures du soir ici dans son appartement, au second commun. Il avoit soupé hier avec sa femme et sa famille dans la maison du surintendant des bâtiments; aucun remède ne put ni le sauver ni le soulager. Il étoit surintendant des bâtiments, emploi pour lequel il avoit 52,000 francs d'appointements, et il avoit gardé la charge de premier architecte, qui lui en valoit 18,000. Outre cela il avoit une infinité de commodités et disposoit de beaucoup d'emplois *. — Le marquis de Leuville, ancien colonel d'infanterie, épouse la fille de Taumé, fermier général, à qui on donne en mariage 400,000 francs d'argent comptant. — M. le marquis du Châtelet, lieutenant général qui ne servit point l'année passée, servira cette année sous le maréchal de Chamilly, et milord Galmoy, Irlandois, lieutenant général aussi et qui n'avoit pas servi non plus l'année passée, servira dans l'armée de l'électeur de Bavière.

* Mansart, qui avoit été aide des maçons dans sa première jeunesse, fit sa fortune à pas de géant, et prit le nom de Mansart qu'un autre Mansart avoit illustré par sa capacité et son goût pour les bâtiments et les jardins. Il étoit devenu familier et insolent au dernier point, et toutefois étoit assez bon homme. Il étoit ignorant dans son métier, et de Cotte, son beau-frère, ne l'étoit guère moins, quoique le premier après lui dans les bâtiments. Ils tiroient tout d'un dessinateur qu'ils tenoient clos et à l'écart chez eux, qui s'appeloit Lassurance, sans lequel ils ne pouvoient rien. L'adresse de Mansart étoit d'engager le roi dans des entreprises, ou longues ou fortes, par des riens en apparence, et de

lui montrer des plans imparfaits, qui missent au roi le doigt sur la lettre sans que personne s'en mêlât; alors Mansart s'écrioit qu'il n'auroit jamais trouvé ce que le roi proposoit, s'éclatoit en admiration, protestoit qu'il n'étoit qu'un écolier dans son art auprès de lui, et le conduisoit de la sorte où il le vouloit sans que le roi s'en défiât le moins du monde. Il entroit à toutes heures dans le cabinet du roi, s'y mêloit dans la conversation, tenoit le dé, attaquoit le roi, tiroit un fils de France, frappoit sur l'épaule à un prince du sang et aux plus grands seigneurs, et tout étoit en respect devant lui; car il ne laissoit pas d'être dangereux, et il n'y avoit ni ministre ni faveur qui ne le ménageât. Il s'étoit prodigieusement enrichi; sa mort, qui fut attribuée à une indigestion qui fut singulièrement traitée, fit beaucoup parler tout bas, d'autant que ceux qui le traitèrent, c'est-à-dire le chef, ne parut pas se contraindre en le condamnant. Le roi n'en parut pas fort touché, et la cour encore moins. Il avoit fait un beau pont de pierre à Moulins. Il l'étoit allé voir tout achevé, et étoit revenu triomphant de son ouvrage, qu'il n'avoit pas suffisamment fondé. Un mois après M. de Charlus, lieutenant général de cette province et père du marquis, puis duc de Lévis, ayant paru devant le roi, où il ne se montroit guère, et arrivant de chez lui, Mansart, qui s'y trouva, pria le roi de demander des nouvelles de son pont à M. de Charlus, sur lequel il se donna largement de l'encens. Charlus ne disoit mot; à la fin le roi lui en demanda des nouvelles. « Sire, répondit froidement Charlus, je n'en ai point depuis qu'il est parti; mais je le crois bien présentement à Nantes. — Comment, dit le roi, de qui croyez-vous que je vous parle? c'est du pont de Moulins. — Oui, Sire, répliqua Charlus, c'est le pont de Moulins aussi qui s'est détaché tout entier et tout d'un coup la veille que je suis parti et qui s'en est allé à vau-l'eau. » Le roi et Mansart demeurèrent aussi étonnés l'un que l'autre, et le fait se trouva vrai. Il en étoit déjà arrivé autant et de la même façon de Mansart au pont de Blois. Comme il gagnoit infiniment aux ouvrages, aux marchés, et en tout ce qui regardoit les bâtiments, il ne songeoit qu'à engager le roi tant qu'il pouvoit, et comme il n'avoit aucun goût, ni le roi non plus, il n'y a eu que des dépenses immenses sans beautés, sans commodités et sans agréments; et ce qui a fait la chapelle de Versailles telle qu'elle est, c'est que Mansart n'a songé qu'au coup d'œil de la tribune, parce que le roi descendoit fort rarement en bas, et pour l'exhaussement de cette chapelle qui fait l'effet du monde le plus choquant par dehors, il espéroit engager le roi à exhausser d'un étage tout le château de Versailles et ses deux ailes pour cacher cette difformité, et sans la guerre, dont il ne vit pas la fin, il en seroit venu à bout (1).

(1) L'abbé Lambert, dans son *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*,

Samedi 12, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée à Marly, et puis à sept heures il en partit pour venir ici. Monseigneur partit le matin de Marly, alla dîner à Meudon et revint le soir ici souper avec le roi. Madame la duchesse de Bourgogne revint ici de Marly en carrosse. — M. de la Frezelière, lieutenant général d'artillerie, qui la devoit commander cette année sur le Rhin, comme les années passées, fâché de ce que le roi n'avoit pas voulu qu'il servît de maréchal de camp, parce que cela tiroit à conséquence, s'en est trouvé blessé et a renvoyé sa commission. M. du Maine a fait tout ce qu'il a pu pour l'empêcher de prendre ce mauvais parti-là; mais la Frezelière n'a point profité de ses bons conseils, il a persisté dans sa résolution. Le roi lui a envoyé ordre de se mettre à la Bastille et a nommé le petit des Touches, qui devoit servir en Flandre, pour aller commander l'artillerie sur le Rhin. — On parle du mariage du fils aîné du duc de Brissac avec mademoiselle Mascarani, qui n'a plus ni père ni mère et qui a 1,700,000 francs de bien en bonnes rentes.

Dimanche 13, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; en sortant de ce conseil Monseigneur alla dîner à Meudon et y mena madame la Duchesse. Monseigneur le duc de Bourgogne permit à toutes les dames d'aller prendre congé de lui dans son appartement, et il les baisa toutes en leur disant adieu. Il a été plusieurs fois enfermé avec le roi depuis quelques jours. Madame la duchesse de Bourgogne alla avec lui à vêpres et au salut. — Le roi donna à de Cotte, beau-frère de feu Mansart, la charge de premier architecte. Il n'a pas encore disposé

1751, 3 vol. in-4°, constate (livre X), que Mansart « trouva à la cour des ennemis qui, jaloux de la confiance dont Sa Majesté l'honoroit, employèrent contre lui tout ce que l'envie a de plus noir pour ruiner et pour perdre ce grand homme dans l'esprit du roi. » Saint-Simon fut un de ces ennemis, et les détails circonstanciés donnés par l'abbé Lambert peuvent être opposés aux assertions passionnées de Saint-Simon.

de la surintendance des bâtiments. On offre trois millions de cette charge et de celles qui en dépendent. — Le marquis de la Frette * mourut subitement à Paris. Il laisse un bien considérable, et M. de Beauvilliers doit être son héritier; mais comme il étoit toujours *in reatu* depuis son combat avec M. de Chalais en l'année 1661 ou 1662, il ne jouissoit de ce bien que par fidéi-commis. Son bien, après son combat, fut donné à madame la duchesse de Chaulnes, sa demi-sœur, qui en mourant les avoit laissés à l'abbé de Scudéry, qui les administroit avec beaucoup de fidélité et rendoit les revenus à M. de la Frette.

* On a vu (1) quel étoit la Frette à l'occasion du duc de Chaulnes, ambassadeur à Rome; il suffit de dire que personne ne sut jamais mettre à si grand profit une mort civile, et vivre si largement de procès et de petites tyrannies dans ses terres. Il étoit vieux. Son nom étoit Gruel, de très-petits gentilshommes, dont l'un fut chevalier du Saint-Esprit d'Henri IV, à la prière du comte de Soissons, prince du sang, à qui il étoit et à qui Henri IV le sut bien dire.

Lundi 14, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches, et monseigneur le duc de Bourgogne, après le conseil, fut quelque temps enfermé avec lui et puis il passa chez madame la duchesse de Bourgogne. La séparation fut fort tendre de part et d'autre, et à une heure ce prince monta dans sa chaise de poste et alla coucher à Senlis, où toute la famille de M. de Chamillart étoit allée pour l'y recevoir et où ils lui avoient fait promettre qu'il arriveroit de bonne heure *. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain et puis alla se promener à Trianon. Le soir, après son souper, la famille royale entra dans son cabinet comme à l'ordinaire, et monseigneur le duc de Berry y demeura quelque temps après que Monseigneur en fut sorti, et reçut les derniers ordres du roi. — Le maréchal de Villars a eu la fièvre à Metz; mais il mande que cela ne l'empêchera pas d'être

(1) Tome VI, page 413.

ici mercredi au plus tard. — J'appris que le roi avoit donné une pension de 1,000 écus et 2,000 écus de gratification à M. de Forbin **, à qui le roi d'Angleterre avoit promis, dès qu'il seroit arrivé en Écosse, de le faire chevalier de Saint-André, qui est l'ordre d'Écosse.

* Si le roi, qui ne partoit jamais un vendredi avec scrupule, ce qu'on a peine à comprendre, eût étendu ses chimères de jours heureux et malheureux plus loin, il n'auroit jamais laissé partir son petit-fils pour une campagne au 14 de mai, jour de la mort d'Henri IV et de Louis XIII, ou l'auroit plus craint que nul autre par le succès qu'eût cette campagne.

** Gacé, fait maréchal de France, Lévis lieutenant général, et d'autres officiers de terre ayant été avancés pour cette malheureuse expédition d'Écosse, Pontchartrain n'oublia rien pour procurer des grâces à Forbin, qui en avoit commandé l'escadre et qui étoit si accusé de l'avoir commandée si fort à son gré.

Mardi 15, *à Versailles*. — Le roi, au sortir du conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz. Pendant le voyage de Marly il a travaillé une fois le soir chez madame de Maintenon avec le roi. Monseigneur le duc de Berry partit avant six heures du matin. Il a dîné à Senlis et va coucher à Roye. — M. de Cagny revint de Senlis, d'où il a vu partir monseigneur le duc de Bourgogne à neuf heures du matin, pour aller coucher à Péronne. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis alla se promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne s'y fit porter en chaise, mais elle en revint avec le roi dans sa calèche. Madame de Maintenon y vint de Saint-Cyr, où elle étoit allée dès le matin, et revint de Trianon dans le carrosse de madame de Dangeau. — Le maréchal de Villars arriva le soir à Paris, où son fils a la petite vérole; mais il ne le verra point et arrivera ici demain de bonne heure. — M. de Legall, lieutenant général, qui servoit depuis quelques années en Espagne, ne servira point cette campagne, et le marquis de Polignac, maréchal de camp, qui servoit l'année passée sous le duc de Noailles en Roussillon, ne servira point aussi cette campagne.

Mercredi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Le roi d'Angleterre vint l'après-dînée sur les trois heures et prit congé du roi et de toute la maison royale. Le soir, chez madame de Maintenon, M. de Chamillart mena le maréchal de Villars, et ils travaillèrent longtemps avec le roi ; ce maréchal avoit déjà travaillé deux heures chez ce ministre l'après-dînée en arrivant. — Le roi a donné à M. de Vauvré 180,000 francs de brevet de retenue sur sa charge de maître d'hôtel ordinaire. — Milord Marlborough est revenu à la Haye après avoir été à quelques cours d'Allemagne, où ils se sont trouvés le prince Eugène et lui, et le prince Eugène est retourné à Vienne. On ne sait encore où il commandera cette année. Ils font toujours courre le bruit qu'ils auront une armée sur la Moselle. — On mande d'Angleterre que la reine Anne a cassé le parlement, et qu'elle en doit incessamment assembler un autre. — Le roi ira à Marly le lendemain de la Pentecôte pour y demeurer jusqu'à la fin de la semaine, et le voyage de Fontainebleau est toujours fixé au 18 de juin, et Monseigneur partira pour ce voyage trois jours avant le roi.

Jeudi 17, *jour de l'Ascension, à Versailles.* — Le roi donna encore une longue audience le matin après la messe au maréchal de Villars, et l'après-dînée il entendit vêpres avec toute la maison royale. Monseigneur partit d'ici après vêpres et alla coucher à Livry, où il courra le loup demain matin, et après la chasse il ira dîner à Meudon, d'où il ne reviendra ici que jeudi. — Le maréchal de Villars ne partira que dans huit jours pour aller commander l'armée de Dauphiné. — M. de Villiers, qui a longtemps commandé les chevau-légers de la reine avec beaucoup de réputation et qui a quatre-vingt-sept ans, a eu une augmentation de pension. Il n'avoit que 2,000 francs; il en a présentement 4,000. — Le roi a envoyé au duc de Gramont permission de revenir ici ; il y a longtemps qu'il étoit à son gouvernement de Bayonne. — M. le duc d'Or-

léans n'a pu commencer à agir que le 15 de ce mois. Il attendoit un grand convoi de munitions de guerre et de bouche, qui lui devoit venir de Roses.

Vendredi 18, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où la pluie le fit revenir plus tôt qu'à l'ordinaire. Madame la duchesse de Bourgogne alla se promener à la Ménagerie et y fit collation. — Le roi d'Angleterre partit à sept heures de Saint-Germain pour aller dîner à Chantilly, s'y promener toute l'après-dînée et puis aller coucher à Senlis. Demain il couchera à Péronne et arrivera dimanche à Valenciennes, où il trouvera monseigneur le duc de Bourgogne, qui y est arrivé de mercredi. On compte que l'armée s'assemblera le 22. Monseigneur le duc de Bourgogne, en passant à Cambray, n'alla point manger à l'archevêché, comme on le croyoit; il dîna à la poste, où l'archevêque vint le saluer *. Monseigneur le duc de Berry arriva à Cambray quelques heures après que monseigneur le duc de Bourgogne en fut parti. Ils furent escortés depuis Metz en Couture jusqu'à moitié du chemin de Valenciennes à Cambray par le régiment de Courcillon, et ils eurent la bonté de témoigner au colonel et aux officiers qu'ils étoient très-contents de l'état où ils avoient trouvé ce régiment.

* L'attention du roi, ou plutôt de madame de Maintenon, étoit extrême pour couper toute communication entre monseigneur le duc de Bourgogne et l'archevêque de Cambray; celle du monde n'étoit pas moindre à ce passage, et l'amitié et la confiance du prince pour lui étoient si parfaites et si connues que nulle considération présente ne put empêcher l'effet de celles de l'avenir, dans un pays où on se munit toujours de projets et d'espérances; en sorte que M. de Cambray eut toujours chez lui une cour d'autant plus grosse et plus distinguée qu'on n'eut pas de peine à s'apercevoir de la violence que monseigneur le duc de Bourgogne se fit toutes les deux fois qu'il passa à Cambray pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus à l'égard de son cher précepteur.

Samedi 19, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de

finances, travailla avec M. Desmaretz, et après son dîner il travailla longtemps avec M. de Chamillart. — Le roi ne remplira point la charge de surintendant des bâtiments et diminuera les appointements de beaucoup d'emplois qui dépendoient de cette charge et qui ne lui paroissent pas fort utiles. Il s'est fait donner beaucoup de mémoires sur tout cela et les examine avec soin et plaisir, car il aime à connoître la vérité par lui-même. — Par les dernières nouvelles qu'on a de M. le duc d'Orléans, S. A. R. étoit à Mequinenza, et l'on croyoit toujours dans son armée qu'il alloit faire le siége de Tortose. Le duc de Noailles, de son côté, est en marche et s'approche du Ter. Les ennemis ont beaucoup de cavalerie dans Girone, et c'est le prince de Darmstadt qui y commande. Il ne paroît pas qu'on entreprenne encore rien du côté de l'Estramadure. Le comte de Staremberg doit être présentement embarqué à Gênes pour passer à Barcelone. On attend à Milan la princesse de Wolfenbuttel, présentement femme de l'archiduc et qui doit passer à Barcelone aussi avec des troupes qu'on dit toujours qu'on y enverra; mais il faut que pour cela elle attende la flotte de l'amiral Leak.

Dimanche 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Monseigneur y vint de Meudon et après le conseil s'y en retourna dîner. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier et à cinq heures il alla tirer. — Il y a du changement à l'affaire des intendants du commerce. On en a fait six au lieu de quatre, et ils ne vendront point leurs charges de maîtres des requêtes, dont on n'augmentera point le nombre. Le roi tire de cette affaire-là 1,400,000 francs argent comptant, savoir 500,000 francs que donne le corps des maîtres des requêtes, à qui on accorde une augmentation de gages au denier seize, et chacun des intendants du commerce donnera 50,000 écus, ce qui achèvera la somme de 1,400,000 francs qui revient au roi, et ils auront pour cela 12,000 francs d'appointements chacun. Ces six in-

tendants du commerce sont MM. de Machault, Foullé-Martangis, Chauvelin, fils du conseiller d'État, le cadet des enfants de M. Daguesseau, qui n'étoit pas maître des requêtes et qui en achète une charge pour cela, d'Orçay, fils du prévôt des marchands, et le fils de M. Amelot, notre ambassadeur en Espagne, qui attend le consentement de son père pour cela.

Lundi 21, *à Versailles.* — Le roi alla se promener à Trianon et y donna une grande collation en particulier à madame la duchesse de Bourgogne, à madame de Maintenon et aux amies de madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne en revint dans la calèche du roi. — On eut nouvelle que le roi d'Angleterre étoit arrivé hier au soir à Valenciennes. Beaucoup de troupes s'assemblent sous cette place. M. de Vendôme y étoit, qui retourna le lendemain à Mons, où s'assemble un autre corps de troupes; l'herbe est encore trop courte en ce pays-là. — Le maréchal de Berwick arriva le 16 à Strasbourg, où l'on attendoit l'électeur de Bavière cinq ou six jours après. Les ennemis s'assemblent derrière leurs lignes. M. d'Hanovre doit se rendre à leur armée le 25 de ce mois. Nous avons formé un camp de cavalerie de l'autre côté du Rhin, derrière la Quinche, et le reste de notre armée ne s'assemblera qu'à la fin du mois. — Le roi a donné à M. Trudaine, intendant à Lyon, 2,000 écus d'augmentation sur les appointements de l'intendance.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, et après son dîner il travailla jusqu'à cinq heures avec M. de Chamillart, et ensuite alla se promener à Trianon. — Le roi doit nommer bientôt un directeur pour les bâtiments, à qui il donnera, dit-on, 20,000 francs d'appointements. — Le roi donna le matin une audience particulière au nouvel ambassadeur de Venise, qui s'appelle Antonio Mocenigo. — Par les lettres de Ratisbonne on apprend que la diète avoit consenti à recevoir l'électeur de Brande-

bourg dans le collége des princes pour le comté de Meurs, mais sans préjudicier aux droits des maisons de Nassau-Diest et de Nassau-Saarbruck, qui prétendent que ce comté leur appartient. Le député de l'électeur a protesté contre cette clause. — Il y a beaucoup de désordres à Hambourg et les troupes du cercle de la basse Saxe sont entrées dans leurs quatre bailliages et ont même déjà pris quelques postes auprès de la ville. Les magistrats arment et ont fait fermer leurs portes et n'ont plus de communication avec la campagne. L'empereur leur a envoyé le comte de Schomborn pour leur offrir sa médiation, que jusqu'ici ils n'ont pas voulu accepter. — Monseigneur ne reviendra pas ici jeudi. Il ira ce jour-là coucher à Petit-Bourg et courra vendredi le loup dans la forêt de Sénart.

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil d'État, alla dîner à Trianon; madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon et les amies de madame de Maintenon y allèrent dîner avec lui. Après le dîner madame la duchesse de Bourgogne y fit venir cinq ou six dames, qui jouèrent avec elle. Le roi travailla avec de Cotte, son premier architecte, et à six heures le roi mena toutes les dames à la promenade. On leur donna une magnifique collation. A huit heures le roi revint ici et ramena madame la duchesse de Bourgogne dans sa calèche, et en arrivant il alla voir M. le comte de Toulouse, qui a pensé être brûlé cette nuit dans son lit par une bougie qu'il avoit laissée allumée en lisant et qu'il n'avoit pas éteinte en s'endormant. Elle avoit mis le feu à ses matelas, et M. le comte s'est brûlé à la cuisse et à la jambe assez violemment pour en être incommodé plus d'un mois. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. — Le roi d'Angleterre arriva dimanche à Valenciennes. L'armée sera assemblée le 25; monseigneur le duc de Bourgogne en fera la revue le 26 et puis marchera droit aux ennemis, qui doivent être as-

semblés aussi en ce temps-là et dont l'armée est aussi forte que la nôtre; mais monseigneur le duc de Bourgogne cherche à les combattre.

Jeudi 24, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, dont la pluie le fit revenir à sept heures. Monseigneur alla de Meudon coucher à Petit-Bourg chez M. d'Antin. Madame de Caylus donna une fort jolie collation à madame la duchesse de Bourgogne dans le petit jardin de Lambert. Madame de Maintenon, qui y étoit venue en revenant de Saint-Cyr, comptoit d'y faire son souper; mais, comme elle étoit prête à se mettre à table, le roi, qui étoit revenu de Marly beaucoup plus tôt qu'à son ordinaire, l'envoya querir. La fête étoit si bien ordonnée que, malgré le vilain temps, elle ne laissa pas de réussir et on s'y divertit fort. — Le roi a dit aujourd'hui que par les lettres qu'il recevoit de monseigneur le duc de Bourgogne toutes les apparences étoient qu'avant la fin du mois il y auroit une bataille en Flandre. — Le chevalier de Montgivrault* est mort à sa terre de Courcelles, dans le pays du Maine. C'étoit un gentilhomme qui avoit amassé beaucoup de bien dans le génie, dans la première guerre de Flandre en 1667, que M. de Louvois fit chasser et qui avoit conservé jusqu'à la mort beaucoup d'amis considérables à la cour et à Paris.

* Montgivrault ne fut jamais gentilhomme, et le Haquais, son frère aîné, ne s'en piqua jamais. Cet aîné avoit été avocat général de la cour des aides avec une grande réputation d'éloquence, de savoir et de probité, et avoit été, de jeunesse, ami intime du chancelier de Pontchartrain, qui étoit alors *in minoribus*. Lorsqu'il fut en fortune, il fit pour son ancien ami des bagatelles de sa convenance, parce qu'il étoit très-modeste, très-désintéressé et qu'il n'en voulut jamais davantage. Il étoit de tous les voyages de Pontchartrain, et, ce qui est estimable, il y étoit comme le maître de la maison sans s'y mêler de rien; les valets en respect et les amis en attention pour lui; tout le monde l'aimoit, il étoit gai, plaisant, plein de saillies et de reparties avec beaucoup d'esprit, et toujours dans sa place de petit bourgeois, dont toute l'intime confiance du ministre et la considération extrême qu'il lui marquoit en tout ne le put jamais déranger. Sur les dernières années sa

piété s'accrut de telle sorte que le chancelier et sa femme, qui l'aimoient autant l'un que l'autre, ne l'avoient pas tant qu'ils vouloient, et l'appeloient leur muet, parce que la charité avoit mis un cachet sur sa bouche, auquel on perdoit beaucoup. Il ne fut point marié, ni son frère Montgivrault, dont il faisoit fort peu de cas. Celui-ci avoit été chassé scandaleusement par Louvois pour friponneries dans les fortifications; soit qu'il fût vrai ou faux, il étoit fort riche, et son aîné ne l'étoit pas. Montgivrault avoit beaucoup d'esprit, se connoissoit fort en bonne chère, et la faisoit fort souvent à bonne compagnie et même à des gens distingués à la cour, et s'étoit fait un petit tribunal chez lui, où bien des gens étoient bien aises d'être reçus. Il avoit magnifiquement accommodé cette maison de Courcelles, et avoit mis ses armes partout, jusqu'aux cheminées et aux plafonds. M. de Chamillart l'acheta lors de sa disgrâce, et y a passé bien du temps, et sa femme après lui s'y retira tout à fait et y est morte.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi, après son dîner, s'enferma avec le P. de la Chaise, comme il fait toujours la veille des jours qu'il fait ses dévotions. Il alla ensuite se promener dans les jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla longtemps avec M. le maréchal de Villars seul. M. de Chamillart est à l'Étang. Monseigneur, qui avoit couché à Petit-Bourg, courut le matin le loup dans la forêt de Sénart et revint ici le soir. Madame la duchesse de Bourgogne alla avec plusieurs dames dîner à la Ménagerie, d'où elle ne revint que pour le souper du roi. — L'électeur de Bavière est arrivé à Strasbourg, et, sur le bruit que les ennemis font courir qu'ils vont assembler une armée sur la Moselle, il a envoyé Saint-Frémont à Hombourg avec un assez gros corps de cavalerie et d'infanterie; mais ce corps ne s'ébranlera que quand on verra les troupes ennemies passer à Coblentz ou à Mayence pour marcher vers la Moselle. Ils font depuis peu quelques magasins à Coblentz; cependant il est bien difficile qu'ils assemblent une armée de ce côté-là et qu'ils y puissent subsister.

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions et toucha beaucoup de malades. L'après-dînée il entendit vêpres et puis fit la distribution des bénéfices vacants.

Il alla ensuite se promener à Trianon et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Notre armée de Flandre marche à Soignies; monseigneur le duc de Bourgogne en a fait la revue, dont il a été fort content. Il a laissé un petit corps sous le comte de la Mothe. — Par les dernières lettres qu'on a de M. le duc d'Orléans, un pont que nous avions sur la Sègre avoit été emporté par une violente crue d'eau; on travailloit à le rétablir, mais cela retarde toujours l'exécution de ses projets. — M. de Bagnols, intendant de Flandre, qui ne veut plus servir en cet emploi, est parti de Valenciennes aussitôt après que nos princes en sont partis et revient ici. — La comtesse de Gramont et la marquise de Bellefonds la jeune sont abandonnées des médecins et hors de toute espérance. — Le mariage du prince de Léon, qu'on croyoit sur le point d'être conclu avec mademoiselle de Roquelaure, est entièrement rompu, et les paroles de part et d'autre sont retirées.

Dimanche 27, jour de la Pentecôte, à Versailles. — Le roi, avant que d'aller à la messe, assembla le chapitre des chevaliers de l'Ordre et déclara qu'il avoit nommé le cardinal de la Trémoille commandeur de l'Ordre. Il y avoit deux places d'ecclésiastiques vacantes; il n'a rempli que celle-là. L'après-dînée il alla au sermon et à vêpres. Le prédicateur est un jésuite nommé le P. Rivière. Après vêpres le roi travailla avec M. de Chamillart jusqu'au salut, où il alla. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne, qui avoient communié le matin aux Récollets, dans la chapelle en haut, assistèrent à toutes les dévotions de la journée avec lui. — L'armée des ennemis en Flandre est assemblée à Anderlecht sous Bruxelles et est plus forte qu'on ne l'avoit cru il y a quelques jours. — Le roi a donné à Lambert, contrôleur des bâtiments de Versailles, la charge d'architecte ordinaire qu'avoit de Cotte, qui vient d'être fait premier architecte. — Le roi travailla le soir avec M. Pelletier chez madame

de Maintenon. — Le maréchal de Villars prit hier congé du roi; il est allé faire un tour à Vaux, d'où il partira mercredi pour se rendre à l'armée de Dauphiné.

Lundi 28, *à Marly*. — Le roi tint le matin à Versailles le conseil d'État, qu'il auroit tenu hier au matin sans la bonne fête. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et M. de Pontchartrain séparément, et puis vint ici, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine. Monseigneur fut le matin au conseil et il vint ici le soir avec madame la princesse de Conty. Madame la duchesse de Bourgogne va se préparer à prendre du lait; elle commencera mercredi ses remèdes. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne qui partit hier de Soignies, où nous sommes campés. Les ennemis ont quitté le camp d'Anderlecht et sont à Hall, qui n'est qu'à quatre lieues de Soignies, mais entre les deux camps il y a des défilés impraticables qui empêcheront qu'il n'y puisse avoir une grande action. Il y a deux petits corps de réserve dans notre armée; celui de la droite sera commandé par M. de Chemerault et celui de la gauche par M. de Biron.

Mardi 29, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Le roi a amené ici M. le marquis de Jarzé, qui n'y étoit jamais venu; il ne partira pour l'ambassade de Suisse qu'au mois de septembre au plus tôt. M. le marquis de Puysieux a permission de revenir sans l'attendre. — Le convoi qu'on doit envoyer à M. le duc d'Orléans et qui est embarqué à Cette en Languedoc et qui doit aller débarquer à Peniscola dans le royaume de Valence n'étoit pas encore parti le 15 de ce mois, ce qui pourra retarder les entreprises qu'on vouloit faire en Catalogne cette campagne.

Mercredi 30, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et se promena l'après-dînée dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne fut purgée pour

se préparer à prendre son lait. — On mande de Portugal que la flotte de l'amiral Leak est partie de Lisbonne pour aller dans la Méditerranée, ce qui fait craindre pour le convoi qu'on envoie de Languedoc à M. le duc d'Orléans. — M. le prince de Léon enleva hier mademoiselle de Roquelaure du couvent des filles de la Croix, faubourg Saint-Antoine, du consentement de la demoiselle. Elle avoit sa gouvernante avec elle, qui ne fit nulle difficulté de la suivre, croyant que c'étoit un carrosse de madame de la Vieuville qui la venoit prendre pour la mener dîner chez elle. Les laquais et le cocher avoient la livrée de la Vieuville. Quand le carrosse fut au bout de la rue, le prince de Léon, qui l'attendoit, se jeta dedans et le fit aller aux Brières, petite maison que le duc de Lorges a au Ménilmontant, et là un prêtre les maria et puis ils furent enfermés dans une chambre du duc de Lorges trois ou quatre heures, où ils trouvèrent un lit préparé, et sur les huit heures du soir le prince de Léon ramena mademoiselle de Roquelaure à son couvent, où elle déclara aux religieuses qu'elle venoit de se marier et écrivit à madame sa mère pour lui apprendre son mariage et lui demander pardon de l'avoir fait sans son consentement*.

* Cet enlèvement fit un furieux éclat. Le mariage avoit été fait et rompu par les pères et mères sans que les parties se connussent. Le prince de Léon n'avoit jamais servi, et malgré cela avoit si bien fait qu'il n'étoit point mal avec le roi; son père ne lui donnoit rien, et il se ruinoit avec une comédienne qui s'appeloit Florence, dont M. le duc d'Orléans avoit eu un fils et une fille, qui a épousé depuis Ségur, fils de celui qui avoit fait un enfant à la fille de M. de Saint-Aignan, abbesse de la Joye, et qui en accoucha en plein Fontainebleau. Le fils pendant la régence fut évêque duc de Laon, puis archevêque de Cambray avec force abbayes. M. de Rohan se plaignoit fort de ce manége, et eut souvent l'alarme que son fils n'épousât ou même n'eût déjà épousé Florence; le fils, qui espéroit devenir riche en se mariant, fut outré de la rupture, et prit le parti de l'enlèvement, du consentement de la fille, qui étoit fort laide et bossue, qui n'étoit plus jeune, et que sa mère n'aimoit guère, et qui craignoit de pourrir au couvent.

Jeudi 31, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et pendant qu'il étoit chez madame de Maintenon madame de Roquelaure, qui n'est point de ce voyage, vint de Paris se jeter à ses pieds fort éplorée et lui demander justice du prince de Léon, qui avoit enlevé sa fille. Elle avoit été dès le matin parler à M. de Chamillart, qui est à Pontchartrain. Le roi répondit à madame de Roquelaure fort obligeamment, entrant fort dans sa peine et dans celle qu'aura M. de Roquelaure quand il apprendra cette nouvelle. Elle va faire ses poursuites en justice; mais on espère que, les premiers chagrins étant passés et le mariage étant si sortable, les familles de part et d'autre les feront convenir de finir cette affaire à l'amiable et de les marier dans les formes, qui n'ont pas été observées. Madame de Roquelaure a envoyé à son mari M. de Montplaisir, lieutenant des gardes du corps, qui est fort de leurs amis. — La jeune marquise de Bellefonds mourut à Versailles après une longue maladie.

Vendredi 1er *juin, à Marly*. — Le roi se promena le soir dans ses jardins comme il s'y étoit promené le matin. Madame de Maintenon, madame la duchesse d'Elbeuf, madame de Dangeau et madame d'Heudicourt étoient à la promenade du matin, et madame la duchesse de Bourgogne l'accompagna le soir avec plusieurs de ses dames. Sur les neuf heures du matin madame de Maintenon avoit été chez madame la duchesse d'Elbeuf, et le bruit se répandit qu'il s'y étoit agi du mariage de mademoiselles de Pompadour, sa nièce, avec mon fils, et que madame la duchesse de Bourgogne étoit dans la confidence, et effectivement c'est de cela qu'il s'agissoit, et on est convenu de tout, sous le bon plaisir du roi et dans l'espérance qu'il accordera les grâces qu'on a à lui demander pour l'accomplissement de ce mariage, qui est également souhaité de leur famille et de la nôtre. Mademoiselle de Pompadour est fille unique; elle n'a guère plus de

treize ans. Elle a été élevée à merveille par une mère de grand mérite et est fort jolie de sa personne.

Samedi 2, *à Versailles.* — Le roi partit de Marly sur les sept heures du soir pour revenir ici, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne étoit revenue de Marly un peu avant lui. — Monseigneur le duc de Bourgogne devoit marcher la nuit passée de Soignies, où il étoit campé, pour venir prendre le camp entre Genappe et Braine-la-Leud. Par cette marche il entre encore plus avant dans le pays des ennemis. On compte toujours que nous avons quinze ou vingt mille hommes plus qu'eux. — On a reçu de mauvaises nouvelles du convoi qui étoit parti de Cette pour l'armée de M. le duc d'Orléans. Il est tombé dans la flotte de l'amiral Leak, et nous avons perdu une partie des bâtiments qui portoient nos farines et nos blés. — La comtesse de Gramont est à la dernière extrémité à Paris; on ne croit pas qu'elle puisse passer la nuit. Elle meurt avec une fermeté et une dévotion qu'on ne sauroit trop louer. — On ne doute plus que le prince Eugène ne vienne commander une armée sur la Moselle. Il est à Coblentz avec le prince héréditaire de Hesse, mais ils n'ont point encore fait passer le Rhin à aucunes troupes.

Dimanche 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et au sortir du conseil Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi, et ce jour-là il en partira pour Fontainebleau. — La comtesse de Gramont * mourut à Paris. Elle ne laisse que deux filles, qui sont madame de Stafford et madame l'abbesse de Poussay, qui trouveront une succession fort médiocre. — Il arriva hier au soir fort tard un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui, après une fort belle et fort longue marche, est arrivé au camp qu'il vouloit occuper entre Genappe et Braine-la-Leud. Les ennemis, qui n'avoient eu aucune connoissance de notre marche, ne l'ont pas plus tôt apprise qu'ils ont décampé en diligence

et se sont mis derrière Bruxelles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis s'alla promener à Trianon. — M. le duc de Rohan et la princesse sa femme ne veulent point entendre parler du mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure. Ils sont plus animés que jamais. Le prince de Léon est sorti de Paris. Ils veulent qu'il aille en Espagne, et lui il emploie tous ses amis pour les apaiser et pour les faire consentir à son mariage.

* La comtesse de Gramont avoit l'air d'une reine, beaucoup d'esprit et de grâce, du tour beaucoup dans l'esprit, et d'excellente compagnie ; haute, mais avec connoissance de ce qu'elle devoit. Elle avoit été élevée à Port-Royal des Champs, et en avoit conservé tout le goût, à travers les égarements de la beauté et de la jeunesse, et avoit vécu avec son mari, de la mort duquel on a parlé (1) et à cette occasion de sa vie et de son mariage, de manière à se faire considérer. Le goût que le roi eut toujours pour elle la mit de tout et l'avoit faite, en son temps, dame du palais de la reine. Madame de Maintenon la ménageoit et la craignoit auprès du roi ; il n'y avoit qu'un coin à la prendre, c'étoit celui de Port-Royal, dont la faveur ni les menaces ne la purent jamais détacher. Elle se fit même, dans les dernières années de cette fameuse abbaye, une affaire très-sérieuse pour s'y être enfermée pendant toute l'octave du Saint Sacrement. Ses dernières années furent toutes pour Dieu, et ce n'étoit pas sans de grands et courageux sacrifices. Ses frères avoient beaucoup d'esprit et de courage, très-aimables, mais particuliers, qui ne se marièrent point. Sa sœur avoit épousé le fameux Tyrconnel, qui soutint si bravement l'Irlande jusqu'à la fin de sa vie pour le roi Jacques. La comtesse de Gramont étoit une femme que tout le monde comptoit et ménageoit et qui étoit fort aimée de ses amis, dont elle avoit plusieurs.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi alla dîner à Meudon avec Monseigneur et y mena madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon et plusieurs dames. S. M. en revint de meilleure heure qu'elle n'avoit résolu, parce qu'elle se trouva un peu incommodée d'un dévoiement qui l'obligea de souper en particulier et très-légè-

(1) Tome XI, page 293.

rement. Madame la duchesse de Bourgogne et toutes les dames qu'il avoit menées en revinrent avec lui. — Le bruit se répandit que pendant que le roi étoit à Meudon madame de Maintenon y avoit vu en particulier mademoiselle Chouin, en qui Monseigneur a beaucoup de confiance. — On a des lettres de M. le duc d'Orléans du 26; il n'étoit plus qu'à trois journées de Tortose. Il avoit fait un détachement pour occuper un poste par où il faut passer pour aller à Tortose et où ils avoient mis quelque infanterie et neuf cents miquelets. A l'approche de nos troupes les ennemis ont abandonné le poste; leur infanterie a rejoint le corps de leurs troupes qui sont entre Taragone et Tortose, et les miquelets se sont dispersés dans les montagnes. C'étoit là le seul passage où les ennemis auroient pu nous arrêter et retarder notre marche.

Mardi 5, *à Versailles.* — Le roi ne tint point de conseil de finances le matin; il entendit la messe dans son lit. Le mal qu'il avoit hier ne l'a pas fort tourmenté la nuit. Il a peu mangé à son dîner et a passé de bonne heure chez madame de Maintenon, où il a travaillé avec M. de Chamillart. M. Fagon a obtenu de lui qu'il souperoit durant quelques jours dans sa chambre en particulier jusqu'à ce que l'incommodité qu'il a eue soit entièrement passée. — Le roi donna hier au maréchal d'Harcourt la petite maison de Pontaly qui est dans le grand parc; la comtesse de Gramont l'avoit. C'est une maison très-aimable, où il y a de beaux jardins, des canaux et des fontaines. — En sortant de son dîner le roi voulut bien me donner une petite audience dans son cabinet, et le roi m'accorda la grâce que je lui demandois en faveur du mariage de mon fils avec mademoiselle de Pompadour, qui étoit de vouloir bien que je cédasse ma place de menin de Monseigneur à M. de Pompadour, et la grâce que je lui demandois étoit d'autant plus favorable que M. de Pompadour étoit neveu de feu de Montausier et qu'il avoit été élevé auprès de Monseigneur. Le soir, quand

madame de Maintenon fut revenue de Saint-Cyr, elle manda à madame de Dangeau de descendre chez elle. Elle la fit entrer seule dans la chambre où le roi étoit, qui lui dit d'abord qu'il donnoit son consentement à ce qu'elle se démît de sa place de dame du palais entre les mains de sa belle-fille, et puis il ajouta qu'il lui conservoit la pension de 2,000 écus. Madame de Dangeau, qui ne s'attendoit point à cette dernière grâce-là et qui n'auroit pas même osé la demander, lui dit : « Ha! sire, vous me rendez honteuse par vos bontés, » et le roi lui dit : « Vous les avez bien méritées ; » et puis lui fit des questions si sa belle-fille étoit aussi jolie qu'on le disoit, et qu'il se réjouissoit pour l'amour de nous de ce qu'il en entendoit dire *. — Monseigneur alla courre le loup dans la forêt de Sénart et revint coucher à Petit-Bourg.

* Dangeau ne pouvoit pas trouver un meilleur parti pour son fils, ni M. et madame de Pompadour un à leur fille plus dans leur goût. Ils étoient riches, très-malaisés et ne pouvoient rien donner ; et Dangeau pouvoit attendre et trouvoit tout avec cela ; eux étoient passionnés de la cour, et n'avoient jamais pu y prendre. Le mari étoit un homme triste, qui s'étoit enterré dans l'obscurité dès sa jeunesse et qui n'avoit point servi ; ils s'étoient mariés lui et sa femme par amour. Il étoit usé, leurs affaires en désordre, l'ennui les poursuivoit, et la rage de la cour les avoit saisis l'un et l'autre. Le mari devenoit menin de Monseigneur, la femme par madame de Dangeau se flattoit des Marlys et des places qui pouvoient la mettre par elle-même ; c'étoit pour eux les cieux ouverts, et madame d'Elbeuf, sœur de madame de Pompadour, y comptoit bien trouver ses convenances.

Mercredi 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Monseigneur y vint de Petit-Bourg, où il avoit couché et consentit de bonne grâce que M. de Pompadour fût auprès de lui en ma place. Il me demanda auparavant si j'en avois parlé au roi et s'il l'agréoit. Le roi devoit aller dîner à Trianon avec madame la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon et quelques dames, mais M. Fagon obtint encore qu'il mangeât seul dans sa chambre. — Il y a des changements dans les maîtres des

requêtes qui devoient acheter les charges d'intendant du commerce. Le fils de M. Chauvelin n'aura point cette place-là; on la donne au fils de M. l'Escalopier, qui achète pour cela une charge de maître des requêtes. — Le mariage de Lanjamet * est déclaré depuis quelques jours. Il y a déjà longtemps qu'il a épousé par amour une fille qui lui donnera peu de bien, et il avoit confié son secret au roi et à quelques dames de la cour de ses amies, mais il ne l'a rendu public que depuis quatre ou cinq jours.

* Lanjamet étoit un de ces champignons de cour qui s'y aident de tout, dont l'impudence fait toute la consistance et qu'on est toujours surpris d'y trouver partout. Il avoit été longtemps lieutenant au régiment des gardes, et avoit de l'esprit et de la valeur; avec cela il se fourra dans les maisons ouvertes, puis dans d'autres et se fit des amis. C'étoit un petit homme, avec un nez de perroquet fort étrange qui tenoit tout son visage, qui parloit, décidoit, s'intriguoit et se rendoit familier à manger dans la main. Il étoit Breton, et moins que rien. M. de la Trémoille, président aux états de Bretagne, et voulant faire opiner la noblesse, les voix s'élevèrent confusément, et dirent qu'on fit sortir qui n'avoit pas droit d'opiner. Tous les gentilshommes l'ont, si jeunes et si gueux qu'ils soient, mais il faut être gentilhomme; M. de la Trémoille jeta les yeux partout, et dit qu'il ne voyoit là personne qui n'eût droit d'opiner; alors toutes les voix s'écrièrent: « Lanjamet, Lanjamet, qu'il sorte ou nous n'opinerons point. » A ce bruit, Lanjamet sortit sans se défendre, et ne parut plus aux états; mais il revint à la cour aussi impudent qu'auparavant. Cela apprit à M. de la Trémoille et à bien d'autres qu'il n'étoit pas gentilhomme. M. le Grand, madame d'Armagnac et leurs familles, la duchesse du Lude le protégeoient fort, et lui obtinrent un petit gouvernement en Bretagne. Il étoit pauvre, et ne bougeoit de Versailles, logé à la ville, et n'alloit jamais à Marly. La femme qu'il épousa avoit été assez belle; c'étoit la veuve d'un procureur au parlement, grande intrigante, galante, méchante comme un serpent, avec bien de l'esprit et bien de l'impudence. Elle se fourra par son mari chez M. le Grand, et mit à la fin la division dans cette famille, dont aucun ne la voulut plus voir, à l'exception du prince Charles. Quelque néant que fût Lanjamet, ce fut pour lui un mariage honteux.

Jeudi 7, jour de la fête de Dieu, à Versailles. — Le roi n'alla point à la procession quoique son mal aille tou-

jours en diminuant. — Le roi veut que le mariage de M. de Léon avec mademoiselle de Roquelaure se fasse, et avant le voyage de Fontainebleau. M. le cardinal de Noailles a fait là-dessus tout ce qu'un homme de bien, un galant homme et un homme en sa place devoit faire. Le roi a ordonné à M. de Rohan de le venir trouver dimanche et d'amener avec lui madame de Rohan, qui est aussi difficile que lui, et ni l'un ni l'autre n'y vouloient donner leur consentement. — Les articles du mariage de mon fils furent réglés par M. Voisin et signés l'après-dînée chez madame de Pompadour. — Il y a encore des changements sur les intendants du commerce. Foullé-Martangis ne le sera point; on met en sa place Rouillé de Fontaine, qui étoit intendant à Limoges, et on envoie à cette intendance Foullé-Martangis. On change aussi les intendants de Hainaut et de Poitou. Doujat étoit intendant de Poitou, on l'envoie en Hainaut, et Roujault, qui étoit intendant de Hainaut, va en Poitou.

Vendredi 8, *à Versailles*. — Le roi va tous les jours au salut et se promène ensuite à Trianon ou dans ses jardins. Il soupe encore en particulier dans sa chambre, mais il va reprendre son train ordinaire de souper en public. — L'électeur de Bavière et le maréchal de Berwick marchent avec toutes leurs troupes sur la Moselle. Ils laissoient le comte du Bourg avec le reste de leur armée pour défendre nos lignes, mais on commence à croire que le prince Eugène ne viendra point sur la Moselle, et que ce n'a été qu'une feinte et que même il va en Flandre conférer avec le milord Marlborough, comme des gens dont le dessein ne seroit pas encore formé. — Madame de Pontchartrain retomba hier dans les anciens accidents de sa maladie, qui est de perdre beaucoup de sang, et on n'a quasi plus d'espérance de la pouvoir guérir.

Samedi 9, *à Versailles*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart, qui prit l'ordre de S. M.

pour faire revenir mon fils pour achever son mariage (1). — On parle fort en Flandre d'une promotion d'officiers généraux; cependant on n'en parle point ici. — M. de Bagnols, qui étoit intendant en Flandre, ne va plus en ce pays-là. On donne sa place à M. de Bernières, qui étoit intendant à Ypres, et on envoie à Ypres M. le Blanc, qui étoit intendant en Auvergne. L'intendance d'Auvergne est donnée à M. Turgot de Saint-Clair. — Le roi a donné 1,000 écus de pension au chevalier de Hautefort, ancien colonel de dragons. — Les armées de Flandre sont tou-

---

(1) *Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne à madame de Maintenon.*

Au camp de Braine-la-Leud, le 10 juin 1708.

Il ne faut pas pousser plus loin, Madame, un silence que je me reproche il y a déjà quelque temps, et je ne puis me servir pour cela d'une meilleure occasion que celle du départ du marquis de Courcillon. J'ai cru que je ne pouvois mieux répondre à la demande que m'en a fait madame sa mère qu'en l'envoyant au plus tôt lui-même pour finir une affaire qui doit être aussi agréable à toute la famille, et que dans le cours de la campagne on ne pouvoit choisir de temps plus tranquille que celui-ci et où il y eût moins d'apparence de quelque action. J'écris au roi qu'on n'a jamais vu de plus belle armée ni mieux rétablie que celle qu'il a ici, et que sa volonté surpasse encore sa beauté. Je vous supplie de me faire savoir, Madame, s'il est content de moi, et si jusqu'ici je n'ai rien fait qui lui ait déplu. Quoi qu'il en soit, je puis vous assurer que je n'ai jamais eu et n'aurai, s'il plaît à Dieu, que son service en vue, et que je lui ai dit la vérité.

Je ne vous parle pas de notre duchesse de Bourgogne; je suis étonné de sa régularité à m'écrire, et rien ne me fait mieux connoître l'amitié que vous m'avez toujours dit qu'elle a pour moi et dont je ne suis pas en doute. Il n'est, je crois, pas besoin que je vous la recommande, et vous en faites là-dessus plus que je ne puis vous en demander. Il ne me paroît pas jusqu'ici qu'elle se dissipe autant que par le passé; mais si cela étoit, Madame, je vous conjure de lui dire que je vous ai écrit pour la retenir, car, quoiqu'elle soit d'une grande exactitude à ses devoirs, je n'y sache rien de plus contraire que la dissipation. Faites-la aussi, je vous prie, songer à sa santé, de ma part, car vous savez qu'elle n'y pense pas toujours en tout ce qu'elle fait. En un mot, je vous conjure, Madame, de ne la point perdre de vue, de me rendre auprès du roi les bons offices que vous pourrez m'y rendre, de me conserver toujours l'honneur de votre amitié, et d'être persuadée que la mienne pour vous ne peut être plus sincère.

Louis.

(*Lettres de Louis XIV, etc., à madame de Maintenon*, imprimées pour MM. les bibliophiles français; Paris, Didot, 1822, 1 vol. in-8°.)

jours dans leurs mêmes camps, la nôtre entre Genappe et Braine-la-Leud, celle des ennemis entre Louvain et Bruxelles, et comme il y a beaucoup de fourrages dans ces deux camps-là, il y a apparence qu'on y demeurera encore longtemps.

Dimanche 10, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. — Le roi, qui est fort content de M. Amelot, son ambassadeur en Espagne, lui a donné pour son fils, qui est maître des requêtes, l'agrément pour acheter la première charge de président à mortier qui sera à vendre. — Il paroît, par toutes les nouvelles qu'on a d'Italie, que les troupes de l'empereur qui sont dans l'État de Milan et dans les pays circonvoisins veulent se rassembler pour assiéger Ferrare et le rendre ensuite au duc de Modène, qui a toujours conservé des prétentions sur cette ville, quoique depuis assez longtemps les papes en soient maîtres. Ils y tiennent même toujours un légat. — M. de Louville, à qui le roi d'Espagne avoit donné le gouvernement de Courtray, dont les ennemis sont maîtres présentement, épouse mademoiselle de Nointel, fille du conseiller d'État et nièce de M. Desmaretz.

Lundi 11, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Il devoit travailler le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, qui envoya lui demander permission de ne point venir parce qu'il est à Paris auprès de madame sa femme, qui se meurt. — On a nouvelle que de nos cent barques que nous envoyons en Catalogne pour l'armée de M. le duc d'Orléans il en étoit arrivé quelques-unes à Péniscola, quelques autres s'étoient sauvées à Port-Mahon et que d'autres encore étoient revenues en Languedoc; ainsi il n'y en a pas la moitié qui soient tombées entre les mains des ennemis, et on avoit dit d'abord qu'il les avoient prises toutes. — Le prince Pio est arrivé ici depuis quelques jours de Madrid. Il s'en va en Sicile, où le roi d'Espagne

l'envoie en qualité de commandant des armées. Les Espagnols appellent ces commandants *governador de las armas.* — Hier matin le roi donna à M. d'Antin la charge de directeur général des bâtiments. Il aura près de 50,000 francs d'appointements et tout autant d'autorité quasi qu'en avoient les surintendants des bâtiments. Le roi, dès hier après dîner, commença à travailler avec lui *.

* Le roi dégrada la charge d'un valet pour la donner à un seigneur. D'Antin ne fut que directeur, et Mansart étoit surintendant et ordonnateur. Bien des gens étoient après cette charge, qui avoit un rapport continuel avec le roi, et donnoit toutes sortes d'entrées et à toutes heures par les derrières, et un profit immense. Le choix balança longtemps; il est si aisé d'y voler gros que le roi en fut en peine. On ne douta point de l'exclusion de d'Antin sur une question que le roi fit à Monseigneur, sur laquelle il lui ordonna de lui répondre net. Monseigneur ne fit que baisser la tête en signe d'oüi, sans proférer un mot. « Je vous entends, dit le roi, je le voulois savoir. » Les prétendants éveillés le surent aussitôt et s'en réjouirent; leur étonnement n'en fut que plus grand vingt-quatre heures après.

Mardi 12, *à Versailles.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, et l'après-dînée, avant que d'aller à la promenade, il travailla avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne, qui a commencé au dernier voyage de Marly à prendre du lait, le continue avec succès. Elle ne soupe point encore avec le roi, mais elle ne laisse pas d'ailleurs de mener sa vie ordinaire, et après qu'elle a soupé chez elle tous les soirs elle entre dans le cabinet du roi quand il sort de table. — On mande de Pologne qu'il y a une suspension d'armes pour un mois entre les troupes du roi Stanislas et celles de la confédération de Sandomir, afin qu'on puisse tenir en repos à Varsovie une assemblée des députés des deux partis pour chercher les moyens de rétablir la paix en ce pays-là. On espère même que le palatin de Belz fera son accommodement avec le roi Stanislas. — Le comte de Villiers, brigadier de dragons et qui commandoit les dragons de la reine, a été tué par un capitaine ré-

fermé de ce régiment, qui s'est sauvé chez les ennemis.

Mercredi 13, à Versailles. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. Durant cette octave il va presque tous les jours au salut et va se promener ensuite. — On mande de Madrid que l'armée du marquis de Bay qu'il commande en Estramadure avoit passé, le dernier du mois de mai, la Guadiana sur le pont de Badajoz et étoit allée camper à Valverder, où il n'est séparé des ennemis que par la petite rivière qui vient de Badajoz à Olivensa. — L'archiduc envoie le cardinal Grimani à Naples en qualité de vice-roi. Il en fait revenir le comte de Thaun, qui servira cette année en Piémont, et le prince Philippe de Darmstadt, qui est à Vienne, est fait général des troupes du royaume de Naples. — Notre armée de Flandre est toujours dans le même camp, où il nous vient beaucoup de déserteurs de l'armée ennemie. Des partis de la garnison de Namur ont battu trois ou quatre partis de l'armée ennemie. Le bruit court en ce pays-là que le prince Eugène viendra avec les troupes qu'il devoit commander sur la Moselle joindre l'armée de Marlborough.

Jeudi 14, à Versailles. — Le roi alla en carrosse à la paroisse, d'où il accompagna le Saint Sacrement jusqu'au reposoir qui est à côté de l'hôtel de M. le prince de Conty et repassa par la place Dauphine, dont on fit le tour, et reconduisit le Saint Sacrement toujours à pied jusqu'à la paroisse, où il entendit la grande messe. — L'électeur de Bavière a laissé une partie de son armée en Alsace sous les ordres du comte du Bourg, et avec le reste de ses troupes il a marché sur la Sarre avec le maréchal de Berwick. Ils arrivèrent le 10 à Sarrelouis et ont laissé un corps très-considérable à Bouquenom. Le prince Eugène, qui doit commander l'armée des ennemis de ces côtés-là, étoit attendu à Francfort le 9, où l'électeur de Mayence et le duc d'Hanovre se devoient rendre aussi en même temps. — M. de Chamarande, lieutenant général, a ordre d'aller à Toulon, où il commandera les troupes

en dedans de la ville et en dehors. Il y a déjà quelques jours que le roi a donné ordre à Langeron, lieutenant général des vaisseaux, et à Vauvré de s'y rendre aussi, et ils prendront congé du roi au premier jour pour s'y en aller.

Vendredi 15, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. En sortant de la messe il avoit signé le contrat de mariage de mon fils et puis avoit travaillé avec M. d'Antin. — M. le duc d'Orléans écrit de Ginestar, où il est campé (ses lettres sont du 8), que le 1er de ce mois, ayant appris qu'il y avoit à Falcete, qui est à cinq lieues de Ginestar, douze cents hommes de pied, quatre cents chevaux et mille miquelets, il résolut de les enlever, et pour cela il détacha trois mille hommes de pied et huit cents chevaux commandés par Gaetano, lieutenant général des troupes d'Espagne, qui arrivèrent à Falcete le 2 à la pointe du jour. Les ennemis, qui n'étoient point avertis de leur marche, voulurent se sauver dans les montagnes, mais ils furent suivis de si près et attaqués si vigoureusement que la cavalerie ennemie prit la fuite à toute bride. On leur tua quatre ou cinq cents hommes; on fit cinq cents prisonniers. On prit tous leurs bagages et leurs munitions et beaucoup d'officiers. M. le duc d'Orléans avoit aussi détaché, le 1er du mois, don Joseph Vallejo avec deux cents chevaux pour aller sur le chemin de Tortose à Taragone, où les ennemis avoient amassé tous les bestiaux du pays pour servir à la subsistance de la garnison de Tortose, si la place étoit assiégée. Il y marcha, battit les ennemis, défit les miquelets qui vouloient s'opposer à sa retraite et amena au camp mille bœufs et six mille moutons, que S. A. R. fit distribuer aux troupes. Il enleva encore quelques troupes qui occupoient d'autres petits postes et ramena cent trente prisonniers.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla avec M. Desmaretz à son ordinaire.

L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et puis alla se promener à l'Étoile, qui est la maison de madame la duchesse d'Orléans dans le parc. Il y mena avec lui madame la duchesse de Bourgogne dans sa petite calèche. Il fut fort content de l'Étoile et ordonna à M. d'Antin d'y faire faire tout ce que madame la duchesse d'Orléans souhaiteroit d'y faire pour l'embellissement du lieu. Au retour de l'Étoile le roi trouva ici la reine d'Angleterre, qui vint lui dire adieu et qui l'attendoit chez madame de Maintenon. — On a fait depuis quelques jours l'opération de la ponction au comte de Fiesque; on lui a tiré douze pintes d'eau. On craint fort qu'il n'en puisse pas échapper, et comme il commence à enfler tout de nouveau, il veut aller se mettre entre les mains du médecin de Chaudray. — Le vieux marquis de Vibraye, père du lieutenant général, est mort à Paris au Luxembourg, où il avoit un bel appartement que le roi lui avoit continué depuis la mort de sa femme, qui étoit dame d'honneur de madame la duchesse de Guise. — Monseigneur partit vendredi de Meudon, où il étoit depuis quelques jours et alla coucher à Petit-Bourg, et aujourd'hui il arrive à Fontainebleau. Il a dans sa berline madame la princesse de Conty, qui étoit dès le mercredi à Meudon.

Dimanche 17, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. Pelletier et puis alla se promener à Trianon. — M. le duc d'Orléans a détaché le comte de Bezons pour s'approcher de Tortose. Il a pris deux ou trois petits châteaux qui auroient pu nous incommoder durant le siége de cette place. On compte qu'on y pourra ouvrir la tranchée le 19 ou le 20. — Le mariage de mon fils se fit le matin à Saint-Sulpice et le soir la noce à l'hôtel de Navailles, chez madame la duchesse d'Elbeuf, qui fut fort magnifique. — On travailla aux articles du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure*, et le roi veut que ce mariage s'achève; et en cas que M. de Rohan et madame de Roque-

laure ne soient point d'accord sur les conditions, le roi décidera. Le duc de Rohan, qui s'étoit aheurté à ne vouloir point faire finir cette affaire, en est tombé malade. Le prince de Léon est revenu à Paris, où il se tient caché; il fait tout ce qu'il peut pour fléchir M. son père, mais fort inutilement jusqu'ici. Mademoiselle de Roquelaure est demeurée dans le couvent de la Croix, faubourg Saint-Antoine, où elle est gardée par quatre ou cinq religieuses, qui ne lui permettent de parler à personne ni d'écrire (1).

* Plus la duchesse de Roquelaure étoit outrée de l'aventure de sa fille, plus elle avoit raison de vouloir le mariage. On ne doit pas être surpris que le roi y mît toute son autorité, surtout ne lui en coûtant rien qu'une permission au duc de Rohan de substituer tous ses biens de Bretagne.

VOYAGE DE FONTAINEBLEAU.

Lundi 18, *à Petit-Bourg*. — Le roi partit d'assez bonne heure de Versailles pour avoir le temps en arrivant ici de se promener (2). Il avoit dans son carrosse madame la duchesse de Bourgogne, madame la duchesse de Brancas et la maréchale d'Estrées. — La duchesse du Lude

---

(1) Louis XIV avoit toujours eu beaucoup de bontés pour mademoiselle de Roquelaure, et M. de Léon savoit qu'il prenoit intérêt à ce qui regardoit mademoiselle de Roquelaure. M. de Léon résolut donc de confier son dessein au roi avant de l'exécuter. Il lui demanda audience, lui conta la situation où il se trouvoit, tout étant arrêté et convenu pour le mariage; mais M. le duc de Rohan (homme fort extraordinaire) ne voulant rien finir. Il lui dit que ce n'étoit point au roi, mais au plus honnête homme de son royaume qu'il comptoit parler dans ce moment, et lui fit l'histoire de son projet et de tous ses arrangements pour l'exécution. Le roi l'écouta et lui dit qu'il ne vouloit rien savoir de tout cela. Dès le lendemain M. de Léon l'exécuta. M. de Roquelaure vint se plaindre et demanda justice. Les esprits à la fin se radoucirent. C'est M. de Léon qui m'a conté lui-même son histoire. (*Note du duc de Luynes.*)

(2) « Sa Majesté s'est fort bien portée jusqu'à son départ de Versailles, excepté un peu de rhume qu'elle s'étoit attiré en essayant plusieurs fois des perruques et en se morfondant la tête. » (*Journal de la santé du Roi*, par Fagon.)

est restée à Versailles avec la goutte; et madame de Mailly y est restée aussi auprès de mademoiselle sa fille, qui a la petite vérole ou la rougeole au moins. — Il y a eu ces jours passés un ouragan depuis le Quesnoy jusque sur la Somme. Il n'étoit en largeur que d'environ soixante toises et en longueur dix-huit ou vingt lieues; mais il a été si violent qu'il a renversé les arbres et les maisons, et le dommage qu'il a fait est de plus de 500,000 écus, à ce qu'on mande de ce pays-là. — Montgeorges, qui commande à Nice, et Artagnan, qui est avec quelques troupes sur le Var, mandent qu'on a fait couper des chemins dans la montagne qui rendront le chemin par où M. de Savoie vint l'année passée en Provence impraticable et qu'il lui faudroit plus de six semaines pour le raccommoder médiocrement, et qu'ainsi il n'y a rien à craindre de ces côtés-là.

Mardi 19, à Fontainebleau. — Le roi malgré la pluie se promena tout le matin dans les jardins de Petit-Bourg; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui. Après la promenade on revint dîner, et à une heure et demie on en partit pour venir ici, où le roi arriva à cinq heures. — On reçut à Petit-Bourg des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne; son armée est toujours dans le même camp, où la gauche souffre un peu par le manque d'eau et l'éloignement des fourrages. — On mande de la Rochelle qu'on y avoit arrêté ces jours passés un Anglois qu'on avoit mis en prison parce qu'il ne vouloit point parler; le lendemain on alla dans la prison pour l'interroger, et on trouva qu'il s'étoit étranglé. — Un patron de barque françois arrivé à Marseille depuis quelques jours a rapporté de mauvaises nouvelles de Palerme. Il dit avoir vu M. de Mahoni, à qui on avoit refusé d'entrer dans la ville; que, y ayant voulu entrer par force avec les troupes qu'il avoit, on avoit tiré sur lui et que même il avoit été blessé au bras; que la populace armée entouroit la maison du vice-roi, et que dans les rues on

crioit véritablement : *Vive le roi d'Espagne*, mais qu'on n'y ajoutoit plus Philippe V, ce qu'ils avoient toujours fait jusqu'ici et qu'il paroissoit que le parti de l'archiduc y devenoit le plus fort.

Mercredi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et après le conseil il travailla avec M. de Chamillart. L'après-dînée il alla tirer dans ses parcs. — Le roi fit une promotion de cinq lieutenants généraux, de deux maréchaux de camp et de douze brigadiers d'infanterie. Les lieutenants généraux sont : MM. de Puiguyon, de Kercado, de Bouzols, le comte d'Évreux et le comte de Villars, frère du maréchal.

Maréchaux de camp. — MM. le vidame d'Amiens, le marquis de Nangis.

Brigadiers. — MM. de Mirabaut, d'Épinay du régiment de Charolois, le marquis d'Angennes, le marquis de Leuville, le chevalier de Croy, le marquis de Charost, le duc de Mortemart, le marquis de Seignelay, le duc de Montbazon, Youel, Brillac, Contades. Ces trois derniers brigadiers sont capitaines au régiment des gardes.

Jeudi 21, *à Fontainebleau.* Le roi courut le cerf l'après-dînée ; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. — M. de Langeron prit le soir congé du roi pour s'en aller à Toulon. Vauvré, qui devoit partir en même temps que lui est demeuré ici avec la fièvre, mais il espère pouvoir partir dans peu de jours. — Par les dernières lettres qu'on a de M. le duc d'Orléans on apprend qu'il n'étoit plus qu'à une lieue de Tortose. Tout son canon étoit arrivé; il nous est venu en une heure de temps cent soixante-dix soldats et douze officiers qui ont déserté de Tortose. — On mande de Gênes que la princesse de Wolfenbuttel est arrivée à Milan et que dans peu de jours elle y fera une entrée magnifique comme reine d'Espagne. La flotte de l'amiral Leak, sur laquelle elle doit s'embarquer pour passer à Barcelone, a paru à la hauteur de Savone. On doit embarquer sur cette flotte

quatre mille hommes, et quand ils seront arrivés en Catalogne les troupes de l'archiduc seront encore beaucoup plus foibles que les nôtres.

Vendredi 22, *à Fontainebleau.* — Le roi courut l'aprèsdînée avec les chiens de M. le comte de Toulouse; madame la duchesse de Bourgogne étoit dans sa calèche avec lui. Monseigneur est toujours à ces chasses-là et à cheval. Le roi n'a point fait venir ici les comédiens ce voyage. — Les articles du mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure sont signés. M. le duc de Rohan n'a voulu donner que 12,000 livres de rente à son fils, et madame la duchesse de Roquelaure n'en donne pas davantage à sa fille. Elle en vouloit donner 18,000 si M. le duc de Rohan en avoit voulu donner autant à son fils. On ne pourra encore achever le mariage de plus de deux mois, parce que M. le duc de Rohan et madame la duchesse de Rohan veulent tous deux, avant le mariage, faire une substitution de presque tout leur bien et que même le prince de Léon mette dans cette substitution 100,000 écus qu'il avoit eus de mademoiselle de Chabot, condition que M. son père a exigée de lui et sans laquelle il avoit déclaré qu'il ne signeroit point au contrat. Comme cette substitution est contraire à la coutume de Bretagne il faut des lettres patentes, vérifiées au parlement de Bretagne.

Samedi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil de finance et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'aprèsdînée il travailla avec M. de Chamillart. Il avoit donné ordre pour se promener autour du canal à cinq heures avec madame la duchesse de Bourgogne, mais la pluie, qui fut violente, l'en empêcha. — On apprit le soir que madame de Pontchartrain * étoit morte à onze heures du matin à Paris. C'étoit une femme d'un rare mérite et regrettée universellement de tout le monde et même de ceux qui ne la connoissoient pas, tant elle étoit en bénédiction. Elle étoit sœur de M. de Roucy. Elle laisse trois

garçons (1). — On apprend d'Angleterre qu'on a mandé de la part de la reine Anne à milord Griffin, qui est à la Tour de Londres, que son procès étoit fait, qu'il n'avoit

---

(1) « La France vient de perdre une femme dont la naissance étoit des plus illustres, mais beaucoup au-dessous de son mérite. Elle avoit une dévotion sans hypocrisie, une vertu sans faste, un cœur sincère et pénétré de l'amour divin; une humilité chrétienne, une ardente charité, une piété sincère, une douceur angélique et une modestie charmante. C'étoit une épouse qui n'avoit point ou peu de pareilles, une femme sans volonté, sans ambition, sans entêtement, qui pouvoit servir d'exemple à toutes les personnes de son sexe, qui étoit estimée et honorée partout et qui avoit enfin une patience et une résignation aux volontés de Dieu peu communes.

« Quand après cette peinture, qui pourroit passer pour l'idée d'une femme qui ne se trouve point et qui s'est pourtant trouvée, je ne nommerois pas madame la comtesse de Pontchartrain, tous ceux qui ont eu l'avantage de la connoître ou qui en ont entendu parler la nommeroient aussitôt, puisque le bruit de toutes les vertus qu'elle possédoit dans le plus haut degré et dont aucune ne lui étoit disputée l'avoit fait connoître même de tous ceux qui n'avoient pas l'avantage de l'approcher, et que son nom étoit tous les jours dans la bouche de tout le monde, et surtout dans celle des pauvres, qu'elle a regardés pendant toute sa vie comme ses enfants. Toutes les choses et tout l'argent dont il lui étoit permis de disposer étoient à eux; elle entretenoit un grand nombre de familles; quelques gens même de distinction que la fortune avoit maltraités, particulièrement ceux qui étoient dans le service, recevoient selon les occasions des marques de ses libéralités, mais sans savoir de quelles mains elles leur venoient, puisqu'elle ne vouloit pas se souvenir elle-même du bien qu'elle faisoit et qu'elle vouloit que sa main gauche ignorât ce que faisoit sa droite. Vous jugez bien qu'une femme de ce caractère et qui paroissoit sacrifiée dès ce monde a souffert avec autant de résignation que de patience toutes les douleurs d'une longue maladie, pendant laquelle elle a été assistée par le P. de Latour, général des prêtres de l'Oratoire, qui ne l'a point abandonnée. Son appartement étoit tous les jours rempli d'un fort grand nombre de duchesses, et l'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'elle en pouvoit compter beaucoup dans sa famille. Tout ce que la cour a de plus illustre s'y rendoit souvent aussi, et l'empressement de savoir des nouvelles d'une santé qui étoit si chère à tout le monde et qui devoit être bien précieuse à tous ceux qu'elle avoit obligés faisoit que son appartement étoit presque toujours rempli d'un grand nombre de personnes de la plus haute distinction et de beaucoup d'autres moins qualifiées, de manière que, selon les bruits qui s'y répandoient qu'elle se portoit un peu mieux ou qu'elle étoit plus mal, on voyoit régner la joie ou la douleur dans cette grande assemblée; et si la mort de cette comtesse l'a fait cesser, elle ne l'a pas fait oublier, puisque son souvenir demeurera longtemps gravé dans les cœurs de tous ceux qui la connoissoient ou qui ont ouï faire le portrait de ses vertus. Je pourrois ajouter ici que ceux qui entendront un jour parler d'elle pourront bien la regarder comme une

qu'à se préparer à la mort et qu'il auroit le cou coupé le 27 de ce mois. — Il est arrivé à Rochefort et en différents ports de Bretagne des vaisseaux revenant de la mer du Sud chargés de beaucoup de marchandises, mais il n'y a pas tant d'argent qu'on croyoit, car il n'y a que trois millions en tout.

---

sainte, puisqu'elle passe pour telle aujourd'hui dans l'esprit de beaucoup de gens. Elle est morte comme elle avoit vécu, avec une entière soumission aux volontés de Dieu; quoiqu'elle se fût depuis longtemps familiarisée avec la mort, elle n'a pas laissé de dire qu'elle n'avoit pas cru la devoir appréhender comme elle faisoit dans le temps qu'elle la voyoit approcher : bel exemple pour tous ceux qui ne mènent pas une vie aussi régulière et aussi sainte, car tous ceux qui vivent bien peuvent compter sur la miséricorde de Dieu, quand ils ne seroient pas parvenus à la perfection des saints. Madame de Pontchartrain ne demanda que deux choses en mourant, mais elle les recommanda fortement, savoir que son convoi se fît avec le plus de simplicité qu'il seroit possible et que l'on eût soin de ses domestiques.

« A peine eut-elle rendu les derniers soupirs que son époux, pénétré de la plus vive douleur, partit aussitôt avec le P. de Latour, dont je viens de parler, et le P. Simon, de la même congrégation, pour se rendre à Pontchartrain afin d'y pleurer, éloigné de la foule qui n'auroit pas manqué de l'accabler, une épouse dont il avoit toujours été tendrement aimé et qu'il avoit aimée de même. En effet jamais époux n'a fait voir plus d'amour et plus d'attachement pour une femme et n'en avoit eu plus de soin. Il passoit les jours et les nuits auprès d'elle, le temps dont ses grands emplois lui permettoient de profiter. Il étoit témoin de tout ce qu'elle prenoit, et il le lui faisoit souvent prendre lui-même. Enfin jamais époux n'ont eu plus d'attachement l'un pour l'autre, et jamais union pareille n'a attiré plus de louanges aux époux que l'on a donnés pour exemple de l'amour conjugal.

« Ce triste époux fut à peine arrivé à Pontchartrain que presque tous les parents de son illustre épouse s'y rendirent plutôt pour être témoins de sa douleur que pour le consoler, puisqu'ils avoient besoin d'être consolés eux-mêmes, mais ils devoient cette reconnoissance à la manière dont M. le comte de Pontchartrain en avoit toujours usé avec une parente qui étoit digne de l'hommage de toute la terre.

« Ceux qui connoissent la bonté du cœur de M. le chancelier, dont je voudrois qu'il me fût permis de vous faire ici l'éloge, peuvent juger de la douleur dont ce chef de la justice fut pénétré lorsqu'il apprit la mort d'une personne pour qui ses vertus ne lui avoient pas donné moins de vénération que la grandeur de sa naissance. Il en apprit la mort au roi, et il supplia en même temps Sa Majesté de le dispenser de se trouver au conseil qui se devoit tenir le lendemain, ce que ce prince lui accorda. (*Mercure* de juin, pages 373 à 383.)

* Madame de Pontchartain étoit tout à la fois le modèle et la coqueluche de la cour, l'esclave et la victime d'un mari barbare et l'adoration de son beau-père le chancelier et de sa belle-mère, qui ne s'en consolèrent jamais; la vertu la plus universelle, la bienséance la plus accomplie, l'esprit le plus sensé, le plus naturel, le plus aisé, la sagesse la plus exacte et la plus gaie, la sensibilité la plus retenue, la modestie la plus respectée, la sainteté la plus soutenue, la plus aimable, la plus aimée, la femme la plus amèrement et la plus universellement regrettée qui ait paru à la cour. Sa seule considération empêcha par deux fois son mari d'être chassé, qui, à sa mort donna des scènes et des comédies non pareilles. Ce fut un honneur particulier que le roi fit au chancelier de lui envoyer faire compliment à cette occasion, qu'il savoit lui être vraiment cruelle.

Dimanche 24, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier; la pluie qu'il fit tout le jour l'empêcha de sortir. — On a nouvelle que l'empereur a donné l'investiture de tout le Montferrat à M. de Savoie, qui lui avoit fait déclarer que sans cela il ne se mettroit point en campagne. Cette investiture doit fort fâcher M. de Lorraine, car il n'y avoit que lui et madame la Princesse qui y eussent des prétentions raisonnables. — On fait venir en Provence quelques troupes de celles qui étoient sous le duc de Noailles en Roussillon, et entre autres le régiment de Hessy, qui est de trois bataillons et qui doit arriver à Toulon à la fin de ce mois. — Madame la présidente de la Traisne mourut à Paris. Elle étoit sœur de MM. de Comminges et avoit toujours été en réputation de femme de beaucoup d'esprit. — M. de Saint-Contest est intendant de l'armée de la Moselle; M. de Bernières de l'armée de Flandre; M. de la Houssaye de l'armée du Rhin; M. d'Angervilliers de l'armée de Dauphiné, et M. de........ de l'armée de Catalogne.

Lundi 25, *à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine par pure précaution, et après son dîner, qui ne fut qu'à trois heures, il passa chez madame de Maintenon, où il demeura toujours jusqu'à son souper. Monseigneur

courut le loup. — On mande que le prince Eugène, qui étoit arrivé à Coblentz, en étoit reparti déguisé, et l'on croit qu'il est allé en Brabant conférer avec milord Marlborough et prendre avec lui de nouvelles mesures, voyant bien qu'il ne pourroit rien faire sur la Moselle. — Madame la duchesse de Rohan arriva ici ayant laissé M. son mari assez malade à Paris. On crut d'abord qu'elle venoit pour quelque difficulté sur le mariage de son fils avec mademoiselle de Roquelaure, mais on sut le soir qu'elle n'étoit venue que pour demander au roi que le chevalier de Rohan, son second fils, qui est ancien colonel, fût fait brigadier. — Hier matin le roi envoya un gentilhomme ordinaire faire compliment à M. le chancelier sur la mort de madame de Pontchartrain, sa belle-fille, et lui dire en même temps qu'il le dispensoit pour ce jour-là de venir au conseil.

Mardi 26, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finance à son ordinaire. M. le chancelier y vint, et le roi lui fit encore beaucoup d'honnêtetés et des compliments très-obligeants sur la perte qu'il vient de faire de sa belle-fille. L'après-dînée le roi alla courre le cerf; madame le duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. On prit deux cerfs; mais Monseigneur, qui étoit à la chasse revint après la prise du premier, et après s'être déshabillé il alla se promener autour du canal avec madame la princesse de Conty. — Il est venu ces jours-ci plusieurs lettres de Flandre qui portent que nous avions eu envie de surprendre Bruxelles et que même il y avoit dans le camp quatre mille échelles qu'on avoit fait faire à cette intention; que monseigneur le duc de Bourgogne ne l'avoit pas voulu exécuter sans savoir auparavant si le roi approuveroit cette entreprise, et que le courrier qui avoit apporté ici ses dépêches avoit eu ordre de repartir dans l'instant et porter la réponse du roi qui n'approuvoit pas cette entreprise.

Mercredi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil

d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla tirer. Monseigneur se promena autour du canal avec madame la princesse de Conty; madame la duchesse de Bourgogne s'y promena aussi avec ses dames. — M. de Chamillart vint trouver le roi au retour de sa chasse, et lui apporta des lettres de M. le duc d'Orléans, qui sont du 16. Il mande au roi que le 12 il avoit investi Tortose à la demi-portée du mousquet; qu'on avoit encore pris trois cents hommes qui étoient dans des postes avancés et cinq barques qui portoient dans la place des farines et de la chair salée; que la garnison étoit de neuf bataillons de troupes réglées, de deux escadrons et de deux mille miquelets; que notre canon arrivoit; que nous avions deux ponts sur l'Èbre, un au-dessus et l'autre au-dessous de Tortose; qu'on ouvriroit la tranchée incessamment, et que malgré la force de la garnison il espéroit être bientôt maître de la place, qui n'est pas bonne. Comme nous sommes maîtres des hauteurs qui en sont très-proches, notre canon plongeroit dans tous les ouvrages.

Jeudi 28, *à Fontainebleau*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; elle avoit fait l'honneur à ma belle-fille de la lui présenter avant son dîner. — Les armées de Flandre sont toujours dans les mêmes camps. — L'abbesse de Saint-Pierre à Lyon, sœur du feu duc de Chaulnes, est morte depuis quelques jours dans son couvent; c'est une des belles abbayes de France et magnifiquement bâtie. — L'électeur de Bavière et le duc de Berwick ont quitté le camp de Sarrelouis et allèrent camper le 24 à Blicastel, où ils comptent de trouver du fourrage suffisamment jusqu'à ce que les ennemis se soient déterminés à quelque chose. M. de Saint-Frémont est resté auprès de Sarrelouis avec un corps considérable. Les ennemis sont encore à Castellane, où le prince Eugène n'étoit pas encore arrivé. M. le duc d'Hanovre est à Muhlberg dans les lignes d'Ettlingue.

Vendredi 29, *à Fontainebleau.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et l'après-dînée il alla tirer. — Le roi a donné à madame de Brissac, sœur du duc et qui est religieuse à Chelles depuis plus de vingt ans, l'abbaye de Saint-Pierre à Lyon, vacante par la mort de la sœur de feu M. le duc de Chaulnes; c'est une abbaye magnifique et par le revenu et par le bâtiment. — Les armées de Flandre sont toujours dans les mêmes camps. Nous serons obligés de changer bientôt le nôtre, parce que les fourrages commencent à manquer. — Les Anglois assemblent des troupes dans l'île de Wight et ont beaucoup de vaisseaux armés; ils voudroient nous donner de l'inquiétude pour nos côtes. — M. le duc de Savoie a un corps de troupes auprès de Suze. Il en a un autre auprès de Pignerol, et il en fait encore approcher d'autres vers les côtes de la mer, comme s'il les vouloit faire embarquer sur la flotte de l'amiral Leak, qui est encore auprès de Gênes; ainsi on ne peut encore pénétrer les desseins de ce prince.

Samedi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi, après le conseil de finance, travailla avec M. Desmaretz comme à l'ordinaire. L'après-dînée il courut le cerf avec les chiens de M. le duc du Maine et au retour il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne étoit à la chasse avec le roi dans sa calèche. — On mande de Madrid que notre armée d'Estramadure, que commande le marquis de Bay, est toujours fort proche de celle des Portugais, mais il ne s'est rien passé encore de considérable de ces côtés-là, et les grandes chaleurs les obligeront bientôt d'entrer dans des quartiers de rafraîchissements jusqu'au mois de septembre. — Par les nouvelles qu'on a d'Italie, il ne paroît pas que les troupes de l'empereur se hâtent de faire le siége de Ferrare. — Le pape a fait demander au roi son agrément pour lever des troupes en Avignon, et il a aussi demandé aux cantons catholiques d'en pouvoir lever en

leur pays. Les Impériaux voudroient qu'il donnât l'investiture du royaume de Naples à l'archiduc, et on assure ici qu'il a dit qu'il souffriroit plutôt le martyre que de reconnoître un autre roi d'Espagne que Philippe V jusqu'à ce que la paix soit faite.

Dimanche 1er juillet, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. le chancelier aux affaires de la marine; M. le chancelier travailloit en la place de son fils, qui a toujours été malade à Pontchartrain depuis la mort de sa femme. A six heures le roi monta dans sa petite calèche découverte avec madame la duchesse de Bourgogne et s'alla promener autour du canal. Monseigneur s'y promena de son côté avec madame la princesse de Conty et plusieurs dames. Les autres princesses étoient chacune dans leur carrosse avec plusieurs dames aussi. Il y avoit beaucoup de carrosses d'ambassadeurs et de courtisans, et cela avoit un air assez magnifique. — Il arriva le soir un courrier du duc de Noailles, qui a envoyé six bataillons et six escadrons en Provence, comme le roi lui avoit ordonné; mais comme M. le duc d'Orléans, qui n'étoit point encore instruit de ce détachement, lui envoyoit d'autres ordres; il a fait partir ce courrier pour en informer le roi, afin qu'on lui mandât ce qu'il falloit qu'il fît présentement. On fera repartir le courrier demain.

Lundi 2, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf l'après-dînée seul dans sa petite calèche ; à toutes les chasses Madame suit toujours le roi dans une calèche séparée. Madame la duchesse de Bourgogne monta à cheval avec beaucoup de dames et alla se promener dans la forêt. — L'armée du prince Eugène a remarché en arrière et étoit campée, par les dernières nouvelles qu'on a eues, dans la plaine de Boppart. On ne doute plus que son dessein ne soit de marcher en Flandre pour se joindre à Marlborough. — L'empereur a donné à l'électeur palatin l'investiture du haut Palatinat, et l'ambassadeur de cet électeur à la diète de

Ratisbonne a pris séance au-dessus des autres électeurs séculiers. —Le roi donna ces jours passés une pension de 500 écus à l'abbé Marcara, Milanois, qui a quitté les bénéfices qu'il avoit en ce pays-là et a suivi M. de Vaudemont en France. — Notre armée en Flandre est toujours dans le même camp, et monseigneur le duc de Bourgogne fait accommoder des chemins à droite et à gauche, comme un homme qui veut bientôt décamper et qui ne veut point que les ennemis sachent de quel côté il veut marcher.

Mardi 3, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finance à son ordinaire, et travailla ensuite avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart. — Il arriva le soir un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qu'on fit repartir aussitôt. On n'apprend aucunes nouvelles qui se disent par ce courrier, mais on croit qu'il porte quelque projet qui a été approuvé du roi. — La duchesse de Châtillon est morte de la petite vérole à Paris. Elle étoit de la maison de la Trémoille, fille du feu marquis de Royan, et avoit hérité de tous les biens du comte d'Olonne. Le duc de Châtillon, son mari, qui est fort impotent, n'avoit de consolation que par sa femme, qui vivoit à merveille avec lui. Elle n'a laissé qu'un enfant, qui a huit ans. — Le marquis de Villequier épousa à Paris mademoiselle de Guiscard, qui lui porte en mariage plus de 50,000 livres de rente, dont elle jouit dès à cette heure. Elle aura encore un bien considérable de M. et de madame de Guiscard, ses père et mère. Le bien qu'elle a présentement vient de la succession de Langlée, qui étoit frère de sa mère. Le mariage et la noce se sont faits par M. l'archevêque de Reims, grand-oncle du marié.

Mercredi 4, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il alla aux toiles, où on avoit enfermé vingt-cinq ou trente sangliers. Le roi y avoit mené dans son carrosse madame la duchesse de Bourgogne, Madame et madame la duchesse d'Orléans.

Madame la duchesse d'Elbeuf et beaucoup de dames suivoient dans les carrosses de madame la duchesse de Bourgogne, qui montèrent toutes avec le roi dans un grand chariot, d'où l'on voyoit au-dessus des toiles toute l'enceinte. Monseigneur, qui y avoit mené madame la princesse de Conty et plusieurs dames, y étoit arrivé avant le roi et s'étoit mis dans un autre chariot qu'on avoit préparé pour lui auprès de celui du roi et darda quelques sangliers fort adroitement. Après la chasse il alla se promener autour du canal, et le roi revint tout droit ici. — On eut par l'ordinaire des nouvelles de Tortose du 23. La tranchée fut ouverte la nuit du 21 au 22 à la demi-portée du mousquet; il n'y eut que huit ou dix soldats tués ou blessés. Le sieur de Labat, aide de camp du comte de Bezons, y fut tué. Le travail y fut continué le 22 et la nuit suivante presque sans perte. On alloit travailler à des batteries qui ne seroient achevées que le 25, et l'on mande qu'on compte que la place sera prise avant le 10 de ce mois.

Jeudi 5, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. — Le nonce Salviati, qui apporte ici les langes pour monseigneur le duc de Bretagne, étoit demeuré à Paris et n'avoit point encore eu d'audience du roi à cause des difficultés qu'il y avoit pour le cérémonial. Le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, prétendoit ne le devoir point aller recevoir à la salle où les ambassadeurs descendent, et qu'il ne le devoit recevoir que dans la salle des gardes du roi quand ils n'avoient point fait leurs entrées. Le nonce ordinaire et les autres ambassadeurs qui sont ici prétendoient que l'introducteur les vint prendre dans la salle où ils descendent avant que de monter à l'audience du roi. Je ne sais qui avoit raison; mais le roi a bien voulu faire cet honneur-là aux ambassadeurs, et M. de Sainctot, qui est introducteur des ambassadeurs comme Breteuil et qui est en se-

mestre présentement, ira recevoir le nonce Salviati en bas et le conduira demain à l'audience du roi. M. de Torcy le dit hier aux ambassadeurs de la part du roi, et le nonce ordinaire le manda en même temps au nonce Salviati, qui est arrivé aujourd'hui.

Vendredi 6, à Fontainebleau. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur courut le loup. — On a nouvelle que le prince Eugène avoit fait passer la Moselle à toutes ses troupes le dernier jour du mois passé, et le partisan Lacroix mande qu'il a vu au-dessous de Coblentz son infanterie embarquée. Il ne lui faut que deux jours pour arriver à Cologne : ainsi l'on compte qu'elle pourra arriver à Maestricht le 7 de ce mois, qui sera demain. — On a découvert une conspiration à Luxembourg. On a pris un boulanger qui en étoit et qui, à la question, a découvert tous ses complices, qui n'étoient que de malheureux ouvriers. Le boulanger a été pendu, et on s'est saisi des autres. On bouché des souterrains par où ils espéroient pouvoir faire entrer les ennemis. Le comte d'Autel, gouverneur de cette place, est dangereusement malade; mais le comte de Druy, lieutenant général des armées du roi, est dans Luxembourg, et la garnison, qui est presque toute de troupes de France, est fort nombreuse; ainsi il n'y a rien à craindre. On croit que cette conspiration pourroit bien être ce qui avoit fait marcher le prince Eugène à Castellane, d'où il auroit pu envoyer des troupes plus aisément à Luxembourg; cela n'auroit pourtant pas encore été bien facile.

Samedi 7, à Fontainebleau. — Le roi, après le conseil de finance, travailla à son ordinaire avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart, qui lui amena dans sa chambre M. de Gacé, fils du maréchal de Matignon, que monseigneur le duc de Bourgogne a envoyé au roi pour lui apporter l'agréable nouvelle que nous étions maîtres de la ville de Gand. A six heures le roi alla se promener autour du canal seul dans sa petite

calèche. Monseigneur étoit dans un carrosse avec madame la princesse de Conty et plusieurs dames. Madame la duchesse de Bourgogne étoit à cheval, suivie de beaucoup de dames à cheval aussi. La promenade fut fort belle. Il y avoit beaucoup de carrosses et une infinité de peuple. — Voici une relation de l'affaire de Gand. M. de Chemerault partit le 3 au soir du camp de Braine-la-Leud avec deux mille chevaux et deux mille grenadiers sous le prétexte d'aller faire un fourrage sur Tubize. Il marcha en toute diligence à Ninove, où il s'arrêta quelque temps; de là il continua sa marche pour Gand. Comme il en étoit à une lieue, à cinq ou six heures au matin, M. de la Faye, brigadier d'infanterie espagnole, lui manda qu'il étoit maître de la porte de la chaussée. Il étoit parti de Mons la veille avec soixante soldats ou officiers de son régiment, déguisés. Il eut peu de peine à s'emparer de la porte, qui n'étoit gardée que par les bourgeois et trois ou quatre soldats, n'y ayant pas un seul bataillon dans toute la ville. Sur cette nouvelle, M. de Chemerault marcha à toutes jambes dans la ville, dont il se rendit maître sans qu'on lui tirât un seul coup et avec les acclamations de tout le peuple et des magistrats. Il a trouvé dans la ville un grand nombre d'artillerie et de munitions. Il envoya sur-le-champ le chevalier de Nesle en rendre compte à monseigneur le duc de Bourgogne, dont l'armée avoit marché le 4 au soir sur sept colonnes, et le chevalier de Nesle trouva monseigneur le duc de Bourgogne à midi qui faisoit faire halte à son armée sur le ruisseau de Pepingen. Monseigneur le duc de Bourgogne marcha sur-le-champ avec son armée. Comme la tête arrivoit au moulin de Goyck on vit paroître l'armée ennemie sur les hauteurs de Saint-Martin Lennick. Nous crûmes d'abord qu'ils venoient nous attaquer dans notre marche. Notre cavalerie se mit en bataille sur-le-champ pour donner le temps à notre infanterie d'arriver. Tout d'un coup l'armée des ennemis s'arrêta et commença à

se camper, sur quoi on fit filer toujours notre armée vers la Dendre. Les ennemis détendirent et marchèrent en arrière. Nous avons su depuis que leur dessein étoit de camper leur armée la droite à Saint-Quentin-Lennick et la gauche à Anderlecht, mais que se trouvant trop près de nous ils avoient reculé leur droite vers l'abbaye de Bigarde, où ils séjournèrent encore hier. L'arrière-garde de notre armée passa la Dendre à Ninove le 6 sur les sept heures du matin sans tirer un coup de fusil, et toute l'armée continua sa marche pour ce camp, dont la droite est un peu derrière Alost et la gauche sur l'Escaut à Schellebelle. On fait le siége du château de Gand, qui est très-mauvais et où il n'y a que deux cents hommes dedans. On croit M. le comte de la Mothe maître de Bruges, où il s'est avancé avec son armée et qui est aussi dégarni que Gand. L'entreprise de Gand a été menée avec un secret admirable, et on la trame depuis six semaines. Il n'y avoit dans ce secret que messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry, le chevalier de Saint-Georges (roi d'Angleterre), M. de Vendôme, le maréchal de Matignon, M. de Bergeyck, qui y a presque toute la part, MM. de Chemerault et de Puységur. On ne doute pas qu'on ne fasse le siége d'Oudenarde incessamment. Cette relation est venue de l'armée de Flandre, et il y a d'autres lettres qui portent que le prince Eugène est arrivé à l'armée des ennemis, mais que ses troupes sont encore entre Cologne et Maëstricht et ne pourront joindre celles de Marlborough que le 13 ou le 14.

Dimanche 8, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. A six heures il monta dans sa petite calèche avec madame la duchesse de Bourgogne, et ils allèrent se promener autour du canal. Monseigneur s'y promena aussi en carrosse avec madame la princesse de Conty. — On eut hier au soir des lettres du siége de Tortose; elles sont du 27. Nous n'avons perdu personne de considérable depuis

l'ouverture de la tranchée, que M. de Mouchant, colonel d'infanterie, qui faisoit la charge de major général. Nous avons deux batteries établies, une de seize pièces et l'autre de huit. Nous ne sommes plus qu'à cinquante toises du chemin couvert. Les assiégés font des sorties toutes les nuits, mais elles leur ont toujours été malheureuses. Dans la dernière le chevalier d'Asfeld, qui commandoit la tranchée et qui avoit été averti par des déserteurs qu'ils vouloient enclouer le canon, les attendit auprès de la batterie avec plusieurs soldats qu'il avoit fait mettre sur le ventre, en tua beaucoup et leur prit trente ou quarante hommes.

Lundi 9, à Fontainebleau. — Le roi courut le cerf l'après-dînée seul dans sa petite calèche; madame la duchesse de Bourgogne n'y put pas aller. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Pontchartrain. — Le matin M. de Chamillart entra chez le roi avant qu'il fût levé, et lui apporta une lettre qu'il avoit reçue de M. le baron de Bergeyck, qui lui mande que la garnison de la citadelle de Gand avoit capitulé et que les trois cents Anglois qui y étoient en garnison avoient promis de se rendre le dimanche au matin si, avant ce temps-là, ils n'étoient secourus par M. de Marlborough; que la ville de Bruges s'étoit rendue au comte de la Mothe et que la garnison de Courtray, qui n'étoit que d'un bataillon, avoit évacué la place et étoit entrée dans Menin. Sur le midi Fretteville arriva; le comte de la Mothe l'envoyoit au roi pour lui apprendre que Bruges s'étoit rendue, mais Fretteville ne dit point que la garnison de Courtray ait évacué. Un peu après l'arrivée de Fretteville il arriva un valet de pied de monseigneur le duc de Bourgogne qui portoit au roi la nouvelle que la citadelle capituloit; mais ce valet de pied avoit été arrêté quelque temps à Enghien par un régiment de cavalerie des ennemis qu'il y avoit trouvé; ainsi il n'avoit pu arriver qu'après le courrier de M. de Bergeyck, et ce courrier de M. de Bergeyck alloit à Madrid pour porter

ces nouvelles au roi d'Espagne, et n'avoit écrit à M. de Chamillart que par cette occasion, comptant que le courrier de monseigneur le duc de Bourgogne arriveroit avant le sien. Monseigneur le duc de Bourgogne ne parle point qu'on doive investir Oudenarde ni que les ennemis aient évacué Courtray.

Mardi 10, *à Fontainebleau.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla tirer, et, le soir chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. — Schelton, mestre de camp réformé et aide de camp de M. de Vendôme, arriva ici. Monseigneur le duc de Bourgogne l'a envoyé pour dire au roi que nous sommes maîtres de la citadelle de Gand. Nos troupes y entrèrent dimanche, suivant la capitulation; c'est Schelton qui l'avoit faite avec les troupes angloises qui étoient dans la citadelle. On leur a permis d'être encore un jour ou deux dans la ville pour faire leurs affaires. Ces trois cents Anglois qui y étoient en garnison étoient commandés par un réfugié françois, qui craint fort, à ce qu'il dit, d'être mal reçu par milord Marlborough, et il est certain que, s'ils avoient voulu se défendre, nous n'en serions peut-être pas maîtres encore. On croit même qu'il n'auroit pas été impossible aux ennemis de secourir la place le samedi; ainsi la nouvelle qu'a apportée Schelton n'a pas laissé de faire grand plaisir.

Mercredi 11, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le matin conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il travailla encore avec M. de Chamillart, et sur les six heures il monta dans sa calèche avec madame la duchesse de Bourgogne et alla se promener dans la forêt, du côté de la route de Moret. Il avoit fait préparer une collation dans une étoile qui est à la gauche de cette route. Madame de Maintenon étoit à cette collation, et le roi fit approcher sa calèche tout proche du carrosse où elle étoit. Il y avoit deux ou trois carrosses de madame la duchesse de Bourgogne pleins de dames qui suivoient le roi. Monseigneur y vint

de son côté avec madame la princesse de Conty et plusieurs dames. On servit des collations à tous les carrosses, et la fête se passa fort gaiement. — On eut des lettres de M. le duc d'Orléans par l'ordinaire; elles sont du 30. On a avancé nos batteries malgré la difficulté du terrain, qui est presque tout roc. Nos bombes ont déjà mis le feu en plusieurs endroits, et le couvent des Carmes, qui est du côté de l'attaque, est presque tout brûlé. Nous perdons peu de monde quoique les assiégés fassent des sorties tous les jours. — Madame de Razilly mourut à Versailles; elle laisse beaucoup d'enfants dont elle avoit grand soin, et c'est une grande perte pour sa maison.

Jeudi 12, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche, et l'on manqua le cerf, chose fort extraordinaire aux chiens du roi. Monseigneur prit médecine par précaution. — Il arriva hier au soir un courrier de M. de Villars; ses lettres sont du 8. M. de Savoie commence à se mettre en mouvement. On ne sait point encore de quel côté il se déterminera ni le nombre de ses troupes; mais il n'y a plus d'apparence qu'il songe à la Provence. — On jugea au conseil la fameuse affaire de Caille. Le rapporteur, qui étoit M. d'Imbercourt, avoit tenu trois séances lundi matin, lundi après dîner, mercredi après dîner. Ce matin les quatre commissaires avoient achevé de parler. Le cinquième commissaire avoit parlé le mercredi au soir après le rapporteur, et cette après-dînée le conseil a jugé. L'arrêt du parlement d'Aix a été cassé. On renvoie l'affaire au parlement de Paris, et elle a été civilisée. Quelques-uns des juges et le rapporteur même vouloient que l'arrêt du parlement d'Aix subsistât, ne trouvant pas les raisons de cassation assez fortes, mais pas un d'eux n'a cru que l'accusé fût Caille.

Vendredi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. — On mande de Flandre que les ennemis marchent et remontent la Dendre; ainsi nous saurons bientôt que

notre armée aura marché aussi; celle du duc de Berwick devoit arriver aujourd'hui à Givet; mais, sur la nouvelle de la prise de Gand et de Bruges, il aura apparemment reçu ordre de forcer sa marche et de faire plus de diligence. — On mande de Gênes du 4 que la flotte de Leak n'avoit encore embarqué aucunes troupes, et on ne croit pas qu'elle mette à la mer avant le 15. — On mande d'Allemagne qu'on a mis M. de Mantoue au ban de l'empire. — La campagne est finie en Estramadure. Le marquis de Bay et les ennemis ont mis leurs troupes en quartier de rafraîchissement, et le duc d'Ossone, après avoir rasé Serpa et Moura, est retourné en Andalousie. — L'électeur de Bavière, qui remarche en Alsace, doit demeurer quelques jours à Metz. Il aura dans son armée, en comptant ses troupes qu'il ramène avec lui, quarante-deux bataillons et soixante-treize escadrons. Le duc de Berwick mène en Flandre trente-quatre bataillons et soixante-cinq escadrons.

Samedi 14, à Fontainebleau. — Le roi, en sortant du conseil de finances, apprit par un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne la triste nouvelle d'un grand combat en Flandre où nous n'avons pas eu l'avantage. L'affaire se passa entre la Lys et l'Escaut, mercredi sur les quatre ou cinq heures du soir, et dura jusqu'à la nuit. On n'en sait encore presque aucun détail. Les ennemis, qui avoient fait trois marches outrées, avoient passé l'Escaut à Oudenarde avec la plus grande partie de leurs troupes. Les nôtres avoient passé l'Escaut à Gavre, mais en bien plus petit nombre que celles des ennemis; cependant nous les attaquâmes quoiqu'ils fussent postés et supérieurs à nous. Nous avons plusieurs bataillons et la gendarmerie qui ont fort souffert. La plus grande partie de notre armée a repassé dans Gand et étoit campée le jeudi au soir, qui est le jour que le courrier est parti à Lovendeghem, derrière le canal de Bruges; et ce camp qu'on a pris est ce qui étonne plus le roi dans cette affaire-là. Il paroît que nos troupes

n'ont combattu que par parcelles et qu'on ne croyoit pas que tant de troupes des ennemis eussent passé l'Escaut. Le soir il arriva un autre courrier de M. de Vendôme, qui n'étoit parti de notre camp que hier au matin. Les lettres de M. de Vendôme nous consolent un peu. Elles disent que nous avons pris des drapeaux, des étendards et des timballes, que les ennemis n'en ont point des nôtres; mais il ne mande aucun détail qui puisse nous instruire comme l'affaire s'est passée, et ce que nous en savons en gros, c'est qu'elle est mauvaise. Nous avons eu de gens tués : Ximenès, colonel du Royal-Roussillon, la Bretesche, mestre de camp de cavalerie, officier de réputation, et beaucoup d'officiers de la gendarmerie blessés, dont voici ceux qu'on nous a nommés : Duplessis, major de ce corps, Tournemine, Tavannes, le chevalier de Broglio, le chevalier de Ximenès, frère de celui qui a été tué, Minière. On nomme aussi le marquis de Nesle pour avoir eu le bras cassé, mais cela n'est pas si sûr. Il y a deux officiers de ce corps qu'on ne sait ce qu'ils sont devenus, qui sont le chevalier de Mommeins et le marquis de Graves. Castelas, lieutenant-colonel du régiment des gardes suisses et maréchal de camp, est dangereusement blessé. Nous en apprendrons apparemment par la suite beaucoup d'autres. — Le roi alla le soir se promener à l'entour du canal; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Monseigneur s'y promenoit de son côté dans son carrosse avec madame la princesse de Conty. — On avoit appris le matin que le comte de la Mothe avoit pris, l'épée à la main, le fort de Plassendal; toute la garnison a été tuée. Ce poste est de grande importance pour la communication des canaux.

Dimanche 15, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire; Monseigneur est toujours à ces conseils-là. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier et puis avec M. d'Antin, qui a fait un voyage à Versailles, où il a demeuré quinze jours et où il a ordonné toutes les

réparations que le roi vouloit qu'on fît dans le dedans de la maison et qui seront achevées avant la fin du mois. A six heures le roi monta dans sa petite calèche avec madame la duchesse de Bourgogne et alla se promener autour du canal et sur les terrasses du Tibre. Monseigneur s'y promenoit de son côté avec madame la Duchesse, mademoiselle de Bourbon, sa fille, et plusieurs dames. Ils descendirent même de carrosse sur les terrasses du Tibre et s'y promenèrent longtemps à pied, et Monseigneur ne vouloit point que les carrosses arrêtassent devant lui. — Le soir, après le souper du roi, quand il fut rentré dans son cabinet, M. de Cagny lui apporta des nouvelles de Flandre venues par un courrier de M. de Vendôme. Il revient tous les jours beaucoup de soldats à notre armée. Le chevalier de Mommeins, dont on étoit en peine, s'étoit retiré à Tournay avec quatre-vingts gendarmes. Biron, lieutenant général, Ruffey et Fitz-Gérald, maréchaux de camps, le comte de Crouy, brigadier d'infanterie, le duc de Saint-Aignan, M. d'Ancenis, mestre de camp de cavalerie, et quelques autres sont prisonniers à Oudenarde.

Lundi 16, *à Fontainebleau*. — Le roi courut le cerf l'après-dînée. Madame la duchesse de Bourgogne n'étoit point avec lui ; elle a quitté son lait depuis quelques jours ; elle se doit purger demain. Le roi travailla le soir avec M. de Pontchartrain. — Le duc de Berwick arriva le 13 à Tournay, où il a trouvé trois ou quatre mille hommes de notre armée qui s'y étoient retirés après le combat. Les troupes qu'il a amenées d'Alsace arriveront sous Douay le 19 ou le 20 au plus tard. Les troupes de Marlborough sont campées leur droite à Helchin et leur gauche tirant vers Courtray, et le prince Eugène est avec son armée à Lessine. On avoit dit d'abord qu'il n'étoit point au combat, et l'on dit présentement qu'il y étoit, mais ses troupes n'y étoient pas. Nous avons appris avec surprise et douleur que les ennemis avoient dans Oudenarde plus de quatre mille de nos soldats prisonniers et sept cents officiers.

Le maréchal de Berwick est à Lille. Il avoit mandé à un capitaine anglois que nous avons dans Warneton avec trois cents soldats de se retirer; il a mandé qu'il se défendroit. Les ennemis le font attaquer par un détachement de leur armée, et on entendoit encore tirer de ce côté-là, par les dernières nouvelles qu'on a eues.

Mardi 17, *à Fontainebleau.* — Le roi, après le conseil de finances, travailla encore avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla tirer, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. — Le marquis de Lenoncourt, envoyé ici par M. de Lorraine, arriva ici le soir. Il n'a pas pu encore voir le roi. On sait qu'il a apporté la nouvelle de la mort de M. de Mantoue, parce qu'en passant à Paris il l'a dit à gens qui l'ont mandé ici. — Le roi donna ces jours passés le régiment Royal-Roussillon au chevalier de Ximenès, frère du colonel qui a été tué au dernier combat. Le maréchal de Boufflers lui a rendu tous les bons offices qu'on peut rendre en pareille occasion, faisant souvenir le roi des services du père, en louant fort et le fils mort et le fils vivant. M. de Vendôme avoit écrit en faveur d'un officier constitué en grade plus considérable. — Le jour avant le combat Chemerault avoit été détaché avec quelque cavalerie et dragons. Il trouva un régiment de dragons que les ennemis vouloient jeter dans Oudenarde et qu'il défit entièrement. Le marquis de Vassé, colonel de dragons, qui avoit été détaché avec Chemerault, fut blessé en cette occasion, où il s'étoit fort distingué. — Madame la duchesse de Bourgogne prit médecine.

Mercredi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et l'après-dînée il alla tirer. Monseigneur se promena autour du canal. Le roi donnera demain audience au marquis de Lenoncourt, que M. de Lorraine envoie ici pour demander au roi permission de se mettre en possession de Charleville. M. le Prince prétend que c'est madame la Princesse qui doit hériter du

Montferrat et des terres qui sont en France. Madame la duchesse de Mantoue a son douaire particulièrement hypothéqué sur Charleville. — On a eu par l'abbé de Pomponne, notre ambassadeur à Venise, la confirmation de la mort de M. de Mantoue, qui mourut le 5 à Padoue. Il n'a point fait de testament, son médecin l'assurant toujours qu'il n'étoit guère malade; mais il a reçu ses sacrements, parce qu'un médecin de Padoue lui fit connoître l'extrême danger où il étoit. On mande qu'il a laissé beaucoup d'argent comptant, de pierreries, de tableaux, de vaisselle et de meubles magnifiques. — Il arriva un courrier de M. de Bergeyck, qui mande que notre armée peut subsister longtemps dans son camp près de Gand. On a fait encore entrer dans cette ville huit mille sacs de grains. M. de Bergeyck sert très-utilement les deux pays dans cette occasion-ci comme dans toutes les autres. Il arriva le soir un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Notre armée est toujours à Lovendeghem, où il nous revient toujours des soldats qu'on croyoit perdus dans le combat, et la confiance se rétablit dans notre armée. Milord Marlborough est toujours auprès de Tournay; mais on ne croit pas qu'il en ose entreprendre le siége. Ils ont envoyé quelque cavalerie en Artois pour faire contribuer ce pays-là, et le duc de Berwick a détaché quelque cavalerie de son armée pour les suivre. — On eut par l'ordinaire des nouvelles de Tortose du 8, et quoique les assiégés se défendent bien, on espère de pouvoir être en état, dans un jour ou deux, d'attaquer la contrescarpe, après quoi la place ne tiendra pas longtemps, parce qu'il y a déjà une grande brèche au corps de la place.

Jeudi 19, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. — Le bruit se répandit qu'il étoit arrivé le matin un courrier qui apportoit la nouvelle de la prise de la ville de Tortose, et ce qui le fit croire plus

aisément, c'est que par les nouvelles de hier on apprenoit que presque tout le canon des ennemis étoit démonté et qu'on ne tiroit plus du fort des Carmes. Nous allâmes même tous faire des compliments à Madame, qui nous désabusa; mais sur les sept heures du soir le marquis de Lambert, brigadier d'infanterie, arriva; M. le duc d'Orléans l'a envoyé pour apporter au roi cette bonne nouvelle. La nuit du 9 au 10 on se logea dans le chemin couvert, que les ennemis défendirent fort bien, et firent même une vigoureuse sortie pour nous en chasser avant que nous y fussions bien établis; mais ils furent repoussés et perdirent beaucoup de monde. Le 10 ils battirent la chamade, et le 11 la capitulation fut signée. La garnison n'en doit sortir que le 15 pour être conduite à Barcelone; mais nous étions maîtres des portes quand M. de Lambert en est parti, qui étoit le 12 au matin. Par la capitulation, le gouverneur s'engage à faire rendre le château d'Arès dans le royaume de Valence, parce que le commandant de ce château est sous ses ordres; ce poste nous incommodoit fort et étoit la retraite de tous les miquelets du pays. Nous n'avons pas perdu plus de six cents hommes au siége de Tortose, et les assiégés y ont perdu plus de la moitié de la garnison. M. le duc d'Orléans a acquis beaucoup d'honneur à ce siége, et le roi en est content au dernier point. Il a surmonté des difficultés presque insurmontables. — On a des lettres de Flandre du 16. Le duc de Berwick, qui est à Lille, mande que les troupes qu'il commande arriveront sous Douay le 20 au plus tard.

Vendredi 20, à Fontainebleau. — Le roi alla tirer l'après-dînée. — On mande de Gênes que l'archiduchesse étoit partie de Milan le 7 et qu'elle devoit s'embarquer à Vado le 14 pour passer à Barcelone; M. le duc de Savoie a un corps de troupes assez considérable et qu'il commande lui-même sur le haut du Mont-Louis, et qu'il a un corps de troupes dans le val d'Aoste commandé par le général

Thaun, qui est revenu de Naples. Nous avons M. de Thouy avec quelques bataillons de ce côté-là pour tâcher de s'opposer au passage du petit Saint-Bernard, et Médavy est à Modane, où il espère pouvoir défendre ses retranchements contre M. de Savoie. Le maréchal de Villars est à Oulx, qui viendra apparemment joindre M. de Médavy si le poste de Modane se peut défendre. — L'armée des ennemis en Flandre est campée à Verwick, où ils se sont rendus maîtres de nos lignes, où il n'y avoit que de petits détachements d'infanterie. Le prince Eugène y est, mais son armée est encore vers Bruxelles.

Samedi 21, *à Fontainebleau.* — Le roi se fit rapporter au conseil une affaire pour un prieuré qu'il avoit donné à l'abbé du Cambout et que le cardinal de Bouillon, comme abbé de Cluny, avoit donné au prince Frédéric, son neveu, et le roi se condamna lui-même. C'étoit M. du Bouchet, maître des requêtes, qui rapporta l'affaire. On avoit su il y a quelques jours que le cardinal de Bouillon avoit passé à Beaumont. On avoit dit même qu'il avoit passé à son abbaye de Saint-Martin, ce qui n'étoit pas vrai; mais comme il avoit ordre de n'approcher de Paris que de trente lieues, cette démarche d'en venir à huit lieues avoit déplu. Cependant le roi n'a pas laissé, quoi qu'il en fût mécontent, de se condamner lui-même et de lui laisser la nomination du bénéfice qui étoit en question. — L'armée de monseigneur le duc de Bourgogne est toujours à Lovendeghem, où l'on a des subsistances en abondance par les soins de M. de Bergeyck. On fait des retranchements derrière ce canal depuis Bruges jusqu'à Gand. Il nous y revient tous les jours beaucoup de soldats, et même plusieurs de ceux qui étoient prisonniers à Oudenarde se sont sauvés et ont rejoint l'armée.

Dimanche 22, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier. Monseigneur donna à dîner chez lui à madame la duchesse de Bourgogne, et il y eut appartement

comme il y en a eu tous les dimanches depuis qu'on est ici. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut et puis alla trouver le roi, avec qui elle se promena autour du canal, dans sa petite calèche. — Les nouvelles de Flandre sont que M. d'Artagnan, commandant un gros détachement d'infanterie, s'étoit rendu maître du fort Rouge le 19 au matin. Il y avoit dedans cent trente hommes, et on y a trouvé onze pièces de canon. Ce fort est sur le canal du Sas de Gand; les gens du pays l'appellent Rotenhuis. Cela leur donnera des facilités pour étendre les contributions jusqu'à Hulst et Axel. Les ennemis avoient fait une course dans l'Artois pour établir des contributions; Capy, qu'on avoit détaché avec quatre cents chevaux, les en a rechassés fort vite. Les paysans armés s'étoient joints à lui et ont fait abandonner aux ennemis une partie des otages et du butin qu'ils emmenoient. Ils ont brûlé quelques maisons auprès d'Arras; on ne leur a pas laissé le temps de faire de plus grands désordres.

Lundi 23, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches. L'après-dînée il courut le cerf, qui passa la rivière et lui ôta par là tout le plaisir de la chasse. Il en revint de bonne heure et au retour il travailla avec M. de Pontchartrain. — Monseigneur le duc de Bourgogne a fait un détachement de cavalerie qui sera commandé par Cheyladet. Ce détachement est de trente-quatre escadrons qu'il envoie pour fortifier l'armée du duc de Berwick, et monseigneur le duc de Bourgogne n'a pas besoin de tant de cavalerie dans son camp, où il lui restera encore cent quatre-vingts escadrons. — Par le dernier courrier qu'on a eu de M. de Villars on apprend que M. de Savoie avoit fait descendre le mont Cenis à ses troupes et qu'il étoit à Lanebourg, et que le comte de Thaun, qui commandoit un autre corps dans le val d'Aoste, passoit le petit Saint-Bernard pour entrer dans la Tarentaise, ce qui obligera Médavy de quitter le poste

de Modane, où il pourroit être attaqué par les derrières. — Il est survenu encore de nouvelles difficultés pour le mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure. — Ce voyage-ci est allongé. Le roi devoit partir le 6 d'août, il ne partira que le 27.

Mardi 24, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart, et à six heures il alla se promener avec madame la duchesse de Bourgogne autour du canal. Monseigneur s'y promenoit en carrosse avec madame la princesse de Conty. — L'armée de M. le duc d'Orléans, la conquête de Tortose étant faite, se repose présentement, et on travaille durant ce repos à amasser ce qui est nécessaire pour une autre entreprise, et apparemment ce sera le siége de Girone, qui nous donnera la communication avec la France. — On mande de notre armée de monseigneur le duc de Bourgogne, d'où il arrive tous les jours des courriers, qu'il y est revenu plus de deux mille de nos soldats prisonniers à Oudenarde. Il y en a même qui se sont sauvés en passant l'Escaut à la nage, et un de nos partis, qui a trouvé un des ennemis qui escortoit des officiers et des soldats qu'on envoyoit d'Oudenarde à Bruxelles, a battu le parti ennemi, a délivré tous les soldats; mais les officiers n'ont point voulu être délivrés, parce qu'ils avoient donné leur parole.

Mercredi 25, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il alla tirer. Monseigneur donna à dîner chez lui à madame la duchesse de Bourgogne. Madame la Duchesse, mademoiselle de Bourbon et beaucoup de dames étoient de ce dîner. Il y eut ensuite appartement, où l'on joua gros jeu. — M. de Biron arriva ici. Il a été pris dans le dernier combat de Flandre, et les ennemis lui ont donné congé pour un mois. Il se loue fort de la politesse de leurs officiers généraux, mais il se plaint fort des officiers subalternes

et des cavaliers qui le prirent à la fin du combat, qui le dépouillèrent et le maltraitèrent cruellement. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars, qui mande d'Oulx, où il étoit campé, qu'il va rassembler ses troupes sous le fort Barraux, où il compte qu'il sera joint par M. de Médavy, qui a quitté le poste de Modane, qu'il n'auroit pu garder quand le comte de Thaun a passé le mont Saint-Bernard, parce qu'il l'auroit pu attaquer par derrière pendant que M. de Savoie auroit attaqué ses retranchements. M. de Villars compte aussi que Thouy, qui est dans la Tarentaise, le viendra rejoindre, et quand ces trois corps seront ensemble...... [*sic*]

Jeudi 26, *à Fontainebleau.* — Le roi, après son lever, donna audience au maréchal de Boufflers, qui la lui avoit demandée, et après la messe il alla chez madame de Maintenon, où M. de Chamillart lui vint parler; ensuite il fit entrer le maréchal de Boufflers, qui, après cette seconde audience, monta dans sa chaise de poste. Le roi, après lui avoir parlé, fit entrer chez madame de Maintenon M. de Biron, qui nous dit en sortant que le roi lui avoit parlé du combat de Flandre comme nous nous l'imaginions bien; mais il nous assura que le roi ne lui avoit fait conter que ce qui le regardoit en son particulier et ne lui avoit fait nulle autre question. L'après-dînée le roi alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa petite calèche et se trouva assez incommodée le soir en se couchant. On sut à midi que le maréchal de Boufflers, dans sa première audience, avoit demandé au roi de s'en aller à Lille, dont il est gouverneur particulier, outre qu'il a le gouvernement général de Flandre. Il a fort pressé le roi là-dessus, comptant qu'en l'état où est l'armée ennemie sa présence y pouvoit être utile au service du roi, qui a fort loué son zèle et a consenti à son départ.

Vendredi 27, *à Fontainebleau.* — Le roi passa toute l'après-dînée chez madame de Maintenon et n'en sortit

que sur les six heures pour aller se promener autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne. Il convia madame de Maintenon à y aller, et elle y mena mesdames d'Heudicourt et de Dangeau; étant au bout du canal, il fit avancer le carrosse de madame de Maintenon à côté de sa calèche et fit élaguer l'allée de marronniers afin que de là on eût la vue de la campagne et de la forêt. — On sut que le maréchal de Boufflers, après avoir obtenu du roi la permission d'aller à Lille, lui avoit demandé que le marquis de Surville y pût servir de lieutenant général sous lui et que la Frézelière, qu'on mit à la Bastille au commencement de la campagne, allât aussi à Lille pour y commander l'artillerie. Le roi lui accorda tout ce qu'il lui demandoit, et par là le maréchal de Boufflers a le plaisir de faire rentrer deux hommes de mérite dans ce service, ce qui a été fort loué de tout le monde. Le roi a trouvé bon aussi qu'il y menât Lalande, très-bon ingénieur et qui étoit ici n'étant plus employé.

Samedi 28, à Fontainebleau. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz à son ordinaire. L'après-dînée il alla courre le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. Au retour de la chasse il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur partit le matin en chaise de poste, et alla dîner à Meudon, d'où il ne reviendra que lundi au soir. — On a des lettres de M. le duc d'Orléans du 18. Il étoit encore auprès de Tortose, d'où il a vu sortir la garnison, qui étoit encore de trois mille hommes sous les armes; mais de ces trois mille hommes-là, plus de la moitié a pris parti dans nos troupes, si bien que notre armée est présentement plus forte qu'au commencement du siége. S. A. R. a renvoyé le chevalier d'Asfeld dans le royaume de Valence, où l'on croit qu'il fera le siége de Denia. — On mande de Provence que la flotte de l'amiral Leak, sur laquelle

étoient embarquées l'archiduchesse et les troupes que les ennemis envoient à Barcelone, avoit été obligée par le gros temps à relâcher sur la côte de Gênes.

Dimanche 29, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et au soir il se promena autour du canal dans sa petite calèche avec madame la duchesse de Bourgogne. — On mande de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne que le 26 on avoit fait un gros détachement de cavalerie et d'infanterie sous les ordres du chevalier du Rozel pour aller établir des contributions dans l'île de Cassan; et de l'armée du duc de Berwick qu'il avoit détaché le marquis de la Châtre avec trente escadrons pour aller à Arras. Les ennemis ont fait avancer un gros corps de cavalerie et d'infanterie à la Bassée, d'où ils ont envoyé des partis jusqu'aux portes de Dourlens. — M. de Savoie est à Saint-Jean de Maurienne. On ne sait point encore quel parti il prendra, mais il est malaisé qu'il n'en prenne pas quelqu'un qui nous embarrasse. Le maréchal de Villars est arrivé à Barraux, où il assemble ses troupes. Il a été joint par les détachements que commandoient MM. de Médavy et de Thouy.

Lundi 30, *à Fontainebleau.* — Le roi devoit prendre médecine, mais la grande chaleur qu'il fit l'en empêcha; il passa toute la matinée chez madame de Maintenon. L'après-dînée il alla courre le cerf seul dans sa calèche. Monseigneur revint le soir de Meudon, où il étoit allé dîner samedi. — Enfin toutes les dificultés sur le mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure sont surmontées, parce que le roi a voulu que l'affaire se terminât. M. le duc de Foix, oncle de la demoiselle, en apporte ici le contrat, que le roi signera dans deux jours. — On a nouvelle que le maréchal de Boufflers est arrivé à Lille; on ne dit plus que les ennemis songent à en faire le siége. On ne croit pas même qu'ils en fassent aucun autre, quoiqu'il leur soit arrivé de grands convois de

Bruxelles. Les trente-quatre escadrons détachés de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, sous la conduite de Cheyladet, sont à portée de joindre le maréchal de Berwick quand on voudra; mais cette cavalerie est fort fatiguée par la grande diligence qu'elle a faite et a besoin de repos.

Mardi 31, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, et puis travailla avec M. Desmaretz, à qui ensuite il donna congé pour aller à Paris, d'où il ne reviendra que vendredi au soir. Le roi, avant le conseil, donna audience à l'envoyé de Mantoue, qui vint donner part au roi de la mort du duc de Mantoue, dont le roi prendra le deuil incessamment pour le porter jusqu'à la fin du voyage; c'est la duchesse de Mantoue qui en donne part au roi. S. M. lui accorda ses jours passés 40,000 francs de pension; elle touchoit pareille somme durant la vie de son mari, qu'on diminuoit sur les 400,000 francs que le roi lui donnoit par an jusqu'à ce qu'il pût être rétabli dans ses États. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Chamillart et puis alla tirer. Monseigneur joua l'après-dînée au papillon chez madame la Duchesse, comme il y joue presque tous les jours, et puis alla se promener autour du canal avec elle. Madame la duchesse de Bourgogne joua chez elle l'après-dînée et puis alla se promener autour du canal.

Mercredi 1er *août, à Fontainebleau.* — Le roi prit médecine, et l'après-dînée il tint le conseil d'État. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui mande que le chevalier du Rozel, avec son détachement, est entré dans l'île de Cassan, où il a tout mis sous contribution. — Le marquis de Roquelaure, capitaine lieutenant de gendarmerie et [Marenbac], aide-major de ce corps, sont morts de leurs blessures, qu'ils avoient reçues au combat d'Oudenarde. — L'empereur a fait passer un décret à la diète de Ratisbonne dans lequel il déclare que le royaume de Naples ne relève point du Saint-Siége, et

qu'on ne doit point par conséquent en demander l'investiture au pape. Il prétend de plus que le pape n'a aucun droit de nommer aux bénéfices de ce royaume-là. Il y a encore beaucoup d'autres choses dans ce décret, qui attaque directement l'autorité du Saint-Siége. Le pape continue à faire lever des troupes; il compte que les cantons catholiques lui laisseront lever quatre mille hommes. Il a demandé au roi pour un des principaux officiers de son armée, Jullien, qui est lieutenant général dans nos troupes, qui ne sert point cette année. Il est d'Avignon.

Jeudi 2, à Fontainebleau. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où il donna une longue audience au maréchal de Catinat, qui avoit eu ordre de venir ici et qui y demeurera même quelques jours. Avant que d'aller à la messe, le roi avoit signé le contrat de mariage du prince de Léon avec mademoiselle de Roquelaure et fit une réprimande au prince de Léon sur la conduite qu'il avoit eue en enlevant la demoiselle de son couvent, mais la réprimande fut accompagnée de tant de bontés que le prince de Léon en fut charmé. Le roi courut le cerf l'après-dînée; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche. — M. le duc de Savoie continue sa marche par le grand chemin, mais le grand nombre de mulets qu'il a pour le service de son armée en retardent fort la marche. Par les dernières nouvelles qu'on en a, il n'étoit encore qu'à Saint-Jean de Maurienne, et on doute encore qu'il vienne à Chambéry. Il y a même des lettres de notre armée qui portent qu'on croit que M. de Savoie se portera du côté d'Exilles. Toutes les troupes que nous avions en Provence joindront M. de Villars avant la fin du mois.

Vendredi 3, à Fontainebleau. — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur se promena autour du canal avec madame la princesse de Conty; madame la duchesse de Bourgogne s'y promena de son côté, et puis ils vinrent

sur les terrasses du Tibre, où ils mirent pied à terre et se promenèrent assez longtemps. — Il vint un courrier de M. de Vendôme. Le chevalier du Rozel est revenu de l'île de Cassan, d'où il a ramené beaucoup de chevaux et a rapporté assez d'argent; outre cela, ils doivent fournir un assez grand nombre de sacs de blé à notre armée. Les ennemis qui ont envoyé un gros détachement en Artois avoient voulu surprendre Dourlens, et depuis ils avoient fait sommer cette place. Le commandant ne leur a répondu qu'à coups de canon, et ce jour-là même le régiment de dragons de Belle-Isle y est arrivé. Le duc de Berwick l'a envoyé dans cette place, et le détachement des trente-quatre escadrons de Cheyladet y devoit arriver le lendemain pour empêcher les courses que les ennemis veulent faire en ce pays-là. M. de Vendôme a dit publiquement dans l'armée que le roi avoit ordonné à monseigneur le duc de Bourgogne de secourir la première place qui seroit assiégée; nos princes sont charmés d'avoir reçu cet ordre.

Samedi 4, à Fontainebleau. — Le roi prit le deuil de M. de Mantoue et envoya un gentilhomme ordinaire à madame de Mantoue pour lui faire ses compliments. Le roi, après le conseil de finances, travailla à son ordinaire avec M. Desmaretz, qui revint hier au soir de Paris. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Chamillart, et à six heures il monta en carrosse avec madame la duchesse de Bourgogne et s'alla promener autour du canal. Monseigneur courut le loup et fit une chasse fort longue et fort rude. — Le roi a donné la majorité de la gendarmerie à Dauger, exempt de ses gardes, et l'aide-majorité à celui qui étoit sous-aide-major de ce corps. Elle étoit vacante par la mort de Marenbac, mort de ses blessures à Gand. La compagnie que commandoit le marquis de Roquelaure a été donnée au marquis de Rians, le plus ancien sous-lieutenant de la gendarmerie. — On eut nouvelle que Muret, un de nos lieutenants généraux dans

l'armée de M. de Villars, avoit battu auprès de Sestrières quelques troupes de M. de Savoie, et qu'ensuite il avoit attaqué et battu aussi un assez grand nombre de barbets; mais nous ne savons pas encore le détail de cela. On croit seulement que cela pourra retarder la marche de M. de Savoie.

Dimanche 5, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier et puis alla tirer. — Le bruit court dans l'armée des ennemis et à Bruxelles qu'ils veulent faire le siége de Mons. Nous y avons fait entrer M. de Grimaldi, le lieutenant général, qui a beaucoup de réputation dans les troupes d'Espagne. Depuis que M. de Cheyladet est arrivé en Artois avec ses trente-quatre escadrons, les troupes que Marlborough avoit envoyées à Lens et à la Bassée sont venues à Armentières; c'étoit le comte de Tilly qui les commandoit, et ils prétendoient pouvoir établir des contributions jusqu'en Picardie. — M. le marquis de Ruffey, maréchal de camp dans notre armée de Flandre, qui a été pris au combat d'Oudenarde, est arrivé ici. Les ennemis lui ont donné congé, et il va, de leur consentement, travailler à l'échange de nos prisonniers avec les leurs. On se va assembler pour cela; les plus grandes difficultés sont levées; il en reste encore quelques-unes sur lesquelles il est venu ici recevoir les instructions et les ordres du roi. — Enfin le prince de Léon a épousé mademoiselle de Roquelaure à la paroisse de Saint-Paul à Paris; mais les familles n'en sont que plus aigries, et il n'y a point eu de noces, et les mariés ont été coucher à Courbevoie, qui est une maison de Thévenin, à une lieue de Paris.

Lundi 6, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où M. de Chamillart le vint trouver. L'après-dînée il courut le cerf; madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche, et après la chasse il travailla chez madame de Maintenon

avec M. de Pontchartrain. — Il arriva un courrier de M. le maréchal de Boufflers, qui mande au roi que le prince Eugène marchoit sur l'Escaut avec un gros détachement de l'armée de Marlborough; qu'il avoit déjà fait passer le pont de pierre à quelques troupes. Il va au-devant du convoi qu'ils font venir de Bruxelles, où ils comptent qu'ils auront plus de cinq mille chariots. Ils y ont envoyé même tous les gros bagages de leur armée à vide; ce convoi n'étoit pas encore parti de Bruxelles le 4. On ne doute plus qu'ils ne veulent faire un grand siége; le prince Eugène et Marlborough le veulent absolument. M. d'Owerkerke, qui commande les troupes de Hollande, a beaucoup de peine à y consentir et trouve que c'est trop se commettre.

Mardi 7, à Fontainebleau. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz; l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart. Il avoit commandé ses carrosses pour la promenade; à six heures il les contremanda, parce qu'il se trouva un peu incommodé. Monseigneur courut le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse de Bourgogne vint l'après-dînée chez madame de Dangeau, où étoit madame de Maintenon; elle vit le roi quand il sortit d'avec M. de Chamillart et puis alla se promener autour du canal. — M. de Savoie a fait marcher ses troupes par les derrières, et marche du côté d'Exilles et de Briançon. Il n'a quasi point de cavalerie avec lui, qui lui seroit fort utile au chemin qu'il prend. M. de Villars, qui vouloit couvrir Chambéry, voyant que ce prince prenoit une autre route, s'est avancé à Saint-Jean de Maurienne et se prépare à passer le Galibier pour suivre M. de Savoie et tâcher à le combattre. M. de Villars a cinquante bataillons et sera joint encore par dix autres bataillons que M. d'Artagnan amène de ce côté-là.

Mercredi 8, à Fontainebleau. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire, et comme sa petite incommodité

de hier n'a eu aucune suite, il courut le cerf l'après-dînée avec les chiens de M. du Maine. La chasse ne fut pas heureuse, et le roi dit à M. du Maine en quittant la chasse : « Je vous en fais mon compliment d'affliction ; » et puis se tournant à M. de la Rochefoucauld : « Je vous en fais mon compliment de joie. » Le roi connoît la jalousie qu'il y a depuis longtemps entre sa meute et celle de M. du Maine. — On eut des lettres de M. de Berwick du 6, qui mande que le grand convoi de Bruxelles n'en étoit pas encore parti, mais qu'on croyoit qu'il partiroit ce jour-là. — On mande de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne qu'il a détaché le chevalier du Rozel avec tous les dragons de l'armée, les carabiniers, quelques régiments de cavalerie et quelques brigades d'infanterie ; qu'il va camper de l'autre côté de l'Escaut, pour être plus à portée de tomber sur les troupes qui voudroient entrer ou sortir d'Oudenarde. On croit dans cette armée que les ennemis veulent faire le siége de Mons, mais on commence à croire ici qu'ils veulent faire celui de Lille, qui seroit une furieuse entreprise.

Jeudi 9, à Fontainebleau. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où M. de Chamillart lui apporta des lettres de M. de Villars qui sont de Saint-Jean de Maurienne du 6. Il mande que M. de Savoie approche du mont Genèvre, qu'il veut se mettre entre Exilles et Briançon et que lui il marche ce jour-là de Saint-Jean de Maurienne ; qu'il va passer le Galibier et tâcher d'arriver avant lui au Monestier et qu'il espère le pouvoir combattre. — L'après-dînée le roi courut le cerf avec ses chiens, et après la chasse il alla se promener autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne. — Il arriva un courrier du duc de Berwick, qui mande que le grand convoi des ennemis étoit parti le 6 de Bruxelles ; que d'abord il avoit marché dans le grand chemin qui va à Mons, mais qu'ensuite il prenoit la route d'Ath. Le prince Eugène étoit campé à Ghilenguien qui en est fort proche. —

Le roi de Portugal a épousé depuis peu, par ambassadeur, une archiduchesse, qui est partie de Vienne pour venir en Hollande, où elle s'embarquera pour passer en Portugal. L'empereur, avant qu'elle partît de Vienne, lui a fait signer une renonciation à tous les biens et États de la maison d'Autriche. — Le traité que faisoit l'empire avec le roi Auguste pour les trois mille chevaux qu'ils vouloient avoir est entièrement rompu.

Vendredi 10, *à Fontainebleau*. — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon jusqu'à son dîner, et l'après-dînée il alla tirer. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On croit présentement dans son armée que les ennemis vont faire le siége de Tournay; mais on croit ici, par les lettres qu'on reçoit par M. le maréchal de Berwick et par M. le maréchal de Boufflers, qu'ils veulent faire le siége de Lille. Le convoi que le prince Eugène amène étoit arrivé sous Ath; la commune opinion c'est qu'il y a à ce convoi cinq mille cinq cents chariots. M. le maréchal de Boufflers a dans Lille vingt-un bataillons en comptant deux bataillons d'invalides. Il y a deux régiments de dragons et quelque cavalerie. Il y a trois officiers principaux de génie (qui est une façon de parler nouvelle); la Frézelière y commande l'artillerie, dont il est lieutenant général. Outre cela, le maréchal de Boufflers a enrégimenté deux mille hommes de la jeunesse de Lille, qui s'est enrôlée volontairement pour servir pendant le siége. M. de Surville, lieutenant général, y est avec M. le maréchal, et rien ne manque dans la place.

Samedi 11, *à Fontainebleau*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il il travailla avec M. de Chamillart jusqu'à six heures et puis alla se promener autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur courut le loup malgré la grande chaleur. — On ne doute plus ici du siége de Lille. Le convoi des ennemis a passé l'Escaut en

trois endroits sur des ponts qu'ils y avoient fait faire et qu'ils ont rompus ensuite. — Par les dernières lettres de M. le duc d'Orléans, il faisoit marcher ses troupes dans la plaine d'Urgel, où elles se rafraîchiront jusqu'à ce que les grandes chaleurs soient passées. Le château d'Arès, dans le royaume de Valence, que le gouverneur de Tortose avoit promis de faire rendre, par la capitulation, s'est rendu, et quelques autres châteaux de ce royaume-là sont soumis aussi. — Les troupes que les Anglois assembloient dans l'île de Wight sont prêtes à s'embarquer, et le bruit est qu'ils veulent les faire passer à Ostende.

Dimanche 12, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, et puis sur les cinq heures il alla tirer. Monseigneur se promena autour du canal avec madame la princesse de Conty; madame la duchesse de Bourgogne s'y promena aussi avec ses dames. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry ont été à Gand, où ils ont été reçus avec de grandes acclamations du peuple et régalés magnifiquement par les magistrats, qui leur donnèrent un grand dîner. — Les ennemis ont, présentement que leur convoi est arrivé, cent dix pièces de canon de batterie et cinquante mortiers. Ils n'ont tiré que vingt pièces de canon de Menin; les quatre-vingt-dix autres sont venues à Bruxelles de Maëstricht et du Sas de Gand. Ce sera M. le prince Eugène qui fera le siége de Lille, et Marlborough commandera l'armée d'observation. — L'électeur de Bavière est toujours à Langenkandel et a fait un pont sur le Rhin au bout duquel il a une bonne redoute, et M. d'Hanovre est toujours dans ses lignes d'Ettlingen et a fait un détachement de ses troupes, il y a assez longtemps, qui est commandé par Mercy et qui est derrière la forêt Noire.

Lundi 13, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, travailla chez lui avec M. de Pontchartrain et puis alla chez madame de Maintenon, d'où il ne sortit que pour

aller dîner, et après dîner il alla courre le cerf seul dans sa petite calèche, et sur les sept heures il alla se promener autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur courut le loup. — Hier le roi, en revenant de tirer, donna une assez longue audience dans son cabinet au maréchal de Tessé. — Le roi avoit dit à M. le comte de Toulouse qu'il iroit chez lui à Rambouillet le 10 de septembre; mais comme il fait des chaleurs excessives et qu'elles pourroient bien continuer jusqu'à ce temps-là, il lui a dit depuis qu'il remettoit ce voyage-là au mois d'octobre. — M. de Tréville est mort à Paris. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit et de savoir, qui avoit été courtisan, mais qui étoit retiré depuis plus de trente ans. Son père avoit été fort bien avec le feu roi et commandoit ses mousquetaires. — Madame de Soubise, qui est malade depuis longtemps, a eu un nouvel accident dont on ne croit pas qu'elle puisse se tirer.

Mardi 14, à Fontainebleau. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; M. le chancelier n'y put pas venir parce qu'il avoit été incommodé la nuit. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la tribune. Le roi travailla ensuite avec M. de Chamillart, et à sept heures il s'alla promener avec madame la duchesse de Bourgogne autour du canal. — Il arriva plusieurs courriers de Flandre. Les ennemis ont investi Lille, et M. de Marlborough, avec l'armée d'observation, est à Helchin sur l'Escaut. M. le maréchal de Berwick est revenu dans l'île Saint-Amand et est campé au Château-l'Abbaye, où il rassemble ses troupes et où il attendra les ordres de monseigneur le duc de Bourgogne. Le courrier arrivé de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne en partit hier matin; on croyoit dans cette armée que les ennemis vouloient faire le siége de Tournay. Monseigneur le duc de Bourgogne se préparoit à marcher et mande seulement à madame la duchesse de Bourgogne qu'il va tâcher d'exécuter les intentions et les ordres du roi.

Mercredi 15, *à Fontainebleau.* — Le roi fit ses dévotions et toucha ensuite quelques malades; Monseigneur les fit aussi avant que le roi allât à la chapelle, et l'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la chapelle en bas, et puis il y eut procession autour de la cour des Fontaines. Le roi devoit aller le soir à la promenade, mais il se trouva si fatigué qu'il contremanda les calèches et les carrosses. Madame la duchesse de Bourgogne communia à midi, dans la chapelle au bout de la salle des Suisses, et suivit le roi l'après-dînée à vêpres et à la procession. — Il arriva sur les sept heures un courrier de M. de Villars, qui mande qu'il avoit pris l'épée à la main les deux Cesanne, où M. de Savoie avoit mis des troupes, ces postes-là étant très-importants. On prétend même qu'il étoit à l'action. L'affaire n'a pas duré deux heures; c'est M. de Torcy qui commandoit à cette attaque. Nous n'y avons pas eu cinquante hommes tués ou blessés. On ne sait pas bien ce que les ennemis y ont perdu; on leur a pris trois capitaines de grenadiers. On entendoit tirer du canon du côté d'Exilles; on croit que M. de Savoie en va faire le siége.

Jeudi 16, *à Fontainebleau.* — Le roi courut le cerf l'après-dînée seul dans sa calèche; les grandes chaleurs empêchent madame la duchesse de Bourgogne de l'accompagner à ces chasses. Le soir le roi se promena autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur étoit à la chasse avec le roi et se promena le soir avec madame la princesse de Conty. Au retour de la chasse M. de Pontchartrain amena au roi dans son cabinet un officier qui revient de Boulogne, qui dit que la flotte ennemie avoit mis quelques troupes à terre auprès d'Ambleteuse, mais que les milices du Boulonnois, qui sont presque aussi bonnes que des troupes réglées, avoient marché à eux et qu'ils s'étoient rembarqués tout au plus vite et leur ont crié que ce n'étoit pas à eux à qui ils en vouloient, et qu'ils s'en alloient sur les côtes de

Normandie, et ils font voile de ce côté-là, où apparemment ils ne feront pas grand mal, car il y a peu de troupes sur cette flotte. — Il n'est point venu ni hier ni aujourd'hui de nouvelles de Flandre. On compte que monseigneur le duc de Bourgogne marche.

Vendredi 17, *à Fontainebleau.* — Le roi, après la messe, entra chez madame de Maintenon, où il demeura jusqu'à son dîner; l'après-dînée il alla tirer. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui est à Oulx. Il mande que le gouverneur d'Exilles s'étoit rendu avant que sa place fût ouverte et sachant qu'on marchoit à son secours. Ce maréchal est fort animé contre ce commandant, qui s'appelle la Boulaye, qui avoit eu bonne réputation jusque-là. Le roi en recevant cette nouvelle n'a pas pu s'empêcher de dire qu'il voyoit depuis quelque temps des choses extraordinaires et qu'il avoit peine à comprendre des François. — Il y a des lettres d'Ypres du 15 au soir, qui portent que le maréchal de Boufflers avoit fait faire une grande sortie sur deux mille hommes qui soutenoient des travailleurs qui vouloient rompre une écluse, qu'on en avoit pris plus de trois cents, qu'on avoit emmenés dans la place, et qu'on avoit vu plusieurs chariots qui emmenoient des blessés à Menin. On compte que cette action coûte plus de sept cents hommes aux assiégeants, mais on n'en sait pas bien encore les détails.

Samedi 18, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz, comme à son ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et sur les six heures il alla se promener autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne. Il vint une grande pluie qui obligea le roi de quitter sa calèche pour monter en carrosse, où il fit monter avec lui les quatre dames qui étoient dans la calèche qui suivoit celle du roi. Monseigneur courut le loup. — On a reçu des lettres de M. le duc d'Orléans du 8. Il étoit campé à Agramunt et M. de Staremberg avec l'armée ennemie

à Cervera, qui n'est qu'à quatre lieues d'Agramunt. M. de Staremberg, qui a reçu du secours qu'on lui a envoyé d'Italie, qui est d'environ cinq mille hommes, a promis à l'archiduc d'attaquer M. le duc d'Orléans, qui est un peu affoibli par les troupes qu'il a envoyées dans le royaume de Valence, mais dont l'armée est encore plus forte et meilleure que celle des ennemis. M. d'Orléans a tout son canon avec lui, mais il souffre un peu par le manque d'eau. — La ville de Paris vint haranguer le roi après son dîner. M. Bignon, nouveau prévôt des marchands, prêta son serment. Le second fils de M. Chauvelin harangua le roi, et le roi, après lui avoir répondu avec beaucoup de bonté pour la ville de Paris, employant même le mot de reconnoissance pour sa bonne ville, loua fort le discours de M. Chauvelin, qui fut fort beau.

Dimanche 19, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et après être rentré chez lui il donna une assez longue audience au maréchal de Tessé, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. Pelletier. Monseigneur donna à dîner chez lui à madame la duchesse de Bourgogne et à madame la Duchesse, et ensuite il y eut appartement chez lui qui dura jusqu'au souper du roi. — On eut des lettres de M. le maréchal de Boufflers. Lille est entièrement investie, mais il ne parle point de la grande sortie qu'on nous avoit mandé d'Ypres ; ainsi il est sûr qu'elle n'a point été faite. — Le roi envoie M. le maréchal de Tessé, avec la qualité de plénipotentiaire, au pape, aux républiques et aux princes d'Italie, et s'ils veulent se joindre ensemble pour empêcher que leur pays ne soit opprimé, il offre de faire passer en Italie vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux, dont ce maréchal aura le commandement. Il partira le 1er du mois de septembre et compte de s'embarquer le 8 ou le 10 à Antibes, où huit galères de France qui sont prêtes l'attendront pour le porter à Gênes.

Lundi 20, *à Fontainebleau.* — Le roi tint le conseil de dépêches, où le maréchal de Joyeuse avoit une grande affaire dans laquelle il prétend avoir sujet de se plaindre du procureur général. Le roi, avant que de rien décider là-dessus, a ordonné qu'on attendît la réponse que feroit le procureur général au mémoire que M. le maréchal de Joyeuse a présenté. Le roi courut le cerf l'après-dînée. — Monseigneur le duc de Bourgogne est toujours dans son camp, d'où l'on croit qu'il ne marchera point jusqu'à ce qu'il sache que les ennemis aient ouvert la tranchée devant Lille (1). — On mande de l'armée de M. le maré-

(1) Entre autres lettres qui vinrent de Flandre ce jour-là, la suivante mérite d'être reproduite ici :

Lettre de monseigneur le duc de Bourgogne à madame de Maintenon.

Au camp de Lowendeghem, le 17 août 1708.

Je ne saurois assez vous exprimer, Madame, combien je suis sensible à tout ce que le roi pense sur mon chapitre; il me fait peut-être plus d'honneur que je ne mérite, mais il est constant qu'il ne sauroit se servir de personne qui lui soit plus attaché par devoir et par le cœur en même temps.

Il n'est pas bien difficile de justifier près de moi madame la duchesse de Bourgogne sur des choses auxquelles je n'ajoute pas une foi entière, et je ne suis que trop porté à lui être favorable en tout; mais l'amitié dont elle m'a donné ici de sensibles marques m'avoit fait appréhender qu'elle n'eût été peut-être un peu trop loin dans quelques discours. Je lui ai bien dit déjà plusieurs fois que j'étois très-content de ce qu'elle m'avoit répondu là-dessus, et que ma crainte présente étoit de la voir un peu peinée par ce que je lui en avois écrit. Je vous prie de lui dire encore, Madame, et de lui marquer combien je suis charmé de son amitié et de sa confiance. Je me flatte que je les mérite, et je tâcherai de plus en plus de mériter son estime. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qu'il y a à la cour des gens qui ne l'aiment pas et qui voient avec peine l'amitié que le roi lui témoigne. Je crois même ne pas absolument ignorer leurs noms. Ce sera à vous, Madame, quand je vous verrai, de pouvoir m'en éclaircir plus particulièrement, pour prendre les précautions nécessaires afin que madame la duchesse de Bourgogne ne tombe point dans de certains panneaux infiniment dangereux et que je vous ai souvent vue appréhender. Pour la tracasserie, ce seroit bien injustement qu'on l'en accuseroit; elle la méprise souverainement, et son esprit est bien éloigné de ce qu'on appelle esprit de femme. Elle a assurément un esprit solide, beaucoup de bon sens, le cœur excellent et très-noble; mais vous la connoissez mieux que moi, et ce portrait est inutile; peut-être même que le plaisir que

chal de Villars que M. de Savoie, après avoir pris Exilles, avoit marché à Fenestrelles et qu'il avoit envoyé un détachement à la Pérouse, où nous avions cinq cents hommes qui se sont rendus prisonniers de guerre. Les généraux qui ont commandé en ce pays-là croient qu'il est presque impossible que M. de Villars secoure Fenestrelles. — La flotte ennemie qui avoit paru devant Ambleteuse a paru depuis sur les côtes de Picardie, où ils avoient débarqué quelques troupes. Ils se sont rembarqués sans avoir été attaqués. Ils étoient en deçà d'Étape, et on a eu nouvelle depuis qu'ils étoient retournés sur les côtes d'Angleterre quoique le vent ne les y poussât point.

Mardi 21, *à Fontainebleau*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz à son ordinaire. Il a diminué, depuis six mois, plus de cinq millions de ce que les provinces lui payoient, et dans ce conseil-ci les généralités d'Orléans, d'Alençon et de Caen ont été fort soulagées. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur partit à dix heures et demie pour aller courre le loup. Madame la duchesse de Bourgogne et plusieurs dames étoient avec lui, qui souffrirent fort de la grande chaleur, et il y eut un grand retour de chasse chez madame la duchesse de Bourgogne qui les empêcha, Monseigneur et elle, d'être au souper du roi. — On eut des lettres de M. de Berwick du 19. Il mande que la tranchée n'étoit pas encore ouverte à Lille, que les ennemis avoient tout leur canon dans leur camp, que les lignes de circonvallation n'étoient pas encore achevées et que beaucoup de pionniers qu'ils y avoient fait venir des bailliages qui sont à nous se sauvoient la nuit pour retourner dans leurs maisons.

---

j'ai à parler d'elle m'empêche de m'apercevoir que je le fais trop souvent et trop longtemps.

LOUIS.

Lettres de Louis XIV, etc., à madame de Maintenon, imprimées pour MM. les bibliophiles français; Paris. Didot, 1822, 1 vol. in-8°.

Mercredi 22, *à Fontainebleau*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée alla courre le cerf avec les chiens de M. le comte de Toulouse. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche; Monseigneur étoit à la chasse avec le roi. Madame suit toujours à toutes les chasses la calèche du roi, dans une calèche séparée. — M. le Blanc, intendant à Ypres, a envoyé un courrier pour apprendre que la tranchée étoit ouverte à Lille, et il écrit qu'il avoit envoyé des courriers à monseigneur le duc de Bourgogne et à M. de Berwick pour leur en donner avis, et sa lettre portoit que la tranchée étoit ouverte à la porte de Saint-André et qu'il y avoit deux boyaux qui se communiquoient, dont l'un alloit à la citadelle et l'autre à la ville. Le soir il arriva un courrier de M. de Berwick, parti le 21 au matin, qui mande au roi que la tranchée n'étoit point encore ouverte et que même elle ne se devoit ouvrir que le 24. — On eut des lettres de M. le duc d'Orléans du 12. Il est toujours au camp d'Agramunt, où il est dans l'abondance de fourrage et où il a enfin trouvé de l'eau. M. de Staremberg est encore à Cervera, où il ne fait aucun mouvement, et M. le duc d'Orléans mande qu'il croit la campagne finie de ce côté-là.

Jeudi 23, *à Fontainebleau*. — Le roi, après la messe, alla chez madame de Maintenon, où il demeura jusqu'à son dîner et où M. de Chamillart vint lui apporter des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne qui sont du 22 au matin (1). Ce prince avoit reçu la lettre de M. le Blanc et

(1) L'une de ces lettres était adressée à madame de Maintenon; la voici :

Au camp de Lowendeghem, le 21 août 1708.

Il est certain, Madame, que l'état où l'on est présentement est un état violent, et qu'il n'y a que Dieu qui sache par où tout ceci finira; mais il faut tout espérer de sa protection. Je suis charmé de la manière dont madame la duchesse de Bourgogne a recours à lui, et j'espère que peu à peu elle deviendra comme nous le souhaitons bien ardemment.

Le courrier que j'envoie aujourd'hui au roi lui portera notre projet; il n'est

peu après celle du duc de Berwick, qui l'avoit désabusé de l'ouverture de la tranchée à Lille. Monseigneur le duc de Bourgogne compte de se mettre en marche samedi et de joindre le duc de Berwick le 28, qui sera mardi prochain. — Il arriva l'après-dînée un courrier de Normandie qui apporte la nouvelle que la flotte ennemie qui étoit rentrée aux Dunes pour y prendre encore quelques vaisseaux paroissoit à la vue de la Hougue. — Le marquis de Lyonne, autrefois maître de la garde-robe du roi et fils de M. de Lyonne, ministre des affaires étrangères, est mort à Paris. Il y a longtemps qu'il ne paroissoit plus. — On a la confirmation que la tranchée n'est point encore ouverte à Lille. Les ennemis travaillent à plusieurs épaulements en des endroits différents, et l'on ne sauroit juger encore par quel endroit ils attaqueront la place.

Vendredi 24, à Fontainebleau. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur courut le loup. — On a des lettres de Tournay qui portent que M. de Marlborough fait faire plusieurs ponts sur l'Escaut au-dessus et au-dessous de Helchin, et qu'on ne doute pas qu'il ne veuille passer cette rivière, et marcher du côté de la Dendre pour tâcher d'empêcher

---

pas tout à fait conforme à nos derniers entretiens, mais je le crois tel que le bien de son service peut le demander. Il est vrai, Madame, que tout le monde n'est pas dans une égale volonté; mais il ne faut pas croire aussi que tous manquent de courage, comme il y a apparence que l'on est à la cour. Le concert entre M. de Vendôme et moi me paroît établi. Nous prendrons toutes les mesures les plus convenables à la situation présente, et le roi sera exactement instruit de tout. Il est certain que, quelque envie que nous ayons de donner du secours à Lille, nous pourrions trouver les choses dans une telle situation que ce seroit tout perdre que de hasarder un combat que nous perdrions sans hésiter. En ce cas, je ne crois pas que ce soit l'intention du roi de tenter la bataille. Mais nous ne nous désisterons absolument qu'après l'avoir informé de tout ce que nous aurions trouvé, et reçu de nouveaux ordres. Ma lettre est bien courte, Madame, mais vous ne vous en formaliserez pas, et vous savez qu'il y a des temps où l'on n'est guère à soi.

Louis.

Lettres de Louis XIV, etc., à madame de Maintenon, imprimées pour MM. les bibliophiles français; Paris, Didot, 1822, 1 vol. in-8°.

la jonction de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne avec celle du duc de Berwick. Le roi Auguste, dont nous savons l'arrivée à la Haye, est venu à l'armée du duc de Marlborough. Il n'a point de troupes avec lui. Il vient y servir volontaire et s'y fait appeler le chevalier de Saint-Jean. — On a la confirmation d'une grande bataille gagnée par le roi de Suède contre les Moscovites dans laquelle il y a eu trois des généraux du czar tués, et depuis la bataille le roi de Suède a passé le Borysthène et dit qu'il veut aller droit à Moscou pour détrôner le czar, dont plusieurs des sujets sont révoltés, et le roi de Suède espère qu'ils se joindront à lui. — On n'a point eu aujourd'hui de courrier de Normandie; ainsi il est sûr que les ennemis n'y ont point débarqué.

Samedi 25, *à Fontainebleau*. — Le roi, après le conseil de finances, travailla avec M. Desmaretz, à son ordinaire. Il travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et sur les six heures il s'alla promener autour du canal avec madame la duchesse de Bourgogne après avoir entendu le salut, où il trouva cette princesse. — Il arriva le matin un courrier du duc de Berwick qui apporta une lettre du maréchal de Boufflers. Le maréchal de Berwick mande que Marlborough avoit passé l'Escaut le 23 au matin et marchoit en remontant la Ronne, dont il a donné avis à monseigneur le duc de Bourgogne. Sa lettre est d'hier au matin et celle que le courrier a apportée du maréchal de Boufflers est du 23 au matin. Il mande que la tranchée fut ouverte le soir du 22; que les ennemis avoient fait une grande parallèle à deux cent cinquante toises du chemin couvert et qu'ils canonnoient avec huit pièces une cassine qui est assez éloignée de la place et du côté de la porte de Saint-André; ce côté-là est un des endroits de la place le plus fort. Il arriva le soir un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, parti le 23 à minuit; ce prince avoit été averti par M. de Berwick du mouvement qu'avoient fait les ennemis.

Dimanche 26, *à Fontainebleau.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire. Après dîner il alla tirer et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Madame la duchesse d'Orléans partit hier d'ici pour aller coucher à sa petite maison de l'Étoile dans le parc de Versailles. Madame la Duchesse partit aussi pour aller coucher à Saint-Maur, où M. le Duc est depuis quinze jours. — Le roi d'Espagne donne à madame la duchesse de Mantoue les 10,000 écus de pension qu'il donnoit au feu duc son mari. — On avoit cru qu'il pourroit y avoir un combat entre l'armée de M. le duc d'Orléans, qui est toujours au camp d'Agramunt, et celle du comte de Staremberg, qui est à Cervera ; mais on apprend que ce comte s'y retranche, quoiqu'il eût assuré l'archiduc qu'il viendroit nous attaquer. L'archiduchesse est arrivée à Barcelone. Le chevalier d'Asfeld, que M. le duc d'Orléans a envoyé dans le royaume de Valence, a renforcé le blocus de Denia. Les Maures ont fait entrer un secours de vivres dans Alicante, dont la garnison ne laisse pas de déserter beaucoup.

Lundi 27, *à Petit-Bourg.* — Le roi partit de Fontainebleau entre onze heures et midi. Il avoit dans son carrosse madame la duchesse de Bourgogne, Madame, madame la duchesse de Brancas, dame d'honneur de Madame, et la comtesse de Mailly, dame d'atours de madame la duchesse de Bourgogne. Il arriva ici à trois heures et demie et alla d'abord dans la chambre de madame de Maintenon, qui étoit venue dîner ici avec mesdames d'Heudicourt et de Dangeau, qui sont venues avec elle. Le roi ne sortit que sur les six heures et alla se promener dans les jardins en calèche avec madame la duchesse de Bourgogne. Il y avoit plusieurs autres calèches pour les dames. — Le roi trouva en sortant de la forêt de Fontainebleau deux courriers, qu'il fit arrêter, l'un de monseigneur le duc de Bourgogne et l'autre de M. de Berwick. Il leur ordonna de porter les lettres à M. de Chamillart, qui étoit

demeuré à Fontainebleau jusqu'au départ du roi et qui venoit en chaise de poste, et de dire à M. de Chamillart, dès qu'il auroit ouvert les lettres, de les lui apporter à son premier relai, qui étoit à Ponthierry et où apparemment il le pourroit joindre, et il l'y joignit effectivement, et il vint outre cela ici à Petit-Bourg pour recevoir les ordres du roi et faire partir un autre courrier. La lettre de monseigneur le duc de Bourgogne est du 25 au soir. Il mande qu'il marchera le 27 pour aller en deux jours à Ninove, où il passera la Dendre et où il compte d'être joint le mercredi matin par le duc de Berwick. La lettre du duc de Berwick porte qu'il a reçu ordre de monseigneur le duc de Bourgogne de le joindre le 29 au delà de la Dendre, et, comme il a plus de chemin à faire, il va marcher et campera à Saint-Ghislain. Marlborough est toujours avec son armée à Wadripont sur la Ronne, et ils font courre le bruit dans leur armée qu'il est là pour empêcher la jonction. Monseigneur le duc de Bourgogne mande au roi qu'il souhaite que les ennemis le viennent attaquer et que dans son armée on souhaite fort de voir une action. — Monseigneur courut le loup le matin à Fontainebleau. Il y vint dîner et puis en partit dans sa berline avec madame la princesse de Conty et alla coucher à Meudon, où il y demeurera huit jours. Le roi donna ordre à M. d'Antin de l'aller attendre au bout de l'avenue de cette maison pour lui dire les nouvelles que ces deux courriers avoient apportées. Le roi soupa à son heure ordinaire; il y avoit dix-huit dames qui eurent l'honneur de souper avec lui.

Mardi 28, *à Versailles*. — Le roi se promena tout le matin à Petit-Bourg malgré la pluie, et après dîner il en partit pour venir ici, où il arriva de fort bonne heure. — On eut des lettres du duc de Berwick du 27 au matin ; il étoit campé à Carignon près de Mons. Il mande qu'il remarchera le lendemain avec toutes ses troupes pour aller par Enghien joindre monseigneur le duc de Bourgogne à

Ninove. Il mande aussi que l'armée de Marlborough n'a fait aucun mouvement et que les batteries des ennemis devant Lille tirent en salve. — Le maréchal de Matignon est depuis quelques jours à Tournay, où il est venu avec passe-port des ennemis, et est très-dangereusement malade. — L'électeur de Bavière, qui a consommé les fourrages autour de Landau et plus avant encore, sera obligé de revenir derrière nos lignes, et cela lui fait prendre la résolution d'aller bientôt aux eaux de Plombières, dont il a besoin pour sa santé. — Il y a un bref du pape très-fort et qui menace d'excommunication tous ceux qui liront les livres du P. Quesnel et ordonne à tous ceux qui en ont de les brûler.

Mercredi 29, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire et alla l'après-dînée à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne a une assez grande fluxion à la tête et ne put souper avec lui. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui étoit déjà à Melle le 27 à midi. Il laissoit un peu reposer ses troupes et alloit remarcher pour arriver le lendemain de bonne heure à Ninove. L'armée de Marlborough étoit encore à Wadripont, et il n'y avoit nulle apparence qu'elle songeât à marcher; ainsi on ne doute pas que la jonction avec le duc de Berwick ne se fasse sans embarras. — Madame la duchesse d'Elbeuf remercia le roi de la pension de 10,000 écus que le roi d'Espagne a donnée à madame de Mantoue, sa fille, et le roi lui répondit : « Il est vrai, Madame, que j'y avois fort exhorté le roi mon petit-fils; mais il y étoit si porté de lui-même et l'a accordé de si bonne grâce que c'est lui seul que vous en devez remercier, et je m'en réjouis avec vous de fort bon cœur. »

Jeudi 30, *à Versailles.* — Le roi apprit par un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne que son armée est arrivée à Ninove le mardi à minuit et que l'armée de M. de Berwick étoit à Gamarache, qui n'en est qu'à deux

lieues; que le 29 au matin le duc de Berwick étoit venu trouver monseigneur le duc de Bourgogne à Ninove, et son armée, qu'il a laissée à Gamarache, joindra dans la marche qu'on fera aujourd'hui pour aller camper à Lessinnes. Marlborough n'a fait aucun mouvement et n'en fera point d'autres apparemment que d'aller repasser l'Escaut, voyant la jonction de nos armées. Monseigneur le duc de Bourgogne compte d'arriver à Tournay samedi ou dimanche au plus tard. M. le maréchal de Boufflers a fait des sorties qui ont très-bien réussi. Les assiégeants avoient pris un moulin à la tête de l'attaque de la porte de la Madelaine; nous les avons rechassés. Ils ont repris ce moulin jusqu'à trois fois, le faisant toujours attaquer par des Anglois, et nous les en avons rechassés toutes les trois fois avec grande perte de leur côté; et la dernière fois, après l'avoir repris, nous l'avons brûlé. Les ennemis ont soixante-dix pièces de canon en batterie qui tirent toujours en salve.

Vendredi 31, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur est encore à Meudon, d'où madame la princesse de Conty revint hier avec toutes les dames qui y étoient avec elle. — On a tous les jours des courriers de monseigneur le duc de Bourgogne. Il continue sa marche avec les deux armées qui se joignirent jeudi. Les assiégeants à Lille sont au pied du glacis de l'ouvrage à corne de la Madelaine. Le prince Eugène presse fort le siége; ses batteries sont bien servies, mais il ne les a point encore avancées; ainsi rien ne presse à Lille, et monseigneur le duc de Bourgogne aura tout le loisir d'y arriver. Marlborough se retire vers l'Escaut, qu'il repassera diligemment de peur que ses ponts ne soient emportés, parce qu'on a lâché les eaux à Tournay. — La flotte ennemie qui avoit paru devant la Hougue et devant Cherbourg est retournée sur les côtes d'Angleterre sans avoir rien entrepris, et on ne doute pas présentement qu'elle n'aille en Portugal pour y porter

les troupes qui y sont embarquées, et on croit qu'elle prendra en Angleterre la reine de Portugal, qui y doit être arrivée présentement. — M. le maréchal de Tessé reçut hier les derniers ordres du roi et prit congé de lui; il part demain de Paris.

Samedi 1er septembre, à Versailles. — Le roi apprit à son lever, par un officier de la marine que M. de Pontchartrain lui amena, que M. Ducasse étoit lundi dernier au port du Passage avec la flotte du Mexique, riche de quarante à cinquante millions en argent sans compter pour environ dix millions de ce que les Espagnols appellent *los frutos*, qui sont toutes choses dont le débit est facile. Cet officier de marine est lieutenant de M. Ducasse. Le roi tint conseil de finances à son ordinaire et puis travailla avec M. Desmaretz, qui lui proposa, sur l'arrivée de cette flotte, d'envoyer ordre à toutes les Monnoies du royaume d'y recevoir tout l'argent qu'on y apporteroit, et de l'y faire monnoyer sans qu'il en coûtât rien à tous ceux qui auroient apporté ces matières, soit françoises, soit étrangères. Il en coûtera peut-être au roi 100,000 écus, mais par là il mettra beaucoup d'argent dans son royaume. Le roi approuva fort l'avis de M. Desmaretz, et on a déjà envoyé l'ordre. — Le roi alla tirer l'après-dînée, et sur les sept heures la reine d'Angleterre arriva. Madame la duchesse de Bourgogne est toujours fort incommodée de sa fluxion; elle n'a point encore soupé avec le roi depuis le retour de Fontainebleau.

Dimanche 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis s'alla promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse, où le Saint Sacrement sera exposé trois jours. Monseigneur vint de Meudon au conseil; il rendit ensuite une petite visite à madame la duchesse de Bourgogne et retourna dîner à Meudon, d'où il reviendra mardi. — Sur les trois heures il arriva un courrier de monseigneur le duc de

Bourgogne, qui arriva hier à midi à Tournay avec toute son armée. Il mande qu'il n'y a rien d'égal à la bonne volonté des troupes et qu'il n'est pas demeuré un traîneur dans toute sa marche depuis Gand. Ce prince mande : « Cette nuit ou demain matin je ferai passer l'Escaut à toute l'armée. » Les bagages vont à Valenciennes. Marlborough a repassé l'Escaut, comme on l'avoit bien cru, et on ne doute pas même qu'il ne repasse la Marcq incessamment. Monseigneur le duc de Bourgogne compte de camper demain sur cette rivière, du côté de Cisoing, en le laissant à la droite. — Le roi apprit le matin que le duc d'Aumale, troisième fils de M. du Maine, étoit mort à Sceaux. Il n'avoit que quatre ans et demi.

Lundi 3, *à Versailles*. — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne devoit aller dîner à Meudon avec Monseigneur, mais comme sa fluxion dure, elle ne sortit que pour aller entendre le salut à la paroisse. Le roi a envoyé à M. le Prince et à madame la Princesse, qui sont à Écouen, M. de Souvré, maître de la garde-robe, pour leur faire compliment sur la mort du duc d'Aumale, leur petit-fils. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne parti de Tournay hier au soir. Notre armée passa ce jour-là l'Escaut et vint camper la droite auprès de Blandain et la gauche à Ere ; celle des ennemis est en dedans de la Marcq, la droite à Pont-à-Marcq et la gauche au Pont-Tressin. Demain nous marcherons par notre gauche en remontant la Marcq pour nous approcher du grand chemin de Douai à Lille. Le canon que nous faisons venir de Douai nous joindra auprès d'Orchies, et quand il nous aura joint nous aurons cent soixante et dix pièces de canon, dont il y en a beaucoup de vingt-quatre.

Mardi 4, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et puis alla tirer. Monseigneur revint le soir de Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne

alla entendre le salut à la paroisse, où le Saint Sacrement a été exposé ces trois jours-ci. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne; le roi reçut seulement par l'ordinaire l'ordre de bataille fait depuis la jonction de M. de Berwick. Nous avons cent trente et un bataillons et deux cent trente-huit escadrons, et tout cela presque complet parce qu'on a doublé les escadrons et les bataillons qui avoient souffert à l'affaire d'Oudenarde. — La cour prendra le deuil vendredi pour la mort du duc d'Aumale; le roi en a donné l'ordre à M. de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre en année. Monseigneur sera le chef du deuil; le roi ne le portera point comme grand-père. On ne le portera que huit ou dix jours. — On croit ici que le combat en Flandre se donnera demain ou après-demain.

Mercredi 5, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire et alla à Marly l'après-dînée, d'où il ne revint qu'à la nuit. Il croyoit recevoir des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne, mais il n'en est point encore venu aujourd'hui. — Monseigneur à son lever reçut des députés de Languedoc. M. l'archevêque d'Alby le harangua; il avoit harangué hier le roi après son lever. Le marquis d'Alègre prétendoit comme lieutenant de roi de Languedoc qu'il devoit présenter les députés en l'absence de M. du Maine, qui en est gouverneur et qui est demeuré à Sceaux depuis la mort de M. son fils, et le roi décida hier que le marquis d'Alègre étant prisonnier, il ne devoit faire aucune fonction de ses charges : ainsi M. de la Vrillière, secrétaire d'État qui a la province de Languedoc dans son département, présenta les députés au roi. — La flotte qui avoit paru il y a quelques jours devant la Hougue y est revenue encore. Ils ont débarqué environ deux cents hommes, qui ont pris quelques moutons sur la côte, et dès qu'ils ont vu qu'on marchoit à eux ils se sont rembarqués.

Jeudi 6, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout

le jour ; il demeura l'après-dînée chez madame de Maintenon jusqu'à l'heure du salut, où il alla. Après le salut il se promena dans les jardins et puis il revint chez madame de Maintenon. Voici trois jours qu'on n'a point eu de courriers de monseigneur le duc de Bourgogne, et le roi en attend avec impatience. — Par les dernières lettres de Catalogne, les armées sont toujours dans leurs mêmes camps, et comme on voit qu'il n'y aura plus rien à faire cette campagne, beaucoup de gens croient que M. le duc d'Orléans aimera mieux venir ici que de retourner à Madrid. — Le roi donna ces jours passés une pension de 2,000 francs au comte Truzzi, qui étoit envoyé ici de M. de Mantoue et qui est naturalisé François. — M. Ducasse, après avoir amené au Passage la flotte qui vient du Mexique et qui est plus riche qu'on ne l'avoit dit d'abord, en est reparti avec les vaisseaux françois qui l'ont escorté et revient à Brest pour y désarmer.

Vendredi 7, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla l'après-dînée se promener à Marly. — Il arriva le matin un courrier de M. de Vendôme par lequel monseigneur le duc de Bourgogne mande que les avis des généraux ont été partagés sur la manière de marcher aux ennemis et qu'on attendra les ordres du roi pour décider là-dessus, et que ce retardement ne peut nuire à l'affaire, parce que Lille n'est point pressé, M. de Boufflers ayant écrit du 5 au soir que les assiégeants étoient encore à trente pas de la palissade et qu'ils ne travailloient qu'à la sape. A quatre heures il arriva un courrier qu'on dit qui venoit de Lille et qui apportoit effectivement un billet de M. de Boufflers en chiffre; ce courrier n'a point voulu dire qui il étoit. On apprend par lui que nous n'avons point encore perdu d'officiers considérables dans la place et que nous n'avions que quatre cent cinquante soldats blessés à l'hôpital. A huit heures et demie M. de Chamillart partit. On dit d'abord qu'il alloit à l'Étang, mais on sut bientôt après que le roi

l'envoyoit à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, et à deux heures il avoit fait partir Pleneuf. Dès que le courrier de monseigneur le duc de Bourgogne fut arrivé le matin, le roi en fit repartir un qui fera venir au-devant de M. de Chamillart l'escorte dont il aura besoin.

Samedi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire et alla l'après-dînée à vêpres et au salut. Monseigneur y suivit le roi. Madame la duchesse de Bourgogne devoit aller faire ses dévotions à Saint-Cyr, mais elle se trouva si incommodée la nuit qu'à peine put-elle se lever à midi pour aller à la messe et se remit au lit en revenant. Elle se releva pourtant le soir pour aller au salut, quoique très-incommodée toujours. — Il arriva un courrier de Flandre, au soir, par lequel on apprend que les assiégeants avoient attaqué le chemin couvert, que l'affaire avoit duré depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin, qu'ils attaquoient par trois endroits : du côté de l'ouvrage à corne de la Madelaine, du tenaillon et de l'ouvrage à corne de Saint-André. Ils ont été repoussés de tous les trois côtés et y ont perdu beaucoup de monde. Ils attaquoient avec dix mille hommes de troupes choisies. — La flotte de Leak qui étoit partie de Barcelone a fait voile en Sardaigne, et on dit que Cagliari, qui en est la capitale, s'est rendue.

Dimanche 9, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis s'alla promener à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut aux Récollets, où le Saint Sacrement est exposé depuis hier. — Il arriva de Flandre un courrier du cabinet. M. de Chamillart y arriva hier à six heures. Il paroît présentement que tous les généraux sont du même avis et qu'on marchera demain en descendant la Marcq en la laissant sur la gauche pour la passer après-demain à la hauteur du Fretain, en cas que les ennemis ne l'occupent pas, ce qu'on ne sait pas encore bien sûrement. M. de Boufflers mande que

la perte des ennemis à l'attaque de la contrescarpe a été plus grande encore qu'on ne le croyoit d'abord et qu'il a fait compter plus de deux mille corps morts sur le glacis. — On a nouvelle que Fenestrelles s'est rendue à M. de Savoie. La garnison a forcé le commandant et le major et a capitulé sans ceux qui n'ont point voulu signer la capitulation. Cette capitulation porte que la garnison ne pourra servir d'un an.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi prit médecine à l'heure ordinaire, quoiqu'il se fût couché hier plus tard qu'il n'a accoutumé, parce qu'il avoit beaucoup écrit; l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne entra chez le roi avant que d'aller à la messe et revint encore le voir dîner, et à six heures elle alla aux Récollets entendre le salut. — Il arriva un courrier de Flandre. Monseigneur le duc de Bourgogne a marché en descendant la Marcq, qu'il passera à Ennevelin en deçà de Fretain, que les ennemis occupent. Ils y ont leur gauche, et leur droite vers Noyelles; ils ont mis des troupes dans Ennetières, qui est à la tête de leur camp. Ils font venir un convoi de Bruxelles, où il y a cinq ou six cents chariots; c'est le général Fagel qui le conduit, et on prétend qu'il a six ou sept mille hommes avec lui. Nous devons demain passer la Marcq, et on ne croit pas que les ennemis nous en disputent le passage. On assure présentement qu'ils sont bien retranchés dans leur camp. On n'a rien appris de Lille aujourd'hui.

Mardi 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, après lequel il travaille toujours avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla tirer et puis travailla avec M. de Cagny chez madame de Maintenon. Monseigneur alla se promener à Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse, où les prières des quarante heures ont recommencé. — Il arriva le soir un courrier du cabinet. M. de Chamillart mande au roi que l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne passoit la

Marcq en plusieurs endroits et qu'il ne paroissoit pas que les ennemis fissent aucun mouvement pour les en empêcher. On a détaché le comte d'Estrades avec deux mille chevaux pour aller au-devant du convoi que les ennemis font venir à Bruxelles et tâcher d'empêcher qu'il arrive à Oudenarde. Le siége de Lille va toujours fort lentement. Les assiégeants tirent moins; on croit qu'ils veulent ménager leur poudre, qui manqueroit bientôt s'il ne leur arrive point de convoi. — La flotte des ennemis qui étoit devant la Hougue et qui avoit fait voile depuis quelques jours est, dit-on, arrivée près d'Anvers et y a débarqué quatre ou cinq mille hommes qui composoient les troupes qu'ils avoient assemblées dans l'île de Wight.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi tint conseil d'État à l'ordinaire et alla l'après-dînée se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne alla entendre le salut à la paroisse. Monseigneur, après le conseil, alla courre le cerf avec les chiens du roi. — Il arriva sur les sept heures un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on apprend que notre armée passa hier la Marcq, comme on l'avoit résolu. Les ennemis ne se sont point opposés à notre passage; il auroit fallu pour cela qu'ils se dépostassent. Leur droite est à Noyelles et leur gauche à Fretain. Notre droite est à Ennevelin et notre gauche à l'hôpital près de Houpplines. Il sera difficile qu'il y ait une grande action de ce côté-là, car les ennemis occupent la crête de la plaine et sont fort bien retranchés. Nous canonnons le village d'Ennetières, qui est à la tête de leur camp et auquel leurs retranchements sont attachés, et ils canonnent aussi notre camp, surtout celui que nous avons auprès de Pont-à-Marcq, qui est le plus vis-à-vis d'Ennetières. Le général Fagel, qui leur amenoit sept ou huit bataillons et autant d'escadrons, les a joints.

Jeudi 13, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée

et puis revint se promener à Trianon. Monseigneur courut le loup. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Nous canonnons le village d'Ennetières. Les ennemis avoient quatre brigades d'infanterie et quelques dragons dans Seclin, qu'ils ont retirés la nuit. On a reconnu leur camp de plus près, et tous les généraux disent qu'il n'est pas attaquable; ainsi monseigneur le duc de Bourgogne repassera la Marcq incessamment. — Mademoiselle d'Elbeuf, sœur cadette de la duchesse de Mantoue, prit l'habit à l'abbaye de Saint-Antoine, dont madame de Montchevreuil est abbesse. M. le cardinal de Noailles en fit la cérémonie, et le P. Gaillard fit un très-beau sermon. — M. le comte de Marsan, dont les paupières sont presque entièrement fermées depuis quelques jours, se trouva beaucoup plus mal; sa langue est fort embarrassée et on ne peut plus douter que son mal ne soit une paralysie.

Vendredi 14, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la chapelle, où les prières de quarante heures ont recommencé. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui repassera la Marcq demain. On croit qu'il se rapprochera de Tournay et qu'il ira camper à Templeuve. On a des lettres de M. de Boufflers du 12. Il a fait une grande sortie qui a très-bien réussi. On a repris la seule traverse du chemin couvert dont les ennemis étoient les maîtres, et les assiégés se défendent avec tant de valeur qu'en cinq jours les ennemis n'ont fait aucun progrès. Il est vrai que notre armée si proche de la leur les a obligés de retirer beaucoup de troupes du siége. Ils commençoient à ne plus guère tirer de canon, mais depuis deux jours on entend de notre camp que leur feu redouble; c'est qu'il leur est venu un convoi qui leur a apporté de la poudre et des boulets. Le marquis de Coëtquen, colonel

qui est dans la place, a été blessé à la cuisse d'un éclat de bombe, mais la blessure est légère.

Samedi 15, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. de Cagny en l'absence de M. son père, qui travaille avec le roi les samedis et les mardis. Monseigneur alla dîner à Meudon, d'où il ne reviendra que jeudi. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la chapelle. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, dont l'armée est campée à Bersée. Les ennemis n'ont fait aucun mouvement pour attaquer son arrière-garde quand il a repassé la Marcq. Tous nos généraux ont été de même avis sur l'impossibilité qu'il y avoit à attaquer les retranchements des ennemis et sur la marche que nous faisons qui empêchera tous leurs convois, sans lesquels ils ne sauroient prendre Lille. Les Hollandois se sont toujours opposés à ce siége, mais la reine Anne d'Angleterre l'a voulu absolument. — M. le marquis de Jarzé, qui avoit été nommé pour l'ambssade de Suisse en la place du marquis de Puysieux, qui en est revenu durant le voyage de Fontainebleau, fit une chute étant chez lui en Anjou, et cette chute s'est trouvée suivie de beaucoup d'incommodités qui le mettent hors d'état de se pouvoir acquitter de cet emploi ; ainsi on en va choisir un autre.

Dimanche 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire ; Monseigneur, qui a accoutumé d'y venir toujours quand même il est à Meudon, n'y vint point, parce qu'il s'est fait saigner. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier et puis alla au salut ; madame la duchesse de Bourgogne y alla avec lui. — Monseigneur le duc de Bourgogne a marché de Bersée à Templeuve, où on croyoit qu'il pourroit demeurer quelques jours ; mais on n'y trouve pas la subsistance qui seroit nécessaire, et apparemment nous allons repasser l'Escaut, où nous serons dans l'abondance des fourrages et d'où nous empêcherons

sûrement les convois qui voudroient venir de Bruxelles et dont les ennemis ont encore besoin. Le siége de Lille n'avance point. M. de Chamillart doit coucher ce soir à Douai, et on l'attend ici demain au soir ou mardi matin au plus tard. Il a mandé au roi qu'il avoit vu toutes les troupes en plusieurs jours différents, que jamais la cavalerie n'avoit été plus belle et que l'infanterie étoit plus complète qu'on n'auroit osé l'espérer.

Lundi 17, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et puis alla tirer, d'où il revint à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut aux Récollets, où les prières de quarante heures ont recommencé. M. de Chamillart arriva durant le souper du roi et envoya M. de Cagny porter à S. M. les lettres de monseigneur le duc de Bourgogne, et après le souper, quand le roi fut dans son cabinet, il envoya querir M. de Chamillart, avec qui il demeura assez longtemps. Le roi à son coucher parut fort content de tout ce qu'il venoit d'apprendre, et les dispositions de notre armée pour empêcher les convois des ennemis sont très-bonnes. M. de Boufflers mande du 15 qu'il a fait une sortie qui a fort bien réussi et a rechassé les assiégeants des angles saillants de la contrescarpe dont ils étoient les maîtres depuis huit jours. On mande de Courtray et d'Oudenarde qu'il y a plus de neuf mille blessés dans ces deux villes. Les ennemis n'en envoient point à Menin, parce qu'il y règne une maladie contagieuse. — Le roi, au retour de la chasse, où il avoit tué beaucoup de faisans, et faisant réflexion que dans la semaine il y auroit quatre jours maigres, distribua toute sa chasse aux courtisans que les infirmités empêchent de manger maigre.

Mardi 18, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire; l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et ensuite il s'alla promener dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne alla entendre vêpres

aux Récollets et puis alla à Meudon voir Monseigneur, qui avoit pris médecine; elle y joua avec lui au papillon et puis monta dans son entresol, où ils demeurèrent une grosse heure. Elle repartit de Meudon à neuf heures et revint souper avec le roi. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui a repassé l'Escaut. Il est campé sa droite à Herinnes et sa gauche à Saulchoy, près de Tournay. Il a un détachement de ses troupes à Pottes et Escanaffle prêt à le rejoindre quand il voudra. Il a envoyé Chemerault avec un autre détachement pour masquer Oudenarde; ainsi rien n'y pourra entrer. Il a envoyé quelque cavalerie à Douai et à Béthune pour incommoder les ennemis dans leurs derrières. — Le roi a donné au chevalier de Nangis, capitaine de vaisseau qui fut pris à l'entreprise d'Écosse et qui est échangé, une gratification de 2,000 francs qu'on espère qui sera convertie en pension.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et alla l'après-dînée chasser dans le parc de Meudon, et voir les bâtiments de Monseigneur. — Voici plus exactement la disposition de notre armée de Flandre : Monseigneur le duc de Bourgogne a envoyé Chemerault avec vingt-quatre bataillons et trente escadrons sur les hauteurs d'Oudenarde, avec ordre de se retrancher pour contenir cette place. Le comte de Coigny l'a joint depuis avec vingt-quatre escadrons de dragons, et ce corps doit veiller jusqu'à Gand. Sousternon est à Berchem avec dix bataillons et dix escadrons et se communique avec Chemerault. La Châtre est à Escanaffle avec dix bataillons et dix escadrons et se communique avec Sousternon. Le chevalier de Croissy est à Pottes avec huit bataillons et huit escadrons et se communique avec la Châtre. La droite de notre armée est vis-à-vis Herinnes en remontant l'Escaut, laissant le mont de la Trinité derrière, et la gauche est à un quart de lieue de Tournay. Le quartier de monseigneur le duc de Bourgogne est à l'abbaye de Saulchoy :

ainsi depuis Tournay jusqu'à Oudenarde nous avons des troupes qui font face à l'Escaut. Chemerault doit veiller depuis Oudenarde jusqu'à Gand, et par le moyen des écluses de Gand l'Escaut remonte entre Gavre et Oudenarde.

Jeudi 20, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Marly. Monseigneur revint ici le soir de Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne dîna à la Ménagerie avec madame de Maintenon et quelques dames du palais, et à cinq heures elles vinrent aux Récollets entendre le salut. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on eut une lettre de M. de Boufflers du 18. Il mande que le 17 les ennemis avoient attaqué le tenaillon, qu'ils avoient été repoussés six fois et avoient perdu beaucoup de monde; que les troupes du prince Eugène étoient fort rebutées. Un officier de notre armée qui a trouvé moyen d'entrer dans celle des ennemis devant Lille assure qu'il a été dans le parc de leur artillerie, où il leur reste fort peu de poudre. On mande la même chose à monseigneur le duc de Bourgogne de plusieurs endroits. Ce prince a détaché M. de Puiguyon, lieutenant général, qui avec M. le baron de Bergeyck et les troupes d'Espagne s'approcheront de Bruxelles. Ils seront joints par MM. de Senneterre et d'Ourches, qui y mènent quelques brigades d'infanterie et de cavalerie. Tous ces corps ensemble feront vingt-quatre bataillons et plus de trois mille chevaux.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée, Monseigneur courut le loup. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse. — Il n'arriva point de courrier de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne. On sait seulement qu'il a détaché vingt-deux bataillons et deux brigades de cavalerie qui sont commandés par M. de Puiguyon. Ce corps-là marche vers Bruxelles, dont les habitants sont aussi disposés à nous recevoir que ceux

de Gand et de Bruges l'étoient. — M. le duc de Savoie, après avoir pris Fenestrelles, est retourné à Turin ; voilà la campagne finie de ce côté-là, où les neiges sont déjà fort hautes dans les montagnes. — Le roi fit ces jours passés M. de Maillebois brigadier. Il est fils aîné de M. Desmaretz, et M. le maréchal de Boufflers en a mandé tant de bien et qu'il s'étoit si fort distingué à toutes les actions qui se sont passées au siége de Lille qu'il méritoit que le roi lui fît cette grâce. Il est colonel du régiment de Touraine. — On assure que le roi Auguste a quitté le siége de Lille et qu'il s'en retourne en Hollande. — Madame la duchesse de Bourgogne fit ses dévotions à la paroisse.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, après quoi il travaille toujours avec M. Desmaretz, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et puis il alla se promener à Trianon. — M. le maréchal de Boufflers a écrit du 19 à monseigneur le duc de Bourgogne qu'il étoit toujours maître du chemin couvert ; ainsi on espère que la ville de Lille tiendra au moins jusqu'à la fin du mois. On a donné ordre à la Connelaye, qui commande à Nieuport, d'en lâcher les écluses, qu'on espère qui mettront assez d'eau dans le pays pour empêcher les convois que les ennemis pourroient faire venir d'Ostende à leur armée, du moins que cela les obligera à prendre une marche plus longue qui donnera le temps d'arriver aux troupes qu'on va envoyer au comte de la Mothe. Ostende est le seul endroit par où il puisse venir présentement des convois aux ennemis, et sans les convois ils ne sauroient continuer le siége, car la poudre commence à leur manquer. Ces avis-là viennent à monseigneur le duc de Bourgogne par plusieurs endroits.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et alla au salut à la chapelle. Madame la duchesse de Bourgogne, qui avoit dîné à la Ménagerie, en

revint tout droit à la chapelle. — M. le comte du Luc est nommé à l'ambassade de Suisse en la place du marquis de Jarzé, dont la santé n'a pas pu lui permettre d'aller à cette ambassade. — Le chapitre des chevaliers de l'Ordre est convoqué à demain. On croyoit que ce n'étoit que pour admettre les preuves du cardinal de la Trémoille, mais le roi dit le soir à M. le Duc qu'il vouloit faire M. le duc d'Enghien, son fils, chevalier, et qu'il le proposeroit au chapitre. M. le Duc n'en avoit point parlé au roi. M. le duc d'Enghien a seize ans. — On ne songe plus à l'entreprise de Bruxelles, où il n'y avoit plus que trois bataillons. Les ennemis y en ont fait entrer six autres et un régiment de houssards; ces troupes étoient dans Hulst et dans Axel. M. de Puiguyon marche en diligence pour joindre le comte de la Mothe, et on espère qu'il arrivera assez tôt pour empêcher le convoi des ennemis de passer à l'armée qui est devant Lille.

Lundi 24, *à Versailles.* — Le roi après son lever fit entrer le comte du Luc dans son cabinet. Ensuite le roi fit appeler les chevaliers de l'Ordre ; les preuves du cardinal de la Trémoille furent admises, et le roi commanda à M. de la Vrillière de lui envoyer la permission de porter l'Ordre. M. le duc d'Enghien sera reçu à la première fête du Saint-Esprit. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne qui apporte des lettres du maréchal de Boufflers du 22 au soir. Il mande que les ennemis ont attaqué le chemin couvert et le tenaillon avec sept mille hommes. Ils ont été repoussés deux fois, et la troisième fois ils l'ont rattaqué. Le prince Eugène étoit à l'action et y a été blessé d'un coup de fusil au-dessus de l'œil. Ils se sont logés sur l'angle gauche du tenaillon, où nous avons un retranchement dont nous sommes demeurés les maîtres. Ils n'ont pu prendre aucunes traverses de notre chemin couvert; ils ont eu à cette action plus de deux mille hommes tués sur la place. Les assiégés y ont eu quatre cents hommes tués ou blessés. Soury, colonel suisse, est

blessé au ventre; le marquis d'Angennes et Ravignan, colonels, ont été blessés, l'un au bras et l'autre à la cuisse. Les blessures de ces trois colonels sont légères; on croit celle du prince Eugène assez considérable. M. de Chamillart apporta ces nouvelles au roi comme il venoit de tirer, et le roi les lui fit dire tout haut devant nous, et quand le roi fut rhabillé il entra chez madame de Maintenon et dit en y entrant: « Je ne souhaite point la mort du prince Eugène, mais je ne serois pas fâché que sa blessure l'empêche de servir le reste de la campagne. » Marlborough avoit détaché douze hommes par compagnie de son armée pour cette attaque.

Mardi 25, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances; il travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis s'alla promener à Trianon. Monseigneur s'en alla hier coucher à Petit-Bourg; il doit courre le loup aujourd'hui dans la forêt de Sénart et reviendra demain. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut; elle y va tous les jours et souvent même le soir. Après le coucher du roi elle va prier Dieu à la chapelle, où elle demeure assez longtemps. Monseigneur le duc de Bretagne fut sevré dimanche, et on n'a eu nulle peine à le sevrer. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. — Le prince de Léon et le comte de Fiesque sont à l'extrémité à Paris. — Le roi donna à M. de Torcy (1)...

Mercredi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et alla l'après-dînée se promener à Marly. Monseigneur revint l'après-dînée de Petit-Bourg, où il étoit allé lundi. — Il arriva le soir un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui a envoyé M. le duc de Berwick à Bruges. Le comte de Coigny, avec tout le corps des dragons, doit l'aller joindre. Il aura dans son

(1) Cette phrase est restée inachevée.

armée les quarante bataillons qui marchent sous les ordres de Puiguyon, et il aura cinquante escadrons de dragons ou de cavalerie. On compte que c'est plus qu'il n'en faut pour empêcher le convoi que les ennemis veulent faire venir d'Ostende. Le maréchal de Boufflers mande du 24 que les assiégeants attaquèrent encore le 23 le chemin couvert des ouvrages à cornes et le tenaillon. Ils ont été repoussés à leur attaque du chemin couvert et se sont logés à l'attaque du tenaillon sur l'angle droit, comme par l'autre attaque ils s'étoient logés sur l'angle gauche. Ils y ont perdu beaucoup de monde et nous y avons eu plus de cent hommes tués ou blessés. Ce maréchal mande que la garnison s'affoiblit fort, mais que les ennemis n'ont pas pris un pouce de terrain qui ne leur ait été fort disputé.

Jeudi 27, *à Versailles.* — Le roi alla se promener l'après-dînée à Trianon. Monseigneur alla dîner seul à Meudon et revint pour le souper du roi. Madame la duchesse de Bourgogne continue à prendre les eaux de Plombières, et tous les jours elle va au salut à l'église, où le Saint Sacrement est exposé. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Le maréchal de Boufflers mande du 25 au soir que les assiégeants n'ont rien entrepris les deux derniers jours. Les chariots que les ennemis envoyoient à Ostende pour y charger leur convoi n'ont pu passer à cause de l'inondation; on a été obligé de les laisser à Thorout. Les troupes qui les escortoient marchent à Plassendal, qu'ils veulent attaquer pour ouvrir un chemin à leur convoi. Le comte de la Mothe, qui est dans Plassendal avec quelques bataillons, mande du 25 qu'ils n'ont encore rien tenté; Puiguyon, avec les quarante bataillons qu'il mène, devoit le joindre le 26 au matin. Une demi-heure après l'arrivée du courrier de monseigneur le duc de Bourgogne il en arriva un sorti de Lille le 25 au soir. Les ennemis l'ont arrêté dans leur camp, où il a été dépouillé. Ils ne lui ont point trouvé de

lettres; il a pourtant un billet du maréchal de Boufflers, mais il n'est pas encore déchiffré.

Vendredi 28, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla l'après-dînée se promener à Marly. Monseigneur courut le cerf; le roi eut le plaisir, en se promenant dans les jardins de Marly, d'entendre une partie de la chasse. Madame la duchesse de Bourgogne continue tous les jours d'aller au salut. — Le comte de Fiesque * est mort à Paris. Voilà la maison des comtes de Fiesque de Lavagne finie en France et en Italie. Il n'avoit jamais été marié. Il a fait le duc de Noirmoustier son légataire universel; ses héritiers devoient être Breauté du côté de son père, et Guerchy du côté de sa mère. — Il n'est point arrivé de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On sait seulement par les lettres de l'ordinaire que les chariots des ennemis qu'on croyoit arrêtés à Thorout par l'inondation avoient marché et passé le canal qui va de Nieuport à Plassendal. Les troupes qui les escortent ont raccommodé le pont de Leffinghe, qui est sur ce canal; ainsi on les compte arrivés à Ostende, où ces cinq cents chariots seront joints encore par deux cents autres que les ennemis ont tiré du Franc de Bruges, ce qui redouble notre inquiétude sur ce convoi, d'autant plus que peut-être toutes les troupes que nous envoyons de ce côté-là ne seront pas arrivées.

* Le comte de Fiesque ne s'étoit point marié, avoit peu servi, et fait quelques campagnes aide de camp du roi. C'étoit un homme singulier, et qui ne laissoit pas d'avoir de la considération et des amis. Il avoit de l'esprit, faisoit rarement des vers, mais aisément et joliment. Il fit une chanson sur Béchameil et son entrée dans sa terre de Nointel, si plaisante, si ridicule et si fort dans le caractère de Béchameil qu'on s'en est toujours souvenu. Le roi, qui la lui fit chanter, et il chantoit bien, en pensa mourir de rire. Il fut toute sa vie intime de M. de Noirmoustier, comme on le voit par son testament. Il alloit peu à la cour depuis douze ou quinze ans.

Samedi 29, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, alla tirer l'après-dînée et travailla

le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne, après avoir entendu la messe dans la tribune, descendirent dans la chapelle en bas, où ils tinrent sur les fonts un fils du comte Gentile, envoyé de Gênes. — On reçut par l'ordinaire des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne du 27. Il mande que le maréchal de Boufflers lui écrit du 26 que les assiégeants n'ont rien entrepris depuis le 23, mais qu'il voit des mouvements dans leur armée qui lui font croire que cette nuit-là ils attaqueront encore le chemin couvert des ouvrages à cornes et le tenaillon. Monseigneur le duc de Bourgogne a détaché encore deux brigades d'infanterie de son armée qui ont marché hier ou avant-hier pour aller joindre les troupes du comte de la Mothe. M. le chevalier de Luxembourg, qui est à Douai, doit avoir marché avec plus de deux mille chevaux pour entrer, s'il est possible, dans Lille; chaque cavalier doit porter en croupe de la poudre et chacun un fusil en guise de mousqueton. On attend avec grande impatience le succès de cette entreprise, qui doit s'être exécutée la nuit passée.

Dimanche 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État; l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier, et à six heures il alla au salut à la paroisse. Madame la duchesse de Bourgogne y étoit allée un peu avant lui, et il la ramena dans sa calèche. Monseigneur, après le conseil, s'en alla dîner à Meudon, où il emmena madame la Duchesse; il y coucha et va demain à Livry, d'où il reviendra mercredi tout droit à Marly. — M. le duc de Luxembourg entra dans le cabinet du roi avec M. de Chamillart sur les quatre heures. Il avoit reçu un courrier que lui envoyoit le secrétaire du chevalier de Luxembourg, son frère, qui lui mande que le chevalier étoit entré dans Lille, avec près de deux mille hommes, chaque cavalier portant soixante livres de poudre et un fusil en la place du mousqueton; ainsi on compte qu'ils ont porté plus de

cent mille livres de poudre et près de deux mille fusils. Outre ces troupes qui sont entrées dans la ville, le chevalier de Luxembourg avoit avec lui les régiments de Tourotte et de Tarneau, qui n'ont pas pu y entrer. On ne sait pas même ce que Tourotte et trois capitaines de son régiment sont devenus. Le reste est arrivé à Douai sans avoir été poursuivi. Tournefort, enseigne des gardes du corps et qui étoit de cette entreprise, en est allé porter la nouvelle à monseigneur le duc de Bourgogne, qui lui avoit donné ordre de revenir dès qu'il auroit vu passer la barrière de la circonvallation aux troupes du chevalier de Luxembourg. Cette affaire s'est passée la nuit du 28 au 29. On croyoit que dès ce soir on auroit un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui manderoit la même nouvelle, mais il n'en est point arrivé. Monseigneur le duc de Bourgogne a reçu des lettres du comte de la Mothe, à ce qu'on apprend par les lettres de ce prince qui sont venues par l'ordinaire. Ce comte lui mande que la plus grande partie des troupes qu'il attendoit ne sont pas arrivées, et qu'ainsi il espère pouvoir empêcher le convoi qui est à Ostende de passer à l'armée des ennemis; si cela étoit, on ne douteroit presque plus de la levée du siége de Lille.

Lundi 1er octobre, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et puis alla tirer. Monseigneur partit l'après-dînée de Meudon et alla coucher à Livry. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse, où les prières de quarante heures finissent, et après en être revenue elle monta chez le maréchal de Noailles, qui avoit perdu presque toute connoissance. Il la reconnut pourtant et madame de Maintenon aussi. On lui a donné plusieurs fois de l'émétique; il étoit un peu mieux ce soir, mais les médecins ont bien mauvaise opinion de son mal. — Il arriva le matin un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on eut la confirmation de la nouvelle du chevalier de Luxem-

bourg, que le roi a fait lieutenant général; mais on apprit une méchante nouvelle par le même courrier. Le comte de la Mothe a attaqué près de Wynendale les troupes qui escortoient le convoi des ennemis, et pendant le combat une partie du convoi a passé. L'action a duré trois grosses heures. Les troupes d'Espagne ont fort souffert. Nous avions deux brigades d'infanterie qui n'étoient pas encore arrivées. On ne sait pas bien encore le détail de cette affaire, qui paroît très-malheureuse.

Mardi 2, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire; il travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et puis alla se promener à Trianon. Le maréchal de Noailles mourut sur les cinq heures *. Madame la duchesse de Bourgogne fut dans sa chambre jusqu'à sa mort et y demeura encore longtemps après pour consoler la famille, qui est fort désolée et qu'on a emmenée à Paris. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on apprit que l'affaire du combat du comte de la Mothe n'est pas si fâcheuse qu'on l'avoit dit d'abord. Nous y avons perdu fort peu de monde, et on assure qu'il n'a passé que trois cents chariots du convoi des ennemis, dont il y en a même cinquante pleins de blessés qu'ils ont eus à cette affaire; c'est M. d'Albemarle qui commandoit les troupes des ennemis. M. de la Mothe remarche à Oudenburgh et veut se rendre maître de tous les postes qui sont sur le canal de Bruges à Ostende. — L'électeur de Bavière vient à Compiègne. Le roi lui fait meubler le château, et le duc d'Humières, qui en est gouverneur, s'en va lui en faire les honneurs, et le roi lui a fait donner les instructions sur la manière dont on le doit traiter; cet électeur y doit arriver dimanche.

* Le maréchal de Noailles mourut sans fièvre, en deux jours, précisément de gras fondu comme les chevaux, et sa mort fut semblable à sa vie. Il l'avoit toute passée en bas courtisan, portant la queue de madame de Montespan, tandis que celle de la reine ne l'est que par un page, un porte-manteau ou un exempt des gardes du corps, sui-

vant les lieux ; faisant sa cour à tous les commis des ministres, et d'ailleurs l'homme du monde le plus haut, le plus glorieux et le plus brutal ; fort particulier, et sa chambre ouverte seulement à l'exquis de la cour. C'étoit un homme qui faisoit ses dévotions sans cesse et de tout temps, et qui étoit fort accusé d'aimer les filles : on prétend que ce goût avança fort Rouillé du Coudray, son ami de plaisir. Il y a un conte qui a passé pour vrai, mais qu'on ne garantit pas et qui toutefois doit trouver place ici. Vers les derniers temps qu'il fut capitaine des gardes, et étant dans l'appartement de quartier, son frère le cardinal de Noailles arriva dans sa chambre plus matin qu'on ne l'attendoit. Le maréchal étoit au lit, qui lui cria languissamment de s'en aller, qu'il se mouroit d'une migraine, qu'il ne pouvoit voir le jour ni entendre remuer. Le cardinal, qui étoit entré tout à coup et à qui l'on n'avoit point parlé que le maréchal se trouvât mal, fut surpris et voulut lui faire des questions, et l'autre de couper court et de s'en défaire ; à la fin il l'éconduisit et en demeura en sueur froide ; c'est que la petite Chappe, de la musique du roi, étoit entre deux draps avec lui, qui, transie à la voix du cardinal, s'étoit tapie sous la couverture vers le pied du lit, où elle étouffoit et n'osoit remuer, et le maréchal étoit au non plus dans les horreurs [*sic*] que le cardinal ne demeurât là ou ne vînt à s'apercevoir de quelque chose. Il ne se consola point d'avoir donné sa charge à son fils ; ce lui fut un ver rongeur qui dura le reste de sa vie ; il croyoit n'être plus rien et se trouvoit tout découvré. Il ne put recevoir les sacrements qu'on lui avoit portés, et il fut toujours au milieu de toute la cour, qui remplit sa chambre sans cesse, et mourut ainsi au milieu de la cour. Le roi et madame de Maintenon l'aimoient par une grande habitude, parce qu'ils n'avoient rien à soupçonner sur son esprit court et lourd, ni sur ses vues ; sa bassesse et infatigable servitude les flattoit et les rassuroit, outre son orgueil qui rampoit à leurs pieds et trembloit sous leurs moindres regards. La magnificence qu'il aimoit leur étoit encore fort agréable, et à la cour et dans les emplois qu'il avoit eus ; mais ils n'aimoient point sa femme, dont ils craignoient l'esprit, les vues et les manéges. C'étoit une des plus habiles femmes de la cour en tous genres, qui fut l'âme et tout l'emploi de la fortune de son mari ; bonne mère, bonne amie, et qui faisoit les plus grandes choses pour sa famille, au milieu du monde, en se jouant toujours, riant comme si elle n'avoit eu rien à faire, avec tant d'art et d'aisance, de discernement et de grand sens qu'il n'y avoit pas moyen de se dépêtrer d'elle ni de résister à ce qu'elle vouloit, et c'est ce qui la fit éloigner du roi et de madame de Maintenon tant qu'ils purent. C'est à elle à qui tous les grands et nombreux établissements de sa famille sont dus, qui, non contente de tant de filles, en a encore adopté et marié de ses plus proches ; avec une étendue de cœur, une gaieté et

une égalité d'esprit, une application sans relâche nuagée de bagatelles et de riens, qui en ont fait un personnage unique. Elle a vécu loin de la cour et du monde depuis la mort de son mari, et en vraie patriarche de sa nombreuse famille, avec une considération solide au dehors.

Mercredi 3, *à Marly*. — Le roi tint à Versailles le conseil d'État et l'après-dînée il vint ici, où il se promena dans ses jardins jusqu'à la nuit; il y fait toujours de nouveaux embellissements. Monseigneur revint ici de Livry, où il avoit couru le loup hier. Madame la duchesse de Bourgogne alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, avec qui elle fut enfermée assez longtemps, et puis vint ici. — On a appris par l'ordinaire de Catalogne que le comte d'Estaing avoit forcé un passage que les ennemis gardoient avec quelques troupes réglées et beaucoup de miquelets. Après les en avoir chassés, il les a poursuivis encore dans les montagnes où ils se retiroient; il en a tué beaucoup et en a pris trois cents, parmi lesquels il y a un colonel, quelques capitaines et plusieurs subalternes, et n'a perdu que fort peu de gens. Cette action est très-importante. M. le duc d'Orléans la loue fort, et cela nous rend maîtres d'une petite province fort abondante et dans laquelle nous pourrons faire hiverner beaucoup de troupes. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, mais on eut par l'ordinaire une lettre du comte de la Mothe, datée du camp d'Oudenburgh le 1er de ce mois. Il mande que les ennemis ont perdu beaucoup plus de monde que lui dans le combat; qu'ils avoient laissé quatre cents blessés à Wynendale, et que de leur convoi il n'avoit passé que deux cent quarante charrettes, dont il y en avoit peu chargées de poudre.

Jeudi 4, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; il en prit deux, et fut de retour ici à une heure. Monseigneur étoit à la chasse avec lui. Madame la duchesse de Bourgogne ne se porte pas trop bien, dont elle ne sortit point de tout le jour. — Il n'arriva point de

courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On sait seulement que M. de Vendôme va à Bruges et qu'il commandera des troupes qui étoient aux ordres de M. de la Mothe, qui sont toutes arrivées présentement. Il y a quarante bataillons et soixante escadrons. Monseigneur le duc de Bourgogne a envoyé trois régiments de cavalerie, qui sont ceux de Melun, de Desmaretz et de la Mothe, qui sont aux ordres de M. de Lille, maréchal de camp, et vont en Artois pour remplacer ceux que le chevalier de Luxembourg a fait entrer dans Lille. — Le roi a amené ici les marquis de Béthune et de Coëtenfao, qui n'y étoient jamais venus; M. de Pompadour, nouveau menin, y est aussi. — M. de Marsan s'est trouvé plus mal à Paris, et on a envoyé querir M. le Grand, son frère, qui y est allé en diligence. — Il y a déjà eu quelques hostilités entre les troupes du pape et celles de l'empereur. Les troupes du pape ont même eu l'avantage en plusieurs petites occasions; mais on croit que cela ne durera pas longtemps, car M. de Savoie, dont la campagne est finie, fait marcher vers Ferrare les troupes de l'empereur qui étoient dans son armée.

Vendredi 5, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Ce prince envoie une lettre de M. de Boufflers du 2 de ce mois qui est en chiffres; ce que nous en savons est que la nuit du 1er au 2 les assiégeants attaquèrent une place d'armes du chemin couvert dont ils furent rudement repoussés. Ils avoient fait mettre pied à terre à quelques cavaliers, qui ne réussirent pas mieux que l'infanterie. On dit que leur perte a été très-considérable. Le prince Eugène, à ce que disent plusieurs lettres qu'ont reçues les particuliers, a été trépané et même trop tard à ce qu'on mande. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a pas paru depuis sa blessure, et que Marlborough est toute la journée au siége et ne s'en retourne à son camp que le soir.

Ce dernier général a fait demander à monseigneur le duc de Bourgogne un passe-port pour ses bagages, ce qui fait faire ici beaucoup de raisonnements; monseigneur le duc de Bourgogne lui en a envoyé un, mais pour ses bagages à lui seul. On prétend qu'il veut mettre à couvert beaucoup d'argent qu'il a tiré cette année des contributions et des sauvegardes. Monseigneur le duc de Bourgogne envoie aussi au roi une lettre du comte de la Mothe du 3, dans laquelle il mande qu'il est maître du château de Ghistel et de l'abbaye d'Oudenburgh, et qu'il envoie M. de Puiguyon à Nieuport pour attaquer Leffinghe d'un côté, et qu'il marche avec le reste des troupes pour l'attaquer de l'autre, ce qui ne laissera pas d'être difficile, parce que les ennemis y ont des troupes qui y sont très-bien retranchées. Il court un bruit ici qu'on ne veut point croire, qui est que les troupes de Brandebourg qui sont dans l'armée des ennemis ne veulent plus servir le reste de la campagne, disant qu'elles ne sont engagées que jusqu'au mois d'octobre.

Samedi 6, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; il n'en revint qu'à deux heures et ne fut pas si content de sa chasse que de celle de jeudi. L'après-dînée il se promena dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur courut le cerf avec le roi. Madame la duchesse de Bourgogne ne sortit point de tout le jour. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. — M. le maréchal de Tessé doit être arrivé présentement à Rome, car on mande d'Italie qu'il étoit arrivé à Civita-Vecchia. — On a reçu des nouvelles de Hongrie qui portent que le prince Ragotzki avoit battu un assez gros corps de troupes de l'empereur, et que les mécontents paroissent toujours fort animés contre la cour de Vienne, quoique quelques-uns de leurs généraux aient fait leur accommodement. — Le roi de Suède a été joint par le général Lewenhaupt et a passé le Borysthène.

Il marche en Moscovie, et le czar se retire toujours devant lui.

Dimanche 7, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur alla l'après-dînée voir la reine d'Angleterre à Saint-Germain, et y mena madame la Duchesse et madame la princesse de Conty. Madame la duchesse de Bourgogne alla à la paroisse, où le Saint Sacrement sera exposé durant trois jours. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On sait seulement, par les lettres que l'ordinaire a apportées, qu'il s'est passé une grande action à Lille le 3, et on ne doute quasi pas que les assiégeants ne se soient rendus maîtres de ce que nous tenions encore dans le tenaillon. — M. de Vendôme, qui commande présentement les troupes qui étoient aux ordres du comte de la Mothe, mande qu'on ne pourra pas attaquer Leffinghe, qui est sur le canal de Bruges à Ostende, parce que les ennemis y ont beaucoup de troupes et qu'ils y ont fait de grands retranchements, mais qu'il les empêchera bien d'y pouvoir faire passer leurs convois. — Saint-Mars, gouverneur de la Bastille, qui avoit près de quatre-vingt-dix ans, est mort depuis quelques jours; ce gouvernement est d'un très-gros revenu, mais les fonctions du gouverneur sont tristes. Il a fait son légataire universel des Granges, premier commis de M. de Pontchartrain, dont la fille avoit épousé son fils, mort sans enfants.

Lundi 8, à Marly. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf, et l'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur courut le loup. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse. La reine d'Angleterre et la princesse sa fille vinrent ici souper avec le roi et s'en retournèrent à Saint-Germain en sortant de table, à leur ordinaire. — Il arriva le soir un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on eut des let-

tres de M. de Boufflers, du 6. Ce maréchal mande que les assiégeants avoient fait une furieuse attaque le 5, dans laquelle, après avoir été repoussés plusieurs fois, ils s'étoient enfin rendus maîtres de la demi-lune qui est derrière le tenaillon. On ne sait pas bien comment ils se sont rendus maîtres de cette demi-lune, car nous n'étions pas seulement assurés qu'ils fussent maîtres de tout le tenaillon. Ils n'ont pu emporter le chemin couvert dans les endroits que nous gardons encore; ils ont fait ces différentes attaques avec quinze ou seize mille hommes et y ont perdu beaucoup de monde. Monseigneur le duc de Bourgogne mande dans sa lettre, qui est de hier, que Marlborough marche avec un gros corps du côté de Rousselaer, et à la fin de sa lettre il écrit qu'il espère, dans peu de jours, avoir de bonnes nouvelles à mander.

Mardi 9, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, mais on apprit, par les lettres que l'ordinaire a apportées, qu'il envoie deux brigades d'infanterie à M. de Vendôme, qui est campé avec quarante-trois bataillons et soixante-trois escadrons, sa droite au Moerdyck et sa gauche au canal qui va de Bruges à Plassendal. Les ennemis songent présentement à faire venir leurs convois de l'Écluse, et la situation de M. de Vendôme les empêchera de venir ici de l'Écluse ni d'Ostende. — Madame s'en est allée à Versailles, d'où elle ne reviendra point le reste du voyage, parce qu'elle est dans une très-violente affliction de la comtesse de Beuvron, qui est à la dernière extrémité. Elle l'a toujours fort aimée ; elle lui faisoit beaucoup de bien et lui écrivoit tous les jours de sa vie depuis fort longtemps, quand elle n'étoit point à la cour.

Mercredi 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à

son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. Desmaretz, qui a présentement un logement fixe ici, qui est le quatrième pavillon du côté des dames. — Les lettres qu'on reçoit de Flandre par l'ordinaire portent que M. de Marlborough est en personne à Rousselaer avec un gros corps de troupes pour aller attaquer M. de Vendôme et faire passer leurs convois, sans lesquels il est malaisé qu'ils puissent achever le siége de Lille; et si M. de Marlborough s'éloigne davantage de l'armée du siége, monseigneur le duc de Bourgogne pourroit bien, à ce qu'on croit, marcher droit à Lille; mais tous ces mouvements sont encore fort incertains et demandent une grande justesse. — La flotte de l'amiral Leak, après avoir réduit la Sardaigne, devoit aller en Sicile; mais ils ont changé d'avis, et elle fait voile vers l'île de Minorque, et prétendent pouvoir attaquer Port-Mahon. L'archiduc leur envoie de Catalogne deux ou trois mille hommes pour cette expédition. Nous avons dans Port-Mahon quelques bataillons françois commandés par un galant homme, et nous espérons que cette entreprise échouera; elle est de très-grande mportance.

Jeudi 11, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf, et toute l'après-dînée il se promena dans ses jardins. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne; ses lettres sont de hier. Il en envoie une de M. de Boufflers, du 8, qui mande que les ennemis n'ont rien entrepris depuis le 5. La prise de la demi-lune, qui est le seul malheur qui soit arrivé dans la défense de la place, a été par la faute d'un lieutenant-colonel qui s'étoit endormi dans la demi-lune, et M. de Boufflers ne l'a pas voulu nommer dans sa lettre. Ce maréchal mande qu'il espère que les ennemis auront encore à compter avec lui avant que de prendre la ville. Monseigneur le duc de Bourgogne envoie aussi une lettre de M. de Vendôme qui est du 9 après midi. Il mande que les inondations qui sont achevées par les coupures

qu'il a faites au canal empêchent que les ennemis puissent rien tirer d'Ostende, et il s'est posté derrière le canal de Bruges à Plassendal, de manière qu'il répond qu'il ne viendra aucun convoi des ennemis par l'Ecluse. Il croit que Marlborough et le prince de Hesse, qui s'étoient avancés jusqu'à Rousselaer, seront obligés de retourner à l'armée du siége. Monseigneur le duc de Bourgogne mande qu'il y a tout sujet de bien espérer; cependant nous craignons ici que le maréchal de Boufflers ne manque de tout.

Vendredi 12, *à Marly*. — Le roi alla l'après-dînée voir pêcher la grande pièce d'eau qui est en haut dans son parc et ne fut pas trop content de sa pêche. Il y a eu durant ce voyage-ci de Marly musique tous les deux jours, où Monseigneur a toujours été, et madame la duchesse de Bourgogne jouoit dans le salon durant la musique. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, et on en attend avec impatience, parce que la nuit du 9 au 10 on a entendu beaucoup tirer de Lille, et on mande de Tournay et des lieux circonvoisins que les assiégeants ont fait une furieuse attaque au chemin couvert, dont ils ont encore été repoussés avec grande perte. Comme on n'a pas de lettres du maréchal de Boufflers, on est en peine du succès de cette affaire. — M. de Marsan est encore beaucoup plus mal qu'il n'étoit; on commence à n'en plus rien espérer. — Toutes les lettres de Hollande se servent du terme de la fatale entreprise de Lille, et le roi dit à sa promenade qu'il falloit attendre avant que de se réjouir de cette expression, et quelque belle défense que fasse le maréchal de Boufflers, on n'est pas ici sans inquiétude, d'autant plus que ce maréchal est fort incommodé et qu'on mande qu'il s'expose trop.

Samedi 13 *à Versailles*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins de Marly, où il s'amusa à faire pêcher, et le soir il revint ici. Il ne retournera

plus à Marly qu'après la Toussaint. Monseigneur alla de Marly dîner à Meudon et revint ici souper avec le roi. Madame la duchesse de Bourgogne ne partit de Marly qu'après le roi. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne qui partit hier et qui apporte des lettres de M. de Boufflers et de M. de Vendôme. Celles de M. de Boufflers sont du 10 au soir. Il mande que les ennemis avoient attaqué le chemin couvert la nuit du 9 au 10, qu'ils en avoient été repoussés trois fois et que la quatrième ils s'en étoient rendus maîtres, avoient arraché les palissades de nos traverses et avoient posé beaucoup de gabions dans le chemin couvert; mais M. de Boufflers fit faire une sortie de quatre cents dragons, qui les rechassèrent après un long combat. Ils ôtèrent tous les gabions, rétablirent les palissades, si bien que les ennemis ne sont pas plus avancés qu'ils l'étoient le 5. Ils ont perdu beaucoup de monde. On croit qu'il n'y a point eu d'affaire si vive depuis le siége. Ce maréchal mande que voilà le quinzième grand combat qu'il y a eu depuis le commencement du siége. M. de Vendôme écrit du 9, à deux heures après midi, que l'inondation est fort haute, que rien ne sauroit sortir d'Ostende et qu'il est derrière le canal de Bruges à Plassendal, et que rien ne sauroit venir ni de l'Écluse ni du Sas de Gand. Il renvoie même à monseigneur le duc de Bourgogne huit bataillons dont il n'a pas besoin. — M. de Saillant, qui commande dans Namur, mande que madame la comtesse de Soissons la mère est morte à Bruxelles.

Dimanche 14, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État et l'après-dînée il s'alla promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la chapelle. — Il n'y eut point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne; mais on sait, par les lettres de l'ordinaire, qu'il a fait venir de Nieuport les galères qui étoient à Dunkerque, que commande le chevalier de Langeron. Les troupes

qui sont sur ces galères pourront nous être de quelque usage. M. de Puiguyon est dans un polder, auprès de Nieuport, avec quelques troupes. — M. le maréchal de Tessé n'est point arrivé à Rome comme on l'avoit dit; il s'est embarqué à Gênes sur deux galères de Malte et s'en va à Livourne. Il verra M. le grand-duc avant que d'aller à Rome. En arrivant à Gênes il renvoya les huit galères de France qui l'y avoient amené. — M. le comte de Marsan, qui est depuis longtemps malade à Paris, a été confessé, a fait son testament et a reçu le viatique; on l'a saigné à la jugulaire. — Le duc de Gramont a son congé pour venir ici et est déjà parti de Bayonne; il amène sa femme avec lui.

Lundi 15, *à Versailles*. — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois par précaution, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur alla pour courre le loup, mais il n'en trouva point. Madame la duchesse de Bourgogne passa chez le roi avant que d'aller à la messe et y revint sur les trois heures, et se tint auprès de lui durant tout son dîner. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On a entendu beaucoup tirer à Lille le 13; on ne doute pas qu'il n'y ait eu une grande attaque, mais on n'en sait point encore le succès. — M. le duc d'Orléans doit partir bientôt de Catalogne et compte de passer l'hiver ici. Le duc de Noailles doit partir de Perpignan le 25 pour arriver ici les premiers jours de novembre. — Le roi envoie à l'électeur de Bavière à Compiègne l'équipage pour le sanglier et des chevaux; il lui envoie aussi des chiens pour tirer en volant. On lui a fait venir une meute d'un particulier qui est dans le voisinage de Compiègne, et le roi cherche à lui donner tous les divertissements qu'il peut, pour l'amuser pendant le séjour qu'il y fera.

Mardi 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, alla l'après-dînée se promener à Trianon

et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur courut le loup. — Le soir, un peu avant l'heure du souper, M. de Chamillart porta au roi chez madame de Maintenon des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne venues par un courrier qui partit hier. Il y a une lettre de M. de Boufflers du 13 à dix heures du soir. Ce maréchal mande que ce jour-là les ennemis avoient attaqué trois fois le chemin couvert à heures différentes, mais toujours en plein jour, et que toutes les trois fois ils avoient été repoussés et qu'ils y étoient revenus la quatrième avec encore plus de troupes, et s'étoient rendus maîtres d'une traverse du chemin couvert où nous n'avions que vingt hommes. M. de Boufflers croit qu'ils font des mines sous la place d'armes. Monseigneur le duc de Bourgogne envoie aussi une lettre de M. de Vendôme du 14 au soir. Un officier de nos galères qui sont à Nieuport assure que les ennemis ont fait partir un convoi d'Ostende qui est venu jusqu'à Leffinghe sur des charrettes, et que ces charrettes passoient sur les digues où l'inondation n'a pas pu mettre beaucoup d'eau, et que là on les a déchargées et on a mis tout ce qu'il y avoit dedans dans des bateaux pour passer l'inondation, au bout de laquelle ils trouveront des chariots pour mener ces munitions-là au siége. Monseigneur le duc de Bourgogne a eu des avis par plusieurs endroits qu'une partie de ces barques avoient déjà passé l'inondation ; cependant Puységur, qui étoit avec M. de Vendôme et qui est arrivé le 14 à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, ne croit pas que cela puisse être vrai. M. de Vendôme fait faire à Bruges des barques pour mettre sur cette inondation et pour empêcher les barques ennemies de passer, et elles seront prêtes le 17 ; mais on craint qu'il n'y en ait déjà quelques-unes des ennemis qui auront passé.

Mercredi 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur

après le conseil monta en carrosse avec madame la duchesse de Bourgogne, qu'il mena dîner à Meudon à un dîner particulier. Il lui fit voir tout son nouveau bâtiment; au retour ils jouèrent au papillon. Elle revint ici à neuf heures. Monseigneur est demeuré à Meudon, d'où il ne reviendra que samedi. — Par le courrier de monseigneur le duc de Bourgogne qui arriva hier on sut que le maréchal de Boufflers mandoit que les assiégeants avoient fait passer à la nage le fossé à deux hommes pour reconnoître la brèche qui est à la face gauche du bastion, qui est, à ce qu'il dit, de cinquante toises, mais fort bien raccommodée. Il y a mis de gros arbres, des grilles de fer qui étoient dans des maisons de la ville. Il l'a fait fort escarper et n'a rien oublié de tout ce qui la peut mettre en état d'être bien défendue. On mande d'Ypres qu'il y a quelques-unes des barques des ennemis qui ont passé l'inondation.

Jeudi 18, *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de la messe et partit avant midi pour aller à Marly, où il fit pêcher et où il travaille à une allée neuve d'où on aura une parfaitement belle vue. Il revint ici à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne alla se promener en carrosse autour de la pièce des Suisses et puis revint dans les jardins, où elle se promena à pied. — Il arriva le soir deux courriers, l'un de monseigneur le duc de Bourgogne et l'autre de M. de Vendôme, mais ils arrivèrent si tard que le roi étoit déjà couché. — Un frère du P. de la Chaise est mort depuis un mois ou six semaines. Il avoit une petite abbaye, mais il avoit un prieuré qui vaut 8 ou 10,000 livres de rente et qui est à la nomination de l'abbé de Cluny. Le cardinal de Bouillon a donné ce prieuré à M. l'abbé d'Auvergne, son neveu. — Les lettres de Flandre que plusieurs particuliers ont reçues par l'ordinaire nous apprennent que M. d'Albergotti et le chevalier de Croissy avoient été détachés de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne avec quinze cents grena-

diers et quinze cents fusiliers pour une entreprise qu'on ne sait point et que l'on avoit entendu beaucoup tirer à Lille le 16.

Vendredi 19, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à sept heures. — On sut le matin que les courriers de hier au soir étoient venus plus pour recevoir des ordres que pour apporter des nouvelles. On n'a point eu de lettres de M. de Boufflers depuis celle du 13. On compte qu'il a passé sur l'inondation la charge de quarante ou cinquante chariots, dont on prétend qu'il n'y en a que dix chargés de poudre. M. de Vendôme, pour empêcher qu'il n'en passe à l'avenir, veut attaquer Leffinghe. On dit qu'il y a trois mille hommes dedans, et l'inondation rendra peut-être l'entreprise plus difficile. M. de Forbin et le chevalier de Langeron attaqueront d'un côté avec les troupes de la marine et quelques nouveaux régiments qu'ils ont tirés des garnisons de nos places de la mer, pendant que M. de Vendôme fera attaquer de l'autre côté. — Madame la maréchale de Villeroy *, qui étoit malade depuis quelques jours à Paris, mais d'une maladie qu'on ne croyoit point dangereuse, s'est sentie accablée tout d'un coup; elle a perdu toute connoissance, et les médecins n'en espèrent plus rien.

* La maréchale de Villeroy étoit Cossé, et très-riche par l'extrême prédilection de la duchesse de Brissac, sa mère, qui étoit Gondi, qui toutes deux par l'événement, sont devenues héritières de leurs maisons. La mère du maréchal de Villeroy étoit Créquy-Lesdiguières, dont tous les biens sont à la fin fondus aux Villeroy, et c'est toutes ces successions qui les a rendus si riches. Toutes les deux en leur jeunesse avoient été un peu galantes; le dernier maréchal en voulut faire un éclat; le maréchal son père, qui en savoit plus que lui, le retint par son propre exemple. Cette raison, la disproportion de leurs esprits et de leurs manières, peut-être celle de la naissance ne mirent entre eux qu'une union de bienséance, et il est vrai qu'il en échappoit quelquefois d'étranges sorties à la maréchale. Un jour, entre autres, étant à table à Versailles avec beaucoup de monde, il arriva au duc de Ville-

roy d'offrir d'un plat à Cossé, qui par la suite devint duc de Brissac, et de lui dire, « Cossé, en voulez-vous? — Comment, Cossé! reprit la maréchale furieuse, il est bien Monsieur pour un petit compagnon comme vous. » Peu à peu la raison la corrigea et la piété la tua. Elle étoit devenue horriblement grosse, étoit fort courte, ne pouvoit presque se remuer, et sembloit un gros perroquet qui marchoit, dont elle avoit le visage, et deux gros yeux dont elle ne voyoit presque plus. C'étoit une des femmes de France qui avec le plus de hauteur avoit le plus de politesse, et de cette politesse noble et discernée qui est devenue si rare. Personne n'avoit ni plus d'esprit, ni plus de sens, ni un tour plus agréable, plus naturel avec plus de justesse; plaisante et unique quand il lui plaisoit, et toujours avec dignité. Tout le monde ne lui convenoit pas, mais la compagnie la plus triée, la plus distinguée étoit chez elle. La meilleure et la plus sûre amie du monde, et du meilleur conseil, et avec toute sa gloire la société du monde la plus aisée et la plus délicieuse, et depuis un grand nombre d'années la femme de France qui se respectoit le plus, et se faisoit le plus naturellement respecter aux autres. Les grands airs de son mari la désoloient par leur ridicule, et le plaisant étoit qu'il la mettoit au désespoir d'être sans perruque chez elle, ce qui lui arrivoit souvent; elle n'osoit se l'avouer, mais dans le vrai elle se sentoit blessée de ce manque de respect. Elle étoit depuis longtemps dans une piété solide. Lorsque son mari fut en Italie, elle eut le bon sens d'en sentir tout le poids, et de n'être point éblouie ni de l'éclat de son envoi, ni de la faveur brillante qui suivit son retour. Elle fut outrée de sa prison, et ne le fut pas moins à son retour de ce qu'il ne voulût jamais croire le chevalier de Lorraine et entrer dans le conseil, comme il a été dit ailleurs, et quitter le commandement des armées, où avec trop de raison, mais de silence, elle le croyoit si peu propre. Sa catastrophe de Ramillies et surtout son opiniâtreté à se roidir contre les bontés du roi, à ne vouloir pas demander son retour lui causèrent une douleur dont elle n'a pu se consoler, et la disgrâce de son mari lui fut d'autant plus pesante qu'à lui-même qu'elle sentoit bien qu'il la méritoit en entier. Sa piété étoit déjà fort augmentée; elle lui imposa un silence entier sur ces malheurs et sur Chamillart, qu'elle accusoit de les avoir fort aggravés. Elle porta cette vertu jusque-là que, si un ami intime, et tête à tête, se licencioit contre lui, tout aussitôt elle changeoit de discours, et si l'ami continuoit, elle le faisoit agréablement taire. Quelquefois il lui arriva de dire à de tels amis que les Villeroy n'étoient pas si mauvais qu'on le croyoit, et on la voyoit occupée en des réparations continuelles. Elle tomba entre des mains saintes, mais brutales, qui abusèrent de la direction et la mirent au tombeau; peu à peu elle se retira de tout, et en vint à passer les étés entiers seule à Villeroy, et les hivers à Paris, et à défendre sa porte.

Ses plus intimes n'y alloient qu'invités ou avec permission de loin à oin. Cette femme de conversation si charmante et si abondante étoit devenue si pesante à parler et à entretenir, par tous les retranchements qu'elle s'imposoit et qu'elle exigeoit des autres, qu'on en étoit à ne savoir que lui dire. Ce silence, qui n'étoit coupé que par la prière et des lectures de piété qu'on lui faisoit, attaqua si fort sa santé que deux ou trois ans de cette vie la tuèrent, et sans que ce beau confesseur si indiscret voulût jamais prendre la peine de la venir voir en quatre ou cinq jours de maladie qui l'expédièrent, et où sans ce barbare elle reçut ses sacrements, et fit une fin digne d'une telle vie et dont son mari n'eut aucune peine à se consoler.

Samedi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart. Il avoit résolu de s'aller promener à Trianon, mais il fit une violente pluie qui l'en empêcha. Monseigneur revint de Meudon. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne qui apporte des lettres de M. de Boufflers du 16. Il mande que le chevalier de Luxembourg a fait une grande sortie qui a été très-vigoureuse. Il a renversé quelques travaux des ennemis et leur a tué assez de monde, mais il ne les a pas pu chasser du chemin couvert. Ils s'attachent présentement à saigner le fossé, mais ils n'ont pas pu encore en venir à bout. Le détachement de trois mille hommes qu'avoit fait monseigneur le duc de Bourgogne étoit pour se rendre maître d'Ath, où nous avions une intelligence, et nous avons été maîtres d'une des portes durant quatre heures; mais M. d'Albergotti n'a pu arriver assez tôt pour achever cette affaire. Les gens qui y étoient entrés ont été obligés d'en ressortir. — La maréchale de Villeroy mourut à Paris et est fort regrettée dans sa famille et de beaucoup d'amis qu'elle avoit.

Dimanche 21, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée et travailla le soir avec M. Pelletier. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne ni de M. de Vendôme, dont on en at-

tend un, parce qu'on compte toujours qu'il attaque Leffinghe; cependant il y a quelques barques des ennemis qui ont passé l'inondation et d'autres qui la passeront encore. — On mande de Rome que le pape avoit fait un décret, qui a été signé des cardinaux, dans lequel il a été résolu de prendre 500,000 écus d'or que Sixte V avoit fait mettre dans le château Saint-Ange pour s'en servir dans les besoins pressants ecclésiastiques. Le pape paroît fort résolu à la guerre contre l'empereur et menace le cardinal Grimani de lui ôter le chapeau. — Le marquis de Tilladet-Fimarcon, colonel d'un beau régiment de dragons, est mort de maladie. Il a un frère officier dans ce régiment, à qui la famille espère que le roi voudra bien le donner.

Lundi 22, *à Versailles*. — Le roi dîna en revenant de la messe et puis alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur partit dès le matin pour aller à Rambouillet et chassa en chemin. Madame la princesse de Conty et les dames qui sont de ce voyage ne partirent que l'après-dînée; on en reviendra à la fin de la semaine. — M. le duc de Saint-Aignan, frère de M. de Beauvilliers et mestre de camp de cavalerie, a été échangé contre un colonel qu'on avoit pris sortant de Menin. On dit aussi que le chevalier de Rohan, colonel de dragons, a été échangé. — L'électeur de Brandebourg a depuis peu épousé en troisièmes noces une princesse de Mecklenbourg-Schwerin, qu'on dit qui est très-jolie. Sa première femme étoit Hesse-Cassel et sa cousine germaine; la seconde étoit sœur du duc d'Hanovre d'aujourd'hui et fille de la princesse Sophie, palatine, tante de Madame. — Le nonce ordinaire fit hier son entrée à Paris, qui fut magnifique. Il viendra ici demain, où il aura sa première audience en cérémonie. Il fera au roi et aux princesses des présents qu'on dit qui sont fort magnifiques (1). Ce nonce

(1) « Quelques jours après cette audience M. le nonce remit au roi les pré-

nonce s'appelle Cusani et passe pour fort riche en Italie.

Mardi 23, à Versailles. — Le roi donna le matin au nonce ordinaire sa première audience publique. Il tint le conseil de finances à son ordinaire, travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et alla ensuite se promener à Trianon. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on eut des lettres de M. de Boufflers du 19. Il mande que les ennemis saignoient le fossé et faisoient un grand amas de fascines; qu'ils tiroient pour faire de nouvelles brèches. Il arrive toujours aux ennemis quelques chariots qui apportent des munitions d'Ostende, qu'on espère pouvoir empêcher à l'avenir en prenant Leffinghe. M. d'Owerkerke, général des troupes de Hollande, est mort au siége, de maladie, après avoir été fort longtemps sans pouvoir monter à cheval. — Madame la comtesse de Beuvron mourut à Paris. Elle laisse au maréchal d'Harcourt, neveu de son mari, mort il y a longtemps, deux assez belles tentures de tapisserie. Elle laisse son bien, qui est assez considérable, à deux nièces qu'elle a. Elle avoit 12,000 francs de pension du roi. Elle avoit ici dans le château un fort joli petit appartement, que le roi donne à madame de Caylus. Madame, qui est fort affligée de sa mort, envoya faire des excuses au roi de ce qu'elle n'auroit point l'honneur de souper avec lui.

---

sents de Sa Sainteté, qui consistent en un grand tableau du Guide qui représente la Sibylle; un grand crucifix de bronze qui représente un Christ mourant. Cet ouvrage est de l'ancien Bernin; le pied de ce crucifix est fort riche et garni, ainsi que la croix, de différentes pierres précieuses; et un bassin de moyenne grandeur avec une espèce de coupe d'une matière précieuse dans laquelle il y avoit deux chapelets d'une matière encore plus rare, avec de très-belles médailles; le tout garni d'or.

« M. le nonce donna aussi à monseigneur le Dauphin de la part de Sa Sainteté un grand tableau de Guerchin, d'architecture et de perspective; un bassin et une tasse de pierres aussi précieuses que rares, garnis d'or; trois beaux dixains garnis de médailles d'or et trois tabatières parfaitement belles. » (*Mercure* d'octobre, pages 300 à 302.)

Mercredi 24, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et alla se promener l'après-dînée à Trianon. — Il arriva à midi un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui mande dans la fin de sa lettre : « J'apprends dans ce moment que Lille capitule, mais je ne sais cela que des gens du pays. » Le soir il arriva un autre courrier de ce prince, et l'on apprend par ses lettres que le bruit de la capitulation lui est venu par plusieurs endroits ; que le maréchal de Boufflers avoit battu la chamade le 22 après midi ; que les ennemis l'avoient mandé au prince Eugène, qui étoit à Menin. On n'en sait aucun détail, car on n'a nulle nouvelle de la ville. On apprend par ce même courrier que nous continuions le siége de Leffinghe, dont on comptoit d'être maître le 25, et que le chevalier de Croissy, maréchal de camp, qui devoit être de jour quand on relèveroit la tranchée, étant allé le matin visiter les postes, avoit été pris dans une sortie qu'avoient faite les assiégés. Voilà la troisième fois qu'il a été pris de cette guerre. — Madame la duchesse de Bourgogne quitta le deuil de la comtesse de Soissons, qu'elle avoit pris jeudi.

Jeudi 25, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et puis alla se promener à Marly, où il fut toujours dehors malgré le vilain temps. Madame la duchesse de Bourgogne continue à prendre les eaux de Plombières ; il y a déjà six semaines qu'elle en prend. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, mais toutes les lettres qu'on reçoit par l'ordinaire disent toutes que Lille capitule, et quoiqu'on n'ait point encore de nouvelles du maréchal de Boufflers, personne n'en doute. — M. le duc d'Orléans a envoyé ici Vignau, mestre de camp de cavalerie, pour rendre compte de la situation des affaires de Catalogne. Ce prince a envoyé huit bataillons au chevalier d'Asfeld pour lui aider à faire le siége de Denia dans le royaume de Valence, et est campé lui avec le reste de ses troupes derrière la

Noguera-Ribagorçana. Il n'a pas pu se mettre derrière l'autre Noguera; ses troupes auroient été trop séparées. Les ennemis sont aussi forts que lui présentement depuis le détachement qu'il a fait. Le roi a envoyé le congé à S. A. R., et on l'attend ici avant la Saint-Martin.

Vendredi 26, *à Versailles*. — Le roi dîna au sortir de la messe et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Madame la duchesse de Bourgogne continue à prendre des eaux; elle ne soupe point avec le roi les jours maigres, mais elle va toujours dans son cabinet après souper. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne qui apporta une lettre de M. de Boufflers avec la capitulation de Lille, qui fut signée le 23. Les principaux articles sont que les malades et blessés que nous avons dans la ville pourront être transportés dans nos places. Les dix-huit cents chevaux que le chevalier de Luxembourg avoit fait entrer dans la ville en pourront sortir pour aller à Douai, où ils seront escortés, par le plus court chemin. Les priviléges des habitants seront conservés, et M. de Boufflers aura jusqu'au 26 pour se retirer dans la citadelle, où nous comptons qu'il fera entrer près de six mille hommes. Il a envoyé M. de Coëtquen porter cette capitulation à monseigneur le duc de Bourgogne, et M. de Coëtquen doit être reparti pour aller se renfermer dans la citadelle avec son régiment. M. de Boufflers envoie au roi Tournefort, qui viendra ici après avoir mené à Douai la cavalerie qui étoit à Lille. Tournefort étoit demeuré dans la place quand le chevalier de Luxembourg y entra et n'avoit pas pu porter à monseigneur le duc de Bourgogne la nouvelle que le chevalier de Luxembourg fût entré dans Lille.

Samedi 27, *à Versailles*. — Le roi alla tirer l'après-dînée; il avoit tenu le conseil de finances le matin à son ordinaire, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur revint de Rambouillet et fut assez longtemps avec le roi dans son ca-

binet avant que S. M. passât chez madame de Maintenon. — Dans la lettre que le roi reçut hier de M. de Boufflers et qui est une lettre très-touchante, ce maréchal mande que les ennemis, dans le 20 et le 21, avoient fait trois brèches nouvelles, que le fossé étoit saigné et qu'ils avoient une galerie qui alloit jusqu'au pied d'une des brèches. Il recommande deux choses au roi très-instamment dans sa lettre, qui est de vouloir bien donner des récompenses aux officiers qui se sont distingués dans la place et de vouloir bien ordonner à M. le contrôleur général de faire payer, le plus tôt qu'il se pourra, l'argent qu'il a été obligé d'emprunter des bourgeois pour faire subsister la garnison et pour les travaux. Il se loue fort de la garnison et des habitants. — On a nouvelle par plusieurs endroits que la flotte ennemie qui est dans la Méditerranée, après s'être rendue maîtresse de l'île de Minorque, avoit, en fort peu de jours et après une médiocre résistance, pris le Port-Mahon, qui est le plus considérable port de cette mer-là.

Dimanche 28, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, alla se promener à Trianon l'après-dînée et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le chevalier de Roye, aide de camp de M. de Vendôme, apporta hier la nouvelle que jeudi au matin nous avions pris Leffinghe l'épée à la main, où il y avoit quinze cents hommes, presque tous Anglois. Il y en a eu environ cent tués; tous les autres sont prisonniers de guerre. Ils n'étoient commandés que par un colonel. Le chevalier de Croissy, qu'ils avoient pris quelques jours auparavant, est à Ostende. Cette petite affaire ne nous a coûté que cinq ou six hommes et ne laisse pas d'être considérable, parce qu'elle ôte aux ennemis toute communication avec Ostende et qu'elle nous assure et nous accourcit celle de Bruges à Nieuport. M. le comte de la Mothe étoit venu ce jour-là au camp que commandoit Puiguyon, et s'est trouvé à l'action. Il y avoit quatorze bataillons des ennemis nouvellement débarqués sur les

dunes près de Leffinghe; mais ils n'ont pu le secourir, parce que Forbin et le chevalier de Langeron avoient fait mettre à terre ce qu'ils ont de troupes sur les vaisseaux et les galères qui sont à Nieuport, et qui s'étoient postés entre ces quatorze bataillons et Leffinghe.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit, et travailla ensuite avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Le bruit se répandit que ce ministre devoit partir la nuit pour aller en Flandre. — Tournefort arriva le matin, et le roi fut enfermé assez longtemps avec lui et M. de Chamillart; il parle de M. de Boufflers d'une manière qui augmenteroit encore, s'il étoit possible, la vénération qu'on a pour ce maréchal. Il a offert à tous les soldats qui ne voudroient point s'enfermer dans la citadelle de leur donner leur congé, mais pas un n'a voulu profiter de ses offres et l'ont assuré qu'ils tâcheroient à faire encore mieux dans la citadelle que dans la ville. Il y a six mille hommes tant d'infanterie que de dragons. Le roi a donné un brevet de colonel au chevalier de Roye, qui lui a apporté la nouvelle de la prise de Leffinghe. — Le frère de Tilladet, colonel de dragons, vint ces jours passés demander au roi le régiment de Tilladet, qui vient de mourir. Le roi lui dit : « Je vous le donne, mais je vous l'aurois encore donné de meilleur cœur si vous ne me l'aviez point demandé, car je vous l'avois destiné. »

Mardi 30, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire et l'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — M. de Chamillart partit à quatre heures du matin pour la Flandre; il va coucher à Cambray. M. de Chamlay partit à midi pour y aller aussi; on raisonne différemment sur le sujet de ce voyage. — Les ennemis marchent à la Bassée avec un corps de douze mille hommes, et on prétend qu'ils veulent s'y établir. — Il arriva hier deux courriers de monseigneur le duc de

Bourgogne, un le matin et l'autre le soir, mais on ne dit point les nouvelles qu'ils ont apportées. — M. de Sassenage, premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans, est revenu depuis quelque temps d'Espagne en fort mauvaise santé. M. le duc d'Orléans lui a permis de se défaire de sa charge. MM. de Rosmadec et de Pluveau, tous deux maîtres de la garde-robe de ce prince, et qui même durant la vie de Monsieur avoient eu des survivances des deux charges de gentilshommes de la chambre, ont l'agrément de traiter de celle de M. de Sassenage, mais il n'y a encore rien de conclu ni avec l'un ni avec l'autre.

Mercredi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire. L'après-dînée il alla à vêpres, où l'évêque de Marseille officia, et ensuite il s'enferma avec le P. de la Chaise, comme il fait toujours la veille des jours qu'il doit communier. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Cagny. Monseigneur étoit à vêpres avec le roi, et madame la duchesse de Bourgogne n'y étoit point; elle avoit pris médecine pour quitter ses eaux. — Le cardinal Moriggia, évêque de Pavie, est mort. Il vaque présentement huit places dans le sacré collége; c'est bien plus qu'il n'en faut pour la nomination des couronnes, mais il paroît qu'elle n'est pas prête de se faire, et l'empereur, qui a donné sa nomination au duc Molès, retardera encore cette promotion, car la France ne consentira point à ce choix-là. — Les dernières lettres qu'on a du roi de Suède apprennent qu'il a gagné trois petits combats contre les Moscovites et qu'il avance toujours dans leur pays, quoiqu'ils fassent de grands dégâts par tous les lieux où il doit passer. — L'électeur de Bavière se dispose à retourner dans peu de jours à Mons, où, comme vicaire du roi d'Espagne en Flandre, il ne fera aucunes difficultés de recevoir les ordres de monseigneur le duc de Bourgogne pour le bien de l'affaire générale. Il s'étoit même offert d'aller faire le siége de Bruxelles dans le

temps qu'on croyoit que nous voulions attaquer cette place et de renvoyer les troupes de monseigneur le duc de Bourgogne dès que cette expédition seroit finie. Il ne se peut rien ajouter à la fidélité de ce prince et à son attachement pour le roi.

Jeudi 1er novembre, jour de la Toussaint, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions, toucha beaucoup de malades, entendit ensuite la grande messe dans la chapelle en bas. En y allant, il trouva Tournefort, à qui il dit : « Je vous ai compris dans les grâces que je fais à ceux qui ont défendu la ville de Lille; je vous ai fait maréchal de camp. » Le roi entendit le sermon du P. Quinquet, théatin, et ensuite vêpres, et vêpres des morts. Après avoir été quelque temps chez lui, il revint encore au salut. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne suivirent le roi à toutes les dévotions de la journée; Monseigneur avoit communié dès le matin avant le roi. Entre vêpres et le salut le roi fit la distribution des bénéfices vacants : Il donna l'évêché de Saint-Omer à l'abbé de Valbelle, un de ses aumôniers, qui sert présentement auprès de monseigneur le duc de Bourgogne, neveu à la mode de Bretagne de l'évêque de Saint-Omer, qui mourut le 29 du mois passé dans son diocèse et dont on n'a appris la mort que ce matin; il a donné l'évêché d'Alet à l'abbé Maboul, grand vicaire de Poitiers; l'abbaye de Manlieu à l'abbé de Montgon; l'abbaye de la Bussière à l'abbé Guyet; l'abbaye du Gué de Launé à l'abbé de Fontaine-Péan; quelques autres petits bénéfices donnés à des moines ou à des religieuses. Sur l'évêché de Saint-Omer le roi donne 1,500 livres de pension à l'abbé d'Auvergne et 500 à l'aumônier des mousquetaires de la première compagnie.

Vendredi 2, à Marly. — Le roi partit de Versailles aussitôt après son dîner pour venir ici, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine qui vient. Monseigneur partit de Versailles à neuf heures, alla courre le loup fort loin et arriva ici à sept heures. Madame la duchesse de

Bourgogne fit ses dévotions aux Récollets, entendit vêpres l'après-dînée à la chapelle, et puis partit de Versailles pour venir ici. — M. Lée, lieutenant général, qui étoit dans la ville de Lille, y a été blessé d'un éclat de grenade à la tête. Il a négligé sa blessure; on l'a porté à Douai, où il a fallu le trépaner; mais on a peur que ce ne soit trop tard, car il est en très-grand danger. On mande de Flandre qu'on a entendu tirer du canon à Lille et que le bruit du pays est que les ennemis ont ouvert la tranchée devant la citadelle la nuit du 29 au 30. — On mande d'Allemagne que le général Heister, qui assiégeoit Neuhausel, apprenant que les Hongrois marchoient à lui pour secourir la place, et la saison étant déjà fort avancée, avoit levé le siége.

Samedi 3, *à Marly*. — Le roi monta dans sa petite calèche à onze heures avec madame la duchesse de Bourgogne et alla courre le cerf; il en prit deux pour faire honneur à la Saint-Hubert et revint dîner ici avant deux heures. Monseigneur étoit à la chasse. Le roi a donné ici des logements à M. Ducasse et au comte de Vertus, qui n'y étoient jamais venus. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On ne dit point encore quel parti nous prenons en Flandre, mais selon les apparences, c'est de nous tenir derrière l'Escaut et derrière le canal de Bruges pour empêcher qu'il ne vienne aucun convoi aux ennemis; et ce qui persuade encore davantage qu'on prend ce parti-là, c'est que M. de Vendôme, qui étoit venu à Tournay pour conférer avec monseigneur le duc de Bourgogne et M. de Chamillart, s'en retourne à Bruges. M. de Chamillart mande au roi que notre cavalerie est en fort bon état; il n'y a que la maison du roi et la gendarmerie surtout qui est dépérie.

Dimanche 4, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et se promena l'après-dînée dans ses jardins. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à la paroisse. Le roi travailla le soir avec M. Pelletier chez

madame de Maintenon. — Le duc de Noailles est arrivé de Perpignan; il est venu ici saluer le roi et est retourné à Paris, où la mort de son père lui donne beaucoup d'affaires. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. On compte que M. de Chamillart sera ici de retour à la fin de la semaine. — M. le duc d'Orléans, qui devoit revenir ici à la Saint-Martin, n'arrivera pas sitôt qu'il l'avoit cru. Il mande par ses dernières lettres, qui sont du 24, qu'il a encore des affaires en Catalogne ; il croit même qu'il sera obligé de passer à Madrid avant que de revenir ici. Depuis l'arrivée de la flotte que Ducasse a amenée au Passage, le roi d'Espagne a envoyé de l'argent en Catalogne et en Estramadure pour payer tout ce qui est dû à ses troupes. — Le roi a envoyé au maréchal de Villars son congé, et il sera de retour ici à la fin de la semaine au plus tard.

Lundi 5, *à Marly*. — Le roi, après la messe, monta en calèche pour aller courre le cerf et revint ici avant une heure; il fit même un tour dans son jardin avant que de se mettre à table. Monseigneur étoit à la chasse avec lui. Le roi, en sortant de la table, se promena jusqu'à la nuit et fit beaucoup planter. — La Vallière, qui a servi cette campagne en Allemagne, en revint vendredi à Versailles avant que le roi en partît, et il est ici aujourd'hui, où le roi lui a donné un logement. — Il n'arriva point encore de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, mais on apprend par les lettres de l'ordinaire que les batteries que les ennemis ont faites devant la citadelle de Lille n'ont pas encore commencé à tirer, ce qui fait croire qu'ils n'ont pas toute la poudre qui leur seroit nécessaire pour ce siége. Ils ont des troupes à la Bassée, à Armentières et à Dixmude, et font fortifier ces postes et envoient dans l'Artois de gros partis de cavalerie. Ils ont même fait piller l'abbaye de Saint-Éloi, près Arras.

Mardi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; après ce conseil il travaille tou-

jours avec M. Desmaretz. Il se promena toute l'après-dînée dans ses jardins. — Il arriva le soir un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, par lequel on apprit que M. de Surville, en allant visiter les postes qui étoient devant l'avant-chemin couvert, avoit été blessé d'un coup de fusil au-dessus de la hanche et qui lui perce le corps. Le prince Eugène a permis qu'il sortît de la citadelle pour être transporté à Douai; il a donné la même permission à Ravignan, brigadier d'infanterie, qui avoit été blessé devant le siége de la ville et qui malgré ses blessures s'étoit enfermé dans la citadelle, où une fièvre violente l'a pris. Monseigneur le duc de Bourgogne a détaché Cheyladet, lieutenant général, avec onze escadrons du corps qui est avec ce prince au Saulchoy. Il prendra encore les douze escadrons qui sont à Douai pour aller en Artois s'opposer aux troupes que les ennemis ont de ce côté-là.

Mercredi 7, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et se promena toute l'après-dînée; Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne étoient à la promenade avec lui. — On sut que M. de Chamillart, en partant pour la Flandre, avoit ordre du roi de faire dire à M. de Surville, quand il le pourroit, que le roi lui donnoit 10,000 francs de pension, et à Ravignan qu'il le faisoit maréchal de camp. On ne sait pas encore les autres grâces que le roi a faites aux officiers qui sont dans Lille. M. Lée, lieutenant général, qui est à Douai avec les autres blessés de la garnison qui étoient dans la ville de Lille, a fait écrire à sa femme, qui est à Saint-Germain auprès de la reine d'Angleterre, et à M. de Cagny que sa blessure qu'on avoit crue mortelle alloit beaucoup mieux et qu'il étoit hors de danger.

Jeudi 8, à Marly. — Le roi monta à onze heures dans sa petite calèche et alla courre le cerf; Monseigneur étoit à la chasse. Madame y va toujours dans une calèche qui suit toujours celle du roi; ils revinrent dîner ici à l'or-

dinaire. L'après-dînée le roi alla se promener dans les jardins, et à six heures la reine d'Angleterre et la princesse sa fille arrivèrent. Le roi fut quelque temps avec elles dans le salon et puis il les mena chez madame de Maintenon. A huit heures le roi repassa chez lui et travailla avec M. de Cagny. La reine d'Angleterre demeura chez madame de Maintenon, et la princesse d'Angleterre passa dans le salon avec madame la duchesse de Bourgogne et la vit jouer. Ils se mirent tous à table avant six heures, et après souper la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. — L'électeur de Bavière partit le matin de Compiègne pour aller à Mons, où il arrivera demain; il trouvera en chemin M. de Chamillart. — Le roi a fait MM. de Rannes, de Coëtquen et de Ravignan maréchaux de camp; il a encore accordé d'autres grâces aux officiers qui étoient dans Lille, mais nous ne les savons pas encore. — On a su que la ville de Varsovie avoit été entièrement brûlée, et avant cet incendie la peste y avoit déjà fait mourir plus de quinze mille personnes.

Vendredi 9, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, où il fait beaucoup planter. Monseigneur alla courre le loup dans le bois de Boulogne, où il vint beaucoup de dames de Paris pour voir la chasse, qui fut très-belle. — On eut des lettres de Flandre par l'ordinaire; elles sont du 7. Les ennemis n'avoient point encore tiré de canon contre la citadelle, mais ils en continuent le siége lentement, parce qu'ils ne travaillent qu'à la sape. M. de Surville a écrit de Douai et mande que sa blessure n'est que dans les chairs et qu'ainsi il en sera quitte dans peu de jours. Le chirurgien du prince Eugène, qui l'avoit pansé à Lille, l'a accompagné à Douai. M. Permangle, qui étoit brigadier dans Lille, a été fait maréchal de camp avec les trois que j'ai déjà nommés. — M. le maréchal de Tessé est arrivé à Rome et y a pris la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Le pape l'a souhaité ainsi pour éviter un embarras, c'est qu'étant grand

d'Espagne il auroit prétendu être assis devant le pape, qui ne veut point faire cet honneur-là aux grands. Il y a eu même encore une autre raison pour le cérémonial, et comme M. de Tessé avoit le pouvoir de prendre cette qualité, il l'a prise pour le bien de l'affaire.

Samedi 10, *à Versailles.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf. La chasse fut fort courte, et il se promena encore longtemps dans ses jardins avant dîner ; et après qu'il fut revenu de la promenade M. de Chamillart arriva, avec qui il fut un quart d'heure. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardins et ne partit de Marly qu'à la nuit pour revenir ici, et à sept heures M. de Chamillart alla travailler avec lui chez madame de Maintenon. Monseigneur partit le matin de Marly pour aller à Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi. Madame la duchesse de Bourgogne joua à Marly l'après-dînée et puis se promena avec le roi jusqu'à cinq heures et revint ici avant le roi. — On a appris beaucoup de détails par M. de Chamillart. M. de Vendôme n'étoit point retourné à Bruges, parce qu'il a la goutte; il a été obligé de demeurer au camp de monseigneur le duc de Bourgogne. Toutes nos troupes sont dans leur même camp et barraquées. La cavalerie ne fera plus qu'un fourrage, après quoi on leur apportera dans le camp tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance. Les ennemis attaquèrent le 7 l'avant-chemin couvert de la citadelle, dont ils furent repoussés avec une assez grande perte ; leur canon n'a point encore tiré.

Dimanche 11, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Monseigneur revint ici de Meudon pour le conseil et y retourna dîner. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut, qui commence à cinq heures depuis la Toussaint. — Par le retour de M. de Chamillart on a appris des grâces que le roi a faites aux officiers qui étoient dans Lille et que nous ne savions pas encore. M. de Lée sera

grand-croix de Saint-Louis quand il y aura une place vacante et [à] en attendant la permission d'en porter les marques. Permangle a été fait maréchal de camp. On a fait quatre brigadiers, qui sont : MM. de Belle-Isle, de Tourotte, de Martinville et Souris. — M. de Marlborough a détaché dix bataillons de son camp de Rousselaer pour renforcer les troupes qui font le siége de la citadelle de Lille, qui n'étoient que de vingt bataillons, et il a envoyé beaucoup de cavalerie et quelque infanterie dans le Furnembach, qui est un pays fort abondant et qui n'a point encore été fourragé. — M. le comte de Marsan est plus mal que jamais.

Lundi 12, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, dîna et puis alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Il travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain; le matin avant la messe il avoit travaillé assez longtemps avec M. de Chamillart. Monseigneur, qui est à Meudon, alla courre le matin un loup qui étoit demeuré dans le parc de Boulogne; il vint une grande quantité de dames de Paris en carrosse pour voir la chasse. — On apprend de Flandre que le 9 les ennemis s'établirent dans l'avant-chemin couvert de la citadelle de Lille. — Beaucoup d'officiers de l'armée de Dauphiné sont arrivés. On laisse quelques officiers généraux en ce pays-là et en Savoie : M. de Thouy dans la Tarentaise, M. Dillon à Briançon et M. de Toralva par delà Saint-Jean de Maurienne, du côté de Modane. — M. de Villars est attendu ici tous les jours; il y a déjà quelque temps qu'il a eu son congé. — Les ennemis ont donné le gouvernement de Lille au prince de Hoslteih-Beck, qui a été obligé par sa mauvaise santé d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. Il a passé par Tournay. Nous lui avons donné des passe-ports pour faire son voyage. — Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à la Ménagerie, d'où elle ne revint qu'à la nuit.

Mardi 13, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il alla l'après-dînée à Trianon

et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la princesse de Conty alla dîner avec Monseigneur à Meudon et y mena quelques dames. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Notre armée fourragea hier pour la dernière fois. On ne dit point quelles nouvelles apporte ce courrier; mais on croit qu'il y a quelques mouvements, parce qu'on a impatience de voir un autre courrier qui doit arriver demain ou après-demain au plus tard. — M. le comte de Marsan* mourut le matin à Paris. Il est mort de faim et de soif, ne pouvant rien avaler; il a conservé sa raison jusqu'au dernier moment. Il étoit chevalier de l'Ordre et avoit 20,000 francs de pension du roi et 10,000 francs de pension sur l'évêché de Cahors. Il a laissé deux enfants; l'aîné s'appelle le prince de Pons et le cadet le chevalier de Lorraine. Le roi donne à l'aîné 8,000 francs de pension et 4,000 francs au cadet. Il les avoit eus tous deux de son second mariage.

* M. de Marsan étoit l'homme de la cour le plus bassement prostitué à la faveur, ministres, maîtresses, valets, et le plus lâchement abandonné à tirer de l'argent, c'est-à-dire à faire des affaires à toutes mains. La valeur et un jargon de femme étoient ses uniques qualités avec beaucoup de politesse. Ses frères n'en faisoient aucun cas, ni personne que ceux dont il avoit besoin à force de manéges, de bassesses et de persévérance. Il est incroyable ce qu'il tira des contrôleurs généraux, et par eux des gens d'affaires. Il servit Thévenin, un d'entre eux, célèbre pour ses richesses, comme eût fait un valet dans sa maladie, et il en fut la dupe; car il donna tout au chancelier, qui le rendit à sa famille. Il disoit de Bourvalais, célèbre en ce genre, que c'étoit l'appui de l'État. Il cajoloit toutes les dames avec la fadeur d'un vieux galant, sans esprit et sans discernement, jusqu'à appeler madame de la Feuillade : « Ma grosse toute belle; » c'étoit une des filles de Chamillart et l'image la plus naïve de la Maritorne de Don Quichotte. L'abbé de la Proustière, parent de Chamillart, gouvernoit tout dans sa maison. M. le Grand appeloit son frère le chevalier de la Proustière, et disoit que pour faire sa cour jusqu'au perruquier de l'abbé, il prenoit de lui ses perruques. Ce pauvre homme qui vécut de l'Église, deux fois bigame, sans l'avoir jamais servie, et qui dépouilla peut-être la veuve et l'orphelin par les affaires sans nombre qu'il fit pour lui pendant

tant d'années, mourut enragé de faim et de soif, comme le disent les Mémoires, jusque-là qu'il faisoit manger ses gens devant lui, sentoit leurs plats et ne pouvoit rien avaler; genre de mort bien terrible et qui dura longtemps.

Mercredi 14, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il alla tirer. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à Meudon; Monseigneur, qui étoit venu ici au conseil, l'emmena dans sa berline. Elle revint ici le soir pour le souper du roi. — M. de Marsan a fait un testament par lequel il substitue la terre de Pons et la principauté de Mortagne à son fils aîné et aux enfants mâles qui en viendront. Il donne au chevalier de Lorraine, son cadet, la terre d'Ambleville quitte de toutes dettes et 500 écus de pension sur les biens de son aîné; et en cas qu'il ne s'en tienne pas à ce testament, il l'exclut de la succession aux biens de son frère, s'il mouroit sans enfants mâles, et appelle à la substitution en sa place l'aîné des enfants de M. le Grand. Il a nommé quatre exécuteurs testamentaires, qui sont : M. le Grand, le maréchal de Villeroy, Matignon et le président de Maisons. Il laisse au maréchal de Villeroy 20,000 francs pour en disposer selon l'usage qu'il l'a prié d'en faire. Il donne aux pauvres de l'évêché de Cahors 2,000 écus et récompense tous ses domestiques. Par la mort de M. de Marsan il revient 20,000 livres de rente à MM. de Seignelay, enfants du premier lit de feu madame la comtesse de Marsan.

Jeudi 15, *à Versailles.* — Le roi dîna en sortant de la messe et puis alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Madame la Duchesse alla dîner avec Monseigneur à Meudon, où il y eut grand jeu. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à la Ménagerie. — On n'eut des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne que par l'ordinaire. Le siége de la citadelle de Lille va toujours fort lentement. On avoit fait courir le bruit que M. de Coëtquen y avoit été tué, mais le roi dit le soir dans son cabinet que cette nouvelle étoit fausse, quoique plusieurs

lettres de l'armée en assurassent. Milord Marlborough a envoyé un assez gros corps de troupes dans le Furnembach pour en apporter des grains. Le comte de la Mothe, qui commande à Bruges, où M. de Vendôme n'est pas encore revenu, a envoyé quelques troupes de ce côté-là pour s'opposer au dessein des ennemis, qui sont obligés de chercher des subsistances fort loin. — Le ministre du czar auprès de l'électeur de Brandebourg lui a donné part et a fait de grandes réjouissances d'un grand combat que son maître en personne a gagné contre le général Lewenhaupt, qui alloit joindre le roi de Suède, et il prétend que toute cette armée des Suédois a été défaite.

Vendredi 16, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise et alla tirer l'après-dînée. M. de Chamillart apporta au roi chez madame de Maintenon des lettres de monseigneur le duc de Bourgogne venues par l'ordinaire. Monseigneur revint de Meudon pour le souper du roi. Après que S. M. fut sortie de table, M. de Chamillart vint lui dire qu'il étoit arrivé un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Le roi fit entrer ce ministre dans son cabinet, et nous apprîmes après qu'il en fut sorti que le siége de la citadelle alloit toujours fort lentement; que les ennemis n'avoient pas encore tiré de canon; que le bruit qu'on faisoit courir qu'il leur étoit arrivé un convoi du côté de la mer étoit entièrement faux; que le prince d'Auvergne, qui est à la Bassée avec un gros corps de cavalerie et quelque infanterie, avoit voulu s'avancer plus avant dans l'Artois avec une partie de sa cavalerie pour chercher des subsistances, mais que Cheyladet étoit venu au-devant de lui avec trois mille chevaux qu'il commande en ce pays-là; qu'ils avoient été quelque temps en présence et que le prince d'Auvergne avoit pris le parti de se retirer sans attaquer Cheyladet. On apprit aussi que M. de Vendôme demeuroit avec monseigneur le duc de Bourgogne et que l'on envoyoit le maréchal de Berwick comman-

der son armée d'Allemagne, qui n'étoit pas encore séparée, et que les ennemis envoient le prince de Hesse pour commander la leur en ce pays-là, M. de Hanovre s'étant retiré dans ses États.

Samedi 17, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et travailla ensuite avec M. Desmaretz, comme il fait toujours. Il en est fort content, et on croit qu'il sera ministre au premier jour. Monseigneur courut le loup. — Le roi donna ces jours passés le gouvernement de la Bastille à Bernaville, qui en étoit lieutenant de roi; ce gouvernement vaut, à ce qu'on dit, 40,000 livres de rente. — On a des avis d'Angleterre qui portent que le prince Georges de Danemark, mari de la reine Anne, mourut à Londres le 8 de ce mois; mais cette nouvelle n'est pas encore sûre, et quand elle le seroit elle ne feroit apparemment aucun changement en ce pays-là. — Monseigneur le duc de Bourgogne a fait encore un détachement de dix ou douze escadrons de son armée, qu'il envoie pour fortifier le corps que nous avons sous Cheyladet en Artois. M. de Berwick est parti du camp du Saulchoy pour aller en Allemagne. — Par les dernières lettres qu'on a reçues de Dantzick, on apprend que la défaite du général Lewenhaupt est bien moindre que les ministres du czar ne le publioient; il n'a perdu que quatre mille hommes, et avec les onze autres il a rejoint le roi de Suède. — M. de Chamillart travailla le soir avec le roi chez madame de Maintenon.

Dimanche 18, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; il alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne joua chez elle jusqu'à l'heure du salut, et après le salut alla chez madame de Maintenon. — M. le marquis d'Houdancourt, fils aîné du comte de la Mothe, arriva sur les cinq heures, qui apporta la nouvelle que M. son père ayant appris que deux bataillons et deux escadrons des

ennemis qui font partie des troupes qu'ils ont dans le Furnembach s'étoient avancés à Hondschoote, il y avoit envoyé deux brigades d'infanterie et une de dragons, commandées par Monroux, maréchal de camp, qui avoit trouvé les ennemis en marche et les avoit attaqués, et qu'eux, se sentant trop foibles, s'étoient retirés précipitamment dans une abbaye, où ils avoient amassé beaucoup de grains pour les envoyer à leur grande armée; qu'il les avoit investis dans cette abbaye, où ils n'avoient fait presque aucune résistance et s'étoient rendus prisonniers de guerre. M. d'Houdancourt dit que M. de la Mothe venoit lui-même joindre M. de Monroux pour attaquer cinq mille hommes qui sont dans l'abbaye de Loo, près de Dixmude; mais les lettres de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. de Vendôme ne disent point que M. de la Mothe doive marcher à Loo.

Lundi 19, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois et travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne passa chez le roi avant que d'aller à la messe, et après la messe alla dîner à la Ménagerie. — M. de Kercado, lieutenant général, arriva de Pampelune, d'où M. le duc d'Orléans est parti pour aller à Madrid à la prière du roi d'Espagne. Il y avoit déjà envoyé le comte de Bezons pour rendre compte à Sa Majesté Catholique de la disposition des affaires en Catalogne; mais on a souhaité à la cour de Madrid que S. A. R. y vînt lui-même pour prendre des mesures avec lui. Le siége de Denia doit être commencé; car M. d'Asfeld, qui commande nos troupes dans le royaume de Valence, mandoit par ses dernières lettres à S. A. R. qu'il avoit tout ce qu'il lui falloit de munitions de guerre et de bouche pour faire ce siége. Nos troupes en Catalogne et en Valence sont en assez bon état. — Le maréchal de Villars, qui a commandé cette année notre armée en Savoie, est de retour ici. Le duc de Grammont est arrivé aussi de Bayonne avec la du-

chesse sa femme. — Monseigneur prit médecine, comme le roi, par pure précaution.

Mardi 20, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finance et après le conseil il dit à M. Desmaretz qu'il le faisoit ministre; ainsi nous en avons cinq présentement qui sont : M. le chancelier, M. de Beauvilliers, M. de Torcy, M. de Chamillart et M. Desmaretz. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Il est arrivé à la cour un aga envoyé par le capitan-bacha. Le dessus des lettres qu'il apporte est : « Pour le vizir de la mer de l'empereur des François. » On prétend qu'il vient pour se plaindre de M. Feriol, notre ambassadeur à la Porte, qui a retiré chez lui le ministre de Hollande, qui ne se croyoit pas en sûreté chez lui à cause de quelques démêlés qu'il avoit eus avec le grand vizir, qui avoit même déjà fait maltraiter quelques-uns de ses domestiques. Ce ministre de Hollande avoit demandé à l'ambassadeur d'Angleterre de se pouvoir retirer chez lui, et l'ambassadeur le lui avoit refusé; et M. de Feriol, malgré la guerre entre la France et la Hollande, lui a généreusement accordé une retraite chez lui et sa protection. C'est de quoi on prétend que l'aga vient se plaindre.

Mercredi 21, *à Marly*. — Le roi tint le matin à Versailles conseil d'État à son ordinaire, auquel conseil M. Desmaretz prit sa place de ministre, et aussitôt après son dîner le roi vint ici, où nous demeurerons jusqu'à la fin de la semaine qui vient. Madame la duchesse de Bourgogne alla au salut à Versailles avant que de venir ici. — Le bruit se répand que l'électeur de Bavière doit marcher incessamment à Bruxelles, dont les habitants sont fort mécontents du gouvernement présent. Ils ont fait assurer S. A. E. qu'ils le recevront avec grande joie et qu'il n'a qu'à paroître. — Par les lettres qui sont venues de Flandre par l'ordinaire, on mande que les ennemis commencèrent à tirer du canon le 18, et qu'ils travaillent toujours à la sape pour s'approcher du chemin couvert

La garnison de la citadelle fait souvent des sorties qui ont réussi, sans que nous y ayons perdu personne de considération. Outre les brigadiers que j'ai écrit que le roi avoit fait dans Lille, j'ai appris qu'il fait la même grâce à M. du Thil. — Le roi prend à son service un régiment d'infanterie que l'électeur de Bavière a formé de déserteurs et dont il a fait colonel le chevalier de Bavière, son fils, qu'il a eu de la comtesse d'Arque. Ce régiment est de deux bataillons ; il aura la paye étrangère et s'appellera le Royal-Bavarois.

Jeudi 22, *à Marly.*—Le roi, après la messe, alla courre le cerf. Monseigneur voulut courre le loup, mais il n'en trouva point et revint ici avant midi. — Il n'arriva point de courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, mais le bruit de la marche de l'électeur pour aller à Bruxelles se confirme et que S. A. E. devoit arriver avec les troupes qu'il mène le 21, qui étoit hier, à Hall, où il sera joint par des troupes qu'on tire des garnisons de Charleroy et de Namur. Il aura quelque artillerie avec lui, qui sera commandée par le fils de Malezieux. — Le capitaine de vaisseau qui commandoit les François qui étoient à Port-Mahon et qui est accusé de n'avoir pas fait son devoir sera mis dans la grosse tour de Toulon, où on lui fera son procès s'il n'est pas assez heureux pour se justifier. — Les lettres venues de Dantzick portent que le roi de Suède a gagné un grand combat contre les Moscovites, qu'il les a forcés dans leurs retranchements, où il est entré avec six cents dragons et où il fut blessé à l'épaule avant que son infanterie pût y entrer. Il a tué ou pris tous ceux qui défendoient ces retranchements. On mande qu'il a plus de vingt mille prisonniers, et que le prince Menzikoff et les principaux officiers du czar y ont été tués.

Vendredi 23, *à Marly.* — Le roi se promena tout le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Le soir chez madame de Maintenon il fit une petite loterie pour six dames, où madame de Dangeau gagna deux forts jolis lots.

— Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne par lequel on sut tout le détail de l'entreprise sur Bruxelles. L'épouvante est fort grande dans cette ville-là. M. de Quiros, les députés des États-Généraux et tous les principaux seigneurs du pays attachés à la maison d'Autriche sortent de Bruxelles et se réfugient à Anvers; cependant, comme il y a assez de troupes dans la ville, l'événement est encore incertain. Monseigneur le duc de Bourgogne mande qu'il n'est point vrai que les ennemis aient encore tiré de canon contre la citadelle de Lille, et que ce siége va toujours fort lentement; ce qui confirme dans l'opinion qu'on a qu'ils ont très-peu de poudre; et on croit que M. de Marlborough veut faire un effort pour faire passer un convoi d'Ostende qu'on croit qui leur est nécessaire pour achever le siége.

Samedi 24, à Marly. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf; Monseigneur étoit à la chasse avec le roi. L'après-dînée le roi se promena et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — M. l'abbé de Polignac, qui a la nomination du roi d'Angleterre et de très-fortes recommandations de la reine sa mère pour le cardinalat, a présenté au pape les lettres de LL. MM. BB., qui ont été très-bien reçues. Le pape ne lui a rien promis positivement, mais il y a beaucoup de sujet d'espérer. — Le roi de Danemark, mécontent de la reine sa femme, de la reine sa mère et de tous les ministres luthériens, qui le contraignent sur ses plaisirs et qui ne veulent pas même qu'il ait ni comédie ni opéra dans ses États, a pris le parti de s'en aller voyager, et est parti de Copenhague. On l'attend en Saxe, d'où il doit aller à Venise; il dit même qu'il viendra ensuite en France. Il est extraordinaire à un roi à son âge de quitter ses États; il n'a qu'un fils, qui même est d'une santé fort délicate. — On fait un travail à Tournay pour retenir encore davantage les eaux et rendre l'inondation entre cette ville et Oudenarde encore plus grande qu'elle n'est, et on fait encore

d'autres ouvrages dans l'Escaut pour empêcher que les ennemis n'y puissent jeter des ponts.

Dimanche 25, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, se promena l'après-dînée et travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Il fit aussi le soir une petite loterie chez elle pour madame la duchesse de Bourgogne et quatre ou cinq de ses dames. — L'électeur de Bavière a fait sommer Pascal, qui commande dans la ville de Bruxelles et qui a répondu qu'il avoit une bonne garnison, qu'il songeroit à se bien défendre et à mériter l'estime de S. A. E. Ainsi l'électeur est obligé d'ouvrir la tranchée, ce qui doit avoir été fait la nuit du 23 au 24. Les ennemis ont retiré toutes les troupes qu'ils avoient dans le Furnembach, et ils font de grands mouvements dans leur camp. Ils ont un grand convoi au Sas-de-Gand, qu'ils voudroient bien faire passer, et on croit qu'ils s'approcheront pour cela du canal de Bruges. — Le pape fit demander au roi, il y a quelques jours, de vouloir bien permettre au marquis de Feuquières, qui n'est plus dans le service, d'aller commander les troupes de S. S. en Italie contre l'empereur, et le roi le lui a accordé; mais il y a grande apparence que cette guerre sera terminée avant que ce nouveau général arrive en Italie, les troupes du pape ayant déjà été battues en deux ou trois occasions, dans une desquelles Bonneval, François, qui s'étoit mis dans le service de l'empereur, a été tué.

Lundi 26, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf, et toute l'après-dînée il se promena dans ses jardins; Monseigneur étoit avec lui à la promenade. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui mande que Malborough quitta le 23 son camp de Rousselaer et vint camper à Thielt. On ne sauroit juger encore s'ils veulent attaquer du côté de l'Escaut ou du côté du canal de Bruges. On a une lettre du maréchal de Boufflers du 21, qui mande que les assiégeants travaillent toujours à la sape. Ils ont voulu faire quelque tentative

pour se loger sur le chemin couvert, ce qui ne leur a pas réussi. Ils n'ont point encore tiré de canon ni de bombes. Ce maréchal mande que pour lui il tire beaucoup de canon à cartouches et qu'assurément il leur a déjà tué beaucoup de monde au siège de la citadelle. Marlborough a retiré les troupes qu'il avoit dans Dixmude et a fait jeter dans la rivière une partie du canon de fer qu'il n'en avoit pas pu retirer. M. le prince Eugène a retiré aussi les troupes qu'il avoit mises dans Saint-Venant. — Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain.

Mardi 27, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et se promena toute l'après-dînée, et travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne, qui mande que Marlborough est venu sur la Lys, qu'il a déjà fait passer cette rivière à quelques-unes de ses troupes et qu'il étoit campé sa droite à Harlebeck et sa gauche à Saint-Éloi-Vive. On ne doute plus qu'il n'en veuille à l'Escaut. Le prince Eugène a marché aussi et est venu camper à Robecq et a laissé pour continuer le siége de la citadelle vingt-quatre bataillons ; il en a outre cela quatre dans Armentières. On croit qu'ils veulent abandonner la Bassée, afin d'être fortifiés par les troupes que le prince d'Auvergne y a avec lui. Monseigneur le duc de Bourgogne doit marcher aujourd'hui pour s'approcher des troupes qu'il a devant Oudenarde et compte d'aller camper à Berchem. C'est le comte de Hautefort qui commande les troupes que nous avons dans les retranchements près d'Oudenarde. On n'a point de nouvelles de l'électeur de Bavière, et l'on croit son entreprise sur Bruxelles manquée.

Mercredi 28, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et se promena toute l'après-dînée dans ses jardins. La cour d'Angleterre arriva ici avant sept heures. La reine demeura longtemps avec le roi, et madame de Maintenon et la princesse sa fille vinrent dans le

salon voir jouer Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne ; elles soupèrent ici et avant onze heures retournèrent à Saint-Germain. — Cheyladet, qui commande nos troupes en Artois, mande au roi que le prince d'Auvergne a abandonné la Bassée, qu'ils faisoient fortifier; ils y faisoient neuf bastions. Cheyladet y est entré et y a mis quatre bataillons du régiment d'Alsace, qui sont plus que complets. — On eut par l'ordinaire des lettres du 12, du chevalier d'Asfeld, qui attaque Denia dans le royaume de Valence. Il mande que ce jour-là il avoit pris la ville basse l'épée à la main; le soir même il devoit ouvrir la tranchée à la ville haute. On ne sait pas s'il pourra faire le siége du château, qui est très-bon.

Jeudi 29, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla courre le cerf ; Monseigneur étoit à la chasse. — Il arriva le matin un courrier de M. le duc d'Orléans, qui est à Madrid et qui doit en partir incessamment pour venir ici. Il mande que le 17 de ce mois la ville haute et le château de Denia s'étoient rendus; que la garnison, qui étoit de neuf cent cinquante hommes portugais, anglois et quelques déserteurs, a été faite prisonnière de guerre. — Pendant que le roi étoit à table à dîner il arriva deux courriers, un de monseigneur le duc de Bourgogne et un de M. de Vendôme, par lesquels on apprit que la nuit du 26 au 27 Marlborough avoit passé l'Escaut à Gavre et à Berchem, au-dessus et au-dessous d'Oudenarde, qu'ils y avoient fait quatre ponts sans trouver aucune opposition à leur passage, les troupes qui devoient venir défendre ces postes n'étant pas encore arrivées. M. de Hautefort, qui commandoit dans nos retranchements sous Oudenarde, se voyant pris par la droite et par la gauche, s'étoit retiré avec sa cavalerie et son infanterie à Grammont sur la Dendre sans que les ennemis aient pu l'entamer. M. de Vendôme, qui avec la colique néphrétique venoit en chaise de poste pour s'approcher d'Oudenarde, manda à monseigneur le duc de Bourgogne, qui marchoit à Berchem, que les enne-

mis étoient déjà passés en deux endroits. Monseigneur le duc Bourgogne ne put faire autre chose que de retourner à son camp. Nangis, qui avoit été détaché avec neuf bataillons pour joindre M. de Hautefort, avoit été coupé par quelques troupes des ennemis; qu'il s'étoit retiré en combattant toujours et qu'enfin il avoit gagné un bois d'où il avoit fait un si grand feu sur les troupes qui le suivoient qu'ils les avoient obligés à se retirer eux-mêmes. On croit qu'il aura rejoint M. de Hautefort. Sitôt que Marlborough eut passé l'Escaut, le prince Eugène, qui y avoit marché vis-à-vis de Pottes pour faire diversion, remarcha à Lille. Nous ne savons point encore ce qu'a fait Marlborough depuis avoir passé la rivière. — Le roi avoit déjà su que l'électeur de Bavière, après s'être logé sur les angles du chemin couvert de Bruxelles, en avoit été rechassé par la garnison, et que, les bourgeois n'ayant fait aucun mouvement pour le favoriser, il étoit revenu à Mons. Il avoit été obligé de tirer la garnison pour l'entreprise de Bruxelles; il y a ramené toutes les troupes qu'il avoit, mais il n'a pas pu ramener le peu de canon qu'il avoit.

Vendredi 30, *à Marly*. — Le roi alla tirer l'après-dînée, et, comme il aime fort à voir travailler, les jours de fêtes il aime mieux aller tirer que de se promener dans les jardins quand on n'y travaille pas. Il y a eu ce voyage-ci musique tous les deux jours, comme on a accoutumé d'en avoir. — Il arriva un courrier de Mons. On mande que M. d'Albergotti étoit arrivé devant Saint-Ghislain, que la garnison d'Ath avoit surpris pendant qu'un bataillon que nous y avions étoit allé escorter quelques chariots de fourrage pour notre armée. On veut reprendre ce poste, et M. de Hautefort y étoit arrivé aussi avec ses troupes. On ne peut l'attaquer que par une chaussée sur laquelle ils ont fait beaucoup de coupures qui n'empêcheront pas pourtant que cela ne soit bientôt repris. — Le roi a fait dire par M. de Torcy au duc de Gramont qu'il avoit appris que sa femme étoit venue deux fois à Versailles

avec lui, qu'elle y avoit même reçu des visites dans son appartement, qu'il lui défendoit de la mener à Versailles et qu'elle ne portât plus de housse ni de manteau ducal à son carrosse, qu'il n'étoit plus duc, ayant cédé sa duché à son fils, qu'il lui avoit donné des lettres pour en conserver les honneurs personnellement, mais que cela ne s'étendoit point jusqu'aux femmes, à moins que cela ne fût énoncé dans les lettres, ce qui n'étoit point dans les siennes*.

* Dangeau ici n'est ni instruit ni correct. Lorsqu'un duc, pair ou héréditaire, c'est-à-dire vérifié non pair, se démet à son fils, il se dépouille en sa faveur de la propriété de son duché, qui emporte la dignité, et on lui expédie des lettres de conservation de rang et d'honneurs dont il jouit, excepté au parlement s'il est pair, et aux cérémonies d'État; mais dans le courant ordinaire et dans les cérémonies de cour, tout va comme s'il ne s'étoit pas démis, et précède son fils et tous les ducs moins anciens que lui partout. Jamais ces lettres ne font mention de sa femme, qui ne laisse pas de conserver son rang et ses honneurs partout, comme si son mari ne se fût point démis, parce que la femme jouit du rang et des honneurs de son mari de droit. Par la même raison un duc démis et veuf, qui se remarie, communique de droit son rang et ses honneurs à la femme qu'il épouse, et qui pour en jouir n'a besoin d'aucun autre titre que de celui de son mariage et d'être reconnue pour la femme légitime d'un tel duc. C'est aussi ce qui arriva à la seconde femme du duc de Saint-Aignan, qui a porté la housse et le manteau et joui du rang et des honneurs de son mari tant qu'elle a vécu, et qui en eût joui à la cour si sa modestie lui eût permis de céder à l'instance que le roi en fit à son mari à plusieurs reprises. C'étoit le même cas, à la vertu près, que cette duchesse de Gramont. Elle avoit été femme de garde-robe, puis femme de chambre de la première duchesse de Saint-Aignan, et lorsque le duc de Saint-Aignan devenu veuf la voulut épouser, il avoit cédé son duché au duc de Beauvilliers, son fils, comme le duc de Gramont avoit cédé le sien au duc de Guiche, son fils, lorsqu'il fit cet infâme mariage. La différence fut donc que le roi voulut bien reconnoître le mariage du duc de Saint-Aignan, ce qui seul emportoit le rang et les honneurs pour sa femme à la cour et partout, et que le roi ne voulut jamais reconnoître le mariage du duc de Gramont, ce qui excluoit de tout rang et honneur une femme non reconnue. C'est à la vérité un exemple unique, mais ce mariage le fut aussi encore plus; cette folle politique de croire en faire sa cour au roi et à madame de Maintenon fut ce qui, plus que l'infamie de ce mariage, valut ce juste affront au

18.

duc de Gramont. La curiosité fait ajouter que la première cession ou démission de duché de père à fils que l'on connoisse, n'en ayant qu'un, est celle du connétable de Montmorency à son fils, qui eut le cou coupé à Toulouse, après le combat de Castelnaudary, en 1633.

Samedi 1er *décembre, à Versailles.* — Le roi, après la messe, alla courre le cerf, retourna dîner à Marly, où il avoit encore couché, se promena l'après-dînée dans les jardins et en partit à cinq heures pour revenir ici. Monseigneur entendit la messe avec le roi à Marly, alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi. Madame la duchesse de Bourgogne joua dans le salon de Marly jusqu'à quatre heures et puis revint ici. — Le marquis de Bréauté*, qui s'étoit mis depuis longtemps dans une grande dévotion et qu'on ne voyoit plus ici, est mort à Paris d'un remède extraordinaire qu'il a fait et qu'il a fait mal. — Le siége de la citadelle de Lille va toujours fort lentement. Les assiégeants ne tirent que de trois pièces de canon et ne tirent point encore contre les ouvrages; ils ne tirent qu'aux palissades du chemin couvert. — Nous avons eu un colonel d'infanterie tué à l'entreprise sur Bruxelles; il s'appeloit Boisfermé, et le roi a donné son régiment au lieutenant-colonel, qui est un officier de réputation. — On a vu ici des lettres des ennemis, qui louent fort la retraite de M. de Hautefort, qui étoit dans les retranchements d'Oudenarde et qui disent qu'il s'est conduit en cette affaire en vieux capitaine et en jeune soldat.

* Bréauté étoit un homme de qualité de Normandie, veuf et sans enfants, qui avoit peu servi et qui avec très-peu d'esprit n'avoit pas laissé d'être mêlé parmi la cour autrefois; il étoit tombé dans une grande misère; lui et le comte de Fiesque étoient enfants du frère et de la sœur. La dévotion suivit la misère; il se retira à l'institution de l'Oratoire, et n'ayant plus de quoi y vivre, le duc de Foix, dont il étoit parent, le prit généreusement chez lui, où il avoit son logement, son feu, sa lumière et sa nourriture. M. de Foix et sa femme étoient fort répandus dans le monde, dînoient peu chez eux et n'y soupoient jamais; Bréauté, gourmand et ennuyé, alloit chercher à vivre aux tables du voisinage et y ennuyoit aussi par ses sermons. Il étoit fort occupé

de bonnes œuvres, et ce fut lui qui entreprit la fameuse affaire de Langlade, condamné et mort aux galères pour un vol à Montgommery. Il la fit revoir. Langlade fut déclaré innocent, et sa fille eut de quoi vivre des dommages et intérêts.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; Monseigneur y vint de Meudon et y retourna dîner. Le roi entendit l'après-dînée le sermon du P. Quinquet, théatin, et puis alla se promener dans les jardins. Madame la duchesse de Bourgogne entendit le sermon et le salut. — Il arriva un courrier de monseigneur le duc de Bourgogne. Nous avons repris Saint-Ghislain. Il y avoit cinq ou six cents hommes dedans, qui sont prisonniers de guerre, et ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, c'est que trois cents hommes que nous avions dans ce réduit-là quelques jours auparavant et que les ennemis avoient surpris demeurent prisonniers de guerre, quoique nous ayons repris la place. Les magasins de fourrages que nous avions dans Saint-Ghislain n'ont point été brûlés, qui est ce qui nous auroit le plus fâché. — Mademoiselle de Jussac épouse le marquis d'Armentières, chambellan de M. le duc d'Orléans et qui achète la charge de son premier gentilhomme de la chambre, que vend M. de Sassenage, à qui il en donne 135,000 francs. Pluvau et Rosmadec avoient eu tous deux aussi l'agrément de cette charge, mais Pluvau n'en vouloit donner que 120,000 francs et Rosmadec 130,000.

Lundi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de dépêches qu'il ne tient tout au plus qu'une fois en quinze jours. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à la Ménagerie, d'où elle ne revint qu'à la nuit. — Il y eut à Notre-Dame à Paris un service magnifique pour le maréchal de Noailles, où étoient presque tous les courtisans et toutes les dames de la cour. — Par les lettres de Flandre, on apprend que monseigneur le duc de Bourgogne étoit campé auprès de

Douai, et que les princes devoient revenir ici dans la semaine qui vient. On a envoyé les quartiers pour toutes les troupes de cette armée-là, qui hiverneront presque toutes dans les grandes villes de Flandre et de l'Artois. Le bruit avoit couru que le maréchal de Villars iroit en ce pays après le retour de monseigneur le duc de Bourgogne et de M. de Vendôme, mais cela ne s'est pas trouvé vrai. Milord Marlborough a passé la Dendre avec ses troupes et campé à Veter, qui est entre Gand et Dendermonde. Le comte de la Mothe est toujours derrière le canal de Bruges avec les troupes qui sont sous ses ordres.

Mardi 4, à Versailles. — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire; il alla se promener l'après-dînée à Trianon et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On apprend par les nouvelles d'Italie que les Impériaux se sont rendus maîtres de Bologne. — Madame de Jussac donne en mariage à sa fille 20,000 écus et quelques années de nourriture, et M. le duc du Maine, qui donne à madame de Jussac une pension de 500 écus, a bien voulu, en faveur du mariage, que la pension fût sur la tête de la fille. — On a des lettres du maréchal de Boufflers, qui mande que les ennemis ne sont point encore maîtres du chemin couvert et qu'ils tirent toujours fort peu; ils attendent un grand convoi de Bruxelles. Ce maréchal ne se sent plus de sa blessure qu'il reçut le 21 en visitant le chemin couvert, qui n'étoit qu'un éclat de grenade qui lui avoit fait une contusion à la tête. Monseigneur le duc de Bourgogne doit coucher demain à la Bassée, que nous achevons de fortifier, et le 6 il ira coucher à Béthune.

Mercredi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Monseigneur n'y vint point; madame la duchesse de Bourgogne alla à Meudon dîner avec lui et n'en revint que pour le souper du roi. — J'appris qu'avant la mort de la maréchale de Villeroy madame de Lesdiguières lui avoit cédé toutes ses prétentions sur la succes-

sion de madame de Nemours et que les Villeroy en avoient traité avec M. de Matignon pour éviter tous les procès qui étoient entre eux sur cet héritage. Matignon leur en donne 100,000 écus payables en trois termes égaux, d'année en année, qui seront pour le duc de Villeroy sans que le maréchal son père y ait aucune part. — On attend ici lundi messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry. M. de Vendôme y arrivera quelques jours après eux. — Le roi ne sortit point de tout le jour et aussitôt après son dîner il entra chez madame de Maintenon. — Les états de Languedoc, qui sont assemblés à Montpellier, ont accordé au roi, dès la première séance, un don gratuit de trois millions et deux millions pour la capitation. M. de Roquelaure, qui avoit été assez mal, n'a pas laissé d'assister à l'ouverture des états.

Jeudi 6, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, se mit à table, et aussitôt après son dîner alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — M. le duc d'Orléans revint ici de Madrid, où on lui a fait tous les honneurs dus à sa naissance et aux grands services qu'il a rendus à l'Espagne. Il n'a pas été moins bien reçu ici. — Monseigneur le duc de Bourgogne doit être demain à Arras, où il attendra le retour d'un courrier qu'il a envoyé au roi. On fera repartir demain ce courrier, qui y arrivera samedi; ainsi on compte toujours que nos princes arriveront ici lundi. — Bourdelot, premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne, est très-dangereusement malade; cette princesse, qui a beaucoup d'amitié pour lui, a demandé au roi un brevet de retenue sur une charge qu'il a conservée de médecin ordinaire du roi, qui lui avoit coûté 20,000 écus. Il avoit déjà 10,000 écus de brevet de retenue dessus; le roi a accordé à madame la duchesse de Bourgogne les 10,000 autres. Cette princesse a fait une chose extraordinaire pour lui, car elle s'est fait une loi de ne point demander de grâces au roi, qui seroit très-disposé à lui en accorder.

Vendredi 7, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec le P. de la Chaise, et l'après-dînée il alla à Meudon voir Monseigneur, qui en revint le soir. — On croit que le roi a envoyé ordre au maréchal de Boufflers de rendre la citadelle de Lille si le prince Eugène lui accorde une capitulation honorable. On veut conserver les troupes qui ont servi si dignement dans cette place. — On fit à Paris un service magnifique pour la maréchale de Villeroy dans l'église du Calvaire de la rue Saint-Louis, où étoient presque tous les courtisans et toutes les dames de la cour. — M. le prince de Conty, qui étoit au lait depuis longtemps, a été obligé de le quitter depuis quelques jours, et on le saigna le soir parce qu'il a la fièvre, une grande oppression dans l'estomac et un point dans le côté. Les médecins disent cependant qu'il n'y a point encore de danger. — Mademoiselle de Blanzac, qui est très-jolie et très-bien faite, épouse le comte de Clermont, fils du feu comte de Tonnerre, et le roi a permis qu'il sortît de la Bastille, où il devoit encore être quelques mois. Madame de Laval, bisaïeule de la demoiselle, lui donne 20,000 écus. La maréchale de Rochefort, grand'mère de la demoiselle, logera et nourrira les mariés à la cour, et madame de Menevillette, grand'mère du comte de Clermont, assure à son petit-fils 800,000 francs.

Samedi 8, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire; l'après-dînée il entendit le sermon et vêpres. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne y étoient avec lui. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — On mande d'Italie que le maréchal de Tessé se préparoit à faire une entrée magnifique à Rome; mais comme le pape a déjà donné une audience particulière au marquis de Prié, plénipotentiaire de l'empereur, et que les troupes de S. S. ne sont pas en état de résister aux troupes impériales, on croit que le pape sera obligé de s'accommoder, d'autant plus que presque tous les cardinaux le lui conseillent, et

qu'ainsi le maréchal de Tessé reviendra ici bientôt. — On a beaucoup de lettres d'Allemagne qui portent toutes que les troupes de l'empereur en Hongrie se sont emparées des villes des montagnes, qui seroit une perte considérable pour les Hongrois confédérés; cependant il ne paroît pas que les chefs veuillent écouter des propositions d'accommodement avec l'empereur.

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; l'après-dînée il se promena à Trianon, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry doivent coucher ce soir à Péronne, ou en deçà de Péronne; ainsi ils arriveront sûrement ici demain. — On laisse Saint-Frémont pour commander dans l'Artois, le chevalier du Rozel dans Tournay, Cheyladet dans Douai, et Saint-Frémont, comme plus ancien lieutenant général qu'eux, les commandera en cas qu'il y ait occasion de s'assembler. Le comte de la Mothe commandera à Gand, où le baron de Capres, officier général des troupes d'Espagne, a été laissé comme gouverneur. Puiguyon demeurera à Bruges subordonné au comte de la Mothe, plus ancien lieutenant général que lui. Le comte d'Estrades, maréchal de camp, commandera à Saint-Omer et sera aux ordres du comte de la Mothe. Saillant, qui commande dans Namur depuis quelques années, commandera outre cela entre Sambre et Meuse.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur alla à la comédie; il n'y en avoit point eu encore depuis Pâques. Monseigneur le duc de Bourgogne arriva un peu après sept heures. Monseigneur étoit déjà entré à la comédie; madame la duchesse de Bourgogne n'y alla point et attendoit monseigneur le duc de Bourgogne chez madame de Maintenon. Il y entra d'abord en arrivant, et après avoir été quelque temps avec le roi il sortit par le cabinet de madame de Maintenon et entra

chez lui, où madame la duchesse de Bourgogne le suivit et où ils demeurèrent longtemps ensemble pendant que le roi travailloit avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Bourgogne soupa avec le roi, et un peu avant qu'ils sortissent de table monseigneur le duc de Berry arriva. Après le souper ils entrèrent tous dans le cabinet du roi à leur ordinaire. Madame la duchesse de Bourgogne avoit fait préparer à souper chez elle pour monseigneur le duc de Berry. Le roi d'Angleterre n'arrivera que demain, parce qu'il falloit lui renvoyer les chevaux de poste de monseigneur le duc de Berry, comme il avoit fallu les envoyer à monseigneur le duc de Berry après avoir amené monseigneur le duc de Bourgogne.

Mardi 11, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et alla l'après-dînée à Trianon; le soir chez madame de Maintenon il travailla avec M. de Chamillart. Le soir après souper, pendant que le roi étoit dans son cabinet, M. de Coëtquen arriva, qui apporta la capitulation de la citadelle de Lille, qui a été telle que nous la souhaitions. M. le maréchal de Boufflers avoit eu ordre de rendre la place, et quand il n'auroit pas eu l'ordre du roi il auroit été obligé de capituler dans peu de jours, car il n'avoit plus que vingt milliers de poudre et les vivres commençoient à lui manquer. On avoit mangé huit cents chevaux au siége de la ville et de la citadelle. Après que la capitulation eut été signée et un jour avant que la garnison en sortît, le prince Eugène envoya demander à M. de Boufflers s'il voudroit bien recevoir sa visite, et il y vint dès que le maréchal y eut consenti. La visite se passa en grandes honnêtetés de part et d'autre. Le prince Eugène lui dit qu'il se trouvoit bien glorieux d'avoir pris Lille, mais que le maréchal avoit acquis encore plus de gloire à la défendre que lui à la prendre. Il pria le maréchal à dîner le lendemain chez lui après que la garnison seroit sortie, et il fit rendre toutes sortes

d'honneurs à ce maréchal (1). La capitulation fut signée le 9.

---

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Turpin la communication de deux lettres du maréchal de Boufflers qui ne sont pas imprimées dans le huitième volume des *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne*, et nous les reproduisons ici textuellement.

Lettre du maréchal de Boufflers au duc de Bourgogne (*).

A la citadelle de Lille, le 6 décembre 1708, à six heures du soir (**).

J'ay reçu hier au soir, Monseigneur, par les deux expres que vous m'avez envoié, la lettre du roy du 1er de ce mois et le duplicata et la vostre du 3 avec l'adition du 4 et les duplicata suivant les ordres de l'un et de l'autre, et les circonstances de toutes choses. Je crois que je seray obligé des demain 7 du mois ou apres demain au plus tard, de prendre le parti douloureux de demander à capituler pour tascher d'avoir une capitulation honorable, outre ce que vous me marqué des intentions des ennemis de me prendre prisonnier de guerre et de nous faire de mauvaises chicanes sur des passeports auquels ils prétendent que l'on a manqué, j'ai esté averti d'ailleurs des mesmes choses, c'est ce qui me détermine de lapis de M. le chevalier de Luxembourg, de M. le marquis de la Frezelière, de M. Dupuis Vauban et de M. de Valory au parti que j'ay l'honneur de vous marquer pour n'avoir pas a me reprocher d'avoir attiré a la garnison un traitement dur pour n'avoir pas parlé assez tost en ayant la permission et l'ordre apres cela si les ennemis nous refusent des conditions raisonables et honestes nous tascherons de nous les faire acorder par la fermeté et l'opiniastreté de notre deffence, si nous ne pouvons y parvenir et que nous ayons le malheur d'estre pris prisoniers de guerre jespere du moins que nous ne le serons que les armes a la main sur les breches en les deffendant, et qu'il en coustera cher aux ennemis, nous ferons touts ces messieurs et moy tout de nostre mieux pour cela, et nous esperons que toute la garnison nous secondera dans cette resolution. Comme vous me marqué Monseigneur par vostre addition du 4 que vous croiez que vous recevrez bientost les ordres pour mettre les troupes en estat de se reposer et de se rétablir j'ose prendre la liberte Monseigneur de vous dire qu'il est bien important pour nous faire obtenir une bonne capitulation que vous ne separiez pas vostre armée que la dite capitulation ne soit acordée et exécutée, et que vous fassiez mesme autant qu'il sera possible les demonstrations de vouloir nous secourir, des que je scauray les reponses des ennemis sur la dite capitulation j'auray l'honneur de vous en informer promtement par l'un des deux espres que vous m'avez envoié et que je fais rester icy pour cela c'est l'autre que je charge de cette lettre il méritent touts deux d'estre recompenses. Nous avons ete obligés de quitter cette nuit la place d'armes de la droite les enemis l'embrassant et la

(*) Dépôt de la Guerre, vol. 2084, pièce n° 199.
(**) Trois jours avant la reddition de la place.

Mercredi 12, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et sur les six heures le roi d'Angleterre, qui étoit arrivé hier au soir

---

plongeant entierement je crois que nous serons obligés de quitter aussi cette nuit celle du centre par les mesmes raisons.

Lettre du maréchal de Boufflers au Roi.

A la citadelle de Lille, le 10 décembre 1708, à 10 heures du soir (*).

Suivant les ordres que j'ay receu, Sire, de Vostre Majesté par la lettre dont elle m'a honoré en datte du premier de ce mois, et par touttes les circonstances de nostre estat, qui vous seront expliquées par M. le marquis de Coaesquen que j'ay chargé de cette lettre, j'ay esté obligé de demander a capituler le 8 de ce mois; la capitulation fut signée hier au soir, par laquelle on nous a accordé tous les honneurs de la guerre, ainsi que Vostre Majesté le verra par la copie qui en est ci jointe (**); mais il a fallu consentir à laisser MM. de Tournin et de Maillebois, et le sieur de Saint-Martin pour ostages des sommes dues à Lille, de quoy j'ay esté bien fasché; du surplus il n'y a sortes d'honnestetez que M. le prince Eugene ne m'ait fait faire et ne m'ait faites luy mesme, m'ayant fait demander la permission d'entrer dans la citadelle pour m'y venir voir; il m'y a rendu cet apres midy une visite d'une heure et demie avec toutte la politesse possible, j'ay creu de ma part devoir y respondre en luy faisant rendre par la garnison de la citadelle tous les honneurs deus a son rang et a son caractere et luy faisant tirer du canon.

Comme nous devons partir demain pour aller a Douay, et que nous passerons fort près de l'abbaye de Los qui est son quartier, il m'a prié avec tant d'instances d'aller desjeuner ou disner chez luy, que j'ay creu qu'il y auroit de l'impolitesse de ma part, apres la demarche d'honnesteté qu'il a faite à mon égard, ou une deffiance mal fondée et offensante pour luy, sy je refusois d'y aller; ainsy je conte d'y passer; je le crois incapable d'aucun procédé mal honneste ny de supercherie; comme je suis icy sans chevaux aussy bien que tous messieurs les officiers généraux il nous fait donner des carrosses et chevaux jusqu'à Douay; nous ferons ce que nous pourrons pour aller demain jusques au dit Douay ou du moins jusques a pont a Raches.

J'attendray, Sire, au dit Douay l'honneur des ordres de Vostre Majesté pour auoir celuy de me rendre près d'elle et pour me faire scavoir ses intentions pour tout ce qui regarde messieurs les officiers généraux et tout ce qui compose la garnison de la ville et de la citadelle de Lille dont l'Estat est ci-joint.

Les eñemis disent publiquement qu'ils vont à Bruges ou sur le canal entre Gand et Bruges pour le passer; je ne scais sy cette nouvelle est vraye, on m'a asseuré qu'ils ont desja fait embarquer tout leur canon sur la basse Deulle pour le faire descendre par la Lys à Doynse ou on dit que douze ou quinze mil

(*) Dépôt de la Guerre, vol. 2084, pièce n° 221.

(**) Le texte de cette capitulation est imprimé dans le huitième vol. (p. 530) des *Mémoires militaires relatifs à la guerre de la succession d'Espagne.*

à Saint-Germain, et la reine sa mère vinrent ici voir le roi et s'en retournèrent souper à Saint-Germain. — Outre les maréchaux de camp que j'ai nommés que le roi avoit faits à Lille, il y en avoit encore trois autres, qui sont : Tournin, Valory, ingénieur de la place, et Serville, qui a été blessé dans la citadelle, et si dangereusement qu'on ne croit pas qu'il puisse réchapper. Quand la garnison sortit, le maréchal de Boufflers ne marcha point à la tête et vint se mettre à côté du prince Eugène. Le chevalier de Luxembourg et tous les officiers saluèrent le prince Eugène, et après que toute la garnison eut défilé, le prince Eugène fit monter dans son carrosse le maréchal de Boufflers et le chevalier de Luxembourg, qui se mirent au fond du carrosse, et le prince Eugène au devant, et il donna toujours la porte aux François, que le maréchal de Boufflers mena dîner chez lui, et après dîner il leur donna son car-

---

pionniers doivent se trouver le douze de ce mois ; je ne doute pas que monseigneur le duc de Bourgogne n'ait desja eu des avis de ce dessein des ennemis, vray ou faux, et qu'il n'ait donné ses ordres pour tascher d'y remedier ; je me donne l'honneur de len informer ; on ma dit qu'il est retourné d'Arras a Douay, si cela est jauray l'honneur de luy rendre conte moy mesme de ce que j'ay ouy dire sur cela.

Au milieu de la sensible douleur dont je suis pénétré de la perte de la ville et de la citadelle de Lille, ce m'a esté, Sire, un grand suiet de consolation ou pour mieux dire d'adoucissement à ma peine de voir que Vostre Majesté est satisfaite de ce que nous avons fait pour tascher de luy conserver a Vostre Majesté ; je crois pouvoir l'asseurer que l'on y a fait tout ce qui estoit humainement possible suivant nos moyens et que l'on ne pouvoit pousser plus loin la deffence de la ville ny de la citadelle sans contrevenir aux ordres et intentions de Vostre Majesté et à son service ; je ne puis que me louer généralement de tout le monde, tant officiers généraux que particuliers et soldats ; et Vostre Majesté ne peut traitter trop fauorablement touttes les troupes de cette garnison ; lors que jauray lhonneur d'estre pres d'elle, jauray celuy de luy rendre un conte plus particulier de toutes choses ; je la suplie très humblement en attendant de croire que rien ne peut surpasser mon zele pour son service, ny mon attachement inviolable pour sa personne.

Le maréchal duc de Boufflers.

Des que je seray arrivé à Douay avec la garnison j'auray lhonneur d'en informer Vostre Majeste par un courrier exprès.

rosse et beaucoup d'autres carrosses pour les mener avec les principaux officiers à Douai, où le prince d'Auvergne, qui les escortoit à cheval, coucha cette nuit-là.

Jeudi 13, à Versailles. — Le roi alla se promener à Trianon l'après-dînée. Il a donné de longues audiences à monseigneur le duc de Bourgogne depuis son retour. — M. de Vendôme doit être parti de Flandre. Toutes les troupes qui étoient derrière l'Escaut sont allées à leurs garnisons et celles de la maison du roi reviennent en France. On a renvoyé la gendarmerie, qui n'est pas en bon état, en Normandie, dans les mêmes quartiers qu'ils avoient l'hiver passé. Les officiers de l'armée du prince Eugène disoient hautement quand notre garnison sortit de Lille qu'ils alloient faire le siége de Gand, et nous apprenons qu'effectivement leurs troupes marchent de ce côté-là; cependant bien des gens en doutent ici. Le prince Eugène a retenu pour otages des dettes faites par les François à Lille MM. de Tournin, de Maillebois et de Saint-Martin. Il étoit porté par la capitulation qu'ils retiendroient trois otages à leur choix pour le payement de ces dettes-là, et ils ont choisi M. de Maillebois, comme fils aîné de M. Desmaretz, et en même temps ils lui ont donné congé pour venir ici passer quelques jours. — La maladie de M. le prince de Conty augmente considérablement; son oppression augmente, ses forces diminuent, et on craint qu'il n'ait de l'eau dans la poitrine.

Vendredi 14, à Versailles. — Le roi se promena l'après-dînée dans ses jardins. Monseigneur alla dîner à Meudon. Monseigneur le duc de Bourgogne alla à Saint-Germain voir le roi et la reine d'Angleterre. Madame la duchesse de Bourgogne alla dîner à Meudon avec Monseigneur à un dîner particulier. — M. de Barrois, envoyé extraordinaire de Lorraine, a ordre de son maître de donner part au roi de la naissance d'un prince, fils du duc de Lorraine. — On mande d'Angleterre que le comte de Pembrok n'a accepté la charge d'amiral qu'avoit le prince

Georges qu'à condition qu'il l'exercera indépendamment des ministres d'État et qu'il pourra disposer des emplois de l'amirauté. — Le roi a envoyé un courrier à Douai au maréchal de Boufflers, qui lui porte l'ordre de venir ici, où on l'attend dimanche, car le courrier qu'on lui envoie doit y être arrivé aujourd'hui. — Le roi signa le matin le contrat de mariage du comte de Clérmont avec mademoiselle de Blanzac; il s'appellera présentement comte de Tonnerre; madame de Louvois, qui en a la terre, consent qu'il en porte le nom. — M. le Prince, qui est malade depuis près de deux ans, a recommencé à cracher du sang, et il est bien à craindre que sa santé ne lui permette pas de revenir jamais à la cour.

Samedi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. M. de Vendôme arriva ici le matin et salua le roi quand il sortit de son cabinet pour dîner; S. M. lui dit qui l'entretiendroit demain au soir chez madame de Maintenon. — On a nouvelle que Marlborough a déjà investi Gand entre le grand et le petit Escaut, et que le prince Eugène, après avoir réparé les fortifications de Lille et y avoir laissé une grosse garnison, marchoit à Deinse pour investir Gand entre la Lys et l'Escaut. On assure que le comte de la Mothe est dans la place avec vingt-neuf bataillons et plusieurs régiments de dragons. On doute toujours que les ennemis veuillent entreprendre le siége à la fin de décembre. — Les armées d'Allemagne se séparent. — J'appris qu'avant la dernière campagne le roi avoit donné une pension de 2,000 francs à M. de Montmorency-Rochebrune, qui est mestre de camp réformé dans le régiment de Duras.

Dimanche 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il entendit le sermon, et toute la maison royale étoit avec lui; après le sermon il alla se promener à Trianon. Le soir il travailla avec

M. Pelletier chez madame de Maintenon et y donna une audience de plus d'une heure à M. de Vendôme. — M. le maréchal de Boufflers arriva et fut reçu du roi avec toutes les marques d'estime, d'amitié et de considération qu'un roi puisse donner à son sujet; et après beaucoup de caresses et de louanges le roi lui dit : « Demandez-moi présentement tout ce que vous pouvez désirer. » Le maréchal répondit qu'il n'avoit rien à lui demander que la continuation de ses bontés et de son estime, et qu'il étoit trop récompensé par là des services qu'il avoit tâché de lui rendre. Le roi pressa fort le maréchal de s'expliquer sur ce qu'il pourroit souhaiter pour lui et pour sa famille, et le maréchal persista à ne rien demander et à dire toujours qu'il étoit trop bien payé de ce qu'il avoit fait. Le roi lui dit : « Hé bien, puisque vous ne voulez rien demander, je vas vous dire ce que j'ai pensé, afin que j'y ajoute quelque chose si je n'ai pas assez pensé à tout ce qui vous peut satisfaire. Je vous fais pair, je vous donne la survivance du gouvernement de Flandre et les appointements du gouvernement de Lille pour votre fils. Je vous donne les grandes entrées chez moi, qui sont celles des gentilshommes de la chambre. » Le maréchal se jeta à ses pieds pour le remercier, se trouvant comblé des grâces du roi et répondant à toutes les bontés du roi avec une modestie et une sagesse dignes d'un aussi honnête homme que lui. Le fils du maréchal de Boufflers n'a, je crois, que onze ou douze ans, ce qui rend encore la grâce plus considérable, et les appointements du gouvernement de Flandre et de celui de Lille vont à plus de 100,000 francs. Personne n'envie à ce maréchal les grâces que le roi vient de lui faire; il les a dignement méritées. — Le duc d'Albe vint ici le matin au lever du roi lui apporter la nouvelle que le chevalier d'Asfeld avoit pris la ville d'Alicante après trois jours de siége; il n'attaquera point le château, mais il empêchera que rien n'y puisse entrer. Le château n'a nulle communication avec la mer, et il compte que le gouver-

neur sera obligé de se rendre avant la fin de janvier, faute de vivres.

Lundi 17, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois, et l'après-dînée il travailla chez lui avec M. de Pontchartrain. — L'abbé de la Rochefoucauld * mourut ici; il étoit oncle du duc et de même âge que son neveu. Il étoit abbé de Fontfroide, de la Selle, de Sainte-Colombe et de la Chaise-Dieu; ces quatre abbayes valent bien 50,000 livres de rente. — L'abbé de Châteauneuf mourut hier à Paris **. Il étoit frère de celui qui a été longtemps notre ambassadeur à la Porte; c'étoit un garçon fort en commerce avec beaucoup de courtisans. M. le duc d'Orléans lui avoit donné depuis quelques années un fort joli bénéfice à Beaugency. — M. Desmaretz marie sa fille au marquis de Béthune-d'Orval, qui est fort riche et qui héritera du duché de Sully si le duc et le chevalier de Sully n'ont point d'enfants, comme il y a grande apparence qu'ils n'en auront point. — Le comte de Staremberg, qui commande l'armée de l'archiduc en Catalogne, avoit fait une entreprise sur Tortose qui a été bien près de réussir, car les troupes qu'il avoit détachées pour cela s'étoient déjà saisies d'un ouvrage qu'ils appellent la Tenasse, qui couvroit le faubourg, et du faubourg même. Le gouverneur de la place, qui est Espagnol, mais de race françoise, ayant eu quelque avis de cette entreprise, avoit fait enfermer dans une église les bourgeois dont il se défioit et fit une sortie avec sa garnison sur les ennemis qui étoient dans le faubourg, les en rechassa, reprit la Tenasse; mais il fut tué dans cette sortie. Il s'appeloit............ — Monseigneur alla dîner à Meudon et il n'en reviendra que jeudi.

* L'abbé de la Rochefoucauld étoit frère du père du duc de la Rochefoucauld, espèce de favori du roi, mais de même âge, et qui avoient pris une telle amitié l'un pour l'autre qu'ils étoient inséparables. Le duc avoit fait donner quantité de bénéfices à son oncle, qui étoit le meilleur homme du monde, le plus noble, d'ailleurs le plus imbé-

cile, le maître chez son neveu et par là considéré, fou de la chasse. dont il ne manquoit aucune, et ne sortoit presque jamais de chez son neveu. On l'appeloit l'abbé Tayaut, et il n'avoit aucun ordre. Il avoit toute sa vie fait tout ce que son neveu avoit désiré de lui, et ses revenus étoient fort communs avec lui.

** L'abbé de Châteauneuf étoit celui dont il a été parlé à l'occasion de son voyage de Pologne, et de celui que Praslin lui fit faire en Lombardie par amitié à sa mort.

Mardi 18, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il s'alla promener à Trianon l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi signa ces jours passés le contrat de mariage du comte de Tonnerre avec mademoiselle de Blanzac et celui du marquis d'Armentières avec mademoiselle de Jussac. Madame de Tonnerre a donné à sa future belle-fille son collier de perles, estimé 10,000 écus. Madame la duchesse d'Orléans donne à mademoiselle de Jussac, dont elle aime fort la mère, un bel ameublement et tous les habits de noces. L'affaire de la charge de premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans pour M. d'Armentières est finie. — On ne doute plus que les ennemis ne veuillent faire le siége de Gand. Le comte de la Mothe, qui y est, mande que la place est investie. La garnison est composée de vingt-neuf bataillons et de dix-neuf escadrons. Les Hollandois n'étoient pas trop d'avis qu'on fît ce siége; ils vouloient qu'on laissât reposer leurs troupes, mais la reine Anne a envoyé des ordres précis à Marlborough de le faire. — Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur, et l'après-dînée ils allèrent à l'opéra. Monseigneur retourna coucher à Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent au souper du roi. Monseigneur le duc de Bourgogne avoit dîné à Meudon et revint ici l'après-dînée.

Mercredi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et alla tirer l'après-dînée. Le roi

vouloit donner 200,000 francs à la fille de M. Desmaretz, qui se marie, comme il les a toujours donnés aux filles de ceux qui étoient à la tête de ses finances; mais M. Desmaretz le supplia de ne le point faire dans un temps comme celui-ci, où le roi a tant besoin d'argent pour les dépenses nécessaires de l'État, et que ce seroit beaucoup même si le roi vouloit lui donner une pension de 6 ou 8,000 francs. Le roi lui en vouloit donner 12,000; M. Desmaretz persistoit à n'en vouloir que 8,000 tout au plus. Le roi termina l'affaire en lui disant : « Partageons le différend par la moitié, et je veux qu'elle en ait 10,000. » — Il y a déjà quelques jours qu'on envoya ordre à dix-neuf bataillons de ceux qui ont servi cette année en Dauphiné de marcher en Flandre, d'où l'on mande que Gand est entièrement investi. On assure qu'il y a dans la place quatre cent milliers de poudre, beaucoup de canon et de mortiers, et des vivres pour deux mois au moins pour la garnison et pour les bourgeois qu'on fait monter à quatre-vingt mille âmes.

Jeudi 20, *à Versailles*. — Le roi dîna après la messe et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur revint le soir de Meudon, et il y eut comédie ; il n'y en a jamais quand il n'est point ici. M. de Vendôme * revint de Meudon avec Monseigneur et prit congé du roi pour s'en aller à Anet. — On ne doute pas présentement que monseigneur le duc de Bourgogne ne serve la campagne qui vient et qu'il n'aura que des maréchaux de France à servir dans son armée. — Bourdelot, premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne, mourut ici. Madame la duchesse de Bourgogne sollicite fort le roi qu'il veuille donner cette place à Bourdelin, son médecin ordinaire. — La maladie de M. le prince de Conty augmente tous les jours, et l'on n'en espère quasi plus rien. — M. de l'Esparre, second fils du duc de Guiche, achète le régiment de Bourbonnois du marquis de Nangis, qui est maréchal de camp. Il lui en donne 80,000 livres, et l'Esparre vend un nou-

veau régiment de dragons qu'il a 80,000 livres à un officier du régiment des gardes.

* On aura lieu de parler ailleurs de la disgrâce de M. de Vendôme.

Vendredi 21, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. Le roi donna le soir une longue audience à M. de Boufflers, et quand il sortit de son audience on sut que le roi l'envoyoit en Flandre; il partira mercredi prochain. Le roi donna au chevalier de Luxembourg 2,000 écus de pension; il en avoit déjà autant. Le maréchal de Boufflers l'a fort loué au roi. — Les ennemis ont entièrement investi Gand, mais il n'y a point de nouvelles encore qu'ils aient ouvert la tranchée; on sait seulement que tout leur canon est arrivé. — Le fils de M. Fagon, premier médecin du roi, achète une charge de maître des requêtes de M. d'Ormesson qui demeurera dans son intendance. Autrefois on ne gardoit point les intendances quand on n'étoit plus maître des requêtes, et quand même on faisoit un maître des requêtes conseiller d'État, on le rappeloit de l'intendance; mais on a changé ces coutumes-là.

Samedi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il alla à Trianon l'après-dînée et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi a donné la place de premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne à M. Bourdelin, son médecin ordinaire. Cette princesse, qui étoit déjà fort accoutumée à lui, souhaitoit fort qu'il fût dans cette place depuis la mort de Bourdelot, dont elle étoit fort contente. — On avoit cru que, le maréchal de Boufflers marchant en Flandre, on feroit repartir les officiers pour retourner à leurs régiments, mais ils n'ont encore eu aucun ordre là-dessus. — Le soir il y eut comédie.

Dimanche 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire et il s'enferma avec le P. de la Chaise après dîner, comme il fait toujours la veille des jours qu'il fait ses dévotions. — Le duc de Berwick arriva ici

le matin ; il revient de notre armée d'Alsace, qui est séparée. En quatre mois de temps il a eu des patentes pour commander cinq armées différentes : on le fit revenir d'abord d'Espagne, on le destina ensuite à commander celle de Dauphiné, depuis on l'envoya commander celle d'Allemagne, de là il eut ordre d'en assembler une sur la Moselle, et puis on l'envoya avec un gros corps en Flandre, et en dernier lieu on le fit retourner de Flandre à l'armée d'Allemagne.

Lundi 24, *veille de Noël, à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions et toucha beaucoup de malades. L'après-dînée il alla à vêpres et ensuite s'enferma avec le P. de la Chaise et fit la distribution des bénéfices vacants. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur fit ses dévotions aussi le matin avant le roi; madame la duchesse de Bourgogne les fit aux Récollets. — L'abbaye de la Chaise-Dieu, diocèse de Clermont, a été donnée à M. l'abbé d'Armagnac; l'abbaye de Fontfroide, diocèse de Narbonne, à M. l'abbé de la Roche-Guyon; l'abbaye de Notre-Dame de Celles, diocèse de Poitiers, à l'abbé de Saumery; l'abbaye de Sainte-Colombe, diocèse de Sens, à l'abbé de Harlay ; l'abbaye de Varennes, diocèse de Bourges, à l'abbé de la Galissonnière; l'abbaye de Geneton, diocèse de Vannes, à l'abbé Ourceau; le prieuré de Courbon, diocèse de Poitiers, à l'abbé de la Roche-Guyon; l'abbaye de Tourtoirac, diocèse de Périgueux, à l'abbé de Vincenot.

Mardi 25, *jour de Noël, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. La maladie de M. le prince de Conty continue et va toujours en augmentant. — On n'a point encore de nouvelles que la tranchée soit ouverte à Gand. On dit que le comte de la Mothe a fait une fort grande sortie, où il y a eu sept ou huit cents hommes des ennemis tués, mais cela paroît fort incertain. On dit aussi

que le grand magasin de fourrages que les ennemis avoient à Bruxelles est brûlé.

Mercredi 26, à Versailles. — Le roi tint conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il donna une longue audience chez lui au maréchal de Boufflers, qui prit congé de lui et qui doit être demain à Douai*. On croit qu'il ira bientôt à Bruges. Il paroît que nous comptons d'entrer en campagne de bonne heure cette année, et les régiments des gardes françoises et suisses ont ordre de partir le 1er de février. Après l'audience du maréchal de Boufflers, le roi en donna encore une fort longue au maréchal de Berwick, et puis entra chez madame de Maintenon et ne sortit point de tout le jour.

* On aura lieu de parler ailleurs de ce voyage du maréchal de Boufflers en Flandre et de cet ordre donné aux régiments des gardes françoises et suisses.

Jeudi 27, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — On croit ici par les lettres qu'ont reçues plusieurs particuliers que la tranchée est ouverte devant Gand; cependant le roi n'en a point encore de nouvelles sûres, et l'on craint que cette place ne puisse pas tenir longtemps, parce qu'elle est assez mauvaise. La garnison est très-forte, mais peut-être manque-t-elle de beaucoup de choses. — Les deux nonces qui sont à Paris ont reçu des lettres du pape, qui paroît toujours fort résolu à ne point subir les dures conditions que l'empereur lui veut imposer. Il ne prétend plus pouvoir défendre son pays, n'ayant pas de forces suffisantes. Il a répondu au marquis de Prié, ministre de l'empereur à Rome, que l'armée de l'empereur y pouvoit marcher et prendre la ville et qu'il en sortiroit par une porte quand les troupes entreroient par l'autre, et qu'il aimoit mieux être commis à tout que d'accepter les conditions honteuses qu'on lui propose; cependant beaucoup de cardinaux le pressent de les accepter.

Vendredi 28, *à Versailles.* — Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. — J'appris que Tournin, qui a été fait maréchal de camp dans Lille, a eu la lieutenance de roi de Dunkerque, vacante par la mort de du Coudray, ancien officier d'infanterie qui avoit été auparavant lieutenant de roi de la citadelle de Casal. On a donné commission de colonel à Barnière, lieutenant-colonel du régiment de Rannes, dont le maréchal de Boufflers a été fort content durant le siége de Lille. — Le marquis de Bonneval, qui a quitté la France pour servir l'empereur, n'est point mort de ses blessures, comme on l'avoit dit. Il a écrit ici à gens de ses amis qu'il se porte bien, et que le prince Eugène, par la recommandation qu'il a faite pour lui à la cour de Vienne, l'avoit fait monter de grade. — La nouvelle qui s'étoit répandue que la ville de Varsovie avoit été brûlée ne s'est pas trouvée vraie, et même la peste qui y étoit a cessé.

Samedi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On eut des nouvelles sûres que la tranchée avoit été ouverte à Gand la nuit du 24 au 25. On assure toujours ici qu'il y a des munitions de guerre et de bouche suffisantes pour en bien soutenir le siége. — Le comte de Tonnerre épousa la nuit à Paris mademoiselle de Blanzac. La noce se fit au Palais-Royal et fut très-magnifique. L'évêque de Langres, oncle du marié, fit la cérémonie; il donne 1,000 écus de pension à son neveu. — On sut le soir que les ennemis avoient ouvert aussi la tranchée à la citadelle de Gand la nuit du 25 au 26. Ils attaquent la ville par le même endroit par où le roi l'attaqua en 1678. — J'appris que le nouvel évêque de Saint-Omer, qui avoit traité avec le feu évêque son cousin de la charge de maître de l'Oratoire, dont il a les provisions, et qu'il lui avoit donné en payement la charge d'aumônier qu'il avoit auprès du roi, dont il avoit déjà fait sa démission, et qui pourtant avoit servi en cette qualité au-

près de monseigneur le duc de Bourgogne durant la campagne dernière, avoit prétendu que la charge d'aumônier n'étoit pas vacante par la mort de son cousin, parce qu'il n'en avoit point les provisions; mais le roi a jugé que la charge étoit vacante, et il en disposera au premier jour. Le roi est bien aise d'achever d'éteindre les charges d'aumôniers qui ont été achetées, dont il n'en reste quasi plus.

Dimanche 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — M. d'Aligre, président à mortier, louoit l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, à MM. du grand Conseil, et le roi en payoit le loyer. Le président a demandé au roi la permission de rentrer dans sa maison, et on cherche un endroit pour loger cette compagnie. On parle même de la remettre dans le cloître de Saint-Germain de l'Auxerrois, où elle étoit avant que d'être à l'hôtel d'Aligre. — J'appris que d'Andrezel, secrétaire du cabinet, et qui sert en cette qualité auprès de monseigneur le Dauphin, avoit eu depuis deux mois 5,000 francs de pension pour les services qu'il rend à Monseigneur dans cet emploi. Calière, qui en fait les fonctions chez le roi, a 10,000 francs d'augmentation pour ce service-là, et le roi donne à tous les officiers qui servent chez Monseigneur la moitié de ce qu'il donne à ceux qui servent Sa Majesté.

Lundi 31, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et après dîner alla se promener à Marly. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Il y eut comédie, où Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne, monseigneur le duc de Berry et Madame vont toujours. Après souper, quand le roi fut entré dans son cabinet avec sa famille, M. Chamillart vint lui apporter une longue dépêche du maréchal de Boufflers, et le roi fit sortir Monseigneur et toutes les princesses, travailla une heure avec ce ministre avant que de

se coucher. La maladie de M. le prince de Conty continue. Les remèdes qu'on lui donne font beaucoup d'effet, et on commence à espérer qu'on pourra le tirer d'affaire. — On s'assemble souvent pour remédier aux inconvénients qu'apportent les billets de monnoie dans le commerce, et on espère trouver les moyens d'en venir à bout. Samuel Bernard est à la tête de ceux qui proposent de leur donner un cours facile et de peu de frais pour ceux qui en ont, et prétend, avec douze millions d'argent comptant que lui et sa compagnie fourniront, de rendre les billets de monnoie presque aussi bons que de l'argent comptant.

ANNÉE 1709.

Mardi 1er janvier, à Versailles. — Le roi tint le chapitre des chevaliers de l'Ordre, où il ne fut question que d'admettre les preuves de M. le duc d'Enghien; ensuite on le fit entrer en habit de novice, selon la forme ordinaire, et le roi le fit chevalier de Saint-Michel, et puis on marcha en procession à la chapelle, et après la messe, quand le roi fut sous le dais, Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne le présentèrent au roi, qui le reçut chevalier du Saint-Esprit. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres dans la tribune. Le roi ne descend en bas que quand il y a un évêque qui officie. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart, et le bruit se répandit qu'on renvoyoit en Flandre la plus grande partie des officiers qui en étoient revenus, dont les régiments pouvoient se rassembler aisément. Le roi n'ira point à Marly faire les Rois, comme on l'avoit cru; on dit même qu'il n'y fera pas de voyage que dans quinze jours au plus tôt.

Mercredi 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. — Le maréchal de Boufflers assemble une armée sous Douai. La plupart des colonels qui étoient revenus de Flandre ont reçu ordre, par une lettre circulaire, de se rendre à Douai samedi au plus tard, et ceux qui étoient ici ont pris congé du roi. Il y a quelques officiers généraux qui ont reçu le même ordre, dont le chevalier de Luxembourg, lieutenant général, et le marquis de Nangis, maréchal de camp, sont ceux qu'on nous

a nommés. On nous a dit aussi que Saint-Hilaire et la Frézelière, lieutenants de l'artillerie et lieutenants généraux, ont reçu le même ordre, et le maréchal de Boufflers doit mander au roi ceux qui seront arrivés à Douai samedi et ceux qui n'auront pas obéi exactement à l'ordre qu'on leur a donné. — Le roi apprit avant que de sortir pour la promenade que le comte de la Mothe, qui commandoit dans Gand, avoit capitulé, et que la garnison en étoit sortie le 29 pour être conduite à Tournay. Le roi a été fort surpris de cette nouvelle, d'autant plus qu'il y avoit dans la place une nombreuse garnison et pour commandant le comte de la Mothe, homme de condition et de réputation.

Jeudi 3, *à Versailles.* — Le roi ne sortit point de tout le jour; il entra chez madame de Maintenon aussitôt après son dîner. — Gavaudan, aide de camp du comte de la Mothe, arriva ici; le roi n'a pas voulu l'entretenir, et c'est une très-mauvaise marque pour le comte de la Mothe. On apprend par lui que Gand s'est rendu avant que les ennemis eussent tiré du canon. — Madame de Villetaneuse est morte à Paris; c'étoit une veuve fort riche. Elle a fait un testament par lequel elle donne 100,000 francs au comte de Brancas, fils du duc, et en cas qu'il meure sans enfants mâles, elle substitue ces 100,000 francs à son cadet. Le comte de Brancas n'étoit point son parent, mais le duc de Brancas étoit fils d'une sœur de feu son mari. Elle donne 50,000 francs à la duchesse de Luxembourg, fille de madame de Clairembaut, qui étoit sa cousine germaine. Elle donne 20,000 francs à la comtesse de Boufflers, veuve du frère aîné du maréchal, qui est fille de madame Guénégaud, qui étoit femme de son cousin germain. Elle donne aussi 20,000 francs à mademoiselle de Caderousse, fille d'une sœur de madame de Boufflers. Elle fait encore beaucoup d'autres legs dont je ne sais pas le détail. L'évêque d'Arras est son plus proche héritier.

Vendredi 4, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure

et alla se promener à Marly. — M. Molé, président à mortier, qui étoit le second président du parlement, mourut à Paris; son fils avoit la survivance de sa charge. — Le roi a donné à Permangle, qui a été fait maréchal de camp à Lille, une pension de 1,000 francs sur l'ordre de Saint-Louis. — J'appris que le roi avoit donné la lieutenance de la Bastille à un frère de Davignon, major des gardes du corps, qui a été longtemps capitaine de grenadiers dans le régiment de Limousin; cette lieutenance étoit vacante par la promotion de Bernaville, à qui on a donné le gouvernement, et cette lieutenance vaut 4 ou 5,000 fr. de rente. — Plusieurs officiers ont signé la capitulation de Gand avec le comte de la Mothe; mais le baron de Capres, lieutenant général des troupes d'Espagne et qui avoit le titre de gouverneur de la place, n'a point voulu la signer. On a laissé dedans quatre cent vingt milliers de poudre, quatre mille mousquets de rechange et beaucoup de canon. On n'a pas encore de nouvelles sûres que les ennemis aient séparé leur armée.

Samedi 5, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Le soir il y eut comédie. — Le roi a envoyé au comte de la Mothe une lettre de cachet pour se retirer dans ses terres; permis à lui de dire à M. le maréchal de Boufflers les raisons qui l'ont obligé de rendre Gand si promptement. La nouvelle de cette lettre de cachet n'est pas encore fort répandue. — Verceil, enseigne des gardes du corps, avoit une pension de 800 francs; Soussy, aussi enseigne des gardes du corps, en avoit une de 1,200 francs, et Parifontaine en avoit une de 1,000 francs. Le roi les a mis tous trois à 2,000 francs; ces pensions sont payées par le trésor royal. Il a donné aussi des pensions de 200 écus chacune à deux exempts, qui sont le chevalier de Pugeol et des Landes. — Il y aura cette année trois chevaliers de l'Ordre payés de la pension de 1,000 écus de

l'Ordre qui ne l'étoient pas l'année passée, qui sont: le comte de Grignan, le maréchal de Choiseul et le comte de Matignon; il n'est pourtant mort dans la dernière année que deux de ceux qui étoient payés. — Le roi de Danemark est arrivé à Venise, et le roi Auguste, qui étoit revenu dès le commencement du mois passé dans ses États, veut aussi aller passer le carnaval à Venise.

Dimanche 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire; il alla tirer l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Madame la maréchale de la Mothe, gouvernante des enfants de France et qui l'avoit été de monseigneur le Dauphin et de messeigneurs ses enfants (chose sans exemple qu'on ait été gouvernante des enfants de France pendant trois générations de suite), est morte ici la nuit passée. Elle avoit encore couché dans la chambre de monseigneur le duc de Bretagne la nuit du vendredi au samedi. Elle est morte sans avoir été malade. Elle avoit quatre-vingt-quatre ans. Son corps baissoit tous les jours, mais son esprit n'étoit point encore baissé. Madame la duchesse de Ventadour, sa seconde fille, étoit reçue en survivance de la charge de gouvernante des enfants de France. Madame la maréchale de la Mothe avoit toujours vécu fort noblement, et laisse encore un fort gros bien, qui sera partagé entre ses trois filles, qui sont: la duchesse d'Aumont la douairière, la duchesse de Ventadour et la duchesse de la Ferté. Elle jouissoit des honneurs du duché, parce que durant la vie du feu roi le maréchal de la Mothe, son mari, avoit été fait duc de Cardonne, qui est un duché en Catalogne; mais il n'avoit point passé duc au parlement. Elle avoit eu l'honneur d'être marraine d'une des filles (1) du roi et de la reine, qui mourut fort enfant.

---

(1) Ce n'est pas une des filles, mais un des fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse que la maréchale de la Mothe tint sur les fonts avec le prince de

Lundi 7, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. A sa promenade il nomma les officiers que le maréchal de Boufflers lui mande qui étoient déjà arrivés à Douai. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Le roi donna à Charmont, secrétaire du cabinet, 5,000 francs de pension pour la fonction de secrétaire du cabinet qu'il exerce auprès de monseigneur le duc de Bourgogne et dans le cours de la campagne qu'il a été auprès de ce prince il lui avoit donné 2,000 écus de gratification. — Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse d'Orléans soupèrent chez madame d'O. Il n'y eut que Monseigneur et Madame qui soupèrent avec le roi. — La Boulaye, qui commandoit dans Exilles et qui s'étoit rendu prisonnier de guerre avec sa garnison, a été échangé, et en arrivant ici, il y a quelques jours, il demanda permission de s'aller mettre à la Bastille et qu'on lui donnât des commissaires, que l'on lui fît son procès s'il avoit mérité châtiment, ou qu'on le justifiât s'il n'avoit manqué en rien à son devoir. Il est accusé de choses cruelles pour un homme jaloux de sa gloire. On l'a déjà interrogé depuis qu'il est à la Bastille. — Nous avons évacué Bruges et le fort de Plassendal; les troupes que nous avions dedans sont arrivées à Saint-Omer.

Mardi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et aussitôt après son dîner il entra chez madame de Maintenon, d'où il ne sortit que pour aller souper. Il y travailla le soir avec M. de Chamillart. Il n'a point voulu aujourd'hui aller à Trianon, comme il l'avoit résolu, parce qu'il vit hier en allant à Marly que ses gardes et les officiers qui le suivent souffroient trop du froid excessif qu'il

---

Conty. Il se nommait Louis-François de France, duc d'Anjou, était né au vieux château de Saint-Germain en Laye le 24 juin 1672, y fut baptisé le 1er novembre et y mourut le 30 décembre de la même année.

fait, car pour lui ni le froid, ni le chaud, ni quelque temps qu'il fasse ne l'incommode jamais. — Par les nouvelles qu'on a reçues de Flandre on apprend que les ennemis se séparent. On mande même que Marlborough doit repasser en Angleterre et que le prince Eugène va faire un tour à Vienne; ainsi on compte que les officiers généraux et les colonels qu'on fit partir d'ici il y a six jours y seront bientôt de retour. On croit même que le maréchal de Boufflers reviendra au mois de février. Le roi fait venir en Flandre dix-huit bataillons de ceux qui ont servi sur le Rhin cette année; ils ont commencé à marcher le 2 de ce mois. On reçut le soir des lettres de Bruxelles qui disent que Marlborough étoit embarqué le 2 pour repasser en Angleterre.

Mercredi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et après son dîner il entra chez madame de Maintenon. Il ne sortit point de tout le jour, et dit même que tant que ce froid horrible dureroit il ne sortiroit point par les mêmes raisons qui l'ont empêché de sortir ces deux derniers jours. — Le mariage de mademoiselle Desmaretz avec M. de Béthune se fit à Paris chez le père de la mariée, et la noce fut magnifique. M. de Chamillart y étoit, et rien n'est plus faux que les bruits qu'on avoit voulu faire courir que ces deux ministres étoient brouillés ensemble. — M. de Savoie, qui prétend que par le dernier traité qu'il a fait avec l'empereur on lui avoit cédé Vigevano quoiqu'il ne fût pas nommé dans le traité, mais comme une dépendance des pays qu'on lui a cédé, avoit plusieurs fois fait demander à l'empereur qu'on le mît en possession de ce poste. Il n'avoit point reçu sur cela de réponse de la cour de Vienne qui le satisfît; il y a fait marcher des troupes et s'en est rendu maître par force. — Les ennemis n'ont laissé dans Gand que des troupes angloises; ils y ont mis seize bataillons et quatorze escadrons. — On mande d'Angleterre que deux vaisseaux venant des Indes orientales, voulant en-

trer dans la Tamise, avoient été battus d'un vent si impétueux que l'un des deux, appelé *l'Albemarle*, avoit coulé bas. Il y avoit dessus une grande quantité de pierreries et beaucoup de riches marchandises ; la charge étoit estimée 200,000 livres sterling, qui font trois millions de notre argent.

Jeudi 10, *à Versailles*. — Le roi ne sortit point de tout le jour et passa, aussitôt après son dîner, chez madame de Maintenon, chez qui madame la duchesse de Bourgogne avoit dîné. Monseigneur le duc de Bourgogne donna à dîner dans son appartement à six des dames de madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur alla dîner à Meudon', où il demeurera jusqu'à mercredi. Monseigneur le duc de Berry alla tirer malgré le froid excessif, et un des pages qui lui porte ses fusils a eu la main si gelée qu'on croit que l'on sera obligé de lui couper les doigts. — Le roi a envoyé au maréchal de Boufflers les ordres pour faire revenir les officiers généraux et les colonels qu'on avoit renvoyés en Flandre; ce maréchal avoit renvoyé tous les colonels dans les places où sont leurs régiments et n'a fait marcher aucunes troupes, voyant que les ennemis avoient séparé leur armée. — Toutes les lettres de Hollande portent que l'argent y est présentement à neuf pour cent, et dans toutes les autres guerres et même la campagne dernière l'État en avoit toujours trouvé à quatre et demi, si bien que cela est augmenté de la moitié, malgré leurs heureux succès de cette année.

Vendredi 11, *à Versailles*. — Le roi ne sortit point de tout le jour. Le froid continue et augmente. Il passa toute la journée chez madame de Maintenon, où il y eut une fort jolie musique. Monseigneur, qui avoit résolu d'être six jours à Meudon, en revint le soir. Le froid l'en a chassé ; il ne pouvoit sortir du château, et il a eu pitié des courtisans qu'il y avoit menés, qui y souffroient beaucoup. On a été fort surpris de le voir revenir, car jamais le froid ni le chaud n'avoient dérangé ce prince non plus que le roi

son père des résolutions qu'ils avoient prises. — M. d'Antin, qui est directeur général des bâtiments, fait faire un pont pour pouvoir passer en carrosse du rond du Cours dans les Champs Élysées, et des pompes pour arroser tous les jours le Cours durant l'été. Il n'en coûtera rien au roi; le bois des arbres qu'on a élagués dans le Cours suffira pour cette dépense, et l'année qui vient on y fera encore un bien plus bel embellissement en formant et ornant une grande place entre le Cours et les Tuileries, où il pourra tenir plus de mille carrosses, et faisant un pont magnifique qui entrera dans les Tuileries.

Samedi 12, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Chamillart, et à cinq heures entra chez madame de Maintenon. — Le bruit se répand que le comte de la Mothe a la permission de venir ici saluer le roi. — Les états d'Hollande ont envoyé à toutes les villes de la province une ordonnance pour faire payer cette année deux fois le centième denier outre ce qu'elles payent en temps de paix, ce qui emportera presque les trois quarts du revenu des terres. — Le roi a donné 12 à 13,000 francs de gratification aux officiers de ses gardes du corps, savoir : au major 2,000 francs; à MM. de Brusac et Parifontaine, qui sont les deux aides-majors, 500 écus; à Chelyadet, à Mommeins et Sabine, tous trois enseignes, chacun 500 écus; au chevalier de Veleron, à Lyonières et la Grange, tous trois exempts, chacun 900 francs. — Ce qu'on avoit dit le matin que le comte de la Mothe avoit permission de venir ici ne s'est pas trouvé vrai. On en a été désabusé ce soir.

Dimanche 13, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et il travailla chez lui l'après-dînée avec M. Pelletier, et sur les cinq heures il entra chez madame de Maintenon. — M. et madame de Roquelaure ont obtenu depuis quelque temps sur les états de Languedoc une pension pour eux deux, de 10,000 francs, qui demeurera

tout entière au dernier vivant. — On fait le procès à Toulon à la Jonquière, qui commandoit dans Port-Mahon quand les ennemis l'ont pris, et par les dernières nouvelles l'affaire alloit fort mal pour lui. — On mande de Suède que la duchesse douairière de Holstein, sœur aînée du roi de Suède, étoit morte à Stockholm de la petite vérole le mois passé. Elle auroit été reine de Suède si son frère, qui n'est point marié, étoit mort sans enfants. Elle n'avoit pas trente ans. — Les commissaires des deux couronnes et ceux des ennemis qui sont assemblés depuis quelque temps à Leuze, pour l'échange des prisonniers, ont conclu quelques articles pour les soldats, et il en est arrivé à Anvers trois mille des nôtres qui étoient en Hollande. On y en renvoie trois mille de ceux que nous avions à eux. Ces conférences ont déjà été rompues et renouées plusieurs fois.

Lundi 14, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain; le temps continue à être si rude qu'il n'a pas pu sortir depuis huit jours, et ce froid excessif a fait cesser beaucoup de tribunaux dans Paris, et y a suspendu tous les spectacles (1). — On continue à M. de Vendôme durant cet hiver les appointements de général d'armée et les cent places de fourrages; ce qui fait qu'on ne doute pas qu'il ne serve encore cette année, mais on ne sait pas si ce sera en Flandre. — Il est déjà

(1) « Les nouvelles sont courtes, Monsieur. Plus de commerce à cause du temps.... L'encre gèle au bout de la plume. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 14 janvier.)

Les années 1706, 1707 et 1708 manquent dans le recueil de lettres manuscrites de la marquise d'Huxelles qui appartient à la bibliothèque de la ville d'Avignon (voir tome IX, page 391), mais à partir de 1709, cette correspondance n'offre plus d'interruption jusqu'en 1712, année de la mort de madame d'Huxelles. Grâce à l'obligeance de M. Achard, archiviste du département de Vaucluse, nous reprenons en 1709 nos extraits de cette correspondance, et nous la citerons même toute entière à la fin de cette année, pour combler la lacune laissée par Dangeau dans son journal depuis le 12 septembre jusqu'au 31 décembre 1709.

arrivé quelques colonels de ceux qui étoient partis il y a environ quinze jours pour la Flandre, et presque tous les autres sont en chemin pour revenir, car M. de Boufflers leur a envoyé à tous dans leurs garnisons les ordres du roi. — Le bruit de la conversion proposée des billets de monnoie en billets de change a déjà fait un bon effet dans Paris, et on les trafique à meilleur marché. — Il n'est point vrai que Marlborough soit déjà repassé en Angleterre, car, par les dernières lettres qu'on a eues de Flandre, il étoit encore à Bruxelles.

Mardi 15, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, et le projet de l'édit pour la conversion des billets de monnoie fut lu et approuvé. On va se mettre en état d'exécuter ce projet, et on espère que la nouvelle banque qu'on établit pour cela s'ouvrira le mois prochain. L'après-dînée le roi travailla chez lui avec M. de Chamillart; à cinq heures il entra chez madame de Maintenon, où il y eut musique jusqu'à sept, et à sept heures madame la duchesse de Bourgogne en sortit pour aller à la comédie avec Monseigneur. — M. le maréchal d'Harcourt, au commencement de cette année, avoit traité de sa charge de lieutenant général de Normandie avec M. de Bailleul, capitaine aux gardes, qui lui en donnoit 100,000 écus. M. de Bailleul n'en a pas pu avoir l'agrément, et comme M. d'Harcourt ne vendoit cette charge, qu'il y a longtemps qui est dans sa maison, que pour payer ses dettes, le roi lui donne un brevet de retenue de 200,000 francs sur cette charge, afin qu'il la conserve.

Mercredi 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il ne sortit point encore de tout le jour, mais il trouve que cela l'incommode un peu de ne point prendre l'air. Monseigneur ne sort point non plus, et s'amuse à jouer l'après-dînée au papillon chez madame la Duchesse, qui est fort incommodée de sa grossesse. — La reine douairière d'Espagne, qui étoit à Bayonne, viendra faire son séjour à Toulouse, où l'on croit qu'elle sera plus

agréablement qu'à Bayonne. Le duc de Gramont n'étoit pas fort aise qu'elle fût dans son gouvernement, et elle n'étoit pas contente des manières de la duchesse de Gramont. — Nous avons eu trois de nos colonels échangés contre trois des ennemis; nos trois colonels sont M. d'Ancenis, fils cadet du duc de Charost, Lassay et Sauvebœuf. — Madame la princesse de Montauban marie mademoiselle de Rannes, sa fille du premier lit, à M. le marquis de Vieuxpont, maréchal de camp. On dit qu'il a 25,000 livres de rente; madame de Montauban donne à sa fille 40,000 écus argent comptant.

Jeudi 17, *à Versailles.* — Le roi entra de bonne heure chez madame de Maintenon après son dîner; mais comme il se trouve un peu incommodé de ne point sortir, il sortira demain quelque temps qu'il fasse. Le soir il y eut comédie, où le pauvre M. de la Châtre eut une petite vapeur qui ne fut que trop remarquée. M. de la Vallière sortit avec lui de la comédie, disant à M. de la Châtre: « Je me trouve mal; je vous prie de sortir avec moi, » car M. de la Châtre ne s'apercevoit point qu'il dût sortir lui-même *. — La reine douairière de Pologne, qui est à Rome, a fait demander au roi la permission de venir à Lyon; elle l'a obtenue, et on lui conseille de prendre plutôt le parti d'aller à Tours. — L'accommodement du pape avec l'empereur n'est pas encore conclu. Le marquis de Prié n'adoucit point les premières propositions qu'il a faites à Sa Sainteté, et elle a pris le parti d'envoyer l'abbé Piazza nonce à Vienne, espérant qu'il pourra avoir de l'empereur quelque condition moins dure. Le maréchal de Tessé a permission de revenir ici quand sa santé le lui permettra, mais on lui a fait une opération qui approche fort de ce qu'on appelle la grande opération, qui pourra bien retarder de quelques jours son retour.

* La Châtre étoit un homme de qualité, fort brave et fort bien fait, fort galant, fort glorieux, de peu ou point d'esprit, honnête homme, mais sans aucun talent pour quoi que ce fût. On l'appeloit *le beau*

berger, et l'on se moquoit volontiers de lui. Ses manières étoient naturellement impétueuses, et il eut des accès de folie qui ne se manifestèrent que tard. Une des premières qui lui prit pensa faire mourir de peur M. le prince de Conty, et le mit en grand danger. Il avoit la goutte aux deux pieds, et étoit sur un canapé le long de son feu à Paris. La compagnie s'en alla, et la Châtre resta seul. Fort peu après ses yeux s'égarent, son discours se confond; il se lève, tire son épée, attaque les meubles et la tapisserie, voit des bataillons et des escadrons, montre au prince de Conty les ennemis qui sont ici et qui sont là, écume, court, et toujours s'escrime. M. le prince de Conty, cloué sur son canapé, éloigné du cordon de sa sonnette, personne dans les pièces autour d'eux, mouroit de peur d'être pris pour un ennemi comme les meubles, ne contestoit rien, se tapissoit et radouoit son homme tant qu'il pouvoit. Cela dura plus de demi-quart d'heure, qu'il arriva un valet de chambre. Cela troubla la Châtre et le remit assez pour que M. le prince de Conty lui pût faire entendre qu'il avoit quelque besoin, et la Châtre sortit. Jamais ce prince ne s'étoit trouvé à telle fête. Il en fit la confidence à ce valet, qui aussi bien avoit été fort étonné de trouver la Châtre en cet état, lui défendit d'en parler à personne et encore plus de le laisser jamais seul avec lui, puis envoya prier le duc d'Humières de le venir voir. Il lui conta le fait pour en avertir madame de la Châtre, et lui faire prendre des mesures pour essayer à faire traiter son mari, et prendre garde à lui. La maréchale d'Humières étoit sœur de son père. Cette aventure demeura près de deux ans ensevelie, sans que la Châtre eût fait parler de lui, jusqu'à cette aventure de la comédie à Versailles, où il vit encore des bataillons et des escadrons, et voulut charger les comédiens. Il lui en arriva plusieurs autres qui, à la fin, le rendirent incapable de servir, et le firent fuir de tout le monde. Il se retira en sa terre de Maliarnes, au pays du Maine. Il y perdit sa femme, fille de Lavardin, autrefois ambassadeur à Rome, femme d'un grand mérite. Son fils et sa belle-fille, qui étoit fille de Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, lui persuadèrent de se retirer dans un bâtiment fort joli dans le jardin des Picpus, où l'on en avoit grand soin, où il ne voyoit que sa famille et d'où il ne sortoit plus.

Vendredi 18, *à Versailles*. — Le roi dîna au sortir de la messe et alla se promener à Marly, d'où le grand froid l'obligea de revenir de bien meilleure heure qu'à l'ordinaire. — M. le prince de Conty, dont la maladie alloit beaucoup mieux ces jours passés, est plus mal présentement, et on craint fort qu'il ne s'en puisse pas tirer. — Le R. P. de la

Chaise, confesseur du roi, est à la dernière extrémité. — M. le maréchal de Boufflers va visiter toutes nos places de Flandre. Il commence sa tournée par les places de la mer; il a retenu avec lui le chevalier de Luxembourg, la Frézelière et Belle-Isle, qui étoient dans Lille avec lui. — Le gouverneur de Senne en Provence est mort; ce gouvernement vaut 4,000 livres de rente, et comme c'est une place frontière, il oblige à résidence. — L'affaire de la conversion des billets de monnoie en billets de banque, qui passa mardi au conseil, se met en train. Le roi a établi six conseillers d'État, dont un signera ces billets de banque; ces six commissaires sont MM. de Caumartin, de Chauvelin, Voisin, de Harlay, de Nointel et Rouillé.

Samedi 19, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire, et l'après-dînée il alla se promener à Trianon, d'où il revint de fort bonne heure. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. — On mande de Pologne que, malgré les avantages remportés par les confédérés, à la tête desquels est le palatin de Bels, grand général, sur les troupes du roi Stanislas, on y parle de paix plus qu'on n'avoit fait encore. — La grossesse de la reine d'Espagne continue et elle s'en porte parfaitement bien. — Le siége du château d'Alicante va fort lentement, et on ne travaille qu'à le miner, et ce travail est fort long, car ce château est un rocher fort élevé. — Le prince Eugène et milord Marlborough sont à la Haye pour tâcher à persuader les États Généraux d'augmenter le nombre de leurs troupes cette année, mais les Hollandois sont si surchargés qu'il y a lieu de croire que ces deux généraux auront peine à réussir dans leur négociation.

Dimanche 20, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et travailla l'après-dînée chez lui avec M. Pelletier; il entra à cinq heures chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne, en sortant de la messe, passa chez madame de Maintenon, qu'elle ne

trouva point; elle étoit allée chez madame d'Heudicourt, qui est considérablement malade depuis deux jours (1). — Le P. de la Chaise mourut à cinq heures du matin à Paris. Les jésuites envoyèrent ici deux de leurs pères pour apporter au roi les clefs de son cabinet, où il y a beaucoup de papiers et de mémoires*. — L'ambassadeur de Venise, Mocenigo, fit son entrée publique à Paris, qui fut très-magnifique.

* Le P. de la Chaise étoit d'autour de Lyon, d'un esprit médiocre, mais bon, juste et très-sensé, de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté, beaucoup ennemi de la violence et favorable au pardon. Son frère avoit été écuyer de l'archevêque de Lyon, parce qu'il se connoissoit fort en chasse et en chevaux et qu'il les montoit bien. S'il étoit gentilhomme c'étoit bien tout au plus; mais heureusement pour les gens de qualité, le P. de la Chaise s'étoit persuadé qu'il étoit de condition, et par là se piquoit de favoriser ceux qui en étoient. C'étoit un homme doux et poli, fort rompu au monde, et qui connoissoit sa société, à qui il étoit fidèle, sans en être esclave, ni vouloir servir à tyrannie. Il ne voulut jamais pousser à bout Port-Royal, vécut bien avec le cardinal de Noailles, et ce qui se brassa contre lui de son temps, comme le cas de conscience et d'autres choses, fut sans sa participation. Il ne voulut point entrer non plus trop avant dans leurs affaires de la Chine; mais il favorisa l'archevêque de Cambray tant qu'il put et le cardinal de Bouillon. Lui et son frère conservèrent toujours de la reconnoissance, même de la dépendance pour les Villeroy. Le roi l'aimoit, et il eut tout crédit dans les dernières années de M. d'Harlay, archevêque de Paris, qu'il conserva jusqu'à la grande faveur de Godet, évêque de Chartres, sur madame de Maintenon, par laquelle ce prélat fut introduit auprès du roi pour balancer l'autorité du P. de la Chaise sur les bénéfices, qui en faisoit la distribution seul avec le roi dans une entière indépendance d'elle. C'est ce qui le lui avoit rendu odieux presque autant que son opposition à la déclaration de son mariage, sans toutefois oser lui montrer les cornes; mais une fois venue à bout de partager avec lui le crédit de conscience par M. de Chartres, celui-ci alla toujours gagnant, et c'est à lui que les inconnus, les gens de rien et les séminaires sont redevables de tant d'ignorants et de

(1) « Il y a une furieuse quantité de malades de fluxions sur la poitrine, et madame d'Heudicourt en a été attaquée à Versailles. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 24 janvier.)

barbes sales qui ont envahi l'épiscopat, pour lequel on en étoit venu à la nécessité presque de faire preuve d'obscurité en tout genre, d'où on a vu naître tant de suites qui ont dévasté l'Église de France, jusque-là si savante, si ferme dans ses principes, si brillante en tout, et causé tant de maux aux écoles, aux grands corps, et porté de si rudes coups à l'État. Quoique le P. de la Chaise n'eût plus le même crédit, il posséda toujours le cœur du roi, qui fit de lui ce bel éloge à sa mort, qu'il lui avoit souvent reproché qu'il étoit trop bon, et que ce père lui répondoit toujours que lui-même étoit trop méchant et ne revenoit jamais. En effet le roi ne revenoit point, et le P. de la Chaise, qui détestoit les délations et les lettres anonymes, qui les supprimoit tant qu'il pouvoit, qui avoit bien paré des coups s'en sans vanter et qui vouloit réparer le mal qu'il avoit fait quand il voyoit après que c'avoit été à tort, ne put jamais venir à bout du roi sur l'abbé de Caudelet en pareil cas, quoiqu'il ne s'en rebutât point de plusieurs années. Il avoit toujours sur sa table le *Nouveau Testament* du P. Quesnel, dont la condamnation fit, après ce père, un si long et si horrible fracas, et quand on s'en étonnoit à cause de l'auteur, il répondoit qu'il aimoit le bon partout où il le trouvoit, qu'il ne connoissoit point de plus excellent livre ni d'une plus abondante instruction, qu'il y trouvoit tout, et que comme il avoit peu de temps par jour à donner à des lectures de piété, il préféroit celle-là à toute autre. Il pressa souvent le roi, à la fin de sa vie, de le laisser en repos et de choisir un autre confesseur; il fut refusé constamment, et, vers les derniers temps, amusé tant et si bien qu'il mourut dans cette terrible place, dont M. de Duras disoit au roi qu'il comprenoit bien son confesseur qui alloit à tous les diables fort à son aise, dominant, régnant et distribuant, mais qu'il ne concevoit pas que celui-là en pût trouver un autre qui se damnoit si tristement pour l'amour de lui et qui n'en retiroit pas la plus petite distinction ni la plus petite douceur. Ce P. de la Chaise fut universellement regretté. Il ne fit jamais mal à personne que très-rarement et à son corps défendant, et du bien tant qu'il put, et avec choix à tout le monde. On comprit toujours que ce seroit une vraie perte; mais on n'imagina jamais qu'elle seroit une plaie comme elle la devint en effet, et cruelle, et profonde. C'étoit un homme honnêtement et très-noblement né, et tout à fait pour une telle place.

Lundi 21, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain, et à cinq heures il entra chez madame de Maintenon. — La Jonquière, qui commandoit à Port-Mahon quand les ennemis le prirent, a été jugé à Toulon par le conseil de guerre où présidoit

Langeron, lieutenant général de la marine. Le conseil de guerre a jugé qu'il méritoit d'être cassé et de garder la prison, et ensuite de ce jugement le roi l'a cassé et dégradé, lui a ôté la croix de Saint-Louis et ses pensions. On l'envoie en prison en une place de Franche-Comté, et tous les officiers de la garnison qui étoient avec lui seront en prison aussi. — Moulineaux, qui avoit eu le gouvernement d'Oléron en épousant la fille du vieux Lavogade, est mort; ce gouvernement vaut 12 à 13,000 francs, et oblige à résidence durant la guerre.

Mardi 22, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, donna le matin la première audience publique à l'ambassadeur de Venise, donna audience aussi aux députés des états de Bretagne, où l'évêque de Saint-Pol de Léon portoit la parole. Le roi signa le contrat de mariage de M. de Vieuxpont avec mademoiselle de Rannes. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Chamillart. Le soir il y eut comédie (1).

Mercredi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et n'en sortit qu'à une heure et demie; M. de Torcy et M. de Chamillart y demeurèrent quelque temps après les autres ministres. Le roi alla l'après-dînée se promener à Trianon. — Les grandes eaux du Rhin ont emporté le pont de Brisach. — La maladie de madame d'Heudicourt, qui ne commença que vendredi au soir, est augmentée si considérablement qu'on n'en espère plus rien. — Madame la duchesse de Bourgogne alla l'après-dînée voir monseigneur le duc de Berry qui glissoit sur le canal.

Jeudi 24, *à Versailles.* — Le roi, aussitôt après son dîner, passa chez madame de Maintenon, qui est fort affli-

(1) « Il ne se parle quasi ici (à Paris) que du mauvais temps et des maladies que cela y produit; il y a pourtant des comédies à Versailles afin de réjouir la jeune cour. Monseigneur y est revenu de Meudon, ne trouvant pas son château habitable à cause du grand froid qu'il fait. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 23 janvier.)

gée de la mort de madame d'Heudicourt; elle a presque toujours été auprès d'elle durant sa maladie et l'a vue mourir ce matin à huit heures *. — Le roi a donné à Pionsac, colonel du régiment de Navarre, le gouvernement d'Oléron; comme ce gouvernement oblige à résider durant la guerre, Pionsac va vendre le régiment de Navarre, dont il aura 100,000 francs. — Toutes les nouvelles qu'on a de l'armée du roi de Suède sont si différentes qu'on ne sait ce qu'on en doit croire. On n'est guère mieux informé des affaires de Pologne. — Le roi continue à madame la duchesse de Ventadour la pension de 12,000 francs qu'elle avoit comme survivancière de gouvernante des enfants de France; elle en a outre cela une depuis longtemps qui est de 8 ou 10,000 francs.

* On a parlé plus d'une fois de madame d'Heudicourt, mère de madame de Montgon, qui la suivit de près en l'autre monde, et de leurs liaisons avec madame de Montespan et madame de Maintenon. De parfaitement belle, elle étoit devenue vieille et hideuse. On ne pouvoit avoir ni plus d'esprit ni plus agréable, ni savoir plus de choses, ni être plus plaisante, plus amusante, plus divertissante sans vouloir l'être. On ne pouvoit aussi être plus gratuitement, plus continuellement, plus désespérément méchante, par conséquent plus dangereuse dans une privance telle qu'étoit la sienne avec le roi et madame de Maintenon. Tout aussi, faveur, grandeur, place, ministère, fléchissoit le genou devant cette terrible fée, qui ne savoit que faire du mal et dont la mort fut pour la cour une espèce de délivrance. Avec tout son esprit elle craignoit les esprits et l'avouoit en se moquant d'elle-même, mais une peur qui lui faisoit payer ce qu'elle appeloit des *occupées ;* c'étoient trois ou quatre femmes qui la suivoient partout et qui la veilloient toute la nuit. Du reste elles n'avoient rien à faire. Cette frayeur fut poussée jusqu'à ne savoir que devenir à la mort d'un gros perroquet aussi méchant qu'elle et qu'elle portoit partout. Elle en redoubla ses *occupées*, et fut longtemps troublée de la peur de voir revenir l'âme du perroquet. Son mari, qui étoit Sublet et grand louvetier, plus grand débauché, vieux et horrible comme elle, n'étoit souffert que par son appui. Ils ne laissoient pas de se donner du mal l'un à l'autre. Il étoit gros joueur et toujours furieux; c'étoit un plaisir de lui voir faire des reculades de son tabouret sur les réjouissances en coupant au lansquenet, qu'il renversoit quelquefois ou blessoit les jambes des spectateurs, et d'autres fois crachoit derrière lui horizontalement et attra-

poit qui pouvoit, hommes ou femmes dans le salon de Marly. Son fils étoit une espèce de chèvre-pied (1) plein d'esprit, qui ne valoit pas mieux que sa mère, qui craignoit encore plus les esprits qu'elle, qui s'enivroit d'un verre de vin, et dont il y a mille contes d'esprits et d'ivrognerie plus plaisants les uns que les autres; d'ailleurs point poltron et commode aux dames à merveille ce] qui le mettoit dans toutes les histoires de la cour. L'amitié de madame de Maintenon pour sa mère le soutint et fit entrer le roi à lui donner, et à empêcher que son père lui retranchât rien. Madame d'Heudicourt n'avoit dit de sa vie bien de personne qu'avec quelques *mais* accablants, et rien n'étoit plus dangereux que d'être nommé devant elle dans les particuliers de madame de Maintenon et encore pis du roi. Sans haine et sans intérêt, elle mettoit les gens en pièces, ou en sérieux, ou en ridicules, au contraire de madame de Dangeau, qui étoit aussi de tous ces particuliers et qui trouvoit toujours le moyen d'excuser ou de louer : aussi les appeloit-on toutes deux les deux anges de madame de Maintenon, l'un le bon, l'autre le mauvais.

Vendredi 25, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla à Marly. — Le roi donne la pension de 2,000 écus qu'avoit madame d'Heudicourt à son fils, mestre de camp de cavalerie, et a fait mander à son père que, comme c'étoit pour faire subsister son fils plus honorablement dans le service, il ne vouloit pas que le père diminuât rien de ce qu'il donnoit à son fils, qui étoit 2,000 écus aussi. — Le roi a donné à M. de Vaudemont, même sans qu'il le demandât, le logement qu'avoit madame la duchesse de Ventadour avant que madame la maréchale de la Mothe fût morte. Ce logement est beaucoup plus beau et plus commode que celui qu'avoit M. de Vaudemont, qui est dans l'aile par delà la chapelle, et on a donné celui-là à la duchesse de Duras, dont on a pris le logement pour les missionnaires qui serviront la chapelle. — Le roi a donné à la Connelaye, capitaine aux gardes qui commandoit ces deux dernières années dans Nieuport, le gouvernement

(1) Cette épithète est reproduite par Saint-Simon dans ses *Mémoires*, et M. Chéruel l'explique ainsi : « espèce de satyre que l'on représente avec des pieds de chèvre. »

de Belle-Isle, qui vaut au moins 15,000 livres de rente.

Samedi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée il travailla chez lui avec M. de Chamillart, et à cinq heures il entra chez madame de Maintenon. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à vendredi. — On mande d'Aix-la-Chapelle que don Bernardo de Quiros, qui avoit quitté le parti du roi d'Espagne pour se donner à l'archiduc et qui étoit son ambassadeur en Hollande, étoit mort à Aix-la-Chapelle, où il étoit à prendre les eaux. — M. le maréchal de Boufflers est allé visiter les places de Flandre, et quand il aura fait sa tournée il doit venir ici pour en rendre compte au roi. — Mazeppa, général des Cosaques, qui a quitté le parti du czar pour suivre celui du roi de Suède, lui a amené dix mille Cosaques. Le czar l'a fait condamner à mort et a pris la ville de Bathurin, où il faisoit sa résidence, et l'a fait raser.

Dimanche 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, travailla chez lui l'après-dînée avec M. Pelletier et entra à cinq heures chez madame de Maintenon. — M. de Pionsac, qui vient d'avoir le gouvernement d'Oléron, a vendu le régiment de Navarre 108,000 francs à M. de Gassion, neveu du lieutenant général et gendre de M. d'Armenonville. M. de Coëtquen a vendu son régiment aussi à M. de Tourville, fils du feu maréchal, qui lui en donne 62,000 francs. — M. de Montgon marie sa fille dans son pays, et le roi a consenti qu'une pension de 1,000 écus qu'il a passât sur la tête de sa fille. — Le chevalier d'Elbeuf* est mort au Mans, où il étoit retiré depuis longtemps. Il étoit l'aîné de la maison d'Elbeuf, fils du duc d'Elbeuf de son premier mariage avec la veuve de feu M. de la Roche-Guyon, qui étoit fille de M. de Lannoy, gouverneur de Montreuil. Il n'avoit eu de ce mariage-là que ce chevalier d'Elbeuf et madame de Vaudemont, et ce chevalier d'Elbeuf avoit abandonné son bien du côté de son père au duc d'Elbeuf d'aujourd'hui, qui étoit fils de la

duchesse de Bouillon, et le bien de sa mère à madame de Vaudemont et aux petits-enfants de madame sa mère de son premier mariage. Il ne lui restoit que deux pensions, l'une que lui donnoit le duc d'Elbeuf et l'autre, de 4,000 francs, que lui donnoit madame de Vaudemont.

* Ce chevalier d'Elbeuf étoit bien plus connu sous le nom de *M. d'Elbeuf le trembleur*. Il étoit fils aîné du feu duc d'Elbeuf, et lui et madame de Vaudemont seuls de ce premier lit. Son père s'emporta si étrangement contre sa première femme, qu'il la prit pour la jeter par la fenêtre, ce que toutefois il n'exécuta pas. Elle étoit grosse de ce fils. Le tremblement dont elle fut saisie se communiqua tellement à son enfant qu'il le rendoit incapable de toutes choses. On prit donc le parti de le cacher, de lui faire faire des vœux de Malte et de lui faire céder tous ses droits, biens et prétentions à son frère du second lit. Il choisit, on ne sait pourquoi, le Mans pour sa demeure, où il voyoit la meilleure compagnie du pays. Il n'étoit pas ignorant, et avoit de l'esprit, de la dignité et de la politesse.

Lundi 28, *à Versailles*. — Le roi prit médecine (1) et travailla chez lui l'après-dînée avec M. de Pontchartrain. Monseigneur, qui est à Meudon, prit aussi médecine. — Le roi donna à mademoiselle de Mailly 2,000 écus de pension et 25,000 écus sur la maison de ville. La comtesse de Mailly, sa mère, avoit donnée un avis à M. Desmaretz dont le roi tirera 2 ou 300,000 écus. — Madame la duchesse de Mantoue, dont la santé est assez mauvaise, se rapprochera de Paris pour faire des remèdes, et le roi lui prête pour un an un appartement dans le château de Vincennes et des logements pour tous ses domestiques. Madame la duchesse d'Elbeuf, sa mère, y aura un appartement aussi quand elle voudra aller tenir compagnie à sa fille. — La ville de Lyon a prêté au roi 1,040,000 livres à six pour cent d'intérêt, et ils ne seront remboursés que dans vingt ans. Le roi, qui est content de leur maison de ville en cette occasion-là et en beaucoup d'autres, a accordé le *com-*

(1) « M. Fagon a été volé dans la chambre du roi de dix-huit louis qu'il avoit en sa poche. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 1er février.)

mitimus du grand sceau au prévôt des marchands et le petit *committimus* à tous ceux qui composent la maison de ville.

Mardi 29, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il alla l'après-dînée à Trianon et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur. Monseigneur alla le matin de Meudon à Paris voir M. le prince de Conty. — Le roi a fait une promotion de brigadiers de cavalerie et de dragons, qui sont :

Cavalerie.

MM. De Castelmoron.
De Rians.
De Saumery.
De Pourprix.
Mérinville.
Du Bourg.
De Montjoye.
D'Estagnolles.
De Susy.
D'Aigrebert.
De l'Écussant.
Verneuil du Rozel.
Le comte de Gacé.
Girault.
Le comte de Vertus.
D'Auger.
Neuchelles.
Vernassal.
Parifontaine.
D'Aubusson.
Le chevalier de Nesle.
La Batie de Verseil.
Tournemine.

MM. Tarnault.
Le comte de Choiseul.
D'Heudicourt.
Le comte de Saumery.
Le prince de Tarente.
La Billarderie.
Le chevalier de Forsat.
De Montlezun.
La Boulaye.
Flèche.
Le chevalier de Janson.
Duvignault.
La Bretoche.
Beaujeu.
Verceil.
Sandraski.
Marteville.
Thouy.
Saint-Chamans.
Marsillac.
Bonnas de Gondrin.
Caubons.
Tourotte.

Dragons.

MM. Berville.	MM. Marbeuf.
Le marquis de Vassé.	Le chevalier de Mianne.
Le chevalier de Rohan.	De Foix.

Mercredi 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il alla à Trianon. — M. de la Roche-Guyon et M. de Liancourt, par la mort de M. le chevalier d'Elbeuf, héritent de la terre de Brunoy dans la forêt de Sénart; cette terre vaut 8,000 livres de rente. — L'affaire de la conversion des billets de monnoie en billets de banque souffre quelques difficultés qui seront examinées au premier conseil de finances. — Madame de la Boulaye, cousine germaine de la maréchale de Bellefonds, est morte à Paris dans un couvent, où elle étoit retirée depuis longtemps. Elle a fait son légataire universel le marquis de Bellefonds, petit-fils de la maréchale, quoiqu'elle eût un neveu de son nom. Le marquis de Bellefonds en aura près de 100,000 écus. — M. le maréchal de Boufflers, en faisant sa tournée des places de Flandre, a été contraint de rester à Ypres, où il est incommodé. — La maladie de M. le prince de Conty continue et augmente, et dès qu'on cesse pour quelques jours les remèdes qui sont violents l'enflure et les oppressions recommencent.

Jeudi 31, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Le roi d'Angleterre, la princesse sa sœur, monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon. Après le dîner monseigneur le duc de Bourgogne alla à Paris voir M. le prince de Conty, et Monseigneur mena les autres princes et princesses à l'opéra (1). Après l'opéra le roi d'Angle-

(1) « Monseigneur vint hier à l'opéra avec le roi d'Angleterre et madame la princesse de Conty à la première représentation de *Roland*, car on reprend ceux de Lully. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 1er février.)

terre et la princesse sa sœur retournèrent à Saint-Germain. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry retournèrent avec Monseigneur à Meudon et ils y soupèrent, mais en y retournant ils ne purent passer par le chemin par où ils étoient venus, parce que la plaine étoit inondée, et monseigneur le duc de Bourgogne, qui après avoir vu M. le prince de Conty avoit voulu retourner par là, fut obligé de quitter le carrosse et de monter à cheval. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry ne revinrent ici qu'à deux heures après minuit. — Le roi a donné à un lieutenant aux gardes nommé le Tellier l'agrément pour acheter la compagnie de Bailleul, à qui le roi n'a pas voulu donner l'agrément pour acheter la lieutenance de roi de Normandie que le maréchal d'Harcourt lui avoit vendue.

Vendredi 1er février, à Versailles. — Le roi alla l'après-dînée à Trianon. Monseigneur revint le soir de Meudon. — M. le baron de Bergeyck a été ici trois jours, pendant lesquels il a eu des audiences du roi, où étoit M. de Chamillart; il s'en retourne à Mons auprès de l'électeur de Bavière. On parle différemment du sujet de son voyage, mais nous n'en savons pas encore le véritable motif. — Madame de Soubise est à l'extrémité; elle a reçu tous ses sacrements. Elle avoit écrit au roi pour lui demander de faire revivre le duché d'Estouteville en faveur de M. de Matignon, moyennant quoi le comte de Thorigny, fils unique de Matignon, épouseroit la fille du prince de Rohan, qui n'a que douze ans, et reconnoîtroit en avoir reçu 100,000 écus. M. de Chamillart, qui est fort des amis de Matignon, étoit entré dans cette affaire; mais on ne croit pas qu'elle réussisse. On prétend que madame de Soubise avoit encore demandé au roi quelques autres choses pour M. de Strasbourg, son fils.

Samedi 2, jour de la Chandeleur, à Versailles. — Le roi, à onze heures, marcha en procession à la chapelle, avec tous les chevaliers de l'Ordre. L'après-dînée il entendit

le sermon de l'abbé Anselme et vêpres ensuite. Toute la maison royale assista à toutes ces dévotions avec le roi. — Le marquis du Bellay *, premier écuyer de M. le prince de Conty, mourut à Paris. — M. Tambonneau, lieutenant aux gardes, a l'agrément pour acheter la compagnie de la Connelaye, qui sera obligé durant la guerre de résider à son gouvernement de Belle-Isle. — Le comte de Benevente** est mort à Madrid; il étoit sommelier de corps. Le roi d'Espagne a envoyé un courrier au duc d'Albe pour lui dire qu'il lui donnoit cette charge, qui est une des trois premières de la cour d'Espagne. Cette charge a quelque rapport à celle de grand chambellan et de grand maître de la garde-robe; le revenu en est médiocre, mais il seroit aisé d'en retirer de grands profits, ce que le duc d'Albe ne fera pas sûrement. Le comte de Benevente étoit chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Le roi d'Espagne écrit au roi pour le prier de donner cette place au duc de Cessa, qui est de la maison de Cordoue.

* Du Bellay, par ce nom, montre qui il étoit. Il n'avoit ni pain ni souliers, de l'esprit du monde, mais abattu par la pauvreté. La princesse d'Espinoy-Chabot et Pelletier-Souzy, son plus qu'ami, l'avoient nourri toute leur vie, et lui avoient procuré ce qu'ils avoient pu. Madame de Montespan, dans les derniers temps de sa vie, l'avoit marié à une Rochechouart; cela étoit noble de part et d'autre, mais le pain y manquoit totalement; il y en trouva chez M. le prince de Conty, dont il prit la place d'écuyer lorsque le chevalier de Sillery se retira. Il n'y vécut guère, ni M. le prince de Conty après lui. Madame la princesse de Conty prit soin de sa veuve et du fils qu'il avoit laissé. Madame du Bellay entra depuis chez madame la Duchesse, où elle est encore, et le fils eut une pension et un des régiments de ces princes.

** Le comte de Benevente étoit Pimentel, d'une des premières maisons d'Espagne, de peu d'esprit, mais qui avoit pris le roi en grande affection à son arrivée. Il lui rotoit au nez en lui mettant sa cravate sans s'en embarrasser, et se plaignoit de ses vents; par derrière cela ne se pardonne point; mais pour la bouche, c'est comme éternuer. Depuis que Philippe V est en Espagne, ils s'en sont corrigés à Madrid et à la cour. La charge de sommelier du corps est une des trois grandes de la cour; elle est ce qu'étoit en France celle de grand chambellan avant

que de ses débris on en eût fait plusieurs autres. Il a tout le service, tout le commandement, tous les serments et tout l'administration de la chambre et de la garde-robe. Les gentilshommes de la chambre, presque toujours grands d'Espagne et des plus distingués, qui sont en nombre et qui servent par semaine, prêtent serment entre ses mains, et sont plus à ses ordres que les huissiers et les valets de chambre du roi ne le sont à ceux de nos premiers gentilshommes de la chambre. Il a aussi de tristes fonctions, que les gentilshommes de la chambre remplissent en son absence; il chausse et botte le roi, le déchausse et le débotte de la jambe droite, tandis qu'il l'est par un valet de la jambe gauche; il lui donne le pot de chambre, et, s'il est malade, le bassin, comme aussi en France; mais ce qui ne s'y fait pas, il le reprend et le retire après que le roi s'en est servi, et, soit au lit ou à la chaise percée, il lui essuie le derrière. Philippe V, qui n'étoit pas accoutumé en France à un si étrange service et qui y fut attrapé les premières fois, n'alloit plus à sa chaise percée qu'en cachette. Le comte de Bénevente, qui y fut trompé huit jours durant, vint trouver Louville, à qui il conta son inquiétude de la santé du roi. Louville rit et lui avoua ce qui en étoit; ce fut une affaire que de lui faire entendre raison là-dessus et de lui persuader de laisser vivre le roi à la françoise à cet égard. On sait l'histoire fameuse de Philippe III, qui mourut d'un brasier qui étoit dans sa chambre et que ni lui ni personne ne put faire ôter par l'absence du sommelier du corps, qui étoit à la ville. C'est mourir à bon marché.

Dimanche 3, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, et l'après-dînée il travailla avec M. Pelletier. Le voyage de Marly est remis à mercredi malgré le grand froid. — Madame de Soubise mourut le matin à Paris. Il y avoit plusieurs années qu'elle ne paroissoit plus à la cour, parce qu'elle étoit malade, mais elle y étoit toujours fort considérée. Elle laisse de grands établissements dans sa famille et est fort regrettée, car elle n'avoit jamais fait de mal à personne et étoit fort sensée et fort capable de mener de grandes affaires. Elle avoit plus de soixante ans, et avoit été mariée en 1663*. — L'affaire de la conversion des billets de monnoie en billets de banque est manquée; les banquiers qui la proposoient n'ont pas pu fournir tout l'argent qu'ils avoient promis d'avancer. — M. le premier président a été chez M. le cardinal de

Noailles avec quelques conseillers du parlement pour lui représenter que la rigueur de la saison, le manque de poisson et de légumes doivent l'engager à donner permission de manger gras ce carême.

* Madame de Soubise étoit fille de M. Chabot, qui en épousant la fille unique de ce célèbre duc de Rohan et de la fille de Maximilien de Béthune, premier duc de Sully, eut une érection nouvelle de Rohan en sa faveur, qui fut enregistrée, et lui reçu duc-pair en 1652, malgré la cour, et parmi les troubles de l'autorité de Monsieur, Gaston, et de M. le Prince, qu'il avoit eu grande part à réunir. Elle avoit le plus beau teint du monde, un beau visage, mais les yeux petits, et elle étoit rousse. Son mari, cadet et sans rang ni honneurs quelconques, étoit parvenu par les grades des officiers des gendarmes de la garde à succéder à cette compagnie, à la mort du père de la Salle, maître de la garde-robe du roi en 1673. Il y avoit alors treize ans qu'il étoit veuf d'une personne sans naissance qui lui avoit donné son bien, et qui n'avoit point eu d'enfants, ni de lui, ni de François le Comte, sieur de Nonant. Elle s'appeloit Catherine Lyonne, et n'avoit jamais été ni prétendu être assise. M. de Soubise se remaria en 1663 à celle-ci. Le roi l'avoit souvent vue à des bals; il en étoit touché; il lui donna le tabouret. Il lui fit parler; elle résista; elle dit qu'elle craignoit son mari. Le mari ne craignoit que l'éclat et s'accommodoit fort de tout le reste. Le marché fut fait sur ce pied-là, et la maréchale de Rochefort eut le secret et la conduite de l'affaire. Les biens, les charges, les rangs, les distinctions, les bénéfices, les chapeaux, tout plut dans la maison. Les distinctions y tombèrent en foule, et s'y soutinrent jusqu'au bout. On a vu, tome III, page 255, la manière de vie de M. et de madame de Soubise, et sa singulière adresse de se dévouer madame de Maintenon. Cela dura jusqu'à sa mort, avec une considération infinie. C'étoit une femme qui avec un esprit médiocre l'avoit tout tourné au solide, et à qui il n'échappoit jamais ni un mot ni une démarche au hasard: occupée sans cesse de ses vues, et qui, ayant toutes les voies ouvertes pour les faire cheminer, ne cessa jamais de les avancer. Les ministres, qui connoissoient son crédit, rampoient devant elle. Les gens des cérémonies lui faisoient leur cour par leurs registres; Châteauneuf aussi par ceux de l'Ordre, dont il étoit greffier, et elle les ménageoit tous avec un grand soin. Elle n'avoit ni amusements ni plaisirs, et n'étoit tournée qu'aux affaires. Comme la sienne avec le roi avoit été voilée, il n'y avoit eu ni dégoût ni rupture, et son crédit par son adresse subsista toujours. Il y eut des choses où elle ne put pourtant atteindre. Elle fit à la vérité corrompre les registres de l'Ordre par Châteauneuf en 1688 en faveur de son mari et du comte d'Auvergne, comme on l'a vu alors.

mais elle ne put jamais ni entamer les ducs sur aucune compétence, ni les secrétaires d'État sur le *Monseigneur*, ni la maison de Lorraine sur la conduite des ambassadeurs. Du reste; elle eut lieu d'être plus que contente; le rang de prince, les avantages de la Sorbonne à son fils, les charges de son mari et de ses enfants, les gouvernements de province, des biens immenses, des bénéfices sans nombre, Strasbourg et le chapeau pour un de ses fils, et la ruine dernière du cardinal de Bouillon, son compétiteur, les plus grands mariages dans sa famille. Elle avoit été dame du palais de la reine sans préférence quelconque parmi les autres dames du palais assises. Le soin qu'elle eut de sa beauté, source et soutien après de sa grande fortune, fut enfin la cause de sa mort; elle ne vivoit que de poulets, de fruits et de salades, ne buvoit que de l'eau, et portoit son attention jusqu'à trousser sa robe fort bas et d'une manière unique et ridicule, de peur de s'échauffer les reins par trop de plis et de pesanteur, et par là de se rougir le nez. Cette constante nourriture lui donna les écrouelles, qu'elle porta plusieurs années et sans qu'on le sût, et dont à la fin elle mourut. Elles donnèrent lieu à quelques chansons plaisantes, sur ce que l'attachement du roi n'avoit pu l'en guérir. Son fils, le prince de Rohan, qu'elle fit duc et pair avant de mourir, parce qu'elle disoit franchement qu'elle ne connoissoit que cela de solide, se pavanoit quelquefois de leur fortune, et s'en louoit d'autant plus que c'étoit, disoit-il, en le répétant de son père, sans ministres et sans maîtresses. Ils ont en Espagne une injure qui ne se pardonne jamais, même entre le plus bas peuple, quand quelqu'un l'a dite à un autre; c'est de l'appeler *Cocu volontaire*, ce qui s'exprime par un seul mot. M. de Prie longtemps depuis en a trouvé l'exemple bon. M. de Soubise, qui avoit tiré parti de sa femme fort au delà de ses espérances et qui par les infirmités qui la tenoient pour toujours hors d'état de sortir de sa maison ne s'en promettoit plus un grand usage, n'en fut pas assez touché pour être hors d'état de tirer parti même de sa mort, tant il étoit accoutumé à en tirer de tout. Il avoit acheté le superbe hôtel de Guise; il l'avoit magnifiquement réparé, et sa porte étoit vis-à-vis celle de l'église de la Merci. On ne porte point les corps des princes du sang à leurs paroisses, par je ne sais quel usage, ni comment venu. M. de Soubise crut s'acquérir un nouveau titre de prince en faisant porter sa femme droit à la Merci, et l'eut plus tôt fait qu'on ne sut à l'archevêché qu'il prétendoit le faire. Les moines furent tancés; mais la chose étoit faite. Pour la maison de Lorraine, qui n'avoit pas besoin d'étayer sa principauté, elle ne songea point à cette ruse à la mort récente de madame d'Armagnac ni de M. de Marsan: mais le bon homme Soubise crut avoir gagné une victoire; il ne la porta pas bien loin; à sa mort, on n'en fut pas la dupe une seconde fois, et son corps essuya l'humiliation de la paroisse.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain ; la gelée qui a recommencé l'empêche de sortir. — Toutes les lettres qu'on a des provinces ne parlent que du désordre que le grand froid a fait cet hiver. Beaucoup de vignes sont gelées : on craint même que les blés ne le soient. Il en est de même dans tous les royaumes voisins. Tous les arbres plantés depuis quelques années sont morts, et il y a plus de cent ans qu'on n'avoit vu un si cruel hiver. — L'électeur de Bavière doit venir voir le roi avant la campagne : il viendra incognito pour éviter les embarras du cérémonial. — On commence à dire que M. de Vendôme ne servira point cette année. Il le sait déjà, mais cela ne sera public qu'à Marly, où il viendra mercredi ; mais on ne dit point encore les généraux qui serviront, et il court des bruits de paix que nous ne croyons pas trop bien fondés. — La reine douairière d'Espagne n'est pas encore partie de Bayonne pour aller à Toulouse ; il paroît même présentement qu'elle n'a pas grande envie d'y aller. Elle dit qu'elle doit beaucoup à Bayonne et qu'elle attend de l'argent de Madrid, sans quoi elle ne peut pas changer de demeure.

Mardi 5, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire, et l'après-dînée il travailla chez lui avec M. de Chamillart. Le vilain temps ne lui a point permis de sortir ces jours ici. — M. le maréchal de Boufflers, qui est demeuré malade à Ypres, a déjà été saigné deux fois. Comme c'est un homme épuisé de fatigues, on craint qu'il ne puisse pas faire la campagne prochaine, et qu'ainsi cela n'apporte quelque changement aux dispositions qu'on avoit faites pour la Flandre. — Milord Marlborough est revenu à Bruxelles, et le prince Eugène est allé à Vienne. Il verra dans son chemin quelques princes d'Allemagne pour tâcher à les engager à augmenter leurs troupes cette année. Il compte d'être de retour en Flandre au mois de mars. — Le roi, qui veut bien

traiter madame de Mantoue et qui lui a accordé un logement à Vincennes, ayant su par M. d'Antin que les logements bas de ce château n'étoient pas commodes, lui donne le logement haut qu'avoit feu Monsieur pendant que la cour y étoit.

Mercredi 6, *à Marly.* — Le roi tint le matin conseil d'État à son ordinaire, et aussitôt après son dîner il monta en carrosse pour venir ici, où il a amené beaucoup de courtisans gens de guerre. En arrivant ici il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit, quoiqu'il fît encore un fort vilain temps. M. de Vendôme est ici, et comme il est sûr présentement qu'il ne servira pas cette année, il a donné ordre qu'on vendît tous ses équipages. — La santé de M. le prince de Conty va toujours de pis en pis, et les médecins ne croient pas qu'il puisse vivre jusqu'au mois de mars. — Depuis que l'affaire de la conversion des billets de monnoie en billets de banque est manquée, on perd presque le tiers sur les billets de monnoie quand on en veut avoir de l'argent. — M. d'Avaux est à l'extrémité. Il avoit toujours porté une canule depuis avoir été taillé ; on a laissé refermer sa plaie, et on n'ose la rouvrir, parce qu'il est fort foible.

Jeudi 7, *à Marly.* — Le roi se promena le matin et le soir dans ses jardins, où il fait planter depuis que le temps est un peu adouci. On a diminué ce voyage-ci une troisième table pour les dames, dans le salon où le roi mangeoit. On en a amené quelques-unes de moins qu'à l'ordinaire. — M. de Spinola fut avant-hier présenté à madame la duchesse de Bourgogne par le duc d'Albe, et il la salua comme grand d'Espagne. On ne doute plus présentement que M. de Donzy n'épouse sa fille et n'ait par là la grandesse, car il n'a point de garçon. Il n'y a je crois que deux grandesses en Espagne qui ne passent point aux filles et qui vont aux collatéraux, qui sont le duché de Frias, dans la maison du connétable de Castille, dont le nom est Velasco, et le duché de Ruiseco, dans la maison

de l'amirante, dont le nom est Henriquez. — La goutte a pris ici si violemment à M. le Duc qu'il sera obligé de se faire porter demain à Versailles.

Vendredi 8, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. M. le Duc a été obligé de se faire porter à Versailles, et madame la Duchesse l'y a suivi. — M. le cardinal de Noailles avoit fait assembler M. le premier président, M. le procureur général, le prévôt des marchands et le lieutenant de la police, et après avoir consulté avec eux pour savoir s'il permettroit de manger de la viande ce carême, ils ont trouvé plus à propos de ne permettre que de manger des œufs, et même on ne l'a permis que jusqu'à la mi-carême. Il y a soixante ans qu'on permit dans la ville de Paris de manger de la viande, mais il n'y en a point d'exemple depuis dans ce diocèse-là. — La cour d'Angleterre viendra ici lundi, mais il n'y aura point de bal. Madame la duchesse du Maine, qui est allée à Sceaux, y en devoit donner, et la maladie de M. le prince de Conty l'en empêche.

Samedi 9, *à Marly*. — Le roi se promène tous les jours le matin et l'après-dînée. M. de Chamillart devoit venir travailler avec lui le soir, mais il a eu la fièvre depuis quelques jours, qui l'a empêché de venir. M. de Cagny, son fils, a travaillé en sa place. — On apprend par plusieurs jésuites qu'on a envoyé un ordre au P. Veillard, qui est à Avignon, de venir ici, et que le roi l'a choisi pour son confesseur. C'étoit un de ceux qui étoient sur le mémoire que le P. de la Chaise donna au roi des gens qui étoient les plus propres à remplir cette place. Il est provincial de la province de Lyon et recteur à Avignon.

Dimanche 10, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. M. le chancelier et M. de Chamillart sont un peu malades tous deux, et le roi leur envoya dire qu'il les dispensoit de venir au conseil. Le roi se promena dans ses jardins l'après-dînée, et le soir travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — M. d'Avaux mourut à

Paris*. Il avoit été ambassadeur plusieurs fois. Il avoit été prévôt des marchands et maître des cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit, et quand il vendit cette charge au président de Mesmes, son neveu, le roi lui donna la permission de porter toujours l'Ordre. Il étoit conseiller d'État ordinaire, et avoit un assez beau logement à Versailles dans l'avant-cour.

* M. d'Avaux étoit un fort bel homme, qui avoit de l'honneur et des amis; ce nom lui avoit fait accroire qu'il étoit aussi propre aux négociations que son oncle, et contribua fort à l'y faire employer, et il faut avouer que ce ne fut point sans mérite et sans capacité, quoique fort au-dessous de l'autre. Il réussit assez bien à Venise, beaucoup mieux en Hollande, où il s'acquit une amitié et une considération personnelle qui soutint longtemps les affaires et qui les auroit fait réussir sans l'antipathie extrême du roi et du prince d'Orange. Ce fut d'Avaux qui donna les premiers avis du projet de ce prince d'envahir l'Angleterre; on se moqua de lui, et on aima mieux en croire Barillon, ambassadeur en Angleterre, et le croire jusqu'au bout. On en fut d'abord la dupe, mais d'Avaux opiniâtra et détailla si bien ses avis qu'on ne pouvoit bien raisonnablement se refuser au moins à d'assez fort soupçons, si l'on eût bien voulu y mettre ordre et rompre toutes les mesures par le siége de Maëstricht; mais Louvois, qui vouloit la guerre, se garda bien de l'arrêter tout court. Il fit en sorte qu'on se moquât de d'Avaux, et qu'on s'attachât à Philisbourg, et qu'il ne fût plus temps de barrer l'expédition d'Angleterre quand on ne put plus se refuser à l'évidence de l'entreprise. D'Avaux fut dans la suite employé en Irlande auprès du roi d'Angleterre; il n'avoit garde d'y réussir, ce prince et lui ne furent jamais d'accord, et les événements firent bien voir que d'Avaux avoit eu raison; mais une lourde méprise le perdit pour un temps. Il écrivoit à MM. de Louvois et de Croissy, à l'un sur ce qui regardoit les choses de la guerre, et à l'autre sur ce qui regardoit les négociations et le cabinet par rapport à l'intérieur de l'Irlande, aux intelligences d'Angleterre et à la conduite du roi d'Angleterre à cet égard. Nimègue, où il avoit été plénipotentiaire avec Croissy, les avoit liés ensemble; l'ambassade d'Hollande qu'il avoit eue l'avoit encore depuis rattaché à ce ministre, qui étoit par sa charge devenu le sien. Croissy étoit ennemi et malmené par Louvois, et d'Avaux lui écrivoit conformément à sa passion contre lui. Malheureusement le secrétaire se méprit aux enveloppes; Louvois reçut la lettre qui étoit pour Croissy, et Croissy la lettre écrite à Louvois. Celui-ci entra en une furieuse colère, dont Croissy lui-même fut embarrassé et d'Avaux perdu, qui n'eut d'autre

parti à prendre qu'à demander son rappel, qui lui fut promptement accordé. Heureusement pour lui, Louvois ne fit que déchoir auprès du roi, et mourut au retour du siége de Mons; cela remit d'Avaux à flot, et on l'envoya en Suède; ce fut son dernier emploi. Sa santé ne l'empêcha pas d'en désirer encore, mais elle ne lui permit pas d'y pouvoir être employé. C'étoit un homme doux, galant, aimable dans le commerce, grand courtisan, qui vouloit toujours se mêler et paroître compter. Il conserva des amis et de la considération jusqu'à la fin; mais il se donna toute sa vie un étrange ridicule. Il avoit été maître des requêtes, et il étoit conseiller d'État de robe; ses fréquentes ambassades l'avoient accoutumé à l'épée et à se faire appeler le comte d'Avaux en pays étranger; dans ses divers retours en France il ne put se résoudre à se défaire de cette qualité de comte ni à reprendre l'habit de son état; il étoit donc à son regret vêtu de noir, avec un petit canif à son côté, et l'Ordre qu'il portoit par-dessus en écharpe comme en étant prévôt et maître des cérémonies lui contentoit l'imagination, en le faisant passer, à ceux qui ne le connoissoient pas, pour un chevalier de l'Ordre en deuil; il n'alloit à aucun des bureaux du conseil; mais au conseil il falloit bien en porter la robe et l'Ordre au col à son grand déplaisir. Cela faisoit un contraste avec Courtin et Amelot dans le même cas que lui, à l'Ordre près, qui de retour reprenoient leur habit à l'instant et toutes leurs fonctions du conseil. On en rioit assez souvent, et le roi le laissoit faire. Il ne se maria point et laissa peu de bien.

Lundi 11, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Un peu avant sept heures la cour d'Angleterre arriva. Le roi mena d'abord la reine, le roi, son fils et la princesse chez madame de Maintenon, et ensuite il alla travailler chez lui avec M. Desmarets. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne menèrent le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur jouer dans le salon jusqu'au souper, et la reine d'Angleterre demeura avec madame de Maintenon. On soupa à neuf heures et demie, et après le souper la cour d'Angleterre retourna à Saint-Germain. — Madame de Maubuisson mourut dans son couvent âgée de près de quatre-vingt-sept ans*. Elle étoit sœur de l'électeur palatin, père de Madame, et cousine germaine de feu Madame. Après que la cour d'Angleterre fut partie, le roi, Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et toute la cour allè-

rent faire compliment à Madame, qui aimoit fort sa tante. La cour d'Angleterre y alla aussi avant de s'en retourner.

* La splendeur d'une haute naissance et la singularité d'un rare savoir furent des qualités dans madame de Maubuisson qui ne servirent que de lustre à d'autres bien plus excellentes et qui paroissent les moins compatibles avec celles-ci. Elle étoit fille de cet électeur palatin, Frédéric V, que l'ambition de la couronne de Bohême précipita dans la perte de sa dignité et de ses États, et d'une fille de Jacques I[er], roi de la Grande-Bretagne. Entre autres frères, elle en eut deux : l'aîné fut Charles-Louis, que la paix de Munster rétablit en 1648 dans ses États un peu écornés et au dernier rang des électeurs, au lieu du premier qu'avoit tenu son père et qui avoit passé au duc de Bavière; ce prince fut père de Madame, deuxième femme de Philippe, frère de Louis XIV, et de Charles II, mort sans enfants en 1685, et dont l'électorat et les États passèrent à la branche de Neubourg. L'autre frère, parmi plusieurs autres, fut Édouard, prince palatin, mort catholique à Paris en 1663, qui d'Anne Gonzague, sœur de la reine de Pologne, laissa la princesse de Salm, madame la princesse dernière et la duchesse d'Hanovre, mère de la duchesse de Modène et de l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph. Ainsi madame de Maubuisson étoit propre tante maternelle de Madame, de madame la Princesse et de leurs sœurs. Elle fut élevée à Port-Royal, d'où un détachement de religieuses alla réformer Maubuisson près Pontoise; elle s'y fit religieuse, et en devint abbesse. Elle y vécut comme la plus simple religieuse, sans distinction en quoi que ce fût, sinon en régularité, en charité, en humilité, et fut le modèle des religieuses et des abbesses; la première à tout et la plus ardente à servir toutes les religieuses, avec un esprit supérieur pour le gouvernement et une douceur insinuante qui la faisoit adorer. Madame de Chaulnes, abbesse de Poissy, qui étoit folle d'orgueil, comme sont la plupart des abbesses, fut priée d'être assistante à une bénédiction d'abbesse qui se devoit faire à Maubuisson, et ne s'y voulut pas engager qu'elle ne fût sûre que madame de Maubuisson lui donneroit la main. Il fallut donc pour lui mettre l'esprit en repos en parler à cette abbesse; elle se mit à sourire : « Dites à madame de Poissy, répondit-elle, qu'elle n'aie point d'inquiétude, parce que, depuis que Dieu m'a fait la grâce de me faire religieuse, il m'a fait aussi celle d'avoir oublié parfaitement la différence de ma main droite et de ma main gauche, si ce n'est pour faire le signe de la croix. » Elle bannissoit, autant qu'il lui étoit possible, toutes sortes de commerces, n'étoit contente qu'au milieu de sa communauté, dont elle étoit adorée, ne sortit jamais, et n'étoit pas autre au parloir qu'avec ses religieuses, sans aucun suovenir de grandeur. Madame et madame la Princesse lui

étoient fort attachées, et sa considération partout ne pouvoit être plus grande, même à la cour, quoiqu'elle n'y fût pas à la mode.

Mardi 12, *à Marly.* — Le roi ne tint point de conseil de finances à cause du mardi gras. Il se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart, qui n'a plus de fièvre. — Le roi a donné la place de conseiller d'État ordinaire à M. d'Argouges de Rannes, qui étoit le plus ancien des conseillers d'État de semestre, et a donné la place de conseiller d'État de semestre à M. d'Orçay, qui étoit prévôt des marchands avant M. Bignon. Il est frère de feu madame de Montchevreuil. — Il n'y a point eu de bal ici ce carnaval; on a un peu dansé aux chansons de petites danses, et madame la duchesse de Bourgogne n'a pas laissé de veiller jusqu'à cinq heures du matin ces deux dernières nuits-ci. Madame la duchesse de Bourgogne prendra le deuil dimanche pour madame de Maubuisson, qui étoit sa grande tante à la mode de Bretagne.

Mercredi 13, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; M. le chancelier et M. de Chamillart, qui sont guéris tous deux, y étoient. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardins, et le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. le comte de Toulouse et M. de Pontchartrain, et fit le remplacement de la marine que voici :

Ordre de Saint-Louis.

M. le chevalier de Saujon, une pension de. . .	2,000 livres.
M. Duquesne-Monier, une pension de.	1,500
M. Drouard, une pension de.	1,000
M. de Perlan, une pension de.	1,000
M. Descoyeux, une pension de.	800
M. de Barentin, une pension de.	800

Pension sur la marine, de 1,000 *livres.*

M. de Pontac. M. de la Varenne.

Capitaines à la haute paye.

M. de Mons.
M. Hurault de Villuisant.

Inspecteur des troupes de la marine.

M. de Beaucaire.

Capitaines de vaisseaux.

M. du Coudray.
M. le marquis d'Arc.
M. le chevalier de Gondrin.

Capitaines de frégates.

Les sieurs de Sorgues et de Chartrier.

Lieutenants.

Vallavoire.
De Villiers.
Beaussier de Zuiez.
Le chevalier de la Pommarède.
Le comte de Duretal.

Aide-major.

Le chevalier de Guertans.

Enseignes.

Fenis.
Pépin.
Chevalier du Bois de la Mothe.
Bonnaire de Souligny.
Chevalier de Foligny Saint-Malo.
Laval-Taillade.
Bidache.
Le chevalier de Rochechouart-Montpipeau.
Le chevalier d'Estourmelle.

Sous-lieutenant d'artillerie.

Logivières.

Lieutenant de frégate légère.

Le Meyer.

Aide d'artillerie.

Fontmartin.

Jeudi 14, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Monseigneur alla l'après-

dînée avec madame la princesse de Conty à Saint-Germain, voir la cour d'Angleterre. — M. de Chamillart porta le matin au roi des lettres du maréchal de Boufflers, qui est en beaucoup meilleure santé; madame la maréchale sa femme partit hier de Paris pour l'aller trouver. Il n'achèvera point de faire la tournée des places de Flandre, comme il l'avoit résolu, et reviendra ici tout droit dès que ses forces le lui permettront. — M. le duc d'Orléans a acheté la baronnie d'Argenton en Berry près de Bourges, et l'a fait ériger en comté. Il donne cette terre à mademoiselle de Sery, qui s'appellera la comtesse d'Argenton; cette terre est d'un médiocre revenu, mais assez noble. Elle est enclavée dans les terres que ce prince a données au chevalier d'Orléans, son fils, et dont sa mère a la jouissance sa vie durant. — On mande de Rome que le cardinal Coloredo, grand pénitencier, y est mort. Il vaque présentement [sept] chapeaux dans le sacré collége. — Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. le comte de Toulouse.

Vendredi 15, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée à Marly dans ses jardins, où il fait faire des allées nouvelles. Monseigneur voulut courre le loup, mais il ne s'en trouva point. — M. le prince de Conty est toujours fort mal. Il a fait venir un vieux médecin françois réfugié en Suisse qu'on prétend qui a un remède spécifique pour sa maladie, mais il est à craindre qu'il ne soit arrivé trop tard (1). — La paix du pape avec l'em-

(1) « L'apothicaire Trouillon est arrivé de Bâle chez M. de Puysieux; il a vu monseigneur le prince de Conty et demandé vingt-quatre heures pour se déclarer sur son remède, ayant trouvé cette Altesse Sérénissime fort mal... Trouillon a reconnu, en examinant monseigneur le prince de Conty, que son mal est au foie, parce que touchant cette partie le pauvre prince a souffert beaucoup de douleur; ainsi les médecins n'ont point connu son mal, dont le pronostic est plus mauvais que jamais. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles* des 15 et 18 février.)

pereur est faite; on dit que la principale condition est que le pape reconnoîtra l'archiduc pour roi des Romains. Il y a quelques copies de ce traité-là, et je ne les ai point encore vues. Toutes les troupes de l'empereur sortiront de l'État ecclésiastique. On lèvera les blocus de Ferrare et du fort Urbin. Le pape exhorte les ambassadeurs de France et d'Espagne à ne point sortir de Rome.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi se promena le matin et toute l'après-dînée à Marly, et n'en partit qu'à six heures pour venir ici, et en arrivant il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur partit de Marly après la messe du roi, et alla dîner à Meudon et revint ici le soir pour sa comédie. — Par les dernières lettres qu'on a de M. de Boufflers, il paroît qu'il se porte mieux; il étoit encore à Ypres. — Les lettres qu'on a d'Angleterre et de Hollande parlent beaucoup de paix. On en parle beaucoup à Paris et ici, mais nous ne savons rien qui puisse faire croire qu'il y ait un fondement solide à cette nouvelle. — On n'espère plus rien de la santé de M. le prince de Conty, et tous les médecins sont persuadés qu'il n'ira pas jusqu'à la fin du mois. Trouillon, qui est le médecin qu'on a fait venir de Suisse, n'en a pas meilleure opinion.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il entendit le sermon de M. l'abbé Anselme, qui prêche le carême. Le soir le roi travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Les nouvelles qui avoient couru du roi de Suède ne se sont pas trouvées véritables. On prétendoit qu'il avoit gagné une grande bataille contre les Moscovites, et les dernières lettres qu'on a reçues de ce pays-là n'en parlent point, non plus que de l'accommodement du grand général avec le roi Stanislas. — J'appris que dans le mois de septembre dernier le roi avoit donné à M. de Razilly un brevet de retenue de 100,000 francs sur sa charge de lieutenant général de Touraine. Il l'avoit achetée du vieux

marquis d'Hervault; elle ne lui avoit coûté que 10,000 francs plus que le brevet de retenue qu'on lui a donné. Elle vaut plus de 8,000 livres de rente.

Lundi 18, *à Versailles.* — Le roi prit médecine et travailla l'après-dînée chez lui avec M. de Pontchartrain. Monseigneur alla à Meudon, d'où il ne reviendra que samedi. — M. le prince de Conty a fait son testament, et il commence à ne plus rien espérer lui-même. Les remèdes n'agissent plus. Madame la princesse de Conty, sa femme, a fait sortir de la maison un des médecins qui étoient auprès de lui, qui s'appelle Chauvin et qui est celui qui avoit le plus opiniâtré, avant qu'il tombât malade, pour qu'il continuât de prendre du lait, qui est ce qui a été la source de son mal. — M. le maréchal de Boufflers est beaucoup mieux. Il doit partir incessamment d'Ypres pour venir à Arras; on ne dit point encore quand il reviendra ici. — Le prince Eugène arriva à Vienne au commencement de ce mois; il doit revenir dans le mois de mars à Bruxelles, où milord Marlborough demeurera jusqu'à ce qu'il arrive.

Mardi 19, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il ne sortit point de tout le jour, entra après dîner chez madame de Maintenon et travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent dîner à Meudon avec Monseigneur et revinrent ici pour le souper du roi. — Le roi envoie à Madrid, pour accoucher la reine d'Espagne, Clément et madame de la Salle, qu'il y avoit déjà fait aller quand elle accoucha du prince des Asturies. — M. le prince de Conty reçut tous ses sacrements et demanda lui-même l'extrême-onction, sentant bien que sa fin approchoit, et craignant que sa tête ne s'embarrassât, il a voulu profiter de la connoissance qui lui reste encore toute entière. M. le Duc partit hier d'ici, quoi qu'il fût encore fort incommodé; il est presque toujours au-

près de lui, et madame la Princesse y passe les nuits.

Mercredi 20, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il alla au sermon; madame la duchesse de Bourgogne, qui est fort enrhumée, ne put l'y suivre. — M. le prince de Conty a chargé le maréchal d'Huxelles, dès qu'il seroit mort, de rendre à M. le Duc une lettre dont il l'a chargé, et qu'on croit qui est pour le prier de recommander au roi madame sa femme et M. le comte de la Marche, son fils, qui demeureront pauvres pour des gens de leur naissance. Mademoiselle de Conty, sa fille, et qu'il aimoit fort, est tombée malade assez considérablement, par être saisie de l'état où elle le voyoit. On croit qu'il lui a fait les avantages qu'il a pu dans son testament. — L'électeur de Bavière doit venir à la fin du mois à Compiègne, et peu de jours après il viendra ici voir le roi. — La province de Languedoc se rachète de la capitation pour en payer six années. Il y a beaucoup de villes dans le royaume qui s'en rachètent aussi par le même moyen.

Jeudi 21, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure, et s'alla promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Le roi a choisi pour son confesseur le P. le Tellier, jésuite, provincial de la province de Paris *. Il doit travailler dès demain avec lui, et c'est toujours le vendredi qu'il travaille avec son confesseur. — Il y a un peu de désertion dans nos troupes qui sont en garnison en Flandre, et on y a envoyé quelque argent, parce qu'il leur étoit dû quelques prêts. — M. le maréchal de Boufflers est arrivé à Arras.

* Le P. de la Chaise pressoit le roi, depuis quelques années, de prendre un confesseur. Il redoubla ses instances dans les derniers temps de sa vie, et lui donna par écrit les noms de cinq ou six jésuites qu'il croyoit les plus propres à lui succéder. Il lui dit alors que, quelque attachement qu'il eût à sa compagnie, c'étoit moins pour elle que par attachement à Sa Majesté qu'il la pressoit de ne lui pas ôter sa confiance pour la confession; que sa compagnie étoit incapable d'aucun mauvais projet et d'aucun esprit de vengeance; mais qu'elle étoit si

nombreuse et composée de tant de différentes sortes d'esprits qu'il ne pouvoit répondre de tous, ni de l'effet du désespoir que pourroit produire sur eux l'affront de transférer son confessionnal à d'autres: qu'un malheureux coup étoit bientôt fait, qu'il en croyoit ses confrères tout à fait incapables, mais que de tels coups n'étoient pas sans exemples, et qu'il se croyoit obligé de lui donner le conseil le plus prudent. Le roi le prit, en effet, ce conseil salutaire; il y étoit déjà assez porté; mais ce qui est étonnant, c'est qu'il le conta à ses domestiques de confiance, et qu'on l'a su par Maréchal, son premier chirurgien, homme droit, sans cabale et incapable de mensonge. Il fut donc question de choisir un nouveau confesseur parmi ces bons pères; madame de Maintenon, qui ne les aimoit point, auroit bien voulu leur substituer un Sulpicien, ou faire charger Saint-Sulpice de choisir un jésuite; mais ne pouvant ni l'un ni l'autre de front, elle en fit donner la commission aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, quoique depuis les affaires de madame Guyon elle ne les aimât guère, mais dans la confiance qu'eux-mêmes s'adresseroient à Saint-Sulpice pour ce choix; elle n'y fut pas trompée, et ce fut où ils allèrent tout droit. Saint-Sulpice montra en cette occasion si importante le même discernement que pour les évêques qu'il a donnés. Entre les candidats le P. le Tellier fut préféré, et le roi le prit sans connoissance quelconque, sur la parole des deux ducs qu'il en avoit chargés, comme ceux-ci à l'aveugle le présentèrent sur la foi de leurs amis de Saint-Sulpice. Le P. le Tellier avoit passé par les étamines et les premiers grades de sa compagnie : recteur, provincial, théologien, écrivain; c'étoit lui qui s'étoit chargé de soutenir le culte de Confucius et des cérémonies chinoises; il en avoit épousé la querelle, et avoit fait un livre là-dessus qui avoit été mis à l'*index;* il n'étoit pas moins fort sur le molinisme. C'étoit un homme qui eût fait peur au coin d'un bois, tant ses yeux de travers et sa physionomie étoit fausse et terrible; elle n'affichoit pas à faux, et l'on ne tarda pas à s'en apercevoir. Sa vie étoit dure comme son esprit, et cet esprit n'avoit qu'un objet modique, qui étoit l'intérêt de la société et son triomphe à la Chine et en Europe. Il avoit passé sa vie dans ces disputes, qu'il s'étoit naturalisées. Il étoit initié dans les plus horribles mystères de la politique des jésuites; il s'y étoit consacré corps et âme. Il n'avoit d'amis ni de liaisons même parmi eux qu'en ce genre, et suivant ce genre, il ne connoissoit point d'autre Dieu. Du reste, ignorant, grossier, insolent, impudent, impétueux, ne connoissant ni monde, ni mesure, ni ménagement, ni qui que ce fût; et depuis qu'il fut confesseur et qu'il eut eu des années à se reconnoître dans cette place, il lui échappoit des questions sur le monde, les affaires, les personnages principaux dont la profonde ignorance jetoit dans l'étonnement. Sa duplicité, sa fausseté, sa noirceur, sa profondeur étoient

extrêmes, et en même temps une simplicité de bas convers de couvent qui venoit d'une extrême audace et d'une grossièreté qui donnoit de l'admiration. La première fois qu'il vint dans le cabinet du roi, Fagon, premier médecin, étoit rasé dans un coin, replié sur son bâton, seul auprès de Blouin. Il vit arriver le père, et son abord auprès du roi, qui après quelques propos lui demanda sur son nom s'il étoit parent de l'archevêque de Reims; à ce nom le père fit le plongeon et répondit qu'il étoit bien éloigné d'un tel honneur, et qu'il n'étoit que le fils d'un paysan et d'un pauvre fermier de Basse-Normandie. Fagon à ce mot, qui de dessous son épaisse perruque l'examinoit fixement, tourna lentement sa tête de l'autre côté et l'élevant vers Blouin : « Monsieur, lui dit-il en lui faisant signe des yeux et s'écriant tout bas, quel sacré b...... » L'apophthegme fut juste et correct, et l'expérience fit voir que ce jugement étoit exact et n'eut rien de trop.

Vendredi 22, à Versailles. — Le roi fut enfermé plus d'une heure avec son nouveau confesseur. — M. le prince de Conty mourut le matin à Paris après une longue maladie*. Il n'avoit ni charge ni gouvernement. C'étoit un prince d'un mérite fort rare, et universellement regretté. Il n'avoit pas encore quarante-cinq ans. Il laisse d'enfants M. le comte de la Marche, mademoiselle de Conty et mademoiselle de la Roche-sur-Yon. Le roi lui donnoit une pension de 30,000 écus. M. le Duc revint le soir de Paris, et parla au roi pour lui recommander madame la princesse de Conty, sa veuve, et ses enfants, et le roi lui répondit de manière à lui faire espérer qu'il répandra bientôt ses grâces sur eux. — La Bazec, aide de camp du maréchal de Boufflers, arriva d'Arras, où il a laissé ce maréchal. Le bruit se répandit qu'il apportoit des nouvelles dont on étoit content, et le roi donne à la Bazec un brevet de colonel.

* On a plus d'une fois parlé de M. le prince de Conty dans ces Mémoires; on ne laissera pas de hasarder quelque répétition pour mettre un tout ensemble. Sa figure avoit été charmante, et jusqu'aux défauts de son corps et de son esprit avoient une grâce infinie; ses épaules trop hautes, une tête un peu penchée de côté, un rire qui auroit tenu du braire à un autre, une distraction étrange, non-seulement galant avec toutes les femmes et amoureux de plusieurs, mais coquet avec tous les hommes, et prenant à tâche de plaire au cordonnier, au laquais, au

porteur de chaise, comme au ministre et au général d'armée, et cela si naturellement que le succès en étoit certain. Il étoit aussi les délices de la cour, du monde et des armées, l'idole des soldats, la divinité du peuple, le héros des officiers. Il étoit encore l'espérance de ce qu'il y avoit de plus distingué à la cour, le favori du parlement, l'admiration de la Sorbonne et des académies, l'ami avec discernement des savants de tous genres et des évêques les plus illustres; M. l'évêque de Meaux, Bossuet, qui l'avoit vu élever auprès de Monseigneur, et le duc de Montauzier l'avoient toujours aimé avec la dernière tendresse, et lui eux avec confiance. Il étoit intime des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, des cardinaux d'Estrées et de Janson, de Fénelon, archevêque de Cambray; il ne l'étoit pas moins des premiers généraux d'armée. M. le Prince *le Héros* ne se cacha jamais d'une prédilection pour lui au-dessus de tous ses enfants; il fut toujours le cœur et le confident de M. de Luxembourg, et chez lui le futile, l'agréable, l'utile, le savant, tout étoit distinct et en place. Il avoit des amis, les savoit choisir et cultiver, se mettre à leur niveau, les visiter, vivre avec eux sans hauteur et sans bassesse; il avoit aussi des amies indépendamment d'amour. Il en fut accusé de plus d'une sorte, et c'étoit un de ses prétendus rapports avec César. Il étoit doux, mesuré, extrêmement poli, mais d'une politesse distinguée selon le rang, l'âge, le mérite, ne déroboit rien à personne, et rendoit tout ce que les princes du sang et doivent et ne rendent plus, et savoit, outre beaucoup de science, l'histoire avec justesse, et plaçoit avec un art caché ce qu'il pouvoit de plus obligeant; l'esprit brillant, gai, vif, des reparties plaisantes et jamais blessantes, et avec toute la futilité du monde, de la cour, et des femmes, l'esprit solide, et infiniment sensé; la valeur des héros, leur maintien à la guerre, leur simplicité, les marques de leurs talents pouvoient passer pour les derniers coups de pinceau de son portrait. Mais il avoit comme tous les hommes une contre-partie. Il étoit bas courtisan, quoi qu'en se respectant. Il ménageoit tout, et montroit trop qu'il sentoit ses besoins en tous genres de choses et d'hommes. Il étoit avide de bien et avare, même injuste et ardent. Le contraste de ses voyages de Pologne et de Neufchâtel ne lui fit pas honneur; ses procès avec madame de Nemours et sa manière de les suivre ne lui en fit pas davantage, et encore moins sa basse complaisance pour la personne et le rang des bâtards, qu'il ne pouvoit souffrir, et pour tous ceux dont il pouvoit avoir besoin, toutefois avec plus de réserve sans comparaison que M. le Prince. Le roi étoit visiblement peiné de la considération qu'il ne pouvoit lui refuser, et qu'il étoit exact à n'outrepasser pas d'une ligne. Il ne lui avoit jamais pu pardonner son voyage d'Hongrie; les lettres interceptées qui lui avoient été écrites et qui avoient perdu les écrivains, quoique fils de ses favoris, avoient allumé une haine dans madame de Maintenon et une indignation dans

le roi que rien n'avoit pu effacer. Les vertus, les agréments, la réputation, l'amour général pour ce prince lui étoient devenus des crimes; le contraste de M. du Maine excitoit un dépit journalier dans sa gouvernante et dans son tendre père, qui leur échappoit malgré eux; enfin la pureté de son sang, le seul qui ne fût point mêlé avec la bâtardise, étoit un autre démérite qui se faisoit sentir à tous moments. Jusqu'aux amis du prince de Conty étoient odieux et le sentoient, et malgré la crainte servile de la cour, on aimoit à s'approcher de ce prince, et on y étoit flatté d'y avoir un accès familier. Le monde le plus choisi le couroit jusque dans le salon de Marly, où il tenoit des conversations charmantes de toutes sortes de choses et de matières, à mesure qu'elles se présentoient, où jeunes et vieux trouvoient leur instruction et leur plaisir par l'agrément et la netteté de sa mémoire, et en oublioient quelquefois leur repas; le roi en étoit piqué, on le savoit, et toutefois on ne pouvoit s'en déprendre. Jamais homme n'eut tant d'art caché sous une simplicité si naïve; tout en lui couloit de source, rien ne lui coûtoit; on n'ignoroit pas qu'il n'aimoit rien, on le lui pardonnoit et on l'aimoit. Monseigneur, auprès duquel il avoit été élevé, conservoit pour lui autant de distinction qu'il en étoit capable, mais il n'en avoit pas moins pour M. de Vendôme. L'intérieur de sa cour étoit partagé entre eux; le roi portoit en tout M. de Vendôme; la rivalité étoit grande entre M. le prince de Conty et lui, on en a vu quelques éclats de l'insolence du grand prieur. L'aîné fut plus sage, et travailloit mieux en dessous; son élévation rapide à l'aide de M. du Maine, et surtout le commandement des armées, mit le comble entre eux, sans toutefois rompre les bienséances. Monseigneur le duc de Bourgogne étoit élevé de mains favorables au prince de Conty, qui étoit fort mesuré avec lui au dehors, mais la liaison d'estime et d'amitié intérieure étoit solidement établie et entretenue. Ils avoient mêmes ennemis, mêmes jaloux, et l'union étoit intime sous un extérieur uni. M. le duc d'Orléans et lui n'avoient jamais pu compatir ensemble; l'extrême supériorité de rang avoit blessé les princes du sang; M. le prince de Conty s'étoit laissé entraîner aux autres, lui et M. le Duc l'avoient un peu traité en petit garçon à sa première campagne, et l'autre ne l'avoit pu oublier. La jalousie d'esprit, de valeur, de savoir les écarta encore davantage, et M. le duc d'Orléans, qui ne savoit pas se rassembler le monde, ne pouvoit se défaire du dépit de le voir bourdonner autour du prince de Conty. Un amour domestique acheva de l'outrer. Conty charma qui, sans être cruelle (1), ne fut jamais prise que pour lui;

(1) Saint-Simon a recopié cette phrase dans ses Mémoires sans la corriger. On lit dans l'édition publiée par M. Chéruel : « Conti charma une [personne]

c'est ce qui ternit sur la Pologne. Ce même amour n'a fini qu'avec lui; il dura longtemps après lui dans l'objet qui l'avoit fait naître, et peut-être y dure-t-il encore au fond d'un cœur qui n'a pas laissé de s'abandonner ailleurs. M. le Prince ne pouvoit s'empêcher d'aimer son gendre, qui lui rendoit de grands devoirs, et malgré de grandes raisons domestiques son goût et son penchant l'entraînoient vers lui; ce n'étoit pas sans nuages. L'estime venoit au secours du goût, et triomphoit presque toujours de dépit; ce gendre étoit toute la consolation de madame la Princesse et son cœur; il vivoit avec une considération infinie pour sa femme et même avec amitié, non sans en être souvent importuné de ses humeurs, de ses caprices, de ses jalousies. Il glissoit sur tout cela, et n'étoit pas beaucoup avec elle. Pour son fils, tout jeune qu'il étoit, il ne le pouvoit souffrir et le marquoit trop dans son domestique. Son discernement le lui présentoit par avance tel qu'il devoit paroître un jour, et il eût mieux aimé n'en avoir point; sa fille, morte duchesse de Bourbon, étoit toute sa tendresse. Pour M. le Duc et lui, ils étoient le fléau l'un de l'autre ; on a pu deviner que cela n'étoit pas surprenant, et d'autant plus fléau réciproque que l'âge et la parité du rang, la proximité redoublée, tout avoit beaucoup contribué à les faire vivre ensemble à l'armée, à la cour, presque toujours dans les mêmes lieux, et quelquefois même dans Paris. Outre les raisons intimes, jamais deux hommes ne furent plus opposés ; la jalousie de M. le Duc étoit une sorte de rage qu'il ne pouvoit cacher des applaudissements, de l'amour, de la réputation qui environnoient son beau-frère et qui le piquoient d'autant plus vivement que le prince de Conty couloit tout avec lui, et l'accabloit de devoirs et de prévenances. Pour M. du Maine, il n'y avoit que la plus nécessaire bienséance, ni avec madame du Maine et avec peu de contrainte d'ailleurs; le prince de Conty en savoit et en sentoit trop pour ne pas s'accorder quelque liberté là-dessus, qui lui étoit d'autant plus douce qu'elle étoit applaudie, et quelque courtisan qu'il fût il lui étoit difficile de se refuser toujours de toucher par un endroit sensible ce qu'on n'osoit relever. Il n'avoit jamais pu se réconcilier le roi, quelques soins, quelques humiliations, quelque art, quelque persévérance qu'il y eût employés, et c'est de cette haine qu'il mourut, désespéré de ne pouvoir atteindre à quoi que ce fût, et moins encore au commandement des armées. Il chercha à noyer son amertume dans les plaisirs; son corps, qui n'étoit pas fait pour eux et que

---

qui, sans être cruelle. » Cette double réticence est d'autant plus singulière qu'en 1697, lors de l'élection du prince de Conty au trône de Pologne, Saint-Simon dit en toutes lettres : « Qui fut à plaindre ? ce fut madame la Duchesse. Elle aimoit, elle étoit aimée, elle ne pouvoit douter qu'elle ne le fût plus que l'éclat d'une couronne. »

ceux de la jeunesse avoient déjà altéré, ne put soutenir ce qu'il lui présentoit; la goutte l'accabla. Privé des plaisirs et livré aux douleurs de l'esprit, assujetti au régime, il se mina et il ne vit de retour que pour l'accabler davantage. La triste campagne de Lille vainquit enfin le roi durant son cours. Après que Chamillart eut vaincu la répugnance de madame de Maintenon par le tableau de l'état présent des affaires, il fut résolu de mettre le prince de Conty à la tête de l'armée de Flandre, comme une dernière et nécessaire ressource; Chamillart lui en porta la nouvelle. Le prince tressaillit de joie; mais il savoit en même temps combien peu il avoit à compter sur sa santé; elle ne tarda pas à lui en faire sentir les funestes marques, et il périt lentement dans les regrets d'avoir été conduit à la mort par la disgrâce, et de ne pouvoir être ressuscité par le retour du roi et par l'ouverture d'une si brillante carrière. Le P. de la Tour, général de l'Oratoire, fut celui qu'il choisit pour lui aider à bien mourir; il tenoit tant à la vie et venoit d'y être si fortement rattaché qu'il eut besoin du plus grand courage. Trois mois durant, la foule remplit toute sa maison et le peuple la grande place qui y mène; les églises retentissoient des vœux de tous, et des plus obscurs comme des plus connus. Il reçut plus d'une fois les sacrements avec une grande piété, et il mourut parlant au milieu de quelques gens de bien qu'il ne vouloit pas qui l'abandonnassent, et comptant dans son fauteuil les moments qu'il avoit encore à vivre. Les regrets furent universels, et sa mémoire est encore chère. Le roi s'en sentit fort soulagé et M. le Duc bien davantage. Paris ni même la cour ne pardonnèrent point à Monseigneur d'être venu à l'opéra un jour qu'on porta le saint sacrement au prince. Il fut presque en tout fort semblable à Germanicus; il eût peut-être été moins grand par l'effet qu'il ne le demeura par l'espérance; avec une grande valeur de cœur, il n'avoit pas toute la fermeté d'esprit. Il eût peut-être été timide à la tête d'un conseil et d'une grande armée.

Samedi 23, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et alla l'après-dînée se promener à Trianon, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le roi a donné 20,000 écus de pension à madame la princesse de Conty et 10,000 à M. le comte de la Marche, son fils, qui s'appellera présentement le prince de Conty. Il ne restoit à madame la princesse de Conty que 50,000 livres de rente, savoir : 25,000 de son douaire et 25,000 que M. le Prince, son père, lui avoit donnés en la mariant. M. le comte de la Marche

avoit déjà 40,000 francs de pension, ainsi il en a 70,000 présentement. M. le prince de Conty, par son testament, donne 500,000 francs et 10,000 francs de pension à chacune des deux princesses, ses filles. — Monseigneur revint le soir de Meudon, et il y eut comédie; il n'y en a jamais ici quand il n'y est pas. — On a reçu des lettres du maréchal de Tessé du 2. Il est encore à Rome et n'étoit pas encore guéri de l'opération qu'on lui a faite; mais il espéroit en pouvoir partir dans peu de jours et arriver ici à Pâques.

Dimanche 24, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et entendit le sermon l'après-dînée, après quoi il alla chez madame la Duchesse, chez madame la princesse de Conty la grande et chez madame du Maine. Madame la duchesse de Bourgogne suivit le roi au sermon et alla ensuite faire les visites qu'il avoit faites. Le roi prendra demain le deuil de M. le prince de Conty. Le roi travailla le soir avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier, au soir, de M. de Boufflers. Il paroît qu'on n'est pas si content des nouvelles qu'il a apportées que de celles qu'on avoit eues vendredi. — Le roi a réglé que M. le duc d'Enghien iroit mercredi donner de l'eau bénite pour lui au corps de M. le prince de Conty. M. de la Trémoille l'accompagnera, et le marquis de Hautefort portera la queue de sa robe de deuil. J'en marquerai mercredi la cérémonie; on en fait toujours une pareille à la mort des princes du sang. — On apprend par les lettres qu'on a reçues de Madrid que la princesse des Ursins avoit pensé mourir d'une colique violente qu'on appelle ordinairement une colique de Poitou, mais qu'elle étoit hors de danger.

Lundi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches qu'il n'avoit pas tenu depuis quelques semaines, et avant que d'y entrer il fut assez longtemps enfermé avec le maréchal d'Harcourt. Il lui donna encore une audience en sortant de table et puis il travailla avec M. de

Pontchartrain. Les deux audiences du maréchal d'Harcourt dans le même jour font raisonner les courtisans. M. de Chamillart travailla le soir avec le roi chez madame de Maintenon. — On croit que le maréchal d'Harcourt commandera cette année une armée, mais on ne sait pas encore laquelle et rien ne sera public là-dessus que quand M. le maréchal de Boufflers sera arrivé. On l'attend ici à la fin de la semaine. Sa santé est un peu meilleure, mais il est hors d'état de pouvoir faire la campagne. — L'abbé de la Boulidière est mort. Il avoit été aumônier de la reine et puis de madame la duchesse de Bourgogne. Il étoit trésorier de la Sainte-Chapelle de Bourges, et ce bénéfice vaut, dit-on, 4 à 5,000 livres de rente. — Le roi a pris le deuil en noir de M. le prince de Conty et le portera quinze jours.

Mardi 26, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. Il alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Rodemaker, mestre de camp de cavalerie, est mort. Le roi a donné son régiment à Lessar, très-ancien officier. — Le bruit se répand fort que Monseigneur ira commander l'armée de Flandre ; cependant les bruits de paix continuent, et toutes les nouvelles qu'on a de Vienne, d'Angleterre et de Hollande en parlent, comme si elle étoit fort avancée. — Milord Marlborough est encore à la Haye, et on compte que le prince Eugène y viendra à son retour de Vienne. — Le parlement d'Angleterre a fait une adresse à la reine Anne par laquelle toute la nation la supplie de ne se laisser pas aller à la douleur que lui cause la mort du prince George, son mari, et l'exhorte fort à songer à un second mariage. Il paroît que les Anglois sont mécontents du roi de Portugal d'avoir fait une convention avec les Espagnols par laquelle les paysans des deux royaumes pourront continuer à cultiver leurs terres sans que les troupes de part et d'autre les troublent et les inquiètent.

Mercredi 27, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, entendit l'après-dînée le sermon, où madame la duchesse de Bourgogne ne put l'accompagner, parce qu'elle est fort enrhumée. — M. le duc d'Enghien alla à Paris jeter de l'eau bénite sur le corps de M. le prince de Conty, accompagné du duc de la Trémoille. Le marquis de Hautefort portoit la queue de sa robe de deuil. Il étoit suivi de M. Desgranges, maître des cérémonies. M. le duc d'Enghien étoit allé descendre aux Tuileries et là étoit monté dans un carrosse du roi. Douze gardes de S. M. et quelques-uns des Cent-Suisses le suivoient. Il fut reçu à l'hôtel de Conty par M. le Duc, accompagné des ducs de Luxembourg et de Duras, et on lui rendit les mêmes honneurs qu'à la personne même du roi. Cette cérémonie-là se fait toujours à la mort des princes du sang. Son corps demeurera exposé encore quelques jours, et puis on le portera à Saint-André-des-Arts, sa paroisse, où il a voulu par son testament être enterré auprès du corps de madame la princesse de Conty, sa mère. — Le duc de Noailles fit faire un service magnifique à Paris, dans l'église des Feuillants, pour le maréchal son père, et le P. de la Rue en fit l'oraison funèbre.

Jeudi 28, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. M. le Duc, M. le duc d'Enghien, M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse allèrent donner de l'eau bénite au corps de M. le prince de Conty. Le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et la cour des monnoies y allèrent aussi. — Par les dernières nouvelles qu'on a de Rome, la plaie du maréchal de Tessé n'étoit pas entièrement refermée ; c'est ce qui l'avoit empêché d'en repartir. Il a écrit une seconde lettre au pape encore plus forte que la première. Il mande ici qu'il espère pouvoir sortir de Rome avant le 20 du mois qui vient. Les Allemands continuent à faire de grands désordres dans l'Etat ecclésiastique, sans avoir égard à la

paix conclue entre l'empereur et le pape. On assure même qu'ils ont pillé la ville de Rimini et plusieurs autres petites villes. On ne sait point bien encore les conditions de cette paix. — M. le duc d'Orléans a fait Longepierre sous-gouverneur de M. le duc de Chartres. Il ne fait point de ces choix-là sans l'agrément du roi. On n'a point encore nommé le gouverneur de ce prince.

Vendredi 1er mars, à Versailles. — Le roi entendit le sermon et puis alla se promener à Trianon. Il croyoit travailler le matin avec le P. le Tellier, son nouveau confesseur ; mais la fièvre a retenu le révérend Père à Paris. — On attend après-demain ici le maréchal de Boufflers, et dès qu'il sera arrivé on croit que le roi nommera ceux qui doivent commander ses armées. — Une flotte hollandoise de cent navires marchands, convoyée par huit vaisseaux de guerre, a été battue d'une rude tempête sur les côtes de Norwége, et plusieurs de ces bâtiments ont péri. — On parle toujours fort de paix et on assure que le président Rouillé est chargé de quelques propositions qui tendent à la conclusion, et qu'il doit partir incessamment.

Samedi 2, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le marquis de Nesle, capitaine-lieutenant des gendarmes écossois, épouse mademoiselle de la Meilleraye, à qui le père promet 500,000 francs, savoir : 100,000 écus présentement, dont on ne lui payera que la rente, et 200,000 francs après la mort du père et de la mère, qui seront pris sur les biens libres du duc de Mazarin. On avoit cru que le marquis de Nesle épouseroit mademoiselle de Mailly, sa cousine germaine; mais la vieille madame de Mailly, leur grand'mère à tous deux, n'a point voulu ce mariage ; elle donne 30,000 livres de rente au marquis de Nesle. — Le maréchal de Boufflers est arrivé ce soir à Paris, et nous le verrons demain au lever du roi.

Dimanche 3, à Versailles. — Le roi, après son lever, en-

tretint assez longtemps le maréchal de Boufflers avant que d'aller à la messe. Après la messe il tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il entendit le sermon et ensuite il donna encore une longue audience au maréchal de Boufflers et puis au maréchal de Villars, après quoi il travailla avec M. de Chamillart, qui vint, après avoir travaillé avec le roi, trouver Monseigneur, qui étoit chez madame la Duchesse, et lui dit que le roi avoit déclaré qu'il iroit cette année commander l'armée de Flandre et qu'il auroit sous lui le maréchal de Villars. Monseigneur savoit ce secret-là il y avoit déjà quelque temps, mais il est aussi impénétrable sur les secrets que le roi. Monseigneur le duc de Bourgogne ira commander l'armée d'Allemagne et aura sous lui le maréchal d'Harcourt. Monseigneur le duc de Berry suivra Monseigneur son père et servira volontaire comme la campagne dernière. M. le duc d'Orléans commandera l'armée d'Espagne comme l'année passée, et M. le maréchal de Berwick commandera l'armée du Dauphiné.

Lundi 4, à Versailles. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Il travailla le soir avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon (1). M. de Chamillart alla l'après-dînée à Saint-Germain apprendre au roi d'Angleterre la disposition des armées. S. M. B. veut servir volontaire en Flandre dans l'armée de Monseigneur, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, comme l'année passée. On ne dit point encore ce que fera l'électeur de Bavière. — Le duc de Berwick a demandé au roi que Cilly, lieutenant général qui servoit les années passées en Espagne, pour qui il a beaucoup d'estime et d'amitié, serve cette année en Dauphiné avec lui, et le roi le lui a accordé. Cilly, qui est ici depuis quelques temps, avoit fort prié le duc de Berwick qu'il pût servir sous lui.

---

(1) « Nous avons le dégel depuis hier; tout le monde s'en réjouit, et parti-

Mardi 5, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Il a donné plusieurs audiences ces jours-ci aux généraux qui vont commander ses armées. Monseigneur a été souvent enfermé avec le maréchal de Villars, et monseigneur le duc de Bourgogne avec le maréchal d'Harcourt. Le maréchal de Villars partira dans peu de jours pour la Flandre. — Les évêques ou archevêques qui sont à Paris s'assemblèrent après la mort de M. le prince de Conty et députèrent huit d'entre eux pour aller donner de l'eau bénite au corps de M. le prince de Conty le même jour que M. le duc d'Enghien y alla de la part du roi. M. le cardinal de Noailles y a été aussi depuis, à la tête du clergé de sa cathédrale. — M. le président Rouillé a reçu des passe-ports de Hollande pour aller en ce pays-là, où l'on croit que les négociations pour la paix pourront avoir une conclusion prompte et heureuse. On parle déjà qu'il y pourra avoir une cessation d'hostilités avant le mois de mai.

Mercredi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et comme il étoit prêt de se mettre à table pour dîner, il sentit quelques mouvements de coliques assez violents. Il renvoya son dîner et se mit au lit; il prit quelques remèdes, qui le soulagèrent fort. Il garda sa chambre tout le jour. Monseigneur alla à Saint-Germain avec madame la Duchesse, madame la princesse de Conty et madame du Maine; ils en revinrent de fort bonne heure et trouvèrent le roi presque sans douleur. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry passèrent presque toute l'après-dînée avec le roi, et sur le soir le roi

---

culièrement la halle, dont les harengères, une d'entre elles chargée de la parole, s'étoient mises en marche pour aller demander le rabais du pain au roi; mais elles furent arrêtées au pont de Sève par les troupes de M. d'Argenson, qui les firent revenir. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 4 mars.)

y fit venir madame de Maintenon, qui ne se portoit pas trop bien. Le roi soupa en robe de chambre, où les courtisans entrèrent comme à son dîner, et se coucha un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et ne souffroit plus du tout en se couchant. — Le corps de M. le prince de Conty fut porté à Saint-André des Arts, sa paroisse, et fut enterré auprès du corps de madame la princesse de Conty, sa mère *. — M. le président Rouillé partit le soir de Paris; cependant on fait encore un peu de mystère de son départ.

* M. le prince de Conty avoit conservé une extrême vénération pour madame sa mère, dont la vertu et la piété ont toujours été au plus haut point, et en même temps très-aimable, et il voulut être enterré auprès d'elle. Ses enfants étant tout petits chez elle à Paris, déjà veuve, elle appela en pleine nuit, elle et sa maison déjà couchée, et ordonna qu'on lui apportât ses enfants; cela surprit fort ses gens, qui lui représentèrent ce qui se pouvoit sur un ordre si bizarre, qu'ils dormoient, qu'on les enrhumeroit, et qu'il n'y avoit point de cause ni de raison, etc. Elle persista, et comme on tardoit, elle rappela encore et réitéra son ordre si fermement qu'elle fut obéie. A peine ses enfants étoient-ils dans sa chambre que celle où ils couchoient tous deux et d'où on les avoit apportés fondit tout entière sans que personne se fût aperçu qu'elle menaçât en rien. M. le prince de Conty se souvenoit toujours de cela avec admiration pour madame sa mère, qui ne voulut jamais dire qui l'avoit obligée à envoyer querir ainsi ses enfants.

Jeudi 7, à Versailles. — Le roi passa la nuit sans aucune douleur, dormit fort tranquillement, dîna de bonne heure, alla se promener à Marly, où il fait beaucoup planter, et en revint à l'heure ordinaire sans s'être ressenti de son mal de hier. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry coururent le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. le comte de Toulouse. —Milord Marlborough a envoyé au comte de Tallard son acte de liberté sans être échangé. Il avoit été pris à la bataille de Ramillies n'étant que mousquetaire. Il est présentement colonel d'un petit vieux corps qui étoit en Flandre et qui marche en Allemagne pour servir dans l'armée de monseigneur le

duc de Bourgogne. — M. de Ligondez, qui a été brigadier de cavalerie, est mort chez lui en Auvergne. Il étoit lieutenant général de Saintonge et d'Angoumois et avoit quelques pensions du roi. Sa lieutenance générale vaut 5 à 6,000 francs, et on avoit diminué les appointements de la lieutenance générale de la Marche pour augmenter les appointements de celle-là.

Vendredi 8, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son nouveau confesseur; l'après-dînée il alla au sermon. — M. le marquis de Janson *, enseigne des mousquetaires, qui est malade depuis longtemps sans espérance de pouvoir se rétablir, a obtenu du roi la permission de vendre cette charge, dont il aura au moins 25,000 écus. — M. de Balincourt, capitaine des chasses de la plaine de Billancourt, qui avoit acheté cette charge du feu baron de Beauvais, la revend présentement au baron de Beauvais, fils de celui de qui il l'avoit achetée. — Monseigneur le Dauphin et madame la duchesse de Bourgogne, après la messe, tinrent sur les fonts le fils de M. de Gondrin, qui a plus d'un an. — On mande d'Allemagne que le prince de Hesse-Cassel songe à épouser la reine Anne et que milord Marlborough est fort dans ses intérêts et que c'est même lui qui lui a donné cette vue-là, le voulant servir de tout son crédit et de celui de sa femme, qui sont grands auprès de cette reine.

* Ce Janson-là étoit un homme fort bien fait, estimé et riche, neveu du cardinal de Janson. Il étoit dans la dévotion depuis du temps, qui croissoit en lui sans cesse. Il se retira en Provence, où il bâtit un fort beau château; appliqué du reste à toutes sortes de bonnes œuvres. Ce château fini, il s'y trouva trop bien; et d'ailleurs trop détourné des visites, il se retira à un demi quart de lieue chez des Minimes fondés par les seigneurs de cette terre. Il y vécut près de vingt ans comme eux, toujours au chœur jour et nuit, et au réfectoire comme eux, peu au jardin, toujours à lire ou à prier dans sa chambre, et ne voulant voir qui que ce soit, que de pauvres gens qu'il alloit quelquefois assister. Il s'étoit réservé assez peu qu'il donnoit presque tout en aumônes, et souffroit avec une admirable patience l'ingratitude

et la grossièreté de ces Minimes, qui en usoient mal avec lui. Il en sortit quelques temps courts, à deux ou trois reprises, par des nécessités domestiques; toujours gai, mais aussi modeste et aussi retiré à Aix et à Arles, dont il vit son frère archevêque, que dans son couvent, où il mourut saintement (1) après de longues épreuves.

Samedi 9, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, alla l'après-dînée se promener à Trianon et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur alla dîner à Meudon, d'où il ne reviendra que vendredi. — On croyoit que les officiers généraux des armées seroient nommés aujourd'hui, mais cela est remis à mercredi, à ce qu'on croit. — Depuis la mort de madame de Montgon, dame du palais, le roi avoit laissé par prêt à M. de Montgon, son mari, le logement qu'elle avoit ici dans le corps du château et lui avoit fait espérer, en lui ôtant cet appartement, qu'il lui en donneroit quelque autre. Il y en a eu un de vacant dans la cour des secrétaires d'État par la mort de M. d'Avaux, et le roi l'a donné à M. de Montgon et a donné celui qu'il occupoit à madame de Courcillon, ma belle-fille. Le roi eut la bonté de nous envoyer hier M. Blouin pour nous l'apprendre. Nous n'aurions osé le demander, quelque plaisir que cela nous fît et quoique cela nous convînt tout à fait; mais pendant que M. de Montgon l'occupoit nous ne croyions pas qu'il fût honnête de le demander.

Dimanche 10, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire et l'après-dînée entendit le sermon avec toute la maison royale. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le maréchal de Villars a pris congé de la cour pour s'en aller en Flandre; mais il reviendra de Paris, où il est allé pour deux jours et où il donnera les ordres pour son départ. Il verra Monseigneur mardi au soir à Meudon et viendra ici avec lui mercredi matin, où il recevra les derniers ordres du

(1) En 1728.

roi. — Madame la maréchale de Vivonne mourut hier au soir à Paris, où elle vivoit fort retirée; il y avoit même plusieurs années qu'elle n'étoit venue ici. Elle étoit grand'mère du duc de Mortemart * et du comte de Sainte-Maure. Elle avoit plusieurs filles, qui sont encore en vie et qui sont madame l'abbesse de Beaumont, la duchesse d'Elbeuf, femme du duc d'Elbeuf, la marquise de Castries, la duchesse de Lesdiguières, femme du duc de Lesdiguières d'aujourd'hui, et madame l'abbesse de Fontevrault. Elle étoit demi-sœur de la duchesse de Créquy et veuve du maréchal de Vivonne. — Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry, après avoir entendu le salut ici, allèrent à Meudon voir Monseigneur; mais ils y demeurèrent fort peu, et madame la duchesse de Bourgogne eut encore le temps de jouer avant souper chez madame de Maintenon comme à son ordinaire.

* Ces MM. de Mortemart se ruinoient régulièrement de père en fils sans attendre davantage, et se remplumoient aussi par de riches mariages. Madame de Vivonne fut une de ces riches héritières, fille unique de M. de Mesmes, président à mortier, fils de celui qui avoit été lieutenant civil et député du tiers état aux derniers états généraux tenus à Paris en 1614, et qui mourut en 1650. La mère de madame de Vivonne étoit veuve de M. Saint-Gelais, dont elle avoit eu une fille unique, qui fut la duchesse de Créquy, dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse. M. de Mesmes avoit deux frères cadets, savoir : M. d'Avaux, si célèbre par ses ambassades et qui fut surintendant des finances, qui mourut aussi en 1650 et ne s'étoit point marié, et M. d'Irval, puis de Mesmes, aussi président à mortier, père d'autre président de Mesmes et du dernier M. d'Avaux, et grand-père de M. de Mesmes, mort premier président entre MM. Pelletier et de Novion. L'esprit et la singularité de madame de Vivonne étoit digne de l'alliance des Mortemart; c'étoit entre elle et M. de Vivonne des farces quand ils étoient ensemble, mais cela ne leur arrivoit pas souvent. Ses belles-sœurs la considéroient sans l'aimer, et c'étoit entre elles des coups de bec très-divertissants. M. de Vivonne et elle se ruinèrent à qui mieux mieux; jamais tant d'esprit dans un ménage; jamais tant de désordre dans tous les deux; jusques à leurs querelles étoient plaisantes. Elle demeura fort mal à son aise dans sa viduité, et réduite à loger chez un inten-

dant qui s'étoit enrichi avec eux. Elle devint fort dévote à la fin de sa vie et même pénitente, et il sortoit de cette dévotion des traits charmants. On se seroit brouillé avec elle de l'appeler Maréchale; avec ce titre, elle ne le signoit jamais.

Lundi 11, *à Versailles*. — Le roi dîna de fort bonne heure et alla se promener à Marly; au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. Monseigneur le duc de Berry alla avec madame la Duchesse dîner à Meudon, d'où ils ne revinrent qu'à trois heures du matin. — On ne sait point encore qui seront les aides de camp de Monseigneur; jusques ici il n'y a de nommé que M. d'Entragues, qui a l'honneur d'être cousin germain de madame la princesse de Conty. — Le roi a donné la lieutenance générale de Saintonge et d'Angoumois au vieux Brissac, qui quitta l'année passée la charge de major des gardes du corps et qui a quatre-vingts ans passés. Il a le gouvernement de Guise depuis longtemps. — Le roi, qui ne devoit porter le deuil de M. le prince de Conty que quinze jours, l'a prolongé sur des nouvelles qu'il a reçues qu'un des enfants de l'électeur de Bavière étoit mort; cependant on ne lui en a pas encore donné part. Il en portera le deuil et ne veut point avoir à changer d'habits si souvent.

Mardi 12, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances à l'ordinaire; il travaille toujours avec M. Desmaretz après ce conseil. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent à Meudon après dîner, où il y eut plusieurs reprises de jeu; ils en partirent à neuf heures pour revenir ici, et le maréchal de Villars y arriva de Paris après qu'ils furent partis et y travailla avec Monseigneur. Monseigneur le duc de Bourgogne aura les mêmes aides de camp qu'il avoit l'année passée en Flandre, hormis le marquis d'Épinay, colonel de dragons, qui servira à son régiment. En sa place d'aide de camp, on met le marquis de Prie, neveu de la feue maréchale de la Mothe. — Bois-

seuil * mourut ici après une assez longue maladie. Le roi nous en parla à son coucher comme d'un homme qu'il regrettoit fort, et aujourd'hui même avant qu'il mourût le roi lui avoit fait dire par Blouin qu'il auroit soin de son neveu, qui est mousquetaire. Boisseuil n'avoit jamais été marié; c'étoit lui qui dressoit tous les chevaux que le roi montoit et étoit le meilleur homme de cheval qui fût en France.

* Boisseuil étoit un très-brave gentilhomme et plein d'honneur, bien fait et pauvre, que les dames avoient soutenu en jeunesse. Sa connoissance et son adresse pour tout ce qui regardoit les chevaux le plaça à la grande écurie, où il eut toute la confiance de madame d'Armagnac, qui la gouvernoit, et toute l'autorité de M. le Grand. Tout cela ensemble et le talent de plaire aux valets le mit à merveille avec le roi, qui fit pour lui ce qu'il eût été difficile d'en espérer pour un seigneur distingué. La cour étoit à Nancy; Boisseuil étoit gros joueur, de compte exact et sûr, mais vilain joueur de sa nature, et qui par la suite s'augmenta aux derniers excès, et en tout fort mal endurant. On jouoit gros jeu au lansquenet : un de ces gens sans nom que les gros jeux attirent coupoit, et gagnoit beaucoup; Boisseuil, chagrin de perdre, l'examina de près, vit au net sa friponnerie, l'épie, le prend sur le fait ayant la main, s'élance sur la sienne, la lui serre et les cartes dedans, et lui dit qu'il est un fripon. L'autre s'écrie, se secoue, et Boisseuil à serrer plus fort, qui lui dit que la compagnie en va être juge, et que, s'il s'est trompé, il est prêt à lui en faire raison. L'autre, ne se pouvant tirer de ses serres, fut réduit à laisser voir sa turpitude au net, et s'en fut de honte et de rage; mais ce ne fut pas tout. C'étoit un fripon, mais un brave fripon, qui attendoit Boisseuil à la sortie, l'emmena à l'écart, se battit très-bien avec lui, et lui donna deux coups d'épée dans le corps, dont Boisseuil pensa mourir. On n'a pas ouï parler de ce galant depuis, et le roi ne voulut jamais faire semblant de rien savoir ni de s'apercevoir de l'absence de Boisseuil. Il étoit devenu si insolent de sa familiarité avec le roi, de celle que le jeu lui avoit acquise, et où il se maintenoit avec tout le monde, et de son autorité à la grande écurie, qu'il y maîtrisoit madame d'Armagnac, brutalisoit M. le Grand, et avoit anéanti le comte de Brionne, survivancier de son père, au point qu'il n'osoit se mêler de quoi que ce fût. Il n'y avoit que le chevalier de Lorraine qu'il ménageât; tous les autres frères et enfants de M. le Grand, il les traitoit à faire honte, et tout ce qui jouoit, hommes et femmes, avec très-peu de ménagement. Il faisoit peur à voir avec des yeux furieux d'habitude et qui lui sortoient de la

tête, et pourtant assez bon homme d'ailleurs. Enfin il s'étoit fait un personnage à qui personne, quel qu'il fût, ne vouloit déplaire.

Mercredi 13, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il donne tous les mercredis une longue audience au cardinal de Noailles avant le conseil. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le sermon, après quoi il entra chez madame de Maintenon, où il fit voir à madame la duchesse de Bourgogne les belles et rares coquilles que Tournefort lui a laissées en mourant avec beaucoup d'autres curiosités. Monseigneur vint ici le matin dans sa berline et y amena avec lui le maréchal de Villars. Ils travaillèrent avec le roi avant le conseil et puis le maréchal prit congé de S. M.; Monseigneur demeura au conseil, et après le conseil retourna dîner à Meudon. — M. de Monasterol vint donner part au roi de la mort du cadet des fils de l'électeur de Bavière; il lui reste encore quatre garçons. Monasterol n'étoit point en grand deuil, parce qu'en Bavière on ne le porte pas des enfants au-dessous de sept ans; mais le roi le prendra et le portera jusqu'à Pâques. Il est grand-oncle à la mode de Bretagne du prince qui vient de mourir; Monseigneur, qui est oncle, portera le deuil trois mois et monseigneur le duc de Bourgogne six semaines *.

* Voilà où le conduisit le deuil d'un maillot de M. du Maine; une cour qui n'avoit jamais porté le deuil des enfants de la reine au-dessous de sept ans, et qui le prend d'un autre dont, dans sa propre cour, on ne le porte pas.

Jeudi 14, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. Monseigneur le duc de Bourgogne joue tous les jours chez lui au papillon, où tous les courtisans viennent lui faire leur cour, et madame la duchesse de Bourgogne y vient et y mène ses dames. Elle y demeure jusqu'à huit heures, qui est la fin de son jeu, et puis elle va chez madame de Maintenon, où elle joue

dans son cabinet. — De Fesne est monté à la charge de Boisseuil. On a donné la charge de Fesne à de Vaux, écuyer de M. le comte de Brionne et un peu parent de madame la comtesse de Brionne, et le roi donne 500 écus de pension au neveu de Boisseuil, à qui il a dit : « Soyez sage et assidu, et j'aurai soin de vous. » — On parle toujours fort de paix ; c'est à M. de Torcy seul des ministres à qui on en rend compte. On ne s'adresse point à M. de Chamillart pour cela, et par là les choses sont remises dans l'ordre ; car ces négociations-là dépendent de la charge de M. de Torcy, secrétaire d'État des étrangers *. M. de Bergeyck est revenu à Mons, et M. Rouillé continue son voyage, et on ne dit point dans quel lieu il va conférer avec les députés de Hollande.

* C'étoit pitié que le besoin pressant et le désir extrême de la paix. Chamillart s'en étoit mêlé tant qu'il avoit pu à l'insu, puis en cachette de Torcy, de concert avec le roi, jusqu'à y avoir employé le médecin Helvétius, qu'il envoya en Hollande sous prétexte d'aller voir son père : cet homme avoit de bons remèdes, mais nulle aptitude à négocier, et ces manières de traiter ne servoient qu'à montrer la foiblesse, à faire roidir les alliés et à leur faire demander en riant si Torcy et Chamillart, qui, souvent sans le savoir se barroient l'un l'autre, servoient des maîtres différents. Chamillart, à qui rien n'avoit réussi et qui commençoit fort à déchoir, ne put soutenir ces négociations indirectes, et le roi, lassé de leurs inconvénients, voulut enfin qu'il ne s'en mêlât plus.

Vendredi 15, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla se promener l'après-dînée à l'entour de la pièce des Suisses, où il fait planter. Monseigneur revint de Meudon au soir. — Les placets pour tout ce qui regarde les demoiselles de Saint-Cyr ne seront plus renvoyés au père confesseur du roi ; on les renverra à M. Voisin, qui étoit déjà chargé de toutes les autres affaires de cette maison. — Le roi d'Espagne a fait défendre au nonce qui est à Madrid de se présenter devant lui et a fait ôter de sa chapelle le siége qui avoit accoutumé d'être mis pour le nonce à la messe du roi. Il l'empêche aussi

de jouir de beaucoup de droits qu'il avoit en Espagne à la vacance des bénéfices, S. M. C. étant fort mécontente de l'accommodement du pape avec l'empereur par lequel S. S. reconnoît l'archiduc pour roi. Les autres conditions de ce traité ne sont point encore rendues publiques; ce qu'il y a de certain, c'est que le pape a cassé toutes ses troupes de nouvelles levées.

Samedi 16, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et alla l'après-dînée se promener à Marly. Au retour il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — On croyoit que les officiers généraux qui doivent servir dans cette campagne seroient nommés, mais cela est remis à mardi. — Monseigneur alla aussi à Marly voir les derniers plans que le roi y a faits depuis son dernier voyage, et le soir il y eut comédie pour la dernière fois de l'hiver. On les recommence d'ordinaire au voyage de Fontainebleau. — La place d'aumônier vacante chez le roi par la mort de l'évêque de Saint-Omer n'avoit point encore été remplie. Elle a été donnée à l'abbé d'Argentré, homme de condition de Bretagne, que nous ne connaissons point ici et dont on dit beaucoup de bien. Il n'y a plus présentement que deux aumôniers qui ont acheté leurs charges, qui sont l'abbé Morel et l'abbé Turgot.

Dimanche 17, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il entendit le sermon avec toute la maison royale. Après le sermon il alla se promener à Trianon, et au retour de sa promenade il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. — M. le comte d'Évreux, colonel général de la cavalerie et lieutenant général, ne servira pas cette campagne; mais cela n'est pas encore public, et ce sera une grande mortification pour lui (1). On prétend qu'après l'affaire d'Ou-

(1) « M. le comte d'Évreux ne sert point. On en accuse une lettre écrite à son beau-père, lequel la montra fort imprudemment pendant la campagne

denarde il avoit écrit une lettre imprudente*. M. de Bouillon, son père, en avoit parlé au roi à Fontainebleau, et croyoit l'avoir justifié là-dessus. — M. le président Rouillé a passé à Bruxelles et à Anvers. On ne sait point encore en quelle ville de Hollande il va. — Le roi a donné des pensions au lieutenant-colonel et au major du régiment de la Marck, qui sont gens de mérite et qui ont tous deux commission de colonel. — M. le prince de Birkenfeld, le père, qui est en Alsace, a écrit au roi pour le prier que le prince de Birkenfeld, son fils, qui est ici, s'en allât le trouver, parce qu'il le veut marier, et on croyoit que cela empêcheroit le prince de Birkenfeld de pouvoir servir cette année; mais il a fait dire au roi qu'il alloit obéir à son père, mais qu'il souhaiteroit fort de servir cette année et qu'il espéroit de finir ses affaires assez à temps pour cela.

* On expliquera bientôt ailleurs plus commodément qu'ici ce qui regarde cette lettre du comte d'Évreux (1).

Lundi 18, *à Versailles*. — Le roi dîna au sortir de la messe et alla se promener à Marly, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Les aides de camp de Monseigneur sont nommés et ce sont: M. d'Entragues; M. de Belle-Isle, colonel de dragons, qui étoit dans Lille et qui y fut fait brigadier; son régiment, qui a fort souffert durant le siége, a été envoyé en Bretagne pour se raccommoder et ne sera pas en état de servir cette campagne; le marquis de Razilly, fils aîné de M. de Razilly, colonel d'infanterie et dont le régiment étoit aussi dans Lille et qui ne sera pas en état non plus de servir cette campagne; le chevalier de Retz et le chevalier de Cazeaux. — M. le maréchal de Villars a fort de-

---

dernière, sur ce qui se passoit à l'armée, justifiant trop M. de Vendôme. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 22 mars.)

(1) Voir l'addition du 10 avril suivant.

mandé au roi que Legall, lieutenant général, qui ne servit point l'année passée, entrât dans le service et qu'on le mît cette année dans l'armée de Flandre. — M. le duc d'Enghien avoit ardemment souhaité de servir cette année. M. le Duc et madame la Duchesse y consentoient avec plaisir, mais M. le Prince écrivit une lettre si forte au roi pour le prier de ne lui pas permettre que, quelques instances que ce petit prince et M. le Duc son père aient faites depuis à M. le Prince, on n'a pas pu le faire changer d'avis.

Mardi 19, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances à l'ordinaire. Il alla se promener à Trianon l'après-dînée, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — M. le duc d'Enghien alla au parlement et prit séance comme prince du sang qui sont pairs nés *. M. le maréchal de Boufflers y fut reçu aussi pair; la séance fut fort nombreuse (1). M. le maréchal de Boufflers y fut accompagné par beaucoup de gens et surtout par ceux qui avoient été dans Lille avec lui, et après sa réception il se tourna à eux et leur dit : « Messieurs, tous les honneurs qu'on me fait ici et toutes les grâces que je reçois du roi, c'est à vous que je crois les devoir. C'est votre mérite et votre valeur qui me les ont attirés, et je ne dois me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens, qui ont fait valoir mes bonnes intentions. » — M. le comte de Toulouse dit le soir au comte d'Évreux, par ordre du roi, qu'il ne serviroit point cette campagne. Le roi a eu pour lui le ménagement de lui faire dire cette mauvaise nouvelle par M. le comte de Toulouse, qui a toujours honoré le comte d'Évreux d'une amitié particulière.

* Les princes du sang prennent ordinairement l'occasion de la récep-

(1) « MM. les ducs d'Aumont, de Saint-Simon, maréchal de Choiseul et M. le Premier sont témoins de bonne vie et mœurs de M. le maréchal de Boufflers, qui est reçu aujourd'hui en bonne compagnie en la grand'chambre. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 19 mars.)

tion d'un pair au parlement pour y prendre pour la première fois leur place. Ils sont toujours conviés tous à ces réceptions par le pair qui doit être reçu, et ils s'y trouvent toujours, ou en font faire leurs excuses, mais presque jamais aucun n'y manque, et jamais ils n'y manquent tous à la fois. M. d'Enghien n'en pouvoit choisir une plus brillante; ce fut un véritable triomphe en tout genre, duquel la modestie du maréchal Boufflers triompha encore plus.

Mercredi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, et au sortir de ce conseil on eut la liste de trente nouveaux maréchaux de camp que le roi fit hier au soir et de tous les officiers généraux qui doivent servir cette année dans les différentes armées. L'après-dînée le roi alla au sermon avec toute la maison royale. Au sortir du sermon il alla se promener à Trianon.

Promotion des maréchaux de camp.

MM. La Vierue,
Raffetot,
Beauvau, de la gendarmerie,
Le chevalier de Hautefort,
Hautefort, de smousquetaires,
De Mommeins, des gardes du corps,
D'Arpajon,
D'Anlezy,
Le prince d'Isenghein,
Tressemanes,
Maupeou, capitaine aux gardes,
Montpezat, capitaine aux gardes,
Mimeur,
Coadt,

MM. Brissac, des gardes du corps,
Le Guerchois,
Pelleport,
Cheyladet, des gardes du corps,
La Bretonnière,
Rozen,
Caylus,
D'Illiers, de la gendarmerie,
Savines, des gardes du corps,
Marnais, des gardes du corps,
Chevalier de Pezeux,
Bourck, Irlandois,
Comte de Croy,
Comte d'Uzès,
Comte de la Marck.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX ET MARÉCHAUX DE CAMP

QUI SERVIRONT EN FLANDRE CETTE ANNÉE.

Lieutenants généraux.

MM. Artagnan,
Gassion,
Albergotti,
Magnac,
Marquis d'Hautefort,
Surville,
Chemerault,
Legall,
Duc de Guiche,
Le prince de Rohan,
Du Rozel le cadet,
Puységur,
Goesbriant,
Vivans,
Prince de Birkenfeld,
Puiguyon,
Bouzoles,
Comte de Villars,
Chevalier de Luxembourg.

Maréchaux de camp.

MM. Monroux,
Palavicin,
Villars-Chandieu,
Conflans,
Vieuxpont,
Coigny,
La Vallière,
D'Ourches,
Ruffey,
Dreux,
Comte de Broglio,
Prince Charles,
Vidame d'Amiens,
Nangis,
Permangle,
Ravignan,
Prince d'Insenghien,
Rozen,
Comte de Croy,
Comte de la Marck.

ARMÉE D'ALLEMAGNE.

Lieutenants généraux.

MM. Comte du Bourg,
Saint-Frémont,
La Châtre,
D'Imécourt,
Cheyladet,
Lée, Irlandois,
Dorington, Irlandois,
Comte de Manderscheid,
Péry.

Maréchaux de camp.

MM. Monsoreau,
Villiers le Morhier,
Prince de Talmont,
Sesanne,
Senneterre,
D'Estrades,
Comte de Chamillart,
Chevalier d'Hautefort,
D'Anlezy,
Coadt,
Chevalier de Peseux,
Comte d'Uzès.

ARMÉE D'ESPAGNE,

SOUS M. LE DUC D'ORLÉANS.

Lieutenants généraux.

MM. Bezons,
D'Avarey,
D'Estaing,
D'Asfeld,
Jeoffreville,
Fiennes,
Kercado.

Maréchaux de camp.

MM. Bligny,
Chevalier de Maulevrier,
Marquis de Brancas,
Choiseul,
Tournon,
D'Arpajon,
Pelleport,
La Bretonnière,
Bourck.

ARMÉE DE ROUSSILLON,

SOUS LE DUC DE NOAILLES.

Maréchaux decamp.

MM. Seignier,
Guerchy,
MM. Fimarcon,
Massemback.

ARMÉE DE DAUPHINÉ,

SOUS LE MARÉCHAL DE BERWICK.

Lieutenants généraux.

MM. Médavy,
Montgon,
Artagnan, des mousquetaires.
Chamarande,
Sailly,
Thouy,
Aubeterre,
Galmoy, Irlandois,
Saint-Pater,
Dillon, Irlandois,
Cilly.

Maréchaux de champ.

MM. Mauroy,
Prince de Robecque,
Montgeorges,
Grancey,
Chevalier de Broglio,
Carraccioli, des troupes d'Espagne,
Comte de Tessé,
Raffetot,
Le Guerchois,
Caylus.

Jeudi 21, *à Versailles.* — Le roi dîna au sortir de la messe et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le

roi a donné au prince de Marsillac l'agrément pour acheter le régiment du comte d'Uzès, qui vient d'être fait maréchal de camp. Le prince de Marsillac avoit un régiment nouveau, qu'il vend au chevalier d'Aubeterre, capitaine dans le régiment de Toulouse, à qui le chevalier d'Aubeterre, son grand-oncle, avoit laissé en mourant 22,500 livres pour acheter un régiment, et c'est la taxe des régiments de cavalerie. M. de Villequier, qui est dans les mousquetaires, a l'agrément pour acheter le régiment de d'Anlezy, nouveau maréchal de camp, ou le régiment de Fontaine en cas que M. de Fontaine le vende, comme on le croit, et M. de Villequier l'aimeroit mieux que celui de d'Anlezy, parce que c'est un régiment qu'avoit M. le duc d'Aumont, son grand-père, et qui a été levé en Boulonnois. Presque tous les officiers sont de ce pays-là, et le roi cherche toujours ce qui peut le mieux accommoder les gens. M. de Putanges achète le régiment de Pelleport. M. de Villequier aura à vendre un régiment d'infanterie qu'on avoit levé pour lui il y a quelques années. — M. de la Feuillade et M. de Roucy avoient prié le roi de leur permettre de suivre Monseigneur cette campagne, et l'on a su aujourd'hui que le roi avoit donné cette permission au comte de Roucy, mais qu'il l'avoit refusée à M. de la Feuillade.

Vendredi 22, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, et l'après-dînée alla au sermon avec toute la maison royale. Après le sermon il alla se promener à Trianon. — Le roi a fait deux nouveaux maréchaux de camp, qui sont Bruzac et des Fourneaux, officiers des gardes du corps. — Le prince d'Isenghien, nouveau maréchal de camp, donne son régiment, qui est sur le pied wallon et qui est de plus de revenu qu'un régiment françois, à M. d'Isembourg, son frère cadet, et il vendra le régiment d'Isembourg, qui est un régiment françois. M. de Raffetot, nouveau maréchal de camp, donne son régiment à son fils, qui est dans les mousquetaires, et

comme ce régiment doit servir en Allemagne et que M. de Raffetot devoit servir de maréchal de camp en Dauphiné, le roi a la bonté de le faire servir en Allemagne, afin que son fils soit avec lui. En la place de M. de Raffetot, qui devoit servir en Dauphiné, le roi y envoie le marquis de Rannes, qui avoit été fait maréchal de camp dans Lille et qui avoit été oublié dans la promotion.

Samedi 23, *à Versailles.* — Le roi tint conseil de finances à son ordinaire ; l'après-dînée il alla à Marly. Monseigneur eut un peu de goutte qui l'empêcha de sortir ; il en a déjà eu deux petites attaques, mais qui ne l'avoient pas empêché de marcher. — M. le Prince, qui est depuis longtemps malade à Paris, est si considérablement mal depuis deux jours qu'on n'en espère plus rien. Il a envoyé querir le P. de la Tour pour se confesser à lui. — On a eu nouvelle que la mine du château d'Alicante avoit sauté ; elle a fait un très-grand effet, mais moindre encore pourtant qu'on ne l'avoit espéré, car le donjon du château est demeuré presque en son entier. Les dehors de ce château ont été emportés par la mine, et le tiers de la garnison a été écrasé. On croit même que la citerne est un peu entr'ouverte, et on ne doute point que le gouverneur, qui est Anglois, quoique fort opiniâtre, ne soit obligé de se rendre dans peu de jours. — M. le duc de Charost a obtenu du roi qu'il pût céder son gouvernement de Dourlens au marquis d'Ancenis, son second fils de son premier mariage avec mademoiselle d'Epinoy.

Dimanche 24, *jour des Rameaux, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée. Le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. Monseigneur ne put pas suivre le roi à la procession ; il demeura dans la chapelle. Son mal augmenta dans le reste de la journée. — Le roi a fait donner à M. le maréchal d'Harcourt, pour son équipage, 50,000 francs en argent et la valeur de 30,000 francs, qui lui seront payés en Alsace. Il espère que S. M.

voudra bien lui donner encore quelque chose de plus. — Le roi dit avant-hier au duc d'Aumont qu'il l'avoit choisi pour suivre Monseigneur cette campagne comme premier gentilhomme de la chambre, mais qu'il ne lui disoit pas cela comme un ordre, parce qu'il vouloit savoir auparavant si ses affaires domestiques lui permettroient de le faire, et cela parce que le duc d'Aumont a deux grands procès, un contre la duchesse d'Aumont, sa belle-mère, et l'autre contre M. de Châtillon, son beau-frère. M. le Premier suivra aussi Monseigneur.

Lundi 25, *à Versailles.* — Le roi prit médecine comme il la prend tous les mois par précaution, et l'après-dînée il tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier matin sans la bonne fête. Monseigneur se fit porter à ce conseil dans un fauteuil que portoient deux porteurs. Monseigneur le duc de Bourgogne a suspendu pour toute cette semaine le petit jeu qu'il joue les soirs chez lui. — M. le Prince reçut le soir ses sacrements. On ne croit pas qu'il puisse aller jusqu'à Pâques. Il meurt avec beaucoup de fermeté et a parlé à madame la Princesse avec beaucoup de courage et d'amitié. — On mande que M. de Savoie a fait porter à Oneglia beaucoup de canon, comme s'il avoit envie d'attaquer encore la Provence cette année; cependant il court des bruits qu'il voudroit entrer en pourparler pour un accommodement, et que même il auroit souhaité voir le maréchal de Tessé, qui est arrivé à Livourne. Ce maréchal n'attend que le retour d'un courrier qu'il a envoyé ici, où il compte d'arriver bientôt après Pâques. — Mimeur, qui n'étoit point dans la liste des maréchaux de camp qui doivent servir cette année, servira en Flandre en cette qualité. On avoit d'autres vues pour lui qui lui auroient peut-être encore été meilleures.

Mardi 26, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et alla l'après-dînée se promener à Marly. Monseigneur, malgré sa goutte, alla dîner à Meudon. Il ne soupe point avec le roi, mais il se fait porter après souper dans

le cabinet. Madame la Duchesse emmena à Paris M. le duc d'Enghien et les princesses ses filles pour voir M. le Prince ; madame la duchesse du Maine y alla dès hier et y est encore allée aujourd'hui. M. le Duc n'en part point depuis quelques jours. — Le roi a donné le gouvernement de Senne en Provence, qui vaut près de 2,000 écus de rente, au chevalier de Montauban, qui étoit exempt des gardes du corps et qui est si incommodé de ses blessures qu'il ne pourroit plus servir en campagne. Son bien est auprès de Senne ; ainsi cela rend la grâce encore plus considérable pour lui. — Il y a quelques jours qu'on apprit la mort de Machault, qui étoit gouverneur des îles et terres fermes de l'Amérique. Il avoit près de quatre-vingts ans. Le gouvernement est d'un très-gros revenu, et plusieurs gens le demandent, même des officiers de terre. — Il y eut hier diminution sur la monnoie. Les louis d'or sont diminués de cinq sols et l'argent blanc à proportion ; les louis ne valent plus que douze livres dix sols.

Mercredi 27, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et l'après-dînée il entendit ténèbres en haut dans la chapelle avec toute la maison royale. Après ténèbres il s'alla promener dans les jardins ; monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne s'y promenèrent aussi. Monseigneur se fit porter en chaise à ténèbres et puis se fit porter chez madame la princesse de Conty. — Le roi a donné 2,000 écus de pension à Sousternon, qui étoit lieutenant général en Flandre et inspecteur de la cavalerie et qu'il ne fait pas servir cette année, et le roi a donné l'inspection de lac avalerie de Flandre, il y a déjà quelques jours, au chevalier de Bouzoles, quoiqu'il ne soit que mestre de camp. C'est un emploi qu'on donne d'ordinaire à un homme dans un poste plus avancé. — La Badie, lieutenant géneral, qui servoit en Catalogne dans l'armée de M. le duc d'Orléans et qui étoit aussi inspecteur

de la cavalerie en ce pays-là, ne servira plus. Il est vieux et incommodé. On supprime son inspection, et le roi lui donne 1,000 écus de pension et lui continue ses appointements de gouverneur de la citadelle de Lille.

Jeudi 28, *à Versailles.* — Le roi fit la cérémonie de la Cène en la manière accoutumée après avoir entendu la prédication de l'abbé Robert et l'absoute faite par l'évêque de Fréjus. Cet abbé Robert est frère de M. Robert, procureur du roi du Châtelet; le roi fut fort content de la prédication. A onze heures le roi et toute la maison royale descendirent à la chapelle, où ils entendirent la grande messe. L'après-dînée ils allèrent à ténèbres, et ensuite le roi entra chez lui, d'où il ne sortit que pour aller chez madame de Maintenon, et après avoir fait collation le roi, avec toute la maison royale, alla droit à la chapelle adorer le saint sacrement. — M. le marquis d'Ancenis, second fils du duc de Charost, à qui son père vient de céder le gouvernement de Dourlens, épouse mademoiselle d'Entragues, à qui son père donne 450,000 francs, des logements et des nourritures. — M. le marquis de Lévis remercia hier le roi d'avoir consenti à son échange que les Anglois avoient proposé fort avantageusement pour eux et à quoi le roi n'a consenti que par une bonté particulière pour lui, car on leur rend pour cet échange le gouverneur de la Virginie et deux capitaines de vaisseau.

Vendredi-Saint 29, *à Versailles.*— Le roi et toute la maison royale assistèrent à toutes les dévotions de la journée, et après ténèbres le roi s'enferma avec son confesseur, comme il fait toujours la veille des jours qu'il doit faire ses dévotions. — M. le Prince est à la dernière extrémité. on ne croit pas qu'il passe la journée de demain. Il a substitué à M. le Duc la terre de Clermont avec toutes ses dépendances, qui est affermée plus de 50,000 écus, le duché d'Enghien, qu'on appeloit le duché de Montmorency, Chantilly et toutes les terres qu'il a achetées allentour, et l'hôtel

de Condé dans Paris (1). — M. de Seuil, colonel du régiment de Bigorre, se retire et a vendu son régiment 50,000 francs au marquis de Fénelon, qui étoit capitaine dans les cuirassiers et qui est neveu de M. l'archevêque de Cambray. — L'archevêque de Rouen a mandé à M. le cardinal d'Estrées que le duc d'Estrées, qui est à Rouen, est si malade et d'un mal si pressant qu'il a déjà été saigné sept fois, qu'on l'alloit saigner pour la huitième et que les médecins en désespèrent. Il est gouverneur de l'Ile de France (2).

Samedi-Saint 30, *à Versailles.* — Le roi fit ses pâques à la paroisse, et au retour toucha neuf cents malades. L'après-dînée il s'enferma avec son confesseur pour travailler à la distribution des bénéfices, et sur les cinq heures, en travaillant avec lui, il se trouva mal. Il eut des douleurs de colique qui l'obligèrent à se mettre au lit. Toute la famille royale vint d'abord chez lui et il les envoya tous à complies. Après complies ils retournèrent tous chez lui et ils le trouvèrent fort soulagé. Il avoit pris quelques remèdes, qui lui avoient fait du bien. Madame

(1) « Monseigneur le Prince est toujours fort mal. Il y a une donation entre vifs avec monseigneur le Duc, portant substitution de mâle en mâle des duchés de Montmorency, de Clermont, des terres de Chantilly, d'Écouen et autres lieux circonvoisins ; mais comme il faut quarante jours que son état ne permet pas, on a eu recours à de nouvelles patentes du roi passées au sceau. Ce prince avoit un confesseur, nommé le P. Lucas, jésuite, recteur à Rouen, lequel n'ayant point été appelé, il se débite qu'il en a fait faire des compliments aux jésuites, les assurant qu'il les a toujours aimés et qui leur laissoit son cœur, que le P. de la Tour étoit une fantaisie de malade ; mais il y a déjà quelque temps que ce général de l'Oratoire est en commerce avec lui, venant à l'hôtel de Condé sans qu'on le sût, par les portes de derrière. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 30 mars.)

(1) « Le duc d'Estrées est tombé dangereusement malade à Rouen, logé dans un cabaret borgne. Il n'y a sortes d'extravagances qu'on ne dise de lui. Sa sœur bien aimée, qu'il a mandée, l'a été trouver en poste ; madame sa femme y est allée après, et on lui a envoyé le jeune Falconnet, un homme d'affaires aussi avec de l'argent pour payer les dettes qu'il a faites là et le solliciter. (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 1er avril.)

de Maintenon y alla à sept heures. Il dormit un peu et se trouva le soir assez en repos. Il ne voulut point voir les courtisans et ne fit entrer que ceux à qui il avoit l'ordre à donner. — M. le Prince n'a plus de connoissance, et on n'attend que l'heure de sa mort. — Madame eut hier nouvelle que la troisième fille de M. de Lorraine étoit morte; elle n'avoit que quatre ans et quelques mois. On en portera le deuil; ainsi le roi, qui le devoit quitter demain, le continuera. Elle étoit sa petite-nièce. — Le roi a remis son confesseur à demain pour achever la distribution des bénéfices.

Dimanche 31, *jour de Pâques, à Versailles.* — Le roi passa la nuit assez doucement, mais il n'osa s'engager à la grand'messe, de crainte que les douleurs de colique ne lui reprissent. Il entendit une messe ordinaire dans la tribune et ensuite travailla avec M. de Chamillart. Il voulut travailler l'après-dînée avec son confesseur pour achever la distribution des bénéfices, mais sa colique le reprit. Il fut obligé de se remettre au lit, et passa la journée avec la famille royale et madame de Maintenon. Il soupa dans son lit et il fit entrer les courtisans à son souper. Monseigneur et messeigneurs ses enfants entendirent dans la tribune le sermon et vêpres et puis allèrent chez le roi, retournèrent au salut et revinrent chez le roi, qui sera saigné demain. Il ne mangea que du potage à son souper et est fort dégoûté. — Le marquis de Lévis, lieutenant général, qui vient d'être échangé, servira cette année dans l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne en Allemagne. Les conférences pour les échanges qui avoient recommencé sont encore prêtes à se rompre. parce que les ennemis ne veulent échanger ce que nous avons de prisonniers portugais que contre les Espagnols, dont ils n'ont presque point.

Lundi 1er *avril, à Versailles.* — Le roi fut saigné le matin et tint le conseil d'État, qu'il auroit tenu hier sans la fête. L'après-dînée il se coucha sentant encore quel-

ques douleurs de colique qui furent assez violentes, mais qui ne durèrent guère et qui ne l'empêchèrent pas de travailler, le soir, avec M. Pelletier. Il se leva de son lit un peu avant dix heures et soupa en robe de chambre. Il fit entrer tous les courtisans. Après souper il entra dans son cabinet avec toute sa famille, comme il a accoutumé de faire. — M. le Duc envoya le matin ici M. d'Épinac, capitaine de ses gardes, pour dire au roi la mort de M. le Prince, qui est mort entre minuit et une heure*. On a mené madame la Princesse au petit Luxembourg, M. le Duc et madame la Duchesse au pavillon qui est au-dessus de l'hôtel de Condé. Madame la princesse de Conty, qui est revenue à l'hôtel de Conty depuis quelques jours, y est retournée. M. et madame du Maine sont à l'Arsenal. Le roi leur a envoyé à tous M. le duc de Tresmes pour leur faire compliment. On envoie en pareille occasion un premier gentilhomme de la chambre. M. de Villequier, gentilhomme de la chambre en année, y alla à la mort de feu M. le Prince, père de celui qui vient de mourir.

* M. le Prince étoit un composé des plus rares qui se soit jamais vu; on a parlé de lui en plusieurs occasions, mais le sujet mérite qu'on s'y étende. Jamais tant d'esprit et de toute sorte d'esprit, tant de savoir et de toutes les sortes et à fond, tant de valeur, tant d'agrément et tant de grâces quand il lui plaisoit d'en avoir, tant de politesse, tant de gentillesse, tant de noblesse, tant de tour et tant d'art, tant de magnificence, tant de goût universel et toujours exquis, ni tant de génie surprenant pour toutes espèces de fêtes. Jamais tant et si peu de suite dans l'esprit et dans la plupart des choses, jamais tant de talents inutiles, jamais tant d'épines et de danger dans le commerce, tant d'avarice sordide, de ménage honteux, de violences, d'injustices, de rapines, jamais encore tant de hauteur, de prétentions adroites, de subtilité d'usage, d'entreprises nouvelles et inouïes et de conquêtes à force ouverte; jamais une si vile bassesse et sans mesure aux moindres besoins ou possibilité d'en avoir. De là cette cour rampante aux gens de robe, aux commis, aux valets principaux; cette attention servile aux ministres, et ce raffinement abject de courtisan auprès du roi; de là ces hauts et bas continuels avec tout le reste. Détestable fils, cruel père, terrible mari, maître fâcheux, pernicieux voisin, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux, plein

d'artifices et de manéges à scruter tout et à découvrir, à quoi il étoit occupé sans cesse; d'une vivacité en tout surprenante, d'une pénétration pareille, colère et emporté à se porter à tout, et faisant trembler sans cesse toute sa maison. Avec cela peu d'accord avec lui-même, à tout prendre la fougue et l'avarice étoient ses maîtres. C'étoit avec cela un homme dont on avoit peine à se défendre quand il avoit entrepris d'obtenir par les grâces, les délicates flatteries, l'éloquence naturelle qu'il employoit; mais parfaitement ingrat des plus grands services à moins que la reconnoissance ne lui fût utile à mieux. Quelques traits particuliers le feront encore mieux connoître. A propos de Rose, secrétaire du cabinet, on a vu (1) ce qu'il savoit faire à ses voisins dont il vouloit les terres, et l'histoire des renards dont il l'incommoda. L'étendue qu'il sut donner à Chantilly et à ses autres terres par de semblables voies, sur des gens qui n'avoient ni l'audace ni la familiarité avec le roi qu'avoit Rose, est incroyable, et la tyrannie qu'il exerçoit chez lui et chez les autres faisoit trembler. Il déroba pour rien la capitainerie de Chantilly, de Senlis et d'Hullatte au vieux marquis de Saint-Simon à force de caresses et de souplesses, et de lui faire accroire que le roi alloit supprimer ces capitaineries, qui ne le seroient pas entre ses mains à lui, puis ne cessa de l'étendre et de réduire en véritable servitude le pays immense qu'il y comprit. A propos encore du même Rose, on a vu le bon mot qu'il lui dit sur les ministres à qui il faisoit sa cour. Il dormoit tous les soirs dans un coin du salon de Versailles ou de la chambre du roi à Marly, en attendant le coucher du roi, tandis qu'à titre de bâtardise son fils, comme mari de la fille du roi, et sa fille, comme femme de M. du Maine, étoient dans le cabinet en conversation avec le roi et la famille royale et les autres légitimés. Madame du Maine le tenoit en respect, et il faisoit sa cour à M. du Maine; madame la Duchesse le mettoit au désespoir entre le courtisan et le père; mais le courtisan l'emportoit presque toujours. Ses filles non mariées regrettoient la condition des esclaves; mademoiselle de Condé en mourut, de l'esprit, de la vertu et du mérite de laquelle on disoit merveilles. Mademoiselle d'Enghien, faute de mieux, lorgna le mariage de M. de Vendôme, aux risques de sa santé et de bien d'autres choses, que M. et madame du Maine avancèrent tellement que M. le Prince, qui regardoit cette affaire avec indignation au point où les princes du sang s'étoient montés, et qui n'osoit aussi ni le montrer à cet égard ni encore moins résister au roi, surtout en fait de bâtardise, prit le parti de la fuite, et fit le malade près de dix-huit mois avant de l'être en effet, et ne remit jamais depuis le pied à la cour, faisant semblant d'y vouloir aller pour se faire attendre, et cependant n'être pas pressé. Le prince

(1) Tome I, page 52.

de Conty, qui lui rendoit plus de devoirs que M. le Duc et dont l'esprit étoit si aimable, réussissoit mieux auprès de lui que nul autre de la famille; mais ce n'étoit pas toujours. Pour M. le Duc, ce n'étoit que bienséance; l'un craignoit son père, l'autre le gendre du roi; mais souvent le pied glissoit au père, et les sorties étoient furieuses. Madame la Princesse étoit sa victime; elle étoit également laide et vertueuse avec beaucoup de piété. Il en avoit été jaloux à l'excès et avec fureur; sa douceur, son attention infatigable, sa soumission de novice ne la garantissoient ni des injures ni des coups de pied et de poing, et jusque dans les derniers temps de leur vie elle n'étoit pas maîtresse de la moindre chose. Elle n'osoit ni demander ni proposer; il la faisoit partir à l'instant que la fantaisie lui prenoit pour aller d'un lieu à l'autre, et souvent, montée en carrosse, il la faisoit descendre ou revenir du bout de la rue, puis recommençoit l'après-dînée ou le lendemain, et cela dura une fois de la sorte quinze jours durant pour un voyage de Fontainebleau. D'autres fois il l'envoyoit chercher à l'église, lui faisoit quitter la grand'messe, et quelquefois à sa messe il la mandoit au moment de communier, et il falloit revenir à l'instant et remettre sa communion à une autre fois; ce n'étoit pas qu'elle osât faire aucune démarche ni celles-là même sans sa permission à mesure; mais c'étoient des fantaisies continuelles à essuyer. Lui-même avoit tous les jours un morceau léger tout prêt pour dîner à Chantilly, à Écouen, à Paris et au lieu où la cour étoit, et avec cette dépense il se faisoit fort bien servir un potage et la moitié d'une poularde, qu'on rôtissoit avec la croûte de pain, pour manger de même l'autre moitié le lendemain. Il travailloit tout le jour à ses affaires et couroit Paris pour la plus petite qu'il eût. Il accumula un bien immense, qui n'étoit pas toujours le sien, mais qui le devenoit; en quoi toutefois, par les conjonctures des temps, il ne fut qu'un gueux et un malhabile homme en comparaison de ceux qui lui succédèrent. Sa maxime étoit de prêter et d'emprunter toujours tant qu'il pouvoit à MM. du parlement, pour les intéresser par eux-mêmes dans ses affaires, et avoir occasion de se les dévouer par ses procédés avec eux; il étoit aussi fort rare qu'il ne réussît pas en toutes celles qu'il entreprenoit, auxquelles il n'oublioit rien. Il étoit très-peu visible, toujours enfermé chez lui, à la cour comme ailleurs, hors les heures de voir le roi ou les ministres, s'il avoit à leur parler, qu'alors il désespéroit de ses visites redoublées. Il ne donnoit presque jamais à manger, et ne recevoit personne à Chantilly, où son domestique et quelques jésuites savants lui tenoient compagnie; il y en alloit donc très-rarement d'autres. Quand il en prioit, il étoit charmant, et personne au monde n'a jamais si bien fait les honneurs de chez lui; jusqu'au moindre particulier ne pouvoit y être si attentif : aussi cette contrainte, qui pourtant ne paraissoit point, faisoit qu'il ne vou-

loit personne. Chantilly étoit ses délices; il s'y promenoit toujours suivi de plusieurs secrétaires, avec de l'encre et du papier pour écrire à mesure ce qui lui passoit par l'esprit pour changer, raccommoder et embellir, et il y dépensa des sommes prodigieuses, mais qui furent des riens en comparaison de son petit-fils. Il s'amusoit fort aussi à des ouvrages d'esprit, à la lecture et quelquefois aux sciences et même aux mécaniques. Il avoit été autrefois fort amoureux de plusieurs dames de la cour; alors rien ne lui coûtoit, et c'étoit Jupiter transformé en pluie d'or; tantôt il se travestissoit en laquais, puis en revendeuse à la toilette, une autre fois d'autre façon; c'étoit l'homme du monde le plus ingénieux. Il perça tout un côté d'une rue auprès de Saint-Sulpice par le dedans des maisons, qu'il avoit toutes louées et meublées, pour cacher ses rendez-vous, et il donna une autre fois une fête superbe au roi, qu'il cabala pour se faire demander, uniquement pour retarder un voyage fort lointain d'une grande dame avec qui il étoit bien et dont il engagea le mari à faire les vers. Jaloux aussi cruellement de ses maîtresses, il en eut une entre autres qui ne vaut pas la peine de taire une belle action qu'il fit là-dessus; c'étoit la marquise de Richelieu, qui a tant couru le monde et qui a fait tant de bruit. M. le Prince en étoit éperdument amoureux; il dépensoit des millions pour elle; il dépensoit gros aussi pour être instruit de ses déportements. Il sut que le comte de Roucy étoit trop bien avec elle. Il le lui reprocha; elle se défendit, et cela dura ainsi quelque temps. A la fin M. le Prince, outré d'amour et de dépit, redoubla les reproches; elle se vit prise, et craignant de perdre enfin un si riche amant si elle ne lui mettoit l'esprit tout à fait en repos, elle lui proposa de donner, quand il voudroit, un rendez-vous au comte et que lui le fît assassiner en y arrivant. L'horreur saisit M. le Prince; il la quitta, fit chercher le comte de Roucy tout aussitôt, à qui il conta la proposition de leur maîtresse, et ne la revit jamais depuis. Il est étonnant qu'avec tant d'esprit, de pénétration, de valeur et d'envie d'être et de faire un aussi grand maître à la guerre qu'étoit M. son père, il n'ait jamais pu lui donner les premiers éléments de ce grand art. Il en fit son application principale; le fils y répondit par la sienne, sans que jamais il ait pu acquérir la moindre aptitude à aucune des parties de la guerre, sur laquelle M. le Prince ne lui cachoit rien, et lui expliquoit tout à la tête des armées. Il l'y eut toujours avec lui; il voulut essayer de le mettre en chef, demeurant cependant pour son conseil, tantôt dans l'armée et tantôt dans les places à portée; il l'obtint du roi sous prétexte de ses infirmités; cette voie de l'instruire ne lui réussit pas mieux que les autres. Il désespéra d'un fils doué pourtant de si grands talents, et cessa d'y travailler davantage, avec toute la douleur qui se peut imaginer. Il le connoissoit et le connut de plus en plus; mais la sagesse contint le père, et le fils

étoit en respect devant cet éclat de gloire qui environnoit le grand Condé. Achevons celui dont nous parlons. Dès ses douze ou quinze années furent soupçonnées de quelque chose de plus que de feu, de vivacité, d'emportement [*sic*]; on crut voir quelques égarements. Il entra, un matin, chez madame la maréchale de Noailles, dans l'appartement de quartier, comme on achevoit son lit et qu'il n'y avoit plus que la courte-pointe à mettre. Il s'arrêta à la porte : « Le beau lit, le beau lit, qu'il est appétissant! » et répétant cela avec impétuosité, prend sa course et saute dessus, et s'y roule sept ou huit tours en tous les sens, puis descend, fait excuse à la maréchale, et dit que son lit étoit si propre et si bien fait qu'il n'y avoit pas moyen de s'en empêcher. Ses valets demeurèrent stupéfaits; elle le fut bien autant qu'eux; mais elle en sortit par un éclat de rire et se mit à plaisanter. On disoit tout bas que tantôt il se croyoit chien, et tantôt quelque autre bête, dont alors il imitoit les façons, et gens très-dignes de foi l'ont vu une fois au coucher, pendant le prie-Dieu, et lui près du fauteuil du roi, jeter la tête en l'air subitement plusieurs fois, et ouvrir la bouche grande comme un chien qui aboie, mais sans faire de bruit. Il est certain qu'on étoit des temps considérables sans le voir, même ses plus familiers domestiques, hors un seul vieux valet de chambre qui avoit pris empire sur lui et qui ne s'en contraignoit pas. Dans les derniers temps de sa vie, on l'accusa de s'être cru mort quelque temps; Finot, son médecin, qui le voyoit avec d'autres et qui en fit alors confidence à quelqu'un, le voyant résolu à ne prendre aucune nourriture, parce que les morts ne mangent point, s'avisa de lui disputer le fait, et de lui produire des morts qui mangeoient; à cette condition M. le Prince voulut bien manger. On lui amena donc des gens secrets et discrets, bien sifflés et bien appris, qu'il ne connoissoit point, qui se disoient morts, qui mangèrent avec lui assez longtemps et qui, en suivant ses idées, faisoient avec lui des conversations dont Finot mouroit de rire, et à la fin cela passa. La dernière année de sa vie il n'entra, ne sortit rien de son corps qu'il ne le pesât lui-même et qu'il n'en écrivît les supputations et les comparaisons; cela et ce qu'il en résultoit de dissertations désoloit ses médecins plus que toute autre chose. Cependant, quand il se sentit mal à un certain point, il manda en secret le P. de la Tour, général de l'Oratoire, qui assista aussi M. le prince de Conty, car ce fut dès avant sa mort, et faisoit entrer ce père par des derrières et de longs détours de l'hôtel de Condé, sans que qui que ce soit qu'un seul valet en eût connoissance, ni que le cocher sût que le père descendoit en lieu qui communiquât à l'hôtel de Condé. Ces conférences furent fréquentes et durèrent trois ou quatre mois de la sorte, jusqu'à ce que, M. le Prince se trouvant beaucoup plus mal, madame la Princesse se hasarda de lui demander s'il ne voudroit point

voir quelqu'un pour sa conscience. Il se divertit quelque temps à ne lui répondre rien de satisfaisant, et à la fin il lui fit la confidence; alors, plus hardie, elle le pressa de n'en plus faire mystère pour la commodité et pour l'édification; il eut grand'peine à s'y rendre. Le P. de la Tour étoit fort suspect à la cour; on y avoit été fâché qu'il eût assisté M. le prince de Conty; cela se regardoit comme un levain de jansénisme transmis par le père et la mère de ce prince et un obstacle fort difficile à lever; enfin on en vint à bout. La question à la fin fut de recevoir les sacrements; on ne put jamais le vaincre pour les recevoir en plein jour; il dit qu'il craignoit l'apparat et la cérémonie; il les reçut donc la nuit, mais en présence de sa plus étroite famille, après quelque peu de recueillement. Il appela M. le Duc, lui dit où étoit son testament et une somme qu'il destinoit pour Chantilly. De là il ne lui parla que des beautés à y faire, des desseins qu'il avoit, de ce qu'ils coûteroient, de ce qu'il lui conseilloit là-dessus; ce furent ses derniers soins, parmi lesquels il perdit connoissance, et mourut quelques heures après regretté de qui que ce soit, excepté de madame la Princesse, qui ne fut pas même sans honte de ses pleurs. Finissons par un mot bien sensé de Vervillon, un ancien écuyer de son père et de lui ensuite, qu'il traitoit mieux que les autres, et qu'il pressoit un jour d'acheter une jolie terre dans le voisinage de Chantilly : « Tant que je conserverai l'honneur de vos bonnes grâces, lui répondit Vervillon, je ne saurois être trop près de vous; ainsi je préfère ma chambre ici à un petit château au voisinage; et si j'avois jamais le malheur de la perdre, je ne pourrois être trop loin de vous, et la terre d'ici près me seroit fort inutile. » Le testament de M. le Prince mit un feu dans sa famille qui eut de grandes suites, qu'on verra en leur temps. M. son grand-père n'avoit que douze mille livres de rente lorsqu'il épousa la fille du connétable de Montmorency; il en acquit de plus d'une sorte, et sa postérité a bien continué.

Quant à la prétention nouvelle des princes du sang de s'égaler aux fils et petits-fils de France pour recevoir chez eux les visites de grand deuil en manteau long et en mante, les fils et petits [fils] de France ou ne s'en étoient pas souciés, ou n'avoient pas voulu choquer les bâtards, que cet honneur regardoit indirectement comme égalés en tout aux princes du sang, et les ducs et les princes étrangers auroient craint les uns et les autres; de façon que les enfants de madame d'Armagnac en avoient fait la première planche, par le commandement du roi, en allant rendre les visites qu'ils avoient reçues des princes du sang. Ceux-ci interprétèrent cet ordre pour tous les grands deuils actifs et passifs, et prétendirent ne recevoir aucune visite sur la mort de M. le prince de Conty qu'on ne fût en grand manteau. Personne n'y voulut aller de la sorte, et le roi, qui sentoit la nouveauté, mais qui ne

vouloit pas fâcher les princes du sang, les lassa sans ordonner, ce qui leur fit prendre le parti que M. le prince de Conty ne verroit personne sous prétexte de la fatigue, de son âge et de sa santé, madame sa mère sous prétexte de son affliction, et mesdemoiselles ses filles sous prétexte d'être toujours auprès d'elle. Vint six semaines après la mort de M. le Prince; on ne put tergiverser davantage. M. le Duc vint à Versailles trois jours après la mort de M. son père, et eut beau se déclarer sur les manteaux et vouloir ouvrir sa porte dès le lendemain, il n'eut personne. Le roi essaya d'y envoyer M. le comte de Toulouse en manteau pour marquer sa volonté sans la dire; cet exemple, qui favorisoit M. le comte de Toulouse lui-même par son égalité aux princes du sang, ne toucha personne; enfin, au bout de deux jours le roi s'expliqua qu'il le vouloit; personne n'osa rien remontrer, et on obéit, mais ce fut d'une manière si indécente qu'elle tournoit à l'insulte. On affecta généralement des cravates, des dentelles, des bas de couleur et des perruques nouées et poudrées blanc, et les dames de la dentelle, des gants blancs et bordés de couleur et des rubans de couleur dans leur tête, quoique le simple deuil si récent dût, même sans manteaux ni mantes, bannir la dentelle, la couleur et cette bigarrure de bas, encore plus l'appareil le plus lugubre qui ne souffre que le gros linge uni, le gros crêpe et le noir partout, et des perruques longues et sans poudre. Ce fut une véritable mascarade; la manière d'entrer et de sortir de chez eux fut tout aussi familière. On entroit, à peine faisoit-on la révérence, on se regardoit en riant les uns les autres, et tout aussitôt sans arrêter on s'en alloit, et les ducs-princes se laissoient conduire par les princes du sang à la galerie sans leur dire un mot, et les dames titrées de même par les princesses jusqu'à leur antichambre. Les princes et les princesses du sang le sentirent vivement; mais ils n'osèrent en faire aucun semblant, contents de leur victoire, et eurent tant de peur qu'on s'excusât faute de manteau qu'il y en avoit des piles à leur porte dans la galerie, qu'on vous mettoit sur le corps en entrant et qu'on reprenoit en sortant avec force compliments, et sans en demander rien; et comme M. le prince de Conty étoit petit-fils de M. le Prince, il reçut les mêmes visites tout de suite et de la même façon. Telle est l'époque de cette nouveauté que les princes du sang durent au partage des bâtards avec eux, et dont M. du Maine, gendre de M. le Prince, jouit au même instant avec eux. Pour l'eau bénite, les princes du sang prétendirent quelques nouveautés avec les ducs qui les accompagnoient, tant à l'aller donner qu'à revenir, le prince du sang qui l'alloit donner de la part du roi [*sic*]. C'est ce qui engagea M. le Duc à chercher à profiter de la désunion des ducs et des princes étrangers, et d'essayer de ces derniers qu'il espéroit plus traitables par la satisfaction d'être mis pour la première fois en ces cérémonies au lieu des ducs, et de leur

associer des gens de qualité distinguée, ce qui ne s'étoit point encore fait, pour accoutumer au mélange et rendre doucement tout égal. Les choses demeurèrent assez peu marquées pour cette fois; les princes du sang y contribuèrent pour aller par degrés, et ne pas rebuter tout d'un coup les princes étrangers qu'ils avoient choisis; les autres s'en contentèrent pour ne pas exciter noise en leur introduction; M. de Ventadour étoit trop proche pour l'oublier, dès que les conviés l'étoient à titre aussi de parenté, et trop enseveli dans le néant pour songer à rien dans la cérémonie. Ces prétentions qui ne firent que poindre alors éclatèrent fortement dans la suite, et ce sera alors qu'il y aura lieu de les expliquer. Ce fut encore une nouveauté très-étrange de voir les gouverneurs de M. le duc d'Enghien et celui de M. le prince de Conty dans le carrosse du roi avec eux dans ces cérémonies, tandis que tous domestiques des princes du sang de l'un et de l'autre sexe, et qui par eux-mêmes pourroient entrer dans les carrosses du roi à l'ordinaire, comme on en a vu quelquefois de nom à y être admis, en ont constamment été exclus par cette unique qualité de domestique, excepté en ces deux occasions, tant que le roi a vécu, et jusqu'à la minorité du roi d'aujourd'hui, que les princes du sang, se trouvant les maîtres, les y ont fait entrer et manger à sa table, et fait tout ce que bon leur a semblé.

Mardi 2, à Versailles. — Le roi a fort bien passé la nuit et s'est fort bien porté toute la journée. Il a été à la messe et a tenu conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. de Chamillart et a soupé à sa grande table en public. L'appétit lui est revenu (1), et il ira demain se promener à Marly. — La maréchale de Tessé est morte dans ses terres en Normandie; elle ne venoit jamais à la cour et fort rarement à Paris. — Il paroît que madame la princesse de Conty, madame du Maine et mademoiselle de Condé, toutes trois sœurs de M. le Duc, ne sont pas contentes des avantages

---

(1) « Les nouvelles du roi sont fort bonnes aujourd'hui. Sa Majesté mange beaucoup, comme vous savez; il y a eu du poisson ces jours-ci.

« Les jésuites seront mortifiés de ce qui leur vient d'échapper en faveur de l'Oratoire, car ces deux grands princes que Dieu vient de retirer étoient tout remplis d'esprit et de lumières, mais politiques. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 1er avril.)

que lui a faits M. le Prince. Madame la Princesse a six ou sept millions de reprises sur ses biens et pourra mettre la paix dans sa famille par les dispositions qu'elle pourra faire. M. le Prince avoit 850,000 livres de rente en fonds de terres ; il avoit de grosses pensions du roi, qui montent, je crois, à 50,000 écus, et outre cela les appointements de la charge de grand maître et du gouvernement de Bourgogne. Il ne devoit que 12 ou 1,300,000 francs et laisse beaucoup d'argent comptant, de meubles et de pierreries, et avoit beaucoup d'argent sur la maison de ville, sur les gabelles et ailleurs encore, à ce qu'on croit.

Mercredi 3, à Versailles. — Le roi tint conseil d'État à l'ordinaire, et alla l'après-dînée se promener à Marly. Il ne sent plus aucune douleur et se trouve plus léger depuis les six palettes de sang qu'on lui a tirées. Il a remis à samedi la revue des régiments des gardes qu'il devoit faire vendredi. Monseigneur, après le conseil, alla dîner à Meudon et y mena madame la duchesse de Bourgogne dans sa berline. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y allèrent dîner aussi, et ce fut un dîner en particulier. Monseigneur est demeuré à Meudon, d'où il ne partira que mercredi pour aller droit à Marly. Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent ici pour le souper du roi. Monseigneur le duc de Bretagne eut la fièvre assez violente et avec frisson ; mais on croit que cela n'aura point de suite, parce que ce sont les grosses dents qui lui percent. — M. de Vendôme vint ici lundi sur le bruit de la maladie du roi, et il est du voyage de Meudon. Il se plaint hautement de Puységur et prétend qu'il a dit au roi des choses de lui très-offensantes sur la dernière campagne (1).

(1) « Il paroît que M. de Vendôme en use à l'ordinaire, et que les manières ne sont point changées avec lui. Ce prince s'est fort emporté contre M. de Puységur dans la galerie, à Versailles, où il y avoit beaucoup de gens, l'a-

Jeudi 4, à Versailles. — Le roi prit une médecine qui lui a très-bien fait, quoiqu'elle ne fût pas si forte qu'à l'ordinaire. Il travailla chez lui, l'après-dînée, avec M. de Pontchartrain. — Le pain enchérit considérablement, et on mande de plusieurs provinces que les blés y ont été entièrement gelés. Il y a beaucoup de pays dans l'Europe où la disette est encore plus grande, et on mande de Hollande que le pain y vaut vingt sols la livre. — M. le Duc est arrivé ce soir. Il recevra demain les visites en cérémonie, mais personne n'entrera chez lui qu'il ne soit en grand manteau. Le roi a ordonné à M. d'O de dire à M. le comte de Toulouse d'aller faire ces visites-là en grand manteau, et l'on ira de même chez M. le prince de Conty et chez M. du Maine, et les dames iront dimanche en mantes chez madame la Duchesse. — Avant-hier le marquis de Nesle épousa à Paris mademoiselle de Mazarin, fille du duc de la Meilleraye, et M. d'Ancenis épousa hier mademoiselle d'Entragues (1). — Le prince Eugène est arrivé à Bruxelles, il y a déjà quelques jours, et on dit qu'il est fort opposé à la paix, dont on parle autant en ce pays-là qu'ici.

Vendredi 5, à Versailles. — Le roi, après la messe, travailla avec son confesseur jusqu'à une heure à la distribution des bénéfices, et après dîner il alla se promener à Marly. — M. le Duc, M. le prince de Conty et M. du Maine sont en grand manteau chez eux en recevant leurs visites, mais ils n'en ont reçu que deux aujourd'hui, et il paroît que les princes étrangers et les ducs n'y veulent

---

postrophant d'une étrange façon, en disant qu'il le faisoit tout haut afin qu'on lui redît. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 10 avril.)

(1) Le palais Mazarin a été magnifiquement décoré à la noce ; grand repas et beaux équipages. M. le marquis de Nesle a fait un présent à sa femme de dix mille écus, dont huit cents louis font partie, et, entre autres bijoux, une tabatière d'or qui coûte huit cents livres de façon. Elle étoit commandée à neuf cents pour le prince Eugène, auquel on en fait une autre. Le mariage de M. d'Ancenis avec mademoiselle d'Antraigues s'est accompli chez le père de l'épouse plus modestement. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 4 avril.)

point aller, à moins que le roi ne leur en parle. M. le comte de Toulouse y a été. On a refusé la porte à quelques courtisans qui y étoient allés sans grand manteau. — Le roi a donné l'évêché de Marseille à l'abbé de Belzunce, neveu de M. de Lauzun ; l'abbaye d'Auberive à l'abbé de Champigny, qui a perdu un bénéfice considérable qu'il avoit dans Lille, où il étoit demeuré durant le siége et où il avoit fort encouragé les habitants à se défendre ; l'abbaye d'Épernay à l'abbé le Pileur ; l'abbaye de Gaillac à l'évêque de Poitiers ; l'abbaye d'Ardennes à l'abbé de la Bastie, grand vicaire de Chartres ; l'abbaye de Bonnefons à l'abbé de Lansac, grand vicaire de Bayonne ; l'abbaye de Saint-Léon à l'abbé de Suze ; l'abbaye de Sandras à l'abbé Fanti ; l'abbaye d'Essonnes à l'abbé de Villebreuil ; le prieuré de Chaux à l'abbé Boisot, chanoine de Besançon ; l'abbaye de Saint-Aubert à Dom Pouillaude ; l'abbaye de Saint-Césaire d'Arles à madame de Gravezon ; l'abbaye de Bons à madame de Saliers ; l'abbaye d'Andlau à madame d'Andlau ; la trésorerie de la Sainte-Chapelle de Bourges à l'abbé le Hours. On a mis 5,000 francs de pension sur l'abbaye de Saint-Aubert, qui est à Cambray, dont il y en a 2,000 francs pour le prévôt de Ceclin auprès de Lille, qui est un Liégeois qui a témoigné beaucoup d'affection la France et qui est toujours demeuré dans son bénéfice durant le siége de Lille. — Le roi a donné commission de colonel et 800 livres de pension à M. de Montauban, capitaine de carabiniers, qui étoit dans Lille durant le siége ; il y a déjà quelques jours que cela est fait.

Samedi 6, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il fit la revue des régiments des gardes françoises et suisses. Le roi étoit dans une petite calèche dans la cour, et après avoir vu ces deux régiments il dit qu'il n'avoit pas trouvé un homme qu'il en voulût ôter ; effectivement ils sont plus beaux que jamais et sont plus que complets. Le roi alla ensuite à Trianon et travailla le soir avec M. de Pontchartrain chez madame de Main-

tenon. — Le roi dit le matin à M. de Beauvilliers que, M. le comte de Toulouse étant allé en grand manteau chez les princes, personne ne devoit faire de difficulté d'y aller, et l'après-dînée tous les courtisans, princes, ducs et autres y allèrent en grand manteau. M. le Duc, M. le duc d'Enghien, son fils, qui étoit dans sa chambre avec lui, les reçurent en grand manteau aussi. On alla ensuite chez M. le prince de Conty et M. le duc du Maine avec les manteaux longs. Ce sera M. le prince de Conty qui ira de la part du roi donner de l'eau bénite au corps de M. le Prince. Le duc de Tresmes l'accompagnera, et M. de Pompadour portera la queue de sa robe. Cette cérémonie se fera mardi.

Dimanche 7, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire, et après son dîner il alla voir M. le Duc, madame la Duchesse, M. le prince de Conty, M. et madame du Maine, et puis remonta chez lui, où il travailla avec M. Pelletier, d'où il ne sortit que pour aller chez madame de Maintenon sur les sept heures. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent aussi faire les mêmes visites. Madame la duchesse de Bourgogne, après que le roi fut sorti de chez madame la Duchesse, y alla. Madame la Duchesse étoit dans son lit; elle est grosse de sept mois et voulut éviter les peines du cérémonial à cause de l'état où elle est. Mesdemoiselles de Bourbon et de Charolois, ses filles, étoient dans sa chambre en mantes pour en faire les honneurs et ne point recevoir de visites chez elles. Madame la duchesse de Bourgogne alla ensuite chez madame du Maine. Toutes les dames, princesses, duchesses et autres firent les mêmes visites en mantes, hormis celles qui suivoient madame la duchesse de Bourgogne et qui reprirent ensuite leurs mantes pour faire leurs visites en particulier. Les veuves, au lieu de mantes, avoient le petit voile. Mademoiselle de Lislebonne fit dans toutes les visites les excuses de M. de Vaudemont de ce que ses mauvaises jambes l'empêchoient de rendre

ce devoir-là, et M. le comte de Brionne les fit aussi pour M. le Grand, son père, qui ne peut pas se tenir debout non plus. Madame la duchesse de Bourgogne, après ses visites, alla à vêpres où étoit déjà monseigneur le duc de Bourgogne, et après vêpres, elle alla à Meudon voir Monseigneur, qui n'étoit point venu le matin au conseil, contre son ordinaire. Elle en revint pour le souper du roi et en ramena dans son carrosse monseigneur le duc de Berry, qui y avoit dîné. — M. d'Arpajon, qui vient d'être fait maréchal de camp, remit à M. le duc d'Orléans le régiment de Chartres que ce prince lui avoit donné, et M. le duc d'Orléans le donne présentement au chevalier d'Estampes, qui a déjà la survivance de la charge de capitaine de ses gardes, et le chevalier d'Estampes donnera 20,000 francs à la Fare, que M. le duc d'Orléans lui avoit promis de lui faire donner pour achever de payer le régiment que la Fare acheta pour son fils il y a quelques années, qui lui coûta 45,000 francs, dont M. le duc d'Orléans lui en avoit déjà donné 25,000 ; ainsi le régiment n'aura rien coûté à la Fare.

Lundi 8, *à Versailles*. — Le roi tint le matin conseil de dépêches et l'après-dînée il alla à vêpres et au salut avec toute la maison royale. — La fête de Notre-Dame avoit été remise à aujourd'hui, parce qu'on ne remet point les fêtes à la semaine de Pâques. — On mande de Vienne que l'empereur envoie à la Haye le comte de Zinzendorf pour y veiller à ses intérêts sur les bruits de paix qui courent. — La Mothe, mestre de camp de cavalerie et fort vieil officier, se retire. Le roi a donné l'agrément de son régiment au marquis de Joyeuse, neveu du maréchal, qui a épousé depuis quelques années une vieille veuve fort riche. — On eut des nouvelles qu'il étoit arrivé à la Rochelle un vaisseau dont on étoit en peine et sur lequel il y a sept millions en lingots ou en piastres. — On mande de Madrid que la reine d'Espagne, qui est dans son huitième mois, étoit tombée, mais qu'elle ne s'étoit point blessée.

Mardi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et il alla se promener à Trianon l'après-dînée. Il travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — M. le prince de Conty alla l'après-dînée donner de l'eau bénite au corps de M. le Prince, qui est exposé dans un des appartements hauts de l'hôtel de Condé à Paris. Il partit de l'hôtel de Conty dans son carrosse, alla aux Tuileries, où il monta dans un carrosse du roi avec M. de Tresmes, M. de Pompadour, Desgranges, maître des cérémonies, et son gouverneur. On avoit cru que le gouverneur n'y devoit pas être, mais il fut décidé qu'il y seroit, et M. de Lanoue, qui est auprès de M. le duc d'Enghien, monta aussi dans le carrosse du roi avec lui quand il alla de la part du roi donner de l'eau bénite au corps de M. le prince de Conty. M. le Duc et M. du Maine reçurent M. le prince de Conty au bas du degré de l'hôtel de Condé et le menèrent d'abord dans une chambre en bas où il n'y avoit qu'un fauteuil. M. le prince de Conty s'y assit un moment et puis mit la robe de deuil avec le chaperon. M. le duc de Tresmes et M. de Pompadour prirent dans l'antichambre le grand manteau, le grand crêpe au chapeau, le collet uni et les pleureuses, et puis M. le prince de Conty monta le degré. M. de Pompadour lui porta la queue de sa robe traînante de cinq aunes, et quand ils furent dans la chambre où étoit le corps de M. le Prince, il se mit à genoux sur un prie-Dieu avec un accoudoir, M. le Duc, M. le duc d'Enghien et M. du Maine à genoux tous trois devant le prie-Dieu sur des carreaux, et le duc de Tresmes derrière M. le prince de Conty, aussi sur un carreau. Le héraut d'armes vouloit présenter le goupillon, mais il fut jugé, comme de raison, que ce devoit être l'aumônier du roi, qui étoit là pour cela. M. le Duc avoit avec lui, pour recevoir M. le prince de Conty, les princes de Rohan et de Tarente et MM. de Roucy, de Blanzac et de Lassay. M. le Duc avoit convié le duc d'Albret d'y être, mais apparem-

ment M. de Bouillon, son père, l'en empêcha. Il envoya s'excuser, et on choisit en sa place le prince de Tarente. M. le Duc n'a pas été content de la difficulté qu'ils ont faite. Le carrosse du roi remena M. le prince de Conty chez lui, sans retourner aux Tuileries. M. de Fréjus étoit l'évêque qui assistoit à cette cérémonie (1). M. le Duc, M. son fils et M. du Maine étoient tous trois en grand manteau, avec le collier de l'ordre du Saint-Esprit.

Mercredi 10, *à Marly*. — Le roi, après le conseil d'État, alla à Marly, où il fit la revue de ses quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval, qu'il trouva dans le meilleur état du monde. Il demeurera ici dix jours. Madame Desmaretz y est pour la première fois. M. de Vendôme*, qui étoit à Meudon, n'a point demandé à venir ici, et est allé à la Ferté. M. de la Feuillade, qui y venoit toujours aussi, n'a point demandé. M. d'Heudicourt le fils, qui n'y avoit jamais été, est du voyage. Les équipages de Monseigneur et de monseigneur le duc de Bourgogne, qui avoient ordre de se tenir prêts pour le 1er de mai, sont retardés de quinze jours (2). — M. Desmaretz

(1) « M. le duc de Ventadour, comme plus proche parent, accompagna le cœur de monseigneur le Prince aux Jésuites, que le père confesseur vint recevoir, et auquel M. l'évêque de Fréjus fit un fort beau discours. Il y en a qui disent que ce prélat n'ira pas jusqu'à Vallery, et qu'il s'en reviendra après avoir remis le corps à M. l'archevêque de Sens, qui le doit recevoir avec son clergé. Le P. Gaillard est nommé, suivant le bruit, pour l'oraison funèbre ici, le P. de la Rue s'en étant excusé. On disoit qu'il falloit un évêque, mais il n'y en a pas beaucoup de prédicateurs.

« Il y avoit dix-huit mois que le P. de la Tour voyoit monseigneur le Prince; mais je pense qu'il ne l'a confessé qu'à la maladie dont il est mort. On prétend que tous leurs entretiens rouloient sur la connoissance parfaite qu'il avoit voulu prendre de la religion, s'en étant fait instruire à fond et le père général l'ayant parfaitement convaincu et persuadé...

« Il passe pour constant que monseigneur le Prince a dit qu'il faut vivre avec les jésuites et mourir avec les pères de l'Oratoire (*). » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 17 avril.)

(2) « Le départ de tous les équipages est retardé de quinze jours, tant du côté de Flandre, d'Allemagne que d'Espagne. Il y en a qui disent que pour la

(*) Saint-Simon attribue ce mot au président de Harlay. Voir tome XI, page 340.

s'est accommodé pour quatorze millions avec les intéressés aux vaisseaux qui sont arrivés au Port-Louis, venant de la mer du Sud, et leur a donné des assignations dont ils sont contents. — L'archiduc avoit envoyé à Port-Mahon un gouverneur espagnol avec quelques troupes; celui qui commande dans la place pour les Anglois n'a voulu recevoir ni les troupes ni le gouverneur, qui a été obligé de retourner à Barcelone.

* Les Mémoires se contentent de dire que M. de Vendôme, ayant été à Meudon, ne demanda point pour Marly, et passent sur la plus grande affaire de la cour comme chat sur braise. Cette addition les imitera ici par une explication très-décharnée d'une anecdote si curieuse et si intéressante, mais qui n'a pas encore assez vieilli pour sa délicatesse, et qu'il n'est pas encore possible de raconter. On se souviendra de la réserve dont on a usé sur la dernière campagne de Flandre, que cette réserve a été annoncée en son lieu, et de ce qui a été rapporté, et obscurément à dessein, de la conversation du duc de Beauvilliers avec un de ses plus intimes amis dans les jardins de Marly, sur le point de l'ouverture de cette fatale campagne. Tout ceci est une suite de ce qui fut prévu et de ce qui arriva, et l'obscurité qui se trouvera ici, ou si l'on veut le laconisme, une suite de celles dont on a usé à cet égard au volume précédent. On y a vu dans les Mémoires que monseigneur le duc de Bourgogne eut à son retour de longues conversations avec le roi; on y a vu encore le froid accueil fait à M. de Vendôme à son retour; on lui fit dire à l'oreille de ne demander plus pour Marly. Monseigneur, qui n'avoit pas tant entretenu le duc de Bourgogne, son fils, que le roi, continua de mener M. de Vendôme à Meudon. Il avoit eu défense de se présenter chez monseigneur le duc de Bourgogne et chez madame la duchesse de Bourgogne; ils furent dîner à Meudon; Monseigneur avec sa cour vint au-devant d'eux, et à sa suite M. de Vendôme, qui ne mesura pas sa contenance et qui crut que la présence et la maison de Monseigneur le mettoit en liberté. Le roi le sut dès le soir même; il fit défendre à M. de Vendôme non-seulement Meudon comme Marly, mais Versailles même. Il n'a jamais remis le pied depuis dans ces deux premières maisons, et n'a été qu'un quart d'heure dans la dernière lorsqu'il partit

---

Flandre on attend une réponse pour la paix, d'autres que c'est à cause qu'il n'y a point d'herbe sur la terre.... La paix signée ou non, M. Bontemps persiste dans son pari que Monseigneur ne marchera point. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 12 et 17 avril.)

pour l'Espagne, dont il n'est point revenu. Il fut si outré en recevant cet ordre qu'au lieu d'aller à Anet il s'alla cacher à la Ferté-Allais, qui n'étoit ni commode ni en état de recevoir personne, et y fit venir ses chiens d'Anet pour y rester en solitude, sous prétexte de chasse, et passer ainsi les premiers jours de sa disgrâce si déclarée. Il n'y étoit pas accoutumé; un triomphe de toutes les sortes, et de toutes les sortes peu mérité, l'avoit porté dans les nues, d'où il tenta de précipiter les dieux. Il eut le sort des Titans. Sa rage fut extrême et s'augmenta par le délaissement où il se trouva toujours depuis. Un éclat de la même foudre tomba en même temps sur le comte d'Évreux. Il étoit avec M. de Vendôme en privance de cousin germain; il se trouvoit gendre de Crozat, qui étoit chargé des affaires fort en désordre de M. de Vendôme et s'étoit fort attaché à lui; c'étoit un lien de plus entre son gendre et lui en ces commencements de mariage. Le comte d'Évreux lui écrivit une lettre où les détails avantageux à M. de Vendôme, avec un art peu ménagé sur tout ce qui n'étoit pas lui, convia Crozat à la répandre dans des moments de curiosité et de crise. Tout fut bon jusqu'au retour de Flandre; mais, à ce retour, les dieux et les hommes furent jugés, chacun reprit sa forme, et Crozat se sauva dans son néant.

Jeudi 11, à Marly. — Le roi fit encore le matin la revue de ses gardes du corps et des grenadiers à cheval. Avant que d'aller à la revue, M. de Torcy fut assez longtemps enfermé avec lui. Il étoit venu hier au soir, un moment avant que le roi se couchât, lui porter quelques nouvelles; mais le secret est si parfaitement gardé que les courtisans ne découvrent rien. — Le nonce extraordinaire et l'ambassadeur de Venise allèrent hier à l'hôtel de Condé donner de l'eau bénite au corps de M. le Prince; un aumônier leur présenta le goupillon. On leur donna des carreaux pour faire leurs prières pendant que les prêtres et les religieux qui gardent le corps chantèrent le *De profundis*. Ils allèrent ensuite voir M. le Duc et M. le duc d'Enghien, qui étoient ensemble et qui les reçurent à l'entrée de l'appartement. Le cardinal de Noailles à la tête du chapitre de Notre-Dame, dix évêques de ceux qui sont à Paris, représentant le corps du clergé, le parlement et toutes les cours supérieures, l'Université et tout

le corps de ville allèrent aussi jeter de l'eau bénite au corps de M. le Prince.

Vendredi 12, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins, et alla l'après-dînée courre le cerf dans son parc; mais les cerfs, qui y sont en très-grande quantité, ont tellement souffert cet hiver et les terres sont encore si molles que les cerfs sont pris dans un moment. Les chiens portèrent même beaucoup par terre de cerfs et de biches, et on croit que le roi ne courra plus de ce voyage. — On mande de Bruxelles que le prince Eugène en est parti pour aller à la Haye, où l'on attend milord Marlborough, qui est prêt à s'embarquer pour repasser d'Angleterre en Hollande. — On mande de la Corugna en Galice que le vaisseau qu'avoit armé le connétable de Saint-Malo, et qui étoit celui qui n'avoit pu suivre les vaisseaux qui arrivèrent il y a un mois à Port-Louis, étoit heureusement arrivé à la Corugna, fort richement chargé. Il y a beaucoup de piastres et de lingots, et même assez d'or. Nos marchands ne sont pas trop contents du marquis de Castel dos Rios, vice-roi du Pérou. Il étoit ambassadeur ici avant le duc d'Albe, et avoit reçu des grâces du roi considérables et qui le devoient plus attacher à nos intérêts, car c'est même le roi qui avoit obtenu du roi d'Espagne, pour lui, la grandesse et cette vice-royauté.

Samedi 13, *à Marly*. — Le roi, après la messe, alla encore faire la revue de ses quatre compagnies des gardes du corps et des grenadiers à cheval, et puis il les renvoya dans leurs quartiers. L'après-dînée le roi se promena dans ses jardins, et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne, qui a été un peu incommodée ces deux jours-ci, a dîné et soupé gras chez madame de Maintenon. — On porta le soir, de l'hôtel de Condé aux Jésuites, le cœur de M. le Prince; ce fut M. le prince de Conty qui l'y porta et qui avoit dans son carrosse M. de

Ventadour et M. l'évêque de Fréjus. M. le Duc étoit arrivé aux Jésuites un peu avant, et avoit avec lui M. le duc d'Enghien, son fils, M. le duc du Maine et M. de Lassay, dont la femme est fille naturelle de feu M. le Prince. Ils y trouvèrent M. le prince Charles, fils de M. le Grand, M. de Montbazon, M. le prince de Rohan et les comtes de Roucy et de Blanzac, qui ont tous l'honneur d'être parents de la maison de Condé. Le cœur fut placé sur une crédence auprès du cœur de Henri, prince de Condé, mort en 1646, et du cœur du grand prince de Condé, mort en 1686.

Dimanche 14, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État, qui dura même plus longtemps qu'à l'ordinaire. Il ne sortit point l'après-dînée, parce qu'il fit un temps effroyable. Il travailla de bonne heure avec M. Desmaretz, et puis avec M. Pelletier. — Davignon, major des gardes du corps, qui est un garçon fort estimé et dont le roi est fort content, se trouva hier mal après la revue. Il a déjà été saigné trois fois. On l'a porté à Versailles, et les médecins le croient en très-grand danger pour avoir négligé un rhume. — Le secrétaire de M. Rouillé est arrivé; on le fait repartir incessamment, mais on ne sait point quelles nouvelles il apporte, et tout ce qui regarde la paix est fort secret ici. — Il y a eu quelque petit désordre à Marseille pour le blé, qui a été bientôt apaisé; mais il est fort à craindre qu'il ne recommence, car la Provence manque entièrement de blé, et il n'en sauroit plus guère venir par la mer depuis que les Anglois sont maîtres de Port-Mahon.

Lundi 15, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il alla tirer. Il a renvoyé ses équipages de chasse. — La reine d'Angleterre est assez incommodée depuis quelques jours, et on craint que son mal n'augmente, car elle a une fièvre lente qui la mine, et elle a maigri considérablement. — On fait repartir le secrétaire du président Rouillé, et quoiqu'on parle tou-

jours fort de paix en Hollande et en Flandre, on commence à en douter davantage ici. — On a donné de grands ordres à Paris pour les blés; mais ils ne laissent pas d'être encore fort chers. Il y a beaucoup de provinces qui en manquent; les intendants ont ordre de faire visiter les greniers dans leurs généralités (1). Il doit arriver cette semaine des vaisseaux qui en sont chargés. — On fait venir à Paris la moitié de l'argent qu'avoient apporté les vaisseaux qui sont arrivés à Port-Louis, qui venoient de la mer du Sud.

Mardi 16, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire. Il fera ici vendredi la revue de ses deux compagnies de mousquetaires. Il y a tous les deux jours ici musique, comme à tous les voyages de Marly qui durent plus de trois jours, et quand ils ne sont que de trois jours il y a musique tous les soirs. Le temps s'est tout à fait remis au beau. Le roi se promena toute l'après-dînée et vit jouer longtemps au mail. — On mande de Bruxelles que le prince Eugène y a apporté un million pour acheter du sec, afin que les troupes puissent entrer en campagne avant que l'herbe soit venue. — M. le comte de Rochechouart, frère du duc de Mortemart, n'est plus en état de servir par sa mauvaise santé. Le roi lui a permis de vendre son régiment; il est colonel [du régiment Dauphin]. — On a reçu des lettres du maréchal de Tessé; il étoit encore à Gênes le 3 et n'attendoit que le vent favorable pour s'embarquer sur une galère de la république qui le doit porter à Monaco. Il ne savoit pas encore la mort de sa femme.

(1) « Ce qui occupe présentement Paris autant que toutes choses, c'est la cherté du pain et de tout ce qui est nécessaire à la vie. M. de Verthamon, premier président du grand conseil, ayant une terre ici près, gouvernée par le curé, qui avoit la clef du blé qu'on y gardoit, les paysans ses paroissiens en allèrent demander cinq cents boisseaux à rendre à la récolte. Il s'excusa, disant qu'il falloit s'adresser au seigneur; mais M. de Verthamon manda qu'on leur donnât sans condition et leur envoya encore cent pistoles. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 19 avril.)

Mercredi 17, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Au retour de la chasse il travailla avec M. de Chamillart, et puis le renvoya querir encore, et travailla avec lui jusqu'à son souper. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre, qui a toujours un peu de fièvre. — M. le marquis de Beauvau, lieutenant de gendarmerie, qui la commanda l'année passée et qui la devoit commander encore cette année, a obtenu la permission de se défaire de sa charge. Il a été fait maréchal de camp à la dernière promotion, et servira en cette qualité dans l'armée de Flandre. Les officiers de gendarmerie ne sont pas obligés, quand ils sont faits maréchaux de camp, à vendre leur charge; mais les affaires de M. de Beauvau l'y ont obligé. M. le marquis d'Illiers, qui est encore prisonnier et qui est lieutenant de gendarmerie et maréchal de camp du même jour que M. de Beauvau, demande aussi à pouvoir vendre sa charge.

Jeudi 18, *à Marly*. — Le roi se promena dans ses jardins. Madame de Maintenon étoit dans sa chaise à côté du petit chariot du roi, et dans un autre chariot étoient madame la princesse d'Harcourt, madame de Caylus et madame Desmaretz, et le roi prit plaisir à faire voir ses jardins à madame Desmaretz, qui n'étoit jamais venue à Marly. L'après-dînée le roi alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre et revint d'assez bonne heure pour se promener encore longtemps. Il avoit travaillé encore le matin avec M. de Chamillart avant que d'aller à la messe. — Le duc de Berwick, qui n'a point de logement ici, mais qui a permission d'y venir quand il lui plaît, partira dimanche pour aller en Dauphiné et en Provence. Il est bien aise, devant de commander en ce pays-là cette année, de connoître un peu ces deux provinces avant que la campagne commence. Le roi lui donnera son audience de congé samedi.

Vendredi 19, *à Marly*. — Le roi entretint le matin son

confesseur et lui commanda de le suivre à la promenade et prit plaisir à lui faire voir ses jardins. L'après-dînée le roi alla faire la revue de ses deux compagnies de mousquetaires, qui sont plus que complètes. — Voici la liste des changements qu'il y a eu parmi les officiers de la gendarmerie depuis six mois : M. de la Serre a vendu la sous-lieutenance des gendarmes de Bourgogne au marquis d'Avaugour, et M. de Refuge a acheté l'enseigne des Écossois qu'avoit M. d'Avaugour, et M. de Villaines, qui est fils de Villaines, lieutenant des gardes du corps, a acheté le guidon des Écossois qu'avoit M. de Refuge; le chevalier de Casteja a acheté le guidon des gendarmes de Bourgogne; le marquis de Lenoncourt, fils de celui que nous avons vu plusieurs fois ici, envoyé de M. de Lorraine, a acheté le guidon des gendarmes d'Anjou; le chevalier de Valbelle a acheté le guidon des gendarmes de Berry; M. de la Roche a acheté l'enseigne des gendarmes de la reine, et le chevalier de Bissy en a acheté le guidon; le marquis d'Argouges a acheté la seconde cornette des chevau-légers d'Anjou.

Samedi 20, *à Versailles*. — Le roi donna une longue audience à Marly au duc de Berwick, qui prit congé de lui. S. M. travailla aussi assez longtemps avec son confesseur, et partit à sept heures de Marly pour venir ici, et en arrivant il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur partit le matin de Marly et alla dîner à Meudon, d'où il revint ici pour le souper du roi. Madame la duchesse de Bourgogne partit de Marly un peu avant le roi. — Le roi a donné pour coadjuteur à M. l'évêque de Chartres l'abbé de Mérinville, son neveu, qui n'a que vingt-sept ans. M. de Chartres avoit fort souhaité qu'il eût cette place pour le soulager dans son diocèse. — Les mousquetaires, après la revue de hier, eurent ordre de se tenir prêts à partir les derniers jours de ce mois-ci. Le roi a donné ordre au duc de Guiche pour faire partir le régiment des gardes les premiers jours du

mois de mai. — On est fort mécontent ici du grand maître de Malte, qui a arrêté à Malte de grosses barques chargées de blés qu'on faisoit venir pour Marseille.

Dimanche 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire. Il alla tirer l'après-dînée et le soir il travailla avec M. Pelletier chez madame de Maintenon. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent faire collation à la Ménagerie et revinrent souper avec le roi. — On attend à la fin de la semaine des nouvelles de M. le président Rouillé, à qui on a fait réponse sur des nouvelles propositions que font les Hollandois. Le prince Eugène et milord Marlborough font tout ce qu'ils peuvent pour retarder et embrouiller la paix, et il est à craindre, comme ils ont beaucoup de créatures en Hollande, qu'ils ne réussissent dans leurs intentions. — Voici une copie de la lettre que la reine d'Espagne a écrite à madame la duchesse de Bourgogne, du 8 de ce mois : « Mon fils fut hier reconnu héritier présomptif de la monarchie d'Espagne par les États du royaume, et en cette qualité le clergé, tous les grands officiers de la couronne, la noblesse et les députés des villes qui ont droit d'assister aux États lui jurèrent fidélité, lui rendirent hommage et lui baisèrent la main. Le cardinal Portocarrero officia et reçut le serment. Le patriarche des Indes, grand aumônier, donna la confirmation à mon fils, parce que c'est la coutume de confirmer ce jour-là les princes qui n'ont pas encore reçu ce sacrement. Le cardinal Portocarrero lui servit de parrain, et le duc de Medina-Celi reçut l'hommage. Cette fonction dura trois heures. L'assemblée étoit très-nombreuse; tout se passa néanmoins avec tant d'ordre et un si profond respect que je n'en fus pas moins surprise que contente des expressions vives et tendres avec lesquelles chaque particulier témoignoit sa joie et celle de tout le royaume en nous baisant la main. Sur les neuf heures et demie nous descendîmes, le roi, mon fils et moi, dans l'église

de Saint-Jérôme, que nous trouvâmes magnifiquement parée et remplie de tous ceux qui avoient droit d'y entrer ou par leurs charges ou comme membres des États. Le roi étoit accompagné des grands officiers de la couronne. J'étois suivie de quatorze dames, toutes grandes ou mariées à des fils aînés de grands, que j'avois choisies dans les premières maisons d'Espagne, et mon fils étoit porté par la princesse des Ursins. C'étoit à elle, comme camerera-mayor, à tenir ma queue; mais, faisant la charge de gouvernante du prince, le comte d'Aguilar, capitaine des gardes, prit sa place, parce que, si j'avois nommé une dame, toutes les autres auroient été au désespoir de cette préférence. Dès que nous fûmes sous notre dais, la cérémonie commença par le *Veni Creator*. Pendant toute la messe mon fils fut d'une sagesse et d'une gaieté qui attiroit l'attention de tout le monde. Il baisa l'évangile et la paix comme une personne raisonnable; mais lorsqu'on le porta à l'autel pour le confirmer après la messe, il commença à être fâché de s'éloigner de moi, et le bandeau qu'on lui mit acheva de le mettre de mauvaise humeur. Cela dura peu, car dès qu'il fut revenu auprès de moi ses pleurs cessèrent. Chacun vint ensuite suivant son rang prêter serment et rendre hommage. Plus de deux cents personnes baisèrent la main de mon fils, qu'il donnoit lui-même très-gracieusement et avec beaucoup plus de patience qu'on ne devoit en attendre d'un enfant qui n'a pas vingt mois. Sur la fin cependant on fut obligé d'appeler sa nourrice, mais en tetant il donnoit sa main à baiser comme auparavant, d'une manière pourtant qui sembloit demander si cela ne finiroit pas bientôt. Après le *Te Deum*, nous passâmes à notre appartement dans le même ordre et avec la même suite. Les peuples n'ont pu donner plus de marques de leur zèle et de leur amour pour nous qu'ils ont fait en cette occasion. La cour étoit magnifique, et je crois qu'il ne s'est jamais vu de fête ni mieux réglée ni qui ait fini avec une satisfaction si générale. »

Lundi 22, *à Versailles.* — Le roi alla dîner à Trianon; madame la duchesse de Bourgogne y alla dîner avec lui. Elle monta dans un carrosse du roi, où étoient madame de Maintenon, madame de Lévis et madame de Dangeau, et dans un carrosse de madame la duchesse de Bourgogne étoient la maréchale d'Estrées, mesdames de la Vallière, de Gondrin, d'O et de Caylus. Ils dînèrent en particulier dans l'appartement de madame de Maintenon. L'après-dînée le roi fit venir M. de Pontchartrain, et travailla avec lui. Madame la duchesse de Bourgogne joua au papillon, et sur les cinq heures le roi vouloit s'aller promener dans ses jardins avec les dames, mais il vint un orage qui l'empêcha de sortir. Il ne se put promener que dans la maison, et en repartit à six heures pour revenir ici. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. Monseigneur le duc de Bourgogne donna à dîner ici à cinq ou six courtisans, qu'il mena ensuite jouer au mail à Meudon. — M. le maréchal de Villars mande que l'armée de Flandre sera bien plus belle qu'on n'avoit cru. Toutes les troupes sont presque complètes; la misère des provinces fait que les recrues ont été très-aisées à faire, mais il n'y a point encore de magasins dans les villes pour faire subsister l'armée, et c'est à quoi l'on travaille.

Mardi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite à son ordinaire avec M. Desmaretz. L'après-dînée il alla à la volerie pour la première fois de l'année; madame la duchesse de Bourgogne y alla en carrosse, et le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Durant ce dernier voyage de Marly, M. Desmaretz a envoyé en Flandre quatre millions en espèces. — Le roi a donné 1,000 écus de gratification à l'abbé de Castillon, et lui continuera jusqu'à la paix ou jusqu'à ce qu'on lui ait donné quelque chose plus considérable. — Le roi a donné ordre au prince de Rohan et au vidame d'Amiens pour la revue des gendarmes et des chevau-légers, qui se fera de lundi

en huit jours à Marly. — Le maréchal de Tessé est arrivé à Antibes du 12, et on l'attend ici à la fin de la semaine.

Mercredi 24, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. — On va publier un arrêt pour la conversion des monnoies, qu'on refondra toutes et dont on augmentera le poids. On fera valoir les louis d'or seize livres dix sols, et les écus quatre livres huit. On compte qu'il y a dans le royaume plus de cinq cent millions d'argent monnoyé, et que par cette conversion le profit que fera le roi donnera le moyen d'éteindre tous les billets de monnoie. On recevra un cinquième en billets de monnoie de la somme qu'on voudra convertir, et en même temps le billet de monnoie sera déchiré. — M. de Roussillon achète le régiment que M. de Mancini avoit acheté de M. de la Feuillade. M. de Mancini l'avoit acheté 10,000 écus, et ne le revend que 16,000 francs. M. de Mancini, selon les apparences, en quittant le service, va s'établir à Rome, où il a de beaux palais, ou va demeurer dans quelque autre endroit d'Italie, car on dit qu'il veut vendre ses palais à Rome.

Jeudi 25, *à Versailles*. — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'au premier voyage de Marly, qui sera mercredi. — M. Trudaine, intendant de Lyon, est arrivé depuis quelques jours, et on va le faire repartir (1). Les affaires de Samuel Bernard faisoient un grand désordre à Lyon, malgré les secours que lui avoit fait donner M. Desmaretz pour apaiser ses créanciers. On espère qu'on trouvera encore moyen de finir cette affaire, qui au-

(1) « M. Trudaine, intendant à Lyon, est arrivé ; on dit qu'il doit s'en retourner dans cinq ou six jours et qu'il n'est venu que pour rendre compte de l'état de cette ville, afin d'y pourvoir. Le parlement de Paris a donné des arrêts pour ce qui regarde son ressort, et on ne comprend point cette famine générale après ce qui se disoit de l'abondance des blés l'année passée. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 24 avril.)

roit porté un grand préjudice à Lyon. — Le grand maître de Malte a renvoyé à Marseille les barques chargées de blés venant d'Afrique et qu'il avoit arrêtées à Malte. Le roi lui avoit fait mander que, s'il ne les rendoit, il feroit saisir tous les revenus de l'ordre de Malte dans le royaume.

Vendredi 26, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, et l'après-dînée il alla à Meudon voir les nouveaux bâtiments de Monseigneur, à qui il a conseillé d'y faire faire quelques changements pendant qu'il sera à l'armée. — Le roi a donné 50,000 écus de brevet de retenue au marquis de la Vallière sur son gouvernement de Bourbonnois. Madame la princesse de Conty, de qui il a l'honneur d'être cousin germain, en alla remercier le roi le matin; mais le marquis de la Vallière, qui est avec Monseigneur, ne l'apprit qu'un quart d'heure avant que le roi arrivât à Meudon, et ce fut là qu'il fit son remerciment. — Les régiments des gardes qui avoient ordre de partir de Paris le 1er mai n'en partiront que le 6 au plus tôt; on en laisse même quelques compagnies plus qu'à l'ordinaire, parce que la cherté du pain cause souvent de petits désordres dans les marchés et qu'on veut avoir dans tous les marchés des soldats pour contenir la populace, qui ne souffre pas son mal sans murmurer beaucoup.

Samedi 27, *à Versailles*. — Le roi tint conseil de finances et travailla le soir avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Il arriva un courrier de M. le président Rouillé. On ne dit point quelles nouvelles il apporte; mais par toutes les lettres que les particuliers reçoivent de leurs correspondants en Hollande il paroît que les alliés font des propositions que le roi ne veut ni ne doit accepter; ainsi on ne doute pas que la paix ne soit reculée et qu'on ne fasse encore cette campagne, qu'on ne sauroit commencer cette année qu'à la fin de juin, à ce que disent tous les gens qui viennent de Flandre, car les armées ne trouveroient point de quoi subsister. Cependant

les négociations ne sont pas entièrement rompues, car M. Rouillé ne revient point encore. — Le duc d'Aumont a vendu le régiment d'infanterie qu'avoit M. le marquis de Villequier, son fils, 22,500 francs, qui est ce qui lui en avoit coûté pour le régiment de cavalerie qu'il a présentement.

Dimanche 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut même plus long qu'à l'ordinaire, et comme on n'y put pas finir toutes les affaires qu'on avoit, on le tiendra encore demain, au lieu du conseil de dépêches, que le roi a remis à mercredi après dîner. Monseigneur vint de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry, l'après-dînée, allèrent à Meudon voir Monseigneur et revinrent ici pour le souper du roi. — Les colonels et les brigadiers qui ont des régiments en Flandre ont ordre de s'y rendre le 10 du mois qui vient. — On fait imprimer un édit du roi par lequel on espère pouvoir remédier en partie aux maux que cause la cherté du blé. On fera des perquisitions exactes dans les provinces du royaume pour voir ce qu'il y peut avoir de blé dans chaque ville et dans la campagne, et ceux qui n'auront pas donné des déclarations justes seront condamnés aux galères et à la mort même, si le cas y échet, et l'on donnera aux dénonciateurs la moitié du blé qui n'aura pas été déclaré et 1,000 francs sur l'amende qu'on fera payer à ceux qui n'auront pas obéi à l'édit.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi tint encore le conseil d'État, comme il l'avoit résolu hier, et on croit qu'on a pris la dernière résolution sur les propositions exorbitantes que les alliés font pour la paix. On a fait repartir le courrier de M. Rouillé. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain, et il va paroître au premier jour une déclaration pour encourager les officiers de la marine à armer des vaisseaux du roi, pour aller chercher des blés dans les pays éloignés et les amener en France. — Il arriva hier à Paris un assez grand désordre dans l'église de Saint-Roch. Un pauvre qu'on

voulut faire sortir de l'église fut blessé légèrement à la main. La populace et surtout les femmes s'assemblèrent en grand nombre. Il vint quelques soldats de la compagnie générale des Suisses pour empêcher le désordre. M. d'Argenson fut obligé d'y venir lui-même; on lui jeta quelques pierres. Le peuple avoit déjà mis du bois devant la maison du commissaire du quartier pour la brûler. M. d'Argenson, par sa patience et par le secours des Suisses, apaisa le désordre (1).

Mardi 30, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Il a remis à lundi le conseil de dépêches. Il le tiendra ce jour-là le matin à Marly, et il le devoit tenir ici demain après dîner avant que d'y aller. Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à Meudon et en revint ici à quatre heures; madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry y allèrent aussi dîner et y menèrent trois carrosses pleins de dames. Monseigneur les mena à l'opéra à Paris avec le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur, qui étoient venus de Saint-Germain dîner à Meudon. Monseigneur trouva en chemin, et dans la campagne et sur le Pont-Royal, beaucoup de femmes qui crioient en lui demandant du pain. Monseigneur leur fit jeter assez d'argent (2). Après l'opéra la cour

(1) « Il y eut avant-hier au matin, pendant le service à Saint-Roch, une émotion populaire pour un pauvre qui, demandant l'aumône, fut fort maltraité par les archers de l'écuelle. Ceux-ci, n'étant pas les plus forts, se réfugièrent chez le commissaire qui loge à la porte de l'église; la populace s'y transporta, jeta des pierres aux fenêtres et mit le feu à la porte de sa maison. Le commissaire se sauva par les derrières dans la communauté des prêtres; l'archer de même qui avoit excédé de coups de bâton le mendiant qu'on avoit mené chez le chirurgien. Enfin M. d'Argenson arriva, précédé de cinquante Suisses, la baïonnette au bout du fusil, dissipa le désordre et ramena avec un chantre le commissaire, qui n'osoit revenir chez lui. Le tout finit par une infinité de femmes qui crièrent au pain à M. d'Argenson. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 29 avril.)

(2) « Monseigneur est ce soir à l'opéra, madame la duchesse de Bourgogne et le roi d'Angleterre avec lui. Il s'est amassé beaucoup de femmes sur son chemin, criant au pain et montrant celui qu'elles mangent, dont elles ne sont

d'Angleterre retourna à Saint-Germain, Monseigneur à Meudon, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry revinrent ici. — Le chevalier d'Hautefort, nouveau maréchal de camp, a vendu 40,000 écus le régiment de dragons qu'il avoit. — Le chevalier de Bueil apporta la nouvelle de la prise du château d'Alicante. La flotte ennemie, qui étoit venue sur la côte pour tâcher de le secourir, n'ayant pu y réussir, envoya dire au commandant du château de se rendre et capitula pour la garnison, qui étoit encore de six cents hommes, à qui on a donné une capitulation honorable.

Mercredi 1[er] *mai*, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles et en partit l'après-dînée pour venir ici, où il demeurera dix jours. Monseigneur y vint tout droit de Meudon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne y vinrent quelques heures après le roi. — Le duc d'Albe présenta hier au roi, à Versailles, le duc de Linarès, que le roi d'Espagne a nommé vice-roi du Mexique en la place du duc d'Albuquerque, qui y est vice-roi depuis longtemps et qui y a amassé des biens immenses. — M. le duc de la Rochefoucauld * n'est point de ce voyage. On croit même qu'il n'y viendra plus. La vue commence à lui manquer. Il ne veut plus aller à la chasse, et son projet, à ce qu'il paroît, est de se tenir au chenil à Versailles, de venir rarement au château voir

---

pas contentes. Il enchérit encore à chaque marché, mais on a publié une déclaration du roi ce matin, en date d'hier, pour avoir cours dans tout le royaume, que l'on espère qui apportera du soulagement, pourvu que les intentions de Sa Majesté soient bien exécutées, et par des gens de probité, car on ne doute pas qu'il n'y ait des blés dans le royaume et qu'on ne découvre la cause de cette famine. On dit que Marseille et la Provence se raccommodent, et qu'il y en est venu par mer....

« Ils disent qu'il y avoit plus de quatre mille personnes au-devant de Monseigneur quand il vint ici avant-hier, tant hommes que femmes, et que la même compagnie étoit hier sur le rempart, parce qu'on avoit dit qu'il venoit à un combat de taureau qui se donnoit dans un lieu destiné à ce spectacle. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 30 avril et 2 mai.)

le roi, de ne guère recevoir de visites et de mener une vie fort retirée comme un homme qui ne veut plus s'occuper que de son salut. Il laissera un grand vide à la cour, car son appartement étoit ouvert à tout le monde dès le matin, et y vivoit fort magnifiquement.

* M. de la Rochefoucauld n'avoit rien qui fît qu'on pût seulement douter qu'il fût le fils de ce duc de la Rochefoucauld dont l'esprit, la galanterie, les intrigues, les vues, les parties avoient fait tant de bruit dans le monde, et à qui le roi ne les avoit jamais bien pu pardonner. Il avoit aussi suivi son père dans tous ces troubles, et il portoit au visage une légère marque du combat du faubourg Saint-Antoine. Leurs affaires étoient demeurées délabrées. Le père, cousin germain du duc de Liancourt, célèbre et sa femme encore plus par leur esprit, leur considération, leur piété et leur admirable retraite, maria son fils à la fille unique de leur fils unique, qui avoit été tué, et remit ainsi de grands biens dans sa maison. Ce mariage ne fut pas stérile, mais il dura peu, et les deux familles logées ensemble demeurèrent toujours dans une liaison intime. M. de la Rochefoucauld le père, mal à la cour, demeuroit à Paris, où il faisoit les délices de la bonne compagnie; son fils, qui avoit de la valeur et de l'honneur autant qu'un courtisan en peut avoir, mais nul autre talent, se produisit à la cour, où, malgré la disgrâce de son père, il parvint très-promptement à plaire au roi, qui le traita de manière à donner de la jalousie à ses pareils, et à surprendre une cour spirituelle, brillante et polie. Le comment cela arriva n'a jamais été compris; le goût du roi n'étoit pas délicat, et il en eut tant pour lui qu'il fut une sorte de favori toute sa vie. Le roi avoit formé la charge de grand maître de la garde-robe pour Quitry, qui fut tué au passage du Rhin, et il la donna à M. de la Rochefoucauld, puis celle du grand veneur à la mort de Soyecourt. On crut que cette dernière fut la récompense d'avoir produit madame de Fontanges; sa mort prompte et soupçonnée ne fit rien à la faveur de M. de la Rochefoucauld, qui se lia étroitement avec madame de Montespan et qui le demeura toute sa vie avec sa famille. Il fut le seul homme considérable de toute la cour qui ne fléchit point le genou devant madame de Maintenon, et le seul qu'elle haït qu'elle ne put jamais entamer. Elle auroit volontiers entendu au mariage de sa nièce avec son petit-fils, et le roi le désiroit pour les rapprocher et s'ôter du malaise; mais le duc écarta ou fut sourd aux insinuations, ce qui fit tourner tout court aux Noailles, qui travailloient de leur mieux à ce grand mariage, et qui le devint peut-être encore plus par pique contre M. de la Rochefoucauld. Il ne se pouvoit pardonner de s'être laissé

aller pour son fils aîné à celui de la fille aînée de Louvois, avec qui il étoit mal, et que le roi se mit en tête de faire pour les raccommoder. Louvois le désiroit avec passion pour se réconcilier avec un homme dangereux par sa hauteur, par sa privance avec le roi et par sa liberté d'en user sans retenue contre ceux qu'il haïssoit et avec plus d'acharnement et de force quand ils étoient puissants. La Rochefoucauld, qui se fit tenir à quatre, en eut des millions et l'érection du duché héréditaire de la Rocheguyon pour son fils; mais le mariage fait, Louvois, peu accoutumé à être mené haut à la main, lui qui y menoit tout le monde, ne put demeurer longtemps bien avec M. de la Rochefoucauld, qui se rebrouilla avec lui jusqu'à sa mort, et n'en aima jamais ni la famille ni sa propre belle-fille, qu'il ne voulut jamais souffrir à la cour, et qui, par ses soins domestiques, par sa vertu et son mérite, par son attachement extrême pour son mari et pour sa maison, qu'elle rétablit, méritoit d'être mieux traitée de son beau-père. C'étoit un homme très-borné, haut, dur, rude, rogue et farouche, tout gouverné par ses valets, qui n'aimoit qu'eux, moins que médiocrement ses enfants, et ses amis par fantaisie. Jamais valet ne l'a été de personne avec tant d'assiduité, de bassesse, il faut dire d'esclavage, qu'il le fut du roi toute sa vie, et il n'est pas aisé de comprendre qu'il s'en pût trouver un second. Le lever, le coucher, les deux changements d'habits dans la journée, les chasses et les promenades du roi de tous les jours, il n'en manquoit jamais, quelquefois dix ans et plus de suite sans découcher du lieu où étoit le roi, excepté les dix ou douze dernières années, qu'il prenoit du lait un mois à Liancourt, et deux ou trois courts voyages à Verteuil. Son appartement étoit ouvert matin et soir; mais le mélange des valets d'un trop bon maître, les égards qu'il falloit avoir pour eux et les airs que prenoient les principaux en bannissoient la bonne compagnie, qui n'y alloit que des instants et peu souvent, et laissoit le champ libre aux ennuyeux, et aux désœuvrés de la cour, qui y trouvoient bonne chère, y établissoient leur domicile et y essuyoient largement les humeurs du maître, qui dominoit sur eux avec un empire dur, et qui se trouvoit déplacé et embarrassé avec mieux qu'eux. Cette raison et un temps que son assiduité rendoit fort coupé l'avoit mis sur le pied de ne faire presque aucune visite, et cette assiduité étoit devenue si forcée qu'il demandoit congé au roi quand très-rarement il alloit dîner à Paris ou à une petite maison près de Marly sans y coucher. Avec cela il étoit officieux et parloit aisément au roi et avec force pour les uns et pour les autres; mais il choisissoit souvent mal ceux pour qui il s'intéressoit. Il étoit magnifique, et toujours ses affaires en désordre; le roi lui paya plusieurs fois ses dettes, outre des présents fréquents et considérables, dont la plupart alloient à ses valets, devant qui ses enfants étoient en respect et en

besoin. A la fin il fatigua le roi de ses demandes, qui s'accoutuma à le refuser, et l'autre à le gourmander; cela mit sur la fin un malaise entre le roi et lui, qui lui donna des pensées de retraite dont il fut longtemps la dupe. Ses yeux s'affaiblirent et ne lui permirent plus de monter à cheval; il couroit en calèche, et à la mort du cerf se faisoit descendre et mener à celle du roi pour lui présenter le pied, qu'il lui fourroit souvent dans les yeux ou dans l'oreille; cela faisoit peine au roi et à tout le monde, et encore de le voir tout couché dans sa calèche comme un corps mort. Le roi lui proposoit quelquefois doucement de se tenir en repos; cela perçoit le cœur au duc, qui se voyoit déchoir et devenir pesant auprès de lui de plus en plus. Il ne pouvoit plus rien faire, par faute de vue, de ce qu'il avoit toujours fait; il étoit peu écouté, presque toujours éconduit, quelquefois refusé sèchement. Le dépit vint au secours du courage; il se retira, mais le plus pitoyablement du monde. Son projet flottoit entre sa maison de Paris ou un appartement à Sainte-Geneviève, où la mémoire du cardinal de la Rochefoucauld lui faisoit trouver tout ce qu'il auroit pu désirer. Ses valets, qui étoient ses maîtres, ne voulurent ni l'un ni l'autre; ils espéroient toujours de tirer de son reste de crédit, et ils l'entraînèrent au chenil à Versailles, pour de là le pouvoir faire aller demander au roi quand ils en auroient besoin. Ce fut donc là qu'il établit sa demeure, où bientôt il fut abandonné à la douleur et à l'ennui; il en fit encore quelques parties de main, dans le cabinet du roi par les derrières, peu fructueuses, qui achevèrent de l'accabler, et ce fut ainsi qu'il acheva sa vie. Jamais homme si comblé ne fut si envieux, et il l'étoit de tout, des choses même qu'il ne pouvoit désirer pour lui ni pour personne, enfin jusqu'à des cures; il se plaignoit toujours et trouvoit les autres heureux; aussi jamais homme ne le fut-il moins que celui-là par une humeur qui le dévoroit et par une servitude dont ses valets lui firent boire jusqu'à la lie.

Jeudi 2, à Marly. — Le roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans ses jardins. Il n'a point amené ici ses équipages de chasse. — Le soir le bruit commença à se répandre que hier un peu avant minuit M. de Torcy étoit parti de Paris en chaise de poste, prenant la route de Flandre, ce qui donne de grandes espérances de paix, du moins avec les Hollandois, qui témoignent la souhaiter de bonne foi malgré les propositions du prince Eugène et de Marlborough *. — Monseigneur alla courre le loup et trouva sur son chemin, dans la campagne, beaucoup de

monde et surtout des femmes qui crioient misère et se plaignoient de la cherté du pain, qui enchérit tous les jours. Monseigneur leur fit jeter beaucoup d'argent. On espère que les bons ordres qu'on a donnés dans tout le royaume diminueront la misère considérablement; elle est plus grande en Bourgogne que partout ailleurs. Il est arrivé à Marseille beaucoup de barques chargées de blé, et le pain étoit déjà diminué de prix à Lyon.

* Les affaires tendoient à la dernière extrémité par les malheurs de la guerre et par ceux de la misère et de la famine; nulle insinuation, nulle proposition ne réussissoit, et les nouvelles du président Rouillé, qui négocioit à la Haye, ne pouvoient être plus mauvaises. Le roi étoit au désespoir de se voir sans ressource, au gré de ses ennemis, et au conseil d'État du mercredi 1er mai il s'en expliqua à ses ministres en versant des larmes. Torcy, pénétré de l'état où il vit le roi, lui proposa de lui permettre d'aller lui-même à la Haye; qu'instruit à fond des affaires et des intentions du roi il pouvoit y ménager des moments précieux, en prenant au mot le pensionnaire, Marlborough, le prince Eugène, s'il y avoit lieu d'espérer d'eux une paix supportable, ou de l'un d'eux pour les diviser; sinon qu'il recueilleroit au moins ce fruit de son voyage de marquer à toute l'Europe le desir sincère du roi pour la paix par une démarche si peu ordinaire, et de pénétrer au vrai qu'ils n'en vouloient aucune, auquel cas on ne seroit plus amusé avec indécence, et que tout le royaume en étant persuadé se porteroit plus volontiers aux derniers efforts pour soutenir la guerre et parvenir à mieux qu'on ne pouvoit peut-être l'espérer. Le roi goûta cette proposition jusqu'à remercier Torcy, qui partit le lendemain matin de Marly, après avoir vu le roi encore, trompant jusqu'à ses gens, à qui il dit qu'il alloit à Paris, d'où il partit tout de suite assez hasardeusement sur un passeport en blanc qu'il avoit des ennemis pour un ouvrier. M. de Lauzun, qui écumoit toujours tout et qui étoit ravi de faire voir qu'il savoit tout, et peut-être tout autant de se moquer des gens, s'en fut dans le salon sur la fin de la matinée, et avec son air indifférent demanda aux uns et aux autres où ils alloient dîner; pour lui, il leur dit qu'il alloit chez Torcy et qu'il savoit qu'il y avoit excellente chère ce jour-là, dont il conta merveille à peu de monde. Il persuada de la sorte à cinq ou six personnes distinguées d'y aller, et entre autres au duc de Villeroy, qui y fut en effet et qui trouva porte close et visage de bois. Le voilà bien étonné, et qui s'informe au voisinage. Le soir M. de Lauzun se moqua de lui et des autres qui y avoient été pris, et avoit dîné chez

lui en bonne compagnie, bien à son aise, ravi d'avoir été si bien informé et d'en avoir fait un si bon usage.

Vendredi 3, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et madame de Maintenon étoit dans une chaise à porteurs à côté de son petit chariot, et dans un autre chariot qui marchoit derrière étoient madame de Dangeau et madame de Caylus. L'après-dînée le roi alla tirer, et sur les six heures la cour d'Angleterre arriva ici. La reine, qui ne se porte pas bien encore, s'en retourna à Saint-Germain à sept heures; mais le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur ne s'en retournèrent qu'après le souper. Ils se promenèrent quelque temps dans les jardins après que la reine fut partie, et puis ils rentrèrent avec Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne dans le salon. Ils les virent jouer quelque temps au papillon, et puis Monseigneur les mena à la musique jusqu'au souper. — On ne fait plus de mystère du départ de M. de Torcy. — Le duc de Linarès vint ici le matin parler à M. de Pontchartrain. Il a reçu ordre du roi son maître d'aller au Pérou au lieu d'aller au Mexique. Il s'embarque à Brest, où le roi d'Espagne prie le roi de lui faire donner des vaisseaux pour le porter en ce pays-là; ainsi il ne passera point par Madrid. On l'envoie vice-roi au Pérou, d'où l'on rappelle le marquis de Castel dos Rios, dont le roi d'Espagne n'est pas plus content que le roi. Le duc de Linarès est de la maison de Portugal par son père et par sa mère; il est fils du duc d'Abrantès.

Samedi 4, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. M. le duc d'Orléans ne retournera point cette année en Espagne *; il a même ordonné à ses gens de se défaire de leurs équipages. — Le prince de Lambesc, fils du comte de Brionne, épouse mademoiselle de Duras, à qui sa mère donne présentement 25,000 livres de rente. Elle en aura encore 7,000 après la mort de madame de la Marck, sa grand'mère, qui

est fort vieille, et on compte qu'après la mort de la duchesse de Duras, sa mère, elle aura bien encore 200,000 écus. On ne donne au prince de Lambesc présentement que 15,000 livres de rente; mais M. le Grand, son grand-père, les logera et les nourrira lui et sa femme. Ils viendront s'établir à Versailles dès le lendemain du mariage. Tous ceux qui ont vu mademoiselle de Duras disent qu'elle est fort bien faite et fort jolie. — Les nouvelles de Hollande disent que milord Marlborough s'étoit embarqué pour repasser en Angleterre et que le prince Eugène étoit revenu à Bruxelles. — On dit que le duc d'Albe a envoyé un courrier à Madrid dès qu'il a su le départ de M. de Torcy.

* Les Mémoires sont ici plus que politiques, car ils ne laissent pas même entendre qu'ils le sont; il faut donc leur suppléer et dire ce qui rompit le voyage de M. le duc d'Orléans en Espagne, et ce qui le jeta en même temps dans une fort triste situation. On a vu, en son lieu, le fatal bon mot qui lui échappa à Madrid à souper, et qui lui aliéna pour toujours madame des Ursins et madame de Maintenon. La vengeance si douce à tous est le propre des femmes; madame des Ursins, offusquée du duc d'Orléans, qu'elle ne pouvoit plus souffrir, ne respiroit qu'après sa délivrance, et madame de Maintenon qu'à le punir d'un propos qui à son égard étoit un crime de lèse-majesté. Dès la dernière campagne il avoit couru des bruits que les alliés feroient tout pour la France, à la seule condition du retour du roi d'Espagne, et que le roi commençoit à s'accoutumer à écouter une si dure condition. Cela venoit de beaucoup d'endroits au duc d'Orléans, et en même temps des fous lui proposèrent de se cramponner en ce cas en Espagne; que les Espagnols en avoient trop fait pour Philippe V pour n'être pas et ne se croire pas aussi irréconciliables avec la maison d'Autriche; qu'ils feroient pour eux-mêmes les derniers efforts pour ne retomber pas sous la domination d'un prince si justement irrité et si persuadé de leur éloignement de lui; qu'il n'y avoit en cela rien de contraire à ce qu'il devoit aux deux rois, puisqu'il ne se présenteroit qu'à leur refus et à leur défaut; qu'au contraire eux n'y courant aucun risque, achetant la paix et ne pouvant être accusés de la troubler par son fait à lui, puisqu'il ne feroit rien qu'indépendamment d'eux, ce seroit les servir en effet que d'essayer d'arrêter dans leur maison la couronne d'Espagne en sa personne, puisque leur renonciation ou leur défaut opérant le même effet, il étoit appelé, du chef de la reine Anne, sa grande mère, après les descendants de la reine Marie-Thérèse, sa tante. Le duc d'Or-

léans avoit de soi peu d'ambition, mais il en vouloit montrer. Il aimoit les choses extraordinaires et hors du droit chemin; il se laissa aller à ces idées, sans s'apercevoir combien il étoit impossible que l'Espagne, abandonnée par son roi et par la France, osât s'attacher à lui, qui étoit un grand prince par sa naissance, mais par la force et les moyens un très-simple particulier; combien impossible encore que, quand l'Espagne feroit cette folie, il pût avec cette carcasse épuisée de tout se soutenir contre la puissance de l'archiduc, secouru de toutes parts par le bénéfice de la paix, qui rendroit partout ailleurs les armées inutiles; enfin à quels injustes soupçons il ne se livreroit pas et à quelle colère du roi son oncle, à qui la maison d'Autriche et ses alliés s'en prendroient peut-être encore comme d'une perfidie, et publieroient partout que cette entreprise ne pouvoit être sans son aveu et ses secours secrets. Le malheur du prince fut qu'enivré de l'idée d'une couronne et de faire parler de lui il ne consulta personne et se livra à des gens de fortune de bas aloi, dont deux pourtant étoient devenus officiers généraux. M. d'Orléans avoit deux hommes à lui, Flotte, qui avoit été autrefois à Mademoiselle, et Renaut, que le duc de Noailles lui avoit donné depuis peu. Comptant de retourner en Espagne, il les y avoit laissés avec son secret; il ne pouvoit être en de plus mauvaises mains qu'entre celles qu'il l'avoit laissé. Madame des Ursins fut avertie de tout; on peut juger si elle sut en faire son profit en Espagne, et si, en France, madame de Maintenon n'en sut pas faire le sien. Il s'y joignit des gens et des intérêts qui doivent demeurer dans l'obscurité politique, et qui, par d'autres auteurs, n'y prirent pas moins de part que ces deux toutes puissantes, et merveilleusement à portée de servir l'intérêt qui les faisoit puissamment agir : ce feu demeura caché sous la cendre, pour éclater terriblement après. En attendant, M. le duc d'Orléans fut traité plus froidement, sans qu'il s'en aperçût d'abord, et prit pour bon qu'étant incertain si on continueroit à soutenir l'Espagne, et certain que ce seroit de peu de troupes, si on y persistoit, il n'étoit point à propos qu'il y retournât, et aussi peu de lui donner l'armée du Rhin ou celle de Flandre, puisque Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne, qui y avoient été destinés depuis plusieurs mois, demeuroient à la cour.

Dimanche 5, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il donna une longue audience au duc de Noailles et au comte de Bezons. Le duc de Noailles s'en va en Roussillon, où il commandera l'armée du roi comme les années passées, et Bezons s'en va droit en Catalogne, où il commandera l'armée

comme le plus ancien lieutenant général. Il est public présentement que M. le duc d'Orléans n'y retournera point. Le roi travailla le soir avec M. Pelletier. — On travaille à quelques fortifications nouvelles à Béthune et à Arras. — Le maréchal de Villars demande au roi la permission de venir passer quelques jours ici avant l'ouverture de la campagne. Il avoit assemblé quelques troupes pour empêcher un convoi que les ennemis ont fait entrer dans Lille; mais il n'étoit pas possible de l'empêcher, et le maréchal de Villars a renvoyé les troupes dans leurs quartiers. — Il y eut hier quelques désordres à Paris, au petit marché de l'abbaye Saint-Germain, sur la cherté du pain. On y fit marcher quelques soldats du régiment des gardes, qui prirent trois de ceux qui avoient commencé le désordre et qu'on mit dans les prisons de l'abbaye (1). Le roi a pris le parti de laisser à Paris cette année quatorze compagnies du régiment des gardes françoises et six des suisses. Les compagnies des gardes françoises sont présentement de cent quarante-quatre hommes.

Lundi 6, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de dépêches, qu'il n'avoit pas tenu à Marly depuis longtemps, et l'après-dînée il fit la revue des gendarmes et des chevau-légers. Il trouva ses deux compagnies en fort bon état. Il y a cinquante-quatre hommes surnuméraires dans les gendarmes, et les chevau-légers sont plus que complets aussi. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec M. de Pontchartrain; ces deux jours-ci M. de Chamillart et M. Desmaretz ont travaillé avec Monseigneur. — Le vieux M. de Saumery* est mort dans son château auprès

(1) « Il n'y eut point de bruit hier à la halle ni au marché de ce quartier. Mon pain me vint avec une escorte, à six sols la livre; mais ce ne fut pas la même chose au faubourg Saint-Germain, nonobstant toutes les précautions prises. Cent hommes vinrent, la hache haute, accompagnés de beaucoup de femmes, et pillèrent des charrettes auprès de l'abbaye. Les portes en furent fermées et l'on en prit trois, dont il y en a un fort blessé. Je ne sais quelle justice on en fera. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 5 mai.)

de Chambord. Il avoit quatre-vingt-six ans passés et a conservé toute sa raison jusqu'à la fin. — Avant-hier M. de la Rochefoucauld vint ici de Versailles et parla au roi de quelques affiches fort insolentes qu'on a trouvées à Paris et à Versailles. M. de Bouillon, qui est ici, entra dans le cabinet du roi et lui parla de la même chose. — Madame de Châteauneuf, mère de M. de la Vrillière, en voulant se lever samedi, tomba de son lit, se démit le pied et se cassa le petit os de la cheville. Comme elle est extraordinairement pesante, on croit qu'elle aura peine à se tirer d'affaires.

* Le grand-père de ce vieux Saumery étoit venu dans les bagages d'Henri IV; on prétend que ce fut en qualité de jardinier. Il devint concierge de Chambord, s'y accommoda, et son fils, qui lui succéda dans cet emploi, l'élargit et l'augmenta. Le fils de celui-là, dont il s'agit ici, servit en de petits emplois avec valeur; il eut le bonheur d'épouser une sœur de M. Colbert, très-petit garçon encore alors, et de s'accrocher par lui ensuite au cardinal Mazarin. C'étoit un fort honnête homme et de vieille roche, qui se fit aimer et estimer et pour qui le roi eut de la bonté. M. de Colbert le protégea tant qu'il put, mais selon la portée de cette nouvelle famille. Son fils étoit un grand homme de bonne mine, qui avoit servi en petits emplois à la guerre, et qui à un de ces combats de M. de Turenne avoit été estropié à un genou. Il étoit retiré en Blaisois, recrépi d'une charge de maître des eaux et forêts, lorsque M. de Beauvilliers fut gouverneur des enfants de France, et le proposa au roi pour en être sous-gouverneur. Jamais homme ne fit tant d'usage d'une vieille blessure et ne signala mieux son impudence et son ingratitude, et n'eut plus d'outrecuidance. Ces qualités avec peu d'esprit, mais de l'adresse et une belle représentation, imposèrent longtemps au monde, et mirent beaucoup de grâces et de biens dans sa famille. On a parlé de sa femme à propos du maréchal duc de Duras.

Mardi 7, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances; l'après-dînée il alla tirer et le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Il arriva le soir un courrier de Madrid; c'est M. Amelot qui l'envoie, et on ne dit point les nouvelles qu'il apportoit. C'est M. de Beauvilliers qui apporte au roi les lettres qui viennent des pays

étrangers à M. de Torcy et celles que M. de Torcy écrit lui-même depuis qu'il est parti. On croit que samedi on aura des nouvelles de sa négociation. — M. de Hautefeuille, mestre de camp général des dragons, étant fort mal dans ses affaires et fort pressé par ses créanciers, a donné à M. de Chamillart la démission de sa charge pour la vendre à ceux qui se présenteront pour l'acheter et que le roi agréera. — M. de Villiers le Morhier, maréchal de camp, et qui a servi la dernière campagne en Flandre, est mort de maladie. — Le comte de Picon, qui faisoit à Paris les affaires du prince de Carignan, a eu la nouvelle de la mort de son maître, mais on ne l'a point encore mandée au roi. Ce sera le sixième deuil qu'aura porté madame la duchesse de Bourgogne sans le pouvoir quitter.

Mercredi 8, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. L'après-dînée il se promena dans les jardins. — On mande de Madrid que le roi d'Espagne envoie le marquis de Bedmar, capitaine général, en Galice; on en rappelle le duc d'Ossone, qui y servoit en cette qualité-là. — Il arriva un courrier de M. de Torcy, qui a vu le président Rouillé, mais qui n'a point encore eu de conférences avec aucun ministre des alliés, et toutes les lettres qui viennent de Hollande à leurs correspondants de Paris ne donnent pas de grandes espérances de la paix. — M. de Belle-Isle-Fouquet, colonel de dragons et qui a été fait brigadier dans Lille, où il a servi dignement, qui avoit été nommé pour aide de camp de Monseigneur cette année, a l'agrément du roi pour la charge de mestre de camp général des dragons, dont il donne 280,000 francs à M. de Hautefeuille, qui en avoit donné la même somme au duc de Guiche, et le duc de Guiche l'avoit achetée aussi pareille somme du maréchal de Tessé. M. de Hautefeuille avoit 40,000 écus de brevet de retenue sur cette charge, et le roi donne un pareil brevet de retenue à Belle-Isle.

Jeudi 9, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins et alla tirer l'après-dînée. En revenant de

la chasse il nous dit que le maréchal de Villars étoit arrivé, qu'il lui avoit demandé permission de venir faire un tour ici, où il ne demeurera que fort peu de temps. Il partit hier d'Arras et y sera de retour lundi. Ce maréchal entra chez le roi comme il achevoit de se rhabiller, et le roi lui parla un moment dans son cabinet; puis il lui dit qu'il le feroit venir chez madame de Maintenon une heure pour l'entretenir plus à loisir. Avant que d'aller à la chasse, le roi avoit entretenu assez longtemps dans son cabinet le maréchal d'Harcourt. — Il n'y eut aucun désordre hier, à Paris, dans les marchés. Il y eut même du pain de reste, qui fut vendu le soir à meilleur marché. M. le duc d'Orléans a fait mettre dans un cul de basse-fosse un de ses gardes à Villers-Cotterets qui n'avoit pas donné une déclaration juste du blé qu'il avoit. On en a trouvé cent cinquante muids dans le bourg de Villers-Cotterets (1).

Vendredi 10, à Marly. — Le roi entretint l'après-dînée

(1) « On dit que les Anglois veulent la paix, et il ne faut pas penser qu'elle ne soit nécessaire partout, cette disette générale étant un plus grand mal que la guerre. Les grosses communautés comme Sainte-Geneviève, les Chartreux, les Célestins et Saint-Lazare, avoient du blé en réserve et l'ont déclaré. On en fait la recherche, et il y en a chez des fermiers; celui de M. d'Antin à Petit-Bourg a été trouvé en fraude, et son maître, en la faveur duquel il espéroit, l'a abandonné.

« Le parlement s'est cotisé à une aumône pour les pauvres, savoir 600 francs pour chaque président à mortier, 300 pour les autres des enquêtes et 200 les conseillers. On l'a proposé à M. le premier président de la chambre des comptes, qui y trouve de la difficulté de la part de sa compagnie; c'est à volonté.

« On n'a point encore jugé ces gens qui furent arrêtés à l'émotion du faubourg Saint-Germain, qu'on a transférés au Châtelet. Il y a des juges embarrassés, parce qu'il n'y a point de loi qui condamne à mort dans ce cas; mais pourtant il faut des exemples de rigueur. On a pris toutes les précautions possibles pour le marché de ce matin, dont je n'ai nulle nouvelle, si ce n'est que j'ai mon pain.

« M. le chevalier de Laubepin, arrivé depuis deux jours, venant par la grande route de Lyon, de Roanne, a trouvé trente-deux personnes mortes sur le chemin, dont huit avoient été tuées. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 8 mai.)

les maréchaux de Boufflers et de Villars, et M. de Chamillart, et après ce petit conseil le maréchal de Villars alla à Paris, et le roi lui commanda de revenir dimanche matin. — Les régiments des gardes françoises et suisses, dont la plus grande partie va en Flandre, sont partis de Paris, la moitié hier et l'autre moitié aujourd'hui. — Le prince Eugène a fait à Gand un grand convoi pour Lille qu'il fait escorter par beaucoup de troupes, et l'on croit que, quand ce convoi sera entré dans la place, il emploiera les troupes qui l'ont escorté à quelque autre usage sans les renvoyer dans leurs quartiers. — Le maréchal de Villars compte que les ennemis ont du sec pour toute leur armée durant un mois tout au moins. — Le roi a eu la nouvelle de la mort du prince de Carignan, dont on prendra le deuil au premier jour. — On a nouvelle que milord Marlborough est arrivé en Angleterre, d'où il doit revenir incessamment à Bruxelles.

Samedi 11, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Quand il est à Marly, il ne tient guère de conseils de finances le samedi; il les tient le mardi. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent courre le loup dans la forêt de Saint-Germain. Le soir le roi travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Le maréchal de Villars, qui ne devoit revenir que demain matin, est revenu dès ce soir, et le roi tiendra demain après-dîner chez lui un conseil de guerre, chose que nous n'avions point encore vue. — Le roi a ordonné au maître d'hôtel qui doit suivre Monseigneur à l'armée de faire mercredi, 15 du mois, la revue de ses équipages, afin que tout soit prêt à marcher. — On travaillera lundi à la fonte de la nouvelle monnoie, et on y a déjà porté des barres d'argent pour sept millions. Le roi a payé à ceux qui en apportent trente-deux livres dix sols par marc. — Le pain a diminué à Paris d'un sol par livre, et il n'y a point eu de désordres dans les marchés. Il est encore arrivé du blé à Marseille considérablement,

et il est à très-bon marché en Barbarie, où on le va querir de Marseille. (1)

Dimanche 12, *à Marly*. — Le roi tint le matin conseil d'État et après dîner il tint un conseil de guerre dans lequel étoient Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, MM. les maréchaux de Boufflers, de Villars et d'Harcourt, MM. de Chamillart et Desmaretz. Ce conseil dura deux heures et demie, après quoi M. de Villars prit congé du roi et sera demain à Arras. Après le conseil le roi alla se promener, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. — Le roi a ordonné à M. de Boufflers, capitaine des gardes en quartier, d'avertir les chefs de brigades de ce corps de tenir les gardes en état de marcher au premier ordre; mais il n'y a point encore de jour nommé pour leur départ. — On attend à tout moment des nouvelles de M. de Torcy, qu'on sait seulement à la Haye, et selon les nouvelles qu'on en aura on réglera le départ de Monseigneur et de monseigneur le duc de Bourgogne. —On mande de Roussillon que M. d'Estaing assiége Venasque, qui est tout à fait frontière de France et d'Espagne. La ville s'est rendue sans se défendre; tout le pays des environs s'est soumis, mais le château, qui est très-bon, se défend, et il y avoit déjà six jours que la tranchée étoit ouverte quand le courrier est parti,

(1) Il n'y eut point d'émotion populaire dans tous les marchés samedi dernier. Il y avoit des corps de garde partout, et l'abondance de pain y fut si grande que les boulangers ne vendirent pas entièrement le leur, la peur d'en manquer ayant fait prendre des précautions la veille pour en acheter aux villages des environs de cette grande ville. On m'a dit que M. le curé de Saint-Sulpice, revêtu d'un surplis, avec cinq ou six de ses ecclésiastiques, parut au marché de l'abbaye donnant de l'argent aux pauvres qui n'avoient pas de quoi payer, et qu'il a demandé la grâce des trois prisonniers.

« La chambre des comptes s'est cotisée comme le parlement.

« Il se publie beaucoup de bons règlements dont l'exécution apaisera la crainte où on se trouve de manquer de toutes choses nécessaires à la vie.....

« M. l'archevêque de Cambray a fait distribuer le pain dans sa ville et son diocèse, que l'on écrit être bien noir. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 10 mai.)

et M. d'Estaing n'a point de canon et ne peut s'en rendre maître que par les mines.

Lundi 13, *à Marly.* — Le roi prit médecine, et les jours qu'il la prend il entend toujours la messe dans son lit avant que de la prendre. M. de Beauvilliers lui porta des lettres de M. de Torcy qu'avoit apportées un courrier qui étoit arrivé à trois heures du matin. L'après-dînée le roi travailla chez lui avec M. de Pontchartrain, et ensuite il entra chez madame de Maintenon, où il tint conseil sur les nouvelles qu'on avoit eues de M. de Torcy. A ce conseil étoient Monseigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, M. de Beauvilliers, M. de Chamillart et M. Desmaretz. — On mande de Rome que le pape a fait deux cardinaux italiens, dont l'un est encore *in petto;* mais on ne doute pas que ce ne soit San-Vitale, qui a été vice-légat à Avignon et qui est homme de condition et de mérite. L'autre est Gozzadini, qui n'est pas homme de naissance, mais fort estimé. Il étoit secrétaire des brefs aux princes étrangers. — L'évêque d'Autun est mort (1). Quoique cet évêché ne soit pas d'un gros revenu, il est très-considérable par l'autorité que l'évêque a dans les États de Bourgogne.

Mardi 14, *à Marly.* — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire. L'après-dînée il entretint le maréchal d'Harcourt dans son cabinet, et puis alla se promener dans les jardins. Le soir, chez madame de Maintenon, il travailla avec M. de Chamillart. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent ensemble à Saint-Germain voir la cour d'Angleterre. — Le roi permit à M. de Surville de venir ici prendre congé de lui. On l'envoie commander à Tournay, où on lui laissera dix-huit bataillons. — On dépêcha hier au soir un courrier à M. de Villars pour lui faire savoir les nouvelles qu'on avoit eues de M. de Torcy; ce courrier le trouva encore à Senlis, où il coucha, et il n'arrivera qu'aujourd'hui à Ar-

(1) Bernard de Senaux.

ras. — Les gardes du corps ont eu l'ordre pour leur départ. Les quatre compagnies se rendront en différentes villes de la Somme le 22. — Les ennemis ont donné ordre à leurs troupes de se rendre sous Louvain entre le 20 et le 24. Milord Marlborough, qui ne devoit revenir à la Haye que le 25, y étoit attendu hier, qui n'étoit que le 13, et M. de Torcy ne pourra mander de nouvelles décisives qu'après son arrivée. Le prince Eugène s'y doit rendre en même temps que lui. Zinzendorf, plénipotentiaire de l'empereur, et Halifax, plénipotentiaire d'Angleterre, y doivent arriver aussi en même temps.

Mercredi 15, *à Marly.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée; après la chasse il se promena dans les jardins jusqu'à la nuit. — Le pain est considérablement diminué aujourd'hui à Paris. — Les deux compagnies des mousquetaires ont ordre de partir mardi. On envoie Ravignan, maréchal de camp, dans Tournay avec M. de Surville. Le chevalier de Pezeux, maréchal de camp, Permangle, maréchal de camp aussi, et Souris, brigadier, ont ordre d'aller à Ypres. Le major de cette place, qu'on estime fort, a été fait brigadier. — M. Trudaine, intendant de Lyon, qui étoit venu ici pour les affaires de Samuel Bernard avec la ville de Lyon, y est retourné et a emporté pour quatorze millions de bonnes assignations que M. Desmaretz a fait donner pour Bernard. Outre cela, Bernard fait voir pour vingt millions de billets de monnoie qu'il offre encore de donner en payement. Il doit à la ville de Lyon près de trente millions; en voilà trente-quatre, et sur les vingt millions de billets de monnoie on n'en perdra pas quatre, ainsi il y aura de quoi payer tout ce qu'il devoit à Lyon. — Le second fils du marquis d'Étampes, qui a la survivance de son père de la charge de capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, épouse mademoiselle de Nonant, à qui on donne 60,000 écus, et le père du marié donne à son fils la valeur de 100,000 écus.

Jeudi 16, *à Versailles.* — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins à Marly, et revint ici à la nuit. Monseigneur en revint avec madame la princesse de Conty. Monseigneur le duc de Bourgogne revint de bonne heure. Madame la duchesse de Bourgogne joua l'après-dînée dans le salon de Marly et puis elle repartit un peu avant le roi. — Madame la duchesse de Mantoue arriva à Vincennes, où le roi a eu la bonté de lui prêter un appartement magnifique. Il lui a envoyé son portrait en grand, dont la bordure est toute des plus belles. Elle prendra du lait à Vincennes et ne verra le roi qu'après que sa première année de deuil sera passée. — On fit à Paris la procession avec la châsse de Sainte-Geneviève. On avoit cru qu'il y auroit quelques disputes entre le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et l'abbé de Sainte-Geneviève, mais il n'y en eut aucune. L'abbé eut la droite, comme il l'a toujours eue à ces processions-là, qui sont fort rares, et le cardinal et lui donnoient chacun leur bénédiction au peuple, dont il y eut un concours extraordinaire. — Il y a beaucoup de désordres en Bourgogne causés par la disette du blé, et on cherche tous les moyens d'y remédier; mais elle est affreuse surtout à la campagne, et on doute qu'on puisse cette année assembler les États de cette province.

Vendredi 17, *à Versailles.* — Le roi s'enferma l'après-dînée avec son confesseur, comme il fait toujours la veille de ses dévotions, et puis il alla faire un tour à Trianon. — Le duc d'Albe vint ici apporter au roi la nouvelle d'une bataille gagnée en Estramadure contre les Portugais et les Anglois. On a pris tout leur canon et tous leurs équipages. Ils étoient plus forts de trois ou quatre mille hommes que les Espagnols, et se sont fort mal défendus, quoique ce fussent eux qui nous fussent venus attaquer. Le marquis de Bay commandoit l'armée d'Espagne; le marquis d'Ayetone commandoit l'infanterie, mais il alla à la droite, voyant que notre cavalerie étoit attaquée de ce

côté-là, et s'y distingua fort, aussi bien que le comte de Caylus, maréchal de camp des troupes d'Espagne. La cavalerie ennemie prit la fuite. Le marquis de Fiennes, lieutenant général des troupes de France, qui commandoit la gauche, trouva encore moins de résistance. Les ennemis y ont eu trois ou quatre mille hommes tués. On a pris huit ou neuf cents Portugais et trois régiments d'infanterie anglois tout entiers, qui n'avoient pas pu se retirer, ayant été abandonnés de la cavalerie. Milord Galloway, qui commandoit les Anglois, rejette toute la faute sur le général portugais. Le comte de Saint-Jean, qui commandoit la cavalerie ennemie, a été pris. Toute leur infanterie est dispersée, et on ne croit pas qu'ils la puissent rassembler cette année. Les Espagnols ont perdu peu de monde.

Samedi 18, *à Versailles.* — Le roi fit ses dévotions et toucha beaucoup de malades. L'après-dînée il entendit vêpres dans la chapelle, où il descend toujours quand il y a un évêque qui officie. Madame la duchesse de Bourgogne fit ses dévotions aux Récollets et puis alla voir la duchesse du Lude, qui a eu une attaque de colique très-violente. — Le roi, après vêpres, fit la distribution des bénéfices que voici : l'évêché d'Autun, donné à l'abbé de Maulevrier; l'abbaye d'Essonnes, à l'abbé de Château-Morand; l'abbaye de Pontault, à l'abbé de Poudenx; l'abbaye des Prés, à l'abbé de Montauban; l'abbaye de Plainpied, à l'abbé Tournelly; l'abbaye de Saint-Esprit, à madame de Martiny; l'abbaye de Neubourg, à madame de Bernière; le prieuré de Saint-André, à dom Pohier, et une autre abbaye donnée à un moine (1). — Les habitants de Toulon ont écrit à M. de Chamillart pour le prier de demander au roi qu'on leur envoyât M. de Chamarande pour commander cette campagne; ils ont écrit aussi à M. de Berwick pour lui faire la même prière. On leur

(1) Celle de Saint-Winox, donnée à dom Vanderhague.

accorde leur demande en cas que M. de Savoie veuille entrer en Provence. Tous les officiers généraux qui doivent servir sous M. de Berwick ont ordre de se rendre à Briançon le 1er de juin.

Dimanche 19, *jour de la Pentecôte, à Versailles.* — Le roi à onze heures et demie descendit dans la chapelle précédé de tous les chevaliers de l'Ordre. L'évêque de Metz officia. Après dîner le roi entendit le sermon et vêpres avec toute la famille royale, et le soir il travailla chez madame de Maintenon avec M. Pelletier. M. le duc d'Orléans ne put pas suivre le roi à la procession des chevaliers, parce que la fièvre le prit au lever du roi; il fut contraint de s'aller mettre au lit. Monseigneur, après vêpres, alla à Meudon, où il demeurera jusqu'à la fin de la semaine. — La Grange, frère de celui qui a été longtemps intendant d'Alsace, est mort. Il avoit le cordon rouge de Saint-Louis avec la pension de 4,000 francs. Le roi a donné sa place au chevalier du Rozel, qui avoit déjà le cordon rouge avec la pension de 1,000 écus, et le cordon rouge du chevalier du Rozel est donné au marquis de Brancas, qui sert en Espagne. Il avoit déjà sur l'ordre de Saint-Louis une pension de 2,000 francs, ainsi lui et le chevalier du Rozel ne gagnent que 1,000 francs chacun de plus, et on donne les 2,000 francs qu'avoit M. de Brancas à M. de Beauvau, de la gendarmerie. — Duguay-Trouin avoit attaqué et pris un vaisseau de guerre anglois de soixante-dix canons après un assez long combat à l'entrée de la Manche. Le bruit du canon durant le combat fit approcher douze vaisseaux anglois qui, n'étant plus qu'à deux lieues de Duguay-Trouin, l'obligèrent d'abandonner le vaisseau qu'il avoit pris et qui étoit démâté. Il avoit mis sur ce vaisseau cinquante hommes du sien; les ennemis ont emmené ce vaisseau et nos cinquante hommes. Dans ce combat Harteloire, fils du chef d'escadre, a été tué; madame de Gié, sa sœur, en héritera. — M. le duc d'Albe a été nommé par le roi d'Es-

pagne son plénipotentiaire, et a joint à lui le comte de Bergeyck avec la même qualité. On ne sait point ce que les Hollandois penseront là-dessus, ni s'ils les voudront admettre à l'assemblée des plénipotentiaires en cas qu'il s'en fasse une. — On eut par l'ordinaire des nouvelles de M. de Torcy du 14, de la Haye. Ce ministre mande que Marlborough n'étoit pas encore arrivé, parce que le vent étoit contraire pour venir d'Angleterre. M. de Torcy paroît content; il ne fait venir aucun de ses commis. Il mande qu'il est fort bien reçu partout, mais nous ne savons rien de l'état de la négociation, et le secret se garde toujours fort bien.

Lundi 20, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État qu'il auroit tenu hier sans la bonne fête. L'après-dînée il alla tirer, et le soir il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. Monseigneur vint de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. Il y avoit hier mené madame la princesse de Conty et quelques dames, qui y ont couché et qui sont revenues le soir avec elle. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à vêpres et puis se promenèrent dans les jardins. — Le roi a donné à Villeron, exempt des gardes du corps et neveu du cardinal de Janson, le gouvernement de Sisteron, qui est dans son pays et qui vaut 4,000 livres de rente. Ce gouvernement vaquoit par la mort de M. du Château-Arnoux, que nous ne connoissions point ici et qui l'avoit acheté 50,000 francs du marquis de Souliers. — M. de Chamillart a dit de la part du roi aux colonels et aux brigadiers de Flandre de prendre congé du roi, qui ne les veut plus voir ici. Il n'y a point d'ordre encore pour les officiers généraux. — On a augmenté le prix des louis d'or et des écus. Les louis vaudront treize livres et les écus trois livres dix sols, et on a envoyé en Flandre 400,000 francs de la nouvelle monnoie. On y en enverra incessamment une plus grosse somme.

Mardi 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances à son ordinaire et demeura ensuite à travailler avec M. Desmaretz jusqu'à une heure et demie; l'après-dînée il alla se promener à Trianon. Monseigneur, qui est à Meudon, prit médecine par pure précaution. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à vêpres; ensuite monseigneur le duc de Bourgogne alla jouer au mail, et madame la duchesse de Bourgogne alla se promener à la Ménagerie. — On eut des nouvelles par l'ordinaire de M. de Torcy; ses lettres sont du 16. Il mande que milord Marlborough n'étoit pas encore arrivé. Nous ne savons rien des autres choses qu'il mande. — M. de Lambesc épousa à Paris mademoiselle de Duras. La noce se fit chez madame la duchesse de Duras, mère de la mariée, et ils vont passer un mois à Royaumont avec M. le Grand, qui les ramènera à la cour. — M. de Monbas, ancien brigadier de cavalerie et qui n'étoit plus dans le service, est mort. Il avoit une pension de 500 écus sur l'ordre de Saint-Louis, que le roi a donnée à......., des mousquetaires, et qui en avoit une de 800 francs, que le roi a donnée à Grandchamp, exempt des gardes du corps, qui sert présentement chez madame la duchesse de Bourgogne.

Mercredi 22, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État. Monseigneur y vint de Meudon, et y emmena dîner monseigneur le duc de Berry, qui revint ici en sortant de table. Le roi au retour de la promenade alla, à son ordinaire, chez madame de Maintenon, où M. de Beauvilliers et M. de Chamillart vinrent chacun par deux fois et séparément, ce qui fit répandre le bruit qu'il étoit arrivé quelques nouvelles considérables. On croit même qu'elles sont plutôt bonnes que mauvaises. — Madame de Caumartin, femme de l'intendant des finances, mourut hier à Paris. Elle n'avoit plus d'enfants et a laissé un fort gros bien. Son mari, qui en avoit eu beaucoup aussi, en a fort peu présentement. Elle a fait un testament par lequel elle

donne 250,000 francs au président de Blezy, qu'on croit qui n'en profitera pas et qui est fort des amis de M. de Caumartin. Elle prie madame Richebourg, sa mère, de laisser à M. de Caumartin les revenus de ce qu'elle lui avoit porté en mariage, et elle a fait M. le chancelier son exécuteur testamentaire (1). — Madame la duchesse de Bourgogne fit l'honneur à madame de Courcillon de monter chez elle avec monseigneur le duc de Berry. Il y avoit neuf mois que madame de Courcillon n'avoit été ici. Elle est encore fort incommodée et n'arriva ici que hier au soir.

Jeudi 23, *à Versailles*. — Le roi travailla le matin avec M. Desmaretz; il n'avoit pas pu achever mardi tout ce qu'il avoit à faire avec lui. L'après-dînée le roi alla se promener à Marly. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent ensemble dîner à Meudon avec Monseigneur; madame la duchesse de Bourgogne y alla aussi et y mena beaucoup de dames. — M. de Chamillart alla

---

« (1) Madame de Caumartin a fait un testament dont M. le chancelier est exécuteur. Elle donne à M. de Blaizy, président au grand conseil, deux cent quarante ou cinquante mille livres. Il y a quatre têtes à partager la succession. On dit que M. de Caumartin n'est pas riche.

« Le château de Seurre ou Bellegarde sur Saône, appartenant à monseigneur le Duc, a été pillé. Une charrette chargée de pain fut pillée, il y a trois jours, en plein Versailles; le roi la fit payer....

« Il y eut à Saint-Nicolas des Champs, à l'enterrement de madame de Caumartin, du murmure contre M. d'Argenson. Il l'apaisa le mieux qu'il put; mais quand il fut monté dans son carrosse, on dit qu'une de ses glaces fut cassée à coups de pierres...

« On dit que l'on a trouvé pour cinquante mille écus de blés chez les fermiers de M. l'abbé Bossuet.

« Grands et petits sont taxés à Versailles pour nourrir les pauvres du lieu...

« On ne peut mieux faire sa charge que M. d'Argenson l'a fait, et il mérite grande récompense. L'attaque fut bien plus considérable à Saint-Nicolas des Champs que je ne pensois, et pour le garantir il fallut avoir recours au guet à pied et à cheval. Nos marchés sont garnis outre cela de compagnies aux gardes. On prend des blés partout où il y en a; il en a été découvert beaucoup chez M. de Sailly en Picardie. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 24, 27, et 29 mai.)

le matin à Meudon et fut longtemps enfermé avec Monseigneur; M. le maréchal d'Harcourt y vint l'après-dînée. Monseigneur se promena seul avec lui, et puis il prit congé; il le prendra demain du roi. Il s'en va droit à Strasbourg, et part après être bien assuré qu'il aura du pain, de la viande et de l'argent pour l'armée qu'il doit commander sous monseigneur le duc de Bourgogne. — Les officiers généraux de l'armée de Flandre ont ordre de se rendre à Arras le 1er du mois qui vient. Le maréchal de Villars assemblera son armée auprès de Lens le 27 et le 28 de ce mois. Les ennemis doivent assembler la leur le 28 sous Gand, et milord Marlborough est arrivé à la Haye le 18.

Vendredi 24, *à Versailles*. — Le roi, après la messe, donna une longue audience au maréchal de Tessé, qui lui rendit compte de toutes ses négociations en Italie; le roi ne l'avoit point encore entretenu depuis son retour, parce qu'il n'est plus question de toutes ces affaires-là. L'après-dînée le roi entretint longtemps dans son cabinet le maréchal d'Harcourt, qui prit ensuite congé de lui et qui partira lundi de Paris. — Madame la princesse de Carignan a mandé au roi, par le comte Picon, la mort du prince son mari, et le prince son fils a écrit au roi sur le même sujet; le roi lui fera l'honneur d'en prendre le deuil lundi. Ce prince étoit cousin issu de germain du roi, par l'infante Catherine, sa grand'mère, qui étoit tante de la reine mère. La princesse de Carignan, sa veuve, est de la maison des ducs de Modène. — Le vaisseau *la Vierge de Grâce*, qui venoit, avec Chabert, de la mer du Sud et qui, n'ayant pas pu le suivre, avoit relâché à la Corogne et y avoit demeuré quelque temps à cause des armateurs ennemis qui étoient dans ces parages-là, est heureusement arrivé à la Rochelle. Il y a sur ce vaisseau 1,800,000 piastres de déclarées sans compter ce que l'on ne sait point.

Samedi 25, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de

finances, et l'après-dînée alla tirer. Le soir il travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. Monseigneur revint le soir de Meudon. Madame la Princesse et madame la princesse de Conty (1), sa fille, sont venues ici au bout des six semaines depuis la mort de M. le Prince. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui va assembler son armée. Le roi a donné ordre au major de la gendarmerie, d'avertir tous les officiers de ce corps de partir, et on a envoyé un courrier en Normandie, où sont les seize compagnies de la gendarmerie, pour les faire marcher droit à Arras. — Madame de Bullion a demandé et obtenu l'agrément du roi pour le chevalier son fils, qui est dans les mousquetaires, d'acheter le régiment de dragons de Belle-Isle, qui est un des plus anciens régiments de dragons. De Belle-Isle en veut avoir 40,000 écus; il l'avoit acheté du comte d'Estrades 115,000 francs. — Le marquis de Gesvres, fils aîné du duc de Tresmes, épouse mademoiselle Mascarani, qui a 1,750,000 francs de bien acquis.

Dimanche 26, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, qui fut fort long. Il alla l'après-dînée voir madame la Princesse et madame la princesse de Conty, fille de feu M. le Prince. Il entra à cinq heures chez madame de Maintenon, où il travailla avec M. Pelletier. — Il arriva un courrier de M. de Torcy. On ne sait point précisément quelles nouvelles il apporte, mais tous les courtisans croient que la paix s'avance. Le dernier courrier qu'on avoit eu avant celui-ci avoit fait croire tout le contraire, et il est certain que M. de Torcy devoit partir de la Haye pour venir ici sans avoir rien conclu. Les Hollan-

(1) « On a exilé d'auprès de mademoiselle de Conty une fille de condition à cause qu'elle est pénitente du père général de l'Oratoire, madame la princesse de Conty lui conservant sa pension de mille livres. Elle n'a rien et est fille d'un M. de la Barge, d'Auvergne, qui avoit épousé une d'Albon. Pas une communauté ne l'a voulu recevoir. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 10 mai.)

dois l'ont prié de demeurer, et toutes les lettres que les particuliers écrivent de ce pays-là à leurs correspondants portent que les négociations de la paix, qu'on avoit cru rompues, avoient recommencé et que l'on étoit d'accord sur les articles les plus importants; mais on n'en sait encore aucunes conditions bien certaines. Le premier courrier qui arrivera nous apprendra apparemment la décision de cette grande affaire.

Lundi 27, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla se promener à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit, et à son retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Pontchartrain. — Il n'arriva point de nouvelles de M. de Torcy, dont on attend un courrier à tout moment. — Le roi a pris le deuil de M. le prince de Carignan, et il le portera jusqu'au premier voyage de Marly, qui sera de mercredi en quinze jours*. — La comtesse Gentile, femme de l'envoyé de Gênes, mourut samedi à Paris, n'ayant été malade que deux jours. Elle tenoit une bonne maison à Paris, où la meilleure compagnie s'assembloit deux fois la semaine, et vivoit très-magnifiquement; elle y est fort regrettée. — Le roi signa hier le contrat de mariage du second fils de M. le marquis d'Étampes avec mademoiselle de Nonant. Le marquis d'Étampes donne à son fils 20,000 livres de rente, et il a déjà sa survivance de capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, et son frère aîné n'est point marié. Madame de Nonant donne à sa fille 60,000 écus.

* Ce prince de Carignan, fils aîné du prince Thomas et de la dernière de la branche de Bourbon-Soissons, fut la merveille de son siècle. Né sourd et muet, il fut livré assez tard à un maître habile, qui, à force de coups et de famine, lui apprit à suppléer à ce que la nature lui avoit refusé, et comme il avoit beaucoup d'esprit, il devint capable de tout entendre et de tout faire entendre, en sorte qu'il s'appliqua aux affaires et qu'il passa pour une bonne tête dans le conseil de M. de Savoie, dans la cour duquel, outre ce qu'il tiroit de sa naissance, il s'étoit acquis une grande considération. Il laissa un fils qui ne lui a pas ressemblé, qui a épousé la bâtarde de M. de Savoie et de madame de

Verue, qu'il a amenée ici pendant la régence et qui y est restée depuis avec lui, où elle ne perd rien moins que son temps et ses affaires.

Mardi 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, alla l'après-dînée se promener à Trianon, et au retour il travailla chez madame de Maintenon avec M. de Chamillart. Monseigneur, messeigneurs ses enfants et madame la duchesse de Bourgogne allèrent dîner à Meudon en particulier. — On attend avec beaucoup d'impatience les nouvelles de M. de Torcy. Par son dernier courrier, qui arriva samedi, il mandoit qu'il croyoit le lendemain pouvoir envoyer un courrier avec la signature de toutes les conditions de paix dont on étoit convenu le 23 au soir. Les lettres de Hollande et même des officiers principaux de leurs troupes parlent de la paix comme d'une chose entièrement conclue, et non-seulement ils n'assemblent plus leurs troupes, mais ils ont envoyé au-devant des troupes palatines qui étoient en marche pour les faire demeurer dans leurs quartiers. — Le duc de Guiche, qui doit servir de lieutenant général dans notre armée de Flandre, vouloit prendre congé du roi ce soir; mais M. de Chamillart lui conseilla d'attendre à demain, parce qu'apparemment on auroit un courrier de M. de Torcy qui pourroit lui épargner la peine du voyage.

Mercredi 29, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, et l'après-dînée il alla se promener dans ses jardins, et le soir M. de Chamillart vint lui parler chez madame de Maintenon. — Il n'est point encore arrivé de courrier de M. de Torcy. Il ne leur faut que deux jours et demi pour venir ici de la Haye, et on a fait partir un courrier aujourd'hui pour savoir la cause de ce retardement. — M. le duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la chambre, est dangereusement malade à Paris. Il n'a ni survivance pour son fils ni brevet de retenue sur sa charge. — M. de Villars mande que son armée est entre Lens et la Bassée, qui est le poste qu'il avoit dès cet hiver résolu de prendre, que les troupes sont fort complètes

et paroissent de la meilleure volonté du monde, et qu'il n'en a jamais vu en meilleur état. Il remercie M. de Chamillart de l'argent qu'on leur a envoyé; il en demande encore, et on leur en envetra vendredi de la nouvelle monnoie, dont étoit déjà la dernière voiture.

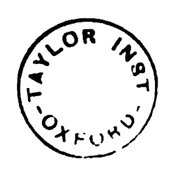
Jeudi 30, *jour de la fête de Dieu, à Versailles.* — Le roi attendit la procession au château, et Monseigneur, qui se sent de quelques petits mouvements de goutte au pied, l'y attendit aussi. Monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent la prendre à la paroisse, la conduisirent au château et accompagnèrent le roi et Monseigneur au retour, qui la reconduisirent à la paroisse. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent vêpres et le salut. — Le mal de M. de la Trémoille augmente considérablement. Madame, de qui il a l'honneur d'être cousin germain, parla au roi, en sortant de son souper, pour lui recommander les intérêts du prince de Tarente, son fils. Il est dans le service et est brigadier de cavalerie. — Le chevalier de Pezeux, avant que d'aller à Ypres, où le roi l'a envoyé, a vendu le régiment de dragons qu'il avoit à......, lieutenant aux gardes, qui lui en donne 70,000 francs, et le roi conserva à...... son rang de colonel, qu'il avoit avant que d'être lieutenant aux gardes, parce qu'il avoit eu un nouveau régiment d'infanterie qu'il vendit pour acheter sa lieutenance aux gardes.

Vendredi 31, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée, et revint de bonne heure pour aller au salut. A son retour de la chasse M. de Beauvilliers lui dit qu'il étoit arrivé un courrier de M. de Torcy, et après le salut le roi entra chez madame de Maintenon, où Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne le suivirent. Les nouvelles que ce courrier apporte ne sont pas apparemment des nouvelles bonnes pour la paix. M. de Torcy a fait partir son courrier de Rotterdam, où il étoit arrivé le mardi au soir. Ce ministre doit arriver ici demain. Il a laissé

M. le président Rouillé à la Haye, où M. de Marlborough et le prince Eugène sont demeurés. Le comte de Zinzendorf y étoit arrivé aussi. L'arrivée de M. de Torcy éclaircira tous nos doutes. La plupart de nos officiers généraux de Flandre n'étoient pas encore partis, et le duc de Guiche, qui avoit voulu prendre congé du roi, étoit resté ici. Le roi ne lui a point dit ce soir de partir; mais on croit que demain il en recevra l'ordre. — Le roi signa le matin le contrat de mariage du marquis de Gesvres, fils aîné du duc de Tresmes, avec mademoiselle Mascarani.

Samedi 1er juin, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances, et travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart, alla au salut, et bientôt après qu'il fut entré chez madame de Maintenon M. de Torcy, qui venoit d'arriver, y vint travailler avec lui jusqu'à une heure et demie. Ce ministre partit de Rotterdam mercredi matin *. On ne doute point que la paix ne soit rompue. Les ennemis, à qui l'on accordoit de grands avantages, font des propositions qu'il nous seroit impossible d'exécuter et très-honteuses de vouloir entreprendre. M. de Torcy a vu en passant M. le maréchal de Villars à Douai. — M. le duc de la Trémoille mourut à Paris le soir. Le prince de Tarente, son fils, a une grosse fièvre qui l'empêche de venir ici demander les grâces du roi. — Le pain est un peu diminué à Paris, et il paroîtra mercredi un arrêt par lequel il ne sera plus permis de faire que de deux sortes de pain, l'un pour les riches, qui coûtera cinq sols la livre, et l'autre pour les pauvres, qui n'en coûtera que deux. — Le marquis de Gesvres épousa à Paris mademoiselle Mascarani. La vieille madame de Caumartin, grand'mère de la mariée, a voulu que le mariage s'achevât avant la campagne, sinon elle le vouloit rompre, et le duc de Tresmes vouloit qu'après le contrat signé son fils partît pour l'armée et se mariât au retour.

* M. de Torcy fut un mois juste à son voyage aller et venir. Rouillé,



chez qui il descendit fut également aise et surpris de le voir, aux termes où en étoient les affaires. Le pensionnaire en perdit un moment la parole d'étonnement, puis lui fit entendre qu'avec son passe-port en blanc il y avoit lieu de l'arrêter si on vouloit, et lui fit valoir de ce qu'on ne le feroit pas. Il le trouva froid, poli, ferme et tellement ami avec Marlborough et le prince Eugène, et tellement le maître de sa république qu'il ne fut pas longtemps à désespérer d'aucun succès; mais porté sur les lieux, il n'y voulut rien omettre et voir au moins, aussi clairement qu'il le pourroit, sur quoi on devoit désormais compter pour ne se prostituer plus en des négociations qui ne servoient qu'à les affermir en manifestant notre désir et notre foiblesse. Marlborough, fort envié chez lui, avoit un intérêt capital à continuer la guerre, où il gagnoit des trésors dont il étoit idolâtre jusqu'à la dernière messéance; où il devenoit de jour en jour plus considérable et plus grand, et pendant laquelle il demeuroit invulnérable à sa cour, qu'il gouvernoit plus encore par sa femme que par lui, et à ses envieux au parlement. Le prince Eugène, intimement lié avec lui, avoit les mêmes raisons de grandeur et une haine de plus contre le roi personnellement, qui lui faisoit trouver des charmes dans sa vengeance. Quoiqu'il fût très-mesuré naturellement, il n'avoit pu s'empêcher de s'échapper avec Biron, prisonnier à Oudenarde; il l'avoit connu en France autrefois, mais sans aucun commerce depuis. Après les premières civilités, Biron lui fit des compliments sur ses victoires, et le loua fort sur celle de Turin et sur ses autres exploits. « Je suis pourtant un homme, lui répondit le prince Eugène, que le roi a méprisé. Mon père est mort dans ses armées colonel général des Suisses; c'est une belle charge, dont le roi ne crut pas digne ni mon frère ni moi; il aima mieux la donner à M. du Maine. Il est doux, Monsieur, de lui faire sentir que je méritois un autre traitement, et que je ne mérite point les méprises. » Le but unique du prince Eugène étoit d'entrer en France, d'obliger le roi de passer la Loire et de prolonger la guerre jusqu'à un partage du royaume, comme il s'en est expliqué depuis. Il avoit toute la confiance de l'empereur Joseph, comme Marlborough celle de la reine Anne; et ces deux hommes formoient avec le pensionnaire le triumvirat le plus uni, que les succès et l'espérance resserroient encore. Parmi tout cela ils prodiguèrent les respects en parlant du roi à Torcy, ne l'appeloient jamais que le roi tout court, et à Torcy toutes les politesses possibles. Ils se firent attendre l'un après l'autre, et après plusieurs conférences Torcy ne rapporta que ce qu'on voit par la lettre du roi aux généraux de provinces, qui se trouve dans ce volume de Mémoires (1) et qui est une espèce de manifeste pour se

(1) Voir au 19 juin suivant.

disculper de ne pas terminer la guerre, et exciter les François aux derniers efforts, desquels seuls on pouvoit espérer une paix tolérable.

Dimanche 2, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, qui fut plus long qu'à l'ordinaire. Il travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, alla ensuite au salut, et après le salut il tint encore le conseil d'État chez lui, après lequel on sut que les propositions des ennemis étoient excessives. Ils demandoient qu'on leur livrât présentement beaucoup de places, et ne nous donner qu'une trêve de deux mois, après lesquels ils recommenceroient à nous faire la guerre si le roi d'Espagne ne revenoit en France et ne renonçoit à toute la monarchie espagnole. Ces propositions ont paru si injurieuses et si odieuses qu'on a renvoyé un courrier au président Rouillé qui lui porte l'ordre de revenir. — Madame la duchesse de Créquy, dame d'honneur de la feue reine et grand'mère du duc de la Trémoille, qui vient de mourir, vint le matin parler au roi à son lever et lui demander pour le prince de Tarente, son petit-fils, la charge de premier gentilhomme de la chambre. Elle fit souvenir le roi qu'elle avoit été nourrie du même lait que lui, qu'elle avoit eu l'honneur de servir la reine, que M. le duc de Créquy, son mari, avoit été son domestique dès sa plus tendre jeunesse et jusqu'à sa mort et toujours fort attaché à sa personne. Elle lui parla de la grandeur de la maison de la Trémoille, et n'oublia rien de tout ce qui pouvoit engager le roi à lui accorder la grâce qu'elle demandoit. Le roi sur-le-champ donna la charge au prince de Tarente et dit : « Madame, c'est à vous que je l'accorde. » Le prince de Tarente, qui est toujours malade, n'avoit pas pu venir avec madame sa grand'mère. — Le roi, à son dîner, dit à Livry, son premier maître d'hôtel, qu'il n'avoit qu'à congédier les équipages de monseigneur le Dauphin et de monseigneur le duc de Bourgogne, et que ces princes n'iroient point à l'armée cette année. Monseigneur le duc de Berry n'ira point non plus. Le roi

veut envoyer à ses troupes l'argent qu'il auroit coûté pour le voyage de ces princes. — Le roi a fait le comte de Bezons maréchal de France. Il commande présentement notre armée en Catalogne; il étoit ancien lieutenant général, mais il y en a encore dans le service qui le sont avant lui.

Lundi 3, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de dépêches, et alla se promener à Marly l'après-dînée. Au retour il travailla avec M. de Pontchartrain chez madame de Maintenon. — Le roi dit hier au soir au duc de Guiche qu'il pouvoit partir présentement et qu'il falloit que tous les officiers principaux redoublassent leur zèle et leur ardeur pour le service, et qu'il étoit bien persuadé qu'il en donneroit l'exemple. — On a fait partir ce soir un courrier pour Madrid, et la nouvelle qu'il porte de la rupture de la paix va faire grand plaisir aux Espagnols. — Le duc de Berwick mande que son armée est en bon état et qu'on a eu le loisir de faire un bon camp retranché sous Briançon. M. de Savoie se prépare à entrer en campagne, et les troupes allemandes qui étoient dans le Milanois marchent en Piémont. — Le chevalier de Montendre, qui est cadet de sa maison, épouse mademoiselle de Jarnac, qui est une grande héritière. Le père et la mère de M. de Montendre font de grands avantages à leur fils en faveur de ce mariage. Mademoiselle de Jarnac, qui n'a plus ni père ni mère, s'en va à Jarnac, qui est une fort belle terre et un beau château; c'est là où le mariage s'achèvera, et elle compte y demeurer sans venir à la cour ni à Paris. Le roi a signé le contrat de mariage.

Mardi 4, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart, alla au salut et puis se promena dans ses jardins. Monseigneur l'accompagna à sa promenade. — M. de Donzy, fils aîné de feu M. de Nevers, épousa à Paris mademoiselle de Spinola, dont le père est encore en vie, et on craint même

qu'il ne se remarie, car outre que, s'il avoit des enfants mâles, cela rendroit la nouvelle mariée assez pauvre, cela lui ôteroit la grandesse. M. de Spinola a été fait grand d'Espagne depuis peu de temps. Il a un bien assez considérable dans les pays étrangers, mais il n'en a point en France. — M. le maréchal de Villars a assemblé presque toute son infanterie et quelque cavalerie auprès de Lens. On lui envoie de l'argent de la nouvelle monnoie, mais il n'y en a pas encore assez de fabriqué pour payer ce qui est dû aux troupes. On y fait venir par mer du blé de Bretagne, et on en a acheté beaucoup en Picardie, qu'on lui envoie aussi; on espère qu'il en aura pour jusqu'à la fin de septembre. Ce maréchal ne se veut point retrancher dans son camp, et mande toujours que les troupes sont complètes et paroissent avoir la meilleure volonté du monde, laquelle s'est augmentée encore depuis qu'on a appris les cruelles propositions que les ennemis faisoient pour la paix.

Mercredi 5, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État, alla tirer l'après-dînée, revint de la chasse pour le salut, et après le salut travailla avec M. de Chamillart chez madame de Maintenon. — Le maréchal de Berwick mande du 1er de ce mois que les troupes des Impériaux sont arrivées dans le Piémont, que toute l'infanterie ennemie s'avance sur la frontière, qu'il y a déjà seize bataillons arrivés à Suze, que toutes nos troupes sont campées une partie à Briançon et l'autre sous Saint-Jean de Maurienne. — Le duc d'Albe, qui étoit venu hier comme tous les ambassadeurs viennent les mardis, est venu encore ce matin apporter une lettre au roi. On crut d'abord que c'étoit quelques nouvelles considérables, mais cela ne regarde que le duc de Linarès, que le roi s'est chargé de faire conduire sur ses vaisseaux dans le Pérou. Le roi d'Espagne en presse le départ. — On compte que le courrier que l'on a envoyé au président Rouillé sera arrivé aujourd'hui à la Haye, et que dimanche on pourra avoir

sa réponse. — On mande de Marseille qu'il y étoit arrivé moins de blé qu'on ne l'avoit dit. Il y a un mois qu'on y attend avec impatience les bâtiments qu'on avoit envoyés au cap Nègre pour en apporter, et qu'on n'avoit osé faire la procession le jour de la fête de Dieu, de crainte d'une émotion du peuple.

Jeudi 6, *jour de la petite fête de Dieu, à Versailles.* — Le roi et toute la maison royale allèrent à dix heures à la paroisse, pour accompagner la procession; mais il plut si fort qu'on fut obligé de ne faire la procession qu'en dedans de l'église. On y entendit la grande messe, et on étoit de retour au château à midi. L'après-dînée le roi et toute la maison royale entendirent le salut, et après le salut Monseigneur partit pour Meudon, d'où il ne reviendra que pour le voyage de Marly, qui sera mercredi. — Les courtisans commencèrent à offrir leur vaisselle d'argent au roi, qui leur en a su très-bon gré. Le roi fera fondre toute sa vaisselle d'or; on compte qu'il en a pour 450,000 francs (1). Comme il n'y a nulle apparence à la

---

(1) « M. le duc de Gramont est le premier qui a fait porter sa vaisselle à la Monnoie, la donnant au roi comme il lui plaira, soit par libéralité ou prêt quand il en pourra rendre le prix. On prétend qu'il a dit à Sa Majesté que c'étoit la duchesse qui en avoit eu la première pensée; la malignité du monde veut qu'elle n'a pas perdu le jugement, que non-seulement elle couche en vue le tabouret, mais qu'elle a fait passer des billets de monnoie dont elle a tiré des espèces nouvellement fabriquées. L'exemple de ce duc est suivi des offres de MM. les ducs de la Rochefoucauld, de Beauvilliers, de la Feuillade, qui en a une si belle et si neuve que le bruit court qu'il y aura pour quarante ou cinquante mille francs de façons perdues. M. le maréchal de Boufflers n'a pas manqué d'offrir aussi tout ce qu'il a; M. de Chamillart, de son côté, la même chose, qu'on dit aller à vingt mille écus. M. le cardinal de Noailles se dépouille de cette richesse, mais il demande à être payé de la valeur pour le secours des pauvres. Enfin, voilà jusqu'à présent ce qui paroît d'un zèle qu'on ne sauroit trop louer. Le roi envoie sa vaisselle d'or encore à la Monnoie, et madame de Maintenon sa vaisselle d'argent, ne retenant que son couvert...

« Monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le Duc et tous les princes envoient aussi leur vaisselle. Il se parle, du second bond, de M. le cardinal de Janson, du reste des ministres, de M. Maréchal, et de M. le duc de Villeroy, de M. le Premier, de madame la maréchale de Noailles. On court avec empressement aux manufactures de fayence et de terre vernie pour le domes-

paix, on cherche les moyens d'avoir de l'argent pour soutenir la guerre, ne pouvant plus rien prendre sur le peuple. Si même le roi peut trouver à engager les pierreries de la couronne, il le fera. M. le duc d'Orléans, tous les princes et princesses du sang donnent aussi leurs vaisselles au roi, et on ne doute pas que les gens de Paris qui ont de la vaisselle ne l'apportent à la Monnoie pour la convertir, car personne n'oseroit plus manger dans de la vaisselle d'argent quand les principaux seigneurs du royaume n'y mangent plus (1).

* Boufflers fut l'auteur de l'envoi de la vaisselle à la Monnoie. Il s'engoua de cette marque d'affection; il la proposa au roi, qui, dans la presse où il se trouvoit réduit, l'accepta. Boufflers en avoit une grande quantité, qu'il donna toute, sans en vouloir recevoir quoique ce soit. Tout est imitation en France, et surtout de cœur et de zèle; en huit jours il n'y eut personne qui osât montrer de la vaisselle chez soi, depuis les princes du sang jusqu'aux bourgeois. Beaucoup de gens qui eurent l'air de la donner s'en firent payer depuis. Le gros des princes fut plus sage et enferma la sienne pour la mieux retrouver après. (2) Le bruit fut plus grand de beaucoup que le secours qu'on en tira, et l'éclat qui en retentit dans les pays étrangers fit plus de mal que de bien. Il en étoit arrivé de même quand, à l'autre guerre, le roi fit fondre sa précieuse argenterie, dont la galerie et les grands appartements de Versailles étoient remplis et meublés; mais en France on ne se souvient pas de si loin (3).

---

tique... M. d'Antin et M. de Lauzun sont des plus zélés quant à la vaisselle. » (*Lettres de la marquise d'Huxelles*, des 9 et 10 juin.)

(1) Voir dans le *Mercure* de juillet et d'août l'*État des personnes qui ont envoyé leur vaisselle à la Monnoie des médailles pour en disposer suivant la volonté du roi*. On y trouve les noms du sculpteur Girardon, du marquis de Dangeau, de l'architecte Gabriel, du duc de Lauzun (ce qui contredit l'assertion de Saint-Simon dans ses Mémoires) de Fagon, de Chamlay, etc., etc.

(2) Saint-Simon ajoute dans ses Mémoires : « J'avoue que je fis l'arrière-garde, et que, fort las des monopoles, je ne me soumis point à un volontaire. Quand je me vis presque le seul de ma sorte mangeant dans de l'argent, j'en envoyai pour un millier de pistoles à la Monnoie et je fis serrer le reste. J'en avois peu de vieille de mon père et sans façons, de sorte que je la regrettai moins que l'incommodité et la malpropreté. »

(3) Voir le *Journal de Dangeau* du 3 décembre 1689, tome III, page 33.

Vendredi 7, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, comme il fait tous les vendredis. Il dîna de bonne heure et alla à Marly, d'où il ne revint qu'à la nuit. — Le roi d'Angleterre fera la campagne en Flandre et partira dans dix jours pour y aller. Milord Middleton, Richard Hamilton et Cheldon le suivront. Il diminue de beaucoup l'équipage qu'il avoit la campagne passée et se fera toujours appeler le chevalier de Saint-Georges. La reine sa mère se porte un peu mieux. — Le bruit se répand que le maréchal de Bezons a ordre de ramener nos troupes qui sont en Espagne et qu'il ira servir de sa personne en Flandre sous le maréchal de Villars. M. le duc d'Orléans a reçu des lettres de lui par lesquelles il savoit déjà l'honneur que le roi lui avoit fait de le faire maréchal de France; ainsi il l'a su bien plus tôt que nous. — Le roi a établi un tribunal pour les blés et en a fait président M. de Maisons, président à mortier. Les commissaires qu'on envoie dans les provinces pour la vérification des blés rendront compte à ce tribunal de ce qu'ils auront trouvé dans les provinces. Il y aura sous M. de Maisons, pour juger, quelques maîtres des requêtes et des conseillers du parlement.

Samedi 8, à Versailles. — Le roi tint le conseil de finances. Il travailla l'après-dînée avec M. de Chamillart et alla se promener à Trianon. — On apprit par l'ordinaire de Flandre que le courrier qu'on a envoyé à M. le président Rouillé avoit passé par Bruxelles et avoit rendu une lettre à M. le prince Eugène, qui y est revenu depuis quelques jours. Ce prince a fait l'étonné en apprenant par cette lettre que le roi ne vouloit pas accepter les propositions qu'ils vouloient nous imposer. Il est apparent pourtant qu'il jugeoit bien que le roi ne souscriroit pas à des conditions si dures et qui lui étoient même impossibles à exécuter, car il ne dépendroit pas de lui, quand il le voudroit, de faire revenir le roi d'Espagne, qui paroît bien résolu à ne jamais abandonner les Espagnes. — Il arriva

un courrier de M. de Villars, qui est toujours campé auprès de Lens. Il est dans un très-bon poste et il en a reconnu plusieurs autres, qu'il occupera selon les différents mouvements que feront les ennemis. Il mande qu'ils assemblent leurs troupes, dont ils feront cantonner une partie sur la Lys et l'autre sur l'Escaut, à portée d'être ensemble en deux fois vingt-quatre heures.

Dimanche 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État, où Monseigneur vint de Meudon et puis s'y en retourna dîner. L'après-dînée le roi travailla avec M. Pelletier et alla ensuite tirer. A son retour de la chasse le roi envoya MM. les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers demander à M. de Chamillart la démission de sa charge de secrétaire d'État, dont M. de Cagny, son fils, avoit la survivance, et qui en donnera aussi sa démission s'il est nécessaire *. M. de Chamillart ne s'attendoit point à cette nouvelle. Il avoit été le matin au conseil comme à son ordinaire; mais quoiqu'il ne s'attendît point à cette disgrâce, il en apprit la nouvelle avec beaucoup de sang-froid et de fermeté. Le roi, qui a toujours eu de l'amitié pour lui, lui donne 20,000 écus de pension et 4,000 écus à son fils. Outre cela, le roi lui augmente son brevet de retenue de 200,000 francs. Il étoit déjà de 600,000 francs, ainsi celui qui remplira sa place aura 800,000 francs à lui donner. Le roi donne à M. de Cagny, son fils, l'agrément pour acheter la survivance de grand maréchal de logis qu'a M. de Cavoie, et le roi se charge de le faire agréer à M. de Cavoie. M. de Cagny en donnera apparemment 100,000 écus, comme M. de Seignelay les donne à M. de la Salle pour avoir sa survivance de la charge de maître de la garde-robe.

* Un tel événement ne s'étoit point vu de ce long règne depuis la disgrâce de Fouquet, puisque la mort de Louvois prévint si à point nommé la sienne. Chamillart étoit l'honneur, la probité, la bonté même, l'incapacité même aussi, à ce qu'il parut; mais peut-être que le plus habile ministre n'auroit pas mieux soutenu le poids des finances;

et de la guerre à la fin et dans des temps de calamités continuelles, puisque, dans les heureux, Louvois et Colbert en avoient leur charge complète, chacun de la moitié. Chamillart le sentit si bien qu'il pressa le roi souvent et instamment de le décharger des finances, et il lui en est resté des billets, par lesquels il exposoit le danger des affaires et son incapacité d'y suffire, avec cette apostille de la main du roi à côté : « Hé bien, nous périrons ensemble. » Sa santé y succomba, et ce ne fut pas que cette raison qui le fit soulager des finances. Il étoit au goût du roi et de madame de Maintenon plus que nul autre avant lui par sa dépendance entière de cette dame, et parce que le roi comptoit le former et faire tout lui-même en le faisant par lui. Il avoit des amis qui étoient les leurs plus que les siens, et pour lesquels il avoit un aveuglement dont lui seul étoit capable, et ces amis commencèrent sa perte par ne voir que par eux; c'est ce qui lui arriva en son dernier voyage de Flandre, et la chute de M. de Vendôme fut l'éclair de la foudre qui l'écrasa. Ce point qui appartient aux obscurités précédentes ne peut pas être plus éclairci; mais quelque gangrène qu'il portât dans sa fortune, ce ne fut pas cela qui le perdit. On a remis ici à parler de ces mouvements de Flandre où le maréchal de Boufflers fut renvoyé presque aussitôt après son retour de Lille et avoir été reçu pair au parlement. Chamillart, accoutumé à se roidir contre les revers de la guerre, imagina de reprendre Lille dans l'hiver, d'y mener le roi pour encourager les troupes, en fit tout le plan avec Boufflers, qu'il destinoit à cette expédition, et en garda le secret à madame de Maintenon, qu'il ne vouloit point y mener, ni aucune dame, pour épargner le temps et plus encore la dépense. Quand tout fut arrangé, Chamlay, qui étoit du secret, lui représenta qu'il s'alloit perdre, et que M. de Louvois ne s'étoit jamais pu relever d'une pareille offense faite à madame de Maintenon, qui faisoit son capital de ne pas perdre le roi de vue. Chamillart le fit convenir qu'avec madame de Maintenon, et par conséquent les dames, la dépense et les contre-temps les feroient échouer. Il ne fut donc plus question entre eux que d'abandonner le projet, ou de risquer sa fortune en l'exécutant sans madame de Maintenon, ou, comme il arriva, de perdre l'un et l'autre si le roi avoit la foiblesse de n'en pas garder le secret à madame de Maintenon jusqu'au bout. Chamillart ne balança pas; il jugeoit avec raison le recouvrement de Lille si capital pour l'État et si glorieux pour le roi qu'il ne put être touché d'aucune autre considération, et préféra un si pressant devoir à toutes choses. Il porta son projet au roi à qui il le fit bien comprendre dans toute son importance et dans toute sa possibilité, et toutes les plus raisonnables apparences de succès, et parvint encore à le persuader de la nécessité de n'y mener point madame de Maintenon et les dames, et celle encore de lui en faire le secret entier pour éviter

tous inconvénients. L'expédition fut résolue. Boufflers en fit toutes les dispositions sourdes en Flandre ; les régiments des gardes françoises et suisses eurent leurs ordres, et beaucoup des troupes de la frontière furent secrètement mises en état avec tout ce qui étoit nécessaire. Cependant madame de Maintenon, curieuse, puis alarmée de sentir qu'elle ne savoit pas tout sur le fond de ces apprêts, fit tant qu'elle tira du roi le fatal secret, et de ce moment la perte du ministre fut en elle-même résolue. D'abord elle se garda bien de désapprouver rien ; mais elle alla peu à peu à la sape, et vint à bout de tout faire échouer. Alors elle changea de ton et de conduite avec le ministre, et se mit à la tête de ceux qui le vouloient perdre. Madame la duchesse de Bourgogne, qui le remarqua des premières, fut des premières aussi à en profiter. Harcourt, dont toutes les voiles étoient sans cesse bandées vers l'entrée au conseil d'État, espéra d'en remplir la place, qui est toute séparée de celle de secrétaire d'État, et comptoit d'affoiblir d'autant le duc de Beauvilliers, qu'il avoit pris en émule, dont il vouloit la place de chef du conseil, qu'il pensa avoir depuis, et qui étoit intimement lié à Chamillart pour d'autres choses trop longues à rapporter. Tessé, qui ne lui pardonnoit point d'avoir été le jouet et le chausse-pied de la Feuillade en Dauphiné et en Savoie, ne demandoit pas mieux qu'à servir sa haine, en faisant une si utile cour à madame de Maintenon ; tout ce qui tenoit aux Villeroy agissoit sous main, pour ôter au maréchal un obstacle si certain à se raccommoder avec le roi, et Boufflers trop souvent mécontent de Chamillart pour des préférences au commandement des armées et pour des détails de ses emplois, accoutumé de plus au joug de madame de Maintenon, de tout temps sa bienfaitrice, crut servir l'État, qui s'en alloit par pièces, en contribuant à la ruine d'un ministre sous qui les malheurs ne finissoient pas. Chamillart combla la mesure par une sottise qui, en toute autre circonstance, n'eût été rien. Mademoiselle Chouin avoit un frère dans les troupes qui servoit avec réputation et qui étoit ancien ; elle désira l'avancer et ne douta pas du succès de cette bagatelle de médiocres emplois dont Chamillart étoit le maître. La Feuillade, qui, malgré ce qu'il coûtoit à l'État, étoit toujours son héros et son cœur, lui en parla, et mademoiselle de Lislebonne aussi, son amie intime et son conseil ; il les refusa l'un et l'autre. Les vapeurs qui l'accabloient lorsqu'il quitta les finances et les malheurs continuels lui avoient donné quelque humeur ; il s'en trouva ce jour-là. Ils insistèrent ; il étoit naturellement opiniâtre, avec fort peu d'esprit, et s'obstina comme un enfant ; cela demeura plus de six semaines suspendu de la sorte, lui persévérant au refus sans nulle raison, et eux n'osant rendre réponse et amusant mademoiselle Chouin, espérant le gagner. A la fin, ils firent un dernier effort et lui remontrèrent avec force ce que c'étoit que mademoiselle Chouin, qu'il avoit

toujours trouvée favorable auprès de Monseigneur, et ce que ce seroit de s'en faire une ennemie pour une bagatelle. Il fut inflexible et répondit de colère qu'avec le roi pour lui et continuant à le bien servir et à ne rien faire contre l'ordre et le bien du service, comme ce qu'ils lui demandoient, il ne se soucioit ni de mademoiselle Chouin ni de personne. Mademoiselle de Lislebonne, piquée à son tour pour sa vade (1), sortit sur-le-champ en colère, et la Feuillade resta inutilement à l'exorciser. Mademoiselle de Lislebonne ne put passer plus loin la chose, elle rendit réponse à mademoiselle Chouin et la rendit en personne offensée. Madame d'Espinoy, sa sœur, le sut bientôt. Mademoiselle Chouin outrée le conta à Monseigneur, sans l'aveu duquel elle n'entreprenoit pas les plus petites choses, et Monseigneur le trouva très-mauvais. On a vu dans ses Mémoires que madame de Maintenon et mademoiselle Chouin, sans se voir presque jamais, étoient fort en mesure ensemble. Chamillart tenoit si fort au roi que madame de Maintenon crut avoir besoin de tout, et qu'elle eut recours à mademoiselle Chouin pour parler à Monseigneur sur l'extrémité des affaires, qui ne se pouvoient sauver qu'en perdant Chamillart; c'est ainsi que se préparent les ressorts de la Providence. Harcourt vit aussi Monseigneur, avec qui il étoit fort bien, et Boufflers de même, et depuis plus longtemps encore, l'entretint. Madame de Maintenon parla elle-même à Monseigneur, qui alloit rarement, mais quelquefois, la voir; tout s'unit, tout se concerta. Madame de Maintenon donna le tour à la force, sans laquelle ni pas un des maréchaux ni Monseigneur même n'auroient osé dire un mot. Le roi fut attaqué de toutes parts, et il le fut si vivement, si fortement, si coup sur coup et à toutes heures, et chez lui, et chez madame de Maintenon, qu'il ne savoit plus que devenir. M. du Maine n'osa se refuser à sa régnante mie, et si regnante pour lui, en sorte que le roi n'avoit plus de repos. L'affection de son cœur se défendit tant qu'elle put, et assez pour que Harcourt partît sans avoir vu frapper le coup; mais plus il tardoit, plus madame de Maintenon s'irritoit en elle-même de la résistance, et plus elle poussoit Monseigneur, qui à la fin l'emporta dans une dernière conversation qu'il eut avec le roi dans son cabinet sur l'état déploré des affaires s'il ne les remettoit en de meilleures mains. Le jour de l'exécution, et les ordres donnés aux ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, comme amis intimes de Chamillart et oncles de sa belle-fille, pour le ménager en lui portant le coup, le roi le traita au conseil d'État à l'ordinaire, et lui dit de n'oublier pas quelque chose dont il lui parla en venant l'après-dîner travailler avec lui. Il savoit bien pourtant qu'il n'y travailleroit de sa vie. Ce fut aussi la cause de la surprise de Chamillart quand, au

(1) Il y a dans le manuscrit vade ou rade.

sortir de table, les deux ducs lui portèrent l'ordre de se retirer, avec tout ce qui de la part du roi étoit capable de l'adoucir. Il ne témoigna ni émotion ni regrets; il ne fit aucune plainte. Il répondit que le roi étoit le maître; qu'il l'avoit servi personnellement pour lui de tout son cœur et de tout son mieux; qu'il souhaitoit qu'il trouvât plus de bonheur et de capacité dans un autre; mais qu'il n'y pourroit trouver plus de zèle; que le roi le traitoit encore trop bien et qu'il ne cesseroit jamais de lui être tendrement attaché. Il glissa sur madame de Maintenon, qui ne lui fit pas dire la moindre chose, donna quelques papiers aux ducs pour le roi, envoya querir quelques commis, traya ce qui lui étoit personnel parmi ses papiers, fit atteler sa voiture et s'en alla sur-le-champ à l'Étang. Un de ses amis (1), très-différent d'âge et d'étoffe, avoit vu l'orage et l'en avoit averti. Il l'avoit déjà persuadé une fois d'en conjurer un autre, et s'en expliquant avec le roi, il y avoit réussi. Cet ami fit tout ce qu'il put pour lui faire tenter le même remède : « Monsieur, lui répondit-il, c'est trop cher acheter la conservation d'une place si pénible qu'être à tous moments à la parade. Je n'ai jamais connu les cabales ni les souterrains; si mon zèle et mon travail et la connoissance que le roi en a ne me soutiennent pas, j'en serai fâché; mais travailler comme je fais, et avoir encore à lutter, je n'y pourrois suffire. Il en arrivera ce qu'il plaira a Dieu. » Sa famille le suivit aussi à l'Étang et quelques amis très-particuliers. Dès le lendemain on y alla par amitié, par curiosité, par mode; trois jours durant l'Étang fut plus plein que Versailles. Jamais une tranquillité pareille, une simplicité si naturelle; pour sa femme, ses filles, leurs proches entours, c'étoit un désespoir. La Feuillade leur vint tard et peu, au scandale de la cour, excepté de son beau-père qui trouvoit tout admirable de lui; il ne fut occupé qu'à sauver un logement à Versailles. Madame de Maintenon rugissoit de ce grand abord à l'Étang et de ce qui en revenoit de louanges, tant qu'enfin elle lui fit dire de sa part à elle à découvert qu'il étoit trop près de la cour pour un homme en disgrâce, et le fit aller à Paris. Le même abord y continua, elle s'en plaignit, et fut piquée qu'il n'en fût autre chose, et l'en fit sortir. Faute de lieu où aller, il se réfugia chez le duc de Lorges, son gendre, aux Bruyères; puis, trouvé trop près, il fut chez son frère à la maison de campagne de l'évêché de Senlis, d'où il alla chercher des terres, en acheta une à la hâte, qui fut Courcelles, où il s'établit avec sa famille, qui s'étoit relaissée quelque temps avec lui chez le duc de Saint-Simon à la Ferté. Pour le roi, il ignoroit cette persécution de madame de Maintenon. Il voulut bien que le fils de Chamillart lui vînt faire la révérence, et vint sur la porte de son cabinet, où le jeune homme lui parla très-bien. Le roi l'écouta, le re-

(1) C'est Saint-Simon lui-même.

garda et poussa la porte; fort peu après il la rouvrit, et lui dit mille choses pleines de bonté pour lui et pour son père d'une voix attendrie et entrecoupée. Il s'étoit hâté de fermer la porte parce que les larmes le gagnoient, et tout ce qui se trouva là s'en aperçut aisément. Il n'a pas manqué depuis une seule occasion de distinguer le fils et de traiter au mieux son père et lui, quoi que madame de Maintenon, qui craignoit sans cesse son retour, pût faire. Le fils acheta la vieille Marine (1): c'est l'unique fils de ministre, et de ministre tout puissant, qui ne se soit pas gâté, et dans une place si affolante pour un si jeune homme; son tour des places étoit propre à le perdre. Reçu partout avec tous les honneurs militaires et en arbitre de la fortune, il se fit aimer partout où il passa, et ne s'est jamais méconnu; aussi recueillit-il dans les troupes le fruit de ce qu'il avoit semé, et avec le talent et le courage qu'il montra il eût été loin s'il n'étoit mort trop promptement. Ce fut le roi tout seul qui imagina la charge de Cavoie, qui en fit son affaire et qui de son seul mouvement donna les pensions. Telle fut l'amitié tendre et constante du roi pour ce ministre; tel fut le pouvoir de madame de Maintenon sur le roi. Ce fut encore à elle à qui son successeur dut sa fortune. Il étoit intendant de Maubeuge pendant les siéges de Mons et de Namur, où le roi mena madame de Maintenon et les dames. Madame Voisin, sœur de Trudaine, étoit une créature liante, flatteuse, pleine d'esprit et de sens, dévote, magnifique, avisée, qui se mit bien avec madame de Maintenon et avec ses favorites et ses domestiques et qui eut grand soin de s'y entretenir avec mesure, mais à qui les présents et les soins ne coûtoient rien. Elle fit en sorte que son mari fût chargé du temporel de Saint-Cyr quand les grandes occupations de Chamillart, qui en avoit le soin, fut obligé de s'en défaire, et l'approcha ainsi de madame de Maintenon, et elle-même par les rapports continuels que cela leur procuroit avec elle. Madame Voisin devint enfin une favorite que faute d'occasion l'on ne voyoit pas à moitié, et ce goût pour elle fut la cause du choix de son mari. Ils surent en profiter tous deux; au moment que Voisin se vit secrétaire d'État, il insinua que, dans un si grand dérangement d'affaires, il avoit besoin d'être tout d'un coup au fil de tout et d'être accrédité autant qu'il pourroit l'être, et, ce qui jusqu'à lui fut sans exemple, se fit bombarder ministre d'État tout en entrant.

Lundi 10, *à Versailles.* — Le roi fit entrer le matin dans son cabinet, par les derrières, M. Voisin, à qui il

(1) C'est le régiment de la Marine, qui était un des quatorze vieux régiments.

avoit fait mander hier par M. Blouin de le venir trouver ce matin, et quand il sortit du cabinet on sut que le roi l'avoit choisi pour remplir la place de M. de Chamillart (1). Il donnera 800,000 francs pour cette charge, et le roi lui donne un brevet de retenue de pareille somme. En sortant d'avec le roi il passa chez madame de Maintenon, qui a toujours été fort de ses amies, et puis il alla dans le cabinet de M. de Chamillart travailler avec les commis et avec MM. de l'extraordinaire des guerres. M. de Chamillart étoit allé dès hier au soir à l'Étang. Le roi lui avoit mandé par M. de Chevreuse et M. de Beauvilliers qu'il ne le verroit point de quelque temps. M. Voisin étoit conseiller d'État ordinaire. Le roi donne sa place à M. Amelot, ambassadeur en Espagne, le plus ancien des conseillers d'État de semestre, et celle de conseiller d'État de semestre à M. d'Argenson, lieutenant général de la police de Paris, qui conservera cette charge.

Mardi 11, *à Versailles* — Le roi tint le conseil de finances, et l'après-dînée il travailla avec M. Voisin. Il travaillera avec lui les mardis et les samedis, comme il faisoit avec M. de Chamillart. — Le courrier qu'on avoit envoyé à M. Rouillé est revenu, et M. Rouillé arrivera jeudi. Les ennemis n'ont rien diminué de leurs propositions, et il n'y a plus de négociation de paix. — M. Voisin alla le matin à Meudon voir Monseigneur et fut quelque temps enfermé avec lui. — Le roi a disposé des appartements que M. de Chamillart donnoit dans la surintendance à M. et à madame de la Feuillade, à M. et madame de Lorges, et à M. et madame de Cagny. Il y loge M. Pel-

(1) M. le maréchal d'Harcourt, qui avoit beaucoup contribué à faire révoquer M. de Chamillart, espéroit avoir sa place. Madame de Maintenon, lui ayant appris qu'enfin le roi s'étoit déterminé à se défaire de ce ministre, lui donna à deviner quel seroit son successeur, et, après lui avoir dit que le roi avoit choisi un homme de beaucoup d'esprit, elle lui nomma M. Voisin. Le maréchal piqué lui répondit : « Dès qu'on ne vouloit qu'un homme d'esprit, que ne choisissoit-on M. Fagon. » (*Note du duc de Luynes*).

letier et M. des Forts, son fils, M. et madame de Seignelay, et on donnera à M. de Cagny un appartement au grand commun qu'avoit M. de Seignelay, mais qu'il n'habitoit point, tant il le trouvoit petit et incommode. On donne à M. Desmaretz le logement qu'avoit M. Pelletier, qui augmentera fort le logement de madame Desmaretz et qui y devoit être joint naturellement. — Le roi a donné à M. d'Entragues une commission de colonel de dragons à la suite du régiment Dauphin, de dragons, et il avoit donné il y a quelques jours commission de colonel d'infanterie au chevalier de Casaux. Ces deux hommes-là avoient été nommés pour servir d'aides de camp cette campagne auprès de Monseigneur.

Mercredi 12, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à Versailles, et partit aussitôt après son dîner pour venir ici. Monseigneur vint ici de Meudon. Madame la duchesse d'Orléans, quoique fort incommodée de sa grossesse, y est venue; mais elle a demandé au roi d'être logée dans un pavillon et non pas dans le corps du château, afin de se pouvoir promener plus à son aise et être plus retirée. Madame la Duchesse, qui n'attend que l'heure d'accoucher, est demeurée à Versailles. Madame la princesse de Conty, qui prend les eaux, y est demeurée aussi, mais elle viendra ici dans huit jours. M. Voisin aura ici le logement qu'avoit M. de Chamillart, qui est le haut du troisième pavillon du côté des dames Madame de Courcillon est ici pour la première fois; quoique dame du palais, elle n'y étoit pas venue plus tôt, parce qu'elle a toujours été incommodée depuis son mariage. Le roi a fait ici de grands retranchements sur sa dépense, si bien que l'extraordinaire qu'il y a pour Marly n'ira pas loin. Les tables en sont moindres, elles n'en sont servies que plus proprement. — M. de Bernières, intendant de l'armée de Flandre, arrivera demain à Paris, et M. Voisin le mènera vendredi au lever du roi, qui sera bien aise d'apprendre par lui l'état des magasins des places

de ce pays-là et les ordres donnés pour la subsistance des troupes. — Madame la duchesse de Bourgogne, avant que de venir ici, alla à Saint-Germain voir la reine d'Angleterre.

Jeudi 13, *à Marly*. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. La cour d'Angleterre arriva pendant qu'il étoit à la promenade. Le roi d'Angleterre et la princesse sa sœur allèrent avec madame la duchesse de Bourgogne le joindre à sa promenade, et la reine leur mère, qui ne se porte pas encore trop bien, demeura chez madame de Maintenon. Après la promenade le roi d'Angleterre, qui part lundi pour l'armée de Flandre, fut quelque temps enfermé avec le roi et puis alla à la musique, où étoient déjà la princesse sa sœur et Madame. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent courre des sangliers dans la forêt de Saint-Germain, avec les chiens de M. le comte de Toulouse, et puis revinrent souper chez lui. La cour d'Angleterre soupa ici, et s'en retourna à Saint-Germain aussitôt après le souper. — M. le président Rouillé arriva à Paris, et il viendra saluer le roi ici samedi. — Outre les 800,000 francs qu'il faut que M. Voisin donne à M. de Chamillart pour la charge de secrétaire d'État, il lui donnera encore 80,000 francs pour la charge de secrétaire du roi, car il faut que les secrétaires d'État aient une charge de secrétaire du roi. M. de Chamillart achète pour son fils un régiment d'infanterie, et on croit que ce sera la Marine ou le régiment Dauphin, qui sont tous deux à vendre.

Vendredi 14, *à Marly*. — Le roi, après la messe, fut enfermé dans son cabinet avec M. Voisin et M. de Bernières, intendant de l'armée de Flandre Il étoit parti de ce pays-là sans savoir le changement qu'il y a dans le ministère; il s'en retourne demain à l'armée. Il assure que les troupes sont en très-bon état et paroissent de la meilleure volonté du monde. Les ministres disent qu'il n'a pas demandé ici des choses trop difficiles à exécuter,

que l'arrangement est fait pour l'argent et pour les vivres, et il est parti fort content des ordres qu'on a donnés, mais en même temps il ne nous flatte point sur les ennemis, car il dit que leur armée est plus nombreuse que la nôtre. — Le chevalier de la Vrillière, colonel et brigadier de dragons, est mort à Strasbourg. Le roi a donné son régiment à vendre à M. de la Vrillière, son frère, secrétaire d'État. Ce régiment est le premier après les quatorze vieux. — M. de la Reynie * mourut à Paris. Il avoit quatre-vingt-dix ans passés. C'étoit un grand magistrat; il étoit le plus ancien des conseillers d'État de robe, et voulut disputer la place de doyen à l'archevêque de Reims, mais il fut condamné. (1) Le roi a donné sa place de conseiller d'État ordinaire à M. de Bouville, et celle de conseiller d'État de semettre qu'avoit M. de Bouville à M. de Vaubourg, qui a été quinze ans dans les intendances avec grande réputation et qui est frère de M. Desmaretz. — Le roi se promena le soir dans les jardins. Madame de Maintenon étoit à sa promenade en chaise et dans un chariot. Il y avoit mesdames de Noailles, de Caylus, de Dangeau et de Courcillon. Madame la du-

(1) Voir sur la Reynie le *Mercure* de juin, pages 279 à 297, et celui de juillet, pages 174 à 177, où se trouve mentionné l'écrit suivant joint par la Reynie à son testament : « Je désire et je veux qu'après mon décès mon corps soit enterré dans le cimetière de ma paroisse sans aucune cérémonie ou pompe funèbre, et je défends expressément de mettre au lieu où mon corps sera enterré ni ailleurs aucune marque particulière ni inscription qui fasse mention de moi. Je défends pareillement qu'il soit mis aucun vêtement de deuil à l'église de la paroisse où je serai décédé. J'entends aussi qu'il en soit usé de même si je meurs hors de la ville de Paris, et d'être enterré dans le cimetière de la paroisse où je serai décédé, et non dans l'intérieur de l'église ou d'aucune chapelle, croyant que, sans blesser la piété de ceux qui veulent être enterrés au dedans des églises, je puis éviter de contribuer par la pourriture de mon corps à la corruption et infection de l'air dans le lieu où les saints mystères sont célébrés, où les ministres du Seigneur passent la plus grande partie de leur vie et dans lequel les paroissiens sont si souvent assemblés. J'entends néanmoins que les droits pour l'ouverture de la terre soient payés à l'ordinaire à l'œuvre ou fabrique, comme si mon corps étoit enterré au dedans de l'église. »

chesse de Bourgogne, avec beaucoup de dames, joignit le roi sur la fin de sa promenade. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup.

* La Reynie étoit un magistrat qui avoit la droiture, l'austérité de mœurs, la gravité des magistrats du temps passé, beaucoup de capacité, et un talent si particulier d'ordre et de police que ce fut lui qui rétablit l'une et l'autre dans Paris au point de perfection où on les a vus depuis lui. Il fut longtemps lieutenant de police, où il fit toujours grand'peur et jamais de mal. Il eut la confiance du roi pour mille choses secrètes et importantes, dont il s'acquitta toujours en homme de bien et habile. Il n'eut qu'un fils, qui ne voulut jamais rien faire, pas même revenir recueillir sa succession. Longtemps avant la mort de son père il étoit allé s'enterrer dans les curiosités de Rome, où il a passé sa vie dans le mépris du bien, mais dans l'obscurité et sans s'être marié. La singularité et ce choix de vie le fait remarquer ici.

Samedi 15, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, qui prêtera demain un serment de secrétaire d'État. Il entra mercredi au conseil comme ministre et ne prête point de serment pour être ministre. Il n'y a guère d'exemple qu'un secrétaire d'État en entrant en charge ait été ministre. — M. le Duc vint au lever du roi lui dire que madame la Duchesse étoit accouchée d'un prince. Le roi lui demanda quel nom il lui feroit porter; il n'est pas encore déterminé là-dessus. M. le Duc avoit eu deux frères, dont l'un s'appeloit comte de Clermont et l'autre comte de la Marche. M. le Duc ne veut pas que son fils s'appelle comte de la Marche, parce que feu M. le prince de Conty avoit donné ce nom-là à son fils, et par honnêteté pour M. le prince de Conty il veut laisser ce nôm-là dans sa branche. D'un autre côté, il est embarrassé sur le nom de Clermont, parce que plusieurs gens en France portent ce nom et que de plus il a la terre de Clermont en Argonne et qu'il ne veut pas qu'on croie qu'il prenne ce titre-là par cet endroit; ainsi en cas qu'il lui fasse porter ce nom, ce sera comme descendant de Robert, comte de Clermont, et c'est de

Clermont en Beauvoisis, que la princesse d'Harcourt a acheté du prince de Carignan. — Le roi a écrit au grand maître de Malte pour lui demander la commanderie du Piéton pour le chevalier de Beringhen, fils de M. le Premier; c'est un garçon de seize ans et qui n'a point encore paru à la cour. — Monseigneur, madame la duchesse de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry allèrent ensemble l'après-dînée à Versailles voir madame la Duchesse et madame la princesse de Conty.

Dimanche 16, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État et travailla après dîner avec M. Pelletier et ensuite alla tirer. Monseigneur et monseigneur le duc de Berry allèrent dire adieu au roi d'Angleterre, qui part demain pour l'armée de Flandre. — M. de Chamillart a fait demander au roi qu'il pût partager dans sa famille la pension de 20,000 écus qu'il lui donne, et le roi lui a permis de la partager comme il voudroit. — Par les dernières lettres qu'on a du maréchal d'Harcourt, notre armée en ce pays-là sera plus forte que celle des ennemis, et on a pris le parti d'en faire revenir en Flandre vingt escadrons et huit ou dix bataillons. — On a reçu ce soir des lettres d'Orléans qui nous apprennent que la rivière de Loire a percé les levées en plusieurs endroits et que les désordres que fait cette nouvelle inondation seront du moins aussi grands que ceux qu'elle fit il y a deux ans. — Le duc de Lorges, qui n'a plus le logement qu'il avoit à Versailles chez M. de Chamillart, son beau-père, a redemandé au duc de Saint-Simon, son beau-frère, le logement qu'il lui avoit prêté dans le château, qui étoit le logement du feu maréchal de Lorges et qu'à sa mort le roi avoit laissé à sa famille. Le duc de Saint-Simon le lui a rendu.

Lundi 17, *à Marly*. — Le roi prit médecine, comme il la prend tous les mois par précaution; cela ne l'empêcha pas de travailler tout le matin avec M. Voisin et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain. — Les bâtiments

chargés de blé et qu'on attendoit du cap Nègre à Toulon et à Marseille y sont heureusement arrivés (1); mais trois gros bateaux qui remontoient la Loire, chargés de blé pour l'armée de Dauphiné, ont péri à Rouanne. — M. d'Affry, capitaine du régiment des gardes suisses, qui fut l'année passée aide de camp de monseigneur le duc de Bourgogne et qui en devoit encore servir cette année, fut fait brigadier il y a quelques jours, et on l'envoie servir en cette qualité dans Ypres. — Il arriva un courrier du maréchal de Villars parti d'hier au matin de son camp près de Lens. Il mande que les troupes des ennemis sont toujours cantonnées sur l'Escaut, la Lys et la Mandels. — La nouvelle des trois bateaux de blés destinés pour l'armée du duc de Berwick et qu'on disoit qui avoient péri à Rouanne ne s'est pas trouvée vraie. Il est arrivé un courrier ce soir qui nous a désabusés, Dieu merci.

Mardi 18, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz comme à l'ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin et puis alla se promener dans les jardins et finit sa promenade par voir jouer au mail. Il a donné 800 francs de pension à un parent de feu Mansart, nommé Beaufort, grand joueur de mail, qu'on fait souvent venir ici pour cela et qui n'avoit pas de quoi subsister. — M. Amelot, notre ambassadeur à Madrid, a demandé son congé; le roi le lui a accordé. On est très-content de la conduite qu'il a eue en ce pays-là. Il doit être à Paris le 15 de juillet. On dit aussi que la princesse des Ursins en revient, mais cela n'est pas sûr encore. — Le maréchal de Villars est toujours dans son camp près de Lens. Il s'y retranche pour plus grande sûreté, quoiqu'il croie n'en avoir pas grand besoin. Les ennemis sont encore cantonnés sur

---

(1) « Un convoi de blé est arrivé à Marseille, qui en étoit si dépourvu que les habitants n'avoient plus qu'une demi-livre de pain par jour. Le pape en envoie à Avignon. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles*, du 17 juin.)

l'Escaut et sur la Lys, mais on croit qu'ils s'ébranleront incessamment. — Il arriva un courrier de M. de Roquelaure, qui mande au roi que deux cents hommes ont pris les armes en Languedoc, qu'il avoit détaché un officier suisse avec cinquante hommes, qui s'est trouvé trop foible pour les attaquer et craignant que ces deux cents hommes ne fussent joints par d'autres; M. de Roquelaure y marche lui-même. On lui envoie un régiment de dragons qui étoit en Franche-Comté.

Mercredi 19, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire; il travailla l'après-dînée avec M. Voisin. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent entendre le salut à la paroisse de Marly. — Voici la copie de la lettre que le roi a fait écrire aux gouverneurs ou commandants des provinces de son royaume (1) :

Mon cousin ou Monsieur,

L'espérance d'une paix [prochaine] étoit si généralement répandue dans mon royaume que je crois devoir à la fidélité que mes peuples m'ont témoignée pendant le cours de mon règne la consolation de les informer des raisons qui empêchent encore qu'ils ne jouissent du repos que j'avois dessein de leur procurer. J'avois accepté, pour le rétablir, des conditions bien opposées à la sûreté de mes provinces frontières; mais plus j'ai témoigné de facilité et d'envie de dissiper les ombrages que mes ennemis affectent de conserver de ma puissance et de mes desseins, plus ils ont multiplié leurs prétentions; en sorte qu'ajoutant par degrés de nouvelles demandes aux premières, et se servant du nom du duc de

---

(1) « Cette lettre a été imprimée sous ce titre : *Lettre du roi à M. le duc de Tresmes, pair de France, premier gentilhomme de la chambre de S. M. et gouverneur de la ville de Paris, au sujet des propositions extraordinaires qui avoient été faites pour la paix de la part des puissances alliées.* — A Paris, de l'Imprimerie royale, 1709.

Savoie ou du prétexte de l'intérêt des princes de l'empire, ils m'ont également fait voir que leur intention étoit seulement d'accroître aux dépens de ma couronne les États voisins de la France et de s'ouvrir des voies faciles pour pénétrer dans l'intérieur de mon royaume toutes les fois qu'il conviendroit à leurs intérêts de commencer une nouvelle guerre. Celle que je soutiens et que je voulois finir ne seroit pas même cessée quand j'aurois consenti aux propositions qu'ils m'ont faites, car ils fixoient à deux mois le temps où je devois de ma part exécuter le traité, et pendant cet intervalle ils prétendoient m'obliger à leur délivrer les places qu'ils me demandoient dans les Pays-Bas et dans l'Alsace et à raser celles dont ils exigeoient la démolition. Ils refusoient de prendre de leur côté d'autre engagement que celui de suspendre tous actes d'hostilité jusqu'au 1er du mois d'août, se réservant la liberté d'agir alors par la voie des armes si le roi d'Espagne, mon petit-fils, persistoit dans la résolution de défendre la couronne que Dieu lui a donnée, et de périr plutôt que d'abandonner des peuples fidèles qui depuis neuf ans le reconnoissent pour leur roi légitime. Une telle suspension, plus dangereuse que la guerre même, éloignoit la paix plutôt que d'en avancer la conclusion; car il étoit non-seulement nécessaire de continuer les mêmes dépenses pour l'entretien de mes armées; mais le terme de la cessation d'armes expirant, mes ennemis m'auroient attaqué avec les nouveaux avantages qu'ils auroient tirés des places où je les aurois moi-même introduits, en même temps que j'aurois démoli celles qui servent de remparts à quelques-unes de mes provinces frontières.

Je passe sous silence les insinuations qu'ils m'ont faites de joindre mes forces à celles de la ligue et de contraindre le roi mon petit-fils à descendre du trône s'il ne consentoit pas volontairement à vivre désormais sans États et à se réduire à la simple condition d'un particu-

lier. Il est contre l'humanité de croire qu'ils aient seulement eu la pensée de m'engager à former avec eux une pareille alliance. Mais quoique ma tendresse pour mes peuples ne soit pas moins vive que celle que j'ai pour mes propres enfants, quoique je partage tous les maux que la guerre fait souffrir à des sujets aussi fidèles, et que j'aie fait voir à toute l'Europe que je désirois sincèrement de les faire jouir de la paix, je suis persuadé qu'ils s'opposeroient eux-mêmes à la recevoir à des conditions également contraires à la justice et à l'honneur du nom françois. Mon intention est donc que tous ceux qui depuis tant d'années me donnent des marques de leur zèle en contribuant de leurs peines, de leurs biens et de leur sang à soutenir une guerre aussi pesante connoissent que le seul prix que mes ennemis prétendoient mettre aux offres que j'ai bien voulu leur faire étoit celui d'une suspension d'armes, dont le temps, borné à l'espace de deux mois, leur procuroit des avantages infiniment plus considérables qu'ils ne peuvent espérer de la confiance qu'ils ont en leurs troupes. Comme je mets la mienne en la protection de Dieu et que j'espère que la pureté de mes intentions attirera les bénédictions divines sur mes armes, j'écris aux archevêques et aux évêques de mon royaume d'exciter encore la ferveur des prières dans leurs diocèses et je veux en même temps que mes peuples, dans l'étendue de votre gouvernement, sachent de vous qu'ils jouiroient de la paix s'il eût dépendu seulement de ma volonté de leur procurer un bien qu'ils désirent avec raison, mais qu'il faut acquérir par de nouveaux efforts, puisque les conditions immenses que j'aurois accordées sont inutiles pour le rétablissement de la tranquillité publique. Je laisse donc à votre prudence de faire savoir mes intentions de la manière que vous le jugerez le plus à propos. — A Versailles, le 12 juin 1709. *Signé* : LOUIS, *et plus bas* : PHELYPEAUX.

Jeudi 20, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans

ses jardins. Il travailla l'après-dînée avec M. Voisin et avec M. de Pontchartrain séparément. Monseigneur alla dîner à Meudon et il y mena madame d'Épinoy; il revint souper avec le roi, et elle alla à Paris pour le service de M. le prince de Conty, qui se fera demain. Le roi a permis à beaucoup de dames de celles qui sont ici d'y aller pour cela; elles y ont été priées comme ayant l'honneur d'être parentes. — Le roi a fait lieutenants généraux le comte de Coigny et le marquis de la Vallière, qui servent tous les deux en Flandre. Coigny commande les dragons comme colonel général de ce corps, et la Vallière y commande la cavalerie par sa charge de commissaire général, en l'absence du colonel général et du mestre de camp général, dont l'un ne sert point cette année et l'autre est encore prisonnier. M. de Coigny a depuis quelques jours l'agrément pour acheter le régiment de la Marine, et il va en Dauphiné, où sert ce régiment. — Le marquis de Brac, mestre de camp de cavalerie et petit-fils du vieux Brissac, ancien major des gardes du corps, est mort de maladie à Béthune. Il avoit la survivance de la lieutenance de roi de Saintonge et d'Angoumois, que le roi donna il y a quelque temps à Brissac, son grand-père.

Vendredi 21, *à Marly*. — Le roi travailla le matin avec le P. le Tellier, son confesseur, et l'après-dînée, chez madame de Maintenon, il fit une petite loterie pour madame la duchesse de Bourgogne et quelques-unes de ses dames. La loterie étoit de douze lots de bijoux qu'il fit apporter de son garde-meuble. — Le duc d'Albe vint ici le matin parler à M. de Torcy. Il fait de grandes instances pour obtenir que le roi veuille bien laisser au moins une vingtaine de bataillons en Espagne. Il ne paroît pas qu'on ait encore pris des résolutions là-dessus. — On fit à Paris, dans l'église de Saint-André des Arts, le service de feu M. le prince de Conty. L'archevêque de Narbonne y officia, et le P. Massillon fit l'oraison funèbre, qui fut fort louée et qui méritoit fort de l'être *. M. le Duc, M. le duc

d'Enghien et M. le prince de Conty y étoient. M. le duc du Maine n'y put pas être parce qu'il est à Sceaux auprès de M. le comte d'Eu, son second fils, qui a la petite vérole. Il a même demandé au roi la permission de se tenir auprès de lui dix ou douze jours. — M. de Bouillon, qui étoit à Évreux depuis un mois, est arrivé ici. Le roi lui a donné un logement dans les pavillons des hommes et y a logé aussi mademoiselle de Bouillon, sa fille, quoique jamais femme n'eût logé dans les pavillons de ce côté-là.

* Ce service, qui se fit avec grande pompe, ne se passa pas sans entreprises. Les évêques se plaignirent de n'avoir point de fauteuils; ils n'en ont jamais ni eu ni prétendu devant les princes du sang: mais ils se fondoient sur ce qu'ils étoient comme en fonction de corps de clergé dans l'église, et soutenoient qu'en pareilles occasions ils en avoient eu; mais pour cette fois il falloit qu'ils s'en passassent. Les princes du sang et les légitimés en avoient, et nul autre qu'eux. M. de Luxembourg en arrivant s'en aperçut et le fit remarquer à M. de la Rocheguyon, puis à d'autres; il s'en éleva un murmure. M. de Luxembourg s'avança à M. le Duc pour s'en plaindre, qui battit la campagne assez légèrement; M. de Luxembourg revint aux ducs, puis retourna à M. le Duc, à qui il dit qu'ils s'alloient tous retirer; alors M. le Duc se mit en excuses, et rejeta la faute sur les tapissiers. M. de Luxembourg insista, et comme il faisoit la révérence pour se retirer et être suivi par les autres, M. le Duc le retint par son habit et appela par derrière lui; on vit alors le jeu et la ruse. Il se trouva des fauteuils tout prêts, dont on n'eût dit mot si les ducs eussent passé, mais qui étoient là en cas de besoin. Ce fut après un embarras pour les placer à travers ce qui étoit derrière ces premières places, et M. le Duc essaya de se retrancher là-dessus; mais MM. de Luxembourg et de la Rocheguyon tinrent ferme, de sorte qu'on ôta les siéges des ducs tant qu'on pût pour y placer des fauteuils, et ce mouvement fit encore pis pour l'usurpation méditée que si l'on avoit mis des fauteuils comme on devoit.

Samedi 22, à Marly. — Le roi se promena le matin et l'après-dînée dans ses jardins. Il travailla le matin avec M. Voisin avant que de sortir, et le soir il travailla encore chez madame de Maintenon. — Il arriva le matin un courrier de M. de Villars; ses lettres sont de hier matin. Il mande que le prince Eugène et milord Marlborough

sont arrivés à Lille. Presque toutes leurs troupes sont assemblées et campèrent le 20 à Turcoing, qui est entre Lille et Oudenarde. Ils disent toujours dans leur armée qu'ils viennent pour nous attaquer. — Brissac, l'ancien major des gardes, est venu ici sur la mort de son petit-fils. Le roi lui a permis de vendre sa lieutenance de roi et lui donne encore 15,000 francs à prendre sur le régiment qui vaque par cette mort, et le roi a choisi le lieutenant-colonel de ce régiment pour en être mestre de camp. — Les monnoies nouvelles qu'on fait à Amiens, à Reims et à Troyes ne seront employées qu'à payer l'armée de Flandre, et on leur a envoyé des matières pour y travailler encore plus vite. — Les troupes qui nous viennent de notre armée d'Allemagne arriveront à Cambray le 13 de juillet, au moins les vingt escadrons, et on ne fera venir presque aucune infanterie de cette armée.

Dimanche 23, *à Marly*. — Le roi tint le conseil d'État. L'après-dînée il travailla avec M. Pelletier et puis se promena dans ses jardins, et un peu avant sept heures il monta en calèche et alla à la paroisse entendre le salut. Madame la duchesse de Bourgogne étoit avec lui dans sa calèche, et on ne doute quasi point présentement qu'elle ne soit grosse. — Les prières de quarante heures ont commencé ici aujourd'hui et continueront lundi et mardi. — *L'Oriflamme*, vaisseau de guerre du roi, est arrivé à la Rochelle venant du nord de l'Amérique. Il a convoyé huit vaisseaux marchands venant de ce pays-là et huit autres qu'il a trouvés à la Martinique et qui sont richement chargés de marchandises. Il y a aussi sur tous ces bâtiments-là de l'argent, et on compte qu'il y en a pour trois millions de livres. On croyoit que ce vaisseau étoit perdu, parce qu'il étoit parti avec l'escadre de Chabert; mais il avoit perdu tant de gens de son équipage qu'il n'avoit pu entrer dans la mer du Sud. — Il n'arriva point de courrier du maréchal de Villars, mais toutes les lettres que les particuliers ont reçues du 21 par l'ordinaire por-

tent que les ennemis ont avancé une tête jusqu'à Haut-Bourdin. Le maréchal de Villars devoit entrer le lendemain dans le camp qu'il a fait fortifier près de la Bassée.

Lundi 24, *à Marly*. — Le roi se promena le matin dans ses jardins, et l'après-dînée il travailla avec M. de Pontchartrain et sur les sept heures il alla entendre le salut à la paroisse et y mena avec lui dans sa calèche madame la duchesse de Bourgogne. — Il arriva un courrier de Flandre que le roi vit arriver durant sa promenade. Il fit demander d'où venoit le courrier, qui répondit qu'il venoit de Flandre. Il se répandit sur cela un bruit qu'il étoit arrivé un courrier du maréchal de Villars; mais M. Voisin manda au roi bientôt après que ce courrier venoit d'une ville de Flandre et qu'il ne portoit rien de considérable. — On eut des lettres de M. le Gendre, intendant de Mautauban, qui mande à M. de la Vrillière, secrétaire d'État de ce pays-là, que M. le marquis d'Estaing avoit été attaqué devant Venasque par un assez gros corps, qu'il y avoit eu un assez rude combat, où un de nos officiers généraux, qu'il ne nomme point, a eu la cuisse cassée, et que M. d'Estaing avoit été obligé de lever le siége après le secours qui y étoit entré. — On n'a pas pu accorder à M. le duc d'Albe ce qu'il étoit venu demander vendredi pour le roi son maître. M. le duc d'Orléans avoit parlé au roi très-fortement pour laisser quelques troupes au roi d'Espagne, comme il le demandoit. — Il y eut un petit remplacement dans la marine. Il n'y avoit qu'une place de capitaine, vacante par la mort du commandant de Saint-Pierre, qui a été donnée à M. de Beaumont, neveu de l'archevêque de Cambray.

Mardi 25, *à Marly*. — Le roi tint le conseil de finances à l'ordinaire, et pendant qu'il le tint M. de Torcy y entra pour porter au roi des lettres qu'il avoit reçues. Le roi travailla avec M. de Torcy l'après-dînée et puis alla tirer, et à huit heures il monta dans sa calèche avec madame la duchesse de Bourgogne pour aller à la paroisse

entendre le salut. — Les prières de quarante heures ont fini ce soir. — Monseigneur courut le loup. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry allèrent courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain avec les chiens de M. le comte de Toulouse, et au retour soupèrent chez ce prince; ce qu'ils font presque toujours ici les jours qu'ils vont à la chasse avec lui. Le soir, chez madame de Maintenon, le roi travailla avec MM. de Torcy, Desmaretz et Voisin, et l'on croit présentement que les ordres pour faire revenir toutes les troupes d'Espagne vont être un peu changés. Les lettres que M. de Torcy avoit portées au roi ce matin durant le conseil étoient de Madrid, et le roi d'Espagne redouble ses instances pour qu'on lui laisse du moins vingt bataillons. Il ne demande point de cavalerie; il a présentement cent trente escadrons fort beaux et fort bons, mais il n'a pas à proportion tant d'infanterie. Il travaille à lever quarante bataillons. — Le roi a envoyé la Frezelière pour commander dans Aire, qu'on croit que les ennemis pourroient bien assiéger s'ils veulent faire passer un corps de leurs troupes du côté de la mer.

Mercredi 26, à Marly. — Le roi tint le conseil d'État et travailla longtemps l'après-dînée avec M. Voisin. Il ne put sortir l'après-dînée parce qu'il fit une pluie horrible. — On eut par l'ordinaire des lettres de M. de Villars du 24. Il mande que les ennemis n'avoient point encore fait de mouvement ce jour-là, et on commence fort à croire qu'ils ne viendront point nous attaquer dans notre camp, qui est très-bon et très-bien retranché. — Il a été enfin pleinement résolu dans le conseil de ce matin de laisser vingt-cinq bataillons en Espagne, qui seront commandés par le chevalier d'Asfeld, lieutenant général. Je ne sais point encore qui seront les maréchaux de camp qu'on y laissera sous lui. — M. le maréchal d'Harcourt avoit fait passer le Rhin à son armée à Strasbourg, et étoit campé sous Kehl. Les eaux crûrent si vite et à telle hauteur que si ce général n'eût décampé à sept heures du

soir, son armée auroit été en fort grand danger. — On fait repartir après dîner un courrier pour porter en Espagne la nouvelle des vingt-cinq bataillons que le roi y laisse, et on mande en même temps au roi d'Espagne que Ducasse, avec sept vaisseaux de guerre qu'on arme en diligence à Brest, sera prêt à la fin du mois qui vient pour conduire à Lima le nouveau vice-roi du Pérou.

Jeudi 27, *à Marly*. — Le roi se promena tout le matin dans ses jardins; après son dîner il travailla avec M. Voisin. Monseigneur et monseigneur le duc de Bourgogne coururent le loup. La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne se confirme; elle-même est persuadée qu'elle est grosse, ce qu'elle ne croyoit point dans ses autres grossesses. — On eut par l'ordinaire des lettres du maréchal de Villars du 25. Les ennemis sont toujours à Haut-Bourdin, et le bruit qui couroit dans leur armée qu'ils viendroient bientôt nous attaquer est fort changé, et leurs déserteurs, qui viennent en assez grand nombre, assurent qu'ils manquent de beaucoup de choses dans leur armée. — Le roi, pour exciter les armateurs, renonce à son droit, qui étoit le cinquième sur toutes les prises, et outre cela à beaucoup de droits sur les marchandises, qui étoient des droits sur lesquels les armateurs étoient fort tourmentés quand ils avoient amené des prises dans les ports. — Duguay-Trouin, fameux armateur de Saint-Malo, que le roi fit capitaine de vaisseau il y a deux ou trois ans et que le roi vient d'anoblir, lui et son frère aîné (1), ont fait un armement de sept vaisseaux de guerre. Le roi donne le corps des vaisseaux qui sont en Bretagne, et il a trouvé une compagnie qui en fait la dépense sans qu'il en coûte rien au roi.

Vendredi 28, *à Marly*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin, et M. de Firmarcon y fut quelque temps

(1) Voir les lettres de noblesse données à Duguay-Trouin et à son frère, avec le contenu de leurs services, dans le *Mercure* d'août, pages 21 à 55.

avec eux. Le duc de Noailles a envoyé ici Fimarcon, qui est maréchal de camp dans son armée, pour recevoir des ordres sur le passage des troupes qui reviennent d'Espagne. On laissera quelques régiments au duc de Noailles, qui n'a présentement dans son armée que douze bataillons et douze escadrons. On fera repartir demain M. de Fimarcon. — On eut par l'ordinaire des lettres du maréchal de Villars du 26. Il mande qu'il a su par les déserteurs que les ennemis avoient fait avancer quelque artillerie qui avoit ensuite reçu un contre-ordre et qui étoit rentrée dans leur camp. Il y a eu une grande joie dans le nôtre d'y voir arriver 500,000 francs, et ils auront cette joie souvent, car les ordres sont bien donnés pour que l'armée soit payée régulièrement. — On a des lettres de Londres et de la Haye qui assurent que le pain y vaut neuf sols la livre, et on mande en même temps que les actions de la banque d'Amsterdam et de celle de Londres sont fort baissées, depuis qu'ils ont appris que les négociations de la paix étoient entièrement rompues.

Samedi 29, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. Voisin jusqu'à cinq heures, alla ensuite se promener dans ses jardins, et à sept heures repartit de Marly pour revenir ici. Madame la duchesse de Bourgogne en revint à cinq heures en carrosse malgré les soupçons de grossesse. — On expédia l'après-dînée à Marly M. de Fimarcon, qui est retourné à Perpignan, où est le duc de Noailles. — A dix heures du matin il arriva à Marly un courrier du maréchal de Villars qui n'a été que seize heures en chemin. Ce général mande que le prince Eugène avec la moitié de l'armée étoit demeuré dans son camp de Haut-Bourdin, et que Marlborough avec le reste de leurs troupes avoit marché vers Tournay et avoit détaché un petit corps qui s'étoit saisi de l'abbaye de Saint-Amand, où nous avions un poste de cent hommes, qu'ils ont envoyés à Valenciennes. Le maréchal de Villars, averti de la marche des ennemis du côté de Tournay, a commandé

la Bretauche, brigadier de cavalerie et officier de réputation, pour entrer dans Tournay avec sept cents dragons et quelque argent. Nous avons dans Tournay treize bataillons; il y en avoit dix-huit, mais nous en avons retiré cinq, et outre les sept cents dragons que mène la Bretauche il y avoit déjà dans la place deux régiments de dragons et les compagnies franches de Parpaille, qui sont très-bonnes. On compte qu'il y a pour trois mois de vivres dans la ville et des munitions de guerre en abondance.

Dimanche 30, à Versailles. — Le roi tint le conseil d'État, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier, alla ensuite au salut à la chapelle, où l'on a commencé les prières de quarante heures. Après le salut le roi alla se promener dans les jardins et entra chez madame la Duchesse, qu'il n'avoit pas vue depuis ses couches. Il entra aussi chez madame la princesse de Conty pour voir un cabinet nouveau qu'elle a fait faire à son appartement. Elle se promena avec lui sur la terrasse. — Il arriva le soir un courrier du maréchal de Villars, qui mande que le prince Eugène a joint Marlborough, que toute leur armée est ensemble devant Tournay, que la place est investie entièrement d'un côté et qu'ils l'investissent de l'autre. Le roi craint que la Bretauche, avec ses sept cents dragons, ne puisse pas y entrer. On ne doute plus qu'ils ne veuillent assiéger cette place, qui les occupera longtemps s'il y a dedans tout ce qu'il faut pour sa défense. — Le roi hier, après son coucher, ordonna au duc d'Aumont de s'en aller à son gouvernement de Boulogne, où sa présence peut être très-utile. Il a pris congé du roi après avoir donné à M. Voisin, par ordre de S. M., un mémoire de tout ce qui lui est nécessaire pour bien servir le roi en ce pays-là, et on lui fait espérer qu'on lui enverra une partie de ce qu'il souhaite.

Lundi 1er juillet, à Versailles. — Le roi alla tirer l'après-dînée et travailla avec M. de Pontchartrain. Monseigneur alla dîner à Meudon, où il demeurera jusqu'à la fin

de la semaine. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent au salut à la chapelle. — On n'eut point de nouvelles du maréchal de Villars; ainsi il n'y a rien de changé à la disposition des ennemis. — M. de Savoie s'est emparé encore de quelques fiefs impériaux; son envoyé à Vienne presse fort pour qu'on lui accorde ce qu'il prétend qu'on lui a fait espérer de la part de l'empereur, et il ne paroît pas qu'il se presse fort d'entrer en action contre la France. — On mande d'Angleterre qu'on y désarme les vaisseaux qu'on y avoit fait armer avec tant de précipitation et parmi lesquels il y avoit beaucoup de bâtiments plats pour des transports de troupes et de munitions, ce qui achève de faire croire que les ennemis ne songent pas cette année à faire des entreprises du côté de la mer. — Madame de l'Aigle vint hier au soir parler au roi après son souper. Son mari, qui est ici fort malade, supplioit le roi de lui permettre de céder à son fils une petite lieutenance de roi de Normandie et le gouvernement de Verneuil, qui est auprès de sa terre de l'Aigle, et le roi lui accorda fort gracieusement.

Mardi 2, à Versailles. — Le roi tint conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et puis s'alla promener à Trianon. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne allèrent au salut. Les prières de quarante heures ont fini aujourd'hui à la chapelle. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui mande que Tournay est tout à fait investie. Les ennemis font venir des pionniers pour travailler aux lignes. La Bretauche n'a pas pu entrer dans la place avec son détachement et est revenu à l'armée. Nangis a demandé à se jeter dans la place avec cinq cents hommes choisis, et M. de Villars le lui a permis. On ne sait point encore s'il aura pu le faire. L'évêque de Tournay a conseillé à M. de Surville de prendre toute l'argenterie des églises de la ville. — M. le duc de Brissac mourut hier au soir à Paris subitement et dans le

temps qu'il faisoit mettre ses chevaux au carrosse pour aller à Meudon, parce qu'il étoit sur la liste. Le roi a donné ce matin à son fils la charge de grand pannetier de France, qui est depuis longtemps dans leur maison, mais qui n'a nulle fonction que dans les cérémonies extraordinaires. — M. le cardinal de Bouillon a permission de s'approcher de la cour à trente lieues. M. de Torcy lui a écrit et lui mande que cet adoucissement à son malheur lui en fait espérer un plus grand, d'autant plus que ceci est venu du propre mouvement du roi sans que personne lui ait parlé.

Mercredi 3, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État à son ordinaire. Monseigneur n'y vint point quoiqu'il ait toujours accoutumé d'y venir. Le roi ira demain à Meudon dîner avec lui. Le roi a travaillé cette après-dînée avec M. Voisin pour renvoyer le courrier du maréchal de Villars qui arriva hier. Il n'en est point encore arrivé aujourd'hui. — On mande de Madrid que les Portugais avoient voulu jeter du secours dans Olivença, que le marquis de Bay investit depuis longtemps; ce secours a été entièrement défait, et deux officiers généraux portugais y ont été tués. Le commandant d'Olivença, depuis la défaite du secours et manquant de vivres, a demandé à capituler; mais le marquis de Bay ne leur a point voulu donner d'autre capitulation que d'être prisonniers de guerre, et on ne doute pas qu'au premier jour nous n'apprenions la reddition de cette place, qui est une des meilleures de Portugal. — Quelques paysans de Languedoc, qui avoient commencé de s'attrouper dans les Boutières, s'y sont assemblés jusqu'au nombre de quatre cents. M. de Roquelaure, qui est venu au pont Saint-Esprit avec M. de Basville, a envoyé M. Courk avec trois cents Suisses pour les attaquer. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour battre des gens mal armés, mais les soldats suisses n'ont pas voulu tirer un coup. Les officiers ont fait leur devoir, et il y a eu deux capitaines tués.

Jeudi 4, *à Versailles*. — Le roi alla dîner à Meudon; messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y étoient arrivés avant lui et madame la duchesse de Bourgogne y arriva un peu après lui. Monseigneur est établi dans son nouveau château, où il loge tous les courtisans qui ont eu l'honneur de le suivre ce voyage. Le roi se promena beaucoup après dîner et arriva ici à sept heures. Monseigneur le duc de Bourgogne et madame la duchesse de Bourgogne ne revinrent ici que pour le souper du roi. — Il arriva un courrier de Flandre, et M. de Villars mande que les ennemis commencent à faire travailler à leurs lignes devant Tournay. M. de Nangis n'a pas pu entrer dans la place; M. de Surville a fait mettre dans lá citadelle trois mille sacs de grains. Il y a dans la ville et dans la citadelle beaucoup d'artillerie et de munitions de guerre. — M. de Polignac épouse mademoiselle de Mailly, qui n'a pas encore quatorze ans; elle aura en mariage 50,000 écus et 2,000 écus de pension qu'elle a du roi. La noce se fera ici les premiers jours de la semaine qui vient. — M. Amelot, notre ambassadeur à Madrid, en partira quand Blécourt y sera arrivé; il y va avec la qualité d'envoyé extraordinaire.

Vendredi 5, *à Versailles*. — Le roi donna ordre le matin à M. de Luxembourg de s'en aller à Rouen, où il y a eu quelques petites séditions. M. de Luxembourg a pris congé de lui sur-le-champ et partira demain (1). Le roi

(1) « Le bruit qui est arrivé dans Rouen a pensé être considérable. M. le duc de Luxembourg part demain et s'y en va; il prit congé hier du roi, qui le gracieusa fort. Un commissaire ayant dit que c'étoit donner le blé à trop bon marché que 20 livres le setier et qu'il le falloit vendre 24, toute la populace s'assembla au nombre de deux ou trois mille personnes, et alla chez l'intendant. On dit qu'il n'y étoit pas; cette populace en courroux crut qu'on ne disoit pas la vérité, et se mit à invectiver et jeter des pierres aux fenêtres. Après qu'elle se fut retirée, on fit sortir madame sa femme, que l'on mena au vieux palais. En effet, M. de Courson étoit allé au Havre de Grâce; on envoya au-devant de lui l'avertir du désordre et le faire rentrer par le vieux palais aussi. Cependant le peuple pilla la maison du subdélégué de l'intendant et abattit celle du

dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. Monseigneur a prolongé son voyage de Meudon, il n'en reviendra que mardi. — Il est mort deux cardinaux en Italie : le cardinal Cenci et le cardinal d'Asti.

État des munitions de guerre qui sont dans la ville et dans la citadelle de Tournay.

DANS LA VILLE :		CITADELLE :	
Pierres à fusil. .	400,000	Poudre.	227,126
Poudre.	574,224	Plomb en balles .	120,014
Plomb en balles. .	169,948	Boulets.	29,974
Boulets.	81,647	Bombes.	414
Mousquets. . . .	7,232	Grenades.	30,100
Fusils.	7,894	Mousquets.	3,904
Bombes.	8,072	Fusils.	503
Grenades.	372,208		

Canons dans la ville.	119
Canons dans la citadelle.	42
Mortiers dans la ville.	24
Mortiers dans la citadelle.	4
Pierriers.	12

Le roi donna ces jours passés l'abbaye de Maubuisson à madame de Château-Morand, abbesse de Moncé, petite abbaye auprès d'Amboise.

Samedi 6, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla avec M. Voisin l'après-dînée. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui mande qu'ayant appris que les ennemis avoient laissé seize cents hommes dans Verneton il avoit détaché M. d'Artagnan avec huit bataillons et avoit en même temps ordonné que quatre bataillons de la garnison d'Ypres se trouvassent à Messine. Ces quatre bataillons étoient commandés par le

commissaire après l'avoir pillée aussi. » (*Lettre de la marquise d'Huxelles, du 6 juillet.*)

chevalier de Pezeux, maréchal de camp. Les mesures furent si bien prises et les ordres si bien exécutés que M. d'Artagnan y arriva en même temps que les quatre bataillons d'Ypres, et M. d'Artagnan fit marcher les douze bataillons à Verneton, qui, après quelques volées de canons que M. de Pezeux avoit amenés d'Ypres, se rendit à discrétion. Une partie des troupes qui y étoient voulurent s'échapper par la rivière, mais nos gens qui la bordoient tuèrent et firent noyer tous ceux qui s'étoient voulu sauver. Nous avons huit cents prisonniers, parmi lesquels il y a un brigadier, un colonel, un lieutenant-colonel et quarante-cinq officiers. Nous n'avons eu que deux soldats tués à cette affaire, et Buisson, brigadier suisse, y a été blessé dangereusement. M. d'Artagnan avoit pour maréchaux de camp sous lui, outre le chevalier de Pezeux, MM. de Vieuxpont et de Conflans. On a trouvé dans Verneton quelques munitions de guerre et de bouche, et les ennemis le vouloient faire fortifier.

Dimanche 7, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil d'État et alla tirer l'après-dînée. Monseigneur vint ici pour le conseil et emmena avec lui à Meudon madame la princesse de Conty et cinq ou six dames, qui demeureront avec lui jusqu'à ce qu'il en revienne. — Le baron de Bergeyck salua hier le roi, présenté par M. de Torcy, et aujourd'hui ils ont travaillé tous deux avec le roi avant qu'il allât à la chasse. — Ravignan, qu'on croyoit sorti de Tournay, parce qu'il avoit eu ordre d'aller à Aire voyant approcher les ennemis de Tournay, y est demeuré, ce qui fait grand plaisir à M. de Surville, dont on a eu des lettres du 3. — M. le cardinal de Médicis, pressé par sa famille de se marier, parce que les deux fils du grand-duc, son frère, n'ont point d'enfants, a renvoyé au pape son chapeau et songe à épouser la princesse de Guastalla. Voilà présentement dix places vacantes dans le sacré collége. Le cardinal de Médicis étoit protecteur des affaires de France à Rome, et on croit que le cardinal Ottobon lui succèdera

dans cet emploi; il étoit aussi protecteur des affaires d'Espagne. Il ne reste que lui de la maison de Médicis, de la branche des grands-ducs, outre son frère et ses deux neveux. Il a cinquante ans passés et ne se marie que par complaisance pour sa famille. — M. le duc d'Orléans a ôté depuis quelque temps Longepierre d'auprès de M. le duc de Chartres, dont il l'avoit fait son gouverneur.

Lundi 8, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec M. Pelletier et partit d'ici à midi et demi pour aller dîner à Trianon. Madame la duchesse de Bourgogne y alla dîner avec lui et monta dans le carrosse de madame de Maintenon, où étoient la duchesse de Noailles, mesdames de Dangeau et de Caylus. Il y avoit dans le carrosse de madame la duchesse de Bourgogne mesdames du Lude, d'Estrées, de Guiche, de Villeroy et d'O; toutes ces dames dînèrent avec le roi. Après son dîner le roi fit venir M. de Pontchartrain et travailla avec lui deux heures. La pluie empêcha les dames de se promener; elles revinrent à six heures, pour être au salut aux Récollets, où les prières de quarante heures sont depuis hier, mais elles y arrivèrent trop tard. Le roi demeura à se promener à Trianon, d'où il ne partit qu'à huit heures. Monseigneur le duc de Bourgogne alla dîner à Meudon avec Monseigneur. — Il arriva le matin un courrier de Flandre. M. de Villars mande au roi qu'il a fait la revue de son armée, qu'il a trouvée encore plus belle et plus nombreuse qu'il ne croyoit et qui paroît de la meilleure volonté du monde. L'inondation de Tournay va comme on le pouvoit désirer et couvre déjà le pavé entre Valenciennes et Tournay. Il y a beaucoup de désertion dans l'armée ennemie. Ils ont fait leurs circonvallations fort près de la place et se disposent à ouvrir la tranchée; on croit même qu'elle sera ouverte aujourd'hui.

Mardi 9, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin, et à cinq heures il entra chez madame la duchesse de Bourgogne,

où se firent les fiançailles de mademoiselle de Mailly avec M. de Polignac. Monseigneur y vint de Meudon et s'y en retourna après, et il n'en reviendra que jeudi. Le roi, après les fiançailles, alla se promener dans les jardins. Les fiançailles se firent chez madame la duchesse de Bourgogne parce que madame de Mailly est sa dame d'atours. M. de Polignac devoit être en manteau; mais son habit n'arriva point, et le roi permit qu'il vînt dans son habit ordinaire. Il y eut une contestation entre les aumôniers du roi et ceux de madame la duchesse de Bourgogne à qui feroit la cérémonie; le roi jugea pour les aumôniers de madame la duchesse de Bourgogne. Il y en eut ensuite une autre entre l'abbé Castries, son aumônier ordinaire, et l'abbé de Montmorel, aumônier de quartier, et le roi décida que ce devoit être l'aumônier de quartier. — Il arriva hier au soir un courrier du maréchal de Bezons qui venoit recevoir des ordres et n'apportoit point de nouvelles. Il en est arrivé un aûtre ce soir, qui est un courrier de renvoi. M. de Bezons a commencé de faire marcher les troupes qui reviennent en France. Ce courrier dit qu'en passant à Pampelune il a vu des préparatifs de réjouissances qu'on devoit faire le soir pour la naissance d'un infant dont la reine d'Espagne est accouchée heureusement le 2 de ce mois. Ce même courrier, en passant à Bayonne, a vu la Gibaudière, qui y commande et qui avoit appris cette nouvelle par une lettre du prince de Tzerclaës, qui est à Madrid.

Mercredi 10, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État; Monseigneur y vint de Meudon et y retourna dîner. Il ne reviendra coucher ici que demain. L'après-dînée le roi alla se promener à Marly. — On a appris par l'ordinaire de Flandre que les ennemis, la nuit du 7 au 8, avoient ouvert la tranchée à Tournay par trois endroits différents : une attaque à la porte de Marni, une à la porte de Valenciennes et la troisième à l'ouvrage à corne des Sept Fontaines. — Le marquis du Boulay, fils du feu président

Talon et colonel du régiment d'Orléanois, est mort à Paris. Il étoit le plus ancien des colonels qui ne sont pas brigadiers. — Ce n'est point le chevalier d'Asfeld qui demeure en Espagne pour commander les bataillons que nous y laissons. Sa mauvaise santé l'a obligé de demander à revenir en France, et l'on a donné ce commandement-là à d'Avarey, qui aura sous lui deux maréchaux de camp, qui sont le marquis de Brancas et Bourck, Irlandois. — Le duc de Berwick mande que les troupes de M. de Savoie sont dans un grand mouvement. Ils font continuellement des marches et des contremarches dans la plaine de Piémont. Le prince fait travailler à raccommoder le chemin du mont Cenis. Il fait passer des farines du côté de Saorgio, et on publie son départ de Turin pour le 12 de ce mois.

Jeudi 11, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. Monseigneur revint le soir de Meudon, d'où il ramena madame la princesse de Conty et les dames qu'elle y avoit menées. — Le duc d'Albe vint ici le matin apporter au roi la nouvelle de l'accouchement de la reine d'Espagne. Elle accoucha le 2 de ce mois d'un prince qu'on appellera l'infant don Philippe. Le roi d'Espagne mande qu'il croit que la reine n'étoit pas à terme et que la reine avoit été effrayée de la petite vérole qu'a eue le prince des Asturies, qui se porte beaucoup mieux à cette heure. Cependant il y a longtemps que nous croyons la reine d'Espagne prête à accoucher. Le roi son mari écrit que le prince qui vient de naître est fort foible et fort petit; cependant il y a beaucoup de lettres de Madrid qui portent qu'il paroît fort et vigoureux. — Les lettres de M. de Surville à M. de Villars du 8 portent que les ennemis lui ont donné le temps de perfectionner plusieurs ouvrages qu'il avoit à faire et qu'il avoit achevé un avant-chemin couvert à la porte de Valenciennes qui voit le débouché du ruisseau d'Aire. Surville a fait une sortie pendant que les ennemis étoient au fourrage. Nos dragons sont entrés jusque dans le camp ennemi, ont tué

quelques officiers et pris quelques chevaux au piquet.

Vendredi 12, à Versailles. — Le roi travailla le matin avec son confesseur, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — Le comte d'Aguilar, qui commande pour le roi d'Espagne en Aragon, fit arrêter il y a quelques jours auprès de Lérida un gentilhomme attaché à M. le duc d'Orléans, qui s'appelle Flotte *. On lui a pris tous ses papiers et les papiers d'un commissaire des guerres qui étoit avec lui et qui s'appelle Flauberg. On a ensuite laissé aller le commissaire des guerres, mais on a retenu Flotte prisonnier et on l'a mis dans un château auprès de Lérida. Il a été arrêté par un exempt des gardes du roi d'Espagne et à l'insu du maréchal de Bezons, à qui M. d'Aguilar dit quelques jours après que ce qu'il avoit fait étoit par l'ordre du roi d'Espagne. On prétend même qu'il lui montra cet ordre signé. M. le duc d'Orléans est fort choqué de cette affaire et en a fait ses plaintes au roi, et on attend des nouvelles de Madrid là-dessus. On est persuadé que cela aura des suites. — Le roi signa le matin le contrat de mariage du marquis de Maubourg avec mademoiselle de la Vieuville, fille du marquis de la Vieuville de son premier mariage.

* Le roi avoit accordé le rappel de toutes ses troupes et d'abandonner l'Espagne à ses propres forces; c'étoit là-dessus qu'Amelot avoit été rappelé; et on l'auroit exécuté si les alliés, dans l'ivresse de leur prospérité, n'eussent exigé de plus ou que le roi contraindroit le roi d'Espagne à l'abdication et au retour de gré ou de force et s'en chargeroit envers eux, ou qu'il donneroit passage à travers du royaume à tel nombre de troupes alliées que leurs maîtres jugeroient à propos pour aller chasser le roi d'Espagne. L'excès de cette dernière condition rompit tout après de grandes longueurs; mais comme on avoit consenti à l'abandon du roi d'Espagne à ses propres forces, on fut encore du temps après la rupture à les vouloir rappeler, non plus en faveur des alliés, mais pour notre propre défense, et le roi eut grand peine à y en laisser moins même de la moitié de ce qu'il y en avoit sous Asfeld. Pendant ces mouvements, qui n'étoient pas ignorés en Espagne, les gens qui avoient séduit M. le duc d'Orléans crurent être au temps le plus favorable pour avancer leur extravagant dessein, et s'y prirent

encore avec si peu de précaution que leur conduite causa le scandale de la capture de Flotte, dont Aguilar sut faire sa cour et obtenir, après le départ du maréchal de Bezons, le commandement de l'armée. Renaut fut pris en même temps à Madrid, où Flotte fut conduit dans tout l'appareil des plus importants criminels d'État, et l'un et l'autre renfermés avec les plus cruelles rigueurs. Le roi, qui étoit au fait de tout et qui croyoit M. le duc d'Orléans fort coupable, trouva bien hardie la plainte qu'il lui porta de cet affront. Il lui répondit avec une gravité bien expressive et qui auroit bien mis en peine un homme moins innocent et moins léger que son neveu. L'éclat fut grand en France comme en Espagne, et ce qui y étoit armé delà et deçà les monts contre M. le duc d'Orléans s'en contenta pour lors dans l'espérance de le mener plus loin, et dans le travail de tous les moyens possibles pour réussir dans leur projet, et dont le succès ne manqua pour ainsi dire que de l'épaisseur d'une ligne : c'est ce qu'on verra bientôt.

Samedi 13, *à Versailles*. — Le roi tint le matin le conseil de finances, travailla l'après-dînée avec M. Voisin et puis s'alla promener à Trianon. — Le roi a donné au comte de Brancas, fils aîné du duc, le régiment d'Orléanois. Le comte de Brancas avoit un régiment nouveau, que le roi a donné au marquis d'Oise, son frère cadet, qui étoit capitaine dans ce régiment et qui étoit dans Lille pendant le siége, et le maréchal de Boufflers lui a rendu beaucoup de bons offices. — On n'a point de nouvelles certaines de ce qui se passe au siége de Tournay, et on ne croit pas que le canon des ennemis soit encore en batterie. Le maréchal de Villars a fait un tour sur la Lys. Il a été jusqu'à Aire et a fait accommoder beaucoup de chemin depuis son camp jusque-là. Il va présentement faire un tour à Valenciennes et à Condé. Il a renforcé le corps qui est sous M. d'Artagnan à Aire. On parle d'une sortie qu'a faite M. de Surville qui a très-bien réussi.

Dimanche 14, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla tirer. Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne allèrent à vêpres et au salut. — Les États de Languedoc ont accordé au roi un don gratuit de trois millions, comme l'année passée, et outre cela toute la pro-

vince rachète la capitation, fournit toutes les étapes qui seront plus fortes qu'à l'ordinaire pour toutes les troupes qui reviennent d'Espagne, et les députés des États assurent qu'il en coûtera cette année à la province de Languedoc douze ou treize millions.

État de la garnison de Tournay.

BATAILLONS DE CAMPAGNE.		BATAILLONS DE GARNISON.	
Vendôme	2	Trester	1
Bourbon	2	Villemor	1
Vexin	2	Artagnan	1
Saint-Vallier	2	Muclède	1 1/2
Vivarois	1		
		Total des bataillons	13 1/2

	Hommes.
Compagnies suisses de Séberg	100
Compagnie de fusiliers de Mélac	100
Compagnie de Dolet, fusiliers	50
Compagnie d'Argons, fusiliers	50
Compagnie de mineurs de Mesgrigny	100
Compagnie de canonniers	50
Officiers irlandois	60

	Escadrons.
Régiment de dragons de Pourières	3
Compagnie de dragons de Parpaille	1

Il n'y a dans cet état que quatre cents hommes au plus à déduire. Le marquis de Surville, lieutenant général commandant. Mesgrigny, lieutenant général, gouverneur de la citadelle. Ravignan, maréchal de camp. Dolet, maréchal de camp, lieutenant de roi de la place. Saint-Pierre, Baudouin et d'Iverny, brigadiers. Du Daugnon, colonel d'infanterie réformé.

Lundi 15, *à Versailles.* — Le roi tint le matin conseil de dépêches qui fut fort long ; cependant on ne put pas finir toutes les affaires, et pour les terminer le roi tiendra

encore ce conseil mercredi après dîner. Le roi alla dîner à Trianon; Monseigneur y vint aussi, seul dans sa berline. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry y vinrent ensemble. Madame la duchesse de Bourgogne y vint avec madame de Maintenon, qui y mena mesdames de Noailles, de Caylus et de Dangeau, et dans le carrosse de madame la duchesse de Bourgogne il y avoit les duchesses de Guiche et de Villeroy, la maréchale d'Estrées, mesdames d'O et de la Vallière. L'après-dînée le roi fit venir M. de Pontchartrain et travailla avec lui jusqu'à six heures. Il croyoit après cela pouvoir aller se promener dans les jardins avec les dames, mais la pluie l'en empêcha. Il se promena dans la maison et revint ici à sept heures. — Il arriva le soir un courrier de Madrid; mais dans les lettres du roi d'Espagne, de madame des Ursins et de M. Amelot on ne dit pas un mot de l'aventure de M. Flotte, quoique le courrier ne soit parti que du 8 et que l'on eût dû savoir en ce temps-là ce qui s'étoit passé là-dessus auprès de Lérida. Le prince des Asturies est entièrement guéri, mais on ne croit pas que l'infant vive. Il a une excroissance en forme de cœur sur les reins et est né sans ongles.

Mardi 16, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla avec M. Voisin l'après-dînée, après quoi il alla faire un tour dans ses jardins. — Le roi d'Espagne a fait de grands changements dans ses conseils. Il a fait conseiller d'État le duc de San-Jean et lui a ôté l'emploi des affaires de la guerre, qu'il a donné au marquis de Bedmar. Voici ce qui compose présentement le conseil du cabinet qu'on appelle la Junte : Don Francisco Ronquillo, président de Castille, le duc de Veraguas, le duc de Medina-Sidonia, le comte de Frigillana, le marquis de Bedmar et M. Amelot, ambassadeur de France. Francisco Manriquès, ci-devant gouverneur de Ceuta, a été fait capitaine général d'Andalousie en la place du marquis de Bedmar. Le marquis de Bay a été obligé d'abandonner

le blocus d'Olivença, où les Portugais avoient trouvé moyen de faire entrer un secours d'hommes et de vivres. — M. de Roquelaure, ayant marché dans le haut Vivarois, où la troupe des camisards s'étoit retirée, détacha le chevalier de Miromesnil avec les deux bataillons du régiment de Quercy, dont il est colonel, pour les attaquer auprès d'Albousière, ce qu'il exécuta fort bien. Les camisards entrèrent dans nos deux bataillons fort hardiment, mais le combat ne dura qu'une demi-heure, après quoi ils se retirèrent par petites troupes de huit ou dix hommes. On en a tué soixante et pour le moins autant de blessés. On a trouvé parmi leurs morts deux de leurs commandants et leur ministre. Ils nous ont tué les deux capitaines de grenadiers de Quercy. Le chevalier de Miromesnil y a eu le bras cassé d'un coup de pierre et encore a été blessé à la tête d'un autre coup de pierre.

Mercredi 17, *à Versailles.* — Le roi, après son lever, entendit la harangue des députés des États de Languedoc. L'évêque de Béziers portoit la parole et parla à merveille; il harangua ensuite toute la famille royale. Madame la duchesse de Bourgogne reçut les députés étant dans son lit. Elle les fit entrer dans sa ruelle et après avoir entendu la harangue de l'évêque, elle leur fit des excuses de les avoir reçus dedans son lit. Elle le gardera quinze jours, parce qu'elle est dans le temps de sa grossesse où elle se blessa la dernière fois. M. du Maine, comme gouverneur de Languedoc, donna un grand dîner aux députés, comme il fait tous les ans. — Le soir le duc d'Albe donna une grande fête à Paris pour la naissance de l'infant. Il y eut un souper magnifique, un beau feu d'artifice et un grand bal en masque qui dura jusqu'à six heures du matin. — Le roi, après la messe, tint le conseil d'État comme à son ordinaire, et l'après-dînée il tint le conseil de dépêches qu'il n'avoit pas pu achever lundi matin, et alla après ce conseil se promener dans ses jardins. Monseigneur, après le conseil, alla courre le loup et

la chasse le mena si loin que le soir il se trouva près de Rambouillet, où étoit M. le comte de Toulouse, et il prit le parti d'y aller coucher. Monseigneur le duc de Berry, qui étoit avec Monseigneur à la chasse, y alla coucher aussi.

Jeudi 18, *à Versailles.* — Le roi dîna de bonne heure et alla courre le cerf dans la forêt de Marly. Monseigneur revint de Rambouillet durant le dîner du roi et alla courre le cerf avec lui. Après la chasse le roi alla se déshabiller à Marly, se promena dans les jardins et ne revint ici qu'à la nuit. — Le roi a donné un million de diminution à la province de Languedoc sur les sommes qu'ils s'étoient obligés de lui fournir cette année, et cela par rapport à ce qu'ils ont souffert du froid excessif de cet hiver, qui a fait mourir presque tous leurs oliviers et leur a causé encore beaucoup d'autres maux. — Il y a déjà quelques jours qu'il n'est point venu de courrier du maréchal de Villars, et tout ce que nous savons du siége de Tournay, c'est que les ennemis continuent toujours leurs trois attaques, quoique le bruit eût couru qu'ils avoient abandonné celle de la porte de Marni. Ils ont beaucoup de canon en batterie à toutes les trois attaques, mais on compte que la véritable est à la porte de Valenciennes et qu'ils ne continuent les autres que pour faire faire diversion à notre garnison.

Vendredi 19, *à Versailles.* — Le roi travailla le matin avec son confesseur et alla tirer l'après-dînée. — On eut par l'ordinaire des lettres de Madrid du 9. L'infant mourut ce jour-là; il étoit né le 2, ainsi il n'a vécu que sept jours. Le prince des Asturies étoit entièrement guéri. On ne parle point encore, dans toutes les lettres qu'on a reçues, de l'affaire de M. Flotte. — On eut des lettres de M. de Villars, à qui M. de Surville avoit écrit du 15 et du 16. Il lui mandoit qu'il avoit abandonné l'avant-chemin couvert de la porte de Valenciennes qu'il avoit fait faire depuis qu'il est dans la place, parce que les ennemis l'avoient enveloppé et qu'il n'auroit pas pu le

soutenir si les ennemis l'avoient attaqué. Villemor et Saint-Vallier, qui ont tous deux leur régiment dans la place, ont été pris en voulant s'y jeter. Saint-Vallier ne venoit que d'être échangé; le prince Eugène lui permit de venir à Paris vaquer à ses affaires. — Le maréchal de Berwick mande que M. de Savoie n'étoit pas encore parti de Turin le 14, et ce maréchal paroît fort content de la disposition où sont ses troupes et croit n'avoir rien à craindre dans les postes qu'il a pris.

Samedi 20, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et après travailla encore plus longtemps avec M. Desmaretz qu'à l'ordinaire. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin et le soir alla se promener dans les jardins. Monseigneur alla dîner à Meudon et revint le soir souper avec le roi. Madame la duchesse de Bourgogne continue à garder son lit et ne se lève que pour aller entendre la messe dans l'oratoire qui est dans son cabinet. — M. de Berwick mande que le général Thann, ayant passé le mont Cenis avec un corps de dix mille hommes, est venu camper entre Tanebourg et Termignon, sur quoi M. de Berwick a envoyé M. de Cilly et le chevalier de Broglio à Valoire avec deux brigades d'infanterie pour y renforcer le marquis de Broglio, qui y étoit déjà avec la sienne, afin de pouvoir conserver la communication du Galibier et donner la main à M. de Médavy, qui est campé auprès de Saint-Jean, et par ce moyen empêcher les ennemis de pénétrer plus avant en Maurienne. M. de Berwick est demeuré dans son camp retranché près Briançon pour observer les mouvements de l'armée ennemie qui est aux environs de Suze et d'Exilles.

Dimanche 21, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État à l'ordinaire, travailla l'après-dînée avec M. Pelletier et puis alla tirer. Il va tous les jours deux fois chez madame la duchesse de Bourgogne depuis qu'elle garde son lit. Il y va au retour de la chasse ou de la promenade et y demeure quelque temps et il y repasse encore un mo-

ment avant son souper pour lui donner le bonsoir. Les dames qui veulent être au souper du roi viennent faire leur cour à madame la duchesse de Bourgogne un peu avant dix heures, attendent le roi chez elle et puis le suivent à son souper. — Le maréchal de Villars, après avoir visité Valenciennes et Condé, est revenu le 18 dans son camp. Il a laissé M. de la Frezelière pour commander dans Valenciennes et Puységur dans Condé, qui est son gouvernement. Ils font travailler tous deux à mettre ces places en état de défense en cas que les ennemis les voulussent attaquer quand ils auront pris Tournay. On n'a point eu de nouvelles de M. de Surville depuis le 16.

Lundi 22, *à Versailles.* — Le roi prit médecine, et M. Voisin fut longtemps avec lui le matin et lui porta les lettres du maréchal de Villars, dont il venoit d'arriver un courrier. L'après-dînée le roi travailla avec M. de Pontchartrain. — Les lettres de M. de Villars sont de hier à midi. M. de Surville lui écrit du 19 qu'il est fort content de sa garnison, qui est de la meilleure volonté du monde. Il regrette fort le major du régiment de Bourbon qui a été tué. Il commandoit là le régiment de Bourbon parce que le colonel ni le lieutenant-colonel n'y sont pas. Il a perdu aussi trois autres capitaines. Les ennemis n'ont encore pris ni même attaqué la contrescarpe d'aucune des trois attaques; mais ils ont presque entièrement rasé la muraille qui est entre la citadelle et la porte de Valenciennes. Il a fait faire un retranchement derrière cette muraille avec un grand fossé. Ce retranchement est bien fraisé et bien palissadé, et il espère qu'il pourroit retarder de quelques jours la prise de la ville, d'autant plus que pour l'attaquer il faut essuyer tout le feu de la citadelle de ce côté-là; cependant on croit toujours que c'est l'endroit foible et que les ennemis la prendront par là.

Mardi 23, *à Versailles.* — Le roi tint le conseil de finances et travailla fort longtemps après avec M. Desmaretz. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin. Monsei-

gneur et monseigneur le duc de Berry coururent le loup. — Nos troupes qui reviennent d'Espagne arrivèrent en France par deux endroits. Le maréchal de Bezons vient à Bayonne, et d'Arennes, qui commande l'autre corps, vient par Oléron. Il enverra au duc de Noailles la plus grande partie des troupes qu'il amène, et on laissera, je crois, le reste en Languedoc, d'où M. de Roquelaure écrit pourtant que presque tous les camisards ont péri à l'action de M. de Miromesnil. Il est certain que les deux principaux chefs y ont été tués; ce qui reste de ces canailles est en petit nombre et fort dispersé. On en a pris environ une trentaine, qui n'avoient pu se sauver à cause de leurs blessures et qui seront bientôt punis du dernier supplice. La province a besoin d'exemples pareils. — Chapuizeaux, enseigne des gardes du corps et qui avoit été échangé depuis quelques jours, chagrin de n'avoir pas été fait brigadier, parce que quelques-uns de ses cadets dans le corps l'avoient été faits, a demandé à se retirer. Le roi lui donne 4,000 francs de pension, comme le roi les donne toujours aux enseignes de ses gardes du corps qui se retirent, et sa place d'enseigne de la compagnie de Noailles a été donnée à Saint-Pau, le plus ancien exempt de la compagnie.

Mercredi 24, à Versailles. — Le roi, après son lever, travailla quelque temps avec le cardinal de Noailles comme il fait toujours les mercredis, et après la messe il tint le conseil d'État, qui dura jusqu'à une heure et demie. — On commence à fondre au nouvel hôtel des monnoies et on y a porté pour 3,500,000 livres de l'argent qui est venu du Pérou sur le vaisseau *la Vierge de Grâce*, et l'on porte beaucoup de vieil argent à la vieille Monnoie, parce qu'on y paye fort exactement ceux qui y ont laissé de l'argent et dont les noms sont sur le registre. Outre qu'on craint la diminution du prix des espèces, qui baisseront de trois sols par écu au premier jour du mois qui vient, on ne fait encore que fondre à la nouvelle Monnoie

et on n'y pourra travailler aux autres opérations que dans huit jours. — Le pape, malgré tout ce que l'empereur fait contre lui et tout ce que le cardinal Grimani entreprend contre ses intérêts et contre son autorité dans le royaume de Naples, a accordé au marquis de Prié tout ce qu'il lui demandoit pour l'archiduc. Il le reconnoît roi d'Espagne et lui a écrit un bref où il lui donne de la Majesté Catholique.

Jeudi 25, *à Versailles.* — Le roi alla tirer l'après-dînée. M. Voisin lui porta le matin des lettres du maréchal de Villars venues par l'ordinaire et qui ne sont guère plus fraîches que celles qui arrivèrent lundi par le courrier. Un trompette de ce maréchal l'a assuré qu'étant chez le duc de Marlborough, à qui il l'avoit envoyé, on lui vint dire qu'une de nos mines, à l'attaque de la porte de Valenciennes, avoit fait sauter une batterie où les ennemis avoient plus de trente pièces de canon ou de mortiers. Cette nouvelle se confirme par des lettres venues de Douai et d'Ypres. On assure qu'il est entré dans la place beaucoup de déserteurs de l'armée ennemie. — M. de Blécourt a pris congé du roi; il s'en va à Madrid en qualité de son envoyé extraordinaire. M. Amelot n'attend que son arrivée pour revenir. — M. le maréchal de Villars change son camp. Il mettra sa droite à l'abbaye de Denain auprès de Valenciennes et sa gauche sur la Scarpe. Il veut par là couvrir Valenciennes et protéger Condé en cas que les ennemis, après la prise de Tournay, songeassent à attaquer une de ces deux places. On a envoyé de l'argent à Condé pour y construire des bâtiments qu'on mettra sur l'inondation, si besoin en est.

Vendredi 26, *à Versailles.* — Le roi travailla avec son confesseur, dîna de bonne heure et alla se promener à Marly. — Il arriva un courrier de M. de Villars qui apporte des nouvelles de Tournay du 24. Les ennemis s'étoient rendus maîtres du chemin couvert à l'attaque de la porte de Marni, mais ils n'y ont pu demeurer parce

qu'ils étoient enfilés par le bastion d'Anthoin. Ils ont non-seulement abandonné le chemin couvert, mais toute cette attaque. A l'attaque de la porte de Valenciennes, que nous avions toujours crue la plus dangereuse pour nous, ils craignent que ce côté-là ne soit miné. La troisième attaque, qui est celle des Sept Fontaines, se continue avec plus de vigueur; ils se sont rendus maîtres de la contrescarpe. Ils ont cent douze pièces de canon en batterie aux trois attaques et jettent une infinité de bombes. Il y a de grandes brèches aux murailles de la ville aux trois attaques. M. de Villars a fait attaquer par M. de Nangis l'abbaye d'Hannon, qui est entre Saint-Amand et Marchiennes; il l'a emportée l'épée à la main. Il s'y est fort distingué, comme il fait partout. Le chevalier d'Albergotti, brigadier d'infanterie, y a été tué. Il y avoit dans le poste cent cinquante hommes, qui ont été tués ou pris.

Samedi 27, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil de finances et travailla ensuite avec M. Desmaretz jusqu'à près de deux heures. L'après-dînée il travailla avec M. Voisin jusqu'à cinq heures et puis s'alla promener. Monseigneur est à Meudon[1], d'où il reviendra mercredi tout droit à Marly. — On eut des lettres de M. de Roquelaure, qui a fait encore attaquer quatre-vingts fanatiques qui s'étoient rassemblés. On en a tué plus de cinquante et on en a pris quelques-uns, qu'on a fait pendre; celui qui les commandoit étoit à cheval et s'en est enfui dès le commencement de l'action. — Le chevalier de Croissy, maréchal de camp, qui étoit prisonnier des Hollandois, a reçu son acte de liberté. Il a été échangé contre un homme qui n'est que brigadier, et M. Heinsius lui a mandé qu'il tâchât d'obtenir au moins la liberté de deux de leurs capitaines que nous avons, afin que cela réparât l'inégalité de l'échange et que, si le roi ne vouloit pas lui accorder, il n'en demeureroit pas moins libre. Le chevalier de Croissy auroit bien voulu servir le reste de cette

campagne dans quelques-unes des armées; mais comme il y a beaucoup d'officiers partout, le roi lui a dit d'attendre à l'année qui vient.

Dimanche 28, *à Versailles*. — Le roi tint le conseil d'État et travailla avec M. Pelletier l'après-dînée. Il vouloit ensuite aller tirer, mais la pluie l'en empêcha; il y eut un intervalle de demi-heure à la pluie, durant lequel temps il se promena dans les jardins. Monseigneur vint ici de Meudon pour le conseil et s'y en retourna dîner. — L'électeur de Bavière a obtenu des ennemis un passe-port pour aller faire quelque séjour à Marimont, où il s'amuse à chasser. — On a arrêté en Espagne deux lieutenants généraux espagnols, dont l'un, qui s'appelle don Boniface Manriquès, a été pris dans une église à Madrid, quoique les églises en Espagne soient des asiles pour les plus grands criminels. L'autre, qui s'appelle le marquis de Villaroel, a été pris à Saragosse. On les garde tous deux à vue. Il y a encore eu d'autres gens arrêtés en Espagne, et l'on croit que tous ces gens-là étoient en correspondance avec Flotte. On ne dit point encore les raisons qu'on a eues à Madrid pour arrêter tous ces gens-là *.

* Il ne se put rien ajouter à l'éclat d'arrêter ces deux hommes, l'un dans l'asile inviolable d'une église dans Madrid, et l'autre à Saragosse, pour qu'on pût douter de l'extrême étendue que la conspiration embrassoit, non plus que de sa capitale importance : c'est aussi ce que vouloit la princesse des Ursins pour exciter les clameurs de toute l'Espagne nécessaires à révolter toute la France sous les auspices secrets de madame de Maintenon. L'une et l'autre sentoient bien le vide du fond du complot, et qu'il lui falloit d'autant plus de vacarmes qu'il étoit question d'entraîner et de brusquer les plus forts partis contre un petit-fils de France et oncle de la reine d'Espagne, qu'il étoit trop dangereux d'attaquer vainement. Le succès aussi passa leur espérance. Jamais clameurs ne firent tant de fracas, et jamais abandon n'approcha-t-il de celui où se vit le duc d'Orléans; mais ce qui fut de terrible, c'est que ses plus proches furent les plus animés. Monseigneur se signala entre tous; il avoit de l'amitié pour le roi d'Espagne sans que ni l'un [ni] l'autre sût pourquoi. M. le prince de Conty et M. de Vendôme, si éloignés l'un de l'autre, eux et leurs amis principaux, s'étoient unis à l'insu l'un de l'autre dans la jalousie de M. le duc d'Orléans, duquel

ils avoient de longue main éloigné Monseigneur. L'intelligence de ce prince étoit nulle, et il y avoit un nombre de gens sur la parole de qui il croyoit fermement les choses les plus incroyables, et on en verra un échantillon sur l'année suivante, également vrai et hors de toute vraisemblance. En ce point encore madame de Maintenon et mademoiselle Chouin étoient réunies, et le succès commun contre Chamillart les unissoit de plus en plus. La première n'oublia pas les ressorts de l'intérieur des cabinets, qu'elle venoit de faire jouer si heureusement contre le ministre Chamillart; toute sa peine fut de ne pouvoir venir à bout de concerter monseigneur le duc de Bourgogne à leurs cris. Il fut ferme à vouloir voir des preuves d'une autre évidence et à soutenir que, quand bien même elles y seroient, il falloit cacher et non pas manifester à leur honte commune, le crime du sang royal. Il est pourtant vrai que la partie étoit faite de le répandre, ou tout au moins de le déshonorer par la clémence d'une commutation de peine qui anéantît le duc d'Orléans à jamais. Beaucoup de gens y trouvoient leur compte pour les futurs contingents, et les deux dominatrices pour leur vengeance. Tout fut donc donné en Espagne et en France comme le complot d'un petit-fils de France, d'un oncle propre de la reine d'Espagne, qui, abusant du traitement d'infant du diplôme, qui remédiant au silence du testament de Charles II à son égard, le rappeloit à la monarchie d'Espagne à son rang, du commandement des armées et de la confiance de toutes les affaires, se servoit de toutes ces choses comme de moyen pour imiter ce que le prince d'Orange avoit fait en Angleterre, et chasser du trône et de l'Espagne la famille régnante, et en usurper la monarchie en leur place. Monseigneur changea pour la première et l'unique fois de sa vie son ordinaire apathie en furie, et ne vouloit rien moins qu'une instruction juridique et criminelle. Voisin et Desmaretz, trop attachés, ou de reconnoissance ou de crainte, à madame de Maintenon, n'osoient n'être pas du même avis, que Voisin appuyoit en petit-fils de greffier criminel du parlement. Le duc de Beauvilliers hésitoit, les cris publics l'étourdissoient; les mœurs et la conduite habituelle de M. le duc d'Orléans lui rendoient tout croyable; il ne voyoit toutefois rien de clair ni de précis; il ne pouvoit oublier sa tendresse pour le roi d'Espagne; il avoit la même peine sur la liaison de M. le duc d'Orléans avec l'archevêque de Cambray, son cœur et son âme; il déféroit enfin à la délicatesse de monseigneur le duc de Bourgogne. Le chancelier de Pontchartrain, effrayé en digne citoyen d'un scandale si monstrueux dans la famille royale, étoit aussi fort éloigné de M. le duc d'Orléans par sa conduite et par ses mœurs; il étoit extrêmement bien avec Monseigneur sans qu'il parût; il avoit aussi du penchant pour madame des Ursins. L'acharnement de son fils, qu'il connoissoit à fond et dont il détestoit tout, le tenoit en garde, et son penchant le

réunissoit à l'avis de monseigneur le duc de Bourgogne. Tout cela se cuisoit dès le temps que Flotte fut arrêté, et se préparoit dès celui que M. d'Orléans fut déclaré n'aller plus en Espagne. L'arrêt de ces deux lieutenants généraux donna un si grand coup de fouet à cette terrible affaire qu'il ne fut plus mention que d'elle, et que tous les visages en parurent visiblement agités. Dans un éclat si violent, M. le duc d'Orléans parla au roi longtemps, qui ne l'écouta qu'en juge, quoiqu'il lui avouât alors le fait, qui à la vérité étoit une idée extravagante, mais qui ne pouvoit jamais passer pour criminelle. Ce n'étoit pas ce qui revenoit d'Espagne, ni ce qui étoit soufflé d'ici, et l'on y eut toute l'application et le manége possible pour soutenir le roi dans la persuasion que l'aveu que lui avoit fait M. le duc d'Orléans n'étoit qu'un tour d'esprit d'un criminel qui se voit près d'être convaincu, et qui donne le change pour échapper, mais un change dont la grossière ineptie faisoit seule toute la preuve de ce qui se trouveroit si, en l'arrêtant et le livrant aux formes, on faisoit disparoître tout ce qui le rendoit trop respectable et trop à craindre, pour que, sans une démarche si nécessaire, on pût espérer de faire dire la vérité qui étoit retenue par l'extrême crainte de sa naissance et de sa personne, mais dont toute considération tomberoit quand on le verroit abandonné et livré à l'état des criminels, puisque, malgré l'éclat et la terreur qui le protégeoit encore, cette humble vérité étoit déjà comme palpable, et si bien sentie telle par M. d'Orléans qu'avec tout son esprit il n'avoit pu imaginer qu'une folie sans la moindre apparence pour l'obscurcir. C'étoit ainsi qu'un projet en soi insensé et conduit, s'il se peut, plus follement encore devenoit criminel, et que son ineptie étoit tournée en preuve d'un crime qui dans la réalité n'eut jamais d'existence que dans la malignité, et les autres motifs de vengeance d'une part, d'ambition d'une autre, si intéressé à perdre M. le duc d'Orléans qu'il se trouvoit tout seul à se défendre, et qui n'avoit nul autre secours que les larmes méprisées de sa mère et les languissantes bienséances de sa femme. Il étoit fui à découvert, et lui-même ne chercha pas à se rapprocher ni à se conseiller de personne. Le roi, déchiré d'un état si violent, en proie à tous les accès de son cabinet, sans repos chez madame de Maintenon, persécuté sans cesse d'Espagne et de Monseigneur, qui à bouche ouverte lui demandoit justice pour son fils, et ne sachant à quoi se résoudre, parloit au conseil d'État, qu'il trouvoit encore partagé ; à la fin il se rendit à tant de clameurs si intimes et si bien organisées, et ordonna au chancelier de voir les formes qu'il faudroit tenir pour garder toute la solennité requise à un pareil jugement. Le chancelier avoit un ami intime (1), quoique fort différent de son âge, à qui

(1) Saint-Simon lui-même.

il s'ouvroit presque de tout; cet ami l'étoit aussi de M. le duc d'Orléans beaucoup, et le chancelier savoit qu'il n'ignoroit pas ces sortes de formes. Il faut ajouter qu'il étoit duc et pair. Un soir qu'il étoit seul dans le cabinet du chancelier à Versailles, ce qui leur arrivoit extrêmement souvent, plein de son affaire plus encore que depuis quelques jours. il en mit son ami en propos, et c'étoit depuis plus de quinze jours le propos unique de la ville et de la cour et qui faisoit taire jusqu'à ceux de la guerre et de la misère; allant plus loin, il fit sentir à son ami qu'à tout événement il voyoit les choses aller si loin qu'il ne seroit pas impossible que l'affaire ne fût mise en règle, et qu'il seroit bien aise de savoir bien quelle seroit la forme solennelle d'un jugement de cette qualité. L'ami en effet lui répondit avec justesse et par exemples; alors le chancelier, se concentrant de plus en plus, fit quelques tours de ce petit cabinet sans parler; puis tout à coup comme en sursaut se tournant et s'arrêtant devant son ami : « Mais vous, lui dit-il, vous seriez nécessairement juge ajourné comme tous les autres pairs, puisqu'il les faudroit convoquer. Vous êtes ami de M. d'Orléans, comment feriez-vous pour vous tirer de là ? — Comment je ferois, lui répondit l'ami, je n'en serois pas embarrassé un moment; j'irois (car le serment des pairs y est exprès et la convocation y nécessite), et à mon tour d'opiner je dirois qu'avant d'entrer dans l'examen des preuves il faut traiter l'état de la question; qu'il s'agit ici d'une conspiration véritable ou supposée de détrôner le roi d'Espagne et d'usurper sa couronne; que ce fait est un cas le plus grief de crime de lèse majesté; mais qu'il regarde uniquement le roi et la couronne d'Espagne, en rien celle de France; que par conséquent, avant d'aller plus loin, je ne crois pas le parlement garni de pairs compétent de connoître d'un crime de lèse-majesté totalement étrangère, ni de la dignité de la couronne de livrer un prince que sa naissance en rend et capable et si proche à aucun tribunal d'Espagne, qui seul pourroit être compétent d'un crime de lèse-majesté qui regarde uniquement le roi et la couronne d'Espagne; cela dit, je crois que la compagnie se trouveroit surprise et embarrassée, et s'il y avoit débat, je ne serois pas en peine de bien soutenir mon avis. » Le chancelier fut étonné au dernier point, et après quelques moments de silence : « Vous êtes un compère, dit-il à son ami, frappant du pied et souriant en homme soulagé, je n'avois pas pensé à celui-là, et en effet cela a du solide. » Ils raisonnèrent encore un peu, puis coupant court il le renvoya. Ce qu'il en fit, son ami ne l'a jamais su, mais vingt-quatre heures après cette conversation les bruits changèrent tout à coup, puis tombèrent presque aussitôt, et il ne fut plus question de pousser cette affaire, qui fit place aux autres à son tour; mais Monseigneur n'en revint de sa vie, et le roi. qui traita beaucoup mieux son neveu, ne revint pas non

plus comme il avoit été pour lui. A l'égard de madame de Maintenon, elle lui pardonna d'autant moins qu'il lui échappa au moment de sa vengeance et que depuis elle ne cessa point de le poursuivre. Le fâcheux fut que M. le duc d'Orléans, pour être échappé au péril, ne se rétablit guère dans le monde, et que les puissances qui l'avoient voulu perdre contribuèrent sans cesse à cette espèce d'excommunication.

Lundi 29, *à Versailles*. — Le roi travailla l'après-dînée avec M. de Pontchartrain et puis alla tirer. — Un de nos partisans avoit enlevé dans Schnalbach le grand maître de l'ordre teutonique et quelques autres seigneurs allemands qui y prenoient les eaux; mais son parti s'amusa à piller. Les milices d'alentour s'assemblèrent, coururent après notre parti, le battirent et remmenèrent les prisonniers et ont mené à Mayence celui qui commandoit le parti. — On apprend par beaucoup de lettres de différents endroits d'Espagne que l'archiduc est attaqué d'une maladie dangereuse. On l'a séparé de l'archiduchesse, et les gens qui l'ont vu à Barcelone assurent qu'il est étique et qu'il n'a pas la force de se soutenir. — M. de Berwick s'est avancé à Montmélian, conservant toujours la communication avec Briançon par la Maurienne et ayant des troupes étendues tout le long de l'arc. L'armée des ennemis est campée dans la plaine vis-à-vis de Conflans et a sa gauche à l'Isère. On assure que le reste de leur cavalerie, qui étoit en Piémont, est en marche par le val d'Aoste pour la venir joindre. M. de Savoie étoit encore à Turin le 24.

Mardi 30, *à Versailles*. — Le roi tint le matin le conseil de finances, où M. Desmaretz devoit rapporter l'affaire de madame de Calvisson avec MM. ses cousins sur la substitution des biens de la maison. Comme c'est une affaire d'une grande discussion et que M. Desmaretz est accablé de beaucoup d'autres affaires, le roi a renvoyé celle-là à la grande direction. L'après-dînée le roi travailla avec M. Voisin et puis s'alla promener dans les jardins. — Il arriva un courrier de M. de Villars, qui ne nous apprend rien du siége de Tournay. Il en est venu tant de nouvelles

fausses depuis le siége qu'elles se contredisent presque toutes les unes les autres; ce qu'il y a de certain, c'est que la place est fort pressée. Ce courrier a été envoyé par M. de Villars pour représenter au roi l'embarras où est l'armée, à qui le pain n'est pas fourni régulièrement et où il y a très-peu d'argent. La désertion y commence et même il y a fort à craindre que le manque d'argent et de subsistance ne la fasse beaucoup augmenter. On donne ici tous les ordres qu'on peut, pour remédier à ces inconvénients, qui sont grands.

Mercredi 31, *à Marly*. — Le roi tint le matin à Versailles le conseil d'État et aussitôt après son dîner en partit pour revenir ici, où l'on demeurera jusqu'au 10. Monseigneur y vint le soir de Meudon. Madame la duchesse de Bourgogne y est venue en carrosse en faisant le grand tour par le parc pour éviter le pavé; elle se mit au lit en arrivant. Le roi travailla le soir chez madame de Maintenon avec M. Voisin. — Il arriva un courier d'une ville de Flandre, et le bruit se répandit après le souper du roi que la ville de Tournay capituloit. — Madame la duchesse de Saint-Aignan et madame Voisin sont de ce voyage pour la première fois. Jamais il ne s'étoit présenté tant de dames pour y venir qu'il y en avoit avant-hier au souper du roi, et il y en a vingt-cinq de celles qui se sont présentées qui ne sont point venues. — Les affaires d'Espagne pour l'emprisonnement de Flotte et des officiers généraux qui ont été arrêtés à Saragosse et à Madrid font beaucoup de bruit et ne sont point encore éclaircies.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

